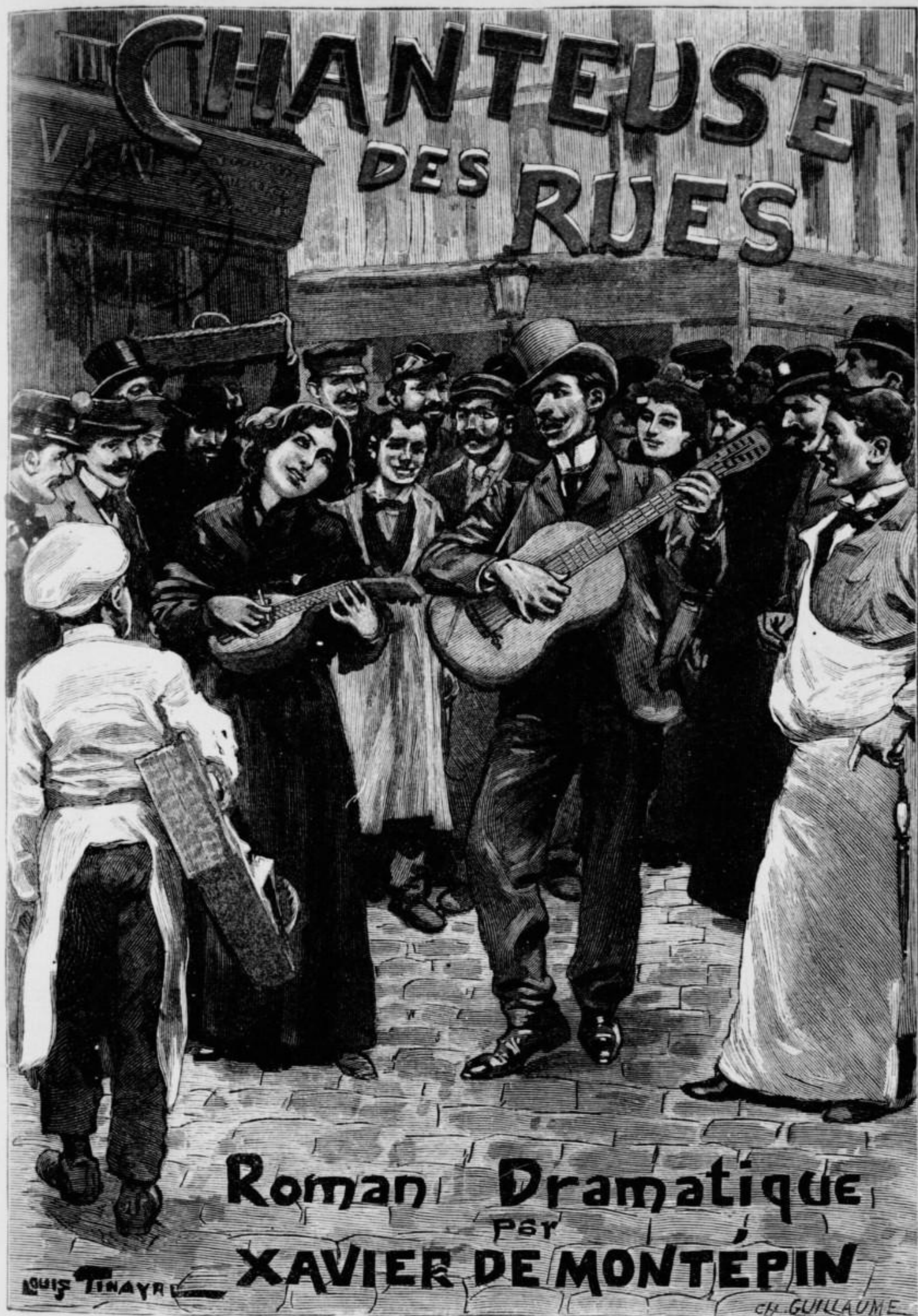


1^{re} Livraison gratuite.

1^{re} Livraison gratuite

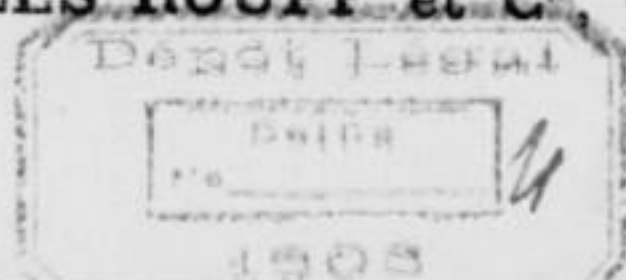


Roman Dramatique
PAR
XAVIER DE MONTÉPIN

LOUIS TINAYRE

CH. GUILLAUME

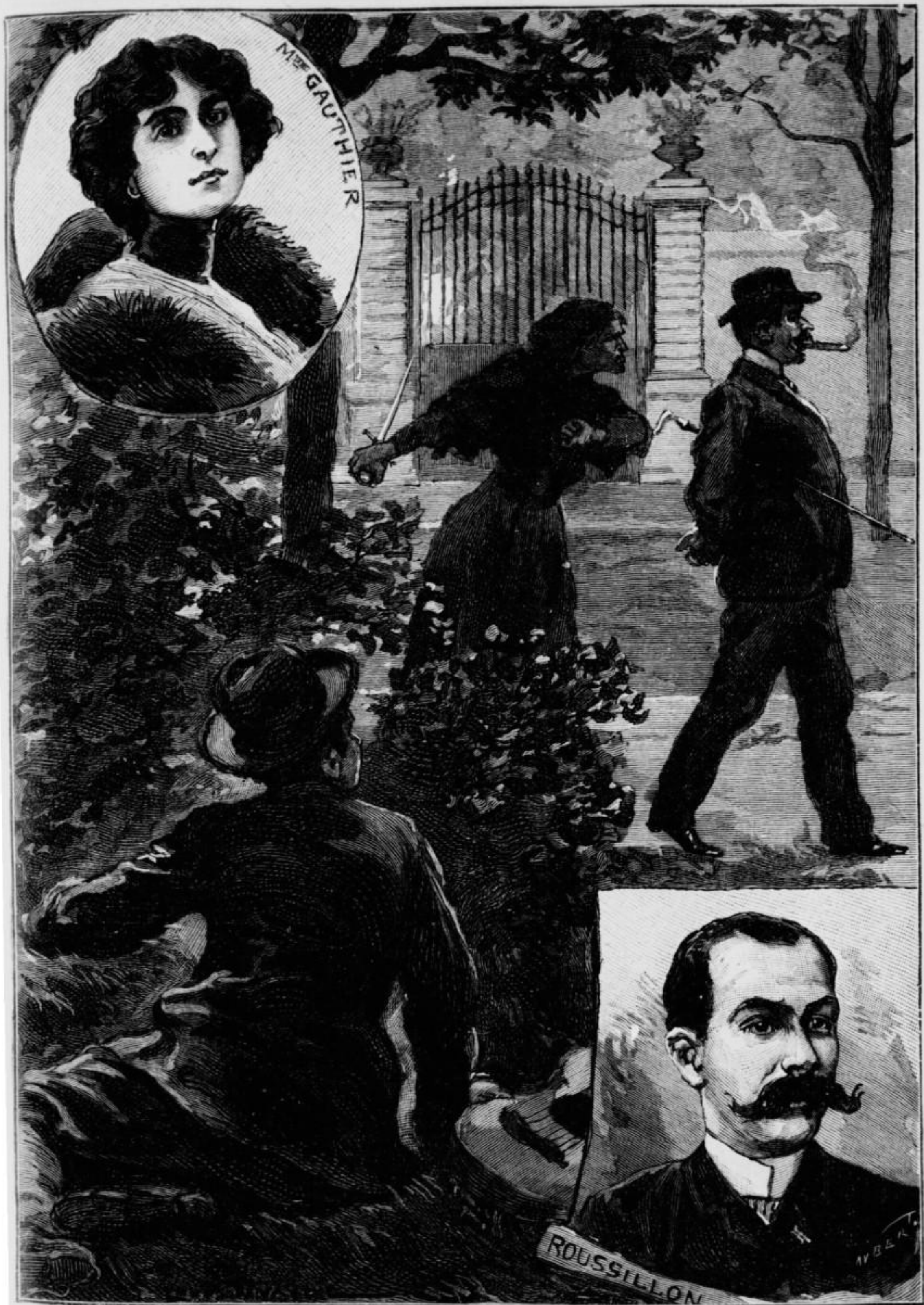
Publications JULES ROUFF et C^{ie}, Cloître-Saint-Honoré, Paris.



CHANTEUSE DES RUES

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN



Publications JULES ROUFF et C^{ie}, Cloître-Saint-Honoré, Paris.

(Tous droits réservés)



CHANTEUSE DES RUES

L'HOMME A LA GUITARE.

PROLOGUE



ÉTAIT le premier dimanche de la fête annuelle du Parc-Saint-Maur.

La place des Marronniers, sur laquelle se tenait cette fête, était encombrée de baraques de toutes sortes, ruisselantes de lumières.

Il était sept heures du soir.

Dans toutes les avenues, dans toutes les rues du Parc aboutissant sur la place, c'était un va-et-vient joyeux de promeneurs.

Contraste frappant, au milieu de ces visages souriants, de cette foule endimanchée, toute à la joie, un homme à la démarche pénible se faufilait lentement.

C'était un pauvre diable aux vêtements usés jusqu'à la corde, aux chaussures éculées, aux traits fatigués.

Il portait une guitare en bandoulière et venait de quitter, épuisé, la place de la fête où il avait chanté, en plein air, une partie de la journée.

Tristement, il descendait l'avenue Beauséjour.

Au coin de l'avenue de la Porte-Blanche et du boulevard National, il aperçut ce qu'il cherchait, — un marchand de vins.

Il y pénétra.

L'établissement regorgeait de clients buvant et mangeant.

Ce fut avec peine qu'il parvint à se placer dans un coin, sur un petit guéridon de fer.

L'homme à la guitare commanda : — Un demi litre et une portion. Un garçon le servit.

Sans se débarrasser de l'instrument qu'il portait sur le dos, notre jeune homme commença son repas.

Tout en mangeant, il examina les buveurs et les dîneurs qui garnissaient les tables.

L'examen lui fit faire la grimace.

— Des Apaches ! — murmura-t-il. — Une bande de coquins que j'ai déjà rencontrée sur les boulevards extérieurs : bonneteurs, souteneurs et voleurs.

La moitié de ces malandrins étaient ivres et vociféraient des propos obscènes.

Dans un groupe assez rapproché du chanteur, on parlait à voix basse et avec des termes d'argot qu'on ne pourrait traduire ou comprendre qu'en ayant — sinon vécu avec ce vilain monde — du moins en l'ayant souvent coudoyé.

L'homme à la guitare comprit et traduisit leur idiome infâme.

Ces misérables complotaient de susciter une bagarre, afin de pouvoir mettre la main sur le tiroir-caisse de l'établissement.

Et, à part lui, il se disait :

— Je me suis fourré dans un vilain trou ! Mangeons vite et partons !

A peine venait-il de faire cette réflexion fort sage, que le chambardement prémédité commença.

Les verres, les bouteilles, les assiettes volèrent et se brisèrent contre les murailles.

En même temps, on se rua à l'assaut sur la caisse.

Le patron voulut résister ; il appela au secours !

On le saisit à la gorge ; — on l'étranglait.

Tout à coup, la porte du débit, placée sur le boulevard National, s'ouvrit, et des gendarmes, escortés de sergents de ville attirés par le bruit, parurent sur le seuil, le revolver à la main.

Ce fut alors une mêlée indescriptible.

Le chanteur, affolé, voulut en profiter pour se faufiler vers une porte qu'il avait aperçue au fond de la salle.

Il y arriva, il l'ouvrit, il allait sortir lorsqu'un sergent de ville, revolver au poing, lui barra le passage en le menaçant du canon de son arme.

— Reste-là, toi, chenapan ! fit-il en le repoussant.

L'homme à la guitare courba la tête en se disant :

— Je suis perdu !

Toute lutte, enfin, cessa ; la force restait à l'autorité.

Le marchand de vins désigna ceux qui l'avaient injurié, assailli, frappé.

On leur mit les menottes, accouplés deux à deux.

Quoique compris dans la bande sur laquelle on venait de faire main basse, l'homme à la guitare, qui n'avait fait aucun acte de résistance, fut laissé les mains libres.

D'aucuns voulurent protester, ce fut inutilement.

Le brigadier de gendarmerie imposa silence à tous.

— Vous vous expliquerez plus tard ! dit-il d'une voix violente.

En attendant, vos noms et vos domiciles.

Il fallut que chacun donnât le sien.

Vrais ou faux, le brigadier les inscrivit sur un carnet.

Après avoir écrit tout cela, le brigadier commanda :

— Sur deux rangs, et qu'on surveille ces gaillards-là ! Allons, en route !

On plaça les gredins accouplés à la file l'un de l'autre et on les fit sortir du cabaret, les gendarmes et les sergents de ville les encadrant.

Une foule serrée, compacte, attendait dans la rue, entourant le cabaret de la Porte-Blanche.

Des huées, des vociférations, des menaces accueillirent l'apparition de la bande enchaînée.

Des camarades de ces Apaches redoutables se trouvaient mêlés à la foule menaçante.

Revolver en main, ils se ruèrent sur le groupe que les gendarmes et les sergents de ville serraient de près.

Les armes partirent.

On entendit des cris de douleur, des plaintes.

Des vides se firent dans la foule.

L'homme à la guitare en vit un devant lui ; il en profita sans qu'on essayât d'entraver sa fuite.

Comme un fou il prit sa course sans savoir vers quel point du pays il se dirigeait.

Le hasard le conduisit à merveille.

Après avoir parcouru plusieurs ruelles sombres, il se trouva en face du talus du chemin de fer de Vincennes.

Il suivit le contre-bas de la voie, ne modifiant pas son allure, craignant qu'on ne le poursuivît. Il ne courait pas, il volait.

Où allait-il ?

Il n'en savait toujours rien. Il allait droit devant lui sans se demander où sa course folle, désordonnée, le conduirait.

Nous le suivrons.

Après avoir dépassé Saint-Maur-les-Fossés, suivant toujours le talus du chemin de fer, il passa sous un grand viaduc, obliqua à sa droite et se trouva sur la route de Gravelle-Saint-Maurice.

Il s'y engagea, essoufflé, toujours affolé par la peur.

Soudain, il se trouva en face d'une montée rapide, il la gravit ; il arriva sur un plateau. Il fut obligé de s'arrêter.

La respiration lui manquait. Craintivement, il jeta un regard autour de lui. De tous les côtés, de grands arbres l'entouraient.

— Ce doit être le bois de Vincennes ! fit-il avec joie. Je suis sauvé.

Tout à coup, il tressaillit.

Il venait d'entendre le pas de plusieurs chevaux marteler le sol. Il tourna la tête du côté d'où venait le bruit.

Sur le plateau, se découpant sur le ciel clair, les silhouettes de deux gendarmes montés, revenant de ronde, lui apparurent.

Les chevaux marchaient vers lui. Il reprit sa course.

Il n'avait plus qu'une pensée : rentrer vite à Paris.

Il avait trop présumé de ses forces ; elles le trahirent. Ses jambes tremblèrent sous lui.

Il s'arrêta, ne pouvant faire un pas de plus, haletant, fourbu.

Où se trouvait-il ? — Il reconnut l'endroit.

— C'est l'avenue Dauménil, murmura-t-il. Là, c'est Saint-Mandé, ajouta-t-il en désignant une rangée de propriétés closes par des murailles et des grilles, et bâties dans des jardins ombragés.

Il se traîna avec peine vers un massif d'arbustes situé à dix pas de lui, sur les pelouses du lac, et se laissa tomber sur l'herbe, comme une masse, à demi caché par des touffes de troènes.

Ses yeux se fermèrent.

Quelques instants après, brisé par la fatigue, il dormait.

A ce moment, une femme apparut au loin, marchant péniblement, comme fatiguée.

Elle suivait la chaussée qui conduit de la porte Dauménil à Saint-Mandé.

Pendant un instant elle s'arrêta, jetant un coup d'œil rapide autour d'elle.

Voyant tout désert et silencieux, elle reprit sa marche lente et gagna les propriétés construites en bordure de l'avenue.

Elle s'avança avec précaution vers la grille de l'une d'elles, occupant l'encognure d'une rue conduisant au cœur de Saint-Mandé.

Pendant quelques secondes, elle plongea ses regards dans l'intérieur du jardin qui entourait une belle maison de maître dont quelques fenêtres étaient éclairées.

Elle se retira alors, traversa la chaussée de l'avenue Dauménil à l'endroit où le bois cède la place aux pelouses semées de massifs, et vint se cacher au milieu d'un massif, presque en bordure de la contre-allée.

Elle s'accroupit, assise sur ses talons, invisible à tous les regards.

Le massif dans lequel elle venait de se pelotonner ainsi était situé à vingt pas de celui qui dissimulait le corps de l'homme à la guitare, endormi.

La femme fouilla alors dans la poche de sa robe et en tira une arme dont la pointe d'acier brilla.

Elle attendit.

On entendit sonner onze heures à l'église de Saint-Mandé.

L'homme à la guitare venait de faire un mouvement.

Il se réveillait et soudain il fut frappé par un bruit insolite, le bruit produit par une grille tournant sur des pivots rouillés.

Il se mit sur son séant et, au travers des branches du massif qui le cachait, il vit deux hommes apparaître sur le seuil de la propriété placée en face de lui et dont la femme mystérieuse avait exploré du regard l'intérieur du jardin.

L'un de ces deux hommes était tête nue, l'autre coiffé d'un chapeau de feutre mou.

Ils se serrèrent la main et l'homme à la tête nue, le maître de la maison, dit à l'autre :

— Ainsi, tu veux aller à pied jusqu'à la porte Dauménil ?

L'homme à la guitare percevait distinctement les paroles.

— Tu sais bien que c'est mon habitude quand je sors de chez toi... répliqua l'homme au chapeau mou. Cela me fait du bien de marcher... Il fait si beau... Je trouverai certainement une voiture à la barrière. Au revoir, cher ami...

— Quand te reverra-t-on ?

— Pas avant jeudi, mais jeudi tu peux compter sur moi. Ne viendras-tu pas, auparavant, me serrer la main à la maison de banque ?

— Impossible... J'ai à terminer un travail pressé. Je ne sortirai pas de la semaine. Donc, à jeudi, cher Albert.

Ils se serrèrent la main de nouveau et se séparèrent.

Celui qu'on venait de nommer Albert fit quelques pas.

La grille allait se refermer quand le maître de la maison se ravisa et appela le visiteur qui s'arrêta et se retourna.

— Quoi ? demanda-t-il.

— N'oublie pas la lettre que je t'ai remise.

— Sois tranquille.

— Et envoie les trois cents francs demandés... A tout péché miséricorde !

— Ne crains-tu pas d'être dupe ?

— J'aime mieux être dupe qu'impitoyable... Tu en ferais autant à ma place. Je connais ton cœur.

— C'est bien, mon cher Georges. Dès demain, j'enverrai les trois cents francs.

— Merci et au revoir.

Cette fois, la grille de la propriété se referma et Georges reprit le chemin de la maison.

Albert traversa l'avenue et gagna la contre-allée, côtoyant la pelouse et les massifs derrière lesquels l'homme à la guitare et la femme se trouvaient cachés.

Il fit une quinzaine de pas dans la direction de la porte Dauménil, puis tout à coup il s'arrêta en face du massif sous lequel se trouvait enfouie la femme.

Le chanteur suivait du regard tous les mouvements d'Albert.

Sous un rayon de lune, il le vit tirer de sa poche un étui à cigares, en choisir un, en couper le bout et faire flamber une allumette.

Elle s'éteignit.

Albert en frotta une seconde sur le couvercle de sa boîte et alluma cette fois son cigare.

L'homme à la guitare ne le perdait point de vue.

Albert se remit en marche, mais à peine avait-il fait dix pas, que la femme, sortant soudain du massif, apparut derrière lui, le bras levé.

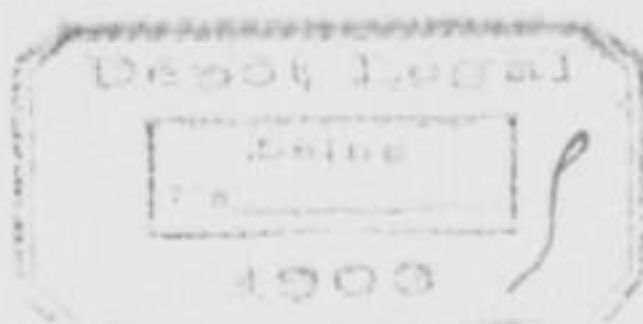


L'homme ainsi questionné jeta sur Pascal un coup d'œil investigateur. (P. 16.)

Albert n'eut pas même le temps de se retourner en entendant des pas.

Le bras levé retomba, se releva et retomba de nouveau, frappant deux fois, coup sur coup.

La victime poussa un cri étouffé et s'abattit sur le sol, la face contre terre.



II

LE CRIME DE SAINT-MANDÉ



NZE heures du matin venaient de sonner à la tour du quai de l'Horloge.

Le temps était affreux.

Une pluie fine et glaciale, tombant sans discontinuer d'un ciel bas et sombre, rendait boueux et glissants la chaussée et les trottoirs du boulevard du Palais.

Dans cette boue pataugeaient des gens affairés, ayant presque tous sous le bras des serviettes de basane ou de maroquin, plus ou moins luxueuses, mais également gonflées de papiers.

Les porteurs de ces serviettes, clercs d'huissiers, clercs d'avoués, hommes d'affaires, avocats et juges, franchissaient en hâte les grilles surabondamment dorées qui défendent l'entrée du Palais, et gravissaient rapidement les marches de l'escalier monumental accédant à la salle des Pas-Perdus où, dès dix heures du matin, grouille la multitude des gens faisant partie du personnel de la justice civile et criminelle, ou ayant quelque chose à démêler avec cette même justice, comme demandeurs ou comme défenseurs.

Cette population allait, venait, formait des groupes, les uns debout et s'arrêtant pour discuter, les autres assis sur les bancs de chêne scellés aux murailles ; tous préoccupés, tous inquiets, tous fiévreux, gesticulant avec animation, parlant haut, et mettant sous les hautes voûtes du hall immense un bruit confus de marée montante sur une plage de galets.

De minute en minute, à mesure qu'approchait le moment où les chambres allaient s'ouvrir, la foule devenait plus compacte et plus bruyante.

Au coin du boulevard du Palais et du quai des Orfèvres, existe un établissement de marchand de vins restaurateur, dont les propriétaires successifs font rapidement fortune, et son succès est

légitime, car on y sert, sur des tables propres, une nourriture abondante et saine, et l'on y boit du vin non frelaté sur un comptoir d'étain brillant comme de l'argent.

La clientèle se compose, comme fond principal, d'employés du Palais qui viennent régulièrement y prendre leur repas, et, comme casuel, de plaignants, de plaideurs, de témoins, attendant l'heure de comparaître devant une des chambres.

En outre, un assez grand nombre d'agents de la préfecture le fréquentent.

Au moment où commence notre récit, l'établissement, qui occupe le rez-de-chaussée et l'entresol de la maison, n'était point encombré de clients, malgré le temps favorable.

C'est tout au plus si une dizaine de personnes déjeunaient à l'entresol.

Au rez-de-chaussée, un jeune homme, assis à une table placée près de la fenêtre donnant sur la rue, terminait son repas.

Du dos du couteau dont il venait de se servir pour manger le morceau de fromage de Brie constituant son dessert, il frappa sur la table, ce qui attira aussitôt auprès de lui le garçon, qui, de vive voix, lui fit son addition.

Combien modeste le total de cette addition, et comme il attestait que le déjeuner avait été frugal!...

Le jeune homme qui nous occupe pouvait avoir de vingt-deux à vingt-trois ans.

Il était de tournure élégante et correctement vêtu, mais son costume, singulièrement défraîchi, ne dénotait point la richesse, ni même l'aisance.

Des cheveux bruns, coupés ras, couronnaient son front élevé.

La barbe, brune comme les cheveux, frisottante et taillée en pointe, allongeait la figure un peu pâle, dont les traits, agréables sans être réguliers, offraient une grande expression de douceur, et en même temps de fermeté.

Les yeux, noirs et vifs, rayonnaient d'intelligence.

Les lèvres épaisses disaient la bonté.

En somme, l'ensemble que nous venons de décrire commandait irrésistiblement la sympathie.

Les mains fines et blanches, aux doigts allongés, ignoraient à coup sûr les travaux manuels de l'ouvrier.

Après avoir payé son déjeuner et bu les quelques gouttes de

vin qui restaient au fond de son verre, le jeune homme se leva, prit son pardessus accroché derrière lui à une patère et l'endossa.

Le patron quitta son comptoir et vint à lui.

— Et alors, vous voilà parti, monsieur Pascal, — dit-il en lui tendant la main.

— Comme vous voyez, monsieur Grison... — répliqua le jeune homme en serrant la main tendue.

— Et vous allez travailler de votre état ?

Pascal éclata de rire.

— Ah ! vous ne le voudriez pas ! — fit-il en riant toujours. — C'est ça qui ne serait point à faire.

Nous jouissons ce matin d'un temps à donner la grippe aux refrains les mieux sentis et aux accords les plus réussis... Aller chanter dans les rues et dans les cours !! Les cordes de ma guitare y récolteraient une extinction de voix et moi un rhume de cerveau !! — Je sors d'une fluxion de poitrine et je n'ai nulle envie de recommencer !!

Je remise pour aujourd'hui ma voix de ténor et mon instrument...

Tout en disant ce qui précède, le jeune homme désignait de la main un étui de serge noire suspendu à une patère et protégeant une guitare.

Il continua :

— Je confie ce précieux objet à vos bons soins, cher monsieur Grison... Veillez sur lui comme un père sur sa fille... — Je viendrai dîner ce soir et je le reprendrai.

— Personne n'y touchera, — répliqua le restaurateur ; — mais l'ici à ce soir, à quoi passerez-vous votre temps ? — Vous allez vous ennuyer comme une croûte de pain derrière une malle !

— M'ennuyer, jamais !! — En sortant d'ici, je vais au spectacle...

— A cette heure, tous les théâtres sont fermés...

— Mon théâtre, à moi, est toujours ouvert, sauf les dimanches et fêtes... C'est le Palais de Justice, ma grande distraction les jours de pluie...

— Vous me l'avez déjà dit, je m'en souviens. Ça vous amuse ?

— J'y passerais ma vie, si j'avais le temps.

C'est la comédie perpétuelle.

Les bobines des juges, les binettes des témoins, les plai-

doiries cocasses des avocats qui s'écoutent parler et qui ont l'air de se disputer quand ils sont parfaitement d'accord.

Tribunal civil, cour d'appel, cour de Cassation, c'est épatant ce qui se débite là-dedans de calembredaines et de bêtises à dormir debout !!... et les juges qui dorment, et les témoins qui bafouillent, et les avocats qui déposent des conclusions. — Ah ! je vous fiche mon billet que c'est à se faire une rude pinte de bon sang !!

Entre une séance de la police correctionnelle et une soirée au théâtre du Palais-Royal, j'hésiterais. — Il y a autant à rigoler ici que là, et même, bien souvent, c'est plus drôle à la sixième chambre qu'au théâtre...

— Et la cour d'assises dont vous ne parlez point ?... — Est-ce que vous la dédaignez, monsieur Pascal ?

— Pas absolument, mais c'est trop sérieux pour moi. J'aime mieux le rire que les larmes. — J'ai l'esprit plutôt tourné à la rigolade qu'à la jérémiade...

La cour d'assises me met du noir dans le cerveau, et ça ne convient pas à mon tempérament.

— C'est bien intéressant, pourtant, les beaux crimes...

— Pour sûr, mais tout dépend des goûts... — Entre le vaudeville et le drame, je n'hésite pas...

— Depuis deux jours, on juge, à la cour d'assises, une affaire sensationnelle et qui fait courir tout Paris... — Les journaux ne parlent que de ça...

— Je ne lis pas les journaux. — Quelle est cette affaire ?

— Les journaux en rendent compte sous cette rubrique : *Le crime de Saint-Mandé*.

Pascal eut un léger tressaillement, presque invisible et que son interlocuteur ne remarqua pas.

— Le crime de Saint-Mandé !! — répéta-t-il d'une voix altérée.

— Oui. Ça ressemble à un titre de mélodrame, n'est-ce pas ?...

— Tout à fait.

— C'est aujourd'hui la dernière audience, réservée au réquisitoire du ministère public, à la plaidoirie de l'avocat et au verdict du jury.

Le front de Pascal s'était assombri. — Un pli profond se creusait entre ses sourcils.

Le jeune homme semblait assailli par un souvenir pénible.

En proie à une préoccupation maintenant visible, il répéta pour la seconde fois :

— Le crime de Saint-Mandé.

— Hein ? — reprit le restaurateur en souriant, — ça vous donne envie d'assister à l'audience ? — Je lis ça sur votre visage.

— Ma foi, vous ne vous trompez pas... Ma curiosité est excitée...

— Eh bien ! allez-y !

— Mais trouverai-je de la place ?

— En se faulant, on arrive toujours à se caser bien ou mal...

— J'y vais ..

— Je voudrais pouvoir en faire autant, malheureusement, le devoir professionnel me retient ici.

Pascal boutonna son pardessus et quitta l'établissement tandis que maître Grison se dirigeait vers le comptoir pour faire servir deux clients qui venaient d'entrer.

Le chanteur des rues gagna rapidement le Palais de Justice, se dirigea vers la galerie sous laquelle s'ouvre l'entrée du public admis de par la loi à assister aux séances de la cour d'assises...

Il ouvrit l'un des battants d'une porte capitonnée, poussa une porte pleine, auprès de laquelle veillait un garde de Paris, et pénétra dans l'espace restreint réservé au public debout.

On s'y étouffait littéralement.

Tout autre aurait reculé devant une tâche qui semblait impossible : celle d'ajouter une *unité* à cette foule.

Mais Pascal était adroit, patient et résolu.

Il se présenta de biais, s'amincissant autant que possible ; tantôt jouant des coudes avec douceur et persévérance, tantôt agissant à la façon d'un coin introduit dans un corps dur.

Bref, il trouva moyen, sans soulever de trop violentes recriminations sur son passage, d'arriver jusqu'à la balustrade protégeant l'espace réservé aux témoins, et de s'installer au premier rang, entre deux personnes, un homme et une femme.

Dans la salle, pas une place vide.

On pouvait croire que tous les avocats de Paris s'étaient donné rendez-vous, tant les robes et les toques abondaient.

La tribune des journalistes était comble.

Les places dites *de faveur* étaient occupées par des personnalités connues de tous les mondes, mais surtout du monde des arts.

Tout ce public attendait avec une curiosité passionnée le dénouement du drame, c'est-à-dire le résultat du procès, acquittement ou condamnation.

C'est qu'il ne s'agissait ni d'un crime banal, ni d'un accusé vulgaire.

L'homme que le verdict du jury déclarerait innocent ou coupable était un artiste, un statuaire de grand talent, doublé d'un homme du monde, pour qui s'ouvraient, à deux battants, les portes des salons les mieux cotés.

On comprend que le *Tout-Paris*, qui depuis deux jours suivait les débats, dont l'intérêt ne s'était point ralenti un seul instant, n'avait garde de manquer au dernier acte, quelle que fût la fatigue devant résulter pour lui de ces longues audiences.

La cour n'étant point entrée en séance, de tous côtés, sur tous les bancs, dans tous les coins, on causait, on discutait.

Ces dialogues multipliés — quoique les causeurs eussent soin de mettre une sourdine à leurs voix — donnaient presque une impression de tapage.

Le public semblait fiévreux.

Nous avons dit que Pascal était venu se placer au premier rang, entre deux personnes, un homme et une femme.

L'homme pouvait avoir quarante ans.

Ses cheveux bruns commençaient à grisonner.

Le visage était entièrement rasé.

Des lunettes à verres teintés éteignaient le feu des regards jaillissant entre les paupières, habituellement à demi closes, comme pour empêcher de voir les yeux.

Ses deux mains s'appuyaient sur la balustrade, et il ne perdait pas de vue un seul instant une femme entièrement vêtue de noir et voilée, assise devant lui sur le banc des témoins.

Ce personnage, proprement mais simplement vêtu, n'offrait rien qui pût attirer sur lui l'attention, et cependant il ne ressemblait pas au premier bourgeois venu.

Il avait un certain cachet bien à lui, une physionomie effacée, et pourtant énigmatique.

Il se trouvait à la droite du chanteur des rues.

La femme était à sa gauche.

Elle portait une robe de couleur sombre, sans aucune prétention à l'élégance, et une capote de tulle noir un peu fanée.

Un demi-voile d'imitation de dentelle cachait le haut de son visage qui, quoique régulier, n'était aucunement sympathique.

Les yeux, sous l'ombre du voile, étaient étrangement durs, et la bouche aux lèvres minces offrait une expression inquiétante.

Cette femme pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans.

A ses cheveux, d'une nuance fauve, se mêlaient de nombreux fils d'argent, comme à ceux du voisin de droite de Pascal.

Ses gants de fil beige dessinaient une main un peu forte, mais assez élégante de forme.

Les sourcils froncés, l'air revêché, elle attendait l'ouverture de l'audience avec une impatience qui se manifestait par les petits trépignements de ses pieds chaussés de fortes bottines.

Le chanteur des rues l'avait regardée, mais sa figure et surtout sa physionomie lui déplaisant, il s'était empressé de détourner la tête, ne voulant point courir le risque d'entamer une conversation, ainsi que cela arrive souvent entre gens réunis dans une même attente.

Son voisin de droite ne produisait pas sur lui la même impression et lui paraissait brave homme.

Aussi n'hésita-t-il point à lui adresser la parole.

— Est-ce que vous avez suivi pendant les deux premiers jours les débats de cette affaire ? — lui demanda-t-il.

L'homme ainsi questionné jeta sur Pascal un coup d'œil investigateur, puis, après un silence, répondit laconiquement : — *Oui*, et reporta toute son attention sur la jeune femme en noir placée devant lui, et dont on devinait la pâleur à travers son voile.

Pascal avait fait une légère grimace.

Celui qu'il venait d'interroger ne lui sembla pas d'une nature très affable, et peu disposée à le renseigner.

Mais le chanteur des rues était, lui, d'une nature tenace et aussi un peu taquine.

— Je te ferai répondre quand même, toi, — pensa-t-il.

Et de nouveau il interrogea.

— C'est une affaire d'assassinat que l'on juge ? — dit-il en touchant légèrement le bras de l'homme aux lunettes bleues.

Celui-ci reporta vers lui ses regards voilés dans lesquels perçait l'impatience.

Pascal poursuivit :

— C'est une cause à sensation ?

— Oui.

— Croyez-vous que cela finira aujourd'hui ?

— Oui.

— Alors, nous n'entendrons pas d'interrogatoire ?

— Non.



Il parut escorté de deux gardes de Paris (p. 19).

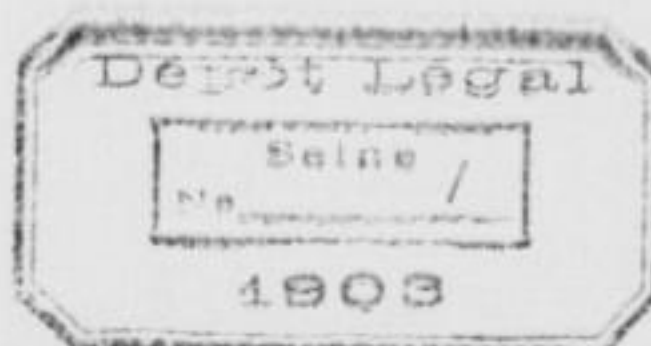
— Le ministère public va dégoiser son réquisitoire?

— Oui.

— L'accusé a plusieurs défenseurs?

— Non.

Et cette fois, l'homme aux lunettes bleues tourna le dos à son interlocuteur.



II

A LA COUR D'ASSISES

— Diable ! — pensa le chanteur des rues. — Pas causeur, mon voisin de droite, et ma voisine de gauche a une tête qui ne me va guère !

Je suis mal encadré !!

Mais, après tout, je m'en fiche comme des vieilles lunes !!

Ce n'est pas pour ces gens-là que je suis ici.

Et, sans même en avoir conscience, il se mit à fredonner du bout des lèvres le refrain d'une de ses chansons.

Tout à coup, les regards de la foule furent attirés vers le prétoire.

Un avocat en robe venait d'entrer et plusieurs de ses confrères, quittant leurs places, allaient à lui pour lui serrer la main.

C'était l'avocat chargé de la défense de l'accusé.

Après avoir répondu aux témoignages de déférence et de sympathie qui l'accueillaient, il se dirigea vers le banc des témoins et, s'approchant de la jeune femme en noir, saisit la main qu'elle lui tendait et la pressa avec effusion entre les siennes.

— Je n'ai d'espoir qu'en vous... — balbutia-t-elle.

D'une voix très basse, il répondit :

— Tout ce que je pourrai faire, je le ferai... et la certitude que je défends une cause juste me donnera, je l'espère, l'éloquence qu'il faut pour convaincre.

— Que Dieu vous entende !!

— Il m'entendra... Du courage, madame, soyez confiante...

Et après ces quelques paroles rapidement échangées, l'avocat alla prendre sa place au banc de la défense.

Midi allait sonner.

Deux coups de timbre résonnèrent.

Un grand brouhaha se produisit aussitôt.

Les avocats, disséminés un peu çà et là, regagnèrent leur banc en toute hâte.

Les stagiaires envahirent les banquettes.

Le greffier vint s'asseoir à son pupitre.

Les membres du jury entrèrent dans la salle.

Deux nouveaux coups de timbre résonnèrent.

La voix de l'huissier audiencier prononça ces mots :

— La cour, Messieurs !

Tous les assistants se levèrent et un silence solennel s'établit, tandis que le président, vêtu de sa longue robe rouge doublée d'hermine, faisait son entrée, accompagné de ses assesseurs, et prenait possession de son fauteuil.

Ce président était un homme de soixante ans, de taille moyenne, de nature sèche et de complexion nerveuse.

Ses collègues l'estimaient.

On appréciait sa haute intelligence, la lucidité de son esprit, la profondeur de sa science, sa grande habileté professionnelle.

Quelques-uns cependant lui faisaient un grief de ce qu'ils auraient dû regarder comme une qualité précieuse entre toutes, d'autant plus précieuse qu'elle est plus rare dans la magistrature d'aujourd'hui, sa bienveillance paternelle pour les accusés, — tant qu'ils n'étaient qu'accusés.

Le procureur général, au contraire, était un magistrat que la faveur, bien plus que le mérite, avait conduit à ce poste éminent.

Médiocre jurisconsulte, il ne se recommandait point par l'élévation de son esprit.

C'était un routinier, un entêté.

Quand il avait logé une opinion dans son cerveau, rien ne pouvait l'en faire démordre.

De parti pris, il n'admettait pas l'innocence.

Pour lui tout accusé devait être coupable, et les conclusions qu'il formulait d'un ton impérieux se trouvaient souvent en désaccord complet avec celles du juge d'instruction.

L'audience était ouverte.

Le président donna l'ordre d'introduire l'accusé.

Un léger murmure passa sur la foule, puis le silence solennel se rétablit.

Tous les curieux entassés dans la salle avaient les yeux fixés sur la porte par laquelle devait entrer le principal personnage de ce drame de cour d'assises.

Il parut escorté de deux gardes de Paris, et vint s'asseoir sur le banc où tant de criminels s'étaient assis avant lui.

C'était un homme jeune encore, grand et mince, d'un visage régulier, aux traits énergiques, dont la pâleur était effrayante.

Correctement vêtu de noir et ganté de noir, il tenait à la main son chapeau qu'entourait un large crêpe.

La figure offrait une expression de calme, mais la pâleur que nous avons signalée, l'amaigrissement des joues, le large cercle de bistre tracé sous les yeux caves, trahissaient les angoisses et les tortures morales que le malheureux venait de subir.

En le voyant entrer, la femme en deuil assise au banc des témoins plongea son visage entre ses deux mains jointes et eut peine à comprimer l'explosion des sanglots qui l'étouffaient.

Le voisin de droite de Pascal, la femme aux yeux durs qui se trouvait à sa gauche, et Pascal lui-même, rivalaient leurs regards sur l'accusé.

Un même frisson les avait secoués tous les trois.

Le président venait de faire un geste et s'apprêtait à donner la parole au ministère public, quand un coup de théâtre inattendu et très dramatique se produisit.

La jeune femme en deuil, dominant son émotion, releva son voile, découvrant ainsi un visage d'une admirable beauté, se dressa, comme sous l'empire d'une inspiration soudaine et irrésistible, et d'une voix vibrante, d'une voix qui tremblait à peine, elle prononça ces mots :

—Messieurs les juges, messieurs les jurés, dans un instant vous allez accomplir cet acte terrible, cet acte effrayant, disposer du sort d'un homme, vous substituer à la justice divine, absoudre ou condamner ! Prenez garde !! Ne vous laissez pas abuser par des apparences mensongères, ne commettez pas une erreur qui serait un crime !!

Mon mari, Georges Gauthier, qu'une accusation insensée amène devant vous, est le meilleur, le plus loyal des hommes !! — il n'y a pas une tache dans sa vie ! — il est innocent, je le jure ! — je le jure sur mon amour pour lui ! — je le jure sur le salut de mon âme !! — je le jure sur la vie de ma fille !! et croyez-vous que je ferais un pareil serment si je n'avais pas la certitude de son innocence !!

J'ai dit ce que je voulais dire, et maintenant je remets mon sort entre vos mains, et entre les mains du Dieu vivant qui nous jugera tous un jour !!

La jeune femme échangea un regard d'une indicible éloquence

avec son mari, et se laissa retomber sur le banc d'où elle venait de se lever.

Un frémissement courut dans l'auditoire.

Le chanteur des rues Pascal avait la chair de poule.

Son voisin de droite fit entendre une sorte de grondement sourd.

Sa voisine aux yeux durs eut sur les lèvres un sourire sinistre.

Les jurés, très impressionnés, s'agitaient.

Le président s'étonnait d'avoir manqué de présence d'esprit au point de tolérer l'intervention si complètement irrégulière de M^{me} Gauthier.

Ses assesseurs n'en revenaient pas.

L'agitation s'accrut encore quand l'accusé Georges Gauthier, se levant à son tour, s'écria :

— Je suis innocent, je le jure.

Pascal ne put s'empêcher de murmurer :

— Et moi, je l'affirme...

Si bas qu'il eût prononcé ces mots, son voisin de droite les entendit, se tourna vivement vers lui, et ses lèvres s'agitèrent comme s'il allait poser une question, mais il ne dit rien et reprit presque aussitôt sa position première.

Au bout de quelques secondes, le président, d'une voix assez haute pour dominer le bruit des conversations particulières déclara :

— La parole est à M. le procureur général.

Celui-ci se leva, trempa ses lèvres dans le verre d'eau sucrée placé à la portée de sa main, étala devant lui quelques-unes des pièces de son dossier, assujettit son monocle dans son arcade sourcilière, et d'une voix métallique, commença :

— Messieurs les jurés, je ne veux point vous donner une édition nouvelle de l'acte d'accusation, si solidement, si magistralement établi, qui vous a été lu au commencement de ces débats, mais je dois cependant en remettre sous vos yeux les principaux faits :

« Je tiens tout d'abord à appeler votre attention de nouveau sur les liens d'étroite amitié qui, depuis leur première enfance, unissaient le meurtrier et sa victime.

« Albert Fontaine avait trente-quatre ans, exactement le même âge que son assassin.

« Ils avaient été élevés ensemble, dans le même collège, et dans les mêmes classes.

« En sortant du collège, ils restèrent étroitement unis, quoique suivant des routes différentes, et pas un seul instant ils ne se perdirent de vue.

« Albert Fontaine, riche par la mort de ses parents, devint banquier.

« Georges Gauthier, dans une situation pécuniaire plus modeste, avait la vocation artistique.

« Il travailla dans les ateliers des maîtres et devint bien vite un statuaire d'un mérite indiscuté.

« Entre temps, il s'éprit d'une jeune fille, Raymonde Giraud, élève du Conservatoire, sans fortune, mais apportant pour dot sa beauté très remarquable et une voix merveilleuse.

« Ses professeurs et ses camarades répétaient volontiers à propos d'elle cette phrase vulgaire : — *Elle a des millions dans le gosier !*

« Raymonde Giraud, âgée de dix-huit ans, était orpheline.

« Georges Gauthier voulut l'épouser.

« Le mariage se fit.

« Georges pria Albert Fontaine d'être l'un des témoins de M^{lle} Giraud, et les liens d'amitié se resserrèrent encore davantage.

« J'insiste sur ces détails, messieurs, car je vois là le point de départ du crime... »

Le procureur général s'interrompit, promena sur les membres du jury et sur le public le regard d'un homme satisfait de lui-même, but une gorgée d'eau sucrée et continua :

« M^{me} Gauthier devint mère...

« Albert Fontaine fut le parrain de son enfant, une petite fille...

« Les dimanches et les jours de fête, et souvent même dans la semaine, le banquier se rendait à la villa des Fleurs, avenue Daumesnil, à Saint-Mandé, où Georges Gauthier avait son domicile et son atelier.

« Cela dura dix années, sans un nuage apparent dans le beau ciel de cette amitié à laquelle le crime devait mettre un terme.

« Le 26 juin 1898, à cinq heures du matin, les gardes du bois de Vincennes, faisant une ronde, aperçurent un cadavre gisant sur la contre-allée de l'avenue Daumesnil, à cinquante pas de la grille de la villa des Fleurs.

« L'identité de la victime fut immédiatement reconnue, grâce

aux papiers contenus dans un portefeuille trouvé sur le cadavre.

« Descente immédiate de justice, enquête rapidement conduite dont le résultat fut la découverte de l'assassin.

« Cet assassin était Georges Gauthier ! »

Le chanteur des rues haussa légèrement les épaules, et de ses lèvres tombèrent ces mots, prononcés toujours à voix basse, mais nettement articulés :

— C'est faux !

L'homme aux lunettes teintées regarda de nouveau Pascal, et il eut un sourire d'une expression étrange.

Le procureur général poursuivait :

— L'enquête le dénonçait d'autant mieux qu'on trouvait auprès du cadavre un bouton de manchette que Gauthier a été forcé plus tard de reconnaître comme lui appartenant, et, à quelques pas du corps, on ramassa dans l'herbe d'une pelouse l'instrument dont l'assassin avait fait usage pour frapper sa victime...

« Cet instrument était un ciseau de sculpteur parfaitement affilé.

« Tout d'abord, messieurs, et vous le comprendrez sans peine, les magistrats chargés de l'enquête hésitèrent à croire que l'homme qui est devant vous comme accusé, artiste célèbre, riche, chevalier de la Légion d'honneur, pouvait être criminel...

« La justice s'égarait dans une fausse voie.

« La victime, Albert Fontaine, avait un frère, Daniel Fontaine, industriel moins riche peut-être que son aîné, et dont les affaires pouvaient être embarrassées.

« A la suite d'un désaccord survenu entre eux, les deux frères étaient brouillés et ne se voyaient plus.

« On soupçonna Daniel Fontaine d'avoir commis le crime pour s'assurer l'héritage de son frère, auquel il avait droit, Albert ne s'étant point marié.

« Il fut arrêté, mais il fallut le mettre en liberté à la suite de son premier interrogatoire où il fournit les preuves d'un alibi indiscutable.

« La nuit du crime il était depuis deux jours déjà au Creusot, où l'avaient appelé ses affaires et où il logeait à l'hôtel.

« C'est alors, messieurs, qu'on s'occupa sérieusement des pièces à conviction trouvées près du cadavre, le bouton de manchette et le ciseau de statuaire...

« On ne songea plus à chercher à qui le crime pouvait profiter, mais on se demanda quel pouvait être le mobile du crime... »

III

L'IMPAIR DU PROCUREUR GÉNÉRAL.

Le magistrat s'interrompit.

Il but une gorgée d'eau sucrée, promena sur son auditoire et sur le jury un regard qui semblait dire :

— *Attention!... je vous ménage une surprise!...* — puis il reprit :

— Ce mobile, ce n'était plus dans les choses matérielles qu'il fallait le chercher, c'était dans le domaine de la psychologie...

« Ceci peut vous étonner tout d'abord, mais la durée de votre étonnement sera courte.

« Rien ne se produit sans cause.

« Quelle pouvait être la cause du crime, puisque aucun intérêt pécuniaire n'était en jeu ?

« Ni la bourse, ni le portefeuille d'Albert Fontaine n'avaient été enlevés.

« Donc, il fallut chercher une cause d'un ordre différent, et bientôt elle apparut, lumineuse. .

« Le crime était le résultat de souffrances et d'angoisses, longuement supportées, longuement cachées, que Gauthier n'avouera jamais mais que nous avons devinées...

« La jalousie, sans aucun doute, armait le bras du meurtrier ! »

A cette minute précise, un murmure, pareil au roulement d'un tonnerre lointain, courut dans l'auditoire.

Mais le procureur général était emballé.

Sans prendre garde à ce murmure, il poursuivit :

— Albert Fontaine, célibataire, était accueilli par M^{me} Gauthier, et le mari se vengeait en assassinant lâchement celui qui si longtemps, avait été son ami.

Les murmures redoublèrent.

M^{me} Gauthier, frappée en plein cœur par les paroles du ministère public, poussa un cri d'indignation.



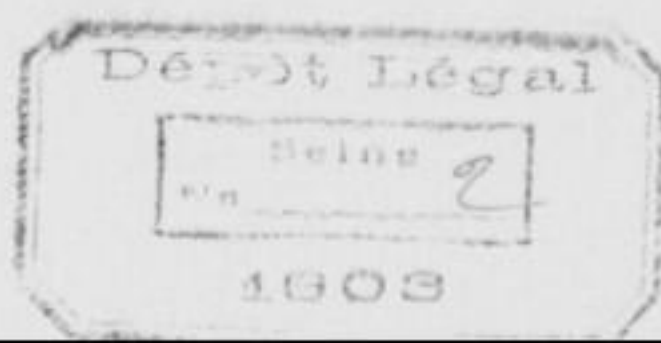
Georges se contenta d'échanger un long regard avec son avocat (p. 27).

Georges Gauthier se dressa, livide, effrayant de colère, en entendant l'accusation qu'on faisait planer sur la tête de sa femme bien-aimée, et d'une voix sifflante jeta ces mots à la face du magistrat :

— Vous abusez, monsieur le procureur général, de ce que, prisonnier, je ne puis vous souffleter sur les deux joues !...

LIV. 4. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 4.



Ce que vous venez de dire est infâme et lâche!!

Vous en avez menti!

M^{me} Gauthier, se dressant à son tour, répéta :

— Vous en avez menti !

Le chanteur des rues, frappant de son poing fermé la barre d'appui de la séparation derrière laquelle il se trouvait debout, murmura :

— C'est une jolie canaille, cet *avocat bêcheur* !

Son voisin de droite le regarda de nouveau fixement pendant une seconde.

La femme aux yeux durs siffla tout bas, si bas que personne ne put l'entendre :

— Ces gens de justice, ça se croit malin! — quels idiots!

Le tumulte était indescriptible.

Les spectateurs indignés exprimaient en phrases hachées leur dégoût, car l'accusation sans preuves que le ministère public lançait contre M^{me} Gauthier révoltait tout le monde.

On voyait dans cette accusation une tactique odieuse, une invention déloyale pour peser sur l'esprit des jurés.

Ceux-ci se sentaient mal à l'aise.

N'osant s'associer à la manifestation, ils baissaient les yeux, ne sachant quelle contenance garder devant les journalistes et les jeunes avocats manifestement révoltés.

Le président, les sourcils froncés, agitait sa sonnette d'une main fiévreuse.

Ses assesseurs tournaient leurs pouces.

Chacun avait conscience de l'effet déplorable produit par l'*im-pair* du procureur général.

Celui-ci, impassible — du moins en apparence, — la tête haute, le regard assuré, semblait défier le tumulte qui régnait toujours.

Georges Gauthier était retombé écrasé sur son banc.

D'une voix sonore et qui domina tous les bruits, le président prononça ces mots :

— Si le silence ne se rétablit pas, je vais faire évacuer la salle!

Chacun voulait rester jusqu'au bout.

Le bruit cessa comme par enchantement.

L'avocat de Georges Gauthier était resté froid pendant ce tapage qu'il ne paraissait même pas entendre.

Il attendait.

Le ministère public, voyant le calme rétabli, poursuivit son

réquisitoire avec une impudence sans égale, semblant défier l'opinion publique, évitant cependant — autant que sa nature impérieuse le lui permettait — de provoquer une nouvelle explosion de révolte.

Il eut soin d'insister sur l'horreur du crime commis par un ami sur son meilleur ami ; il flétrit en termes pompeux la longue et lente préméditation, et il fit appel aux sentiments de justice des membres du jury, qui tous vivaient en famille, pour condamner l'adultère conduisant à l'assassinat.

L'éminent magistrat ne réfléchissait point qu'en adoptant sa thèse, le vrai coupable eût été Albert Fontaine, la victime justement punie.

Selon lui, le misérable qui avait eu l'abominable courage de frapper son ami, après tant d'années de mutuelle affection, ne méritait aucune pitié.

Il réclama la peine de mort, sachant bien qu'il ne l'obtiendrait pas, mais espérant les travaux forcés.

Raymonde Gauthier ne fit pas un mouvement.

Georges se contenta d'échanger un long regard avec son défenseur.

Le moment était arrivé pour celui-ci de prendre la parole.

Au banc des avocats, plus encore peut-être que dans toutes les autres parties de la salle des assises, on attendait sa réplique au réquisitoire du ministère public.

Tous les yeux se tournèrent vers lui quand il se leva, calme et froid, sans aucune émotion apparente.

Un silence de mort s'établit aussitôt dans l'auditoire.

M^e Laurent Brunel était un homme de cinquante ans, fort aimé et fort estimé au Palais.

Il avait, comme on dit vulgairement, *l'oreille de la cour*, qui savait apprécier son rare bon sens et la droiture de son esprit.

Il ne possédait point une éloquence éblouissante, et ne cherchait pas les effets mélodramatiques ; il parlait simplement, sans emphase, et sa parole était toujours pleine de justesse et pleine de cœur.

D'une voix lente, un peu voilée d'abord, mais qui ne tarda pas à devenir sonore et vibrante, il commença ainsi :

— Messieurs, je dois avant toutes choses rendre hommage au grand talent de M. le procureur général, mais en même temps je

m'étonnerai du choix du terrain sur lequel il a bâti son réquisitoire.

« Pour M. le procureur général, le crime lui-même est une question incidente.

« Il ne s'occupe que de rechercher la cause du crime.

« Ne pouvant la trouver, puisqu'elle n'existe pas en ce qui concerne mon client, il forge de toutes pièces une accusation abominable, ne reposant sur aucune base, n'étant justifiée par aucun indice !!!

« Il s'attaque à l'honneur, par conséquent à l'existence même et à l'avenir de la plus admirable, de la plus irréprochable des mères !!!

« Il invente un adultère inadmissible, impossible, pour essayer de faire un coupable de l'honnête homme dont j'ai accepté la défense avec la conviction, avec la certitude qu'il était innocent !!!

« M. le procureur général me permettra de lui dire respectueusement que c'est engager le combat avec des armes déloyales... continua l'avocat.

« La défense de mon client sera courte, messieurs.

« La vérité s'impose sans avoir besoin de longs discours.

« Je ne relèverai point, pour les combattre une à une, les allégations odieusement fantaisistes du réquisitoire que vous venez d'entendre.

« Je dirai simplement :

— Un homme a été assassiné et des indices, dont la valeur est très discutable, semblent fournir des charges à l'accusation formulée contre le meilleur ami de l'homme assassiné.

« A ce crime invraisemblable il faut un motif, et ce motif, on prétend le découvrir dans une vengeance de mari trompé et, sans hésiter, sans réfléchir, on s'engage dans cette voie, sacrifiant à une hypothèse absurde deux victimes, innocentes toutes deux, un grand artiste et une jeune femme, une sainte, dont on aurait dû respecter la vertu !!!

« L'ami de plus de vingt ans est assassiné à quelques pas de la porte du compagnon de sa jeunesse et de son âge mûr ; — alors vous intervenez, vous, justice, vous récoltez de vagues indices et vous les transformez aussitôt en preuves accablantes, sans vous demander si ces indices n'ont point été préparés, pour égarer l'ac-

cusation, par un meurtrier resté dans l'ombre et que vous ne cherchez même pas !

« Vous vous jetez à corps perdu dans la voie ouverte par l'inconnu, et vous déchirez à belles dents l'innocent désigné par lui.

« Dans l'ombre où il se cache, comme il doit triompher de votre candeur, ô justice, et rire à vos dépens !

« Voilà la faute commise par vous ! — Voilà le point de départ de la plus effrayante des iniquités : une erreur judiciaire !

« Non, Georges Gauthier n'a pas tué son ami Albert Fontaine, et il n'avait nul motif pour le tuer, puisque aucune atteinte n'avait été portée par lui à son honneur.

« Georges Gauthier est victime d'une infernale machination préparée pour le perdre !!

« Voilà ce que la justice n'a pas voulu voir !

« Voilà ce que vous verrez, vous, messieurs les jurés, en interrogeant vos consciences, et vous réduirez à néant une accusation insensée qui ne repose que sur un mensonge, et vous proclamerez l'innocence du grand honnête homme qui vient de subir tant de souffrances imméritées !

« Et, en faisant cela, c'est vous qui serez la justice !

« J'ai dit ! »

Les derniers mots de cette défense si simple et si digne furent accueillis par un murmure flatteur de l'auditoire.

Quelques applaudissements éclatèrent auxquels le président se hâta de couper court pour mettre fin au supplice enduré par le procureur général.

Georges et sa femme pleuraient.

Le procureur général, le visage contracté, les yeux injectés de bile, se leva pour répondre à sa défense.

Il le fit en termes d'une violence et d'une brutalité inouïes.

Pour toute réplique, M^e Laurent Brunel se contenta de dire .

— Ces paroles laissent debout ce que je crois avoir prouvé, l'innocence de mon client.

Messieurs les jurés, j'attends avec une pleine confiance votre décision...

Les magistrats et les jurés quittèrent la salle des assises.

L'accusé sortit, emmené par les gardes de Paris.

L'assistance put alors donner un libre cours aux sensations qu'elle éprouvait.

Pour le grand nombre, véritablement emballé, l'acquittement n'était pas douteux.

Quelques personnes plus calmes émettaient cependant des doutes.

— Est-ce qu'on sait jamais ? — murmuraient-elles.

Pascal, le chanteur des rues, ne disait mot.

Visiblement troublé, pâle et la sueur au front, il écoutait parler autour de lui, mais ne donnait la réplique à personne.

Son voisin de droite restait silencieux comme lui, mais le guignait du coin de l'œil, étudiant sa physionomie que l'émotion modifiait de seconde en seconde.

La femme aux yeux durs avait entamé la conversation avec quelques-unes des personnes qui l'entouraient.

— Qu'est-ce que vous pensez de ça, vous ? — demandait-elle à une commère volontiers bavarde.

— Comment, ce que je pense ? — répliqua la commère. — Mais je pense qu'il sera acquitté !

Ça ne fait pas un doute !!

Il est plus innocent que l'enfant à naître, le pauvre cher homme !

La femme aux yeux durs répliqua, la bouche pincée :

— Ça n'est pas mon avis...

— Mais, pourquoi donc ? Pourquoi ? Pourquoi ?

En fin de compte il n'y a pas de preuves ce qui tiendrait dans mon œil !...

— Pas de preuves !! Qu'est-ce qu'il vous faut donc ?

Vous oubliez le bouton de manchette...

— M. Gauthier peut l'avoir perdu là en se promenant.

— Eh bien ! et l'outil qui a servi à tuer le malheureux ! Le ciseau de sculpteur !... M. Gauthier l'a-t-il aussi perdu en se promenant ??

— Ça ne prouve rien. Moi je pense comme l'avocat.

Des canailles qui en voulaient à M. Gauthier ont très bien pu préparer tout ça pour le faire accuser, pour le perdre...

— Des suppositions...

— Avec ça que ça ne s'est pas déjà vu, ces machines-là !! Des gredins qui volaient des objets dans les maisons et qui les déposaient auprès des particuliers qu'ils assassinaient, pour dépister la justice.

Lisez l'histoire des crimes célèbres.

Vous en verrez des trucs, qu'on croirait que c'est le diable en personne qui les a inventés !

Quoique ne se mêlant pas à la conversation et n'ayant pas même l'air de l'écouter, Pascal mâchonna entre ses dents :

— C'est arrivé comme ça, pour sûr !

L'homme aux lunettes teintées était du même avis, car il murmura :

— Oui, c'est bien ainsi que les choses se sont passées.

J'en jurerais !



IV

LE VERDICT. — L'HOMME AUX LUNETTES BLEUES

L'attente du verdict dura près d'une heure.

Évidemment les jurés avaient peine à se mettre d'accord, ce qui n'était pas de bon augure.

Enfin deux coups de timbre retentirent de nouveau, et l'huisier audiencier annonça :

— La Cour, messieurs.

Les membres du jury reprirent leurs places.

Le procureur général, pâle, les sourcils froncés, avait aux lèvres un sourire sinistre.

Quelques secondes s'écoulèrent, puis, sur un signe du président, le chef des jurés, debout, sous l'empire d'une violente émotion qui faisait trembler ses mains, déplia la feuille de papier sur laquelle étaient inscrits les résultats de la délibération, et, d'une voix mal assurée, il prononça ces mots :

— Sur mon honneur et sur ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, sur la première question : — *L'accusé est-il coupable du meurtre d'Albert Fontaine?* — A la majorité de sept voix contre cinq, la réponse a été :

OUI.

— Les crétins malfaisants !! — murmura le chanteur des rues.

Le chef du jury poursuivit :

— Sur la seconde question : *Y a-t-il eu préméditation?* — A la majorité de huit voix contre quatre, la réponse a été :

NON.

— Sur la troisième question : — *Y a-t-il des circonstances atténuantes?* — A l'unanimité, la réponse a été :

OUI.

Et le chef du jury s'assit, au milieu du silence de stupeur produit par la déclaration de culpabilité.

Le greffier prit la déclaration du jury et la remit au président.



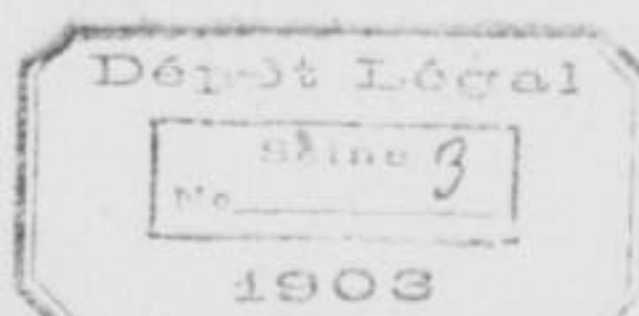
Le mystérieux inconnu tira une carte de son portefeuille et la mit sous les yeux de Pascal qui lut... (p. 36).

Celui-ci se pencha successivement vers ses deux assesseurs, feuilleta le Code placé devant lui, et après quelques brèves paroles échangées à voix basse, et quelques lignes rapidement écrites :

— Qu'on ramène l'accusé.

Georges Gauthier reparut entre les deux gardes de Paris.

D'un pas ferme, marchant la tête haute, mais sans forfanterie, les yeux calmes, il vint reprendre sa place.



Sur un signe du président le greffier donna lecture de la déclaration du jury.

Le président lut à son tour les *attendus* du jugement et l'article du Code s'appliquant au cas particulier du sculpteur et conclut :

— La Cour condamne Georges Gauthier à la peine des travaux forcés à perpétuité!

Un cri déchirant se fit entendre.

Ce cri était poussé par Raymonde Gauthier, la femme du condamné.

Debout, se soutenant à peine, elle paraissait au moment de se trouver mal.

Georges, les yeux égarés, les lèvres et les mains tremblantes, semblait un homme frappé de la foudre.

Au cri désespéré de la malheureuse avait répondu le murmure de l'auditoire, tout à la fois terrifié et révolté.

— Gauthier, — reprit le président, — la loi vous accorde trois jours pour vous pourvoir en cassation.

Soudain, le condamné fut pris d'un accès de rire étrange, convulsif, faisant passer le frisson dans les veines de tous les auditeurs, et qui se termina par une sorte de rugissement de bête fauve, puis il battit l'air de ses deux bras, et serait tombé à la renverse si les gardes de Paris ne l'avaient soutenu.

Ils se préparaient à l'emporter.

Le médecin de service au Palais accourut.

— Le malheureux ! — murmura-t-il après un rapide examen. Le choc a été trop rude!...

C'est la folie !

Raymonde Gauthier, malgré toute son énergie, malgré toute la force de caractère dont elle était douée, ne put supporter ce dernier coup.

La force physique lui fit subitement défaut et elle s'affaissa dans les bras des personnes qui se trouvaient auprès d'elle, sans cependant perdre connaissance.

Le défenseur de son mari, l'avocat Brunel, qui ne la perdait pas de vue, s'élança près d'elle.

Elle lui saisit les mains et, au milieu des sanglots secouant tout son corps, elle balbutia :

— Les insensés ! les aveugles !! Ils l'ont condamné !!

Quel crime et quel malheur !!

Oh ! ma fille, ma chère petite fille !!

Puis, tout à coup, dans un soudain retour de force nerveuse, elle étendit la main vers l'image du divin crucifié et poursuivit avec exaltation :

— Juges iniques, vous avez condamné un innocent.

Eh bien cette innocence que vous n'avez pas pu ou que vous n'avez pas voulu voir, je la prouverai, moi, je le jure!!

Je réhabiliterai votre victime!...

Elle ne put en dire plus long.

Ses sanglots l'étouffaient.

Soutenue par le défenseur de Georges Gauthier, elle sortit de la salle qui s'était vidée peu à peu, au milieu d'un tumulte indescriptible.

La femme au regard dur était partie l'une des premières, jouant des coudes pour se frayer un passage au milieu de la foule, les yeux brillants d'une joie haineuse, les lèvres contractées par une sorte de rictus farouche.

Deux hommes étaient restés en arrière : Pascal, le chanteur des rues, et son voisin de droite, le personnage énigmatique aux lunettes teintées de bleu.

Pascal, l'air tout à la fois atterré et irrité, ne bougeait pas, les yeux rivés sur la place qu'avait occupée Georges Gauthier.

Il ressemblait à un homme hypnotisé.

Le voisin au lunettes ne s'éloignait point et, silencieux, le regardait avec une curiosité anxieuse.

Soudain le chanteur des rues passa l'une de ses mains sur son front mouillé de sueur, puis, d'une voix très basse, mais assez haute cependant pour être entendue de son voisin, il murmura :

— Ils l'ont condamné!!

Ils n'ont eu pitié ni de lui ni de cette pauvre femme en pleurs!!

Et cependant il n'est pas coupable... Ce n'est pas un homme qui a tué Albert Fontaine!! Et c'est ça qu'on appelle la justice!!

Oh! malheur!!

A peine ce dernier mot venait-il de s'échapper de ses lèvres qu'une main se posa sur son épaule.

Vivement il se retourna, il aperçut son voisin de droite et il allait demander une explication.

Il n'en eut pas le temps.

— J'ai à vous parler... — dit l'homme aux lunettes.

— A moi!! — fit Pascal très surpris.

— Oui, à vous.

— Et à quel propos ?

— Ce n'est point ici que je puis vous l'expliquer.

Pascal redevint brusquement le sceptique blagueur qu'il était par nature et par habitude.

— Oh !! — dit-il en ricanant — est-ce que vous auriez à m'offrir une position de premier ténor dans un music-hall bien situé ?

Si les appointements sont sérieux, j'accepterai volontiers...

— Ne plaisantez pas ! — répliqua son mystérieux interlocuteur — il s'agit du jugement que vous venez d'entendre prononcer...

— Il vous intéresse donc, ce jugement ?

— Beaucoup, et, je vous le répète, j'ai besoin de causer avec vous à son sujet.

— D'abord, qui êtes-vous ?

— Un homme qui a besoin de renseignements.

— C'est vague...

— C'est cependant l'exacte vérité.

— Vous avez besoin de renseignements, soit ! Mais pourquoi vous adressez-vous à moi pour les avoir ?

— Parce que je suis convaincu que vous pouvez me les donner...

C'est pour cela que je tiens à vous questionner.

— Et s'il ne me plaisait point de répondre à vos questions ? — Si je refusais l'entretien que vous me demandez ? que vous semblez même exiger?...

— Je vous prouverai que j'en ai le droit.

— Vous me prouveriez cela !!

— Parfaitement bien.

— Et de quelle façon ?

— En vous invitant, et, si l'invitation ne suffisait pas, en vous sommant de me suivre à la préfecture et de m'accompagner dans le cabinet du chef de la sûreté.

— Le chef de la sûreté ! — répéta Pascal avec stupeur.

— Lui-même...

— Il sera enchanté de vous voir, et c'est tout près d'ici... — Nous aurons peu de chemin à faire.

— Je vous le demande de nouveau, qui êtes-vous donc ?

Au lieu de répondre, le mystérieux inconnu exhiba son portefeuille et de ce portefeuille tira une carte et la mit sous les yeux de Pascal qui lut :

ROUSSILLON

Inspecteur de la sûreté

Et, au-dessous de cette ligne, une signature et le cachet de la préfecture de police.

Le chanteur des rues sentit un frisson courir sur sa chair.

— Mais je suis un honnête homme — balbutia-t-il — je n'ai rien à démêler avec la police...

— Aussi n'avez-vous rien à craindre d'elle, et sans doute vous allez lui rendre un signalé service...

Venez...

Et l'inspecteur se dirigea vers la porte de sortie de la salle qui s'était entièrement vidée pendant l'entretien qui précède.

Pascal le suivit.

Dans la salle des Pas-Perdus, Roussillon s'arrêta.

— Soyez sans inquiétude — reprit-il — je vous répète que vous n'avez absolument rien à craindre... — je veux m'entretenir avec vous de Georges Gauthier, qui vient d'être condamné pour un crime dont j'ai la conviction qu'il n'est point coupable...

Malheureusement ma conviction, ne reposant sur aucune preuve matérielle, ne pouvait lui être utile.

Pendant l'audience, je vous ai entendu à plusieurs reprises formuler des réflexions qui m'ont fait croire que les preuves qui me manquent, vous pourriez sans doute me les donner...

Voilà pourquoi je n'ai point hésité à m'adresser à vous.

A votre âge, on a bon cœur ; on est accessible à la pitié et vous n'hésitez pas, si vous pouvez fournir à la malheureuse femme de Georges Gauthier et à son avocat le moyen de demander et d'obtenir, par la production d'un fait nouveau, la revision du procès criminel qui vient d'être jugé.

Le pourrez-vous ?

Pendant un instant, le chanteur des rues resta muet, la tête basse, en proie à une émotion profonde, et réfléchissant.

Puis, tout à coup, relevant la tête et saisissant la main de l'inspecteur, il répondit :

— Peut-être...

Une lueur joyeuse s'alluma dans les prunelles de Roussillon, derrière ses lunettes à verres teintés.

— Où pourrions-nous causer ? — demanda Pascal.

— Chez moi.

— Allons — fit le jeune homme.

— Oui — ajouta-t-il — peut-être sera-t-il temps encore de sauver ce malheureux !

Les deux hommes quittèrent le Palais de Justice pour gagner la station de fiacres la plus proche.

Une seule voiture s'y trouvait.

Roussillon ouvrit la portière.

— Montez ! — dit-il au jeune homme qui sauta lestement dans le fiacre.

L'inspecteur de la sûreté prit place à côté de lui, après avoir donné au cocher cette adresse :

22, rue Delambre.

La voiture partit.

Roussillon allait questionner Pascal.

Celui-ci le prévint par ces mots :

— Ne me demandez rien ici... — Laissez-moi réfléchir... rassembler mes souvenirs...

Chez vous je vous répondrai.

L'inspecteur acquiesça d'un signe de tête et resta silencieux.

* * *

Tandis que ceci se passait, l'avocat Brunel faisait sortir du Palais M^{me} Raymonde Gauthier, venue seule à l'audience et prête à repartir seule pour sa villa de l'avenue Daumesnil, à Saint-Mandé, où elle avait laissé, sous la garde de ses serviteurs, sa chère petite fille, Albertine, âgée de dix ans, filleule d'Albert Fontaine, le banquier assassiné.

Le grand air la ranima complètement, et, s'adressant au défenseur de son mari, elle dit :

— Je voudrais voir Georges... essayer de lui donner le courage et la résignation dont il a tant besoin. — Pourrai-je communiquer avec lui ?

— Je crains que ce ne soit bien difficile — répliqua l'avocat, n'osant donner à la pauvre femme une espérance qui serait peut-être déçue.

— Ce qui est difficile n'est pas toujours impossible... — Usez de votre influence Maître ; — Je vous en supplie ! Ne me laissez point partir sans avoir tout tenté pour me rapprocher de lui dans un

moment si douloureux... que je ne retourne pas à Saint-Mandé, sans l'avoir embrassé une dernière fois...

M^e Brunel n'avait pas encore quitté sa robe d'avocat.

De la main il désigna le péristyle du Palais donnant sur la place Dauphine.

— Vous sentez-vous la force de m'attendre ici pendant que j'irai quitter ma robe ? — demanda-t-il.

— Oui, certes, oui ! — répliqua Raymonde. — Je ne guérirai jamais de la terrible blessure qui vient de m'être faite, mais j'aurai toute l'énergie que me commande ma situation de mère et d'épouse ..

Allez donc et ne craignez pas de me laisser seule...

Je vais vous attendre avec confiance.

L'avocat quitta précipitamment la jeune femme et alla se dévêtir.

Avant que dix minutes se fussent écoulées, il était de retour et présentait son bras à Raymonde en lui disant :

— Venez, madame... Nous allons à la Conciergerie...

L'avocat Brunel était trop connu, trop estimé, on savait trop de quel crédit il jouissait au Palais, pour qu'il éprouvât de sérieuses difficultés à obtenir ce qu'il désirait.

Les portes s'ouvrirent devant lui et on l'introduisit sans nul retard, ainsi que Raymonde, auprès du directeur de la Conciergerie.

Celui-ci causait avec le médecin de service au Palais.

En voyant M^e Brunel, accompagné d'une jeune femme, tous deux comprirent le but de sa visite, sans qu'il eût besoin de l'expliquer.

Ils saluèrent respectueusement M^{me} Gauthier qu'ils reconnaissaient.

— Vous désirez communiquer avec M. Gautier, cher maître ? — dit le directeur.

— Je vous demande l'autorisation de me laisser mettre madame en présence de son mari...

C'est une grande faveur, je le sais, mais j'ai le ferme espoir que vous ne me la refuserez pas... — répliqua l'avocat.

— Cher maître, si cela ne dépendait que de moi, l'autorisation vous serait immédiatement accordée, mais en ce moment, ce n'est plus à moi de vous répondre.

— Qui donc peut le faire ?

— Le médecin... — Adressez votre requête à monsieur...

— Mon Dieu, que se passe-t-il ? — bégaya Raymonde d'une voix étranglée.

Quel surcroît de malheur va m'atteindre ? — Qu'allez-vous m'apprendre ?

Le médecin du Palais et le défenseur du statuaire échangèrent un regard rapide.

— Ne vous alarmez pas plus que de raison, madame, — dit le docteur. — La secousse éprouvée par M. Gauthier a été terrible.

La force physique et la force morale lui ont manqué pour la supporter. — Il a succombé sous le choc.

Je crains une fièvre cérébrale. — Un calme absolu est de première nécessité et j'ai dû faire transporter votre mari à l'infirmérie.

— Il est en danger, monsieur ? — s'écria la jeune femme en joignant les mains.

— En ce moment, le danger n'existe pas encore, je vous l'affirme, et je ferai tout pour le conjurer...

— Puis-je le voir ?

— Je regrette de vous répondre : Non !

Dans l'intérêt du malade, je refuse d'autoriser une entrevue, inutile d'ailleurs, et douloureuse pour vous, car il ne vous reconnaîtrait pas...

— Tout cela m'épouvante !... Tout cela me rendra folle !...

— Soyez calme, je vous en supplie !...

Je vous l'ai dit et je vous le répète, rien n'est désespéré.

— Pourrais-je au moins venir chaque jour ici prendre de ses nouvelles ?

Ce fut le directeur qui répondit :

— Je me mettrai entièrement à votre disposition, madame...

Le médecin du Palais s'était approché de l'avocat et lui glissait dans l'oreille ces mots :

— Georges Gauthier n'est pas malade ..

Il est fou ! !

M^e Brunel frissonna de tout son corps.

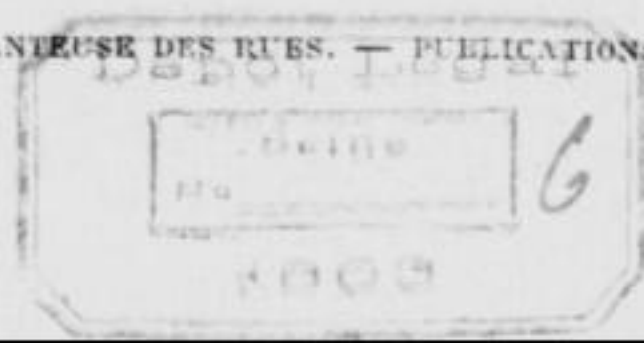
— Oh ! le malheureux ! — murmura-t-il douloureusement, trop bas pour être entendu de Raymonde.

Celle-ci — s'adressant au directeur — demanda :

— Pourrais-je venir demain, monsieur ?



Roussillon entra dans le vestibule et s'adressant au concierge... (page 44).



— Venez demain, madame. — Je vous recevrai et, si le docteur le permet, je vous autoriserai à voir votre mari.

— Merci de votre bonté et de votre pitié, monsieur...

La jeune femme jeta à l'avocat un regard dont il comprit la signification car il dit aussitôt :

— Retirons-nous, madame.

Il quittèrent la Conciergerie.

Quand il furent sur le quai, Raymonde posa cette question au défenseur de son mari :

— Qu'allons-nous faire ?

— Voulez-vous me permettre de vous accompagner jusqu'à Saint-Mandé ?

— Je le désirais vivement, mais je n'osais vous le demander, dans la crainte d'être importune...

Nous avons beaucoup à causer...

Il faut que Georges se pourvoie en cassation... — C'est votre avis, n'est-ce pas ?

— Nous parlerons de cela chemin faisant...

Un coupé de régie passait à vide.

L'avocat y fit monter Raymonde et y prit place auprès d'elle, après avoir donné l'adresse de la villa des Fleurs, avenue Daumesnil, à Saint-Mandé.



V

RUE DELAMBRE

La rue Delambre, se greffant sur le boulevard Montparnasse et venant aboutir boulevard Edgard-Quinet, se trouvait à une distance relativement courte du boulevard du Palais où Roussillon avait pris un fiacre dans lequel il était monté avec Pascal, le chanteur des rues.

En quinze minutes, la voiture avait franchi cette distance.

Pendant le trajet l'inspecteur, se conformant au désir exprimé par Pascal, n'avait pas prononcé un seul mot, laissant son compagnon se recueillir.

Arrivé à l'adresse indiquée, le fiacre stoppa.

Roussillon mit pied à terre sur le trottoir et paya le cocher.

La maison portant le numéro 22 de la rue Delambre n'avait pas moins de cinq étages.

Une porte à deux battants s'ouvrant sur un large vestibule donnait accès dans une cour carrée encadrée par quatre corps de bâtiments.

Roussillon entra dans le vestibule et s'adressant au concierge dont la loge se trouvait à sa droite, il demanda :

— Rien pour moi ?

Une voix lui répondit :

— Non, monsieur Roussillon.

— Merci.

Puis, s'adressant à son compagnon, l'inspecteur ajouta :

— Venez.

Ils gagnèrent l'escalier qui faisait face au vestibule, gravirent vingt-deux marches et arrivèrent au palier du premier étage sur lequel s'ouvrait une seule porte.

— C'est ici que je loge... — dit Roussillon en tirant de sa poche un trousseau de clefs.

Il en choisit une et l'introduisit dans la serrure.

La porte s'ouvrit sur une antichambre de dimensions modestes, communiquant par trois autres portes avec la salle à manger, la chambre à coucher et un cabinet de travail.

En donnant à nos lecteurs quelques détails sur le logement occupé par un personnage important de l'histoire très authentique que nous racontons, nous leur ferons observer que toutes les pièces étaient meublées sans luxe, mais de la façon la plus confortable, et tenues avec les soins d'une propreté flamande.

Dans le cabinet de travail aucun papier ne trainait sur le bureau, où se voyaient quelques dossiers rangés en bon ordre, à côté d'un grand encrier muni de ses plumes.

Contre la muraille, se dressaient une bibliothèque à portes pleines et un cartonier dont les clefs ne quittaient jamais la poche de l'inspecteur.

Le cabinet de toilette était tendu de toiles grises, munies d'anneaux et glissant sur des tringles.

Derrière ces toiles étaient accrochés des costumes de toutes sortes, depuis la veste du fort de la Halle jusqu'à la soutane du prêtre.

On y voyait des tuniques d'officiers et de simples soldats, des uniformes de garçons de recettes, d'employés aux eaux, au gaz, des livrées de domestiques de bonnes maisons.

Toutes ces défroques constituaient le vestiaire d'un homme qui pouvait à sa guise revêtir en un seul jour dix individualités différentes.

Un très complet assortiment de perruques formait l'accessoire nécessaire de la collection de costumes.

La table de toilette, installée comme celle d'un acteur dans sa loge, et munie de toutes sortes d'eaux de teinture, de pastels et de fards, permettait au policier de se grimer à sa guise, de se « faire une tête » comme on dit au théâtre.

Dans la chambre à coucher, rien n'attirait l'attention.

La salle à manger, meublée en imitation de vieux chêne, offrait, accrochées aux murs, quelques faïences anciennes, d'une véritable valeur artistique.

Dans tout le logement, nous le répétons, régnait un ordre admirable.

Cependant Roussillon n'avait point de femme ni de domestique.

C'était sa concierge qui, moyennant une rétribution mensuelle, se chargeait chez lui des soins du ménage.

Elle savait son locataire méticuleux et, la rétribution mensuelle étant assez ronde, elle tenait à le contenter.

Roussillon avait quarante-cinq ans.

A vingt ans il était soldat et accomplissait d'une façon brillante son devoir pendant l'année terrible.

Les trouées faites dans les rangs de son régiment par les boulets prussiens lui valurent un avancement rapide.

Adjudant à vingt-trois ans, la carrière militaire, s'il avait voulu la suivre, lui offrait un bel avenir.

Ce n'était pas là son rêve.

Enfant de Paris, ce qu'il désirait par-dessus tout, c'était de vivre à Paris, de s'y créer une situation dans la police comme agent de la sûreté.

Les romans judiciaires, qu'il lisait avec passion, lui avaient tourné la tête.

Il ne voyait rien de plus beau, de plus intéressant, de plus dramatique, que cette existence mouvementée de l'agent qui prend toutes les formes et brave tous les périls pour être utile à la société qu'il débarrasse de ses dangereux ennemis.

Cette chasse aux fauves dans les jungles de Paris l'enthousiasmait.

Il avait, d'ailleurs, tout ce qu'il faut pour se distinguer dans la carrière qui l'attirait : nature ardente et audacieuse quoique très réfléchi, coup d'œil sûr, esprit fureteur se plaisant à deviner des énigmes, indomptable courage et sang-froid inaltérable.

Son père et sa mère étant morts pendant le siège de Paris, il se trouva seul au monde.

Cette situation d'isolement lui pesait et lui fit hâter la mise à exécution du projet déjà arrêté dans son esprit, quitter le service et entrer dans la police.

Il adressa une demande à la préfecture.

Bien noté par ses chefs, adjudant à vingt-trois ans, décoré de la médaille militaire, c'étaient autant de titres qui le désignaient à l'attention.

On le fit venir.

On le questionna et on acquit par ses réponses la conviction qu'on avait affaire à un garçon né avec le génie policier.

Une autre chose milita grandement en sa faveur, c'est qu'il

avait, en dehors des appointements futurs, des moyens d'existence.

Il possédait un peu plus de 2,500 francs de rentes, provenant de l'héritage paternel et maternel.

Donc il n'avait pas besoin, pour vivre, des émoluments d'une place ; donc, il n'était point de ces besogneux qui cherchent leur voie ; donc, il avait la vraie vocation.

On l'admit d'abord à titre d'auxiliaire.

Il donna sa démission d'adjudant et entra à la sûreté aux appointements minimes de 1,300 francs.

Ses débuts furent heureux.

Sous les ordres d'un inspecteur, il arrêta au péril de sa vie un chef de bande qui, en se défendant, lui troua la peau de trois coups de couteau.

Il obtint une médaille de première classe.

A peine guéri, il reprit son service, ne demandant que de nouvelles occasions de se signaler.

Elles ne lui manquèrent pas... — il put bientôt affirmer de nouveau son activité infatigable, son énergie, son flair policier, son mépris du danger.

On le nomma inspecteur et il fut rangé dans la catégorie des plus adroits policiers inscrits au livre d'or de la sûreté.

Cette adresse hors ligne lui attira d'ailleurs bien des déboires et bien des inimitiés.

Nous allons expliquer pourquoi et comment.

Roussillon procédant toujours dans ses enquêtes avec une prudente circonspection, n'abandonnant rien au hasard, raisonnant chaque chose, mettant à établir ses rapports un soin minutieux, n'avancant rien qui ne fût étayé de preuves, ne mettant jamais ses suppositions à la place des faits acquis, se trouvait souvent en lutte avec l'intransigeante vanité de certains magistrats, qui le traitaient du haut de leur grandeur et qui finirent par le prendre en grippe.

De cela, il n'avait cure, car l'administration, connaissant sa valeur, le soutenait, sans se laisser influencer par ceux qui auraient voulu lui nuire dans son esprit.

Bref, André Roussillon était la bête noire de la plupart des juges d'instruction à qui, plus d'une fois, il avait prouvé — bien malgré eux — qu'ils se fourvoyaient.

Souvent, ils passaient outre sans l'écouter, et l'inspecteur, ne

pouvant lutter contre leur pouvoir discrétionnaire, en était réduit à se dire :

— Il n'est pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir ! —
il n'est pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre !

Et tant pis pour les innocents que leur mauvaise étoile jette aux mains de ces gens-là ! »

Tout en disant cela, il espérait bien qu'un jour il lui serait donné de prendre sa revanche et de démontrer péremptoirement la sottise de ceux qui affectaient de traiter avec dédain ses enquêtes.

Roussillon était estimé par ses chefs, aimé par ses collègues, et ses subalternes lui obéissaient avec cet empressement qui naît de la confiance.

Il avait reçu de l'instruction et parlait trois langues étrangères : l'allemand, l'anglais et l'italien, ce qui lui donnait sur son entourage une très grande supériorité.

Ajoutons qu'il était passé maître dans l'art des travestissements, qu'aucun comédien de profession n'aurait pu se grimer mieux que lui, et nos lecteurs conviendront sans doute qu'il réalisait le type absolu de l'agent modèle.

Roussillon ne mangeait pas chez lui, sauf de rares exceptions.

Il prenait habituellement ses repas dans un petit restaurant de la rue Dauphine, où on le connaissait de longue date.

Sa cave de la rue Delambre renfermait cependant quelques bonnes bouteilles, et, s'il voulait inviter un ami, la concierge, qui faisait son ménage et qui avait été cuisinière dans une bonne maison, se transformait en cordon bleu.





— Roussillon poussa une exclamation de surprise (page 51).

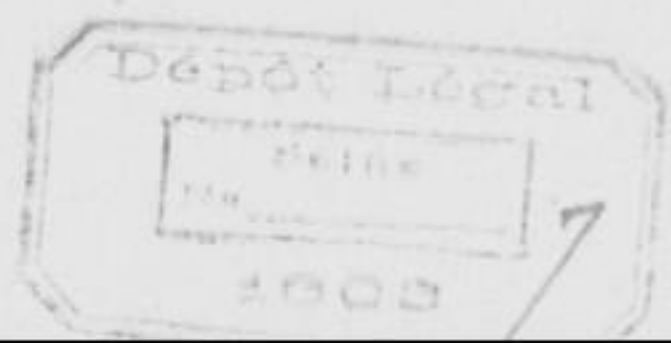
VI

J'AI VU

Après avoir introduit Pascal dans son antichambre et refermé la porte derrière lui, Roussillon ouvrit son cabinet de travail et engagea le jeune homme à y pénétrer.

LIV. 7. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 7.



— Vous savez qui je suis — lui dit-il — je n'ai donc pas besoin de conserver plus longtemps mon maquillage.

Tout en parlant, il ôtait sa perruque grisonnante, ses favoris postiches, ses lunettes à verres teintés qui le rendaient méconnaissable, et il apparaissait avec son visage véritable, glabre et singulièrement expressif.

— Asseyez-vous maintenant, monsieur — poursuivit-il — et préparez-vous à répondre à mes questions...

Tout en s'asseyant, le chanteur des rues répliqua :

— C'est moi, monsieur, si vous le voulez bien, qui vais vous questionner d'abord....

— Soit ! Qu'avez-vous besoin de savoir ?

— Une chose capitale...

— Parlez, je vous écoute, et, s'il y a lieu, je vous répondrai.

— Au Palais, dans la salle de la cour d'assises, vous m'avez dit à peu près : « J'ai entendu, pendant l'audience, les réflexions formulées par vous ; j'en ai conclu que, comme moi, vous étiez certain de l'innocence de Georges Gauthier, et que vous seriez peut-être à même de donner à sa malheureuse femme et à son défenseur les moyens de faire reviser le jugement. »

Vous m'avez bien dit cela, n'est-ce pas ?

— Parfaitement ! je l'ai dit et je le répète, et si je ne m'abuse, vous allez me fournir l'occasion de prendre une terrible revanche.

— Une revanche ! Comment ?

— En obtenant la revision d'un procès inique, couronné par une condamnation monstrueuse.

— Eh bien, avant de vous répondre, je désirerais savoir quel est votre intérêt dans cette affaire...

— Ne le comprenez-vous pas ?

— Peut-être. — Mais j'ai besoin d'une explication claire et précise qui m'autorise à parler...

— C'est à moi que fut confiée l'enquête à faire sur le crime commis à Saint-Mandé, avenue Daumesnil, crime pour lequel le sculpteur Georges Gauthier a été condamné aujourd'hui.

— A vous !

— A moi qui pendant quinze jours ai travaillé à reconstituer le drame sanglant et à en découvrir les dessous et les auteurs...

Pendant quinze jours, je n'ai pas eu une seule pensée qui ne fût pour l'œuvre de justice qui m'incombait — j'ai cherché, fureté,

interrogé, remué le ciel et la terre et, au bout de quinze jours d'un travail acharné, j'ai déposé mon rapport.

— Rapport concluant à la culpabilité du sculpteur?

— Rapport concluant au contraire à son innocence.

Pascal fit un geste de stupeur.

— Et on a passé outre ! — s'écria-t-il.

— On a passé outre !

Le juge d'instruction n'a tenu aucun compte de mon rapport et la chambre des mises en accusation n'a pu que s'en rapporter à lui...

Le procureur général, beau-frère du juge, a suivi de point à point l'instruction de celui-ci, et s'en est fait une arme terrible...

Je n'apportais, il est vrai, aucune preuve matérielle, mais des présomptions équivalant presque à des certitudes...

— Et le juge a fait fi de vos appréciations ?...

— Il les a repoussées comme les divagations extravagantes d'un cerveau mal équilibré.

— Qu'affirmiez-vous, en somme ?

— Qu'Albert Fontaine n'avait point été frappé par son ami, mais par un meurtrier inconnu qu'il fallait chercher, au lieu de s'enlizer dans des soupçons absurdes contre un homme incapable de commettre un crime, et n'ayant d'ailleurs aucun motif pour le commettre, car cette prétendue jalousie de Georges Gauthier est un mensonge abominable, inventé par le juge pour étayer son accusation...

— Vous ne vous trompiez pas... — répliqua Pascal. — La main qui a frappé Albert Fontaine n'est point celle du sculpteur...

— Vous en avez la preuve ? — demanda Roussillon avec véhémence.

— Oui.

— Laquelle ?

— J'ai vu.

— Alors, vous connaissez l'assassin ?

— Pas plus que vous...

— Comment ?

— Cet assassin n'était point un homme, mais une femme...

Roussillon poussa une exclamation de surprise.

— Une femme ! — répéta-t-il ensuite.

— Oui.

— Vous en êtes sûr ?...

— Comme je le suis de vous voir en ce moment...

— Avez-vous assisté aux deux premières audiences du procès?

— Non... j'ignorais même qu'il se jugeait... C'est aujourd'hui seulement que je l'ai appris par hasard...

Mais répondez-moi encore...

— Questionnez.

— J'ai entendu le ministère public parler de pièces à conviction.

Il s'agissait d'un bouton de manchette trouvé près du cadavre, et d'un ciseau de sculpteur, ramassé un peu plus loin, dans l'herbe d'une pelouse.

— Oui. C'est moi qui ai trouvé ce bouton et ce ciseau.

— Qu'avez-vous conclu de ces trouvailles?

— Que Georges Gauthier n'était pas coupable.

— Cette conclusion pouvait sembler paradoxale.

— Non, car mon raisonnement s'appuyait sur des déductions logiques. Je disais que le sculpteur, s'il avait, ainsi qu'on le soutient, prémédité son crime, était assez intelligent pour avoir étudié tout ce qui pouvait détourner de lui le soupçon.

Or, la première précaution à prendre, c'était de faire disparaître l'instrument du meurtre, et rien au monde n'était plus facile.

Eh! bien, pas du tout, cet instrument, un ciseau de sculpteur, qui était comme une signature, comme une carte de visite, avait été sottement, ou plutôt intentionnellement, déposé à vingt pas du corps.

Est-ce clair?

— C'est indiscutable.

Il y eut un moment de silence entre les deux interlocuteurs, puis Pascal, le front plissé par une pensée soudaine, reprit :

— Mais comment expliquez-vous le bouton de manchette...? il appartenait bien à Georges Gauthier?

— Oui. Il l'a reconnu lui-même... il porte son chiffre, mais ce bouton de manchette, il ne le possédait plus depuis un certain temps déjà.

— Comment cela?

— Un matin, en faisant sa toilette pour aller à Paris, il s'aperçut que ce bouton manquait à la manche gauche de la chemise quittée par lui la veille au soir. Il changea la garniture, et le bouton trouvé près du cadavre n'est pas un de ceux qu'il portait le jour du crime.

mais bien celui dont il avait constaté la disparition... — il me l'a juré et je l'ai cru, comprenant bien à son accent qu'il ne mentait pas... il l'a juré à d'autres qui ont refusé de le croire, et cela n'avait rien d'invraisemblable cependant... — Le bouton de manchette n'aurait pu tomber à côté du corps qu'à la suite d'une lutte, et il n'y a pas eu de lutte puisque l'assassin a frappé sa victime par derrière et que le premier coup a été mortel... Donc, le bouton avait été placé, après le meurtre, là où on l'a trouvé, de même qu'on avait placé le ciseau de sculpteur dans l'herbe de la pelouse qui longe l'avenue Daumesnil...

Roussillon s'arrêta.

— Alors, votre conviction ? — demanda Pascal.

— C'est que la vengeance était le mobile du crime, prémédité de longue date, et que l'assassin, très habile, prévoyant tout, avait volé le bouton de manchette et le ciseau de statuaire pour éloigner de lui les soupçons et les faire tomber sur Georges Gauthier.

— Et le juge d'instruction a refusé d'admettre vos idées, si admissibles cependant puisqu'elles reposaient sur la vérité.

— Il a haussé les épaules en me traitant de rêveur.

Et, dans sa bouche, ce mot de *rêveur* signifiait tout simplement : *imbécile !*

— Au cours de vos recherches quelque chose vous a-t-il fait pressentir, deviner, quel était le motif de la vengeance ?

— J'ai employé tous les moyens d'investigation.

Jamais enquête ne fut plus poussée.

Je n'ai rien découvert.

— Le procureur général a mis dans son réquisitoire une insinuation terrible... — Il a parlé de jalousie... d'adultère...

— C'est une pure infamie, je le répète, et celui qui a osé dire ces choses, les sachant calomnieuses, est un misérable!!!

Il lui fallait bien, d'ailleurs, s'appuyer sur le mensonge, puisque la vérité lui faisait défaut.

Jamais épouse ne fut plus irréprochable, jamais mère ne fut plus digne de respect que M^{me} Gauthier...

Albert Fontaine était un honnête homme, incapable de trahir l'amitié...

Vous m'avez dit tout à l'heure que vous aviez vu commettre le crime...

— Oui.

— Et que l'assassin était une femme ?

— Oui.

— Admettons, contre toute logique, la version de l'avocat général.

Il faudrait donc admettre aussi que Georges Gauthier aurait confié à une femme le soin de venger son honneur... et alors le procureur général n'aurait pas même osé l'insinuer malgré toute son audace... Il eût reculé devant l'absurde...

— Je le crois comme vous...

— Mais quelle pouvait être cette femme?

— Peut-être une maîtresse du banquier Albert Fontaine, inquiète de ses visites incessantes à la villa des Fleurs, les attribuant à une grande passion pour M^{me} Gauthier et, affolée par la jalousie, voulant se venger...

— Supposition insensée !...

— Pourquoi?

— Comment cette maîtresse d'Albert Fontaine aurait-elle pu se procurer le bouton de manchette et l'outil de sculpteur?

Elle n'avait d'ailleurs aucune raison pour perdre le mari trompé...

Ce n'est point ce mari qu'elle aurait voulu englober dans sa vengeance, mais la femme adultère, sa rivale!!

C'est temps perdu, d'ailleurs, de discuter cela.

J'ai fait une enquête sur la vie intime d'Albert Fontaine.

C'était un homme très estimé, faisant beaucoup de bien autour de lui, généreux avec ses maîtresses de passage, mais jaloux de sa liberté et n'ayant laissé prendre de l'empire sur lui par aucune femme...

Donc la supposition d'une *vendetta* de maîtresse soupçonneuse ne tient pas debout.

— Albert Fontaine n'avait-il pas un frère?

— Oui... Un singulier personnage... Un maniaque d'égoïsme.

Les soupçons se sont égarés un instant sur lui, mais on a reconnu bien vite son indiscutable innocence...

Il est aussi riche que son frère.

Ils ne se voyaient pas, c'est tout.

— M. Albert Fontaine laisse une fortune considérable?

— Plus de trois millions.

— C'est un joli denier.

— Daniel Fontaine, héritant de lui, va donc se trouver à la tête de six millions au moins...

Sans compter que ses affaires d'ingénieur mécanicien, constructeur de charpentes en fer, un des principaux soumissionnaires aux travaux de l'Exposition de 1900, sont en pleine prospérité...

— Ce Daniel Fontaine est-il marié?...

— Non.

— A-t-il une maîtresse?

— Oui. Une maîtresse qui habite les environs de Paris et qu'il va voir de temps en temps...

— Vous êtes-vous inquiété de cette femme?

— Sans doute.

C'est une créature très simple, vivant seule avec une domestique, ne recevant personne et se contentant des libéralités modestes de son amant.

Rien à dire sur son compte...

Je vous l'ai dit et je vous le répète, le crime de l'avenue Daumesnil est entouré d'un mystère impénétrable...

— Ce mystère ne devait point autoriser le jury à condamner Georges Gauthier, car, encore une fois, je vous l'affirme et je vous le jure, ce n'est pas lui qui a frappé Albert Fontaine, c'est une femme

— Jeune?

— Je n'en sais rien.

— Comment?

— En pleine nuit je ne pouvais distinguer ses traits...

Il y eut un moment de silence, puis l'inspecteur Roussillon, changeant de ton, reprit d'une voix grave :

— Savez-vous bien, monsieur, que vous êtes singulièrement compromis?...

— Moi!! — s'écria Pascal.

En quoi, s'il vous plaît?

— Vous voyez commettre un crime et, au lieu de venir immédiatement faire vos déclarations à la justice, vous vous taisez.

Savez-vous que cela constitue une véritable complicité?...

— Je le comprends... Je comprends aussi que j'aurais mieux fait de parler, et je l'aurais fait si j'avais pu deviner qu'en ne parlant point je ferais condamner un innocent... Mais je l'ignorais, et j'avais pour garder le silence des raisons que je vais vous faire connaître.



VII

ENFANT ABANDONNÉ

André Roussillon interrompit brusquement le jeune homme.

— Un instant ! — lui dit-il. — Je tiens, avant toutes choses, à savoir à qui j'ai affaire.

Nous sommes en communion d'idées pour un fait, l'iniquité de la condamnation de Georges Gauthier ; vous venez de me donner les moyens de suivre une nouvelle piste, et, si cette piste est bonne, de produire un fait nouveau et de faire reviser le procès du statuaire.

Ce fait nouveau, c'est vous qui le fournissez, et comme j'ai à cœur de sauver un innocent, je me consacrerai tout entier, corps et âme, à de nouvelles recherches ; mais j'ai besoin de savoir ce que pèsera votre témoignage auprès des magistrats, et si on pourra vous croire quand vous direz :

— *J'ai vu !*

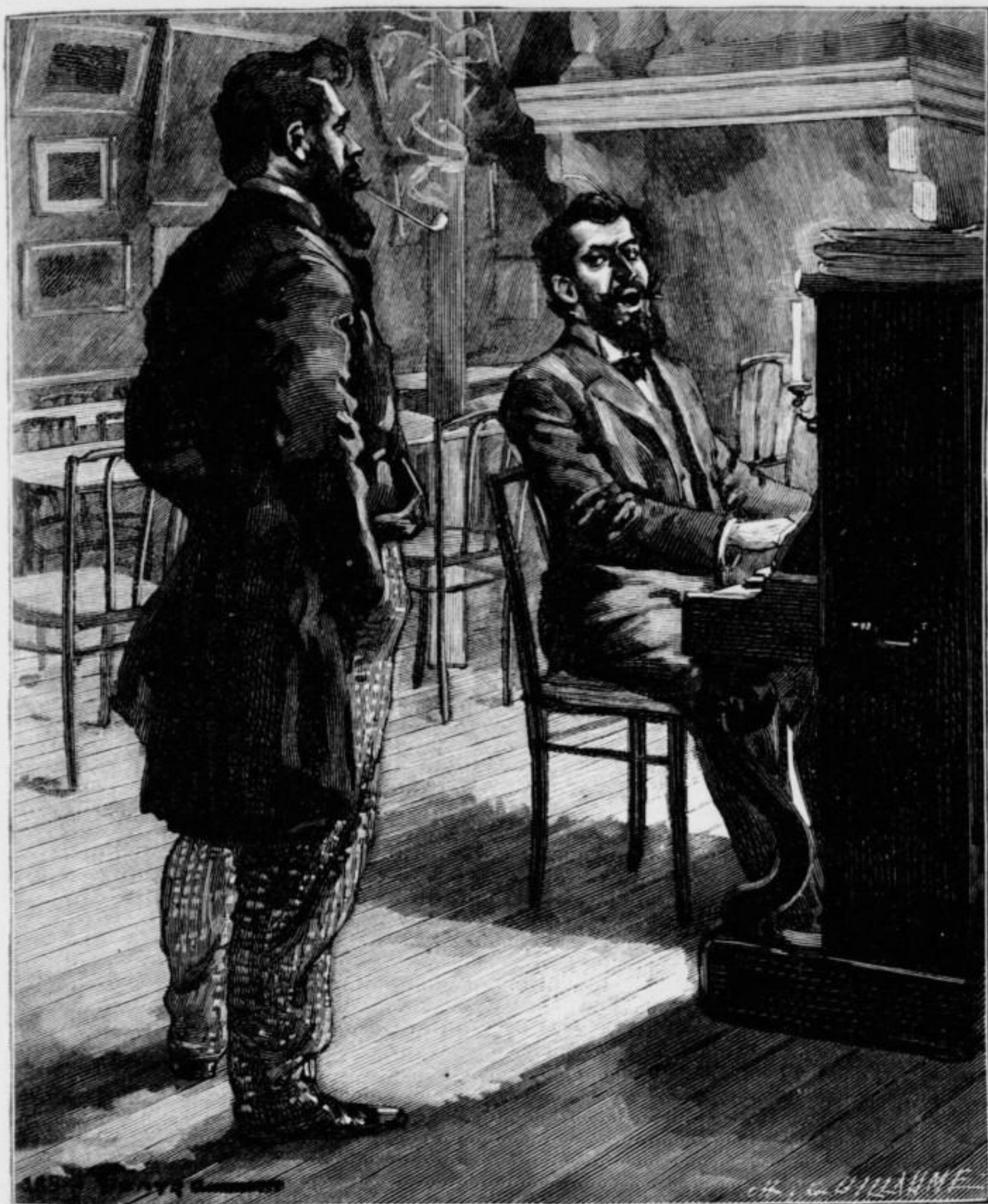
Vous me semblez doué d'une intelligence peu commune, mais dans cette affaire l'intelligence ne suffit pas... il faut que l'homme qui vient déposer soit solvable, moralement parlant, pour qu'on puisse l'écouter et ajouter foi à ses paroles, surtout quand le silence trop longtemps gardé par cet homme peut faire naître des doutes sur sa sincérité...

Le rôle que je veux vous faire jouer à côté de moi n'est point vulgaire... Il me faut la certitude que vous méritez de vous joindre aux efforts que je vais tenter pour éclairer le mystère de l'avenue Daumesnil, pour me servir de second dans la lutte à outrance que je vais engager contre le juge d'instruction qui n'a point voulu m'écouter, et contre le procureur général dont la mauvaise foi et la cruauté ont été monstrueuses !...

Vous avez demandé à m'interroger, je vous ai répondu !

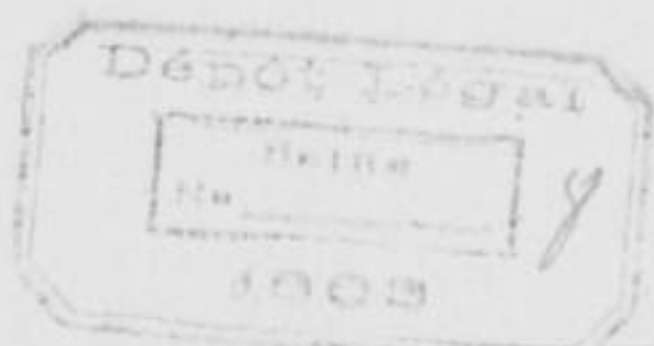
C'est à moi maintenant à vous adresser des questions...

— Je suis prêt à y répondre, et vous saurez ainsi pourquoi, après avoir vu commettre le crime, je suis resté muet...



La physionomie blagueuse du bonhomme m'inquiétait (page 61).

- Comment vous nommez-vous ?
- Pascal.
- C'est un prénom, cela...
- C'est le seul nom que je porte et qui soit mentionné sur mon acte de naissance...
- Enfant naturel ?



— Je n'en sais rien... enfant abandonné, dans tous les cas.

— Français, cependant?

— Non. — Citoyen suisse, inscrit sur les registres de l'état civil du village de Genthod, près de Genève, à trois kilomètres de la frontière française...

— C'est là que vous êtes né?

— Je ne le crois pas.

— Comment?

— J'ai vingt et un ans.

En 1877, pendant la nuit, je fus déposé, enveloppé de mes langes, sur le seuil de la demeure du médecin de la commune de Genthod.

Le brave homme, marié, déjà vieux et sans enfant, me recueillit, se prit d'affection pour moi, me garda chez lui et m'éleva.

J'avais été déposé à sa porte pendant la nuit du 14 mai, jour de la Saint-Pascal.

On me donna ce nom à la mairie où la déclaration fut faite dans la matinée.

Je n'ai donc pas d'autre nom que celui de Pascal...

— En vous abandonnant, on n'avait joint à vos langes aucun indice pouvant vous faire reconnaître un jour?

— Les langes dans lesquels j'étais enveloppé portaient deux initiales : un C et un M.

Pas d'autre indication.

— Personne n'a cherché à se rapprocher de vous?

— Personne, et il est certain que ceux qui s'étaient débarrassés de moi n'avaient aucun intérêt à me retrouver...

— Depuis combien de temps êtes-vous en France, à Paris?

— Depuis deux ans... — j'en avais dix-neuf lorsque la femme du médecin mourut...

« Un an après il la suivit dans la tombe... — je restai seul, sans abri, car il n'avait pas pensé à tester en ma faveur, et des parents éloignés vinrent faire main basse sur le peu qu'il possédait, sa petite maison et quelques valeurs.

« Ils me chassèrent en m'injuriant, comme si je leur avais causé un grave préjudice depuis dix-neuf ans. — Je n'avais pas d'état.

« Les études commencées sous la direction de mon protecteur ne pouvaient me servir à rien...

« La Suisse n'offrait aucune ressource pour une nature indépendante comme la mienne... — J'avais étudié la musique.. Je fai-

sais des vers, des chansons dont je composais moi-même la musique...

« En lisant les journaux de Paris, qui m'intéressaient vivement, j'appris que la chanson y jouissait d'une vogue énorme, et que des chansonniers de beaucoup de talent produisaient des œuvres qu'ils débitaient eux-mêmes dans différents cabarets artistiques de Montmartre...

« Cela me charmait et m'attirait.

« Une fois libre, je ne rêvai qu'une chose, aller à Paris les entendre, travailler comme eux, vivre de leur existence et partager leurs succès...

« Je possédais trois cents francs, je me croyais riche...

« Je préparai mon humble bagage : une petite valise contenant un peu de linge, un vêtement de rechange et mes élucubrations poétiques et musicales.

« Je ne perdîs pas un instant pour réaliser mon rêve — j'allai dire un dernier adieu à la tombe de mes bienfaiteurs, passer une journée avec un de mes amis au village de la Belotte ; puis je partis. — J'arrivai.

« Quoique n'ayant pas encore tout à fait dix-neuf ans, j'étais assez réfléchi pour ne point perdre mon temps comme un provincial, le nez en l'air et la bouche béante, en attendant qu'une aubaine improbable vînt recaler mon porte-monnaie, déjà bien amaigri par les dépenses du voyage.

« Je louai une chambre dans un petit hôtel ; je payai quinze jours d'avance, et je courus aux cabarets de Montmartre... J'entendis les chanteurs du jour et je compris tout de suite l'infériorité de mes œuvres en les comparant aux leurs, toutes vibrantes de cet esprit parisien qui, naturellement, me faisait défaut. »

Ici Pascal s'arrêta.

— Je ne vous ennue pas, monsieur ? — demanda-t-il à Roussillon.

— Non — répondit l'inspecteur.

— Vous avez voulu savoir qui j'étais. — Je vous dis tout. — Il sera, je crois, très utile que vous me connaissiez à fond pour pouvoir avec confiance faire de moi votre auxiliaire et marcher avec moi vers le but que vous voulez atteindre... Donc je ne vous cacherai rien... Ce ne sera point long, d'ailleurs.

— Continuez, — fit Roussillon.

Pascal reprit :

— Dans la fréquentation de ces cafés, j'appris deux choses : la première, c'est que les chansons apportées par moi de Genthod n'étaient bonnes qu'à mettre au panier ; la seconde, c'est que je ne connaissais pas assez Paris, ses coutumes, ses dessous, sa politique, ses plaisirs et ses vices, pour pouvoir les chançonner, et que de longtemps, il ne me serait possible de m'essayer dans la chanson satirique, habituellement appelée la *chanson rosse*.

« D'autre part, les obscénités à peine gazées de certains couplets me causaient une profonde répugnance ; ce n'est donc point de ce côté-là non plus qu'il fallait aller.

« Je ne me décourageai pas cependant.

« Je pensais :

« Il faut montrer à ces gens-là qu'on peut faire aussi bien qu'eux en faisant autrement, et qu'il est possible d'arriver au succès par des moyens tout différents.

« Pour cela, il fallait mettre sur ses pieds une chanson originale et venir bravement la chanter au public en obtenant le *visa* du tenancier de l'un des cabarets artistiques, car messieurs les cabaretiers s'érigent en censeurs des œuvres qu'on offre à leur clientèle.

« Pendant huit jours, je lus, j'étudiai tout ce qui avait été produit de chansons de toutes sortes depuis deux ans, et je me mis bravement au travail.

« En quarante-huit heures, ma chanson fut faite, paroles et musique.

« J'en étais très content.

« Mon amour-propre d'auteur me persuadait que je venais tout bonnement d'accoucher d'un petit chef-d'œuvre.

« J'allai bravement trouver le tenancier du cabaret en vogue que je fréquentais, et, payant d'audace, je lui dis :

« — J'ai une chanson inédite à chanter ce soir... Donnez-lui « un des numéros de votre programme. »

« L'homme me regarda tout ébahi, comme n'en croyant pas ses oreilles.

« — Au programme ! Comme ça !! Illico !!! — me répondit-il. — Est-ce que vous venez de Charenton, mon garçon ?

« — En droite ligne et j'y retourne en vous y emmenant ! » — répliquai-je.

« C'était brutal, mais ce cabaretier ne détestait point la brutalité.

« Ma réponse lui plut.

« Il se mit à rire.

« — Vous me ferez bien connaître votre ours, avant que je le mette au programme? dit-il.

« — C'est trop juste.

« — Est-ce sur un air populaire connu?

« — L'air est inédit, comme la chanson.

« — De qui est-il?

« — De moi.

« — Vous êtes musicien?...

« — Comme Rossini, Wagner et Verdi ensemble — répondis-je en riant à mon tour...

« — Tous les talents, alors!! — Fichtre!!

« Jouez-vous du piano?

« — Un peu et de la guitare aussi.

« — J'ai là un piano. — Allons-y, et vivement... »

« Il me conduisit dans une des salles du cabaret, vide à l'heure matinale où je me présentais, et renfermant un piano de bonne marque.

« Je l'essayai. — Il était d'accord.

« Ne possédant qu'une simple guitare que j'avais emportée de Genthod, je n'avais pu, avec cet instrument, composer un accompagnement.

« Je me dis que je le ferais au petit bonheur...

« Je dépliai ma chanson, je l'étais sur le pupitre, et je commençai à chanter, avec un fort battement de cœur, je l'avoue, en improvisant un accompagnement.

« La physionomie blagueuse du bonhomme m'inquiétait, mais cette physionomie se modifia presque aussitôt et devint encourageante.

« Elle n'exprimait plus que la surprise et une satisfaction grandissante que j'observais avec ravissement, du coin de l'œil, tout en tapant sur les touches du piano.

« Au second couplet, cette satisfaction se manifesta par ce cri du cœur :

« — Ah! bigre! — C'est tapé! — Ça fera recette! »

« Il y avait six couplets.

« A la fin du sixième, il trépignait de joie.

« — Je vous achète la propriété de cette chanson, — dit-il, — à la condition que vous la chanterez dix fois dans mon établissement. »

« Je fus grisé par cette offre et je répondis vivement :

« — Je la chanterai...

« — Et nous chaufferons le succès...

« Combien voulez-vous de la propriété complète, paroles et musique? »

« Je ne savais que répondre, n'ayant aucune idée de la valeur pécuniaire de l'œuvre.

« Je balbutiai bêtement :

« — Dame! estimez-la... Voyez le bénéfice que vous pourrez en tirer et payez-la moi en conséquence...

« Je m'en rapporte à vous.

« — Et vous avez raison. — Je suis un homme tout rond.

« Deux cent cinquante francs, ça vous va-t-il? »

« Malgré la plus stricte économie, j'avais dépensé beaucoup depuis mon arrivée à Paris.

« Mon porte-monnaie s'aplatissait.

« Dans la situation où je me trouvais, deux cent cinquante francs c'était une somme.

« Néanmoins, je risquai cette réponse :

« Vous irez bien jusqu'à trois cents.

« — Et vous chanterez dix fois?...

« — Oui.

« — Eh bien, va pour trois cents... — Je suis coulant en affaires, vous verrez ça!! — Ce soir, nous signerons un petit bout de traité après vos débuts.

« Vous êtes au piano, bâclez-moi tout de suite un accompagnement pour l'orchestre... ensuite nous déjeunerons ensemble... — Ça vous va?

« — Parfaitement. »

« Le soir, je chantai...

« Le succès fut considérable.

« On avait chauffé à blanc les clients habituels du cabaret.

« Les chansonniers attitrés faisaient la moue.

« — Vous voilà de la maison — me dit le cabaretier.

« Vous gagnerez de l'argent avec moi... Invitez à souper les artistes et les musiciens de l'orchestre... Ça fera le meilleur effet... Ça vous posera du premier coup...

« En sortant de table nous signerons.... Le traité est prêt... »

« Les invitations furent faites et acceptées.

« On soupa, on but du vin de Champagne, on en but même beaucoup, — on se grisotta quelque peu, et tout le personnel déclara

avec entrain que j'étais le premier des chansonniers passés, présents et à venir...

« A deux heures du matin, je me trouvais seul avec le tenancier.

« — Maintenant signons — fit-il — et il me lut le traité fait en double, contenant toutes les clauses verbalement convenues entre nous...

« Je signai. — Il ne me restait plus qu'à toucher mon argent.

« Le cabaretier se fouilla.

« Je tendis la main, mais au lieu de billets bleus, il tira de sa poche l'addition du souper.

« Elle se montait à trois cent vingt-cinq francs, chiffre invraisemblable, qu'expliquait tant bien que mal le nombre non moins invraisemblable de bouteilles de vin de Champagne à douze francs, bues par mes vingt invités.

« Je redevais vingt-cinq francs!!!

« Je voulus faire une observation.

« Le cabaretier me coupa la parole en s'écriant :

« — C'est dans votre intérêt. — Il fallait payer votre bienvenue... — Maintenant vous êtes classé...

« Quant aux vingt-cinq francs, ne vous en inquiétez point....

« Je ne vous les demande pas tout de suite...

« Vous chanterez onze fois au lieu de dix, et nous serons quittes.

« Je suis rond en affaires... »

« J'étais refait...

« J'avais signé.

« C'était pour moi la misère à bref délai.

« J'ai su depuis que ma chanson, éditée, lui avait rapporté quinze mille francs.

« Les cabarets artistiques m'inspiraient maintenant une profonde épouvante, et cependant il fallait vivre, mes vêtements s'élimaient, mes chaussures s'éculaient, le loyer de ma chambre courait et mon porte-monnaie s'anémiait de plus en plus.

« Que faire ?



VIII

COMMENT PASCAL DEVINT CHANTEUR DES RUES.

Pascal continua.

— Pendant mes longues promenades à travers Paris, j'avais remarqué des chanteurs et des chanteuses exerçant, je ne dirai pas leur art, mais leur industrie, dans les rues et dans les cours des maisons...

« Cela leur rapportait de maigres recettes, mais enfin ces recettes suffisaient pour les empêcher de mourir de faim...

« Cette mendicité à peine déguisée me répugnait, mais je n'entrevois aucun autre moyen de gagner ma vie, et il fallut bien me décider à marcher sur les traces de ces musiciens ambulants.

« Je n'avais plus le sou.

« Un matin je pris ma guitare et je sortis pour essayer de gagner ma nourriture du soir.

« A peine avais-je pincé quelques cordes et entonné mon premier couplet qu'un sergent de ville m'aborda et me demanda si j'avais l'autorisation de chanter sur la voie publique.

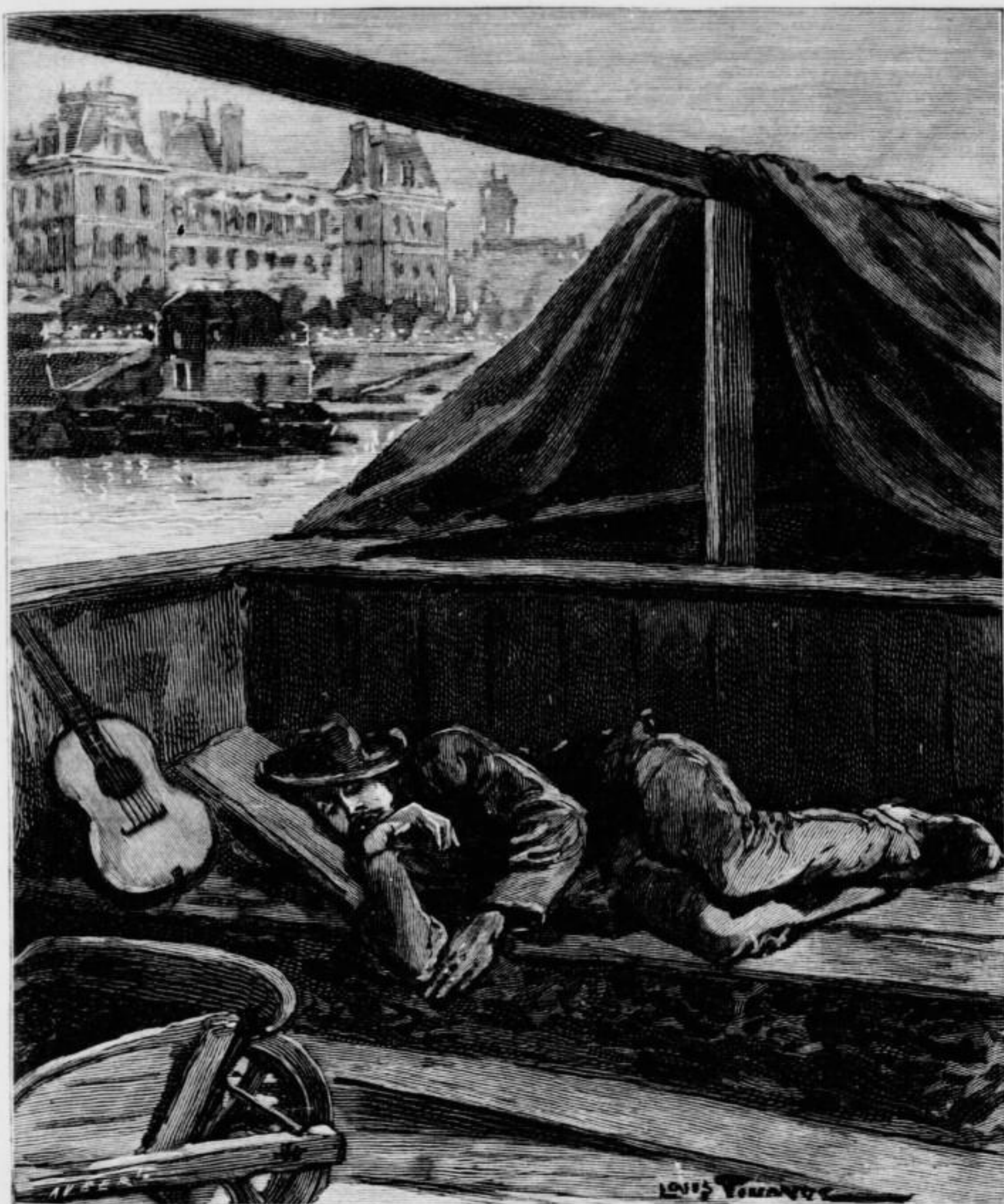
« Fort interloqué, et ne me croyant pas, le moins du monde, répréhensible, je répondis négativement.

« J'avais affaire à un brave homme qui, au lieu de me dresser une contravention, comme n'eussent pas manqué de le faire quelques-uns de ses collègues, m'expliqua d'une façon toute paternelle que j'étais en faute, que pour *rossignoler* dans les rues, je devais être muni d'une permission de la préfecture de police, et que pour l'obtenir il fallait des répondants, des protecteurs, etc.

« Je n'avais rien de tout cela...

« Le découragement s'empara de moi, j'eus un moment de désespoir et la pensée me vint d'en finir en allant piquer une tête dans la Seine.

« Je vins à bout cependant de me ressaisir, et, pour avoir une bouchée de pain, j'exerçai les petits métiers parisiens les plus

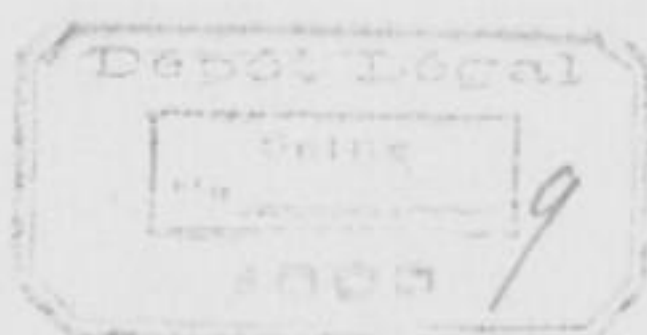


Ce soir-là, je dus coucher dans une péniche à charbon (page 69).

infimes : j'ouvris les portières devant les théâtres, je criai des journaux dans les rues.

« Plus d'une fois il m'arriva de me coucher le ventre creux, mais je restai toujours honnête.

« Cela dura des mois pendant lesquels je creusai inutilement mon cerveau pour trouver un moyen de sortir de la débîne en obtenant l'autorisation de chanter dans les rues.



« Un journal ramassé sur un trottoir me donna ce moyen.

« A la troisième page se trouvait la réclame d'un grand marchand de chaussures, réclame en forme de couplets fort mal tournés, appelant la clientèle dans son établissement.

« Je me dis : — Voilà mon affaire.

« Ce commerçant doit dépenser des sommes folles en publicité, et, pour peu qu'il ait pour deux sous de jugeotte, je suis hors d'embarras..

« Sans perdre une minute, je courus au boulevard Beaumarchais où se trouvaient les vastes magasins de chaussures de l'industriel; et, m'adressant à l'un des nombreux commis, je demandai à parler au patron.

« Certes, je ne payais pas de mine avec mes vêtements délabrés, cependant on m'introduisit dans son cabinet.

« — Qu'est-ce que vous me voulez, vous? — me demanda-t-il brusquement.

« — Vous parler d'une affaire qui vous intéresse au plus haut point.

« Il m'interrompit :

« — Si vous êtes un courtier d'annonces, et si vous venez pour des réclames, pas un mot de plus... — J'ai par-dessus la tête de ces sangsucs-là, qui me coûtent de l'argent gros comme moi...

« Je paye très cher un imbécile, un idiot, un crétin qui met mes réclames en chansons bêtes comme chou, dont l'insertion dans les feuilles publiques est ruineuse; et qui ne portent pas et ne font pas monter la vente!

« — Et ça vous coûte, cette publicité?

« — Au moins trente mille francs par an.

« — Eh bien, moi, je viens vous proposer une publicité qui ne vous coûtera pas le quart de cette somme et qui vous rapportera beaucoup...

« J'offre de vous faire une chanson, paroles et musique — (c'est mon métier, j'ai eu à Montmartre des succès étourdissants!).

« Si vous n'en êtes pas satisfait vous m'enverrez promener, tout simplement...

« Si, au contraire, ça vous va, vous êtes un notable commerçant, électeur, et influent dans le quartier, vous m'obtiendrez facilement à la préfecture l'autorisation de chanter sur la voie publique, et alors j'irai, en m'accompagnant sur la guitare, chanter dans toutes les rues, dans tous les carrefours, dans toutes les cours, la

chanson que j'aurai composée spécialement pour votre maison....

« Le fabricant de chaussures éclata de rire.

« — L'idée est drôle — dit-il — reste à savoir si la chanson le sera...

« — Elle le sera, je vous en réponds...

« — Eh bien, faites-la, et si elle me va, nous pourrions nous entendre.

« Quand me l'apporterez-vous?

« — Ce soir, à huit heures, si cette heure vous convient...

« — Parfaitement.

« — Donnez-moi quelques détails sur votre industrie afin que je puisse les glisser adroitement dans mes couplets.

« Les détails furent donnés, je remerciai et je partis.

« Pour toute fortune, je possédais une pièce de cinquante centimes... J'entrai dans un petit café, je demandai un bock et une feuille de papier et je me mis au travail.

« Il me fallut trois heures pour accoucher des couplets promis, et je les ajustai sur un air composé par moi et qui avait beaucoup d'entrain.

« La poésie n'avait rien à y voir, je n'ai pas besoin de vous l'affirmer.

« Mais c'était drôle, franchement drôle, et c'est ce qu'il fallait.

« Avec les sous qui me restaient, une fois mon bock payé, j'achetai un petit pain et je m'assis, pour le manger, sur un banc du boulevard, en attendant l'heure du rendez-vous, auquel je fus exact.

« Mon marchand de chaussures m'attendait.

« — Eh bien ? — me demanda-t-il.

« — C'est fait

« — Chantez-moi ça...

« — Passons dans votre cabinet.

« — Non... non... ici... devant tout mon personnel... Ça fera un public, et je veux juger de l'effet...

« Et il appela ses employés qui vinrent former le cercle autour de moi.

« J'entamai ma chanson avec pantomime expressive et force gestes comiques.

« Le patron s'esclaffait.

« Les employés et les demoiselles de boutique s'étranglaient à force de rire.

« La chanson avait six couplets. »

« Quand j'achevais le dernier, tout le monde se tordait. »

« Le succès dépassait mon espérance. »

« — A la bonne heure — dit le marchand de chaussures en me frappant sur l'épaule — vous n'êtes pas un crétin, vous!! — Vous avez de l'esprit comme défunt Voltaire... »

« Venez causer... »

« Et il m'emmena dans son cabinet. »

« La conclusion de l'entretien fut qu'il me donnerait de ma chanson trois cents francs et deux paires de bottines. qu'il m'obtiendrait une autorisation de la préfecture, et que je toucherais de lui cent sous par jour tant que je chanterais pour son compte. »

— La guigne vous abandonnait! — s'écria Roussillon.

— Pour peu de temps. — répliqua Pascal. — Huit jours après, j'avais ma permission, ma médaille, et proprement vêtu, solidement chaussé, ma vieille guitare en bandoulière, ayant en poche quelques cahiers de chansons, imprimés aux frais de mon patron, et dans lesquels j'avais réuni toutes mes productions, je commençai ma première tournée.

« Mon idée était bonne. »

« Sous cette forme animée la réclame portait, le marchand de chaussures voyait affluer les acheteurs dans ses magasins, et, dans sa joie, il porta ma rémunération quotidienne à dix francs... »

« C'était trop beau pour durer. »

« Un beau jour, en passant sur le boulevard Beaumarchais, je vis le magasin fermé *pour cause de décès*. »

« Le brave homme avait succombé la veille au soir à une attaque d'apoplexie foudroyante. »

« Sa mort m'enlevait le plus clair de mes ressources, mais enfin j'avais ma permission, ma médaille, et je continuai à exercer mon métier de chanteur des rues. »

« L'hiver battait son plein, les recettes étaient maigres... Un soir, mouillé jusqu'aux os, je rentrai dans ma mansarde en grelottant la fièvre. »

« Le lendemain j'étais pincé par une fluxion de poitrine. »

« Il fallut me porter à l'hôpital où je restai cinq mois. »

« J'en sortis, guéri, le 21 juin 1898. »

— Quatre jours avant l'assassinat d'Albert Fontaine... — interrompit l'inspecteur de la sûreté.

— Oui, et me voici arrivé au point qui vous préoccupe.

« J'ai besoin de préciser bien des choses afin qu'il vous soit possible d'en tirer profit, et de comprendre pourquoi, ayant été le témoin du crime, je ne suis pas allé trouver la justice et lui révéler ce que j'avais vu et entendu.

— Entendu!! — s'écria Roussillon.

— Oui, entendu!

« Je continue. — Écoutez-moi bien...

« Le jour de ma sortie de l'hôpital, le 21, je voulus tout d'abord aller à mon logement. — Le propriétaire, qui me louait une mansarde meublée, avait fait vendre mon linge et mes vêtements pour se payer de ce que je lui devais. — Il n'en avait pas le droit, mais pouvais-je lui faire un procès? — Je l'en menaçai cependant et il consentit à me rendre ma guitare dont il n'avait pas trouvé à se débarrasser.

« J'avais un peu d'argent, quelques francs, gagnés avant ma maladie...

« Je dinai dans une gargote du plus bas étage et je couchai dans l'hôtel que j'avais habité lors de mon arrivée à Paris.

« Le 22 j'allai chez l'éditeur qui avait imprimé mes chansons et je lui en achetai une vingtaine de cahiers, il fallait les utiliser.

« En sortant de chez lui j'essayai de gagner quelques sous en chantant.

« Ça ne bichait guère.

« Ma convalescence était encore trop récente et je me sentis tout de suite fatigué.

« Il ne me restait plus un sou. — Je récoltai juste ce qu'il fallait pour me nourrir.

« J'avais un appétit de dogue!

« Ce soir-là, je dus coucher dans une péniche à charbon, au pont de l'Île-Saint-Louis.

« Le 23, je recommençai mon truc.

« Je gagnai dix-huit sous dans ma journée.

« Je ne mangeai que du pain et du fromage, arrosés d'un verre de vin, et je passai la nuit sur un banc, dans la salle d'attente du chemin de fer du Nord, où je faillis me faire ramasser comme vagabond, ce qui m'aurait fait retirer ma médaille.

« Heureusement, cette fois encore, j'avais affaire à un brave sergent de ville.

« Je lui dis que je m'étais endormi là en attendant quelqu'un.

« Il me crut ou fit semblant de me croire, et ne me conduisit pas au poste, mais cela me mit la peur au ventre...

« Il fallait absolument trouver un domicile, sans cela je risquais d'être arrêté d'un jour à l'autre, et alors, n'ayant plus la permission de chanter sur la voie publique, il ne me resterait qu'à mourir de faim.

« Dans la journée du 24, je commençai ma tournée !

« J'étais exténué, ma voix se voilait, je ne chantais plus, je râlais, on m'entendait à peine...

« Je récoltai dix sous dans ma journée, après avoir battu cinq ou six quartiers ! — Et mes dents étaient longues !! et mon estomac criait famine !!

« Ah ! je les plains et je les admire ceux qui, ayant faim, ont le courage de ne pas voler un pain pour manger !

« Je me figurais que mes recettes seraient meilleures si j'allais pincer la guitare et chanter dans les fêtes des environs de Paris.



IX

LA FÊTE DU PARC SAINT-MAUR

« Le 25, c'était la fête du parc Saint-Maur.

« Je connaissais le pays, je pouvais, avec un peu de chance, me sortir d'embarras.

« Chez l'éditeur de mes chansons je pris cinquante cahiers.

« Il voulut bien me faire crédit, à la condition que je lui livrerais une chanson inédite.

« Dans la nuit du 24, clopin-clopant, le ventre à peu près vide, je me mis en route à pied, l'état de ma bourse ne me permettant pas de prendre le chemin de fer.

« Je marchai pendant trois heures et je passai le reste de la nuit dans une maison en construction où je dormis sur un tas de paille.

« La journée du 25 s'annonçait magnifique.

« Le soleil brillait dans un ciel sans nuages.

« Je subis l'influence bienfaisante du beau temps, et je me sentis un peu ranimé.

« Je fis un tour au Parc-Saint-Maur, afin d'y chercher, au milieu des baraques qui s'élevaient de toutes parts, les meilleurs endroits où je pourrais exercer mon métier, — j'en trouvai cinq ou six.

« Ce n'est guère qu'après le déjeuner que la fête commence.

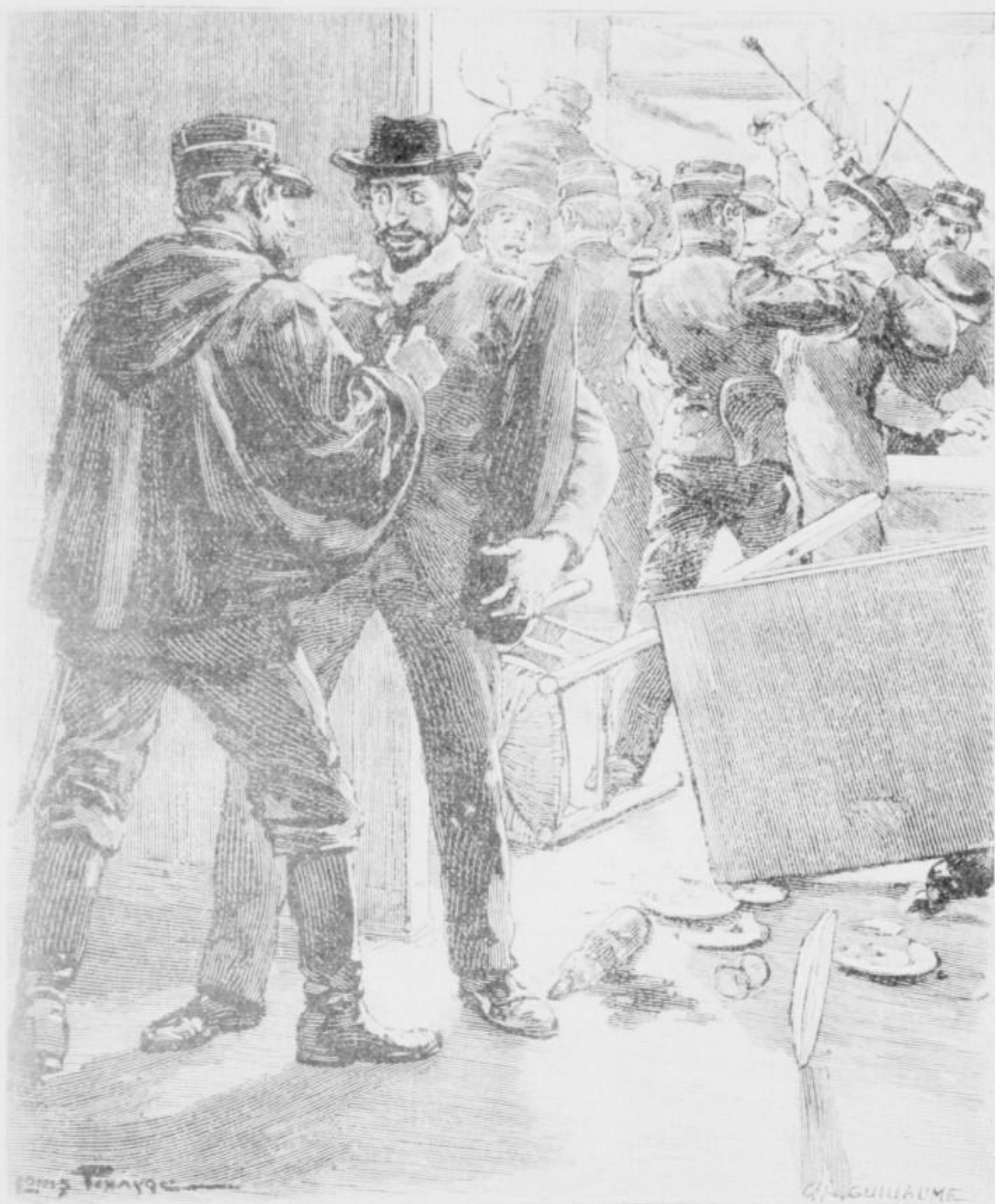
« J'entrai chez un marchand de vins où je fis un modeste repas.

« Oh ! combien modeste ! mais suffisant cependant pour me donner un peu de force, par conséquent un peu de voix.

« Ainsi réconforté, je me dis que je ferais bien, avant d'aller sur la place de la fête, de parcourir le pays en chantant, et je mis aussitôt ce projet à exécution.

« La recette fut bonne.

« En moins de deux heures, grâce à la générosité des braves gens qui m'écoutaient et que je faisais rire, j'encaissai une huitaine de francs, ce qui me mit l'espoir au cœur.



Un sergent de ville me ne tant la main sur l'épaule me repoussa du côté des gendarmes.
[page 74]

« Je voulais m'esquiver pour ne pas me trouver compromis, moi sans domicile, mais cela me fut impossible, tant la mêlée était compacte.

« Gendarmes et sergents de ville, attirés par le tapage, se montrèrent à la porte.

« Des coups de revolver retentirent.

« Je gagnai alors la place où la fête battait son plein et je continuai à avoir la chance, une chance incroyable, dépassant de beaucoup mon espoir.

« Bref, à huit heures du soir j'avais gagné vingt francs. J'étais épuisé.

« La retraite s'imposait, mais j'avais en poche l'argent nécessaire pour louer une chambre dans un hôtel, payer une quinzaine d'avance, et ne plus me trouver sous le coup d'une accusation de vagabondage.

« Je me dirigeai du côté de la gare, car je ne songeais pas à retourner pédestrement à Paris, mais je mourais de faim, et, avant de prendre le train, j'entrai dans un cabaret encombré de monde et où j'eus beaucoup de peine à trouver place à une table.

« Les consommateurs avaient tous de tristes mines; c'était un ramassis de bonneteurs, de souteneurs, de rôdeurs, de ramasseurs de bouts de cigares.

« Il y avait là des figures déjà vues par moi quand je chantais à Paris, près des barrières.

« Je savais à quoi m'en tenir, je me trouvais au milieu d'une bande de gredins de la pire espèce. »

Depuis que Pascal avait abordé cette partie de son récit, Roussillon, tirant de sa poche un carnet et un crayon, prenait des notes.

— Ne vous inquiétez pas — lui dit Pascal en riant, — il n'y en a plus pour longtemps.

— Allez toujours — répliqua l'inspecteur de la sûreté. — Nous avons du temps devant nous.

Le chanteur des rues continua.

— La moitié de ces misérables étaient ivres et remplissaient la salle de vociférations et de propos orduriers...

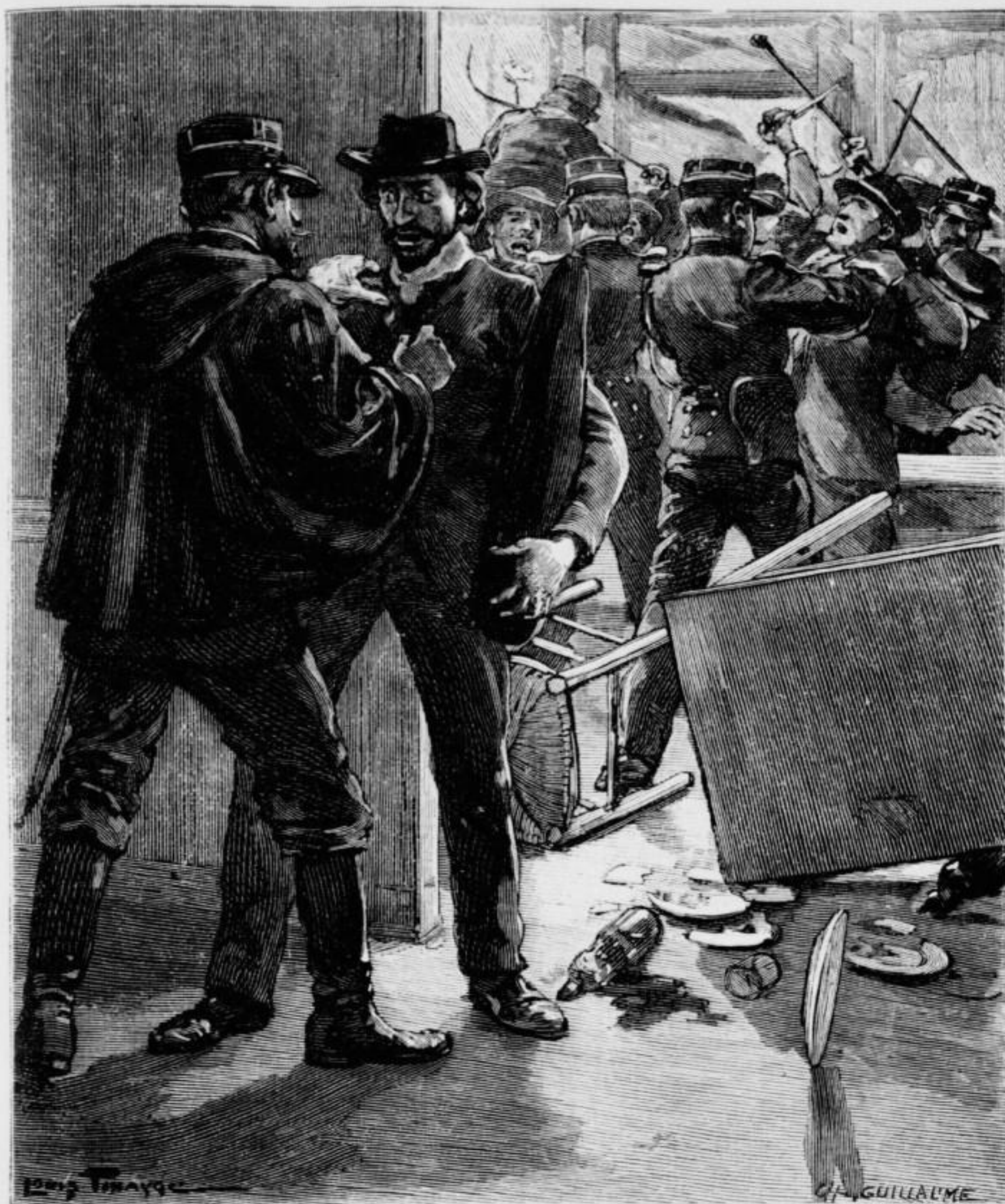
« Dans le groupe le plus rapproché de moi, on parlait à voix basse, mais pas assez bas pour que je ne pusse comprendre que ces gens-là complotaient de susciter une bagarre pour mettre la main sur le tiroir-caisse de l'établissement.

« Ne voulant pas me trouver pris dans cette bagarre, je mis les bouchées doubles, mais je n'allai pas assez vite.

« Le chabanais projeté commença par des injures au patron.

« Des injures on en vint aux coups et ce fut une bousculade terrible, au cours de laquelle les bouteilles, les assiettes et les verres volaient et se brisaient.

« En même temps la caisse subissait un formidable assaut.



Un sergent de ville me mettant la main sur l'épaule me repoussa du côté des gendarmes.
(page 74.)

« Je voulus m'esquiver pour ne pas me trouver compromis, moi sans domicile, mais cela me fut impossible, tant la mêlée était compacte.

« Gendarmes et sergents de ville, attirés par le tapage, se montrèrent à la porte.

« Des coups de revolver retentirent.



« L'immense danger que je courais m'apparut aussitôt.

« Je me faufilai comme une anguille du côté d'une porte de derrière par laquelle j'espérais m'échapper, mais, au moment où j'allais l'atteindre, elle s'ouvrit et un sergent de ville, me mettant la main sur l'épaule, me repoussa du côté des gendarmes.

« La lutte cessa par suite de l'arrestation des meneurs de ce coup d'audace.

« Je n'avais fait aucune tentative de résistance. — Cela milita en ma faveur. Au lieu de me ligotter comme les autres, on me laissa les mains libres.

« Le brigadier de gendarmerie prit les noms de tous les gens arrêtés.

« On me demanda le mien.

« Je me vis perdu!

« D'abord la prison préventive, un jugement, une condamnation peut-être, car il me serait impossible de prouver que je n'étais point affilié à ces bandits, et, dans tous les cas, une condamnation pour vagabondage, puisque je n'avais pas de domicile, et, en sortant de prison je serais expulsé, en ma qualité de sujet suisse.

« A tout hasard je donnai un faux nom, auquel je joignis une adresse de fantaisie.

« Cela ne pouvait pas me tirer d'embarras, aussi je songeais à fuir...

« Mais comment?

« Je n'entrevois aucun moyen.

« Heureusement, le hasard me vint en aide.

« Les gendarmes et les sergents de ville nous placèrent sur deux rangs, nous entourèrent, et on partit pour le poste de police le plus rapproché.

« Une foule compacte se pressait devant l'établissement.

« On criait, on vociférait.

« Des camarades des bandits arrêtés se trouvaient dans cette foule.

« Revolver en main, ils se jetèrent sur les gens de justice.

« Il y eut une bousculade formidable qui rompit le double cordon des sergents de ville et des gendarmes.

« J'en profitai pour me glisser à travers les groupes, je m'élançai dans une rue transversale et je me mis à courir de toutes mes forces, allant tout droit devant moi, sans savoir où cette course me conduirait.

« Au bout d'un certain temps il fallut bien m'arrêter pour reprendre haleine et, en voyant des deux côtés de la route se dresser de grands arbres, je supposai que j'étais dans le bois de Vincennes.

« Je ne me trompais pas.

« Au bout de quelques minutes de repos, éperonné par la peur, je repris ma course, n'ayant qu'une idée, celle de m'éloigner le plus possible du Parc-Saint-Maur.

« Enfin arriva le moment où mes forces me trahirent.

« Mes jambes tremblaient sous moi et ne pouvaient plus me porter.

« Il m'aurait été impossible, fût-ce pour sauver ma vie, de faire cent pas de plus.

« Je cherchai à m'orienter et je reconnus que je me trouvais sur les derrières de Saint-Mandé, avenue Daumesnil, à l'endroit où le bois cède la place, d'un côté, à des pelouses semées de massifs et d'arbustes, de l'autre à une rangée de propriétés closes par des murailles et bâties dans des jardins ombragés de vieux arbres.

« Juste en face de moi une grille laissait voir un de ces jardins et, dans la demi-obscurité de la nuit, deviner au fond de ce jardin une belle maison de maître.

« Tout cela, vous le comprenez, s'offrait à mes regards d'une façon un peu vague.

« Je me sentais hors d'état d'aller plus loin.

« Je gagnai un massif d'arbustes situé à dix pas de moi, sur la pelouse, et je me laissai tomber sur l'herbe où je m'étendis.



X

LE CRIME

. Après un instant de silence, Pascal reprit :

« En ce moment une horloge sonna non loin de moi.

« Je comptai les coups.

« Il était dix heures.

« Presque aussitôt après, je me sentis gagner par un invincible sommeil et je m'endormis.

« Un bruit singulier me réveilla en sursaut, bruit produit par une grille tournant sur des gonds rouillés.

« Je me dressai sur mon séant, et au travers des branches du massif d'arbustes, j'aperçus deux hommes sur le seuil de la propriété située en face de moi et dont la grille venait de s'ouvrir.

« L'un était tête nue, l'autre coiffé d'un chapeau de feutre mou. »

Roussillon, en ce moment, parut redoubler d'attention.

Il était littéralement suspendu aux lèvres de son interlocuteur.

Pascal continua :

« Ils se serrèrent la main, et l'homme tête nue, le maître de la maison, à coup sûr, dit à l'autre :

« — Ainsi, tu veux aller à pied jusqu'à la porte Daumesnil?... »

« — Tu sais bien que c'est mon habitude quand je sors de chez toi... — répliqua l'homme au chapeau mou. Cela me fait du bien de marcher... Il fait si beau... — Je trouverai certainement une voiture à la barrière.

« Au revoir, cher ami...

« — Quand te reverra-t-on ?

« — Pas avant jeudi, mais jeudi tu peux compter sur moi.

« Ne viendras-tu pas, auparavant, me serrer la main à la maison de banque ?

« — Impossible... — J'ai à terminer un travail pressé. — Je ne sortirai pas de la semaine.

« Donc, à jeudi, cher Albert... »

« Ils se serrèrent la main de nouveau, et se séparèrent.

« Celui qu'on venait de nommer Albert fit quelques pas.

« La grille allait se refermer quand le maître de la maison se ravisa et appela le visiteur qui s'arrêta et se retourna.

« — Quoi? — demanda-t-il.

« — N'oublie pas la lettre que je t'ai remise... »

Roussillon tressaillit.

— La lettre! — murmura-t-il.

Pascal poursuivit :

« — Sois tranquille. — répondit l'homme au chapeau.

« Le maître de la maison ajouta :

« — Et envoie les trois cents francs demandés... — A tout péché miséricorde!

« — Ne crains-tu pas d'être dupe?

« — J'aime mieux être dupe qu'impitoyable...

« Tu en ferais autant à ma place. — Je connais ton cœur...

« — C'est bien, mon cher Georges. — Dès demain j'enverrai les trois cents francs...

« — Merci, et au revoir... »

« Cette fois la grille de la propriété se referma, le maître reprit le chemin de la maison, et le visiteur qu'il nommait Albert traversa l'avenue pour gagner le côté de la route côtoyant la pelouse et le massif d'arbustes derrière lequel je me trouvais caché. »

Pascal s'arrêta un instant, en proie à une visible émotion, émotion bien naturelle car son récit lui remettait en mémoire le crime dont il avait été témoin.

Cette interruption ne faisait pas l'affaire de Roussillon, au moins aussi ému que le narrateur.

— Après?... Après? — fit-il — j'ai hâte...

Le chanteur des rues poursuivit :

« — Le visiteur fit encore une quinzaine de pas dans la direction de la porte Daumesnil, puis tout à coup il s'arrêta en face d'un massif aussi touffu que celui derrière lequel je m'abritais, et, sous un rayon de lune éclairant la chaussée, je le vis tirer de sa poche un étui à cigares, en choisir un, en couper le bout et faire flamber une allumette qui s'éteignit, puis une seconde avec laquelle il l'alluma; ensuite, il se remit en marche, mais à peine avait-il fait dix pas, qu'une femme, sortant soudain du massif, apparut derrière lui, le bras levé.

« Il n'eut même pas le temps de se retourner en entendant des pas.

« Le bras levé retomba, se releva et retomba de nouveau, frappant deux fois, coup sur coup.

« J'entendis un cri étouffé, et la victime s'abattit sur le sol, la face contre terre.

« La femme s'enfuit après avoir laissé tomber quelque chose à côté du corps et jeté sur l'herbe de la pelouse l'arme meurtrière.

« Tremblant, les yeux hagards, je m'étais dressé, en proie à la plus terrible épouvante.

« J'allais pourtant m'élancer au secours de la victime, quand une réflexion soudaine, se faisant jour dans le désordre de mon esprit, m'arrêta net.

« Il me sembla me voir agenouillé près du cadavre.

« J'entendais des pas.

« On me soupçonnait, on m'accusait du crime commis...

« On me reconnaissait comme ayant été arrêté dans la bagarre du Parc-Saint-Maur, on me prouvait que j'avais donné un faux nom, et que j'étais sans domicile, la cour d'assises me réclamait et une condamnation certaine m'attendait...

« Tout cela se déroula sous mes yeux en beaucoup moins de temps, que je n'en ai mis à vous le raconter... »

« Affolé par la peur, je ramassai ma guitare et je m'enfuis à travers bois, laissant le corps du malheureux à l'endroit où il était tombé.

« Voilà ce que j'ai vu, monsieur Roussillon, voilà ce que j'ai entendu, — conclut le chanteur des rues. — Voilà pourquoi j'ai gardé le silence sur le crime commis sous mes yeux... »

Roussillon essuyait de grosses gouttes de sueur qui perlaient sur son front.

— Oui, — murmura-t-il d'une voix sourde, cela a dû se passer ainsi...

A part le rôle joué par cette femme et que je ne m'explique pas, c'est bien le drame que je devinais, que j'avais reconstitué devant le juge d'instruction et dont il s'est moqué comme d'une imagination ridicule...

Ah ! cette piste qui me manquait, que je cherchais en vain, je l'entrevois maintenant, grâce à ce que vous venez de me dire et qui aurait pu sauver un innocent, si vous l'aviez déclaré à la justice...

— Etes-vous bien sûr que la justice aurait voulu me croire et

ne m'aurait pas accusé de faire des révélations mensongères pour détourner de moi les soupçons?... — répliqua Pascal.

— C'est vrai! — dit l'inspecteur de la sûreté. — Avec quelques-uns des juges d'instruction que nous avons aujourd'hui, on peut tout admettre et tout craindre.

Ils ont des yeux pour ne point voir et de oreilles pour ne pas entendre, ou plutôt pour n'entendre et ne voir que ce qui leur convient et s'adapte à leurs idées préconçues...

— Un temps assez long s'est écoulé — reprit le chanteur des rues — je ne pensais plus à cette affaire, et il a fallu un propos tenu devant moi, ce matin, au sujet du crime de Saint-Mandé, pour me faire assister à la séance de la cour d'assises...

Quand j'ai vu condamner un innocent, j'ai compris que j'avais commis une faute grave en ne parlant pas, et qu'au risque de ce qui pouvait en résulter de fâcheux pour moi, j'aurais dû déclarer ce dont j'avais été témoin, et cependant, sans votre intervention, je serais resté muet encore.

Maintenant, vous savez tout, et je suis prêt à répéter aux magistrats ce que je viens de vous apprendre.

Vous avez dit tout à l'heure que mon récit vous faisait entrevoir une piste. — Eh bien! cherchez-la, cette piste, et si vous avez besoin de moi, coûte que coûte, je vous aiderai...

Je ne veux pas garder le remords d'une action lâche... »

Roussillon réfléchissait, tout en écoutant le jeune homme.

— Dans quelle situation vous trouvez-vous maintenant? — lui demanda-t-il.

— Dans une bonne situation... — Je gagne plus qu'il ne me faut pour vivre... — En moyenne de six à sept francs par jour... — J'entrevois le moment où je ferai des économies... — ajouta-t-il en riant.

— Naturellement vous avez un domicile...

— Oui, une chambre d'hôtel rue des Deux-Ponts, dans l'île Saint-Louis. — Je suis inscrit sous mon nom de Pascal, sujet suisse.

— Vous n'avez pas été inquiété pour l'affaire du Parc-Saint-Maur?

— Aucunement.

— Votre permission de la préfecture?

— Renouvelée, il y a un mois.

— Bref, il n'y a rien contre vous?...

Votre silence a été une faute grave, mais j'espère qu'elle n'entraînera pas pour vous des suites fâcheuses. — Je ferai en sorte d'ailleurs de vous trouver des protecteurs si vous étiez menacé d'une façon quelconque...

Je vais avoir besoin de vous...

Il faut que vous soyez momentanément à ma disposition à toute heure du jour, mais comme je vous empêcherai de gagner votre vie avec vos chansons, je vous dois une compensation. — Je vous donnerai, pendant ces quelques jours, six francs tous les matins.

Pascal essaya de protester.

— Pas un mot de plus! — dit Roussillon. — Je le veux ainsi et cela sera!!

En même temps il regardait sa montre.

— Huit heures et demie — fit-il ensuite. — Nous ne pourrons rien faire ce soir, mais demain matin, je vous attendrai ici à huit heures.

— Je serai exact.

— Où allez-vous dîner?

— Chez M. Grison, où j'ai laissé ma guitare, et où je prends assez souvent mes repas...

— Grison, du quai des Orfèvres?

— Oui, monsieur.

— Il me connaît, je ne veux pas qu'il nous voie ensemble.

Vous allez dîner avec moi dans ce quartier.

J'irai ensuite à la sûreté prendre les instructions de mes chefs et en donner à mes sous-ordres. — Vous irez, vous, chercher votre instrument.

Allons, en route!

Sans se grimer, cette fois, Roussillon sortit de chez lui, accompagné du chanteur des rues.

Quelques instants après, ils étaient attablés en face l'un de l'autre dans un petit restaurant voisin.





Une étincelle de joie diabolique brillait dans ses yeux et un sourire mauvais crispait ses lèvres minces (page 83).

XI

LÉA GAUCHER

La femme aux yeux durs et aux lèvres pincées, qui pendant l'audience de la cour d'assises était la voisine de gauche de Pascal, avait fendu la foule des curieux aussitôt après le prononcé du jugement et quitté la salle.

Une étincelle de joie diabolique brillait dans ses yeux et un sourire mauvais crispait ses lèvres minces.

Elle gagna la place Dauphine.

Au dehors le temps était clair.

La pluie qui tombait le matin avait cessé ; — un vent assez vif s'était élevé, séchant les trottoirs et les chaussées sur lesquels on pateaugeait dans la crotte depuis le matin.

Marchant d'un pas rapide, la femme qui nous occupe gagna le quai de l'Horloge et le Pont-Neuf qu'elle longea jusqu'au quai de la Mégisserie.

Elle s'arrêta à la station de voitures, monta dans un fiacre, et dit au cocher :

— Rue Stephenson, numéro 25.

En moins d'une demi-heure, le fiacre stoppa à l'adresse indiquée, et le cocher payé tourna bride.

Au lieu d'entrer dans la maison portant le numéro 25, et qui semblait devoir être le point terminus de sa course, la femme suivit la rue Stéphençon et tourna dans la rue Doudeauville qu'elle longea jusqu'à la rue Léon.

Au numéro 2 de cette rue, elle entra et alla droit à la loge où la concierge de l'immeuble préparait son dîner sur un petit poêle portatif.

— Ah ! c'est vous, madame Léa ? — s'écria la portière en voyant la nouvelle venue.

Ça va bien, depuis la dernière fois?...

— Très bien, madame Fortier.

— Vous êtes toujours dans la même place?

— Toujours.

— Paraît qu'elle est bonne, la place...

— Excellente.

— Allons, tant mieux!

Et vous venez faire un petit tour dans le quartier? visiter votre logement?

— Oui, mais je viens surtout m'informer si vous n'avez pas reçu de lettre pour moi.

— Mais si, mais si. j'en ai une...

— Arrivée quand?

— Hier matin... — Si j'avais connu l'adresse de la maison où vous êtes en service, j'aurais pu vous l'envoyer...

— Et vous auriez eu tort, — je vous l'ai déjà dit, madame Fortier, mes patrons sont des gens très susceptibles... — Ils ne veulent pas que leurs domestiques reçoivent quoi que ce soit, et ils trouvent mauvais qu'on se fasse adresser des lettres chez eux..

La portière haussa les épaules.

— Bon Dieu de bon Dieu! — s'écria-t-elle. — Ça se peut-il qu'il y ait des patrons si maniaques que ça!! — A quoi donc que ça a servi la grande révolution?

Enfin, ils ont l'argent, ils payent... — il faut bien faire leurs quatre cents volontés, n'est-ce pas? — Quoique ça soit dur et pas juste, car enfin on a de la famille, des connaissances, on aime bien recevoir des nouvelles et ne pas vivre comme un pauvre chien à l'attache...

— Sans doute, madame Fortier. Mais quand la place est bonne, on tient à la conserver et on se soumet à tout.

— Cependant s'il vous arrivait ici une lettre pour des affaires pressées?

— Je n'ai point d'affaires pressées, et puis comme je passe ici une fois par semaine, il n'y aurait pas beaucoup de retard...

La portière, tout en causant, avait ouvert une armoire qui constituait le principal meuble de sa loge, — elle y prit une lettre et la tendit à Léa, locataire, dans la maison, d'un petit logement qu'elle habitait lorsque, — disait-elle, — elle se trouvait sans place.

L'enveloppe portait un timbre suisse.

En voyant ce timbre, Léa tressaillit.

— Vous montez? — lui demanda M^{me} Fortier.

— Oui.

— Vous coucherez ici cette nuit.

— Non.

— Avez-vous de la bougie, là-haut, et des allumettes, car v'la la nuit qui tombe.

— J'ai tout ce qu'il me faut... merci... — je ne resterai pas longtemps...

— On vous reverra en redescendant ?

— Bien entendu. — Je vous dirai : Au revoir, et je vous laisserai de l'argent pour ma prochaine quittance.

— Oh ! ça ne pressait pas !

— Autant que ce soit fait d'avance... Quelque chose pourrait m'empêcher de sortir la veille du terme...

— Ça, c'est vrai.

Ayant hâte de lire la lettre qu'elle venait de recevoir, Léa quitta la loge et s'engagea dans l'escalier où l'ombre commençait à régner.

La maison comportait seulement quatre étages.

A chaque étage se trouvaient deux appartements qui, au quatrième, prenaient le nom de logements.

Arrivée au quatrième, Léa tira de sa poche un trousseau de clefs et en choisit deux, de dimensions inégales.

Avec la plus grande elle ouvrit d'abord la serrure ordinaire, puis avec l'autre, la serrure de sûreté qu'elle avait fait poser à ses frais.

Elle entra alors dans une antichambre minuscule où se trouvaient, sur une petite table, un flambeau muni de sa bougie, et un pot rempli d'allumettes...

Elle referma la porte donnant sur le carré, alluma la bougie, traversa une étroite salle à manger et s'arrêta dans la chambre à coucher.

Chacune de ces pièces avait une fenêtre donnant sur la rue et munie de volets pleins.

La chambre était meublée d'une façon confortable.

Une bourgeoise dans l'aisance aurait pu s'en contenter.

Léa posa le flambeau et la lettre sur un guéridon, auprès duquel elle apporta une chaise, s'assit et reprit la lettre.

L'enveloppe portait cette suscription :

MADAME LÉA GAUCHER

LINGÈRE

2, rue Léon, PARIS.

FRANCE.

D'une main fiévreuse, Léa ouvrit cette enveloppe.

Elle contenait une feuille de papier ayant pour en-tête les armes fédérales, et au-dessous, en caractères gras, ces trois mots :

« Mairie de Genthod »

La lettre, datée du 23 juin 1898, était ainsi conçue :

« Madame Léa Gaucher,

« Si nous n'avons pas répondu plus tôt à la demande adressée
« par vous au maire de Genthod, c'est qu'il nous a fallu faire des
« recherches sérieuses sur le sujet qui vous intéressait.

« Malheureusement, ces recherches ne nous ont point donné
« les résultats que nous espérions et qui auraient pu vous satis-
« faire entièrement.

« Les renseignements que nous avons recueillis sont confus.

« Ils nous autorisent à vous dire que votre présence auprès de
« nous serait des plus utiles.

« Vous pourriez de cette façon compléter de vive voix les indi-
« cations que contenait votre lettre, et il nous serait plus facile, en
« même temps, de vous communiquer certains faits que vous pour-
« riez contrôler immédiatement, ce que nous ne pouvons faire sans
« risquer de nous trouver — comme cela s'est déjà produit, — en
« face du mauvais vouloir de certains fonctionnaires qui, hors de
« nos frontières, ne sont pas toujours avec nous d'un rapport très
« aimable, lorsqu'ils n'ont à répondre qu'à des demandes qui ne
« s'appuient d'aucun acte réellement administratif.

« Néanmoins, nous pouvons vous affirmer que l'enfant auquel
« vous vous intéressez a bien été recueilli par le médecin Daniel
« Rochet qui l'a élevé.

« Mais, depuis deux ans, le jeune homme a quitté notre com-
« mune.

« Où est-il allé?...

« C'est surtout à ce sujet que nous désirons vous entretenir et,
« nous vous le répétons, votre présence à Genthod s'impose, si,

« comme nous le croyons, vous désirez poursuivre les recherches
« commencées.

« En attendant, pour vous être agréable, nous continuerons
« notre enquête.

« Mais, nous doutons, — pour les causes dont nous parlons
« plus haut, — d'une solution satisfaisante que, seule, il vous sera
« possible d'obtenir.

« Monsieur le maire me charge de vous remercier des cent
« francs que vous lui avez fait parvenir pour les pauvres de la
« commune, en même temps que votre demande de recherches.

« Veuillez agréer, etc...

« Pour le maire,

« Le secrétaire de la mairie :

GOURGIS. »

Il y avait un post-scriptum à cette lettre administrative, celui-ci :

« Les langes et les petits vêtements de l'enfant portaient bien
« les initiales : C. M. »

La sueur au front, les mains tremblantes, Léa Gauchier avait
lu jusqu'au bout.

Lorsqu'elle eut terminé sa lecture, elle resta pendant quelques
instants immobile, les regards fixes, les traits tirés, les yeux pleins
de larmes.

Puis elle murmura d'une voix sourde, que l'émotion rendait
tremblante :

— Parti... Parti de Genthod!...

— Où est-il à cette heure? Qu'est-il devenu?... Est-il encore vivant?
— et, s'il vit, qui pourra m'apprendre où je le retrouverai?...

Disparu au moment où je puis chercher à me rapprocher de lui,
où je puis lui faire oublier le cruel abandon qui le jeta dans des
bras étrangers!!! Disparu au moment où je puis acheter mon par-
don en lui faisant espérer une fortune!

Parti sans laisser de traces!!

Ah! Dieu me punit cruellement! »

Léa s'interrompit pour essuyer les larmes qui roulaient sur ses
joues, puis elle reprit, après un silence de quelques secondes :

— Si je ne retrouve pas mon enfant, à quoi servira ce que j'au-
rai fait pour l'enrichir?... — Il ne me restera que le remords!! —
Oh! ce n'est pas possible!!

« Il est vivant, j'en suis sûre! — On retrouvera sa trace et je pourrai, en faisant son bonheur, racheter le passé!

« Il me pardonnera quand je lui aurai dit, quand je lui aurai prouvé que j'avais été obligée de me séparer de lui pour sauver sa vie!! — que j'obéissais malgré moi à une volonté inexorable qui m'a rendue muette si longtemps, et qu'il a fallu la mort de son père pour que je sois libre de le rechercher!...

« Il faut qu'on me retrouve mon fils!!

« Il le faut!...

« J'irai à Genthod.

Après ce flévreux monologue Léa Gaucher se leva, ouvrit un meuble dans lequel elle prit une feuille de papier à lettres et une enveloppe qu'elle posa sur la table où se trouvait le flambeau, en même temps qu'un encrier et une plume.

Puis elle se rassit, et d'une grande écriture assez régulière elle traça rapidement sur l'enveloppe l'adresse suivante :

Monsieur le Maire de Genthod

Genthod

(Par Genève. — Suisse).

Ceci fait, elle prit la feuille de papier, et écrivit :

« Monsieur le maire,

« Je vous remercie des renseignements que vous me faites parvenir, mais ils sont, hélas ! bien insuffisants pour moi, car ils ne me fournissent pas un moyen sûr de retrouver l'enfant dont vous vous êtes occupé.

« Donnez l'ordre de continuer les recherches, je vous en prie.

« Dans quelques jours, je pourrai me rendre à votre appel pressant.

« J'irai à Genthod, et ce que vous n'aurez pu faire, je le tenterai, moi!

« Je tenterai l'impossible pour atteindre le but que je désire atteindre ; qu'il faut que j'atteigne.

« Ci-inclus un billet de cent francs que je vous prie de vouloir bien accepter encore pour les pauvres de votre commune.

« De nouveau, je fais appel à votre bienveillance et je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération distinguée.

« LÉA GAUCHER,

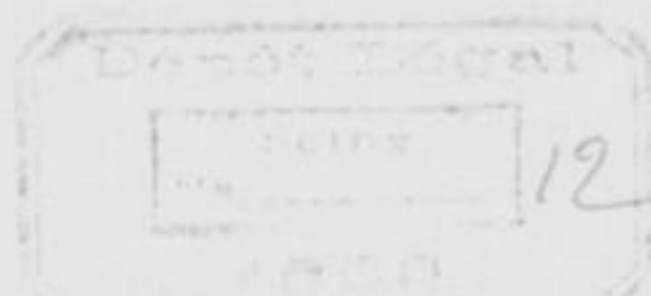
« 2, rue Léon. — Paris. — France. »



Et s'élança les bras étendus en criant : « — Oh ! papa... papa... » (page 94).

Léa relut sa lettre, la plia, tira de sa poche un porte-monnaie, et de ce porte-monnaie un billet de cent francs qu'elle glissa dans l'enveloppe avec la feuille.

Elle ajouta à la suscription le chiffre de la somme expédiée et scella l'enveloppe de cinq cachets, en se servant du chaton d'une bague qu'elle portait au doigt, puis elle gagna l'antichambre, étoi-



gnit la bougie, sortit, et referma la porte de l'appartement, en se servant successivement des deux clefs.

Quelques instants après, elle entra dans la loge de M^{me} Fortier, qui s'appropriait à prendre son repas du soir.

— Ma chère dame — lui dit-elle en déposant sur la table soixante-quinze francs — voici pour mon terme...

Elle plaça près de cet argent une pièce de dix francs, en ajoutant :

— Et voici pour vous...

Puis, se dérochant aux effusions reconnaissantes de la concierge, elle quitta la maison de la rue Léon, se rendit au bureau de poste de la rue Doudeauville, fit charger sa lettre et se dirigea vers le boulevard de la Chapelle où elle prit une voiture à la station.



XII

LA PETITE ALBERTINE

La villa du condamné Georges Gauthier se trouvait, nous le savons, avenue Daumesnil, à côté de la ruelle du Bois que longeait un de ses murs d'enceinte.

L'entrée principale était fermée par une grille en fer forgé, garnie de volets mobiles, soutenue par de hauts pilastres que couronnaient des vases Médicis en pierre polie, où croissaient des touffes d'iris.

La maison occupait à peu près le milieu du jardin.

On y accédait par un large perron de huit marches, abrité par une véranda.

C'était une construction moderne, assez vaste et d'une remarquable élégance.

La distribution intérieure ne laissait rien à désirer.

Tout ce qui peut contribuer au confortable et à l'agrément avait été prévu.

Au sous-sol, les cuisines, les caves et l'office.

Au rez-de-chaussée surélevé de la hauteur des huit marches du perron, une salle à manger très grande, deux salons, un cabinet de travail-bibliothèque, un fumoir et une salle de billard.

Au premier étage, deux appartements complets.

Derrière la maison, par conséquent au fond du jardin, à gauche, le bâtiment des écuries et des remises, et, à droite, un pavillon renfermant l'immense atelier du sculpteur où se voyaient plusieurs statues en cours d'exécution et un groupe interrompu par l'arrestation de l'artiste.

L'immeuble valait, au bas mot, trois cent mille francs.

Georges, riche de la fortune matrimoniale, l'avait acheté au moment de son mariage, et depuis lors sa valeur s'était presque doublée.

Là était née sa chère petite fille Albertine, la filleule d'Albert Fontaine, le banquier assassiné, âgée aujourd'hui de dix ans.

Grâce aux relations d'Albert dans la haute banque qui se pique d'aimer les arts, d'être connaisseuse, et de payer largement les belles œuvres, grâce surtout à son talent très personnel et à ses grands succès aux expositions, le sculpteur avait, en peu d'années, doublé sa fortune.

Outre la villa de l'avenue Daumesnil, il possédait un million, et aux trente mille francs de revenu de ce million, il joignait chaque année les sommes importantes produites par ses travaux, ce qui lui permettait de mener un assez grand train.

Aussitôt après l'arrestation de son mari, Raymonde songea à réduire énormément son train de maison.

Des six domestiques qu'ils avaient, elle n'en conserva que trois, la cuisinière, la femme de chambre et le cocher.

Les quatre chevaux lui devenaient inutiles. — Elle en vendit trois et n'en garda qu'un, robuste cheval de coupé, bien suffisant pour son service.

La villa des Fleurs, vivante et joyeuse si peu de temps auparavant, était devenue sombre et triste; tous ceux qui étaient, ou du moins se disaient les amis du statuaire, s'étaient éloignés avec un ensemble parfait, n'admettant pas qu'on pût continuer à voir la femme d'un détenu accusé d'assassinat, et qui serait peut-être condamné.

La pauvre Raymonde s'était trouvée brusquement abandonnée de tous, et, si elle se sentait le courage de vivre encore, c'était pour son mari injustement soupçonné, mais dont on reconnaîtrait bientôt l'innocence, elle n'en doutait pas, et pour sa fille, ce petit être adoré, qui porterait un nom flétri si, contre toute équité, une condamnation frappait son père.

La flétrissure, hélas ! avait eu lieu.

La justice humaine, qui se croit infaillible et qui, bien souvent, n'est qu'aveugle ou prévenue, avait infligé à l'innocent une peine infamante qui le livrait aux argousins du bagne.

Pierre Bertrand, le cocher, et Marie Valter, la cuisinière, cités comme témoins à décharge à la requête de Georges Gauthier, s'étaient retirés aussitôt après le prononcé du jugement, pour rentrer, tout tristes à la villa des Fleurs, où ils avaient appris à Angèle, la femme de chambre, la désolante nouvelle.

Angèle, absente au moment de l'assassinat d'Albert Fontaine, n'avait point été citée.

Ces braves gens, depuis longtemps au service du statuaire, aimaient véritablement leur maître.

Une seule personne, à la villa, ne savait rien de ce qui se passait.

C'était la petite Albertine, à laquelle on avait caché l'arrestation de son père.

Le jour de cette arrestation, l'enfant ne le voyant pas comme de coutume à la maison ou dans son atelier, avait demandé à sa mère :

— Où est donc papa ?

Raymonde, les yeux rougis par les larmes qu'elle versait et qu'elle se hâta d'essuyer, répondit :

— Il est en voyage...

— Pourquoi donc qu'il ne m'a pas embrassée avant de partir ?

— Parce qu'il était très pressé, ma chérie. — On l'attendait. — Il n'avait pas une minute à lui...

— Il fallait m'embrasser tout de même !! — Oh ! le vilain papa !! Je ne l'aimerai plus !...

Chaque matin, elle demandait :

— Papa arrivera-t-il aujourd'hui ?

Cette question si touchante était pour Raymonde comme un coup de couteau en plein cœur.

Et cela durait depuis cinq grands mois !

Le matin du jour où la condamnation allait être prononcée, Albertine avait demandé comme de coutume :

— Papa arrivera-t-il aujourd'hui ?

Voyant sa mère habillée et prête à quitter la villa, elle ajouta :

— Tu vas le chercher, n'est-ce pas ?

Sûre de l'innocence de son mari et ne doutant pas d'un acquittement, Raymonde répondit à la chère mignonne en l'embrassant avec un redoublement de tendresse :

— Oui, ma chérie, j'espère bien le ramener.

— Quand reviendras-tu avec lui ?

— Le plus tôt que je pourrai... — Ne t'impatiente pas et sois bien sage...

La pauvre mère embrassa sa fille une fois encore et partit.

Le retour fut navrant.

Albertine et la femme de chambre étaient dans le jardin lorsque Raymonde et le défenseur de Georges arrivèrent à la villa.

En entendant le bruit de la voiture, l'enfant courut pour se jeter plus vite dans les bras de son père.

Le jour baissait.

En voyant un homme accompagnant sa mère, Albertine, trompée par la demi-obscurité, crut que c'était son père, et s'élança les bras étendus en criant :

— Oh ! papa... papa...

Mais elle s'arrêta brusquement et balbutia d'une voix étranglée :

— Ce n'est pas lui.

Et un torrent de grosses larmes jaillit de ses yeux.

Raymonde ne put contenir ses sanglots.

Elle souleva sa fille et la serra passionnément contre son cœur.

— Ton cher papa ne revient pas encore, ma mignonne — lui dit-elle en la couvrant de baisers... — il reviendra plus tard...

— Quand ?

— Je ne puis le dire, mais Dieu, je l'espère, permettra que ce soit bientôt.

On gravit les marches du perron.

L'avocat était sombre.

Un pli soucieux se creusait entre ses sourcils.

C'est à peine si, dans le long trajet du Palais de Justice à l'avenue Daumesnil, il avait échangé quelques paroles avec Raymonde.

La jeune femme l'installa dans le cabinet de travail et le quitta pour aller donner des ordres.

M^e Brunel ne savait comment s'y prendre pour lui révéler le terrible incident qui venait de se produire à la fin du dernier acte du drame judiciaire dont Georges était le héros, incident dont les conséquences menaçaient d'être funestes et irréparables.

Le défenseur du statuaire avait compté sur le pourvoi en cassation qui, selon lui, ne pouvait pas être rejeté.

Or, jusqu'au jour où l'affaire serait appelée devant une autre juridiction, il aurait le temps, aidé par l'inspecteur Roussillon, de découvrir des faits nouveaux prouvant l'innocence de l'accusé, innocence dont il ne doutait pas un instant.

Et voici que la folie, subitement arrivée, dressait devant lui un mur infranchissable, ou qui du moins semblait tel.

Georges Gauthier, devenu fou, ne pouvait pas signer son pourvoi.

Quoique jurisconsulte de premier ordre, M^e Brunel avait besoin d'opérer des fouilles dans les annales judiciaires.

Le cas qui venait de se présenter s'était-il présenté déjà ?

Si, pour une cause inattendue, indépendante de sa volonté, le condamné ne pouvait signer son pourvoi dans les délais voulus par la loi, quelqu'un ne pourrait-il agir pour lui, comme le curateur agit pour un interdit ?

L'avocat était hors d'état, quant à présent, de résoudre cette question.

Était-il inadmissible que le médecin du Palais se soit trompé dans son terrible diagnostic ?

La folie constatée par lui ne pouvait-elle être un simple transport au cerveau?... un détraquement momentané résultant d'un choc trop violent ?

Qui sait, si le lendemain Georges Gauthier n'aurait pas recouvré subitement cette raison subitement perdue ?

Il ne fallait être ni optimiste ni pessimiste.

— Nous verrons demain... se répétait l'avocat.

Raymonde vint le retrouver.

— Nous allons dîner — lui dit-elle — j'ai besoin de reprendre des forces car les miennes sont à bout. — Je ne veux point me laisser abattre, et je crois fermement que tout n'est pas perdu...

— Je l'espère comme vous — répondit M^e Brunel.

Angèle vint avertir que madame était servie.

Raymonde et son hôte passèrent dans la salle à manger où Albertine se trouvait déjà.



XIII

CONSEILS D'AVOCAT

Le dîner fut court et un bien petit nombre de paroles furent échangées pendant sa durée.

On ne voulait et on ne pouvait point parler devant la petite fille, qu'Angèle emmena aussitôt que le repas fut terminé.

M^{me} Gauthier et l'avocat retournèrent dans le cabinet de travail.

— Cher maître et excellent ami — fit alors Raymonde — je ne vous retiendrai pas longtemps, car vous devez avoir grand besoin de repos. — Je vous adresserai seulement quelques questions et je réclamerai de vous les conseils que vous avez bien voulu me promettre.

— Que voulez-vous me demander d'abord?...

— Il n'est pas douteux pour vous que Georges doive se pourvoir en cassation?

Cette première question touchait le point le plus sensible des préoccupations de l'avocat.

— Ne parlons pas de cela ce soir, je vous en prie — répliqua-t-il.

— Pourquoi donc?

— J'ai besoin, avant de prendre une décision à ce sujet, de réfléchir beaucoup et d'étudier les motifs à faire valoir pour que le pourvoi ne soit point rejeté...

— Admettez-vous donc qu'il pourrait l'être?

Rien n'est impossible, mais j'usurai de toutes les ressources que la loi met à ma disposition afin qu'il n'en soit point ainsi.

Si votre mari peut être sauvé, — (et je n'en veux pas douter!) — il le sera par moi, je vous le jure! — C'est un ami qui vous parle, un ami véritable, vous le savez bien!...

Le coup qui vous frappe, si cruel, si imprévu, si peu mérité, me frappe en même temps dans mon affection pour Georges et pour vous, et dans mon amour pour la Justice!



Germaine était, en somme, à première vue, une créature exquise (page 102).

Je comprends tout ce que vous avez souffert, tout ce que vous souffrez encore, et cette immense douleur qui vous accable, j'espère, oui, sincèrement, j'espère la faire disparaître...

Demain nous nous verrons à la Conciergerie, où vous irez m'attendre à midi...

J'y serai peut-être avant vous, et nous prendrons alors ensemble une détermination.

LIV. 13. — CHANTEUSE DES RUES.



— Avec Georges ?

— Oui, s'il nous est possible de le voir.

— Pourquoi donc serait-ce impossible ? — s'écria Raymonde

— Les règlements de la Conciergerie sont sévères, quand il s'agit de se mettre en contact avec un malade.

— Malade aujourd'hui, Georges ne le sera plus demain... — Je le connais... — c'est un vaillant, c'est une âme bien trempée...

Il a pu se laisser abattre en entendant prononcer une condamnation inique... Il a pu plier sous le choc trop rude pour les forces d'un homme, se croire irrémédiablement perdu, penser à sa femme et à sa fille que l'on flétrissait en le flétrissant. — La colère impuissante a troublé son cerveau tandis qu'un misérable m'insultait par des soupçons infâmes pour soutenir une accusation croulante!...

Songez-y donc ! m'entendre insulter, moi qu'il aime, et ne pouvoir à l'instant même châtier l'insulteur!...

Mais cet anéantissement moral n'aura chez lui qu'une durée de quelques heures, et demain il sera debout, plus vaillant et plus fort que jamais, pour engager de nouveau la lutte, dont un presentiment me dit qu'il sortira vainqueur !

Croyez-moi, cher maître, c'est Georges lui-même qui nous conseillera et centuplera par sa volonté l'énergie que nous devons déployer pour sa délivrance.

— Donc, attendons à demain, — répliqua l'avocat — et permettez-moi de vous donner les conseils que vous réclamiez de moi au début de cet entretien...

— Je vous écoute... — dit Raymonde un peu calmée, car elle avait prononcé avec une grande surexcitation ces dernières paroles...

— Nous devons tout admettre... même l'impossible. Vous comprenez cela ?

— Oui, je le comprends... — balbutia la jeune femme — l'impossible qu'il faut admettre, c'est le rejet du pourvoi de Georges, n'est-ce pas ? malgré tous vos efforts pour faire triompher la cause juste...

Et elle éclata en sanglots.

— Ne pleurez pas, je vous en supplie, chère madame... fit l'avocat très ému lui-même — pensons à votre enfant...

— Oh ! oui, pensons à elle...

— Et à vous aussi... — Il y a eu jugement, condamnation à une peine infamante entraînant la mort civile... — Georges ne compte

plus, et c'est à vous de gérer sa fortune, la vôtre, celle de votre fille, comme s'il était réellement mort..*

Vous êtes-vous préoccupée de cette situation?

— Comment l'aurai je fait, et que m'importent les questions d'argent quand je suis toute à ma douleur?...

— Il est nécessaire d'y penser, quoi qu'il y arrive. — Ne fût-ce que pour Albertine...

— Eh! bien, soit! Pensons-y.

— Le mystère qui entoure l'assassinat d'Albert Fontaine est de nature à laisser supposer bien des choses...

Votre mari pouvait avoir des ennemis que vous ne connaissez pas...

Avait-il des parents éloignés?

— Aucun... à quelque degré que ce soit... pas plus que moi d'ailleurs... Lorsque nous nous sommes mariés, nous étions orphelins et les derniers de nos deux familles...

— Sous quel régime s'est fait votre mariage?

— Sous celui de la communauté simple.

— Que possédiez-vous personnellement?

— Fort peu de chose... Un petit capital d'une quarantaine de mille francs... — Georges, lui, était fort riche... — Il voulait égaliser nos fortunes en me reconnaissant, par contrat de mariage, un apport important...

Je refusai...

— Pourquoi?

— Pour une idée que vous trouverez peut-être romanesque... Je ne voulais pas qu'un mariage d'amour devînt pour moi un mariage d'argent...

Depuis lors rien ne fut changé dans notre situation réciproque. Nous vivions heureux, nous aimant comme au premier jour, ne prévoyant pas le coup de foudre qui viendrait briser notre bonheur...»

Un long sanglot souleva la poitrine de Raymonde et des torrents de larmes ruisselèrent sur ses joues.

Il y eut un moment de silence.

La figure si sympathique de l'avocat inspirait une commisération profonde.

A deux reprises il passa la main sur ses yeux humides, toussa pour s'éclaircir la voix — (une habitude du Palais) — et reprit :

— Légalement, vous êtes tutrice de votre fille, mais il faut vous entourer de toutes les précautions qu'impose la situation présente...

Je vous engage à provoquer, sans le moindre retard, la formation d'un conseil de famille, qui nommera un subrogé-tuteur.

Cela sauvegardera votre position et vous mettra à l'abri de tout ennui pour le présent et pour l'avenir.

— Mais, — demanda Raymonde, — où trouver les membres de ce conseil? — Je vous l'ai dit, Georges et moi, nous sommes sans parents.

— Vous avez des amis...

— Des amis! — répéta la jeune femme avec une expression de profonde amertume, et un haussement d'épaules méprisant. — Ah! oui, nous en avons des amis! Mais depuis l'arrestation de Georges ils ont fui la maison, comme on fuit la demeure d'un pestiféré!

— Voulez-vous me permettre de vous mettre en rapport avec un ami à moi, un avoué, homme très intègre, et très habile, qui s'occupera de vos affaires comme si elles étaient siennes, et dont l'adresse professionnelle saura vaincre toutes les difficultés s'il s'en présentait...

— J'accepte cette aide, cher maître, je l'accepte de grand cœur, non parce que je ne me sens pas la force de lutter contre les difficultés que vous me faites entrevoir, mais parce que je ne connais rien aux affaires...

Du reste, j'ai en vous une confiance sans bornes, et je me laisserai guider par vous, bien certaine que vous n'agirez que dans l'intérêt de Georges et dans celui de notre chère petite fille. »

L'avocat tendit la main à la jeune femme qui la prit et la serra affectueusement dans les siennes.

— Vous pouvez compter sur moi — dit-il d'une voix émue. — Mon avoué se mettra en rapport avec vous.

Voilà une question tranchée. — Demain nous nous occuperons du reste après notre visite à la Conciergerie...

Permettez-moi de me retirer... »

Quelques instants après, M^e Brunel quittait la villa des Fleurs et se dirigeait vers la gare de Saint-Mandé où il prenait le train pour rentrer à Paris.



XIV

GERMAINE DE BRUEIL

La rue Ruysdaël, située dans l'un des plus beaux quartiers de Paris et portant le nom d'un peintre hollandais célèbre, se greffe sur l'avenue de Messine pour aboutir à ce merveilleux parc Monceau, à qui des hôtels princiers, habités par des archimillionnaires, forment une ceinture.

Au numéro 12 *bis*, de la rue Ruysdaël, s'élève un hôtel de proportions restreintes, mais d'une coquetterie ravissante.

En retrait de cinq mètres sur la rue, il en est séparé par une grille protégeant des massifs d'arbustes aux feuillages persistants qui cachent aux regards indiscrets les fenêtres du rez-de-chaussée.

L'hôtel — de style Renaissance — ne s'appuie sur aucune des constructions qui l'encadrent à droite et à gauche.

On peut en faire le tour en suivant une allée circulaire conduisant à un petit jardin planté de quelques grands arbres.

L'intérieur du logis n'était pas moins coquet que le dehors.

L'ameublement et la décoration de toutes les pièces unissaient au confort moderne le luxe artistique le plus raffiné.

Le salon et la salle à manger du rez-de-chaussée devaient, tout particulièrement, passer pour des merveilles.

Un ascenseur mettait en communication ce rez-de-chaussée et le premier étage.

Il avait été ajouté après coup, pour des besoins que nous ferons bientôt connaître à nos lecteurs.

Il se trouvait, au fond du vestibule, à proximité des deux pièces principales, et il aboutissait au premier, entre les deux appartements que comportait cet étage.

Le personnel, peu nombreux, se composait d'une cuisinière, d'un valet de chambre et d'une femme de chambre.

M^{me} Jeanne de Brueil, la propriétaire de l'hôtel, l'habitait avec sa fille et une femme d'un certain âge dont nous expliquerons bientôt la situation.

M^{me} de Brueil n'avait que quarante-deux ans; elle était belle encore, mais ses traits fatigués, son visage pâle, couronné par une abondante chevelure noire, mêlée déjà de quelques fils d'argent, la faisaient paraître plus âgée.

Sa physionomie offrait quelque chose d'étrange, de changeant, d'indéfinissable.

Elle exprimait par moments une mélancolie profonde, et par moments une méchanceté froide.

Le regard était habituellement sombre, mais souvent, sans motifs appréciables, une lueur sinistre s'allumait au fond des prunelles noires.

Les rides du front semblaient creusées par une préoccupation douloureuse et constante, crispant en même temps les lèvres presque incolores.

Et cependant, de loin en loin, par intermittences, ce masque aux lignes régulières mais dures, changeait soudain de caractère, s'illuminait en quelque sorte et semblait exprimer l'orgueil et la joie d'un triomphe.

Au moment où nous introduisons nos lecteurs dans le petit hôtel de la rue Ruysdaël, Jeanne de Brueil était assise dans le salon du rez-de-chaussée, regardant d'un air triste le doux visage de sa fille Germaine, une enfant de dix-neuf ans, étendue sur une chaise-longue et lisant.

Germaine, blonde et délicieusement jolie, ressemblait à ces vierges aux traits divins créées par Raphaël.

Le regard de ses grands yeux bleus, aussi purs que l'azur du ciel, offrait une expression de douceur infinie, et ses lèvres souriantes ressemblaient à du corail rose.

Le peignoir de laine blanche orné de nœuds de soie bleue, qui l'enveloppait, dessinait les contours harmonieux de son buste et l'élégance de sa taille.

Germaine était, en somme, à première vue, une créature exquise.

Jeanne de Brueil, nous l'avons dit, tenait ses yeux fixés sur sa fille.

Il y avait dans ses regards une extase mêlée de douleur.

Tout à coup le pli profond creusé entre ses sourcils se creusa plus encore, ses yeux se voilèrent et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Elle murmura, trop bas pour être entendue :

— Si jeune... si belle... et si cruellement frappée!

Si vivante et morte au monde!!

Pourquoi cette tare à elle et non pas à une autre!!

C'est bien odieux et c'est bien injuste! »

Un long frisson courut sur sa chair, elle s'essuya les yeux, quitta son siège et se dirigea vers une fenêtre.

Pendant quelques instants elle resta là, debout, semblant regarder la rue, mais en réalité ne regardant rien.

Ce fut la voix de Germaine qui l'arracha brusquement à ses pensées sombres.

La jeune fille venait de poser son livre sur une petite table placée à portée de sa main, et d'une voix douce, mélodieuse, elle dit :

— Le jour baisse, mère... — La nuit approche, ma nourrice ne revient pas vite...

Jeanne quittant la fenêtre, se hâta de venir auprès de sa fille.

— Nourrice avait plusieurs courses à faire... — répondit-elle — elle se sera trouvée retenue.

Son retard n'a rien d'inquiétant.

— L'attendrons-nous pour dîner?

— Si elle n'est pas revenue à l'heure habituelle, nous dînerons sans elle...

— Je crois qu'il vaudrait mieux l'attendre...

Quand je n'ai pas Léa près de moi, il me semble que quelque chose me manque...

— Tu l'aimes donc bien...

— Oh ! pas autant que je t'aime, mère, mais beaucoup...

— Tu as raison, car elle te le rend de tout son cœur..

— Je le crois...

— Et moi, j'en suis sûre.

Jeanne avait prononcé ces mots d'une voix singulière, d'une voix qui n'était point sa voix habituelle.

Germaine reprit :

— C'est Léa qui m'a nourrie, puisque tu ne le pouvais pas, et je crois qu'il est bien rare qu'on n'aime pas sa mère nourrice, et l'on dit que les nourrices aiment quelquefois autant leurs nourrissons que leurs propres enfants...

— Cela arrive, oui. — Il y a même des nourrices oubliant l'enfant de leur chair pour donner toute leur tendresse à l'enfant étranger.



— Et bien ?
 — Condamné, murmura Lea.
 Mrs de Benoit tressailla violemment (page 106).

appartement de la rue Léon, que nous avons vue, à l'audience de la cour d'assises, voisine de gauche de Pascal, le chanteur des rues.

— Ah ! Comme tu rentres tard, nourrice !... dit Germaine en lui tendant les bras.

Lea serra l'enfant sur son cœur en l'embrassant.

— Oui, ma chérie... — répliqua-t-elle — plus tard que je ne l'aurais voulu, mais ce n'est pas ma faute...

— C'est mal, et je n'aurais pas cru qu'un tel sentiment pût se produire...

— Il y a des natures étranges, incompréhensibles...

— De mauvaises natures, dans ce cas.

La conversation fut interrompue par l'entrée de la femme de chambre apportant de la lumière.

— Denise — lui dit M^{me} de Brueil — quand le dîner sera prêt, qu'on le serve. — Nous n'attendrons pas la nourrice de mademoiselle.

— Bien, madame...

Denise se retira.

En ce moment un coup de timbre résonna, annonçant que quelqu'un venait de franchir la grille de l'hôtel.

— C'est Léa! — s'écria Germaine joyeuse.

Elle se dressa d'un bond, et quittant la chaise-longue sur laquelle elle était étendue, elle fit quelques pas pour se rapprocher de la fenêtre.

Alors apparut cette tare fatale dont avait parlé sa mère, et qui mettait en quelque sorte la jeune fille hors du monde, en faisant d'elle un objet de douloureuse compassion.

Une luxation de la hanche droite survenue pendant la première enfance, le raccourcissement de la jambe résultant de cet accident malgré tous les moyens curatifs mis en œuvre, malheureusement trop tard, faisaient effroyablement boiter Germaine.

En dépit de l'appareil qui emprisonnait la cheville, dans le but de maintenir le corps en équilibre, la torsion des hanches rendait la marche affreusement pénible.

À chaque pas, le buste, tournant sur lui-même par un mouvement brusque, se penchait de droite à gauche et de gauche à droite.

Cette enfant, si délicieusement jolie, et inspirant l'admiration quand elle était immobile, assise ou étendue, devenait, aussitôt en mouvement, une infirme inspirant la pitié.

Jeanne lui tendit le bras pour la soutenir.

— Oui, mignonne — lui dit-elle. — C'est nourrice. — Ne te fatigues pas, reste assise. — Léa va venir...

Soutenue par sa mère, Germaine retourna prendre place sur la chaise-longue qu'elle venait de quitter.

Deux minutes plus tard, la nourrice de la jeune fille entra dans le salon.

Cette Léa n'était autre que Léa Gaucher, la locataire du petit



— Eh bien ?

— Condamné, murmura Léa.

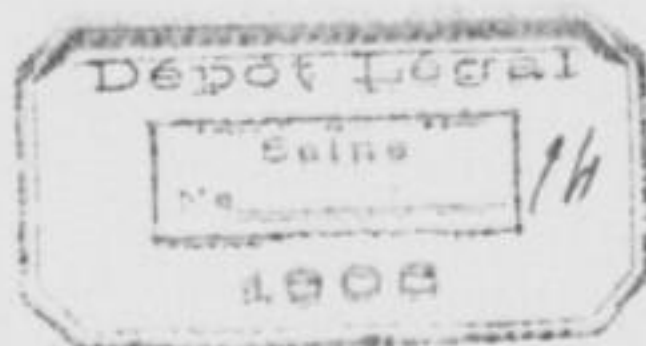
M^{me} de Brucil tressaillit violemment (page 106).

appartement de la rue Léon, que nous avons vue, à l'audience de la cour d'assises, voisine de gauche de Pascal, le chanteur des rues.

— Ah ! Comme tu rentres tard, nourrice !... dit Germaine en lui tendant les bras.

Léa serra l'enfant sur son cœur en l'embrassant.

— Oui, ma chérie... — répliqua-t-elle — plus tard que je ne l'aurais voulu, mais ce n'est pas ma faute...



« J'avais beaucoup de courses à faire et, quoiqu'on se hâte, on s'attarde... »

Il aurait été impossible, en ce moment, de reconnaître la Léa que nous avons déjà vue deux fois.

Son visage était joyeux, ses yeux n'étaient plus méchants.

Elle embrassa une seconde fois Germaine et se tournant vers M^{me} de Brueil, elle dit :

— Je vais me dévêtir et je redescends tout de suite.

Jeanne l'accompagna jusqu'à la porte du salon, et d'une voix très basse lui demanda :

— Eh bien ?

— Condamné, — murmura Léa.

M^{me} de Brueil tressaillit violemment.

— A mort ? — reprit-elle.

— Non. Travaux forcés à perpétuité.

— Oh ! le malheureux ! — fit Jeanne devenue très pâle.

Léa haussa les épaules.

— Nous causerons ce soir.

Et, après avoir prononcé ces quatre mots, elle s'engagea dans l'escalier placé près de l'ascenseur.



XV

DEUX MONSTRES

La nourrice de Germaine occupait au second étage un petit appartement.

Jeanne revint à sa fille qui, réinstallée sur la chaise-longue, avait repris son livre et lisait.

Elle prit un siège et s'assit à côté d'elle, l'enveloppant toute entière de ses regards de tendresse.

Au bout de quelques minutes Léa reparut, en même temps que la femme de chambre venait annoncer que le dîner était servi.

Léa donna son bras à Germaine qui s'y cramponna pour gagner la salle à manger.

Le repas fut court.

A neuf heures, la jeune fille, après avoir embrassé sa mère et sa nourrice, montait à son appartement, en compagnie de la femme de chambre, par l'ascenseur installé tout exprès pour lui éviter la fatigue de gravir l'escalier.

Léa suivit M^{me} de Brueil.

Les portes de la chambre à coucher où elles entrèrent furent hermétiquement closes, verrous poussés, portières rabattues pour étouffer le son de la voix, et paralyser d'avance toute tentative de curiosité indiscrete, précautions bonnes à prendre pour assurer le secret de l'entretien qui allait avoir lieu.

— Parlez, maintenant, parlez vite ! — dit Jeanne à Léa en se laissant tomber sur un siège.

Ainsi, Georges Gauthier est condamné aux travaux forcés à perpétuité...

— Oui, — répliqua Léa en s'asseyant. — Messieurs les jurés ont admis les circonstances atténuantes.

Malgré les semblants de preuves que j'avais accumulés dans le but de rendre impossible de suivre une piste dangereuse pour moi... pour nous... le doute était entré dans l'esprit de tous.

C'est à ce doute que le statuaire a dû de ne pas être condamné à mort...

— C'est horrible quand même ! — murmura Jeanne toute frissonnante. — Ils auraient dû l'acquitter, puisqu'il n'est pas coupable !

— Oui, cela n'eût rien changé pour nous. L'acquittement terminait tout, aussi bien que la condamnation...

— Cet homme est à jamais perdu, et avec lui sa femme et sa fille...

— Nous n'avions point envisagé tout cela d'abord...

« Il nous fallait la mort d'Albert Fontaine, comme il nous faudra celle de son frère Daniel pour arriver au but que nous avons résolu d'atteindre .. Il était nécessaire d'inventer un coupable pour détourner de nous le danger... — Georges Gauthier se trouvait à portée de notre main. — Nous l'avons pris.

« Tant pis pour lui.

« Tant pis pour les siens ! Chacun pour soi dans la vie !

« En combattant, on laisse des cadavres autour de soi ! Qu'importe ? Nous ne la connaissons pas, cette famille Gauthier. Elle ne nous inspirait aucun intérêt. — Eh bien ! alors ? — Nous sommes vainqueurs.

« C'est le principal.

« Ne voyons que la victoire et réjouissons-nous au lieu de regretter ! »

En parlant ainsi, la nourrice de Germaine avait repris son regard dur, sa voix était devenue métallique et sa parole tranchante.

— C'est le remords qui m'épouvante, — balbutia M^{me} de Bruail.

— Le remords !

« Bagage inutile pour des lutteurs comme nous !

« Du drame sanglant combiné par nous, la première partie est jouée.

« Nous songerons bientôt à la seconde, et elle devra réussir comme la première !

« Quel est notre but ?

« Je dis NOTRE, car j'ai épousé votre haine, et j'aime Germaine autant que vous l'aimez...

« Les Fontaine, vos cousins, doivent être frappés impitoyablement. — Ils vous ont insultée, reniée ; ils vous ont fermé leur porte, parce que ces puritains trouvaient votre conduite irrégulière !

« Avaient-ils donc le droit de vous juger ? »

« Vous vouliez vous venger. Eh bien ! j'ai travaillé à votre vengeance, en risquant ma liberté et ma vie pour vous et pour Germaine.

« Je me suis juré que Germaine serait assez riche pour trouver un mari malgré sa terrible infirmité.

« Cette grande fortune que je rêve pour elle, comment l'obtenir ? »

« Qui veut la fin, veut les moyens. — Or, ces moyens servaient en même temps votre vengeance.

« Vengeance et richesse, les Fontaine nous les fournissaient l'un et l'autre.

« Albert Fontaine, riche à millions, mourant garçon et sans enfants, son frère Daniel, riche comme lui, et comme lui garçon et sans enfants, a hérité de sa fortune...

« Lorsqu'il mourra, vous, sa seule proche parente, sa cousine germaine, vous serez de droit l'héritière de ses millions.

« Voilà le but qu'il faut atteindre ! — Rien ne doit nous arrêter ! »

« Allons de l'avant, sans hésitation, sans défaillance, sans remords ! »

« Est-ce qu'il m'est possible d'admettre que votre fille, qui est la mienne aussi, vivra et s'éteindra solitaire et dédaignée ? — Non ! Cent fois non !! — Je ne veux pas ! »

« Avec la fortune des Fontaine, vos odieux parents, nous lui achèterons un mari jeune et beau, qu'elle aimera, et elle sera heureuse, et je ne trouverai pas que nous ayons payé trop cher son bonheur.

« Le million que vous m'avez promis pour mon fils, si j'avais l'heureuse chance de le retrouver, ne pèse rien pour moi dans la balance à côté du bonheur de Germaine, et, s'il le fallait, je l'abandonnerais sans le regretter.

« Ne me parlez donc plus de remords. — Laissez-moi continuer mon œuvre ! »

« J'ai frappé déjà... Je suis prête à frapper encore !! »

« Tout, pour Germaine ! — Je l'aime tant !! Ah ! si vous saviez comme je l'aime ! — Je suis bien sûre que vous, sa mère, vous l'aimez moins que moi !! »

Tandis que la misérable créature prononçait ces derniers mots, sa voix, dure jusqu'à ce moment, s'amollissait, et de grosses larmes coulaient sur ses joues.

Jeanne lui tendit les mains.

Léa les prit et les serra fiévreusement entre les siennes.

— Oui, ma bonne Léa, je le sais, — dit M^{me} de Brucil, — vous aimez notre Germaine, vous l'aimez autant que moi, et comme moi vous souffrez de la voir infirme et délaissée, avec son âme d'ange et son adorable visage!...

Continuez donc à marcher dans le chemin où nous sommes engagées! — Vengez-moi, et faites Germaine riche et heureuse!...

Puis, se levant, elle ajouta d'une voix farouche :

— Ah! comme je les hais, ces Fontaine, ces lâches cousins qui m'ont abreuvée d'outrages, qui n'ont aucune pitié pour une faiblesse de jeune fille, qui m'ont traitée comme une créature perdue, qui, riches, à ne savoir que faire de leur or, m'ont un instant laissée dans la misère!... — Oui, Léa, vengez-moi!... — Leur fortune donnera le bonheur à Germaine!

— Avant deux mois, le frère d'Albert Fontaine n'existera plus!... — répondit Léa.

— Qui le frappera?

— Moi.

— Comment?

— Comme j'ai frappé l'autre.

— Prenez garde...

— A quoi?

— Si cette fois vous alliez vous compromettre...

Léa secoua la tête.

— N'ayez crainte, — répliqua-t-elle, — je ne me compromettrai pas!

— Vous avez trouvé un moyen?

— Pas encore, mais je le trouverai.

— En inventant encore un coupable, peut-être...

— Peut-être.

Les circonstances dicteront ma conduite...

L'heure n'est point venue de penser à cela... Occupons-nous d'autre chose.

En sortant du Palais, je suis allée rue Léon, et j'y ai trouvé des nouvelles...

— De Suisse?

— Oui.

— Les renseignements que vous demandiez?

— M'ont été envoyés...

— Mais, alors, vous allez retrouver votre fils...

— Malheureusement non. — Je suis aussi loin du succès que je l'étais hier... Lisez... Vous allez voir.

Et Léa tendait à Jeanne de Brueil la lettre qu'elle avait reçue de la mairie de Genthod.

La mère de Germaine lut attentivement.

— Parti! — s'écria-t-elle, quand elle eut achevé.

— Disparu sans qu'on sache ce qu'il est devenu...

— Mais, alors, vous désespérez?

— Non, certes! je ne désespérerai jamais!... S'il est vivant encore, je le retrouverai!

— Quelle résolution avez-vous prise après avoir lu cette lettre?

— J'ai écrit à l'instant de continuer les recherches... — Elles peuvent être longues, difficiles, mais elles aboutiront. — J'ai la foi! .. — Elles aboutiront surtout si je me rends à l'appel qui m'est fait, car, pour réussir, j'emploierai toute mon intelligence, toute mon énergie.

— Vous voulez vous rendre à Genthod?

— Oui. J'ai besoin de connaître les entraves qu'on me fait sentir, et de chercher à les briser, une fois qu'elles me seront connues. — Ce serait un si grand bonheur pour moi d'embrasser mon fils et de pouvoir, grâce à vous, l'enrichir!..

— J'ai promis, je tiendrai!! — Je vous devrai bien cela, à vous qui travaillez pour ma fille!

N'allez-vous pas tenter des recherches ici?...

— A Paris?

— Oui.

— Pourquoi?... Puisqu'on ignore où il est allé!...

— Paris attire...

— Je le sais.

— C'est à Paris que votre fils a dû venir en quittant la Suisse.

— C'est possible... C'est même probable... Mais il faudrait m'adresser à la police... Je ne le ferai à aucun prix... Ce serait un danger pour nous...

Moi que rien n'épouvante, j'ai peur des gens de police.,.

— N'y a-t-il pas des agences auxquelles vous pourriez vous adresser?

— Ces agences interlopes, qui se chargent de recherches de toute nature pour le compte des particuliers, ont toujours des relations plus ou moins secrètes avec les agents de la sûreté. — C'est un échange continu de services rendus.

Il sera temps d'avoir recours à l'une d'elles, si les démarches que je fais faire et que je continuerai n'aboutissent pas.

D'ailleurs, malgré mon ardent désir de retrouver mon enfant, de l'embrasser, de lui dire que je l'aime, de lui prouver que je ne suis point une mère indigne et que je ne l'ai pas volontairement abandonné, j'ai résolu de n'agir personnellement en France que lorsque sera accomplie la tâche qui m'incombe en ce moment... En France, j'aurais tout à redouter ; — en Suisse, je n'ai rien à craindre.

— Peut-être avez-vous raison...

— J'ai raison, sans le moindre doute... — C'est de la prudence, et la prudence m'est imposée...

— Quand partirez-vous ?

— Demain. — Avant de poursuivre l'œuvre entreprise, j'ai besoin de me recueillir. — Je profiterai de ce voyage pour le faire.

— Germaine jettera les hauts cris lorsqu'elle ne vous saura plus près d'elle !

— Vous ne lui ferez connaître mon départ que lorsqu'il sera un fait accompli.

Vous saurez bien trouver une raison pour en atténuer la brusquerie et pour empêcher l'enfant de souffrir.

— Je le ferai.

— Pendant mon absence, je vous conseille de sortir avec elle, de la conduire respirer le bon air. — Nous avons à deux pas de cet hôtel le Parc Monceau, une promenade admirable. — Conduisez-la au Parc Monceau... — La pauvre enfant ne peut pas toujours rester enfermée dans cette demeure.

Le médecin vous l'a dit, elle a besoin de distractions. — Les distractions sont indispensables à sa santé...

— Oui, je sortirai avec elle, mais elle marche si difficilement, et il m'est si pénible de voir tous les regards fixés sur la pauvre enfant...

— C'est à elle que vous devez penser, et non pas à vous — répliqua Léa en se levant.

— Vous me quittez ? demanda M^{me} de Brueil.

— Oui, — il est déjà tard, et j'ai besoin d'un peu de repos... Bonsoir, Jeanne.

— Bonsoir, ma bonne Léa.

Les deux étranges créatures se séparèrent.



Jeanne accompagnait le comte aux courses (page 115).

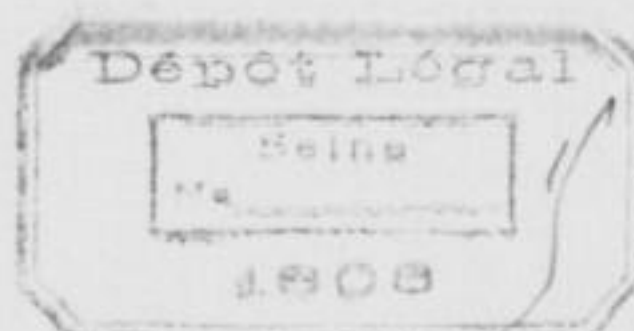
XVI

UN COIN DU PASSÉ

Avant d'aller plus avant dans notre récit, il nous paraît nécessaire de mettre en lumière certains points obscurs relatifs aux liens de parenté existant entre Jeanne de Brueil et les frères Fon-

LIV. 15. — CHANTEUSE DES RUES,

LIV. 15.



taine, et de faire connaître la situation de fortune de la mère de Germaine.

Georges Fontaine, armateur au Havre, avait une sœur nommée Marthe, de quatre ans plus âgée que lui.

Marthe s'était mariée trois ans avant son frère.

Elle avait épousé le comte Jules de Brueil, un sportsman très connu, qui s'en était passionnément épris.

La jeune fille, du reste, méritait cet amour.

Remarquablement jolie et très bien élevée, elle apportait, en outre, une dot fort ronde, ce qui ne gâtait rien.

A la fin de sa première année de mariage, elle mit au monde une fille qui reçut le nom de Jeanne.

Jeanne était née à Paris, qu'habitaient ses parents.

Le frère de Marthe, l'armateur, s'était, nous venons de le dire, marié trois ans après sa sœur, et, en deux années de mariage, sa femme lui avait donné deux fils, Daniel et Albert.

Daniel avait un an de plus que son frère, par conséquent trente-sept ans, au moment où Albert mourait assassiné.

Jeanne était donc la cousine germaine d'Albert et de Daniel.

Les deux familles, fixées en des lieux différents et éloignés, l'une à Paris et l'autre au Havre, se voyaient rarement.

Un jour arriva cependant où elles se rapprochèrent.

Georges Fontaine vendit sa maison du Havre quelques années après son mariage et vint se fixer à Paris pour s'occuper de l'éducation de ses fils, qu'il voulait très brillante.

Daniel avait vingt-trois ans et Albert vingt-deux, lorsque leur père et leur mère moururent, à six mois d'intervalle, leur laissant une belle fortune.

Chacun des deux frères suivit alors son penchant.

Daniel compléta ses études d'ingénieur et se lança dans des entreprises métallurgiques.

Albert, que les questions financières passionnaient, créa une maison de banque dont le succès fut immédiat et très grand.

En six ans, il tripla le capital engagé.

Les deux frères n'entretenaient que des rapports intermittents et très froids, leurs goûts et la nature spéciale et toute différente de leurs occupations n'établissant point entre eux un courant de sympathie.

Ils ne pouvaient passer cependant pour des frères ennemis.

Le sentiment qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre n'était pas de l'aversion, mais de l'indifférence.

Daniel et Albert ne se rencontraient guère que dans une seule maison, celle du comte de Brueil, leur oncle par alliance.

Là, ils voyaient grandir la beauté de leur cousine Jeanne, mais la jeune fille leur plaisait médiocrement.

Ils la trouvaient hautaine et, par moments, trop libre d'allure.

Elle leur semblait capricieuse, vaniteuse, et ne vivant que pour les plaisirs et les triomphes mondains.

Une circonstance inattendue vint changer leur froideur en haine et en mépris, ni l'un ni l'autre n'étant portés à l'indulgence, et tous les deux de nature un peu puritaine.

Jeanne de Brueil faisait l'orgueil de son père, dont elle réunissait en sa personne les goûts et les défauts.

Moins aveugle que son mari, la comtesse de Brueil redoutait pour sa fille les entraînements de la vie fiévreuse et toute mondaine que lui faisait mener son père, et Dieu sait si elle avait raison !...

Jeanne accompagnait le comte aux courses, ne manquait pas un bal, pas une garden-party, et s'assimilait le langage et les allures d'une société brillante, mais infiniment légère.

Élevée à l'américaine, dans des habitudes de flirtage à outrance, elle n'avait point, pour la préserver d'une chute, le fond d'énergie et de réflexion qui caractérise les jeunes Yankees et leur permet, au cours du flirt le plus capiteux, de ne jamais perdre la tête, et de s'arrêter juste sur la limite de l'irréparable...

Jeanne n'était point Américaine... — Elle perdit la tête et l'irréparable s'accomplit.

Elle avait vingt ans alors.

Épouvantée des conséquences qu'amena sa faute, il lui fallut bien avouer à sa mère qu'elle était enceinte.

Ce fut un coup effroyable pour M^{me} et pour M. de Brueil, d'autant que tout se réunissait pour le rendre plus rude.

Le mal aurait été réparable si l'amant avait été libre.

On aurait pu, — fût-ce au prix d'une mésalliance — éviter la honte ; mais le coupable, un ami de la maison, un homme marié, ne pouvait rendre l'honneur à celle qu'il avait si lâchement perdue...

Le comte se battit avec lui, sous le prétexte d'une querelle au jeu, et d'un joli coup d'épée en plein cœur, le tua raide.

C'était justice, mais cela ne réparait rien.

Il fallait accepter la honte inévitable.

Une lettre anonyme, dont il fut impossible de deviner l'auteur, mit la famille Fontaine au courant de la situation.

Cette découverte amena une rupture entre Georges et sa sœur, qu'il accusait d'avoir mal surveillé sa fille.

Albert et Daniel imitèrent leur père et renchérèrent encore sur sa sévérité, ayant des paroles du plus insultant mépris pour celle qui souillait l'honneur de la famille, immaculé jusque-là.

On devait cacher la grossesse, s'efforcer de ne donner à la malignité du monde aucune prise, essayer enfin de garder secret pour les indifférents ce malheur intime.

Le comte, profondément atteint, ne maudit pas Jeanne, mais ne put lui pardonner.

Elle avait brisé son orgueil.

L'enfant qu'il plaçait sur un piédestal n'était plus maintenant qu'une fille-mère !...

Ce fut au fond du département de l'Ain, à Nantua, qu'il envoya sa femme et Jeanne, sans aucun domestique.

En arrivant là-bas la comtesse trouverait des gens pour la servir, des étrangers ne la connaissant pas.

Une fois les couches faites, il verrait à prendre un parti.

On mit en avant, pour le monde, le prétexte d'un voyage un peu long, et les deux femmes quittèrent Paris.

Aussitôt à Nantua, M^{me} de Brueil s'enquit d'une maison à louer.

Elle trouva, à une petite distance de la ville, une villa meublée, très isolée, qui lui convint parfaitement, et elle s'y installa avec sa fille.

Une cuisinière et une femme de chambre furent engagées et la mère et la fille vécurent là, pendant plusieurs mois, dans une solitude absolue.

La comtesse, minée par le chagrin, changeait à vue d'œil.

Jeanne, en voyant l'avenir perdu par sa faute, commençait à comprendre l'énormité de cette faute.

De son côté, M. de Brueil, désorienté dans son existence, s'était mis à jouer gros jeu à son cercle et à parier aux courses de fortes sommes.

Or, sur le tapis vert du baccara, comme sur les pelouses des hippodromes, il perdit *tout ce qu'il voulut*, pour nous servir d'une

expression usitée dans le monde des clubs et du turf, et qui signifie que sa déveine fut noire et non interrompue.

Une fois par mois, il adressait à sa femme un chèque sur un banquier de Nantua, mais sans joindre un seul mot à son envoi.

Sept mois se passèrent ainsi.

Jeanne attendait sa délivrance avec une anxiété facile à comprendre.

Il fallut songer à s'occuper d'une nourrice, car un médecin consulté avait déclaré nettement que la mère, affaiblie et souffrante, autant moralement que physiquement, serait hors d'état de nourrir son enfant.

On se mit en quête d'une femme jeune, et sur le dévouement de laquelle il fût possible de compter.

Le médecin, consulté à ce sujet, indiqua une jeune femme de Nantua qui se trouvait dans le même cas que M^{lle} de Brueil, mais dont la santé et la force ne laissaient rien à désirer.

Selon toute probabilité, cette jeune femme devait accoucher quelques jours avant Jeanne.

Elle était pauvre.

Ce serait pour elle une occasion inespérée de gagner quelque argent en tirant parti de sa faute.

Jeanne accepta avec joie la pensée de donner cette nourrice saine et vigoureuse à l'enfant qu'elle allait mettre au monde et qu'elle se prenait déjà à aimer, avant qu'il ait vu le jour.

Quant à M^{me} de Brueil, elle n'avait plus de volonté, minée par la maladie noire résultant de son chagrin.

La jeune femme dont le médecin avait parlé était un peu lingère, un peu couturière et très habile en ce qui concernait les soins d'un ménage.

Elle travaillait à la journée chez des commerçants de Nantua et dans quelques maisons particulières.

Sous le rapport du travail, elle donnait toute satisfaction à sa clientèle, qui — naturellement — ne s'occupait pas de sa conduite au dehors, sa vie privée ne regardant personne.

Le docteur l'engagea à se présenter à M^{mes} de Brueil.

Elle se nommait Léa Gaucher, orpheline et sans parents proches ou éloignés.

Léa plut à Jeanne, et il fut convenu qu'aussitôt après ses couches, qui devaient précéder de fort peu celles de Jeanne, elle commencerait ses fonctions de nourrice.

Dès le lendemain de cette convention, Léa vint habiter la maison louée par la comtesse, où une chambre avait été préparée pour elle.

La veille du jour où Jeanne ressentit les premières douleurs, Léa mit au monde une petite fille qui ne vécut que quelques heures et dont la mort l'affecta profondément.

— Si au moins vous aviez une fille — dit-elle à Jeannette en pleurant — il me semblerait voir revivre ma fille en elle, et je l'aimerais pour deux !

Le surlendemain, Jeanne accoucha d'une fille et Léa, qui allait être sa nourrice, la couvrit de caresses en jurant de l'aimer toujours et de lui consacrer sa vie.

L'enfant fut déclarée à la mairie de Nantua sous le nom de Germaine de Brueil, fille naturelle de Jeanne de Brueil et de père inconnu.

Le comte fut instruit de la naissance de l'enfant.

Aussitôt après en avoir reçu la nouvelle, il écrivit à sa femme ces quelques mots :

« Je ne pardonnerai jamais à la fille coupable qui a déshonoré mon nom, et je maudis la bâtarde, preuve vivante de ce déshonneur. »

Cette lettre porta à M^{me} de Brueil le dernier coup, celui qui tue.

Elle avait espéré que le petit enfant nouveau-né désarmerait sa colère et amènerait le pardon dans son cœur et sur ses lèvres.

La force manqua à M^{me} de Brueil pour supporter cette déception.

Huit jours après, elle se mettait au lit.

Le médecin, appelé auprès d'elle, fit comprendre à Jeanne que sa mère était perdue.

Elle écrivit aussitôt à son père pour le prévenir.

Malgré toute la diligence qu'il mit à quitter Paris, il ne put arriver à temps pour recevoir le dernier soupir de sa femme.

Jeanne, agenouillée auprès du lit de la morte, pleurait.

Elle voulut se jeter à son cou et l'embrasser.

Il la repoussa impitoyablement, et dit, en étendant la main vers le cadavre :

— C'est vous qui l'avez tuée !... C'est vous qui me tuez !...

Le lendemain, il ramenait à Paris le corps de la comtesse, après avoir jeté à sa fille comme dernier adieu, ces mots :

— Vous ne rentrerez jamais chez moi, et je vous servirai une pension alimentaire, soit ici, soit en tout autre endroit qu'il vous plaira de choisir pour résidence.

Seulement, tant que je vivrai, je vous interdis Paris !

Jeanne comprit qu'elle n'avait plus de famille et que désormais rien au monde n'existait pour elle, excepté son enfant qu'elle adorait.

Elle ignorait que son lâche séducteur eût été tué par son père, mais, même qu'il eût encore existé, elle n'éprouvait pour lui que du mépris et de l'horreur.



CHANTEUSE DES RUES



Sa beauté, sa distinction produisirent un effet qui dépassa son espérance (page 127).

XVII

LES MÉPRIS !

Jéanne n'avait pas quitté la villa voisine de Nantua.

Germaine grandissait entre sa nourrice et sa mère, entourée des soins de ces deux femmes qui semblaient ne vivre que pour elle.

Léa Gaucher avait tenu parole.

Elle adorait la petite fille, ne voyant qu'elle, rapportant tout à elle ; aussi entre elle et Jeanne, dont elle n'était l'aînée que de trois ans, avait pris naissance — malgré la différence des positions sociales — une intimité très grande.

Jeanne tutoyait parfois la nourrice de sa fille.

Léa avait fait à Jeanne la confidence de son passé.

Ce passé, nous le ferons bientôt connaître à nos lecteurs, ce qui les édifiera sur la naissance de Pascal, le chanteur des rues et sur les motifs qui avaient forcé sa mère à ne le rechercher que bien longtemps après le jour où on l'avait séparé d'elle.

Germaine atteignait sa troisième année.

Un matin, Jeanne, ayant quelques emplettes à faire pour sa fille, était allée à Nantua avec Léa, confiant l'enfant à son unique servante.

Celle-ci — une brave Savoyarde — était très dévouée, mais maladroite et de médiocre intelligence.

En promenant Germaine dans la campagne, à quelque distance de la villa, elle s'assit sur la marge d'un fossé, laissant la petite fille jouer auprès d'elle.

Le fossé était assez profond.

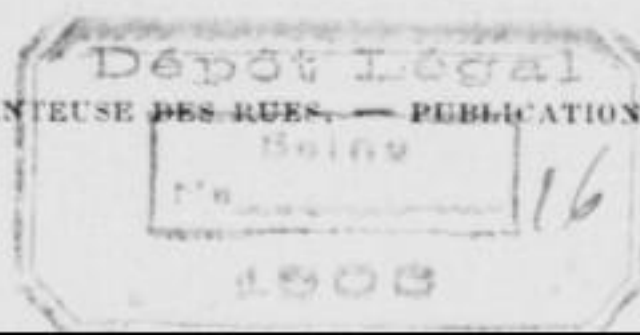
Germaine, en se penchant pour cueillir des fleurs sur ses bords, perdit l'équilibre et roula jusqu'au fond, d'une manière si malheureuse qu'elle se luxa la hanche.

La servante la releva, essuya ses larmes, la combla de caresses, la ramena à la maison, et, ne supposant pas que la petite fille se fût blessée grièvement, se garda bien de parler de l'accident.

CHANTEUSE DES RUES



Sa beauté, sa distinction produisirent un effet qui dépassa son espérance (page 127).



L'enfant se plaignait de douleurs ; Jeanne et Léa, ignorant ce qui s'était passé, ne se préoccupèrent pas tout d'abord de ses plaintes dont la cause leur échappait, et ce fut seulement au bout de trois jours que fut appelé le médecin habituel de la maison.

Quelques minutes d'examen lui suffirent pour constater la luxation.

— Pourquoi ne m'avoir pas fait prévenir immédiatement ? — demanda-t-il — le mal est devenu grave.

La servante, interrogée, avoua la chute.

Jeanne et Léa désespérées l'accablèrent de reproches, mais cela ne remédiait à rien.

Le traitement commença aussitôt.

Après avoir réduit la luxation aussi bien que le permit l'inflammation des chairs, le médecin emprisonna la jambe dans un appareil qui devait la forcer à reprendre sa place naturelle.

L'enfant garda cet appareil pendant six mois, mais il ne produisit point l'effet espéré et attendu.

La luxation s'était ankylosée.

— Aucune opération ne pouvait plus être tentée, — affirma le médecin.

Le désespoir de la mère fut sans bornes et celui de la nourrice également.

Une claudication était la conséquence de cette chute malencontreuse ; et plus l'enfant grandissait, plus cette infirmité, désormais incurable, devenait apparente.

Il fallut songer à maintenir la jambe par une armature d'acier, mais cela n'empêcha point les torsions des hanches, offrant un spectacle navrant.

Ce n'était point là le seul coup qui devait frapper Jeanne de Brueil.

Elle reçut une lettre de Paris lui annonçant la mort tragique de son père.

Le comte, entièrement ruiné, ayant englouti, dans *la grosse partie*, au cercle, non seulement sa fortune personnelle, mais encore celle de sa femme, à laquelle Jeanne devait prétendre, ayant en outre eu recours à des moyens frauduleux pour se procurer de l'argent et jouer encore, s'était brûlé la cervelle afin d'éviter la police correctionnelle.

Le notaire qui écrivait à Jeanne réclamait sa présence immé-

diate, ou tout au moins sa procuration, pour pouvoir liquider une situation plus qu'embrouillée.

Jeanne n'hésita pas à partir pour Paris, espérant sauver quelque épave de cette fortune dont la disparition la laisserait dans la misère.

Tout ce qu'elle possédait consistait en une somme de quatre mille francs, économisée sur la pension annuelle que lui servait son père.

Cette misérable somme devait suffire pour attendre le résultat douteux de la liquidation annoncée.

Mais elle se dit qu'elle ne pouvait enchaîner la nourrice de sa fille aux misères probables de l'avenir.

Elle avertit Léa de ce qui se passait, lui rendit sa liberté et lui offrit le peu d'argent dont elle pouvait disposer en sa faveur.

Léa poussa les hauts cris.

— J'ai connu les bons jours auprès de vous ! — répliqua-t-elle à Jeanne. — Pourquoi donc ne partagerais-je pas les mauvais ?

Je ne me séparerai jamais de vous et de Germaine, à moins que vous ne me chassiez !

En conséquence, elles partirent ensemble pour Paris et vinrent habiter un petit logement meublé, tout près du Luxembourg.

Germaine avait alors huit ans.

Jeanne en avait vingt-neuf.

*
* *

La liquidation nécessitée par la ruine et le suicide du comte de Brueil dura moins longtemps qu'on n'aurait pu le supposer, mais elle fut désastreuse pour Jeanne.

L'épave sur laquelle elle comptait pour assurer son avenir et celui de sa fille se réduisit à la somme dérisoire de quelques centaines de francs.

C'était pour elle la misère noire à bref délai.

Elle eut la pensée de s'adresser à son oncle, le frère de sa mère, et à sa tante.

Depuis plus de neuf ans, elle n'avait pas eu de leurs nouvelles.

A la maison que Georges Fontaine et sa femme habitaient jadis, elle apprit qu'ils étaient morts tous deux, que leurs fils, Daniel et Albert, après avoir partagé les millions de l'héritage, étaient devenus, l'un banquier, l'autre industriel.

Jeanne se rappelait à merveille que ses cousins, autrefois, ne lui témoignaient qu'une médiocre amitié.

Elle pensa néanmoins qu'en présence de son deuil, et du désastre qui l'atteignait, ils désarmeraient, et qu'étant riches et célibataires l'un et l'autre, ils ne refuseraient pas de lui venir en aide.

Certes, une visite à ses cousins lui répugnait grandement.

Aller mendier un secours révoltait son orgueil; mais il s'agissait de son enfant, et l'amour maternel lui fit accepter les humiliations de la démarche qu'elle allait tenter.

Elle se rendit d'abord chez Albert, qu'elle supposait devoir être le plus accessible.

Le banquier était seul quand on lui annonça M^{lle} de Brueil.

Aussi surpris que contrarié de cette visite, et n'ignorant rien de ce qui s'était passé, Albert Fontaine fut au moment de faire répondre à sa cousine qu'il ne voulait pas la recevoir, mais il se ravisa.

— Mieux vaut en finir immédiatement, — pensa-t-il, — et me mettre à l'abri de toute nouvelle tentative.

En conséquence, il donna l'ordre d'introduire la jeune femme, la reçut debout, s'inclinant à peine au moment de son entrée, et, sans lui laisser le temps de prononcer un seul mot, lui dit brutalement :

— Il ne peut rien y avoir de commun à cette heure entre la famille du Brueil et la famille Fontaine.

Donc, quelle que soit la cause de votre visite inattendue, je ne veux pas la connaître.

En entendant ces mots cruels, Jeanne sentit les larmes monter à ses yeux.

Les sanglots l'étouffaient.

Cependant elle balbutia :

— Je suis ruinée et j'ai une fille...

Albert, sans pitié, répliqua :

— Que m'importe votre bâtarde? adressez-vous à son père...

Jeanne se redressa sous l'outrage.

Ses yeux se séchèrent.

Une lueur farouche y remplaça les larmes.

La haine, une haine implacable, venait de naître dans son cœur.

Sans rien répondre, elle se retira.

Mais la coupe d'amertume, qu'elle devait vider jusqu'à la lie, n'était pas encore épuisée.

— C'est pour ma fille... — murmura-t-elle — j'irai chez l'autre...

Et elle se rendit chez Daniel Fontaine.

Et elle aurait souhaité être admise en sa présence sans qu'il sût qu'elle était la personne qui le demandait.

Mais c'était impossible.

Elle remit sa carte au valet de chambre et attendit cinq minutes, debout, dans le vestibule.

Le valet de chambre revint, tenant à la main la carte de Jeanne.

Il la lui présenta en disant :

— Voici la réponse, madame.

M^{lle} de Brueil la prit et y jeta les yeux.

Sur cette carte Daniel avait écrit :

« Je ne reçois pas les gens qui portent un nom déshonoré. »

Jeanne devint livide de colère, et, en s'éloignant, elle entendit le valet de chambre ricaner.

Rentrée dans son humble logement, elle fit part à Léa de sa déception et du double outrage qu'elle venait de subir.

— Ah ! — fit la nourrice d'une voix sourde. — Comme on aimerait à se venger de ces gens-là !

Ils ont été sans pitié ! Ce serait bon d'être sans pitié comme eux !

— Oui, mais la vengeance ne me donnerait pas la fortune que je veux pour ma fille...

Les sourcils de Léa se froncèrent.

— Qui sait ? — fit-elle tout bas. — Personne ne connaît les mystères de l'avenir !

En ce moment, l'idée vague d'un crime possible germait dans son esprit.

Mais il ne s'agissait pas de l'avenir, il fallait songer au présent, il fallait vivre, et le peu d'argent de Jeanne ne durerait pas longtemps.

Comment s'y prendre pour éviter la misère à bref délai ?

— Je travaillerais bien, — dit Léa, — mais je ne gagnerais jamais assez pour trois personnes. Ah ! si je pouvais donner mon sang...

Puis, après un silence, elle ajouta en regardant Jeanne :

— Si seulement j'étais belle comme vous...

Jeanne était bien belle, en effet, splendidement belle et tentante dans la splendeur de ses vingt-neuf ans.

Elle comprit la pensée de Léa.

Nous savons depuis longtemps que ses principes étaient larges, et que le bagage des scrupules ne la gênait point.

— Eh bien ! oui, — dit-elle résolument, — je me servirai de ma beauté... Je ne veux pas de misère pour ma fille...

Mon nom est déshonoré déjà... Ces deux frères m'ont jeté brutalement cette déclaration au visage.

Un peu plus ou un peu moins, qu'importe ?

Avec une audace inouïe, la jeune femme mit tous ses enjeux sur une seule carte.

Elle employa l'argent qui lui restait à acheter une toilette élégante, et elle se montra dans une loge, à l'Opéra.

Personne ne la connaissait.

Sa beauté, sa distinction produisirent un effet qui dépassa son espérance.

Les jeunes viveurs et les vieux marcheurs se demandèrent quelle était cette merveille inconnue qui, à coup sûr, ne faisait point partie du clan des professionnelles de la galanterie, et chacun d'eux eut l'idée de mettre à son doigt cette bague éblouissante.

Abrégeons.

Trois semaines après sa soirée à l'Opéra, Jeanne de Brucil était la maîtresse du marquis de Mondeville, un vieillard très riche, qui l'installait dans le petit hôtel de la rue Ruysdaël, acheté pour elle, et lui remettait en même temps un titre de douze mille livres de rente au nom de sa fille.

Ce n'était pas la fortune pour Germaine, mais c'était au moins la certitude que la misère ne pourrait l'atteindre.

Une fois en possession du petit hôtel, Jeanne fut fidèle aux engagements pris avec son vieil amant.

Elle se conduisit comme une femme relativement honnête et ne le trompa jamais.

Ce qu'elle venait de faire, elle l'avait fait par amour maternel.

Elle ne se le reprochait nullement et se considérait, de la meilleure foi du monde, comme une veuve remariée.

Les années passèrent.

Germaine enfant devint jeune fille, et alors commença pour Jeanne une période de souffrances morales,

Pour arriver à faire faire à sa fille infirme le beau mariage qu'elle rêvait, il fallait une grosse fortune.

Où la prendre ?

Sur ces entrefaites, le marquis de Mondeville mourut subitement.

Marié et père de famille, il n'avait pu prendre des dispositions testamentaires en faveur de sa maîtresse, mais il restait à Jeanne l'hôtel acheté à son nom, avec son splendide mobilier, et le titre de douze mille francs de rentes.

C'était insuffisant pour mener un train, mais c'était assez pour vivre et pour attendre.





— De mort violente!! — interrompit Jeanne avec un haut-le-corps (page 132).

XVIII

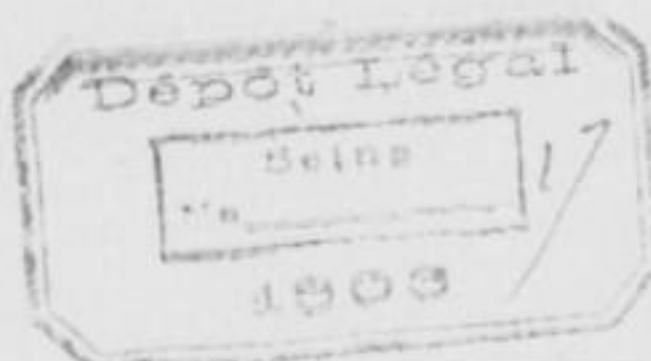
UNE LETTRE DE NOUMÉA

Germaine, à cette époque, venait d'atteindre sa dix-huitième année.

Entourée de soins par ses deux mères qui l'adoraient, ayant

LIV. 17. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 17.



reçu une éducation solide et brillante, grâce à des professeurs de toutes sortes, elle vivait heureuse.

Et pourtant, à certains jours, son front s'assombrissait, et pendant des heures elle semblait en proie à une prostration complète.

En ces moments, Jeanne et Léa se disaient :

— La pauvre chère enfant réfléchit .. Elle comprend que son infirmité et son peu de fortune rendent pour elle tout mariage sortable impossible... Un jour, elle prendra le chagrin à cœur et nous la verrons dépérir..

Cela, il ne le faut pas ; il faut qu'elle soit riche.

On était au mois de janvier de l'année 1898 où commence notre récit.

Dès le matin, Jeanne de Brueil avait quitté l'hôtel pour affaires.

Elle devait déjeuner dans une maison amie, chez une jeune femme avec qui le marquis de Mondeville l'avait mise en relations.

Germaine et Léa savaient qu'elle ne rentrerait que pour le dîner.

Dans la matinée, un peu après le départ de Jeanne, le facteur avait apporté, pour Léa, une lettre que Denise lui monta immédiatement dans sa chambre.

Cette lettre était couverte de surcharges, d'indications de la poste.

Elle avait été envoyée à Nantua, d'où on la lui réexpédiait, son adresse à Paris étant connue du bureau de poste.

Léa Gaucher, nous l'avons dit, était orpheline, sans parents... Elle ne recevait presque jamais de lettres.

Qui pouvait lui écrire ?

En se posant cette question elle jeta les yeux sur le timbre de départ.

Il portait ce nom : *Nouméa*.

Léa sentit un frisson effleurer sa chair et elle pâlit affreusement.

C'est que ce nom suffisait pour lui faire revivre un passé qu'elle s'efforçait d'oublier.

Elle trancha la partie supérieure de l'enveloppe, en tira la lettre et lut avidement.

Des larmes s'échappèrent de ses yeux, des sanglots secouèrent sa poitrine, et cependant, chose inexplicable en apparence, son visage exprimait une joie étrange.

Après avoir lu la lettre deux fois de suite, elle la replia, la remit dans l'enveloppe, et la tête basse, les sourcils froncés, parut s'absorber dans des réflexions profondes et de la nature la plus sérieuse.

Denise interrompit ces réflexions, en venant lui annoncer que le déjeuner était servi.

Elle rejoignit aussitôt Germaine à la salle à manger.

En présence de la jeune fille son attitude changea. Mais elle eut beau faire, il lui fut impossible de donner à sa physionomie son expression de calme habituel.

Il y avait en elle quelque chose de contraint qui trahissait l'effort.

Après le déjeuner, qui fut court, la conversation languissant, elle embrassa Germaine et remonta chez elle, où elle se plongea de nouveau dans les réflexions suggérées par la lettre arrivée le matin.

Elle attendait avec impatience le retour de Jeanne de Brueil.

Celle-ci ne rentra à l'hôtel que peu d'instants avant l'heure du dîner et fut frappée tout d'abord de l'expression soucieuse du visage de Léa.

— Qu'as-tu donc, nourrice ? — lui demanda-t-elle. — Es-tu souffrante ?

— Non, mais préoccupée. — Nous avons à causer...

— Il s'agit d'une chose sérieuse ?

— Très sérieuse. — Vous en jugerez bientôt...

Après dîner, confiant Germaine aux soins de Denise, les deux femmes passèrent dans la chambre à coucher de Jeanne.

— Asseyez-vous et écoutez-moi, — dit Léa avec un accent fiévreux.

Nous avons besoin de nous concerter et de prendre une détermination immédiate, la santé de Germaine le commande. — Ses moments de tristesse deviennent plus fréquents, ses heures de prostration plus longues.

Le moral souffre... et ne tardera guère à exercer sur le physique son action funeste, et la vie de notre enfant sera compromise...

Il s'agit d'enrayer le mal pendant qu'il en est temps encore, et pour cela il faut enrichir Germaine et la marier...

Ce double résultat, nous ne l'obtiendrons qu'en marchant ensemble et d'accord dans les routes les plus difficiles. — C'est bien votre pensée comme la mienne, n'est-ce pas ?

— Oui, réponpit Jeanne. — Mais que pouvons-nous ?

— A cette question je vais répondre par une question :

Quoique des années se soient écoulées depuis le jour où, craignant la misère pour Germaine, vous êtes allée trouver vos cousins Albert et Daniel qui n'ont eu pour vous que des paroles outrageantes, la haine que leur lâche cruauté avait fait naître dans votre cœur ne s'est-elle pas éteinte?...

— Non ! — s'écria Jeanne dont les regards étincelèrent.

— La vengeance ne vous semblerait pas trop tardive ?

— Non ! répéta la jeune femme.

— Alors la grande fortune que nous voulons pour notre fille ne se fera plus attendre bien longtemps...

— Comment ?

— Daniel et Albert Fontaine sont riches et célibataires... — Jeunes encore tous deux, ils ne pensent pas à la mort et se laissent vivre sans avoir l'idée de faire leur testament...

— C'est probable...

— Dites que c'est certain... Je trouverai d'ailleurs moyen de m'en assurer... Eh bien ! admettez que dans un mois, dans deux, dans trois, un peu plus tôt ou un peu plus tard, le banquier Albert Fontaine meure de mort violente...

— De mort violente !! — interrompit Jeanne avec un haut-le-corps.

— Ne vous effrayez pas, et laissez-moi achever.

— Albert Fontaine mort, qu'arrive-t-il ? Que doit-il arriver ?

— Ses millions vont à Daniel, héritier direct...

— C'est bien cela, de telle sorte que voilà toute la fortune entre les mains de Daniel Fontaine...

Admettons que, six mois après, son frère Daniel meure à son tour...

— De mort violente aussi ? — s'écria Jeanne avec un véritable effarement.

— De cette façon ou autrement — répliqua Léa d'une voix tranchante — l'essentiel est qu'il meure.

Dans ce cas, à qui iraient les six ou sept millions formant la totalité de la fortune ?

— A moi, répondit Jeanne — à moi, cousine germaine des Fontaine.

— Eh bien, ces millions, vous les aurez !

— Par des crimes ?... — murmura Jeanne avec angoisse.

— Qu'importent les moyens, pourvu que les résultats soient pour vous la vengeance, et pour notre enfant la fortune et le bonheur ?

Et j'arriverai à ce but sans que vous soyez compromise, sans que le moindre soupçon puisse vous atteindre !

Dois-je agir ?

— Agir toi-même ? — s'écria Jeanne.

— Oui, moi seule, sans complice...

— Mais le danger ?...

— Je le brave, ou plutôt je le défie ! — Je saurai, à force d'adresse, le détourner de moi...

Donc, aucun risque.

J'attends que vous me disiez :

« Va !! »

Pendant quelques instants, Jeanne de Brueil resta silencieuse, comme atterrée.

Un flot de pensées contradictoires s'agitaient dans son cerveau.

Certes elle voulait les résultats entrevus dans un mirage, la vengeance et la richesse, mais elle n'osait prendre une décision et se rendre complice, en les approuvant, des crimes prémédités par la nourrice de sa fille.

Léa suivait sur le visage de Jeanne tout ce qui se passait dans son esprit.

— J'attends ! — répéta-t-elle.

Jeanne fit un effort.

— Eh bien, oui... — murmura-t-elle d'une voix sourde — je n'ai pas le droit d'hésiter quand il s'agit du bonheur de ma fille.

Agis !

Léa eut un mouvement de joie, mais elle se maîtrisa et reprit avec un calme de commande :

— C'est bien, je vais agir, mais il faut tout prévoir. Si je réussis, ce qui n'est pas douteux ; si je fais tomber dans vos mains les millions des frères Fontaine, c'est bien à moi, à moi seule que vous les devrez, n'est-ce pas ?

— Oui, à toi, à toi seule.

— Quelle part me ferez-vous ?

Jeanne eut un geste de surprise.

— Quelle part je te ferai ? — répéta-t-elle.

— Oui.

— Avons-nous donc besoin de compter ensemble ? — Ma vie n'est-elle pas la tienne ? — Tout ce que j'ai possédé n'a-t-il pas toujours été à toi comme à moi ?

N'en sera-t-il pas de même pour tout ce que je pourrai posséder à l'avenir ?...

— Moi je n'ai besoin de rien, puisque je vis auprès de vous, auprès de Germaine, et que cela me suffit pour me rendre heureuse... Aussi je ne veux rien pour moi... Mais je pense à mon fils... »

Jeanne tressaillit et s'écria :

— Ton fils !! — L'enfant qui t'a été enlevé le lendemain de sa naissance par son père, et que tu avais perdu tout espoir de retrouver un jour ?

— Oui.

— Tu sais où le chercher maintenant ?

— Oui.

— Mais comment ?

— Lisez !

En prononçant ce mot, Léa présentait à Jeanne la lettre qui lui était arrivée le matin même.

— De qui est cette lettre ? — demanda la jeune femme.

— Du père de mon fils.

— D'où vient-elle ?

— De l'hôpital du bagne de Nouméa.

— Oh ! — fit Jeanne avec un frisson.

— Lisez ! — répéta Léa.

Jeanne déplia la feuille de papier et ses yeux s'attachèrent sur l'écriture tremblée.

Voici ce qu'elle lut :

« 29 décembre 1897.

« Léa,

« C'est de l'hôpital du bagne de Nouméa que je vous écris.

« Vous connaissez la faute qui m'y a conduit, faute que les juges ont qualifiée crime.

« Dans un transport de fureur jalouse j'avais tué l'homme avec qui vous me trompiez.

« Il ne me reste que quelques jours à vivre.

« Vous méritiez la cruauté avec laquelle je vous ai enlevé votre enfant, mais au moment de mourir, au moment de paraître de-

« vant Dieu en qui je crois, je ne veux pas emporter dans la tombe
« le secret que j'ai gardé pendant vingt-et-un ans sur le sort de
« l'enfant que vous avez mis clandestinement au monde, et à qui je
« ne pouvais pas donner mon nom, votre conduite ne me permet-
« tant pas de croire qu'il fût bien réellement mon fils.

« Je ne me suis jamais occupé de lui que pour le faire disparaître. — J'ignore s'il existe encore, mais vous pourrez le savoir en prenant des renseignements au village de Genthod, en Suisse.

« C'est là que, dans la nuit du 14 mai 1877, je l'ai déposé sur le seuil de la demeure d'un vieux médecin nommé Daniel Rochet.

« Les langes qui enveloppaient l'enfant portaient les initiales C. M.

« Si l'enfant a vécu, c'est un homme aujourd'hui : — Je ne le connaîtrai jamais.

« Si vous parvenez à le retrouver, demandez-lui de me pardonner, comme je vous pardonne la faute qui m'a conduit au bagne où je meurs.

« CHARLES MERCIER. »

Léa pleurait.

— Mon fils, mon fils — balbutia-t-elle — mon fils que j'aurais tant aimé...

— Quand as-tu reçu cette lettre ? — demanda Jeanne.

— Ce matin.

— Et tu vas partir pour la Suisse, prendre des renseignements à Genthod et savoir si ton fils est vivant ?

— Non.

— Que feras-tu donc ?

— J'écirai. — Germaine me retient ici... Je ne la quitterai pas...

— Tu l'aimeras donc toujours autant, même si tu retrouves ton fils ?...

— Oui, certes, je l'aimerai autant ! — s'écria l'étrange créature. — Il y a place dans mon cœur pour cette double tendresse !

En travaillant pour Germaine je travaillerai pour mon enfant...

Voilà pourquoi je vous demandais quelle part vous me feriez sur les millions dont vous serez, grâce à moi, l'héritière...

— Ai-je besoin de fixer cette part ?

— Oui.

— Fixe-la toi-même...



L'inspecteur s'est alors levé de vant son bureau, et examinâ piece par pièce le contenu du dossier (page 128).

NIX

CHEZ LE DÉFENSEUR DE GEORGES GAUTHIER.

Que nos lecteurs nous pardonnent la parenthèse... un peu longue, qu'il nous a fallu ouvrir pour les initier au passé de Jeanne de Breuil et de Léa Gaudet.

— Eh ! bien, un million. — Est-ce trop ?

— Non certes ! Je trouve ta demande très modeste au contraire. — Ainsi, c'est convenu. — Si tu retrouves ton fils, je te donnerai pour lui un million...

— Merci, Jeanne. — Je vais écrire à Genthod, mais, sans attendre la réponse, qui peut tarder, je me mettrai de suite à mon œuvre... — J'aurai à prendre des dispositions qui coûteront quelque argent...

Pouvez-vous disposer de deux mille francs ?

— Oui.

— Alors, dès demain, je ferai le nécessaire... »

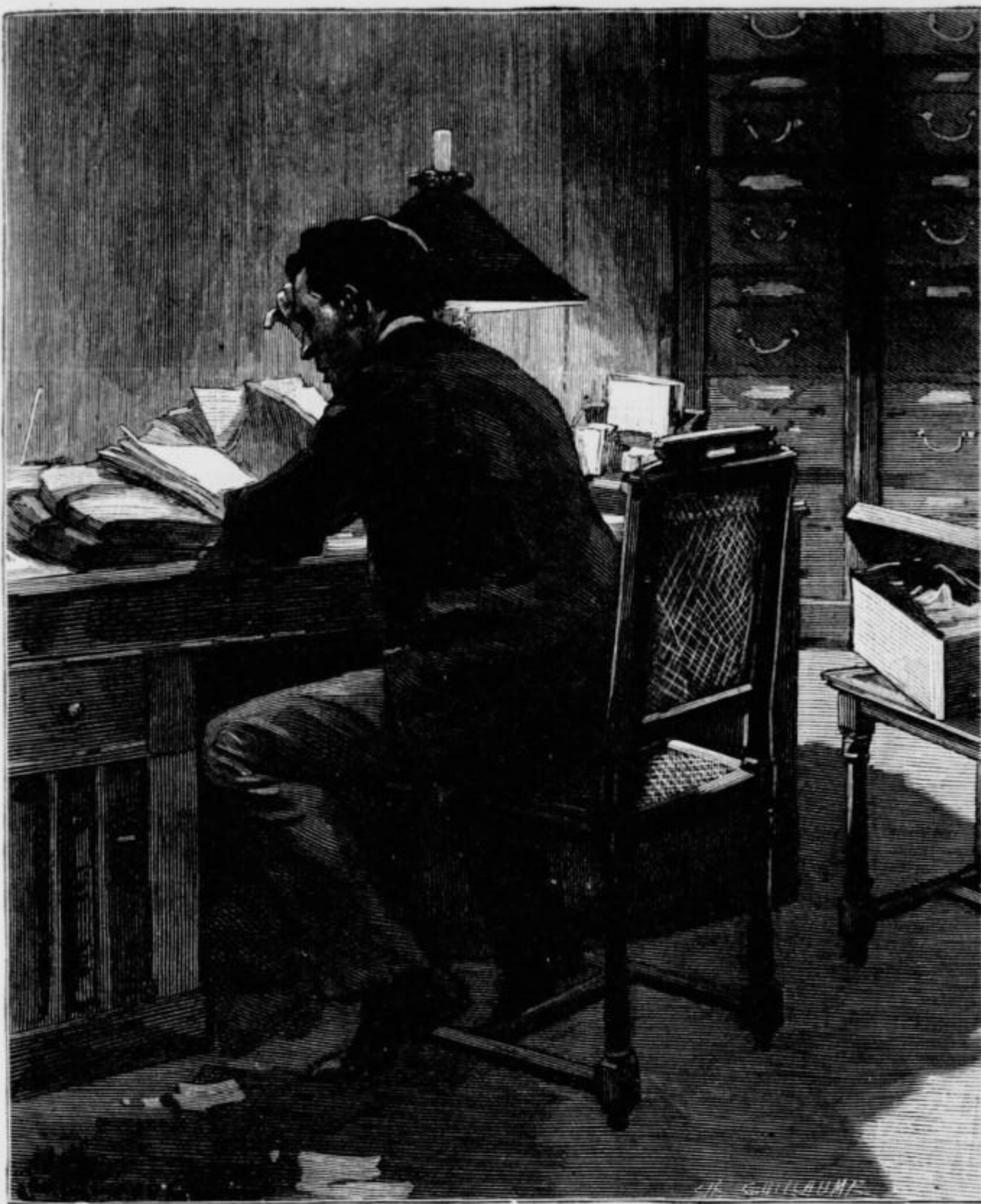
C'est le lendemain de cette soirée que Léa alla louer, rue Léon, un petit logement qu'elle fit immédiatement meubler.

Il lui fallait, pour travailler à l'œuvre diabolique, un pied à terre tout à fait indépendant de l'hôtel de la rue Ruysdaël.

L'assassinat d'Albert Fontaine et la déposition faite par Pascal à l'agent de la sûreté Roussillon ont fait comprendre que l'odieuse créature avait réalisé la première partie du plan conçu par elle et dont nous connaissons ultérieurement les détails.

Le second acte du drame sanglant allait bientôt commencer.



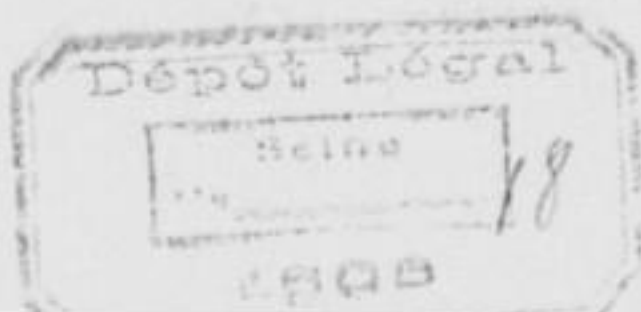


L'inspecteur s'assit alors devant son bureau, et examina pièce par pièce le contenu du dossier (page 138).

XIX

CHEZ LE DÉFENSEUR DE GEORGES GAUTHIER.

Que nos lecteurs nous pardonnent la parenthèse... un peu longue, qu'il nous a fallu ouvrir pour les initier au passé de Jeanne de Brueil et de Léa Gaucher.



Ce coup d'œil en arrière était indispensable pour l'intelligence de ce qui nous reste à raconter.

Nous reprenons notre récit.

Pascal et l'inspecteur de la sûreté Roussillon avaient dîné dans le quartier Montparnasse.

Il était assez tard quand ils se séparèrent, Roussillon rappelant au chanteur des rues qu'il l'attendrait chez lui, rue Delambre, le lendemain à huit heures du matin.

Après être allé à la préfecture prendre les ordres de nuit et donner des instructions à ses sous-ordres, Roussillon, se trouvant libre, regagna son domicile, mais, au lieu de se coucher, il alluma une lampe et passa dans son cabinet de travail.

Là, il tira de sa poche un trousseau de clefs, en choisit une et fit jouer le système de fermeture d'un large cartonnier.

Il en tira un des cartons, portant sur sa bande blanche ces deux lettres majuscules : A. C.

Ce qui signifiait : AFFAIRE CLASSÉE.

Dans ce carton, il choisit parmi plusieurs autres un dossier assez volumineux et le plaça sur son bureau.

Ceci fait, il ouvrit une des armoires à portes pleines qui meublaient le cabinet et il y prit une boîte de carton d'assez grande dimension qu'il plaça à côté du dossier.

L'inspecteur s'assit alors devant son bureau, et examina pièce par pièce le contenu du dossier, puis il traça des notes multipliées sur une feuille de papier, et relut trois fois de suite la copie d'une lettre, entièrement de son écriture.

Sur une autre feuille il traça un rapport, relatif aux explications, aux confidences, aux aveux, qu'il avait reçus de Pascal, le chanteur des rues.

Tout en rédigeant ce rapport, il avait ouvert la boîte de carton et il exhibait les divers objets qu'elle contenait.

Il y avait des morceaux de carton mince sur lesquels étaient indiqués par un trait à la plume des empreintes de pas, une boîte de *tisons*, deux autres petites boîtes dont la première contenait deux allumettes tisons ayant subi l'inflammation, mais à des degrés différents, la seconde une épingle à cheveux de femme.

— Tout cela est logique, — murmura l'inspecteur après l'examen de ces divers objets — je ne m'en étais pas assez préoccupé, surtout de l'épingle à cheveux.

Pascal ne m'a point menti.

C'est bien une femme qui a frappé.

Ah ! ce juge d'instruction inintelligent et tétu ! — S'il m'avait laissé faire, s'il m'avait écouté, s'il m'avait cru !!

Pourquoi, fidèle à notre vieil axiome policier, n'ai-je pas quand même *cherché la femme* ?

Roussillon interrompit ce monologue pour continuer son travail, qui dura jusqu'à trois heures du matin.

Brisé de fatigue, il se coucha et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil profond.

Pascal, en quittant l'inspecteur, s'était rendu chez Grison, le restaurateur marchand de vins du coin du quai des Orfèvres, pour y reprendre sa guitare.

Il n'échangea que quelques mots avec lui et regagna son domicile de la rue des Deux-Ponts dans l'île Saint-Louis.

Le chanteur des rues avait la tête basse et la physionomie soucieuse.

La situation dans laquelle il se trouvait malgré lui le préoccupait beaucoup et l'inquiétait.

Il se reprochait amèrement d'être cause de la condamnation inique du statuaire Georges Gauthier.

S'il avait éclairé la justice — si, avant la comparution de Georges en cour d'assises, il s'était confié au chef de la sûreté, comme il venait de se confier à Roussillon, il aurait, selon toute apparence, épargné à la justice humaine une effroyable erreur judiciaire et sauvé un innocent.

Pourquoi ne l'avait-il pas fait ?

La peur de se compromettre.

C'était là une raison de pur égoïsme, qui ne le justifiait nullement.

Son silence, coupable à tous les points de vue, le rendait complice de cette femme qui, sous ses yeux, avait commis le crime.

Du reste, comprenant l'étendue de sa faute, Pascal se sentait bien décidé à répéter aux représentants de la justice tout ce qu'il avait dit à Roussillon, dût cette tardive franchise le rendre suspect et le faire arrêter.

Qu'importait d'ailleurs un emprisonnement passager ?

N'était-il pas un enfant abandonné ?

Aucune famille ne pourrait lui reprocher d'avoir mis une tache à l'honneur de son nom, tandis qu'en parlant il réhabilitait une famille hautement honorable.

Pascal eut une nuit d'insomnie à peu près complète, ce qui ne l'empêcha pas d'être exact au rendez-vous donné par l'inspecteur de la sûreté.

A huit heures précises, il sonnait à la porte de Roussillon. Celui-ci vint ouvrir aussitôt.

Debout depuis longtemps déjà, il avait placé dans une serviette de cuir le dossier concernant l'affaire de Saint-Mandé et enveloppé dans un papier solide le carton contenant les divers objets énumérés par nous et qui constituaient ses armes pour la revanche.

Il tendit la main à Pascal.

— Vous êtes exact! — lui dit-il. — J'en suis heureux, car cela me prouve que vous êtes, ce matin, dans les mêmes dispositions qu'hier au soir.

— Vous ne vous trompez pas, — répliqua le chanteur des rues, — la réflexion n'a fait que m'affermir, et je suis prêt à faire tout ce que vous me commanderez...

— Alors, nous partons.

— Où allons-nous ?

— Chez M^e Brunel, le défenseur du malheureux Georges Gauthier... C'est à lui que je dois m'adresser d'abord.

Roussillon se chargea de sa serviette et de son carton, et quitta, en compagnie de Pascal, le logis de la rue Delambre.

Il y avait loin de la rue Delambre à la rue de Clichy où demeurerait l'avocat.

Un fiacre y conduisit rapidement les deux hommes.

L'inspecteur de la sûreté possédait, nous le savons, une petite fortune personnelle qui lui permettait de faire des dépenses que la préfecture ne lui remboursait pas, mais devant lesquelles il ne reculait jamais quand elles hâtaient ou pouvaient hâter la réussite de ses recherches professionnelles.

M^e Brunel, nous le répétons, était le type de l'avocat intègre, désintéressé et plein de talent, qu'on désignait jadis au Palais par ces quatre mots latins : *Vir bonus, dicendi peritus*.

Traduction littérale : *Un honnête homme, habile en l'art de bien dire*.

Il aimait la vérité par-dessus tout, et poussait le scrupule jusqu'à refuser de plaider une cause quand il n'avait pas la conscience de la justice de cette cause.

Il n'admettait point qu'un avocat eût le droit de parler contre ses convictions.

L'acte d'essayer de blanchir un coupable, le sachant coupable, lui semblait honteux et déshonorant.

Il avait coutume de dire :

— Si, par vos mensonges éloquents, vous faites acquitter un criminel, vous serez responsables de tous les crimes que son acquittement et sa mise en liberté lui permettront de commettre !

Ne doutant pas de l'innocence de Georges Gauthier — avec lequel il était d'ailleurs en relations — il avait accepté de grand cœur de se charger de sa défense.

Il aimait le statuaire, il l'estimait, le sachant incapable d'une action mauvaise ou seulement douteuse.

Il professait une grande admiration pour Raymonde, et il compatissait de toute son âme au désespoir que lui causait la condamnation inique de son mari.

En quittant la jeune femme la veille au soir, à la villa des Fleurs, il était rentré chez lui dans un état de préoccupation fiévreuse plus facile à comprendre qu'à décrire.

Il lui fallait quelques heures de repos pour pouvoir, le lendemain, l'esprit calme, le cerveau lucide, songer à la situation du condamné et de sa malheureuse famille.

Il dormit peu, mais cependant assez pour que le grand énervement qu'il éprouvait disparût, et dès l'aube, il se leva, très dispos, et s'enferma dans son cabinet où il se mit à feuilleter le Code de procédure, espérant y trouver la solution du problème posé par la folie soudaine de Georges Gauthier, qui semblait mettre un obstacle infranchissable au pourvoi en cassation.

Après le Code, il fouilla les *Pandectes*, précieux répertoire de législation et de jurisprudence, remontant jusqu'aux temps anciens et comprenant toutes les décisions importantes de la Cour de cassation, et, à son grand désespoir, il dut constater qu'il n'y trouvait pas ce qu'il y cherchait.

Le cas était-il donc unique ?

Il commençait à le craindre et se demandait avec effroi quels moyens il pourrait employer pour tourner la difficulté qui se présentait à lui.

Déjà il avait entassé notes sur notes, et il allait les relire et les mettre en ordre, quand on frappa doucement à la porte de son cabinet.

Fort contrarié de se voir troublé au milieu de son travail, il fit un geste d'impatience, et cria d'une voix dure :

— Entrez!

La porte s'ouvrit et le valet de chambre apparut.

— Eh bien! quoi? — Qu'y a-t-il? — Pourquoi me dérangez-vous?... — demanda l'avocat.

— Monsieur — répondit le domestique — c'est M. Roussillon, l'inspecteur de la sûreté, qui insiste pour voir monsieur. — Il m'a prié de répéter à monsieur qu'il s'agissait d'une chose très importante et très pressée...

En entendant prononcer le nom du policier, le visage de l'avocat changea brusquement d'aspect et, de maussade qu'il était, devint presque souriant.

— Roussillon! — répéta-t-il — Roussillon chez moi, à cette heure!

Introduisez-le vite.

Au bout d'une demi-minute, l'inspecteur fit son entrée, accompagné de Pascal, dont la figure pâle et contractée trahissait l'émotion.

L'avocat tendit la main à l'agent et jeta un regard surpris à son compagnon.

Roussillon comprit la signification de ce regard et il y répondit.

— Je vous ai amené ce jeune homme, maître, afin qu'il répète devant vous les révélations que j'ai reçues de lui.

— Des révélations?... — s'écria l'avocat.

— Oui, et de la plus haute importance.

— A quel sujet?

— Au sujet de l'affaire Georges Gauthier...

— Cette affaire est finie... Mon malheureux client a été condamné hier...

— Je le sais.

J'étais dans la salle d'audience au moment où la condamnation a été prononcée... — Ah! pourquoi ai-je appris trop tard ce que vous allez apprendre vous-même!... Instruit par moi, vous auriez demandé la remise du procès à une autre session pour cause de supplément d'instruction, un nouveau témoin se produisant...

— Un nouveau témoin! répéta M^e Brunel surpris.

— Oui. Un témoin dont la déposition changeait la face de l'affaire et amenait un acquittement mérité au lieu d'une condamnation injuste! un homme qui a vu commettre le crime...

— Et ce témoin? — fit l'avocat très agité.

Roussillon désigna Pascal.

— Le voilà — répondit-il.

— Vous avez vu commettre le crime? — demanda vivement M^e Brunel.

— Oui, — murmura le chanteur des rues d'une voix à peine distincte.

— Et le meurtrier n'était pas Georges Gauthier?

— Non.

— Et vous ne vous êtes point hâté d'avertir la justice! — Vous avez laissé condamner un innocent lorsque vous pouviez le sauver!

Pascal courbait la tête sous ces reproches, que depuis la veille il s'adressait à lui-même.

Roussillon vint à son secours.

— Ne l'accablez pas, maître, — dit-il. — Certes, il se reconnaît coupable et il se repent, mais il y a des circonstances atténuantes à plaider en faveur de son mutisme..

— Lesquelles?

— Il vous les apprendra lui-même...

Ecoutez-le, maître, et qu'il vous raconte par le menu, comme il me l'a racontée à moi-même, sa vie entière, jusqu'au moment où il a vu s'abattre sur Albert Fontaine l'arme meurtrière que tenait la main d'une femme...

— La main d'une femme!! — s'écria l'avocat avec stupeur. — C'est une femme qui a frappé Albert Fontaine. .

— Oui, monsieur, — bégaya Pascal.

— Vous en êtes certain?

— J'ai vu.



XX

LES PROJETS DE L'INSPECTEUR ROUSSILLON

L'avocat resta silencieux pendant quelques secondes, comme abasourdi par ce qu'il venait d'entendre et ne pouvant en croire ses oreilles.

Puis, brusquement :

— Asseyez-vous, messieurs, et vous, jeune homme, parlez!... Dites-moi tout... j'écoute...

Roussillon et Pascal prirent place en face du bureau de M^e Brunel, et le chanteur des rues, d'une voix hésitante d'abord mais qui s'affermait peu à peu, recommença le récit que la veille au soir il avait fait au policier, passant rapidement sur les détails de son enfance et de sa première jeunesse à Genthod pour arriver plus vite à ce soir de fête au Parc-Saint-Maur, où il était allé faire son métier, et d'où il s'était enfui dans les circonstances que nos lecteurs connaissent, brûlant la politesse aux gendarmes, et venant enfin échouer avenue Daumesnil, à Saint-Mandé, où, caché par une touffe de verdure, il assistait au crime que la crainte d'être compromis l'empêchait d'aller dénoncer le lendemain.

L'avocat, ému, bouleversé, l'avait écouté avec une extrême attention, sans l'interrompre une seule fois.

Pascal venait à peine de prononcer le dernier mot, que Roussillon prit vivement la parole.

— Voilà un fait nouveau, maître — dit-il, — un témoignage qui s'impose, et la chambre criminelle de la Cour de cassation, saisie du pourvoi du condamné, ordonnera certainement la revision du procès...

— Trop tard! — murmura M^e Brunel.

— Pourquoi trop tard? — demanda l'agent de la sûreté. — N'êtes-vous donc point d'avis que M. Georges Gauthier doit signer son pourvoi?

— Malheureusement il ne le peut plus...

Roussillon sursauta.



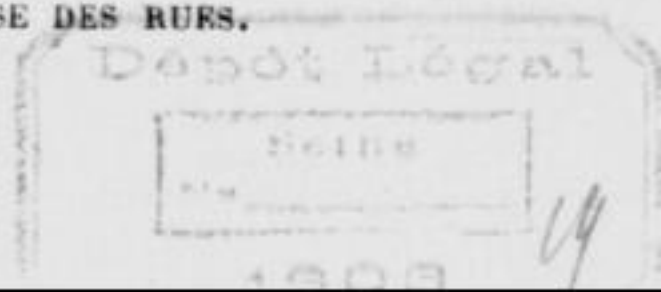
Pascal et Roussillon poussèrent un cri d'épouvante (page 146).

— Comment, comment ! il ne le peut plus ? — s'écria-t-il.

— Non.

— Mais la loi lui accorde un délai de trois jours francs, et c'est aujourd'hui le premier...

En supposant qu'il ne signât point aujourd'hui, il lui resterait encore deux jours...



— Je vous dis que Georges Gauthier, pas plus demain qu'aujourd'hui, ne pourra signer...

— Qui l'empêcherait ?

L'avocat prit la main de l'inspecteur, la serra avec émotion et répliqua :

— Georges Gauthier n'a pas pu résister au coup terrible que lui portait une condamnation inique...

Le malheureux est fou !

Pascal et Roussillon poussèrent un cri d'épouvante.

— Fou !! — répétèrent-ils.

— Le médecin du Palais s'est prononcé hier, et son arrêt paraît sans appel... — Dans cette situation, il est impossible de lui faire signer une pièce quelconque, sa signature étant nulle de plein droit, et les lois consultées par moi ne me fournissent aucun moyen de tourner l'obstacle et d'agir... Le recueil des pandectes, que je fouille depuis ce matin, n'offre pas un seul cas analogue pouvant servir de précédent.

— Ainsi, — dit Roussillon avec véhémence, — parce que l'injustice d'une abominable condamnation a privé M. Gauthier de sa raison, il faudra qu'une tache de sang souille à jamais le nom de l'honnête homme, il faudra que sa femme et sa fille courbent sans cesse le front sous la honte, parce que la loi, dans certains cas, défend de guérir les blessures qu'elles a faites !!

Mais c'est une infamie !

— Oui, c'est une infamie ! — Mais que voulez-vous ? les législateurs ne sont que des hommes et n'ont pas pu tout prévoir.

— Alors, la situation est sans issue ?

— J'en ai peur.

— Le diagnostic du médecin du Palais est peut-être erroné...

— Je crains le contraire.

— Il doit y avoir une issue, cependant.

— Je la cherche sans la trouver... Je me heurte contre un obstacle infranchissable.

— Ainsi — demanda Roussillon — M. Gauthier étant frappé de folie, sa signature ne pourrait être recevable en justice ?

— Non.

La loi est formelle sur ce point.

Un seul moyen existerait.

— Lequel ?

— Provoquer la réunion d'un conseil de famille qui nommerait

un curateur à l'interdiction du fou, curateur agissant en son lieu et place, mais rien de tout cela ne peut se faire en un délai de trois jours.

— On ne pourrait obtenir une prolongation de ce délai ?

— Non.

— L'avocat ne peut se substituer au condamné ?

— En aucune façon.

Nous nous trouvons, je vous le répète, dans une impasse...

— Dont il faut sortir, cependant...

— Je suis prêt à faire le possible et l'impossible...

Mais, en admettant que je forme une demande de revision du procès, basée sur un fait nouveau, comment voulez-vous que je l'obtienne ? — Nous aurons contre nous le ministère public...

La figure de Roussillon s'éclaira.

— Pardon, maître — répliqua-t-il — c'est le procureur général lui-même qui signera le pourvoi en cassation...

L'avocat Brunel regarda l'inspecteur de la sûreté avec une surprise mêlée d'inquiétude au sujet de son bon sens.

— Vous dites ? — fit-il.

— Je dis que le procureur général signera le pourvoi que Georges Gauthier ne peut signer...

— Expliquez-vous...

— Je ne suis pas avocat, mais j'ai étudié le Code pour mon plaisir.

Selon moi il n'y a pas de lecture plus intéressante... — Je sais par cœur les articles du Code d'instruction criminelle, or, au titre II du livre II, l'article 373 dit ceci :

« Le condamné aura trois jours francs, à partir de celui où son jugement lui aura été signifié, pour déclarer au greffe qu'il se pourvoit en cassation. Et il dit aussi : — Le procureur général pourra, dans le même délai, déclarer au greffe son pourvoi... — pendant ces trois jours, et s'il y a eu recours, jusqu'à la réception de l'arrêt de la Cour de cassation, il sera sursis à l'exécution de l'arrêt de la Cour... »

« C'est bien le texte, n'est-ce pas ?

— Oui, mais dans le cas présent, vous divaguez, mon cher Roussillon...

— En quoi, maître, s'il vous plaît ?

— C'est au magistrat qui réclamait la peine capitale pour Gauthier avec un acharnement haineux, à l'homme qui se cantonnant

dans l'entêtement de sa cervelle étroite, n'a rien voulu entendre, n'a rien voulu admettre, pas même des circonstances atténuantes, c'est à cet homme que vous voulez demander de se pourvoir en cassation contre l'arrêt rendu par la cour, et par conséquent à se désavouer lui-même !

C'est insensé !

— Maître, voulez-vous me suivre et me seconder dans l'œuvre que je vais entreprendre. quelque impossible que vous paraisse la réussite de cette œuvre?...

— Je ne vous autoriserai à entreprendre quoi que ce soit sans avoir d'abord des nouvelles de l'état mental de Georges Gauthier, sans avoir consulté M^{me} Gauthier et pris l'avis du président des assises...

— Eh bien soit, mais hâtons-nous ! — Nous sommes forts, je vous en réponds, et si M^{me} Gauthier nous laisse agir, ce qui, pour moi, ne fait aucun doute, je crois pouvoir vous affirmer que nous arriverons au but...

— Je voudrais le croire — répondit l'avocat que l'énergique affirmation du policier finissait par ébranler.

J'ai rendez-vous avec M^{me} Gauthier à midi, à la Conciergerie. — Nous la verrons ensemble et vous la mettrez au courant de vos projets...

Mais, avant tout, il faut savoir dans quel état se trouve ce matin son mari. — Si le diagnostic du médecin ne se confirmait pas, si la raison était revenue, la situation se trouverait modifiée du tout au tout, et nous aurions du temps pour agir.

« Je vous attendrai à onze heures à la Conciergerie... — Ainsi que ce jeune homme, — ajouta l'avocat en désignant Pascal

— Nous serons exacts...

Et le policier se retira avec le chanteur des rues.

*
**

Le médecin du Palais, spécialement chargé du service de l'infirmerie de la Conciergerie, où rarement on enregistrerait l'entrée de malades, était venu dès le matin visiter le condamné Georges Gauthier.

Les prescriptions du docteur avaient été religieusement suivies par l'infirmier en chef auquel incombait toute la responsabilité.

Le médecin connaissait non seulement de réputation le sta-

tuaire, mais encore il s'était trouvé en relations avec lui chez des amis communs, et il avait pu apprécier toute la loyauté de son caractère.

Comme beaucoup de ceux qui connaissaient le mari de Raymond, il déplorait la condamnation qui l'avait frappé, et, malgré toutes les charges habilement amassées par l'instruction, malgré l'acharnement du ministère public contre lui, il ne pouvait se décider à le croire coupable.

Hautement, il avait blâmé les soupçons outrageants émis par le procureur général contre la vertu de M^{me} Gauthier, la plus irréprochable des femmes et la meilleure des mères.

En conséquence, autant par sympathie que par devoir professionnel il voulait se rendre compte le plus possible de l'état de son malade.

Il eut la joie de constater un peu de mieux au point de vue de l'état général.

Georges était calme, mais le déséquilibre moral résultant d'une trop violente émotion subsistait toujours, sans modifications appréciables.

Les yeux du malheureux sculpteur restaient hagards.

Le cerveau était vide de pensées.

Peut-être percevait-il, comme un bruit frappant son oreille, les questions qu'on lui adressait, mais, à coup sûr, il ne les comprenait pas.

Tandis que le docteur lui parlait, Georges le regardait fixement, souriait, laissait échapper de son gosier quelques sons inarticulés, et retombait brusquement dans un état d'insensibilité complète.

C'était bien la folie diagnostiquée la veille.

Il devenait indispensable de prendre des mesures immédiates pour que Georges Gauthier fût interné sans retard dans un asile d'aliénés, afin d'y recevoir les soins d'un spécialiste.

En quittant l'infirmerie, le médecin se rendit au cabinet du directeur de la Conciergerie.

Celui-ci, en le voyant entrer, lui posa sur-le-champ cette question :

— Eh bien, notre malade?

— Je venais vous prévenir que, malheureusement, je ne m'étais pas trompé.

— Il est fou?

— Complètement.

— Folie dangereuse?

— Non! folie douce... inoffensive, et qui ne changera point de nature, j'ai tout lieu de le croire.

On pourrait transférer le malheureux à Sainte-Anne, quartier des criminels.

— Je dois prévenir le procureur de la République.

— Je vous engage à le faire le plus tôt possible.

— Je le ferai aussitôt que j'aurai reçu votre rapport.

— Dans quelques heures je vous l'apporterai, en revenant visiter le malade.

Le médecin se retira.



XXI

A LA CONCIERGERIE

Roussillon et Pascal, en quittant la demeure de l'avocat Brunel, s'étaient dirigés du côté des Halles, où ils s'arrêtèrent pour déjeuner.

Ni l'un ni l'autre n'avaient d'appétit.

La nouvelle de la folie de Georges Gauthier les épouvantait.

Pascal surtout était sous le coup d'une émotion violente et très pénible, que le remords faisait naître en lui.

Roussillon ne lui adressa aucun nouveau reproche.

Il éprouvait un sentiment de pitié pour ce jeune homme, qui semblait être né sous une mauvaise étoile, et que la crainte de la prison avait empêché de parler, quand il en était temps encore, pour justifier l'innocent et mettre la justice sur la trace du coupable.

A onze heures précises, ils se présentèrent au greffe de la Conciergerie où M^e Brunel arrivait en même temps qu'eux.

L'avocat allait demander à être introduit auprès du directeur, lorsque celui-ci sortit de son cabinet en compagnie du médecin du Palais, qui venait de lui remettre le rapport relatif au condamné Georges Gauthier.

Il tendit la main à l'avocat en lui disant :

— Vous venez prendre des nouvelles de notre malade, mon cher maître?...

— Et obtenir de vous l'autorisation de communiquer avec lui, si son état le permet... comme je l'espère...

— Hélas ! c'est un espoir qui ne se réalise pas.

Depuis hier soir, aucun changement ne s'est produit dans la situation que nous a fait connaître le docteur...

— Ainsi, Gauthier est véritablement fou ! — s'écria M^e Brunel.

Ce fut le médecin qui répondit :

— Oui, véritablement et complètement fou.

Je viens de déposer mon rapport.

Il faut que le malheureux soit interné sans retard dans une maison d'aliénés.

— Aujourd'hui même j'en ferai la demande, — ajouta le directeur.

— Ne pourriez-vous attendre jusqu'à demain, monsieur? — interrompit Roussillon.

— Pourquoi attendre?

— Pour une raison d'humanité.

— Laquelle?

— On pourrait peut-être obtenir du ministre de la justice que le pauvre fou soit conduit dans une maison de santé particulière, puisque sa situation de fortune le permet.

— Si l'autorisation était accordée, cela vaudrait certes mieux pour lui et on pourrait tenter la guérison... — dit le médecin.

— Est-elle possible? — demanda l'avocat.

— A cette question je ne puis répondre affirmativement ou négativement. — Il faut d'abord mettre en observation le malade, étudier sa folie de très près, avec un soin méticuleux, et alors on pourra se former une opinion raisonnée, formuler un diagnostic... Mais ces observations ne peuvent être faites, par un médecin spécialiste, que dans une maison de santé particulière...

— Je crois la chose difficile à obtenir... — dit le directeur.

— On peut toujours tenter la demande — répliqua le médecin.

— Nous la tenterons! — s'écria l'avocat. — M^{me} Gauthier a des amis influents... — ils agiront...

Moi-même, personnellement et par mes relations, je ferai tout ce qu'il sera possible pour que cette autorisation nous soit accordée, et surtout pour arriver à la revision du procès.

— Arriver à la revision du procès, mon cher avocat! — s'écria le directeur. — Et comment?

Vous êtes arrêté dès les premiers pas!

Qui signera le pourvoi en cassation?

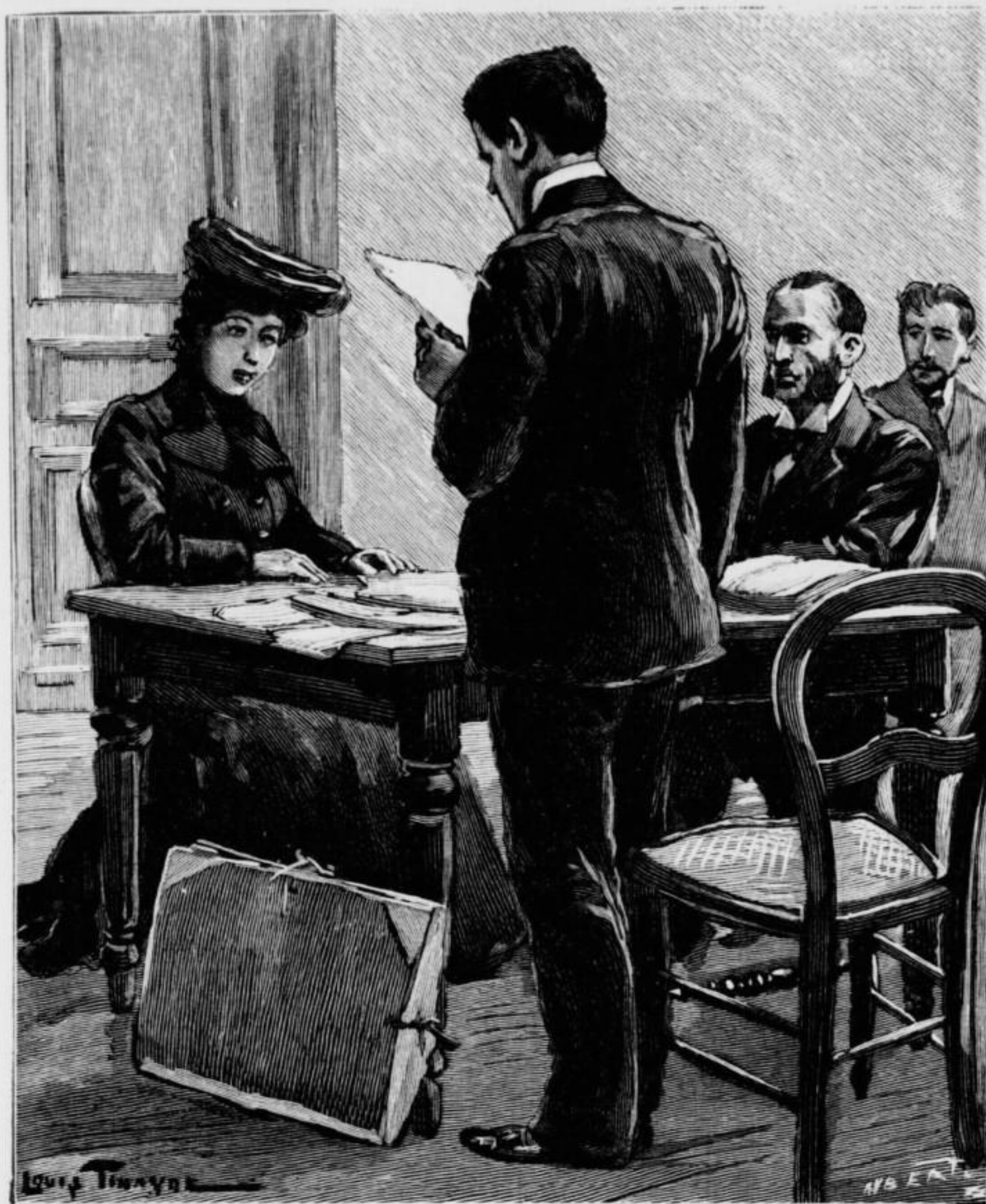
Dans l'état actuel du condamné, sa signature ne serait point recevable, et personne, à l'exception d'un curateur à son interdiction, ne pourrait signer pour lui.

Or le temps vous manque...

— Eh! je ne le sais que trop!!

Mais il y a peut-être un moyen de tourner la difficulté...

Le médecin du Palais intervint.



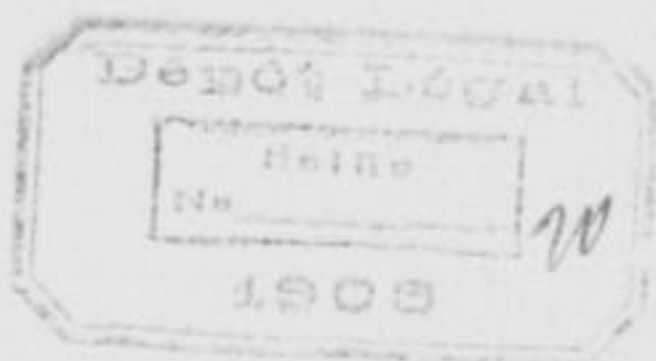
Et il lut... (page 160).

— En tous cas, mon cher directeur, — dit-il — vous pourrez attendre jusqu'à demain, jusqu'à après-demain, pour former votre demande d'internement... Laissez M^e Brunel chercher à obtenir l'autorisation qu'il désire...

D'ici là, je donnerai mes soins au malade et je rédigerai, s'il y a lieu, un rapport supplémentaire.

LIV. 20. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 20.



— J'attendrai — fit le directeur — ici le médecin doit être le maître.

Il s'adressant à l'avocat :

— M^{me} Gauthier est-elle instruite de la situation de son mari ?

— Non, monsieur... — J'attendais, pour lui faire connaître la triste vérité, que le docteur se soit prononcé... Je vais lui annoncer que son malheur est encore plus complet qu'elle ne le croit!...

— Soyez prudent. — Prenez des ménagements.

Ne doit-elle pas venir aujourd'hui ?

— Oui, et je l'ai devancée afin de me renseigner avant de la voir. C'est ici que je lui ferai ma triste communication.

Je vous demande de vouloir bien mettre à ma disposition le parloir des avocats où je l'attendrai.

— C'est la chose du monde la plus simple.

— Moi — fit le docteur — je vais à mon poste. — C'est aujourd'hui le dernier jour de la session et le rôle est peu chargé.

Je serai libre de bonne heure et je reviendrai voir notre malade.

Et il partit après avoir serré les mains du directeur et de l'avocat.

Celui-ci, s'adressant à l'inspecteur, lui dit :

— Restez au greffe, mon brave Roussillon, et dès que M^{me} Gauthier se présentera, amenez-la au parloir où je vais l'attendre avec M. Pascal.

Et, tandis que le directeur regagnait son appartement où l'heure du déjeuner l'appelait, M^e Brunel se dirigeait, suivi du chanteur des rues, vers le parloir des avocats.

Roussillon resta en compagnie du gardien qui en surveillait l'entrée et la sortie.

L'inspecteur de la sûreté portait toujours sa serviette bourrée de papiers et le carton contenant des pièces à conviction.

Une fois entrés dans le parloir, M^e Brunel referma la porte derrière lui, et se tournant vers Pascal, dont la pâleur était effrayante, lui dit d'une voix grave :

— Vous devez à cette heure comprendre l'étendue et la portée terrible de la faute que vous avez commise en gardant le silence sur le crime accompli devant vous avenue Daumesnil.

« Les souffrances dont vous êtes la cause sont indicibles! — Vous en jugerez vous-même dans quelques instants, quand vous serez en présence de M^{me} Gauthier, que je vais instruire du nouveau malheur qui frappe son mari et l'atteint elle-même en plein cœur...

« Je veux bien croire à votre repentir sincère, à votre volonté formelle de nous servir, pour réparer autant qu'il vous sera possible de le faire, le mal que vous avez fait.

« Jusqu'à ce que nous ayons atteint notre but vous aurez à gravir un calvaire douloureux, car tout ce que vous avez dit à Roussillon et à moi, il faudra le répéter à M^{me} Gauthier et aux magistrats que nous tâcherons de convaincre de l'innocence du condamné.

« Il faudra vous accuser d'avoir vu commettre un crime dont vous vous êtes en quelque sorte rendu complice par votre silence...

« Vous comprenez bien tout cela, n'est-ce pas? »

Pascal, secoué par une émotion violente, éclata en sanglots...

— Oui, j'ai compris, monsieur, j'ai compris toute l'étendue du désastre causé par ma lâcheté égoïste... — je tremblais pour moi, pour ma liberté, l'idée de la prison m'effrayait, et puis je n'ai pas réfléchi qu'en me taisant je laisserais peut-être condamner un innocent...

— Vous êtes prêt maintenant à parler, au risque d'attirer sur vous les rigueurs de la justice?

— Je suis prêt.

— C'est bien... — reprit l'avocat en lui mettant familièrement la main sur l'épaule. — J'ai confiance en vous! — Vous nous aiderez à sauver celui que vous avez perdu...

Midi sonnait à l'horloge du Palais.

Au dernier coup, M^{me} Gauthier se présentait à la porte bardée de fer de la Conciergerie.

Le gardien qui se trouvait dans la salle d'attente en compagnie de Roussillon, lui ouvrit.

En apercevant Raymonde, l'inspecteur de la sûreté se leva.

La jeune femme ne l'avait pas reconnu tout d'abord.

S'adressant au guichetier, elle lui demanda :

— M. l'avocat Brunel est-il arrivé, monsieur?

Cé fut le policier qui répondit :

— Oui, madame...

— Ah! c'est vous, monsieur Roussillon, — fit Raymonde avec joie, — vous avez accompagné l'avocat de mon mari?

— Oui, madame...

— Je vous en remercie... — Je suis heureuse de vous voir auprès de lui...

Il est au cabinet de M. le directeur, sans doute?

— Non, madame, mais au parloir des avocats, où il vous attend...

— Avec mon mari?

— Non, madame. — Je vais vous conduire...

— A-t-il vu Georges?

— Je ne crois pas...

— A-t-on de ses nouvelles, au moins? Sait-on comment il se porte?

— M^e Brunel vous répondra, madame... Veuillez me suivre.

Raymonde suivit l'inspecteur.

Elle avait le cœur serré.

Il lui semblait qu'elle allait apprendre une mauvaise nouvelle.

Le parloir des avocats se trouve au rez-de-chaussée.

Pour y arriver, il faut passer par la cour de la Conciergerie et longer la galerie qu'on nomme vulgairement les *Cuisines de Saint-Louis*, galerie qu'un décret tout récent vient d'ouvrir au public et dont on a fait un musée très intéressant pour les amateurs d'antiquités.

Roussillon ouvrit la porte du parloir, y fit entrer la jeune femme et la suivit.

Ce parloir dont un crépissage d'une couleur grisâtre recouvre les murailles, ne reçoit le jour que par une fenêtre étroite garnie de gros barreaux.

L'ameublement est des plus sommaires :

Une table de chêne garnie d'un encrier et de plumes, et six chaises.

L'avocat s'avança vivement à la rencontre de la femme de Georges et lui tendit les mains qu'elle prit d'une façon toute machinale, car sa pensée était ailleurs et de ses lèvres tombèrent ces mots :

— Vous n'avez pas vu mon mari?...

M^e Brunel, s'attendant à cette question, avait fait provision de sang-froid.

Il était urgent, avant d'avouer à M^{me} Gauthier la situation du statuaire, de s'entendre avec elle sur bien des points, ce qui deviendrait impossible quand la pauvre femme aurait reçu le coup terrible.

— Non, — dit-il — et le directeur questionné par moi, n'a pu me répondre d'une façon précise...

Nous serons obligés de nous en rapporter au procès-verbal du médecin que je l'ai prié de vouloir bien me communiquer...

— Vous n'avez donc pas pu vous rendre dans la cellule où se trouve Georges ?

— Avant tout j'attendais votre arrivée, car nous avons à nous entretenir d'une chose de la plus haute gravité.

— Mon mari, alors, n'a pas encore signé son pourvoi en cassation ? — s'écria Raymonde impatientée par ces réticences.

— Pas encore.

— Mais il faut qu'il le signe bien vite!! — Vous m'avez donné l'espoir, presque la certitude, que vous trouveriez le moyen de faire casser un jugement inique, renvoyer l'affaire devant d'autres jurés plus clairvoyants, et que, pendant le temps compris entre ces deux procès, nous pourrions, grâce à M. Roussillon, produire des indices qui ne seraient point dédaignés de parti pris par un juge aveugle ou imbécile...

— C'est de tout cela qu'il faut nous entretenir.

Nous avons, pour le pourvoi en cassation, des délais qui nous permettent de décider à tête reposée quelle forme je dois donner à mes conclusions...

Mais il faut du calme et la ferme volonté de ne pas se laisser anéantir par quelque souffrance nouvelle.

— De quelle souffrance autre que celles que j'ai déjà subies serais-je donc menacée ? — demanda la jeune femme que l'épouvante gagnait.

M^e Brunel, esquivant une réponse cruelle, poursuivit :

— Le pourvoi en cassation sera formé et nous sommes convaincus qu'il aura des résultats heureux, car nous nous trouvons en mesure de présenter à la cour des faits ne permettant pas de le rejeter...

— Des faits... — balbutia Raymonde.

— Oui, des faits nouveaux...

— Lesquels ?



XXII

LES FAITS NOUVEAUX

— Veuillez vous asseoir et nous écouter... — fit l'avocat, en avançant un siège à M^{me} Gauthier.

Celle-ci aperçut en ce moment Pascal, qui s'était effacé de son mieux en se tenant dans l'ombre.

Elle le regarda avec surprise.

M^e Brunel comprit son étonnement et se hâta de dire :

— La présence de monsieur nous est indispensable.

Le chanteur des rues, se voyant découvert, salua Raymonde qui lui rendit son salut par une légère inclinaison de tête, et s'assit.

Roussillon avait déposé sur la table du parloir sa serviette et le carton.

De la serviette il tira la chemise en gros papier gris contenant la copie de tous les rapports remis par lui au juge d'instruction au sujet de l'affaire de Saint-Mandé, et toutes les notes qu'il avait prises avant, pendant et après l'enquête.

Au milieu de ces papiers entassés il en choisit un.

C'était la photographie d'une lettre.

— Avant toute explication, madame — dit-il — voulez-vous me permettre de vous adresser une question ?

— Faites, monsieur... — répliqua la jeune femme, s'efforçant de suivre les conseils de M^e Brunel, et de rester, ou du moins de paraître calme.

L'inspecteur de la sûreté, les yeux fixés sur la lettre photographiée qu'il tenait à la main, reprit :

— N'avez-vous pas eu, à la villa des Fleurs, un domestique du nom de Louis ?

— Oui, c'était le valet de chambre de mon mari, spécialement chargé de la tâche difficile de mettre de l'ordre dans l'atelier, tâche dont il avait l'habitude, ayant servi déjà chez un autre sculpteur.

— Ah ! — fit Roussillon avec une satisfaction évidente.

— Mais pourquoi me parlez-vous de cet homme? — demanda Raymonde.

— Nous avons besoin de connaître son nom de famille, car Louis n'est qu'un prénom, de savoir à quelle époque il a quitté le service de M. Gauthier, et aussi les raisons pour lesquelles il a quitté ce service.

— Je ne pourrais vous répondre d'une façon bien exacte... Mon mari s'occupait seul des gens spécialement attachés à sa personne. — Je ne me mêlais pas d'eux.

Je me souviens cependant qu'un jour, ne voyant plus ce Louis, je demandai à Georges s'il l'avait renvoyé.

Sans autre explication il me dit : « *Son service ne me plaisait plus...* »

Je ne m'inquiétai pas d'en savoir plus long...

— J'insisterai sur un point, madame.

— Dites.

— Où habitait ce Louis?

— Mais, à la villa des Fleurs...

— Naturellement, et je me suis mal expliqué.

Ce que je désire savoir, c'est dans quelle partie de la villa se trouvait son logement.

Est-ce dans le corps de logis que vous occupiez vous-mêmes?

— Non.

— Où donc?

— Il couchait dans le petit pavillon attenant à l'atelier de mon mari, tout près de la chambre que Georges occupait quelquefois, quand il avait à terminer un travail très pressé, et qu'il ne voulait pas me réveiller en se levant de grand matin.

— Savez-vous quelque chose de la conduite particulière de cet homme?

— Absolument rien.

Je vous le répète, quoiqu'il fût partie de ma maison, je n'avais aucun motif pour m'occuper de lui.

— Pouvait-il sortir de la propriété, la nuit, si bon lui semblait?

— Parfaitement. — N'habitant pas la villa elle-même, il ne troublait le sommeil de personne, et il existe, outre la grille, une petite porte pratiquée dans la muraille du jardin, longeant la ruelle du bois.

C'est par cette porte qu'entraient les modèles, les praticiens...

— Restait-elle toujours ouverte?

— Non, — le jour la clef se trouvait sur la serrure et, le soir, on l'accrochait à un clou dans le vestibule de l'atelier.

— Par conséquent, à la disposition du valet de chambre...

— Sans doute, mais pourquoi toutes ces questions, de quelle façon les détails que vous me demandez peuvent-ils se rattacher à l'affaire qui nous préoccupe ?

— M^e Brunel, madamé, vous a parlé de faits nouveaux qui, sans nul doute, forceraient les magistrats à admettre le recours en cassation contre le jugement qui a été prononcé hier... C'est afin d'établir solidement ces faits que je vous questionne et que je vous prie de vouloir bien m'écouter encore...

Vous n'avez pas eu sous les yeux les pièces remises par le juge instructeur à la chambre des mises en accusation. — M^e Brunel en a pris connaissance, mais il ne pouvait deviner qu'au nombre de ces pièces s'en trouvait une qui pouvait faire sa force en lui donnant le droit de demander et presque d'exiger un supplément d'enquête ..

Il a fallu une circonstance extraordinaire pour nous en faire comprendre la valeur...

— De quelle pièce parlez-vous ?

— De celle que je tiens entre mes mains, que j'ai fait photographier pour les magistrats, et dont j'ai gardé une épreuve...

Et Roussillon montra la lettre, choisie au milieu de tous les autres papiers.

Puis il ajouta :

— Cette pièce a été trouvée dans le portefeuille de M. Albert Fontaine.

En voici le contenu...

Et il lut :

« 23 juin 1898. — Jeudi.

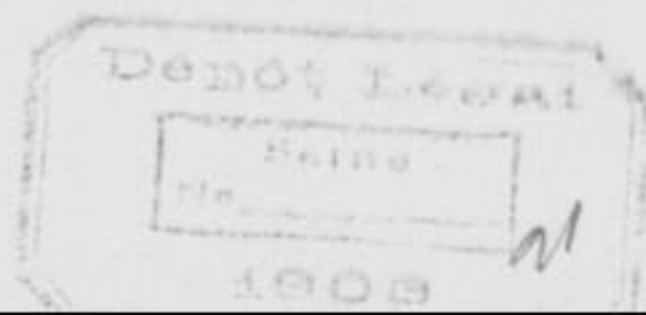
« Monsieur,

« Malgré tous les torts que j'ai eus envers vous, malgré toutes
« les fautes que j'ai commises, vous m'avez témoigné sans cesse
« une bienveillance si paternelle que j'ose m'adresser encore à votre
« intarissable bonté. — Vous auriez pu me perdre, m'envoyer dans
« une maison centrale. — Vous m'avez pardonné, vous m'avez
« sauvé.

« Paris serait pour moi la rechute inévitable, je le comprends
« maintenant. — Vous n'avez pas voulu que cela soit, et je vais
« m'éloigner de Paris suivant vos conseils.



— Lâche ! Misérable lâche !! (page 167.)



« C'est à l'étranger que je vais aller chercher, dans le travail,
« l'oubli de mes fautes et de la femme qui me les a fait commettre.

« Le voyage de France en Amérique me coûtera cher, et je ne
« possède que la moitié de la somme nécessaire pour payer mon
« passage et ne pas mourir de faim là-bas jusqu'au jour où j'aurai
« trouvé un emploi que j'accepterai, si minime soit-il.

« Vous continuerez, je n'en doute pas, l'œuvre paternelle que
« vous avez si généreusement commencée.

« Trois cents francs me suffiraient pour me tirer complètement
« d'affaire et je vous bénirai doublement si vous daignez me venir
« une dernière fois en aide.

« Je connais votre cœur et j'ai su l'apprécier. — Vous ne me
« refuserez pas cette suprême aumône qui m'aidera à devenir pour
« toujours un honnête homme.

« Cette aumône, je l'attends le plus promptement possible, car
« mon départ est fixé à mercredi prochain, 29 de ce mois.

« C'est poste restante, sous le couvert de ces deux initiales
« X. Y. que j'irai prendre votre réponse au bureau de la rue du
« Louvre.

« Je ne cherche point à vous tromper. — Croyez à ma volonté
« immuable de racheter le passé et à la profonde et respectueuse
« reconnaissance de celui qui vous doit l'honneur.

« LOUIS. »

L'avocat Brunel, Raymonde et Pascal avaient écouté avec un étonnement croissant la lecture de cette lettre.

Trouvée par l'avocat dans le dossier qu'on lui avait confié, elle ne s'était point imposée à son attention, et il se demandait quelles deductions l'inspecteur de la sûreté voulait en tirer en ce moment.

— Eh bien ! — demanda Raymonde — que signifie cette lettre, et en quoi pourrait-elle nous servir aujourd'hui ?

Elle était adressée à M. Albert Fontaine, puisqu'on l'a trouvée dans son portefeuille.

— On l'a cru en effet, madame, et c'était vraisemblable, puisqu'elle n'était point accompagnée de l'enveloppe qui avait dû la contenir.

On s'en est inquiété, moi le premier, car nous avons su que M. Fontaine avait eu à son service, à une époque antérieure, un valet de chambre du nom de Louis, mais il résulta de l'enquête faite à ce sujet que ce Louis, facilement retrouvé, était un garçon

parfaitement honnête, auquel ne pouvait être attribuée la lettre que vous venez d'entendre.

« On se renseigna au bureau de poste de la rue du Louvre, et l'on apprit que personne ne s'était présenté pour retirer une lettre adressée aux initiales X... Y...

On abandonna ce côté de l'instruction, pensant que l'on était en présence de l'un de ces escrocs faisant de la mendicité un métier lucratif, qui venait apitoyer sur son sort M. Albert Fontaine, dont le cœur était excellent et qui, ayant appris le 27 ou le 28 la mort du banquier, avait jugé inutile de compter sur la réponse demandée.

Roussillon s'interrompit.

— Je continue à ne pas comprendre — dit Raymonde. — Comment cette lettre, qui n'a servi à rien, pourrait-elle nous servir aujourd'hui et donner un point d'appui au pourvoi en cassation ?

Le policier répliqua :

— C'est qu'aujourd'hui nous sommes certains qu'elle était adressée non à M. Albert Fontaine, mais à M. Georges Gauthier !...

— A mon mari!! — s'écria la jeune femme au comble de la surprise.

— Oui, madame.

— Mais c'est impossible !...

— Rien n'est plus possible, au contraire, et, en retrouvant celui qui l'a signée, nous pourrions connaître par lui le nom de la femme qui lui a fait commettre les crimes dont il s'accuse humblement, nous pourrions savoir en outre si cette femme n'a pas été mise par lui en possession du bouton de manchette portant le chiffre de Georges Gauthier et du ciseau de sculpteur sortant de son atelier et trouvés auprès du cadavre d'Albert Fontaine.

« Vous savez que ces soupçons m'étaient venus déjà, que j'ai toujours pensé que ciseau et bouton avaient été volés à votre mari et qu'on s'en était servi pour le perdre...

— Vous supposez donc qu'ils auraient été volés par une femme ?

— Puisque c'est une femme qui les a laissés sur le théâtre du crime !

— Une femme ! — répéta Raymonde d'une voix étranglée.

— Oui, madame.

M. Albert Fontaine a été assassiné par une femme !

M^{me} Gauthier se dressa tout effarée, le visage livide, les lèvres tremblantes.

— Mais ce ne sont que des suppositions, — balbutia-t-elle — quelle femme pouvait vouloir perdre Georges après avoir tué son ami? — Quelle femme avait un intérêt à la mort d'Albert Fontaine?

— Là est le mystère qu'il nous faut pénétrer, et que nous pénétrerons.

— Mais, qui prouve le bien-fondé de vos suppositions?

Qui est en état d'affirmer que le coup a été frappé par une femme?

Quelqu'un a-t-il vu commettre le crime?

Quelqu'un pourrait-il en témoigner?

Toujours à l'écart dans le coin le plus sombre du parloir, le chanteur des rues, écoutant, l'angoisse au cœur, semblait changé en statue.

Aux derniers mots prononcés par M^{me} Gauthier, Roussillon et l'avocat Brunel tournèrent vers lui leurs regards.

Le jeune homme comprit l'ordre que ces regards lui donnaient.

C'était une des stations du calvaire qu'il fallait douloureusement gravir!



XXIII

LE CALVAIRE DE PASCAL

Pascal s'était levé.

Il s'avança.

— C'est moi, madame — dit-il d'une voix tremblante — c'est moi qui pourrais témoigner et qui suis prêt à le faire.

— Vous ! — s'écria Raymonde stupéfaite.

— Oui, madame.

— Un complice de l'assassinat !...

— Non, madame — répliqua vivement Roussillon — un témoin du crime...

— Qu'il vous faut écouter avec toute votre attention, car en lui est peut-être le salut — ajouta M^e Brunel.

— Eh bien ! monsieur, parlez donc, je vous écoute, murmura la jeune femme, les yeux toujours fixés sur le chanteur des rues.

Pascal s'avança de quelques pas encore, et, faisant appel à tout ce qu'il y avait en lui de force de volonté, il commença son récit, partant du point d'où il était parti déjà en s'expliquant dans le cabinet de l'avocat.

Il parlait lentement, d'une façon très simple et très claire.

Raymonde l'écoutait, haletante.

Plus il avançait dans l'exposé des faits que nos lecteurs connaissent, plus sa voix s'éteignait, étranglée d'émotion, plus il éprouvait de honte et de remords en avouant son inertie, en voyant les beaux yeux de Raymonde, toujours fixés sur lui, prendre une expression de reproche, de colère et de mépris.

Ce fut d'une façon presque inintelligible qu'il prononça cette dernière phrase :

— Perdant la tête, affolé par la peur, craignant d'être pris pour l'assassin ou pour son complice, je m'enfuis à travers bois...

A peine avait-il achevé que M^{me} Gauthier, bondissant ainsi qu'une lionne, s'élança vers lui et lui posa violemment les deux mains sur les épaules, comme si elle allait le prendre à la gorge

en lui jetant au visage, d'une voix que la fureur rendait rauque et saccadée, ces mots :

— Lâche! Misérable lâche!! — Il avait peur et il n'a pas porté secours à la victime!... Il avait peur, et il laissait fuir l'assassin!! Il avait peur, et au lieu de prévenir la police, d'éclairer la justice, il ne pensait qu'à lui, et, pour éviter d'être compromis, il assistait avec indifférence au jugement et à la condamnation de l'honnête homme qu'il savait innocent!!

Il n'aurait eu qu'un mot à dire pour sauver cet homme, pour éviter à toute une famille la honte et le désespoir, et ce mot, il ne le disait pas!

Ah! misérable lâche, complice du crime par votre silence!...

Et de ses mains nerveuses Raymonde, sans en avoir conscience, secouait les épaules du jeune homme qui n'essayait même pas de se dégager de cette étreinte.

Au bout de quelques secondes il se laissa tomber à genoux, cédant à la pression de ces petites mains de femme, dont la colère et l'indignation centuplaient la force, et comme dans un souffle, suffoqué par les sanglots qui ne pouvaient sortir de sa gorge, il balbutia :

— Pardon... Pardon...

En proie à une crise nerveuse, inévitable après de si foudroyantes émotions, Raymonde détacha ses doigts crispés qui meurtrissaient les épaules de Pascal, et se renversant en arrière sur le siège qu'elle venait de quitter un instant auparavant, elle répondit par des sanglots et des larmes aux larmes et aux sanglots du chanteur des rues, que des frissons convulsifs secouaient dans tout son être, et qui, se trainant sur ses genoux pour se rapprocher d'elle, répétait :

— Pardon... pardon...

Pendant la scène où la fureur légitime de M^{me} Gauthier s'était manifestée d'une façon si énergique, l'avocat et Roussillon n'avaient pas cru devoir intervenir dans la crainte d'augmenter encore la surexcitation de la pauvre femme.

Ce motif n'existant plus, ils intervinrent.

— Il faut pardonner à ce jeune homme, madame, — dit M^e Brunel. Ses révélations ont été tardives, il est vrai, et il mérite un blâme que je ne lui ai point marchandé; mais Dieu pardonne au repentir,

et le sien va jusqu'au remords... Enfin nous ne devons pas oublier, en face de sa douleur sincère, que, si nous pouvons arriver à sauver l'innocent, ce sera grâce à lui.

Roussillon ajouta :

— Quand vous connaîtrez la vie de ce jeune homme, presque un enfant encore; ayant déjà beaucoup souffert et beaucoup pleuré, vous trouverez des circonstances atténuantes au silence qu'il avait gardé jusqu'ici...

Oui, madame, il faut pardonner...

Pascal murmura de nouveau :

— Pardonnez-moi...

La crise nerveuse que subissait Raymonde prenait fin.

Elle put se ressaisir.

Nous l'avons déjà dit, la jeune femme avait un cœur d'or, une âme loyale, un esprit ouvert à toutes les idées de justice et d'équité.

Sachant l'avocat et le policier profondément dévoués à la cause de son mari, elle n'avait pu entendre leurs voix sans se sentir remuée.

Pendant un instant elle regarda le chanteur des rues, toujours agenouillé devant elle, lui tendant des mains suppliantes, implorant un mot de pitié.

Brusquement elle sentit sa colère se fondre en un divin sentiment de miséricorde, et, faisant deux pas vers Pascal, elle saisit une de ses mains, en lui disant d'une voix redevenue douce :

— Relevez-vous... je vous pardonne.

Le chanteur des rues se dressa comme galvanisé et, tenant toujours la main de Raymonde, il la porta respectueusement à ses lèvres.

— Ainsi — lui dit la jeune femme — vous avez vu commettre le crime... — vous avez entendu mon mari parler à son ami au sujet de cette lettre?...

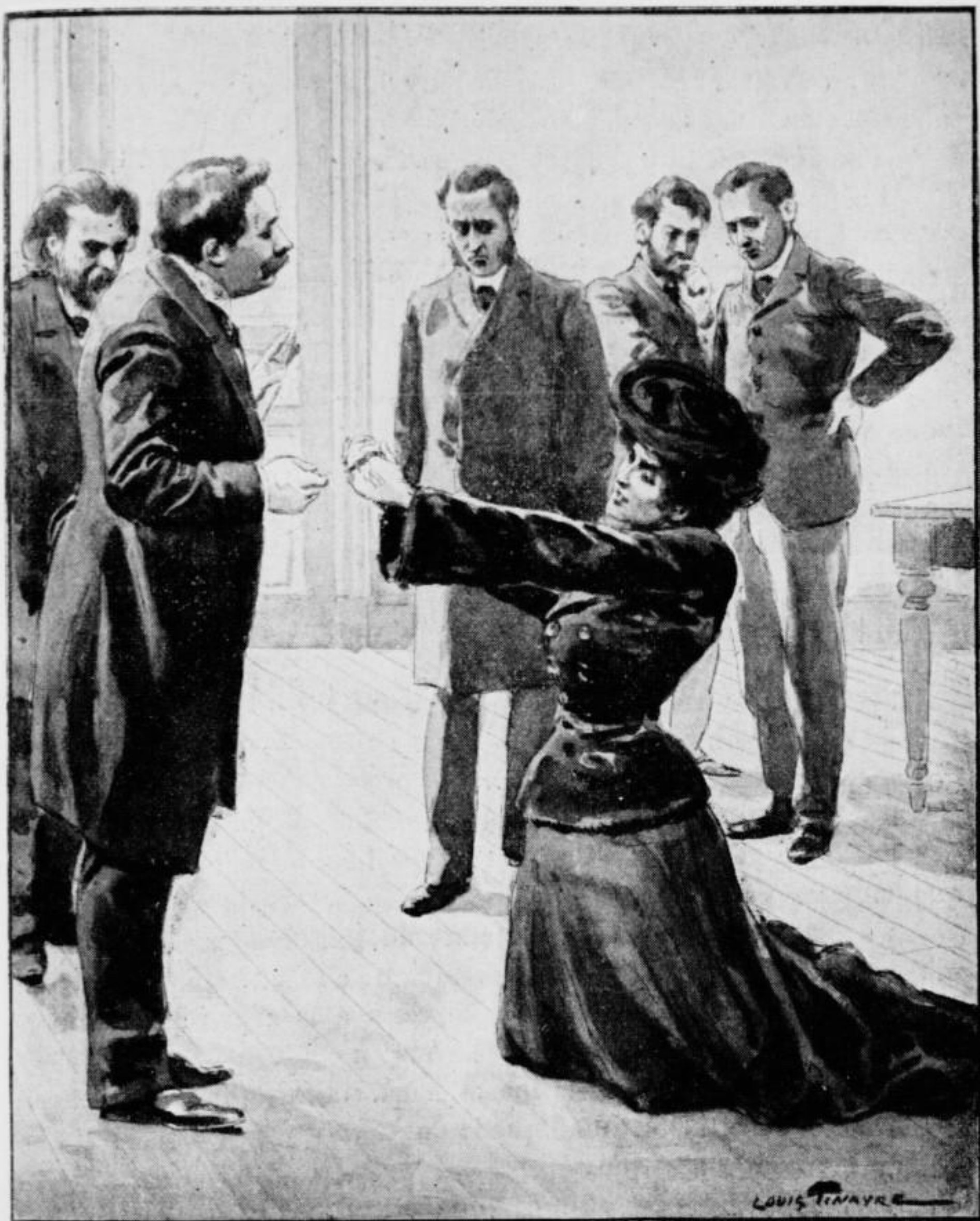
— Oui, madame.

— Et vous êtes prêt à en témoigner en justice?...

— Je l'ai dit à M^e Brunel, je l'ai dit à M. Roussillon, je suis prêt à sacrifier ma liberté, à risquer ma vie, s'il le faut, pour que justice soit rendue à M. Gauthier...

— Merci! — dit Raymonde.

Puis, se tournant vers l'avocat, elle continua :



Et la jeune femme se laissa tomber à genoux (page 173).

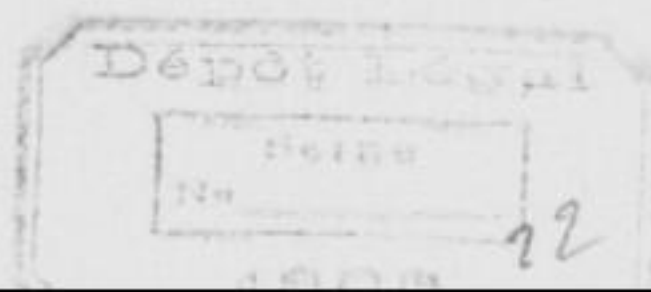
— Il me semble que vous avez là des motifs plus que suffisants pour faire briser le jugement inique rendu hier contre mon mari. — Il faut que Georges, dès aujourd'hui, signe son pourvoi en cassation...

L'avocat courbait la tête.

L'hésitation n'était plus possible.

LIV. 22. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 22.



Il fallait faire connaître à la femme du condamné la vérité toute entière.

Il le savait, et cependant il ne pouvait se résoudre, le coup qu'il allait porter étant de ceux qui tuent.

Vainement il fit un effort pour parler.

La parole expira sur ses lèvres.

— Vous vous taisez ! — Vous ne m'approuvez donc pas ? — reprit Raymonde, voyant l'hésitation de l'avocat, mais ne pouvant s'en expliquer la cause. — Je vous le répète, il faut que Georges signe son pourvoi !...

Comment ne serait-il point admis, après les faits nouveaux que vous venez de m'apprendre ?

L'inspecteur de la sûreté essaya de venir au secours de M^e Brunel, mais n'y parvint qu'à moitié, l'émotion le paralysant lui-même.

— Des raisons imprévues — commença-t-il — des raisons très graves pourraient venir entraver...

Il n'acheva pas, reculant à son tour devant ce qui lui restait à dire.

M^{me} Gauthier regarda les deux hommes avec effroi.

— Des raisons imprévues — répéta-t-elle — des raisons très graves pourraient venir entraver...

Entraver quoi ?

Est-ce de la signature du pourvoi qu'il est question ? Mais alors que se passe-t-il ?

Voyons, messieurs, vos façons de parler à mots couverts m'épouvantent. — Vous me cachez quelque chose... Quelque chose de bien terrible sans doute, puisque vous n'osez pas me l'avouer franchement... — Parlez, parlez, je vous en conjure...

Si un nouveau malheur me menace, faites-le-moi connaître !

J'aime mieux la certitude que le doute...

Le moment était venu.

Il n'existait plus aucun moyen de retarder l'aveu.

L'avocat s'approcha de la jeune femme, lui prit les mains paternellement, et d'une voix émue, il dit :

— Mon enfant, faites appel à toute votre force, à tout votre courage.

Raymonde frissonna.

— C'est donc bien affreux, ce que vous allez m'annoncer... — balbutia-t-elle.

M^e Brunel poursuivit :

— Faire signer le pourvoi à votre mari semble la seule route à suivre...

— Sans doute ! — Eh bien ?

— Eh ! bien, ce n'est point celle-là dans laquelle nous devons nous engager...

— Pourquoi ? Pourquoi ? — demanda Raymonde fièvreusement.

— Du calme ! Du calme, je vous en conjure, ou sans cela nous ne pourrons rien faire...

Il sera impossible de prendre une détermination quelconque, si vous n'avez pas l'énergie nécessaire pour nous venir en aide...

— Mais parlez donc ! — Expliquez-vous ! — Vous me faites mourir à petit feu !... — je suis prête à tout entendre.

Pourquoi ne pas suivre la route tracée d'avance et faire signer le pourvoi à mon mari ?...

— Parce que l'état de santé de M. Gauthier ne lui permet pas de signer ce pourvoi en temps utile...

Raymonde devint livide. — Ses mains et ses lèvres tremblèrent.

— Vous avez vu Georges, — fit elle d'une voix étranglée. — La secousse a été trop violente, le coup trop rude... — il est malade, bien malade... à la mort, peut-être...

Dites-moi donc la vérité... toute la vérité... D'ailleurs, je la devine...

Pour ne pas pouvoir signer son pourvoi, il faut que Georges soit à l'agonie...

— Rassurez-vous... rassurez-vous, madame... — répliqua vivement M^e Brunel. — M. Gauthier n'est point mourant...

— Eh ! bien alors ?...

— Mais il a la fièvre, le délire, et si son état physique n'est pas inquiétant, son moral ne lui permet ni de comprendre ni d'agir, et nous interdit de lui demander une signature qui, s'il la donnait en lui conduisant la main, ne serait point recevable en justice comme étant l'expression de sa volonté...

Raymonde serra son front entre ses mains, comme pour comprimer, pour étouffer la pensée horrible qui venait de naître dans son esprit.

— Mon Dieu... Mon Dieu, — fit-elle avec un indicible effarement — Georges ne peut ni comprendre, ni agir, et si on le faisait signer en lui conduisant la main, sa signature ne serait point recevable en justice !

Mon Dieu... Mais il n'y a que les gens frappés de folie dont la signature soit sans valeur!

Oh! non! non! cela n'est pas! c'est impossible!

Dites-moi que Georges n'est pas fou!...

A ces paroles le silence seul répondit, mais ce silence était une réponse écrasante.

A ce moment la porte du parloir s'ouvrit, et le médecin du Palais parut sur le seuil, accompagné du directeur de la Conciergerie.

M^{me} Gauthier poussa un cri et se précipita vers le médecin.

— Ah! monsieur, monsieur, — fit-elle en lui prenant les mains. — hier je vous ai vu, je vous ai parlé. — Vous m'avez dit qu'il ne fallait pas désespérer. — Aujourd'hui tout espoir m'est-il donc enlevé? On n'ose ici me dire la vérité, et cette vérité, je veux la connaître dans toute son horreur, dût mon cœur se briser en l'écoutant! Vous me la direz, vous!

Est-il vrai que mon mari, au moment où un jugement infâme lui enlevait l'honneur, ait perdu la raison?...

— Vous me demandez la vérité, madame — répliqua le docteur d'une voix grave — et je n'ai pas le droit de vous la refuser.

M. Gauthier est fou...

Raymonde poussa un cri de désespoir et, si elle n'avait pas eu une nature d'une trempe exceptionnelle, elle serait tombée morte sous ce coup de foudre.

— Il est fou — répéta-t-elle en se tordant les mains — il est fou!! Oh! monsieur, il faut que je lui parle... — Qui sait si cette prétendue folie ne se dissipera pas quand il entendra ma voix, quand il sentira mes bras autour de son cou. — Il ne faut pas qu'il se croie abandonné...

Conduisez-moi près de lui, monsieur le docteur, je vous en supplie.

— Hélas! je ne le puis, madame...

— Vous ne le pouvez pas?

— Non, madame.

— Qui vous en empêche?

— Le règlement de la prison.

— Eh! quoi, — s'écria Raymonde avec indignation, — existe-t-il donc un règlement assez inhumain, une consigne assez odieuse, pour empêcher une femme d'embrasser au moins une fois son mari,

l'être à qui, devant Dieu et devant les hommes, elle a donné son amour et sa vie?...

Mais ma présence pourrait le guérir, monsieur, réveiller sa pensée, galvaniser sa raison, faire un miracle!...

Vous êtes médecin, monsieur, vous avez tout droit sur ceux qui sont confiés à vos soins, vous êtes le maître et vos ordonnances sont exécutées!! — Eh! bien, monsieur, comme médecin, ordonnez qu'il me soit permis de voir mon mari et d'essayer de faire jaillir une lueur de ce cerveau éteint!!

Et si le règlement est plus fort que tout, s'il vous faut une autorisation pour accomplir votre devoir, voilà le directeur de la prison...

Aucune consigne ne prévaudra devant lui; qu'il vous permette de me conduire auprès de celui qui a déjà tant souffert!!

Raymonde pleurait à chaudes larmes.

Elle poursuivit, en s'adressant non plus au médecin, mais au directeur :

— Monsieur, un peu de miséricorde... Ayez pitié... Laissez-moi voir mon mari, je vous en prie, je vous en supplie, je vous le demande à genoux...

Et la jeune femme se laissa tomber à genoux, étendant ses mains tremblantes vers celui qu'elle implorait.



XXIV

PAUVRE FOU !!

Le directeur de la Conciergerie était un homme très bon, très humain, très accessible à la pitié.

L'émotion l'avait gagné.

Il releva M^{me} Gauthier.

— Me promettez-vous d'être calme ? — demanda-t-il.

— Oui... oh ! oui... — balbutia la jeune femme.

— De ne point manifester votre chagrin ?...

— J'aurai la force de cacher mes larmes...

— Venez donc, madame... Venez, docteur... Venez, messieurs...

Et prenant le bras de Raymonde, le directeur se dirigea vers l'infirmerie, où Georges Gauthier avait été transporté.

M^e Brunel dit tout bas, à l'oreille du médecin du Palais :

— Si, pourtant, la présence de sa femme allait réveiller sa raison...

— Je n'en crois rien, et je n'ose l'espérer. Mais, en matière d'aliénation mentale, tout est possible et l'on voit parfois les choses les plus invraisemblables se réaliser...

Tandis que ces paroles s'échangeaient entre l'avocat et le médecin, Pascal, s'adressant à l'inspecteur, murmurait :

— Ah ! monsieur Roussillon, je suis plus coupable encore que je ne le croyais !

L'infirmerie de la Conciergerie comporte une installation très sommaire.

Elle ne renferme que six lits, et c'est plus que suffisant, car il est rare qu'on y soigne des malades, les prisonniers, aussitôt que leur maladie est constatée, étant transportés soit à l'infirmerie du Dépôt, soit à celle de l'une des prisons de Paris.

Donc elle n'a sa raison d'être que pour les cas urgents, blessures, congestions soudaines, ou attaques d'épilepsie.

Rien n'y manque cependant, pharmacie, outillage de chirurgie, et deux gardiens, l'un infirmier chef, et l'autre lui servant d'aide.

Georges Gauthier était le seul malade qui s'y trouvât en ce moment, ce qui n'empêchait pas les lits d'être tout préparés dans une salle où la lumière et l'air pénétraient largement.

En franchissant le seuil de cette salle silencieuse, Raymonde se sentit prise d'un frisson.

Ses jambes se dérobaient sous elle.

Elle s'arrêta, chancelante, et se cramponna au bras du directeur pour ne pas tomber.

— Laissez-moi m'approcher le premier de votre mari — lui dit le médecin — et n'oubliez pas que vous nous avez promis beaucoup de calme...

M^{me} Gauthier, la gorge contractée, ne put répondre que par un signe d'assentiment.

Tout le monde fit halte.

Le docteur seul se dirigea vers le lit, auprès duquel veillait l'infirmier chef.

Raymonde suivait du regard chacun des pas du médecin.

En voyant arriver celui-ci, l'infirmier releva les rideaux qui cachaient le malade et les accrocha à droite et à gauche.

La jeune femme put apercevoir alors son mari, assis plutôt que couché, et la tête soutenue par les oreillers.

Il avait les yeux ouverts, fixes et sans expression.

Un sanglot gonfla la poitrine de Raymonde.

— Courage, madame — lui dit le directeur — ne me faites point regretter la permission que je vous ai accordée et qui pourrait me valoir un blâme.

M^{me} Gauthier n'entendit même pas, uniquement occupée de ce qui allait se passer à côté du lit de Georges.

Le médecin échangea quelques paroles à voix basse avec l'infirmier et s'approcha du malade, qui ne parut point le voir.

Il lui posa d'abord la main sur le front, puis sur le poignet à l'endroit où battait la veine, et étudia pendant un moment ses yeux sans regards.

Après cet examen il fit signe au directeur qui dit à Raymonde :

— Venez, madame.

Le groupe, qui s'était arrêté à l'entrée de l'infirmierie, s'avança lentement et vint entourer le lit de Georges.

Raymonde quitta le bras du directeur et, sur un signe nouveau

du médecin, elle fit deux pas de plus en avant et se trouva à côté de son mari, toujours immobile, toujours inerte.

C'était navrant de voir cette femme, si jeune encore et si belle, défigurée en quelque sorte par la violence qu'elle s'imposait pour contenir sa douleur, pour rester calme en apparence.

Ses joues livides se creusaient. Un large cercle de bistre se dessinait au-dessous de ses yeux rougis.

Ses lèvres tremblaient.

Pendant un instant, muette, pareille à une statue de la douleur, elle riva ses yeux sur ceux de Georges, toujours perdus dans le vague.

Les bras du malade étaient hors du lit, reposant sur les draps.

La jeune femme prit l'une de ses mains et la trouva glacée.

Ce froid de marbre, ce froid de mort, se glissa dans ses veines et arriva jusqu'à son cœur dont il lui sembla que les battements s'arrêtaient.

— Seigneur, mon Dieu!! — balbutia-t-elle d'une voix étouffée. — Il ne me reconnaît pas!! Il ne s'aperçoit pas que je suis là!!

— Parlez-lui — murmura le docteur.

Raymonde se raidit contre l'émotion qui l'écrasait et sous laquelle elle était près de défaillir.

Elle se pencha sur son mari.

— Georges — balbutia-t-elle. — Regarde-moi... entends-moi... reconnais-moi...

Pas un tressaillement des muscles, pas un battement des paupières, ne permit de supposer que le malade avait entendu et compris.

La jeune femme lui prit alors la tête entre ses mains et la tourna vers elle, plongeant ainsi ses yeux dans les siens.

— Regarde-moi... — poursuivit-elle avec une exaltation croissante. — C'est moi... C'est Raymonde... ta Raymonde... celle que tu aimes, qui t'adore et t'adorera toujours... C'est moi, la mère de ta chère petite Albertine...

Georges fit un mouvement brusque.

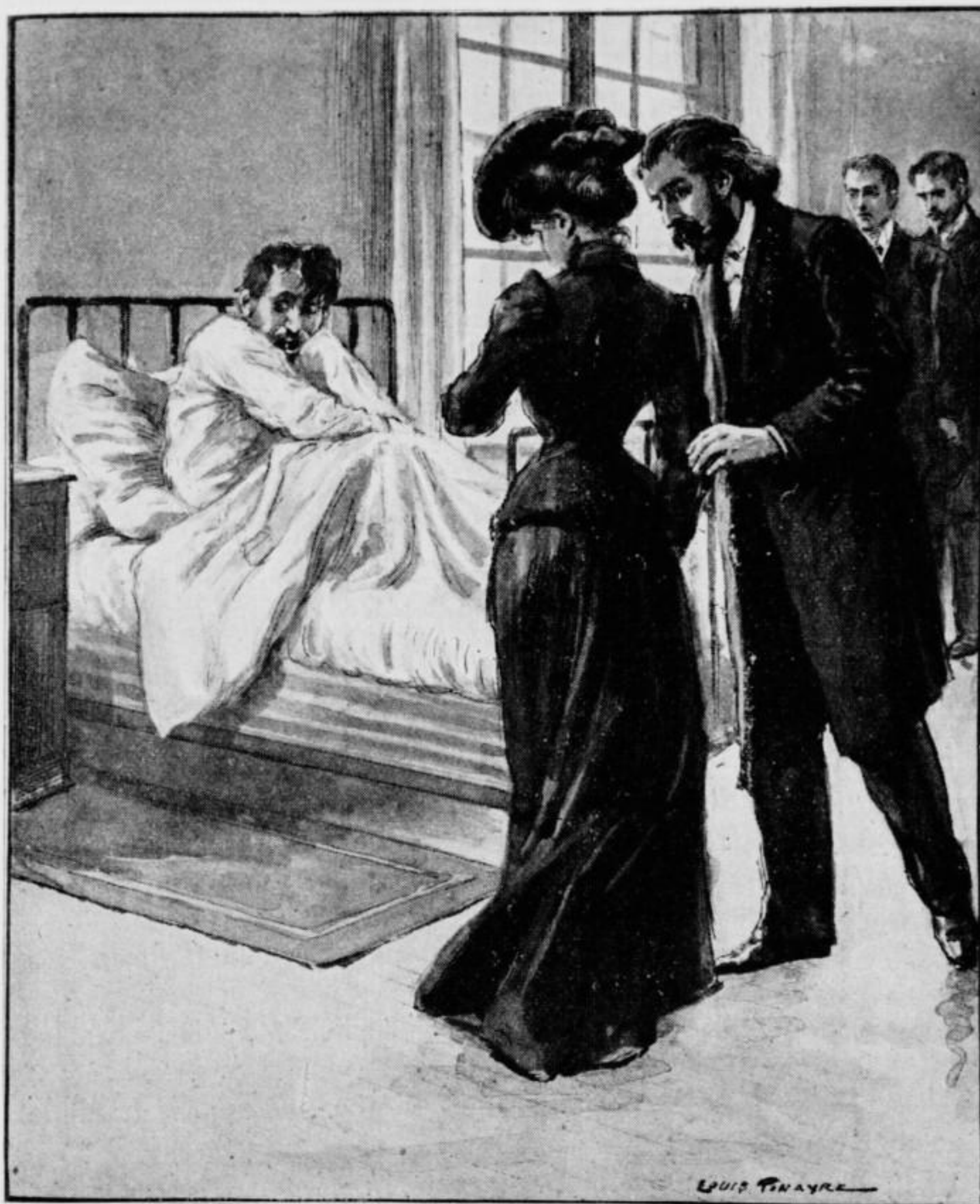
Ses lèvres s'entr'ouvrirent.

Il répéta ce nom :

— Albertine...

M^{me} Gauthier poussa un cri de joie.

— Il se souvient! — fit-elle. — Il se souvient du nom de sa fille !!!

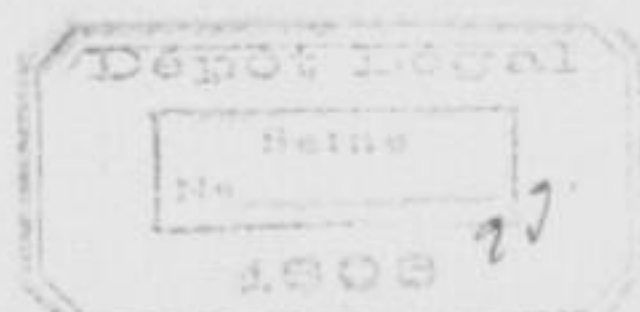


Le médecin la repoussa doucement (page 178).

Vous voyez bien que mon espoir ne me trompait pas et que sa raison n'est point éteinte...

Et, l'entourant de ses bras, le couvrant de baisers, elle continua :

— Georges, cher Georges, que ta pensée endormie se réveille... Songe au passé... Songe à l'avenir...



Le passé, c'est la condamnation inique, la honte imméritée...

L'avenir, ce sera la justice enfin rendue, la réhabilitation, le retour auprès de ta femme et de ton enfant dans cette maison où nous étions si heureux, où nous le serons encore... Ce sera ta rentrée dans cet atelier où tu travaillais avec tant de joie, où tu créais des chefs-d'œuvre !...

Georges, il faut vivre pour venger ton ami Albert lâchement assassiné !... »

Au moment où Raymonde prononçait le nom d'Albert, un frisson agita le corps du sculpteur, comme si l'étincelle d'une machine électrique avait touché ce corps.

Ses bras se soulevèrent et ses mains s'approchèrent du visage de Raymonde sur lequel il fixa ses yeux largement ouverts.

Tous les cœurs battaient.

Qu'allait-il se produire ?

Ce nom d'Albert qui, après celui d'Albertine, semblait réveiller en lui le souvenir, chasserait-il la démence et rendrait-il au cerveau sa lucidité ?

Chacun retenait son haleine.

Dans la salle de l'infirmerie on aurait entendu voler une mouche.

On attendait.

Georges Gauthier restait immobile dans l'attitude qu'il venait de prendre.

Soudain les muscles rigides de son visage se détendirent.

On comprit qu'il allait parler.

Ses lèvres s'entr'ouvrirent en effet, et les yeux fixés sur les yeux de Raymonde, il murmura :

— Comme il est pâle ! C'est bien lui, cependant, je le reconnais, c'est mon ami... C'est Albert Fontaine...

Georges s'interrompit, poussa un cri sourd, et reprit, avec une indicible expression d'épouvante :

— Il est couvert de sang... on l'a tué... Emportez ce cadavre... le sang coule... emportez-le... j'ai peur...

Et le malheureux se débattit dans une crise nerveuse, tandis que de sa bouche tordue s'échappaient des gémissements sinistres, mêlés à des éclats de rire plus sinistres encore.

Raymonde voulut s'approcher de lui et calmer ses mouvements furieux en l'enveloppant de ses bras.

Le médecin la repoussa doucement.

— Eloignez-vous de lui, madame... — lui dit-il.

— Pourquoi ?

— Il y aurait danger pour vous... il n'a pas conscience de ses actes, vous le voyez bien...

La jeune femme obéit et, tout effarée, alla se placer au pied du lit de son mari.

La crise fut de courte durée et céda la place à un sommeil comateux qui ressemblait à la mort.

Au bout de quelques instants M^{me} Gauthier, s'adressant au médecin, et du geste désignant son mari, demanda :

— Peut-il guérir ?

Le médecin hésita un instant, puis répondit :

— Je le crois.

— Est-ce bien là l'expression de votre pensée ?...

— Oui, madame... je crois... j'espère... Mais je n'affirme pas.

— Vous n'allez point le garder dans cette infirmerie ?

— Ce serait impossible...

— Où va-t-on le conduire ?

— Dans une maison de l'État.

— Un asile d'aliénés ?

— Oui, madame...

Raymonde frissonna.

M^e Brunel intervint :

— Nous avons résolu de vous consulter, madame — fit-il — et, si vous étiez de notre avis, de demander à qui de droit l'autorisation de faire interner M. Gauthier, à vos frais, dans une maison de santé particulière.

— Je vous remercie d'avoir pensé à cela — répliqua la jeune femme. — Je n'ai pas besoin de vous dire que je pense à cet égard absolument comme vous...

A qui faut-il s'adresser pour obtenir cette autorisation ?

— Je crois que M. le procureur de la République peut vous la donner..

— Nous verrons donc le procureur de la République.

Puis, tournant ses yeux vers Georges, elle poursuivit :

— Pauvre cher ami et bien aimé, j'ai foi en Dieu ! Il faut que tu vives... Tu vivras, tu recouvreras la raison, et ton nom ne restera pas déshonoré !... Dussé-je soulever le monde pour en arriver là, j'en aurai la force !! Je veux que ton innocence soit reconnue, je ne veux pas que ton Albertine soit la fille d'un condamné !!

Le calme avec lequel Raymonde venait de prononcer ces paroles

avait quelque chose d'héroïque, de presque surhumain, qui impressionna profondément les témoins de la scène à laquelle nous faisons assister nos lecteurs.

La jeune femme continua :

— Je vous suis reconnaissante de toute mon âme de la bienveillance que vous m'avez témoignée, monsieur le directeur, en transigeant, par compassion pour moi, avec les règlements sévères de la maison que vous dirigez.

Je vous prierai de vouloir bien m'accorder une faveur de plus...

— Laquelle, madame?

— Nous avons le devoir, ces messieurs et moi, de prendre une détermination immédiate concernant mon mari...

Voulez-vous mettre à notre disposition, pour quelques instants encore, le parloir des avocats?

— Oui, certes, madame, et je vous prie de disposer de moi.

Je serai toujours prêt à vous prouver combien grande est la part que je prends à votre légitime douleur.

— Merci, monsieur.

Raymonde jeta sur son mari un dernier regard où se lisait le plus poignant désespoir, et sortit avec M^e Brunel, Roussillon et Pascal.

Quelques minutes après, nos quatre personnages se trouvaient de nouveau dans le parloir.

— Je suis frappée d'une manière bien terrible, messieurs, — dit alors la jeune femme. — Mais ce n'est pas le moment de pleurer.

Si profonde que soit ma détresse morale, elle ne m'abattra point.

Je puiserai mon courage dans l'horreur de la situation dont il faut sortir à tout prix...

Vous me l'aviez dit, et je le comprends maintenant, Georges est incapable de signer son pourvoi en cassation, mais, ce qu'il ne peut faire, personne ne peut-il le faire à sa place? Mon ignorance en ces matières est complète... Éclairez-moi...

— Personne ne peut signer pour M. Gauthier... — répondit l'avocat.

— Il y a lieu à cassation, cependant... Le témoignage de M. Pascal apporte un fait nouveau dont la valeur est incontestable...

-
- Certes ! et nous nous en servirons . . .
 - Comment, alors ? Expliquez-le-moi . . .
 - M. Roussillon a eu la pensée d'aller demander au procureur général de se pourvoir en cassation, lui, ministère public, en demandant le renvoi devant une autre cour, après un supplément d'instruction . . .



XXV

CHEZ LE PRÉSIDENT DE LA COUR D'ASSISES

M^{me} Gauthier regardait M^e Brunel avec des yeux effarés. Elle restait muette.

— M'avez-vous bien compris, madame ? — interrogea-t-il.

— Oui, j'ai compris votre projet — murmura Raymonde.

— Ne l'approuvez-vous pas ?

— Je me demande s'il est réalisable.

— Pourquoi ne le serait-il point ?

— Songez-y donc ! l'homme auquel vous allez vous adresser est celui qui demandait aux jurés la tête de mon mari ! — qui refusait de tenir compte de tout un passé de travail et d'honneur ! — qui n'admettait aucune circonstance atténuante ! se renfermant dans la procédure partielle de l'instruction, fermant ses yeux pour ne point voir, et ses oreilles pour ne point entendre !

C'est sur cet homme que vous comptez pour obtenir la cassation du jugement !

— C'est sur lui, oui, madame.

Si complet que soit son aveuglement, en présence du témoignage de M. Pascal, il faudra bien qu'il se rende à l'évidence...

— Et s'il ne s'y rendait pas ?...

— Cela me paraît inadmissible... — Nous devons réussir, et vous nous aiderez...

— Moi ?

— Vous-même, madame...

— De quelle façon ?

— En plaidant devant ce magistrat, avec l'éloquence qui vient du cœur, la cause de votre mari.

Raymonde eut un mouvement de révolte.

— Implorer cet homme ! — s'écria-t-elle d'une voix indignée et méprisante — m'humilier devant celui qui m'a lâchement insultée, qui a osé dire, en pleine audience, que j'avais installé l'autel au

foyer conjugal, et que là était le motif de l'assassinat d'Albert Fontaine! — Ah! le misérable! — Je ne me résignerai jamais à cela, messieurs...

— Permettez-moi de vous rappeler vos paroles, madame... — interrompit M^e Brunel : « *Dussé-je soulever le monde, — avez-vous dit, — je le soulèverai!* »

Comment, après avoir pris un tel engagement, reculerez-vous devant une tâche, quelle qu'elle soit?

Il s'agit de l'honneur de votre mari, du vôtre, de celui de votre enfant; aucune considération ne doit vous arrêter!

Aucune hésitation ne vous est permise!... Il faut agir!

— Soit! — fit résolument la jeune femme, que la logique de l'avocat venait de convaincre, — j'agirai!

— Et pour cela nous ne devons pas attendre à demain... — reprit M^e Brunel. Il faut que nous sachions ce soir à quoi nous en tenir...

Si la tentative que nous allons faire échouait nous aurions recours à d'autres moyens.

— Me permettez-vous d'émettre un avis?... — demanda l'inspecteur de la sûreté.

— Nous vous le permettons, et nous vous en prions. — Vous êtes homme de bon conseil...

— Ne vous semble-t-il pas utile, avant toute autre démarche, de voir le président des assises, de le consulter, et, par notre déférence, de nous faire de lui un allié?...

— Excellente idée. C'est un homme de cœur et d'intelligence, ennemi de tout parti pris.

Nous le verrons avant de nous présenter chez le procureur général.

— Donc ne perdons pas un instant, maître — reprit Roussillon — c'est aujourd'hui le dernier jour de la session des assises qu'il préside. Il pourrait s'absenter ensuite et son absence nous ferait perdre l'appoint important que j'espère tirer de sa protection...

L'avocat consulta sa montre.

— Quatre heures, — fit-il, — l'audience doit être terminée.

Il est facile d'ailleurs de nous en assurer.

Je connais les habitudes de notre président.

Aussitôt après l'audience il regagne son appartement. Nous allons nous y rendre.

Nos personnages quittèrent alors le parloir des avocats.

Roussillon s'informa et apprit que l'affaire qui devait clore la session venait d'être terminée, et que le président avait déjà quitté le Palais, ce dont il s'empressa de rendre compte à M^e Brunel.

— Allons chez lui sans perdre une minute — dit celui-ci.

Et le groupe prit le chemin de la rue de Rivoli où demeurait le magistrat.

M. Philippe Renaud, le président de la session où avait été jugé Georges Gauthier, avait au Palais une réputation d'intégrité bien établie.

Il jouissait de l'estime de ses collègues et des membres du barreau.

Foncièrement bon, de cœur et d'esprit, il faisait profession de bienveillance envers tout accusé qui, n'étant pas encore condamné, pouvait être innocent.

Quand, après le verdict, il s'agissait d'appliquer la peine, et que les circonstances atténuantes admises par le jury lui laissaient quelque latitude, il s'efforçait de faire pencher vers l'indulgence le plateau de la balance — si toutefois le condamné lui semblait digne d'intérêt.

Il redoutait par-dessus tout les erreurs judiciaires et, quand le doute entraînait dans son esprit, il en souffrait cruellement.

Des cauchemars hantaient ses nuits, il ne mangeait plus, il éprouvait une sorte d'éloignement pour le travail qui était cependant le grand amour de sa vie.

Avec un soin minutieux, et qui ne se démentait jamais, il étudiait les dossiers des affaires dans lesquelles il avait à intervenir, et ne laissait rien passer dont il ne se rendit compte exactement.

Bref, c'était un homme juste, et digne de tous points du respect dont on l'entourait au Palais.

Marié et sans enfants, il atteignait sa cinquante-deuxième année.

Sa fortune personnelle, jointe à celle de sa femme et aux émoluments de sa charge, lui permettait de vivre largement et même avec luxe, mais il aimait la simplicité.

Il habitait un bel appartement rue de Rivoli, au premier étage, au coin de la rue des Pyramides.

Un valet de chambre, une femme de chambre et une cuisinière, composaient tout le personnel de sa maison. Il avait une voiture au mois.

Il allait peu dans le monde et ne recevait que rarement.

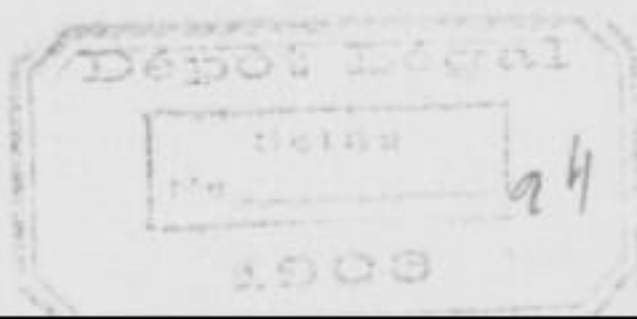


Lorsque son valet de chambre vint lui annoncer la visite de l'avocat Brunel (page 186).

Sa femme, une excellente créature comme lui, s'occupait beaucoup d'œuvres de charité.

Elle faisait partie de la Société de prévoyance pour l'enfance abandonnée.

En sortant du Palais après l'audience de la cour d'assises, le président Renaud était rentré immédiatement chez lui, ayant à s'oc-



cuper d'une affaire allant venir en cour d'appel, et sur laquelle il aurait prochainement à donner son avis.

Depuis quelques instants déjà il était plongé dans l'étude d'un volumineux dossier, lorsque son valet de chambre vint lui annoncer la visite de l'avocat Brunel et de l'inspecteur de la sûreté Roussillon, accompagné de deux autres personnes.

Le magistrat fronça les sourcils.

Le nom de l'avocat Brunel lui remettait brusquement sous les yeux l'affaire de l'avenue Daumesnil, et la condamnation qu'il n'avait pu prononcer, la veille, sans une émotion poignante.

Il connaissait Roussillon et il l'estimait, le sachant honnête, consciencieux et ne livrant rien au hasard dans ses enquêtes.

Que pouvaient lui vouloir l'avocat et l'agent ?

Quelles étaient les deux personnes qui les accompagnaient ?

— Faites entrer... — dit-il en se levant pour recevoir les visiteurs.

Ce fut M^e Brunel qui entra le premier, donnant le bras à M^{me} Gauthier.

Roussillon venait ensuite avec Pascal.

La porte du cabinet de travail fut refermée derrière eux.

En voyant la jeune femme, le magistrat ne put s'empêcher de tressaillir, et son visage, habituellement coloré, devint un peu pâle.

— Vous me reconnaissez, monsieur ? — fit Raymonde, à qui ni le tressaillement ni la pâleur du magistrat n'avaient échappé.

— Madame Gauthier. — répondit-il en s'inclinant devant elle.

L'avocat Brunel prit la parole.

— J'ai tout d'abord à vous demander pardon, monsieur le président — commença-t-il — de venir en quelque sorte violer votre domicile, et de vous déranger dans vos travaux, sans avoir, au préalable, sollicité de vous une audience, mais les faits que nous avons à vous révéler sont tellement étranges, tellement graves, que vous excuserez ma conduite et notre présence, et que vous nous accorderez l'appui que nous venons vous demander.

— De quoi s'agit-il donc ? Quels sont les faits étranges et graves dont vous parlez ? Je suis prêt à vous entendre, mais avant tout, asseyez-vous, madame... asseyez-vous, messieurs...

Et le magistrat désignait des sièges à Raymonde et aux trois hommes.

Puis il reprit place à son bureau.

Malgré l'invitation collective qui venait de lui être adressée, le chanteur des rues resta debout.

Le magistrat fit un geste pour inviter M^e Brunel à s'expliquer, ce qu'il fit en ces termes :

— Vous avez compris, déjà, monsieur le président, que notre présence chez vous est motivé par le jugement prononcé hier contre M. Georges Gauthier...

C'est au sujet de ce jugement que nous venons vous demander votre protection et surtout vos conseils, car personne mieux que vous ne saurait nous guider...

Les faits étranges et graves dont il s'agit, prouvent, une fois de plus, que la justice humaine n'est malheureusement pas infail-
libile...

Ils sont de nature à empêcher une nouvelle et déplorable erreur judiciaire...

Hier, j'ai plaidé devant vous et devant le jury, la non culpabilité d'un homme dont le nom avait été jusque-là le synonyme d'honneur...

— Votre plaidoirie, — interrompit le magistrat, — je n'hésite pas à vous l'avouer, sapait par la base l'édifice échafaudé par moi sur les pièces de l'instruction...

Votre voix éloquente bouleversait mes idées... à tel point qu'en ce moment encore je suis obsédé par une pensée terrible...

— Vous doutez de la culpabilité de Georges Gauthier condamné?

— Oui.

— J'avais cru le comprendre hier et je vois, aujourd'hui, que je ne me trompais pas...

Le magistrat reprit :

— Oui, votre plaidoirie m'avait troublé profondément, et la brutalité du réquisitoire du procureur général ne fit que confirmer cette impression.

— C'est parce que je l'avais deviné, je le répète, que vous nous voyez en ce moment devant vous.

En affirmant hier à la cour et au jury que l'accusé était pris dans une toile d'araignée tendue avec une diabolique adresse, qu'on voulait le perdre pour sauver le vrai coupable dont un motif mystérieux de vengeance ou d'intérêt avait armé la main, je parlais avec une ardente conviction.

Ma parole était l'expression vraie de ma pensée.

Je ne pouvais malheureusement pas appuyer ma conviction d'une preuve indiscutable...

Les preuves morales abondaient... les preuves matérielles faisaient défaut...

Le ministère public suivait la route tracée par le magistrat instructeur, et ce magistrat avait, de parti pris, écarté, repoussé tous les éléments que lui apportait une enquête loyalement et passionnément faite par un agent intelligent et honnête.

Je passe sous silence l'action odieuse du procureur général, calomniant une femme irréprochable et qui ne pouvait se défendre, et je conclus que l'absence de preuves à l'appui de ma plaidoirie, a seule motivé et justifié la déclaration du jury.

— Je le sais bien, mon Dieu ! je ne le sais que trop ! — s'écria le président avec une expression profondément douloureuse, — je l'avais prévu...

— Vous avez été le passif instrument de la loi en appliquant les articles du Code, ainsi que vous y contraignait le verdict du jury !

Vous ne pouviez faire autre chose que ce que vous avez fait...

— Je pouvais donner ma démission de magistrat et refuser de prononcer un arrêt qui me semblait injuste...

— Mais dont vous n'étiez point complice, puisqu'il ne dépendait pas de vous de renoncer à l'accusation...

— Il ne m'en restera pas moins un remords...

— Eh ! bien, ce remords, chassez-le, car nous vous apportons aujourd'hui le moyen de réparer une grande iniquité...

— Quoi donc ?

— Un fait nouveau, irréfutable... Quelques heures après la condamnation de Georges Gauthier, la piste vainement cherchée jusque-là... la piste qui doit nous conduire à la découverte du vrai coupable, de l'assassin d'Albert Fontaine, venait s'offrir à nous contre toute espérance...



XXVI

DÉCONVENUE

Le président sursauta.

— La piste du vrai coupable!! — répéta-t-il d'une voix étranglée par la surprise et par l'émotion. — Vous parlez d'une piste qui vous conduirait à l'assassin?...

— Sur mon honneur, nous tenons cette piste! — répliqua M^e Brunel.

— Parlez! Parlez vite!...

Nous ne suivrons pas l'avocat dans le récit des faits que nos lecteurs connaissent.

Il nous suffira de leur dire que l'entretien dura plus d'une heure entre le magistrat et ses trois visiteurs.

Roussillon fournit la preuve que toutes les hypothèses émises par lui dans son enquête dédaigneusement écartée par le juge d'instruction étaient justes, et que les révélations faites par Pascal, le chanteur des rues, démontraient victorieusement qu'une monstrueuse erreur judiciaire avait été commise.

L'appui qu'on attendait du président fut expliqué, et quoiqu'un peu ému de l'idée de mettre le procureur général, si évidemment hostile, dans la nécessité de se désavouer et de demander la révision du procès, aux lieu et place de Georges Gauthier, légalement incapable, il accepta de servir d'intermédiaire entre les sollicitateurs et le procureur général, et de se montrer le champion actif de la juste cause.

— Et — ajouta-t-il — ce n'est point demain qu'il faut agir, qu'il faut demander une solution, c'est aujourd'hui même, ce soir...

Il regarda l'heure à la pendule et sonna son valet de chambre.

— Je sors... — dit-il à ce dernier. — Prévenez madame qu'elle ne m'attende point et que je la prie de se mettre à table sans moi. Je dînerai quand je rentrerai... Je ne sais à quelle heure... Faites avancer deux voitures...

Le valet de chambre sortit.

Tout en endossant son pardessus et en mettant son chapeau, le président reprit :

— L'honneur de la magistrature est en jeu ! Nous travaillerons tous à le sauver, comme je veux sauver l'honneur de monsieur Gauthier ! Nous allons nous rendre ensemble chez le procureur général où monsieur Pascal nous accompagnera. Son témoignage sera notre force...

Le valet de chambre revint annoncer que les voitures attendaient.

On se hâta de descendre et de prendre place dans les deux coupés qui stationnaient rue de Rivoli devant la porte du Président.

Roussillon, avant de se joindre à Pascal qui occupait seul, l'une des deux voitures, jeta ces mots au cocher qui tenait la tête :

— Rue Beaujon, numéro 12.

Puis, s'adressant ensuite à l'autre, il ajouta :

— Suivez.

En moins de dix minutes, on eut franchi la distance qui séparait la demeure de M. Philippe Renaud de celle de M. Morisset.

Tout le monde mit pied à terre.

Roussillon vint sonner à la porte de l'hôtel du procureur général.

Elle s'ouvrit et le concierge apparut sur le seuil.

Ce fut M. Renaud qui, s'étant avancé, prit la parole.

— M. le procureur général est-il visible ? demanda-t-il.

— Non, monsieur.

A cette brève réponse, un mouvement de contrariété, très visible, se manifesta chez ceux qui l'entendaient.

Le président insista :

— M. le procureur général, ne serait-il pas encore revenu du palais ?

— Si, monsieur.

— Alors ?

— M. Morisset, en sortant de la Cour d'assises, n'a fait ici qu'une courte apparition. Cinq minutes environ.

Il est aussitôt reparti pour se rendre à Saint-Germain d'où il ne reviendra que fort tard dans la soirée.

— Vous en êtes certain ?

— Oui, monsieur. M. le procureur général me l'a dit en me donnant l'ordre de prévenir les personnes qui se présenteraient

chez lui, ce soir, qu'il ne serait visible pour elles que demain, vers dix heures et demie du matin.

— C'est bien.

La porte de l'hôtel se referma.

— Fâcheux contre-temps! — murmura l'avocat de Georges Gauthier.

— Qui, en somme, n'empêchera rien, — répliqua le président. — Notre entrevue avec M. Morisset se trouve retardée de quelques heures, voilà tout...

C'est seulement pour M^{me} Gauthier que je regrette l'absence de M. le procureur général.

— En effet, monsieur, — dit Raymonde, — j'avais hâte de connaître le résultat de la démarche, dont vous et M. Roussillon avez eu l'initiative. Vous devez le comprendre, n'est-ce pas? Mais il faut bien se résigner à attendre.

— L'attente sera de courte durée; une nuit seulement.

Demain, madame, nous ferons ce que nous n'avons pas pu faire ce soir.

Voulez-vous, madame, vous trouver demain matin, à dix heures, chez moi, avec ces messieurs?

— A dix heures, demain matin, monsieur, je serai chez vous, — répondit la jeune femme.

— Comme nous, — dit M^e Brunel, en désignant l'inspecteur de la sûreté et le chanteur des rues.

Mais, ajouta-t-il, ne croyez-vous point devoir, monsieur le Président, avertir de votre visite M. Morisset?

— C'est inutile. J'aime autant le surprendre.

A demain, madame; à demain, messieurs.

Et M. Philippe Renaud remonta en voiture pour rentrer rue de Rivoli.

— Pascal, mon brave enfant, — fit alors Roussillon en s'adressant au chanteur des rues, — vous allez accompagner M^{me} Gauthier jusqu'à la gare de Vincennes. Je ne quitte pas M^e Brunel, nous avons encore à causer ensemble.

Raymonde et Pascal prirent place dans la voiture restée libre.

— A demain, mes amis, — dit la jeune femme en tendant les mains à l'avocat de son mari et à l'inspecteur de la sûreté, qui s'empressèrent de les serrer avec effusion, en répétant :

— A demain.

Le fiacre roula.

M^e Brunel et Roussillon quittèrent alors la rue Beaujon, tout en parlant à mi-voix.

Il était six heures du soir.

Après avoir reconduit M^{me} Gauthier jusqu'à la gare de Vincennes, où elle prenait aussitôt le train pour rentrer à la villa des Fleurs, à Saint-Mandé, Pascal, en proie à de douloureuses pensées, absorbé par le souvenir cruel des scènes dont il avait été, depuis vingt-quatre heures, acteur et témoin, s'était engagé dans la rue de Lyon.

Il marchait au hasard, sans se rendre compte du chemin qu'il suivait, la tête basse, sombre et nerveux.

Tout à coup, il s'arrêta.

Le passage d'un tramway électrique, tournant dans l'avenue Daumesnil en ralentissant sa marche, lui barrait le passage.

Il releva brusquement le front et jeta un regard rapide autour de lui.

En voyant où il se trouvait, il allait changer de direction lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une victoria dont la capote était baissée et dans laquelle se trouvait une femme ayant devant elle, placée sur le strapontin, une légère valise.

Le conducteur de la victoria attendant que le tramway ait dégagé la rue pour continuer sa course, s'était arrêté.

Pascal examina le visage de la femme que rien ne cachait.

Le tramway passa ; la victoria poursuivit son chemin en remontant vers la gare de Lyon.

— Où diable, ai-je rencontré cette figure-là ? se demanda le chanteur des rues, tandis que la voiture s'éloignait.

Pour sûr, ce n'est pas la première fois que je la vois...

Subitement, il se souvint.

— Ah ! — fit-il en fronçant les sourcils, — j'y suis.

C'est la femme aux lèvres minces et aux yeux durs qui se trouvait à ma gauche dans la salle de la Cour d'assises, le jour du jugement de M. Gauthier.

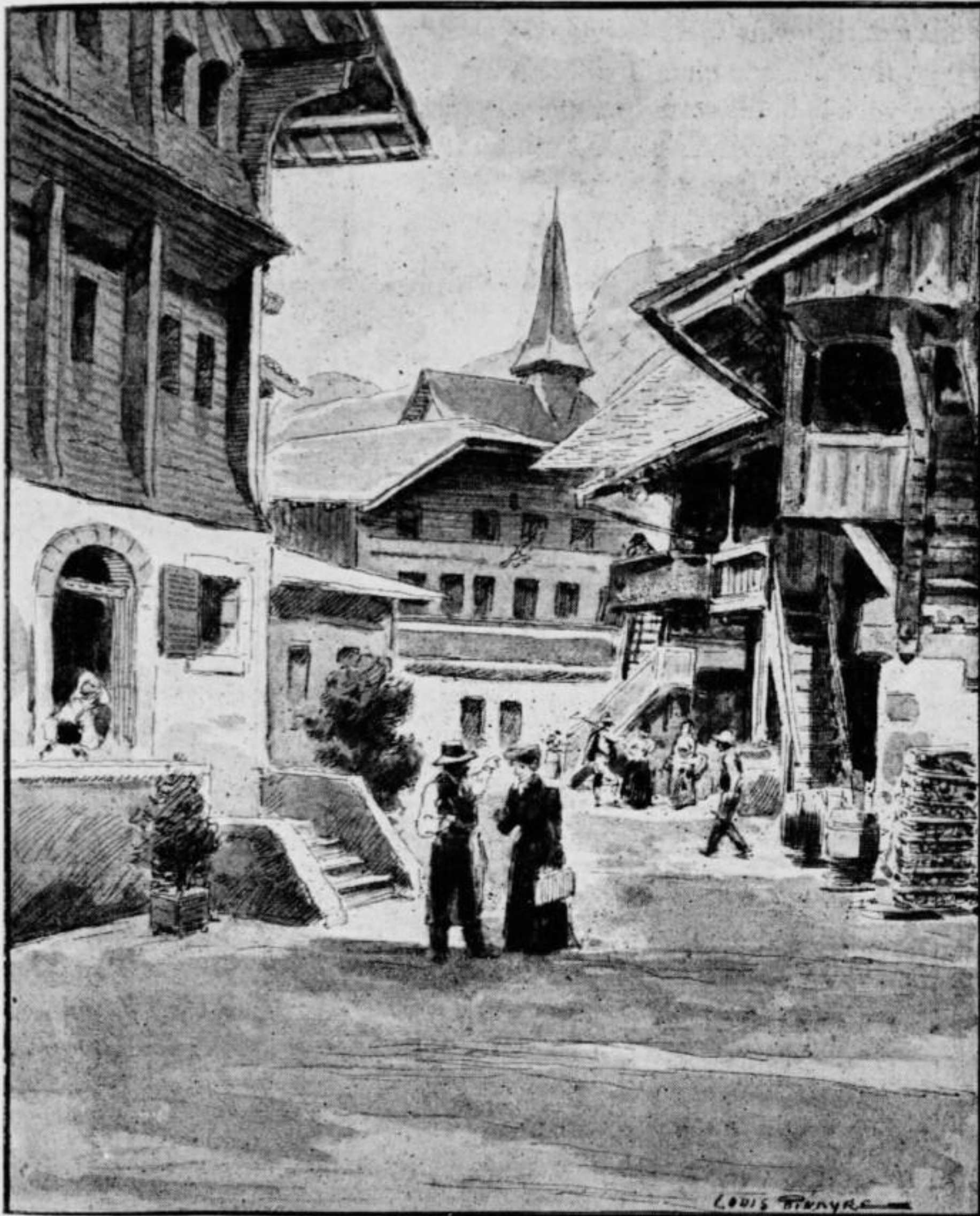
Voilà une tête qui ne me revient guère !... Ce qu'elle doit être mauvaise, cette femme-là !

Les souvenirs de Pascal ne le trompaient pas

C'était bien Léa Gaucher qui venait de passer en voiture à côté de lui...

Léa Gaucher, sa mère !

Léa Gaucher, la meurtrière d'Albert Fontaine.

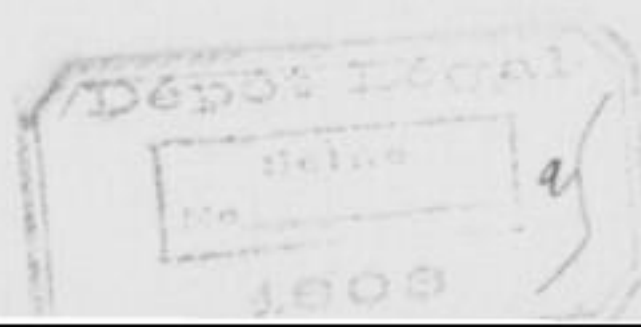


Et du geste, il désignait les habitations (page 199).

Pour la seconde fois depuis trois jours, le hasard mettait en présence la mère et le fils !...

Cette rencontre n'avait d'ailleurs, pour Pascal, aucune importance.

Il ne pouvait soupçonner quel rôle cette inconnue jouait dans



sa vie, et qu'elle fût justement la femme que, quelques heures auparavant, il jurait à Raymonde de retrouver.

Il rebroussa chemin après avoir allumé une cigarette et se dirigea vers le boulevard du Palais, pour aller dîner au coin du quai des Orfèvres, au restaurant Grison, où nos lecteurs ont fait sa connaissance, au début de ce récit.



XXVII

DE PARIS A GENTHOD

La nourrice de Germaine avait dit à Jeanne de Brueil :

— Je partirai demain pour Genthod.

Elle n'avait point retardé son départ et elle se dirigeait hâtivement vers la Suisse.

Après avoir assisté au jugement du sculpteur Georges Gauthier, victime de la plus épouvantable des erreurs judiciaires, payant pour elle le crime qu'elle avait longuement prémédité et lâchement commis, la misérable femme ne pensait plus qu'à retrouver l'enfant qu'elle voulait enrichir d'une partie du produit espéré de ce crime et par le nouveau qu'elle se proposait de perpétrer encore.

Ayant consulté l'Indicateur des chemins de fer, Léa avait appris qu'un train rapide, partant de Paris à sept heures du soir, arrivait le lendemain matin, à Genève, à dix heures quarante-trois.

Cette heure d'arrivée était propice à ses projets.

Elle aurait toute une demi-journée de disponible pour prendre auprès du maire de Genthod tous les renseignements qu'on lui promettait de lui faire connaître et de fournir elle-même de plus amples informations que celles qu'elle avait déjà données par lettre.

Si tout marchait à souhait, — comme elle l'espérait, — elle pourrait parfaitement repartir par un train de nuit et être de retour à Paris dans la matinée du lendemain de son départ.

Son absence ne serait donc que d'une journée et deux nuits.

C'est ce qu'elle avait promis à la mère de Germaine qui craignait que sa fille ne s'attristât de son éloignement prolongé.

En arrivant à la gare du P.-L.-M., Léa se fit délivrer un billet de première classe pour Genève.

Via Mâcon, Culoz, Bellegarde.

A sept heures précises, la vapeur l'emportait à toute vitesse vers Mâcon où elle montait dans un autre train se dirigeant vers la Suisse.

A partir de Mâcon, Léa Gaucher se trouva seule dans un compartiment.

Les yeux mi-clos, pelotonnée dans un coin, la mère du chanteur des rues Pascal songeait.

Mais l'odieuse créature n'avait pas qu'une seule pensée.

Le motif qui la conduisait en Suisse ne prédominait pas entièrement son esprit.

Cet esprit infernal, se dégageant de tout sentiment maternel, échafaudait pour l'avenir, avec un cynisme effrayant, toutes les péripéties du drame où Daniel Fontaine, le frère d'Albert, devait périr aussi.

Et l'implacable meurtrière souriait avec satisfaction à ses plans horribles.

Ce ne fut qu'à Bellegarde, où le train s'arrêtait pour la visite de la douane, qu'elle sortit brusquement de sa sanglante rêverie.

Après vingt-cinq minutes d'attente, employées à la visite scrupuleuse des bagages des voyageurs, à l'interrogatoire des agents garde-frontières, le rapide se remit en marche.

Depuis longtemps déjà le jour était venu.

La route qu'on avait suivie jusqu'alors, changea subitement d'aspect.

Aux tranchées mornes, aux vues sans horizon et sans intérêt, au milieu desquelles passait le convoi, marchant avec une vitesse de trente-neuf kilomètres à l'heure, succéda un paysage saisissant.

On pénétrait dans la vallée abrupte de la perte du Rhône qui coulait à trois cent mètres en contre-bas de la voie du chemin de fer, battant de ses flots rebondissants, tumultueux, bruyants, la base granitique des rocs superposés dont une brume bleuâtre, presque diaphane, couvrait les flancs en montant légèrement jusqu'à leurs sommets sur lesquels le soleil déversait une nappe d'or.

C'était fantastique, admirable.

A la vue de ces sites étranges, sévères, sauvages, donnant le sentiment de l'effroi, Léa ne put réprimer un mouvement d'admiration.

Cette nature tourmentée, convulsionnée, image de son âme, de son esprit et de son cœur, produisait sur elle un effet suggestif, et elle regarda avec joie se dérouler devant elle le panorama gigantesque qui stupéfiait les regards.

Un changement spontané se produisit.

Du clair on passait brusquement au noir.

Le train venait de s'engager sous le tunnel du Credo, d'une longueur de trois mille mètres.

En sortant du tunnel le panorama pittoresque réapparaissait sous une autre forme, brillamment éclairé, resplendissant.

A gauche, on apercevait le fort de l'Écluse, construit, taillé dans le roc sur les escarpements du Credo, ayant une altitude de quatre cent vingt-trois mètres au-dessus de la route de Collonges, et fermant la gorge ouverte par le Rhône, entre le mont Vuache et le Credo.

Pour qui l'a vu, ce site est inoubliable.

A Challex, on entre en Suisse.

Les côtes abruptes que l'on côtoyait disparaissent.

On traverse d'immenses plaines soigneusement cultivées au delà desquelles on aperçoit d'un côté le Jura; de l'autre, les monts Salèves et la chaîne du mont Blanc, couverte de neige.

Enfin, on arrive à Genève.

Le train stoppa à l'heure indiquée par l'horaire.

Léa Gaucher ne connaissait ni Genève ni ses environs; elle devait se renseigner.

Son bagage ne se composant, — comme nous l'avons dit, — que d'une petite valise, lui laissait toute la liberté de ses mouvements.

Aussitôt sur le quai de débarquement, elle s'adressa à un employé.

— Le village de Genthod est-il loin de Genève, monsieur? — lui demanda-t-elle.

— A six kilomètres, madame.

— Quels sont les moyens de communication?

— Les bateaux à vapeur et le chemin de fer.

— Mais, le plus direct?

— Le chemin de fer. Les bateaux à vapeur ont des départs peu fréquents.

— A quelle heure pourrais-je prendre un train pour Genthod?

L'employé consulta sa montre.

— Il est dix heures cinquante, madame. Vous ne pourrez profiter que du train de une heure et demie qui va de Genève à Lausanne.

— Pas avant?

— Pas avant, madame.

— Je vous remercie, monsieur, — dit Léa à l'employé complaisant.

Les employés des chemins de fer suisses sont généralement moins *grincheux* que les employés des chemins de fer français.

— J'ai tout le temps de prendre un peu de nourriture, — pensa la nourrice de Germaine de Brueil.

Elle quitta alors le quai et gagna la sortie où elle donna son billet de première, contrôlé à Bellegarde.

S'orientant assez facilement, elle descendit la rampe qui conduit du chemin de fer à la rue du Mont-Blanc et entra à l'hôtel de la gare situé au pied même de la rampe, auprès de la rue de Lausanne, au sud-ouest des Pâquis.

Léa se fit servir à déjeuner.

Quoique très préoccupée et malgré toute une nuit d'insomnie qui devait fatalement provoquer chez elle un peu de lassitude, la mère de Pascal mangea de bon appétit.

De complexion sèche, vigoureuse, d'un naturel intrépide, cette femme supportait avec insouciance toute fatigue.

L'heure du départ du train qui devait la conduire à Genthod, arriva.

Elle paya sa dépense et remonta vers la gare; se rendit à la salle des guichets, et là, renseignée de nouveau par un employé, se fit délivrer un ticket pour Genthod.

Cinq minutes après, elle s'installait dans un compartiment de premières de ces wagons suisses si merveilleusement confortables.

Le train se mit en marche, côtoyant, à deux cents mètres de distance, la route de Lausanne.

Il filait d'une allure assez lente.

On passa à mi-côte de Prégny, village au centre duquel, dominant le lac, s'élève le remarquable château de M^{me} la baronne J. Ad. de Rothschild.

En contre-bas, sur la route de Lausanne, charmant les regards, deux propriétés particulières :

La Perrière et Sècheron.

Sècheron ?

Villa merveilleuse, ombragée d'arbres centenaires, pleine de fleurs et de lumière et que baigne, au milieu d'un brise-lames en pierres de Meillerie, les eaux bleues et limpides du Léman.

Dans cette habitation, l'une des plus délicieuses qu'on rencontre sur les bords du lac, les maîtres vivent en patriarches, respectant, comme un culte, les vieilles coutumes de leurs ancêtres.

L'abondance y règne.

L'hospitalité y est des mieux entendue.

L'esprit de famille s'y maintient et s'y retrempe.

En un mot : un Eden.

Le train traversa le pont jeté sur le *Vengeron*, une petite rivière qui déverse ses eaux dans le lac, et on fit halte à Chambésy.

Une minute d'arrêt seulement et on repartit.

Quelques instants après, le train stoppait de nouveau.

Les employés crièrent en passant rapidement devant les portières des wagons.

— Genthod-Bellevue.

Léa Gaucher prit sa valise et descendit du compartiment où elle se trouvait.

Le train poursuivit sa route vers Versoix.

Genthod et Bellevue sont deux villages formant une seule commune ; celle de Genthod.

Bellevue se trouve situé sur le bord du lac, à deux cents mètres de la gare.

Genthod en est éloigné de cinq cents mètres environ et occupe le plateau d'une colline d'un agréable aspect.

Les deux villages réunis ne comptent que cinq cents feux.

En sortant de la gare, la nourrice de Germaine de Brueil se trouva sur une route au bord de laquelle s'élevait, en face d'elle, une maison dont le rez-de-chaussée était habité par un cafetier-restaureur dont la boutique portait pour enseigne :

Au rendez-vous de la station.

Le patron de l'établissement, guettant la sortie des voyageurs, se tenait sur le pas de sa porte.

Léa traversa la chaussée et vint à lui.

— La commune de Genthod, monsieur? — lui demanda-t-elle.

— Vous n'avez qu'à suivre le chemin sur lequel vous vous trouvez, madame.

C'est là !

Et du geste, il désignait les habitations dont les toits se montraient au milieu des arbres, sur le plateau de la colline.

— C'est bien là que se trouve la mairie ?

— La mairie de Genthod-Bellevue. Oui madame ; les deux villages n'en font qu'un et c'est à Genthod que sont réunis les services municipaux.

— A la mairie, je trouverai sans doute des employés?

— Il n'y a pas d'employés, madame.

Léa esquissa un geste de surprise.

Le cafetier-restaurateur poursuivit :

— Le secrétaire de M. le maire fait seul les écritures qui sont de fort peu d'importance.

— Le maire habite-t-il Genthod ?

— Parfaitement, madame. Mais, si c'est pour avoir des renseignements ou pour vous faire délivrer un acte civil, adressez-vous au bureau de poste.

— Au bureau de poste ?

— Le receveur est le secrétaire de M. le maire.

— M. Curgis...

— C'est bien cela, oui, madame.

— C'est M. le maire que je désirerais voir.

— Vous le trouverez certainement chez lui.

— Voulez-vous m'indiquer sa demeure ?

— Au bout du village. Une belle maison isolée, dans un grand jardin..., entre l'église et la mairie. Vous trouverez facilement.

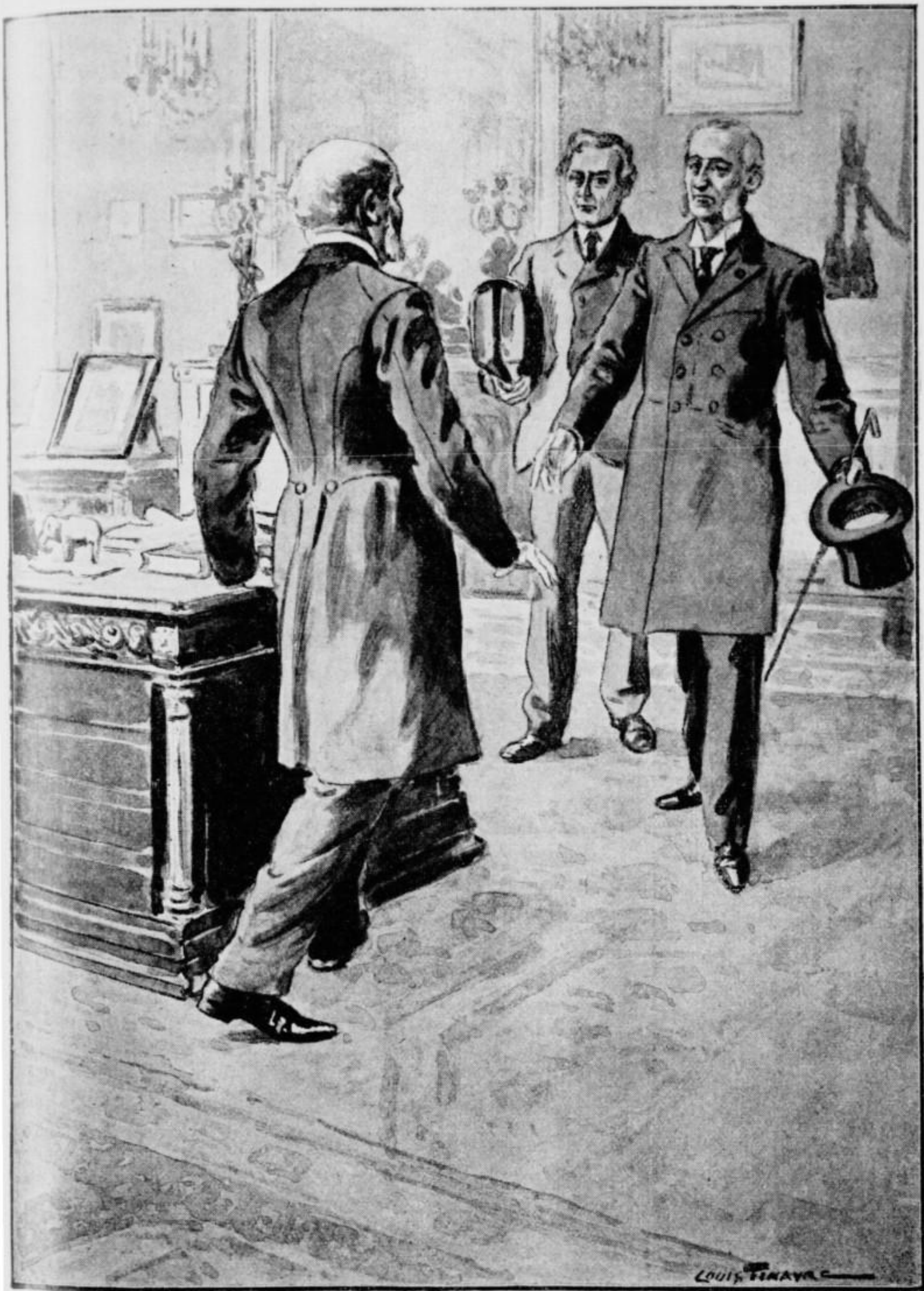
— Je vous remercie, monsieur.

— Du tout, madame... Ça n'en vaut pas la peine !

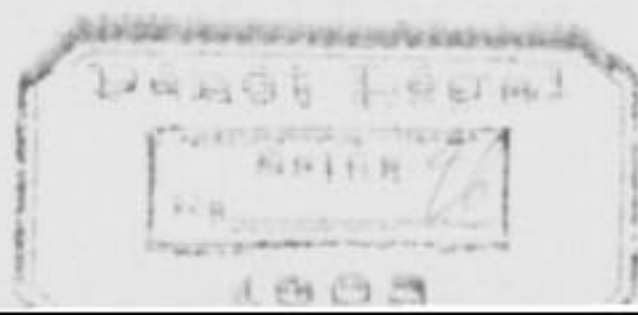
Munie des renseignements qu'on venait obligeamment de lui donner, la mère du chanteur des rues se dirigea vers le village de Genthod !

Nous la laissons suivre sa route et nous ramènerons nos lecteurs à Paris.





Morisset s'était levé pour les recevoir (page 206).



XXVIII

L'HOMME AUX CONJECTURES.

Pendant que le train qui emportait Léa Gaucher en Suisse franchissait les dernières stations qui le séparaient de son point terminus : Genève ; exacts au rendez-vous que leur avait donné M. Philippe Renaud pour se rendre rue Beaujon, chez M. Morisset qu'ils n'avaient pu voir la veille, Raymonde Gauthier, M^e Brunel, Roussillon et Pascal, pénétraient dans la demeure du président des assises.

Roussillon portait toujours sa serviette, bourrée, nous le savons, de toutes les pièces qu'il désirait mettre sous les yeux du procureur général.

Deux landaus fermés, retenus par l'inspecteur de la sûreté, stationnaient déjà depuis quelques minutes, au coin de la rue des Pyramides.

M. Renaud prévenu de l'arrivée de ceux qu'il attendait se hâta de les rejoindre.

Après quelques salutations et quelques mots vivement échangés, on partit pour la rue Beaujon.

Au début de ce récit nous avons indiqué brièvement les lignes principales du caractère du procureur général, Jules Morisset.

Ce magistrat était routinier, violent, acerbe, mordant toujours, souvent brutal, avec cela très méthodique et très entêté.

A côté de ces défauts il y en avait un autre qui les dominait tous : la vanité.

Orgueilleux comme un paon, Jules Morisset se croyait absolument infaillible.

Si grande était sa confiance dans sa clairvoyance et dans l'absolue rectitude de son jugement, qu'il n'admettait point la possibilité d'une erreur commise par lui, et qu'il ne revenait jamais sur une décision prise.

Agé seulement de cinquante et un ans, il avait fait un chemin

très rapide, s'était marié jeune et n'avait qu'un seul enfant, Adrien Morisset.

Le procureur général était riche par sa femme, sœur du juge d'instruction Roger Blanchard.

M^{me} Morisset, honnête personne, mais de caractère nonchalant et de médiocre intelligence, admettait, sans chercher à les comprendre, toutes les théories de son mari.

Elle allait beaucoup dans le monde, où le procureur général l'accompagnait volontiers, se croyant certain de briller au premier rang.

M. et M^{me} Morisset recevaient souvent et recevaient bien.

Leurs dîners jouissaient d'une réputation méritée.

Le magistrat était gourmand, connaisseur en bonnes choses, et son esprit étroit s'élargissait quand il s'agissait de composer un menu.

La cuisine et la cave de l'hôtel de la rue Beaujon pouvaient délier toute critique.

Morisset, aussitôt après son mariage, avait employé une partie de la dot de sa femme à acheter cet hôtel, vendu par expropriation pour une somme bien au-dessous de sa valeur, car il était vaste, confortable et supérieurement aménagé.

Le cabinet du magistrat se trouvait au premier étage.

Il offrait des dimensions imposantes et son ameublement se recommandait par un luxe sévère.

Bibliothèques, tableaux et bronzes, tout était irréprochable.

Morisset se complaisait dans ce cadre riche.

Quand il s'asseyait à son bureau pour travailler, il lui semblait que cette profusion de belles choses qui l'entouraient lui donnait des idées grandioses.

En cela, il se trompait.

Ses idées n'étaient point grandioses, elles n'étaient que méchantes.

A de rares exceptions près, ses actes d'accusation débordaient de fiel.

Nous prions nos lecteurs de nous accompagner à l'hôtel du procureur général.

On y déjeunait à onze heures et demie et on y dînait à huit heures précises, avec la ponctualité la plus rigoureuse.

Le magistrat se plaisait à citer ce vers du poème de la *Gastronomie*, de Berchoux :

Un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

Il avait, comme le président Renaud, quitté le Palais aussitôt après la séance de la cour d'assises, et il était rentré immédiatement chez lui pour en ressortir aussitôt afin de se rendre à Saint-Germain, très satisfait de l'affaire qui venait de terminer la session, et où il avait obtenu, par son réquisitoire foudroyant, la condamnation du prévenu au maximum.

Ce succès le consolait un peu d'avoir vu Georges Gauthier condamné seulement aux travaux forcés à perpétuité, quoiqu'il eût réclamé pour lui la peine de mort.

Ce n'est pas que Jules Morisset fût d'une nature particulièrement féroce, mais il mettait son amour-propre professionnel à obtenir toujours la condamnation réclamée.

Cela constituait pour lui le triomphe le plus enviable.

Le cabinet du procureur général était précédé d'un petit salon d'attente, s'ouvrant sur le large palier du premier étage de l'hôtel.

Morisset recevait beaucoup de visites. Les solliciteurs affluaient chez lui.

Ce vaniteux personnage aimait qu'on vint lui demander humblement sa toute-puissante protection.

Il se montrait volontiers bon prince et donnait de l'espoir aux quémandeurs, mais il tenait rarement ce qu'il avait promis.

— Avec beaucoup d'eau bénite de cour, j'entretiens ma popularité ! — se disait-il, car il se croyait populaire quand il n'était que redouté.

Neuf heures du matin venaient de sonner.

Le procureur général qui s'était levé beaucoup plus tard que de coutume, en entrant dans son cabinet, avait trouvé, déposée sur son bureau, une assez volumineuse correspondance arrivée la veille au soir et par le courrier du matin.

Il la dépouilla méthodiquement, jetant au panier les lettres sans importance, annotant et classant les autres.

Au moment où il achevait ce travail, on sonna à la porte de l'hôtel, et le concierge introduisit dans le vestibule un groupe de cinq personnes, parmi lesquelles se trouvaient le président Renaud et l'avocat Brunel.

Un coup de timbre appela le valet de chambre.

Il connaissait le président Renaud; aussi, à la question de celui-ci :

— M. le procureur général est-il visible ?

— Toujours pour monsieur le président, — répondit-il du ton le plus respectueux.

— Eh bien, annoncez-lui ma visite et celle de M. l'inspecteur de la sûreté Roussillon...

Les autres personnes qui m'accompagnent attendront que M. le procureur général les fasse appeler...

— Veuillez monter au premier, monsieur le président, ainsi que les personnes qui vous accompagnent.

Le petit groupe suivit le valet de chambre qui les introduisit dans le salon d'attente et qui, aussitôt après, entra dans le cabinet de son maître dont il referma derrière lui la double porte capitonnée.

Le président, s'adressant à M^{me} Gauthier, lui dit alors :

— Vous voudrez bien, madame, ainsi que M^e Brunel et M. Pascal, attendre pour entrer le moment que je jugerai opportun...

Nous allons faire le siège d'une véritable bastille...

Vous viendrez me prêter main-forte pour qu'elle se rende à merci.

Tandis que le président parlait ainsi dans le salon d'attente, le valet de chambre disait à son maître :

— M. le président Renaud, accompagné d'un inspecteur de la sûreté, demande à être reçu par Monsieur.

— Hein ? quoi ? Qu'est-ce que c'est ? — s'écria Morisset qui, préoccupé, croyait avoir mal entendu.

Le valet de chambre répéta.

— Tiens ! Tiens ! — murmura le magistrat — voilà une visite que je n'attendais guère... Qu'est-ce que cela signifie ?

— Dois-je introduire ces messieurs ?

— Oui, certes !

Le domestique fit entrer les deux personnes annoncées.

Morisset s'était levé pour les recevoir.

Il alla au-devant de M. Renaud et lui tendit la main en disant :

— Mon cher président, soyez le bienvenu...

Que! que soit le motif de votre visite, elle est pour moi une joie et un honneur, mais je vous avoue qu'elle m'intrigue.

— Le motif de ma visite est grave, mon cher procureur général, — répliqua le magistrat, — je viens vous entretenir d'une affaire de haute importance.

— Affaire qui motive la présence de M. Roussillon, *l'homme aux conjectures*, comme nous avons l'habitude de l'appeler au Palais... — fit Morisset avec un sourire moqueur.

— Précisément, — dit M. Renaud.

Roussillon, piqué au vif par l'observation malveillante qui venait d'accueillir son entrée, crut devoir la relever.

— L'homme aux conjectures, oui, monsieur le procureur général, — fit-il d'un ton très doux, — mais permettez-moi de vous rappeler que mes *conjectures* ont souvent servi à éclairer la justice...

— Et souvent aussi à l'égarer...

— Je suis homme, et tout homme est sujet à l'erreur, mais j'ai toujours agi loyalement, sans parti pris, me dégageant de toute idée préconçue.

Si parfois on a déclaré que mes conjectures et mes hypothèses étaient absurdes, c'est qu'on refusait de les étudier sérieusement avec moi, de les discuter, et d'en extraire la part de vérité qu'elles contenaient.

— Peste, monsieur Roussillon, comme vous prenez la mouche!!
— dit le procureur général en riant. — Croyez bien que je n'ai pas eu le moins du monde l'intention de vous blesser...

Je vous sais tout dévoué à votre mandat, et vous avez souvent fait preuve de vigueur, de courage et de clairvoyance.

Vous êtes un convaincu, très indépendant parce que votre petite fortune personnelle vous permet de ne point agir en vue du salaire...

Au besoin vous travailleriez pour l'honneur!

— Et je m'en fais gloire, monsieur le procureur général.

— Je vous approuve, mais votre indépendance vous rend un peu trop fantaisiste, trop content de vous et entêté... Vous voulez toujours avoir raison...

— Oui, quand j'ai des preuves à l'appui de ce que j'affirme...

— Vous ne les avez pas toujours, ces preuves, et vous vous figurez les avoir...

— Il est facile de les nier pour ne pas suivre mes indications.

— Quand vos indications n'ont pas le sens commun, l'instruction fait bien de ne pas vouloir les suivre, car elles l'entraîneraient à commettre les pires erreurs. Il faut presque toujours se défier des rapports de police!...

— Vous croyez?

— Oui. Ainsi, tenez, dans l'affaire de l'avenue Daumesnil que nous avons jugée hier, si on avait tenu compte de vos hypothèses

de haute fantaisie, l'accusé Georges Gauthier, ce misérable, ce lâche assassin de son ami, eût été acquitté.

J'aurais dû moi-même abandonner l'accusation; et le criminel serait libre, chose monstrueuse!...

Le jury ne s'est pas laissé abuser, mais il s'est montré trop clément en admettant l'existence de circonstances atténuantes, ce qui n'a point permis à notre cher président d'appliquer à ce grand coupable la peine de mort qu'il méritait!

— C'est précisément cette affaire qui motive notre présence chez vous, mon cher procureur général... — dit le président.





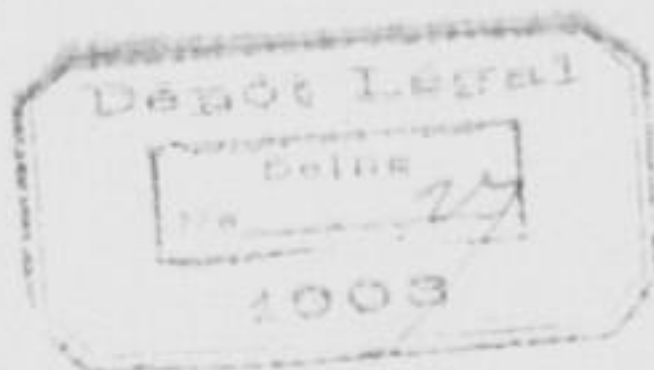
Une femme ! répéta Morisset stupéfait (page 212).

XXIX

VOYONS VOS PREUVES !!

Ces paroles produisirent un véritable coup de théâtre.
Morisset bondit.

— L'affaire Georges Gauthier !! — s'écria-t-il avec stupeur.



— Oui, — répliqua le président.

— L'affaire jugée hier!!

— Oui.

— Je me demande en quoi cette affaire, qui a eu son dénouement et qui ne pourrait revivre que par un pourvoi en cassation du condamné, pourvoi qui serait rejeté, aucun vice de forme n'en motivant l'admission, je me demande, dis-je, en quoi cette affaire peut vous intéresser et pour quel motif vous venez m'en parler...

— Parce que l'affaire dont je veux vous entretenir, et qui s'y rattache, est excessivement grave...

— Vous m'intriguez beaucoup...

— Mon cher procureur général, je crois vous bien connaître, et j'ai la certitude que vous tenez avant tout au calme de votre conscience.

Si un doute naissait dans votre esprit au sujet de la justice d'une condamnation provoquée par votre éloquence, ce serait pour vous le sujet d'un chagrin profond, d'une douleur inguérissable...

— Certes, vous me jugez bien, et je vous en remercie!!

Oui, je tiens au calme de ma conscience plus qu'à toute chose au monde et plus qu'à ma vie!!

Heureusement cette conscience me dit que j'ai toujours mis ce qu'on veut bien appeler mon talent au service de la vérité et de la justice!!

— Cela, tout le monde le proclame, mais vous admettez bien que les magistrats, n'étant que des hommes, sont sujets à l'erreur comme les autres hommes.

— Non! — répondit sèchement le procureur général.

— Comment, non?...

— Je m'explique :

Si le magistrat étudie sagement, longuement, avec esprit d'équité et de logique, la cause dans laquelle il va avoir à intervenir, s'il a pesé le pour et le contre, sans parti pris, il ne doit pas se tromper, il ne peut pas se tromper... il ne se trompe jamais!...

— *Jamais* est un mot terrible!

— Je le répète.

— Il faut être bien sûr de soi pour oser le prononcer...

— En thèse générale, oui, peut-être. Mais, dans le cas qui nous occupe, je le maintiens...

— Combien d'exemples pris dans le passé pourraient vous donner tort!

— Ces exemples ne me touchent pas !

Et, d'ailleurs, que prouvent-ils ?

L'incapacité ou l'incurie de quelques magistrats indignes de ce nom !

Je parle pour moi, je suis sûr de moi !...

Ni dans mon passé, ni dans mon présent, il ne serait possible de relever une erreur !

C'est ce qui fait mon orgueil et ma force !

— Si je vous affirmais qu'hier, à la séance de la cour d'assises, la plus monstrueuse des erreurs a été commise?... Une erreur qui équivaut à un crime ?

— Je ne le croirais pas...

— Si je venais vous le prouver ?

— Je dirais : « Voyons vos preuves... »

— Quand je les aurai mises sous vos yeux, lumineuses, irréfutables, me croirez-vous ?

La voix grave, presque solennelle, l'attitude résolue du président Renaud en imposaient quelque peu à Morisset, mais étant donnée sa nature vaniteuse, sa confiance sans limites en lui-même et en ses lumières, il ne pouvait admettre aucune erreur.

Il eut un ricanement.

— Vous allez m'apporter des preuves conjecturales, reposant sur les hypothèses de M. Roussillon ! — répliqua-t-il ensuite.

Elles ne me convaincront point.

L'inspecteur de la sûreté ne broncha pas.

Le président reprit, sans se départir de son calme :

— Je ne me suis jamais fait le complice d'une conjecture ou d'une hypothèse, mon cher procureur général.

Dans le doute, je m'abstiens, mais quand j'ai une conviction, lorsque la vérité se montre à moi rayonnante, je l'admets, je la proclame sans hésiter, même s'il faut reconnaître que j'ai commis une lourde erreur, et me donner à moi-même un démenti !

Si infatué de lui-même que fût Morisset, il lui fallut bien se dire que le président ne parlerait point avec cette assurance s'il n'avait dans les mains une arme redoutable.

— Vous m'intriguez de plus en plus !... fit-il avec une légèreté de commande.

Donnez-moi le mot de l'énigme... — Allez-vous, comme M^e Brunel, plaider *non coupable* pour Georges Gauthier ?

— Je ne viens pas plaider, je viens prouver.

— L'innocence du condamné?

— Oui.

— Et cette preuve?

— Résulte du témoignage d'un homme qui a été témoin du crime...

— Et qui ne l'a pas dénoncé à la justice! — s'écria le procureur général.

— Il l'a dénoncé, mais trop tard.

— Et cet homme connaît l'assassin?

— Il l'a vu.

— C'est lui qui le dit...

— Pourquoi le dirait-il si ce n'était pas vrai?

— Raisonnement inadmissible...

Cet homme peut avoir des motifs ignorés de vous qui le poussent au mensonge... — Mais enfin où ses dires conduisent-ils?

Ce fut Roussillon qui prit la parole.

— A vous convaincre, monsieur le procureur général, — fit-il — que la plus grande partie de ce qu'on appelle railleusement *mes hypothèses* n'étaient pas des rêveries; que le ciseau de sculpteur qui a frappé M. Albert Fontaine n'était pas tenu par la main de Georges Gauthier, à qui on l'avait volé, ainsi que le bouton de manchette trouvé près du cadavre...

Pour la première fois le haut magistrat parut éprouver un peu d'étonnement et quelque curiosité.

— Qui donc tenait le ciseau? qui donc a frappé? — demandait-il.

— Une femme.

— Une femme! répéta Morisset stupéfait.

— Oui, et cette femme pourrait être celle dont parle une lettre trouvée sur M. Albert Fontaine et signée *Louis*.

Cette lettre, que l'on croyait adressée à Albert Fontaine, l'avait été réellement à Georges Gauthier, et ce nom de *Louis* était le nom d'un valet de chambre renvoyé par lui, le complice probablement de celle qui a frappé M. Fontaine et qui sans doute tenait de lui le ciseau et le bouton de manchette volés chez le sculpteur pour le compromettre.

« J'avais signalé avec insistance dans mon rapport ce domestique mis à la porte.

« On ne s'est pas occupé de lui.

« Le juge d'instruction, hypnotisé par l'idée préconçue que

Georges Gauthier était coupable, a rejeté, de parti pris, toutes mes hypothèses qui, selon lui, n'avaient pas le sens commun.

« De l'erreur du juge d'instruction vient la vôtre, monsieur le procureur général.

« Pardonnez-moi la rudesse, je dirais même volontiers la brutalité de mon langage... mais je vous dois la vérité.

Je vous la dis franchement, et je suis prêt à vous expliquer bien d'autres choses obscures, afin d'éclairer votre conscience.

Morisset eut un froncement de sourcils, traduisant la préoccupation que lui causait ce que venaient de lui dire le président Renaud et l'inspecteur de la sûreté.

Cependant il était loin de se sentir, et surtout de s'avouer vaincu.

— Mais — fit-il au bout d'un instant — nous sommes encore en pleine hypothèse!

Qui vous prouve que la lettre trouvée dans le portefeuille de M. Albert Fontaine avait été adressée, non à lui, mais à Georges Gauthier?

— Le témoin qui a vu commettre le crime a entendu les paroles échangées entre le statuaire et son ami, — répliqua Roussillon.

— Ce témoin arrivé après coup, quand l'affaire est jugée? — fit avec un agacement visible le procureur général.

Le président Renaud intervint.

— Certes — dit-il — il arrive trop tard, ce qui est un grand malheur; mais son témoignage n'en mérite pas moins toute votre attention, comme il a attiré toute la mienne!

J'affirme que nous sommes en présence d'une déplorable erreur judiciaire.

Notre devoir d'honnêtes gens est de la réparer!

Morisset voulait lutter encore.

— Assurément — répondit-il. — Ce sera notre devoir, si cette erreur existe, si le témoin est sérieux, si vous n'êtes abusés ni l'un ni l'autre au sujet de ce témoignage arrivé si tardivement... — tout cela est à voir.

M^e Brunel, l'avocat du condamné, est-il instruit de ce que vous venez de m'apprendre?

— Oui.

— Alors il a dû s'entendre avec son client au sujet des mesures à prendre...

— Il attend que vous daigniez lui donner un conseil...

— Lui donner un conseil ! Moi ! — s'écria le procureur général.
— Il ose se permettre de compter sur votre haute bienveillance...
— M^e Brunel est un avocat beaucoup trop habile et beaucoup trop expérimenté pour ne pas savoir ce qu'il doit faire !

Il connaît le Code et la procédure aussi bien que moi, et n'a nul besoin de mes conseils pour agir de concert avec M. Gauthier.

— M^e Brunel ne prendra aucune détermination sans vous avoir consulté, monsieur le procureur général. — insista le président.

— Mais, enfin, pourquoi cela ?

— Parce qu'il se présente une très grande difficulté...

— Laquelle ?

— L'avocat de Georges Gauthier vous l'expliquera lui-même.

— Eh bien ! qu'il vienne, — je l'entendrai.

— Il est ici... dans la pièce voisine, attendant le moment où vous voudrez bien lui faire l'honneur de le recevoir.

Le procureur général fronça les sourcils de nouveau.

— Vous me cachez quelque chose, messieurs, — dit-il d'un ton rogue — il y a là une énigme dont j'espère que M^e Brunel va me donner le mot.

Il allait frapper sur un timbre et donner l'ordre à son valet de chambre de faire entrer l'avocat, mais Roussillon ne lui en laissa pas le temps.

D'un bond il atteignit la porte du salon d'attente, l'ouvrit et prononça ces mots :

— M. le procureur général attend M^e Brunel.

L'avocat parut aussitôt.

Roussillon referma la porte derrière lui et revint reprendre sa place.

Le haut magistrat, se départant de sa raideur habituelle, fit un pas à la rencontre du défenseur de Georges Gauthier, et lui tendit la main en lui disant, avec un sourire tout dépaysé sur ses lèvres minces :

— Cher maître, vous faites partie d'un complot dont je ne saisis pas le sens et le but...

On m'affirme que vous désirez prendre mes conseils au sujet d'une affaire très simple et dont la marche est tout indiquée. — Un témoignage tardif, dont je n'ai pas à discuter la valeur, apporterait un fait nouveau, appuyé sur des preuves matérielles, et duquel il résulterait qu'une erreur judiciaire a été commise hier...

Remarquez que, pour ma part, je n'en crois rien, et que je me

place pour un instant à votre point de vue... — Eh bien, mais si les choses sont ainsi que vous le dites, la Cour de cassation admettra le pourvoi du condamné.

Ce pourvoi n'est-il pas encore signé?... On me parle d'une difficulté...

— En effet, monsieur le procureur général, une difficulté que seul vous pouvez aplanir...

— Laquelle?

— M. Gauthier est dans l'impossibilité de signer son pourvoi...

— Dans l'impossibilité! — Pourquoi? je ne comprends pas...

— En s'entendant condamner aux travaux forcés à perpétuité, M. Gauthier a subi une crise effroyable...

— Oui... Oui... une attaque de nerfs.

— Non, la révolte de tout son être contre la condamnation injuste!

La violence du choc a ébranlé le cerveau.

Georges Gauthier est fou!...

Le procureur général pâlit.

— Fou!... — s'écria-t-il avec une visible épouvante. — Est-ce possible?

— Ce n'est que trop vrai! — répliqua M^e Brunel. — Comprenez-vous, maintenant, toute l'étendue du malheur causé par la condamnation de cet innocent? Comprenez-vous le désespoir de cette pauvre honnête femme qui porte, à cette heure, un nom déshonoré, de cette mère qui voit l'avenir de son enfant perdu, car on n'épouse pas la fille d'un forçat!...

Nous avons osé compter sur vous, monsieur le procureur général, pour l'œuvre de justice et de réparation!...



XXX

L'HONNEUR DE LA MAGISTRATURE

Le magistrat fit un geste vague.

Il avait perdu toute sa hautaine assurance et semblait atterré.

L'avocat poursuivit :

— Dans cette situation, Georges Gauthier ne peut signer son pourvoi en cassation...

— Mais, — murmura le procureur général, — sa femme, légalement, devient sa tutrice.

— Oui, quand un arrêt du tribunal civil lui aura conféré la tutelle.

— Elle pourra alors demander la revision du procès.

— Quand ?

Dans deux mois, dans trois mois, dans six mois peut-être, quand la condamnation du malheureux statuaire sera gravée d'une manière ineffaçable dans toutes les mémoires.

La revision tardive passerait alors presque inaperçue, elle n'effacerait point entièrement la tache, elle ne rendrait pas au nom flétri son éclat immaculé...

Non, monsieur le procureur général, ce n'est pas cela qu'il faut faire, ce n'est pas cela que vous voudrez.

L'erreur judiciaire est indiscutable.

Le témoignage qui la démontre n'est pas de ceux qu'on puisse dédaigner ou contester.

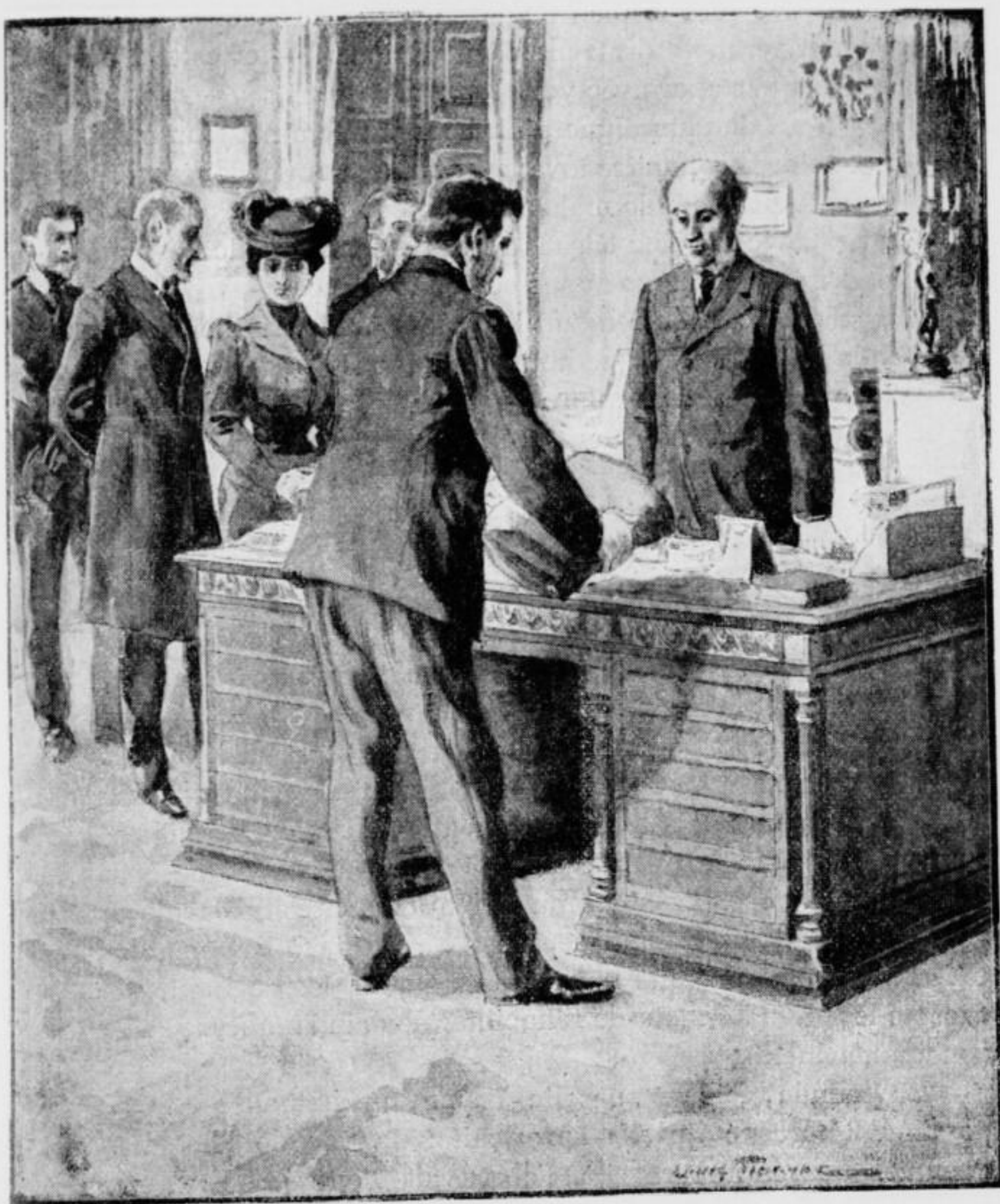
L'enquête de l'inspecteur Roussillon avait fait soupçonner la vérité que le témoignage tardif affirme et rend lumineuse...

Heureusement il est temps encore de réparer en partie et vous seul le pouvez...

La figure de Morisset faisait peine à voir tant elle était décomposée.

— Moi, — balbutia-t-il.

M^e Brunel continua :

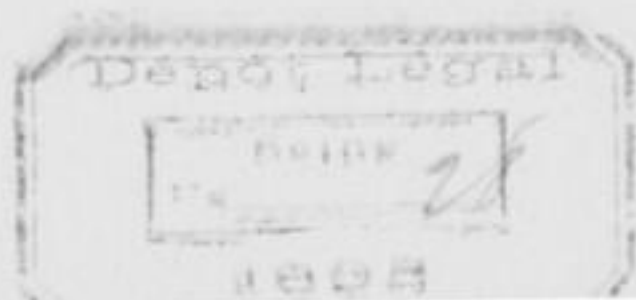


Roussillon déposa sur le bureau du magistrat la serviette de cuir bourrée de paperasses... (page 223).

— Que le ministère public se pourvoie en cassation, c'est son droit, et, dans les circonstances présentes, c'est aussi son devoir étroit.

Le motif de votre pourvoi sera l'erreur commise par vous...

— Reconnaître l'erreur! Désavouer ce que j'ai fait! — s'écria Morisset chez qui la nature orgueilleuse reprenait le dessus.



— Mais ce sera la plus noble de toutes les tâches, mon cher procureur général, — dit le président Renaud, — et cette tâche, je suis prêt à la partager avec vous !...

Qu'y a-t-il de plus digne d'un honnête homme, d'un magistrat intègre, que de reconnaître loyalement une erreur et de réparer, dans la mesure du possible, le mal causé par cette erreur ?

Signez le pourvoi en basant votre demande sur le fait nouveau dont hier seulement nous avons eu connaissance.

En faisant cela, en rendant l'honneur à une famille, c'est l'honneur de la magistrature que nous défendons !

Votre conduite sera approuvée, admirée, et vous placera plus haut dans l'estime des gens dont l'estime a du prix, que les nombreux et éloquents réquisitoires prononcés par vous !

— Cela ne se serait jamais vu ! — fit Jules Morisset, fort ébranlé, mais résistant encore.

— Cela doublera l'étonnement et l'admiration causés par une démarche si belle et si inattendue !

M^e Brunel s'était dirigé vers la porte du salon d'attente.

Il l'ouvrit et fit un signe.

M^{me} Gauthier parut alors, accompagnée de Pascal.

Le procureur général avait suivi du regard l'avocat.

Quand il aperçut la jeune femme que la veille, en pleine séance de la cour d'assises, il avait insultée, calomniée, traînée dans la boue, il ne put réprimer un mouvement de honte et d'effroi.

— Venez, venez, madame, — dit M^e Brunel à Raymonde, — et unissez votre prière aux nôtres pour que M. le procureur général accepte le grand honneur de réhabiliter demain l'innocent qu'il a fait condamner hier !

Raymonde, faisant sur elle-même, un immense effort pour dominer l'horreur qu'elle éprouvait à la vue de l'homme qui, quelques heures auparavant, l'abreuvait d'outrages et demandait la mort de son mari, tendit vers lui ses mains suppliantes.

— J'oublierai tout ce que vous m'avez fait souffrir, monsieur — dit-elle d'une voix émue et cependant distincte — si vous consentez à signer le recours en cassation que mon infortuné mari ne peut plus signer... C'est une œuvre de justice que vous ferez, monsieur !

Dieu seul est infailible !

Vous avez été trompé par de fausses apparences et tout autre sans doute, à votre place, l'aurait été comme vous...

Un témoignage inattendu apporte aujourd'hui la lumière...

— En reconnaissant votre erreur, en la proclamant bien haut, — ce qu'une intelligence étroite hésiterait à faire — vous grandirez dans votre esprit et dans l'esprit de tous !

Je vous en supplie, monsieur, je vous le demande à genoux, — continua la jeune femme avec une animation croissante, — faites tout pour nous rendre l'honneur !... Une fois l'honneur rendu, mon mari retrouvera la raison !...

C'est à vous seul que nous devons ce miracle. Vous serez devenu notre bon génie et nous vous en aurons, je vous le jure, une reconnaissance éternelle !!

Raymonde fléchissait les genoux devant le magistrat.

Celui-ci l'empêcha de s'agenouiller.

Un revirement s'était fait dans son esprit.

Il venait de se dire :

— Cet acte inattendu, stupéfiant, peut, en effet, me servir de piédestal !

Puis, tout haut, et d'une voix méconnaissable, car elle était presque paternelle :

— Relevez-vous, madame, et ne doutez pas de moi !

J'ai consacré ma vie au triomphe de la vérité !... J'userai de mon droit, je ferai mon devoir de magistrat intègre !

Si je me suis trompé, ou plutôt si j'ai été trompé, tout autre l'aurait été comme moi.

L'accusation avait dans les mains des preuves qui semblaient accablantes, en face desquelles la défense était désarmée...

Aujourd'hui vous produisez un témoin dont la déposition change la face des choses...

Je signerai le pourvoi en cassation...

Morisset poursuivit, en désignant Pascal :

— C'est sans doute monsieur qui est le témoin dont la déposition, si elle n'avait été si tardive, eût empêché une erreur judiciaire...

— Oui, monsieur le procureur général — répondit Roussillon. — C'est à moi que M. Pascal a fait ses révélations après avoir entendu le prononcé du jugement. S'il ne les a pas faites plus tôt, c'est qu'il croyait à un acquittement.

— Approchez, — dit Morisset au chanteur des rues. — Expliquez-moi dans quelles conditions vous avez été témoin du crime de

l'avenue Daumesnil, et n'omettez rien, absolument rien, de ce que vous avez vu et entendu.

Pascal s'avança sans hésiter et, pour la cinquième fois depuis quarante-huit heures, commença le récit qu'il avait fait à Rousillon, à M^e Brunel, à M^{me} Gauthier et au président Renaud.

Le procureur général l'écoutait avec attention, et, quand il eut terminé, lui demanda :

— Vous avez bien vu la femme ?

— Oui, monsieur.

— Pourriez-vous la reconnaître ?

— Oh ! cela, non, par exemple ! Quoique la nuit ne fût pas très obscure, il m'était impossible de distinguer ses traits.

— Voilà qui est bien regrettable !

Rousillon intervint.

— Monsieur le procureur général, — dit-il, — permettez-moi d'appeler votre attention sur la femme dont parle la lettre du valet de chambre Louis, trouvée dans le portefeuille de M. Albert Fontaine.

— Rien ne démontre que ce soit cette femme qui ait commis le crime... répliqua Morisset.

— C'est vrai, mais il y a des chances. On peut retrouver ce Louis et obtenir l'aveu que le ciseau de sculpteur, instrument de l'assassinat, a été volé par lui à son maître et donné à cette femme.

— D'accord ! Mais qui se chargera de le retrouver ce Louis ? — fit le magistrat.

Rousillon allait répondre.

M^{me} Gauthier ne lui en laissa pas le temps.

— Moi, monsieur le procureur général, — s'écria-t-elle.

— Vous, madame ! — répéta-t-il avec surprise.

— Oui, moi ! — Si l'on m'autorise à me travestir, je me ferai policière pour travailler à la réhabilitation de mon mari.

— Et madame sera pour moi un précieux auxiliaire, car elle a sur moi le grand avantage de connaître l'homme en question.

Pendant que la Cour de cassation statuera sur le pourvoi, et pendant la nouvelle instruction qui devra suivre le renvoi devant une autre cour, nous aurons le temps de chercher et de découvrir la vraie coupable, et je vous jure que nous vous apporterons, non pas des hypothèses, mais une certitude !

Le procureur général se recueillit pendant quelques secondes, puis s'adressant à M^{me} Gauthier :

— Vous aurez, madame, l'autorisation que vous désirez, et cela sans le moindre retard...

J'espère que sous la direction habile de M. Roussillon vous arriverez au but que vous vous proposez d'atteindre et j'en serai heureux, car le témoignage de M. Pascal, déclarant qu'il a vu une femme frapper M. Fontaine, mais qu'il serait hors d'état de reconnaître cette femme, pourrait sembler insuffisant à la nouvelle cour devant laquelle viendra l'affaire...

La tâche que vous vous imposez sera lourde, car Louis, s'il faut en croire sa lettre, doit être parti pour l'Amérique.

— On ira en Amérique s'il le faut, — répliqua Roussillon, — mais j'ai la conviction que l'homme n'est point parti; il devait avoir inventé ce mensonge pour tirer de l'argent à M. Gauthier.

Les paroles dites à ce sujet par Albert Fontaine à son ami, et que Pascal a entendues, devaient être l'expression de la vérité...

— Ce Louis ne s'est point présenté à la poste le jour qu'il indiquait?

— Non, monsieur, et cela se comprend facilement.

Ayant appris le lundi — ce qui n'est pas douteux — l'arrestation de M. Gauthier, il aura trouvé inutile d'aller réclamer une lettre qui ne pouvait venir...

— Mais pourquoi, s'il attendait cette lettre dans le commencement de la semaine, la femme que semble viser la lettre de Louis aurait-elle frappé M. Fontaine le dimanche, en laissant sur le théâtre du crime les objets qui ont désigné M. Gauthier comme étant le criminel?

Il y a là un point qui me semble singulièrement obscur.

Dans quel but frapper l'un en compromettant l'autre? — Ou on en voulait aux deux personnes, et on voulait les perdre toutes les deux, ou on voulait seulement au banquier, et alors on pouvait le tuer sans compromettre le sculpteur... — Si, au contraire, on voulait perdre Georges Gauthier, pourquoi tuer l'autre?

— Là est, en effet, le mystère, monsieur le procureur général — répondit Roussillon, — et c'est de ce mystère que nous arracherons le voile.

— C'est à cela que doivent tendre tous vos efforts. — Découvrir le mobile du crime, ou plutôt du double crime, puisque l'assassin, en frappant M. Fontaine, perdait sciemment M. Gauthier, — j'espère que, quand vous aurez trouvé, M. Gauthier sera en état de répondre aux questions qu'on lui posera.

— Et, s'il ne l'était pas encore ? — demanda Raymonde anxieuse.

— Ce serait très gênant pour la nouvelle instruction, mais on s'arrangerait de manière à passer outre... — Je ferai ce qu'il faudra pour cela.

Où est en ce moment M. Gauthier ?

— A l'infirmerie de la Conciergerie — répondit l'avocat Brunel.

— Le directeur a dû réclamer son transport dans une maison d'aliénés ?

— Sur mon instante prière, il a consenti à ne pas formuler immédiatement cette demande, M^{me} Gauthier devant présenter une requête à M. le procureur de la République, afin d'obtenir l'autorisation de faire interner son mari dans une maison de santé particulière où il recevra les soins d'un spécialiste.

— J'approuve ce projet — dit le procureur général en prenant un crayon sur son bureau.

Puis s'adressant à Raymonde :

— Avez-vous fait choix, madame, de l'asile où vous désirez que votre mari soit conduit ?

— J'ai pensé à la maison du docteur Verdier.

— A Brévannes ?

— Oui, monsieur.

— Le docteur Verdier est un spécialiste éminent dont la grande réputation pour le traitement des maladies mentales est bien méritée. — Vous aurez raison, madame, de lui accorder votre confiance.

Morisset écrivit sur un bloc-notes le nom du directeur de la maison de santé désignée par la jeune femme, et il ajouta :

— Ne présentez aucune requête, madame, je me charge de tout et je verrai aujourd'hui ou demain le procureur de la République.

Raymonde remercia le magistrat de son intervention.

Il reprit :

— Venez me trouver ici avec M^e Brunel, demain, à cinq heures du soir, je vous remettrai l'autorisation dont vous avez besoin.

Puis se tournant vers l'inspecteur de la sûreté :

— Monsieur Roussillon, — lui dit-il, — vous êtes un homme méthodique, je le sais.

Je sais aussi que vous collectionnez, dans votre logis de la rue Delambre, des documents précieux, la copie de vos rapports sur

toutes les enquêtes qui vous sont confiées, ou dans lesquelles vous avez à intervenir.

Vous devez avoir, j'en suis convaincu, le duplicata de toutes les pièces relatives au crime de l'avenue Daumesnil, fournies par vous à mon beau-frère le juge d'instruction Blanchard, et sans doute des pièces à conviction refusées par lui comme étant dépourvues de toute importance... — Est-ce que je me trompe?

— Non, monsieur le procureur général.

— Je vous prierai de mettre à ma disposition toutes ces pièces.

Il faut que je refasse moi-même l'instruction pour motiver solidement mon pourvoi en cassation.

Roussillon déposa sur le bureau du magistrat la serviette de cuir bourrée de paperasses dont il ne se séparait pas depuis la veille.

— Toutes les pièces sont là-dedans, — dit-il.

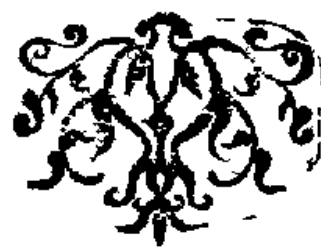
— Laissez-les-moi.

L'inspecteur tira de sa serviette la chemise de fort papier renfermant tout ce qui avait trait à l'affaire Gauthier.

— Il m'en reste un duplicata à la maison... — dit-il.

Et il ajouta, en plaçant sur le dossier le petit carton que nous avons signalé :

— Dans ce carton vous trouverez les pièces à conviction dédaignées par M. le juge d'instruction.



XXXI

ICI L'ON DANSE!

— Quelles sont ces pièces? — demanda le procureur général.

— Boîte d'allumettes tisons à laquelle il en manque deux, — répondit Roussillon, — les deux tisons allumés par Albert Fontaine pour enflammer son cigare, et retrouvés par moi sur le lieu du crime, plus une épingle à cheveux de femme, épingle qui m'intriguait beaucoup, car, avant la révélation de M. Pascal, je n'avais pas pensé, je l'avoue, à trouver une femme dans l'affaire.

Cette épingle peut nous servir un jour... — Je prierai monsieur le procureur général de vouloir bien la tenir à ma disposition quand j'en aurai besoin pour mes recherches...

— Je vous la remettrai aussitôt que vous me la réclamerez.

Il me faut aussi, écrit, le récit de M. Pascal.

— Vous le trouverez, monsieur le procureur général, dans les pièces que je vous laisse ..

— Ecrit par M. Pascal lui-même?

— Non, par moi.

— J'ai besoin de son témoignage écrit et signé par lui, et cela dans le plus bref délai...

Demain avant midi, si c'est possible.

— Demain, avant midi, j'aurai écrit et signé ma déposition, — dit Pascal.

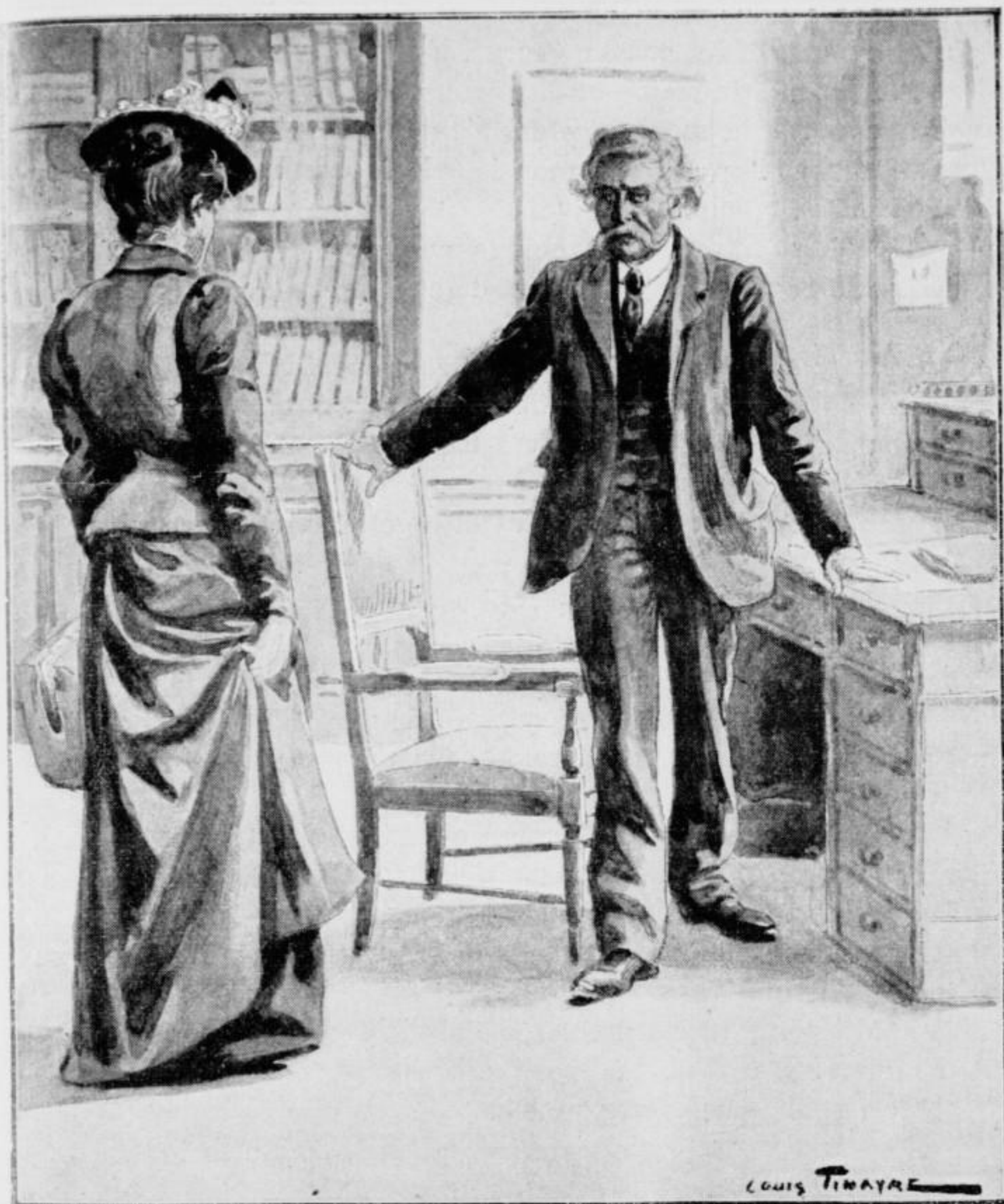
— Venez donc me trouver ici, tous les deux, à onze heures.

— Nous serons exacts.

Tout le monde s'était levé.

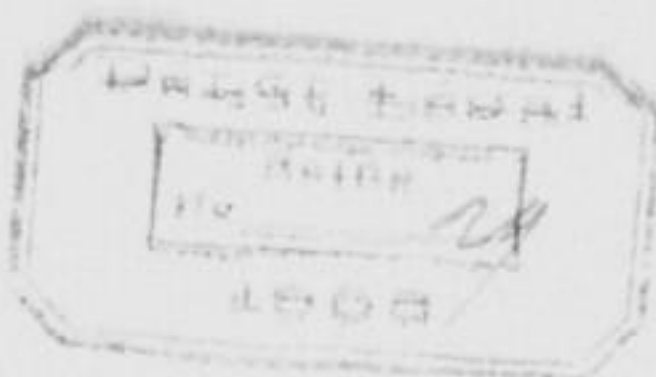
— Madame — ajouta Morisset en prenant les mains de Raymond — je vous ai gravement offensée dans mon réquisitoire, et je vous en demande pardon.

Oubliez les injures du magistrat, pour ne vous souvenir que de l'homme qui va tâcher de reconquérir votre estime en s'efforçant de vous servir par tous les moyens...



Le maire s'était levé (page 230).

Mon cher président, mon cher avocat — poursuivit-il en s'adressant aux deux hommes — merci de votre visite. — Elle m'a bouleversé, je l'avoue, mais elle m'a donné l'occasion de revenir sur une erreur déplorable et de la réparer d'une façon éclatante... je vous suis donc très reconnaissant!



Quant à vous, mon brave inspecteur — fit-il en souriant — plus d'hypothèses et de conjectures, n'est-ce pas?

Donnez-moi la main, et dites-vous bien que j'ai hâte de vous voir m'apporter la vérité sous une forme matérielle.

— Je vous l'apporterai, monsieur le procureur général, je m'y engage... — répliqua Roussillon.

— A demain, donc, aux heures que je vous ai indiquées.

Et Morisset sonna son valet de chambre pour reconduire les visiteurs.

Ceux-ci quittèrent l'hôtel de la rue Beaujon, singulièrement réconfortés par la victoire qu'ils venaient de remporter chez le procureur général, et qu'ils étaient bien loin, en arrivant, d'espérer si complète.

Après leur départ, Morisset avait regardé l'heure au cadran de la pendule.

— Midi moins vingt! — fit-il avec une grimace fort laide. — Dix minutes de retard!

Je vais manger un mauvais déjeuner! — Ah! tant pis!

On vient de m'apporter l'occasion de faire parler de moi et de me présenter à mes contemporains sous un aspect nouveau superlativement sympathique, celui du magistrat intègre qui, reconnaissant qu'il s'est laissé induire en erreur, n'hésite pas à sacrifier son amour-propre à sa conscience, proclamant bien haut l'erreur commise et faisant tout pour la réparer! je vais être l'égal de ces grands magistrats dont le nom vivra dans l'histoire! Cela vaut bien un déjeuner manqué!

— Monsieur le procureur général est servi! vint dire le valet de chambre.

Morisset alla se mettre à table.

Le déjeuner était excellent, malgré les dix minutes de retard. Cela lui parut d'un heureux augure.

*
* *

Les voitures qui avaient amené nos personnages à l'hôtel du magistrat attendaient dans la rue Beaujon.

Raymonde remercia chaleureusement le président de la cour d'assises qui la quitta pour regagner sa demeure.

— A demain soir, cher maître — dit alors la jeune femme à l'avocat Brunel. — Où vous prendrai-je pour revenir ici?...

— Chez moi, madame, si vous le voulez bien...

— Je serai chez vous à cinq heures précises. — Avez-vous pensé à l'avoué dont vous m'avez parlé pour provoquer la constitution d'un conseil de famille?

— Oui, certes!

— Eh bien?

— Demain il se présentera chez vous, avenue Daumesnil, à neuf heures du matin...

Il veut bien, par égard pour vous, faire une infraction à la règle professionnelle qui interdit aux avoués de se déplacer.

Vous vous entendrez avec lui...

— Merci, cher maître, et à demain.

L'avocat quitta le groupe et prit à pied le chemin de la rue de Clichy où il demeurait.

M^{me} Gauthier, restée avec Roussillon et Pascal, tendit la main à ce dernier.

— Vous avez oublié ma colère d'hier? — lui demanda-t-elle.

— Je ne me souviens que d'une chose, madame, — répondit le chanteur des rues, — c'est que je vous dois autant de dévouement que mon silence vous a causé de douleurs, et cette dette, je jure de vous la payer!

S'adressant alors à l'inspecteur, Raymonde reprit :

— Après la soirée de demain, et selon ce que le procureur général aura fait pour moi, il faudra nous concerter, monsieur Roussillon, et dresser notre plan de bataille...

— Je serai toujours à vos ordres, madame.

— Voulez-vous venir tous les deux dîner chez moi à Saint-Mandé?

— J'accepte d'autant plus volontiers — répliqua Roussillon — que j'ai besoin d'aller chez vous commencer une enquête.

Raymonde quitta les deux hommes, en leur donnant rendez-vous pour le lendemain, à six heures, à la gare de Vincennes.

L'inspecteur de la sûreté passa son bras sous celui de Pascal.

— Mon brave garçon — lui dit-il joyeusement — je meurs de faim et je suppose que vous êtes logé à la même enseigne. — Nous avons bien gagné notre déjeuner!...

Je connais dans la rue d'Amsterdam un petit restaurant où la cuisine est bonne et le vin naturel. — Allons-y.

Nous rentrerons ensuite rue Delambre où vous écrirez la déposition que demande le procureur général.

Ah ! le président Renaud avait raison. C'était une Bastille à démolir!... Elle est à bas!... C'est à nous de faire le reste!

Puissions-nous écrire bientôt sur ses débris : — *Ici l'on danse!...*



XXXII

C'EST MON FILS!

Certains de nos principaux personnages agissant presque simultanément dans des endroits différents, nous sommes obligés, afin de ne pas détendre les liens qui les attachent les uns aux autres, et d'amoindrir l'intérêt de notre action, de faire passer brusquement nos lecteurs d'un point à un autre.

Léa Gaucher, que nous avons laissée sur la route qui de la gare conduisait au village de Genthod, avait facilement trouvé la demeure du maire qu'on lui avait clairement indiquée.

Une grille en fer forgé, partant du mur de l'église pour aller s'appuyer sur le bâtiment de la mairie, en fermait l'entrée.

La maison se trouvait en retrait, au delà d'une cour, au milieu d'un grand jardin.

Au milieu de cette fermeture reposant sur un petit mur d'appui, et encadrée de deux pilastres, se trouvait l'entrée de l'habitation, se composant d'une grille charretière à deux vantaux et d'une autre petite grille qui se découpait dans le vantail de droite.

C'était l'entrée réservée au service de tous les instants.

Une chaîne de fer, mettant en branle une grosse sonnette, pendait le long d'un pilastre.

Léa agita cette chaîne.

Au tintement qui se produisit, une grosse fille, — la servante du maire, — se montra sur le seuil de la maison, d'où elle cria, sans faire un pas de plus :

— Entrez ! La petite grille est ouverte.

Obéissant à cette injonction un peu brutale, la visiteuse pénétra dans la cour pavée qui précédait le jardin.

Elle se dirigea vers la domestique qui, les poings sur les hanches, lui demanda :

— Quoi que vous voulez-ty, vous ?

— Je désirerais voir M. le maire.

— Eh ben, venez !... Vuos tombez ben !... Il est justement là. Il revient des vignes.

La mère de Pascal suivit la servante, une brave Savoyarde de vingt-quatre ans ; type fort commun de domestiques qu'on trouve abondamment dans la Suisse française et qui, dès leur prime jeunesse, abandonnent leur pays pour venir se mettre en service et former le *bas de laine* qui devra les mettre à l'abri du besoin lorsque l'heure du repos sonnera pour elles.

Après avoir fait quelques pas dans un couloir assez vaste qui séparait en deux parties égales le rez-de-chaussée de l'habitation, la Savoyarde ouvrit la porte d'une chambre où le maire, M. Dégaillet, se trouvait installé devant un bureau adossé au mur et placé sous la lumière d'une large fenêtre.

C'était le cabinet de travail du magistrat municipal et du viti-culteur.

Un ordre parfait régnait dans cette pièce meublée très simplement et d'une propreté admirable.

En entendant la porte s'ouvrir, M. Dégaillet quitta le travail qui l'occupait, se retourna et demanda :

— Qu'est-ce que tu veux, La Ponne ?

C'était le nom de la Savoyarde qui répondit :

— C'est une dame qui veut voir monsieur le maire.

— Eh bien, qu'elle entre, ma fille.

— Entrez ! fit La Ponne en s'effaçant pour laisser passer la visiteuse ; puis, elle referma aussitôt la porte derrière elle.

Le maire s'était levé.

Charles-Pierre Dégaillet, veuf, sans enfants, était un homme de cinquante-cinq ans ; un Suisse à l'ossature forte, solidement constitué, mais portant un peu les épaules voûtées.

Il grisonnait.

La figure glabre, bronzée par les embruns du lac et par le soleil, était franche, ouverte, très sympathique.

Il avait sans cesse sur les lèvres un bon sourire.

Son geste, un peu brusque, tranchait avec la douceur de ses yeux intelligents.

En voyant la femme qu'on venait d'introduire auprès de lui, il s'écria d'un air bonhomme :

— Je parie que vous êtes madame Léa Gaucher !

— Vous ne vous trompez pas, monsieur, — répondit en souriant Léa. — Je suis, en effet, madame Gaucher.

— J'ai reçu hier matin la lettre dans laquelle vous m'annonciez votre visite ; mais franchement, je ne pensais pas qu'elle serait aussi prompte.

— J'ai hâte, monsieur, de connaître les difficultés qui se dressent devant les recherches que je vous ai prié de faire !...

— Nous en parlerons dans un instant. D'abord, débarrassez-vous de votre valise, madame, et asseyez-vous, je vous en prie.

Tout en disant cela, le maire prenait la valise des mains de la voyageuse, la posait sur une table et lui avançait un siège auprès de son bureau.

— Laissez-moi pour le moment, madame, — fit-il en s'asseyant lui-même, — vous remercier des généreuses aumônes que vous avez daigné me faire parvenir pour les pauvres de la commune dont les habitants m'ont confié l'administration depuis près de dix ans.

— Mes libéralités ne s'arrêteront pas là, monsieur, surtout si, m'appuyant sur votre obligeant concours, je parviens à retrouver l'enfant que je cherche et dont vous avez bien voulu vous occuper.

— Nous avons fait jusqu'à présent tout ce qu'il nous a été possible de faire. Mais, mon secrétaire vous l'a écrit, la réussite n'a pas couronné nos démarches.

— Voulez-vous me permettre de vous faire quelques questions, monsieur le maire ?

— Mais certainement, nous avons besoin l'un et l'autre de nous demander des explications. Parlez donc, je vous en prie.

— L'enfant dont l'existence m'intéresse, — fit Léa après un moment de réflexion, — a bien été déposé dans cette commune, dans la nuit du 14 mai 1877, à la porte du docteur Daniel Rochet ?

— Oui, madame, et, comme on vous l'a écrit, le docteur Rochet, un homme des plus estimables, un humanitaire, l'a recueilli et l'a élevé.

— Après, sans aucun doute, avoir fait à votre mairie les déclarations légales ?

— Ce dont nous avons obtenu la preuve en consultant les archives de la municipalité.

— Fort bien. Et vous m'avez écrit aussi, vous m'avez affirmé, que l'enfant s'était éloigné de Genthod depuis deux ans.

— Oui, depuis deux ans.

— Alors, le docteur Rochet n'a pu vous dire où son fils adoptif était allé en quittant ce pays ?

— Mais le docteur Rochet est mort, madame, — répondit M. Dégaillet.

— Mort! — répéta Léa avec stupéfaction.

— Et c'est cette perte douloureuse, inattendue, qui a motivé le départ de Pascal.

La nourrice de Germaine de Brueil eut un éclair de joie dans les yeux.

— Pascal!... Vous avez dit Pascal? — fit-elle toute tremblante.

— Oui, madame.

— Pascal! Je connais donc le nom de l'enfant que je cherche... que nous cherchons ensemble!... Le nom de la chère créature que je voudrais revoir!... que je voudrais serrer sur mon cœur... à qui je voudrais pouvoir prodiguer toutes les tendresses... que je voudrais pouvoir couvrir de baisers!...

La mère du chanteur des rues s'exaltait; son émotion s'exacerbait, ses yeux s'embrumèrent... et deux larmes vinrent mouiller ses joues.

Le maire de Genthod regardait avec compassion cette femme dont les pleurs lui faisaient mal.

— Vous l'aimez bien, cet enfant, madame! — lui dit-il.

Léa mit les deux mains sur son cœur.

— Si je l'aime!... Si je l'aime, monsieur!... — fit-elle, oubliant toute réserve, avec un accent d'amour maternel indéfinissable; — si je l'aime!... Oh! oui!... Oh! oui!... de toute mon âme!... de tout mon cœur!...

Puis, avec extase, mais la gorge pleine de sanglots, elle ajouta :

— C'est mon fils!

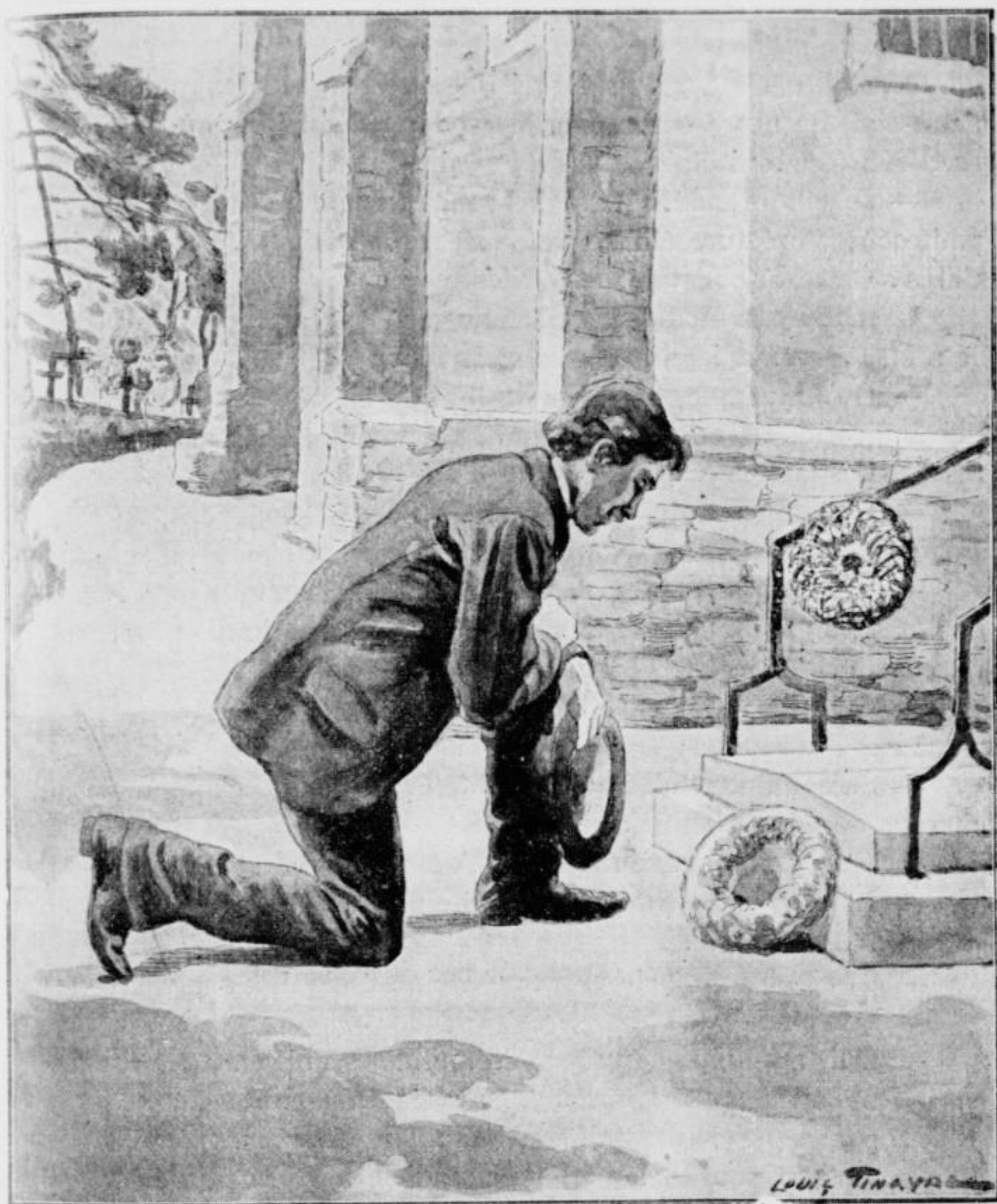
— Je l'avais pressenti, madame, — murmura M. Dégaillet d'une voix attendrie.

Emportée par la nervosité qui la dominait, Léa poursuivait :

— Oui, mon fils, que son misérable père m'a volé lorsqu'il n'avait que quelques mois!... Mon fils pour qui je donnerais jusqu'à la dernière goutte de mon sang!... Mon fils que je cherche depuis vingt-deux ans... et que je ne trouverai peut-être jamais!... Mon fils!... Mon cher Pascal!...

Et les sanglots qui l'étouffaient se traduisirent en une violente crise de larmes.

Ce monstre, qui avait tué sans trembler, sans peur, sans remords et qui songeait à tuer encore, avait dans le cœur une fibre puissante de maternité.

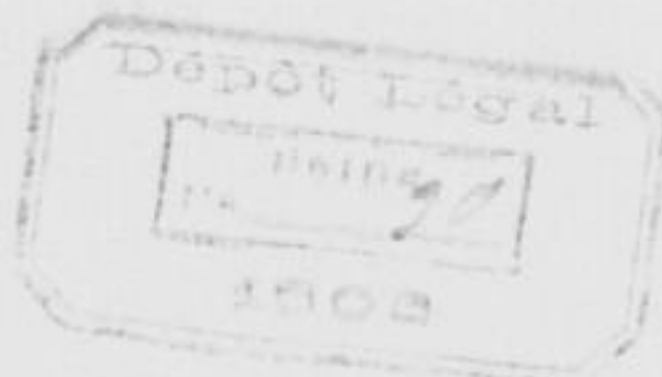


Il partit après avoir été porter une couronne et s'agenouiller sur les tombes de ceux qu'il pleurait toujours (page 235).

— Calmez-vous, calmez-vous, madame! — fit le magistrat municipal, en lui prenant affectueusement les mains, — et ne désespérez pas!...

— Oh! j'espère!... j'espère encore!... — répondit Léa, parvenant à se ressaisir.

Puis, s'essuyant les yeux, elle ajouta :



— Vous dites donc, monsieur le maire, que mon enfant se nomme Pascal ?

— Oui, madame. Il fut inscrit sous ce nom sur les registres de l'état-civil de notre commune, le lendemain du jour où on l'avait recueilli, jour qui était celui de la Saint-Pascal.

— Je comprends. Mais, les langes dans lesquels la pauvre petite chère créature était enveloppée, ne portaient-ils pas des initiales ? On a dû constater cela, n'est-ce pas ?

Le maire prit un dossier placé sur son bureau, l'ouvrit et feuilleta les divers papiers qu'il contenait.

— Oui, madame, — répondit-il alors en mettant le doigt sur une indication à l'encre rouge qui se trouvait placée au bas d'une feuille. Les langes étaient marqués d'un C et d'un M.

— Les initiales du prénom et du nom de son père, Charles Mercier. Le doute n'est pas permis ; Pascal est bien mon enfant...

— Et un digne enfant, madame. En grandissant, le petit Pascal se montra très intelligent, très reconnaissant, méritant enfin l'intérêt et l'affection que ses parents adoptifs lui portaient.

— Cher fils ! murmura Léa Gaucher

Le maire reprit :

— Sa conduite était irréprochable et le docteur s'applaudissait chaque jour de sa bonne action.

— Mais comment se fait-il que l'enfant ait quitté Genthod ?

— La femme de Daniel Rochet mourut.

— Ah !

— Et bientôt après le vieux médecin s'éteignit à son tour.

— Deux malheurs !

— Oui, madame, deux grands malheurs qui, en même temps qu'ils frappaient notre commune, frappaient aussi Pascal.

Le pauvre garçon restait seul et sans ressources.

— Sans ressources ! — fit la nourrice de Germaine de Brueil qui ressentit une étreinte douloureuse au cœur.

M. Dégaillet poursuivit :

— M. Daniel Rochet avait négligé de faire un testament en sa faveur. Il m'en avait, à moi, son vieil ami, manifesté l'intention ; et des parents avides, des petits-cousins et des cousines vinrent réclamer l'héritage auquel ils avaient droit, sans se soucier de l'enfant qui aurait pu devenir pour eux un compétiteur dangereux, mais légal.

Ceci se passait il y a deux ans.

— Alors ? — fit Léa qui suivait attentive les explications qu'on lui fournissait.

— Alors, Pascal eut un mouvement de révolte.

Il dura peu.

Quelques jours après ces événements, il vint me trouver et me dit : « Monsieur Dégaillet, je dois songer à gagner honnêtement « ma vie ; ce n'est point ici que je puis le faire ; je me vois dans « l'obligation pénible d'abandonner Genthod que j'aime et que je « n'oublierai pas. »

— Et il partit ?

— Il partit, après avoir été porter une couronne et s'agenouiller sur les tombes de ceux qu'il pleurait toujours.

— C'est un enfant plein de cœur ! — fit Léa Gaucher dont les yeux se mouillèrent encore de larmes.

— Plein de cœur, oui madame.



XXXIII

SILENCE OBSTINÉ.

Après un instant de silence, la mère de Pascal reprit son interrogatoire.

— Mon fils avait-il appris un état ?

— Non, madame. Le docteur Rochet qui n'avait rien négligé pour le faire instruire et l'instruire lui-même — car c'était un savant — désirait qu'il entrât dans une de nos grandes administrations cantonales.

Il en avait fait la demande.

Etant très connu, très apprécié, très aimé, on lui avait promis que Pascal obtiendrait un emploi sérieux au département de l'Intérieur, lorsqu'il aurait atteint sa vingt-et-unième année.

La mort de notre pauvre ami a rompu la promesse qui n'était point vague, cependant.

— Sans état !... Sans argent !... Qu'a-t-il fait, le cher enfant ?... Que fait-il à cette heure ?...

— Son intelligence ne me permet pas de douter de lui ! Pascal a l'âme élevée... Il sait réfléchir, il sait penser.

— En quittant ce village, en vous disant adieu, aucune de ses paroles n'ont pu vous laisser soupçonner le point qui l'attirait, et vers lequel il voulait se diriger pour essayer de gagner sa vie quotidienne ?

— Il m'a serré la main sans s'expliquer.

— Ainsi, rien ne peut nous guider, vous et moi ?... Aucun indice, quelque faible qu'il soit, ne peut nous permettre de retrouver sa trace ?... C'est bien cruel pour moi, cela, monsieur !

— Je le comprends, madame, et sincèrement, je partage votre douleur !...

— Elle est horrible !... Ne pas savoir où chercher mon enfant !...

— J'ai cru un instant que j'allais pouvoir le découvrir...

— Comment ? — fit vivement la mère du chanteur des rues.

— Pascal m'avait demandé un certificat d'identité et son acte de naissance afin de se faire délivrer à la préfecture de Genève un passeport régulier. Je pensai qu'en prenant ce passeport il aurait déclaré dans quelle ville étrangère il désirait se rendre en quittant la Suisse...

— Eh bien ?

— Une déception m'attendait.

Le passeport avait été donné sans destination de pays.

— Tout semble se liguer contre nous ! — s'écria Léa avec une rage contenue.

— Oui. Mais je vous le répète, ne désespérez pas encore. Les difficultés sont grandes, nombreuses ; mais rien ne nous dit qu'avec de la patience, on ne parviendra pas à les vaincre !... Il faut songer à tout et s'appuyer de tout.

Me permettez-vous à mon tour de vous interroger ?

— Je suis prête à vous répondre.

— Pascal ne connaît pas le nom de son père ?

— Evidemment, non. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Ma question peut vous paraître absurde, c'est vrai. Mais, je cherche, par tous les moyens possibles, à constituer un point de départ qui puisse nous indiquer la voie à suivre pour arriver à notre but.

— Expliquez-vous.

— Voyons, ce père si dénaturé qu'il fût, ce Charles Mercier qui abandonna son enfant après vous l'avoir volé, n'aurait-il pas été soudainement pris de remords et, n'aurait-il pas veillé de loin, secrètement, sur l'existence de son fils ?... Sachant qu'il se trouvait tout à coup, privé de la protection de celui qui l'avait recueilli, n'aurait-il pas cherché à l'attirer auprès de lui ?...

— Ceci est inadmissible ! — répliqua vivement Léa Gaucher. — Il était impossible à Charles Mercier de mettre à exécution cette pensée, s'il l'eût eue.

— Pourquoi ?

— Le père de Pascal n'existe plus.

— Il est mort aussi, lui !

— Il est mort loin !... bien loin !... dans un de ces pays d'où l'on revient flétri !... quand on en revient !... — murmura la mère de Pascal d'une voix sombre.

— Le bagne !... — pensa le maire de Genthod, qui sentit un frisson courir sur sa chair.

— Alors, fit-il, il ne faut pas compter sur cette hypothèse.

— Non. Mais, dans votre lettre que j'ai reçue il y a trois jours et à laquelle j'ai immédiatement répondu en vous annonçant ma visite, M. Curgis, votre secrétaire, m'a parlé d'empêchements qui seraient survenus pour contrarier vos recherches, de la part de fonctionnaires ou d'employés dont vous aviez réclamé l'assistance, hors de vos frontières ?

— Des magistrats français, oui madame. Des hommes chez qui je comptais trouver un appui sérieux, avec un peu de condescendance.

Je dois dire, il est vrai, qu'agissant en mon nom personnel, sans mandat régulier émanant du gouverneur fédéral, ou cantonal, ils avaient le droit de ne point répondre aux questions que je me permettais de leur adresser. Ils auraient dû le faire, néanmoins, avec un peu plus de politesse.

— Pour vous adresser à des magistrats français, vous supposez donc que Pascal se trouvait en France ?

— Je suivais une indication qui m'avait été fournie par hasard.

— Quelle indication ?

M. Dégaillet se recueillit un instant, comme s'il éprouvait une hésitation à s'expliquer.

— Parlez, monsieur, — lui dit la mère de Pascal qui lut, sur sa physionomie, l'embarras qui le dominait.

Le maire se décida à parler.

— La chose dont nous allons nous occuper est grave, madame, dit-il d'une voix posée, — très grave ; car dans les refus obstinés des personnes dont je réclamaïs l'assistance pour satisfaire vos désirs, j'ai cru deviner que l'obstruction qui m'était faite, ne pouvait résulter que d'un secret de famille... peut-être d'un crime !...

— Un crime !...

— Écoutez-moi bien, madame.

— Oh ! Je vous écoute religieusement, monsieur.

— Pascal votre fils était très liant, d'une nature gaie, son naturel plaisait à tous ; on l'adorait dans les environs.

Il avait quelques amis parmi lesquels il comptait, entre autres, un jeune pêcheur de la Belotte.

— De la Belotte ? — interrogea Léa.

— Un petit village situé de l'autre côté du lac, en face de Bellevue, et dont la totalité des habitants n'exerce qu'un seul métier : celui de pêcheur.

L'ami de Pascal dont je parle, était âgé de trois ans de plus que lui ; il avait reçu un peu d'instruction. Les deux jeunes gens s'étaient souvent rencontrés au tir cantonal du *Creux de Genthod* et dans les réunions artistiques qui, mensuellement avaient lieu, soit à Hermance, soit à Bellevue ou à Versoix.

Pascal était musicien, comme son ami.

Tous deux faisaient partie de la fanfare et de l'orphéon que le docteur Rochet, musicien lui-même, avait créés dans notre commune.

Ils se voyaient donc fréquemment. Ils sympathisaient.

Lorsque je reçus votre première lettre, me demandant de vous renseigner sur l'enfant déposé dans notre commune au milieu de la nuit du 14 mai 1877, je commençai aussitôt mon enquête, aidé par mon secrétaire Curgis et, surtout, par notre garde-champêtre, un gaillard fort intelligent et très adroit.

Quelques jours après, il vint m'apprendre qu'il avait pu recueillir une indication qui pouvait conduire nos recherches.

Un habitant de la Belotte lui avait affirmé qu'avant de partir pour Genève, afin de s'y faire délivrer son passeport, Pascal avait traversé le lac pour aller dire adieu à son ami Alphonse Jarrier.

— Alphonse Jarrier ?

— C'est le nom du jeune pêcheur dont je viens de vous parler.

— Et vous avez vu cet homme ? Vous l'avez questionné ?

— Je n'ai pu le faire, à mon grand regret ; car j'ai la conviction que Jarrier eût pu me dire vers quel endroit s'était dirigé votre fils.

— Pourquoi donc, monsieur, n'avez-vous pu le faire ? demanda Léa avec impatience.

— Alphonse Jarrier, quelques jours après le départ de Pascal, avait quitté lui-même la Suisse.

— Pour le rejoindre, peut-être ?

— Voici ce qu'il m'a été impossible de savoir.

— La famille de ce Jarrier eût pu vous l'apprendre.

— J'ai vu, moi-même cette famille, et elle s'est obstinément renfermée dans cette réponse : « Nous ne savons pas où il est allé. »

— Le maire du pays aurait pu vous éclairer.

— Le maire de la Belotte, comme la famille Jarrier est resté muet.

— Voici qui me semble singulier.

— Et ce qui m'a laissé supposer, comme je vous le disais tout à l'heure, que le départ du jeune pêcheur était trop entouré de mystère pour qu'il ne cachât pas un secret de famille.

Je voulus m'en assurer.

Ayant à Genève, au département de police, des amis haut placés, je fis une démarche auprès de l'un d'eux et dans les réponses qu'il me fit, j'acquis la certitude que mes suppositions n'étaient point erronées.

— On vous a répondu?...

— Un peu brutalement.

On me conseillait de ne point persister dans mon désir de savoir ce qu'était devenu Alphonse Jarrier.

— C'est étrange!

— Très étrange, même.

— Ainsi, rien, rien ne peut nous guider?...

— Attendez. Je ne vous ai point encore expliqué comment il se faisait que j'aie essuyé les impolitesse de quelques fonctionnaires français.

— Pour vous adresser à eux, vous aviez donc appris que Jarrier s'était réfugié en France.

— Oui. Tout fortuitement; et par le frère de ma domestique, La Ponne, qui vous a introduit auprès de moi.

Pierre Ponne et sa sœur sont tous deux originaires de Grande-Rive, un village de pêcheurs aussi, sur les bords du Lac, dans la Haute-Savoie, à deux kilomètres d'Évian-les-Bains.

Pierre Ponne est pêcheur de son état, sa mère fait des filets, elle est ce que nous nommons chez nous et sur toutes les rives du Léman : une *filocheuse*.

Il y a deux mois, Pierre Ponne vint voir sa sœur.

Tout en causant, je lui demandai si son métier était productif, s'il gagnait assez largement sa vie. Il me répondit qu'il la gagnait si peu, qu'il allait abandonner son équipe, ses filets, pour entrer en service chez un très riche particulier de Thonon qui faisait la pêche en amateur et dont il conduirait les bateaux.

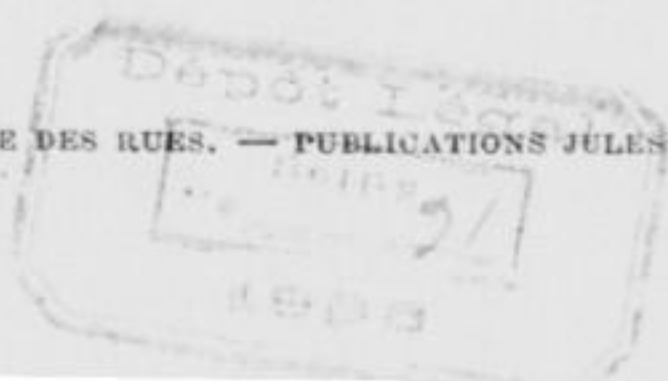
Il allait remplacer, — ajouta-t-il, — un nommé Alphonse Jarrier.

— Celui que vous cherchiez?

— Oui. C'était certain. Je questionnai le frère de la Ponne, lui demandai le nom du propriétaire qui allait l'engager : Il me nomma M. David Russel.



Assise à côté de sa fille, elle brodait silencieusement (page 247).



1

2

3

4

Je le connaissais.

M. Russel, sept à huit fois millionnaire, est un Français qui a épousé il y a vingt ans, l'une des jolies riches héritières de Genève, dont la famille occupe, dans la magistrature de notre pays, l'une des plus grandes situations et se trouve en évidence.

Cette piste qui venait de m'être fournie par hasard, il fallait promptement la suivre, n'est-ce pas? et la suivre immédiatement.

— Certes.

— J'écrivis une lettre à M. Russel, espérant qu'il voudrait bien me faire connaître le motif pour lequel il s'était séparé de Jarrier et me signaler en même temps l'endroit où je pourrais lui faire parvenir une lettre.

— Et il vous répondit?

— Il ne me répondit pas. J'écrivis de nouveau et, comme la première fois, ma lettre resta sans réponse.

— Mais, par le frère de votre servante, une fois entré dans sa place, vous auriez pu vous renseigner, si vous le lui aviez demandé, Pierre Ponne eût pu questionner, et peut-être percer le mystère qui entoure le départ d'Alphonse Jarrier.

— J'avais tout prévu dans ce sens. Mais, je jouais de malheur.

Le frère de La Ponne n'est point entré au service de M. Russel.

— Comment cela?

— Changeant subitement d'avis, prétextant un long voyage à l'étranger, abandonnant sa propriété de Thonon pour un laps de temps indéterminé, M. Russel paya au frère de ma servante, qu'il avait retenu, une très large indemnité, le laissant libre de s'engager autre part.

Tout ceci me semblait de plus en plus étrange.

Froissé du silence de M. Russel, désirant en connaître le motif, j'écrivis au commissaire et au maire de Thonon, espérant, par eux, pouvoir soulever un coin du voile mystérieux qui se faisait de plus en plus épais devant moi.

Un mot d'ordre devait être donné en Suisse aussi bien qu'en France. Je n'obtins pas plus de réponse en France que je n'en avais obtenu en Suisse.

Il était donc certain pour moi que le secret que je pressentais, et qui fermait les lèvres de tous ceux que j'interrogeais, devait exister.

— Alors, vous êtes impuissant! fit la mère du chanteur des rues, avec découragement.

— Oui, madame. Mais vous, vous pourriez ne pas l'être!

— Que faudrait-il faire pour cela!

— Vous rendre à Thonon, aller trouver les fonctionnaires français qui n'ont pas daigné me répondre, et, vous Française, en vous appuyant de vos droits maternels, assurant que seul, Alphonse Jarrier peut indiquer le pays vers lequel s'est dirigé votre fils, leur demander des explications nettes.

Léa courba la tête en frémissant.

— En France! — pensa-t-elle avec épouvante... aller interroger la police!... des magistrats!... leur donner mon nom... c'est impossible!... ce serait trop dangereux... pour le présent... et pour l'avenir!...

— Le conseil que je vous donne est bon à suivre, madame, fit M. Dégaillet.

Léa allait répondre au maire lorsque l'on frappa brusquement à la porte de la pièce où ils se trouvaient ensemble.

— Entrez! — dit le magistrat municipal d'un ton sec.

La porte s'ouvrit et La Ponne entra comme un coup de vent.



XXXIV

AU PARC MONCEAU

Le parc Monceau est, sans contredit, une des plus délicieuses promenades de Paris, situé dans un quartier superlativement aristocratique et entouré d'hôtels qui sont de véritables palais.

Le parc Monceau a son histoire et cette histoire remonte très haut. Bien peu de ceux qui le fréquentent aujourd'hui la connaissent.

Autrefois le hameau de Monceaux ou Monsseaux, englobé depuis longtemps dans Paris, était une dépendance de la paroisse de Clichy.

Ses grands arbres abritèrent les promenades amoureuses du Béarnais et de la belle Gabrielle.

En 1776, le fermier général Grimod de la Reynière devint acquéreur de la seigneurie de Monceaux, et dépensa des sommes énormes pour embellir le château de Bel-Air, placé au centre du parc.

Les prodigalités du financier furent dépassées par celles du duc de Chartres, plus tard *Philippe-Égalité*, qui fit construire en 1778 une maison de plaisance à laquelle il donna le nom de *Folie de Chartres*.

Là il ressuscita les orgies de son aïeul le Régent et toutes les grandes courtisanes de Paris furent conviées à la *Folie de Chartres*.

Autour du château, on réunit tout ce que l'art des jardins avait créé de plus enchanteur à cette époque. On y voyait une naumachie, un temple, des kiosques, des bains, des obélisques, des grottes, etc.

Tout cela — d'un goût contestable cependant — faisait de Monceau un parc admirable dans son genre, et l'abbé Delille en célébra les beautés dans son poème des *Jardins*.

En 1794, la Convention nationale décréta que le parc Monceau serait entretenu, pour être affecté à des établissements divers.

Peu de temps après, on en fit une promenade publique.

Cela dura peu.

Bonaparte, devenu empereur, fit cadeau de Monceau et de son parc à l'archichancelier Cambacérès.

Celui-ci garda cinq ans le présent impérial, puis, épouvanté des frais énormes d'entretien, il le restitua au donataire.

Un décret de Louis XVIII, daté de 1814, rendit à la famille d'Orléans le bien de ses ancêtres.

Monceau demeura dans cette maison jusqu'au décret de janvier 1852, après avoir servi, en 1848, d'hôtel d'état-major aux ateliers nationaux.

Enfin, la pioche des démolisseurs, en traçant les voies des boulevards Malesherbes et Monceau, fit convertir l'ancien domaine en promenade publique.

Le parc, considérablement diminué par l'opération, a perdu une importante part de sa superficie, mais, grâce à l'ingénieur Alphand, il a pu sauver de la destruction les ruisseaux, les cascades, les ponts, les rochers, les grottes et la naumachie; et il est — nous le répétons — une des plus charmantes promenades de Paris.

Succédant à la journée de la veille qui avait été pluvieuse, maussade, attristante, une belle journée d'automne permettait aux promeneurs de rendre visite au parc.

Mères de familles avec leurs jeunes enfants, vieillards avec leurs rhumatismes, bonnes d'enfants, escortant des régiments de bébés, petits pioupious de la caserne de la Pépinière, flâneurs habitant le quartier, profitaient du radieux soleil dont les rayons avaient promptement séché les allées sablées, et mettaient leurs clartés d'or sur les feuilles des arbres, dont quelques-unes revêtaient déjà la livrée couleur de rouille de l'automne.

L'atmosphère était tiède, embaumée.

Des cris joyeux et des rires enfantins remplissaient le jardin.

Suivant le conseil que, la veille, Léa Gaucher lui avait donné avant son départ pour la Suisse, Jeanne de Brueil avait profité de ce beau jour pour faire prendre un peu d'exercice à sa fille et essayer de la distraire.

Après avoir fait, d'une façon lente et pénible, un semblant de promenade, Germaine, éprouvant une grande fatigue, avait demandé à se reposer.

Jeanne s'était mise en quête, pour la halte demandée, d'un banc situé un peu à l'écart, et bien ombragé par les arbres.

Ce banc, à dossier renversé, était suffisamment confortable, et

les deux femmes s'y trouvaient à l'aise, dans un isolement relatif.

Germaine avait apporté un livre; la lecture — nous le savons déjà — était son passe-temps favori.

Elle s'installa, plaça auprès d'elle la canne sur laquelle elle était obligée de s'appuyer pour marcher, malgré l'aide que lui offrait le bras de sa mère, et elle ouvrit son livre.

Les longs plis de sa robe cachaient l'armature de fer qu'elle portait pour atténuer sa claudication.

A la voir assise ainsi, le buste droit, dans une attitude gracieuse, personne n'aurait pu soupçonner l'infirmité dont était affligée la pauvre et douce enfant.

Jeanne avait emporté pour elle-même un petit travail de broderie.

Assise à côté de sa fille, elle brodait silencieusement, faisant courir son aiguille par habitude, avec une habileté toute mécanique, mais sa pensée était ailleurs.

Germaine lisait toujours.

Son attention fut tout à coup sollicitée par des rires joyeux de bébés, qui, sous la conduite d'une jeune femme élégante, leur mère, venaient de prendre possession d'un autre banc, à une vingtaine de pas d'elle.

Ils étaient deux.

Par instants ils quittaient le banc pour jouer à la balle, au cerceau, mais ils revenaient bien vite se jeter dans les bras de leur maman qu'ils embrassaient avec effusion, ce qui la rendait bien heureuse.

On voyait le bonheur déborder dans ses yeux.

Germaine les regardait.

— Heureuse jeune mère, — murmurait-elle.

Et elle ne se lassait point de contempler les ébats des bébés.

Jeanne avait entendu la réflexion pleine de tristesse de sa fille.

Elle la regarda douloureusement.

— Mère, — reprit Germaine, — vois-tu ces deux mignons bébés qui jouent là-bas, pas loin de nous?

— Je les vois, mon enfant...

— Quelles jolies petites créatures, et comme ils aiment bien leur mère, et comme leur mère semble les aimer!

M^{me} de Brueil répliqua :

— Une mère pourrait-elle ne pas aimer ses enfants, fussent-ils moins beaux, moins gracieux que ceux-là?

Il se fit un silence.

— Qu'elle doit être heureuse, cette jeune maman! — répéta Germaine d'une voix profondément triste, et elle ajouta, plus tristement encore :

Voilà un bonheur que, moi, je ne pourrai jamais goûter...

Jeanne, le cœur serré par les douloureuses réflexions de sa fille, se rapprocha d'elle, et, lui passant un bras autour des épaules, demanda :

— Pourquoi donc, ma chérie, ne pourrais-tu pas connaître un jour ces joies maternelles?...

Germaine leva sur sa mère ses grands yeux que voilaient des larmes contenues.

— Pourquoi? — murmura-t-elle. — Tu me demandes pourquoi... et tu sais aussi bien que moi pourtant quelle réponse je pourrais te faire... ma seule réponse...

— Il ne faut pas avoir des pensées tristes comme celle-là, ma chérie, — reprit M^{me} de Brucil. — Elles te font mal et elles me sont très pénibles...

— C'est qu'aussi je suis bien cruellement frappée, mère, et je sens que je serai déshéritée de la plus grande des joies de ce monde, celle de se voir entourée d'une petite famille qui remplit la vie et qui lui donne un but.

Quel homme voudrait associer son existence à celle d'une pauvre créature infirme, qui ne peut être qu'un objet de pitié, sinon de dégoût...

— Germaine, que dis-tu là, mon enfant! — interrompit Jeanne. — Ne sais-tu pas que tu es belle?

— Belle de visage, peut-être, si la tendresse maternelle ne t'abuse point...

Mais à quoi peut servir cette beauté, sinon à faire paraître plus repoussante la difformité de mon corps?...

Ah! mieux vaudrait mille fois être laide et n'être point affligée de cette claudication hideuse!

On peut aimer une femme laide...; On ne peut pas aimer un monstre!

Oui, mère, je suis triste; oui, je souffre; oui, mon âme est sombre, mais n'est-ce pas naturel?

J'aurais aimé mes enfants comme tu m'as aimée... comme tu m'aimes... et je suis condamnée... condamnée sans espoir! Oh! oui, va! je souffre, je souffre beaucoup...



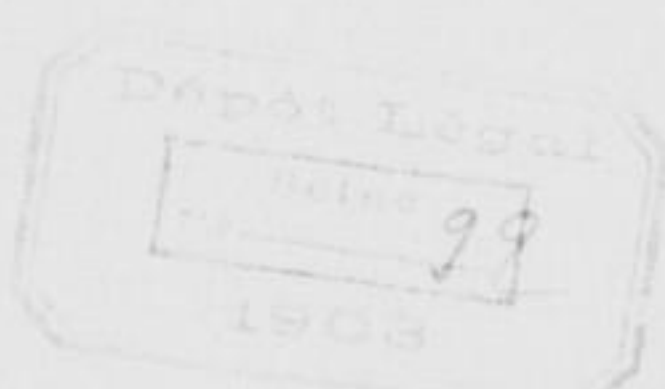
De loin, les deux amis assistaient à ce départ (page 256).

Et Germaine porta son mouchoir à ses yeux pour essuyer les larmes qu'elle ne pouvait plus retenir.

— Ne désespère pas, mon enfant chérie... — balbutia Jeanne de Brueil, pour qui la douleur de sa fille était une torture.

— Mais, que puis-je espérer?

— Tout ce que tu rêves...



L'affection d'un mari et la maternité radieuse. »

Germaine secoua la tête sans répondre et, machinalement, reporta ses regards sur le livre ouvert qu'elle avait posé à côté d'elle, et qu'elle reprit.

Jeanne, elle aussi, garda le silence et se remit à son travail de broderie, le front plissé, l'amertume aux lèvres, le cœur saignant d'une blessure que ravivaient les plaintes touchantes de sa fille.

Au moment où s'achevait cette petite scène intime et douloureuse, deux jeunes gens, venant du boulevard de Courcelles, entraient dans le parc par la grille qui y donne accès de ce côté.

L'un, de figure assez banale, pouvait avoir vingt-quatre ans.

L'autre semblait plus âgé de quatre ans au moins.

La physionomie de celui-ci était remarquable, mais ses traits fins et réguliers, pleins de distinction et dénotant une origine patricienne, offraient ces flétrissures précoces qui résultent de l'abus des plaisirs de toutes sortes.

Les yeux étaient superbes, et des paupières fatiguées jaillissait un regard plein de franchise.

En somme, un ensemble sympathique au plus haut point.

A vingt-huit ans, le vicomte Paul de Villiers — ainsi se nommait ce jeune homme — avait brûlé sa vie.

C'était déjà un blasé pour qui, depuis longtemps, les nuits de Paris *fêtard* n'avaient plus de secrets.

Son compagnon, fils du procureur général Jules Morisset, venait de se faire inscrire au tableau des avocats, après avoir passé sa thèse d'une façon très remarquable et très remarquée.

Poussé par son père, il espérait à bon droit faire rapidement et brillamment son chemin.

Fort ambitieux, il rêvait un mariage d'argent, qui lui permettrait de ne se charger que des causes grassement payées.

Les deux jeunes gens s'étaient rencontrés dans le monde, s'étaient assez liés pour se bien connaître et n'avoir rien de caché l'un pour l'autre.

Ils se convenaient.



XXXV

LE COUP DE FOUDRE

Adrien Morisset était un finaud qui ne disait jamais trop le fond de sa pensée, — sauf à Paul de Villiers, — et ne confiait que ce qu'il voulait perdre.

Il tenait de son père un caractère sceptique et autoritaire, mais beaucoup plus calme, et ne s'emballait pas comme le procureur général, qui, lorsqu'une idée s'était ancrée dans son cerveau, voulait la faire triompher à tout prix et par tous les moyens.

De plus, il lui manquait l'audace qui naît du sentiment de l'autorité.

Paul de Villiers, au contraire, ne savait dissimuler aucune de ses pensées, qu'il traduisait toujours dans un langage sincère, mais parfois d'une brutalité voulue.

Bras dessus, bras dessous, — nous l'avons dit — ils traversaient le parc Monceau.

Ils venaient de visiter une maison située rue de Courcelles, maison appartenant au vicomte de Villiers, et que celui-ci se décidait à mettre en vente, et, tout en marchant, ils causaient.

— Ainsi, — disait Adrien Morisset — tu veux manger ce dernier débris de ta fortune ?

— Il le faut bien, cher ami.

En un peu moins de quatre ans, j'ai volatilisé tout près de deux millions, héritage paternel et maternel. N'ayant plus de parents proches ou éloignés, il ne me reste plus quoi que ce soit à attendre de qui que ce soit !

A l'heure où je te parle, je ne possède plus que le modeste immeuble de la rue de Courcelles, hypothéqué pour les trois quarts de sa valeur et dont la location me rapporte à peine de quoi payer le loyer de ma garçonnière et mes cigares...

Me faut-il donc, à vingt-huit ans, dire adieu à toutes les joies dont je me grise depuis quatre ans ? Vivre comme un misérable en

comptant sur mes doigts le matin les rares pièces d'or que je puis dépenser dans ma journée !

Ah ! non, par exemple ! Ça manquerait un peu trop de galbe, et je ne me résignerai jamais à cette existence de boutiquier retiré des affaires après fortune... pas faite !

— Je m'en contenterais parfaitement, moi, au besoin ! — interrompit Adrien Morisset.

— Qu'est-ce que ça prouve ?

Que nous n'avons pas la même manière de comprendre la vie...

— Et je m'en félicite, car enfin quel sera le dénouement de tout cela ?

— Bien simple, le dénouement, et d'une absolue correction !

La vente de ma maison de la rue de Courcelles, une fois le Crédit foncier payé, me mettra dans les mains un humble capital d'une soixantaine de mille francs...

C'est juste ce qu'il me faut pour continuer pendant deux ou trois mois la vie joyeuse que je mène depuis quatre ans...

— Et ensuite ?

— Il n'y a pas d'ensuite...

Quand mon ultime billet de banque aura flambé, une petite balle dans la tempe gauche me libérera sans douleurs de tous les soucis de l'avenir...

— Le suicide à vingt-huit ans ! en pleine force, en pleine santé, avec soixante ans de vie devant soi !!

C'est absurde ! c'est insensé !!

— C'est, au contraire, de la plus inattaquable logique !

Décidé à ne rien changer à mon genre de vie, il faudra, dans deux mois, choisir entre la *dèche* et le revolver... Je choisis le revolver.

— Pourquoi ne fais-tu pas ce que tant d'autres, dans ta position, ont fait avant toi ?

Pourquoi, avec ton nom et ton titre, et joli garçon par-dessus le marché, ne cherches-tu pas à épouser quelques millions ?...

— Parce que je ne les trouverai pas. Je suis brûlé sur la place ! Quel est le père de famille qui voudrait confier sa fille, avec une grosse dot, au vicomte de Villiers, joueur comme les cartes, libertin, bourreau d'argent ?...

— Tu mettrais de l'eau dans ton vin !

— Les grands vins ne supportent pas l'eau...

D'ailleurs je te l'ai dit et je te le répète, voici ma devise :

Continuer ou disparaître !

— De tout cela, je conclus que tu es dégoûté de la vie.

— Pas le moins du monde, puisque je souhaiterais la voir se prolonger indéfiniment dans les mêmes conditions.

— Le sentiment de la famille te manque-t-il ?

— En aucune façon, et je ne demanderais pas mieux que d'en créer une... où je trouverais beaucoup d'argent.

— Alors, avant de désespérer, suis le conseil que je te donnais tout à l'heure, cherche une femme très riche, épouse-la et deviens un homme raisonnable au lieu d'être un fou...

— Je te répète que, cette femme très riche, je ne la rencontrerai pas...

— Dans ce cas, il sera toujours temps de faire appel au revolver... Enfin, dans ta folie, tu as trois mois devant toi, et en trois mois il se passe bien des choses que personne ne pourrait prévoir...

— Feu monsieur de la Palice n'aurait pas mieux dit ! — répliqua le vicomte en riant.

Certes, le conseil que donnait le jeune avocat à son ami était excellent, et fondé sur un raisonnement des plus justes.

Mais dans un cerveau brûlé comme celui de Paul de Villiers y avait-il place pour un raisonnement ?

La famille ?

Nous venons de le lui entendre dire, il ne la comprenait qu'avec beaucoup d'argent, et si quelque hasard heureux lui apportait des millions dans les mains d'une jeune fille éprise de sa figure ou de son titre, n'oublierait-il pas bien vite les devoirs que lui imposerait le mariage, et ne retournerait-il pas à ses habitudes et à ses vices ?...

Tout en causant, les deux amis continuaient à marcher dans l'allée qui contourne le parc.

C'était au bord de cette allée, sous l'ombrage de vieux tilleuls, que Jeanne de Brueil et sa fille se reposaient.

Les deux jeunes gens se trouvaient à peine à dix pas du banc qu'elles occupaient, lorsque Paul aperçut Germaine et s'arrêta court.

— Quoi donc ? Qu'y a-t-il ? — demanda Morisset surpris.

— Regarde.

— Quoi ?

— A notre gauche, sur le banc, cette jeune fille qui lit :

Le regard d'Adrien suivit l'indication donnée par son ami.

— Je vois — dit-il ensuite. — Est-ce que tu la connais, cette jeune fille ?

— Non, mais je reste en extase devant sa merveilleuse beauté.

— Très jolie, en effet.

— Un visage de madone...

— Toute jeune...

— Dix-huit ou dix-neuf ans à peine...

Ah ! mon ami, quel vivant chef-d'œuvre !!

Et ne pouvant faire une halte plus longue, les deux jeunes gens se remirent en marche, mais silencieusement cette fois.

Germaine et M^{me} de Brueil, absorbées, l'une dans sa lecture, l'autre dans son travail de broderie, ne les avaient même point aperçus.

Au bout de cinquante pas, Morisset demanda :

— A quoi penses-tu ?...

Paul, qui marchait la tête basse, la releva et dit :

— A cette jeune fille.

— Sérieusement ?

— Parole d'honneur.

— Comment ! toi, un blasé, tu te préoccupes de la beauté d'une jeune fille honnête... Car elle est honnête... cela ne fait pas le moindre doute...

— Je l'espère bien !

— Aurais-tu donc reçu le *coup de foudre* ?...

— Ne blague pas ! C'est peut-être ridicule, mais cette jeune fille me préoccupe et je veux la voir encore...

Retournons sur nos pas.

— Diable ! C'est grave, alors ! — fit Morisset en riant.

Les deux amis rebroussèrent chemin, revenant à pas lents vers le banc occupé par Jeanne et par Germaine.

Celle-ci, un petit couteau d'ivoire à la main, s'occupait à couper les dernières pages du volume qu'elle lisait.

Au moment où Paul et Adrien se trouvaient en face du banc, un faux mouvement du coupe-papier fit lâcher le livre à la jeune fille.

Il glissa sur ses genoux et tomba à ses pieds.

Elle allait se baisser pour le ramasser lorsque Paul de Villiers la devançant, se pencha, saisit le volume et le lui présenta respectueusement.

Germaine le reçut en devenant toute rose, et de sa voix douce et musicale murmura :

— Je vous remercie, monsieur.

Jeanne de Brueil releva la tête, et voyant ce qui se passait, joignit ses remerciements à celui de sa fille.

Germaine leva les yeux sur Paul.

Leurs regards se croisèrent et elle rougit de nouveau, plus encore que la première fois.

Paul salua les deux femmes et il entraîna Adrien très amusé par la petite scène dont il venait d'être témoin.

Jeanne et Germaine, silencieuses, les suivaient des yeux.

Quand le vicomte se trouva assez loin du banc pour ne point courir le risque d'être entendu, il dit à son ami, avec un accent d'enthousiasmé :

— C'est une créature exquise ! Dix fois plus belle encore que je ne le croyais ! Un chef-d'œuvre !

Ah ! quelle délicieuse vicomtesse ce serait !

— Tu en reviens à l'idée de la famille ! — fit Adrien en riant.

— Elle me tourne la tête, littéralement !...

Je n'ai jamais éprouvé rien de pareil !

— Je t'ai entendu dire cela d'une demi-douzaine de femmes !

— C'est bien différent !

— En quoi ?

— J'éprouvais du désir sans le moindre respect, tandis qu'aujourd'hui le respect est égal au désir...

— Eh bien ! va demander la main de cette merveille à sa mère, car la femme qui l'accompagne est certainement sa mère...

— C'est ce que je ferais tout de suite, si je possédais encore la fortune que j'ai gaspillée bêtement...

— Peut-être la demoiselle est-elle riche et te rendrait-elle cette fortune...

— Qu'elle ait seulement deux millions de dot, et je fais d'elle une vicomtesse.

— En supposant qu'elle accepte de devenir ta femme...

— J'ai bien lu dans ses yeux, tout à l'heure, qu'elle ne refuserait pas... Et, crois-moi, je m'y connais...

— Eh bien ! il faut savoir qui elle est.

— C'est facile... Sans me faire voir, je ne perdrai pas de vue la mère et la fille. J'attendrai qu'elles quittent le parc et je les suivrai...

Paul se retourna.

— Justement elles vont partir... — ajouta-t-il. — Cachons-nous...

Et les deux jeunes gens se dissimulèrent derrière des touffes de verdure qui ne leur dérobaient pas la vue de l'allée.

Germaine venait de fermer son livre.

— Rentrons-nous, mère? — disait-elle.

— Tu es fatiguée?

— Un peu.

— Donne-moi ton bras, alors, et partons...

La jeune fille prit de la main gauche la canne placée à côté d'elle, puis, saisissant le bras de sa mère, elle fit un effort pour se soulever et, le corps déséquilibré, le buste violemment rejeté à droite et à gauche, à chaque pas, par des torsions brusques, elle se mit lentement en marche.

De loin, les deux amis assistaient à ce départ.

— Oh! — murmura Paul avec stupeur en devenant très pâle.

— Sapristi! — fit Adrien.

— Cette effroyable infirmité! — reprit le vicomte — c'est impossible : non, ce n'est pas elle, l'enfant si jolie que nous venons d'admirer!

— Hélas!... il n'y a pas d'erreur possible! C'est malheureusement bien elle...

— C'est horrible!...

— Coup de foudre raté, mon cher, mais il lui reste sa figure d'ange, et avec quatre millions de dot je l'épouserais tout de même... — dit Morisset en riant.

— Ceci est l'image de la vie... — déclara philosophiquement Paul de Villiers — la beauté des espérances qu'elle vous laisse entrevoir vous charme, et l'on s'aperçoit bientôt que ces espérances sont boiteuses...

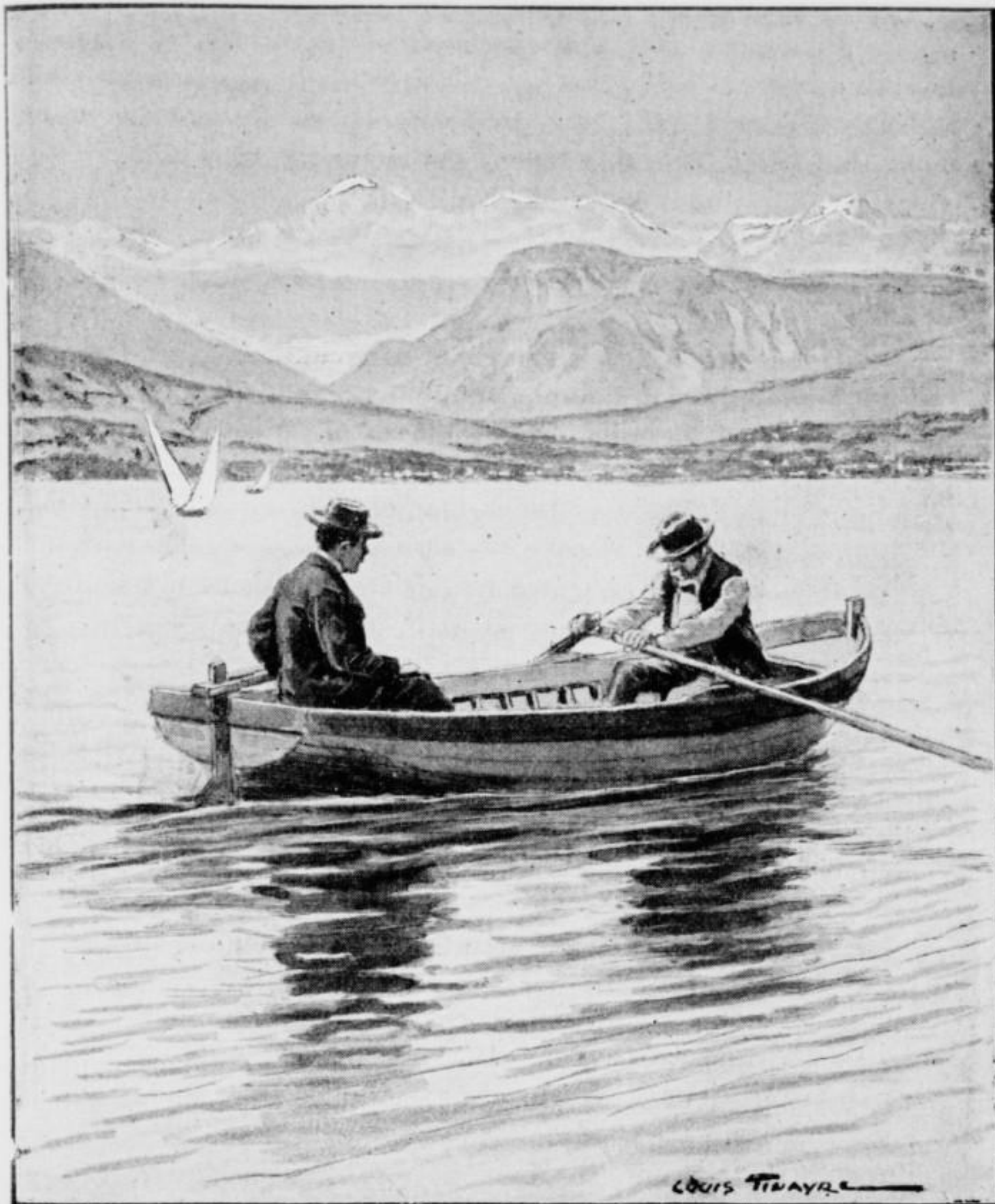
Allons prendre une absinthe. »

Et les deux jeunes gens quittèrent le parc Monceau.

M^{me} de Brueil et Germaine avaient regagné directement le petit hôtel de la rue Ruysdaël.

Jeanne pensait aux réflexions formulées par sa fille en voyant jouer auprès d'elle les mignons bébés dont les joyeux ébats rendaient si heureuse la jeune mère qui les accompagnait.

Ces réflexions ajoutaient pour elle de nouvelles douleurs à celle qu'elle éprouvait chaque jour en pensant à l'avenir de Germaine.



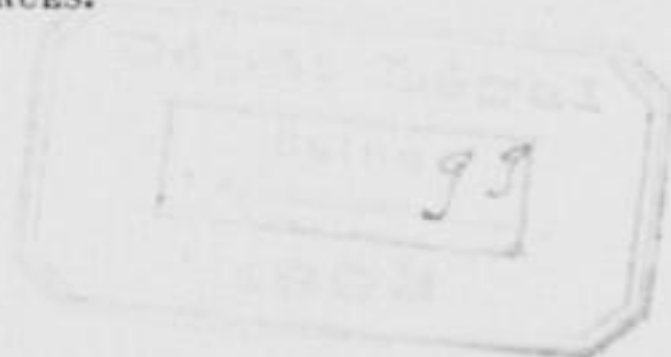
Pascal avait traversé le lac pour aller dire adieu à son ami (page 239).

Celle-ci rentrait plus triste encore que de coutume.

Les yeux expressifs de ce beau garçon dont les regards avaient un instant croisé les siens, restaient gravés dans sa mémoire.

Ah ! quel rêve elle faisait, la chère et douce créature !

Comme elle était loin de supposer qu'il venait de s'accomplir et qu'il se préparait des crimes autour d'elle, pour essayer de lui donner le bonheur rêvé !



XXXVI

POURQUOI ON NE PARLAIT PAS.

Les incidents du Parc Monceau que nous venons de raconter se passaient exactement à l'heure où Léa Gaucher, introduite auprès du maire de Genthod, avait, avec ce dernier, l'entretien auquel nous avons fait assister nos lecteurs, et que l'entrée subite de La Ponne, dans son cabinet de travail, avait interrompu.

M. Dégaillet, ennuyé d'être ainsi dérangé, demanda d'un air maussade à la servante :

— Qu'est-ce que tu me veux, toi ?

— C'est mon frère, monsieur le maire, mon frère, Pierre, qui vient de Céligny.

— Eh bien, c'est bon!... Qu'il attende!... Je le verrai plus tard... Je suis très occupé en ce moment...

— C'est qu'il ne peut pas attendre...

— Eh bien, qu'il s'en aille...

— Mais il faut qu'il vous parle, c'est très presse.

— Qu'est-ce qu'il veut au fait ?

— C'est au sujet de M. Russel.

— De M. Russel de Thonon ?

— Oui, monsieur le maire, et aussi du pêcheur de la Belotte, Alphonse Jarrier.

En entendant prononcer le nom d'Alphonse Jarrier, Léa et M. Dégaillet tressaillirent et échangèrent un regard rapide.

— Voyez ce garçon, monsieur le maire, — s'écria la mère de Pascal. — Voyez-le tout de suite, je vous en prie. Peut-être a-t-il des renseignements à vous donner pour le sujet qui nous préoccupe.

— Fais venir Pierre, — commanda le magistrat municipal à La Ponne.

— Allons, arrive, toi ! — cria la Savoyarde à son frère qui attendait impatiemment dans le couloir du rez-de-chaussée.

Pierre Ponne s'avança aussitôt.

Mais, en apercevant une femme dans le cabinet de M. Dégaillet, il s'arrêta sur le seuil, interdit, tournant son chapeau de feutre entre ses doigts.

— Entre !... Entre, garçon ! — lui dit familièrement le maire en voyant son hésitation.

La Ponne donna une bourrade dans le dos de son frère pour le faire avancer et referma la porte derrière lui.

Le jeune pêcheur hésitait encore.

— Approche donc, Pierre ! — insista M. Dégaillet.

Pierre s'approcha enfin.

Le maire poursuivit :

— Ta sœur m'a dit que tu avais quelque chose de sérieux à m'apprendre ?

— Oui, monsieur le maire.

— Au sujet de M. Russel, de Thonon.

— C'est ça, monsieur le maire.

— Et aussi au sujet d'Alphonse Jarrier.

— Les deux se touchent.

— Eh bien, explique-toi.

Pierre porta ses regards sur Léa Gaucher.

M. Dégaillet en comprit la pensée.

— Tu peux parler devant madame, — fit-il.

Dis-nous donc ce que tu as appris, ce que tu sais.

— D'abord, vous n'ignorez pas que j'ai été engagé comme pêcheur au château de Celigny, chez M. le comte de Bouillanne ?

— Oui, je le sais.

— Faut vous dire que M. de Bouillanne est un brave homme, qui traite bien ses domestiques. Je prends mes repas à l'office, avec le personnel de la maison, et je vous avoue, monsieur le maire, qu'on est nourri... ah ! mais, là, à s'en fourrer par dessus la tête.

— Abrège, Pierre. N'entre dans aucun des détails qui ne sont intéressants que pour ton estomac.

— Eh ben, voilà ! M^{me} la comtesse de Bouillanne a une sœur qui habite Paris. Son mari vient de mourir. Elle est veuve depuis un mois. Alors, elle est arrivée au château pour y passer son deuil.

Elle était venue toute seule, sans domestiques d'aucune sorte ; mais elle avait besoin d'une femme de chambre.

M^{me} de Bouillanne et sa sœur piquèrent jusqu'à Lausanne pour en trouver une qu'elles ramenèrent le jour même à Celigny où elle prit aussitôt son service ; une fille de vingt-cinq ans, jolie tout plein

et d'un rigolo... épatante!... comme on dit aujourd'hui... et d'un chic!... C'est une Parisienne! et avec une langue! oh! la, la!... monsieur le maire, celui qui lui a coupé le filet n'a pas volé ses cinq sous.

M. Dégaillet ne put s'empêcher de sourire aux réflexions de Pierre Ponne.

Celui-ci poursuivit :

— Et à l'office, aux heures des repas, ce qu'elle nous en racontait de vertes!... Je ne vous dis que ça.

Elle me tapait dans l'œil, à moi, quoi!

Il y a trois jours, en venant se promener au bord du lac qui borde le parc du château, Mam'selle Henriette — c'est son petit nom — s'arrêta devant l'étendage où je débrouillais mes menils pour les faire sécher et pour les raccommoder.

— Tiens, ça doit être amusant à faire! qu'elle me dit en riant.

Et la voilà qui se met à faire courir la toile sous ses doigts, pour s'essayer. Elle s'y prenait bien.

Alors, pour histoire de causer, tout en travaillant, je lui demande comme ça, tout bêtement :

— Où donc que vous étiez en service, la belle fille, avant de venir à Celigny?

— A Thonon, — qu'elle me répond.

— A Thonon?

— Oui, chez M. Russel, dont la femme est Genevoise.

En l'entendant nommer M. Russel, vous pensez si je fis un bond en dedans de moi-même. Je n'avais pas oublié ce que vous m'aviez recommandé de faire, lorsque je devais entrer chez le propriétaire dont il était question.

— Chez M. Russel que je fais alors, sans avoir l'air de rien. Pour sûr, si vous aviez été en service chez lui, que vous avez dû y connaître un particulier qui y était engagé, comme je le suis chez M. de Bouillanne, pour faire la pêche?

— Alphonse Jarrier? — qu'elle me demande.

— Oui, que je répons.

— Un joli garçon! qu'elle reprend.

Et elle se mit à rire aux éclats...

— Pourquoi que vous riez?... que je lui dis.

— Parce que je pense au joli garçon Alphonse.

— Il vous a fait la cour?

— Non, pas à moi!...

— A qui donc?

— A mam'selle Aimée, la fille de M. Russel.

— Pas possible!

— C'est tellement possible qu'il y a trois mois, le bel Alphonse, qui avait enjolé la fille du maître, est parti avec elle une belle nuit, après avoir volé deux cent mille francs dans la caisse du patron!

— Un vol! — s'écria M. Degaillet avec surprise.

— Un vol, oui, monsieur le maire.

— Alphonse Jarrier, un honnête travailleur, d'une famille sans reproches, commettre une pareille infamie!... C'est impossible cela!

— C'est cependant vrai, monsieur le maire.

— Et quel âge avait la fille de M. Russel?

— Dix-huit ans.

— Ah! le malheureux!... le malheureux!... Tout s'explique maintenant. M^{me} Russel est Genevoise, M. Russel est Français. D'un côté comme de l'autre, pour sauvegarder l'honneur des deux familles un mot d'ordre était donné pour que le silence le plus profond soit gardé sur le crime que j'avais pressenti...

— Oh! oui, monsieur le maire, un ordre était donné, — reprit Pierre Ponne, — un ordre et beaucoup d'argent.

— De l'argent?

— Oui, et de grosses sommes. Deux jours après la catastrophe, qu'on chuchotait à voix basse, on congédia tout le personnel de la maison en lui payant une année de gages, à la condition qu'ils quitteraient le pays immédiatement. On ajouta une indemnité à chacun afin qu'ils gardent secrète la fuite de Jarrier et de M^{lle} Aimée. Henriette, la femme de chambre, toucha cinq mille francs pour sa part et pour se taire. Mais comme elle n'a pas la bosse de la discrétion, j'ai pu grâce à son bavardage connaître ce que je viens vous apprendre aujourd'hui.

— Mais, sait-on où Jarrier s'est enfui après son double crime?

— Mam'selle Henriette m'a dit que M. Russel était certain qu'ils étaient partis pour l'Amérique.

— Ceci n'est pas sûr.

— Ce qui est sûr cependant, monsieur le maire, c'est que lorsque je venais d'être engagé chez lui comme pêcheur, il n'a pas tenu son engagement, sous prétexte qu'il allait faire un voyage à l'étranger. Peut-être avait-il été informé du lieu où sa fille se trouvait avec

son séducteur et qu'il allait chercher son enfant et fait arrêter son voleur.

— Peut-être ! — fit M. Dégaillet pensif.

Puis, interrogeant de nouveau Pierre Ponne, il lui demanda.

— Tout ce que tu viens de me raconter se passait à quelle époque ? Le sais-tu ?

— Oui, monsieur le maire. La fuite de Jarrier, il y a quatre mois ; le départ de la famille Russel de Thonon, il y a un mois et demi.

— Tout se coordonne bien. C'est tout ce que tu as à me dire, mon garçon ?

— C'est tout, monsieur le maire.

— Je te remercie, mon ami. Tu dînes avec nous, à Genthod ?

— Non, monsieur le maire. Je viens de faire des commissions à Genève pour M. de Bouillanne et il faut que je sois rentré à sept heures au château de Celigny. J'ai profité de mon voyage pour m'arrêter ici et pour vous instruire. Je repars immédiatement.

— Tu auras toujours le temps de prendre *pichollette*, fais-toi servir un *demi-pot* même, si tu veux, par la Ponne. Dis-lui qu'elle te soigne¹.

— Merci, monsieur le maire.

— Si tu apprenais quelque chose de nouveau, fais m'en part le plus promptement possible.

— N'ayez crainte. Je trouverai bien un moyen pour m'esquiver du château de Celigny et venir jusqu'à Genthod pour vous satisfaire.

— Au revoir, mon garçon et merci encore.

Pierre Ponne salua et se retira.

Pendant le cours de cet entretien, la mère du chanteur des rues s'était contentée de l'écouter sans y prendre part.

Lorsque Pierre Ponne eut quitté le cabinet du magistrat municipal, elle courba le front, écrasée.

— Ainsi, — fit-elle d'une voix sombre, — le dernier espoir que nous conservions nous échappe !... Malgré tout ce que ce jeune homme vient de nous dire, nous ne sommes pas plus avancés qu'auparavant.

1. La *pichollette*, mesure fédérale en Suisse, vaut un quart de litre ; le *demi-pot*, un demi-litre. Les habitants du pays n'ont point perdu l'habitude de dénommer ainsi les bouteilles qu'on leur sert ayant cette contenance et dont les flancs portent, gravée, la croix fédérale.

On comptait sur Alphonse Jarrier pour nous guider, et Alphonse Jarrier est parti pour l'Amérique!... Où le rejoindre dans l'immensité de ce pays?...

— Croyez-vous qu'il soit parti pour l'Amérique? interrogea M. Dégaillet.

— Pourquoi non? N'est-ce pas là qu'il peut se cacher le plus facilement avec sa victime?

— En effet!...

— J'ai beau chercher, toutes les issues maintenant nous sont fermées. Si le hasard ne nous vient pas en aide, nous n'avons plus à compter sur rien.

— Peut-être! — fit M. Dégaillet en prenant un air réfléchi.

— Vous auriez encore une branche à laquelle nous pourrions nous accrocher?

— Oui.

— Laquelle?

— Le silence gardé par les fonctionnaires français auxquels je me suis adressé, le mutisme de nos fonctionnaires et de nos magistrats suisses nous est parfaitement expliqué. On ne devait pas parler!... On a payé pour qu'on se taise!... et aujourd'hui, tout en disant aux silencieux que la raison de leur obstination nous est dévoilée, ils ne parleraient pas davantage et, feraient-ils le contraire qu'ils ne nous apprendraient rien de plus que ce que nous savons à cette heure.

Nous ne devons point perdre de temps, ne plus nous occuper d'Alphonse Jarrier, de M. Russel, mais bien de Pascal, l'enfant recueilli par le docteur Richet.

— C'est évident.

— Eh bien! voici ce que je vais faire et ce que me donne le droit d'exiger mon mandat de magistrat municipal.

Dès demain, ayant des amis influents au département de l'Intérieur, j'irai les trouver et je les prierai de vouloir bien envoyer une note précise que je rédigerai, à tous nos consuls, à l'étranger.

Il est plus que certain que Pascal s'est dirigé vers une grande ville, et qu'en y arrivant pour y résider, il aura pris le soin d'aller faire viser le passeport qui lui a été délivré à Genève, soit à l'ambassade, soit au consulat suisse.

En répondant à ma note, on nous donnera un renseignement des plus précis. Je vous en avertirai et vous n'aurez plus, madame, qu'à vous adresser au consulat ou à l'ambassade qui m'aura fourni

ce renseignement pour continuer les recherches. Approuvez-vous mon idée ?

— Certes, oui. Je l'approuve entièrement. Ce moyen est préférable à ceux que nous avons employés jusqu'ici.

— Mais cela demandera beaucoup de temps, sans doute, — observa le maire de Genthod.

— Ne pouvant faire autrement, — répliqua Léa, — il me faudra bien prendre patience...

En attendant, monsieur, permettez-moi de vous témoigner toute ma gratitude pour le dévouement que vous daignez me montrer.

— Je serais heureux, madame, d'apporter un peu de soulagement à vos douleurs maternelles.

Léa Gaucher se leva.

— Me quittez-vous ? — lui demanda M. Degaillet en l'imitant.

— Je voudrais, ce soir même, prendre le chemin de fer pour rentrer à Paris.

— Acceptez l'hospitalité chez moi, cette nuit, et ne partez que demain. Vous aurez eu, au moins, le temps de vous reposer.

— Je regrette de vous refuser, monsieur. Des affaires d'intérêt m'appellent à Paris... Je sais qu'un train part de Genève à sept heures cinquante... et je désire pouvoir en profiter.

— Je n'insisterai pas, madame. Vous pouvez, pour vous rendre à Genève, prendre le train qui passe à Genthod à six heures et demie. Vous avez encore au moins vingt minutes devant vous pour vous rendre à la gare.

— Je vous quitte alors, monsieur, — fit Léa en tirant de la poche de sa robe un petit portefeuille dans lequel elle prit un billet de cent francs qu'elle tendit au maire, en ajoutant :

— Veuillez de nouveau accepter cette modeste offrande... pour vos pauvres.

— C'est trop, madame ! dit le magistrat municipal en faisant un geste de refus.

— Ce n'est pas assez !... Mais je n'oublierai jamais votre bienveillant accueil.

Le maire prit le billet en s'inclinant et le serra dans le tiroir de son bureau.

— Avant de m'éloigner, monsieur, — ajouta Léa, — j'aurais encore une prière à vous adresser.



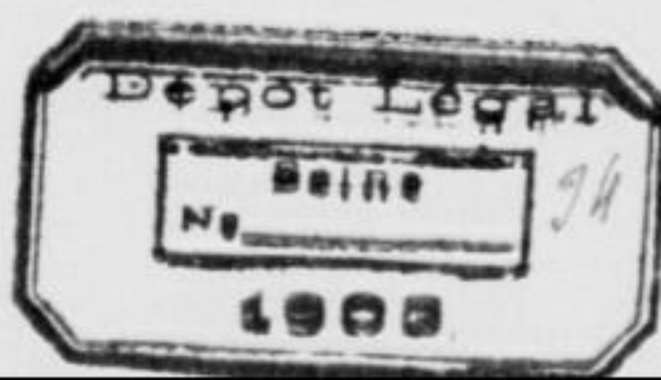
Munie d'un billet de première classe, elle prenait place dans le rapide qui la ramenait à Paris (page 266).

— De quoi s'agit-il, madame?

— Je désirerais avoir en ma possession l'extrait de naissance de mon fils.

— Ce sera facile. Demain je le ferai relever sur les actes de l'état-civil et vous l'expédierai aussitôt.

— Je vous remercie encore, monsieur.



— Me permettez-vous de vous accompagner jusqu'à la gare, madame ? — demanda alors le maire à Léa Gaucher.

— J'en serai flattée, monsieur.

M. Dégaillet prit la valise de la mère de Pascal et la conduisit jusqu'au chemin de fer.

A six heures trente, après avoir de nouveau remercié le maire de Genthod, Léa partait pour Genève où elle dîna à la hâte dans le restaurant où elle avait déjeuné le matin même.

A sept heures cinquante, munie d'un billet de première classe, elle prenait place dans le rapide qui la ramenait à Paris.



XXXVII

LE POURVOI EN CASSATION

La pensée de jouer un rôle absolument nouveau, et d'ajouter à sa renommée en se désavouant et en demandant lui-même la révision du procès de Georges Gauthier, hypnotisait à un tel point Morisset qu'il passa une partie de la nuit à étudier les documents remis par Roussillon, et la conclusion de cette étude fut qu'il s'était complètement fourvoyé en suivant pas à pas les voies ouvertes par l'instruction en dépit du sens commun par son beau-frère, homme d'un esprit étroit, et d'un entêtement déplorable.

On voit qu'il attribuait libéralement ses propres qualités au mari de sa sœur!

Certes, Jules Morisset, tel que nous le connaissons, allait, comme on dit vulgairement, *tirer à lui la couverture*.

Lui, et lui seul, éclairé par les lumières de sa conscience et par son merveilleux instinct judiciaire, aurait vu clair, après coup, dans cette affaire déplorable, et se serait, à l'instant même, employé pour réparer sans le moindre retard l'injustice à laquelle il se reprochait amèrement d'avoir collaboré.

Ce serait une note admirable ajoutée à ses états de service déjà si brillants, — dans un sens diamétralement opposé.

Georges Gauthier n'étant point un homme politique, on ne pourrait supposer qu'en réclamant sa réhabilitation il subissait quelque influence gouvernementale.

Non, il n'avait en vue que le triomphe de la vérité, cela sautait aux yeux, et le ministre de la Justice, de cette justice si violemment et si justement attaquée par le temps qui court, ne pourrait qu'approuver l'entreprise qu'il se flattait de conduire à bien.

Il ne se trompait pas.

Le lendemain, dès la première heure, il demandait une audience au garde des sceaux et le mettait au courant de ses projets.

Il fut convenu que le procureur général allait se pourvoir en cassation et que M^{me} Gauthier recevrait l'autorisation de circuler

librement sous tous les travestissements masculins ou féminins qu'elle jugerait convenable de prendre, et le droit de requérir tous agents de la force publique si elle avait besoin de leur concours.

Morisset emporta avec lui cette autorisation, ainsi que celle de conduire et d'interner le condamné Georges Gauthier à Brévannes, à la maison de santé du docteur Verdier, et l'ordre au directeur de la Conciergerie de remettre ledit Georges Gauthier entre les mains de sa femme, de l'avocat Brunel et de l'inspecteur de la sûreté Roussillon.

On avait sauté à pieds joints par dessus toutes les formalités administratives et paperassières.

Le procureur général rayonnait de joie en emportant ces pièces.

Non seulement il venait d'obtenir le concours ministériel, mais des éloges lui avaient été donnés.

Il se rendit immédiatement au greffe de la Conciergerie, où il signa son pourvoi motivé.

Aussitôt après, il avisa le directeur de ce qui venait d'être décidé et le pria de le conduire à l'infirmerie, où se trouvait le statuaire.

Il voulait s'assurer par lui-même de l'état du malade.

Si grande que fût habituellement la sécheresse de son cœur, le magistrat ne put se défendre d'une émotion vive et d'une sorte d'épouvante en constatant les ravages causés en si peu de temps par la folie.

Georges Gauthier n'était plus reconnaissable, avec ses traits décomposés, sa pâleur livide et ses yeux sans regard dans ses orbites charbonnées.

— Pauvre diable! — murmura-t-il à voix basse, — s'il est innocent, comme cela me paraît certain, il n'aura vraiment pas eu de chance!

Puis, tout haut, s'adressant au directeur :

— Je regretterai toute ma vie la part que j'ai prise à une déplorable erreur judiciaire, et mon ardent désir est de la réparer au plus vite!

J'ai fait déjà beaucoup, je ferai plus encore! — Il faut au moins rendre l'honneur à ce malheureux, si on ne peut lui rendre la raison!

Ce langage, dans la bouche du magistrat qui passait pour

être inflexible, causa autant d'admiration que d'étonnement au directeur.

Le rôle que jouait le procureur général lui parut sublime.

Il le lui dit, et certainement il ne manquerait pas de le répéter dans son entourage.

C'était ce que Morisset voulait.

L'enthousiasme qu'excitait sa conduite faisait la trainée de poudre, et le piédestal sur lequel reposait son orgueil insatiable grandirait démesurément!

Dans la même matinée, l'avoué, ami de l'avocat Brunel, se présentait à la villa des Fleurs, où M^{me} Gauthier l'attendait.

Il mit rapidement Raymonde au courant de ce qu'il allait faire et des pièces qu'elle devait lui fournir sur-le-champ, pour qu'il puisse procéder à la demande de convocation d'un conseil de famille et, en même temps, vu le cas présent, saisir le tribunal de première instance d'une demande tendant à ce que la curatelle de Georges Gauthier soit confiée à sa femme.

Nous disons à dessein *curatelle* et non *tutelle*, les attributions des deux fonctions n'étant pas absolument identiques.

— Voulez-vous, madame, — dit l'avoué à la jeune femme, — me donner, pour que je les présente au juge de paix de Saint-Mandé, les noms des personnes que vous désirez voir faire partie du conseil de famille.

— Je n'ai plus de parents, monsieur, à quelque degré que ce soit... — répondit Raymonde

— Et du côté de votre mari?

— Mon mari a vu, comme moi, s'éteindre toute sa famille.

— Des amis, alors?

— Hélas! — murmura M^{me} Gauthier avec un soupir, — les amis d'hier sont des indifférents aujourd'hui, peut-être des ennemis!... Il y a des gens qui ne pardonnent pas le malheur... même quand on n'a rien fait pour le mériter...

— Connaissez-vous le juge de paix de Saint-Mandé?

— Oui, monsieur.

— Êtes-vous dans de bons termes avec lui?

— Excellents. — Il avait pour mon mari et pour moi beaucoup de sympathie et d'estime, et lui seul ne s'est pas éloigné de nous au moment de l'horrible choc que nous avons subi.

— Je le laisserai maître alors de désigner les membres du con-

seil de famille, sauf un, car, sur le conseil de mon ami Brunel, j'ai à vous proposer un nom.

— Lequel ?

— M. Roussillon, inspecteur de la sûreté, entièrement dévoué à vos intérêts.

— Je le sais, monsieur, et j'accepte de grand cœur son concours... — fit vivement Raymonde — il m'est dévoué, en effet, et j'ai placé en lui ma confiance.

— Maintenant, quelle autre personne pourrait vous être adjointe comme subrogé-tuteur ?

— Je ne puis indiquer personne...

— Eh bien, j'ai sondé à ce sujet mon ami, et le vôtre, M^e Brunel... — il accepterait, pour vous être agréable, prêt à défendre vos droits et à vous éclairer de ses conseils...

— Je ne sais vraiment, monsieur, comment je pourrai lui témoigner ma reconnaissance !

Je n'aurais certes pas osé espérer de lui une pareille preuve d'intérêt... — Je le remercierai du fond du cœur ! — Agissez, je vous en prie, en son nom et au mien.

Tout ce que vous ferez sera bien fait... »

L'avoué quitta la villa des Fleurs pour se rendre à la justice de paix de Saint-Mandé où il eut la chance de rencontrer le magistrat avec lequel il devait se mettre en rapport.

Ainsi que Raymonde venait de le dire, il aimait et il estimait le statuaire et sa femme ; il croyait à l'innocence de Georges, et il déplorait la catastrophe dans laquelle honneur et bonheur venaient de sombrer.

Il s'entendit facilement et vite avec l'avoué, et celui-ci quitta Saint-Mandé, bien convaincu que tout serait selon son désir, et pour le mieux des intérêts de M^{me} Gauthier.

Celle-ci, confiante dans la promesse formelle du procureur général, ne pouvait douter un seul instant du résultat de ses démarches pour obtenir les autorisations demandées.

Aussi pensa-t-elle, avant de se rendre à Paris, au rendez-vous qu'il lui avait assigné, à s'entendre avec le directeur de la maison de santé où Georges devait être conduit.

En moins d'une heure, elle pourrait se rendre à Limeil par le chemin de fer de Vincennes, et de Limeil gagner Brévannes où se trouvait la maison de santé du docteur Verdier.

Il lui serait facile d'être de retour à Paris assez tôt pour se

trouver à cinq heures, rue de Clichy, chez l'avocat de son mari.

Elle déjeuna à la hâte et, par la gare de Saint-Mandé, partit pour Limeil.

Nous ne l'y suivrons pas, car nous nous réservons de conduire plus tard nos lecteurs à la maison de santé.

Nous pouvons cependant dire dès à présent qu'après un long entretien avec le célèbre aliéniste, elle sortit de chez lui l'espérance au cœur.



XXXVIII

LIENS D'ACTION

Il était huit heures du matin lorsque Léa Gaucher, retour de Genève, sonnait à la porte du petit hôtel de la rue Ruysdaël.

Les domestiques étaient levés depuis longtemps déjà.

Jeanne de Brueil, confiante dans la promesse que lui avait faite la nourrice de sa fille de n'être qu'une journée absente, s'était levée plus tôt que de coutume et attendait son arrivée avec impatience.

Quoique brisée de fatigue par deux nuits successives passées en chemin de fer, sans une seule minute de sommeil et par une journée d'émotions pénibles, Léa, en pénétrant dans l'hôtel, ne songea qu'à se rendre auprès de Jeanne.

Ses premières paroles furent pour la fille de sa complice.

— Ma Germaine ? — lui demanda-t-elle.

— Je ne l'ai point encore vue ce matin.

— Elle ne s'est point trop ennuyée de mon absence ?

— Non, car j'ai eu le soin de la lui expliquer de façon qu'elle n'en prit point ombrage.

— L'avez-vous distraite, comme je vous avais conseillé de le faire ?

— Oui. Je l'ai menée jusqu'au Parc Monceau. Mais, j'aurais peut-être mieux fait de ne point l'y conduire.

— Pourquoi donc cela ? — fit Léa avec inquiétude.

— En voyant toutes les jeunes mères faire jouer leurs bébés qui riaient et venaient gambader autour d'elle... elle s'est prise à pleurer...

— Pleurer!... ma Germaine!... ma fille a pleuré! — s'écria Léa dont le visage devint affreusement pâle.

— La joie de ces enfants!... la joie de toutes ces mères la torturaient!... Sous l'empire d'une jalousie cruelle, elle les enviait en me disant : « Je ne serai jamais comme elles, mère!... Jamais je n'aurai d'enfant, moi!... moi, pauvre créature difforme... estro-

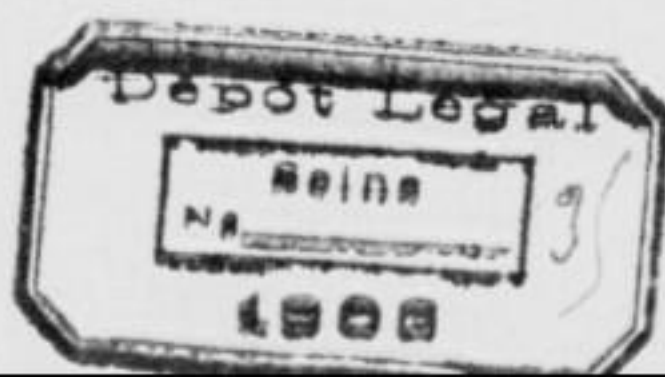


Et selon son habitude d'aller faire sa petite promenade sur les quais (page 276).

« piée!... » Son âme et son cœur se brisaient, Léa, et sa douleur m'épouvantait.

La nourrice de Germaine était devenue sombre.

— Ah! fit-elle, les dents serrées, avec un accent de haine farouche, — qu'elle soit à tout jamais maudite celle qui fut cause de cette monstrueuse claudication!...



Il se fit un silence douloureux.

Puis, tout à coup, changeant de physionomie, Léa poursuivit :

— Mais Germaine se trompe!... elle a tort de s'alarmer!... Elle peut aussi ressentir toutes les joies des mères qu'elle envie!... Germaine peut être mère aussi!

— Mère! — soupira Jeanne de Brueil.

— Oui, je comprends où se heurte ta pensée, — répliqua Léa, en la regardant. — Pour être mère, il faut un mari! Eh bien, ce mari, elle l'aura!... Nous le trouverons!... Nous le lui achèterons quand j'aurai achevé la tâche que je me suis imposée pour elle!.. Notre enfant alors ne souffrira plus!...

Et elle ajouta d'une voix tranchante :

— Ce sera bientôt.

— Bientôt?...

— Oui.

Chaque fois que la nourrice de sa fille faisait allusion au nouveau crime prémédité, Jeanne se sentait frissonner jusqu'au plus profond de son être.

Elle changea vivement le tour de la conversation.

— Mais tu ne m'as pas encore parlé de ton voyage, lui dit-elle.

— C'est vrai! Je ne pensais plus qu'à notre Germaine.

— As-tu rapporté de bonnes nouvelles?

— Non, répondit tristement Léa Gaucher.

— Non! mais ton fils?

— Introuvable!...

— Aucun renseignement sérieux?

— Aucun. Voici ce que j'ai appris.

Et par le menu, quoique brièvement, elle raconta à Jeanne ce qui s'était passé chez le maire de Genthod.

— Aucun espoir alors? — fit la mère de Germaine, après avoir écouté attentivement le récit de la nourrice.

— Il ne me reste plus que celui que peut m'apporter la réponse d'un des consuls suisses auxquels on va s'adresser.

En prononçant ces mots, Léa éclata en sanglots.

— Tu souffres bien aussi, toi, ma bonne et chère Léa! — fit Jeanne en la pressant dans ses bras.

— Si je n'aimais pas Germaine comme je l'aime, je voudrais être morte! — répondit la mère de Pascal sourdement.

— Oh! ne dis pas cela, nourrice!

— Je le dis comme je le pense!

Puis, se ressaisissant et s'essuyant les yeux :

— Ne parlons plus de cela, — ajouta-t-elle. — J'attendrai. Mais pour attendre, il faut que je détache de mon esprit la pensée pénible qui l'obsède.

Pour l'en détacher, il faut qu'une pensée plus violente la remplace.

La pensée violente, c'est la mort de Daniel Fontaine.

Je me suis recueillie pendant les deux nuits de mon voyage. Les difficultés qui m'avaient semblé pendant un instant difficiles à surmonter pour compléter l'œuvre entreprise, j'ai trouvé le moyen de les vaincre.

— Prends garde de te compromettre... de nous compromettre tous!

— Vous n'aurez rien à craindre pas plus que moi. J'ai tout combiné. Je n'ai en ce moment qu'à exécuter mon plan préparatoire. Après!... Après... Je passerai au dernier!... Mais il faut que vous me veniez en aide.

— Moi? — fit Jeanne de Brueil avec stupeur.

— Non de votre personne, mais de votre bourse. Je vais avoir de l'argent à dépenser.

— Combien te faut-il? demanda Jeanne rassurée.

— Trois mille francs.

— Ils seront à ta disposition dès que tu me les demanderas.

— Bien. Maintenant, je vous quitte. Je suis brisée, j'ai besoin de repos; je vais essayer de dormir pendant quelques heures.

— Tu descendras pour le déjeuner?

— Oui, qu'on me sonne. Si vous voyez Germaine avant moi, annoncez-lui mon retour.

Et Léa quitta Jeanne pour se rendre dans la chambre qu'elle occupait à l'hôtel, afin d'essayer d'y goûter un peu de sommeil.

Jeanne en la regardant s'éloigner murmurait :

— Elle souffre bien aussi, elle!... mais elle a plus de courage, plus de volonté que moi!... Jamais je n'aurais osé accomplir ce qu'elle a fait!... Jamais je n'oserais poursuivre l'œuvre qu'elle a conçue. Ah! si elle aime son fils, elle aime bien aussi ma fille!... et parfois, je me demande si elle ne l'aime pas plus que son enfant.

*
*
*

Comme l'inspecteur de la sûreté Roussillon en avait témoigné

le désir, Pascal l'accompagna rue Delambre, en sortant du petit restaurant où ils venaient de dîner, et ils rédigèrent ensemble la déposition que le chanteur des rues devait remettre au procureur général.

Très tard, dans la nuit, — cette déclaration écrite et signée — Pascal regagna son domicile de la rue des Deux-Ponts, ce qui ne l'empêcha pas de se lever de bonne heure, et selon son habitude d'aller faire sa petite promenade sur les quais.

Ce matin-là, toute préoccupation semblait l'avoir abandonné.

Il avait accompli son devoir, et il sentait que ce devoir accompli pouvait compter dans son existence comme une bonne action.

Tout en flânant et fumant des cigarettes, ce dont il ne se privait plus depuis qu'il gagnait largement sa vie, il s'était dirigé vers le quai Montebello, allant du côté du pont d'Austerlitz et du jardin des plantes.

Il n'avait rendez-vous qu'à onze heures moins dix avec l'inspecteur de la sûreté, à l'angle de la rue Beaujon, pour se rendre de là, chez le procureur général.

Après avoir passé plus d'une heure à se promener dans les allées du jardin botanique dont la culture des plantes l'intéressait vivement, il quitta ce coin délicieux, traversa le pont d'Austerlitz et gagna la place de la Bastille en suivant le boulevard Bourdon.

Là, après avoir fait une nouvelle cigarette, il monta sur l'impériale de l'omnibus Bastille-Madeleine.

A la Madeleine, point terminus du trajet, il descendit et entra déjeuner dans un bouillon Duval.

Pascal se trouvait tout porté pour gagner, en quelques minutes, l'angle de la rue Beaujon.

*
* * *

Quoique Roussillon s'occupât avec une ardeur extrême d'une affaire que ses chefs ne lui avaient point ordonné de suivre et qui semblait prendre toutes ses heures, au détriment de celles qu'il devait au service de la sûreté, il ne faudrait point croire qu'il oubliât ses devoirs professionnels.

Heureux de démontrer que dans l'enquête relative au crime de l'avenue Daumesnil il avait fait preuve d'une impeccable perspicacité, d'un flair des plus admirables, il s'était fait un allié du chef de la sûreté, en le tenant au courant de ce qui se passait.

Le chef estimait beaucoup son subordonné dont il connaissait la loyauté et l'intelligence.

Froissé, dès l'origine, du dédain avec lequel avait été accueillies son enquête personnelle et la contre-enquête si minutieuse de son inspecteur, il aurait donné beaucoup pour pouvoir battre en brèche l'omnipotence intransigeante, le parti-pris absurde et l'entêtement stupide du magistrat instructeur contre lequel il avait souvent lutté.

Aussi avait-il donné carte blanche à son agent, prenant sous sa responsabilité personnelle tout ce qu'il ferait, et mettant à sa disposition les agents dont il pourrait avoir besoin dans la nouvelle phase où l'affaire allait entrer.

En venant au rendez-vous, Rousillon sortait du cabinet du chef de la sûreté où il s'était rendu pour prendre ses conseils et lui indiquer les moyens qu'il comptait employer, en compagnie de M^{me} Gauthier et de Pascal, le chanteur des rues, pour parvenir à trouver des preuves matérielles.

A midi moins dix il arrivait rue Beaujon, où Pascal l'attendait depuis quelques minutes.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main et entrèrent dans l'hôtel du procureur général.

Le magistrat — nous le savons déjà — était enchanté de l'emploi de sa matinée et du succès obtenu auprès du garde des sceaux.

De plus il avait bien déjeuné; aussi ce fut le visage rayonnant et le sourire aux lèvres qu'il accueillit les visiteurs et leur apprit le résultat de ses démarches.

Pascal lui remit sa déposition.

Il la lut, témoigna sa satisfaction de la manière simple et claire dont elle était rédigée, et, après quelques recommandations à l'inspecteur de la sûreté et au chanteur des rues, il les congédia en leur enjoignant de le tenir au courant jour par jour des découvertes faites par eux.

Les deux hommes se séparèrent alors, après s'être donné rendez-vous pour six heures du soir à la gare de Vincennes, où ils devaient attendre M^{me} Gauthier.

Celle-ci, comme elle l'avait calculé, était de retour assez tôt pour être, à cinq heures précises, rue de Clichy, chez M^e Brunel.

L'avocat l'attendait avec impatience, ayant grande hâte de se

rendre chez le procureur général, afin de savoir si celui-ci avait tenu sa promesse.

Chemin faisant, Raymonde lui apprit la visite de l'avoué, le remercia de l'affectueuse sympathie qu'il lui témoignait en acceptant la charge de subrogé-tuteur, et lui fit part de sa visite à la maison de santé de Brévannes.

— Il ne nous reste plus qu'à connaître le résultat des démarches du procureur général, dit Brunel.

Nous savons déjà que ce résultat devait les satisfaire de façon complète.

M^{me} Gauthier reçut l'autorisation qu'elle avait demandée, et l'ordre de transfert de Georges à l'établissement du docteur Verdier.

La date de ce transfert était indiquée pour le lendemain.

Le chef de la sûreté devait recevoir des instructions pour faire accompagner par un agent le malade à Brévannes; cet agent serait Roussillon.

Jules Morisset ajouta :

— Vous n'aurez qu'à vous entendre pour l'heure du départ et les moyens de transport avec le directeur de la Conciergerie, prévenu par moi déjà.

Je vous engage à le voir ce soir même.

J'ai signé mon pourvoi en cassation, et je ferai tout ce que je vous ai promis de faire. »

Raymonde remercia avec effusion et, accompagnée par M^e Brunel, elle quitta le procureur général pour se rendre à la Conciergerie.



XXXIX

A LA VILLA DES FLEURS

Certes la confiance absolue ne pouvait entrer brusquement dans le cœur de Raymonde, malgré l'importance du premier succès obtenu.

Elle était trop frappée pour que le passé ne laissât pas dans son esprit une trace profonde et douloureuse qui ne pourrait s'effacer que peu à peu.

Cependant, en quittant la demeure du procureur général, une lueur d'espérance s'était glissée dans ses ténèbres et ranimait un peu son âme.

On sauverait l'honneur de son mari, le sien, celui de sa fille, et, Dieu la prenant en pitié, on rendrait peut-être la raison au cher compagnon de sa vie.

Et alors, plus la chute avait été terrifiante, plus éclatante serait la réhabilitation.

Le secours lui venait de partout, et parmi ses protecteurs inattendus elle pouvait désormais compter l'homme qui s'était acharné contre elle avec le plus d'ardeur.

La force lui reviendrait en même temps que l'énergie.

Roussillon, Pascal et M^e Brunel allaient unir leurs efforts afin de découvrir, de mettre en pleine lumière ces preuves matérielles, le fait nouveau, que Morisset attendait pour donner plus de poids à sa demande de revision du procès et de renvoi devant une autre cour.

La tâche était lourde, on ne pouvait se faire aucune illusion à cet égard ; mais avec des dévouements éclairés qui s'offraient à elle, les chances de succès semblaient nombreuses.

Son mari et sa fille étaient tout pour elle.

Que lui importaient les luttes et les fatigues !

Sa personnalité ne comptait plus... Elle se sentait prête à donner sa vie, s'il le fallait, pour que sa fille et son mari soient heureux. A tout prix et par tous les moyens il fallait réussir.

Devant un autre tribunal les preuves morales — si convaincantes qu'elles fussent — ne suffiraient peut-être pas pour faire reconnaître l'innocence, le procureur général l'avait dit, et sa bonne foi ne pouvait être mise en doute, il fallait donc avoir dans les mains des preuves matérielles indiscutables.

Pour les obtenir, Raymonde se sentait capable de soulever le monde.

En arrivant à la gare de la place de la Bastille, elle y trouva Roussillon et Pascal qui s'étaient rejoints et l'attendaient.

Le train allait partir.

Tous trois prirent place dans un compartiment de première classe où ils se trouvèrent seuls et où la jeune femme put les mettre au courant de ce qui s'était passé et des mesures prises pour opérer, le lendemain, le transfert de son mari.

Arrivés à la gare de Saint-Mandé ils gagnèrent rapidement la villa des Fleurs.

Albertine vint se jeter dans les bras de sa mère, en lui demandant comme toujours :

— Et papa ?

— Il est encore un peu souffrant, ma chérie, — lui répondit Raymonde en l'embrassant, — mais il va beaucoup mieux, il sera vite guéri. Tu le reverras bientôt...

Roussillon et Pascal sentirent leur cœur se serrer en entendant la jeune femme faire ce pieux mensonge à sa fille.

— Notre soirée sera très remplie — reprit M^{me} Gauthier en s'adressant à ses hôtes. — Nous allons dîner sans retard, et aussitôt après nous nous occuperons du plan de bataille au sujet duquel nous devons nous concerter...

— Oui, madame — répliqua Roussillon — mais je vous prierai de prévenir vos domestiques que j'aurai besoin de les questionner dès que notre repas sera terminé et que par conséquent ils ne doivent s'absenter de la villa sous aucun prétexte.

— Ils ne s'absentent point sans mon autorisation — répondit Raymonde — donc vous êtes certain de les trouver à vos ordres...

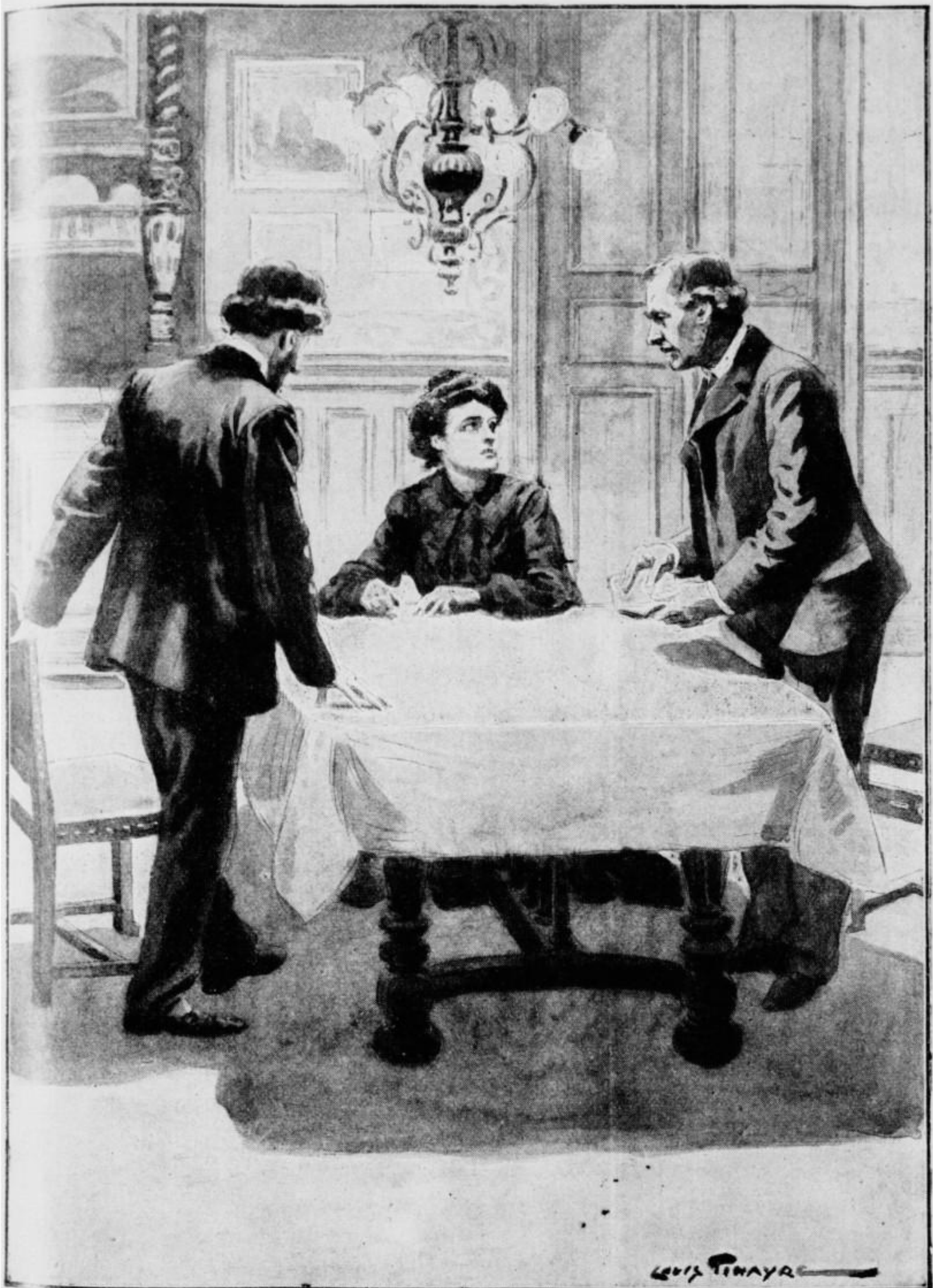
On se mit à table presque aussitôt.

Le repas fut court et silencieux.

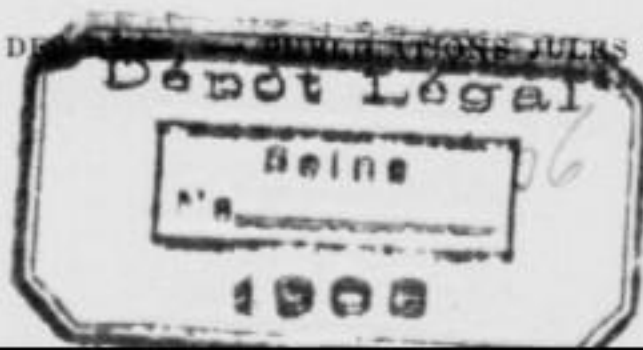
Chacun des convives s'absorbait dans ses pensées.

En sortant de table, Albertine embrassa sa mère et, sur un signe de celle-ci, se retira avec la femme de chambre.

Raymonde conduisit alors Roussillon et Pascal dans le salon.



L'inspecteur de la sûreté plaça sur une table le portefeuille dont il se séparait carement (page 283).



.

.

.

*

,

On apporta des lumières.

L'inspecteur de la sûreté plaça sur une table le portefeuille dont il se séparait rarement, en tira quelques feuilles de papier blanc et un crayon qui devaient lui servir à prendre des notes.

On s'assit.

— Avant tout, madame, — dit Roussillon, — nous devons nous préoccuper d'une observation faite hier par le procureur général et dont la logique est saisissante...

— Vous voulez parler sans doute du mobile du crime qui, d'un seul coup, frappait deux personnes?...

— Précisément.

— Eh ! bien ?

— Nous sommes en face d'une double conjecture.

Où on voulait se venger de M. Fontaine et les indices laissés à dessein auprès de son cadavre n'avaient d'autre but que de sauvegarder l'assassin en lançant la police sur une fausse piste, ou, au contraire, c'est M. Gauthier qu'on voulait atteindre, et pour arriver à ce but, on ne reculait pas devant un assassinat.

Ceci me paraît se dégager nettement des observations formulées par le procureur général.

— Oui.

— Alors, occupons-nous de la première des deux conjectures.

Quel pouvait être le mobile de l'assassinat de M. Albert Fontaine ?

— Une vengeance, sans doute.

— Une vengeance, soit... et dans ce cas l'intervention de la femme vue par Pascal serait toute naturelle.

Une vengeance de femme, cela est fréquent ; mais, pour nous éclairer, il faudrait arriver à connaître les raisons motivant cette vengeance implacable, allant jusqu'au meurtre.

Nous y reviendrons plus tard.

Ce motif admis, il est hors de doute qu'on a voulu égarer la justice en compromettant M. Gauthier. Mais les choses qui l'ont compromis, où l'assassin les a-t-il trouvées ? Comment se les est-il procurées ?

A ces questions, personne ne pouvait répondre.

Après un silence, Roussillon reprit :

— Louis, l'ancien valet de chambre de M. Gauthier, me paraît tout indiqué pour avoir servi l'assassin selon ses désirs... Le bouton de manchette et le ciseau de sculpteur peuvent avoir été livrés

par lui, à moins que la femme elle-même ne les ait volés dans l'atelier de votre mari ou dans la chambre à coucher qui se trouve à côté de l'atelier...

— Comment supposer cela ? — s'écria Raymonde.

Roussillon répliqua :

— Ce Louis, ce valet de chambre, parle d'une femme qui l'a perdu.

Rien ne prouve qu'il ne la recevait pas la nuit dans votre maison.

C'est une chose à éclaircir.

Je suis en ce moment ma première conjecture, qui est d'admettre la vengeance comme mobile du crime.

Que pouvait rapporter ce crime à l'assassin ?

Notez bien qu'il y a toujours dans la vengeance un mobile d'intérêt personnel...

— Vous croyez ?

— Je fais mieux que le croire, j'en suis sûr... La vengeance est souvent un acte irraisonné, brutal, qui se commet dans un moment de violente colère ; et j'admets qu'alors elle peut être désintéressée. Mais ici ce n'est pas le cas...

Le crime était prémédité de longue date.

On connaissait les visites que M. Albert Fontaine rendait à son ami à la villa des Fleurs, on savait quels jours ces visites avaient lieu et quelles étaient les heures habituelles de son arrivée et de son départ. Ainsi renseigné et sûr du succès, l'assassin a fait le guet, attendant le moment favorable pour frapper.

C'était bien à Albert Fontaine qu'il en voulait, c'était bien lui dont il avait décidé la mort.

Ceci n'est pas douteux, mais nous nous trouvons toujours en face du *pourquoi* mystérieux... »

Raymonde et Pascal suivaient avec anxiété les raisonnements de Roussillon, ses déductions et ses hypothèses.

Brusquement l'inspecteur de la Sûreté posa à M^{me} Gauthier cette question :

— Vous étiez, votre mari et vous, intimement liés avec M. Albert Fontaine ?

— Intimement — répondit Raymonde — M. Fontaine était le parrain de ma fille.

— Oui, mais il y a une chose à laquelle on n'a pas songé lors de la première enquête.

Moi-même, je l'avoue, ignorant qu'il y avait une femme en jeu, je ne m'en suis nullement préoccupé...

— Quelle est cette chose ?

— Elle a trait aux relations, qu'en dehors des vôtres, pouvait avoir M. Fontaine...

— Ses relations d'affaires ?

— Non, ses relations d'intimité...

Savez-vous si M. Fontaine avait une maîtresse ?

— Je l'ignore absolument.

— Une femme, délaissée et furieuse de son abandon, pourrait avoir voulu se venger de l'amant infidèle...

— Vous pensez alors en ce moment juste le contraire de ce que vous disiez tout à l'heure en parlant de la vengeance dont les manifestations étaient presque toujours spontanées et irréfléchies.

— Je ne suis point en contradiction avec moi-même... Je n'ai aucun parti pris... Je cherche... Un mot peut suffire pour m'éclairer...

— Mon mari seul aurait pu, peut-être prononcer ce mot... Albert Fontaine ne lui cachait rien, mais jamais en ma présence notre ami n'a donné à entendre qu'il eût une liaison... Cela pourrait être.. Étant garçon, il était libre de ses actes; mais, connaissant sa loyauté, sa délicatesse en toutes choses, il m'est impossible d'admettre qu'il ait fait naître dans un cœur de femme une haine conduisant au crime.

— Abordons alors un autre ordre d'idées.

M. Daniel Fontaine, le frère de la victime, a été un moment soupçonné...

— Oui.

— Qu'avez-vous pensé de l'accusation portée contre lui ?

— Qu'elle était aussi injuste que celle portée contre mon mari.

Du reste, son absence de Paris, le jour où se commettait le crime, a été prouvée...

— Il pouvait avoir un complice agissant pour son compte...

— Ce complice serait alors la femme vue par M. Pascal ?

— Oui.

— A quoi lui aurait servi ce crime ?

— A hériter des millions de son frère.

— Il n'en avait nul besoin, étant personnellement très riche...

— Combien de gens très riches veulent l'être plus encore !

La cupidité est insatiable...

— Les deux frères avaient hérité de leur père, non seulement d'une grosse fortune, mais d'une belle âme incapable d'un sentiment vil.

C'étaient des puritains d'honneur...

— Ils se voyaient peu?...

— Oui, parce que sur certaines questions intimes ils n'étaient pas d'accord, et qu'ils voulaient éviter toute discussion, mais ils avaient l'un pour l'autre une profonde estime et une réelle affection...

— Connaissiez-vous Daniel Fontaine?

— Personnellement, non.

Je l'ai vu pour la première fois le jour où il a comparu comme témoin à la cour d'assises, mais Albert nous avait souvent parlé de lui dans les termes les plus élogieux...

C'était un honnête homme.

— Vous savez qu'il a une maîtresse...

— Je l'ai su par l'instruction.

— Nous avons eu, à la Sûreté, à nous occuper d'elle.

— Était-elle donc soupçonnée?

— Nullement, mais nous devions nous renseigner sur tout ce qui touchait de près au frère de la victime.

— On n'a rien relevé contre elle?

— Rien. Les renseignements obtenus ont même été des plus favorables. C'est une personne relativement honnête, vivant de la façon la plus simple, et très attachée à son amant qui la confine, un peu par jalousie peut-être, dans une petite propriété au hameau de Polangis.

— Il est donc inutile de nous occuper d'elle...

— Je n'en sais rien encore. Je vous le répète, je cherche une piste... Il ne faut pas nous laisser surprendre par un détail négligé. Pensons à tout, examinons tout, pesons tout. La lumière peut jaillir à l'improviste du fait en apparence le plus insignifiant...

— Monsieur Roussillon, voulez-vous me permettre de vous adresser à mon tour une question?... — dit Pascal.

— Certes, mon enfant, et qui sait si cette question ne m'orientera pas sur une voie nouvelle?

— Vous avez parlé de M. Daniel Fontaine...

— Eh! bien?

— Et vous sembliez croire — ce que du reste on a cru, puis-

qu'il a été soupçonné — que, malgré l'ordonnance de non-lieu rendue en sa faveur, et malgré la conviction de M^{me} Gauthier, il pourrait être l'instigateur de l'assassinat de son frère...

— Je vous répète, mon cher Pascal, que je ne crois rien.

Je suis en pleines ténèbres et je cherche à qui le crime devait profiter.

C'est un axiome de police, cela.

On a eu le tort de ne point s'en préoccuper au cours de la première enquête. Cela, d'ailleurs, n'est pas pour me surprendre.

Les magistrats et les juges, au temps où nous vivons, font un métier et pas autre chose, à de bien rares exceptions près. Ils se conforment à leur mandat, comme les employés exécutent les ordres de leur patron. Que leur importe la vérité, pourvu qu'au point de vue professionnel ils restent irréprochables ?

Ils ont fourni consciencieusement la somme de travail voulue, c'est assez pour eux. Ajoutez à cela qu'ils se croient infailibles et n'admettent rien de ce qui ne s'accorde point avec leur parti pris.

Ils l'ont bien prouvé en traitant avec le plus complet dédain les rapports que je leur ai soumis.

— C'est vrai.

L'assassinat avait un mobile et tout jeune que je sois, ayant subi bien des misères, j'ai été à même de comprendre beaucoup de choses.

Les recherches se sont-elles étendues à tous les membres de la famille de MM. Fontaine ?

— Leur père et leur mère sont morts, et je ne leur connais aucuns parents...



XL

OU ROUSSILLON INTERROGÉ

— Vous ne leur connaissez aucuns parents — reprit Pascal. — Mais êtes-vous certain qu'il n'en existe pas au degré successible ?

— Je vous répète que je l'ignore — répliqua Roussillon.

— Avez-vous cherché ?

— Non.

— Vous voyez bien que la police ne pense pas à tout!!... Mais vous, madame, — ajouta le chanteur des rues en s'adressant à Raymonde — vous qui avez admis M. Albert Fontaine dans votre intimité, ne pourriez-vous suppléer aux renseignements que la justice a négligé de prendre ?

Depuis quelques instants M^{me} Gauthier, les sourcils froncés, semblait interroger des souvenirs.

— Je me souviens — dit-elle — que MM. Fontaine avaient une cousine.

— Cousine à quel degré ? — demanda vivement Roussillon.

— Fille de la sœur de leur père, sœur mariée au comte de Brueil et morte ainsi que son mari, dont la fin a été tragique.

— Il y a longtemps déjà ? — interrogea l'inspecteur de la Sûreté qui prenait des notes.

— Plusieurs années, mais je ne pourrais préciser... M. Albert Fontaine n'aimait pas à parler de ces choses qui m'ont toujours paru entourées de mystère et dont je me souvenais à peine...

— MM. Fontaine voyaient-ils leur cousine ?

— Jamais.

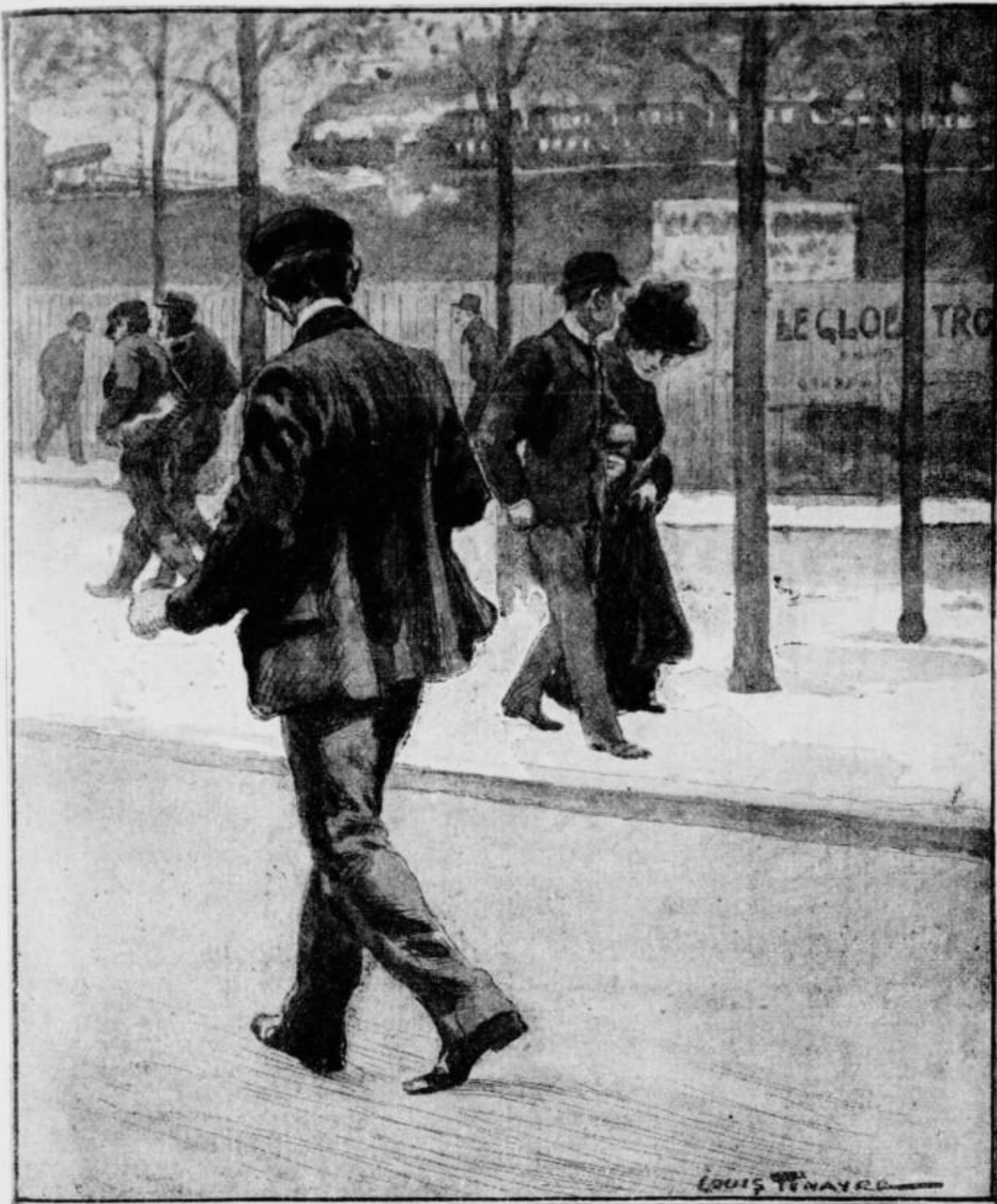
— Pourquoi ?

— Sa mauvaise conduite les avait, paraît-il, forcés à rompre tous rapports avec elle...

— Était-elle mariée ?

— Non.

— Riche ?



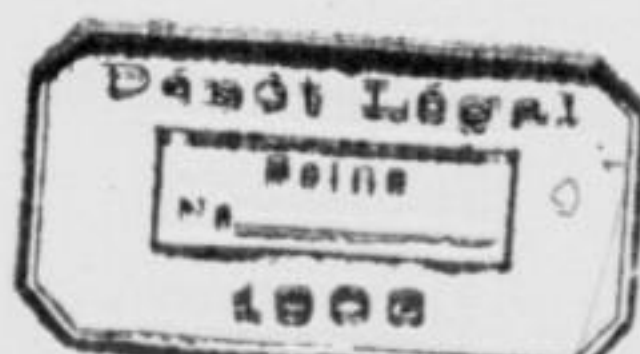
Et la rencontre a eu l'air de l'embêter bigrement (page 293).

— Ne possédant aucune fortune, car son père s'était ruiné au jeu et en paris aux courses, et avait dissipé la dot de sa femme...

— Qu'est-elle devenue ?

— Je l'ignore.

Elle habitait autrefois la province. — Je ne sais rien de plus, sinon que ses cousins avaient rompu violemment avec elle, ainsi que je vous le disais tout à l'heure...



— Mais — s'écria Pascal — cette rupture de parents millionnaires avec une fille sans ressources a dû faire naître dans l'âme de celle-ci une haine effroyable, et lui donner l'idée d'une vengeance qui pouvait tourner à son profit ..

— Ne nous emballons pas ! — interrompit l'inspecteur de la Sûreté. — De quel profit s'agit-il selon vous ?

— D'un héritage.

— Mon cher enfant, vous parlez sans réfléchir.

Quel héritage pouvait espérer cette femme ?

La fortune laissée libre par la mort d'Albert Fontaine allait directement et sans contestation possible à son frère Daniel... — La cousine n'avait donc rien à espérer. Les millions ne lui arriveraient qu'après la mort du frère héritier, et encore en admettant que celui-ci ne se soit point marié et n'ait pas laissé de testament...

Nous faisons fausse route ; il faut chercher ailleurs...

Ainsi va le monde !

Certes Roussillon avait droit au titre de policier habile entre les plus habiles, et cependant — nos lecteurs le savent — cette idée qu'il rejetait bien loin, comme extravagante, était celle de Jeanne de Brueil et de Léa Gaucher !

— Vous avez raison — murmura Pascal — nous restons en pleines ténèbres...

— Qu'allons-nous décider ? — demanda Raymonde.

— Nous songerons à cela, madame, quand j'aurai terminé ce que je vous ai priée de me laisser faire ici... — répondit Roussillon.

— Vous avez carte blanche.

— Je vous serai reconnaissant de vouloir bien faire appeler vos domestiques.

— Tous ?

— Oui, tous. — Je désire les interroger contradictoirement. — Je vous demanderai ensuite de me conduire dans l'atelier de votre mari, dans la chambre voisine de cet atelier et qu'il occupait parfois, enfin dans celle de l'ex-valet de chambre Louis.

— On y a perquisitionné déjà.

— Je le sais, mais ce n'est point une raison pour ne pas perquisitionner de nouveau.

Raymonde frappa sur un timbre.

Au bout d'un instant, la femme de chambre parut.

— Denise — lui dit M^{me} Gauthier — allez chercher le cocher et la cuisinière et amenez-les ici...

Tandis que la femme de chambre se retirait pour exécuter l'ordre donné, Roussillon compulsait le carnet sur lequel se trouvaient des notes antérieurement prises.

Le cocher Berthaud et la cuisinière Marie Vallier entrèrent dans le salon avec Denise, et, très intrigués, attendirent auprès de la porte, dans une attitude respectueuse, en regardant à la dérobée les deux figures étrangères qui se trouvaient auprès de leur maîtresse.

— Mes amis, — leur dit Raymonde, — vous m'avez prouvé, dans les circonstances douloureuses qui sont venues m'accabler, l'affection et l'intérêt que vous portiez à votre maître, et vous avez refusé de le croire coupable du crime pour lequel il a été injustement condamné.

Grâce au ciel, il se produit en ce moment un témoignage nouveau et inattendu, qui doit amener la revision du procès et rendre évidente pour tous l'erreur de la justice humaine et l'innocence de mon cher mari...

En présence de cette porte ouverte sur l'espoir, nous ne devons pas rester inactifs... Une tâche sainte nous est imposée... Il faudrait, à côté du témoignage sauveur, amonceler des preuves qui seraient la confirmation de ce témoignage.

Vous connaissez déjà M. Roussillon, l'inspecteur de la Sûreté... — Il a fait une enquête ici, sur l'ordre de ses chefs, et il vous a même interrogés... Il désire vous interroger de nouveau au sujet d'un fait dont l'éclaircissement peut être de haute importance.

Répondez-lui avec la plus grande sincérité... Vous servirez ainsi la noble cause à laquelle il se dévoue avec nous.

Le cocher prit la parole :

— M. Roussillon peut nous interroger avec une entière confiance, madame... — Nous sommes prêts à dire tout ce que nous savons, trop heureux d'être utiles en quelque chose à notre bon maître...

— Interrogez donc, — fit Raymonde, — vous êtes certain de n'entendre que la vérité.

L'inspecteur de la Sûreté commença :

— Vous vous souvenez certainement de Louis, le valet de chambre que M. Gauthier a eu pendant près de quinze mois à son service ?

— Ah ! oui, — répliqua le cocher. — Louis *le poseur*, comme l'avait surnommé mam'selle Denise.

— Et c'est un surnom qui lui allait comme un gant, — dit la femme de chambre, — un bellâtre frisé, parfumé, se mirant dans toutes les glaces, s'envoyant des sourires et nous assommant du récit des bonnes fortunes qu'il devait à son beau physique!... Ce qu'il était rasant, cet être-là, ce n'est rien que de le dire!

— A l'entendre, il n'y en avait que pour lui! — reprit le cocher. — Aucune femme ne pouvait le voir sans tomber amoureuse de lui *illico*.

— Bref, — dit Roussillon en souriant, — c'était un grand vainqueur qui aimait à se vanter de ses conquêtes...

— A l'office, pendant nos repas, il ne parlait pas d'autre chose... — affirma la cuisinière.

— Et nommait-il ses conquêtes? — demanda l'inspecteur.

— Oh! quant à ça, jamais! Il disait pour les désigner : la *petite blonde*, la *grande brune*, la *châtaigne*, la *roussotte*... Peut-être aurait-il été bien embarrassé de mettre des noms sur toutes ces couleurs-là!...

Du reste, nous le prenions à la blague... Nous nous moquions de lui et, quand il s'en apercevait, comme il avait mauvais caractère, il se mettait en colère et il s'en allait.

— Bref, vos rapports avec lui étaient plutôt froids...

— Nous ne le voyions qu'aux repas...

— Il passait le reste de son temps dans l'atelier de monsieur ou dans sa chambre, qui touchait à celle de monsieur...

— Recevait-il des lettres?

Jusqu'à ce moment, le cocher avait répondu, mais en entendant cette question Denise prit la parole.

— C'est bien difficile à dire... — fit-elle. — C'était lui qui avait la clef de la boîte où le facteur dépose les journaux et les correspondances...

Il ouvrait la boîte le matin, après le passage du facteur et faisait le tri...

Il me remettait les journaux et les lettres adressées à madame et aux gens de la maison...

Celles pour monsieur, il les portait directement à l'atelier...

S'il y en avait pour lui, naturellement nous ne le savions pas...

Il agissait de la même façon aux levées de l'après-midi.

Le policier reprit :

— Ce nom de Louis, qu'il portait, n'était qu'un prénom, quel qu'un de vous connaît-il son nom de famille?

— Ma foi non, monsieur — fit le cocher. — Vous savez, entre gens de maison, on s'appelle presque toujours par son nom de baptême...

Moi je dis : Mam'selle Denise, en parlant à la femme de chambre, et Marie à la cuisinière... et elles m'appellent plus souvent Victor, qui est mon prénom, que Berthaud, qui est mon nom de famille...

Nous l'appelions *Louis* et nous n'avons jamais pensé à en savoir plus long...

Roussillon, les sourcils froncés, réfléchit pendant un instant, constatant avec ennui qu'aucun renseignement utile ne résultait de son interrogatoire.

— Possédait-il une clef de la petite porte de la villa ? demandait-il tout à coup.

— Oui, monsieur, répliqua Berthaud, ou du moins elle se trouvait à sa disposition, étant toujours accrochée à un clou dans l'atelier...

C'est par la petite porte qu'entraient les modèles et les praticiens de monsieur, et généralement tous ceux qui avaient affaire à lui pour ses travaux de sculpture.

— Donc, Louis pouvait se servir de cette clef quand il le voulait.

— Oh ! parfaitement, et il ne s'en faisait pas faute...

— Probablement pour sortir le soir sans attirer l'attention ?...

— C'est certain.

— L'avez-vous vu sortir ?

— Non.

— Rentrer ?

— Pas davantage, mais il fallait bien qu'il soit sorti, puisqu'un soir, vers dix heures, comme je revenais de commander du fourrage au grainetier, de Saint-Mandé, je l'ai rencontré.

— Seul ?

— Non pas, et la rencontre a eu l'air de l'embêter bigrement, car il a baissé le nez et il a fait celui qui ne me voyait pas, pour éviter que je l'aborde.

— Avec qui était-il ?

— Avec une femme.

Roussillon tressaillit.

— Vous avez vu cette femme ? demanda-t-il vivement.

— Oui, monsieur.

— Et vous la reconnaîtriez !

— Oh ! quant à ça, non, monsieur...

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il faisait trop sombre pour que je puisse distinguer ses traits sous sa voilette épaisse.

Elle marchait à côté de lui, et tous les deux faisaient des gestes en causant.

— Y a-t-il longtemps de cela ?

— Sept ou huit mois, à peu près... C'était bien avant l'assassinat de M. Fontaine.

— Cette femme paraissait-elle jeune ?

— Elle était grande et mince, voilà tout ce que je peux dire...

— Savez-vous si Louis est rentré tard à la villa, ce soir-là ?

— Je ne m'en suis pas inquiété... Je n'avais attaché aucune importance à cette rencontre.

— Louis sortait-il souvent dans la journée ?

— A peu près tous les jours... Il allait faire des courses pour monsieur.

— Vous ne l'avez vu que cette seule fois en compagnie d'une femme ?

— Cette seule fois, oui, monsieur...

— Mademoiselle Denise et mademoiselle Marie, n'avez-vous rien à m'apprendre sur le personnage qui nous occupe ?

— Absolument rien, monsieur... répondirent à la fois les deux femmes.

Roussillon semblait de moins en moins satisfait.

Il reprit en s'adressant à Berthaud :

— Louis vous a-t-il dit pour quel motif il quittait le service de M. Gauthier ?

— Il m'a dit : « J'ai fait un petit héritage, je vais vivre en rentier et je pars pour mon pays. »

Une heure après, il filait en emportant sa valise.

— Depuis ce départ, vous ne l'avez point vu dans Saint-Mandé, aux environs de la villa ?

— Non, monsieur.

— Ni dans Paris ?

— Jamais.

— Eh bien ! — et je m'adresse à tous les trois — si le hasard vous faisait le rencontrer n'importe où, ayez l'air de ne pas le re-

connaître, mais suivez-le, faites en sorte de savoir où il va, dans quelle maison il entre, et prévenez-en immédiatement M^{me} Gauthier.

Vous m'avez bien compris ?

— Oui, monsieur, répliqua Berthaud, et ça sera fait si l'occasion s'y prête.

Mais vous ne croyez donc pas qu'il soit vraiment parti pour son pays ?

— Non.

— Est-ce qu'on le soupçonnerait d'être pour quelque chose dans le crime ?

— J'ai lieu de croire qu'il pourrait, au moins, nous mettre sur les traces de l'assassin...

C'est tout ce que j'avais à vous demander, vous pouvez vous retirer.

Les trois domestiques quittèrent le salon.



XLI

PERQUISITION

— Il me semble, monsieur Roussillon, que de cet interrogatoire rien d'utile n'est résulté?... fit Raymonde.

— Pardonnez-moi, madame, répondit l'inspecteur. J'ai relevé un point capital...

— Lequel donc ?

— Celui de la femme voilée, rencontrée par Berthaud en compagnie du valet de chambre, n'est-ce pas ? demanda Pascal.

— Oui.

— Cela m'a frappé comme vous.

— Cette femme qui venait le retrouver à dix heures du soir à Saint-Mandé, cette femme qu'il pouvait introduire dans cette maison et jusque dans sa chambre, la nuit, sans qu'on s'en aperçoive, doit être celle dont il parlait dans la lettre adressée à M. Gauthier pour lui demander de l'argent.

— C'est peut-être la femme que j'ai vue frappant M. Fontaine ! s'écria le chanteur des rues.

— Oh ! n'allons pas si vite en besogne ! interrompit Roussillon. Tout est possible, mais nous n'en sommes qu'aux conjectures... Soyons prudents... Attendons...

Puis s'adressant à Raymonde :

— Nous pouvons, si vous le voulez bien, madame, nous rendre à l'atelier de M. Gauthier et visiter l'ancienne chambre de Louis.

— Je vais prendre les clefs.

— Il nous faudra de la lumière.

— Il suffira d'appuyer sur un bouton pour en avoir... Mon mari a fait installer l'électricité dans l'atelier et dans ses dépendances. Je vais chercher les clefs et je vous rejoins.

Raymonde quitta le salon et reparut au bout d'un instant.

— Venez, messieurs, — dit-elle.

On sortit de la villa.

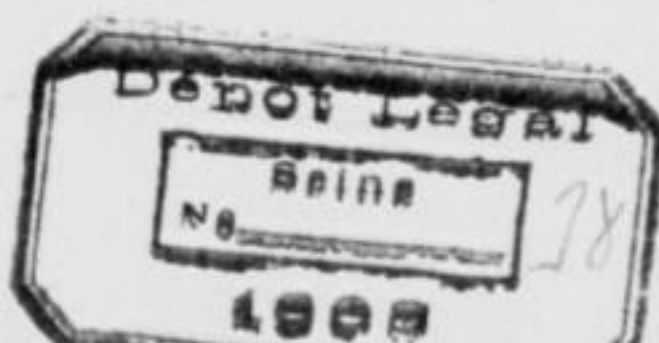
La lune, dans son plein, inondait le jardin de clarté.



Roussillon inventoriait l'un après l'autre les papiers de la corbeille (page 301).

Après avoir traversé des massifs d'arbustes aux feuillages persistants, on arriva dans une cour sablée au fond de laquelle se dressait le pavillon servant d'atelier au sculpteur et renfermant, outre son appartement particulier, le logement du valet de chambre.

Appuyé sur les derrières d'une maison voisine, ce pavillon offrait trente mètres de façade.



L'atelier formait un vaste hall, très élevé et garni d'un vitrage qui laissait entrer la lumière à profusion, lumière que l'artiste réglait selon ses besoins, au moyen de grands rideaux dont un système ingénieux faisait glisser les anneaux sur des tringles de cuivre.

Une large porte à deux vantaux s'ouvrant dans ce hall permettait à un camion d'entrer, chargé des blocs de marbre dont le sculpteur avait besoin.

Quand l'atelier se trouvait trop encombré, quelques-uns de ces blocs restaient au dehors et c'était le cas en ce moment.

Au bout de l'atelier, se trouvaient les deux chambres dont nous avons parlé, séparées l'une de l'autre par une cloison en briques percée d'une porte de communication.

Chacune d'elles avait une fenêtre et une porte.

La chambre du domestique jouissait d'une sortie sur le dehors, mais, pour y arriver depuis l'intérieur il fallait passer par la chambre du maître, très rarement occupée d'ailleurs.

Le pavillon était couvert en ardoises. Une gouttière conduisait les eaux pluviales dans un réservoir dissimulé derrière des plantes vertes, non loin des écuries et des remises auxquelles on arrivait par une allée sinueuse.

La villa et le pavillon se trouvaient absolument indépendants l'un de l'autre.

En arrivant dans la cour sablée, Roussillon s'arrêta et jeta un regard inquisiteur autour de lui.

— Que regardez-vous ? — lui demanda M^{me} Gauthier.

— Le chemin qu'il faut parcourir pour arriver à la porte de sortie ouvrant sur la ruelle du bois, répondit-il.

— Cette porte est là, fit Raymonde en indiquant du geste un coin du mur de clôture de la propriété.

— Je la connais, et je cherchais à m'assurer que, des fenêtres de votre habitation, on ne pouvait voir les personnes arrivant par cette porte.

— On ne le peut pas.

Un massif d'arbres à hautes tiges masque complètement cette entrée...

— En effet.

M^{me} Gauthier se dirigea vers la porte de la chambre qu'habitait son mari lorsqu'un travail pressé l'obligeait à se coucher très tard et à se lever au point du jour.

Choisissant une des clefs qu'elle tenait à la main, elle ouvrit.

A l'intérieur il faisait noir comme dans un four, les volets étant fermés.

Raymonde savait où se trouvait le bouton qu'il suffisait de presser pour faire jaillir la lumière électrique.

Elle passa sa main sur la paroi de la muraille, rencontra le bouton, appuya légèrement et la chambre fut éclairée.

Un lit de fer, une table de toilette, une petite bibliothèque, un cartonnier, un bureau, deux fauteuils et trois chaises composaient le mobilier sommaire de cette pièce assez vaste.

Rien aux murs que des patères servant à accrocher les vêtements de travail.

Sur le bureau quelques livres, des boîtes de papier à lettres et d'enveloppes, des chemises renfermant des factures, un sous-main de cuir, un encrier, des règles, des plumes et trois registres.

Au moment de pénétrer dans l'atelier, Raymonde sentit son cœur se serrer tout à coup.

Le passé lui apparaissait.

Ses douleurs se ravivaient, cuisantes.

L'inspecteur de la sûreté s'aperçut de son émotion.

— Soyez forte et courageuse, madame, — lui dit-il. — Nous sommes à la recherche de la vérité, et nous la trouverons, je vous le promets. Eloignez donc le trouble de votre esprit.

La jeune femme se ressaisit.

— Oui, la vérité, — répéta-t-elle d'une voix grave, — il nous la faut, et nous l'aurons, car Dieu est juste !

— C'est par la chambre de M. Gauthier que je commencerai, — fit l'inspecteur. — Vous me permettrez d'examiner tout.

— Vous êtes le maître ici. Agissez à votre guise.

Ce que vous ferez sera bien fait... »

Roussillon regardait du coin de l'œil les registres placés sur le bureau.

Il s'en approcha et prit le premier qui lui tomba sous la main.

Une étiquette rouge, collée sur le plat de ce registre, portait, écrit à la main, le mot : JOURNAL.

— Vous m'avez dit, je crois, — fit le policier, — que votre mari s'occupait seul du paiement des factures de toutes sortes et des gages des domestiques ..

— Je vous l'ai dit et je vous le répète.

— On prétend que les artistes n'ont pas beaucoup d'ordre dans leurs affaires. M. Gauthier était-il une exception ?...

— Oui, il tenait à ce que sa comptabilité fût toujours en ordre. Il inscrivait jour par jour les recettes et les dépenses.

— Au cours de l'enquête qui a précédé son arrestation on ne s'est pas occupé de ses comptes. On n'avait du reste aucune raison pour le faire.

Cependant, rien n'est inutile quand il s'agit d'investigations.

M. Gauthier inscrivant jour par jour ses dépenses et ses recettes, écrivait nécessairement les sommes payées à son domestique comme gages.

Qui sait si, en regard de ces sommes, il n'a point tracé sur son journal le nom de l'homme que nous cherchons.

Ce que ni vous ni vos domestiques n'ont pu m'apprendre, peut-être ce registre nous l'apprendra-t-il ?...

— Vous avez raison ! — s'écria M^{me} Gauthier. — Cherchez bien vite !

L'inspecteur de la sûreté s'assit devant le bureau et ouvrit le registre.

Il s'occupa des dates d'abord et chercha le commencement de l'année 1898.

A la date du 2 janvier, il lut :

« Louis. — Son mois... Cent francs. »

M^{me} Gauthier avait lu par-dessus l'épaule du policier.

— Louis ! — répéta-t-elle. — Georges n'a pas écrit le nom de famille.

— Nous le trouverons peut-être plus loin, — murmura Roussillon en tournant le feuillet pour arriver au mois de février.

A la date du 2 il releva de nouveau le paiement des gages du valet de chambre. Mais, comme en janvier, le prénom seul était mentionné, de même qu'en mars et en avril.

Au mois de mai, Roussillon s'arrêta de nouveau.

— C'est en mai que cet homme a quitté le service de mon mari — fit observer Raymonde.

— A quelle date ?

— Le cinq.

— M'y voici...

Et Raymonde lut :

« Remercié Louis. Donné cent cinquante francs. »

Il ajouta, en fermant le registre avec un mouvement d'impatience, presque de colère :

— Pas de nom ! toujours pas de nom !

Rien !! quand nous aurions un si grand intérêt à savoir...

— Georges seul aurait pu nous apprendre ce que nous ignorons et, en ce moment nous le questionnerions en vain. Il est hors d'état de nous répondre.

— Patience, patience, madame ! — répliqua l'inspecteur — le découragement est un mauvais conseiller, ne nous décourageons pas.

Sous le bureau, son regard fureteur avisa une corbeille à demi pleine de papiers froissés et déchirés.

— Cette corbeille a-t-elle été vidée depuis le jour de l'assassinat de M. Fontaine ? — demanda-t-il à Raymonde.

— Certainement non — répondit-elle — à partir du moment de l'arrestation de mon mari, on n'a rien touché dans cette pièce.

Roussillon, se penchant, attira la corbeille à lui et en vida le contenu sur le bureau.

Il y avait de tout, dans cet amas de papiers, des lettres et des enveloppes déchirées, des bandes de journaux, des brouillons de comptes, de feuilles couvertes de chiffres, des croquis froissés.

— Qu'espérez-vous trouver au milieu de ces débris de papiers, évidemment sans importance puisqu'ils ont été jetés au panier ? — demanda Raymonde.

— Eh ? le sais-je moi-même ? ... Le hasard peut mettre à l'improviste sous mes yeux un renseignement utile.

Pendant que j'opère des fouilles dans ce fatras de débris, visitez les tiroirs des meubles, je vous en prie, et voyez si, dans les autres registres, vous ne trouverez rien qui ait trait à ce domestique...

M^{me} Gauthier obéit, explorant les tiroirs, examinant chaque chose, tandis que Pascal feuilletait des carnets placés sur un coin de bureau.

Roussillon inventoriait l'un après l'autre les papiers de la corbeille ; il déplissait les feuilles fripées, il visitait les enveloppes vides.

Depuis à peu près dix minutes il se livrait à ce labeur quand une enveloppe attira particulièrement son attention.

L'écriture de la suscription le frappait.

Tirant une loupe de sa poche, il étudia les timbres.

Il lut sur l'un : « *Paris, rue de Bourgogne, 22 juin, 8^e levée.* »

L'autre portait cette mention : « *Saint-Mandé, 23 juin, 1^{re}.* »

Un éclair joyeux brilla dans les prunelles du policier, et de nouveau il concentra son attention sur l'écriture de l'adresse.

Cette adresse était ainsi libellée :

Monsieur Georges Gauthier
sculpteur

Villa des Fleurs

Avenue Daumesnil — Saint-Mandé
(Seine).

— C'est bien l'écriture de la lettre photographiée ! — s'écria Roussillon tout à coup avec un accent de triomphe — je ne me trompe pas ! Je ne peux pas me tromper !

Le départ de Paris a eu lieu le 22, l'arrivée à Saint-Mandé le 23.

Cette enveloppe contenait indubitablement la lettre de Louis datée du 22 juin .. »

En entendant parler Roussillon, M^{me} Gauthier s'était rapprochée de lui.



XLII

UNE ENVELOPPE, UNE ÉPINGLE, UNE PHOTOGRAPHIE

— Vous avez découvert quelque chose ? — fit la jeune femme.

— Oui, madame.

— Quoi donc ?

— L'enveloppe qui a contenu la lettre trouvée dans le portefeuille de M. Albert Fontaine.

Cette lettre était adressée à M. Gauthier.

Elle a été mise à la poste le 22 juin, au bureau de la rue de Bourgogne, et déposée dans votre boîte le 23 au matin.

— Vous êtes certain que cette enveloppe renfermait la lettre de Louis ?

— Oui. Je reconnais parfaitement l'écriture. J'affirme que je ne me trompe pas...

Pascal, silencieux jusqu'à ce moment, intervint :

— Voici — dit-il — qui pourra vous servir de point de comparaison.

Il ajouta, en désignant le carnet qu'il tenait à la main :

— Sur ce carnet, Louis inscrivait les dépenses qu'il faisait pour le compte de M. Gauthier, dépenses que celui-ci lui réglait chaque semaine, ainsi que cela est constaté là.

L'inspecteur de la sûreté saisit le carnet avec empressement et fit la comparaison des écritures.

— Vous voyez bien que je ne me trompe pas ! — s'exclamait-il ensuite, rayonnant.

Voyez les *d*, les *i*, les *m*. Ils sont d'une forme particulière et identiquement semblables dans les notes écrites sur le carnet et dans la suscription de la lettre... »

M^{me} Gauthier et Pascal examinèrent successivement le carnet, et l'enveloppe, et constatèrent, comme Roussillon, l'identité des deux écritures.

— Eh bien ! — demanda le policier, non sans un certain orgueil, — avais-je raison ?...

— Oui, — répondit Raymonde, qui ne comprenait rien aux subtilités policières, — mais à quoi cette découverte vous conduira-t-elle ?

— Dans notre métier, madame, c'est en se préoccupant des moindres choses qu'on arrive à la découverte de la vérité.

De ce que cette enveloppe porte le timbre du bureau de poste de la rue de Bourgogne, je déduis qu'il y a des chances pour que l'homme par qui la lettre a été écrite habite ce quartier, et si, comme je le crois, il n'a nullement quitté Paris pour aller à l'étranger, c'est aux environs de la rue de Bourgogne que nous le trouverons.

— Ne peut-il avoir glissé la lettre dans la boîte de ce bureau sans habiter le quartier ? — fit observer timidement Raymonde.

— C'est possible, mais peu probable. Enfin, nous chercherons toujours par là.

L'enveloppe et le carnet doivent rester dans nos mains, madame. Ils nous seront utiles plus tard, j'en ai la conviction.

Nous pouvons passer maintenant dans la chambre qu'occupait Louis, et j'espère bien que notre perquisition nous donnera de bons résultats. »

La petite pièce servant de logis au valet de chambre avait pour tout mobilier un lit, une petite table, un guéridon, une commode et deux chaises.

Sur la cheminée, une petite glace et un porte-cartes en cuivre. L'électricité l'éclairait comme en plein jour.

— Le champ d'exploration est limité ici, — fit le policier, — raison de plus pour ne négliger aucun tiroir...

Pascal, visitez ceux de la commode jusque dans leurs moindres recoins.

Madame, veuillez chercher dans la petite table; moi, je vais inspecter le guéridon. »

Tous trois se mirent à l'œuvre.

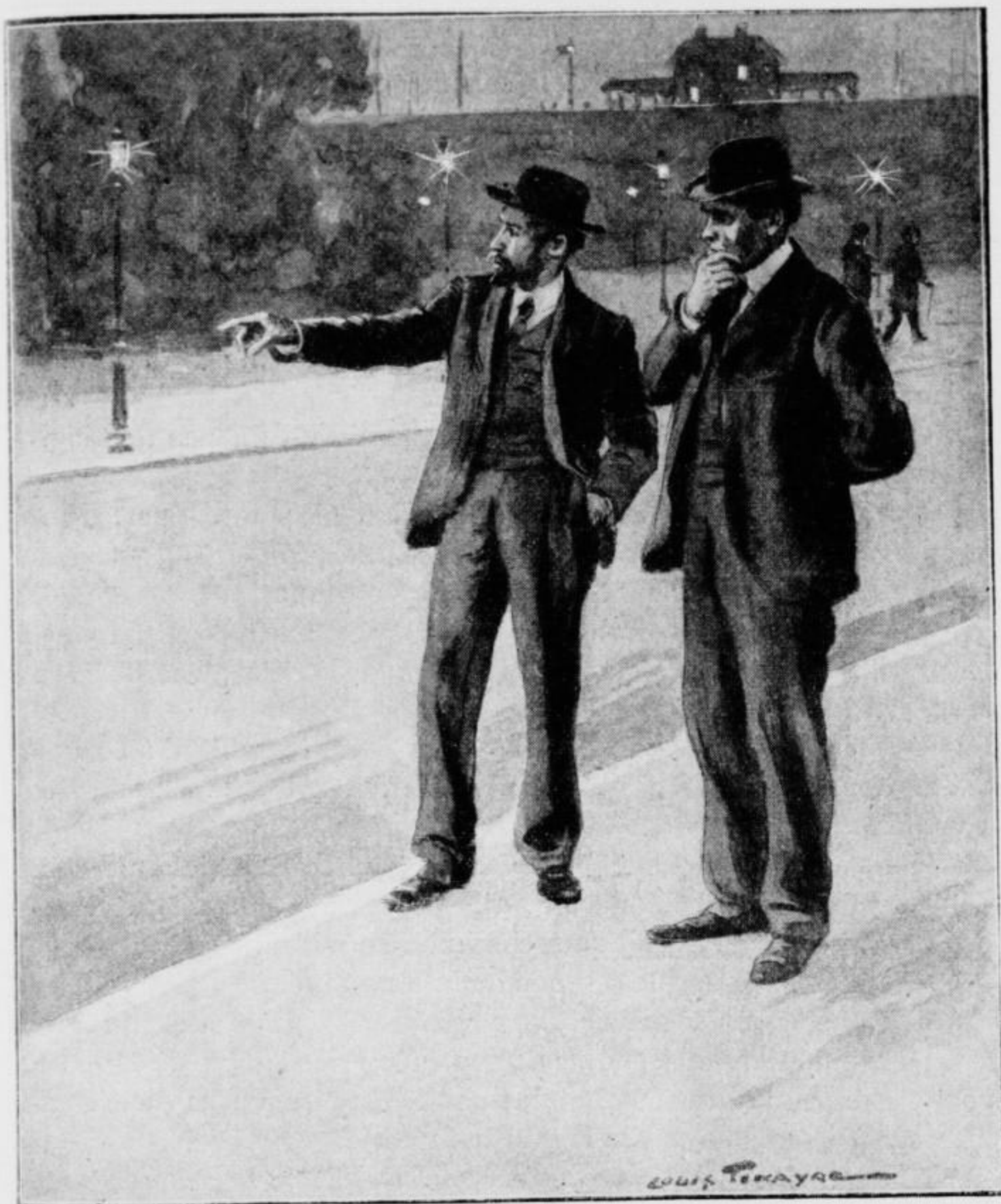
Pascal ne trouva rien.

Plus heureuse que lui M^{me} Gauthier aperçut un objet digne d'attirer l'attention.

— Une épingle à cheveux ! — s'écria-t-elle en la saisissant.

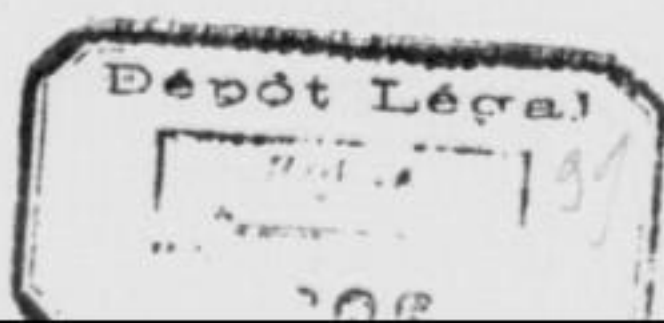
Roussillon, dont les recherches n'avaient pas eu un meilleur résultat que celles de Pascal, s'approcha vivement de Raymonde qui lui tendit sa trouvaille.

Il eut un nouveau sourire de triomphe.



Et Pascal désignait de la main un des massifs (page 311).

— Une épingle semblable à celle que j'ai ramassée sur la route auprès du cadavre de M. Fontaine — dit-il ; — la femme que Pascal a vue frappant le banquier est venue ici, elle y a couché, j'en répondrais, et en partant il lui a été facile d'emporter le ciseau de sculpteur, instrument du crime, et le bouton de manchette dont on a fait contre M. Gauthier une preuve accablante.



Raymonde n'acceptait point sans discussion les hypothèses de l'inspecteur.

— Beaucoup d'épingles à cheveux se ressemblent, — fit-elle observer.

— Celle-là ressemble-t-elle à celles dont vous vous servez ?

— Non. Je fais usage d'épingles ondulées très fines.

— Et celle-ci est forte, longue, droite et non vernie au feu... — reprit Roussillon — c'est une épingle de pacotille, une épingle de bazar...

— Vous vous connaissez donc à tout ? — murmura Raymonde étonnée.

— Pour être un bon policier, madame, il faut un peu tout connaître.

Mais, en admettant que cette épingle n'ait point appartenu à la misérable qui a tué M. Fontaine, elle me prouve toujours que Louis recevait ici des femmes à l'insu de votre mari...

Cherchons encore — ajouta-t-il »

Et il se dirigea vers la cheminée, regardant la glace fixée au mur.

— Tiens ! tiens ! — fit-il tout à coup — notre gaillard à eu une distraction, il n'a pas tout emporté en quittant cette chambre et votre maison... Voyez...

Tout en disant ce qui précède, il désignait du doigt le coin d'une carte photographique qui, glissée entre la muraille et le cadre de la glace, émergeait d'un centimètre environ.

— Qu'est-ce que cela ? — demanda Raymonde.

— Nous allons le savoir...

Roussillon appuya l'ongle de son index sur l'angle de la carte pour l'attirer à lui, mais il n'obtint pas l'effet attendu, la carte s'enfonça de plus en plus entre le mur et la glace.

C'est à peine si on la voyait encore.

L'inspecteur tira de sa poche un petit canif, l'ouvrit, piqua l'angle du carton et cette fois le fit venir à lui sans la moindre peine.

— Un portrait de femme ! — dit-il avec une intonation joyeuse.

M^{me} Gauthier et Pascal se penchèrent pour voir la photographie.

— Une jeune femme, — murmura M^{me} Gauthier.

— Une des nombreuses conquêtes de ce don Juan de Louis !... — fit Roussillon en riant. — Peut-être la femme assassin... — ajouta-t-il d'un ton plus grave.

Il regarda l'envers de la photographie.

— Ah ! voici un nom qui pourra nous guider !... — fit-il.

— Le nom de famille du valet de chambre ? — demanda Raymond.

— Non, mais celui de la femme au portrait... — Ecoutez la dédicace...

Et il lut :

« *A mon grand Louis adoré, sa petite femme chérie,*

« LUCIE BALLARD. »

Enthousiasmé, il s'écria :

— Lucie Ballard nous fera retrouver Louis !...

— Mais où la trouver, elle ?

— Ce sera facile, et je crois que ce sera pas long !

Ah ! nous n'avons point perdu notre temps, madame ! Voilà une piste qui doit nous conduire tout près du but !

Et maintenant, je vous prie, passons à l'atelier.



XLIII

LA VEUVE DU PÊCHEUR

Raymonde ouvrit la porte du hall qui, lui aussi, était éclairé *à giorno* par la lumière électrique.

Tout s'y trouvait dans le même ordre que le jour où on en avait arraché Georges Gauthier pour le conduire en prison, sous le coup d'une accusation abominable.

Sur les murailles des études en plâtre et en terre cuite, des dessins, des maquettes.

Cinq à six *selles* de sculpture supportaient des ébauches en terre à modeler, fendillées par la sécheresse.

Des outils sur des blocs de pierre ou de marbre ou sur des socles, des ciseaux de toutes sortes et de toutes dimensions, marteaux, mailloches, ébauchoirs en buis, spatules à terre glaise.

Au milieu du hall, une large table à dessiner sur laquelle étaient épars des règles, des compas, des godets, des pinceaux, des ouvrages à gravures, un paquet de tabac et plusieurs cahiers de papier à cigarettes.

Non loin de cette table, sur un socle de bois de chêne formant pivot, une œuvre magistrale à laquelle il ne fallait que quelques journées de travail pour être achevée, un groupe saisissant, dont la vue donnait le frisson.

Ce groupe se composait de trois personnages :

Un homme, un pêcheur, dont le corps disparaissait à moitié sous un écroulement de vagues, les cheveux collés aux tempes, les bras étendus, reposant sur la grève, le visage contracté, touché déjà par la mort.

Devant ce corps, une femme en costume breton, agenouillée dans une attitude de désespoir et pleurant, les mains jointes.

A côté d'elle, une enfant de huit ans, une petite fille, les cheveux aux vents, les jambes nues, roulant entre ses doigts les bords d'un chapeau de marin.

Raymonde, frissonnante, s'arrêta devant le chef-d'œuvre presque achevé.

Un long sanglot souleva sa poitrine.

Des larmes, jaillissant de ses yeux, inondèrent son visage.

— Est-il possible — bégaya-t-elle d'une voix à peine distincte — qu'à cette heure soit éteinte la pensée qui a rêvé cette œuvre incomparable, que la main qui l'a créée soit inerte, que mon pauvre mari ait perdu la raison !

Est-ce possible, mon Dieu, est-ce possible !

— Calmez-vous, madame, je vous en supplie ! — dit Roussillon, très ému lui-même. — Rien n'est désespéré... Le flambeau se ravivera, la main retrouvera sa souplesse, le grand artiste redeviendra lui-même...

En recouvrant l'honneur, M. Gauthier retrouvera la raison !...

— Il était si heureux en voyant la matière s'animer sous ses doigts et son rêve prendre corps et devenir réalité ! — continua Raymonde.

— Ce groupe était-il commandé ? — demanda le policier.

— Non. Il le destinait à l'exposition des beaux-arts en 1900... Il espérait trouver dans le succès certain la consécration de son talent... une première médaille... la rosette d'officier... Et tout cela s'écroule sous un coup de foudre ! Ah ! c'est bien injuste ! C'est bien cruel !

— Quel nom M. Gauthier donnait-il à sa composition ?

— La *Veuve du pêcheur*.

— Eh bien ! madame, deux années nous séparent encore de la fin du siècle et de l'Exposition universelle...

Dans deux années tout sera changé et vos espoirs se réaliseront.

— Que Dieu vous entende !...

— Il m'entendra, madame, n'en doutez pas !

— Pardonnez-moi cet instant de faiblesse. J'ai beau faire appel à mon énergie pour ne point me laisser abattre, le désespoir, à certaines heures, est plus fort que ma volonté. Mais ne craignez rien, je tiendrai mon serment ! Tout pour que Georges retrouve à la fois son honneur et sa raison !

Continuez vos recherches, je vous en prie...

— J'ai terminé, madame. En visitant cet atelier, j'ai voulu m'assurer qu'on y pouvait entrer du logis du domestique en traversant la chambre que M. Gauthier laissait souvent inoccupée, et que

par conséquent rien n'était plus facile que de prendre ici un ciseau de sculpteur...

— Maintenant, qu'allons-nous faire?

— Vous me permettrez de ne point vous répondre en ce moment... J'ai besoin de combiner un plan dont je n'entrevois encore que les grandes lignes... La nuit porte conseil...

Il est déjà tard — ajouta Roussillon en consultant sa montre — onze heures et demie!! Vous avez besoin de repos...

Souvenez-vous que demain, dès le matin, vous devez vous trouver à la Conciergerie pour y prendre M. Gauthier et le conduire à Brévannes...

— Quand vous reverrai-je?

— Demain soir, si vous le permettez, je viendrai en compagnie de Pascal et alors je vous distribuerai à chacun votre rôle...

— N'amoindrissez pas celui que je veux jouer dans cette affaire... Ne doutez ni de ma force ni de mon courage!

— Je sais que je puis compter sur vous...

— Vous viendrez dîner avec moi.

— J'accepte bien volontiers et nous arrêterons les mesures nécessitées par les recherches que nous devons faire...

— A quelle heure viendrez-vous?

— A sept heures.

On quitta l'atelier.

L'électricité fut éteinte, les portes fermées et M^{me} Gauthier reconduisit les deux hommes jusqu'à la grille de la villa.

— Mais j'y songe — fit la jeune femme — comment allez-vous regagner Paris?

— Nous irons à pied jusqu'à la porte Daumesnil et là nous trouverons une voiture.

L'inspecteur et le chanteur des rues s'éloignèrent et Raymond, brisée de fatigue, remonta dans son appartement.

Elle déposa un baiser sur le front de sa fille endormie et se mit au lit.

Telle était sa lassitude que malgré ses préoccupations obsédantes, elle s'endormit aussitôt d'un lourd sommeil.

Roussillon emportait avec lui le carnet de comptes de Louis, l'enveloppe de lettre trouvée dans la corbeille de la chambre du sculpteur, l'épingle à cheveux et la photographie de Lucie Ballard.

Après avoir fait quelques pas sur l'avenue, le policier s'arrêta et demanda à Pascal :

— Vous vous reconnaissez bien ?

— Parfaitement — répondit le jeune homme.

— Où étiez-vous placé quand vous avez vu commettre le crime ?

— Là, derrière ce bouquet d'arbustes.

Et Pascal désignait de la main un des massifs placés en face d'eux, de l'autre côté de la route.

— Vous devez comprendre — ajouta-t-il — qu'il m'était facile d'entendre ce qui se disait sur le seuil de la grille.

— En effet. Quinze pas à peine vous en séparaient.

Où se trouvait la femme qui a frappé M. Fontaine ?

Pascal conduisit Roussillon de l'autre côté de la chaussée.

— Elle devait être dans ce bouquet de bois — fit-il en désignant un massif situé à vingt pas du premier. Elle en est sortie brusquement au moment où le banquier passait.

J'ai vu son bras se lever et retomber...

— A coup sûr cette femme l'attendait. Elle était au courant de ses habitudes, elle savait qu'il venait fréquemment chez M. Gauthier... Elle connaissait sa présence dans la villa...

Allons ! il faut retrouver ce Louis, coûte que coûte... C'est avec lui que nous aurons le mot de l'énigme...

Les deux hommes se remirent en marche, allant côte à côte, — mais sans échanger une parole.

Ainsi que l'avait prévu Roussillon, ils trouvèrent une voiture à la porte Daumesnil.

— Je vais vous conduire chez vous — dit l'inspecteur à Pascal. — Moi, avant de rentrer rue Delambre, je m'arrêterai aux bureaux de la sûreté !

La voiture roula.

De la rue des Deux-Ponts, où demeurait le chanteur des rues, Roussillon se fit mener à la préfecture.

Pendant la nuit un inspecteur principal et des agents restaient en permanence à la sûreté, prêts à se rendre à toute réquisition motivée.

Souvent le chef ou le sous-chef passaient à la préfecture une partie de la nuit, pour expédier les affaires urgentes.

Le policier trouva un de ses collègues dans la pièce réservée aux inspecteurs principaux.

Ce collègue, ancien agent nouvellement promu, avait servi sous les ordres de Roussillon, ce qui équivalait à dire qu'il lui de-

vait en grande partie son avancement, ayant été chaudement recommandé par lui.

En conséquence il lui avait voué autant de reconnaissance que d'affection.

Il se leva en le voyant entrer et lui tendit la main.

— Bonsoir, Choquet, — dit Roussillon en serrant la main de son collègue. — Rien de nouveau pour moi dans le service ?

— Si

— Quoi donc ?

— Un ordre que j'aurais fait porter chez vous demain matin, où plutôt ce matin, à la première heure...

Et, prenant sur le bureau une feuille de papier pliée en quatre, il la présenta à Roussillon en ajoutant :

— C'est pour extraire un prisonnier de la Conciergerie et le conduire à la maison de santé de Brévannes.

— M. Gauthier ? — s'écria Roussillon, joyeux de la nouvelle qu'on lui annonçait.

— Oui.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un, à la grande boîte ?

— Le sous-chef. — Le chef est parti il y a une heure, en me remettant cet ordre pour vous.

— C'est tout, alors, Choquet ?

— C'est tout.

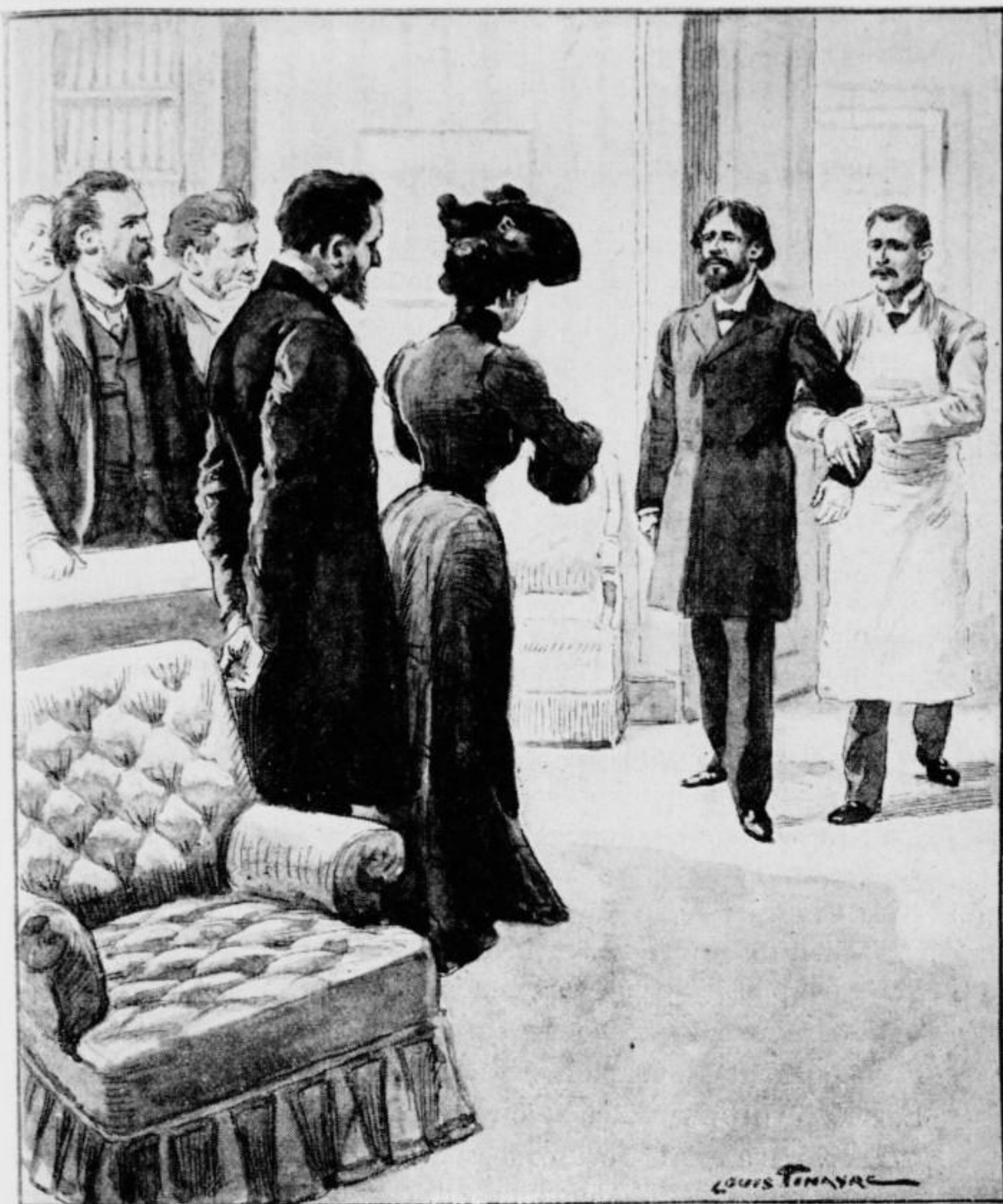
— Eh bien, je vais me coucher.

Et, après un nouvel échange de poignée de main avec son collègue, Roussillon quitta la préfecture et prit le chemin de la rue Delambre.

Pour lui aussi, la journée avait été fatigante.

Il se mit au lit et retrempa ses forces dans quelques heures de bon sommeil.





Raymonde, en le voyant, se sentit remuée jusqu'au plus profond de ses entrailles (page 320).

XLIV

A LA SURETÉ.

Quoique la mission d'accompagner Georges Gauthier à la maison de santé de Brévannes causât à Roussillon une véritable joie, cette mission venait déranger l'ordre des visites qu'il comptait

LIV. 40. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 40.



faire le lendemain avant de se rendre chez M^{me} Gauthier en compagnie de Pascal.

Il voulait confier à M^e Brunel, l'avocat de Georges, les points de repère relevés par lui dans sa perquisition à la villa des Fleurs, et l'engager à les communiquer immédiatement au procureur de la République.

Cette démarche serait nécessairement retardée d'un jour.

Le départ de la Conciergerie du condamné Georges Gauthier aurait lieu à neuf heures du matin.

Avant d'aller à la prison, l'inspecteur de la sûreté devait se rendre au bureau de son chef, afin de conférer avec lui et de prendre ses recommandations.

Il se leva au point du jour, selon son habitude, écrivit rapidement quelques notes relatives à l'affaire qui le préoccupait, et, songeant que peut-être il ne pourrait pas se trouver au rendez-vous pris avec Pascal pour retourner à l'avenue Daumesnil, il sortit, arrêta un fiacre qui passait à vide et se fit conduire à la rue des Deux-Ponts, à peu près certain de trouver chez lui le chanteur des rues à cette heure matinale.

Le jeune homme était déjà debout et complètement habillé.

Il fut surpris de voir Roussillon.

En peu de mots celui-ci le mit au courant de ce qui se passait.

— Je trouve utile que vous connaissiez l'endroit où on va conduire M. Gauthier — lui dit-il. — A neuf heures moins un quart, soyez au quai de l'Horloge, en face de la grille de la Conciergerie, et, si cela est possible, je vous emmènerai dans mon petit voyage.

— Je serai exact — répondit Pascal.

En le quittant, Roussillon prit le chemin de la sûreté.

Le chef s'y trouvait déjà et le reçut immédiatement.

— On vous a remis l'ordre de service d'accompagner M. Gauthier à Brévannes ? — lui demanda-t-il.

— Oui, chef, et je venais prendre vos recommandations verbales si vous en avez à me faire.

— Aucune. — Je vous rappelle seulement que vous devez demander au directeur de l'établissement, le docteur Verdier, un reçu de la personne du condamné...

— Cela va de soi.

— J'assisterai, du reste, au départ.

— Bien, chef.

Pouvez-vous, maintenant m'accorder quelques minutes d'entretien ?

— Parfaitement. A quel sujet ?

— Au sujet de M. Georges Gauthier.

— Vous avez du nouveau ?

— Oui, et très sérieux. Vous allez en juger. »

Et l'inspecteur raconta par le menu à son chef ce qu'il avait fait la veille au soir à la villa des Fleurs, mettant sous ses yeux les objets trouvés, qui devaient lui servir de point de départ pour les recherches que, coûte que coûte, il voulait voir aboutir.

Le chef de la sûreté admirait la réelle habileté de Roussillon et son infatigable ardeur que rien ne parvenait à décourager.

— Quelle revanche!! — dit-il, en se frottant les mains — le juge d'instruction Roger Blanchard sera furieux et va jeter feu et flammes contre nous !...

C'est une rude leçon qu'il recevra là, ce dangereux imbécile, ainsi que bon nombre de ses collègues, suffisants, entêtés comme des mulets, se croyant infailibles, et jetant au panier nos enquêtes quand elles sont en désaccord avec leur parti pris !...

— Ce qui mettra le comble à sa déroute, — ajouta Roussillon — sera d'apprendre, s'il ne le sait déjà, que son beau-frère, le procureur général, demande la revision du procès...

Quel soufflet ! jamais cet idiot vaniteux ne lui pardonnera !...

— Vous n'avez pu faire le rapport que le procureur général vous a demandé ?...

— Non, chef, le temps me manquait... je le ferai ce soir ou cette nuit, mais ce n'est pas à lui que je le remettrai, c'est à M^e Brunel, l'avocat de M. Gauthier... si toutefois vous m'y autorisez...

— Vous avez carte blanche pour cette affaire, et j'ai la conviction que vous la conduirez à bien.

— M^e Brunel présentera lui-même mon rapport à M. Morisset, en attendant que j'y joigne un autre plus précis.

— C'est cette Lucie Ballard, la femme qui a donné au valet de chambre Louis sa photographie avec dédicace, qu'il faudrait retrouver...

— Oui, chef, et pour cela j'ai besoin de votre concours.

— De quelle façon ?

— En faisant tirer, dès aujourd'hui, un assez grand nombre d'épreuves de la reproduction du portrait de Lucie Ballard et en

ordonnant à mon collègue Choquet de se tenir à ma disposition avec ses meilleurs agents.

Je leur ferai chercher la piste de cette femme et, munis de la photographie, ils ne pourront commettre aucune erreur...

— Je vais prévenir Choquet et commander vingt-quatre épreuves, mais si la photographie nous donne le portrait de la femme, elle ne nous dit pas dans quel monde il faut la chercher...

— Ou je me trompe fort, ou ce doit être dans celui des gens de maison.

— Ce serait facile, alors.

La plupart des bureaux de placement ont maintenant l'habitude d'exiger, en même temps que les certificats, la photographie des servantes qu'ils placent. — C'est une excellente coutume et qu'on devrait rendre obligatoire.

Si cette femme a été placée à Paris, par un de ces bureaux, cela peut nous aider beaucoup à mettre la main sur elle.

— La femme une fois trouvée, — reprit Roussillon, — je vous demanderai, chef, de me laisser agir seul.

— Absolument seul...

Aussitôt que les premières recherches auront abouti, vous serez livré à vous-même...

— Merci de toutes vos bontés, chef! — Merci du plus profond de mon cœur!

— Ce que je fais est très naturel!

La réussite de l'entreprise que vous poursuivez sera pour nous un triomphe bien flatteur, dont nous pourrons nous enorgueillir...

On ne rend pas assez justice à notre intelligence, à notre zèle, à notre dévouement!

Il faut prouver que nous ne sommes plus la police d'autrefois, et que nous avons droit à l'estime des honnêtes gens!

Après une minute de silence le chef de la sûreté reprit :

— Je ne vous demande pas ce que vous comptez faire... Je vous connais, je vous ai vu à l'œuvre et j'ai confiance en vous...

J'aurai de précieux auxiliaires en M^{me} Gauthier et en Pascal... — dit l'inspecteur.

— Pascal, ce chanteur des rues dont vous m'avez parlé?

— Oui, monsieur. Les rôles que je leur assignerai ne seront pas faciles à jouer, mais, comme moi, ils marcheront avec l'ardent désir de sauver l'innocent et la foi inébranlable dans le succès.

L'ardeur et la foi rendent capables de tout et triomphent de tout !...

Le chef de la sûreté jeta un regard sur la pendule de son cabinet

— Rendons-nous à la Conciergerie... — dit-il — il est l'heure.

Les deux hommes quittèrent les bâtiments affectés au service de la sûreté pour gagner la Conciergerie.

En arrivant sur le quai, l'inspecteur aperçut Pascal qui faisait les cent pas.

Il lui fit signe d'approcher.

Le chanteur obéit avec empressement.

— Quel est ce garçon ? — demanda le chef.

— C'est Pascal, le jeune homme dont je vous ai parlé.

Le chanteur avait rejoint les deux hommes.

— M. le chef de la sûreté, — dit Roussillon au nouveau venu en désignant son supérieur.

Pascal s'inclina

— M. Roussillon m'a parlé de vous... — fit le chef. — Vous voulez l'aider afin de réparer, dans la mesure du possible, le mal que vous avez laissé commettre en vous taisant quand votre devoir était de parler...

— J'ai été lâche, monsieur, et je veux racheter ma faute...

— Chef — dit l'inspecteur — je désirerais que Pascal vînt à Brévannes avec moi...

Le permettez-vous ?

— Je vous répète que vous avez carte blanche. Agissez à votre guise... »

Les trois hommes se dirigèrent vers la Conciergerie, dont la grille donne sur le quai de l'Horloge.

Au moment où ils atteignaient cette grille, deux voitures y arrivaient : un grand landau fermé et un coupé.

C'était dans le landau que Georges Gauthier devait être conduit à Brévannes.

Le coupé était réservé à l'agent qui l'accompagnerait jusqu'à la maison de santé.

— Voilà — dit le chef de la sûreté — les voitures commandées par moi hier soir...

M^{me} Gauthier occupera le landau avec son mari, et restera seule auprès de lui si le malade est assez calme pour que cet isolement à deux n'offre aucun danger.

Vous suivrez dans le coupé.

— Bien, monsieur... — répliqua Roussillon. — Attendez-moi là, — ajouta-t-il en s'adressant à Pascal, et il entra dans la cour avec le chef de la sûreté.

Tous deux franchirent le seuil de la geôle. .



EN ROUTE POUR BRÉVANNES.

Depuis quelques instants déjà le médecin du Palais et M^e Brunel, l'avocat de Georges, se trouvaient réunis dans le cabinet du directeur.

Le médecin et l'avocat venaient de visiter ensemble le condamné, dont la surexcitation fébrile avait complètement disparu pendant la nuit pour faire place à un état d'absolue prostration.

Rien ne s'opposait donc à ce que le transfert eût lieu.

En attendant l'arrivée de M^{me} Gauthier et de l'agent désigné pour conduire le malade à destination, le médecin avait joint au rapport destiné à être remis au directeur de la maison de santé les dernières observations faites par lui, et pouvant servir à l'étude du genre de folie de Georges Gauthier.

Le gardien chargé de la surveillance de l'infirmerie avait reçu l'ordre de tenir le condamné prêt pour l'heure du départ.

Le médecin fit part aux deux nouveaux venus de l'état relativement satisfaisant du sculpteur.

Tous se sentaient pris d'une profonde pitié pour cet honnête homme si cruellement et si injustement frappé.

Tous souhaitaient sa guérison, et la réparation de l'abominable erreur judiciaire dont il était victime.

Roussillon se félicitait d'avoir trouvé là l'avocat de Georges.

Il lui raconta brièvement les recherches faites par lui la veille au soir à la villa des Fleurs, et les résultats de ces recherches, se réservant de lui porter le lendemain un rapport détaillé, qu'il voudrait bien se charger de transmettre au procureur général à qui il serait utile pour appuyer sa demande en révision.

On annonça M^{me} Gauthier.

Malgré sa force morale, Raymonde était pâle et tremblante.

Elle avait hâte de savoir quels changements étaient survenus dans l'état de son mari depuis la veille.

Les nouvelles satisfaisantes qu'on lui donna la rassurèrent un peu.

Ce fut avec une reconnaissance infinie qu'elle remercia tous ceux qui l'entouraient, de la part évidemment sincère qu'ils prenaient à sa situation et à celle de son cher mari.

Elle fut heureuse d'apprendre que Roussillon avait été désigné pour accompagner Georges avec elle jusqu'à Brévannes.

Il fallait partir.

Le voyage durerait au moins trois heures, donc on ne devait point perdre de temps.

Le directeur donna l'ordre d'aller chercher le malade.

Georges s'était laissé habiller passivement, ne manifestant ni surprise, ni nervosité.

Passé à l'état de chose inerte, sans pensée, sans volonté, le regard vague, il se prêtait à tout ce qu'on exigeait de lui.

L'infirmier-chef lui fit quitter la chaise sur laquelle il était assis, dans une immobilité complète, passa l'un de ses bras sous le sien, et, le soutenant dans sa marche, il le conduisit lentement au cabinet du directeur.

On l'attendait.

Raymonde, en le voyant, se sentit remuée jusqu'au plus profond de ses entrailles.

Cet homme dont on guidait la marche d'automate, cet homme sans voix, sans regard, sans pensée, c'était son bien-aimé Georges!

Elle suffoquait.

Ses sanglots furent au moment d'éclater.

— Courage! — murmura M^e Brunel à son oreille.

La jeune femme maîtrisa sa douleur, refoula ses larmes, marcha vers Georges et s'arrêta en face de lui.

Il ne la regarda même pas.

Raymonde prit sa main qu'il lui abandonna sans en avoir conscience, et frissonna en la sentant inerte et glacée comme la main d'un cadavre.

— Conduisez-le à la voiture, — lui dit le médecin.

M^{me} Gauthier puisa dans sa volonté la force d'articuler des sons.

— Viens, Georges... — murmura-t-elle à son oreille.

Le malade resta muet et impassible.

Rien dans sa physionomie n'indiqua qu'il eût entendu.



Elle avait un bateau qu'elle manœuvrait avec beaucoup d'adresse (page 327).



Cependant il suivit docilement Raymonde, comme il avait suivi l'infirmier.

Ils descendirent l'escalier, sortirent de la geôle et arrivèrent à la cour où les deux voitures stationnaient.

Roussillon avait ouvert la portière du landau.

— Il faut monter en voiture, mon ami, — dit Raymonde à Georges.

M. Gauthier s'arrêta, en promenant autour de lui un regard égaré, puis ses lèvres remuèrent et d'une voix gutturale, bien différente de sa voix habituelle, il prononça quelques mots vagues qui n'offraient aucun sens.

— Il faut monter, mon ami... — répéta M^{me} Gauthier.

Soit qu'il comprit ce qu'on attendait de lui, soit qu'il fût attiré par la portière ouverte, le sculpteur gravit le marchepied et se laissa tomber dans un angle de la voiture.

Tous les cœurs étaient serrés.

Raymonde prit place à côté de son mari.

— Ne montez-vous pas avec nous, monsieur Roussillon? — demanda-t-elle à l'inspecteur.

— Non, madame, — répondit le médecin.

— Pourquoi?

— Parce que je crois préférable de vous laisser seule auprès de votre mari.

M. Roussillon vous suivra dans ce coupé et se tiendra prêt à accourir à votre premier appel... — Je crois du reste que votre cher malade ne se départira pas de son calme jusqu'à Brévannes... — Soyez donc sans crainte...

— Ah! de lui je ne crains rien! — murmura Raymonde.

Le portière fut fermée.

Le directeur de la Conciergerie fit à Roussillon quelques recommandations verbales, lui remit un pli pour le directeur de la maison de santé, et l'inspecteur monta dans le coupé où Pascal prit place à côté de lui.

Le chef de la sûreté donna l'ordre de partir.

Les voitures sortirent lentement de la cour, puis les cochers mirent leurs attelages au trot et gagnèrent la route qui conduit à Troyes, en passant par Boissy-Saint-Léger et Brie-Comte-Robert.



XLVI

DANIEL FONTAINE

Le frère d'Albert, Daniel Fontaine, dont nous avons déjà parlé dans ce récit, avait un an de plus que le banquier dont, pendant quelques jours, on l'avait soupçonné d'être l'assassin.

Cette accusation abominable reposait sur les dissentiments bien connus des deux frères qui ne se voyaient plus depuis longtemps déjà.

Elle s'était effondrée d'ailleurs dès le premier interrogatoire subi par Daniel, en mesure de prouver un *alibi* complètement indiscutable.

Tout en déplorant la fin tragique de son frère, il n'avait manifesté aucune douleur hypocrite.

On comprend d'ailleurs qu'il acceptât philosophiquement cette mort qui allait joindre à sa fortune personnelle la grosse fortune de son frère.

Albert Fontaine, convaincu qu'il avait devant lui de longues années d'existence, n'avait point fait de testament.

Deux mois après la mort du banquier, Daniel était envoyé en possession de l'héritage, se chiffrant par plusieurs millions.

Albert et Daniel avaient suivi dans la vie des voies toutes différentes.

Tandis que son frère se donnait tout entier aux affaires de banque, Daniel faisait installer à Puteaux de vastes usines de serrurerie d'art, de serrurerie pour le bâtiment, et de mécanique.

Admirablement conduites, ces usines eurent bientôt la vogue et devinrent une affaire industrielle de premier ordre.

Daniel était un honnête homme, peu causeur, ne livrant jamais le fond de sa pensée.

La surface était froide, l'aspect réservé. Il semblait ne s'intéresser qu'aux merveilleux résultats de ses calculs d'ingénieur, ce qui ne l'empêchait point d'avoir un cœur très accessible à la pitié

et à tous les sentiments affectueux. Mais sa physionomie ne trahissait rien de ce qui se passait au-dedans de lui.

Daniel Fontaine, en dehors de ses affaires, menait une vie très formée et il avait fallu l'enquête à laquelle on s'était livré sur son compte, après le meurtre d'Albert, pour soulever un coin du voile discret qui la cachait à tous.

On avait eu la preuve de l'existence d'une maîtresse, une jeune fille orpheline qu'il cachait à tous les regards et à laquelle il imposait une vie presque claustrale.

André Roussillon avait été le premier à soulever ce voile, et nous l'avons entendu donner son appréciation sur la jeune femme en disant :

— C'est une humble...

C'était une humble, en effet, que Marguerite Vernon, la maîtresse de Daniel Fontaine, dont elle supportait les exigences parfois un peu tyranniques avec une angélique patience et presque avec bonheur, car elle l'aimait sincèrement ; sinon d'une affection passionnée, du moins d'une tendresse dévouée et fidèle.

Elle lui avait donné son cœur tout entier, sans même songer à tirer profit de sa jeunesse et de sa beauté.

Marguerite avait vingt et un ans.

Depuis trois ans déjà elle était la maîtresse de Daniel.

Rien de plus simple que leur roman d'amour.

Le hasard ayant fait rencontrer la jeune fille à Daniel, il l'avait trouvée charmante, s'était mis en quête de renseignements sur son compte et, ces renseignements ayant été satisfaisants, avait conçu pour elle un véritable amour.

L'isolement absolu et la situation plus que modeste de la jeune fille vivant au jour le jour de son travail de fleuriste, rendaient la séduction facile.

Marguerite devint la maîtresse de l'industriel.

Daniel était de tempérament jaloux.

Cette disposition naturelle, jointe au désir de cacher sa liaison à tous les regards, lui fit prendre le parti d'éloigner de Paris Marguerite Vernon.

Riche, jeune encore, beau garçon, très en vue, ayant de nombreuses relations, on lui avait proposé souvent de brillants mariages.

Toujours il avait répondu :

— Est-ce que j'ai le temps de me marier? — Mes affaires m'accaparent.

Une femme ne serait pas heureuse avec moi...

Il avait complètement raison.

Une femme légitime ne se serait point accommodée des quelques heures qu'il donnait deux fois par semaine à sa maîtresse.

Parfois, il se disait à lui-même :

— La seule femme que je pourrais raisonnablement épouser, c'est Marguerite. Elle est parfaitement honnête, elle m'aime; elle ne me gênerait jamais par ses exigences, et je suis assez riche pour ne pas chercher une dot...

Mais, lorsque cette idée — très raisonnable d'ailleurs — lui traversait l'esprit, il y répondait par ces mots :

— M'enchaîner maintenant?... A quoi bon?

Ma vie, telle que je me la suis faite, me plaît... — Nous verrons plus tard...

Le chiffre des affaires de Daniel augmentant chaque jour dans une grande proportion, il avait dû faire de nouveaux ateliers sur de vastes terrains achetés à Levallois-Perret, terrains qui, par suite de la désaffectation des fortifications, obtiendraient une plus-value considérable.

Daniel avait soumissionné d'immenses travaux de serrurerie pour les constructions de la grande foire du monde en l'an 1900.

Il fallait doubler son personnel en même temps que ses usines.

Son rêve était de faire de grandes choses, de belles choses, et d'agrandir la renommée — universelle déjà — de sa maison.

Outre ses usines, l'industriel possédait une maison rue du Rocher.

C'est là que se trouvaient les bureaux de la comptabilité générale et les ateliers des dessinateurs.

La maison, de construction ancienne, n'avait point une apparence luxueuse, mais elle était vaste et se prêtait admirablement à tous les besoins.

Daniel en occupait le premier étage.

Il avait quatre chevaux et trois voitures, un coupé, une victoria, un phaëton.

Son personnel se composait d'un valet de chambre, d'une cuisinière, d'un cocher et d'un palefrenier.

Il recevait rarement chez lui.

Quand il voulait traiter des amis ou des clients, il le faisait dans un des grands restaurants de Paris.

Daniel commandait avec une certaine raideur à ses employés et à ses ouvriers.

On l'aimait cependant, et on l'estimait, malgré cette raideur.

On l'aimait parce qu'il était toujours juste, et qu'il se montrait généreux quand un ouvrier était blessé à son service.

On l'estimait parce que, joignant la pratique à la théorie, il était capable d'exécuter lui-même les ordres qu'il donnait.

Il lui arrivait souvent de se placer à un étau, la lime et le marteau à la main, pour mettre au point, dans un travail d'art, des parties incomprises.

Il forgeait une pièce de fer comme le plus habile de ses ouvriers, et même mieux, car il avait la passion du métier.

On comprend que Daniel Fontaine, tout entier aux affaires, trouvait peu de temps à donner à ses amours.

Deux fois par semaine, il partait de Paris vers onze heures et allait au hameau de Polangis déjeuner et dîner avec Marguerite qu'il ne quittait que le soir, prenant le dernier train pour regagner Paris et la rue du Rocher.

La maison habitée par Marguerite et construite en forme de chalet, occupait le point central d'un assez grand jardin bien ombragé et clos de murs.

Trois ou quatre petites villas de différents styles formaient un groupe non loin de ce chalet et lui évitaient un trop complet isolement.

Marguerite, de goûts simples et tranquilles et d'une nature un peu mélancolique, s'y plaisait beaucoup.

Habitant tout près de la Marne, elle avait un bateau qu'elle manœuvrait avec beaucoup d'adresse.

Elle aimait la lecture et possédait une bibliothèque fort bien garnie.

Une seule bonne suffisait au service de cuisinière et de femme de chambre.

Deux fois par semaine une femme du pays venait faire les gros ouvrages.

Depuis trois ans la jeune fille habitait là, hiver comme été.

L'hiver c'était triste, mais que lui importait ?

Elle se promenait par les belles journées claires, et, quand la neige couvrait les chemins, elle lisait au coin de son feu.

Daniel admirait la nature de cette enfant qui semblait avoir été faite exprès pour lui.

Jamais une discussion, n'eût-elle qu'une durée de quelques minutes, ne s'était élevée entre eux.

Nous le répétons, ils s'aimaient.

Aussi quels ne furent pas la douleur et l'effroi de Marguerite quand elle apprit un matin, par le journal parisien qu'elle recevait, que Daniel avait été arrêté la veille, sous l'effroyable accusation de fraticide.

Elle crut qu'elle allait devenir folle.

Daniel rendu à la liberté, il lui sembla qu'elle allait vivre d'une vie nouvelle.

Les visites interrompues pendant une semaine, recommencèrent, un peu plus fréquentes qu'auparavant, car Daniel venait chercher auprès de Marguerite l'oubli des angoisses morales qu'il avait subies.

Au milieu de son calme bonheur, la jeune fille avait parfois une pensée triste, non parce que sa situation était coupable au point de vue des lois de la morale — (ce dont elle ne se rendait pas bien compte, par le fait d'une éducation première insuffisante) — non parce que sa situation était faussée aux yeux du monde, mais parce que cette situation serait défavorable à l'enfant qui pourrait naître de son union libre.

Mais l'enfant ne vint pas, et elle en fut heureuse.

Qui sait si la naissance d'un petit être n'aurait pas assombri sa vie? — qui sait si elle aurait eu la force de ne point reprocher à Daniel de ne pas le légitimer?...





— Le pavillon n'est pas loué ! — murmura la nourrice de Germaine... (page 332.)

XLVII

LA VEUVE PIQUELIN.

*« Pour détacher de mon esprit la pensée pénible qui l'obsède,
il faut qu'une pensée plus violente la remplace. »*

Voici ce que la mère de Pascal, le chanteur des rues, avait dit
LIV. 42. — CHANTEUSE DES RUES. LIV. 42.



à Jeanne de Brueil le matin de son arrivée à Paris, au milieu de l'entretien qu'elles avaient eu ensemble.

La pensée violente qui devait momentanément lui faire oublier son fils, — sans l'oublier cependant — c'était, nous le savons, le dénouement terrible du crime qu'elle préméditait.

C'était la mort de Daniel Fontaine.

A cette étrange et cruelle femme il fallait alors, pour accomplir son œuvre infernale, une activité de tous les instants.

Elle n'avait plus qu'une idée :

Précipiter l'heure où elle pourrait frapper.

Elle ne prendrait de repos que lorsque le sang versé aurait jeté dans les mains de Jeanne la fortune de son cousin Daniel, et dont une large part reviendrait à son enfant.

Avec sa volonté de fer, oubliant les fatigues de son voyage, elle songea, dès le lendemain de son retour, à se mettre en devoir de tisser l'horrible toile dans laquelle elle allait envelopper l'amant de Marguerite Vernon... et Marguerite Vernon elle-même.

Ses combinaisons étaient effrayantes.

La veille, dès son arrivée, Léa, on doit s'en souvenir, avait dit à Jeanne :

— Il faut me venir en aide. J'ai besoin de trois mille francs.

— Ils seront à ta disposition dès que tu me les demanderas, avait répondu M^{me} de Brueil.

Dans la soirée, sur la demande de la nourrice de Germaine, Jeanne lui avait compté cette somme.

Dès le lendemain matin, munie d'une partie des trois mille francs qu'elle avait reçus, Léa quitta la rue Ruysdaël.

Nous allons la suivre.

Vêtue plus simplement encore que de coutume, ce dont on ne s'étonnait point à l'hôtel, où on avait l'habitude de lui voir affecter des dehors très humbles, elle était descendue dans le centre de Paris.

Elle portait à la main un sac de cuir d'assez grande dimension, à fermeture de nickel.

Arrivée à la place de la Madeleine, vers laquelle elle s'était dirigée, elle monta sur l'impériale de l'omnibus *Madeleine-Bastille*.

Par système, elle prenait toujours l'impériale.

— Les voyageurs sont placés dos à dos, se disait-elle.

Personne en face de vous.

On vous remarque moins qu'à l'intérieur.

Cette femme, depuis qu'elle habitait Paris, de puis qu'elle lisait tous les jours les nouvelles diverses des journaux et les comptes rendus des tribunaux, s'était assimilé d'une façon tout instinctive les trucs divers mis en usage par les bandits de la grande ville.

Elle était rusée autant qu'adroite, ayant un but dans son existence, et marchant à ce but avec une indomptable énergie.

Employée au bien, l'intelligence de cette créature exceptionnelle aurait pu faire de grandes choses.

Employée au mal, elle était capable de combiner les crimes les plus noirs, les plus compliqués, comme un auteur dramatique combine le scénario de son œuvre.

Place de la Bastille, Léa descendit et se dirigea vers les quais en suivant le boulevard Bourdon.

Elle traversa le pont d'Austerlitz et entra dans le Jardin des Plantes.

L'heure étant matinale, les visiteurs et les promeneurs étaient peu nombreux.

Quelques passants seulement qui coupaient au court pour gagner l'endroit où leurs affaires les appelaient.

Léa semblait bien connaître les coins les moins fréquentés du jardin et ceux-ci ne manquent pas, dans la partie réservée aux petits parcs des animaux.

C'est de ce côté que Léa se dirigea, allant droit à un bouquet d'arbres ombrageant une maisonnette servant de resserre aux outils de toute nature du jardinier chargé du service de cette partie du jardin.

Elle poussa la porte et franchit le seuil de cette resserre.

Quand elle en sortit, cinq minutes après, il aurait été impossible de la reconnaître.

Le petit manteau-collet qu'elle portait en quittant la rue Ruysdaël était remplacé par un cache-poussière de nuance grisâtre, tout élimé par un long usage.

Sous sa capote de paille noire garnie de velours noir, une peruke rousse cachait ses cheveux.

Une paire de lunettes bleues, à verres bombés, garnie aux ailes d'étoffe de même couleur, voilait entièrement ses regards.

Enfin elle boitait abominablement.

Jeanne de Brueil et Germaine, elles-mêmes, n'auraient pu reconnaître Léa ainsi déguisée.

Boitant tout bas et portant toujours son sac à la main, dissi-

mulé sous le cache-poussière, elle se dirigea vers le ponton d'Austerlitz, servant d'embarcadère aux bateaux-mouches qui vont de Paris à Charenton.

Elle embarqua.

Le bateau partit, d'une marche lente, faisant plusieurs escales avant de toucher son point terminus, placé au pont de Charenton.

Là elle descendit, gravit les marches de pierre de l'escalier conduisant au pont, entra dans le restaurant placé en face de la station des tramways *Charenton-La Varenne-Saint-Maur* et se fit servir un très modeste repas.

Ce repas terminé, elle reprit son sac et monta dans le tramway prêt à partir, qui suit dans son parcours la Grande-Rue de Saint-Maurice, passe devant la maison d'aliénés de Charenton, longe les talus du bois de Vincennes et vient s'arrêter au-dessous du plateau de Gravelle où se fait le changement de voiture, la ligne n'ayant qu'une seule voie.

Là elle descendit.

La rue de Gravelle est longue et, sur la plus grande partie de son parcours, bâtie seulement d'un côté.

Le côté droit.

Presque toutes les maisons sont de petites villas, constamment occupées par leurs propriétaires.

Par-ci, par-là, quelques maisons à louer, quelques bicoques misérables et mal habitées.

Le voisinage de la Marne et du canal les rend malsaines.

Elles sont fréquemment, en hiver, noyées dans le brouillard.

Léa semblait connaître aussi bien ce quartier qu'elle avait paru connaître les coins touffus du Jardin des Plantes.

Elle longea la rue, passa devant la gendarmerie et, après avoir fait encore une cinquantaine de pas, s'arrêta en face d'un mur percé d'une porte bâtarde.

Au-dessus de la porte, un écriteau portait cette indication :

Pavillon meublé avec jardin

A LOUER

— Le pavillon n'est pas loué! — murmura la nourrice de Germaine, — c'est une chance que j'osais à peine espérer...

Revenant alors sur ses pas, elle refit une partie du chemin parcouru, repassa devant la gendarmerie et alla sonner un peu plus

loin, à la porte d'une maison basse, surmontée d'une terrasse à l'italienne.

Les aboiements d'un roquet se firent entendre dans l'intérieur et une voix cria :

— Fido ! Fido ! veux-tu te taire ?

— La propriétaire, — se dit Léa.

La porte s'ouvrit et une grosse femme d'une cinquantaine d'années, courte et ronde comme une potiche, apparut sur le seuil.

C'était bien la propriétaire, en effet.

Elle eut un mouvement de recul en voyant la personne qui venait de sonner.

Sous son déguisement, Léa ne payait pas de mine.

— La mendicité est interdite ici... — fit la grosse femme qui prenait la nouvelle venue pour une mendicante.

Et elle allait refermer la porte.

— Vous vous trompez, madame, dit vivement Léa, très satisfaite au fond de la méprise, et certaine, désormais, d'être méconnaissable, — je ne demande pas la charité.

— Alors, qu'est-ce que vous désirez ?

— Vous avez un pavillon avec jardin à louer dans cette rue.

Malgré l'apparence pauvre de la visiteuse, du moment qu'il s'agissait d'une location, la grosse femme fit la bouche en cœur et s'écria :

— Entrez... Entrez donc, madame...

Pardon de vous avoir reçue comme ça, sur la porte, mais par le temps qui court on a souvent affaire à du si drôle de monde...

Fido, un petit griffon mâtiné de caniche, s'était remis à aboyer de plus belle d'une manière étourdissante.

Sa maîtresse lui allongea un maître coup de pied qui l'envoya rouler à dix pas.

Il ne jappa plus, mais il poussa des glapissements de douleur, et il alla se cacher dans sa niche, placée au fond du couloir.

— Sale bête !... — ajouta la grosse femme en refermant la porte. — Venez, madame.

Et elle fit passer devant elle Léa boitant toujours, qu'elle introduisit dans la salle à manger et à qui elle avança une chaise en disant :

— Comme ça, vous venez pour le pavillon, ma chère dame ?...

— Oui, madame...

— Il est tout plein mignon et logeable, composé de trois pe-

tites pièces bien gentiment meublées, salle à manger, chambre à coucher et cuisine... petite cave et jardin planté d'arbres à fruits.

Avant d'aller le voir, il faut que je vous dise le prix... — il serait inutile de me déranger si cela vous semblait trop cher... je loue ça quatre cents francs, et c'est pour rien...

Léa ne formulant aucune observation, la propriétaire poursuivit :

— Il y a un puits, ce qui est très avantageux pour le locataire.

J'ai loué quatre cent cinquante francs l'année dernière à une bien brave dame. Elle l'a seulement habité sept mois, mais, comme voilà le mois de septembre, je ferai un petit sacrifice.

Est-ce pour l'année ?

— Oui, madame...

— Vous connaissez l'usage ?

— Quel usage ?

— Rapport au loyer... — On paye toujours six mois d'avance.

— Je payerai l'année entière.

— Je vous approuve et ça vaut mieux, voyez-vous... — Comme ça on n'est pas tourmenté à l'approche du terme... — Vous êtes demoiselle, mariée ou veuve ?

— Veuve.

— Comme la locataire de l'année dernière et comme moi...

Sans enfants ?

— Sans enfants.

— Comme moi, et ça vaut mieux aussi. Au moins on n'a pas à s'occuper de mange-tout qui ne songent qu'à vous enterrer pour agripper votre magot...

Bref, ça a l'air de vous convenir ?

— Ça en a l'air, mais on ne peut pas conclure sans avoir vu. Je voudrais visiter... — répliqua Léa.

— Comment donc ! c'est trop juste ! — On n'achète pas chat en poche...

Nous allons pousser une petite reconnaissance jusque-là.

La grosse femme ouvrit un meuble et y prit un trousseau de clefs.

— Ça, voyez-vous, — fit-elle en riant — ce sont les clefs d'un petit paradis.

Vous verrez comme vous serez bien là-dedans...

Avez-vous une profession ?

— Je fais du commerce...

— Quel commerce?

— Un peu de bric-à-brac.

Etant connaisseuse et possédant quelques avances, j'achète des meubles anciens, des vieilles étoffes, j'en ai le placement chez un marchand de curiosités de la rue Lafayette, ce qui me dispense de tenir un magasin.

J'espère, de ces côtés-ci, trouver pas mal de bonnes occasions...

— Eh! Eh!... Nous pourrions peut-être faire une petite affaire ensemble... — j'ai des vieilles pendules, des vieux miroirs et tout un lot de faïences à coqs. Je vous ferai voir ça, et nous nous arrangerons toujours bien.

Allons visiter le pavillon.

Les deux femmes quittèrent la maison.

Fido boudait sa maîtresse et se permit de grogner quand elle passa près de sa niche.

— T'auras ta bonne pâtée quand je reviendrai, mon toutou chéri. — Ne te fais pas de bile, je ne serai pas longtemps dehors...

Le pavillon et le jardin furent visités en conscience.

Léa se déclara enchantée de tout.

— Vous avez une sortie par ici — fit observer la propriétaire en désignant une petite porte s'ouvrant sur une sente qui longeait la rivière — cette sente aboutit au chemin du canal.

Vous pourrez aller et venir comme bon vous semblera, sans qu'on s'inquiète de vos allées et venues, c'est très commode...

Puis, après un silence :

— Eh! bien, ma chère dame, est-ce que je vais vous faire une quittance pour une année?

— Oui, — répondit Léa.

— Et vous vous plairez tant ici, que vous renouvellez l'année prochaine... Vous verrez...

On retourna au logis de la propriétaire.

Pendant que celle-ci fouillait un vieux petit bureau pour y trouver une quittance à remplir, Léa tirait de son porte-monnaie vingt louis, qu'elle alignait par piles de cinq sur la table de la salle à manger.

En voyant les pièces d'or, la grosse femme fit de nouveau la bouche en cœur.

— Vous prendrez bien quelque chose... — dit-elle à sa future locataire de sa voix la plus mellifluente. — Moi, je ne fais pas fi

d'un petit verre de cassis ou d'anisette, première qualité, bien entendu !... — C'est un baume sur l'estomac...

Qu'est-ce que je vais vous verser?...

— Je ne prends jamais rien, madame...

— Vous avez tort, mais enfin chacun agit selon son idée, n'est-ce pas?

La grosse femme s'assit, trempa dans l'encre le bec d'une plume, et demanda :

— Quel nom vais-je écrire, s'il vous plaît?

— Veuve Éléonore Piquelin... — répondit Léa sans hésiter.

La propriétaire inscrivit le nom, remplit les blancs, signa, et tendit la quittance à la soi-disant veuve Piquelin, qui reçut ensuite les clefs du pavillon, où Léa retourna aussitôt après avoir pris congé de la grosse femme.

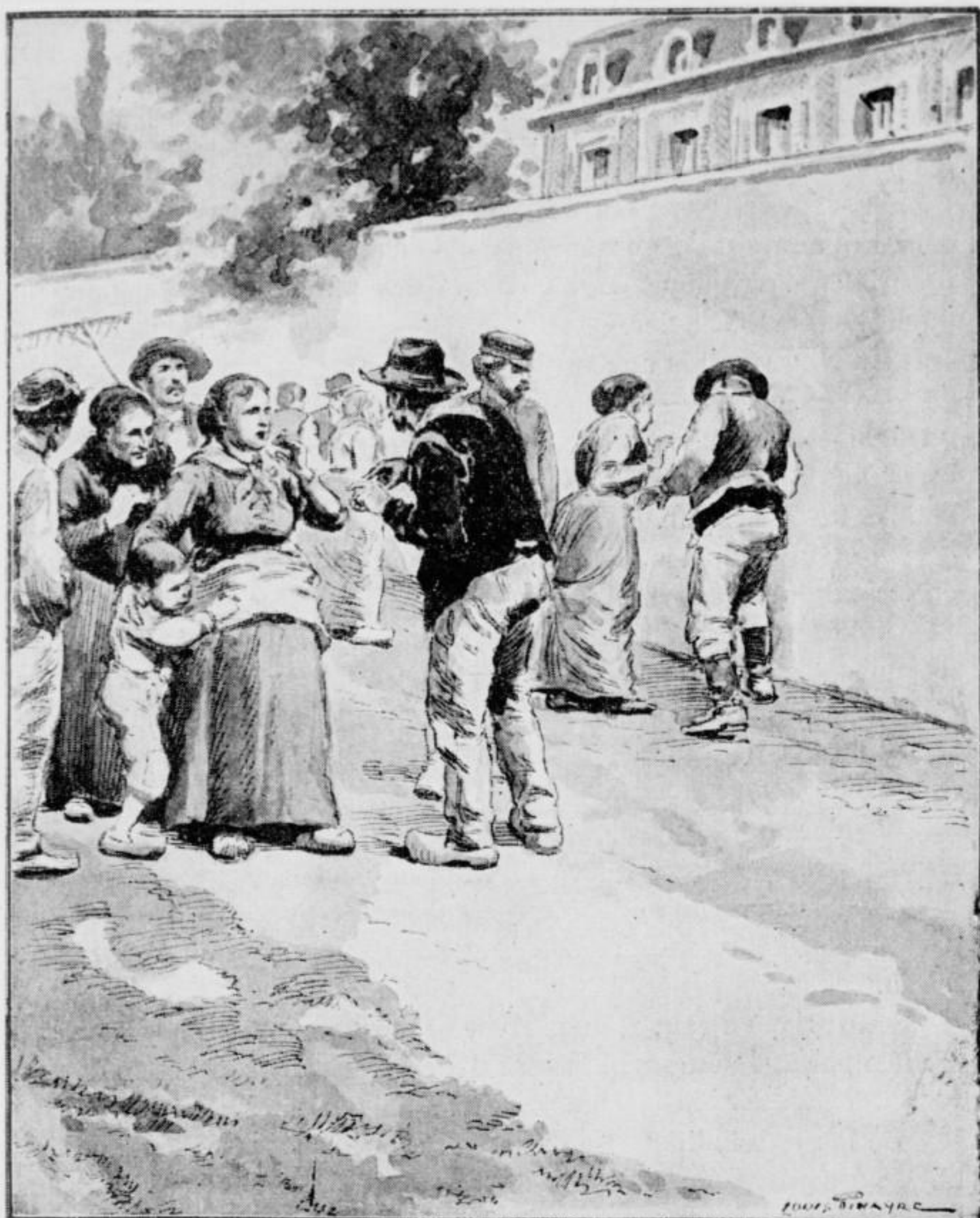
Elle s'y enferma, tira du sac de cuir qu'elle portait différents objets et les plaça dans un meuble.

Ceci fait, elle changea de costume et redevint la femme que nous avons vue sortir du petit hôtel de la rue Ruysdaël.

Après avoir fermé soigneusement la porte du pavillon, elle se dirigea vers la sortie donnant sur la sente qui conduisait au pont du canal Saint-Maurice ; elle traversa ce pont et suivit la route de Gravelle jusqu'à la station du chemin de fer.

A cinq heures elle rentrait à l'hôtel, où elle s'entretenait longuement avec Jeanne de Brueil.





Les paysans passant le soir près de ces murailles frissonnaient souvent d'un vague effroi en entendant des plaintes bizarres (page 339).

XLVIII

LA MAISON DE SANTÉ

Brévannes est un charmant village, situé dans le département de Seine-et-Marne, entre Sucy-en-Brie et Villeneuve-Saint-Georges tout près de Valenton et de Limeil.

LIV. 43. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 43.



On y accède par deux routes jadis *impériales*, celle de Paris à Troyes et celle de Paris à Melun, et par deux voies ferrées, avec correspondance d'omnibus.

A Brévannes, Valenton, Limeil et Sucy-en-Brie, commencent les plaines fertiles de la Brie.

Brévannes, situé sur un coteau peu élevé, dans une position sanitaire admirable, entouré de bois dans lesquels de nombreuses propriétés d'agrément se sont taillé des parcs, était autrefois un domaine quasi-princier.

Un château très ancien dominait la contrée.

De ce château — et depuis bien des années déjà — on avait fait une maison de santé où s'étaient succédé plusieurs directeurs, tous praticiens habiles, spécialistes de premier ordre, ayant fondé sur de solides bases la bonne renommée de l'établissement.

Nombre d'aliénés, dont la raison semblait à tout jamais perdue, en étaient sortis guéris.

Le docteur Verdier, directeur actuel de l'asile, était un homme du plus indiscutable mérite, un savant, un chercheur, un audacieux, dont la renommée européenne ne devait rien à la réclame.

L'aspect de la maison de santé n'avait quoi que ce soit de lugubre.

Vu par un beau jour de soleil, le parc qui l'entourait rappelait en très grand aux visiteurs le parc Monceau, avec ses allées sinueuses circulant au milieu des pelouses d'un vert d'émeraude, bordées de corbeilles multicolores et ombragées par des arbres séculaires.

Une nappe d'eau, transparente et irisée comme du cristal, alimentée par une source jaillissant d'un entassement de roches moussues, formait le point central de l'une des pelouses.

Ce lac en miniature se déversait en un ruisseau serpentant au milieu des plantes aquatiques et laissant partout, sur son passage, la vie et la fraîcheur.

Au milieu du parc s'élevait un château de style Renaissance dont les feuillages des plantes grimpantes encadraient les fenêtres.

Le premier étage était affecté au logement particulier du directeur.

Au rez-de-chaussée se trouvaient le cabinet de consultations, une salle de réception, les bureaux de l'administration, etc., etc.

Plus loin, derrière un rideau de verdure, les bâtiments de la maison de santé proprement dite.

Ces bâtiments, très vastes, étaient séparés du parc par une grille.

A leur droite et à leur gauche se voyaient quelques petits pavillons isolés, réservés pour des fous appartenant à des familles riches et placés sous une surveillance particulière.

Les bâtiments de la maison de santé affectaient la forme d'une croix, posée sur un carré.

Cette disposition avait l'avantage de donner quatre cours bien distinctes, absolument indépendantes, et plantées de grands arbres.

Dans ces bâtiments, élevés seulement d'un étage sur rez-de-chaussée, se trouvaient aménagées soixante cellules, munies de portes massives, garnies de solides verrous extérieurs, et percées d'un guichet mobile.

Des grillages serrés garnissaient les fenêtres.

L'un des quatre corps de logis formant la croix était affecté aux services généraux, cuisines, pharmacie, salles de bains, salles de douches, logements des gardiens et des infirmiers.

Le docteur Verdier n'avait pour l'assister et le suppléer au besoin que deux médecins, déjà d'un certain âge, dont il connaissait le mérite et l'expérience, et sur lesquels il comptait comme sur lui-même.

Le reste du personnel était nombreux.

La consigne de la maison, sévère pour les employés, se faisait douce et paternelle pour les malades.

Et, malgré tout, les paysans passant le soir près de ces murailles frissonnaient souvent d'un vague effroi en entendant des plaintes bizarres, des gloussements douloureux, de rauques clameurs ou des éclats de rire qui semblaient diaboliques, arriver jusqu'à eux affaiblis par la distance.

Tout, dans les services généraux comme dans les chambres des employés et des gardiens, et comme dans les cellules des aliénés était d'une propreté rigoureuse et méticuleuse.

L'hygiène moderne, avec ses multiples raffinements, régnait dans la maison de santé, et le docteur ne tolérait aucun relâchement dans l'obéissance à ses lois.

Le docteur Verdier était un homme de cinquante ans environ, de haute stature et taillé en force, ce qui n'excluait point chez lui l'élégance des lignes.

Ses larges épaules supportaient une tête énergique aux traits réguliers.

Une chevelure noire épaisse, à peine grisonnante aux tempes, couronnait un front élevé.

Les yeux, très grands, avaient des regards qui semblaient devoir lire au fond des âmes.

L'ensemble du visage exprimait une intelligence souveraine et une inépuisable bonté.

Dès ses premières études médicales, les maîtres de Verdier avaient deviné en lui un sujet hors ligne.

Ils reconnaissaient chez le jeune homme une admirable faculté d'assimilation et, en même temps, la volonté de ne rien traiter d'une manière superficielle et de ne se croire suffisamment éduqué sur une question qu'après l'avoir étudiée sous toutes ses faces.

Il n'avait point trompé leur attente et il était devenu un des princes de la science.

Chez Verdier, le savant se doublait d'un homme excellent, d'une charité légendaire dans le pays.

Les malades pauvres de Brévannes et des environs pouvaient compter sur lui à quelque heure du jour ou de la nuit qu'ils le fissent appeler.

Il les soignait pour rien et, si besoin était, après les avoir guéris, il leur venait en aide de sa bourse.

Chose étonnante à notre époque, où l'ingratitude est une des tares caractéristiques de l'humanité en décadence, malgré le bien qu'il faisait, il était adoré dans le pays.

Le jour où, pour la première fois, nous conduisons nos lecteurs à la maison de Brévannes, le docteur Verdier venait de terminer la visite du matin, et, suivi de ses deux collaborateurs, il allait rentrer dans son cabinet de travail, lorsqu'un coup du timbre avertisseur, partant de la loge du concierge placée près de la grille, lui annonça une visite.

Il jeta un coup d'œil sur l'allée conduisant de la grille au château.

Deux voitures — un landau et un coupé — venaient de s'y engager et se dirigeaient vers lui.

Roussillon descendit aussitôt du coupé et gravissant les marches, le chapeau à la main, il dit :

— C'est au docteur Verdier, je pense, que j'ai l'honneur de parler?...

— Oui, monsieur. — Quel motif vous amène?

— Ceci va vous l'apprendre. — Veuillez prendre connaissance de cette pièce administrative.

Et Roussillon présenta au directeur de l'asile l'ordre de transfert dont il était chargé de surveiller l'exécution.

Le docteur Verdier y jeta les yeux.

— Ah! très bien. — fit-il ensuite. — Vous m'amenez M. Georges Gauthier? — Je l'attendais...

Raymonde avait abaissé la glace de l'une des portières du landau.

Son visage apparut dans l'encadrement.

— Le malade est ici, monsieur le docteur... — fit-elle.

Verdier reconnut aussitôt la jeune femme qu'il avait vue l'avant-veille, et vint la saluer.

Puis, s'adressant aux deux médecins adjoints.

— Il faut faire descendre M. Gauthier... — leur dit-il.

En même temps il ouvrait lui-même la portière.

M^{me} Gauthier mit pied à terre.

Immédiatement, Georges s'était levé pour la suivre.

Les deux médecins le prirent sous les bras et l'aidèrent à descendre lentement.

Toujours très calme, il obéissait d'une façon toute machinale.

— Conduisez-le dans la salle de réception — commanda le docteur.

Puis, s'adressant à M^{me} Gauthier et à Roussillon, il ajouta :

— Veuillez me suivre : j'ai quelques questions à vous adresser.

Raymonde et le policier gagnèrent, en compagnie du docteur, la salle où on conduisait le pauvre fou.

On le fit asseoir dans un fauteuil, le visage en pleine lumière, devant une large fenêtre dont les rideaux étaient relevés.



XLIX

ESPOIR!

Le docteur Verdier, désignant un siège à M^{me} Gauthier, la pria d'y prendre place et ensuite, s'adressant à Roussillon, demanda :

— Ne m'apportez-vous aucun rapport du médecin qui a donné les premiers soins?

Roussillon lui tendit le pli et les papiers.

— Bien — fit Verdier, j'étudierai cela plus tard, mais je dois, avant tout, examiner le malade.

Toujours immobile et muet, Georges avait les yeux fixés sur les massifs d'arbres qui, au dehors, ombrageaient la pelouse.

Ses mains s'appuyaient, inertes, sur les bras de son fauteuil.

Le docteur, s'approchant de lui, prit une de ces mains.

Georges ne sembla pas s'en apercevoir et ne fit aucun mouvement.

Verdier consulta le pouls et, tirant sa montre, compta les pulsations pendant quelques secondes.

— Un peu de fièvre — dit-il — le voyage a fatigué le corps.

Puis, à M^{me} Gauthier :

— A votre départ de Paris, le calme que je constate en ce moment chez le malade existait-il?

— Oui, monsieur.

— Aucune nervosité ne s'est manifestée pendant le voyage?

— Aucune. — Georges regardait — sans le voir peut-être — se dérouler le paysage au bord de la route. — Il n'a ni fait un geste, ni prononcé une parole.

— Il ne vous a pas reconnue lorsque vous êtes allée le prendre à la Conciergerie et que vous vous êtes assise à côté de lui?

Un sanglot monta aux lèvres de Raymonde.

— Hélas! non, monsieur!... — balbutia-t-elle.

Et un torrent de larmes ruissela sur ses joues.

— Du calme, chère madame; du calme! — reprit le directeur, — et veuillez me répondre encore...

— Interrogez-moi, monsieur... J'aurai la force d'étouffer mes sanglots.

— Pendant le voyage, avez-vous parlé à votre mari?

— Bien des fois.

— Et le son de votre voix ne semblait pas le tirer de sa torpeur?

— Non, monsieur. — On aurait pu croire que ma voix n'arrivait pas à son oreille...

Les lèvres restaient immobiles et le regard éteint.

Le docteur fronça les sourcils en échangeant un coup d'œil avec les deux médecins adjoints présents à l'entretien.

Ce froncement de sourcils et ce coup d'œil n'échappèrent ni à Raymonde ni à Roussillon.

L'inspecteur de la sûreté se sentit froid au cœur.

M^{me} Gauthier se leva.

— Est-il donc condamné sans espoir? — s'écria-t-elle.

D'un geste, le docteur lui imposa silence.

En ce moment, les lèvres de Georges remuaient comme s'il voulait parler.

— Vous appelez quelqu'un? — lui demanda Verdier.

Le fou tourna vers lui ses regards éteints, mais resta silencieux.

Le docteur poursuivit :

— Dites-moi qui vous appelez.

Je vous ordonne de me le dire.

Les lèvres de Georges remuèrent de nouveau, mais restèrent muettes, puis il fut pris d'un rire étouffé qui s'éteignit au bout d'un instant.

— De l'agitation... — dit le docteur. — J'aime mieux cela... Mais je dois cesser d'agir sur lui en ce moment. — Je risquerais de provoquer une crise nerveuse qu'il faut éviter.

Georges était retombé dans sa prostration.

Le directeur reprit, en s'adressant à Raymonde :

— Veuillez maintenant, madame, me donner quelques explications.

— Questionnez-moi, monsieur le docteur.

— Votre mari est un statuaire de grand talent et, quoique je vive bien en dehors du monde artistique, j'ai vu et admiré plusieurs de ses œuvres.

Travaillait-il avec ardeur... — j'entends avec une ardeur fiévreuse?

— Oui, monsieur. — Il mettait toutes ses forces, toute son énergie, toute son âme, à donner à sa pensée une forme matérielle...

— Au moment de son arrestation, avait-il une œuvre nouvelle en cours d'exécution?

— Oui, monsieur, un groupe qu'il destinait au Palais des Beaux-Arts, à l'Exposition universelle, et sur lequel il fondait les plus grandes espérances...

— Bien avancé, ce groupe?

— Presque terminé, et j'ai la ferme croyance, je dirai même la certitude que, s'il est exposé, l'impression produite sera profonde. C'est d'une beauté saisissante...

— Bien. — Vous n'avez pas d'enfant?

— Oh ! si ! si ! monsieur ! — s'écria Raymonde dont les larmes jaillirent malgré elle — une chère petite créature de dix ans.

— Une petite fille ?

— Une petite fille, oui, monsieur. — La joie, l'orgueil de son pauvre père... — Il l'adorait, ne voyait qu'elle, ne pensait que pour elle...

Sa fille, moi et son art, c'était toute sa vie...

— L'enfant se nommait ?

— Albertine.

Tandis que Raymonde prononçait ce nom, le docteur Verdier rivait ses yeux perçants sur le visage du fou, mais M^{me} Gauthier venait de parler si bas que c'est à peine si celui-ci avait pu l'entendre.

— Veuillez répéter à très haute voix le nom de votre enfant... — dit le docteur Verdier. — Je désire me rendre compte de l'effet qu'il produira — si toutefois il en produit un — sur notre malade...

Raymonde articula lentement et très distinctement :

— Elle se nomme Albertine.

Georges tressaillit d'une façon très marquée.

— Avez-vous vu, monsieur?... Il a tressailli... — demanda vivement la pauvre femme en qui naissait une lueur d'espoir.

— J'ai vu, oui, madame, et c'est un heureux symptôme.

— Profitez de ce réveil momentané de sa pensée... interrogez-le... Parlez-lui de son enfant...

— Non.

— Pourquoi ?



Roussillon, un peu avant quatre heures, se présentait au chef de la sûreté (page 349).

— Parce que la prudence me commande de ne pas le faire.

En voilà assez pour aujourd'hui... J'ai besoin, avant de tenter quoi que ce soit, de mettre M. Gauthier en observation, de lui faire suivre un traitement qui pourra me permettre d'agir sans provoquer une secousse qui risquerait d'être plutôt nuisible qu'utile.

Je vous tiendrai au courant, madame, de la marche de ce traite-



ment et je vous préviendrai quand je jugerai nécessaire votre présence ici et celle de votre enfant pour tenter une épreuve.

— Mais d'ici là, je pourrai le voir?

— Non, pas avant que je vous aie écrit de venir...

— Oh! monsieur! J'aurai donc l'air de l'abandonner!...

— Il ne s'agit pas d'abandon, mais il faut qu'un calme absolu règne autour de lui, afin que je puisse, peu à peu, le ramener à la raison.

— Vous espérez donc le guérir, monsieur?

— Je ferai, du moins, tout ce qui dépendra de moi pour cela. Puis, vivement, à ses collaborateurs :

— Mes chers confrères, — leur dit-il, — conduisez notre malade dans la chambre d'observation.

Vous le confierez à René, notre infirmier chef... Qu'il exerce une surveillance de tous les instants... J'irai tantôt lui donner mes ordres.

Les médecins firent lever Georges, qui les suivit lentement, sans la moindre tentative de résistance.

Raymonde, étouffant ses sanglots, voulut s'élancer vers lui.

— Que je l'embrasse au moins avant de m'en séparer de nouveau... — bégaya-t-elle.

— Non, madame, non! — lui dit le directeur en l'arrêtant, — je vous en prie...

— Oh! c'est cruel!...

— Je le sais bien, mais il le faut!

— Mon pauvre Georges, mon cher mari!... Il me semble que c'est la tombe qui me le prend... Il me semble que je ne le verrai plus! jamais plus!...

La pauvre femme suffoquait.

Roussillon s'approcha d'elle.

— Du courage, madame! — lui dit-il. — Ne vous laissez point abattre ainsi! Je conserve tout espoir, moi!

Songez que nous avons à le sauver d'abord, à le venger ensuite.

Ces quelques mots ravivèrent la jeune femme.

Elle se redressa, transfigurée.

— Oui, le venger! fit-elle d'une voix vibrante. Nous l'avons juré et nous ne manquerons pas à notre serment!

Pardonnez-moi mon émotion, docteur...

— Elle est bien légitime, madame, et je n'ai rien à vous par-

donner; mais, comme M. l'inspecteur, je vous dirai de ne point vous laisser abattre par le désespoir... Rien n'est perdu...

La science peut beaucoup...

J'espère fermement obtenir, grâce à elle, la guérison de celui qui vous est si cher.

Si je ne réussis pas, madame, je l'affirme en mon âme et conscience, c'est que personne ne réussirait, mais, je vous le répète, j'espère!

Courage, donc, et comptez sur moi ..

— J'ai foi en vous, docteur, car je sais que vous êtes un des premiers parmi les princes de la science, et je vois que vous êtes bon...

Maintenant, si vous me le permettez, je vais régler avec vous les trois mois de pension que je dois vous payer d'avance...

— Veuillez m'accompagner dans mon cabinet et vous aussi, monsieur Roussillon...

Je dois vous remettre reçu et décharge de la personne de M. Gauthier, dont je suis seul, aujourd'hui, responsable... »

Raymonde et Roussillon suivirent le directeur de la maison de santé dans son cabinet.

Ils en ressortirent bientôt, après avoir, chacun de leur côté, réglé leurs affaires, et ils rejoignirent les voitures qui les avaient amenés.

— Retournez-vous immédiatement à Paris? demanda Raymonde à l'inspecteur.

— Je dois aller rendre compte de ma mission au chef de la sûreté — répondit-il — et lui remettre le reçu du docteur Verdier. Mais je vous avouerai qu'avant tout je voudrais donner satisfaction à mon estomac qui crie famine...

Il est midi et je n'ai encore rien pris d'aujourd'hui.

— Je suis dans la même disposition, déclara M^{me} Gauthier.

Que comptez-vous faire?

— Chercher une auberge à Brévannes même où je pourrai déjeuner avec Pascal et où — si j'osais — je vous prierais de nous accompagner...

— J'accepte... — répliqua Raymonde — vous pourrez me faire conduire ensuite jusqu'à Valenton, où je prendrai le train qui me ramènera à Saint-Mandé...

— C'est convenu, madame, — dit Roussillon.

Puis, s'adressant au cocher du landau :

— Connaissez-vous un hôtel à Brévannes ?

— Oui, monsieur l'inspecteur, et un bon.

— Eh bien, vous allez nous y conduire... Vous y déjeunerez et vous ferez donner l'avoine à vos chevaux.

— Ça leur fera plaisir et à moi aussi, — déclara le cocher.

Pascal avait rejoint Raymonde et Roussillon.

La jeune femme remonta dans le landau.

Les deux hommes reprirent place dans le coupé, et les voitures roulèrent vers le village de Brévannes, où elles s'arrêtèrent devant une auberge de bonne mine.

Les voyageurs descendirent et on leur servit un déjeuner qui, pour être improvisé, n'en était pas moins copieux et confortable, tandis que les chevaux, conduits à l'écurie et mis en face d'une mangeoire et d'un râtelier bien garnis, témoignaient leur satisfaction par des hennissements pleins d'éloquence.

La station à l'auberge ne dura pas plus d'une heure ; Raymonde chargea Roussillon de régler la dépense, lui rappela, ainsi qu'à Pascal, qu'ils devaient se retrouver le soir, à l'heure du dîner, à la villa des Fleurs, et le landau la conduisit à la gare de Valenton, où, après une attente de quelques minutes à peine, elle prit le train se dirigeant vers Paris.



L

AU PIANO

Roussillon, un peu avant quatre heures, se présentait au chef de la sûreté, lui rendait compte de son voyage et lui remettait le reçu du directeur de la maison de santé.

Dans la matinée de ce même jour, selon le désir exprimé par Roussillon, le chef de la sûreté avait donné l'ordre à l'agent Choquet de rechercher dès le lendemain la fille Lucie Ballard avec trois de ses collègues, aussitôt que des photographies de cette personne auraient été remises en leurs mains.

Le photographe de la préfecture, malgré tout son bon vouloir, avait déclaré ne pouvoir livrer ces épreuves avant vingt-quatre heures.

Roussillon quitta la sûreté.

Pascal l'attendait à la porte.

L'inspecteur avait pris dans son bureau une serviette et des papiers.

Avant de partir pour Saint-Mandé il lui restait deux heures.

Il résolut d'en profiter pour établir les bases du rapport qu'il comptait terminer dans la nuit, afin de remettre le lendemain à M^e Brunel qui se chargerait de le communiquer au procureur général, Jules Morisset.

Les deux hommes gagnèrent rapidement en voiture la gare de Vincennes et ce fut là, dans le café même de la gare, que Roussillon commença son rapport, tandis que, de son côté, Pascal en rédigeait un qui devait suivre la même marche que celui de l'inspecteur principal et le compléter en quelque sorte.

A six heures et demie, ils prirent le train pour Saint-Mandé.

Ce fut Angèle, la femme de chambre, qui les reçut à la villa des Fleurs.

— Madame prie ces messieurs de vouloir bien attendre un instant au petit salon, — leur dit-elle. — Madame achève une lettre pressée.

Je vais conduire ces messieurs. »

Et la femme de chambre introduisit les deux hommes dans la pièce qu'elle venait de désigner.

Albertine, — la filleule du malheureux Albert Fontaine, — assise devant un grand piano à queue, exécutait des gammes et des exercices primitifs avec une patience et une conscience remarquables.

Absorbée complètement par ce travail, elle n'entendit pas ouvrir la porte à laquelle, d'ailleurs, elle tournait le dos, et continua à faire courir ses doigts mignons sur le clavier.

Roussillon et Pascal s'avancèrent lentement, sans faire de bruit, arrivèrent à la droite et à la gauche de la future pianiste, et la regardèrent tapoter fièvreusement les touches d'ivoire, sans la moindre préoccupation du rythme et de la mesure.

Pascal, nous le savons, était musicien jusqu'aux moelles.

Son oreille fut blessée et il ne put s'empêcher de dire :

— Plus doucement, mademoiselle... et, en mesure, si c'est possible...

En entendant cette voix inattendue, en voyant un étranger debout à côté d'elle, l'enfant tressaillit, devint pourpre, s'arrêta net et descendit de son tabouret en murmurant toute confuse :

— C'était pour m'amuser...

Pascal sourit en répliquant :

— En s'amusant ainsi, on prend de mauvaises habitudes.

— Vous savez donc jouer du piano, vous, monsieur? — interrogea la petite fille.

— Un peu, mademoiselle...

— Oh! monsieur, voulez-vous me faire grand plaisir?...

— Je ne demande pas mieux...

— Eh bien, jouez-moi quelque chose en attendant que maman vienne... — j'aime tant la musique...

Pascal avait grande envie de satisfaire au désir de l'enfant, mais il n'osait, craignant d'être incorrect, ayant peur de commettre une inconvenance, s'il se permettait de s'asseoir au piano, lui, l'humble chanteur des rues.

Albertine, très intelligente, devina la cause de son hésitation.

— Oh! maman ne dira rien, monsieur — s'écria-t-elle — et même elle sera bien contente de me voir contente.

Jouez-moi un morceau, un tout petit morceau, monsieur, je vous en prie... je vous en prie... je vous en prie...

Et Albertine joignait ses mains mignonnes.

Elle était irrésistible.

— Voyons, Pascal, ne refusez pas ce plaisir à la chère petite...
— dit Roussillon.

— Vous plaidez pour moi, monsieur Roussillon!... Que vous êtes gentil! — fit Albertine en battant des mains.

Pascal ne demandait pas mieux que de céder.

Il prit place sur le tabouret abandonné par la petite fille et, laissant ses mains effleurer le clavier, il plaqua quelques accords en pianiste expérimenté.

Sur le pupitre de l'instrument, reposait une partition.

Il y jeta les yeux.

C'était un morceau déjà très ancien, très célèbre et qui mérite sa célébrité, la *Marche indienne*.

Avec une maîtrise d'artiste émérite il l'attaqua, et en poussa l'exécution jusqu'au bout, de la façon la plus brillante.

Le piano chantait littéralement sous ses doigts.

Roussillon et Albertine écoutaient avec une sorte d'extase.

Pascal et ses deux auditeurs étaient tellement absorbés par la musique, qu'ils n'entendirent pas l'une des portes s'ouvrir pour laisser entrer M^{me} Gauthier; celle-ci s'était arrêtée sur le seuil, étonnée et charmée, et elle écoutait.

Le jeu de Pascal rendit éblouissant le finale du morceau.

Albertine applaudissait de toutes ses forces et trépignait d'enthousiasme.

Cette enfant possédait un instinct musical très remarquable qu'elle tenait de sa mère.

Raymonde, nous le savons, était amplement douée sous ce rapport.

Elle avait travaillé beaucoup, possédait une voix admirable et, si elle s'était vouée à la carrière artistique, comme avant son mariage elle comptait le faire, elle aurait certainement obtenu de grands succès.

Pascal plaqua le dernier accord.

M^{me} Gauthier s'avança.

— Je vous fais mes compliments bien sincères, monsieur Pascal — dit-elle. — Je ne me doutais pas que vous étiez un musicien de premier ordre!...

Le jeune homme rougit jusqu'au blanc des yeux, en balbutiant modestement :

— Oh ! madame, vous me jugez avec trop d'indulgence...

— Je ne suis que juste — répliqua Raymonde — vous avez joué ce morceau en maître et, croyez-moi, je m'y connais.

— Vous êtes musicienne, madame?... — demanda Pascal.

— Un peu... — répondit la jeune femme en souriant.

— Musique vocale ou instrumentale?

— L'une et l'autre.

Je chante, je touche du piano et je joue de la harpe, de la guitare et de la mandoline...

— Ah ! bravo ! — s'écria Roussillon. — Voilà qui se trouve à merveille et qui nous servira !

— Nous servira ? — répéta M^{me} Gauthier avec un accent interrogatif.

— Merveilleusement, madame.

— En quoi ?

— Je vais vous faire aujourd'hui la distribution des rôles que vous aurez à jouer pour rendre possibles les recherches que nous devons entreprendre.

Je cherchais quelque moyen adroit de vous confier la surveillance de certains établissements où peut-être on pourrait rencontrer l'ancien valet de chambre de votre mari... des établissements publics, dans lesquels il faudrait pénétrer à toute heure sans éveiller le moindre soupçon. — Ce moyen est trouvé maintenant...

— Quel est-il ? — interrogea Raymonde.

— Je vous dirai cela tout à l'heure — répondit Roussillon en jetant un coup d'œil sur la petite Albertine.

M^{me} Gauthier comprit.

L'inspecteur de la sûreté ne voulait point s'expliquer en présence de l'enfant.

Il fallait attendre un peu.

En ce moment la femme de chambre vint annoncer que le dîner était servi.

On passa à la salle à manger.

Le repas fut court.

M^{me} Gauthier confia sa fille à la femme de chambre qui l'emmena, et nos trois personnages regagnèrent le salon.

Il fallait déterminer la marche qu'on devrait suivre afin de se procurer les preuves matérielles que le procureur général demandait pour que l'acquittement du malheureux sculpteur fût certain devant une autre juridiction.



Pascal se mit au piano (page 359).

Raymonde renoua le fil de la conversation interrompue par l'annonce du diner.

— Vous avez dit, monsieur Roussillon — fit-elle — que vous aviez trouvé le moyen de nous faire pénétrer, monsieur Pascal et moi, sans attirer l'attention, dans les établissements publics où nous aurions chance de rencontrer l'ancien valet de chambre de mon mari...



— Oui, madame, si, comme je le présume, le drôle n'a pas quitté Paris...

— Et, ce moyen ?

— Laissez-moi d'abord vous rappeler une affirmation de vous...

— Laquelle ?

— Que vous feriez tout, que vous ne reculerez devant rien, pour m'aider à trouver le meurtrier de M. Albert Fontaine...

— Je vous l'ai dit et je vous le répète ! — s'écria Raymonde avec exaltation. — Je donnerais de grand cœur ma fortune ; sans hésiter, je risquerais ma vie !

Avant tout, à tout prix, il faut sauver l'honneur de mon pauvre mari, et ne pas laisser à notre fille un nom taché de sang !

Dites-moi donc sans hésiter quel rôle vous me destinez... — Je n'hésiterai pas à l'accepter...

— J'avais besoin de vous entendre parler ainsi, madame, pour avoir la certitude que votre résolution ne faillirait pas...

— Jamais ! quoi qu'il arrive !

Roussillon continua :

— Vous avez reçu de la préfecture de police l'autorisation de vous travestir comme bon vous semblera pour les besoins de votre cause, et le droit de requérir, en tout lieu, à toute heure et en toutes circonstances, l'intervention de la police.

C'est exactement comme si vous aviez entre les mains une carte d'agent de la sûreté.

Il faut en profiter.

Pascal, lui, a sa médaille de chanteur des rues, grâce à laquelle il peut pénétrer dans tout établissement public pour s'y faire entendre, — avec la permission du patron de l'établissement, bien entendu.

Il faut, madame, que vous deveniez l'associée de Pascal, que vous l'accompagniez dans les endroits que je vous désignerai et que vous chantiez avec lui.

Là, vous chercherez à reconnaître ce valet de chambre Louis, que nous avons besoin de retrouver...

Pascal ne pourrait rien sans vous puisqu'il ne le connaît pas.



LI

LES PLANS DE ROUSSILLON

En entendant parler Roussillon, Raymonde avait fait un haut-le-corps.

Le fait est qu'elle ne s'attendait à rien de pareil.

— Chanter dans les établissements publics ! — murmura-t-elle avec une sorte d'épouvante.

— Eh ! madame, — répliqua Roussillon, — vous venez d'affirmer, il n'y a qu'un instant, qu'à tout prix et par tous les moyens il fallait sauver l'honneur de votre mari !

— Vous avez raison et mon hésitation est coupable... Je n'hésite plus... Je chanterai dans les cafés... dans les bars...

— Dans les rues au besoin ?

M^{me} Gauthier sourit.

— Pourquoi non ?

Le métier de chanteuse des rues n'a rien que d'honorable, après tout...

— Certes ! — reprit l'inspecteur en se frottant les mains, signe, chez lui, de très vive satisfaction.

Je tracerais dès demain un itinéraire que je remettrai à Pascal et que vous devrez suivre tous les deux.

La lettre trouvée sur M. Albert Fontaine, adressée, nous en avons la preuve, à M. Gauthier, a été mise à la poste du faubourg Saint-Germain, au bureau de la rue de Bourgogne.

L'homme par qui elle a été écrite, s'il n'a point quitté Paris, doit avoir son domicile et ses relations de ce côté.

Je connais dans le quartier plusieurs établissements fréquentés par les domestiques des deux sexes qui viennent potiner sur le compte de leurs maîtres et confier à certains bookmakers spéciaux l'argent qu'ils veulent risquer en paris aux courses.

C'est dans un de ces établissements que nous avons chance de relever la piste de notre homme, et peut-être celle de la femme qui lui a donné son portrait, Lucie Ballard... — Je vous remettrai,

madame, un exemplaire de ce portrait, grâce auquel vous pourrez la reconnaître, si vous la rencontrez. Je m'en suis occupé déjà.

Un de nos inspecteurs et les agents sous ses ordres rechercheront cette femme.

A leurs recherches je joindrai les vôtres et les miennes et, Dieu aidant, nous arriverons au but... »

Roussillon s'interrompit pendant quelques secondes, puis reprit :

— Il faut se mettre en quête de ceux qui ont été les complices d'une volonté, et ont armé le bras qui a frappé....

Nous devons les trouver dans ces deux personnages, le valet de chambre Louis et Lucie Ballard...

A côté et au-dessus de ceux-là, il y a celui ou ceux qui ont commandé et payé le crime.

Pour moi, celui-là est seul. Je ne puis encore mettre un nom sur sa mystérieuse personnalité, mais il faut tout supposer, tout admettre...

— Vous soupçonnez quelqu'un ? — s'écria Raymonde.

— Je ne soupçonne qui que ce soit, mais je crois essentiel de surveiller celui qu'on avait accusé d'abord...

— M. Daniel Fontaine, le frère d'Albert ?

— Oui.

— Vous aviez affirmé vous-même qu'il était impossible de le soupçonner.

— Ce n'est point une raison pour ne pas le surveiller, surtout dans ses rapports avec Marguerite Vernon.

— Marguerite Vernon ! — Une humble, aviez-vous dit aussi...

— Quand on est dans le vide et qu'on cherche, il faut chercher partout...

— Qui surveillera cette femme ?

— Pascal, lorsque vous aurez pris l'habitude de chanter avec lui dans les établissements, dans les rues et dans les cours...

C'est lui qui s'occupera de la maîtresse de Daniel...

Mon rôle, à moi, sera de me glisser partout dans l'ombre, et d'observer avec mes yeux de vieux professionnel tout ce qui pourrait échapper à votre inexpérience. Je vous demanderai seulement de me tenir au courant chaque jour par un rapport succinct, de ce que vous aurez fait, de ce que vous aurez vu, de ce que vous aurez remarqué...

— Comptez sur moi pour rédiger ce rapport, monsieur Roussil-

lon, — interrompit Pascal. — Je le déposerai chez vous tous les matins.

— C'est entendu. Si j'avais, moi, des instructions à vous donner, j'irais vous trouver rue des Deux-Ponts...

Venez demain rue Delambre, vers dix heures du soir... Je vous remettrai l'itinéraire que vous devez suivre, la photographie de Lucie Ballard, et nous prendrons ensuite une matinée pour aller visiter ensemble la maison qu'habite à Polangis la maîtresse de Daniel Fontaine, dont vous devrez vous occuper sérieusement lorsque M^{me} Gauthier aura fait avec vous son apprentissage de chanteuse des rues...

— Vous n'aurez jamais eu d'auxiliaire plus docile et plus dévoué. Je dois à M^{me} Gauthier de réparer le mal que j'ai laissé commettre en me taisant lâchement... Je ne reprendrai mon indépendance que quand nous aurons rendu l'honneur à l'honnête homme injustement condamné.

Raymonde tendit la main au chanteur des rues, il la prit avec un profond respect.

— Vous n'êtes pas riche, monsieur Pascal, — dit la jeune femme, — et l'œuvre de justice et de réhabilitation que vous allez entreprendre avec moi prendra tout votre temps — il faut vivre.

Permettez-moi de mettre à votre disposition une somme suffisante pour que vous n'ayez point à vous préoccuper des besoins matériels. »

Roussillon interrompit Raymonde.

— Madame, — fit-il, — ceci me regarde. A l'heure qu'il est, Pascal est pour moi comme un fils ; le père et le fils s'entendront toujours bien ensemble.

Raymonde, très émue, tendit les mains aux deux hommes qui les serrèrent avec effusion.

M^{me} Gauthier reprit :

— Je vais faire mon apprentissage de chanteuse des rues.. C'est très bien, mais la première chose dont nous devons, je crois, nous occuper, c'est de choisir les morceaux que nous chanterons, soit ensemble, soit séparément.

— Je vous mettrai sous les yeux, madame, — dit Pascal, — quelques-unes des chansons dont j'ai composé moi-même les paroles et la musique.

— Poète et compositeur ! — s'écria la jeune femme avec admiration.

— Oh ! rimailleur tout au plus, madame !... — Si modestes que soient ces chansons, j'en ai étudié l'effet sur le public, et cet effet s'est toujours traduit par la libéralité de mes auditeurs, témoignage indiscutable de leur satisfaction...

— Le genre en est-il gai ou triste ?

— Plutôt gai... — Il faut, par le temps qui court, se délier des choses tristes... Le peuple n'a pas assez d'occasions de rire pour rechercher ce qui lui met la larme à l'œil...

Les chanteurs de la butte Montmartre ont mis à la mode un genre dont il ne faut point s'écarter trop, si l'on veut être écouté... Ce sont les valse chantées. — Elles font beaucoup d'effet, il n'y a pas de jour où on ne me fasse bisser celle de la *Joueuse d'orgue* : les *Roses et les cerises*.

Égayez-vous, esprits moroses,
Chantez, filles, chantez, garçons,
Voici venir le temps des roses,
Des cerises et des pinsons !...

et puis les *Chansons rosses* et les *Scies* qui n'ont ni queue ni tête, qui sont absolument idiotes, mais qui font toujours rire, quand on les agrmente d'une pantomime appropriée, c'est-à-dire ultra-comique...

— Voulez-vous nous faire entendre une de vos productions ?
— demanda Raymonde.

— Oui, certes, madame... — Une chanson d'actualité que nous pourrons chanter ensemble en nous accompagnant, vous sur la mandoline, et moi sur la guitare.

— Parfaitement, — voyons cette chanson.

— Je dois vous prévenir qu'elle manque un peu de distinction, ce n'est pas fait pour les salons, mais pour la rue... pour le peuple !



LII

« NOUVELLES NOUVELLES »

Pascal se mit au piano, plaqua quelques accords et dit :

— Cela s'appelle : *Nouvelles Nouvelles*.

Et, après avoir joué une ritournelle brillante, de quelques mesures, il chanta d'une voix mordante, en s'accompagnant en sourdine :

En voulez-vous des nouvelles,
Bien fraîches, toutes nouvelles ?
Des nouvelles de demain ?
Tendez l'oreille et la main.

— Premier couplet.

Les finances seront belles,
Les dames, les demoiselles,
Seront sages l'an prochain !
Dans l'état républicain
Les Pauvres auront du pain
Si l'on récolte du grain !...
Si l'on fait belles vendanges
Les pochards seront aux anges !
Plus un seul mari... cornu !
On chantera les louanges
De maint illustre inconnu !

L'air vif et gai et la mimique spirituellement drolatique de Pascal donnaient à ces paroles une valeur qu'elles n'auraient pas eue sans cela.

— Voilà des prophéties d'heureux augure ! — s'écria M^{me} Gauthier en riant.

— Je n'ai pas fini, — répondit Pascal, et il répéta le refrain :

En voulez-vous des nouvelles ? et passa au couplet suivant :

Il ne faut plus guère attendre...
Et nous n'aurons à la Chambre
Que d'honnêtes députés !
Et les bonnes volontés,
Les grands cœurs, les loyautés,
Seront les majorités !

Et dans l'antique demeure,
Où l'éloquence est un leurre,
On fera de justes lois !
Même, dans l'assiette au beurre
On ne mettra plus les doigts !...

Lors, nous aurons des merveilles,
Des merveilles sans pareilles !
La justice jugera
Comme bon lui semblera !
Le pot-de-vin tarira
Et l'honneur nous reviendra !

Honte à toute hypocrisie,
Honte à toute apostasie !
Dans un vigoureux effort
L'âme s'étant ressaisie
Crachera sur le veau d'or !...

De l'odieuse politique
Où nous a conduit la clique
Des chéquards, des jouisseurs,
Nous sortirons hant les cœurs,
Laissant pour compte aux voleurs
La honte de nos douleurs.

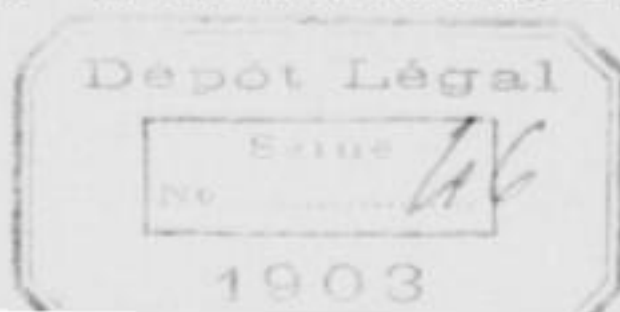
Et lâchement opprimée,
Notre valeureuse armée
Sera, d'un commun accord
Avec transport acclamée
Par ce cri : — France d'abord !!

Raymonde et Roussillon encouragèrent par un bravo le paro-
lier-musicien, qui reprenait avec un brio endiablé :

En voulez-vous des nouvelles
Bien fraîches, toutes nouvelles !
Des nouvelles de demain ?
Tendez l'oreille et la main !



Elle s'agenouilla sur le prie-Dieu placé auprès de son lit (page 364.)



— Cette chanson est amusante, — dit M^{me} Gauthier, — l'avez-vous déjà chantée en public ?

— Plusieurs fois, oui, madame, et avec beaucoup de succès, je suis forcé d'en convenir, quoique ma modestie en souffre.

— Je suis étonné que la Censure ne vous ait point cherché querelle.

— J'ai bien un peu triché ! — dit Pascal en riant. — Dans le manuscrit envoyé à la censure, j'avais émoussé les pointes des flèches...

— Pouvez-vous me faire entendre quelques autres chansons de genre différent ?

— Tout ce que vous voudrez, madame...

Et le jeune homme s'exécuta de bonne grâce

— Il y a bien longtemps qu'on n'avait chanté ici... — dit tout à coup M^{me} Gauthier dont le visage s'était assombri — il y a bien longtemps qu'un sourire n'était venu à mes lèvres. — Aujourd'hui le sourire a reparu avec l'espérance...

La période d'action va succéder à la période de découragement... — Je vais travailler et lutter pour mon cher mari...

Apportez-moi, demain, avec la musique, monsieur Pascal, les chansons que nous devons chanter ensemble. — Je les étudierai.

J'ai bonne mémoire et nous pourrons, dès que M. Roussillon le voudra, commencer nos pérégrinations.

— Je verrai Pascal demain matin — répondit l'inspecteur — et je lui remettrai l'itinéraire que vous devrez suivre, les noms et les adresses des établissements que vous devrez visiter...

Il faudrait que dans trois jours au plus tard vous puissiez vous mettre à l'œuvre.

— Dans trois jours, je serai prête.

Roussillon s'était levé, donnant ainsi le signal du départ.

Il avait hâte de terminer son rapport, tandis que Pascal rédigeait le sien, tous deux devant être remis le plus tôt possible entre les mains de l'avocat Brunel, qui les remettrait lui-même au procureur général en même temps que les pièces intéressantes trouvées à la villa des Fleurs.

— Je vous attendrai demain, à onze heures, monsieur Pascal, — dit Raymonde au chanteur des rues.

Nous déjeunerons ensemble et, dans l'après-midi, nous étudierons nos chansons...

— Je serai exact, madame...

Les deux hommes se retirèrent, gagnèrent la gare de Saint-Mandé et rentrèrent à Paris.

Raymonde était une croyante

Elle tenait de sa famille des sentiments religieux, qui non seulement n'avaient jamais faibli, mais qui s'étaient développés à mesure que son esprit mûrissait.

Depuis le jour où la douleur était venue la frapper si durement, depuis le jour de l'arrestation de Georges, sa foi avait encore grandi ; son âme s'était envolée vers ce Dieu qu'elle implorait, à qui elle demandait de la soutenir dans la rude épreuve et de lui donner les moyens de faire éclater la vérité.

Accablée par l'injustice des hommes, elle invoquait pour l'innocent la justice divine, et ne doutait pas que sa prière dût être écoutée.

Il lui semblait que l'heure était proche où les ténèbres de l'erreur humaine se dissiperaient.

Elle se sentait plus confiante que jamais et ne s'effrayait point des difficultés qu'elle aurait à surmonter, des obstacles qu'elle aurait à vaincre.

Non, le rôle qu'elle s'imposait ne serait pas au-dessus de ses forces.

Elle remonta dans son appartement et après avoir effleuré d'un baiser le front de sa petite Albertine endormie d'un calme sommeil avec, sur les lèvres, un sourire d'heureux augure, elle entra dans sa chambre et, comme chaque soir, elle s'agenouilla sur le prie-Dieu placé auprès de son lit.

Avec quelle émotion profonde, avec quelle indicible ardeur, ses lèvres murmurèrent :

— Mon Dieu, Dieu de miséricorde et de justice, j'ai foi en votre toute-puissante bonté et je vous invoque, confiante... — Mon Dieu, protégez-moi et protégez ceux que j'aime... Veillez sur ma chère petite fille et rendez-lui son pauvre père, rendez-moi mon cher mari, après lui avoir rendu la raison et l'honneur...

Lorsqu'elle eut achevé cette prière qui de son cœur montait vers Dieu, M^{me} Gauthier se releva et alla se placer devant un por-

trait en pied de Georges, suspendu à la muraille et faisant face à son lit.

— Fidèle et bien-aimé compagnon de ma vie — dit-elle presque à voix haute — ma pensée ne te quitte pas, et de toutes mes forces reconquises, de tout mon courage ravivé, je vais travailler pour toi !

Pendant quelques instants elle resta muette, en contemplation, les yeux rivés sur l'image de l'absent, puis elle passa dans son cabinet de toilette et se déshabilla pour demander au sommeil un repos dont elle avait grand besoin.



LIII

ROGER BLANCHARD

Le juge d'instruction Roger Blanchard était, — nous l'avons dit, — le beau-frère du procureur général Jules Morisset.

Celui-ci avait épousé la sœur de Blanchard, de cinq ans plus âgée que son frère.

La dot de Reine Blanchard, devenue M^{me} Morisset, avait été considérable.

Les Blanchard, originaires de Bretagne, étaient riches, excessivement riches.

Roger Blanchard possédait une grande fortune provenant des biens de sa femme, des siens particulièrement, et d'une industrie très productive dont nous aurons l'occasion de parler bientôt.

Aussi riche qu'il l'était, Roger eût pu vivre de ses rentes tout en s'occupant, pour se distraire, de sa maison de commerce laissée à la direction d'un régisseur, et abandonner la magistrature.

Mais, entre la magistrature et lui, il existait un lien qu'il n'aurait pu se résoudre à rompre.

Ce lien, c'était l'amour effréné du métier.

Juge d'instruction depuis dix-huit ans, — il en avait quarante-sept, — Blanchard se complaisait dans cette situation, dans cette charge où il avait pu, où il pouvait encore donner un libre cours aux instincts mauvais de sa nature brutale et de son esprit étroit.

A Nantes, on vantait la merveilleuse perspicacité de son coup d'œil de magistrat instructeur qui lui permettait d'apporter la lumière dans les affaires les plus obscures et les plus embrouillées.

On n'était pas difficile à Nantes.

On admirait l'ardeur presque passionnée qu'il apportait dans l'exercice de ses fonctions.

On le citait comme le type accompli du magistrat consciencieux, intègre, impeccable, et parfois, on s'étonnait de l'austérité de son existence consacrée tout entière à un travail sans trêve ni relâche.

Cette austérité n'était qu'un trompe-l'œil.

Elle était, en réalité, dominée par deux passions.

La première, l'orgueil !... le désir impatient de toucher au sommet !

La seconde :

Une soif insatiable, un besoin sans cesse renaissant de se repaître de l'épouvante et des angoisses du coupable ou du malheureux que la justice amenait devant lui.

Il éprouvait une indicible jouissance à convaincre de son crime un accusé, à lui prouver que rien au monde ne pouvait le sauver, et enfin à le livrer tremblant, anéanti, aux guichetiers ou au bourreau.

S'il n'est pas douteux que le chien de chasse trouve une joie personnelle à poursuivre et à forcer le gibier, dont cependant il n'aura point sa part ; s'il est non moins certain que le tigre et le lion goûtent des voluptés inouïes à sentir sous leurs griffes et sous leurs dents palpiter les chairs vivantes de leur proie, il est indubitable également que quelques hommes éprouvent une ivresse spéciale à jouir du spectacle des tortures morales et de l'écrasement de leurs semblables ; qu'ils sont heureux et fiers d'être les facteurs agissants de la terrible machine sociale, quand elle broie un être coupable, ou vaincu dans la lutte engagée pour la vie.

Blanchard appartenait à cette race d'individus qui, d'après la théorie de Darwin, pourraient bien avoir conservé des hérédités antérieures, par là loi de l'atavisme, l'instinct de quelque fauve primitif.

Le juge d'instruction était d'une taille au-dessus de la moyenne ; d'un léger embonpoint.

Sa figure toujours soigneusement rasée et d'une pâleur bilieuse offrait des traits assez réguliers.

Ses cheveux étaient bruns, taillés en brosse et s'argentaient à peine sur les tempes.

Ses yeux, d'une nuance indécise, tirant sur le vert, se voilaient habituellement à demi sous de longues paupières et semblaient éteints ; mais parfois, quand les paupières se soulevaient, une flamme, en quelque sorte électrique, jaillissait des prunelles.

Roger Blanchard, en somme, avait grand air et il était impossible, en le voyant, de soupçonner les étrangetés de sa nature que nous signalions un peu plus haut.

Né à Nantes d'une famille d'armateurs dont la fortune était colossale, il y avait grandi et fait ses études de droit.

Se destinant au barreau, il se fit inscrire au tableau des avocats et plaïda.

Malgré sa science profonde de légiste, il n'obtint aucun succès.

Sa parole était sèche, et son genre d'esprit ne se prêtait nullement à la gymnastique de la faconde avocassière.

Défendre un accusé, chercher et créer au besoin des circonstances atténuantes, grouper habilement les faits et les détails pouvant faire croire à son innocence ou amoindrir sa culpabilité, autant de choses qui répugnaient à la nature de Roger Blanchard et qu'il se sentait incapable de mener à bien.

Volontiers il eût chargé ses clients au lieu de combattre pour eux.

Il était né pour accuser, pour accabler, pour mettre en pleine lumière, — quand il ne se trompait pas, — le crime ou la faute, et trouvait à le faire, — même à faux, — un véritable plaisir.

Aussitôt qu'il avait à jouer le rôle d'accusateur... il se passionnait.

Une seule fois, il s'était montré brillant avocat; — c'est qu'il était l'organe de la partie civile et que sa plaidoirie prenait des allures de réquisitoire.

Il comprit vite que la parole et ses grands effets n'étaient pas de ses moyens, et qu'il n'arriverait jamais à la réputation et au succès dans la carrière du barreau.

Ce qu'il lui fallait, c'était le huis-clos du cabinet du magistrat instructeur, le tête-à-tête avec le prévenu, l'autorité discrétionnaire, toutes les roueries de l'interrogatoire, perfide à force d'habileté et... de vanité.

En conséquence il fit et fit faire d'actives démarches pour entrer dans la magistrature, et obtenir les fonctions redoutables qui convenaient si bien à son tempérament et à ses instincts.

Il fut nommé près le tribunal de Nantes où, comme juge d'instruction, il ne tarda point à se faire remarquer.

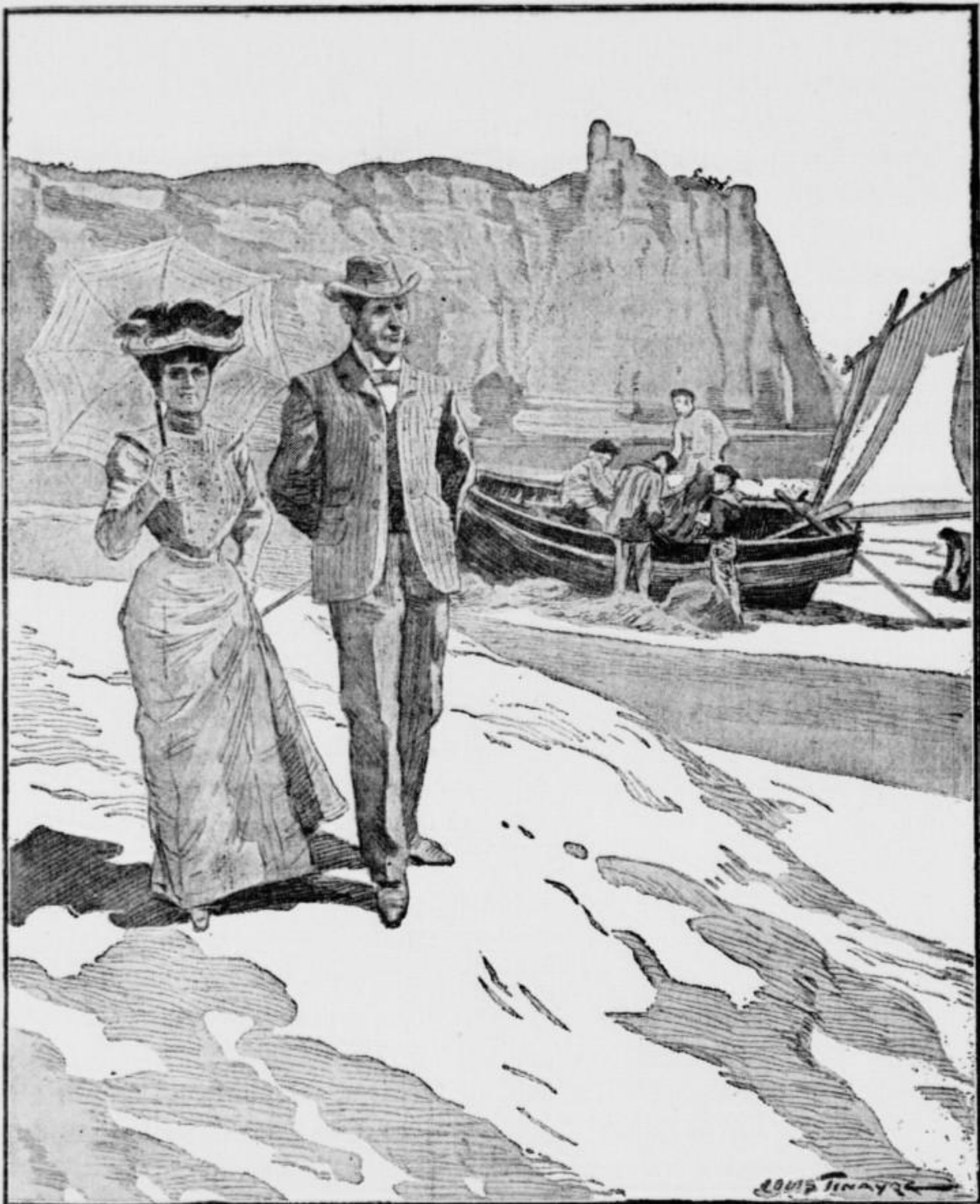
Mais Nantes ne lui suffisait point.

Il était ambitieux et il désirait avec ardeur arriver à Paris où son beau-frère Jules Morisset jouissait déjà d'une haute considération.

Grâce à l'influence de celui-ci, il obtint d'y être nommé juge d'instruction.

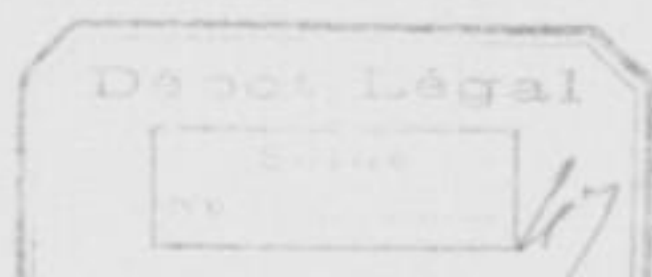
Il s'y trouvait depuis quatre ans déjà.

En arrivant à Paris, Roger Blanchard avait l'intime conviction



La villégiature calme, reposante, n'était pas le motif principal du départ
du juge d'instruction (page 373).

que la renommée d'adresse, de subtilité qu'il avait acquise en Bretagne devait l'avoir précédé depuis longtemps et lui faire élever des arcs de triomphe; que la prise de possession de ses fonctions de magistrat instructeur serait une date; qu'elle serait couronnée de fleurs; qu'il n'aurait qu'à se montrer pour être adulé, choyé; qu'il n'aurait qu'à faire un signe pour obtenir de ceux qui se trouveraient sous ses ordres, une obéissance passive et muette.



·Etant habitué à voir tout le monde se courber devant lui, dans son cabinet de province, il avait cru avec ostentation qu'il en serait de même à Paris.

Dès qu'on lui confia l'instruction d'une affaire assez difficile, il s'aperçut qu'il avait à compter avec des façons de procéder auxquelles il n'était point habitué et qui le choquèrent.

Il comprit, tout en s'irritant, qu'il avait affaire à de nombreux agents qui n'admettaient point sans discussion que leur responsabilité fût mise à la corbeille avec leurs rapports ; leur dignité s'y refusait.

Il eut à se heurter contre le procureur de la République qui soutenait le chef de la sûreté, son bras droit.

Le chef de la sûreté voulait qu'on ne prenne pas ses inspecteurs principaux pour des machines suspectes.

Les inspecteurs, comme leur chef, se raidissaient avec fierté contre le parti pris du juge d'instruction qui ne leur accordait même pas le droit de montrer qu'ils étaient habiles.

Ce fut une lutte sourde à engager.

Blanchard ne trouvait plus comme à Nantes des gens admiratifs de son talent, des louangeurs complaisants qui lui accordaient les plus rares mérites, les plus hautes capacités, les plus habiles clairvoyances, s'effaçant devant son autorité orgueilleuse et souvent brutale.

Il se trouvait en face d'hommes de devoir, esclaves de leur métier, dont l'intelligence était bien au-dessus de la sienne et dont le dévouement à la recherche des criminels avait été constaté, à maintes reprises, par des blessures reçues dans l'accomplissement dangereux de leur service.

Têtu comme un Breton d'esprit exigü, Blanchard n'admettait pas qu'on lui traçât une ligne à suivre dans ses instructions ou dans ses enquêtes.

Il ne tenait aucun compte des rapports détaillés qu'on lui soumettait.

Ces rapports lui semblaient toujours empreints d'exagération ou de trop d'imagination.

Les hypothèses des uns, les conjectures des autres quoique présentées sous des formes lucides, appuyées par d'heureuses déductions, le trouvaient toujours ironique.

— Tous ces gens-là font du théâtre ! — disait-il.

En fait d'hypothèses et de conjectures, il n'admettait que les siennes.

Lorsqu'il s'était formulé une opinion, il n'en démordait pas et les plus lumineuses vérités ne le faisaient point changer d'avis.

Il accordait cependant confiance à de certains agents ; à ceux qui, bien entendu, se montraient toujours de son avis afin d'obtenir ses bonnes grâces, ou par jalousie contre leurs collègues, ou encore par esprit de vengeance contre des inspecteurs dont ils avaient encouru souvent le blâme.

Pour ceux-là, le magistrat instructeur avait toujours des récompenses à demander.

Pour les autres, il n'avait que des rebuffades et de méchantes sévérités.

Après le chef de la sûreté, qui lui avait tenu tête en lui démontrant d'une façon très correcte qu'il était souvent sujet à la faillibilité, il eut maille à partir avec l'inspecteur principal Roussillon.

Celui-ci, intelligent comme on le sait, adorant son métier, avec une politesse extrême, lui avait indiqué bien des points faussés par son entêtement stupide et qui ne tendaient, ni plus ni moins, qu'à le faire passer pour un imbécile.

Roussillon n'était point bête et il ne voulait pas qu'on puisse croire le contraire.

Les maladresses du juge ainsi relevées par l'inspecteur principal l'avaient fait prendre en grippe.

Blanchard était vindicatif, haineux.

Roussillon devint sa bête noire.

L'homme aux conjectures, aux hypothèses, — comme il l'avait surnommé, — fut pour lui un objet constant de haine.

A qui voulait l'entendre, il affirmait que Roussillon était le plus nul, le plus incapable des agents de la sûreté.

Cette fausse conviction, il avait su, adroitement, sournoisement, la faire passer comme véritable dans l'esprit de certains, surtout dans celui de son beau-frère qui, comme nous avons eu l'occasion de l'entendre, ne ménageait pas ses coups de boutoir à l'inspecteur principal, jusqu'au moment où celui-ci lui démontra d'une manière évidente que Blanchard l'avait mis dans une très fausse situation en fournissant au ministère public des dossiers erronés.

Jules Morisset à qui le juge d'instruction avait sans cesse fourni des pièces qui lui permettaient d'établir des réquisitoires violents

dans lesquels il pouvait laisser déborder tout le fiel dont sa nature était gonflée, ne discutait jamais ce brave Roger Blanchard.

Il avait en lui une confiance illimitée, s'inspirant de toutes ses erreurs pour les doubler, pour s'en servir comme d'un levier.

Il avait commis la plus horrible de toutes en suivant pied à pied l'instruction du crime de Saint-Mandé.

Il avait osé demander au jury la tête du sculpteur Georges Gauthier.

Roger Blanchard était complice de ce crime.



LIV

A CONCARNEAU

Après avoir rendu son ordonnance, envoyé toutes les pièces de son instruction sur l'affaire du crime de Saint-Mandé au procureur général ; après avoir attendu que ce dernier, dans les délais prescrits par le Code d'Instruction criminelle, les ait transmis à la Cour d'appel avec son rapport et que la Chambre des mises en accusation ait statué dans un sens affirmatif pour l'envoi de l'accusé en Cour d'assises, Roger Blanchard, débarrassé des affaires sérieuses qu'il lui avait été ordonné de suivre, avait songé à prendre ses vacances.

Il était parti pour Concarneau, — un petit port du Finistère, — rejoindre sa femme qui l'avait devancé de quelques jours afin de mettre tout en ordre, pour le recevoir, dans l'admirable et vaste propriété qu'ils possédaient dans ce village si pittoresque des bords de l'Océan, où ils avaient conservé l'habitude d'aller passer quelques mois chaque année.

La villégiature calme, reposante, n'était pas le motif principal du départ du juge d'instruction.

A Concarneau, il avait des intérêts industriels à surveiller, des comptes à contrôler, des ordres à donner au gérant de sa maison de commerce.

Roger Blanchard cumulait.

En même temps que magistrat, il était commerçant.

Il possédait, dans ce petit port de Bretagne, l'un des plus grands ateliers affectés à la salaison et à la fabrique des conserves de sardines dont les pêcheurs du littoral faisaient, — à des époques déterminées, — une récolte abondante.

Il en retirait d'énormes bénéfices.

M^{me} Blanchard, sa femme, était aussi Bretonne.

Elle possédait un esprit aussi étroit, aussi vaniteux, aussi têtue que son mari.

Après au gain, avare, grincheuse, toujours prête à la contradic-

tion, à la médisance, elle était le type accompli des natures inso-
ciables.

Néanmoins, malgré son penchant à dominer sur toute chose, cette créature dont la mauvaise humeur incessante était proverbiale, était nulle dans son intérieur; elle n'avait aucune influence sur son époux, qui ne souffrait point qu'une volonté soit mise en rivalité avec la sienne.

Tout en s'occupant activement de son industrie, Blanchard n'oubliait pas les attaches qu'il avait à Paris.

Tous les matins, il recevait une dizaine de journaux : *Moniteur Officiel*, *Gazette des Tribunaux* et feuilles politiques de toutes nuances.

Dans les uns et dans les autres il avait suivi avec intérêt les débats sensationnels du procès Georges Gauthier.

Il avait lu le réquisitoire de son beau-frère qu'on reproduisait *in extenso*, et qui était accablant pour l'accusé.

Il y avait applaudi.

Mais, quand il connut le verdict du jury.

Quand il lut ces mots :

Travaux forcés à perpétuité, — il eut un cri de rage.

Il avait travaillé de son côté avec tant d'acharnement pour que toute circonstance atténuante fût écartée !

Il avait tant accumulé dans son dossier de preuves mensongères contre le sculpteur !

Il croyait si bien à la *peine de mort* !

Pendant deux jours il ne décoléra pas.

Mais cette colère, qui n'était née que du dépit de voir avorter ses lâches accusations contre Georges Gauthier, n'était rien auprès de celle qu'allait éveiller en lui la lecture d'un entrefilet publié par le *Journal des Débats*.

Chaque matin, aussitôt après l'arrivée du courrier, Blanchard dépouillait sa correspondance et lisait ses journaux, assis tranquillement dans son cabinet de travail.

Dans celui que nous venons de citer plus haut, son attention fut vivement attirée par cette rubrique, imprimée en très gros caractères :

HONNEUR A LA MAGISTRATURE

L'entrefilet était assez long.

Blanchard en prit connaissance.

Il était tracé en ces termes :

« Il y a quelques jours, le distingué procureur général Jules Morisset, réclamait avec énergie, en Cour d'assises, la peine de mort pour le sculpteur Georges Gauthier, accusé d'avoir assassiné son ami, le banquier Albert Fontaine.

« Le jury ayant admis des circonstances atténuantes, Gauthier ne fut condamné qu'aux travaux forcés à perpétuité.

« Quelques heures plus tard, le procureur général, dont le beau caractère rappelle celui de ses illustres devanciers, l'honneur de la magistrature, recevait la déclaration tardive d'un témoin du crime, innocentant complètement le condamné. »

Blanchard s'arrêta, surpris.

— Qu'est-ce que cela ? fit-il d'une voix qui tremblait un peu. — Un témoin du crime !...

Fort intrigué par cette phrase, il poursuivit :

« Examinant aussitôt et de nouveau l'affaire, le haut magistrat reconnut qu'il s'était laissé engager dans une fausse voie par une instruction mal conduite. »

Roger s'interrompit de nouveau.

La sueur lui perlait sur les tempes.

— Une instruction mal conduite ! répéta-t-il de plus en plus troublé. — Ah ! je dois lire jusqu'au bout pour bien comprendre !... C'est moi que l'on vise ici !...

Et, fiévreux, inquiet, il reprit sa lecture.

« ...Une instruction mal conduite, dans laquelle l'entêtement et l'arbitraire du juge d'instruction jouaient un grand rôle, et de ce nouvel examen résulta pour lui la certitude, qu'au nom de la vindicte publique il avait demandé la peine capitale pour un innocent. »

Les doigts crispés de Blanchard déchiraient les feuilles du journal.

Il continua, haletant :

« Épouvanté et désespéré de la part prise par lui à cette effroyable erreur judiciaire, n'hésitant pas à sacrifier son amour-propre sur l'autel de la Vérité et de la Justice, et Georges Gauthier se trouvant, par suite d'une atteinte soudaine d'aliénation mentale dans l'impossibilité de se pourvoir en cassation, le procureur général résolut de se substituer au condamné et de demander lui-même la révision du procès, certain qu'une instruction nouvelle fournirait des preuves matérielles de l'iniquité de la première condamnation.

« Nous ne pouvons que nous joindre à l'admiration qu'inspire
« au Palais et dans tous les milieux judiciaires l'acte si grand, si
« généreux, du procureur général Jules Morisset. »

En prenant connaissance des deux derniers paragraphes de cet élogieux article, Roger Blanchard avait plusieurs fois changé de physionomie.

A la pâleur qui avait envahi ses traits, avait succédé tout à coup un afflux de sang qui semblait l'étouffer.

Tout son corps s'agitait sous un frisson nerveux.

Ses lèvres s'étaient pincées.

Pendant quelques instants, les yeux hagards, fixés sur la colonne du journal qui consacrait ses lignes à l'admiration de la conduite de son beau-frère, il resta muet, comme frappé de folie.

Soudain, reprenant son sang-froid, il se leva tout d'une pièce et poussa un juron formidable.

— Ah ! brigand !... canaille !... misérable !... fit-il, les dents serrées.

Ce fut tout.

Violemment il sonna son valet de chambre.

Quelques instants après, celui-ci vint à son appel.

— Une valise, — lui commanda-t-il, — un peu de linge seulement. Qu'on attèle un cheval solide au coupé. Il faut que je sois parti dans vingt minutes... Allez.

Le domestique était habitué aux brusqueries de son maître.

Il sortit promptement pour exécuter les ordres qu'il venait de lui donner.

Blanchard ouvrit alors un coffre-fort, dans lequel il prit une liasse assez forte de billets de banque, qu'il enferma dans un portefeuille, quelques rouleaux d'or, un trousseau de clés, et passa dans sa chambre à coucher où il changea de vêtements à la hâte.

Revenant ensuite dans son cabinet de travail, il prit le journal qu'il avait lu et le glissa dans la poche de son pardessus.

Son valet de chambre entra en ce moment pour lui annoncer que ses ordres étaient exécutés.

— Le coupé est prêt, Monsieur, lui dit-il.

— Ma valise ?

— Dans le coupé.

— Où se trouve Madame, à cette heure ?

— Dans sa chambre, monsieur.

— C'est bien. Je n'ai plus besoin de vous.



Sa valise à la main, Roger descendit (page 378).

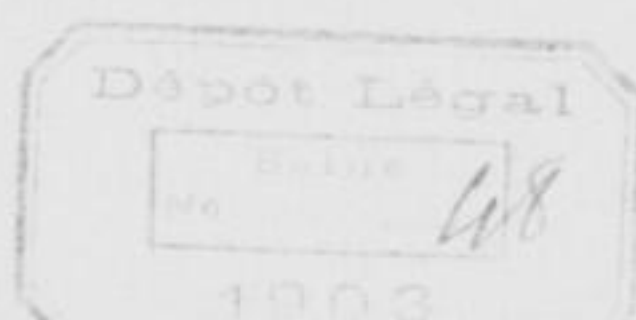
Le valet se retira.

Après avoir serré quelques papiers qui se trouvaient épars sur son bureau, le juge d'instruction se rendit à la chambre de sa femme.

En le voyant en toilette, celle-ci, un peu surprise, lui demanda :

— Tu sors donc ?

— Oui.



— Où vas-tu ?

— A Paris.

— A Paris ?

— Une affaire urgente. Je suis appelé par lettre.

— Tu resteras longtemps absent ?

— Je ne le suppose pas. A bientôt donc. Au revoir.

Et, sans autre explication, il quitta M^{me} Blanchard.

Le coupé qui l'attendait et auquel se trouvait attelée une bête magnifique, bien en forme, vigoureuse, stationnait devant les marches du péristyle de l'habitation.

Fouet en main, très correct, le cocher était sur son siège.

Après avoir consulté sa montre, Roger lui dit :

— François, il faut que j'arrive avant midi à Rosporden pour le passage du train.

— Nous y serons, monsieur.

Et lorsque Blanchard eut pris place dans la voiture, François fit un bruyant appel de la langue à son cheval qui partit au triple galop, conduit par une main habile.

Venant de Brest et se dirigeant vers Paris, l'express, que le juge d'instruction désirait prendre, faisait halte à Rosporden à midi cinq.

Avant midi le coupé de Blanchard s'arrêtait en face de la gare.

Sa valise à la main, Roger descendit.

— Soignez votre bête, — dit-il à son cocher, — et déjeunez avant de retourner à Concarneau.

— Monsieur n'a pas d'autres ordres à me donner ?

— Aucun, — répondit Blanchard, et il entra dans la salle d'attente où, les guichets étant ouverts, il prit un billet de première pour Paris.

A midi cinq il montait dans le train qui le lendemain matin, à neuf heures trente-cinq, devait entrer en gare du quai d'Austerlitz.

Le prolongement jusqu'au quai d'Orsay n'était point encore construit à l'époque où se passe notre histoire.

En arrivant à Paris, le beau-frère de Jules Morisset prit une voiture à l'heure et jeta au cocher l'adresse de la demeure où il désirait se rendre.

Le lendemain matin, après avoir reçu la visite de Roussillon, qui lui apportait son rapport détaillé sur les recherches faites à Saint-Mandé et le rapport de Pascal, après avoir pris connaissance de ces rapports auxquels l'inspecteur avait joint les objets trouvés à la villa des Fleurs, et enfin, après avoir examiné l'original de la photographie de Lucie Ballard, dont le chef de la sûreté venait de lui faire remettre quelques épreuves, l'avocat Brunel sortit de chez lui pour se rendre, rue Beaujon, à l'hôtel du procureur général.

Jules Morisset, — nous l'avons dit et nous croyons l'avoir démontré, — était, au plus haut point, un homme pratique, un égoïste complet, rapportant tout à lui-même, visant très haut et se voyant, dans un avenir plus ou moins éloigné, garde des sceaux.

C'était le rêve de son existence, et il ne négligeait rien, même dans les plus petites choses, pour attirer sur lui l'attention et la bienveillance du gouvernement, tout en désirant *in petto* la chute de ce gouvernement, car il avait des amis à la Chambre, et il comptait sur eux, le jour où le ministère s'effondrerait, pour le pousser, lui, Jules Morisset, à sa vraie place, c'est-à-dire au ministère de la justice.

La petite note officieuse que nous connaissons, publiée dans plusieurs journaux ministériels, avait fait connaître la conduite du procureur général dans l'affaire Georges Gauthier.

Cette petite note était dithyrambique.

Quelle âme d'élite avait ce magistrat voulant reconnaître son erreur !

Quelle rectitude d'esprit !

Quelle conscience impeccable !...

Quoi de plus magnanime que de demander lui-même la revision d'un procès qu'il avait conduit avec une sorte de passion !...

Le respect et l'admiration universels ne devaient-ils pas être acquis à cet homme qui ne craignait point de se déjuger aussitôt que la possibilité d'une erreur lui apparaissait ?

La note avait fait du bruit.

Morisset se rengorgeait en se disant :

— Comme on a eu raison de m'ouvrir les yeux ! Jamais je n'aurais trouvé pour moi une réclame aussi magnifique et d'une si puissante originalité.

Il faut que Gauthier soit acquitté ! Il faut que cette affaire fasse un tapage de tous les diables, mais le nouveau jugement doit être basé sur des preuves indiscutables...

Ce Roussillon, l'homme aux hypothèses, est un rusé compère, et je suis certain qu'il me fournira les moyens de sortir de tout cela colossalement grandi, tandis que mon beau-frère, le juge d'instruction Roger Blanchard, en sortira diminué, aplati, réduit à rien !

Tant pis pour lui !

Ce sera bien fait !

Chacun pour soi !

Il a failli me nuire ! Son instruction, menée d'une manière imbécile, m'a conduit dans une impasse où je pouvais périr... J'en suis sorti glorieusement, tant mieux pour moi !

Cela servira peut-être de leçon à ce prétentieux idiot !

Moi, j'y gagne une apothéose !

Adrien Morisset, le fils du haut magistrat que nous avons présenté à nos lecteurs au parc Monceau, en compagnie du comte Paul de Villiers, voyait avec une satisfaction toute naturelle grandir la situation de son père.

Il bâtissait pour son propre compte, dans un prochain avenir, de superbes châteaux en Espagne.

Le procureur général, au moment où nous allons le retrouver, jetait un regard attendri sur les journaux qui parlaient de lui en termes élogieux.

Son valet de chambre lui annonça M^e Brunel.

Dans la disposition d'esprit où il se trouvait, la visite de l'avocat de Georges Gauthier ne pouvait que lui être très agréable, car elle avait très certainement trait à l'affaire de Saint-Mandé, et sans doute l'avocat lui apportait les preuves attendues par lui avec tant d'impatience.

Non, ces preuves irrécusables, M^e Brunel ne les apportait pas encore, mais ce qu'il mit sous les yeux du magistrat et les renseignements qu'il lui donna, suffirent pour lui démontrer que Roussillon ne perdait pas son temps et qu'il mènerait promptement à bien la rude tâche à laquelle il s'était attelé.

Morisset riait sous cape de la déconvenue qu'allait subir son beau-frère qu'il exécrait, quand la porte du cabinet s'ouvrit et le valet de chambre apparut.

— Que voulez-vous ? — s'écria le magistrat avec impatience. — Je n'ai pas sonné...

— M. Blanchard, le beau-frère de monsieur le procureur général, demande si monsieur le procureur général peut le recevoir ? — répondit le domestique.

Morisset tressaillit visiblement.

— Mon beau-frère ! — répéta-t-il, non sans une nuance bien accentuée d'embarras. — Mon beau-frère à Paris, quand je le croyais au fond de la Bretagne !

L'avocat Brunel se levait pour reprendre les objets déposés par lui sur le bureau du magistrat et se retirer discrètement.

Morisset l'arrêta par ces mots :

— Restez donc, cher maître. Je crois que votre présence ici, en ce moment, ne sera pas inutile...

Puis, au valet de chambre :

— Faites entrer M. Blanchard.

Le valet sortit.

Le procureur général connaissait trop bien son beau-frère pour ne pas pressentir qu'il devait sa visite inattendue à la note insérée dans les journaux et relative à la demande en revision du procès de Georges Gauthier.

Si une discussion devait avoir lieu à ce sujet, il se sentait très fort en recevant son beau-frère en compagnie de l'avocat du sculpteur, qui, naturellement, se rangerait de son côté.

Ceci, d'ailleurs, ne l'empêchait pas d'éprouver un notable malaise.

Il se leva et fit quelques pas au-devant de Blanchard qui entra et dont la physionomie n'était point sans rapport avec celle d'un dogue à qui l'on veut arracher un os.

— Comment, mon cher Roger, ici ! — dit Morisset. — Quand je vous croyais en villégiature à Concarneau, profitant de votre congé.

Y a-t-il donc chez vous quelque chose qui ne va pas ?

Du premier coup d'œil, Blanchard avait vu l'avocat Brunel.

Il le salua légèrement avant de répondre à son beau-frère.

— Chez moi, tout va bien, — dit-il ensuite d'un ton sec, en touchant du bout des doigts la main que Morisset lui tendait.

— Alors, qu'y a-t-il ?

— Vous ne vous en doutez pas un peu ?

— Nullement, je vous assure...

— Il y a que j'ai vu, hier, dans les journaux, une note qui n'a pu passer qu'avec votre autorisation.

— Eh bien ?

— Cette note m'a causé un tel étonnement que je me suis demandé, non sans inquiétude, si vous étiez malade...

— Merci de l'intérêt que vous me portez, mais, en me voyant, vous devez être complètement rassuré.

Il ne vous reste donc qu'à reprendre le train — (après avoir déjeuné avec moi, bien entendu) — et à rejoindre tranquillement ma chère belle-sœur à Concarneau.

— Je n'ai pas fait le voyage de Bretagne à Paris pour plaisanter ! — répliqua Blanchard d'un ton raide.

— Comment, c'est si sérieux que cela ? — dit le procureur général en se pinçant les lèvres.

— Très sérieux.

— La présence de M^e Brunel vous gêne-t-elle pour vous expliquer clairement ?

— Au contraire.

M^e Brunel est le très éloquent avocat qui a défendu en cours d'assises, le condamné Georges Gauthier, et comme il va être question de ce personnage, je suis enchanté de le trouver auprès de vous.

— Asseyez-vous donc alors, mon cher beau-frère, et donnez-moi le mot d'une énigme qui pique vivement ma curiosité.

— Quelle énigme ?

— Celle-ci : — En quoi la note que vous avez lue dans les journaux a-t-elle pu vous faire croire que j'étais malade ?

— Malade moralement, c'est-à-dire le cerveau détraqué...

— Savez-vous que vous devenez impoli ?...

— Vous me questionnez, je réponds...

— Une insolence n'est pas une explication, et c'est une explication que j'attends de vous.

Blanchard plongea la main dans la poche de côté de son pardessus et en tira un journal qu'il déplia...

Une des colonnes de ce journal était encadrée par un large trait de crayon rouge.

— L'explication, la voici... — dit-il.

Et il lut à haute voix :

— « Il y a quelques jours, le distingué procureur général Jules Morisset réclamait avec énergie, en cours d'assises, la peine de mort pour le sculpteur Georges Gauthier, accusé d'avoir assassiné son ami, le banquier Albert Fontaine.

« Le jury ayant admis des circonstances atténuantes, Gauthier ne fut condamné qu'aux travaux forcés à perpétuité.

« Quelques heures plus tard le procureur général, dont le beau caractère rappelle celui de ses illustres devanciers, l'honneur de la magistrature, recevait la déclaration tardive d'un témoin du crime, innocentant complètement le condamné.

« Examinant aussitôt et de nouveau l'affaire, le haut magistrat reconnut qu'il s'était laissé engager dans une fausse voie par une instruction mal conduite, dans laquelle l'entêtement et l'arbitraire du juge instructeur jouaient un grand rôle, et de ce nouvel examen résulta pour lui la certitude, qu'au nom de la vindicte publique il avait demandé la peine capitale pour un innocent !

« Épouvanté et désespéré de la part prise par lui à cette effroyable erreur judiciaire, n'hésitant pas à sacrifier son amour-propre sur l'autel de la vérité et de la justice, et Georges Gauthier se trouvant, par suite d'une atteinte soudaine d'aliénation mentale, dans l'impossibilité de se pourvoir en cassation, le procureur général résolut de se substituer au condamné et de demander lui-même la revision du procès, certain qu'une instruction nouvelle fournirait des preuves matérielles de l'iniquité de la première condamnation.

« Nous ne pouvons que nous joindre à l'admiration qu'inspire au Palais et dans tous les milieux judiciaires l'acte si grand, si généreux, du procureur général Jules Morisset. »



LVI

OÙ BLANCHARD RAGE, OÙ MORISSET RIT

— Eh bien ? — demanda Blanchard du ton le plus agressif, après avoir terminé sa lecture, en repliant le journal et en le remettant dans sa poche.

— Eh bien, quoi ? — répliqua froidement Morisset.

— Que dois-je croire de tout cela ? Cette note est-elle due à l'esprit malveillant d'un journaliste à qui je demanderai raison de ses insinuations perfides, ou a-t-elle été écrite sous votre inspiration, et alors n'ai-je pas raison de vous soupçonner de folie ?

De la voix la plus calme, la mieux posée, le procureur général répondit :

— Mon cher beau-frère, cette note qui vous émeut si fort, n'est due ni à la malveillance, ni à la folie, elle est purement et simplement l'expression de la vérité.

Blanchard bondit.

— L'expression de la vérité !! — répéta-t-il en devenant pourpre, comme s'il allait avoir une congestion cérébrale.

Comprenez-vous bien la portée de vos paroles ?

— Parfaitement.

— Alors vous admettez que mon instruction a été *mal conduite* et que mon *entêtement* et mon *arbitraire* y ont joué un grand rôle !!

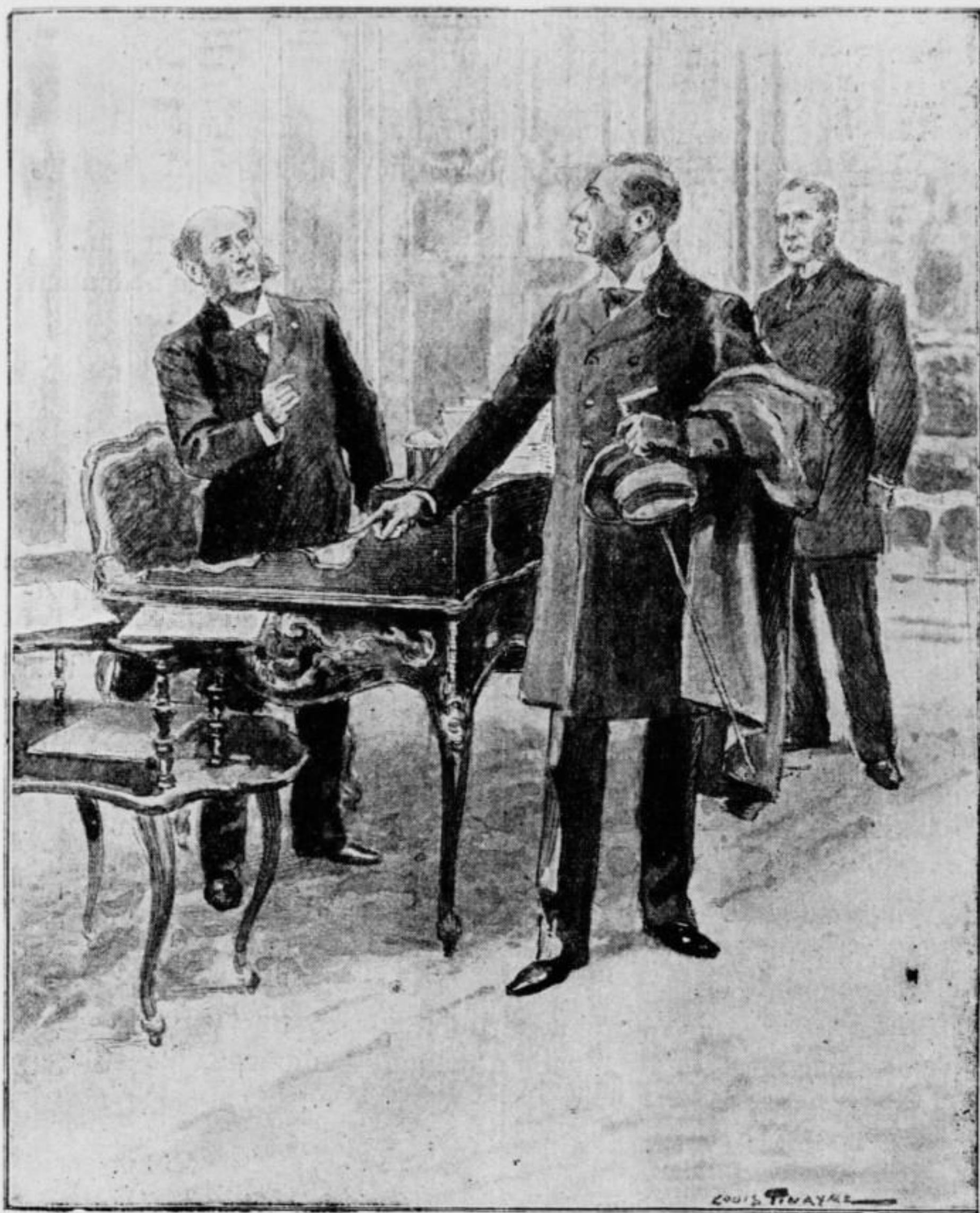
Ce sont les expressions mêmes du journaliste !

— Il me faut bien l'admettre, puisque cette instruction m'a fait commettre une erreur qui, si elle n'était point réparée, prendrait les proportions d'un crime, et dont je conserverais l'amer souvenir jusqu'au dernier jour de ma vie.

Cette erreur, je n'ai qu'un moyen de la racheter, je l'emploie !!

Tant pis pour vous s'il en résulte la preuve que vous n'apportez ni clairvoyance, ni conscience, dans l'exercice de vos fonctions de magistrat instructeur.

Vous avez construit de toutes pièces un échafaudage fantaisiste...

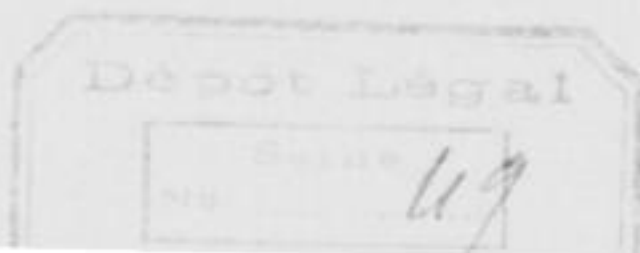


D'une main tremblante de colère il prit son chapeau et se tournant vers Morisset...
(page 389).

Pour ne pas le démolir vous n'avez contrôlé aucun fait, vous avez jeté dédaigneusement au panier les rapports de police très clairs et très logiques qui vous étaient remis.

Blanchard haussa les épaules.

— Ainsi — dit-il d'un ton moqueur — la girouette a tourné ! Vous croyez à cette heure à l'innocence de l'homme dont vous demandiez la tête il y a deux jours...



— Je fais mieux que d'y croire, j'en ai la certitude...

— Et vous vous êtes pourvu en cassation à la place du condamné ?

— C'était mon devoir, puisque frappé de folie en s'entendant condamné aux travaux forcés à perpétuité, il ne pourrait le faire lui-même...

Dans l'intérêt de ce malheureux, dans l'intérêt de sa famille, dans l'intérêt de la justice elle-même, ma conscience m'ordonnait de faire ce que j'ai fait !

— Et, après avoir démontré à un jury la culpabilité, vous prétendez prouver l'innocence à un autre jury ?...

— Je prétends cela, oui, mon cher beau-frère, et si vous aviez été plus circonspect, plus consciencieux, moins infatué de vous-même, moins convaincu de votre infaillibilité, si vous aviez écouté d'une oreille bienveillante les rapports du plus habile de nos policiers, vous nous auriez évité à tous les deux cette déplorable affaire !...

— Ah ! — s'écria Blanchard en serrant les poings. — C'est de là que vient le coup !

C'est l'inspecteur Roussillon, l'homme aux conjectures et aux hypothèses, qui vous a circonvenu !

— Personne ne m'a circonvenu. J'ai étudié, j'ai vu, j'ai entendu.

— Entendu ce policier avec lequel les juges d'instruction sont toujours en lutte.

Il est venu vous trouver et il vous a tourné la tête avec ses stupides déductions.

— L'homme aux stupides déductions, comme vous l'appellez, avait raison cette fois en vous affirmant l'innocence de Georges Gauthier.

— Il vous en a fourni la preuve ?

— Oui.

— Comment ?

— En m'amenant un témoin dont j'ai, malheureusement trop tard, reçu la déposition...

Pour la seconde fois, le beau-frère de Morisset haussa dédaigneusement les épaules.

— Un témoin inventé pour les besoins de la cause par ce Roussillon ! — répliqua-t-il. — Messieurs les policiers savent où s'en procurer quand il leur en faut.

— Le témoin dont je parle n'est point un comparse à qui l'on

fait jouer un rôle — il se trouvait dans l'avenue de Saint-Mandé le soir de l'assassinat... — il a vu.

— Il a vu quoi ? — demanda violemment Blanchard.

— Une femme frapper Albert Fontaine.

— Une femme ! — répéta le juge d'instruction stupéfait.

— Oui.

— Et vous la tenez, cette femme ?

— Pas encore, mais nous la découvrirons.

— Existe-t-elle, seulement ?

— Ce n'est pas douteux.

La bonne foi du témoin ne peut être suspectée, et nous avons des preuves de sa présence sur le lieu du crime.

Il a tout vu... Il a entendu des paroles échangées entre Georges Gauthier et son visiteur au moment où ils se séparaient à la grille de la villa des Fleurs... et de ces paroles résulte la preuve que la lettre, signée *Louis*, trouvée dans le portefeuille d'Albert Fontaine, était adressée non à lui, mais à Georges Gauthier...

— C'est impossible, cela !

— C'est tellement possible que voici l'enveloppe qui contenait cette lettre et que M. Roussillon a eu l'adresse de découvrir dans la chambre voisine de l'atelier, où le sculpteur couchait quelquefois.

Votre perquisition chez M. Gauthier a été faite avec une bien déplorable légèreté, mon cher beau-frère...

Tout en parlant, le procureur général prenait sur son bureau l'enveloppe de la lettre dont il venait d'être question, et la lettre elle-même.

— Voyez — ajouta-t-il en mettant ces deux objets sous les yeux de Blanchard — l'écriture du contenu et celle du contenant sont identiques.

Le juge d'instruction se mordait les lèvres.

Morisset jouissant délicieusement de la déconvenue de son beau-frère, poursuivit :

— Si vous eussiez traité avec moins de dédain les hypothèses de Roussillon, il eût fait la lumière pour vous comme il l'a faite pour moi.

C'est un homme d'une remarquable habileté, dont on a trop souvent méconnu le mérite... Cette lettre est pour nous le point de départ d'une piste au bout de laquelle se trouve le vrai coupable.

Ce Louis, cet ancien valet de chambre du sculpteur, parlera ! il faudra bien qu'il parle !

— Le croyez-vous donc complice de l'assassinat ?

— Non, mais il est certain qu'il a reçu dans sa chambre, à Saint-Mandé, la femme qui a tué M. Fontaine.

— Ah ! que de complications ! — s'écria Blanchard en reprenant son aplomb. — Comme je vois là l'esprit inventif du policier dont vous appréciez si fort le mérite !

— Il n'a rien inventé, il a trouvé.

— Quoi ?

— D'abord l'enveloppe, ce qui, vous en conviendrez, est bien quelque chose, puis, dans la chambre de Louis, une épingle à cheveux de femme, semblable à celle ramassée avenue Daumesnil près du cadavre.

Blanchard eut un sourire ironique.

— Une épingle à cheveux de femme, semblable à celle trouvée près du cadavre ! La belle affaire ! — s'écria-t-il d'une voix railleuse.

Est-ce que je me suis occupé de si piétres détails, moi !

Les épingles à cheveux de femme sont faites pour être perdues... On en trouve partout et presque toutes se ressemblent... Donc il n'y a aucune conclusion à tirer de cette trouvaille...

— Pardon, cette trouvaille prouve que le valet de chambre Louis recevait des femmes dans la maison de son maître ; ce dont nous avons eu, d'ailleurs, une preuve encore plus convaincante, celle-ci.

Et, comme il avait fait pour l'enveloppe de lettre, le procureur général mit sous les yeux de son beau-frère le portrait-carte, agrémenté de sa dédicace signée *Lucie Ballard*.

— Et, de cela, que concluez-vous ? — demanda le juge d'instruction.

— Que cette femme pourrait bien être celle qui a frappé M. Fontaine.

Conclusion d'autant plus admissible que l'arme dont on s'est servi pour commettre le crime est un ciseau de sculpteur ; or, cette femme, perdant ses épingles à cheveux dans la chambre de son amant, avait accès dans l'atelier voisin de cette chambre, ce dont elle a profité pour y prendre l'instrument du crime.

— Pure hypothèse !

— Très logique, très admissible, ainsi que l'événement le démontrera...

Cette femme et ce valet de chambre seront retrouvés et ils nous

donneront le mot de l'énigme ! — Ce mot, je le veux et je l'aurai !

Mon pourvoi en cassation ne doit pas être basé seulement sur des preuves morales qui abondent, mais sur des preuves matérielles, jointes à la déclaration du témoin Pascal.

Blanchard était devenu livide.

— Ainsi — balbutia-t-il — vous persistez dans votre résolution ?

— C'est mon devoir, et je suis, comme toujours, l'esclave du devoir.

— Mais c'est un soufflet que vous allez m'appliquer.

— Ce n'est pas moi, ce sont les faits.

— Vous allez compromettre ma situation, entraver mon avenir ! Vous me tuez ! Prouver l'innocence de Georges Gauthier, c'est me convaincre d'incapacité... c'est faire de moi la risée du Palais !...

— Que puis-je à cela ? — répliqua sèchement le procureur général — on récolte ce qu'on a semé.

Supportez le poids de votre faute !...

Blanchard se leva.

— Et, de cette faute, en admettant que je l'aie commise — s'écria-t-il — vous vous servirez pour atteindre le but que vous rêvez !

Morisset se drapa dans sa dignité.

— Le but que je rêve — répliqua-t-il — c'est de faire respecter la justice, c'est de démontrer que si elle a été trompée, elle doit, sans se préoccuper des intérêts qu'elle froisse, tout faire pour racheter son erreur !

Jusqu'à ce moment, l'avocat Brunel n'avait pas dit un seul mot.

Il prit la parole.

— En pareille circonstance, n'agiriez-vous pas de même, monsieur Blanchard ? — Ne sacrifieriez-vous pas tout au monde pour venir en aide à l'innocent condamné injustement ?...

Blanchard lança un regard foudroyant à l'avocat, mais ne lui répondit pas.

D'une main tremblante de colère il prit son chapeau et se tournant vers Morisset :

— Vous me donnez aujourd'hui la mesure de l'amitié que vous avez pour moi.

C'est bien. — Je m'en souviendrai !

Il fit un pas vers la porte.

Morisset appela sur ses lèvres son plus gracieux sourire et, sans même avoir paru entendre la menace de son beau-frère, il dit :

— Mais je ne vous laisserai point partir ainsi... — J'espère bien que vous déjeunerez avec moi.

— Non ! — répliqua Blanchard. — Je suis attendu...

Bonjour. »

Et il quitta le cabinet en faisant claquer la porte derrière lui.

Un instant après, il sortait de l'hôtel et, montant dans le fiacre qui l'avait amené et qui l'attendait au bord du trottoir, il murmurait :

— Pascal, témoin du crime... le valet de chambre Louis... Lucie Ballard... Ceux-là peuvent lui donner les preuves matérielles qu'il désire... Il le croit du moins.

Nous verrons bien !

Après la sortie de son beau-frère, le procureur général se tourna vers Brunel.

— Me voilà un ennemi ! — lui dit-il.

— Que vous importe ? — répliqua l'avocat. — Votre situation est inattaquable...

Vous ne pouviez pas lui laisser d'illusion...

— Certes, non !..

— Le coup est rude pour lui, je l'avoue...

— J'en conviens, mais tant pis pour lui... il ne l'aura pas volé !

Maintenant parlons d'autre chose. — Activez Roussillon.

Qu'il se hâte de trouver ce qu'il nous faut.

— Il se hâtera, car il a fort à cœur de réussir et de réussir vite...

— Et il en veut à Blanchard... Ce que je comprends et ce que j'approuve...

M^e Brunel avait remplacé dans sa serviette les objets mis sous les yeux du magistrat, et à son tour il quitta l'hôtel de la rue Beaujon.



LVII

PAUVRE GERMAINE

Léa Gaucher faisait de rares apparitions rue Ruysdaël.

Depuis le jour où nous l'avons vue — sous le nom de veuve Piquelin, et dans un costume qui pouvait dérouter les plus fins policiers — venir louer un pavillon à Gravelle, elle avait fait à ce pavillon plusieurs visites, apportant chaque fois d'assez volumineux paquets, mais ayant la précaution d'entrer dans la maison par la porte étroite s'ouvrant sur le chemin qui longe le petit bras de la Marne.

Ces paquets contenaient des costumes de femme fort différents les uns des autres : — vêtements simples, mais propres ; vêtements en haillons de pauvre ; un costume complet de sœur de la confrérie de Saint-André, tout noir avec guimpe blanche, et d'autres encore, dont la nomenclature nous paraît inutile.

Après avoir rangé cette collection de vêtements dans un placard fermant à clef et dont un rideau glissant sur des tringles dissimulait l'ouverture, Léa retournait à Paris, évitant toujours de se faire voir dans le pays.

A Paris elle ne perdait pas son temps, allant tantôt à Levallois-Perret rôder aux alentours des ateliers de Daniel Fontaine, ou surveillant le domicile particulier de l'industriel, rue du Rocher.

Très adroite, aussi roublarde qu'un détective de profession, elle avait bien vite appris tout ce qu'elle voulait savoir : que Daniel, le jeudi et le dimanche, à partir de dix heures du matin, ne paraissait plus jamais à ses ateliers, et qu'à partir de cette même heure, les mêmes jours, on ne le voyait pas à son domicile particulier.

Où allait-il ?

Léa le savait.

C'est à Polangis qu'il passait le temps de ses absences, et c'est pour cela qu'elle avait loué à Gravelle, se rapprochant ainsi de la demeure de Marguerite Vernon.

Le plan qu'elle s'était tracé pour atteindre son but diabolique lui imposait ce rapprochement.

On a vu les précautions prises par elle pour qu'il fût à peu près impossible de soupçonner sa véritable individualité.

Il lui fallait maintenant se préparer à frapper Daniel Fontaine sans se compromettre, en laissant à dessein derrière elle des indices de nature à égarer la police sur une fausse piste, comme elle l'avait fait à Saint-Mandé en assassinant le frère de celui que maintenant elle voulait faire disparaître à son tour.

Pleine de confiance en son audace et en son habileté, elle ne doutait pas un seul instant de la réussite, malgré les difficultés de l'entreprise.

Un soir, à l'hôtel de la rue Ruysdaël, Léa annonça à Jeanne de Brueil, en présence de Germaine, qu'elle était obligée de faire un voyage dans son pays, et qu'elle serait absente pendant quelques jours.

Jeanne comprit immédiatement la véritable cause de l'absence annoncée.

Léa allait réaliser le projet effroyable dont elle-même était complice, puisque, le connaissant, elle n'en empêchait pas l'exécution.

Une joie farouche fit battre son cœur.

Germaine, nous le savons, aimait tendrement sa nourrice, elle ne pouvait se passer d'elle et s'accommodait fort mal de ses absences continuelles.

L'annonce du voyage lui fit pousser les hauts cris.

— Qu'est-ce que je vais devenir si je ne te vois plus? — dit-elle presque en pleurant.

— Tu penseras à moi qui penserai sans cesse à toi... — répliqua Léa — et puis tu ne seras pas seule, puisque ta mère chérie reste avec toi.

— Oui... oui... mère sera là... — Mais toi, tu es ma mère aussi, et j'ai un gros chagrin de penser que tu vas nous quitter, peut-être pour longtemps...

— Non... Mon absence ne sera pas longue...

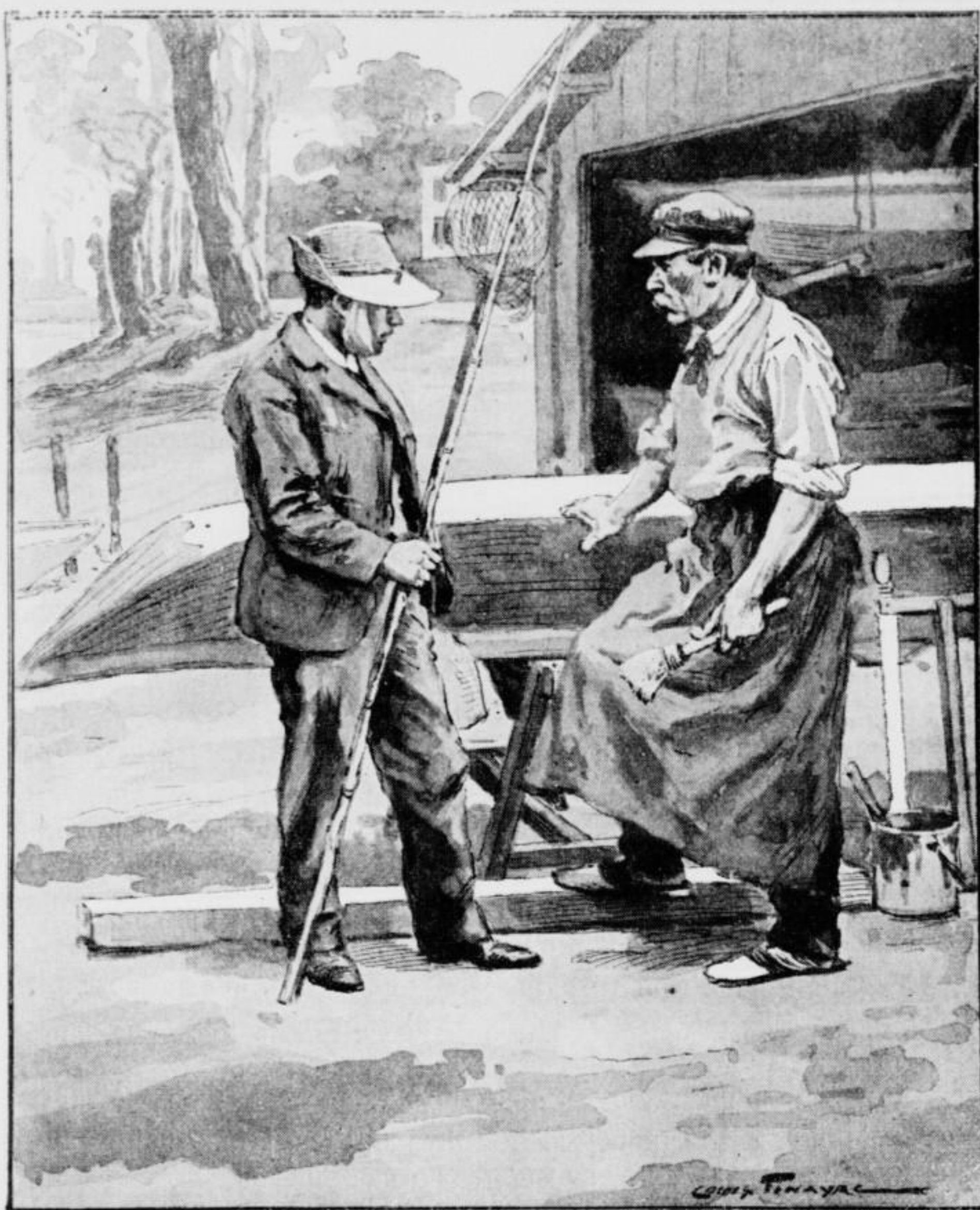
— Combien durera-t-elle ?

— Quelques jours...

— Ça ne signifie rien, quelques jours — c'est trop élastique ! — On ne sait sur quoi compter !

Réponds-moi nettement. Combien de jours ?

— Je ne puis te le dire puisque je ne le sais pas moi-même.



Le muet aborda le constructeur (page 398).

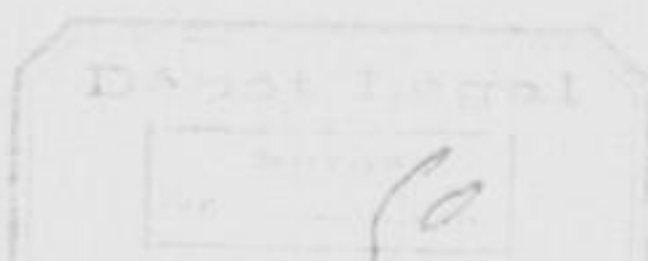
Cela dépendra de la facilité avec laquelle se termineront les affaires qui me forcent à partir...

— Enfin, à peu près ?...

— Mettons quinze jours...

— Oh ! quinze jours !

• Germaine allait insister, sa mère ne lui en laissa pas le temps.



— Il faut être raisonnable, ma chérie, — lui dit-elle, — nourrice a besoin de partir... Il ne faut pas lui mesurer le temps.

Son chagrin de nous quitter est assez grand déjà... Sois bien certaine qu'elle reviendra le plus tôt possible et qu'elle préférerait mille fois rester auprès de nous...

— Ah ! certes, oui, ma chérie ! — s'écria Léa en prenant dans ses bras l'enfant et en la serrant contre son cœur.

Elle ajouta :

— Pendant mon absence ta mère saura bien te procurer des distractions qui ne te laisseront pas un instant d'ennui. Donc, n'augmente point, par ta tristesse, la tristesse de mon départ... »

Germaine poussa un soupir et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

Jeanne, à son tour, la prit dans ses bras.

— Pourquoi pleurer, ma chérie ?... — fit-elle d'une voix très tendre.

La jeune fille éclata en sanglots.

— Oh ! — bégaya-t-elle — je voudrais mourir !

Les deux femmes frissonnèrent.

— Mourir, toi ! — s'écria Jeanne.

— Mourir ! — répéta Léa. — Quelle folie te prend donc de penser à la mort, lorsque, toutes deux, nous ne voulons que ton bonheur, et que, sans hésiter, nous donnerions notre vie pour que tu sois heureuse.

Germaine sanglotait toujours nerveusement.

— Chérie, chérie — lui dit Jeanne — calme-toi, je t'en supplie... il est impossible que ce soit le départ de nourrice qui te cause un chagrin pareil !

Voyons, qu'y a-t-il ? — réponds-moi...

— Ne me laisse point partir en voyant tes larmes qui me désespèrent ! — ajouta Léa. — Souffres-tu ?

— Oui... Je souffre — murmura l'enfant.

— D'où vient ta souffrance ?

— De mon âme...

— Explique-toi, ma chérie !

Tes sanglots me déchirent le cœur.

Tu m'épouvantes... — songe que je ne vis que pour toi, et que le moindre de tes chagrins me cause une affliction profonde...

— Si ton âme souffre, chère mignonne, — ajouta Léa, — dis-

nous ce que nous devons faire pour la guérir. — Fallût-il un miracle, notre tendresse pour toi le fera...

Une sorte de tressaillement nerveux secoua Germaine.

Ses larmes se tarirent brusquement et le regard de ses yeux, ordinairement si doux, devint sombre.

Elle se dressa.

— A quoi bon m'aimer? — fit-elle d'une voix sourde, avec un accent d'amertume. — A quoi bon m'aimer puisqu'il ne peut vous venir de moi que des chagrins?

Ne vaudrait-il pas mieux dormir du sommeil de la tombe que d'être pour tous ceux qui me voient un sujet de pitié, sinon de raillerie...

Malheureuse enfant contrefaite, je ne puis faire naître d'autres sentiments que la compassion ou la moquerie!

Et pourtant, j'ai un cœur... un cœur qui bat, qui s'enfièvre, qui s'irrite, en pensant à la joie, au bonheur de toutes les jeunes filles qui font naître la sympathie, l'admiration, l'amour, et qui deviendront un jour d'heureuses mères de famille!

Quelle est ma destinée, à moi? Quels rêves d'avenir me sont permis? Je ne serai jamais qu'une infirme inguérissable!! Oui, vous m'aimez bien, je le sais! Mais est-ce assez, quand on a vingt ans, que des tendresses maternelles?

Et si j'aimais, moi, malgré moi? Rien qu'à cette pensée, je frissonne! Oh! oui, je suis malheureuse... et mes souffrances sont au-dessus de mes forces, et je voudrais mourir!... »

Tout en parlant, Germaine s'animait, s'exaltait.

Sa voix devenait rauque, ses yeux lançaient des éclairs.

Jeanne et Léa voulurent la calmer, l'encourager.

L'enfant comprit leur attitude.

— Ne me dites rien — fit-elle vivement. — A quoi bon des consolations banales? Laissez-moi toute à ma souffrance, où trouvez un moyen de me guérir...

Les deux femmes se regardèrent avec effroi.

Germaine sortit lentement, secouée à chaque pas par cet effroyable déhanchement que rien ne pouvait atténuer.

Quand elle eut refermé la porte derrière elle, Jeanne dit à Léa :

— Tu l'as entendue?... — *Trouvez un moyen de me guérir?...*

— Il est trouvé le moyen... — murmura Léa — et je vais l'employer...

LVIII

LE MUET.

Le ciel était pur, merveilleusement ensoleillé.

Pas un nuage.

Le lendemain du jour où venait de se passer la triste scène de famille à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, à sept heures du matin, un garçon de vingt-cinq ans environ, complètement imberbe, le visage enveloppé d'une mentonnière, cachant une légère fluxion de la joue gauche, descendait la rue du Pont, à Joinville.

Il était porteur d'une canne à pêche démontable et d'un petit seau en zinc au fond duquel se trouvaient entassés : un filet à poisson, quelques lignes sur des empiloirs de couleur et plusieurs boîtes à amorces dont les couvercles étaient percés comme un filtre.

Notre homme était vêtu d'un veston de velours vert à côtes, d'un pantalon de même étoffe et de même couleur, retenu aux hanches par une ceinture de laine bleue qui tranchait sur sa chemise de flanelle à raies, fermée au col par une petite cordelière à glands.

Comme coiffure ? Un large chapeau de paille qui lui cachait le haut de la figure.

Comme chaussures ? Des souliers en cuir fauve attestant un service déjà long.

Arrivé au bout du plan très incliné de la rue, le pêcheur s'arrêta devant la boutique de M^{me} Trompeter, la marchande d'ustensiles de pêche et d'amorces qui se tient journellement, dès le printemps, jusqu'à la fin de l'automne, à l'angle gauche du pont de Joinville, abritée par une tente fort bien installée.

L'homme posa son seau de zinc à terre, prit ses boîtes à amorces, les ouvrit et, sans mot dire, les présenta à la marchande.

— Qu'est-ce qu'il vous faut là-dedans ? — lui demanda celle-ci.

Le pêcheur désigna du doigt une longue boîte dans laquelle grouillaient des asticots et une autre plus petite contenant un linge humide enfermant des vers de vase.

— Est-ce que vous êtes muet ? — fit M^{me} Trompeter en riant et en prenant les boîtes que le pêcheur lui tendait.

De la tête, celui-ci fit un signe affirmatif.

— Combien d'asticots ?

Le muet montra quatre de ses doigts.

— Pour quatre sous ?

Nouveau signe affirmatif.

— Combien de vers de vase ?

Le pêcheur montra cette fois deux doigts.

— Deux sous ?

Le muet mima :

— Oui.

M^{me} Trompeter servit les amorces demandées, très consciencieusement, et referma les boîtes après avoir glissé un peu de mousse humide dans celle qui contenait des vers de vase.

— Voulez-vous du blé ? — demanda-t-elle.

Signe d'adhésion de la part du pêcheur.

— Un demi-litre ?

Un hochement de tête approuva.

La marchande mesura un demi-litre de blé cuit qu'elle versa dans le seau du pêcheur qui lui tendit une pièce de un franc pour solder ses achats.

M^{me} Trompeter lui rendit cinquante centimes.

Muni de son attirail, l'homme à la mentonnière s'engagea sur le pont.

— Eh bien, — fit la marchande en le regardant s'éloigner, — ce n'est pas toujours en parlant qu'il empêchera le poisson de mordre, celui-là !

Le muet arrivé presque au tiers de l'immense chaussée du pont sur laquelle se greffe la route de Brie, gagna les marches d'un escalier donnant accès au grand chemin de halage de la Marne.

Il descendit ces marches et passant sous la deuxième arche sèche du pont, il suivit une sente tracée dans l'herbe qui conduisait à l'établissement d'un constructeur, loueur de canots pour promenade, situé entre le vieux barrage de Joinville et mitoyen de la baignade autorisée en Marne par la Préfecture de la Seine sous cette appellation : *Le Banc de sable*.

Notre homme semblait fort bien connaître ce coin charmant de la banlieue parisienne où les employés, les ouvriers, avec leur

petite famille, aiment à venir jouir d'un peu de villégiature dominicale.

La patron constructeur travaillait sur la berge à la réparation d'un canot, que la veille, des flâneurs avaient trouvé le moyen de défoncer dans leurs ébats grotesques sur la rivière et dont l'un avait failli payer de la vie une maladresse qui se représente trop souvent, lorsque ceux qui naviguent ne savent point nager et ignorent entièrement la manœuvre d'une embarcation à quille.

Le muet aborda le constructeur et avec des gestes fort suggestifs, il lui fit comprendre qu'il désirait un bateau de pêche en location.

L'embarcation fut choisie : un bachot de manœuvre légère, à tolets de fer, portant sur le flanc droit et sur le flanc gauche de son avant le numéro 1572, qui, selon les lois et règlements de police, était inscrit au bureau de la navigation du canton.

Le prix de location était de un franc l'heure, il fallait donner vingt francs d'arrhes. C'était la règle de la maison.

Le pêcheur versa un louis, monta dans le bachot après y avoir déposé tous ses ustensiles, passa les anneaux des avirons dans les tolets et, démarrant avec adresse, il partit, remontant le cours de la Marne.

Après avoir franchi la première arche du pont il longea le talus du chemin de halage jusqu'à l'entrée du petit bras de la rivière de Polangis, non un bras naturel de la Marne, mais un petit cours d'eau créé par les propriétaires du domaine qui porte ce nom, et qui pensaient qu'en le creusant, et en le rendant navigable pour les embarcations légères, ils augmenteraient ainsi la valeur des terrains qui s'y trouvaient en bordure, terrains achetés à des prix dérisoires quelques années auparavant et sur un coin desquels ils avaient fait élever, pour amorcer les acheteurs, quelques types de chalets et de modestes habitations.

Plusieurs de ces habitations étaient louées.

Parmi elles, se trouvait le chalet occupé par Marguerite Vernon, la maîtresse de Daniel Fontaine.

Nous l'avons expliqué dans l'un de nos précédents chapitres.

Pour pénétrer dans la rivière de Polangis, il fallait passer sous un pont d'une seule arche reliant, en amont et en aval, le chemin de halage.

Le muet s'engagea sous ce pont, s'y arrêta et attacha son embarcation à l'un des anneaux scellés dans les parois de l'arche.

Il sortit alors de la poche de son veston de velours deux feuilles de papier de nuance grisâtre. Il les trempa dans l'eau pendant quelques instants, les retira, les secoua légèrement et les appliqua sur les numéros dont son bachot était marqué.

Après avoir accompli ce travail mystérieux, le pêcheur détacha son bateau, reprit ses rames et remonta la petite rivière sur les eaux de laquelle se penchaient les branches touffues des saules qui croissaient à profusion sur ses deux rives.

Le cours d'eau faisait un coude.

A partir de ce coude commençaient les jardins attenants aux propriétés dont nous avons parlé plus haut et construites comme réclame.

Des escaliers rudimentaires, découpés dans les berges et renforcés de fortes planches soutenues par des pieux de chêne, donnaient accès dans ces jardins.

Chaque habitation, enfouie sous de grands arbres, était séparée par des clôtures, mi-partie maçonnerie, mi-partie treillages en fer galvanisé et descendant jusqu'à la rivière, interceptant ainsi tout passage entre elles.

Après avoir viré son bachot, le muet fit rames en arrière, voyant ainsi où il allait.

Il avisa un petit canot enchaîné au tronc d'un saule, en face d'un escalier.

A côté de cet escalier s'en trouvait un autre un peu plus large et dépendant de la même propriété dont on apercevait à peine la construction, bâtie, comme toutes les autres, en bordure d'une route nommée : Chemin de l'Ile.

Le pêcheur piqua droit sur cet escalier et après avoir jeté un coup d'œil interrogateur au travers des arbres, il amarra son embarcation à un pieu qui sortait hors de l'eau.

Vivement alors il apprêta sa canne à pêche, déplia une ligne qu'il fixa au bout du scion en formant la dernière partie, jeta une poignée de blé en face de lui pour amorcer, et sans s'occuper de savoir s'il avait trop de fond ou pas assez, il se mit en devoir de pêcher.

La pêche semblait le préoccuper peu.

L'oreille tendue, il penchait la tête vers le jardin auquel il tournait le dos, écoutant, se retournant assez fréquemment pour essayer de surprendre ce qui se passait à l'intérieur.

Rien ne bougeait dans la maison dont il apercevait cependant les volets des fenêtres tout grands ouverts.

Les mouvements de ses lèvres traduisaient des marques d'impatience.

Soudain il tressaillit.

Des pas venaient de faire crier le sable dont les allées du jardin étaient garnies.

Il jeta un regard rapide dans l'enclos.

Il aperçut une domestique, manches retroussées, portant sur un de ses bras nus un petit paquet de linge encore humide qu'elle plaça sur le dos d'une chaise en bambou et qu'elle se mit à étendre pièce par pièce sur un fil de fer galvanisé solidement tendu d'un arbre à un autre.

C'était un petit savonnage se composant de menus objets.

Foulards de soie, mouchoirs fins, légers corsages, fichus garnis de dentelle et gants de fil.

Un sourire joyeux égaya la physionomie du pêcheur.

Après avoir terminé son étendage, la bonne prit deux arrosoirs placés dans une allée et se dirigea pour les emplir vers l'escalier devant lequel se trouvait amarré le bachot du muet.

En le voyant, la domestique s'arrêta.

— Eh bien, non!... là, vrai! ne vous gênez pas, vous! fit-elle en apostrophant le pêcheur qui lui tournait le dos.

Celui-ci ne broncha pas.

La domestique poursuivit :

— Dites donc, l'homme à la mentonnière; c'est à vous que je parle.

L'homme se retourna cette fois.

Et la domestique continuait :

— C'est pas ici la rivière à tout le monde, monsieur le pêcheur!... C'est une propriété particulière et ceux qui n'habitent pas l'île n'ont pas le droit de venir y jeter leur ligne... et surtout juste en face de l'escalier des gens...

Le muet fit alors un geste qui pouvait se traduire par ces mots :

— Je ne savais pas, moi.

— Vous ne saviez pas, vous!... répliqua la jeune femme qui comprit la pantomime. — Fallait lire l'écriteau qui est placé à l'entrée de ce canal; il est assez grand pourtant : et c'est écrit en assez grosses lettres : *Pêche interdite dans le bras de Polangis.*



L'homme se retourna cette fois (page 400).

Le muet fit un nouveau geste.

— C'est-y votre mal de dents qui vous empêche de parler ?
— demanda la servante impatientée.

Le muet tira la langue et fit une pantomime expressive.

— Vous êtes muet ?

Une nouvelle mimique répondit :

— Oui.

— Fallait donc me le dire. Mais si vous êtes muet, vous n'êtes pas sourd. — Écoutez-moi bien. — Si vous ne voulez pas vous voir flanquer un procès-verbal, je vous donne le conseil d'aller faire une friture plus loin, dans le grand bras.

Si le garde du domaine de Polangis, un grincheux, vous tombait sur le dos, il n'aurait pas pitié de vous.

Pour le moment, écarterez un peu votre bateau que j'emplisse mes arrosoirs.

Le muet prit un de ses avirons et l'acotant à la berge, il écarta son embarcation.

La domestique puisa de l'eau en ajoutant :

— Si M^{me} Marguerite vous voyait, elle ne serait pas contente de vous trouver pêchant sur la place qu'elle a amorcée hier au soir.

— Je vais partir, — mima le muet.

— Et vous ferez bien ! répliqua la servante qui s'amusait de la mimique du pêcheur.

Puis elle remonta l'escalier, emportant ses arrosoirs pleins dans l'habitation.

Tout en pliant ses lignes et en plaçant les boucles de ses avirons dans les tolets de son bachot, le muet ne la perdait pas de vue.

Aussitôt qu'il ne l'aperçut plus, d'un bond il franchit le bordage du bateau et mit pied sur l'escalier qu'il gravit avec précaution, se courbant jusqu'à terre ; avançant lentement vers l'étendage où se trouvaient les objets que la servante y avaient étalés.

Passant au travers des arbustes qui abritaient entièrement sa marche de Peau Rouge, il examina avec attention les pièces de lingerie qui séchaient lentement.

Satisfait de son examen il allongea le bras et saisit un mouchoir de linon festonné sur un coin duquel se détachaient, brodées à la soie lavable et séparées par un point, ces deux initiales **M. V.**

Il engouffra ce mouchoir encore tout humide dans la poche de

son veston de velours et avec de nouvelles précautions, il regagna son bachot, le détacha et fit force de rames pour sortir vivement de la rivière artificielle du domaine de Polangis.

Une fois arrivé en pleine Marne il abandonna ses avirons, se laissant dévaler lentement et arracha les feuilles de papier qu'il avait collées sur les numéros de l'embarcation.

Quelques instants après il abordait le ponton du constructeur qui lui avait loué son bateau et lui fit comprendre par des gestes expressifs, que le poisson ne mordant pas, il avait assez de la pêche et qu'il allait déjeuner.

Le constructeur lui fit payer trois heures de location et lui remit les vingt francs d'arrhes qu'il avait déposés entre ses mains.

Chargé alors de ses ustensiles de pêche, ayant jeté les amorces dont il n'avait plus à se servir, le muet reprit la route du pont de Joinville et gagna la rue qui conduit directement à la gare.

Là, il obliqua à sa droite, traversa la ligne du chemin de fer en passant sous le pont jeté sur la route de Vincennes, et entra dans les fourrés immenses du bois, où il disparut.



LIX

L'ENNEMI !

Pour être magistrat on n'en est pas moins homme et quand le premier est doublé d'un entêté, et le second d'un imbécile, le tout formé par ces deux moitiés est capable des plus lourdes sottises.

Or, ces sottises — et nous aurions le droit d'employer un mot plus sévère — étaient en germe dans la cervelle étroite du juge d'instruction Blanchard, beau-frère du procureur général Jules Morisset.

Ce dernier — nos lecteurs ne peuvent l'avoir oublié — n'avait point été poli pour Blanchard ; mais, en somme, s'il lui avait dit de dures vérités, s'il avait essayé de lui démontrer que l'entêtement l'aveuglait, si enfin son pourvoi contre le jugement condamnant Georges Gauthier menaçait la situation de son beau-frère, il faut convenir que ce dernier l'avait bien mérité, et que le beau rôle restait à Morisset, qui, reconnaissant hardiment sa faute, faisait tout pour la réparer.

Et, au lieu d'accepter, tête baissée, les blâmes tombant sur lui comme grêle, au lieu de déplorer ses erreurs et de témoigner son repentir, seul moyen de sortir de la situation critique dans laquelle il s'était placé ; au lieu, enfin, de s'en prendre à lui-même de tout ce qui pouvait lui arriver de fâcheux, Blanchard ne songeait qu'à déblatérer contre l'inspecteur Roussillon et à chercher le moyen de se venger de lui.

Rien au monde ne l'aurait décidé à avouer qu'il avait eu tort, malgré ce que lui avait dit Morisset, malgré les preuves surgissant de toute part et démontrant que son instruction avait été déplorablement conduite.

En dépit de l'évidence, il s'obstinait à soutenir que lui seul était dans le vrai, que le procureur général avait été circonvenu, dupe de faux témoignages.

Pour lui, l'ennemi était André Roussillon qu'il détestait, avec lequel il avait eu souvent maille à partir.

Ce Roussillon, ce protégé du chef de la sûreté, ne s'était-il pas permis non seulement de le contredire dans ses rapports, mais encore — (outrage impardonnable!!) — de mettre en doute sa perspicacité et son habileté professionnelles !

Au moment où Blanchard quittait son beau-frère, une idée fixe le hantait, rendre au centuple à Roussillon le mal que celui-ci, prétendait-il, lui avait fait.

Il englobait d'ailleurs Morisset dans sa haine contre l'inspecteur.

— Si je tombe, — se disait-il avec rage, — ils tomberont tous les deux !

Je les entraînerai dans ma chute ! »

Quand il avait quitté la Bretagne pour venir à Paris, son voyage, pensait-il, ne durerait qu'un jour ou deux au plus.

Une simple explication avec son beau-frère devait lui suffire pour rester maître du champ de bataille.

Le pourvoi en cassation — auquel d'ailleurs il ne croyait qu'à demi — serait retiré, et dès le lendemain, il reprendrait le chemin de fer pour Concarneau.

En sortant de l'hôtel de son beau-frère, le juge d'instruction prit une décision absolument contraire.

Blanchard avait son domicile à Paris, au numéro 55 de la rue du Bac, mais depuis un mois qu'il villégiaturait en Bretagne dans une propriété faisant partie de la dot de sa femme, le concierge avait seul la garde de son appartement, ses trois domestiques, valet de chambre, femme de chambre et cuisinière étant à Concarneau.

Avant d'aller rue du Bac, le magistrat entra dans un bureau de poste, et télégraphia à sa femme que des affaires importantes et inattendues l'obligeaient à rester à Paris, et qu'il ne pouvait fixer à l'avance la durée de son séjour.

Cette dépêche expédiée, il consulta sa montre.

Elle indiquait onze heures et demie.

Malgré sa colère grandissante, Blanchard se sentait l'estomac creux.

Après avoir payé son cocher et pris sa valise, il alla déjeuner économiquement dans un restaurant à prix fixe du Palais-Royal, car, à ses très nombreux défauts, il joignait une économie poussée jusqu'à l'avarice.

Suffisamment lesté, il gagna son logis.

Très surpris en le voyant paraître, le concierge s'écria :

— Je n'attendais pas monsieur... Je présente mes respects à monsieur...

Est-ce que madame arrive ?

— Non, — répondit le juge, — je suis seul à Paris pour quelques jours, et je compte sur vous...

— Aux ordres de monsieur...

Ma femme et moi nous nous mettrons en quatre pour contenter monsieur...

Quoique menant un train de maison très simple, Blanchard possédait une fortune à peu près égale à celle de Morisset, mais, nous le répétons, il n'aimait pas la dépense.

Il était ambitieux, très ambitieux, et s'il rêvait les hauts emplois et les gros appointements, c'était pour grandir son importance et non pour augmenter son luxe.

Il tenait par-dessus tout à passer pour un jurisconsulte de premier ordre, pour un juge infailible.

L'opinion ultra-vaniteuse qu'il avait de lui-même le rendait autoritaire et têtue.

N'admettant pas qu'il pût se tromper, il n'admettait pas qu'il pût céder.

La seule pensée qu'on le supposât capable de commettre une erreur le mettait dans des rages folles.

On comprend ce qui dut se passer dans sa tête en voyant le procureur général travailler à démolir de sa propre main cette réputation de magistrat impeccable que, de la meilleure foi du monde, il croyait avoir conquise.

Il ne voulait pas être vaincu.

Tout en échangeant son costume de voyage contre une toilette de ville, il murmurait :

— Le dernier mot n'est pas dit ! nous verrons bien !

Sa toilette achevée, il quitta son appartement et prit le chemin du Palais.

Ce n'était point sans éprouver une vive émotion qu'il se dirigeait de ce côté.

Ce qu'il appelait la *folie* de son beau-frère devait être connu de tout le monde au Palais.

Les articles de journaux parlant de cette *folie* avaient nécessairement passé sous tous les yeux, et il se demandait quels commentaires allait faire naître sa présence inattendue.

Il ne se trompait pas, du reste, en croyant que ce monde spécial, qui s'agite entre la cour du Harlay et la salle des Pas-Perdus, s'occupait énormément de lui.

Sa raideur, sa suffisance, son outrecuidance déguisant mal sa nullité, avaient porté leurs fruits.

On ne se contentait pas de le tourner en ridicule, on le détestait.

On approuvait la conduite du procureur général.

On souhaitait pour le juge d'instruction une disgrâce, juste châtiment de son incapacité.

Les greffiers des juges, les secrétaires, les employés, les garçons de bureau se disaient entre eux :

— Dans le lac, pour sûr, Blanchard !

Quelle chance !!

Il ne l'aura pas volé ! »

Quand on l'aperçut déambulant dans la salle des Pas-Perdus, on chuchota.

Les regards se détournaient ostensiblement de lui. — On feignait de ne pas le voir pour n'avoir pas à le saluer.

Sa rage prenait des proportions inouïes.

Il comprenait trop facilement que ce qu'il avait prévu se réalisait.

Personne ne doutait de sa disgrâce, et on le lui prouvait par des manques de respect.

Blanchard gagna la galerie sur laquelle s'ouvrent les cabinets des juges d'instruction.

Là, les garçons de bureau ne purent se dispenser de le saluer, mais il lui sembla voir dans ces saluts une nuance de dédain.

Il demanda la clef de son cabinet, ouvrit la porte et entra.

Les grands rideaux étaient clos, il les ouvrit, laissant pénétrer la lumière à flots.

Son greffier se trouvait, comme lui, en vacances depuis un mois ; il était seul, seul avec la tempête de pensées confuses qui roulaient sous son crâne.

Il s'enferma à clef, ouvrit un cartonnier et tira d'un des cartons plusieurs dossiers qu'il posa sur son bureau, puis il s'installa dans son fauteuil et procéda à l'examen de ces dossiers.

Le contenu de l'un d'eux fixa plus particulièrement son attention.



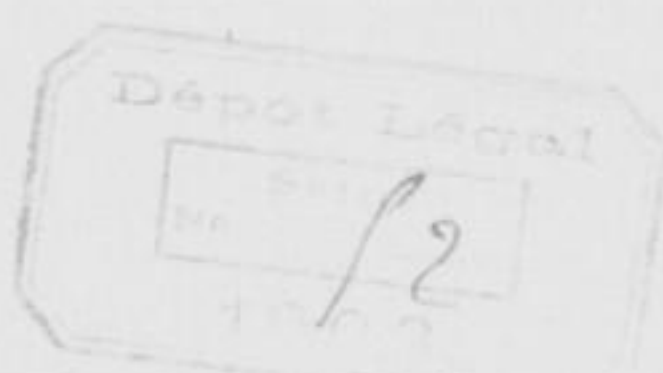
... Et traversa les couloirs et les galeries du Palais (page 411).

Il était plein de rapports de police émanant des inspecteurs de la sûreté ou des agents placés sous leurs ordres.

Plusieurs de ces rapports portaient la signature d'André Roussillon.

Ils avaient trait à l'affaire Georges Gauthier.

C'étaient ceux qu'il avait dédaigneusement repoussés au cours



de l'instruction, parce qu'ils dérangent leurs idées préconçues et se trouvaient en désaccord avec son opinion personnelle.

Sans les feuilleter toutes, ces pièces furent glissées par lui dans une serviette de maroquin noir placée sur son bureau.

Il comptait les emporter, avec l'intention bien arrêtée de les anéantir.

Un autre dossier qu'il explora ensuite contenait uniquement des notes prises par lui, toutes ayant trait au service des inspecteurs et des agents de la sûreté, avec ses appréciations personnelles sur les aptitudes de chacun d'eux, sur leur conduite privée et sur les rapports que, dans l'exercice de ses fonctions, il avait eus maintes fois avec eux.

A ces notes se joignait une liste de noms dont quelques-uns étaient marqués d'une croix.

Ces derniers noms étaient ceux des agents qui devaient au rigoureux inspecteur Roussillon une disgrâce, une mise à pied ou qui, ayant reçu de lui de sévères réprimandes, lui en gardaient rancune et le témoignaient en contestant ses mérites de policier émérite, en *blaguant* sa merveilleuse perspicacité, en attribuant au hasard seul ses brillants succès qu'il était impossible de contester.

Blanchard savait à merveille que dans toute administration il y a fatalement des mécontents qui, de parti pris, déclarent que l'injustice règne en souveraine et que les choses vont au plus mal dans le plus mauvais des mondes.

De ces gens-là, — Blanchard ne l'ignorait pas — on tire tout ce qu'on veut quand on leur fournit le moyen de satisfaire leurs basses rancunes contre un de leurs chefs, au mépris du bon droit et de la vérité.

Il étudia cette liste de brebis galeuses qui, à son moindre signe, viendraient à lui et lui obéiraient sans scrupule, quoi qu'il leur ordonnât de faire.

— Ah ! le service de la sûreté veut lutter contre moi ! — murmura-t-il d'une voix sifflante. — Eh ! bien, ce sont ses propres agents qui me fourniront des armes pour me défendre et pour triompher !

Je suis encore debout, et ceux qui veulent me renverser pourraient bien avoir chanté victoire un peu trop tôt.

Blanchard plaça la chemise qui contenait cette liste et ses notes à côté de la première, déjà serrée dans sa serviette de maro-

quin, puis, ayant restitué le carton au cartonnier qu'il ferma à double tour, il mit sa serviette sous son bras et traversa les couloirs et les galeries du Palais, suivi par les regards narquois des employés qui se disaient les uns aux autres :

— Il est venu préparer son déménagement.

En quittant le Palais, le beau-frère de Morisset retourna rue du Bac et s'enferma dans son cabinet de travail où il étudia de nouveau la liste des agents parmi lesquels il devait choisir l'homme qui lui paraîtrait le plus propre à servir ses projets.

Celui sur lequel, après mûres réflexions, son choix s'arrêta, s'appelait Langrune.

Langrune ne manquait point d'intelligence, mais il avait un esprit raisonneur, toujours porté à la contradiction.

Il souriait de pitié dédaigneuse en écoutant les ordres qu'on lui donnait et qui lui paraissaient absurdes, par le fait seul qu'ils étaient des ordres.

Nous devons ajouter qu'il n'avait pas toujours été ainsi.

Dans les premiers temps de son entrée, il avait montré du zèle et du bon vouloir, et après quelques enquêtes bien réussies, il comptait sur sa nomination de sous-inspecteur.

Cet avancement convoité, ce ne fut pas lui qui l'obtint, mais Choquet, l'ami et le protégé de Roussillon.

Exasperé par une nomination qu'il considérait comme un passe-droit, il devint l'homme qu'en quelques mots nous avons dépeint un peu plus haut, et il voua à Roussillon une haine implacable.

Il faisait partie des agents placés sous les ordres de Choquet, qu'il détestait de même.

Jaloux, irrité, éccouré, il avait pris plus d'une fois la plume pour donner sa démission, mais il était toujours arrêté par la pensée de *la matérielle*. — Il ne savait aucun métier, étant entré dans la police aussitôt après avoir fait son service militaire, et il fallait vivre.

Sans rien dire, il cherchait une place dans quelque administration particulière, et quand il aurait trouvé cette place, lui assurant son pain quotidien, il enverrait carrément à tous les diables un métier qu'il avait pris en horreur depuis qu'il se croyait méconnu.

La place convoitée se faisant attendre, Langrune devint de plus en plus fielleux.

A côté du nom de chaque homme, sur la liste de Blanchard, se trouvait son adresse.

Done, rien de plus facile pour lui que d'entrer en communication avec Langrune.

Il n'y avait qu'à lui écrire.

Oui, mais il ne voulait pas se compromettre, et une lettre écrite par un magistrat à un agent, sans motifs avouables, était au plus haut point compromettante.

Quoique convaincu que Langrune, bien payé, serait à sa dévotion la plus absolue, une indiscretion était toujours à craindre.

Roussillon, très malin, pouvait flairer le complot et par conséquent le déjouer.

— Ah ça ! mais je cherche midi à quatorze heures ! — dit tout à coup Blanchard à la suite de ses réflexions. — Le motif avouable, je le possède !

J'ai là des rapports signés Langrune, relatifs à l'affaire Gauthier et qui sont en contradiction formelle avec ceux de l'inspecteur Roussillon.

Etant donnée la conduite absurde de mon beau-frère, et cette conduite pouvant me causer le plus grand préjudice, il est très naturel que je cherche des armes pour ma défense auprès des hommes qui m'ont fourni les rapports lors de mon instruction...

Langrune est de ceux-là ; je peux lui écrire et personne au monde n'a le droit de s'en étonner...

Et, tout aussitôt, il traça ces trois lignes :

« Prière de passer à mon domicile particulier, rue du Bac, n° 55,
« demain matin, de neuf heures à onze heures.

« Affaire urgente.

« ROGER BLANCHARD,

« juge d'instruction ».

Après avoir mis sous enveloppe ce billet laconique et écrit sur l'enveloppe : *Monsieur Langrune, 11, rue de la Ferronnerie*, — le magistrat sortit de chez lui et glissa la lettre dans la boîte d'un bureau de poste.

L'agent la recevrait certainement le soir en rentrant chez lui après son service.



LX

RUE RUYSDAËL

Tandis que Roger Blanchard se livrait à des préparatifs mystérieux de vengeance dont nous ne tarderons point à connaître les détails, l'inspecteur général Roussillon, tout dévoué à la famille Gauthier, ne restait pas inactif.

Si son collègue de la sûreté Choquet, et les hommes sous ses ordres munis de la photographie de Lucie Ballard, cherchaient à retrouver cette fille, il avait, lui, à s'inquiéter avant tout de ce qu'était M^{lle} de Brueil, cousine germaine d'Albert Fontaine, dont M^{me} Gauthier lui avait parlé à la villa des Fleurs, en présence de Pascal.

De prime abord, l'inspecteur avait combattu l'idée du chanteur des rues, supposant que cette cousine pouvait être pour quelque chose dans le crime commis, mais depuis lors l'idée de Pascal avait fait du chemin dans l'esprit de Roussillon.

Il s'était dit qu'en pareille matière il ne fallait rien rejeter, même les soupçons paraissant les plus invraisemblables.

Mais où trouver M^{lle} de Brueil ?

Selon M^{me} Gauthier, elle devait habiter la province.

Son père, — affirmait Raymonde — s'était ruiné au jeu et en paris aux courses, et il avait fini d'une façon tragique.

Cela remontait à une dizaine d'années.

Roussillon avait inscrit tout cela sur son carnet de policier.

En relisant ses notes, il se dit que si la mort du comte de Brueil avait fait du bruit à Paris, les archives de la police de sûreté devaient lui fournir quelques renseignements pouvant le conduire au but de ses recherches.

Les pièces consultées parlaient en effet de cette affaire, mais de façon très succincte et ne le mettaient sur aucune voie.

Seule la famille Fontaine pourrait l'éclairer.

De cette famille, il ne restait que l'industriel Daniel Fontaine. Seulement — d'après M^{me} Gauthier — la conduite irrégulière

de la fille du comte de Brueil, avait forcé les deux frères à rompre toutes relations avec elle.

Donc, s'adresser à Daniel c'était courir au-devant d'un refus de renseignements.

Il devait cependant exister quelque moyen de savoir ce qu'était devenue M^{lle} de Brueil.

Roussillon se dit :

— Le notaire de la famille pourra sans doute me fournir les indications dont j'ai besoin.

Ce notaire est probablement celui qui a donné des renseignements sur la situation de M. Daniel Fontaine, lorsque celui-ci, accusé de fraticide, a été mis en état d'arrestation.

Le policier releva dans ses notes l'adresse du notaire, et se rendit aussitôt chez lui.

L'officier ministériel étant en villégiature, ce fut au maître clerc qu'il s'adressa.

Il déclina ses titres et qualités, affirma qu'il s'agissait d'une affaire très sérieuse pour les membres de la famille Fontaine, et le maître clerc ne fit aucune difficulté pour donner les renseignements demandés.

Jeanne de Brueil, après avoir vécu longtemps en province avec sa mère, était revenue à Paris à l'époque de la mort de celle-ci et avait touché à l'étude le reliquat de la fortune patrimoniale.

Pendant quelque temps on l'avait perdue de vue, puis, un beau jour, elle était revenue signer des pièces relatives à une donation faite à elle et à sa fille, leur assurant la propriété d'un immeuble situé rue Ruysdaël.

Depuis cette époque l'étude était chargée des affaires de M^{lle} de Brueil.

A ces renseignements généraux, le premier clerc en ajouta d'autres plus intimes.

Jeanne de Brueil avait racheté les erreurs de sa jeunesse par une conduite irréprochable et par le dévouement maternel le plus absolu.

Elle ne vivait que pour sa fille et, somme toute, semblait digne de la plus haute estime.

Ces derniers renseignements n'offraient aucun intérêt pour Roussillon.

L'opinion du clerc de notaire, selon lui, ne signifiait rien.

M^{lle} de Brueil pouvait être une femme adroite et sachant cacher son jeu.

Il avait son adresse.

Pour lui c'était le point essentiel.

Savoir à quoi s'en tenir sur la vie secrète de Jeanne de Brueil ne serait pour lui qu'un jeu, grâce aux ressources policières dont il disposait.

Les commérages du quartier le renseigneraient mille fois mieux qu'un clerc de notaire que le devoir professionnel obligeait à montrer sous les couleurs les plus flatteuses une cliente de l'étude.

Sans perdre de temps il se rendit rue Ruysdaël.

Il voulait d'abord voir l'immeuble devenu par donation la propriété de M^{lle} de Brueil.

L'aspect confortable du petit hôtel affirmait l'existence élégante et large de celles qui l'habitaient.

Jeanne de Brueil était donc, ou tout au moins paraissait riche.

Comment vivait-elle ?

Quels étaient ses habitudes, ses relations, ses plaisirs ?

Voilà ce qu'il s'agissait de connaître.

Pour examiner le petit hôtel de Jeanne, Roussillon s'était posté de l'autre côté de la rue, sur le trottoir lui faisant face, près de la porte cochère d'une grande maison de rapport, d'aspect luxueux.

La concierge de cet immeuble se trouvait sur sa porte.

L'attention avec laquelle l'inspecteur examinait le petit hôtel la frappa.

La mise de Roussillon, très correcte, son physique ressemblant de tout point à celui d'un homme comme il faut, ne pouvaient faire naître dans son esprit l'idée d'un espionnage policier.

Les concierges parisiennes — et peut-être aussi celles de province, — aiment à causer, et surtout à faire causer les gens.

— N'est-ce pas, monsieur — fit-elle en s'avancant d'un pas, — n'est-ce pas qu'elle est charmante, la maison d'en face ?

Pas grande, mais bien mignonne... »

Enchanté de pouvoir recueillir, sans aucune provocation de sa part, les premiers éléments de son enquête, Roussillon salua la concierge et répondit :

— C'est tout à fait mon avis, madame... — l'apparence de cet

hôtel me plaît beaucoup, et peut-être, en votre qualité de voisin, pourriez-vous me donner un renseignement à son sujet...

— Lequel, monsieur?

— Je sais qu'il y a dans votre rue un hôtel à vendre, mais j'en ignore le numéro...

— Ne serait-ce pas celui-là?...

La question était adroite.

Elle devait amener l'entretien sur le terrain où le policier voulait le placer.

— A vendre ! — s'écria la commère avec un haussement d'épaules significatif. — Ah ! non, par exemple ! jamais de la vie !

Si c'est pour l'acheter que vous êtes venu dans notre quartier, vous êtes bien sûr, mon pauvre monsieur, de vous en retourner bredouille !

La digne et chère dame qui l'habite n'a pas envie de s'en défaire !

C'est là qu'elle élève son enfant et c'est de là qu'elle la verra partir pour le cimetière plus tôt qu'elle ne le voudrait, bien sûr !

Vendre sa maison ! — plus souvent !

Vous voyez qu'il n'y a point d'écriteau ; d'ailleurs nous, voisins d'en face, nous le saurions bien...

Vous comprenez, dans la même rue tout le monde se connaît.

M^{me} de Brueil est une personne importante et très considérée...

On l'estime autant qu'on la plaint...

— On la plaint, dites-vous ? — demanda Roussillon.

— Bien sûr !

— Pourquoi ?

— A cause de sa fille. — Ce qu'elle doit souffrir... Ce qu'elle doit pleurer, dévouée comme elle l'est à cette enfant et ne vivant que pour elle...

— Mais, encore une fois, pourquoi ? — L'enfant est donc malade ? — interrompit l'inspecteur.

— Figurez-vous, mon cher monsieur, une jeune fille dans les dix-huit ou dix-neuf ans, belle de figure comme un ange... et, quand elle marche, un polichinelle détraqué, un monstre cocasse à faire sangloter et éclater de rire en même temps...

— Ah ! voilà qui est curieux ! — dit le policier très attentif.

La concierge, heureuse d'être écoutée avec une attention sympathique, poursuivit en étendant la main vers la maison d'en face :

— A voir ça du dehors, c'est gai, pimpant, tout à fait joli... Eh



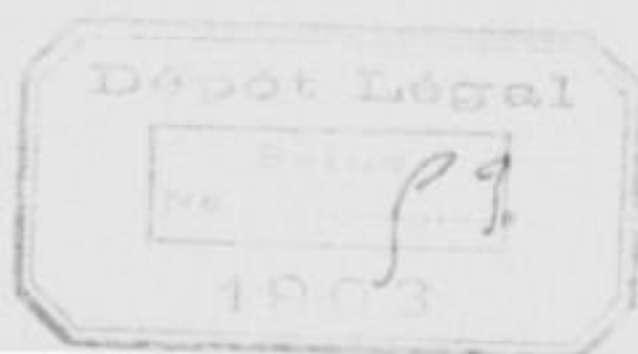
— Tenez ! les voilà toutes les deux, la mère et la fille (page 418).

bien ! ceux qui passent et qui regardent ce bijou-là, ne peuvent pas imaginer ce qu'il abrite de douleurs...

Au moment où la bavarde commère prononçait ces derniers mots, la porte du petit hôtel s'ouvrit.

Jeanne de Brueil parut sur le seuil avec Germaine.

Celle-ci s'accrochait d'une main au bras de sa mère, et de l'autre s'appuyait sur une canne en forme de béquille.



L'interlocutrice de Roussillon dit vivement, et d'une voix plus basse :

— Tenez ! les voilà toutes les deux, la mère et la fille. — Regardez si ça ne fait pas pitié...

La porte s'était refermée derrière les deux femmes qui, à pas lents, se dirigeaient vers le parc Monceau.

Germaine attirait tous les regards par sa double et effroyable claudication.

En voyant cette enfant au doux et charmant visage de vierge se traîner péniblement, éprouvant, à coup sûr, une souffrance à chaque mouvement, et cette mère, jeune encore, mais dont les cheveux grisonnaient, dont la figure pâle, aux traits contractés, exprimait un chagrin sans bornes, Roussillon eut froid au cœur.

— Oui, — murmura-t-il, — c'est navrant !

Et en lui-même il pensait que cette mère de douleur, ne vivant que pour sa fille, devait être absolument incapable de concevoir la pensée ou d'accepter la complicité d'un crime.

Il salua la concierge qui lui rendit son salut par une révérence de dignité précieuse et, machinalement, il prit le chemin que suivaient les deux femmes.

C'était Germaine qui avait prié sa mère de la conduire au parc Monceau.

Jeanne, trop heureuse de procurer à sa fille une distraction, s'était empressée de la satisfaire.

Depuis le jour où le comte Paul de Villiers, l'ami d'Adrien Morisset, avait ramassé le volume tombé des mains de Germaine et le lui avait remis avec une galanterie respectueuse, c'était la troisième fois que la jeune fille éprouvait le désir de venir s'asseoir dans l'endroit lui rappelant cet incident qui semblait sans importance.

Jeanne et sa fille s'installèrent sur le banc qu'elles avaient l'habitude d'occuper.

Jeanne avait emporté un ouvrage au crochet et se mit à travailler pour occuper ses mains.

Germaine ne s'était munie d'aucun travail, pas même d'un livre.

Ses regards, errant dans le parc, revenaient à chaque instant se fixer sur l'allée où, quelques jours auparavant, était apparu le jeune inconnu dont les doigts, en lui remettant son livre, avaient effleuré les siens.

Nous connaissons, à ce sujet, l'état d'âme de la pauvre Germaine.

Pour la première fois, et tout à fait à son insu, une pensée d'amour s'était éveillée dans son cœur.

Cet amour naissant, qui lui semblait sans issue et qu'elle se promettait de ne jamais révéler à personne, même à sa mère, était l'unique cause de ces tristesses plus sombres que de coutume, et de cette crise de révolte qu'elle n'avait pu dominer en entendant Léa Gaucher annoncer son voyage en province.

L'enfant se sentait déshéritée de toutes les joies qui font le bonheur des jeunes filles.

Son rêve était insensé. — Elle ne se flattait point de l'espoir qu'il pût se réaliser un jour, mais elle ne continuait pas moins à le caresser tout au fond d'elle-même.

Si elle pouvait revoir celui qui avait fait naître ce rêve!...

Jeanne, tout en travaillant, l'observait du coin de l'œil et se demandait quelle raison pouvait l'attirer dans ce coin du parc.

Roussillon, en homme qui veut s'édifier complètement sur une chose, avait, nous le savons, suivi les deux femmes.

Après les avoir vues prendre place sur le banc choisi par elles, il fit un détour et vint s'installer lui-même sur un banc situé presque en face et d'où, tout en paraissant s'absorber dans la lecture d'un journal tiré de sa poche, il observait leurs moindres mouvements et étudiait leurs physionomies.

Les regards fiévreux et investigateurs de Germaine attirèrent son attention et il constata qu'ils interrogeaient tout particulièrement, et avec une persistance significative, l'avenue conduisant à la grille d'entrée sur le boulevard de Courcelles.

Il y jeta les yeux.

Deux ou trois promeneurs insignifiants y circulaient seuls.

— On croirait que la jeune fille attend quelqu'un qui doit venir par là, — se dit-il.

Et il continua sa surveillance.

A ce moment, Jeanne dit quelques mots à Germaine qui lui répondit à peine et riva ses regards sur l'allée plus obstinément que jamais.

Soudain Roussillon la vit tressaillir, tandis que son visage s'empourprait, pour devenir aussitôt après très pâle.

Elle porta machinalement la main au côté gauche de sa poi-

trine, comme pour comprimer les battements tumultueux de son cœur.

Ces symptômes de violente agitation ne pouvaient échapper à Jeanne de Brueil, dont les regards suivirent la direction de ceux de sa fille.

Le policier en faisait autant de son côté.

Dans l'allée presque déserte quelques secondes auparavant, il vit se dessiner la silhouette d'un jeune homme d'une élégance correcte et de la plus parfaite distinction.

Ce jeune homme marchait vite et bientôt ne fut plus qu'à huit ou dix pas du banc sur lequel les deux femmes étaient assises.

La pâleur de Germaine parut encore augmenter.

Le nouveau venu ralentit sa marche au moment de dépasser le banc.

Il salua profondément la mère et la fille et continua son chemin.

Jeanne seule répondit à son salut.

Germaine venait de fermer les yeux et poussant un soupir, elle serait tombée à la renverse, si sa mère ne l'eût soutenue en lui passant un bras autour de la taille.

M^{me} de Brueil et Roussillon avaient tout compris.

— Un amour naissant... — pensa l'inspecteur. — La pauvre infirme fait un rêve irréalisable, et ce rêve la tuera...

Jeanne serrait Germaine sur son cœur.

L'enfant revint à elle, et ses yeux égarés interrogèrent l'avenue où le vicomte Raoul de Villiers venait de disparaître.

— Tu viens d'avoir un malaise, ma chérie — murmura Jeanne à son oreille — te trouves-tu mieux?...

— Non... — répondit Germaine d'une voix à peine distincte — je souffre... Rentrons, je t'en prie...

Et, se levant d'un mouvement brusque, elle s'accrocha nerveusement au bras de sa mère.

Elles partirent, et Germaine dut endurer ce supplice de sentir tous les yeux se fixer sur elle, les uns pleins de pitié et les autres railleurs.

Roussillon les regarda s'éloigner.

— Pauvre mère!... Pauvre enfant! — se dit-il.

Et il quitta à son tour le parc Monceau avec la conviction qu'il ne pouvait y avoir rien de commun entre Jeanne de Brueil et la femme qui avait assassiné Albert Fontaine.

Pour lui cette question était élucidée de façon complète ; il n'y avait pas lieu de poursuivre l'enquête de ce côté.

Quoiqu'il eût demandé au chef de la sûreté de mettre à sa disposition Choquet, son collègue, et quelques sous-ordres, pour les recherches dont nous connaissons le but, Roussillon savait qu'en toutes choses on n'est jamais mieux servi que par soi-même.

Certes il avait confiance en Choquet, dont il connaissait l'intelligence et le zèle, mais il se défiait des sous-ordres, sachant par expérience que, dans le personnel de la sûreté, il existe un bon nombre de non-valeurs, braves gens, mais dépourvus de la qualité la plus essentielle dans leur profession, *de flair policier*.

Quand une affaire lui tenait au cœur, il aimait à se rendre compte, par lui-même, des moindres choses.

En quittant le parc Monceau il résolut d'employer le reste de sa journée à visiter quelques-uns des bureaux de placement dont les directeurs exigent la photographie des domestiques des deux sexes qui viennent leur demander un emploi, excellente mesure de prudence qu'un arrêté de la préfecture devrait rendre obligatoire, constituant ainsi à chaque serviteur à gages une carte d'identité.

L'une de ces officines se trouvait dans la rue Saint-Honoré.

Roussillon se dirigea de ce côté.

Il avait en poche une épreuve de la photographie de Lucie Ballard.

Le bureau était au second étage.



LXI

OÙ ROUSSILLON CHERCHE

Sur un des côtés de la porte d'entrée de la maison se trouvait accroché un écusson de tôle peint en rouge, portant à son sommet la mention :

BUREAU DE PLACEMENT AUTORISÉ

Au dessous, de nombreuses bandes de papier blanc, couvertes d'écritures, annonçaient les emplois offerts pour la clientèle de la maison.

L'inspecteur gravit les deux étages.

Dans l'escalier il rencontra un certain nombre de filles ayant quitté les mines de *Sainte-Nitouche* dont elles s'étaient affublées chez le placeur pour *tomber* le bourgeois naïf, et maintenant laissant voir leur véritable nature, parlant haut, riant, criant, gesticulant.

— Joli monde ! — pensa Roussillon, — introduisez donc chez vous une de ces gaillardes-là !...

La spécialité de l'établissement dont nous allons franchir le seuil était le placement des femmes, cuisinières, femmes de chambre, bonnes à tout faire, lingères, etc.

Roussillon entra sans frapper, ainsi que le recommandait un écriteau fixé sur la porte, longea un étroit couloir et se trouva dans une grande pièce garnie de chaises de paille occupées par huit ou dix femmes attendant leur tour de présentation.

Là régnait le décorum le plus impeccable.

Les conversations se bornaient à quelques mots échangés à voix basse.

On aurait pu se croire dans un parloir de couvent, mais Roussillon savait à quoi s'en tenir à ce sujet.

Dans un coin de la pièce, une table de bois blanc.

Sur cette table, un encrier, des plumes et un registre.

Derrière la table, un employé chauve et bedonnant.

— Monsieur désire ? — demanda-t-il en se soulevant.

— Parler à M^{me} la directrice du bureau, — répondit Roussillon.

— Madame est dans son cabinet. — Veuillez frapper à la porte en face.

Roussillon frappa à la porte indiquée.

— Entrez, — cria une voix féminine.

Le policier obéit à cette injonction et entra dans une chambre meublée avec un luxe bourgeois.

Contre les murailles se voyaient des casiers remplis de cartons numérotés.

Une femme d'une cinquantaine d'années, prétentieusement vêtue, trônait derrière un grand bureau ministre encombré de dossiers et de fiches.

C'était la directrice.

En voyant entrer Roussillon elle appela sur ses lèvres son sourire commercial le plus engageant et dit :

— Monsieur vient sans doute me demander une domestique... Monsieur pourra faire son choix parmi tout ce qu'il y a de mieux.

Le policier secoua la tête.

— Non, madame — répliqua-t-il — je viens vous prier de vouloir bien me donner un renseignement.

La placeuse fut désappointée, mais n'en laissa rien voir.

Le visiteur n'était point un client immédiat, mais pouvait devenir un client futur, aussi dit-elle gracieusement :

— Asseyez-vous, monsieur, et expliquez-moi de quelle nature est le renseignement que vous désirez...

L'inspecteur commença :

— Votre maison est très achalandée, madame, je le sais, et très avantageusement connue...

— La plus avantageusement connue de Paris, monsieur... — interrompit la placeuse. — La loyauté et l'intuition de la chose que depuis vingt ans j'apporte dans l'exercice de mes fonctions, désignent ma maison à toute personne prudente, tenant à avoir des domestiques recommandables.

Je m'entoure de renseignements sérieux et j'exige des certificats bien en règle...

Je me donne du mal, mais le succès couronne mes efforts.

J'ai placé plus de *dix mille* bonnes l'année dernière... »

Après avoir ainsi parlé du ton d'un pitre récitant son boniment à la porte d'une roulotte, la placeuse s'arrêta.

— La valeur de votre maison est appréciée, madame — appuya Roussillon, — aussi suis-je certain que vous m'aidez à retrouver la personne que je cherche, si toutefois cette personne a été placée par vous...

— Il s'agit donc d'une domestique?

— Oui, madame...

— Expliquez-vous.

— Vous inscrivez sur un registre *ad hoc* toutes les bonnes placées par vos soins...

— C'est élémentaire, cela, monsieur... et à côté du nom de la servante j'inscris le nom et l'adresse des personnes qui l'ont prise à leur service, ainsi que la date de son entrée dans la maison...

— Alors, madame, soyez assez aimable pour voir si vous trouverez sur vos registres, le nom de Lucie Ballard.

La directrice du bureau de placement prit une physionomie très digne.

— Avant de faire cette recherche, — monsieur, — dit-elle d'un ton un peu pincé, — je dois vous poser une question.

— Laquelle?

— Avez-vous eu à vous plaindre de cette fille?

— Je ne dis pas cela, madame.

J'ai tout simplement besoin de savoir où elle se trouve en ce moment.

— Mais alors, monsieur, à quel titre vous adressez-vous à moi pour être renseigné...

Ce n'est point ici un bureau de police.

— Je le sais d'autant mieux, madame, — répliqua Roussillon en souriant — que c'est la police qui s'adresse à vous pour la renseigner...





La vieille femme longea le quai... (page 431).

LXII

LUCIE BALLARD, N° 420

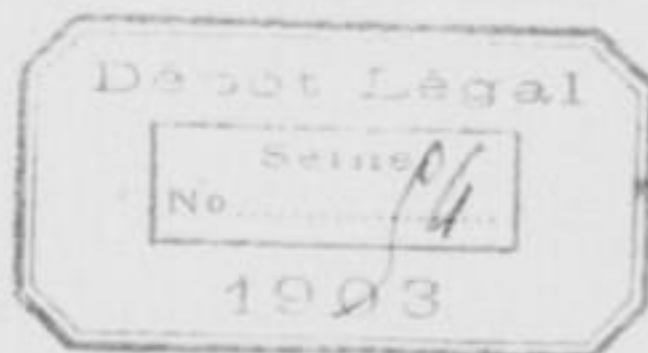
La directrice du bureau de placement salua.

— Alors vous êtes de la police, monsieur... — dit-elle aussitôt.

— Inspecteur de la sûreté, madame — répliqua Roussillon.

LIV. 54. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 54.



— Et vous avez certainement sur vous quelque pièce officielle à l'appui de votre dire...

Roussillon exhiba sa carte d'agent et la mit sous les yeux de la placeuse...

Celle-ci salua de nouveau et attira devant elle un des gros registres placés sur son bureau à portée de sa main...

— Veuillez, monsieur l'inspecteur, me rappeler le nom de la personne dont vous vous occupez... — fit-elle.

— Lucie Ballard.

La directrice chercha la page de son répertoire portant la lettre B, et suivit du doigt, en commençant par le haut, tous les noms qui s'y trouvaient inscrits.

Les deux feuillets *B bis* et *B ter* furent ensuite interrogés et, aux deux tiers du troisième, elle s'arrêta et lut à haute voix :

— *Lucie Ballard n° 420.*

Puis elle ajouta :

— Vous pouvez vous vanter, monsieur l'inspecteur, d'avoir une rude chance, car enfin cette fille pouvait très bien n'avoir jamais été placée par moi... — Vous êtes tombé à pic.

Le numéro 420 qui suit le nom me renvoie à la page 420 d'un autre registre où je trouverai la date du placement et l'adresse des maîtres chez qui la domestique est entrée.

Ce sera l'affaire d'une minute...

La placeuse se leva, prit dans un casier un registre encore plus volumineux que le premier, l'apporta sur son bureau, l'ouvrit et chercha la page indiquée.

En tête de cette page se trouvait l'inscription demandée.

— Voici, monsieur, — dit la placeuse. — Lucie Ballard, vingt-trois ans, entrée comme femme de chambre chez M. Delannoy, entraîneur, à Chantilly (Oise).

Roussillon avait tiré son portefeuille et s'apprêtait à prendre des notes.

— A Chantilly ! — s'écria-t-il stupéfait.

— Oui, monsieur.

— Vous ne vous trompez pas ?

— Aucune erreur n'est admissible.

— A quelle date cette fille est-elle entrée chez ce monsieur Delannoy ?

— Le 27 février 1898.

— Et depuis cette époque Lucie Ballard n'a point changé de maison ?

— Je l'ignore.— Tout ce que je sais, c'est que ce n'est pas moi qui lui ai procuré une autre place.

Si elle était revenue ici se faire inscrire, mon répertoire indiquerait la page du nouveau placement.

Roussillon pensait :

— Cela me paraît impossible ! — Étant en février à Chantilly, elle ne pouvait certainement pas avoir des relations à Saint-Mandé avec ce Louis...

C'est trop loin et les déplacements sont trop compliqués et trop coûteux.

Puis, Roussillon ajouta tout haut :

— N'y aurait-il pas là une homonymie, par hasard ?

— Ce qui veut dire ?

— Un même nom désignant deux personnes différentes. Ce n'est pas un cas très rare...

— A cela je ne peux répondre, mais connaissez-vous de vue la personne en question ?

— Je la connais sans l'avoir jamais vue... J'ai sa photographie.

— Moi aussi. J'exige la photographie de toutes les bonnes que je place, et je la leur fais signer. C'est une garantie pour moi.

— Alors la vérification sera facile... Cherchez votre épreuve. Voici la mienne.

Nous n'aurons qu'à comparer.

Et Roussillon posa sur le bureau le portrait-carte trouvé dans la chambre du domestique Louis à la villa des Fleurs.

La placeuse ouvrit une grande boîte divisée en cases dont chacune portait une des lettres de l'alphabet et elle opéra des fouilles dans la case étiquetée B, cherchant une carte identique à celle exhibée par l'inspecteur.

Il y en avait une cinquantaine.

Toutes lui passèrent sous les yeux.

— Aucune ressemblance... — fit-elle.

— C'est impossible...

— Je vais recommencer...

Et elle examina de nouveau, une par une et minutieusement, toutes les cartes.

La seconde épreuve ne donna pas plus de résultat que la première.

— Toujours rien — fit-elle.

Roussillon fronçait le sourcil.

Sa déconvenue était visible.

— Vous m'avez dit que les cartes étaient signées, n'est-ce pas ? — demanda-t-il tout à coup.

— Oui, monsieur.

— Eh bien ! cherchez du côté des signatures et trouvez celle de Lucie Ballard, conforme à celle-ci...

Et l'inspecteur retournait sa photographie, montrant la dédicace.

La placeuse s'empessa d'obéir en examinant le verso de chaque épreuve

Une douzaine venaient de lui passer entre les doigts.

A la treizième elle s'arrêta.

— Enfin voici ce que nous cherchons ! s'écria-t-elle — *Lucie Ballard*.

Mais, ayant retourné la carte, elle ajouta :

— Ce n'est pas la même femme !

Roussillon saisit la carte.

— Ni la même signature ! — dit-il — qu'est-ce que ça signifie ? De ces deux femmes, quelle est la vraie Lucie Ballard, et quel motif a poussé l'autre à prendre ce nom ? — C'est incompréhensible !

— Pas tant que vous le croyez, monsieur l'inspecteur — répliqua la placeuse — voulez-vous me permettre de vous donner une explication que vous trouverez peut-être admissible...

— Parlez, madame...

— Vous ne connaissez pas, comme moi qui vis au milieu de ces filles depuis trente ans, toutes leurs roueries... tous leurs trucs, comme on dit aujourd'hui...

— Il est certain que vous devez en savoir long — dit Roussillon avec un sourire.

— C'est à donner la chair de poule ! — Et nous avons beau être au courant des tours qu'elles nous jouent et nous tenir sur nos gardes, il arrive encore que nous nous laissons pincer.

Cela vous étonne ?

— Pas du tout.

D'abord, moi, rien ne m'étonne.

— Il saute aux yeux que dans le cas d'aujourd'hui, il y a deux filles placées l'une et l'autre sous le nom de Lucie Ballard, nom qui n'appartient légitimement qu'à l'une des deux.

C'est une chose qui se présente encore assez souvent, et voici de quelle façon :

Une fille a commis quelque méfait dans une maison. Les maîtres, pour s'éviter tout ennui, l'envoient se faire pendre ailleurs, en lui donnant simplement un certificat de présence de telle date à telle date dans la maison qu'elle quitte.

C'est obligatoire, on n'a pas le droit de lui refuser cela, mais, ce qu'on a le droit de ne pas faire, et l'on en use, c'est de ne point parler de son honnêteté, de sa probité, enfin de toutes les qualités qui lui manquent.

Vous comprenez que ça la gêne pour se replacer.

Les bourgeois veulent bien être dupes, mais ils ne veulent pas en avoir l'air.

Avec eux, il faut sauver les apparences, à n'importe quel prix !

Que fait la fille ?

Elle emprunte ou elle vole à une camarade son acte de naissance et des certificats excellents qu'elle va déposer dans un bureau de placement où elle n'est point connue, et où elle se fait inscrire comme la titulaire des pièces empruntées.

On la place sous ce nom d'emprunt ; le tour est joué, et elle recommence jusqu'au jour où un accident, qui peut ne se présenter jamais, fait découvrir le pot-aux-roses...

— C'est juste, murmura Roussillon.

La placeuse reprit.

— Les choses se sont passées ainsi certainement. Vous pourrez voir la Lucie Ballard que ma maison a placée à Chantilly...

— Voulez-vous me confier la photographie de cette femme ? — demanda le policier.

— Je le ferai certainement, monsieur l'inspecteur, pour être utile à la police, si vous voulez bien m'en donner un reçu.

— C'est trop juste, et je vais vous signer le reçu, mais je vous recommande le plus grand silence sur cette affaire.

— La recommandation était inutile...

Je suis discrète par nature et par état, et je mettrai au défi quiconque de me faire dire ce que je veux taire !

— Peut-être viendra-t-on, après moi, de la sûreté vous demander des renseignements.

— Que devrai-je répondre ?

— Que vous avez répondu à l'inspecteur principal en tournée d'informations.

— Le cas échéant, ce sera fait. — Prenez donc cette photographie, monsieur l'inspecteur, et signez-moi le reçu dont j'ai besoin pour ma décharge...

L'échange du reçu contre le portrait-carte fut opéré, et Roussillon, après avoir promis à la placeuse toute la bienveillance de l'administration, se retira le front soucieux.

En quittant le bureau de placement de la rue Saint-Honoré, Roussillon, si grande que fût sa hâte de trouver le mot de l'énigme qui le préoccupait au point de devenir une véritable obsession, depuis qu'il se trouvait entre deux Lucie Ballard, dut se résigner à attendre encore.

Il était trop tard pour mettre à exécution ce jour-là son projet de se rendre à Chantilly.

Avant de regagner son logis de la rue Delambre, il passa à la préfecture afin de s'informer si les recherches faites par Choquet et les agents sous ses ordres, avaient produit quelque chose.

Le chef de la sûreté lui répondit négativement.

Roussillon lui fit part de ses investigations personnelles, et de leur étrange résultat, et fut encouragé par lui à faire le voyage de Chantilly.



LXIII

LA CHIFFONNIÈRE

Le lendemain de cette journée qui lançait l'inspecteur Roussillon sur une piste dont il espérait tirer profit, vers six heures du matin, une femme vêtue d'un costume de couleur indécise, blanchi par des lavages successifs et rapiécé en vingt endroits, suivait le chemin qui longe le canal de Saint-Maurice et aboutit aux écluses du canal mettant en communication le grand bras de la Marne, à Joinville et le grand bassin de Gravelle où les bateaux marchands attendent leur éclusage pour Charenton.

Coiffée d'une marmotte faite d'un vieux mouchoir de coton à carreaux de couleurs voyantes, les cheveux gris tombant en désordre sur le front, le cou entouré d'un fichu de laine tricotée cachant le bas du visage, un sac de toile sur l'épaule, un petit bâton muni d'un crochet à la main, cette femme marchait lentement, inspectant au passage les tas d'immondices placés de distance en distance sur les bords de la route, piquant avec son crochet et glissant dans son sac les objets mis au rebut qui lui semblaient valoir encore quelque chose, si peu que ce fût.

C'était une chiffonnière.

Le chemin, bordé du côté opposé à la Marne par des établissements de marchands de vins, de restaurateurs, par un bureau de poste et de rares maisons particulières, était à peu près désert.

A l'heure matinale où passait cette chiffonnière, les boutiques n'avaient pas encore ouvert leurs portes et les maisons particulières restaient closes.

Clopin, clopant, paraissant marcher avec difficulté, la vieille femme longea le quai jusqu'au pont, sur lequel elle s'engagea, piquant de ci, de là, et fourrant dans son sac quelques loques éparses.

Arrivée au milieu du pont, elle avisa un escalier — dont nous avons parlé déjà, — conduisant sur la berge de halage où venaient aboutir plusieurs chemins.

Sans hésiter, la chiffonnière descendit l'escalier et prit une route traversant l'avenue de l'Île où se trouvait situé le chalet habité par Marguerite Vernon, l'humble maîtresse de Daniel Fontaine, avenue ombragée par des peupliers, des platanes et des acacias, et circulant au milieu des champs cultivés.

La chiffonnière passa devant le chalet de Marguerite.

Là aussi les fenêtres étaient fermées du côté de la route, à l'exception d'une seule, celle de la cuisine, à coup sûr, car on apercevait à l'intérieur de la pièce des rayons chargés d'ustensiles culinaires dont les cuivres brillants tiraient l'œil.

En face du chalet un grand champ de luzerne, entouré de clôtures en treillages.

La chiffonnière chercha vainement une place où l'on vidât les poubelles du chalet et des trois ou quatre habitations voisines.

Elle n'en aperçut aucune et fronça les sourcils.

— On doit cependant jeter les ordures quelque part — grommela-t-elle entre ses dents — et dans les tas de détritux on peut récolter pas mal de renseignements utiles...

Quelques pas plus loin, sous les peupliers, elle trouva ce qu'elle avait cherché vainement devant le chalet, un lot assez volumineux d'immondices.

Elle s'en approcha et, du bout de son crochet, opéra des fouilles, parfaitement inutiles d'ailleurs.

— On n'a pas encore vidé les poubelles ce matin — se dit-elle, soyons patiente...

Posant à côté d'elle son sac et son crochet, elle s'assit sur un tas de pierres faisant face au chalet, fouilla dans la poche de sa robe rapiécée, en tira un mouchoir très propre enveloppant un petit pain et un morceau de fromage de gruyère, défit le paquet et prenant dans une autre poche un minuscule couteau qu'elle ouvrit, se mit à déjeuner de bon appétit.

Pendant une demi-heure la porte du chalet de Marguerite resta close.

Enfin elle s'ouvrit pour laisser passer une petite bonne de vingt à vingt-deux ans, fraîche et souriante, correctement vêtue de noir et portant un tablier d'une blancheur immaculée.

C'était la domestique qui, l'avant-veille, avait apostrophé cavalièrement le muet qui s'était permis de venir amarrer son bateau devant l'escalier de la propriété, et pêcher dans le cours d'eau réservé aux riverains.

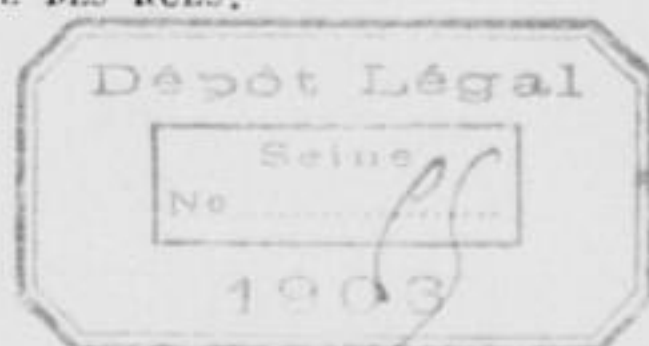


Elle posa la poubelle à ses pieds (page 434).

Elle tenait à la main une poubelle en tôle galvanisée, d'une propreté qui faisait honneur à la bonne tenue de la maison.

Cette petite bonne se dirigea vers l'endroit où la chiffonnière déjeunait et, tout en jetant à celle-ci un regard curieux, elle se prépara à vider sa boîte.

Sur les détritibus contenus dans la poubelle se voyait une paire de bottines de femme en étoffe, dont les bouts étaient élimés.



La chiffonnière continuait à déguster son pain et son fromage.

— Bon appétit, la mère ! — lui dit la jeune fille.

— Merci, mon enfant, — répondit-elle d'une voix qui semblait éraillée par le *vitriol* des assommoirs, un de ces organes qu'on appelle *voix de rogomme*.

— Vous attendez qu'on vide les poubelles pour faire votre *tri*...

— Faut bien gagner sa pauvre vie honnêtement.

— Vous ne devez pas empocher de gros bénéfices avec ce que vous ramassez par ici...

C'est si peu habité, les déchets ne sont pas lourds.

— Un petit peu à droite, un petit peu à gauche, on arrive tout de même à remplir son sac...

— Je ne vous ai jamais vue avant aujourd'hui...

— Il y a cependant pas mal de temps que je passe presque tous les jours...

La petite bonne aimait à causer et n'en trouvait pas l'occasion aussi souvent qu'elle l'aurait voulu.

Pour mieux profiter de celle qui s'offrait, elle posa la poubelle à ses pieds.

— Est-ce que vous allez jeter ça au tas ? — demanda la chiffonnière, en désignant les chaussures placées sur la boîte.

— Oui. — Si elles peuvent vous convenir, profitez-en... — l'étoffe est éraillée au bout des pieds, mais elles sont encore bonnes...

Si madame avait le pied moins petit, j'en aurais fait mes choux gras, mais, pas mèche !... Moi j'ai un grand pied.

Et, tout en parlant, la petite bonne avançait un pied de dimensions peu ordinaires.

La chiffonnière prit les bottines et les examina.

— Mais c'est presque neuf, ça ! — fit-elle au bout d'un instant. — Faut que votre patronne soit rudement gâcheuse pour jeter aux ordures des *ripatons* qu'on pourrait rafistoler très proprement avec un quart d'heure de travail...

— Non, madame n'est pas gâcheuse, elle est même économe, mais ça ne lui conviendrait pas de porter des bottines raccommodées...

— Eh ! bien, moi, je me charge d'user la semelle... — dit la vieille femme. — Elles m'iront comme un gant.

Et elle fit disparaître les chaussures dans son sac.

La jeune bonne se mit à rire et jeta le contenu de sa poubelle sur le tas.

La chiffonnière reprit :

— Dites donc, ma petite, je n'ai pas qu'une corde à mon arc. — Je travaille dans le chiffon et les vieux os, mais je fais aussi la brocante... — Quand on a à vendre, j'achète, et je suis coulante pour le prix... Je paye ce que ça vaut, parole d'honneur ! — Si vous avez quelques frusques à bazarder, donnez-moi la préférence...

— Mais, tout de même... — Vous achetez les robes ?

— Bien sûr... si elles ne sont pas en loques...

— Madame, tout dernièrement, m'en a donné deux qu'elle ne porte plus... Mais, comme j'ai une garde-robe assez bien montée, je n'en ai pas besoin et je m'en déferais volontiers.

— Eh bien, je suis là... — Soie ou laine, les robes ?...

— En sergé noir, démodées, mais très bonnes...

— Faudrait voir ça... — Allons chez vous...

— Ah ! mais non, pas maintenant... — Madame, à cette heure-ci, va et vient dans la maison... — Vous comprenez que j'aime autant que madame ignore si je fais du commerce avec ce qu'elle me donne... — Il faudrait venir quand elle n'est pas là...

Les yeux de la chiffonnière étincelèrent.

— Alors, quand ? — demanda-t-elle.

— Madame va se promener en voiture tous les vendredis. — Venez vendredi prochain.

— A quelle heure ?

— A deux heures.

— Bon.

— Vous sonnerez, — je vous ouvrirai. — Si par hasard madame n'était pas encore sortie, vous attendriez un instant.

— Convenu. — Vous êtes seule domestique dans la maison ?

— Oui. — Il y a bien une femme qui vient deux fois par semaine faire les gros ouvrages, mais elle ne reste que jusqu'à midi...

— Eh bien ! à vendredi !..

— Je compte sur vous, et peut-être bien que je trouverai, d'ici là, quelque chose à bazarder...

La petite bonne reprit sa boîte et rentra au chalet dont elle avait laissé la porte ouverte en sortant.

Restée seule, la chiffonnière se leva, jeta son sac sur son épaule, et, après avoir inspecté du bout de son crochet les ordures

déposées par la servante de Marguerite Vernon, elle s'achemina vers le chemin de halage de la Marne qu'elle suivit jusqu'à l'escalier par lequel nous l'avons vue descendre une heure auparavant : elle gagna le pont, remonta la rue conduisant au passage à niveau du chemin de fer de Vincennes, traversa la voie et s'engagea sur le plateau de Gravelle.

Une demi-heure plus tard elle s'arrêtait en face de la porte de la petite maison louée par M^{me} Chauvin, l'ancienne bouchère, à la veuve Piquelin.

Nos lecteurs ont reconnu depuis longtemps Léa Gaucher.

Léa tira de sa poche une clé, et pénétra dans le jardin minuscule qui entourait l'habitation.

Une fois dans la maison elle retira du sac la paire de bottines provenant de Marguerite Vernon.

— Encore cela ! — fit-elle avec un rire d'une expression diabolique, en regardant les chaussures — C'est le commencement.

Puis dans le placard où étaient accrochés les divers costumes destinés aux travestissements qu'elle jugeait nécessaires pour détourner tous soupçons de sa véritable personnalité, elle plaça les bottines à côté d'un mouchoir festonné.

— Ce mouchoir, c'était celui volé par le pêcheur muet dans le jardin de Marguerite Vernon.

Le pêcheur muet c'était encore Léa Gaucher, horrible protégée, habile à prendre toutes les transformations !

Ceci fait, Léa dépouilla ses vêtements de chiffonnière pour reprendre sa toilette habituelle, quitta la maison dont elle referma soigneusement la porte, et, par le chemin longeant le canal Saint-Maurice, se rendit à Charenton où elle prit le tramway qui la conduisit à la place de la Bastille.

De la Bastille un fiacre la mena rue Léon où nous savons qu'elle avait aussi un domicile dans lequel elle faisait de rares et courtes apparitions.

La bavarde concierge de l'immeuble lui remit une lettre portant le timbre-poste suisse.

Cette lettre, la mère du chanteur des rues Pascal l'attendait

C'était certainement la réponse à celle qu'elle avait adressée en Suisse quelques jours auparavant.

Léa, ayant hâte de prendre connaissance du message, monta dans son logement.

La lettre venait de la mairie de Genthod, canton de Genève, et

contenait l'acte de naissance de Pascal, relevé sur les registres de l'état civil de la commune, et certifié par le maire.

A cet acte demandé par elle, était jointe une lettre du maire lui-même, lui affirmant qu'on continuerait avec soin les recherches dont le but était de découvrir en quel pays s'était réfugié le jeune Pascal, recueilli et élevé par le docteur Daniel Rochet.

— Aucun indice encore !! — murmura-t-elle avec un amer désappointement.

Elle plaça la lettre et l'acte de naissance dans le meuble où nous l'avons vue serrer la première lettre venue de Suisse, et où se trouvait celle de Charles Mercier, le père de Pascal, mort à Nouméa.



LXIV

LES DEUX LUCIE

Nous connaissons trop Roussillon pour admettre un seul instant qu'il ne s'occupât point de suivre avec promptitude les indications qui lui avaient été fournies par la directrice du bureau de placement de la rue Saint-Honoré.

Autorisé par son chef qui désirait autant que lui prouver que le juge d'instruction Roger Blanchard n'était qu'un imbécile dangereux et voulant à tout prix sauver Georges Gauthier, le lendemain matin, muni des renseignements qu'il avait recueillis la veille sur Lucie Ballard, l'inspecteur de la sûreté, à neuf heures cinq minutes, montait dans un train direct à la gare du Nord, et il arrivait à Chantilly un peu avant dix heures.

A l'employé qui reçut son billet, il demanda quel chemin il devait suivre pour arriver à la route de Vineuil où demeurerait M. Delannoy.

On le renseigna, et après une course assez longue il se trouva en face du numéro indiqué.

Il sonna à une petite porte percée dans une muraille assez basse, au-dessus de laquelle on apercevait, parmi des cimes d'arbres, le toit de la maison.

L'aspect était modeste.

L'attente de l'inspecteur fut courte, — la porte s'ouvrit et une jeune servante, en tablier de cuisine, parut sur le seuil.

Roussillon la regarda curieusement et du premier coup d'œil put se convaincre qu'il n'était point du tout en face de la personne qu'il croyait rencontrer là.

— Monsieur demande ? — fit la servante.

— Monsieur Delannoy ?

— C'est bien ici, mais monsieur est absent.

— Va-t-il revenir ?

— Ce soir seulement.

— Madame Delannoy est-elle visible ?

— Oui, monsieur. — Donnez-vous la peine d'entrer...

L'inspecteur entra dans le jardin et la servante referma la porte derrière lui.

— Qui dois-je annoncer à madame? — demanda-t-elle en se dirigeant avec le nouveau venu vers la maison.

— Mon nom n'est pas connu de M^{me} Delannoy... Veuillez lui dire que je viens de Paris exprès, et qu'il s'agit d'une affaire urgente.

— Bien, monsieur.

Entrez au salon, je vais prévenir madame...

Et la jeune bonne ouvrit une porte vitrée, donnant de plain-pied du jardin dans un salon très simple, orné de portraits de chevaux de course, vainqueurs à Chantilly ou en Angleterre.

Le policier pensait :

— Chou blanc ! — Lucie Ballard n'est plus ici... — Pourvu qu'on puisse me donner une piste à suivre...

La femme de l'entraîneur entra, répondit par une inclination de tête au salut du visiteur, et dit :

— Vous désiriez parler à mon mari, monsieur. — Il est absent, mais, si je puis le remplacer, me voici.

De quoi s'agit-il ?

— D'un simple renseignement.

— Au sujet d'un cheval ?

— Non madame... au sujet d'une servante...

— Expliquez-vous, monsieur...

— Vous avez eu à votre service une certaine Lucie Ballard.

— Oui, monsieur... — Elle est restée chez nous quatre mois... Entrée en février elle est partie en mai...

— Renvoyée par vous ?

— Nullement, monsieur... — C'était une brave fille dont je n'avais qu'à me louer et que je regrette...

— Alors, pourquoi vous a-t-elle quittés ?

— Pour se marier...

— Se marier ! ici ?

— Oui, monsieur, avec un jardinier du château...

— Mais, est-ce bien la Lucie Ballard que je cherche ?...

La femme de l'entraîneur sourit :

— Vous devez comprendre — fit-elle — qu'à cela je ne puis répondre.

— C'est ce qui vous trompe, madame. — Vous le pouvez très bien...

— Et, comment ?

Roussillon exhiba son portefeuille, en tira la photographie trouvée dans la chambre de Louis, à la villa des Fleurs et la mit sous les yeux de son interlocutrice.

Celle-ci, après l'avoir regardée, s'écria ;

— Mais ce n'est pas Lucie Ballard, cela, monsieur ! Ce n'est pas la personne qui a été à mon service...

— Alors, est-ce celle-là ? — demanda vivement l'inspecteur en remplaçant la première photographie par celle à lui confiée par la placeuse de la rue Saint-Honoré.

— Oui... oui... c'est bien celle là ? — dit sans la moindre hésitation la jeune femme.

— Vous en êtes certaine ?

— Le doute est impossible, car la ressemblance saute aux yeux !

Mais, monsieur, à quoi tendent donc vos interrogations ?

— A savoir laquelle des deux personnes dont vous avez les portraits dans vos mains est réellement Lucie Ballard...

— La vraie Lucie Ballard est celle qui nous a été envoyée par le bureau de placement de la rue Saint-Honoré...

— Vous le croyez ?

— Je fais mieux que le croire, je l'affirme. J'ai lu son acte de naissance et ses papiers, ses certificats...

— Ne vous a-t-elle pas présenté des actes de l'état civil et des certificats faux ou empruntés ?...

— Non, monsieur, j'en ai la preuve.

— Quelle preuve ?

— Mon mari et moi nous avons assisté à son mariage, à la mairie et à l'église de Chantilly... et même le père et la mère de la mariée étaient venus de leur village tout exprès...

— En effet, madame, ces preuves sont convaincantes.

— Quelle est donc la Lucie Ballard du premier portrait ?

— C'est ce que je ne sais pas encore, mais ce que j'espère bien arriver à savoir.

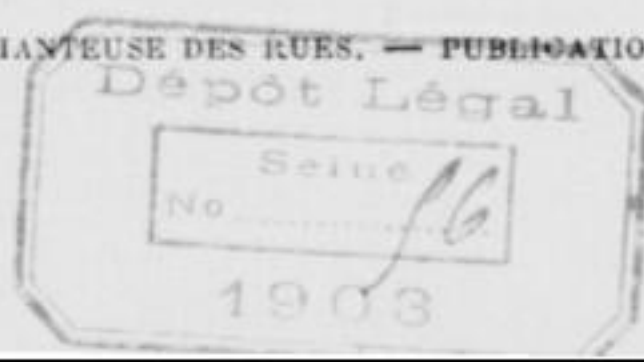
— Est-ce que vous appartenez à la police, monsieur ?

— Inspecteur de la brigade de sûreté, madame.

— Est-ce que Lucie Ballard, que vous cherchez, est accusée d'un crime ?



Il entra dans un restaurant et se fit servir à déjeuner (page 443).



— Nullement, madame, mais on a lieu de supposer qu'elle pourrait peut-être donner des indications utiles sur l'auteur encore inconnu de ce crime.

Roussillon avait repris les deux photographies des mains de la femme de l'entraîneur.

Il ajouta :

— Est-ce qu'après son mariage votre jeune servante a cherché une autre place ?

— Non, monsieur, elle vit dans son ménage et va en journée comme lingère et couturière, dans les maisons où on la demande, car c'est une excellente ouvrière...

Elle ajoute ainsi aux ressources de la communauté, ce qui est utile, car les appointements de son mari sont modestes.

Moi-même je l'emploie quelquefois.

— Ainsi, elle habite Chantilly ?

— Oui, monsieur...

— Je désirerais la voir et causer avec elle... Auriez-vous l'obligeance de me donner son adresse ?...

— Parfaitement... Rue de Chantilly... Je ne me souviens pas du numéro, mais vous demanderez M^{me} Molin... C'est le nom de son mari... Tout le monde la connaît.

L'inspecteur écrivit sur son carnet l'indication qu'on venait de lui donner.

— Je vous remercie, madame, de votre bon accueil — dit-il ensuite — et je vous prie, dans l'intérêt de la justice, de vouloir bien tenir secret le motif de ma visite.

— Vous pouvez y compter, monsieur.

M^{me} Delannoy reconduisit le policier jusqu'à la porte du jardin et rentra chez elle pour se mettre à table.

Roussillon, parti de Paris, l'estomac vide, avait grand besoin d'en faire autant.

Avant de se rendre chez la ci-devant Lucie Ballard, il entra dans un restaurant et se fit servir à déjeuner.

Il ne s'attarda point à table, ayant hâte de savoir d'où jaillirait un rayon lumineux dans cette affaire si prodigieusement embrouillée, puis il gagna la rue de Chantilly et s'informa de la demeure de M^{me} Molin.



LXV

AFFAIRE URGENTE

L'agent de la sûreté Langrune, commandé pour un service de jour par son chef, le sous-inspecteur Choquet, n'était rentré que fort tard à son domicile de la rue de la Ferronnerie, où il avait trouvé chez son concierge la lettre du juge d'instruction Blanchard.

Ces quelques mots, sans explications, lui causèrent une surprise assez vive, et vainement il se mit l'esprit à la torture pour tâcher de deviner ce que le magistrat désirait de lui.

L'agent ne pouvait ignorer ce qui se passait au Palais.

Il était au courant du vent de disgrâce soufflant sur le beau-frère du procureur général, et comme il possédait l'esprit de contradiction au plus haut point, toujours en opposition avec tout le monde, il prenait fait et cause pour Blanchard contre Morisset.

De plus, il pressentait la lutte sourde du chef de la sûreté et de son bras droit, Roussillon, contre le juge d'instruction qu'il proclamait clairvoyant et infailible, uniquement parce que la voix publique affirmait son insuffisance et son entêtement imbécile.

Il se coucha en attendant avec impatience le lendemain, pour savoir ce que lui voulait Blanchard, ce qui, du reste, ne l'empêcha point de dormir.

Le rendez-vous donné par le juge d'instruction, était de neuf à onze heures.

A neuf heures précises Langrune sonnait à la porte de l'appartement de la rue du Bac.

Le magistrat, nous le savons, se trouvait à Paris sans domestique.

Ce fut lui-même, par conséquent, qui vint ouvrir la porte à l'agent de la sûreté.

— Ah ! vous voilà, mon cher monsieur Langrune — dit-il d'un ton tout à la fois familier et protecteur. — Je vous attendais.

Vous êtes exact, c'est très bien.

— Tout retard aurait été sans excuse, puisque monsieur le

juge d'instruction me disait : *affaire urgente !* — répliqua Langrune. — Je n'ai fait que mon devoir en ne perdant pas une minute...

— C'est vrai, mais faire son devoir, au temps où nous vivons, c'est beaucoup... Entrez donc...

Blanchard conduisit l'agent dans son cabinet.

— Nous avons à causer sérieusement et un peu longuement peut-être... — continua-t-il.

— Je suis aux ordres de monsieur le juge d'instruction pour aussi longtemps qu'il aura besoin de moi.

Le beau-frère de Morisset referma la porte et reprit :

— Maintenant, asseyons-nous. Je suis en ce moment seul à Paris, nous n'avons donc point à craindre d'être dérangés ou épiés...

Les deux hommes s'assirent en face l'un de l'autre.

Blanchard s'était fait une physionomie très ouverte, sur laquelle on ne voyait aucune trace de soucis ou de préoccupation.

Langrune se demandait de plus en plus quel serait le sujet d'un entretien qui devait être très *sérieux et long*.

Après avoir *pris un temps* — comme on dit au théâtre — le magistrat commença ainsi :

— En répondant aux questions que je vais vous adresser, mon cher monsieur Langrune, je vous prie d'être d'une franchise absolue, quand même cette franchise devrait vous sembler brutale...

Je connais votre caractère... Je sais que vous êtes un peu frondeur... Peut-être en avez-vous le droit. Je sais aussi que vous ne reculez jamais devant l'expression nette et sincère de votre pensée ; bref, vous ne mâchez pas vos mots et je l'approuve fort. Eh bien ! ne les mâchez pas avec moi.

Quelque blessants qu'ils puissent être, je ne m'en fâcherai point, puisque ce sera de votre part faire acte d'obéissance... Allez-y carrément, et sachez d'avance que vous avez tout à y gagner...

Et Blanchard appuya sur cette dernière phrase, la soulignant en quelque sorte par l'intonation.

Langrune dressa l'oreille, et sans deviner cependant où le magistrat voulait en venir, il se dit :

— Voilà un homme qui a besoin de moi... Ouvrons l'œil, et le bon !

— Vous promettez de me répondre avec une entière franchise, n'est-ce pas ? — reprit Blanchard.

— Oui, monsieur le juge d'instruction, et ça ne me changera pas... J'ai l'habitude de la franchise...

— Vous savez ce qui se passe ?

— A quel sujet ?

— Au mien.

— Je sais que le procureur général, votre beau-frère, vous applique sur la nuque un coup de gourdin dont vous vous relèverez difficilement.

— C'est l'avis général ?

— Oui.

— Est-ce aussi le vôtre ?

— Le mien est qu'il vous faudra une adresse de tout premier ordre pour riposter du tac au tac, et vous retrouver d'aplomb sur vos jambes...

— Je tâcherai de riposter.

— Et comment ?

— Nous parlerons de cela tout à l'heure... Monsieur Langrune, vous êtes un homme d'une remarquable intelligence...

— Monsieur le juge d'instruction est trop indulgent...

— Je dis ce que je pense. A plusieurs reprises, en maintes occasions, j'ai pu constater que vous aviez un sens très droit, et que vous jugiez sainement les choses.

— J'écoute la voix de ma conscience, et je m'en trouve bien, voilà tout...

— Vous êtes au courant du haut fait de mon beau-frère, demandant la revision du procès de Georges Gauthier, revision que celui-ci, frappé de folie, n'a pu demander lui-même ?

— Oui, très au courant.

— Eh bien, que pensez-vous de cet acte ?

— Moi, personnellement ?

— Oui.

— Vous m'autorisez à m'exprimer librement sur le compte de M. le procureur général ?

— Eh oui ! cent fois oui !

— Donc, je pense que votre beau-frère n'agit pas en bon parent, il s'en faut ! Il vous joue là un véritable tour de coquin ! Il se fiche de vous, de votre position comme de la lune rousse de l'année dernière !

Se grandir à tout prix, voilà son objectif, et il a eu la chance de

trouver près de lui, pour l'aider à se bâtir un pedestal, des gens qui sont vos ennemis et qui le servent afin de vous nuire.

— Quels sont ces gens ?

— A cette question je ne puis répondre. Je ne suis pas un dénonciateur.

— Eh bien, je vais vous les nommer, moi ! Et quand vous verrez que je les connais, vos scrupules n'auront plus de raison d'être.

— J'en conviens.

— C'est le chef de la sûreté et son bras droit, l'inspecteur André Roussillon...

C'est d'eux que vous vouliez parler, n'est-ce pas ?

— Oui, le chef et Roussillon. Ils sont bien faits l'un pour l'autre. Ils se ressemblent par la suffisance et l'infatuation d'eux-mêmes ! Ils se croient infaillibles ! Chacune de leurs paroles est parole d'évangile, et quiconque ose se permettre de les contredire devient par cela même un ennemi pour eux !

Ce sont eux qui ont levé le lièvre de la revision du jugement, et mis cette ridicule turlutaine dans la faible tête du procureur général. Ils lui fournissent des arguments que, livré à lui-même, il lui serait impossible de trouver...

— On parle de faits nouveaux...

— Parbleu ! Le chef et Roussillon sont assez roublards pour en fabriquer...

— On parle d'un témoin très important... d'une déposition écrite...

— Pas difficile à trouver des gens qui, moyennant finances, signeront toutes les dépositions qu'il vous plaira de leur demander !

Voulez-vous que je vous en amène une demi-douzaine d'ici à ce soir ? Mais, de produire des témoins de fantaisie, à fournir un coupable qui n'existe pas, le véritable assassin ayant été condamné, il y a loin...

On cassera le premier jugement... On jugera cet imaginaire meurtrier qui ne pourra se défendre et pour cause ! On se basera sur les dépositions de faux témoins qu'on acceptera pour véritables, on acquittera le condamné fou, et le tour sera joué ! Passez, muscade ! M. le procureur général sortira de là avec tous les honneurs de la guerre et vous serez écrasé sous son triomphe...

— Vous dites qu'ils n'auront pas un nouveau coupable à présenter au tribunal et au jury...

— Je l'ai dit et je le maintiens.

Tant qu'on veut des gens qui se parjurent pour la somme plus ou moins forte, on trouve, mais quand il s'agit de se faire couper le cou ou expédier à la *Nouvelle*, plus personne.

— On affirme avoir vu une femme frapper Albert Fontaine...

— Du mélo de l'Ambigu combiné par Roussillon!... C'est à faire hausser les épaules à tout homme de bon sens!

Moi aussi, j'ai suivi l'enquête de cette affaire; j'y ai été mêlé. Vous avez eu un rapport de moi entre les mains. Je suis sûr de ne point m'être trompé... Georges Gauthier a parfaitement *suriné* son ami le banquier... Sa femme est riche, elle mettra le prix aux témoignages, mais leur fait nouveau n'est qu'une blague!

— Et vous pensez cependant qu'ils réussiront.

— Parbleu! A notre époque, quand on a de l'argent et qu'on ne l'épargne pas, on réussit toujours!

— Admettons un instant que le *fait nouveau* soit vrai...

— Ce n'est pas admissible...

— Admettons-le pourtant.

— Soit! Moi, je veux bien...

— Supposons que réellement Albert Fontaine a été assassiné par une femme, que toutes les preuves qu'on a réunies ou qu'on cherche à réunir sont de bon aloi...

— Mais votre instruction?... — interrompit Langrune.

— Admettons que j'aie fait fausse route... — continua Blanchard. — Admettons qu'il soit prouvé que les enquêtes de Roussillon étaient logiques et marchaient au but, et qu'elles ont atteint ce but — qu'arriverait-il?

Langrune suivait avec une attention profonde les paroles du juge d'instruction qui, tout en parlant, s'animait, et dont le visage exprimait une violente émotion.

L'agent resta silencieux.

Ce mutisme énerva Blanchard.

— Voyons, parlez! — fit-il avec impatience. — Pourquoi ne répondez-vous pas à la question que je vous pose?

— Parce que je suis embarrassé pour répondre...

— D'où vient cet embarras?

— Je crains de vous froisser.

Le magistrat haussa les épaules.

— Ne vous ai-je pas dit — s'écria-t-il — que ce que j'attendais de vous, c'était la vérité... la vérité toute nue... la vérité brutale?...

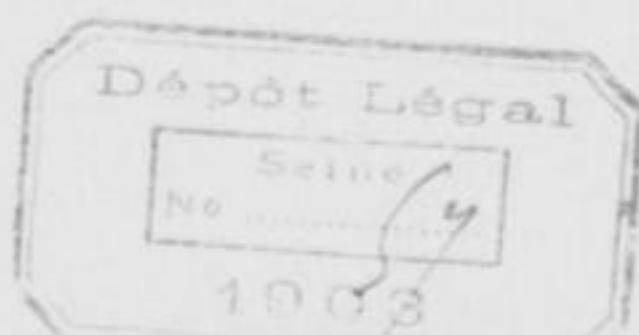


Vous contenteriez-vous de deux cents francs par mois?... (page 451).

— Eh bien, si ce que vous avez voulu me faire admettre se réalisait, ce serait un désastre pour vous ! Vos ennemis — et ils sont nombreux — provoqueraient un scandale effroyable dont votre beau-frère serait heureux de profiter... Il ne s'agirait plus d'un blâme anodin, mais d'une clameur générale, assourdissante qui vous obligerait à démissionner. Et vous n'auriez personne pour vous...

LIV. 57. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 57.



Un magistrat qui, par une instruction mal conduite, fait condamner un innocent, a tout le monde à dos ! Bref, ce serait un effondrement.

Vous vouliez la vérité, la voilà...

— Je vous ai dit que j'essayerais d'éviter le coup qui me menace, — répliqua Blanchard.

— La lutte est difficile et le succès douteux quand on est seul contre plusieurs.

Vous n'êtes pas aimé.

Votre beau-frère a l'oreille du ministre de la justice dont il convoite sournoisement le portefeuille...

Le chef de la sûreté rêve de remplacer le préfet de police... Roussillon voudrait être chef de la sûreté.

Je lis dans le jeu de ces trois gaillards-là... Avec une pareille meute à vos trousses il vous sera difficile de vous en tirer...

— Peut-être, — dit Blanchard en regardant fixement Langrune.

— Hum ! — fit l'agent. — Quelles sont vos armes ? Sur quoi et sur qui comptez-vous ?

— Sur vous !

Langrune tressaillit.

— Sur moi ? — répéta-t-il.

— Oui, et mes armes seront celles que vous me donnerez.

Après un silence de quelques secondes, le magistrat continua, d'une voix insinuante :

— Voyons, mon ami, rappelez vos souvenirs.

A diverses reprises, nous avons eu, dans mon cabinet du Palais, des entretiens qui m'ont laissé l'impression que vous aviez à vous plaindre de la sûreté.

— Je ne m'en suis jamais caché.

— Malgré toute votre intelligence, malgré de nombreuses preuves d'habileté et de dévouement, on n'a pas su reconnaître les qualités dont vous étiez doué, et vos efforts pour mériter l'attention et l'estime de vos chefs.

Mes ennemis étaient aussi les vôtres, et j'ai cru comprendre, qu'écœuré par des injustices et des passe-droits, vous ne seriez pas éloigné de dire adieu à la préfecture.

— Je l'aurais déjà fait si j'avais trouvé ailleurs un emploi me permettant de vivre... Mais les places sont rares, et accaparées

d'ailleurs par des jeunes gens qui savent à peine se conduire, mais que des gens influents pistonnent.

— Vous seriez alors dans les mêmes dispositions, si l'on vous offrait une place sérieuse, assurant votre avenir ?

Langrune était trop malin pour ne pas comprendre ce que voulait dire Blanchard.

Le beau-frère du procureur général songeait à faire de lui son complice, pour quelque ténébreuse tentative, cela sautait aux yeux.

Donc on allait lui proposer une affaire.

Il se tint sur ses gardes.

Avant tout il fallait savoir quel rôle on lui destinait dans cette complicité qu'il pressentait.

Une réponse prudente à la question qui venait de lui être adressée, s'imposait.

— Certes — dit-il après un temps — je quitterais volontiers ma situation actuelle, un poste dangereux qui ne m'a jamais valu que des rebuffades et des injustices, mais enfin qui me permet de vivre tant bien que mal...

Il faudrait donc que l'avenir me soit assuré d'une façon vraiment sérieuse par le nouvel emploi qu'on me proposerait.

Il faudrait, en outre, que les appointements soient honorables...

— Vous gagnez par mois ?

— Une misère... Cent soixante-dix francs.

— Quelle somme désireriez-vous toucher mensuellement pour vivre heureux ?

— J'ai des goûts simples... Je suis seul... ni femme ni enfants... Dix francs par jour me suffiraient amplement...

— C'est-à-dire trois cents francs par mois... Ce qui, au taux actuel de l'intérêt de l'argent, représente un capital de cent vingt mille francs ..

— Parfaitement.

— Si vous trouviez une place de gérant d'une propriété en province, où vous auriez le logement, le chauffage, l'éclairage et droit aux fruits et aux légumes, vous contenteriez-vous de deux cents francs par mois ?...

— Non.

— Comment, cette somme ne vous suffirait pas ?

— Vous allez le comprendre...

Je sais ce que coûte la vie, même à la campagne. Etant gar-

çon, je serais obligé de prendre une servante pour soigner mon *fourbi* et me faire la cuisine. Deux bouches à nourrir, sans compter les gages. Et puis, je vous le dis franchement, la vie à la campagne ne me tente pas beaucoup. Ça devient vite monotone...

Voyons, monsieur Blanchard, à quoi bon tourner autour du pot comme vous le faites... Parlez-moi carrément ou plutôt intervertissons les rôles... Vous m'avez questionné, et j'ai répondu en toute franchise. Permettez-moi de vous questionner à mon tour...

— Questionnez.

— Vous devez bien penser, puisque vous m'accordez une certaine dose d'intelligence, que je vous devine.

Vous avez besoin de mon aide.

— Je vous l'ai dit.

— Oui, mais avant de fixer le prix de cette aide, il faudrait d'abord savoir quel sera mon rôle, quelles responsabilités j'aurai à encourir...

Quand vous m'aurez expliqué cela très clairement, je vous dirai, s'il y a lieu : « *Je suis votre homme !* » Vous pourrez alors compter sur moi, et nous agiterons la question des honoraires...

— Et si vous n'acceptez pas ?

— Ce qui sera entré par l'oreille droite sortira par l'oreille gauche !



LXVI

DEUX FRANCHES CANAILLES

Blanchard se recueillit pendant quelques secondes.

Enfin, il commença :

— En admettant que le pourvoi du procureur général soit admis ..

— Il le sera, — murmura Langrune.

Sans paraître avoir entendu l'interruption, le magistrat poursuivit :

— Après la notification du pourvoi, la cour, réunie en chambre du conseil, statuera...

— Elle statuera dans le sens de l'affirmative, — interrompit de nouveau l'agent.

— Si aux preuves morales que possède déjà mon beau-frère s'ajoutent des preuves matérielles, oui...

— Votre beau-frère est bien en cour... Il lui faut une victime pour atteindre son but, et vous êtes désigné.

A la cour de cassation il a des partisans dévoués, qui se contenteront au besoin de preuves morales, pour voter le renvoi de l'affaire devant une autre juridiction.

— Les juges sont d'honnêtes gens, mon cher Langrune.

— Soit ! Mais toujours prêts à servir l'homme dont ils constatent l'influence grandissante... Je vous répète qu'ils se contenteront des preuves morales, et que l'affaire sera remise aux mains d'un nouveau juge d'instruction...

— Les preuves morales ne suffiront peut-être pas à ce juge ; mais il aura des preuves matérielles.

— Elles existent donc ? — s'écria Langrune.

— Elles existent.

— Vous en êtes certain ?

— Absolument certain... Je connais les noms des témoins qui pourront mettre la justice sur la piste des véritables assassins...

— Les noms ! Vous connaissez des noms !

— J'en connais trois.

Celui de l'homme qui a vu commettre le crime et ceux des gens en état de fournir le signalement et peut-être le nom de la meurtrière ..

— Alors, ce fait nouveau, que je traitais d'absurde invention, serait vrai !...

— Malheureusement trop vrai !

— Et la sûreté a mission de chercher ces gens-là ?...

— Roussillon a juré de les trouver.

Incapable de conserver son sang-froid, Langrune frappa du pied avec colère.

— Toujours ce Roussillon ! — fit-il d'une voix étranglée en tirant de sa poche son carnet d'agent.

Il l'ouvrit.

— Trois noms ! — ajouta-t-il — vous m'avez dit trois noms ?

— Oui.

— Lesquels ?

— Celui de l'homme qui affirme avoir été témoin du crime, et qui a écrit et signé sa déclaration.

— Ce nom ?

— Le juge d'instruction avait pris sur son bureau le calepin où il avait écrit au crayon les noms prononcés devant lui par Morisset.

Il lut à haute voix :

— *Pascal*.

— Pascal quoi ? Pascal qui ? — fit violemment le policier.

— Je ne connais que ce nom-là...

— C'est peu... Enfin, il faut se contenter de ce qu'on a...

Et Langrune l'inscrivit sur son carnet.

— Un autre, — demanda-t-il.

— *Louis*.

— Louis ! Encore un prénom !

— C'est celui du valet de chambre de Georges Gauthier, ayant quitté sa place quelque temps avant le crime...

— Et on ignore son nom de famille ?

— Oui.

Langrune feuilletait son carnet et consultait les notes qui couvraient plusieurs pages.

— Ce nom de Louis, — fit-il au bout d'un instant — n'a-t-il pas

été prononcé dès le début de l'enquête sur le crime de l'avenue Daumesnil ?

— Parfaitement. C'est celui qui signait la lettre contenue dans le portefeuille d'Albert Fontaine, et qu'on croyait lui avoir été adressée.

— Était-ce donc une erreur ?

— Oui.

— Quel était le véritable destinataire ?

— Georges Gauthier.

— Qui le prouve ?

— L'enveloppe, retrouvée dans la corbeille placée dans la chambre du sculpteur auprès de son bureau.

— Ah ! ah ! — grommela l'agent — c'est Roussillon qui a déniché cela.

— C'est lui.

— Preuve qu'il se livre à une contre-enquête.

— Il n'en fait point mystère.

— Et le troisième nom ?

— *Lucie Ballard*.

Langrune sursauta.

— Lucie Ballard ! — répéta-t-il.

— Oui. Une femme dont on a trouvé le portrait-carte, avec une dédicace signée, dans la chambre de ce Louis, en même temps qu'une épingle à cheveux, absolument semblable à celle ramassée auprès du cadavre d'Albert Fontaine, en même temps que le bouton de manchette accusateur...

— Vous avez vu la photographie de cette femme ?

— Oui, mon beau-frère me l'a montrée.

— Ressemblait-elle à celle-ci ? — demanda Langrune en plaçant sous les yeux de Blanchard une épreuve que son chef Choquet lui avait remise en le lançant, ainsi que plusieurs agents sous ses ordres, à la recherche de Lucie Ballard.

Le juge d'instruction la reconnut du premier coup d'œil.

— Oui, c'est bien elle ! — fit-il avec une surprise facile à comprendre — comment ce portrait se trouve-t-il entre vos mains ?

— Mon chef direct, le sous-inspecteur, a reçu l'ordre de rechercher cette femme, mais on s'est bien gardé de nous dire pourquoi.

C'est encore un coup de Jarnac de ce Roussillon.

Mais — ajouta Langrune — quel rapport la susdite Lucie Ballard aurait-elle avec l'affaire?

Le savez-vous?

— Elle a pénétré dans la chambre de Louis et elle avait des relations intimes avec lui; c'est prouvé par la dédicace du portrait. Elle a donc pu soustraire, dans la chambre de Georges Gauthier, le bouton de manchette, et prendre dans l'atelier le ciseau du sculpteur qui a servi à commettre le crime...

— Ce crime, est-ce elle qui l'a commis?

— Si elle n'en est pas l'auteur, elle doit être au moins complice.

— Suffit! — dit Langrune d'un ton bref — je comprends le rôle que vous voulez me faire jouer... le secours que vous attendez de moi...

On creuse une mine pour vous faire sauter, il faut creuser une contre-mine pour faire sauter vos adversaires, ce qu'on appelle à la guerre : *donner le camouflet*! — j'aime cette expression pittoresque! — il faut que les preuves matérielles qu'on cherche, qu'on veut trouver, disparaissent... il faut enfin que Roussillon et votre beau-frère en soient réduits à leurs preuves morales, ce qui atténuerait dans de grandes proportions la responsabilité du premier magistrat instructeur et rendrait son erreur parfaitement excusable, en admettant même qu'il y ait erreur, ce qu'on pourrait toujours contester...

J'ai bien compris, n'est-ce pas?

— Oui. Parfaitement! — répondit Blanchard.

Langrune reprit :

— Mais des témoins aussi dangereux, des ennemis aussi menaçants ne sont pas commodes à faire disparaître...

— Ne peut-on acheter leur silence?

— Ce serait une duperie.

— Pourquoi?

— Oh! c'est bien simple...

S'ils sont à vendre, ce sont des gredins...

Vous êtes d'accord avec moi sur ce point.

— Certes!

— Donc, après avoir touché d'un côté la forte somme pour se taire, ils parleraient quand même, dans l'espoir de toucher la forte somme d'un autre côté...



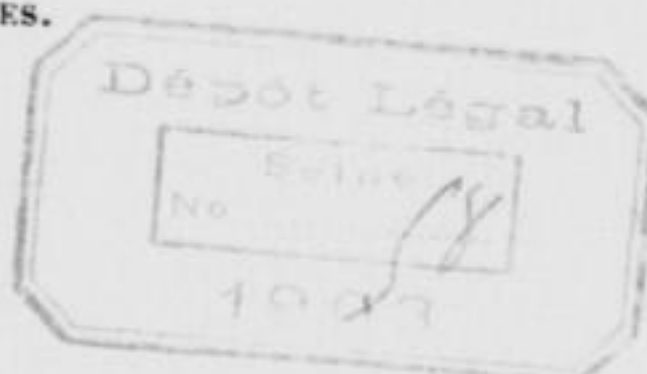
Lucie restait debout devant lui, attendant qu'il la questionnât... (page 461).

— Êtes-vous homme à tout oser? — demanda le magistrat après un silence.

— Cela dépend.

— De quoi?...

— Du danger à courir et de la rémunération du service rendu... Si je suis obligé d'employer des moyens violents, cela vaudra cher...



Êtes-vous homme à payer sans marchander ?

— Oui.

— Alors nous pourrons nous entendre... Vous subviendrez d'abord aux frais de la guerre...

Quoique je reste à la sûreté pour surveiller Roussillon, ce ne sont pas mes maigres appointements qui me fourniraient des moyens d'action.

— Combien vous faudra-t-il ?

— Cinq mille francs.

Blanchard poussa un soupir, mais répondit sans hésiter :

— Je vous donnerai cinq mille francs.

— Ce point-là étant accepté, il reste à débattre l'autre, le plus sérieux pour moi.

C'est peut-être ma vie que je vais jouer dans cette affaire-là. Dans tous les cas, c'est ma carrière brisée... J'éprouve donc l'impérieux besoin d'assurer la sécurité de mon avenir...

Je vous ai dit que trois mille six cents livres de rentes me suffiraient. Comment me constituerez-vous cette rente ?

— Cent vingt mille francs de capital ! C'est un gros chiffre, cela ! — murmura Blanchard.

Langrune haussa les épaules.

— Un gros chiffre ! — répéta-t-il. — Pour atténuer votre maladie de magistrat instructeur, pour sauvegarder à la fois votre situation et votre amour-propre, entraver enfin le triomphe de votre beau-frère, il me semble que je pose un chiffre bien modeste !

— En viager, alors ?

— Vous n'y songez pas !... Rien ne serait plus dangereux pour nous !

— Dangereux ?

— Sans doute. Ce serait trahir le secret de notre alliance, secret qui doit être inviolable...

On voudrait savoir à quel titre, pour quel mystérieux service rendu, le juge d'instruction Blanchard sert une rente à l'agent de la sûreté Langrune, et l'on finirait par le découvrir.

Voyez-vous d'ici le scandale ! Il serait pire que celui que nous voulons éviter.

Est-ce vrai cela ?

— C'est vrai. Comment donc faire ?

— Vous avez un banquier ?

— Sans doute.

— Eh bien ! le plus simple sera de me donner un chèque au porteur et à vue de cent vingt mille francs sur ce banquier... J'irai le toucher, et tout sera dit.

Blanchard restait songeur.

Langrune devina la pensée qui traversait son cerveau.

— Vous hésitez... — fit-il avec une ironie qu'il ne prenait pas la peine de dissimuler — vous vous dites : « Signer un chèque... donner d'avance une grosse somme sans savoir si on réussira... sans savoir même si le bénéficiaire de cette somme s'occupera loyalement de la gagner... »

Blanchard fit un geste vague.

L'agent se leva.

— Pour répondre à votre pensée, à votre hésitation, je ne puis vous dire que ceci : Chassez toute défiance... je ne suis pas un vulgaire filou. J'accomplirai honnêtement une œuvre malhonnête !

J'y crèverai s'il le faut, mais je servirai consciencieusement vos projets, moins pour palper la récompense pécuniaire que pour me venger personnellement de Roussillon, le meneur de la conspiration ourdie contre moi !...

La bonne foi du policier était évidente ; elle éclatait dans son accent, elle se lisait dans son regard.

Blanchard se sentit convaincu.

Il se leva à son tour.

— Revenez ce soir, — dit-il.

— A quelle heure ?

— A huit heures.

— Alors, nous sommes d'accord ?

— Oui. Vous aurez ce que vous demandez, et nous dresserons ensemble notre plan de bataille.

— A ce soir, monsieur le juge d'instruction .. — dit le policier, dont le visage resta calme, malgré la joie intense qu'il éprouvait.

Se venger et s'enrichir à la fois ! Quelle aubaine inespérée !

Blanchard le reconduisit jusqu'au seuil de son appartement.



LXVII

PAULINE LEROUX

La maison qu'habitait Lucie Ballard, devenue M^{me} Molin, était un immeuble de bonne apparence, mais n'avait pas de concierge, ainsi que cela est fréquent dans les maisons de province.

Roussillon se renseigna auprès d'un boutiquier du rez-de-chaussée et monta au quatrième étage où le ménage occupait un très modeste logement.

Lucie mettait de l'ordre dans son intérieur quand elle entendit frapper à la porte du logement.

Elle alla ouvrir et se trouva, non sans surprise, en face d'un visage inconnu.

— Vous demandez, monsieur ? — dit-elle.

— Madame Molin.

— C'est moi, monsieur...

— Eh bien ! madame, c'est à vous que je désire parler.

— Entrez, monsieur :

Elle s'effaça pour le laisser pénétrer dans la première pièce et reprit, après avoir refermé la porte :

— Que désirez-vous de moi, monsieur ?

— Avant de vous questionner — répliqua Roussillon — et pour que mes questions ne vous semblent point étranges et indiscretes je vais, madame, vous faire connaître mon nom et ma qualité.

Ce début produisit un certain trouble chez la jeune femme, et ce fut d'une voix un peu tremblante qu'elle dit :

— Parlez, monsieur...

— Je me nomme Roussillon, et je suis inspecteur de la police de sûreté.

Quoique Lucie n'eut à se reprocher aucun acte coupable, elle le croyait du moins — elle tressaillit et sentit un petit frisson passer sur sa chair.

Le mot police produit toujours une impression désagréable même chez les personnes les plus foncièrement honnêtes...

On n'aime pas voir intervenir dans son existence les gens qui en font partie.

— Mais je n'ai rien à démêler avec la police, monsieur ! — s'écria-t-elle, les lèvres blanches.

Roussillon ne voulut point l'effaroucher davantage, et reprit vivement :

— J'en suis convaincu, madame, aussi je ne viens auprès de vous que pour prendre quelques renseignements...

Lucie se sentit un peu rassurée quoique son étonnement ne diminuât point.

— Des renseignements ! — répéta-t-elle — vous venez me demander des renseignements ?

— Oui.

— Si je puis vous les donner, je le ferai bien volontiers, quoique je ne devine pas.

Prenez la peine de vous asseoir.

En même temps elle avançait une chaise.

Roussillon s'assit, tira son portefeuille et consulta les notes prises chez M^{me} Delannoy.

Lucie restait debout devant lui, attendant qu'il la questionnât :
Il débuta ainsi.

— L'année dernière vous vous êtes fait inscrire dans un bureau de la rue Saint-Honoré pour vous placer comme femme de chambre...

Ce préambule intrigua considérablement la jeune femme...

— Oui, monsieur — répondit-elle.

— Deux mois après, on vous procurait un emploi chez M^{me} Delannoy.

— Oui, monsieur, et j'ai quitté ma place pour me marier...

— Je sais cela...

— Alors, pourquoi me le demandez-vous ?...

L'inspecteur poursuivit :

— Le bureau de placement de la rue Saint-Honoré est-il le seul où vous vous soyez fait inscrire ?

— Oui monsieur.

— De quelle maison sortiez-vous ?

— J'étais chez M^{me} la comtesse de Lannion, rue de Sèvres. J'y suis restée trois ans.

C'est la seule place que j'ai faite à Paris depuis mon départ de Bléré, mon pays d'origine, où se trouvent encore mes parents...

M. le comte de Lannion étant mort, madame s'est retirée dans sa famille en province et a dû se séparer de moi après m'avoir donné un bon certificat...

J'en ai un également de M^{me} Delannoy et je crois n'avoir rien fait qui autorise la police à s'occuper de moi.

— J'en suis convaincu...

— Alors, pourquoi votre visite?... Pourquoi ces questions ?

— Elles s'adressent à vous, mais elles visent une autre personne...

— Je ne comprends pas...

— Vous comprendrez dans un instant.

En quittant la demeure de M^{me} de Lannion et jusqu'à votre entrée chez M^{me} de Delannoy, où êtes-vous allée ?

— Loger dans un hôtel garni.

— A quoi vous occupiez-vous ?

— Je travaillais chez moi à mettre mes affaires en ordre, et j'allais au bureau presser la placeuse de s'occuper de moi...

— Où preniez-vous vos repas ?

— Dans un petit restaurant de la rue de l'Arbre-Sec où se réunissaient plusieurs bonnes inscrites au même bureau que moi.

— Très bien, et, pendant les heures que vous passiez, soit au bureau, soit au restaurant, n'avez-vous pas contracté aucune liaison ?

Lucie pinça les lèvres.

— De quelle liaison voulez-vous parler, monsieur ? — demandait-elle.

— Parmi ces jeunes filles et ces jeunes femmes, attendant comme vous un emploi, n'en est-il aucune avec laquelle vous ayez eu des rapports plus fréquents et plus sympathiques qu'avec les autres ?

— Si, monsieur... Une pauvre jeune femme qui venait de perdre son mari et qui logeait dans le même hôtel que moi. Nous étions porte à porte... Nous allions prendre nos repas ensemble.

— Elle cherchait une place ?...

— Pas à ce moment-là... Elle désirait travailler chez elle, mais l'ouvrage venant à manquer, elle a pris le parti de se placer...

— Vous la nommiez ?

— Pauline Leroux.

— Était-ce bien son vrai nom ?

— J'en suis convaincue. Pourquoi m'aurait-elle trompée... Je la traitais en amie...

Ayant un peu d'argent d'avance, j'ai pu lui rendre quelques petits services...

Tandis que Lucie parlait, Roussillon avait pris dans son portefeuille une des deux photographies qui s'y trouvaient.

Il la présenta à la jeune femme.

— Ce portrait n'est-il pas celui de votre amie Pauline Leroux? — demanda-t-il.

— Oui, monsieur, — s'écria Lucie avec un étonnement manifeste.

— Alors, pouvez-vous m'expliquer la signature qui se trouve derrière cette carte, au bas de la dédicace très significative, à un certain M. Louis, son amant à coup sûr?

Et le policier présentait le verso de la photographie à M^{me} Molin qui lut, avec stupeur, le nom de Lucie Ballard.

— Mais ce n'est pas moi qui ai écrit et signé cela!! — s'écria-t-elle indignée.

— Je le sais parbleu bien, puisque ce n'est pas votre portrait! — répliqua Roussillon — mais cherchons ensemble pour quelle raison cette prétendue Pauline Leroux signait votre nom au lieu du sien...

— Je ne sais pas, moi... je ne peux pas savoir... — murmura Lucie prête à pleurer...

— Ne vous désolez pas... Je vais essayer de vous mettre sur la voie...

— Oh! oui, monsieur, essayez, car ce mystère incompréhensible me fait peur.

— J'ai étudié les mœurs des gens de maison. Je les connais à fond — commença Roussillon. — Beaucoup sont probes, honnêtes et fidèles... Je me plais même à croire que c'est une grande majorité, mais il y a aussi bon nombre de ces serviteurs à qui ces qualités font absolument défaut, qui n'ont aucuns scrupules et pour qui tous les moyens sont bons quand il s'agit d'arriver à leur but...

— Oh! cela, c'est bien vrai, monsieur!! — interrompit Lucie — et quoique je ne sois point restée très longtemps en service, j'en ai connu pas mal qui ne valaient pas cher!

— Tout à l'heure vous m'avez dit que cette Pauline Leroux ne voulait point d'abord se placer, et que, plus tard, elle s'y était décidée.

— Oui, monsieur...

— Quand a-t-elle pris cette décision?

— Peu de jours avant mon départ de l'hôtel où elle logeait comme moi... une semaine à peu près...

La jeune femme s'interrompit et, poussant une exclamation, reprit :

— Ah! mon Dieu, je me souviens.

— Je crois que je devine — dit le policier en souriant. — Pauline Leroux n'avait ni papiers, ni certificats et vous lui avez prêté les vôtres pour se faire inscrire dans un bureau...

Est-ce que je me trompe?

— Non, non monsieur, vous ne vous trompez pas!... C'est parfaitement ça!...

— Ah! — pensa Roussillon triomphant — je tiens la piste!

Puis, tout haut :

— Mais comment, malheureuse enfant, avez-vous commis une imprudence dont les conséquences pouvaient devenir très graves pour vous?

— Dans le premier moment je n'ai pas réfléchi et la chose m'a paru toute simple...

Plus tard, je l'ai regretté, mais l'imprudence était commise...

— Comment avez-vous été amenée à commettre cette imprudence?

— Quand Pauline me parla de sa détermination, je l'engageai à se faire inscrire au même bureau que moi... Elle me répondit qu'elle en connaissait un autre par qui plusieurs de ses amies avaient été placées, et qu'elle préférait celui-là.

Elle me quitta pour s'y rendre, — continua Lucie. — Une heure après elle rentrait tout en pleurs et m'expliqua la cause de son chagrin...

On lui demandait de produire son acte de mariage, l'acte de décès de son mari, un certificat du maire de la localité qu'elle avait habitée depuis son veuvage.

Ces pièces, elle ne les avait pas et, possédant à peine de quoi vivre, elle allait être obligée de faire, pour se les procurer, des dépenses qui la mettraient tout à fait à bout. De plus cela prendrait du temps, et elle n'en avait point à perdre.,.

Bref, elle se désolait, cela faisait peine à voir.

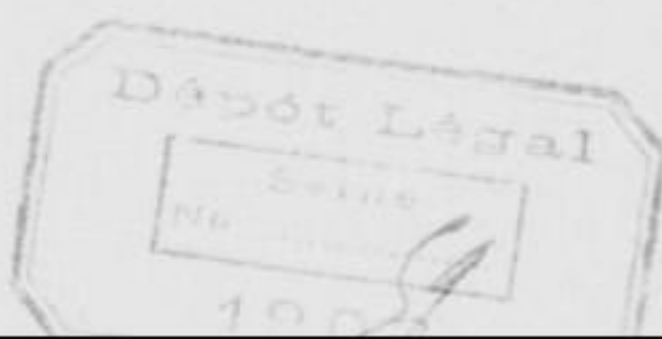
J'eus pitié d'elle, et j'offris de lui prêter un peu d'argent, qu'elle me rendrait quand elle serait placée.



Tout en allongeant le pas, il monologuait à demi-voix (page 467).

- Elle refusa ? — interrompit Roussillon.
- Oui, monsieur...
- Parbleu !... J'en étais sûr d'avance.
- Non... non... — me dit-elle, — pas d'argent. Mais il y a un moyen de me tirer du grand embarras où je suis.

Nous sommes du même âge... Prêtez-moi vos papiers... Je me



ferai inscrire dans un bureau où on ne me connaît pas, et, aussitôt placée, je vous restituerai vos papiers.

Je vous l'ai dit tout à l'heure, dans le premier moment je ne réfléchis pas, je ne vis aucun inconvénient à rendre ce service, et... je fis ce que Pauline me demandait.

Lé lendemain elle était placée, le même jour que moi, d'ailleurs. Elle me remercia, de nouveau, très chaudement.

Nous nous séparâmes et je ne la revis plus...

Le visage de Roussillon devint tout à coup sévère.

— Malheureuse enfant, — dit le policier, — votre imprudence permettait à une coquine d'entrer sous votre nom dans une maison honnête et d'y commettre peut-être les pires actions, dont vous deveniez complice par votre imprudence ! !

— Mais, monsieur, — demanda Lucie, bouleversée et tremblant de tout son corps, — cette femme a-t-elle commis des crimes ? Vais-je être compromise à cause d'elle ?... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu que cela n'arrive pas aux oreilles de mon mari !...

Et elle éclata en sanglots.

— Rassurez-vous, madame, — répliqua Roussillon redevenant paternel. — Votre mari ne saura rien de ce qui s'est passé et vous ne serez point inquiétée au sujet de cette drôlesse, qui a su vous émouvoir pour faire de vous sa dupe. Seulement il faut m'aider à la retrouver...

— Je ne demanderais pas mieux, mais comment ?

— Savez-vous où elle est entrée en place sous votre nom, grâce à vos papiers ?

— Je l'ignore.

— Connaissez-vous au moins l'adresse du bureau de placement où elle s'était fait inscrire ?

— Oui, répondit Lucie, — je la connais, à moins qu'elle ne m'ait encore menti...

— Ce qui est, ma foi, bien possible... — murmura Roussillon, — enfin, ce bureau ?...

— Place de la Bastille...

— Il y en a deux... Elle ne vous a pas indiqué le numéro ?

— Non, monsieur, et je ne le lui ai pas demandé. Je n'attachais à cela aucune importance...

— C'est bien... j'en fais mon affaire... — dit l'inspecteur en refermant son portefeuille qu'il remit dans sa poche. — Maintenant je vous le répète, vous n'avez rien à craindre, vivez en pleine tran-

quillité, gardez pour vous ce qui vient de se passer entre nous, et personne n'en saura rien...

Après un silence, Roussillon ajouta :

— Toutefois, si le hasard vous faisait rencontrer cette coquine — ce qui, après tout, n'est point impossible, — abordez-la, faites-lui bonne mine, parlez-lui de la façon la plus naturelle, n'ayez pas l'air de vous douter qu'elle a abusé de votre nom en signant la dédicace au dos du portrait-carte que je vous ai montré, et tâchez de savoir où elle demeure. Alors, vous m'écrirez immédiatement un mot à cette adresse :

André Roussillon, 22, rue Delambre, à Paris...

D'ailleurs, voici ma carte...

— Je vous obéirai, monsieur...

Le policier prit congé de la jeune femme et se dirigea vers la gare afin de regagner Paris par le premier train.

Tout en allongeant le pas, il monologuait à demi-voix.

— Des complications bigrement ennuyeuses, tout cela ! — disait-il, — une vraie bouteille à l'encre ! Il faudra bien que j'en sorte, cependant !...

Être roulé par cette Pauline Leroux, ce serait honteux !

Est-ce bien dans un des bureaux de la place de la Bastille qu'elle s'est fait inscrire ?

Songeait-elle même à se placer ?

N'avait-elle pas tout simplement besoin de l'acte de naissance et des certificats de Lucie Ballard, pour en faire un usage que je ne puis deviner ? Quelque chose me dit que là est le bout du peloton de fil embrouillé qui doit me guider !

J'en aurai le cœur net aujourd'hui même !

Au moment où Roussillon arrivait à la gare de Chantilly, un train montant vers Paris stoppait.

L'inspecteur put le prendre.

A quatre heures, il était à Paris.

Vingt minutes plus tard, un fiacre, — dont la promesse d'un sérieux pourboire stimulait le cocher, — le déposait place de la Bastille.



LXVIII

OÙ ROUSSILLON NE TROUVE PAS !

Sur la place, il existe, en effet, deux bureaux.

— Si l'un ne me fournit pas le renseignement dont j'ai besoin, j'irai à l'autre... pensa l'inspecteur.

Et il gravit l'escalier sombre et mal entretenu accédant à celui près duquel il se trouvait.

C'était une officine de troisième ou quatrième ordre, mal tenue.

La directrice, petite femme sèche, à l'air revêché, aux cheveux gris, au nez busqué, aux yeux voilés par une paire de lunettes à verres teintés légèrement, le salua à peine de la tête quand il entra dans son bureau et lui demanda d'un ton bourru :

— Vous désirez, monsieur ?

— Je vais vous le dire, — répliqua Roussillon, mais d'abord prenez connaissance de ceci...

Et il lui mettait sous les yeux sa carte d'inspecteur de la brigade de sûreté.

La petite femme revêché devint à l'instant même obséquieuse.

Elle se leva précipitamment pour avancer un siège, et s'écria d'une voix soudain mellifluante :

— Mais asseyez-vous donc, monsieur l'inspecteur... j'ai le respect de la police qui veille pour la sécurité des honnêtes gens, dont je suis...

Apprenez-moi bien vite le motif de votre visite, qui m'honore, mais qui m'inquiète...

Aurais-je, sans le savoir, enfreint un des articles du règlement imposé par la préfecture ?...

Ce serait bien la première fois... mais j'ai beau chercher, je ne crois pas me trouver en faute... Quoi qu'il en soit, me voici aux ordres de l'administration.

— Alors, madame, consultez vos registres d'inscription, et

veuillez me dire où a été placée une certaine Lucie Ballard, qui s'est fait inscrire dans votre bureau ..

— La date, s'il vous plaît, monsieur...

— Je n'ai pas la date exacte... Cherchez à partir du mois de janvier dernier...

— A partir du mois de janvier? — répéta la placuse. ---

— Oui, madame. ---

— Il me sera alors impossible de vous renseigner, monsieur l'inspecteur.

— Et pourquoi cela? — demanda Roussillon d'un ton sec.

— Parce qu'à l'époque dont vous parlez, je n'avais pas encore pris possession de ce bureau de placement.

— Vous l'occupez depuis peu?

— Depuis un mois et demi seulement.

— Vous l'avez acheté?

— Très cher, monsieur. — Et si c'était à refaire, je vous assure que je ne recommencerais pas, car...

La placuse, très bavarde, allait discourir en parlant de ses petites affaires.

L'inspecteur de la sûreté lui coupa la parole :

— Mais, vos prédécesseurs ont dû certainement vous laisser leurs livres d'inscription.

— Vous faites erreur, monsieur.

— Je fais erreur?

— Mes prédécesseurs ne m'ont laissé aucun livre.

— Ils les ont emportés?

— Avec tous leurs papiers.

— Et vous avez accepté cela?

— Je n'avais pas à m'y opposer.

Roussillon eut un geste d'ennui.

— Alors, en effet, madame — dit-il — il vous serait difficile de me renseigner, car la date de l'inscription de la femme que je cherche a certainement eu lieu avant votre prise de possession. — Mais, ces livres, les gens qui vous ont vendu cet établissement ne les ont certes pas détruits.

— Je l'ignore, monsieur l'inspecteur.

— Il faut que je le sache.

— Je puis, si vous le désirez, écrire à mes prédécesseurs et les prier de me dire s'ils existent ou non... — Je puis être votre inter-

médiaire — au cas où ils ne s'en seraient point défaits — pour leur demander de faire les recherches qui vous préoccupent.

— Il me sera plus simple de les voir — répliqua Roussillon.

— A coup sûr. — Vous seriez renseigné plus promptement.

— Et c'est ce que je désire. — Ils habitent Paris, sans doute ?

— Non, monsieur. — Ils se sont retirés à la campagne.

— En province ?

— Oui, monsieur.

— Loin d'ici ?

— Assez loin encore. — A la Cave.

— Où prenez-vous la Cave ?

— C'est un petit hameau dépendant de la commune de Bois-le-Roi, sur les bords de la Seine.

— Entre Melun et Fontainebleau, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur. — En face de Charretraites. — Ils possèdent là une petite propriété très confortable où j'ai eu l'occasion de me rendre plusieurs fois.

Roussillon, tout en écoutant, inscrivait sur son carnet toutes les indications que la placeuse lui fournissait.

— Le nom de vos prédécesseurs ? — lui demanda-t-il.

— M. et M^{me} Cardon.

— C'est bien, madame. Mais veuillez toujours vous assurer si, depuis votre présence ici, vous n'avez point eu la visite de cette Lucie Ballard dont je vous parle.

— Ce nom ne m'a pas frappé et j'ai très bonne mémoire.

— Ne vous fiez pas à votre mémoire ; cherchez, je vous en prie.

— Parfaitement, monsieur l'inspecteur.

Et la vieille femme ouvrit un registre presque neuf, dont une dizaine de pages seulement étaient couvertes d'inscriptions et à la fin duquel se trouvait placé un répertoire.

— Je n'ai qu'à consulter mon répertoire, ajouta-t-elle. C'est une méthode à moi.

Aussitôt qu'une personne désirant se placer est inscrite à son numéro d'ordre, je trace son nom au répertoire.

Et courant agilement à celui-ci, elle consulta la lettre B.

Il y avait à cette lettre une quinzaine de noms tracés seulement.

La vérification que l'inspecteur de la sûreté attendait avec impatience fut bientôt faite.

Le nom de Ballard n'existait pas.

Roussillon se leva.

Son visage refrogné traduisait visiblement sa déconvenue.

— Que le diable emporte vos prédécesseurs ! — fit-il — Ils avaient bien besoin d'emporter leur livre d'inscriptions !

— Mais, — observa la placeuse, — cette Lucie Ballard ne s'est peut-être point faite inscrire à ce bureau pour y trouver une place.

— C'est possible.

— Il y a un autre bureau, place de la Bastille... un concurrent...

— Je le sais.

— Chez lui, il serait peut-être utile de vous informer...

— C'est bien ce que je compte faire. Je vous remercie, madame.

— Moi, je suis très ennuyée, monsieur l'inspecteur, de n'avoir pu vous satisfaire.

— A l'impossible nul n'est tenu.

L'inspecteur de la sûreté salua et sortit.

Il était de fort méchante humeur, l'ami Roussillon, dont l'action se trouvait ainsi entravée.

— Voilà une Pauline Leroux qui paiera les pots cassés ! — grommela-t-il entre ses dents. — Si jamais je lui mets la main dessus, elle saura ce que peut coûter la fantaisie de se servir du nom des autres ! Il faudra bien que je retrouve cette vermine-là !

Il se dirigea alors vers le second bureau de placement où il désirait poursuivre son enquête, à tout hasard.



LXIX

LA BOULE ET LA QUILLE

L'établissement dans lequel Roussillon se rendait n'était pas plus luxueux que celui qu'il venait de quitter.

Sans être aussi malpropre, il n'était ni mieux tenu, ni mieux soigné.

C'était encore une maison de troisième ordre, comme il en existe beaucoup dans Paris, et dont les domestiques qui le fréquentaient n'étaient certes pas triés sur le volet.

La clientèle du bureau de placement Dussaud ne se composait que de commerçants et de petits bourgeois donnant peu pour se faire bien servir.

Là, ce n'était point une femme qui dirigeait l'officine.

C'était un ménage, l'association de deux êtres étrangement assortis et que la nature avait doués de formes bien différentes.

Le mari était gros et court, très bedonnant, le cou épais comme celui d'un taureau et enfoncé dans des épaules formidables.

Il pouvait faire partie de la Société des cent kilos.

Il était de nature apoplectique et son visage couperosé dénotait un fervent de l'absinthe.

Sa tête chauve apparaissait lisse et d'un ton de vieil ivoire, comme une pomme de rampe.

La femme était immensément longue ; une perche sèche, aux membres raides, aux formes anguleuses, aux joues creuses, à l'air revêché.

Les domestiques qui les connaissaient et venaient se faire inscrire dans leur crasseux bureau, les avaient surnommés :

La Boule et la Quille.

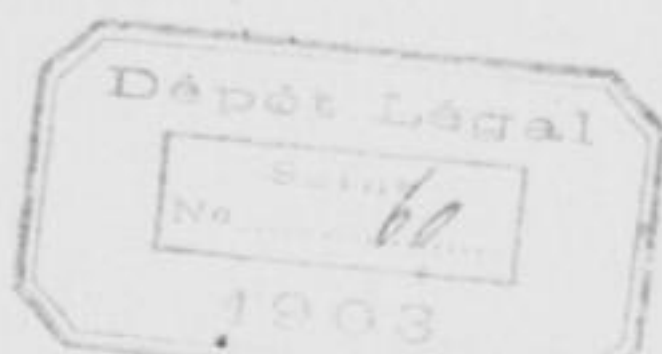
Jamais surnom ne s'était mieux adapté qu'à ces deux personnages dont la grosseur de l'un et la maigreur de l'autre offraient un contraste vraiment risible.

Le mari gonflé — autant que de vanité que de ventre — trônait dans le fauteuil directorial avec des allures de président des assises.



... Il lui jeta ces mots : — Dorothee, je vais à la Verte (page 478).

La femme dans une robe ajustée, faisant ressortir encore davantage son ossature longue et frêle, étalait toute sa maigre personne derrière une large table placée dans la salle où les bonnes, les cuisinières et les femmes de chambre, en espérance d'emploi, travaillaient sous ses regards et sous sa sévère surveillance aux légers travaux d'aiguille qu'elle leur imposait pendant leur attente dans le bureau de placement.



Madame Dussaud, la Quille, était une roublarde qui savait faire argent de tout.

Une grande maison du faubourg Saint-Antoine, vendant de tout, ayant de forts comptoirs de lingerie, lui donnait à ourler des serviettes et des torchons.

Ce travail lui était payé quatre-vingt-dix centimes la douzaine pour les serviettes, quarante-cinq centimes pour les torchons.

Or, que faisait notre matrone ?

A chaque domestique qui se présentait pour se faire inscrire, elle posait cette question :

— Savez-vous coudre ?

Les réponses étaient toujours affirmatives.

— Savez-vous ourler ?.. nous ne plaçons que des bonnes sachant bien coudre et bien ourler.

On répondait toujours :

— Oui, madame.

— Nous allons voir ça.

Et la Quille prenait sur sa table un torchon où une serviette qu'elle mettait entre les mains de la postulante avec un dé, du fil, et des aiguilles, en ajoutant :

— Asseyez-vous et ourlez-moi ça. Nous verrons bien ce que vous savez faire. Et puis, cela vous distraira en attendant qu'il vienne des clients... Le travail empêche de babiller... Et je n'aime pas qu'on babille autour de moi.

Et on travaillait sans causer en s'appliquant à bien faire, espérant obtenir les bonnes grâces de la placeuse et... une bonne place.

De cette façon, M^{me} Dussaud gagnait trois francs par jour, en travaillant elle-même et se disant :

— Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Au moment où Roussillon pénétrait dans la salle d'attente du bureau de placement transformé en ouvroir, M^{me} Dussaud distribuait plusieurs serviettes à ourler à ses ouvrières de passage et, nous pouvons ajouter : de bonne composition.

Dès qu'elle aperçut le visiteur, La Quille, supposant un client, vint vivement à lui.

— Monsieur désire ?..., demanda-t-elle en essayant un sourire qui ne fut qu'une laide grimace.

— C'est vous qui êtes la maîtresse de ce bureau ? fit l'inspecteur brusquement.

— Oui, monsieur... Moi et mon mari.

— J'aurais à vous entretenir l'un ou l'autre pendant quelques instants.

— Pour une domestique, sans doute ?

— Je vous dirai pourquoi lorsque nous serons dans le cabinet où vous devez recevoir.

Le ton sec et cassant de Roussillon fit faire une nouvelle grimace à la Quille qui se disait :

— Qu'est-ce que c'est que ce pointu-là?...

Néanmoins, elle ouvrit une porte sur le milieu de laquelle était vissée une plaque de cuivre portant cette mention prétentieuse :

Direction.

Puis, avançant la tête, elle cria d'une voix aigre :

— Anatole, c'est un monsieur qui veut te parler.

S'effaçant alors, elle laissa passer l'inconnu.

Roussillon entra auprès de la Boule qui, les deux mains appuyées sur son bureau, le corps rejeté en arrière, le regarda s'avancer.

Madame Dussaud avait déjà refermé la porte.

Roussillon se découvrit.

— Mossieu demande ? fit alors d'une voix emphatique le rubicond directeur en désignant du geste un siège au visiteur.

— Vous allez le savoir, — fit l'inspecteur principal en s'asseyant.

La Boule s'inclina.

Roussillon poursuivit :

— Je viens auprès de vous, monsieur, prendre des renseignements.

— Des renseignements ?

— Sur une chose à laquelle j'attache une très grande importance.

— Quelle chose, mossieu ?...

— Il s'agit d'une femme.

— Ah !... — que vous avez eue à votre service, sans doute ?... que notre bureau a placée chez vous ? — Elle vous aura joué un tour de sa façon, comme toutes ces drôlesses !... Il n'y a plus à cette heure d'honnêtes domestiques, mossieu !... Ou s'il y en a, ils sont rares !...

M. Dussaud allait continuer, fort verbeux de sa nature ; Roussillon l'arrêta :

— Il ne s'agit point d'une fille que j'ai eue à mon service, — dit-il.

— Alors, quoi, mossieu?... Je ne comprends pas.

— Vous allez comprendre.

Et comme il l'avait fait au bureau de placement d'où il sortait, Roussillon mit sous les regards de M. Dussaud sa carte d'inspecteur de la brigade de sûreté.

La Boule y jeta les yeux et devint cramoisi.

Un inspecteur de la brigade de la sûreté chez lui!... Qu'est-ce que cela voulait dire?

Le bonhomme n'était pas sans avoir à se reprocher quelques petits méfaits dignes de la police correctionnelle.

Il tremblait.

— Comprenez-vous, maintenant? — lui dit Roussillon à qui son malaise n'échappait pas.

— Parfaitement!... parfaitement, monsieur l'Inspecteur.

Il ne disait plus : « mossieu » en enflant la voix.

Il ajouta sur un ton mielleux :

— Je suis tout aux ordres de monsieur l'Inspecteur!... — Monsieur l'Inspecteur vient me demander des renseignements? — Je suis tout prêt à les donner. — s'il est en mon pouvoir de le faire.

— Pas de phrases, monsieur, — fit Roussillon brutalement, — jugeant l'homme qu'il allait interroger, — veuillez m'écouter.

— De quoi s'agit-il? — demanda La Boule, — de moins en moins emphatique, mais obséquieux.

— Je désire savoir si, sur vos registres d'inscription, le nom de Lucie Ballard n'y figure pas.

— Lucie Ballard?

— Que votre maison doit avoir placée.

— Où cela, monsieur l'Inspecteur?

— Si je le savais, je ne viendrais pas vous le demander.

— C'est trop juste!... manque de réflexion de ma part, — fit Dussaud qui perdait en effet un peu la tête, — mais ne pourriez-vous m'indiquer au moins... à peu près... la date de l'inscription?

— A partir du mois de janvier.

— De cette année?

— De cette année.

La Boule se hâta d'ouvrir un registre grasseyé, placé à côté de lui et le feuilleta.

— N'avez-vous point de répertoire ? — observa Roussillon.

— Non, monsieur.

— C'est un tort.

— Un répertoire est une complication de travail.

— Qui vous éviterait de feuilleter ce livre pendant vingt minutes.

Malgré son esprit obtus, Dussaud comprit combien l'observation de l'inspecteur était logique ; il se tut et continua à feuilleter en demandant :

— Cette Lucie Ballard aurait-elle commis un acte délicieux ?

— Je n'ai pas à vous répondre, monsieur. — Cherchez.

— C'est ce que je fais.

Il n'insista pas, voyant bien que son visiteur n'était pas de ces agents avec lesquels on peut lier conversation, et il suivit du bout d'une plume les noms qui, de feuille en feuille, s'étalaient les uns au-dessous des autres.

Cette recherche se prolongeait.

— Vous ne trouvez pas, — murmura Roussillon.

— Je ne trouve pas.

Deux fois, trois fois, avec beaucoup d'attention, Dussaud recommença sa vérification.

Il le ferma enfin.

— Il est inutile de chercher plus longtemps, monsieur l'Inspecteur, — dit-il. — Le nom de Lucie Ballard n'est point inscrit sur ce registre. — Vous aurez été mal renseigné... — Cette fille se sera fait placer par un autre bureau que le mien. — J'ai un concurrent sur la place de la Bastille, vous pourriez vous adresser à lui.

Roussillon s'était levé.

— Je verrai, — fit-il.

Puis, il ajouta :

— Je regrette de vous avoir dérangé inutilement, monsieur.

— C'est moi qui suis au désespoir, monsieur l'Inspecteur, de n'avoir pu vous donner les renseignements que vous désiriez.

Et il reconduisit Roussillon jusqu'au seuil de son cabinet directorial.

Une fois sur la place de la Bastille, l'Inspecteur de la sûreté réfléchit.

— Il est évident, — se dit-il, — que si cette Pauline Leroux s'est fait inscrire dans l'un des deux bureaux que je viens de

visiter, comme me l'a affirmé la vraie Lucie Ballard, ce ne peut être que dans celui de ce Cardon qui a emporté ses registres en cédant la place à son successeur. Il me faudra donc, dès demain, aller à Bois-le-Roi.

Et il se dirigea vers la Préfecture.

M. Dussaud à ce moment regardait sa montre.

— Cinq heures ! L'heure de l'absinthe ! — fit-il en prenant son chapeau et sa canne.

Puis, en passant devant la salle où sa femme pérorait avec les bonnes à tout faire, il lui jeta ces mots :

— Dorothée, je vais à la Verte.

— Bien, mon ami, — répondit la Quille, — n'en bois pas plus de deux !



LXX

DANIEL ET MARGUERITE

Tandis que l'inspecteur préparait la vaste toile d'araignée dans laquelle il espérait bien qu'un jour ou l'autre l'assassin de Georges Gauthier viendrait se prendre; tandis que le juge Blanchard, assisté de l'agent Langrune, cherchait le moyen de paralyser l'avocat et Roussillon, Léa Gaucher ne restait point inactive.

De son côté elle tissait sa toile.

Tout entière à son œuvre diabolique, elle ne s'occupait pas de ce qui se passait autour d'elle.

Il eut suffi cependant que tombât sous ses yeux un de ces articles de journaux où, revenant sur l'affaire de l'avenue Daumesnil, on exaltait la conduite du procureur général, pour que son esprit fût moins calme et qu'elle comprît que d'une minute à l'autre sa situation pouvait devenir périlleuse.

Mais elle ne lisait plus les journaux depuis que le jugement condamnant Georges Gauthier avait été rendu, convaincue qu'elle n'y trouverait rien qui pût avoir pour elle un intérêt quelconque, et elle marchait en aveugle dans la route qu'elle s'était tracée.

Jeanne de Brueil, tout entière à sa fille dont la tristesse grandissant chaque jour la désolait, n'avait pas plus que Léa l'idée d'ouvrir un journal.

Ayant d'ailleurs une confiance illimitée dans la prudence de la nourrice de Germaine, elle ne songeait plus au passé.

L'avenir seul la préoccupait.

* *

Nous avons vu Léa, sous le costume d'une chiffonnière, prendre rendez-vous avec la servante de Marguerite, pour aller chercher, le jeudi suivant, les vêtements donnés par sa maîtresse à la jeune bonne et dont celle-ci voulait se défaire moyennant finance.

C'était l'un des deux jours de visite de Daniel Fontaine à sa maîtresse.

Nous avons dit que le dimanche et le jeudi il venait déjeuner avec Marguerite et ne la quittait que pour rentrer à Paris le soir, par le dernier train.

La journée était admirable, la température douce, le soleil brillait dans un ciel sans nuages.

Après le déjeuner, Marguerite proposa à Daniel d'aller faire une partie de pêche dans le petit bras de la Marne baignant le jardin de la villa.

On prendrait une friture pour le repas du soir.

L'industriel se prêta de grand cœur à la fantaisie de la jeune femme; la servante alla chercher des amorces, et les amoureux, munis de leurs lignes, prirent place dans la barque légère amarrée sous les saules aux feuillages argentés et choisirent un endroit où ils savaient, par expérience, que la pêche avait chance d'être fructueuse et où Marguerite avait amorcé.

Daniel se sentait heureux de ces moments de repos complet, lui faisant oublier, pour quelques heures, les tracasseries incessantes de ses travaux industriels.

Le résultat de la pêche dépassa l'attente des pêcheurs.

Goujons, perches et gardons mordaient avec entrain et la friture convoitée prenait des proportions monumentales.

Nous laisserons les deux amants à leur tête-à-tête jusqu'à l'heure du départ.

Le dernier train pour Paris se mettait en marche à onze heures quarante-deux minutes.

Nous croyons l'avoir dit, les propriétés que traversaient des routes plantées d'arbres d'essences variées, marronniers, tilleuls, platanes, étaient entourées de treillages d'un mètre de hauteur.

En certains endroits ces treillages, vieux et mal entretenus, se disloquaient, offrant un passage facile aux gens peu respectueux de la propriété d'autrui.

Juste en face du petit groupe de maisons dont faisait partie le chalet habité par Marguerite Vernon, ces treillages protégeaient assez mal un magnifique champ d'asperges.

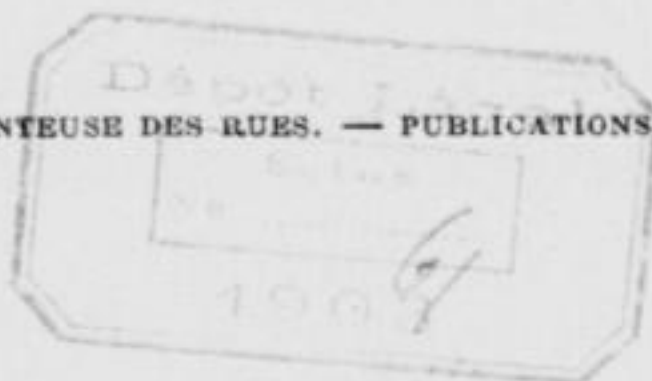
De longues tiges, laissées pour graines et atteignant une hauteur de près d'un mètre et demi, formaient un rideau de verdure sombre, une sorte de taillis très épais.

Neuf heures sonnaient.

Quoiqu'il n'y eût pas de lune, la nuit n'était cependant point sombre.



Elle jeta un coup d'œil à cette demeure... (page 483).



Tout à coup, à l'extrémité du pont qui se lie à la route de Brie, apparut une femme vêtue de couleurs sombres, filant sous l'ombre des arbres dans la direction du champ d'asperges qui s'étendait jusqu'au bord de la route.

Au milieu de la palissade, une petite porte était ménagée.

La femme, à l'aide d'un crochet de fer tiré de sa poche, fit jouer le pêne de la serrure rudimentaire fermant cette porte, se glissa dans le champ, le traversa en se courbant et s'arrêta en face du chalet où se trouvaient en ce moment Marguerite et Daniel.

Elle jeta un coup d'œil à cette demeure dont les persiennes closes laissaient filtrer entre leurs lames des rayons faiblement lumineux.

Se dressant sur la pointe des pieds, elle explora du regard les environs, aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Les avenues n'étaient point éclairées.

Seuls les becs de gaz placés sur le pont scintillaient au loin dans les ténèbres.

— C'est bien..., — murmura la femme aux aguets, — d'ici j'entendrai la porte du chalet s'ouvrir..., je pourrai le voir partir et savoir par où il passe pour se rendre à la gare.

Dans ce personnage d'aspect sinistre, nos lecteurs ont déjà reconnu Léa Gaucher.

Peu de mots suffiront à expliquer sa présence à cette heure auprès du chalet de Marguerite Vernon.

Elle savait que Daniel Fontaine s'y trouvait.

Depuis Paris elle le filait.

Ce qu'elle voulait connaître, c'étaient les heures exactes de son départ de la villa, et le chemin qu'il prenait en en sortant.

Avant de l'attendre pour l'assassiner, comme elle avait assassiné son frère Albert, il lui fallait se mettre au courant de ses habitudes, s'assurer qu'il suivait toujours la même route et que personne ne l'accompagnait.

De son poste d'observation elle voyait très distinctement la porte du chalet.

Les habitations voisines avaient, comme la maison de Marguerite, leurs persiennes ou leurs volets hermétiquement clos.

Dans la campagne un grand silence coupé seulement par le bruit de la marche rapide de quelques piétons arrivant de Paris par les trains ouvriers, et dont les pas résonnaient sourdement sur la haussée pavée du pont.

Léa, assise, ou plutôt accroupie, comptait les minutes et les quarts d'heure, sans impatience, avec le calme du sauvage guettant sa proie humaine sous les ombrages plus que séculaires des forêts de l'Amérique.

Le temps passait.

Dix heures ! dix heures et demie ! onze heures !

Soudain une clarté vive apparut, illuminant l'allée principale du petit jardin.

La porte venait de s'ouvrir, laissant voir l'intérieur du chalet éclairé.

Marguerite et Daniel descendirent les degrés du perron et s'engagèrent dans l'allée conduisant à la porte donnant sur l'avenue et qui s'ouvrit à son tour.

Daniel sortit.

La jeune femme s'appuyait sur son bras.

Elle tira la porte derrière elle, mais sans la reformer tout à fait.

Léa se leva, afin de surveiller leur marche.

— Pourvu qu'elle ne le conduise pas jusqu'à la gare — murmura-t-elle — ce serait gênant.

Au bout de cinquante pas, ils tournèrent à droite, s'engageant dans la route qui conduit au chemin de halage de la Marne et à l'escalier du pont.

La nuit était assez claire pour que Léa ne perdît pas un seul de leurs mouvements.

Marguerite et Daniel avaient à peine fait vingt pas dans ce chemin qu'ils s'arrêtaient.

— Rentre... — dit l'industriel à la jeune femme en l'embrassant.

— A dimanche, n'est-ce pas ? — fit-elle.

— Oui, à dimanche...

Ils se séparèrent.

Marguerite rebroussa chemin et Daniel continua sa route en allongeant le pas.

— Si ça se passe aujourd'hui ainsi, je ne pourrais pas rêver mieux — pensa la nourrice de Germaine.

Après avoir attendu quelques instants, elle quitta sa cachette et se mit à suivre de loin Daniel Fontaine.

Tout en ne le perdant point de vue, elle examinait les talus gazonnés bordant la route.

Ils étaient presque partout couronnés par une épaisse végétation de rejets de toutes sortes.

— Excellents abris pour s^e cacher et attendre — se dit Léa. — On croirait que c'est fait exprès pour moi.

Derrière Daniel, elle gravit l'escalier du pont, et, sa surveillance devenant inutile, elle ne la continua pas et alla coucher dans la maison louée par elle à Gravelle sous le nom de veuve Piquelin.



LXXI

OÙ ROUSSILLON TROUVE CE QU'IL NE CHERCHAIT PAS

Sur la ligne de P.-L.-M., les trains dits de grande banlieue ont leur point terminus à Montereau.

Bois-le-Roi, situé entre Melun et Fontainebleau, ne se trouve desservi que comme station intermédiaire et ne profite que de quelques express et encore, ces express ne sont-ils directs que jusqu'à Melun.

C'était un de ces trains rapides dont désirait se servir l'inspecteur de la sûreté Roussillon, afin de perdre le moins de temps possible pour aller relancer jusqu'à sa demeure l'ancien propriétaire du bureau de placement de la place de la Bastille, Cardon.

Ayant à passer à la Sûreté pour y prendre les ordres de son chef et lui rendre compte de l'emploi de sa journée de la veille, notre zélé policier ne put se rendre à la gare de Lyon qu'à neuf heures quarante du matin.

A neuf heures quarante quatre, un rapide partait, direct jusqu'à Melun.

Roussillon prit un billet de deuxième classe et retour et monta dans le train, sans avoir déjeuné.

A dix heures trente trois le train stoppait à Melun où il faisait seulement trois minutes d'arrêt.

A dix heures quarante six, notre homme descendait à la station de Bois-le-Roi.

Roussillon connaissait peu le pays, aussi, dès qu'il eut mis pied à terre, dût-il s'informer où se trouvait le hameau de la Cave.

Le sous-chef de gare de service à qui il s'adressait lui répondit :

— Descendez la rampe qui suit la voie, tournez à votre gauche et suivez directement la route qui conduit au pont de Charretraites. Une fois arrivé là, vous suivrez le chemin de halage, à droite. Vous

verrez un barrage, une écluse, quelques maisons. C'est le hameau de la Cave.

— Est-ce loin d'ici ?

— Vous avez pour un quart d'heure de marche, sans vous presser.

Roussillon remercia le sous-chef et il allait s'éloigner, lorsqu'il se ravisa et lui demanda :

— Ne connaissiez-vous pas un certain M. Cardon ?

— Habitant la Cave ?

— Depuis peu de temps. Mais il y possédait une propriété dans laquelle il s'est retiré après avoir vendu sa maison de commerce, à Paris.

— En effet, fit le sous-chef, après avoir consulté un instant sa mémoire. Cardon ? Ce nom ne m'est pas inconnu. Il me semble bien l'avoir lu sur nos feuilles de colis postaux et sur des lettres d'expédition par grande et petite vitesse ; mais je ne connais pas l'homme. Je ne puis vous renseigner exactement. A la Cave, tout le monde se connaît, on pourra vous répondre mieux et plus affirmativement que je ne le fais.

— Je vous remercie, monsieur, dit Roussillon en saluant.

Et il quitta l'employé que l'annonce d'un train appelait à son service.

L'inspecteur n'eut pas de peine à suivre l'itinéraire qu'on lui avait indiqué.

En arrivant en face du pont de Charretraites, d'une prodigieuse longueur, il aperçut les habitations du village s'étalant en amphithéâtre jusqu'au sommet, sur une côte fort pittoresque à la base de laquelle on arrivait par une immense chaussée ombragée de papiers et reliant ensemble le pont et le village.

A sa droite, Roussillon vit le barrage, l'écluse et les maisons qui formaient le hameau de la Cave situé sur le quai de halage.

En face de l'Écluse, un marchand de vins-restaurateur, à l'entrée duquel on accédait par un escalier de pierre de huit marches et portant pour enseigne :

AU MARTIN PÊCHEUR

Vins-Restaurant

Matelotte et friture.

Le marchand de vins, bras nus, manches de chemise retroussées, se trouvait sur le seuil de son établissement.

L'inspecteur de la sûreté pensa que personne, mieux que cet homme ne pourrait le renseigner.

Il se dirigea vers lui.

En le voyant venir, le restaurateur Martin descendit deux marches pour aller à sa rencontre.

— Connaissez-vous la demeure de M. Cardon, monsieur? lui demanda le policier.

— Oui, monsieur.

— Pourriez-vous me l'indiquer?

— Ce sera facile. C'est la sixième maison à notre droite. Une construction avec terrasse et une tourelle couverte en ardoises.

Et de la main, il désignait le groupe des maisons.

— J'aperçois la tourelle, — dit Roussillon qui avait suivi du regard le geste du restaurateur.

— Mais, — observa celui-ci, — vous trouverez personne, monsieur, au chalet Cardon.

— Personne! — répéta le policier en fronçant légèrement les sourcils.

— A cette heure, du moins, — modifia Martin.

— Pour quelle raison?

— M. et M^{me} Cardon sont partis ce matin.

— Partis?

— En breack, vers huit heures du matin. Je rentrais de la pêche. Nous avons échangé en passant un bonjour et quelques mots. Ils sont allés à Melun s'approvisionner au marché.

— A Melun! Voilà une absence qui n'est pas faite pour m'être agréable!

— Vous avez besoin de les voir?

— Absolument.

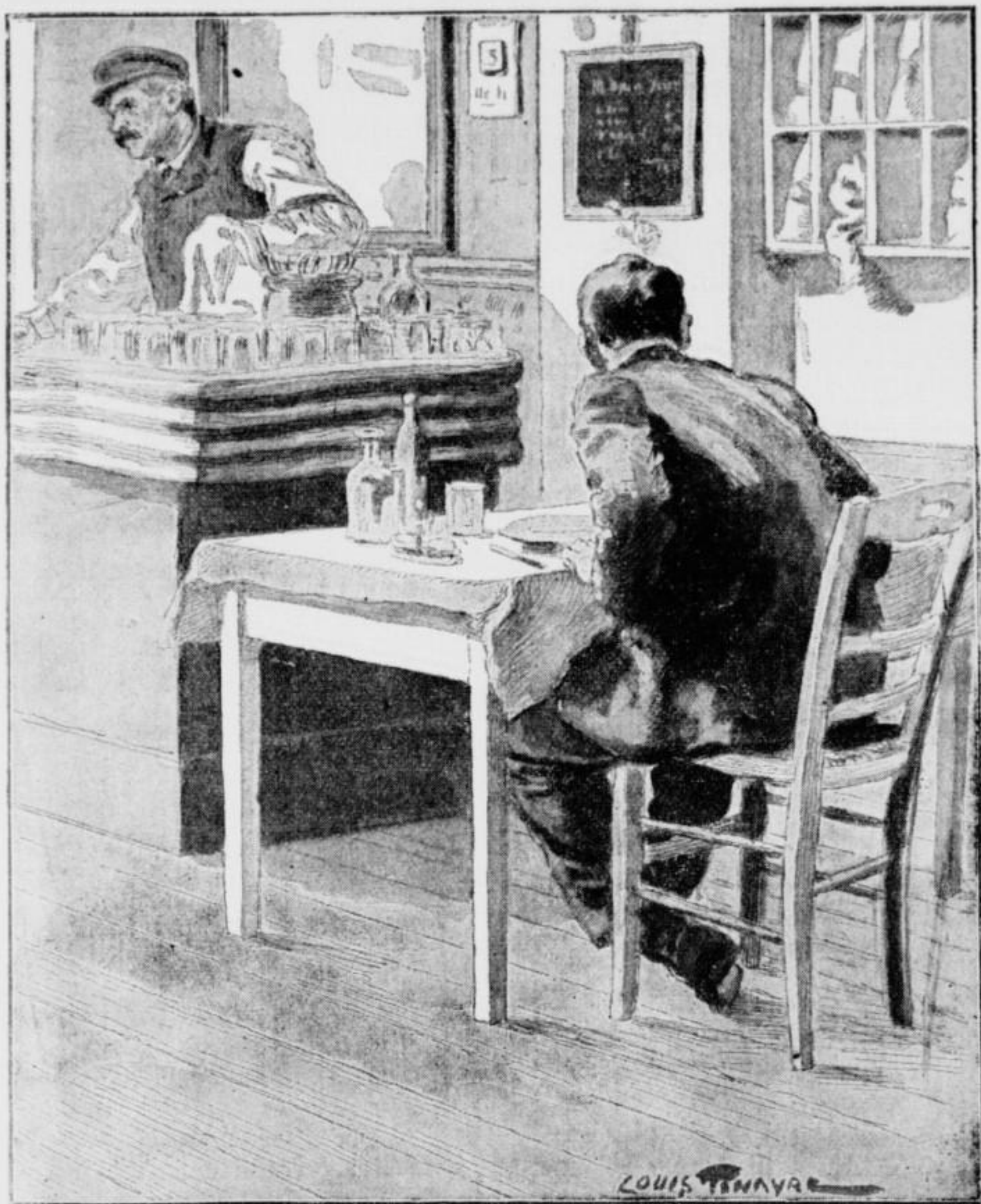
— Il vous suffira pour cela, monsieur d'avoir un peu de patience. Si vous avez le temps d'attendre, vous verrez certainement M. et M^{me} Cardon. Après avoir fait leurs provisions à la ville, ils y déjeuneront et ne s'attarderont pas après leur déjeuner. Tous les mercredis, ils font le même voyage et vers une heure, ils sont de retour ici.

— Vous croyez?

— J'en suis certain, monsieur. C'est leur habitude.

Roussillon consulta sa montre.

Elle marquait onze heures dix.



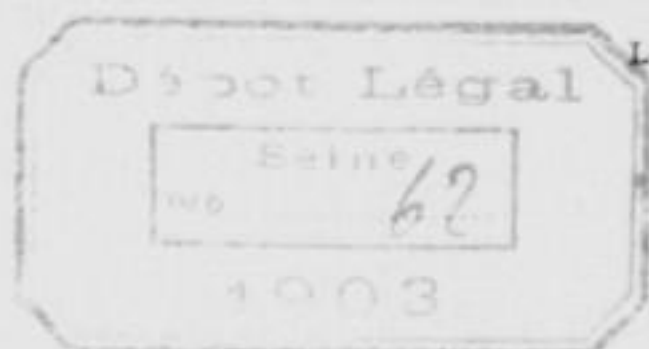
L'inspecteur de la sûreté se pencha vers l'ardoise et lut... (page 491).

— J'ai deux heures à attendre, — fit-il. — J'aurai le temps de déjeuner. Vous êtes restaurateur ?

— Oui, monsieur, et vous trouverez à la maison tout ce que vous désirerez.

— Oh ! je ne serai pas difficile.

— Une omelette aux fines herbes ou au lard ; une friture... et



toute fraîche pêchée... J'ai jeté l'épervier ce matin, car je suis fermier de la pêche du canton de Bois-le-Roi. On ajoutera à cela un morceau de poulet froid, du fromage, du fruit et un bon café...

— Cela me semble suffisant, interrompit en souriant l'inspecteur de la sûreté.

— Entrez donc alors, monsieur. On va mettre votre couvert et vous serez promptement servi.

Roussillon suivit le pêcheur-restaurateur Martin qui l'introduisit dans une grande salle meublée d'un comptoir d'étain, de six tables recouvertes de toile cirée, flanquées de chaises pailonnées.

Tout était d'une propreté exquise.

Martin appela :

— Marianne!

Une jeune paysanne, la servante du restaurant, accourut.

— Quoi, m'sieur? — demanda-t-elle.

— Un couvert et dites à la patronne de venir prendre les ordres de monsieur.

La domestique sortit promptement et M^{me} Martin l'accompagna à son retour.

Pendant que la bonne étalait une serviette bien blanche sur la table devant laquelle s'était assis le policier, celui-ci commanda son déjeuner :

— Une friture, un morceau de poulet, du fromage et du fruit, — dit-il.

— En attendant la friture qu'il faut préparer, monsieur mangera bien quelque chose, — observa la patronne.

— Eh bien! une omelette au lard.

— Entendu, monsieur.

Et M^{me} Martin retourna à sa cuisine.

— Quel vin, monsieur? — demanda le restaurateur.

J'ai du petit Saumur excellent que je reçois directement du pays.

— Va pour le Saumur. Donnez-en une bouteille.

On servit le vin de Saumur qui perlait dans le verre transparent qui le contenait.

La table où s'était placé Roussillon se trouvait assez près du comptoir.

Pendant que le patron y rangeait symétriquement ses verres et ses bouteilles, en attendant son omelette, le policier laissait courir ses regards sur les murs de la salle où s'étaient des cartons

multicolores annonçant les consommations qu'on pouvait trouver et boire dans la maison; pancartes-réclames des fournisseurs attirés : bière brune et blonde, absinthe Pernod, vermouth, quinquina, Byrr, Guignolet, etc., etc...

Ses yeux tombèrent ensuite sur une grande ardoise encadrée de bois blanc, accrochée près du comptoir à un fort clou auquel étaient suspendus par des bouts de ficelle, un morceau de craie et une petite éponge.

En tête de l'ardoise il y avait un nom inscrit et, au-dessous, plusieurs mots suivis de chiffres.

Très curieux de son naturel et, surtout par habitude de métier, l'inspecteur de la sûreté se pencha vers l'ardoise et lut :

M. Alphonse Jarrier.

2 canettes	1 »
2 déjeuners	5 »
2 apéritifs	» 80
2 dîners	6 »
	12 80

Rousillon resta un moment pensif.

Il relut une seconde fois :

Alphonse Jarrier?... Alphonse Jarrier?...

Son front se plissa sous un effort de mémoire.

— Mais je connais ce nom-là!... — murmura-t-il tout à coup.
— C'est celui d'un homme que la sûreté avait reçu l'ordre de rechercher!... Un Suisse!... Une affaire mystérieuse à suivre secrètement... Mais oui, je dois avoir à ce sujet des notes écrites dans mon carnet.

Et vivement, il tira un agenda de sa poche.

Il allait l'ouvrir et en consulter les feuillets lorsque la servante du marchand de vins-restaurateur plaça devant lui le premier plat du menu qu'il avait commandé.

Il déposa son carnet à côté de lui.

Roussillon avait très faim.

Il attaqua avec un parfait appétit l'omelette au lard fumante, bien dorée et cuite à point, qu'on venait de lui servir.

Il la déclara succulente et le vin de Saumur exquis.

En attendant la friture, il se mit à compulser ses notes et au bout de quelques instants, il trouva ce qu'il cherchait :

Cinq lignes tracées à l'encre rouge et rédigées de la façon suivante

« Alphonse Jarrier, sujet suisse, né à La Belotte. Parti de Thonon, — France, — avec J. F. et après V. Rechercher. Pas d'arrestation. Faire connaître seulement sa demeure. Très secret. Affaire toute particulière. »

— Voilà bien le nom qui est inscrit sur l'ardoise, — sussura le policier. — Mais, comme il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin, reste à savoir si ce Jarrier-là est bien le Jarrier de la Belotte. Pour savoir, il faut questionner... Je ne perdrai pas de temps. Il serait drôle que le hasard me fasse découvrir celui qu'on cherche vainement depuis plus d'un mois.

Singulière affaire!...

Un homme en fuite avec une jeune fille, après avoir commis un vol, et pour qui on doit prendre des mitaines et avoir tous les égards?... C'est étrange.

En tout cas, si le Jarrier d'ici est le Jarrier de là-bas, le drôle ne manque pas de toupet!... Comment n'a-t-il pas changé de nom?...

La servante apporta la friture.



LXXII

LE MARTIN-PÊCHEUR

Roussillon cherchait de quelle façon il allait s'y prendre pour questionner le patron du *Martin-Pêcheur*, sans que celui-ci puisse se douter un seul instant du motif qui guidait son *interview*.

Notre policier était trop rompu à ce genre d'exercice, il était trop habile pour ne pas trouver une entrée en matière.

— Les moyens les plus simples sont les meilleurs, — se dit-il.

Et tout en commençant à croquer son appétissante friture de goujons.

— Monsieur le restaurateur, — fit-il d'un ton bonhomme, — je vous réitère mon appréciation. Votre petit Saumur me fait énormément de plaisir au palais et je crois qu'il serait nécessaire d'aller en chercher une seconde bouteille à la cave, de prendre un verre et de venir me tenir compagnie pour que nous la dégustions ensemble.

L'invitation fut sensible à M. Martin qui répondit :

— Oh ! cela n'est pas de refus, monsieur. J'apprécie comme vous mon Saumur que je reçois du pays même, sans cuisine et que je ne cuisine pas, je vous en réponds. C'est mon vin de prédilection. Il a du montant... du piquant qui vous met le cœur en joie !... Je vais à la cave.

Et il sortit.

— Toi, je vais te faire causer carrément ! — pensa Roussillon.

Martin rentrait, apportant la seconde bouteille demandée ; il prit un verre et vint prendre place à la table de l'inspecteur de la sûreté.

Celui-ci emplit les verres et les deux hommes trinquèrent.

— A la vôtre, monsieur !

— A la vôtre !

Puis, reposant son verre, Roussillon observa :

— Vous voyez peu de monde ici ?

— C'est ce qui vous trompe, monsieur ; beaucoup au contraire. La Cave est un petit hameau de villégiature très fréquenté. Vous me dites ça, parce que vous voyez mes tables vides... Il n'en est pas toujours de même !...

— Ah ! Alors pourquoi les vides ?

— Il y a une grande revue à Fontainebleau et c'est la foire à Melun.

— Je comprends !...

— Tout le monde a déserté le pays ce matin, et mes habitués ont pris la poudre d'escampette.

— Vous avez des locataires.

— Oh ! des locataires de passage. Deux jours, quatre jours, huit jours au plus. Des peintres qui viennent prendre des croquis... Mais, ma vraie clientèle, ce sont les enragés pêcheurs.

— Des pêcheurs !...

— Il en vient de tous les côtés... même de Paris.

— De Paris !...

— C'est que c'est un bon coin de pêche ici, monsieur, bien meilleur que la Marne et la basse Seine. Je leur loue des bateaux, ils couchent, ils mangent, ils boivent... et ils prennent du poisson !... Et du moment qu'un pêcheur prend du poisson, il ne regarde pas à la dépense. J'ai beau être fermier de pêche, je ne les jalouse pas, au contraire. Je leur enseigne les bons coups.

— Et vous y trouvez votre bénéfice.

— Cela va sans dire. Les Parisiens sont des enragés pour la pêche. Tenez, il y en a un qui depuis l'ouverture vient passer ici trois ou quatre jours chaque semaine avec sa petite dame, c'est effrayant ce qu'il est malin, ce type-là !... Ce qu'il en cueille du poisson !... C'est inouï !... et si mon réservoir est à sec, il a bientôt fait de le remplir. Jamais il n'emporte sa pêche... il m'en fait cadeau !... Il s'amuse, voilà tout !... Mais ce qu'il connaît le joint !... Ce qu'il est roublard !... Je jette bien l'épervier, moi .. eh bien, auprès de lui je ne suis qu'un apprenti !... On dirait qu'il n'a jamais fait que ça toute sa vie !... Et ce qu'il sait où se trouve le poisson... les trous à carpe, la coulée des anguilles... Chaque fois qu'il tend mes nasses et mes verveux, je suis sûr d'une relevée à tout casser... et avec un engin qu'il a rapporté d'un de ses voyages à l'étranger... nous en relevons autant que le pape en bénirait !... Ah ! c'est un filet chiquement inventé que le *ménil*.

En entendant prononcer le mot *ménil*, Roussillon tressaillit.

— Mais le ménil, — interrompit-il, — est, autant que je puis me le rappeler, un engin de pêche dont on se sert beaucoup pour pêcher dans le lac Léman.

— Mais oui, monsieur, c'est ça !... c'est de Suisse que M. Jarrier l'a rapporté.

— M. Jarrier ?

— Oui, M. Alphonse Jarrier. Vous le connaissez, monsieur.

— Pas du tout.

— C'est bien mon meilleur client, celui-là ! Tenez, il était encore ici hier au soir, avec sa petite dame. Nous leur réservons ici une chambre très confortable. C'est un homme sérieux et qui paie bien.

— Un jeune homme.

— Vingt-cinq à vingt-huit ans. Très chic, vous savez, pas fier !...

— Et marié ?

— Ah ! pour ça, vous savez, ni vu ni connu, je t'embrouille ! Nous n'avons pas à demander l'extract de mariage aux personnes qui viennent passer ici un jour, deux jours ou trois jours. Ils nous donnent leur nom, nous l'inscrivons sur un registre et c'est tout. Et encore c'est pour la frime, car nous ne recevons jamais ici la visite des agents et des gendarmes qui viennent inspecter nos livres. Notre maison est connue ; c'est un pied-à-terre qui n'a aucune importance pour la police... On ne s'en occupe même pas.

Roussillon ne releva pas l'observation du logeur car il savait qu'en grande banlieue, le service des garnis très négligé était fait dans de certains pays d'une façon déplorable et sans contrôle.

— Et la femme de votre malin pêcheur est jolie ? — demandait-il en remplissant les verres.

— Comme un cœur, et toute jeune.

— Une Parisienne, alors ?

— Je ne crois pas.

— Ils habitent les environs ?

— Non. Ils doivent habiter Paris.

— Vous croyez ?

— Ma foi oui, mais je ne sais pas. Ils viennent, ils s'en vont, ils reviennent, ils repartent... Je ne lui en ai jamais demandé plus long.

— Il vient ici souvent à ce que je vois.

— Oh ! presque toutes les semaines.

— A jour fixé ?

— Ah ! ma foi oui. Du mardi au jeudi, ou du jeudi soir au samedi. Ils choisissent les jours où les promeneurs ne grouillent pas. Ils n'aiment pas se trouver au milieu des chahuteurs et des blagueurs du samedi, du dimanche et du lundi.

— Riche ? — demanda Roussillon.

— Ça m'en a tout l'air. Mais ne faisant pas de folles dépenses comme des pierrots qui viennent ici avec un tas de cocottes qui leur font sans raison vider leur porte-monnaie par les fenêtres.

— Heureusement, vous êtes sous les fenêtres.

— Ah ! dame, vous savez, on a des frais !... Mais ce n'est pas une clientèle qui me convient.

— Et je vous approuve.

— M. et M^{me} Jarrier sont des gens paisibles, voilà pourquoi je les aime.

Roussillon comprit qu'il ne pourrait poursuivre plus loin son interrogatoire sans risquer d'éveiller les soupçons du restaurateur Martin.

Il en savait assez du reste.

Si Alphonse Jarrier, le client de la Cave, était le pêcheur de La Belotte que la sûreté de Paris avait reçu mission de rechercher secrètement, il savait où on pouvait le trouver.

Il venait toutes les semaines à Bois-le-Roi, c'était à Bois-le-Roi qu'on pourrait le rejoindre.

Martin ayant à répondre à deux personnes qui venaient d'entrer dans son établissement, quitta la table de Roussillon pour aller à son comptoir.

L'inspecteur continua son repas.

Il en était au fromage.

On lui servit un fruit, du café et un verre de rhum.

Le temps passait.

Le policier regarda sa montre.

Il était bientôt une heure.

Il demanda ce qu'il devait.

— Quatre francs cinquante, monsieur, — répondit le patron.

Roussillon paya son déjeuner dont le prix lui sembla modeste, étant donné qu'il était copieux et parfait.

— Puis-je vous offrir quelque chose, à mon tour, monsieur, — lui demanda le restaurateur.

— Absolument rien, cher monsieur. Ce sera pour une autre

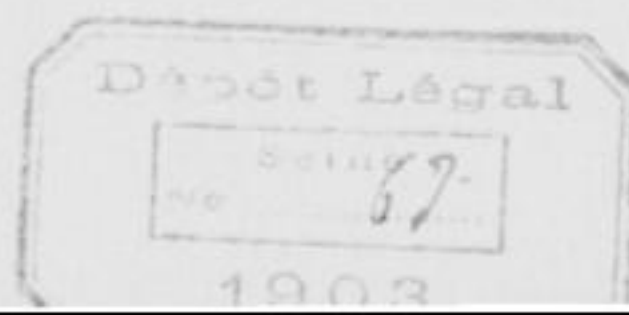


... Et le brave homme reparut portant un registre volumineux (page 504).

fois. Moi aussi je suis un enragé pêcheur et ce que vous m'avez dit des pêches miraculeuses qu'on fait ici, me donne l'intention d'y revenir bientôt pour m'assurer que vous n'exagérez pas.

Roussillon plantait des jalons pour l'avenir.

— Vous verrez que je n'exagère rien, — répondit Martin. — Je vous placerai sur les bons endroits.



— Nous essaierons.

A ce moment, le roulement d'une voiture se faisait entendre au dehors, sur le quai de halage.

Martin se précipita vers la porte et jeta un coup d'œil sur la route.

— Voici M. et M^{me} Cardon qui rentrent de Melun, — fit-il en se retournant vers son client.

— Ah ! enfin !... tant mieux ! — dit le policier avec satisfaction. — Le temps de finir mon café, ce qui permettra à M. Cardon de dételer son breack, de conduire son cheval à l'écurie et je me rendrai à sa demeure.

Et tout bas, il ajoutait :

— Peut-être aurai-je, auprès de lui, autant de chance que j'en ai trouvé ici.

La voiture signalée par le patron de l'établissement : *Au Martin-Pêcheur*, s'arrêta devant la propriété que deux heures auparavant il avait désignée au policier.

M. Cardon, un petit homme sec, vigoureux, à cheveux blancs, avait mis prestement pied à terre.

Il ouvrit la grille qui fermait l'entrée de sa villa du côté du chemin de halage et conduisit à la main son breack en face d'un bâtiment qui s'élevait à gauche de l'habitation.

C'était là que se trouvaient la remise et l'écurie.

M^{me} Cardon passa alors à son mari les paniers de provisions dont ils avaient fait emplette à la foire de Melun, et descendit à son tour.

Pendant qu'elle rentrait ses colis dans la maison, M. Cardon détela son cheval, le conduisit à l'écurie, l'épongeait, le brossait, lui donnait une légère provende et venait aider son épouse au transbordement des derniers paquets qui restaient dans la cour.

Il terminait lorsqu'un violent coup de sonnette retentit à la grille.

— Qui peut venir brandouiller notre cloche, — se dit-il en allant ouvrir.

L'inspecteur de la sûreté était sur le seuil.

— C'est bien ici la demeure de M. Cardon ? — demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— De M. Cardon, ancien directeur du bureau de placement

situé au coin de la rue de la Roquette et de la place de la Bastille, à Paris ?

— Oui, monsieur, établissement que j'ai dirigé pendant vingt-cinq ans, avec ma femme et que j'ai cédé, il y a deux mois pour venir me reposer ici et y finir mes jours.

— Je le sais, monsieur.

— Ah !

— J'ai vu hier la personne qui vous succède. C'est elle qui m'a dit que vous habitiez le hameau de la Cave, à Bois-le-Roi. — Je suis arrivé ici à onze heures, mais ayant appris par M. Martin, le restaurateur, que vous étiez allé à Melun, j'ai attendu votre retour pour me présenter chez vous. — Une attente aussi longue doit vous faire comprendre, monsieur, que j'ai un besoin pressant de causer avec vous. — Pouvez-vous disposer en ma faveur de quelques minutes ?

— Mais à quel sujet, monsieur ?

— Une affaire grave.

— Une affaire grave ?

— Sur laquelle, seul, vous pouvez me renseigner.

— A quel titre, monsieur ?

— Ma visite n'est point officielle, elle est toute officieuse. — Elle émane pourtant d'un ordre direct. — Je suis envoyé vers vous, par M. le chef de la Sûreté de Paris, dont je suis un des inspecteurs principaux.

Le visage un peu renfrogné de M. Cardon s'éclaira à ces mots.

— Entrez, entrez, monsieur, — fit-il avec affabilité. — J'ai toujours été en bonnes relations avec la préfecture de police de Paris. Je me suis toujours mis à sa disposition lorsqu'elle réclamait de moi des renseignements qui pouvaient l'éclairer, je suis prêt à le faire encore aujourd'hui, si, toutefois, il m'est permis de répondre aux questions que vous voudrez bien m'adresser. — Entrez, monsieur, je vous prie.

Roussillon pénétra dans la villa Cardon et suivit l'ancien placeur.

Intriguée, M^{me} Cardon était sortie de l'habitation et du haut de la terrasse qui y donnait accès, elle regardait et écoutait ce qui se passait sur le seuil de la grille.

— C'est monsieur, — lui dit son mari, — qui se présente au

nom de la Sûreté de Paris ; il a quelques renseignements à nous demander.

M^{me} Cardon vint au-devant de son époux et du visiteur qu'on introduisit dans un petit salon coquettement meublé.

Tous trois prirent des sièges et les deux directeurs de l'agence de placement de la place de la Bastille attendirent que l'envoyé du chef de la Sûreté s'expliquât.



LXXIII

OU ROUSSILLON TROUVE CE QU'IL CHERCHE.

Roussillon, un peu hésitant, commença :

— Avant tout, madame, et vous, monsieur, je dois vous décliner mes qualités et vous dire mon nom. — Je m'appelle Roussillon et je suis attaché comme inspecteur principal à la brigade de Sûreté. — C'est donc un modeste fonctionnaire qui s'adresse à votre obligeance et vous prie d'observer la plus grande discrétion sur le motif de ma visite... que je vais vous expliquer.

— Pas un seul mot de ce qui va se dire ici ne sera répété, monsieur l'inspecteur, répondit M. Cardon.

— Le secret sera religieusement gardé, — ajouta l'ex-directrice de bureau de placement, que le préambule de Roussillon rendait fort attentive.

Le policier reprit :

— En me présentant à vous, monsieur, pour que vous daigniez m'accueillir, je vous ai dit qu'il s'agissait d'une chose grave.

— Oui, monsieur.

— Elle est très grave, en effet. — Il s'agit d'établir par tous les moyens possibles et d'une façon indéniable, l'innocence d'un homme que la cour d'assises a condamné, il y a quelques jours aux travaux forcés à perpétuité pour crime d'assassinat.

— Prouver son innocence ! — balbutia M^{me} Cardon à qui les paroles du policier donnaient le frisson.

— Oui, madame, car nous avons acquis la certitude, — malheureusement trop tard — que le malheureux condamné n'était pas coupable.

— Une erreur judiciaire ! — fit M. Cardon avec stupeur.

— La plus effroyable que la justice ait commise.

— Et l'homme est encore en prison.

— Il y est encore.

— Malgré la conviction que vous avez de son innocence. .

— Il faut que nous en fournissions les preuves matérielles au procureur général qui fut accusateur public dans ce ténébreux procès et qui avait osé demander à MM. les jurés et à la Cour, la tête de l'accusé innocent.

— C'est épouvantable !

— C'est monstrueux !... — Mais, ce magistrat, désabusé, a compris qu'il devait une réparation à sa victime et, au lieu et place du condamné, il n'a pas craint de se pourvoir en cassation afin d'obtenir la revision du procès et, en s'appuyant sur des faits nouveaux que nous lui apporterons, sur des témoignages indiscutables qu'il a déjà entendus, il est prêt à demander la réhabilitation de celui que la loi a frappé injustement, avec son acquittement.

— Ceci est d'un noble esprit, monsieur, — observa Cardon.

— Tout en l'honneur de ce procureur général, — ajouta sa femme.

— Il ne fait que son devoir, — répliqua le policier. — Quand on a fait le mal, on doit le réparer. — Mais il faut prouver qu'on s'est trompé !... Il faut découvrir le véritable assassin !... — Il faut que la femme auteur du crime dont un honnête homme supporte aujourd'hui l'horrible fardeau, soit entre nos mains.

— C'est une femme qui aurait commis le crime dont vous parlez, pour lequel un malheureux aurait été condamné ! — s'écria l'ex-placeuse, avec une épouvante manifeste.

— C'est une femme, oui, madame.

— Oh ! l'horreur !

— Une domestique ! ajouta le policier.

— Une domestique ?

— Elles sont capables de tout ! — fit M. Cardon. — Infanticides !... Voleuses... Ah ! je les connais bien, moi !... Des misérables qui viennent à Paris pour faire oublier les crimes qu'elles ont commis dans leur pays... et qui ne demandent qu'à en commettre d'autres... si cela peut profiter à leur bourse !...

— Et vous êtes sûr, — demanda M^{me} Cardon au policier... que c'est une domestique ?

— A n'en pouvoir douter, — répondit Roussillon. — D'après le peu de renseignements que nous avons déjà pu recueillir, et dont la conduite nous impose les soupçons les plus sérieux et les plus mérités.

— Dites-nous tout, monsieur l'inspecteur. — Nous vous avons

promis le secret ; il sera bien gardé, je vous le jure ! — Il faut que la justice puisse être éclairée et, mon mari et moi, nous sommes prêts à lui prêter notre concours, s'il nous est possible de le faire ; pour qu'elle puisse réhabiliter un innocent. — Parlez, monsieur Rousillon.

L'inspecteur de la Sûreté poursuivit :

— La fille dont je parle, se servant de papiers de famille d'une honnête femme, à ce moment domestique comme elle, est allée dans votre bureau de placement, s'y est fait inscrire, et vous a priée de lui trouver promptement un emploi.

— Chez nous ?

— Chez vous, oui, madame. — Nous avons donc besoin de savoir dans quelle maison vous l'avez placée. — Ainsi, nous pourrions relever une piste sérieuse, suivre cette fille et l'arrêter. Une fois entre nos mains, il faudra bien qu'elle parle.

M^{me} Cardon resta interdite, en proie à une émotion violente.

— Et vous dites, monsieur, vous êtes bien certain, fit-elle, anxieuse, — que cette misérable créature s'est fait inscrire dans notre bureau, et que nous l'avons placée.

— Oui, madame.

— Êtes-vous allé prendre des renseignements chez la personne à qui nous avons cédé notre établissement ?

— Hier, oui, madame, sans lui expliquer ce que je viens de vous dire.

— Et que vous a-t-elle répondu ?

— Qu'il lui était impossible de m'indiquer quoi que ce soit.

— Pour quel motif ?

— Parce que l'inscription de cette fille remonte aux premiers mois de cette année.

— Ah ! je comprends ! — fit tout à coup M^{me} Cardon, — comme en quittant Paris nous avons emporté nos registres, elle n'a pu les consulter.

— Parfaitement, madame.

— Ces livres prouvant la bonne gestion de notre maison et la régularité de nos affaires, nous avons cru devoir ne pas les laisser dans des mains inconnues, — ajouta l'ex-placeuse.

— Je vous approuve, madame, — fit le policier en s'inclinant. Puis il demanda :

— Vous avez ces registres sous la main.

— Certes, monsieur.

— Et vous pouvez les feuilleter pour m'aider, — si c'est possible, à réparer la fatale erreur commise par la justice.

— Oui, monsieur, mais cela va nous prendre du temps. — Nous n'avons point encore terminé nos déballages et ces registres sont toujours enfermés dans la caisse où je les ai placés, avec d'autres papiers.

— J'attendrai, madame.

Monsieur Cardon s'était levé.

— Ce ne sera pas si long que ça, fit-il. Je prends un marteau, un ciseau, des tenailles, dans mon atelier et je vais déclouer la caisse. Où se trouve-t-elle ?

— Dans le petit grenier de l'écurie. — C'est une grande boîte en sapin sur laquelle tu trouveras cette inscription : *Papiers d'affaires. — Paris.* — Prends seulement le dernier registre, celui de cette année. — C'est bien celui de cette année, monsieur, — ajouta-t-elle en s'adressant à l'inspecteur de la Sûreté.

— Oui, madame.

— Alors, fais vite.

Cardon sortit, laissant sa femme avec le policier.

Son absence ne dura que vingt minutes, et le brave homme reparut portant un registre volumineux.

— Voilà l'affaire ! — fit-il en le tendant à sa femme.

Celle-ci le prit, le plaça sur une table et l'ouvrit.

Roussillon avait tiré son carnet et un crayon de sa poche.

— Je dois chercher au mois de janvier ? — lui demanda-t-elle.

— Janvier ou février.

— Le nom de la personne recherchée ?

— Lucie Ballard.

— Lucie Ballard ! — répéta M^{me} Cardon.

— Vous vous rappelez ce nom ?

— J'ai très bonne mémoire, .. et, en effet, il me semble qu'il ne m'est pas inconnu.

— Oh ! cherchez, je vous en prie, madame.

L'ex-placeuse prit une plume. Sur la table, où elle avait ouvert le livre et à partir de la première inscription datant de janvier, elle suivit chaque nom avec attention, du bec de sa plume...

Deux feuilles, trois feuilles furent vérifiées.

— Vous ne trouvez pas ? — fit le policier impatient.

— Je trouverai, si toutefois cette Lucie Ballard est bien sortie de ma maison pour entrer en place.



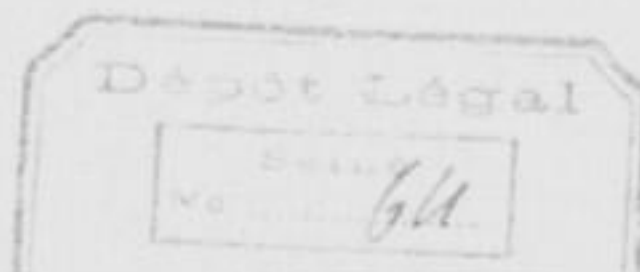
En arrivant à Paris, il regarda sa montre (page 507).

— Alors, c'est qu'elle aurait menti à la personne dont les papiers lui ont servi pour trouver un emploi.

— Nous allons voir.

Roussillon, tenant son carnet d'une main, son crayon de l'autre, attendait, prêt à écrire les renseignements désirés.

— Espérons que j'aurai la chance de ne pas faire chou-blanc!...
— pensait-il.



Son espoir ne fut point déçu.

M^{me} Cardon immobilisa le bec de sa plume qui suivait les noms et lut tout haut :

— *Lucie Ballard.*

Le policier poussa un soupir de satisfaction.

L'ex-placeuse poursuivit :

— *Vingt-trois ans. — Née à Bléré (Indre-et-Loire), désire une place de femme de chambre ou bonne à tout faire.*

C'est bien là ce que vous demandiez. n'est-ce pas, monsieur ?

— Parfaitement. — Il vous reste à m'apprendre chez quelle personne Lucie Ballard est entrée.

M^{me} Cardon revint à son registre.

— Chez M^{me} Duroselle, rue du Bois, numéro 6, à Saint-Mandé — dit-elle.

Cette fois, ce ne fut point par un soupir de satisfaction, ce fut par une exclamation de joie que le contentement du policier se traduisit.

Son visage devint rayonnant.

Il écrivit vivement le nom et l'adresse et reprit :

— Avez-vous eu en votre possession la photographie de cette jeune femme ?

— Non, monsieur, la Préfecture n'exigeait pas de nous cette formalité.

— C'est juste, mais si on vous montrait le portrait de Lucie Ballard, vous la reconnaitriez ?

— Je le crois.

— Eh ! bien..... le voilà... — Regardez.

Et Roussillon mettait sous les yeux de l'ex-placeuse l'épreuve photographique oubliée par Louis dans sa chambre de la villa des Fleurs.

— Oui... oui... — s'écria M^{me} Cardon, — c'est elle !... — c'est bien elle !...

— C'est tout ce qu'il faut ! — s'écria l'inspecteur de la Sûreté en se levant.

Puis tendant les mains au couple Cardon, avec un mouvement plein de joie et de reconnaissance :

— Je vous remercie, madame, je vous remercie, monsieur. — Vous allez, je l'espère, me permettre d'apaiser le désespoir d'une famille dont les souffrances seraient impossibles à décrire ; je vous

remercie du plus profond de mon cœur, pour la justice, pour le malheureux condamné, pour moi !...

— Nous resterons toujours à votre disposition, monsieur Roussillon, — répondit M^{me} Cardon, très émue, — et à celle de l'administration que vous représentez.

— Vous me permettrez de me retirer, maintenant, fit l'inspecteur de la Sûreté. Vous devez comprendre la hâte que j'ai de communiquer à mes supérieurs le résultat heureux de la démarche que j'ai faite auprès de vous.

— Nous le comprenons, monsieur.

— Je vous ai prié de garder le secret profond sur cette affaire, je n'insisterai pas pour vous le rappeler.

— Nous ne nous souviendrons de rien, monsieur. Mais, n'oubliez pas que si vous aviez besoin de notre registre, afin de faire vos preuves, que nous les tenons à votre disposition.

— Je vous remercie encore.

Et le policier quitta la villa de la Cave en se disant :

— Journée bien employée. — Lucie Ballard, Alphonse Jarrier!... La provision de nouvelles n'est pas à dédaigner!...

Il regagna promptement la gare de Bois-le-Roi, espérant pouvoir y prendre tout de suite un train qui le ramènerait à Paris.

Il fut obligé d'attendre le passage du direct jusqu'à quatre heures quarante-sept.

En arrivant à Paris, il regarda sa montre.

Il était cinq heures quarante-sept.

— Trop tard pour faire une enquête chez M^{me} Duroselle — murmura-t-il — à demain matin cette affaire-là, je profiterai de mon voyage à Saint-Mandé pour aller à la villa des Fleurs rendre visite à M^{me} Gauthier et savoir si elle et Pascal ont quelque chose de nouveau à m'apprendre... A cette heure je trouverai probablement M^e Brunel chez lui.. Il faut que je sache ce qui s'est passé entre lui et le procureur général.

Il prit une voiture à la gare de Lyon, car son temps était compté, et il se fit conduire rue de Clichy, chez l'avocat.



LXXIV

CARNASSIÈRE PLEINE

Maître Brunel s'étant attardé au palais, où il avait plaidé longuement, venait seulement de rentrer, quand Roussillon sonna à sa porte.

Ces deux hommes avaient les mêmes vues, les mêmes sentiments, la même droiture.

Ils s'appréciaient et s'estimaient.

Comme Roussillon, Brunel souhaitait avec ardeur que l'innocence de Georges Gauthier fût reconnue et proclamée.

L'avocat était doué d'un flair trop subtil pour ne pas avoir deviné les raisons déterminantes de la volte-face du procureur général, mais il comptait bien, sans l'estimer, se servir de lui d'une façon efficace.

Il avait dit au policier :

— Pour arriver au résultat que nous espérons, pour que la vérité se manifeste d'une façon tangible, peu nous importent les motifs qui nous amènent des auxiliaires.

Allons droit au but sans nous inquiéter des chemins à suivre.

Nous avons accepté la tâche sainte de réhabiliter un innocent.

Marchons la main dans la main vers ce résultat.

Ce sera notre force. »

M^e Brunel n'était pas sans inquiétude depuis qu'il avait assisté, presque muet, à l'entretien de Blanchard avec son beau-frère, Jules Morisset.

Il comprenait à merveille que le juge d'instruction ne se laisserait pas écraser sans résistance, et dans son attitude vis-à-vis du procureur général, au moment de quitter l'hôtel, il avait deviné la haine sourde et le désir de vengeance.

La visite de Roussillon lui fit grand plaisir.

L'inspecteur le mit au courant de ce qu'il avait fait et de ses espérances légitimes.

— Hâtez-vous ! hâtez-vous ! — lui dit l'avocat. — Cherchez vite, trouvez vite, et prenez garde à vous, car, selon moi, vous êtes menacé !

Ces derniers mots causèrent à l'inspecteur un étonnement facile à comprendre.

— Menacé ? répéta-t-il.

— Oui.

— Comment ? — Par qui ? — A quel propos ?

M^e Brunel lui fit part de ce qui s'était dit en sa présence, entre les deux beaux-frères, à l'hôtel de la rue Beaujon, et il ajouta, en manière de conclusion :

— Tout est à craindre de cet homme, qu'affole véritablement l'imminence du scandale qui va se faire autour de son nom.

Je suis certain qu'il tentera de vous contrecarrer par tous les moyens ; qu'il cherchera ceux qui peuvent vous servir et qu'il tentera d'étouffer leur voix.

Veillez donc bien sur vous et sur ceux qui sont avec nous.

— A bon chat, bon rat ! — répliqua Roussillon, gravant dans sa mémoire chacune des paroles de l'avocat.

Je suis averti et, vous savez le vieux proverbe :

Un homme averti en vaut deux. »

En quittant la rue de Clichy, certain de trouver le chef de la Sûreté à son bureau, le policier s'y rendit.

A lui aussi, il avait hâte de faire connaître la double réussite de son voyage à Bois-le-Roi.

Averti de sa présence, le chef le reçut aussitôt.

— Vous devez avoir de bonnes nouvelles à m'annoncer ? — lui dit-il en le voyant.

— Qui vous fait supposer cela, chef ? — demanda Roussillon en souriant.

— L'expression de votre visage, mon cher inspecteur — Vous me semblez tout joyeux.

— Vous ne vous trompez pas.

— La chasse a été bonne.

— La carnassière est pleine.

— La fausse Lucie Ballard est retrouvée ?

— Elle le sera bientôt.

— Est-ce un espoir seulement ou une certitude ?

— Une certitude. — Vous allez en juger.

Et, comme il l'avait fait à l'avocat Brunel, il raconta à son supérieur sa visite au ménage Cardon, à la villa de la Cave, et le résultat heureux qu'il en avait obtenu.

Le chef de la Sûreté ne put contenir sa joie.

— Enfin, mon cher Roussillon, — fit-il en tendant la main au policier, — notre excellent ami, le juge d'instruction Blanchard, trouvera à qui parler ! notre revanche arrive.

— Je le crois. Mais il faut nous défier de Blanchard.

— Nous nous défierons.

— Je le tiendrai à l'œil.

— Je vous y engage fortement. — C'est tout ce que vous aviez à me communiquer ?

— Non, chef.

— Quoi encore ?

— On dit que le hasard sert souvent la police.

— Il nous sert quelquefois, en effet.

— J'en ai la preuve, car il m'a servi.

— À quel propos ?

— Au sujet d'une vieille affaire qui semble morte aujourd'hui et à laquelle, sans aucun doute, vous devez penser encore.

— De quelle affaire voulez-vous parler ?

— De celle d'Alphonse Jarrier.

Le chef de la sûreté fronça les sourcils.

— L'affaire Jarrier, — répéta-t-il avec un geste d'ennui.

— Oui... et dont vous m'avez donné connaissance il y a deux mois environ.

— Je ne l'ai point oubliée. Une affaire entourée de mystère pour laquelle on réclamait notre intervention afin d'obtenir seulement des renseignements sur cet homme. L'ordre des recherches émanait de la préfecture de Thonon et du département de police de Genève. Aucune plainte déterminée, aucune demande d'extradition par conséquent, des restrictions ridicules que je vous ai communiquées et dont je n'ai pu et dont je ne puis encore vous expliquer les raisons. C'est une situation délicate, l'honneur de deux familles qu'il s'agit de sauvegarder, je le crois, mais que nous ne devons pas chercher à approfondir. Nous devons nous borner simplement à faire connaître la demeure de cet Alphonse Jarrier, au cas où nous apprendrions qu'en quittant Thonon il s'était réfugié à Paris.

- Avec une femme ?
- Oui.
- Eh bien, Alphonse Jarrier est en France.
- Vous avez relevé sa piste ?
- A Bois-le-Roi.
- Il habite ce pays ?
- Non. Il doit habiter Paris. Mais toutes les semaines, il se rend à Bois-le-Roi.
- Vous en êtes certain ?
- J'affirme. Il y va passer deux, trois, quelquefois quatre jours, avec une jeune femme qu'on croit la sienne, dans une petite auberge du hameau de la Cave où ils se livrent au doux plaisir de la pêche.
- Tiens ! tiens
- C'est donc au hameau de la Cave qu'on pourrait le cueillir facilement, chef.
- On ne doit pas le cueillir, je vous l'ai dit.
- Alors que faut-il faire ?
- Indiquer un domicile particulier exact et non un endroit public où pourrait se produire un scandale que l'on désire éviter à tout prix.
- On pourrait établir une filature ?...
- Ce serait préférable.
- Savoir où perche le Jarrier.
- Oui. Alors nous nous bornerions à exécuter les prescriptions de la note suisse et de celle de la préfecture de Thonon.
- Dois-je m'en occuper ?
- Vous avez en ce moment quelque chose de plus sérieux à terminer. Cet Alphonse Jarrier m'importe peu. Les affaires louches, ténébreuses m'ont toujours répugné.
- S'agirait-il d'un fait politique ?
- Non. Mais de choses désagréables qui ne sont pas de notre ressort et dont nous avons le temps de nous mêler. — Vous êtes certain que cet homme va toutes les semaines à Bois-le-Roi, nous le retrouverons toujours.

Au plus pressé, mon cher Roussillon.

L'honneur de M. Georges Gauthier, victime de l'odieux Blanchard, doit passer avant l'honneur des gens que nous ne connaissons pas et qui ne sont victimes, eux, que de leur sot orgueil et de leur sottise.

— Je pourrais confier la filature à l'un des hommes de ma brigade.

— Attendez mes ordres pour cela.

— Bien, chef.

— Mais, j'y songe, — ajouta vivement le chef de la sûreté, — Pascal votre protégé, Pascal, le chanteur, a été élevé en Suisse, à Genthod, dans le canton de Genève.

— Oui.

— Questionnez-le donc. Il pourrait fort bien connaître le pêcheur Jarrier, né à la Belotte, un village faisant partie du même canton que Genthod. Il pourrait alors nous dire ce qu'est véritablement cet homme.

— L'idée est bonne, — fit Roussillon, — je questionnerai Pascal.

— Adroitement et surtout discrètement.

— Pascal est un brave enfant, tout à notre dévotion et qui saurait garder le secret que je lui confierais.

— Faites à votre guise. Demain vous allez à Saint-Mandé ?

— Chez M^{me} Duroselle, oui, chef.

— Passez ici avant de partir.

— Dès la première heure.

— Vous n'avez plus rien à me dire ?

— Plus rien.

— Alors, laissez-moi travailler, rentrez vous reposer. — A demain.

Roussillon quitta la Sûreté et rentra chez lui, non pour se reposer, mais pour mettre en ordre ses notes et les joindre au dossier de l'affaire Georges Gauthier.

Il trouva chez son concierge un mot de Pascal.

Le jeune homme lui annonçait que M^{me} Gauthier et lui n'avaient point encore commencé leurs tournées dans les établissements désignés par l'inspecteur.

Raymonde, malgré toute son énergie, éprouvait au dernier moment une grande inquiétude. — Elle avait peur de ne pouvoir jouer sans se trahir le rôle qu'elle avait accepté et, comme *entraînement*, elle avait désiré chanter d'abord dans les milieux moins populaires, où elle ferait en quelque sorte l'apprentissage du métier de chanteuse des rues.

Il ajoutait qu'à sa grande joie, ces épreuves avaient pleinement réussi, et que la jeune femme se sentait maintenant assez forte,

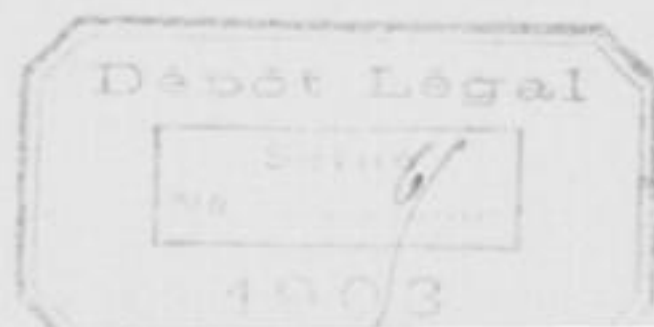


Une femme aux cheveux gris apparut derrière les barreaux... (page 514).

assez sûre d'elle-même, pour affronter le grand, ou pour mieux dire, le gros public.

Là se bornait le rapport succinct du jeune chanteur.

Roussillon, si grande que fût sa hâte d'arriver à un résultat, accepta philosophiquement ce retard, car peut-être, d'après ce qu'il apprendrait à Saint-Mandé, aurait-il à modifier le premier itinéraire tracé à Pascal et à M^{me} Gauthier.



LXXV

UNE FORTERESSE

Le lendemain, après avoir fait acte de présence à la Sûreté, et pris contact avec son chef pour différents ordres de service qu'il devait communiquer aux hommes de sa brigade, Roussillon partit pour Saint-Mandé.

Connaissant à merveille le pays, il put se rendre directement à la rue du Bois en descendant du chemin de fer, et sonner à la grille de la maison de M^{me} Duroselle.

Celle-ci était une femme d'une cinquantaine d'années, veuve depuis dix ans déjà, et jouissant d'une fortune assez considérable.

La propriété qu'elle habitait lui appartenait, et contenait une galerie pleine de curiosités et d'objets d'art, rapportés des quatre coins du monde par son mari qui avait été armateur et grand voyageur.

Sa fille unique, mariée à Versailles, venait rarement la voir; elle vivait donc dans une solitude relative, avec un personnel très restreint.

La grille à laquelle Roussillon avait sonné était garnie de volets de tôle, empêchant de voir la cour qui se trouvait derrière.

L'inspecteur attendit deux ou trois minutes qu'on vînt lui ouvrir.

Il s'impatientait et il allait sonner de nouveau quand il entendit crier le sable sous un pas lourd; puis un des volets de la grille tourna sur ses gonds, une femme aux cheveux gris apparut derrière les barreaux, et demanda d'un ton brusque :

— Que désirez-vous, monsieur ?

— Voir M^{me} Duroselle, — répliqua Roussillon.

— C'est moi, monsieur, — que me voulez-vous ?

— Vous parler, madame.

— Pour quel motif?

— Pour un motif particulier et très urgent.

— Très bien. Mais quel est ce motif?

— Je vous le dirai, quand vous aurez bien voulu m'ouvrir.

— Je n'ouvre pas ainsi ma porte au premier venu.

— Oh! oh! — pensa Roussillon — c'est une forteresse, cette maison-là! il faut avoir le mot de passe pour en franchir le seuil!!

Puis, tout haut et du ton le plus poli, il ajouta :

— Je vais donc, madame, décliner mes qualités avec pièces à l'appui... je suis inspecteur de la sûreté.

M^{me} Duroselle tressaillit visiblement.

Roussillon poursuivit, en présentant sa carte d'inspecteur à travers les barreaux :

— Et je vous suis envoyé par le chef de la sûreté lui-même.

— Mais, pourquoi, monsieur?

— Pour des renseignements que nous attendons de votre obligeance...

— Des renseignements!

— Oui.

— Sur quoi ou sur qui?

— Sur une domestique que vous avez eue, et que vous avez peut-être encore à votre service.

— Le nom de cette domestique?

— Lucie Ballard.

M^{me} Duroselle poussa un cri.

— Ah! mon Dieu! — dit-elle ensuite avec épouvante — la malheureuse s'est fait mettre en prison peut-être...

Entrez, monsieur... Entrez vite...

La grille s'ouvrit.

Roussillon put pénétrer enfin dans la forteresse.

— Nous ne pouvions vraiment pas causer dans la rue — reprit M^{me} Duroselle.

— Permettez-moi de vous faire observer, madame, que c'est vous qui me laissez dans la rue — répliqua Roussillon en souriant.

— Ça, c'est bien vrai, mais, que voulez-vous, je suis méfiante. Je n'aime pas introduire chez moi des gens que je ne connais pas. On voit tant de crimes! Venez au salon, monsieur... »

La maîtresse de la maison traversa la cour et fit entrer l'inspec-

teur dans un salon encombré d'objets d'art dont quelques-uns étaient d'une grande valeur.

Elle avança un siège à Roussillon, prit place en face de lui et entama l'entretien en ces termes :

— Vous disiez donc que vous aviez des renseignements à me demander sur une nommée Lucie Ballard.

— Oui, madame.

— Cette fille n'est plus à mon service.

— Je l'ai compris en entendant votre exclamation : *La malheureuse s'est fait mettre en prison!*...

— Elle a été arrêtée, n'est-ce pas?

— Non, madame, et je ne sache même pas que, jusqu'à ce moment, sa liberté soit menacée.

— Eh! bien, alors?

— Mais nous avons besoin de la retrouver et de l'interroger.

La réponse de Roussillon sembla causer à M^{me} Duroselle un grand soulagement.

— Ah! vous ne savez pas où elle est? — fit-elle.

— Non, mais nous avons l'espoir qu'avec votre aide nous parviendrons à la retrouver.

— En quoi puis-je vous aider? — Je n'en sais pas plus que vous...

— Essayons toujours.

Lucie Ballard est entrée chez vous au mois de février?

— Oui, monsieur...

— Le 27...

— C'est bien la date.

— Et, elle en est sortie?

— Au commencement du mois de juin...

— Renvoyée par vous?

M^{me} Duroselle eut un moment d'hésitation.

Roussillon s'en aperçut et en tira cette conclusion qu'elle n'aurait pas lui dire la vérité.

Il répéta sa question :

— Renvoyée par vous?

— Non, monsieur.

Elle m'a quittée de son plein gré...

— Pour aller chercher une autre place?

— Je l'ignore.

— Mais vous lui avez donné un certificat?

— Aucun.

— Alors c'est que sa conduite chez vous n'avait point été correcte et que, comme le font malheureusement beaucoup de personnes, au lieu de porter plainte, vous avez dit : — *qu'elle aille se faire pendre ailleurs !*

— Je ne puis vous apprendre, monsieur, le motif pour lequel cette fille a quitté ma maison — murmura M^{me} Duroselle que la tournure prise par l'entretien semblait embarrasser beaucoup.

— De cela dois-je conclure, madame, que vous refusez de m'éclairer ?

Songez que ma démarche auprès de vous est faite dans un intérêt général, celui de la société mise en coupe réglée par une armée d'êtres malfaisants qui nous menacent à chaque heure, à chaque minute et dont je vois à merveille que vous avez eu à souffrir, quoique vous ne vouliez pas me l'avouer...

— Je vous affirme, monsieur, que je ne sais pas où est allée Lucie Ballard...

Non seulement je n'ai rien à vous dire contre elle, mais encore, à l'heure qu'il est, je lui dois peut-être la vie...

— Vos réticences, madame, vos paroles énigmatiques, fortifient ma conviction que cette fille a dû vous quitter dans des circonstances graves, qui peut-être, si elles m'étaient connues, apporteraient la lumière dans une affaire mystérieuse pour laquelle un innocent a été condamné.

C'est au nom de cet innocent que je m'adresse à vous, que je vous supplie de m'éclairer.

Certes, même sans votre concours, nous retrouverons cette Lucie Ballard.

Nous avons bien découvert qu'elle avait été à votre service, — et une fois dans nos mains, il faudra qu'elle nous fasse l'aveu des actions ténébreuses auxquelles elle aura été mêlée d'une façon plus ou moins directe... et, par elle, nous apprendrons ce que vous ne voulez pas nous dire...

— Mais, encore une fois, monsieur, je vous affirme que je ne sais rien ! — s'écria M^{me} Duroselle en proie à une agitation violente.

— Et moi, madame — répliqua Roussillon — j'ai la certitude que vous savez, et que si vous ne parlez pas, c'est que vous avez peur ou que vous vous croyez liée par un engagement qu'on a su imposer à votre faiblesse.

Vous venez de me dire que vous deviez peut-être la vie à cette fille, et quand, un peu auparavant, je vous ai parlé d'elle, vous vous êtes écriée : *La malheureuse s'est fait mettre en prison !*

Vous êtes beaucoup trop intelligente pour ne pas comprendre que ceci n'est point naturel, et que j'ai lieu de m'étonner de votre mauvais vouloir, quand les intérêts de la société sont en jeu.

Je devrai constater cela dans mon rapport à mes chefs ; ce rapport sera communiqué au procureur de la République qui voudra savoir à quoi s'en tenir sur vos réticences.

Vous serez donc appelée au Palais de Justice et vous aurez à subir un interrogatoire. »

M^{me} Duroselle était devenue très pâle.

L'épouvante se peignait sur son visage.

— Le Palais de Justice... le procureur de la République... un interrogatoire,... — bégaya-t-elle, effarée.

— C'est inévitable...

— Mais pourquoi ? Je n'ai jamais rien fait de mal...

— Nous sommes en face d'un crime mystérieux pour lequel, sur de fausses apparences, un innocent a été condamné.

Nous croyons être sur la piste des vrais coupables, et, dans l'intérêt de l'innocent comme dans l'intérêt supérieur de la justice, nous devons forcer à parler tous ceux qui peuvent nous aider à faire la lumière ..

Roussillon connaissait bien son état, il agissait en policier de premier ordre.

Le trouble et l'effroi de M^{me} Duroselle lui avaient fait comprendre qu'en la terrorisant, il arriverait à lui faire soulever un coin du voile qui cachait ses relations avec la soi-disant Lucie Ballard.

La bonne dame était en effet fort épouvantée et très perplexe.

— Mais, si je parle — balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte — c'est pour moi un danger certain... un danger terrible... la mort peut-être...

— Voyons... voyons... chère madame — fit l'inspecteur — n'exagérez rien... — Vous êtes sous l'impression de terreur causée par des menaces qui vous ont été faites.

— Je n'ai point été menacée, monsieur.

— Il m'est impossible de vous croire, car alors rien n'expliquerait la profonde émotion à laquelle je vous vois en proie...

Oseriez-vous affirmer que Lucie Ballard, en vous quittant, ne

vous a pas menacée d'une vengeance, si vous trahissiez certains secrets...

— Eh ! Monsieur, c'est par reconnaissance que Lucie Ballard a quitté ma maison !

— Par reconnaissance ! — répéta Roussillon, en se demandant si la pauvre femme n'était pas un peu folle.

— Oui, monsieur — reprit M^{me} Duroselle — par reconnaissance pour les soins que je lui ai prodigués.

— J'avoue ne pas comprendre !... — Tout ce que vous me dites n'a aucun enchaînement, aucune logique, et vos paroles se contredisent...

— Je ne puis vous répondre autrement.

— Eh bien ! soit, madame. Ne me répondez pas.

C'est avec le juge d'instruction chargé de l'affaire qui m'amène que vous aurez à vous expliquer... et, à lui, il faudra bien que vous répondiez ! — Vous recevrez à bref délai un mandat de comparution...



LXXVI

UNE DRÔLE D'HISTOIRE

Tout en disant ce qui précède, l'inspecteur avait quitté son siège et faisait mine de se retirer.

Il était bien certain, d'avance, de l'effet qu'il allait produire.

Du geste et de la voix, M^{me} Duroselle l'arrêta.

— Attendez... attendez, monsieur... — fit-elle, suppliante, — attendez, je vous en prie...

— A quoi bon, madame, — répliqua le policier, — puisque de vous je ne puis rien obtenir ?

M^{me} Duroselle paraissait affolée.

— Attendez, — répéta-t-elle.

— Soit, mais je n'attendrai pas longtemps. Parlez, madame.

Roussillon se rassit.

— Non, monsieur, on ne m'a point menacée, mais j'ai fait le serment de ne rien dire de ce qui m'avait été révélé.

— Eh ! madame, ne voyez-vous pas que vous imposer un pareil serment constituait une menace ?

— Non ! non ! Vous ne pouvez pas comprendre... Vous ne pouvez pas savoir... Depuis ce moment-là je vis dans des transes mortelles, je n'ai pas une minute de tranquillité, et si je parle, si je vous dis tout, ces craintes seront plus terribles encore et mon existence deviendra un supplice, puisque je me sentirai sans cesse sous le coup d'une catastrophe...

— Calmez-vous, madame...

— Comment le pourrais-je ?

— Soyez sûre que la police saura vous protéger contre tout péril, si vos craintes sont fondées...

— Ah ! monsieur, elles ne le sont que trop !...

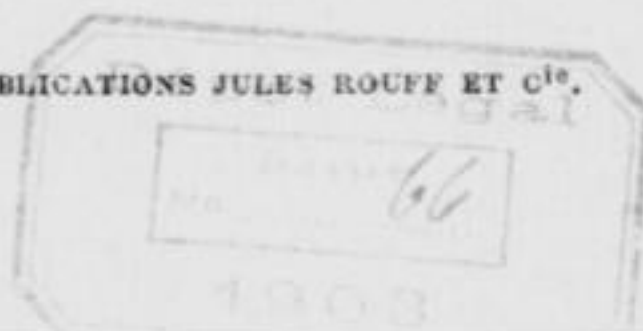
— Eh bien ! parlez franchement. — Dites-moi bien tout...

Sachant tout, on pourra prévoir les coups dont vous vous croyez menacée, les prévenir et vous rendre la tranquillité que vous avez perdue...

M^{me} Duroselle, un peu rassurée par le langage du policier, changea de physionomie



— Elle tomba à mes genoux en sanglotant et en me demandant pardon (page 526).



— Je vais tout dire, Monsieur — fit-elle avec un calme relatif — mais je vous en prie, je vous en conjure, évitez, si c'est possible, de me nommer dans vos rapports, et qu'on ignore d'où viennent les renseignements que je vais vous donner et que vous communiquerez à vos chefs.

— Je vous ai affirmé, madame — répliqua Roussillon — que nous veillerons sur vous d'une façon efficace, si vous êtes vraiment menacée, et ce n'est point là une vaine promesse.

Nous éviterons en outre, autant que cela dépendra de nous, que votre nom soit mis en évidence.

Parlez donc avec une entière sincérité et une confiance absolue.

En lui-même Roussillon se disait :

— Qu'est-ce que je vais apprendre ? — que s'est-il donc passé ici entre Pauline Leroux, la fausse Lucie Ballard, et cette femme qui semble hypnotisée par la peur ?

Madame Duroselle commença :

— Je suis veuve, monsieur... J'ai une fille mariée... — Nous nous voyons rarement... Je vis donc presque seule à Saint-Mandé dans cette maison qui m'appartient et que j'habite depuis quinze ans.

« Au mois de décembre dernier mon personnel se composait d'un cocher, d'un jardinier et d'une bonne ; cette bonne déjà d'un certain âge, hérita dans son pays, d'un petit bien, et me déclara qu'elle me quittait pour aller vivre en propriétaire.

« Elle était à mon service depuis plusieurs années, je tenais à elle. Je lui offris de doubler ses gages si elle voulait rester, mais je ne parvins pas à modifier sa résolution.

« Bref, elle partit.

« Ce départ me contrariait d'autant plus que je sais combien il est difficile, à notre époque, de rencontrer des domestiques dévoués à leurs maîtres.

« Je m'adressai à plusieurs bureaux de placement où l'on me présenta des filles dont les allures ne me convenaient pas, et dont les prétentions étaient exagérées et inacceptables.

Bon nombre d'ailleurs, quoique Saint-Mandé soit tout près de Paris, refusaient de venir *s'enterrer à la campagne* !

M^{me} Duroselle souligna en quelque sorte ce membre de phrase par l'intonation.

Roussillon sourit.

Il connaissait les bureaux de placement et leur clientèle !

La vieille dame continua :

— De décembre à fin février quatre bonnes se succédèrent à mon service, tellement insupportables que malgré ma grande patience il m'était impossible de les garder.

« J'avais fait la demande, dans plusieurs bureaux de placement, d'une femme sur laquelle il me fût possible de compter absolument, et dont les aptitudes répondraient à mes désirs.

« Le 26 février je reçus un mot de la directrice d'un de ces bureaux...

— Situé place de la Bastille... — interrompit Roussillon.

— Place de la Bastille, en effet, dit M^{me} Duroselle. — Ah ! vous êtes bien renseigné !

Le mot de la directrice m'annonçait que, le lendemain, une jeune femme telle que je la désirais, munie des meilleurs certificats, se présenterait chez moi, avec l'espoir qu'elle pourrait me convenir...

« Elle vint, en effet, et tout d'abord elle me plut.

« Son apparence agréable, son attitude réservée, la manière dont elle répondait à mes questions, tout enfin, chez elle, plaidait en sa faveur.

« Séance tenante je l'engageai et le lendemain, munie d'un mince bagage, elle s'installa.

« Je n'eus aucune peine à la mettre au courant de mon service.

« Très intelligente, elle comprit immédiatement ce que j'attendais d'elle et elle commença à mettre de l'ordre dans ma maison, fort négligée pendant le galop de servantes qui venaient de se succéder chez moi.

« Son caractère était doux et facile, elle faisait toutes choses d'une façon correcte et se montrait respectueuse sans obséquiosité.

Je m'attachai promptement à elle et je lui donnai ma confiance.

« La réponse à une lettre que j'écrivis au maire de son village, et les renseignements pris chez la comtesse de Lannion, où elle était restée longtemps, affirmant son honnêteté, j'en fis pour ainsi dire ma gouvernante, lui laissant la haute main dans ma maison, et jouissant d'un grand calme après tant d'agitation et d'ennuis.

L'idée qu'elle pourrait ne pas se plaire auprès de moi et me quitter un jour m'était insupportable, aussi, je m'appliquais de mon mieux à lui rendre la vie douce, restreignant pour elle ces exigences, ces manies de vieilles femmes, qui semblent parfois

énervantes à ceux qui les servent. Bref, je ne la traitais pas comme une domestique, mais presque comme une parente pauvre dont je voulais assurer l'avenir.

« Cette existence calme, que je trouvais si précieuse, durait depuis six semaines quand un matin, Lucie vint me dire qu'elle venait de passer une mauvaise nuit, qu'elle avait la fièvre et qu'elle craignait de commencer une maladie.

« Lucie était très pâle et c'est à peine si elle pouvait se tenir debout.

« Convaincue qu'il ne s'agissait que d'un malaise passager, je l'engageai à prendre du repos et à ne point quitter la chambre ce jour-là...

« Elle m'obéit.

« Le lendemain son état s'était aggravé, et, très inquiète, je fis immédiatement appeler mon médecin.

« Il me déclara que Lucie était atteinte d'une pleurésie dont on ne pouvait se dissimuler la gravité, et il me conseilla de la faire transporter à l'hôpital, sans une minute de retard.

« Je frissonnai en me disant que j'allais me trouver seule, qu'il me faudrait chercher une autre domestique, et, prenant une résolution soudaine, je répondis au médecin :

« — Elle ne me quittera pas. — Je la soignerai comme si elle était ma fille. Nous la sauverons.

« Le médecin s'inclina et prescrivit le traitement à suivre.

« Le mal empira.

« Je pris une femme de ménage et je ne songai plus qu'à donner à Lucie les soins dont elle avait besoin.

« Pendant trois semaines, je passai mes jours et mes nuits auprès d'elle, au risque de compromettre ma santé par un excès de fatigue.

« Au bout de ce temps, le médecin m'annonça que, grâce à moi, le danger avait disparu, mais que la convalescence serait longue.

« Pendant cette convalescence, je continuai à veiller de près sur la pauvre jeune femme que je venais de sauver, ce qui m'attachait doublement à elle.

« Les beaux jours du mois de mai hâtèrent son rétablissement; mais je m'aperçus qu'une profonde tristesse semblait s'être emparée d'elle et qu'elle avait par moments des crises de larmes dont je ne pouvais deviner la cause.

« Je lui demandai si elle ne désirait pas que j'écrivisse à ses parents pour les prévenir de son état.

« Elle me répondit qu'elle écrirait elle-même un peu plus tard.

« Enfin le jour arriva où, quoique faible encore, elle fut en état de reprendre son service, aidée par la femme de ménage.

« Jugez de ma surprise et de mon émoi, quand, un matin, elle vint me trouver dans ma chambre et, avec l'apparence d'un chagrin profond, elle m'annonça qu'elle quittait mon service.

— Oh ! oh !... — murmura Roussillon qui suivait avec le plus vif intérêt le long récit de M^{me} Duroselle.

— Ce fut un coup terrible pour moi ! — reprit celle-ci. — Quelle amère déception ! !

Cette fille, auprès de qui j'avais passé mes nuits sans compter ! Cette fille à qui j'avais témoigné un dévouement de mère pour son enfant ! Cette fille qui, au dire du médecin, me devait la vie, et sur laquelle je croyais pouvoir à tout jamais compter, me témoignait sa reconnaissance en m'abandonnant :

« J'essayai de croire que j'avais mal entendu ou mal compris, et je le lui dis... Elle m'affirma de nouveau sa résolution de partir...

— Et vous ne lui avez pas reproché sa conduite indigne ? — s'écria Roussillon.

— Comment me serais-je abstenue devant tant d'ingratitude ?

Je fus révoltée et, dans un premier mouvement de colère, je lui dis avec énergie ce que je pensais...

— Et alors ?

— Alors, elle tomba à mes genoux en sanglotant et en me demandant pardon, tout en affirmant de nouveau qu'elle ne pouvait pas rester chez moi.

Je m'écriai :

— Mais, malheureuse, en parlant ainsi, vous joignez l'hypocrisie à l'ingratitude.

Quel motif de vous séparer de moi pouvez-vous avoir ?

— Et, à cette question, que répondit-elle ? — interrompit Roussillon.

— Textuellement ceci :

— *C'est par reconnaissance pour les soins que vous m'avez prodigués, et dont je me souviendrai toujours, que je dois vous quitter, madame...*

LXXVII

LES DÉVALISEURS DE VILLAS

— Par reconnaissance ! — répéta Roussillon, prodigieusement intrigué.

— Cette attitude étrange, ces paroles plus étranges encore me parurent cacher une pensée mystérieuse que je voulais connaître...

Je pressai Lucie de questions, et enfin, au milieu de ses larmes, de ses sanglots, je lui arrachai un aveu...

— Un aveu ?

— Oui.

— Lequel ?

— Celui-ci :

Je sais que je vais me perdre — me dit-elle — mais j'aime mieux être perdue que de passer à vos yeux pour un monstre d'ingratitude...

Vous avez cru voir en moi une honnête fille, et à cause de cela vous m'avez aimée... — Je vous trompais... Je suis une misérable créature qui ne mérite que votre mépris.

Je suis affiliée à une bande de dévaliseurs de villas...

Roussillon sursauta comme s'il venait de recevoir une commotion électrique.

— Une bande de dévaliseurs de villas ! s'écria-t-il.

M^{me} Duroselle poursuivit :

— Jugez de ma stupeur et de mon épouvante.

Je tremblais de tout mon corps... j'aurais été incapable de prononcer un mot...

Lucie Ballard continua :

Votre maison était désignée depuis longtemps pour recevoir la visite de la bande... On sait que vous êtes riche, que vous avez chez vous des valeurs au porteur pour une somme considérable. On sait en outre que votre maison renferme une foule d'objets d'art du plus grand prix...

On s'était enquis de vos habitudes... On n'ignorait pas que depuis quelque temps vous ne pouviez garder aucune domestique... C'est alors qu'on m'imposa la mission d'entrer chez vous comme servante, de gagner votre confiance, de prendre les empreintes de toutes les serrures, de toutes les clefs, et de rendre ainsi facile la besogne de la bande...

Ces empreintes, je les ai prises, madame, elles sont dans les mains de notre chef.

Le jour de l'action venu, et ce jour était proche, je devais mêler un narcotique à la potion que vous buvez chaque soir, afin que votre profond sommeil laissât le champ libre aux dévaliseurs...

Ma maladie étant survenue, ils n'ont point donné suite à leur projet, car ils ont appris qu'au lieu de m'envoyer à l'hôpital vous me soigniez chez vous avec le dévouement d'une mère...

C'est ce dévouement qui vous a rendue sacrée pour moi, et, si je pars, si je vous quitte, c'est afin de bien faire comprendre à mes complices que je vous dois la vie et que, par reconnaissance, il ne faut plus qu'ils songent à faire usage des moyens de pénétrer chez vous que j'avais eu l'infamie de leur fournir, menaçant non seulement votre fortune mais votre existence, car il suffit d'un réveil inopportun pour changer les voleurs en assassins.

Voilà la vérité, madame...

Oui, je suis une créature abominable, indigne de pardon!

J'implore cependant le vôtre, car je veux me consacrer tout entière à empêcher qu'il vous arrive du mal.

Si vous n'avez pas pitié de moi, si vous me faites arrêter, je ne répondrai plus de rien, car mes complices voudront se venger de vous...

J'attends, madame, ce que vous aurez décidé...

— Et vous n'avez point prévenu la police! — s'écria Roussillon abasourdi par ce récit dont il ne mettait point en doute la rigoureuse exactitude.

— Avertir la police!

— Il me semble que c'était tout indiqué...

— Et vous auriez arrêté Lucie Ballard?

— Sans doute.

— Me livrant ainsi à la vengeance des gens de sa bande, comme elle venait de me le dire!

— Nous aurions su vous protéger contre eux...

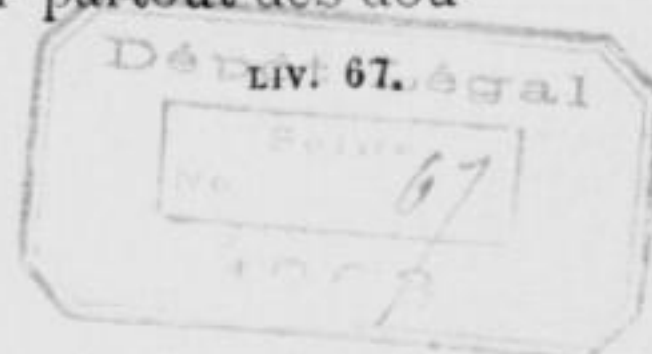


— C'est elle qui allait aux provisions chez mes fournisseurs... (page 530).

— Je jugeai beaucoup plus prudent de la laisser libre de partir, en lui jurant que je me tairais ; je l'ai fait jusqu'à présent.

Aujourd'hui je vous ai révélé le secret de cette femme et je vais vivre dans des terreurs continuelles, malgré toutes mes précautions prises.

Mes valeurs ne sont plus ici, mais dans le coffre-fort d'un banquier... J'ai fait changer toutes les serrures, poser partout des dou-



bles chaînes de sûreté, mais avec de tels bandits toutes les précautions prises sont inutiles... Ils scieront les portes, les volets, couperont les chaînes, et, ne trouvant plus rien à voler, ils me tueront.

— Madame — dit gravement Roussillon — je ne dois pas vous laisser de semblables craintes.

Ce que vous venez de me révéler, je vous le jure, ne sera connu que de moi seul. jusqu'au jour où le dernier membre de la bande de cette prétendue Lucie Ballard sera sous les verrous.

Cette promesse de garder religieusement son secret rendit à M^{me} Duroselle un peu de calme.

— Vous avez dit cette *prétendue Lucie Ballard*? — demanda-t-elle.

— Oui, madame.

— N'est-ce donc pas son nom véritable?

— Non, madame. Elle s'appelle, en réalité, Pauline Leroux.

— Mais les papiers, les certificats qu'elle m'a montrés?

— N'étaient point à elle...

A force d'astuce elle se les était fait prêter par une brave fille qui fut sa dupe...

— Vous avez la preuve de cela, monsieur?

— Oui, madame. — Je connais la propriétaire légitime de ces papiers et de ces certificats.

— Cela fait frémir quand on pense à quel point on est exposé à être trompé.

— A qui le dites-vous, madame!!

Je vais encore abuser de votre obligeance en vous priant de vouloir bien répondre à deux ou trois questions.

M^{me} Duroselle s'était complètement ressaisie.

— Parlez, monsieur, fit-elle.

— Lucie Ballard avait-elle la facilité, quand elle faisait partie de votre maison, d'aller et de venir au dehors?

— Elle sortait quand bon lui semblait, n'étant soumise à aucune surveillance. — C'est elle qui allait aux provisions chez mes fournisseurs...

Je vous répète que ma confiance en elle était absolue.

Elle possédait une clef de la grille et une clef de la maison...

— Permettez-moi de vous dire que vous étiez bien imprudente!

— On l'est toujours quand on est sans défiance.

— Lucie Ballard sortait-elle le soir ?

— Rarement, mais cela lui est arrivé cependant.

— Donnait-elle un motif à ses sorties ?

— Elle prétendait aller faire des commandes pour le lendemain.

Je n'attachais d'ailleurs aucune importance à ces sorties...

— Vous ne vous êtes point aperçue qu'elle découchait ?

— Oh ! cela je ne l'aurais pas souffert, monsieur, je vous prie de le croire !

— Je n'en doute pas, si vous aviez été prévenue, mais elle possédait la clef de la grille et celle de la maison... Donc rien ne l'empêchait de sortir et rentrer à votre insu...

— C'est vrai. — Elle occupait une chambre assez éloignée de la mienne, son service finissait de bonne heure, et elle pouvait parfaitement s'absenter sans éveiller mes soupçons...

— Sans éveiller vos soupçons... — répéta Roussillon. — Je le comprends, vous étiez sans défiance. — Mais ceux des autres domestiques qui s'espionnent volontiers entre eux ?

— Ils ne m'ont jamais rien dit contre elle... — répliqua M^{me} Duroselle — ils paraissaient l'aimer et l'estimer beaucoup...

— Rien ne vous a fait supposer qu'elle pût avoir des relations avec des domestiques d'autres maisons du pays ?...

— Rien absolument, monsieur, et même à l'heure qu'il est et sachant ce que je sais, je crois que cela n'était pas...

— Lucie Ballard — puisqu'elle se faisait nommer ainsi — recevait-elle des lettres ?

— Deux ou trois fois, je trouvais des lettres pour elle dans mon courrier et je les lui remis.

— La curiosité ne vous vint pas de regarder d'où elles venaient ?

— Non, monsieur... Pourquoi l'aurais-je fait ?

Roussillon se leva.

— Je vous remercie, madame — dit-il — et je tiendrai ma promesse... Ceci restera entre nous.

Ne craignez donc rien... N'ayez d'inquiétudes d'aucune sorte ; du reste vous êtes sous bonne garde, car depuis huit jours une bande d'agents de la sûreté, de concert avec les agents du commissariat de Saint-Mandé, veille nuit et jour dans le pays...

Hâtons-nous d'ajouter que dans cette affirmation du policier il n'y avait pas un mot de vrai, mais en mentant ainsi son but était louable.

Il voulait rassurer la pauvre femme dont l'épouvante se manifestait par un tremblement nerveux.

Il prit congé d'elle et se retira, ayant peine à se remettre de la surprise causée par les choses qu'il venait d'apprendre.

De ce que Pauline Leroux était affiliée à une bande de cambrioleurs, il concluait, avec une apparence de logique inattaquable, que Louis, le valet de chambre de Georges Gauthier, devait faire partie de cette bande, que peut-être même il en était le chef, et que la fausse Lucie Ballard pourrait bien être l'auteur de l'assassinat du banquier Albert Fontaine.

Persuadé qu'il tenait la bonne piste, il se réjouissait de penser qu'en mettant la main sur Louis ou sur Pauline Leroux, il arriverait à prendre, du même coup de filet, cette bande de dévaliseurs de villas dont les exploits terrorisaient la grande banlieue de Paris.

Mais des difficultés sans nombre surgissaient devant lui, car il ne tenait ni Louis ni Pauline Leroux.

Où les trouver ?

L'association malfaisante, dont l'existence venait d'être révélée au policier, devait être composée en partie de domestiques, c'était de ce côté qu'il fallait faire les recherches ; c'était aussi sur cette voie qu'il avait aiguillé Pascal et M^{me} Gauthier, donc la nécessité ne s'imposait point de modifier en quoi que ce soit son premier plan, seulement il fallait en hâter l'exécution.



LXXVIII

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA

Tout en faisant ces réflexions, Roussillon s'était dirigé vers l'avenue Daumesnil.

Il sonna à la porte de la villa des Fleurs et il demanda à la personne qui lui ouvrit :

— M^{me} Gauthier est-elle ici ?

— Oui, monsieur.

— Veuillez m'annoncer.

Le policier était assez connu à la villa pour qu'on n'agit point cérémonieusement avec lui ; on l'introduisit donc immédiatement dans le petit salon, et on alla prévenir la maîtresse du logis.

On faisait de la musique dans le grand salon. — Les sons du piano arrivèrent jusqu'à Roussillon.

Il en conclut que Pascal était là et que Raymonde travaillait avec lui.

En supposant cela, il ne se trompait pas.

Le piano se tut et M^{me} Gauthier, accompagnée du jeune chanteur des rues, rejoignit le policier.

Tous deux lui tendirent la main.

Pascal demanda à Roussillon :

— Vous avez reçu mon mot ?

— Oui.

— Et — dit Raymonde — vous venez nous reprocher de ne pas agir assez vite.

— C'est vrai.

— Que voulez-vous ? — Je n'hésitais pas, mais j'avais peur.

Je voulais m'assurer avant tout que j'aurais assez d'assurance pour faire ce métier...

L'expérience est faite, elle a réussi.

Je suis aguerrie et prête à affronter les foules les plus bruyantes. Depuis ce matin, nous travaillons nos chansons. Nous avons fait imprimer des cahiers... Je viens de les recevoir, et dès ce soir, nous allons nous mettre à l'œuvre.

— Il faut vous hâter!

— Avez-vous du nouveau?

— Oui et non.

J'ai bien relevé des pistes sérieuses, mais elles se brisent dans mes mains... — Il y a solution de continuité.

— Avez-vous quelque chose à nous communiquer?

— Oui, et c'est pour cela que je suis venu.

— Alors, parlez...

— Je connais le vrai nom de Lucie Ballard...

— Elle ne se nommait donc pas ainsi?

— Non. — Cette fille fait partie d'une bande de cambrioleurs, assassins au besoin, qui terrorisent les environs de Paris...

— Ah! grand Dieu!! — s'écria Raymonde. — Vous êtes certain de cela?

— J'en ai la meilleure de toutes les preuves, l'aveu même de cette misérable dont le vrai nom, ne l'oubliez pas, est Pauline Leroux...

— Vous l'avez trouvée?

— Sa trace, mais non sa personne! Voilà la solution de continuité... Il faut la chercher et c'est dans les endroits désignés par moi que nous avons chance de la trouver...

D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, cette bande de malfaiteurs se recrute parmi les gens de maison, et, à mon avis, votre ancien valet de chambre, Louis, doit en faire partie...

— Et cet homme était au service de mon mari! — murmura M^{me} Gauthier.

Cela donne le frisson!!

— Il flairait sans doute ici un gros coup à faire, et cette Lucie Ballard, c'est-à-dire Pauline Leroux, était sa complice.

— C'est elle qui a assassiné M. Fontaine... — dit Pascal avec conviction.

— Ne nous emballons pas! — interrompit Roussillon.

Pauline Leroux est-elle la femme qui a frappé le banquier?

Nous pouvons le supposer, mais nous n'en savons rien et il faut le savoir, le savoir vite...

Songez que nous avons besoin de preuves matérielles et que, jusqu'à présent, elles semblent vouloir nous échapper. — Donc, plus de perte de temps et mettons les morceaux doubles... »

Puis s'adressant à Raymonde, il ajouta :

— Avez-vous des nouvelles de Brévannes, madame?

Le front de la jeune femme s'assombrit.

— J'ai reçu ce matin une lettre du docteur Verdier... — répondit-elle.

— Eh bien ?

— Georges est toujours dans le même état.

— Aucune modification ?

— Aucune.

Roussillon eut un geste de colère.

— Rien !... Rien !! — fit-il avec rage. — Si son état s'améliorait cependant, si une lueur de raison lui revenait, conduit par nous, soutenu par nous, il pourrait au moins répondre à la nouvelle instruction, il pourrait surtout nous éclairer au sujet de ce Louis en qui je crois voir la cheville ouvrière du crime, le signataire de cette lettre dont le juge d'instruction Blanchard, avec l'entêtement de sa cervelle étroite, n'a voulu tenir aucun compte, et que, moi, je pressentais n'avoir point été adressée à M. Fontaine.

— J'ai mis tout mon espoir en Dieu, monsieur Roussillon ! — fit Raymonde, dont la pensée de son mari, si cruellement et si injustement frappé, remplissait les yeux de larmes. Je ne compte que sur lui !

— Vous avez bien raison ! — répliqua le policier. Mais n'oubliez pas que Dieu a dit : *Aide-toi, le ciel t'aidera* ! Il faut compter aussi sur nous...

Est-ce que vous en doutez ?...

— Le hasard peut nous servir, mais c'est Dieu qui le conduira !

Puis, sans transition, la jeune femme demanda :

— Vous me ferez le plaisir de déjeuner avec moi, n'est-ce pas ?

— J'accepte d'autant plus volontiers que j'ai à emmener Pascal qui vous rejoindra pour votre expédition de ce soir.

Nous devions veiller autour de la maison de Marguerite Vernon et, jusqu'à présent, nous ne l'avons pas fait.

— C'est vrai... — dit Pascal — le temps nous a manqué... et puis, est-ce bien utile ?

— Tout ce qui peut avoir pour résultat de nous procurer des indices me paraît utile...

Il se peut que la surveillance de cette maison ne nous conduise à rien, mais il se peut aussi qu'elle nous serve, et mon instinct me dit qu'elle nous servira.

Vos séances dans les établissements que je vous ai désignés

n'ont de raison d'être que le soir, car c'est le soir seulement que les domestiques peuvent sortir de chez leurs maîtres et se donnent rendez-vous... — Donc, pour vous, les heures de la journée restent libres...

Pascal devra les mettre à profit pour se préoccuper de ce qui peut se passer d'un autre côté...

Nous irons ensemble à Polangis et je le conduirai droit à la demeure dont il s'agit.

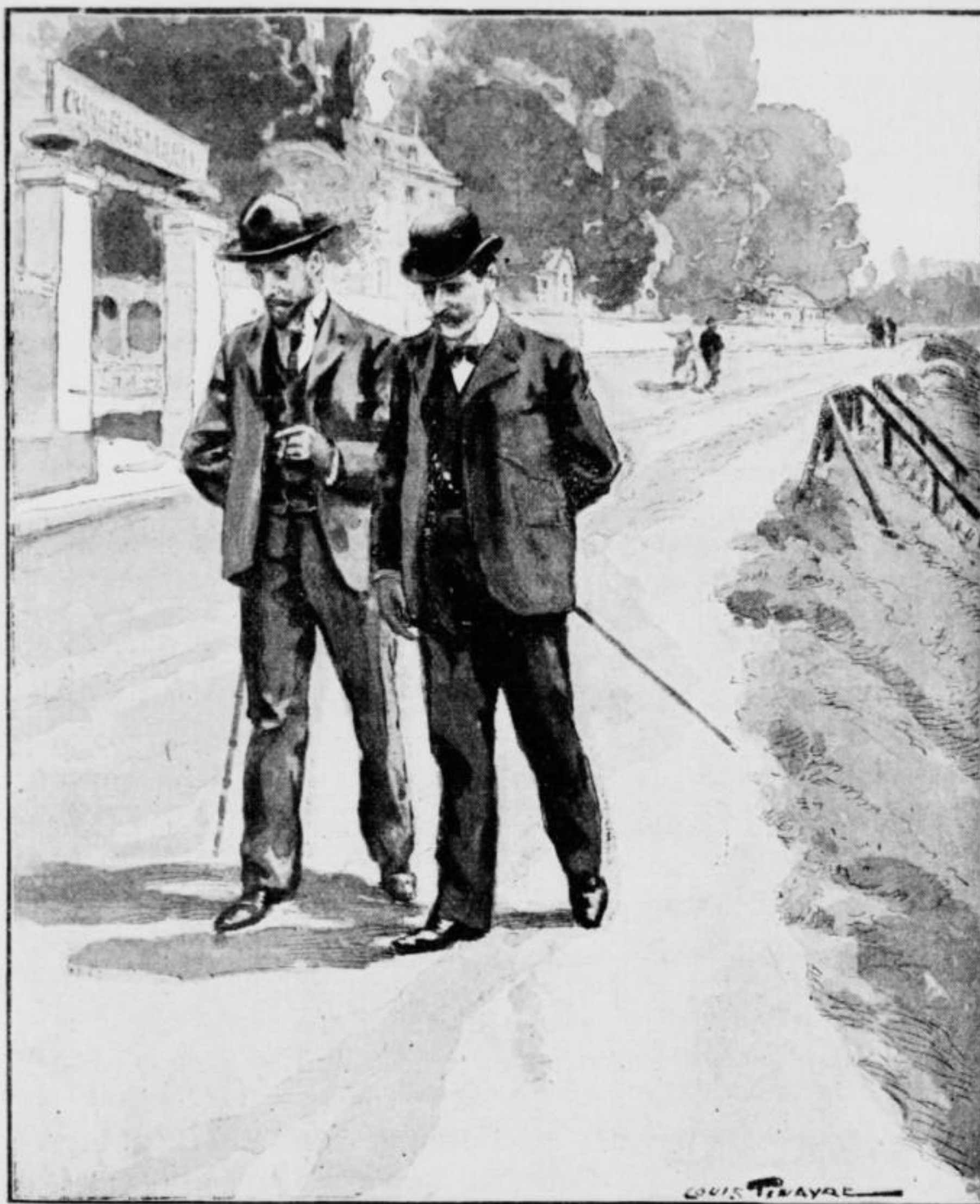
Le temps est précieux, je vous le répète! — Mettons les bouchées doubles! »

Raymonde fit ajouter un couvert et nos trois personnages passèrent dans la salle à manger.

Il était midi et demi lorsque Roussillon et Pascal quittèrent la villa des Fleurs.

A la gare de Saint-Mandé ils prirent des tickets de premières pour Joinville-le-Pont.





Ils parcoururent un certain espace, sans échanger une parole (page 544).

LXXIX

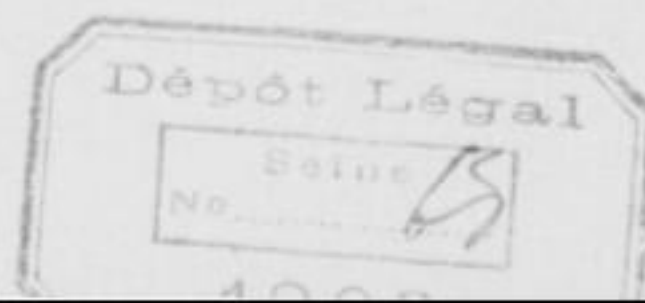
MYSTÈRE !

En prenant des places de premières Roussillon avait un but.

Il avait pensé qu'à cette heure de midi beaucoup de voitures de luxe seraient libres et qu'il pourrait facilement se trouver en tête-à-tête avec le chanteur des rues.

LIV. 68. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 68.



C'est ce qui arriva.

Un compartiment de fumeurs était libre, ils s'y installèrent.

Pascal commença à rouler une cigarette.

L'inspecteur de la sûreté qui ne perdait jamais de temps et qui aimait à battre surtout le fer pendant qu'il était chaud s'était dit, que de Saint-Mandé à Joinville, il aurait tout le loisir d'interroger Pascal afin de savoir s'il connaissait le pêcheur de La Belotte, Alphonse Jarrier.

Le point de départ de l'interviewer fut facile.

Tout en louvoyant d'une façon fort habile, le policier mit le cap sous le vent.

— Dites donc, Pascal ?

— Quoi, monsieur Roussillon ?

— Voilà bientôt deux ans que vous avez quitté Genthod, n'est-ce pas ?

— Oui, environ.

— Et vous ne regrettez pas la Suisse ?

Tout en allumant sa cigarette, Pascal regarda son interlocuteur.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? — fit-il.

— Pour histoire de causer, simplement. C'est une distraction aux affaires pénibles où nous nous trouvons en ce moment attachés tous les deux.

— Eh bien, je vous répondrai franchement : Non !

— Pas même un peu ?

— Pas même un peu. Pourquoi regretterais-je la Suisse ? Dès que mes chers parents adoptifs furent morts, je me trouvai enfermé dans un cercle d'indifférence brutale. L'horizon qui s'était fait un instant lumineux pour moi, devint obscur.

Je vous ai fait ma sincère profession de foi à ce sujet. Ayant perdu mes admirables protecteurs, je n'avais rien à attendre de ceux qui, par déférence pour eux, lorsqu'ils vivaient, auraient pu me servir.

Je devins un isolé.

La vie des carrières libérales n'existe pas en Suisse ; elle se cantonne sur des noms qui, depuis des siècles, restent obstinément les mêmes.

Le pays ne m'offrait aucun moyen de subvenir à mes besoins, quelque modestes qu'ils puissent être.

Je partis sans regret.

Il est vrai, vous le savez, qu'en France, je n'ai pas été très bien partagé sous le rapport du bien-être; mais j'étais en France, la patrie où je suis né, tout me le dit : mes désirs de fouler son sol, mes aspirations à vivre au milieu de ses habitants, ma fièvre à connaître ses mœurs, à étudier ses arts, ses progrès et le bonheur que j'éprouve en y vivant. Et, ma foi, je m'y suis toujours mieux plu, même avec la misère qui m'a laissé souvent manquer de pain, qu'avec la table bien servie que je trouvais toujours mise à Genthod.

— Et vous n'y avez vraiment laissé aucune attache sérieuse ? — demanda Roussillon satisfait du tour que prenait la conversation et de l'expansion du jeune homme.

— Aucune, — répondit le chanteur des rues.

— Même du côté du cœur ?

— Du côté du cœur...

— Oui. — Une liaison... Un petit amour ?

— De quel amour parlez-vous ? — fit Pascal en souriant.

— Mais de celui que nous éprouvons tous à vingt ans... De ce livre que la prime jeunesse feuillette follement, qui la grise... et laisse presque toujours une place occupée dans la mémoire.

— L'alphabet des satisfactions charnelles ?

— Non. Je ne parle pas de ce volume-là. On en oublie facilement les pages. En Suisse, comme partout ailleurs, on trouve des amours cotés. Je parle de cet admirable volume que la nature nous offre en nous montrant la femme, — la femme qui mérite d'être aimée, s'entend — et dont l'étude passionnante grave dans l'âme et dans le cœur de celui qui ose y jeter les yeux, des souvenirs ineffaçables... avec des regrets souvent... ou d'immenses espoirs quelquefois !...

— Je n'ai jamais ouvert ce livre-là, monsieur Roussillon.

— Jamais ?

— Jamais !

— Comment, à votre âge ?...

— Oui, à mon âge !...

— Et là-bas, vous n'avez pas laissé d'amis non plus ?

— Des amis ?... Si.

— Ah !

— Un seul.

— Un seul ?

— Un beau garçon dont la nature est droite, dont l'esprit est juste, dont le cœur est excellent.

— Un Suisse ?

— Un Suisse.

— Je les croyais peu accessibles au sentiment de l'amitié.

— C'est un tort. Il en est d'excellents. Le Suisse est réfléchi, réservé, circonspect, et il ne se livre qu'à bon escient. Mais, quand il s'est livré, on peut compter sur lui. Celui dont je vous parle était un ami, un ami sincère, le seul à qui je pouvais me confier, à qui je racontais mes peines et mes joies ; le seul qui sût que je venais à Paris pour tenter d'y faire fortune.

Il rirait bien aujourd'hui, s'il savait que souvent je me suis couché sans avoir mangé ; il me l'avait prédit.

— C'était un sage.

— Une nature calme qui voyait plus juste que moi ! Très brutal, mon ami Alphonse Jarrier !

Un sourire de satisfaction vint passer tout à coup sur les lèvres de l'inspecteur de la sûreté.

Pascal avait prononcé le nom d'Alphonse Jarrier.

Il le connaissait.

Le chef avait eu du flair en lui conseillant de questionner le chanteur des rues au sujet de cet homme.

Il fallait continuer.

— Alphonse Jarrier, — répéta-t-il.

— Oui, — poursuivit Pascal, — un pêcheur, un simple pêcheur, monsieur Roussillon, né dans le canton de Genève, sur les bords du lac, dans le petit village de la Belotte... mais un brave et loyal gars que je reverrais avec plaisir.

— De votre âge ?

— Un peu plus âgé que moi. Musicien, instrumentiste, ayant une jolie voix, il faisait partie de la fanfare et de la société d'harmonie que mon cher père adoptif avait créées à Genthod. Quoiqu'habitant de l'autre côté du lac, en face de Bellevue, jamais Jarrier ne manquait une de nos réunions. C'est là que je l'ai connu et qu'il m'a été donné de l'apprécier.

Tout en écoutant Pascal, le policier avait tiré son carnet de sa poche et semblait en consulter les feuillets.

— Vous avez bien dit Alphonse Jarrier ? — observa-t-il...

— Oui, répondit Pascal.

— Voici qui est singulier...

— Quoi donc ?

— Ce nom m'avait frappé... il me semblait l'avoir entendu déjà prononcer quelque part... je ne me trompais pas... — Je le retrouve inscrit sur mon carnet de la sûreté.

Le fils de Léa Gaucher eut un brusque mouvement de surprise.

— Vous avez ce nom inscrit sur votre carnet ? — fit-il intrigué.

— Parfaitement.

— Et pourquoi ?

— On recherche Alphonse Jarrier, né au village de la Belotte, canton de Genève.

La surprise du chanteur des rues se changea en stupeur.

— On le recherche !... — balbutia-t-il anxieux.

— Oui.

— Qu'est-ce que cela signifie ?... Jarrier n'a pu quitter son pays !... Il n'est pas venu en France où il ne pourrait rien faire... que mourir de faim !... Ce qu'il lui faut, à lui, ce sont ses *ménils*, sa *monte*, son *grand filet*, la grande pêche du lac Léman où il gagne largement sa vie !...

— Jarrier est en France, — répliqua brutalement le policier.

— Ce n'est point une supposition ?

— C'est une affirmation. Il a été vu et reconnu à Bois-le-Roi, aux environs de Melun.

Pascal restait abasourdi.

— Voici qui est étrange, — murmura-t-il. — Et vous dites qu'on le recherche ?

— Je l'ai dit.

— Pour l'arrêter ?

— Je n'ai pas parlé de cela.

— Je ne comprends pas du tout, — fit le jeune homme en se ressaisissant. — On le recherche, on l'a vu... on ne veut pas l'arrêter !... C'est une énigme, cela, monsieur l'inspecteur, dont je cherche en vain le mot.

— Vous êtes discret, Pascal ? — lui demanda le policier en lui prenant la main.

— Vous le savez, monsieur Roussillon.

— Je puis me confier à vous sans crainte ?

— Comme vous pourriez vous confier à votre fils.

— Bien. Vous m'avez dit qu'Alphonse Jarrier était un honnête homme.

— D'une probité sévère... incapable d'une mauvaise action, et dont je répondrais plus que de moi-même.

— Ne vous tromperiez-vous pas ?

— Non.

— Votre ami est pourtant accusé.

— Accusé?... — De quoi l'accuse-t-on ?

— De détournement de mineure, d'enlèvement et de vol.

— Oh ! ce n'est pas possible.

— Cela est !

— L'enlèvement, cela se peut. — Les sens parlent souvent plus haut que la raison. — Mais, de vol!... un voleur, lui?... Jamais, cela, monsieur Roussillon!... Jamais!... — A-t-on des preuves?... Si on a des preuves, pourquoi ne l'arrête-t-on pas?...

— Mystère, mon cher enfant, qu'il ne nous est pas encore permis de pénétrer.

— On a porté plainte contre Jarrier ?

— Pas de plainte.

— Alors, pourquoi le recherche-t-on ?

— Mystère !

— Ah ! votre mystère est d'un naïf à faire éclater de rire.

— Je suis entièrement de votre avis.

— Et vous m'assurez qu'on a vu Alphonse Jarrier à Bois-le-Roi ?

— Oui.

— Souvent ?

— Plusieurs fois. Il y va passer quelques jours chaque semaine.

— Chez des amis ?

— Dans une auberge.

— Eh bien ! le mystère que vous ne pouvez pénétrer, je le pénétrerai, moi!... J'irai à Bois-le-Roi... Je trouverai Jarrier et je suis certain qu'il me dira, — sans chercher à me tromper, — si les accusations portées contre lui sont fausses ou vraies !

— En faisant cette démarche dans le sens dont vous parlez, vous ne conserverez pas toute la discrétion que j'attends de vous, Pascal, — observa Roussillon.

— Je serai discret, — répliqua le chanteur des rues. — Sans explications, je demanderai simplement à Alphonse : — Comment

se fait-il que tu sois en France? — et il m'en donnera les motifs, quels qu'ils soient. Un voleur change habituellement de nom pour dépister la police, monsieur Roussillon, et si Jarrier n'a pas changé le sien pour venir habiter la France, c'est qu'il n'a pas volé... c'est qu'il a le droit de marcher la tête haute!... c'est qu'il n'a rien à craindre. Est-ce votre sentiment?

— Oui.

— Alors?

— Alors, je vous le répète : Mystère!

— Et moi aussi, je vous le répète : Je le pénétrerai et vous l'expliquerai.

— Je ne demande pas mieux.

Le train venait de stopper et les employés, en passant sur le quai d'embarquement, annonçaient :

— Joinville!... — Tout le monde descend!...

Pascal et Roussillon mirent pied à terre.

— Nous reparlerons de Jarrier plus tard, — dit le policier. — Soyons à cette heure tout à l'objet de notre voyage ici.



LXXX

UN COUTEAU

L'inspecteur de la sûreté connaissait à fond les environs de Paris où son service l'avait appelé maintes fois pour des enquêtes.

— Allumons un cigare — dit-il — et nous le fumerons en déambulant...

Les cigares allumés, les deux compagnons se dirigèrent vers le pont.

A mi-chemin, le policier désigna de la main l'escalier conduisant au chemin de halage.

— Par là — dit-il.

Et ils descendirent les marches.

Une fois sur la berge, Roussillon fit cette recommandation à Pascal :

— N'ayons pas l'air de chercher ou d'observer quelque chose. Soyons simplement des promeneurs, mais que cela ne nous empêche pas de tout voir, de tout examiner.

Tenez-vous très près de moi, afin que je n'aie point à élever la voix pour vous communiquer une observation, s'il y a lieu.

— Entendu... — répondit Pascal en se rapprochant de manière à marcher coude à coude avec Roussillon.

Ils parcoururent un certain espace, sans échanger une parole, puis l'inspecteur dit à demi-voix :

— Regardez à votre droite, à travers les arbres, ce groupe de cinq maisons séparées par des jardins que borde, une petite rivière...

C'est dans ce groupe que se trouve le chalet habité par Marguerite Vernon, la maîtresse de Daniel Fontaine...

Nous passerons devant lui tout à l'heure.

— Bien, — fit Pascal.

Parvenus au bout de l'allée, les deux hommes obliquèrent à droite, en faisant presque demi-tour, et s'engagèrent sur un petit pont traversant le bras de la Marne.



Asseyons-nous derrière ces troncs d'arbres où nous serons parfaitement cachés (page 547).

Soudain le policier tressaillit!

— Halte! — commanda-t-il.

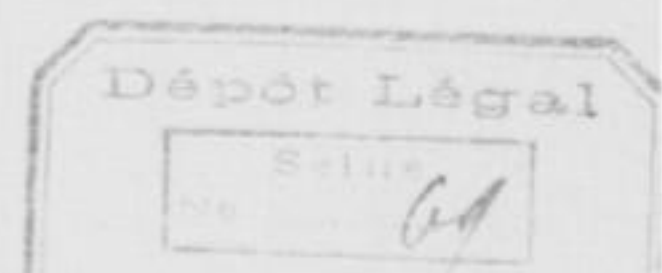
Il venait d'apercevoir un coupé stationnant dans l'avenue.

— Vous voyez cette voiture là-bas?

— Oui.

— Elle est arrêtée devant le chalet de Marguerite Vernon.

— Bien.



— Maintenant, attendons un peu en nous accoudant sur le garde-fou du pont, comme des badauds en contemplation devant les ébats des poissons dans l'eau. Mais ne perdons pas de vue l'entrée de la maison.

— Compris.

Les deux compagnons s'accoudèrent sur la balustrade, prenant l'attitude indiquée par le policier.

Dans cette position, et les yeux tournés vers le coupé stationnant à quelque distance, ni l'un ni l'autre ne vit une femme boitant tout bas, bizarrement vêtue, le visage à demi caché par une coiffure garnie de rubans fanés et de vieilles dentelles sans valeur, les yeux voilés par des lunettes à verres teintés, quittant le chemin de halage, s'engageant dans l'avenue bordée de peupliers, et s'avancant vers l'endroit où ils se trouvaient eux-mêmes.

La femme qui n'était autre que Léa Gaucher, déguisée en veuve Piquelin, la marchande de bric-à-brac de la rue de Gravelle, les aperçut.

— Des gêneurs par ici!! — murmura-t-elle. Que le diable les emporte!

Elle s'arrêta et se dissimula derrière le tronc d'un peuplier.

En ce moment la porte du chalet s'ouvrit. Marguerite Vernon, accompagnée de sa bonne, sortit et vint prendre place dans le coupé qui partit aussitôt, se dirigeant vers la route de Brie où il disparut.

La bonne était restée sur le seuil. Elle rentra et la porte du chalet se referma.

— Avançons, maintenant, — dit Roussillon.

Conservant leur allure de flâneurs, les deux hommes vinrent passer devant le chalet.

— C'est là... — glissa Roussillon dans l'oreille de Pascal. — Le jour il faudra surveiller les allées et venues qui se font dans la maison et suivre adroitement quiconque vous semblerait suspect.

— Ce sera fait.

Ils continuèrent lentement leur promenade.

Invisible pour eux, Léa Gaucher ne les avait pas perdus de vue.

Lorsqu'ils se furent éloignés d'une centaine de mètres, elle quitta son poste d'observation et se dirigea vers le pont.

Pascal et Roussillon étaient déjà loin, ayant dépassé le groupe des villas.

Elle hâta le pas, sans rien changer cependant à sa marche claudicante, et elle arrivait en face du châlet, lorsque l'inspecteur de la sûreté tourna la tête par hasard.

Alors seulement il vit la femme qui étendait le bras et sonnait à la grille.

— Tiens ! tiens ! — fit-il. — La patronne est partie, et voici tout de suite une visite...

Poussant le coude de Pascal, il ajouta :

— Il s'agit de voir et de ne pas être vus.

Asseyons-nous derrière ces troncs d'arbres où nous serons parfaitement cachés. »

Léa Gaucher, ne songeant qu'au rôle qu'elle allait jouer, n'avait rien soupçonné de ce manège.

La sonnette, mise en branle, retentissait dans la cour du châlet.

La servante de Marguerite se souvenait à merveille du rendez-vous donné à la chiffonnière qui, en causant avec elle, lui avait offert de lui payer un bon prix les robes venant de sa maîtresse.

En entendant sonner, elle se dit que ce devait être la marchande et, quittant sa cuisine, elle courut ouvrir, mais elle éprouva une grande surprise en voyant une femme toute différente de celle qu'elle attendait.

— Vous demandez, madame ? — lui dit-elle, la prenant pour une mendiante.

— C'est bien ici qu'il y a des frusques de toilette à vendre... — répliqua Léa d'une voix qui ne rappelait en rien celle de la chiffonnière.

— Des frusques de toilette ? — répéta la servante.

— Oui, des robes. La maman Lorrain à qui vous avez donné rendez-vous est indisposée.

La pauvre femme s'est foulée le pied... impossible de sortir... Nous sommes voisines et elle m'a dit :

« *Ma'me veuve Perrin, ne faut pas laisser c'te jeunesse le bec dans l'eau. Profitez donc de l'affaire, si elle vous va... et elle m'a donné votre adresse...* »

La servante, après cette explication, ne pouvait douter.

— Oui... Oui, c'est bien ici — fit-elle — entrez vite.

Léa, boitant de plus en plus, franchit le seuil.

La porte fut refermée derrière elle.

— Venez par ici... — continua Denise — vous m'attendrez dans la cuisine. Je monte à ma chambre chercher les robes...

Là, asseyez-vous, je serai revenue dans deux minutes... »

Denise ouvrit une porte donnant dans la salle à manger, et disparut.

A peine fut-elle sortie que Léa quitta la chaise sur laquelle elle s'était laissée tomber comme une personne accablée de fatigue, et jeta un rapide coup d'œil autour d'elle.

Deux buffets de bois blanc, une table, deux chaises et un escabeau formaient le mobilier.

Léa s'approcha vivement de l'un des buffets dont elle ouvrit le tiroir.

Il contenait des cuillères, des fourchettes et des ustensiles de cuisine.

Ce n'était point cela qu'elle cherchait.

Elle ouvrit un autre tiroir, et sous les verres teintés de ses lunettes, une lueur farouche s'alluma dans ses yeux.

C'est que là s'étaient des couteaux de diverses sortes, dont les lames bien entretenues étincelaient.

Sans hésiter son choix fut fait.

Elle retira du tiroir un couteau à désosser, à manche de bois noir, à lame épaisse et courte, un de ces couteaux dont les bouchers se servent à leur étal.

Des pas résonnaient sur les marches de l'escalier.

Léa glissa l'arme dangereuse dans son corsage, repoussa le tiroir et regagna le siège qu'elle venait de quitter.

Denise revenait, apportant les deux robes à vendre.

— Voyez ça — fit-elle en les étalant sur une chaise en face de la marchande. — C'est tout neuf... Madame ne les a presque pas portées...

Si je pouvais les mettre je ne les vendrais pas... »

Léa, silencieuse, tâtait l'étoffe, examinait les doublures et les dessous de bras.

Après mûr examen elle déclara :

— Eh ! bien, ma fille, c'est propre et en bon état, je le vois mais vous savez ce que valent ces machines-là d'occasion, quand c'est passé de mode...

Voyons, combien les deux ?

— Elles ont certainement coûté plus de cent cinquante francs pièce...

— Ta ! ta ! ta ! Il ne s'agit pas de ce qu'elles ont coûté, mais de ce que vous voulez les vendre... Je ne suis pas, comme on dit, une *happe-chair*... Je ne veux pas vous voler... Je les payerai le prix qu'elles valent, mais il ne faut pas trop me surfaire...

— Eh ! bien, mettons cinquante francs pièce....

— Cinquante francs pièce ! Oh ! la ! la ! Jamais de la vie ! — s'écria la pseudo-marchande à la toilette.

Cent francs les deux !!! Vous n'y pensez pas, ma pauvre fille !

— Combien pour vous, alors ?

— Soixante francs les deux, allez, et pas un fifrelin de plus ! Inutile de faire du pallas !...

Si ça vous va, ça va ! Si ça ne vous va pas, tant pis !... J'aurai fait le voyage pour rien, voilà tout ! Le malheur ne sera pas grand ! »

Le prix offert dépassait l'espoir de la jeune bonne, aussi se hâta-t-elle de répondre :

— Va pour soixante francs. Emportez-les.

Léa enveloppa les deux robes dans une toilette de serge noire et, fouillant dans sa poche, elle prit un porte-monnaie dont elle tira un billet de banque de cinquante francs et une pièce de vingt francs.

— Rendez-moi la monnaie — fit-elle.

— Je ne l'ai pas là — répondit Denise. — Je vais la chercher. Et elle disparut de nouveau.

Léa Gaucher profita de cette seconde absence pour s'approcher de la salle à manger, dont la porte était ouverte, et y jeta un coup d'œil investigateur.

Elle en franchit le seuil et se dirigea vers la cheminée supportant, à la droite et à la gauche d'une pendule, deux coupes, dans lesquelles se trouvaient de menus bibelots et quelques bijoux sans valeur.

En voyant ces bijoux Léa tressaillit.

Elle allait étendre la main pour s'emparer de l'un d'eux quand Denise reparut.

Ennuyée d'être ainsi prise en flagrant délit d'une curiosité qui pourrait être mal interprétée, Léa Gaucher s'empressa de dire :

— Vous êtes très bien logée ici. C'est gai, c'est coquettement meublé et joliment tenu...

Je vous en fais mes compliments, ma fille... on voit que vous êtes consciencieuse...

— Avec madame, il faut ça.

Elle est si méticuleuse pour la propreté, et Monsieur aussi...

— Ah ! votre patronne est mariée ? — fit Léa en regagnant la cuisine.

— Mariée ou non, moi ça ne me regarde pas — répliqua Denise. On ne me brusque jamais, on paye mes gages recta... Monsieur est généreux, Madame n'est pas regardante. J'ai pas mal de petits profits... C'est tout ce qu'il me faut, et, quant au reste, *bernique sansonnet*.

Puis, déposant sur la table une pièce de dix francs, elle ajouta :

— Voilà ce qui vous revient.

Et elle prit le billet de banque et la pièce d'or étalés par la marchande à la toilette.

— C'est bien ça — fit celle-ci. — Maintenant, ma fille, au revoir.

En passant par ici je viendrai m'informer de temps en temps si vous avez quelque chose à brocanter.

Tout en quittant le chalet, Léa pensait :

— Des bijoux dans les coupes et je n'ai pas eu le temps d'en pincer un ! C'est ça, pourtant, qui ferait bien mon affaire ! Il faudra que je trouve le moyen de revenir.



LXXXI

CHANGEMENT A VUE

Tandis que se passait dans le chalet de Marguerite la scène que nous venons de raconter, Roussillon et Pascal étaient restés cachés derrière les arbres formant bordure à l'avenue.

L'inspecteur réfléchissait, les yeux rivés sur la porte de l'habitation où il avait vu entrer une femme, sentant naître en lui un vague soupçon.

Le jeune chanteur Pascal n'osa, tout d'abord, l'interroger, mais, sa curiosité le surexcitant, il hasarda à voix basse cette question :

— Qu'y a-t-il donc qui vous préoccupe, monsieur Roussillon ?

— Vous n'avez rien vu ?

— Y avait-il quelque chose à voir ?

— Aussitôt après le départ du coupé de Marguerite Vernon, une femme est entrée dans le chalet.

— Eh bien ?

— Qu'y venait-elle faire ?

— Ce qu'elle y avait à faire, sans doute.

— Mais, quoi ?

— Je n'en sais rien. Ce devait être une marchande, une fournisseuse...

— Peut-être, mais je voudrais m'en assurer. Mon flair de policier me dit que nous devons nous occuper de savoir quelle est cette femme...

— Ça ne me paraît pas difficile... Il suffira de la filer quand elle sortira... Nous saurons où elle demeure et quel est son métier.

— Nous allons nous séparer.

— Ah ! pourquoi donc ?

— Elle pourra s'éloigner par l'un ou l'autre des chemins qui rayonnent autour de nous. Si elle vient de mon côté, j'en ferai mon affaire. Si elle vient du vôtre, ne la perdez pas de vue un seul ins-

tant jusqu'à ce que vous sachiez qui elle est. Si c'est vous qui prenez la piste, je vous attendrai à la gare où vous me rejoindrez quand vous n'aurez plus rien à apprendre. Si, au contraire, c'est moi qui prends chasse, c'est vous qui m'attendrez, et, comme il faut tout prévoir, au cas où le filage durerait trop longtemps et où nous ne pourrions nous rejoindre avant la nuit, vous viendrez me trouver chez moi, rue Delambre, à n'importe quelle heure, après votre soirée passée où vous savez, en compagnie de M^{me} Gauthier.

— C'est entendu, dit Pascal.

— Allons chacun de notre côté... Attendez ici son passage, moi, je vais surveiller l'escalier du pont... Beaucoup de circonspection.

Je vous recommande un filage calme, patient — que cette femme ne puisse se douter qu'on la tient à l'œil... »

En ce moment, Roussillon vit la porte du chalet s'ouvrir, et sur le seuil apparut la pseudo-marchande à la toilette, accompagnée de Denise qui la reconduisait.

— La voici... — ajouta-t-il — attention...

Il se leva, quitta Pascal, s'engagea dans le chemin conduisant à la berge de la Marne et à l'escalier du pont.

Pascal s'était levé comme Roussillon.

Il tira de sa poche un cigare et se mit en devoir de l'allumer.

Léa Gaucher, portant l'enveloppe de serge qui renfermait les deux robes achetées par elle, venait droit sur lui, boitant toujours d'une façon qui devait lui rendre la marche bien pénible...

— Elle ne sera pas difficile à suivre — pensa-t-il, en constatant cette claudication.

Il attendit. L'allumette que Pascal avait fait craquer pour enflammer son cigare s'étant éteinte, il en alluma une autre, donnant ainsi à la boiteuse le temps de passer devant lui.

Nous savons déjà que la figure de Léa était presque entièrement cachée par son étrange coiffure.

Le peu qu'en entrevit Pascal ne pouvait éveiller aucun souvenir dans son esprit.

Léa, en passant devant lui, tressaillit légèrement.

Le visage du jeune homme venait de la frapper.

Elle se disait qu'elle l'avait déjà vu quelque part, mais elle cherchait vainement à se rappeler en quel lieu et dans quelle circonstance.

Tout en interrogeant sa mémoire, elle poursuivait son chemin.



... Il mit l'embarcation en mouvement (page 556).

Soudain elle tressaillit de nouveau.

Elle venait de se souvenir.

Ce jeune homme au visage pâle, elle le reconnaissait maintenant.

Elle s'était trouvée à côté de lui dans la salle de la cour d'assises, le jour du jugement de Georges Gauthier, condamné pour le crime qu'elle avait commis.

Un frisson passa sur sa chair.

Pourquoi ?

Elle ne s'en rendit pas compte.

Un mouvement irraisonné lui fit tourner la tête et regarder en arrière.

Pascal la suivait lentement.

Quel est ce jeune homme ? — se demandait-elle — Quel étrange hasard nous rapproche pour la seconde fois ?

Elle aurait voulu pouvoir s'éloigner de lui au plus vite, mais changer d'allure, cesser de boiter pour avancer mieux, ce serait à coup sûr attirer son attention et faire naître sa méfiance.

Une sorte de pressentiment vague, indécis, lui disait qu'elle courait un danger par le fait de ce jeune homme ; qu'il fallait se hâter, le laisser en arrière, échapper à ses regards.

Mais comment le tenter sans se trahir ?

Si cependant il la suivait !

Non, c'était stupide de penser cela ! Pourquoi la suivrait-il ? Il ne la connaissait certainement pas et, quand même il la connaîtrait, n'était-elle pas travestie, transformée, de manière à tromper les yeux les plus clairvoyants ?

Elle arriva au bord de la Marne.

Avant de s'engager sur le pont, elle tourna une seconde fois la tête.

Le jeune homme continuait à la suivre ou, tout au moins, à suivre le même chemin.

Avec un tressaillement de colère elle glissa la main dans son corsage et saisit le manche du couteau volé par elle dans la cuisine du chalet de Marguerite Vernon.

Elle le serra convulsivement.

Mais ce ne fut qu'un mouvement instinctif et irraisonné.

— En plein jour !! — fit-elle. — Est-ce que je deviens folle ?

D'ailleurs je me trompe sans doute et le grand chemin appartient à tout le monde.

Avec un sifflement de vipère, elle ajouta :

— En tous cas, jeune homme, si tu me suis, tu en seras pour tes frais.

Ah ! s'il faisait nuit, nous nous expliquerions, et tant pis pour toi si ton explication n'était pas claire !

Mais il fait jour... »

Elle hâta un peu le pas, et, au lieu de s'engager sur le pont,

elle piqua droit devant elle dans une avenue dont l'extrémité allait se perdre au milieu des champs.

Cette avenue était coupée par des rues aboutissant aux berges de la Marne

Léa s'engagea, à droite, dans la première de ces rues, puis, tout à coup elle s'arrêta, se jeta derrière un mur; et, ne laissant passer que sa tête, elle regarda si vraiment on la suivait.

Presque aussitôt le doute cessa d'être possible.

Pascal, la voyant disparaître, s'était mis à courir.

Elle eut un ricanement farouche, cessa de boiter, s'élança dans une avenue latérale, fila comme une flèche, et en moins de trois minutes, arriva sur la berge de la rivière.

Pascal, essoufflé, atteignit l'avenue prise par Léa, et son regard l'explora vainement dans toute sa longueur:

Personne !!!

Cette disparition était incompréhensible pour lui, ne pouvant se douter qu'à peine hors de sa vue cette femme, dont une effroyable claudication rendait la marche si lente et si pénible, s'était mise à courir avec une agilité de jeune fille; et avait disparu au coude formé par l'avenue en se rapprochant de la Marne.

— A coup sûr, elle est entrée dans une de ces maisons, — pensa-t-il.

Et, perdant un temps précieux, il se mit à regarder au travers des grilles des propriétés qui se trouvaient en bordure.

Pendant qu'il s'attardait à cet inutile examen, Léa filait sans ralentir son allure.

Elle avait enlevé les lunettes à verres teintés qui lui couvraient les yeux et supprimé les rubans fanés et les vieilles dentelles garnissant son bonnet et cachant une partie de son visage.

Ce n'était plus la même femme.

Sur la berge, à vingt pas devant elle, en aval du vieux barrage de Joinville, que nous avons décrit dans un autre récit dont les lecteurs du *Petit Journal* se souviennent peut-être : LA MARCHANDE DE FLEURS, elle aperçut un écriteau cloué sur un pieu et portant ce mot, en grosses lettres :

PASSEUR

Au bas de la berge, tout près d'un établissement de marchand de vins restaurant à l'enseigne des *Bibelots du Diable*, un bachot était amarré, avec un pavillon tricolore flottant à l'arrière.

Le passeur, assis dans son bachot, pêchait à la ligne pour tuer le temps.

Léa descendit auprès de lui et avec un très fort accent allemand, lui dit :

— Fulez-fous me basser te l'audre côté ?...

Laconiquement le passeur répondit :

— Montez.

Léa enjamba lestement la levée du bateau et s'installa sur l'un des bancs, les yeux tournés vers l'avenue qu'elle venait de parcourir.

Le passeur détacha son amarre et, prenant en mains les avirons dont les anneaux ne quittaient jamais les tolets, il mit l'embarcation en mouvement.

Au bout de quatre minutes, il atterrissait de l'autre côté de la rivière.

Léa lui donna magnifiquement dix sous et s'engagea dans un chemin étroit qui, par une montée assez rude, conduit au vieux Saint-Maur.

Après avoir fait une centaine de pas, elle s'arrêta et, se retournant, jeta un coup d'œil sur la berge opposée de la Marne.

Le jeune homme qui avait semblé lui donner la chasse n'apparaissait pas.

— Allons — murmura-t-elle — me voilà débarrassée de ce gêneur...

Mais pourquoi me suivait-il ? »

Impossible de le deviner...

Et elle reprit sa marche rapide.



LXXXII

UNE TÊTE DE BOCHE

Rejoignons Pascal.

Inspectant chacune des maisons de l'avenue, et convaincu que la femme poursuivie était entrée dans une de ces maisons et qu'elle en sortirait d'un instant à l'autre, il s'obstinait en une vaine attente.

Enfin, déconfit, pestant, rageant, Pascal atteignit l'extrémité de l'avenue et arriva à son tour sur le chemin de halage, près des piles du vieux barrage.

Sur sa droite, il aperçut le pont.

— Si elle est passée par ici et remonté vers le pont — se dit-il — Roussillon l'a vue certainement...

Un homme venant du pont et portant sur son épaule un panier de légumes, allait se croiser avec Pascal.

Celui-ci lui demanda :

— Vous n'avez pas rencontré tout à l'heure une femme boiteuse, monsieur?

L'homme répondit :

— Ni boiteuse, ni marchant droit... personne...

Le jeune chanteur examina alors le cours de la rivière et les berges de l'autre rive.

Il vit le bateau du passeur traversant à vide et regagnant son piquet d'attache.

Il se dirigea de ce côté.

Le passeur abordait.

— Vous venez de conduire quelqu'un de l'autre côté, mon brave? — lui demanda Pascal.

— Oui, monsieur.

— Une femme?

— Oui, monsieur.

— Une boiteuse?

— Ah ! non, par exemple!

Pas plus boiteuse que vous et moi.

— Elle portait un paquet ?

— Oui, monsieur.

— Elle avait des lunettes vertes qui lui cachaient les yeux ?

— Ni vertes, ni bleues, ni blanches... Pas de lunettes du tout...

— Elle vous a parlé ?

— Pas beaucoup, mais assez pour me faire comprendre que c'était une *tête de boche*.

— Une Allemande ?

— Oui.

— Agée ?

— Bien sûr que je ne lui ai pas demandé son âge, mais elle avait des cheveux tout gris.

— Allons, je suis joué... — pensa Pascal. Roussillon avait bien raison de la trouver suspecte, cette coquine !

Ma boiteuse ne boitait pas ! Elle aura compris qu'elle était filée et mis ses lunettes vertes dans sa poche... »

Puis tout haut :

— Passez-moi — dit-il en sautant dans le bachot qui reprit aussitôt le chemin de l'autre rive.

Une fois débarqué, Pascal, comme l'avait fait Léa, gravit le chemin en pente.

Qu'espérait-il ?

Il n'en savait rien lui-même.

Après avoir pendant une demi-heure examiné toutes les maisons et questionné tous les passants, sans obtenir le moindre résultat, il reprit le chemin de la gare de Joinville où Roussillon devait l'attendre.

L'inspecteur de la sûreté, ayant vu de loin Pascal prendre la piste de la boiteuse, s'était dit :

— Il arrivera facilement à la suivre. C'est un jeu d'enfant... Je n'ai pas besoin de m'en occuper... Laissons-le faire...

Et, gagnant les environs de la gare, il s'était attablé à la porte d'un petit café, et fait servir un bock.

Une heure se passa.

Fatigué d'une attente si longue, il allait prendre la détermination de rentrer à Paris, quand il vit le jeune chanteur marchant d'un pas rapide et se dirigeant de son côté.

Il se leva pour aller à sa rencontre.

— Eh bien ? — demanda-t-il.

— Refait ! — répondit Pascal.

Et il raconta brièvement ce qui s'était passé.

— Vous n'otiez pas de force ! — fit Roussillon avec humeur.

— Je ne m'étais pas trompé...

Cette coquine a certainement des accointances mystérieuses avec la bonne du chalet.

— Mais sa piste est perdue.

— Maintenant que nous sommes prévenus, nous la retrouvons.

L'inspecteur de la sûreté réfléchit pendant quelques instants.

— A quoi pensez-vous ? — fit Pascal.

— A battre le fer pendant qu'il est chaud. C'est mon habitude.

Par la bonne de Marguerite Vernon, je saurai quelle est cette boiteuse qui vous a si adroitement filé entre les doigts, et qui baragouinait avec un accent allemand...

Une juive, sans doute.

— Alors, vous retournez au chalet ?

— Immédiatement, ce serait maladroît... Allez à Saint-Mandé ; moi, je regagne Paris...

Si vous avez du nouveau ce soir, venez me trouver rue Delambre.

Les deux hommes montèrent alors dans le train qui allait partir, et se séparèrent à la gare de Saint-Mandé, où Pascal descendit.

*
* *

Après le départ de la marchande à la toilette, Denise, munie des soixante francs qu'elle venait de recevoir, referma soigneusement la porte et gagna sa chambre située sous les combles du chalet.

D'une petite armoire où elle mettait son linge, elle tira un vieux porte-monnaie dont elle répandit le contenu sur la table, et elle compta la monnaie qu'elle venait d'éparpiller.

En joignant les soixante francs à cette monnaie, elle arriva à un total de trois cent soixante-quinze francs.

Retournant alors à l'armoire, elle glissa sa main sous une pile de chemises et y prit un livret de caisse d'épargne qu'elle ouvrit.

— Sept cent cinquante francs!... — dit-elle avec un sourire de satisfaction en regardant le chiffre. — En y ajoutant trois cents francs, j'aurai dépassé mille francs... On pourra me prendre trente francs de rente. Il me restera à la caisse un excédent, et ici j'aurai encore soixante-quinze francs...

Quand madame rentrera, je lui demanderai la permission de sortir demain, et j'irai porter mes économies au bureau où j'ai pris mon livret...

Il vaut mieux s'adresser toujours au même endroit... les employés qui vous connaissent sont plus aimables pour vous... »

Denise replaça dans l'armoire sa petite fortune et redescendit à la cuisine, afin de s'occuper des préparatifs du dîner.

Marguerite, après deux heures de promenade en pleine campagne, entra au chalet vers cinq heures.

— J'ai très faim, Denise, — dit-elle à sa bonne — faites-moi dîner à six heures précises...

— Ce sera prêt, madame.

La jeune femme alla changer son costume de promenade contre une toilette d'intérieur, lut quelques pages d'un roman apporté par Daniel et descendit pour se mettre à table.

Elle semblait de bonne humeur, comme presque toujours, d'ailleurs, car elle avait un heureux caractère.

Denise jugea le moment favorable pour solliciter l'autorisation désirée.

— C'est demain samedi, madame, — dit-elle. — La femme de ménage vient pour le gros ouvrage... Elle sait ce qu'elle a à faire. Demain matin, je lui préparerai tout, en vue de son petit savonnage habituel... Elle n'aura qu'à travailler...

Madame vaudrait elle être assez bonne pour me permettre d'aller à Paris après son déjeuner?...

Je rentrerai faire le dîner de madame à son heure habituelle.

— Oui, Denise, — répondit Marguerite. — Vous pourrez aller à Paris après déjeuner...

— Je remercie bien madame. Madame est la bonté même, — s'écria joyusement Denise.

Et elle continua son service.

Après dîner, Marguerite remonta dans sa chambre et reprit son roman interrompu.

La lecture, nous l'avons dit, était sa distraction favorite.



Ils les entendirent décliner leur nom et demander à la veuve Poirier si on n'avait rien laissé pour eux (page 568).

A neuf heures et demie, Denise monta lui demander si elle n'avait besoin de rien et, sur sa réponse négative, alla se mettre au lit.

*
* *

Léa Gaucher, après avoir débarqué sur la berge de la Marne du côté de Saint-Maur, avait pris d'un pas rapide le premier chemin qui s'offrait à elle.

Elle ne connaissait nullement le pays et se demandait par où elle devait passer pour rejoindre Gravelle.

Dans les circonstances où elle se trouvait, se sentant filée, il eût été très maladroit de se renseigner, aussi ne le fit-elle pas.

Sans savoir où elle se trouvait, elle arriva près de l'église du vieux Saint-Maur.

Une rue, partant de la place de l'Eglise, s'ouvrait devant elle. Elle s'y engagea, en descendit la pente rapide et arriva dans la rue du pont de Créteil.

Là, sur la chaussée, elle vit des rails de tramways, il lui devint aussitôt possible et facile de s'orienter.

En suivant la ligne des rails elle arriverait à Gravelle, mais elle voulait se montrer le moins possible dans un travestissement qui pouvait laisser trace de son passage.

Aussi fit-elle un assez long détour pour rentrer chez elle, non par la rue, mais par la sente longeant le petit bras de la Marne.

Tout en cheminant d'un pas rapide, elle réfléchissait à la poursuite dont elle s'était crue l'objet, et plus elle réfléchissait, plus ses craintes diminuaient :

— J'ai dû certainement m'épouvanter sans motif — se dit-elle. — Rien de plus invraisemblable que cette poursuite... A quel propos me filerait-on ?

On ne me connaît pas, et d'ailleurs on ne peut deviner mes projets...

Ce garçon que j'ai reconnu, qui se trouvait à côté de moi dans la salle de la cour d'assises, ne savait pas qui j'étais, et s'il m'avait remarquée le jour du jugement de Georges Gauthier, mon déguisement d'aujourd'hui ne lui aurait pas permis de me reconnaître...

Oui, décidément, j'ai eu tort de me mettre martel en tête... Il n'y avait, il ne pouvait y avoir là qu'une coïncidence.

Ce garçon allait du même côté que moi, voilà tout... rien n'est plus simple ! »

Et Léa se sentit rassurée de façon complète, juste au moment où le plus sérieux des périls la menaçait.

Elle rentra dans son logis sans avoir rencontré âme qui vive.

Sur le lit elle jeta le paquet qu'elle portait et alla ouvrir l'armoire où, quelques jours auparavant, elle avait déposé la paire de bottines d'étoffe et un mouchoir.

Tirant alors de son corsage le couteau volé dans la cuisine de Marguerite Vernon, elle l'examina.

— Qu'est-ce que cela? — fit-elle tout à coup, les yeux fixés sur le manche de bois.

Elle lut : E. LEBAS.

L'initiale et le nom étaient profondément imprimés au fer rouge.

— De quoi aiguiller sur une fausse voie les recherches de la justice... — murmura-t-elle.

Et elle plaça le couteau à côté des bottines et du mouchoir.



LXXXIII

RUE DE POITIERS

De tous les établissements que devaient visiter Pascal et M^{me} Gauthier sur les indications de l'inspecteur Roussillon, il en était un qu'il leur avait tout spécialement recommandé, dans lequel se réunissaient le soir une foule de valets de chambre, de cochers, de lads, de jockeys, les uns sans place, les autres en rupture momentanée d'écurie ou d'antichambre, tous ou presque tous venant se faire inscrire sur les listes des bookmakers qui y tenaient un bureau clandestin.

On jouait au tric-trac, au piquet ou à la manille.

L'élément masculin n'était pas seul représenté dans l'établissement de la rue de Poitiers, située entre les rues de Lille et de l'Université.

Nombre de femmes de chambre, de cordons bleus, de bonnes à tout faire, aussi joueuses que les hommes, venaient apporter leur argent aux bookmakers, ayant reçu un tuyau de Pierre ou de Paul, et risquant leurs quatre sous plus ou moins honnêtement acquis, dans l'espoir, presque toujours déçu, de toucher un cheval gagnant.

CAFÉ-RESTAURANT

L'établissement en question n'avait pas d'autre enseigne.

C'était, en effet, un restaurant en même temps qu'un café, tenu par une veuve d'un âge déjà mûr, mais d'une coquetterie qui ne désarmait pas.

S'il fallait en croire le bruit public, elle trouvait dans sa clientèle de nombreux adorateurs et les accueillait avec une égale bienveillance.

M^{me} veuve Poirier, — ainsi se nommait la patronne, — entendait merveilleusement les affaires et son café-restaurant faisait de l'or.

Pour ceux qui ne se trouvaient pas au nombre des habitués, l'aspect semblait modeste.

Une pièce de grandeur moyenne où se voyaient une douzaine de petites tables toujours préparées, destinées spécialement aux étrangers et à la clientèle de passage.

Mais le véritable restaurant était au sous-sol, vaste salle éclairée le jour par des fenêtres donnant sur une cour, et, la nuit, par des profusions de bouquets électriques.

C'est là, qu'à un petit bureau spécial, se tenaient les employés recevant l'argent des parieurs et, après les courses, rendant leurs comptes et payant les favorisés du sort.

Ceci s'enveloppait d'un mystère transparent que la police avait percé depuis longtemps, mais qu'elle tolérait pour des raisons d'ordre particulier qui se devinent facilement.

Dans ce sous-sol se trouvaient cinquante tables qui, tous les soirs, étaient occupées.

On y mangeait, on y buvait, on y fumait, on y jouait.

Cette nombreuse clientèle n'était pas composée exclusivement de domestiques.

Le matin surtout, le sous-sol recevait des employés des ministères situés dans le quartier et qui venaient y prendre leurs repas.

Les prix étaient établis de façon à ne pas effrayer les bourses modestes.

Le soir, à partir de neuf heures, tout était plein... Les tables desservies devenaient des tables de jeu.

Etant donnée l'importance de la clientèle, le personnel était assez nombreux.

Dans la journée M^{me} veuve Poirier se tenait au comptoir du rez-de-chaussée, tandis qu'une caissière occupait le comptoir du sous-sol.

Le soir, elle changeait de poste.

La patronne descendait dès sept heures au sous-sol et la caissière montait au rez-de-chaussée.

Dans Paris existent plusieurs maisons de ce genre, ayant une clientèle à peu près identique.

Elles se trouvent dans les quartiers où les hôtels particuliers sont nombreux, fournissant un contingent notable de maîtres d'hôtel, de valets de chambre, de cochers, de gens d'écurie, etc., etc.

A l'itinéraire donné à Pascal et à M^{me} Gauthier, Roussillon avait joint un plan de chaque établissement afin qu'ils pussent y

pénétrer sans hésitation, en habitués, ce qui devait avoir pour résultat d'écarter d'eux toute méfiance.

Dès sept heures, le café-restaurant de la rue de Poitiers avait allumé toutes ses ampoules électriques.

On dînait au rez-de-chaussée, on dînait au sous-sol.

Vers neuf heures et demie se joignait à la foule des dîneurs la clientèle du soir, venue pour jouer en consommant des petits verres ou des bocks.

La demie après huit heures sonnait au cartel placé au-dessus du comptoir, lorsque dans l'escalier conduisant du rez-de-chaussée au sous-sol parurent un jeune homme et une jeune femme, porteurs tous deux d'instruments à corde, enveloppés dans des étuis de serge noire.

Le jeune homme était vêtu d'un complet de cheviotte grise.

Un petit chapeau gris et une cravate nouée à la Colin, complétaient ce costume qui, dans sa simplicité, ne manquait pas d'une certaine élégance.

Une robe noire dessinait la taille fine de la jeune femme.

Un fichu de tricot noir couvrait sa chevelure opulente et se nouait sous le cou.

Dans les poches de son tablier de soie on voyait de petits cahiers de chansons.

Sous la marmotte du tricot, et sous le maquillage savant de la figure, il aurait été bien difficile de reconnaître la femme de Georges Gauthier, le condamné.

Pascal avait le visage souriant, l'allure dégagée.

Il se trouvait dans son élément.

Raymonde, au contraire, complètement dépaysée, ne pouvait se défendre de quelque embarras, en voyant cette foule dont les conversations bruyantes remplissaient d'une étrange rumeur la grande salle du restaurant.

A la pensée de la promiscuité qu'il lui fallait subir, elle pâlit un peu sous son maquillage, mais elle se remit aussitôt.

Pascal fouillait du regard cette foule grouillante, cherchant une table libre, car il avait combiné son plan pour être admis à chanter dans l'établissement.

Une seule table se trouvait inoccupée.

Elle était placée près du comptoir de la patronne, la veuve Poirier.

Le jeune chanteur la désigna du doigt à Raymonde, qui comprit et qui alla s'asseoir à cette table, après s'être débarrassée de son instrument, qu'elle plaça à côté d'elle, appuyé contre le mur.

Elle tournait le dos au comptoir.

Pascal s'installa en face d'elle.

Ainsi placé il embrassait du regard la plus grande partie de la salle.

De son côté Raymonde voyait l'autre partie.

Un garçon vint à eux.

— Donnez-moi la carte du jour... — lui dit Pascal.

— Voici.

Et le garçon, tirant de l'une des poches de sa veste la carte demandée, la présenta au jeune homme.

— Vin blanc ou vin rouge? — ajouta-t-il.

— Vin blanc.

— Bordeaux ou Bourgogne.

— Une bouteille de chablis et un syphon d'eau de seltz.

— Vous allez faire votre menu...

— Oui...

Le garçon s'éloigna pour aller chercher le vin, le syphon, le pain et les accessoires des deux couverts.

Pascal voulut passer la carte à M^{me} Gauthier en lui disant à voix basse :

— Faites le menu, et du courage...

— Non... non... — répliqua-t-elle en repoussant la carte. — Je m'en rapporte à vous...

Quand le garçon revint, Pascal commanda :

— Deux potages de santé... Deux fricandeaux au jus... haricots verts et fromage...

On leur servit le potage.

Tout en mangeant silencieusement ils regardaient, ils écoutaient.

Ils avaient de bons yeux et l'oreille fine.

A plusieurs reprises ils virent des hommes et des femmes s'approcher du comptoir.

Ils les entendirent décliner leur nom et demander à la veuve Poirier si on n'avait rien laissé pour eux.

Aux uns elle répondait négativement.

Aux autres elle remettait une lettre.



... Et commencèrent la quête en se partageant la salle (p. 574).

De ces agissements mystérieux, Pascal et Raymonde conclurent que la patronne de l'établissement se faisait la complaisante dépositaire des correspondances qu'il eût été dangereux de confier à la poste.

Tout en continuant leur repas ils observaient les clients, mais beaucoup de physionomies leur échappaient.

Ce serait seulement en allant de table en table, pour faire la

quête après avoir chanté, qu'ils pourraient s'assurer si l'homme ou la femme qu'ils cherchaient se trouvaient là.

Rien de plus invraisemblable que de supposer le succès possible et les recherches aboutissant dès le premier jour, mais ils reviendraient et ils visiteraient l'un après l'autre tous les établissements désignés par Roussillon.

Après avoir demandé du café, et accompagné d'un sérieux pourboire le paiement de l'addition, Pascal se leva, s'approcha du comptoir où trônait la patronne, et la salua avec l'expression de la déférence la plus respectueuse.

Flattée de cette démonstration, la veuve Poirier accueillit le jeune homme en souriant et lui demanda :

— Vous désirez, monsieur?

— Ma compagne et moi nous sommes des artistes du plein air, chanteurs des rues, madame, — répondit Pascal, — élèves de la célèbre Eugénie Buffet, et lauréats des music-halls de Montmartre...

Je viens solliciter de votre haute bienveillance la gracieuse autorisation de faire entendre dans votre estimable établissement quelques unes de nos chansons.

La façon dont cette demande était formulée plut à M^{me} Poirier, et le visage du solliciteur lui plut davantage encore.

A aucune époque de sa vie — même du vivant de feu Poirier — la bonne dame n'avait su refuser quelque chose à un joli garçon.

— Je n'ai pas l'habitude d'accorder des autorisations de ce genre — dit-elle, la bouche en cœur — mais pour vous je ferai une exception.

Vous pouvez chanter... je vous le permets.

— Et je vous en remercie de tout mon cœur...

J'ose me permettre de croire que vous n'aurez pas lieu de regretter votre condescendance.

Puis se tournant vers Raymonde, il ajouta :

— Madame, avec une bonne grâce incomparable, veut bien nous accorder l'autorisation de chanter... Prends ton instrument.

Le *tutoiement* dont Pascal venait de se servir était chose convenue, comme une nuance faisant partie du rôle qu'ils jouaient tous les deux.

La jeune femme tira de son enveloppe une mandoline, tandis que Pascal en faisait autant pour sa fidèle guitare.

Passant alors au milieu des tables ils vinrent se placer dans un espace laissé libre pour les besoins du service.

Personne ne fit tout d'abord attention à eux, mais quand ils accordèrent leurs instruments, en piquant quelques notes et plaquant quelques accords toutes les têtes se relevèrent et se tournèrent de leur côté.

Sur un signe de Pascal, ils commencèrent à jouer un morceau très gai, très sautillant, et l'exécutèrent avec un *brio* remarquable, malgré la grande émotion qui s'était emparée de Raymonde et qui se manifestait par un petit tremblement nerveux.

Les clients enchantés manifestèrent leur satisfaction par des applaudissements.

M^{me} Poirier, très amateur de musique, et croyant s'y connaître, déclarait n'avoir jamais entendu pincer de la guitare et de la mandoline d'une façon si talentueuse.

Plusieurs voix dans la salle crièrent :

— Une chanson ! une chanson !

Pascal salua à droite et à gauche, en avant et en arrière.

— Mesdames et messieurs, — dit-il d'une voix vibrante, — avec l'obligeante autorisation de la patronne de cet établissement, nous allons avoir l'honneur et la joie de répondre de notre mieux à votre demande.

— Une *chanson rosse*, alors ! — cria un groom, enfant de Paris, à qui le service de son maître laissait ses soirées libres, et qui en consacrait la plus grande partie aux *beuglants* de Montmartre.

Il employait les autres à cultiver la manille.

— Vous serez servi à souhait, monsieur, — répondit Pascal avec aplomb... Une chanson de la Butte... le grand succès du jour.

C'est intitulé :

Sur un berceau, Conseils de la marraine et du parrain à leur filleule...

— Bravo ! ah ! bravo ! — firent quelques auditeurs, bien disposés d'avance.



LXXXIV

UNE CHANSON ROSSE

Pascal et Raymonde jouèrent une ritournelle, et, lorsqu'elle fut terminée, Pascal annonça :

— *Conseils de la marraine à la moucheronne.*

C'était à Raymonde de chanter la première, tout en s'accompagnant sur la mandoline.

D'une voix un peu tremblante d'émotion, elle commença :

Si tu veux m'aimer, Madeleine,
Autant que moi je t'aimerai,
Point de soucis, jamais de peine,
A tes désirs je souscrirai...
Si tu veux m'aimer, Madeleine...

Dès le second vers la voix de Raymonde s'était raffermie, et cette voix fraîche, douce, cristalline, charma les auditeurs.

Le couplet fini, Pascal annonça :

— *Conseils du parrain...*

Et aussitôt, prenant la voix de M. Prudhomme, et joignant à cet organe légendaire une mimique vraiment cocasse et des jeux de physionomie drôlatiques, dignes des comiques en renom des théâtres de Paris, il chanta à son tour :

Madeleine, pour que je t'aime !
Apprends à monter à vélo,
Et bois de l'absinthe, quand même
Tu ne la couperais pas d'eau...
Madeleine, pour que je t'aime !

Grâce à l'originalité du chanteur, le couplet eut un franc succès. On riait et on applaudissait.

Raymonde annonça à son tour.

— *Conseils de la marraine.*

Et elle chanta :

Pour rester pure, Madeleine,
Ne prête point l'oreille aux bruits
De la foule demi-mondaine.
Ne partage jamais ses nuits...
Pour rester pure, Madeleine.

Pascal cria :

— *Conseils du parrain.*

Et, toujours avec sa voix prudhommesque et sa mimique indescriptible, il entama le quatrième couplet :

Pour que ton parrain te vénère,
Entrave et dévide l'argot;
Appelle ton papa : « Vieux père »,
Et fais la nique au bon sergot :
Pour que ton parrain te vénère !

Le public était bon enfant et bien disposé.
Une salve nourrie d'applaudissements témoigna sa satisfaction.
La veuve Poirier, dans son comptoir, riait comme une petite folle.

— *Conseils de la marraine !* — lança Raymonde.

Puis, d'une voix vibrante :

Madeleine, pour qu'on t'adore,
Ne laisse jamais détacher
Ton cœur du drapeau tricolore !
Oh ! ça, défense d'y toucher !
Madeleine, pour qu'on t'adore.

Le couplet chauvin produisit d'autant plus d'effet qu'il était chanté par une femme.

Ensemble, Raymonde et Pascal annoncèrent :

— *Moralité.*

Ce fut Raymonde qui commença :

Un jour, la pauvre Madeleine
Ayant trop gobé son parrain,
Et pas assez cru sa marraine,
Se trouva sans gîte et sans pain...
Hélas ! la pauvre Madeleine !

Pascal poursuivit :

Rappelez-vous ça, Madeleïnes :
Les insoucients conseillers
Dont on devrait brûler les graines,
Ne sont pas toujours les payeurs.
Rappelez-vous ça, Madeleïnes !

Quand le public est en train de faire un succès, il le fait le plus souvent hors de toute proportion avec la valeur de l'œuvre qu'il applaudit, et se grise de ses propres bravos.

Il en fut ainsi pour la chanson de Pascal et de Raymonde, qui furent obligés de bisser la *Moralité*, au milieu des bravos enthousiastes.

Le moment était venu de voir de près les physionomies.

Pascal et M^{me} Gauthier tirèrent chacun de leur poche un petit plateau de métal et commencèrent la quête en se partageant la salle.

Rendons aux habitués de l'établissement de la rue de Poitiers cette justice qu'ils ne lésinaient point sur la rémunération due au plaisir quelque peu frelaté qu'ils venaient de goûter.

On fouillait avec entrain dans les poches, dans les porte-monnaie.

Les gros sous, et même quelques piécettes blanches tombaient dans les plateaux.

Tandis que le chanteur des rues et sa compagne improvisée finissaient leur dernier couplet, une femme dont une voilette épaisse cachait le visage était apparue dans l'escalier conduisant à la salle basse.

Elle se faufila au milieu des groupes, et vint se placer à deux pas du comptoir, attendant que les chanteurs eussent fini leur morceau, et au moment où Pascal se dirigeait vers le comptoir en commençant la quête, elle s'approcha de la patronne et lui demanda :

— Le grand Louis vous a-t-il remis quelque chose pour moi?...

— Non, ma chère enfant... je ne l'ai pas vu... — répondit M^{me} Poirier.

La femme voilée gagna le côté où Raymonde faisait la quête en examinant toutes les figures.

En entendant ce nom *le grand Louis*, Pascal avait tressailli et il suivait du regard celle qui venait de le prononcer.

M^{me} Poirier lui dit :

— Tendez-moi donc votre plateau...

Vous m'avez fait faire une trop bonne pinte de bon sang pour que je vous oublie...

Et revenez chanter ici tant que ça vous conviendra...

Vous serez toujours bien reçus...

En même temps elle laissait tomber un franc dans le plateau du chanteur.

Pascal remercia, puis, très préoccupé de ce qu'il venait d'entendre, il poursuivit sa quête, ne perdant pas de vue la femme voilée.

Celle-ci venait de s'arrêter auprès d'une table où se trouvaient deux hommes, ayant devant eux des consommations et un jeu de cartes.

Ils lui tendirent la main.

Elle prit une chaise et s'assit en face d'eux.

Raymonde était tout à côté, devant une autre table où quatre dîneurs venaient de terminer leur repas.

L'un d'eux cherchait de l'argent dans son porte-monnaie, ce qui fit faire un temps d'arrêt à M^{me} Gauthier, dont les regards se fixaient sur les groupes où se trouvaient des femmes.

Tout à coup elle surprit, prononcés à voix basse, ces mots que Pascal avait entendus déjà, un peu auparavant :

— As-tu vu le grand Louis ?

— Oui. Il est *en cambrousse*.

Raymonde ne comprenait pas l'argot.

La femme reprit :

— Il ne t'a rien remis pour moi ?

— Il m'a dit de te *refiler* un rendez-vous.

— Où ?

— Rue des Vignes.

— Quand ?

— Mardi soir. Dans cinq jours.

— Il y a donc du nouveau ?

— Paraîtrait que oui.

— Suffit, on y sera.

— Prends-tu quelque chose ?

— Non.

La femme voilée se pencha vers son interlocuteur, et lui parla assez longuement, mais si bas que Raymonde ne put rien entendre, malgré la fiévreuse attention avec laquelle elle écoutait.

Ce nom de *grand Louis*, ces mots d'argot qu'elle ne comprenait pas, ce rendez-vous mystérieux donné rue des Vignes, lui causaient un grand trouble.

Elle se demandait si la femme voilée n'était pas cette Pauline Leroux, la fausse Lucie Ballard, signalée par Roussillon ?

Tout en se posant cette question elle se tourna vers la table voisine pour continuer sa quête, espérant voir la figure de la femme qui venait de parler.

Ce fut une déception.

Le voile de cette femme était si épais qu'il lui fut impossible de distinguer ses traits.

Elle tendit son plateau.

Les hommes y mirent chacun une pièce de monnaie.

Encore une ou deux tables et la quête serait terminée.

Pascal s'était rapproché de Raymonde.

Il lui glissa dans l'oreille :

— Partons...

Le jeune chanteur avait dans l'idée de guetter à la sortie et de suivre la femme qui venait de prononcer le nom de *grand Louis*.

De son côté, Raymonde, ayant la même pensée que Pascal, avait hâte de lui dire ce qu'elle avait entendu.

Ils allaient donc partir et déjà se dirigeaient vers l'escalier, lorsque de tous côtés on réclama une autre chanson.

En vain le jeune chanteur témoigna le désir d'en rester là pour ce soir.

On lui barra la route.

— Une chanson. Une autre chanson ! — criait-on de toutes parts et on repoussait les virtuoses ambulants vers la place qu'ils occupaient quelques minutes auparavant.

La violence était flatteuse, en somme, et rendait toute résistance impossible.

Il fallait s'exécuter et ils le firent de bonne grâce, en entamant une autre chanson dont le succès fut égal à celui de la première.

Tout en chantant, Pascal et M^{me} Gauthier ne perdaient pas de vue la femme au voile épais.

Soudain, ils la virent se lever, donner une poignée de main aux deux hommes et disparaître dans l'escalier.

La même idée leur traversa l'esprit en même temps : interrompre leur chant et suivre celle qui sortait.

Mais ils réfléchirent que, de même qu'on les avait contraints à chanter, on ne leur permettrait point de partir, laissant un refrain inachevé.

Enfin ils terminèrent sous une grêle d'applaudissements, et ils purent sortir après avoir remercié leur auditoire et M^{me} veuve Poirier.



Raymonde versa dans les mains du jeune homme sa part de la quête (p. 578).

Une fois dans la rue, ils s'arrêtèrent en face l'un de l'autre.

— Pas de veine! — s'écria le chanteur.

— Nous avons laissé nous échapper une femme qu'il aurait fallu suivre!... — appuya Raymonde.

Pascal, étonné, regarda M^{me} Gauthier...

— Quelle femme? — demanda-t-il. — Est-ce celle qui avait un voile?

— Oui.

— Pourquoi vous a-t-elle paru suspecte?...

— Parce que je lui ai entendu prononcer le nom du grand Louis.

— Comme moi ! — fit Pascal. — Elle a demandé au comptoir si le grand Louis n'avait rien remis pour elle...

— Je l'ai entendue, moi, adresser la même question à un homme auprès de qui elle s'est assise...

— Et elle est partie sans que nous ayons pu la suivre !

— Oui, mais nous la retrouverons...

— Comment ?

— Le grand Louis lui a fait donner rendez-vous pour mardi soir.

— Où ?

— Rue des Vignes.

Et Raymonde répéta mot pour mot la conversation qu'elle avait surprise.

— Eh bien ! nous serons au rendez-vous, nous aussi ! — s'écria Pascal, — et peut-être que, cette fois, le voile de la femme sera supprimé, et qu'en la trouvant auprès du grand Louis, en reconnaissant celui-là, nous reconnaitrons celle dont nous avons la photographie... — il faut que, cette nuit même, je prévienne M. Roussillon de ce qui se passe...

— Oui, qu'il sache tout, et qu'il vous conseille...

— Vous, madame, retournez à Saint-Mandé... je vous y verrai demain, et je vous dirai ce qui aura été résolu. Prenez une voiture — il y a loin d'ici à la gare.

Tout en marchant nos deux personnages étaient arrivés rue de l'Université.

— Ah ! et notre recette ? — demanda Pascal.

— Gardez-la, mon ami, elle vous est bien due — répondit Raymonde en versant dans les mains du jeune homme sa part de la quête.

Un fiacre passait à vide.

Pascal fit un signe au cocher qui s'arrêta.

M^{me} Gauthier monta.

Le jeune chanteur referma la portière et dit au cocher : — Gare de Vincennes...

Le fiacre roula.

LXXXV

PRENONS GARDE A NOUS !

Tandis que Pascal descendait de chemin de fer à Saint-Mandé, Roussillon, nos lecteurs le savent, avait continué sur Paris où il arrivait à quatre heures trois quarts.

Tout en réfléchissant il s'acheminait vers la préfecture de police.

C'était à six heures que les inspecteurs venaient prendre les ordres du chef de la sûreté, pour la soirée et pour la nuit.

Il avait donc la certitude — à moins d'un cas extraordinaire, impossible à prévoir, — de trouver le chef dans son cabinet un peu avant cette heure.

On comprend qu'il tenait à lui rendre compte de l'emploi de sa journée et à lui révéler au plus vite l'existence de cette bande mystérieuse de cambrioleurs, de dévaliseurs de villas, dont selon lui, les assassins d'Albert Fontaine devaient faire partie.

Il désirait, en outre, lui faire connaître le résultat de l'interrogatoire qu'il avait fait subir au chanteur des rues, au sujet du pêcheur Alphonse Jarrier.

Ceci n'était que la partie la moins sérieuse de son rapport, — une parenthèse ouverte qu'il se proposait de fermer avantageusement plus tard, mais dont, pourtant, il fallait tenir sérieusement compte.

De plus, — et c'était là le point essentiel pour lui, — il avait en tête certains projets hardis et il voulait, avant de les mettre à exécution, obtenir l'agrément de son chef, quoiqu'on lui eût donné carte blanche.

Quand Roussillon arriva à la préfecture, le chef de la sûreté se trouvait en effet dans son cabinet.

Quelques inspecteurs attendaient l'heure des ordres.

Choquet était du nombre.

Il serra la main de Roussillon au moment où on introduisit celui-ci dans le cabinet du chef, dont les lourdes portes capitonnées se refermèrent sur lui.

— Y a-t-il du nouveau ? — lui demanda le chef.

— Il y en a, et beaucoup.

— Vous avez retrouvé Lucie Ballard ?

— Dites Pauline Leroux.

— Pauline Leroux ? — répéta le chef étonné.

— Oui. — Cela paraît être le vrai nom de la fausse Lucie Ballard, affiliée à une bande de cambrioleurs sur laquelle j'espère que nous mettrons bientôt la main.

— Racontez-moi cela vivement.

Roussillon, avec un véritable talent de conteur, et en ayant le grand mérite d'éviter la prolixité, donna les détails nécessaires sur son voyage à Chantilly où il avait vu la vraie Lucie Ballard et appris de sa bouche dans quelles circonstances elle avait prêté ses papiers et ses certificats à Pauline Leroux, engagée sous ce nom à Saint-Mandé.

Il raconta sa visite à la bonne dame de Saint-Mandé et comment il avait connu par elle l'existence de la bande de cambrioleurs dont la fausse Lucie Ballard faisait partie.

— Mais c'est tout un roman, cela ! s'écria le chef de la sûreté, intéressé au plus haut point par le récit de l'inspecteur.

— Du roman vécu... — répliqua celui-ci.

— Il faut mettre la main sur ces bandits et délivrer ainsi cette pauvre M^{me} Duroselle des terreurs qui empoisonnent sa vie.

— Je le lui ai promis.

— Arriver à cela, mon brave Roussillon, ce serait un triomphe qui vous mériterait, soyez-en sûr, une sérieuse récompense.

— Ce résultat, je me fais fort de l'obtenir, non pour la récompense, mais pour vous satisfaire en accomplissant mon devoir...

— Et cette Pauline Leroux, la fausse Lucie Ballard ?

— Est, à n'en pouvoir douter, la personne qui avait des relations avec le valet de chambre Louis... — Elle pourrait être aussi la femme qui a frappé Albert Fontaine dans l'avenue Daumesnil...

— Nous ferions un coup double alors ?

— Un coup triple peut-être...

— Comment cela ?

— J'arrive de Polangis...

— Pour le même motif ?

— Non, mais ce que j'ai vu pourrait fort bien se rattacher d'une façon plus ou moins directe à la même affaire.

— Qu'est-ce donc ?

Roussillon raconta son voyage de reconnaissance, en compagnie de Pascal, autour du chalet de Marguerite Vernon, ce qu'ils avaient observé, et le résultat, malheureusement négatif, obtenu par le jeune homme en suivant la boiteuse.

— Mais, — fit observer le chef de la sûreté, — je ne vois là absolument rien de suspect.

— Je comprends que telle soit votre impression, et il me serait impossible de justifier, et même d'expliquer d'une façon logique les soupçons que j'ai conçus... Il y a là une question de flair policier... quelque chose de comparable à l'instinct du chien de chasse qui devine le gibier avant même que son odorat lui en ait révélé la présence...

— Eh bien ! s'il en est ainsi, il faudrait questionner la bonne de Marguerite Vernon...

— Je ne voulais pas le faire sans avoir pris votre avis.

— C'est très délicat, car enfin il est fort possible que vos soupçons ne soient pas fondés, mais aussi c'est le seul moyen de vous assurer s'ils le sont.

Agissez donc avec infiniment de prudence.

Que vos questions n'aient pas l'air d'un interrogatoire...

— Je trouverai un biais.

— Quant à Pauline Leroux ?...

— Pascal et M^{me} Gauthier entrent ce soir en campagne. M^{me} Gauthier connaît Louis, et tous deux possèdent la photographie de Pauline.

Ils ne pourraient donc manquer de les reconnaître s'ils se trouvaient en face d'eux, ce qui arrivera, j'en suis convaincu, s'ils suivent rigoureusement mes conseils.

— Vous avez confiance en leur adresse ?

— Une confiance absolue.

— Alors, tout va bien, et avec les hommes de Choquet qui possèdent aussi ces photographies...

Roussillon se permit de couper la parole au chef.

— Ces photographies, il faut les retirer et les faire rentrer dans votre cabinet, — dit-il.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elles pourraient servir contre nous...

— Je ne comprends pas.

— Vous, très haut placé, et moi tout au bas de l'échelle, nous avons des ennemis...

— Oh ! cela, je le sais, du moins en ce qui me concerne...

— Au nombre de ces ennemis sont ceux qui ont tout à craindre de notre clairvoyance et de notre inébranlable fidélité au devoir.

— Vous avez raison.

— La reprise inattendue de l'affaire Gauthier par le procureur général suscite contre nous des haines implacables.

— Expliquez-vous mieux...

— J'ai vu M^e Brunel, l'avocat de Georges Gauthier, et il m'a dit : — *Prenez garde à vous !*

Il me donnait ce prudent conseil à la suite d'un entretien auquel il avait assisté, entre le procureur général et l'un de nos adversaires les plus acharnés.

— Vous parlez du juge d'instruction Blanchard, le beau-frère de Jules Morisset ? demanda le chef de la sûreté.

— Oui. Dans la tardive réparation d'une effroyable erreur judiciaire il ne voit que son autorité compromise, sa situation perdue...

Nous cherchons à rendre la vérité lumineuse... il ne souhaite qu'épaissir les ténèbres qui, grâce à lui, l'ont cachée jusqu'à ce jour...

A cette heure il est puissant encore ; il ne se laissera pas renverser sans combattre, et dans cette lutte désespérée il aura des auxiliaires.

Vous le savez aussi bien que moi, monsieur le chef de la sûreté, ici même, au milieu de nous, se trouvent des brebis galeuses.

Parmi vos agents il en est qu'on peut acheter.

Blanchard les achètera, si ce n'est déjà fait, et ils le serviront contre nous, en donnant pour prétexte à leur trahison qu'ils se vengent de prétendus passe-droits.

Tout ce qu'on pourra faire pour nous arrêter en chemin sera fait... On achètera et on fera disparaître ceux que nous aurions besoin d'avoir sous la main et dont le témoignage nous serait nécessaire.

Le juge d'instruction Blanchard est riche, et je le connais assez pour être certain qu'il sacrifierait de grand cœur une partie de sa fortune pour que la tentative de revision du procès de Georges Gauthier tourne à notre confusion, et par conséquent à sa plus grande gloire... — Pour arriver à ce résultat il payera largement le silence des témoins dangereux pour lui.

Il est donc inutile que les agents continuent à chercher Lucie Ballard, puisque je sais qui elle est, et mieux vaut que les portraits-cartes de cette fille ne restent pas dans leurs mains...

Donnez donc vos ordres pour faire rentrer dès ce soir ces photographies, et arrêtez l'enquête... je me charge de la continuer seul... »

Le chef de la sûreté appuya sur un timbre qui se trouvait à portée de sa main.

Un garçon de bureau entra.

— Voyez si Choquet est là ? — lui commanda le chef.

— Il est là, monsieur.

— Faites-le entrer...

Quelques secondes après, Choquet franchissait le seuil du cabinet.

— A vos ordres, chef... — dit-il en s'inclinant.

— Avez-vous là vos hommes ?

— Oui, chef.

— Vous leur avez remis les épreuves photographiques devant faciliter les recherches relatives à une certaine Lucie Ballard ?

— Oui, chef.

— Cette Lucie Ballard a été retrouvée, il est inutile de s'occuper d'elle plus longtemps... Faites rentrer immédiatement les photographies. Je vous en ai donné six, c'est donc six que vous avez à me restituer.

— A l'instant, chef.

Choquet sortit et se rendit dans la salle où les hommes de son service venaient attendre les ordres.

Langrune se trouvait parmi eux.

Comme il était le plus ancien des agents, ce fut lui qui prit la parole et demanda :

— Y a-t-il des ordres pour cette nuit ?

— Je n'en sais rien encore, mais il y en a un qu'il faut exécuter sur-le-champ.

— Une nouvelle affaire ?

— Non, une affaire close.

— Qu'est-ce que cela ?

— J'ai remis à chacun de vous la photographie d'une certaine Lucie Ballard dont on devait chercher la piste dans les bureaux de placement.

En entendant ces mots Langrune avait dressé l'oreille

— Eh bien? — fit-il.

— Eh bien! Lucie Ballard est retrouvée.

Les photographies deviennent par conséquent inutiles, et le chef les réclame... »

Les agents fouillèrent leurs carnets pour y prendre l'épreuve en question.

Langrune s'exécuta comme ses collègues.

— Avait-on donc confié à une autre brigade le soin de rechercher cette femme? — demanda-t-il.

— Non.

— Par qui, alors, a-t-elle été trouvée?

— Probablement par Roussillon, qui est en ce moment dans le cabinet du chef.

Langrune fronça le sourcil et grommela entre ses dents :

— J'attendais ce nom-là...

Ça m'aurait bien étonné si Roussillon n'avait point été là-dedans...

Mais patience...

Tout n'est pas fini.. »

Et il tendit à Choquet l'épreuve prise dans son portefeuille.

Ses collègues l'imitèrent.

Muni des six épreuves, l'inspecteur regagna le cabinet du chef de la sûreté.

— Voilà, — dit-il, — le compte y est.

Et il déposa sur le bureau les six photographies que le chef fit disparaître dans un tiroir fermant à clef.

— Est-ce que Langrune faisait partie du groupe chargé de rechercher Lucie Ballard et qui l'a mal cherchée, puisque c'est un autre qui l'a retrouvée?... — demanda-t-il ensuite.

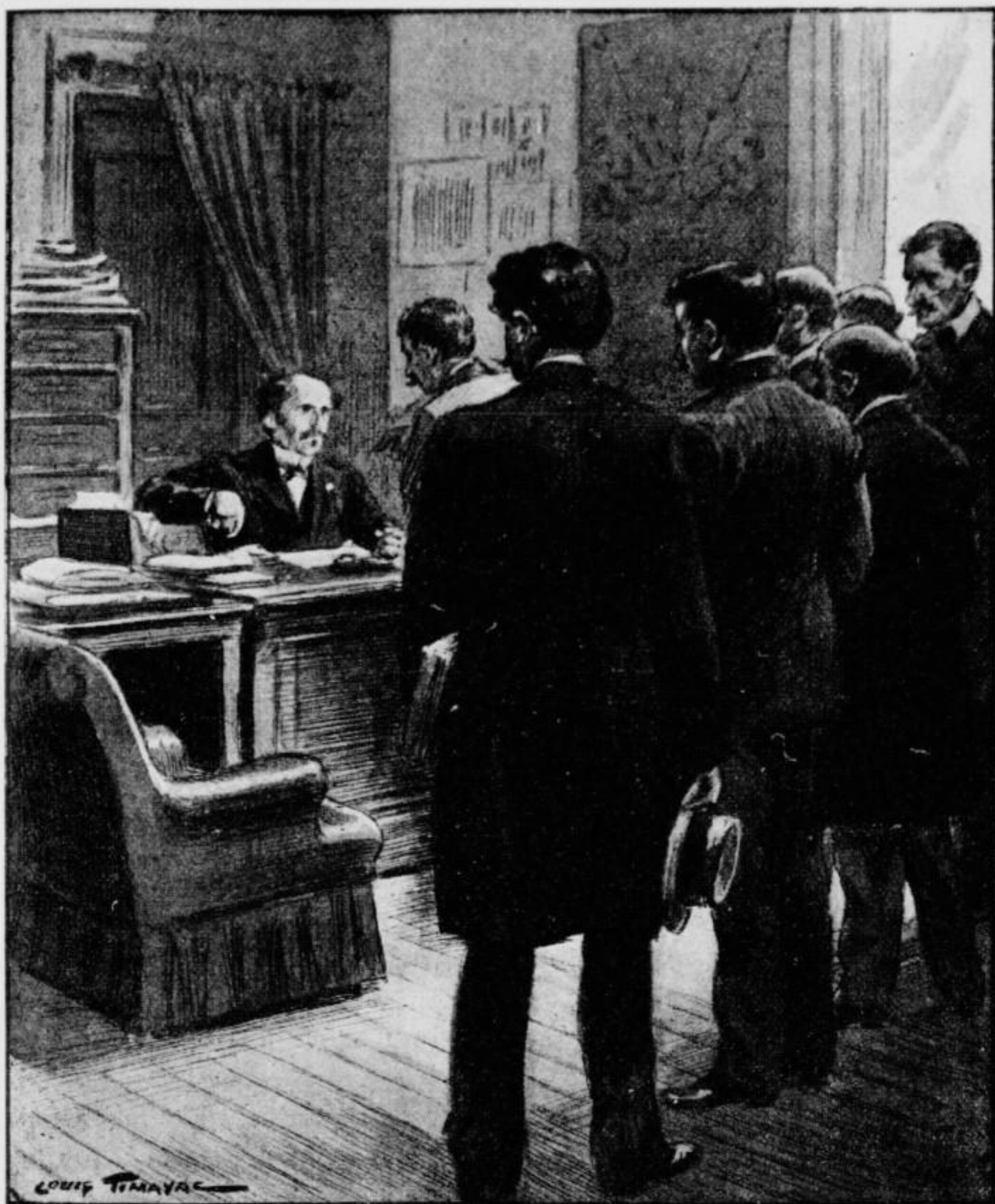
— Oui, chef.

— Vous connaissez bien l'homme, n'est-ce pas?

— Je le crois.

— Ce paroissien-là est une nature envieuse, pleine de fiel, et qui peut exercer une fâcheuse influence sur ses camarades...

— Je le sais et je ne demanderais pas mieux que de le voir hors de mon service...



... Tandis que le chef recevait les agents... (page 590).

— Il s'est montré parfois intelligent, s'est rendu utile, et je n'ai à formuler contre lui aucun grief justifiant une exécution immédiate, mais ayez l'œil sur lui et, au premier symptôme de négligence ou de mauvais vouloir, prévenez-moi, je débarrasserai la Sûreté de cette brebis galeuse...

— Bien, chef, je veillerai sur lui!

Et Choquet sortit.

LIV. 74. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 74.



LXXXVI

LA LOGIQUE DE PASCAL

Roussillon resta de nouveau seul avec le chef de la sûreté.

Celui-ci lui donna de vive voix un ordre qu'il devait exécuter dans la nuit, avec les agents les plus adroits et les plus habiles de sa brigade.

Malgré tout le temps que lui prenait l'affaire Georges Gauthier, il était dans la nécessité pour l'inspecteur de donner le bon exemple et de ne point laisser ses hommes agir sans le sentir auprès d'eux, les surveillant et les guidant.

Aussi, ce fut avec une véritable joie qu'il accepta le surcroît de besogne qu'on lui imposait.

Ceci constituait certainement pour lui un double labeur, une double fatigue, mais il était infatigable, l'ami Roussillon, d'une santé de fer et d'une énergie sans bornes.

Toujours prêt au travail, toujours prêt à sacrifier sa vie.

— Demain, dans la matinée, vous me remettrez votre rapport sur cette affaire, lui recommanda le chef.

— Vous l'aurez.

— Si vous faites des arrestations, qu'on conduise les voleurs à la permanence.

Soyez sans pitié. Il faut en finir avec ces gredins qui nous sont signalés déjà depuis longtemps. Il serait bon de purger Paris de toute la vermine qui le désole. »

Roussillon avait inscrit sur son carnet les ordres du chef de la sûreté.

— Maintenant, chef, — lui dit-il, — voulez-vous me permettre de revenir sur l'affaire mystérieuse dont nous nous sommes occupés hier au soir ?

— L'affaire Alphonse Jarrier ?

— Oui, chef.

— Auriez-vous aussi du nouveau de ce côté ?

— J'en ai.

— Intéressant ?

— Je le crois.

— Vous avez interrogé le chanteur Pascal ?

— Je l'ai interrogé... sans l'interroger. Je l'ai fait parler et parler longuement.

— Il connaît Alphonse Jarrier ?

— Il le connaît.

— Un pressentiment me guidait en vous conseillant de le questionner.

— Et vous guidait bien. Quoique Pascal habitât le village de Genthod et Jarrier le village de la Belotte, séparés par le lac de Genève, ils se voyaient fréquemment.

Tous deux faisaient partie d'une société de chant et de musique instrumentale dont le siège se trouvait à Genthod.

C'est dans les réunions de cette société qu'ils se connurent.

— Intimement ?

— Très intimement. Ils étaient grands amis et, de l'aveu de Pascal, c'est le seul qu'il eût eu en Suisse et qu'il regrette.

— Ah ! ah !

— C'est à lui seul, après la mort de ses parents adoptifs, que le chanteur des rues confia son projet de quitter le canton de Genève pour se rendre à Paris.

— Il y a longtemps ?

— Cela date du départ de Pascal. Deux ans.

— Et depuis deux ans, ils ont sans doute entretenu une correspondance suivie.

— Aucune.

— Vous le croyez ?

— J'en suis convaincu. Le fils adoptif du docteur Daniel Rochet supposait toujours Alphonse Jarrier à la Belotte.

— Lui avez-vous dit où il se trouvait ?

— Je le lui ai dit.

— De quoi on l'accusait ?

— Afin de lui délier la langue, j'ai cru ne devoir lui cacher rien de ce que je savais...

Je suis sûr de sa discrétion.

— Et quelle attitude a-t-il prise ?

— Il s'est révolté.

— Contre ses actions ?

— Non. Contre l'accusation qu'on osait porter contre lui.

— Son amitié pour ce Jarrier le rend aveugle à ce point ?

— Pascal n'est point aveugle. C'est un esprit très droit, très clairvoyant. C'est un garçon très sensé, un penseur !... et les réflexions qu'il m'a faites au sujet du pêcheur de la Belotte étaient d'une profonde justesse.

— Il croit à la probité de Jarrier.

— Plus qu'il ne croit à la sienne. Je me sers de sa propre expression. Il repousse avec indignation la pensée qu'Alphonse Jarrier ait pu commettre une mauvaise action.

— Il y a deux mauvaises actions à l'actif de cet homme : détournement de mineure et vol.

— Pascal n'admet pas le vol. Il comprend le détournement de mineure, la passion d'amour étant mauvaise conseillère, hypnotisant les plus sages, annihilant la pensée du crime. Et nous qui connaissons bien les sottises humaines, chef, les fièvres troublantes, les luttes terribles des désirs que cette folle passion fait naître, nous pourrions dire avec autant de sagesse que lui :

Les sens parlent souvent plus haut que la raison.

— Ceci est vrai, nous en voyons ici tous les jours des preuves.

Mais, vous le savez, mon cher Roussillon, en peu de temps un homme peut changer. Les plus probes se pourrissent facilement au contact des malheureuses idées nouvelles de notre siècle. Il faut être fort à notre époque pour rester honnête homme.

— Pascal n'admet pas cela non plus pour Jarrier.

— Pour ne point admettre une chose, il faut pouvoir prouver qu'elle est fausse.

— Il n'apporte point de preuve, mais un argument.

— Qui s'appuie ?

— Sur un détail qui m'avait aussi frappé.

— Lequel ?

— Alphonse Jarrier, en se réfugiant en France avec la jeune personne qui l'a suivi, n'a pas changé de nom. J'en ai eu la preuve au *Martin Pêcheur*, à Bois-le-Roi.

— Eh bien ?

— Eh bien ! s'il était coupable, s'il avait à craindre la moindre action de la justice française ou suisse, il l'eût fait certainement.

— C'est très logique. J'avais songé à cela moi-même. Je suis parfaitement de l'avis de Pascal.

— Nous trouvons-nous, chef, devant une énigme dont vous ne daignez pas me confier le mot ?

— Je vous ai dit tout ce que je savais, Roussillon.

— Tout ?

— Tout. Il y a dans cette affaire un dessous fangeux qu'on ne veut pas remuer, je le pressens.

— On craint une infection.

— C'est probable. Si je vous ai conseillé de questionner le chanteur des rues, j'ai ajouté : je serais heureux de connaître ce qu'on nous cache. C'est tout simplement une question de curiosité et de conscience.

Le mystère qui enveloppe l'affaire Jarrier et qu'on a cru bon de ne point me définir, me tient au cœur et m'intéresse au point de vue moral. Je voudrais le percer afin de savoir si nous ne sommes pas, au nom de la justice, les complices complaisants, ou plutôt aveugles et bêtes, d'une vengeance particulière, ce que je crois, dont on n'ose expliquer les motifs et à laquelle notre gouvernement prêterait son concours.

Je n'aime pas qu'on nous mette à toute sauce, Roussillon ! Ma dignité se refuse à ce genre de recherches mystérieuses. Nous sommes des agents de police et non des mouchards.

— Je vous comprends trop, chef, pour ne pas vous approuver. Je vous réponds que le mystère nous sera dévoilé.

— Par Pascal !

— Oui, certes.

— Et que fera-t-il ?

— Il ira trouver Alphonse Jarrier.

— Qui parlera ?

— Cela ne fait aucun doute pour lui.

— Eh ! bien, laissez-le faire et conduisez-le sagement. Il est toujours bon, même si cela ne doit pas servir, de dissiper les ténèbres qui nous entourent.

La lumière n'a jamais nui qu'à ceux qui veulent rester dans l'ombre et n'osent pas affronter le danger. »

Puis après un instant de réflexion, le chef de la sûreté ajouta :

— Il serait intéressant pour moi de voir cet Alphonse Jarrier, de le faire parler.

Après ce que vous venez de me dire, je voudrais connaître l'homme.

— Vous le verrez, chef, et vous le connaîtrez, je m'en charge.

— Sans me rendre bien compte du sentiment que j'éprouve, je le crois sympathique.

— Vous pensez comme moi. Je serai très heureux de pouvoir le mettre en votre présence.

— Faites-le et vous me satisferez. Si Pascal est, comme vous me l'assurez, tout à votre discrétion, servez-vous habilement de lui.

— C'est surtout sur lui que je compte.

— Mais de quoi vit-il en ce moment, ce jeune homme qui vous sert comme le plus dévoué de nos agents ?

— Je ne le laisse manquer de rien, chef.

— Est-ce assez ?

— M^{me} Gauthier lui vient aussi en aide.

Le chef de la sûreté ouvrit le tiroir-caisse de son bureau et y prit un billet de cent francs qu'il tendit à l'inspecteur en lui disant :

— Il ne faut pas que vous soyez les seuls à tout faire. Prenez ceci et donnez-le à Pascal.

Roussillon prit le billet et remercia au nom du chanteur des rues.

— Vous avez vos notes pour cette nuit ?

— Tout est inscrit, chef.

— A demain matin.

— A demain matin, répondit l'inspecteur.

Et il se retira tandis que le chef recevait les agents, rentra chez lui, relut ses notes, les serra et sortit pour aller dîner.



LXXXVII

A LA TOUR POINTUE

Après avoir remis au chef de la sûreté les photographies de Lucie Ballard, qu'il avait retirées des mains de ses hommes, Choquet était revenu dans le grand bureau de la permanence, réservé aux brigades.

— Quel service, ce soir ? — lui avait demandé l'agent Langrune.

— Rien pour vous ! — répondit Choquet.

Langrune était un grincheux, nous l'avons dit.

Le : Rien pour vous ! — lui fit monter le fiel aux lèvres.

— Alors, je ne suis plus bon qu'à me tourner les pouces et à compter le jeu ! — fit-il d'une voix aigre et d'un ton rogue.

— Qui vous parle de cela ? — répliqua le brigadier sévèrement. — Je n'ai pas d'ordre à vous donner pour cette nuit, notre service n'est point chargé, voilà tout. Je n'aime pas qu'on interprète mal mes paroles.

Langrune fit la grimace.

Choquet ajouta, en s'adressant à ses hommes :

— Repos. Demain matin, à huit heures, au rapport.

Les hommes de Choquet défilèrent promptement, heureux d'avoir une nuit à se reposer, ce qui, du reste, arrivait fréquemment, grâce au roulement judicieusement et adroitement établi par le chef de la sûreté, qui ne tenait pas à surmener ses agents.

Langrune sortit l'un des premiers.

Il restait, on le sait, au numéro 11 de la rue de la Ferronnerie.

En quittant *La Tour Pointue*, — c'est ainsi que les agents ont désigné le siège de leur administration dont les bureaux et les postes occupent, dans le Palais de Justice, à l'entrée de la permanence et de l'infirmerie du dépôt, toute une tourelle à poivrière, composée de seize petites pièces, moitié à l'entresol et moitié au rez-de-chaussée, ou, pour être plus exact, dans le sous-sol, attendu que

de ce côté, le rez-de-chaussée du Palais se trouve à un mètre cinquante en contrebas de la voie publique.

Il sera intéressant de faire pénétrer nos lecteurs dans ce bâtiment, où le bureau du chef de la sûreté avait plutôt l'aspect d'une cellule que d'un cabinet, et où le jour ne pénétrait qu'entre les solides barreaux de l'unique fenêtre, exigüe, carrée, véritable jour de souffrance, empêchant souvent de lire et de distinguer les lignes, les mots et les portraits photographiques formant une partie de la bibliothèque de la sûreté.

Neuf bureaux à l'entresol.

Des plafonds bas et enfumés, élevés à peine de deux mètres quarante centimètres.

Des fenêtres percées dans les épaisses murailles, comme des meurtrières de forteresses, et grillées à l'instar des cellules de Saint-Lazare.

Pas d'air.

Peu ou point de lumière.

Le gaz allumé toute la journée.

Malgré l'exiguité du local, dix employés y travaillent sans interruption de neuf heures du matin à onze heures du soir.

L'été, dans la soirée, on y trouve trente ou quarante degrés de chaleur et malgré portes et fenêtres ouvertes, l'air ne se renouvelle pas.

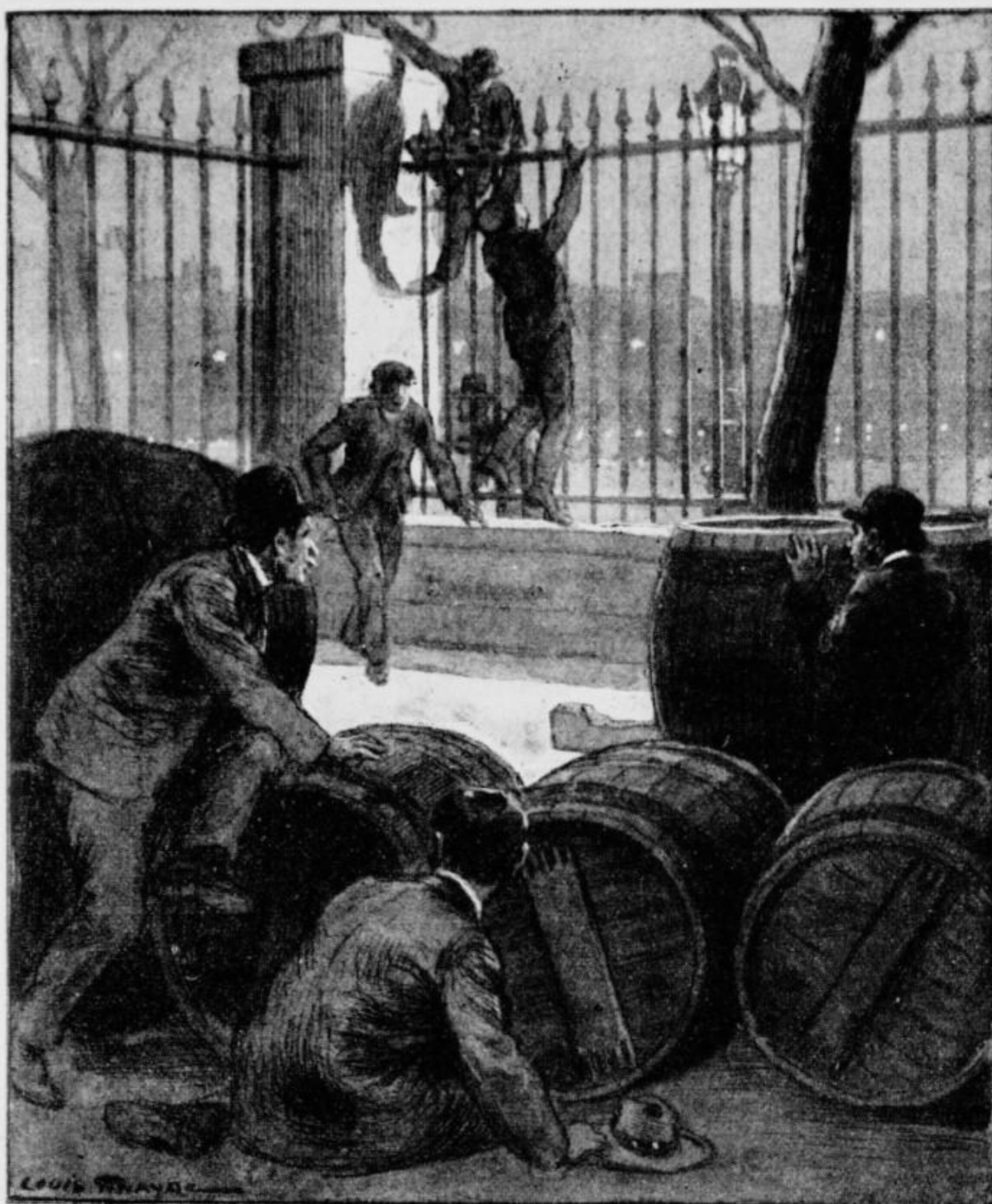
L'hiver, c'est encore plus atroce.

De six heures du matin, heure à laquelle le garçon commence à faire le nettoyage des bureaux, jusqu'à onze heures du soir, trois becs de gaz ne s'éteignent point une seule minute, brûlant constamment à fenêtre fermée.

Quand, sur le point d'être asphyxiés, les employés se décident à les ouvrir, la température sénégalienne passe subitement à celle de l'air extérieur, variant de cinq ou six degrés au-dessous de zéro.

Sur l'unique couloir, absolument privé d'air extérieur, s'ouvrent tous ces réduits, rangés comme autant de souricières, véritables nids à influenza, à bronchite et à fluxion de poitrine.

On pourrait trouver une grande analogie entre ces bureaux et les cages des fauves du Jardin des Plantes, avec cette différence que si l'espace est limité pour les fauves, ils ont du moins ce qui manque aux agents de la sûreté, l'air et la lumière.



... Et on attendit en silence... (page 598).

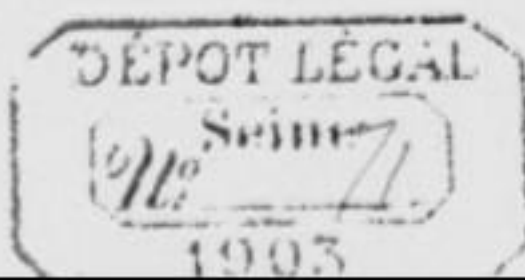
Au rez-de-chaussée, même disposition des cellules et du couloir.

Dans le fond de ce couloir obscur et fétide, se trouvent les chambres de sûreté, surnommées *violons*, et qui rappellent les oubliettes de jadis.

La Société protectrice des animaux réclamerait à grands cris

LIV. 75. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 75.



l'application de la loi Grammont s'il prenait fantaisie au Préfet de police d'y parquer des chevaux ou des bestiaux.

En cas d'émeute ou d'incendie, si l'unique porte qui conduit à ces cellules sinistres se trouvait obstruée, pas un agent n'échapperait.

On y éprouve un avant-goût de la prison !...

On y est déjà.

Les locaux du rez-de-chaussée sont occupés par les agents du service actif, qui, à tour de rôle, y séjournent vingt-quatre heures.

C'est la partie du personnel appelée *Permanence*, prête à marcher de jour et de nuit.

Ce sont les chasseurs sans armes, chargés de surveiller, traquer et prendre le gibier malfaisant et nuisible qui pullule dans Paris et ses environs.

Agents et malfaiteurs sont constamment en éveil, en lutte ; il n'y a pour eux ni jour ni nuit et l'année ne finit pas.

C'est le mouvement perpétuel.

Les cellules de la permanence sont réservées à différentes catégories du gibier dont nous parlons.

Là, se trouve celle où sont déposés provisoirement les grands escrocs, boursiers, coulissiers, remisiers, directeurs de journaux financiers, tous hommes véreux, tripoteurs d'affaires aussi véreuses que leur personne, gens audacieux, prétentieux, qui s'intitulent *modestement* : *Les Rois de la République* parce qu'ils en sont les électeurs complaisants, parce qu'ils en sont les lanceurs d'affaires, les inventeurs d'un *anonymat* qui leur paie son tribut en perfectionnant l'art des accaparements, et leur permet de donner, comme elle, un semblant de valeur aux choses qui n'en ont pas !

Comme ces faiseurs d'opérations financières de mauvaise odeur, ou autres, sont protégés par des personnages *influents* qui profitent de leur canaillerie, la justice et la police hésitent à les écrouer avant d'en avoir référé en haut lieu et, en attendant des ordres ministériels qui n'arrivent jamais, on leur impose, avant de les remettre en liberté, un petit séjour de vingt-quatre heures dans ce cabanon où on les garde à vue.

Que de personnalités connues, ayant manié des millions, ont couché dans cette pièce, sur un étroit matelas !...

Passant subitement de leur chambre capitonnée dans cette cellule humide, dénudée, comme ils ont dû faire de tristes réflexions

sur la fragilité de la hausse et de la baisse, sur celle de l'espèce humaine et sur leurs protecteurs.

Les agents ont surnommé cette cellule : *La Corbeille de la Bourse*.

C'est dans les bureaux de l'entresol que sont classés les dossiers, les fiches et les photographies des criminels à rechercher et à trouver.

Il n'y a pas en France de préfecture de première classe aussi riche en archives de ce genre.

C'est la centralisation des documents concernant la nombreuse famille des malfaiteurs qui s'accroît de plus en plus, se répand partout et forme *l'Armée du mal*, non pas invincible, mais qu'on semble ne pas vouloir vaincre.

Si cette armée est un danger pour d'aucuns, elle est une force pour d'autres !...

Et quelle force !...

A chaque membre plus ou moins visible de cette ténébreuse et malfaisante famille dont les ramifications sont *partout*, la sûreté constitue son état civil, son origine, sa nationalité, sa nature, sa vie, ses mœurs, ses habitudes. Ce sont les dossiers, les fiches, les photographies.

C'est un travail gigantesque pour établir l'identité de ceux qui cherchent toutes les occasions pour exercer leur coupable industrie en exploitant la confiance, pour ne pas dire la bêtise humaine.

La recherche du progrès par les arts, les sciences, est beaucoup moins pénible que le patient et quotidien échenillage de la société.

Et pourtant le service de la sûreté et ses chefs dévoués ont toujours eu leurs détracteurs ; on daube sur ceux-ci à bras raccourcis.

Ce sont des autoritaires, des incapables, des ratés, des brutes !...

On va même jusqu'à attaquer des attributions que la sûreté n'a jamais eues.

Quand on veut tuer son chien, on dit : Il est enragé.

Certes, il y a eu dans le nombre des chefs de la sûreté, des hommes qui n'étaient point à la hauteur du mandat qui leur était confié et dont l'étroitesse d'esprit a désorganisé ses services administratifs, qui ont commis de lourdes fautes, d'irréparables bévues ; mais il y en a aussi qui en ont été les réorganiseurs.

Ceux-là s'en font gloire.

On a souvent reproché à la sûreté de recruter une partie de son personnel parmi des individus ayant un passé déplorable et des antécédents judiciaires.

Il y a quatre-vingts ans, en effet, on s'adressait aux voleurs pour connaître les voleurs.

Mais Vidocq a fait son temps.

Oui, autrefois, la mission de la police de sûreté était dénaturée et compromise par l'emploi des repris de justice.

De là est née cette opinion, chez beaucoup de personnes, — qui le croient encore, — qu'une promiscuité existe entre les agents et les criminels.

C'est une grande faute.

Le système de recrutement a été entièrement modifié depuis un demi-siècle.

Aujourd'hui, on exige des agents de la sûreté des garanties d'honnêteté, d'honorabilité et de *moralité* qu'on ne demande pas toujours à des conseillers municipaux, à des députés ou à des sénateurs.

Un agent de la sûreté ne doit point avoir de casier judiciaire.

S'il existe des brebis galeuses dans leur nombre, on les doit aux recommandations obstinées des protecteurs, qui ne s'occupent que de la nuance politique de leurs protégés qui sont leurs électeurs... souvent influents, et pas assez de leurs aptitudes policières.

Les *Passe-devant*, comme on les nomme à la sûreté.

Ce ne sont pas ceux-là qui se dévouent franchement au salut de la société.

Ils encombrent le service, rechignant toujours au travail, redoutant le revolver ou le coup de poing des voleurs et des assassins qui peuvent les frapper, jamais contents, toujours en lutte avec l'autorité du chef.

Et on est obligé de les subir.

Les protecteurs sont haut placés.

Langrune était de cette bande, méprisant toute hiérarchie, grinçant des dents en trouvant que son intelligence nulle n'était pas comprise, jaloux de tout et de tous, prêt à toutes les compromissions.

Ah ! le juge d'instruction Blanchard avait su deviner et bien choisir son homme à tout faire.

Revenons à Langrune.

En sortant de la Permanence, il s'était dirigé, nous l'avons dit, vers la rue de la Ferronnerie où il habitait.

Il prenait habituellement ses repas dans un petit restaurant situé tout à côté de son logis.

Là, on savait qui il était, et, par crainte, on lui soignait des petits plats.

Il y entra et dîna assez longuement.

A neuf heures, il était encore à table, savourant un café qu'on lui faisait exprès, sans chicorée, mais qu'il ne payait pas plus cher et qu'on flanquait d'un petit verre d'eau-de-vie de marc extra.

Ordinairement très causeur, très blagueur, ayant toujours une petite potinière à déverser, il était resté silencieux, sombre et réfléchissant.

A neuf heures et quart, heure que marquait l'œil-de-bœuf accroché au mur au-dessus du comptoir de l'établissement, il se leva, paya sa dépense et gagna sa demeure.

Arrivé dans son logement, il se dévêtit et, fouillant dans une malle qui lui servait de garde-robe, il prit un complet sombre qu'il endossa, et par-dessus lequel il passa un paletot ample et léger dont il releva le collet jusqu'au-dessus de ses oreilles, et se coiffa d'un chapeau noir en feutre mou.

Ceci fait, il garnit ses poches d'un revolver, d'un coup de poing américain et sortit.

Langrune, tout en fumant un cigare, se dirigea alors vers le quartier Montparnasse, et tout en déambulant lentement, il se disait :

— Mon petit Langrune, il est temps d'agir.



LXXXVIII

OÙ LANGRUNE FILE PASCAL

Roussillon avait reçu l'ordre de surveiller les environs de l'entrepôt, où, depuis une dizaine de jours, des malfaiteurs s'introduisaient la nuit par escalade, piquaient des fûts d'alcool et de vin, remplissaient des bouteilles et faisaient passer à travers les grilles le produit de leurs vols.

Vers dix heures du soir, le quartier de l'entrepôt est presque désert, surtout du côté de la rue Cuvier et de la rue de Jussieu.

Le gardien chef de la Halle aux vins avait été officiellement prévenu qu'on allait établir une souricière dans l'établissement pour mettre fin le plus vite possible aux déprédations.

Roussillon plaça ses hommes sur différents points, intérieurement et extérieurement, et on attendit en silence, l'oreille au guet.

L'attente fut longue.

Enfin, entre minuit et une heure du matin, un des agents signala une escalade du côté de la rue Cuvier.

Vingt minutes après, une bande de cinq piqueurs de fûts tombait entre les mains de la police et était immédiatement conduite au dépôt.

Par le fait de cette arrestation, le service de l'inspecteur se trouvait terminé.

Il ne lui restait qu'à rédiger son rapport pour le remettre, le lendemain, au chef de la sûreté.

N'oubliant pas qu'il avait donné rendez-vous à Pascal, rue Delambre, à quelque heure de la nuit que ce fût, il se hâta de rentrer chez lui.

Depuis deux heures déjà, le chanteur l'attendait, se morfondant et faisant les cent pas sur le trottoir devant sa porte.

En le reconnaissant, le jeune homme poussa un soupir de satisfaction.

— Vous vous faisiez du mauvais sang, n'est-ce pas, mon cher enfant? — lui dit Roussillon, en lui serrant la main.

— Ah ! oui, par exemple !

— Depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Depuis minuit... et il est deux heures du matin.

— J'étais de service et n'ai pu revenir plus tôt...

Votre persistance dans l'attente me fait croire que vous avez quelque chose à m'apprendre.

— Oui, et quelque chose de très sérieux.

— Entrons, vous m'expliquerez cela.

Roussillon avait le privilège de posséder une clef de la porte d'entrée de la maison par ordre du propriétaire, qui l'estimant fort et connaissant son état, lui donnait la facilité de rentrer à toute heure sans réveiller le concierge.

Les deux hommes montèrent à tâtons jusqu'au premier étage.

Une fois chez lui et dans son cabinet de travail, Roussillon alluma une lampe et dit à Pascal :

— Maintenant, asseyez-vous et parlez vite.

Le chanteur n'avait pas à faire de phrases.

Brièvement, il raconta ce que M^{me} Gauthier et lui avaient vu et entendu dans la salle de la rue de Poitiers et l'impossibilité où ils s'étaient trouvés de filer la femme voilée qui demandait le grand Louis.

Roussillon avait écouté très attentivement.

— Cette femme et le grand Louis peuvent ne pas être ceux que nous cherchons — fit-il, quand Pascal eut achevé son récit — mais je serais bien étonné s'ils ne faisaient point partie de la bande de cambrioleurs dont j'ai constaté l'existence... C'est mardi, m'avez-vous dit, qu'ils ont rendez-vous rue des Vignes ?

— Oui, mardi soir.

— L'heure ?

— Pas d'heure précise.

— Sur la note que je vous ai remise l'établissement de la rue des Vignes est noté.

— Oui, une brasserie-restaurant.

— Eh bien ! il ne faudra pas manquer d'aller y chanter mardi soir.

— Et si nous reconnaissons les gens, que faudra-t-il faire ?

— Leur mettre carrément la main au collet.

— S'ils se trouvaient en nombre pour se défendre ?

— On vous prêterait main-forte. Il ne s'agit plus de filage cette fois.

Nous choperons toute la bande.

Si nous n'en empoignons ce soir-là qu'une partie, cette partie nous donnera l'autre.

Soyez armé...

— J'aurai un revolver dans ma poche...

— A présent, voici le conseil que je vous donne, et que vous ferez bien de suivre.

— Parlez, monsieur Roussillon...

— Avant mardi, je crois qu'il serait bon de vous montrer dans l'établissement, d'aller y chanter, de façon à ce que votre arrivée mardi soir ne paraisse nullement suspecte.

Allez-y demain.

— Seul ?

— Non, avec M^{me} Gauthier, et dimanche matin, en venant déjeuner avec moi, vous me direz ce qui se sera passé. — Rendez-vous bien compte des dispositions de la salle, et tâchez de plaire à la clientèle...

— Demain matin, ou plutôt ce matin, j'irai à Saint-Mandé, prévenir M^{me} Gauthier.

— Maintenant, autre chose.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, qu'à âme qui vive vous ne racontez quoi que ce soit de nos affaires...

— Oh ! monsieur Roussillon — répliqua Pascal, non sans une certaine dignité, — vous ne me croyez pas capable d'une chose pareille !!

Ce serait plus qu'une stupidité, ce serait une infamie !

— Non, je ne le crois pas, mon cher enfant, mais on pourrait vous aborder, sous quelque prétexte plausible, et, très adroitement, tâcher de vous faire parler.

— Qui donc tenterait cela ?

— Des ennemis qui, sachant quel but nous poursuivons, seraient heureux de nous voir échouer...

— Pourquoi ? Dans quel intérêt ?

— Dans un intérêt inavouable, mais qui n'en existe pas moins, et nous devons nous défier de tout.

Roussillon pensait au juge d'instruction Roger Blanchard, aux créatures dont ce magistrat pourrait acheter le concours parmi les agents mécontents de la sûreté, et le nom de Langrune lui revenait obstinément à l'esprit.



Le portier leva la tête (page 607).

Tout en causant, Roussillon avait ouvert son carnet et y avait pris un billet de cent francs qu'il déplia.

— Mon cher enfant — ajouta-t-il, en s'adressant au jeune homme, — voici ce que m'a prié de vous remettre M. le chef de la sûreté.

Et il lui présenta le papier bleu.

Pascal, regarda, surpris.

— A moi, ces cent francs ? — fit-il, — mais, à quel titre, monsieur Roussillon ?

— M. le chef de la sûreté est un brave cœur, Pascal, il vous veut beaucoup de bien.

En vous voyant attelé à une tâche qui nous est chère à tous et qui vous prend tout votre temps, il ne voudrait pas que vous ayez à souffrir la moindre privation.

— Mais j'ai tout ce qu'il me faut. M^{me} Gauthier et vous, en me venant en aide comme vous le faites, je jouis d'un bien-être que je n'aurais jamais espéré dans ma vie tourmentée.

— Ceci l'augmentera encore, mon cher Pascal. Prenez.

Pascal prit le billet.

— J'en profiterai — dit-il — d'une façon satisfaisante.

Demain, après avoir vu M^{me} Gauthier pour la prévenir que nous devons aller chanter rue des Vignes, avant mardi, je n'aurai rien à faire de la journée.

— Eh bien, vous vous reposerez.

— Non.

— Vous avez un projet en tête ?

— Oui, monsieur Roussillon. J'ai à cœur de voir Alphonse Jarrier, de savoir si ce dont on l'accuse est vrai. Je vous ai dit qu'il était mon ami, que je le croyais incapable de se déshonorer par une mauvaise action. Je veux acquérir la preuve que j'ai raison d'avoir confiance en lui, car je ne voudrais pas conserver dans mon souvenir le nom d'un homme qui n'en serait pas digne.

— Vous avez raison, mon cher Pascal — fit l'inspecteur de la sûreté, — heureux que le jeune homme agisse de sa propre initiative, au lieu d'avoir à lui conseiller la démarche qui pouvait éclairer le mystère qui les préoccupait, lui et le chef de la sûreté.

— Vous m'avez dit, — reprit Pascal, — que Jarrier allait toutes les semaines à Bois-le-Roi.

— Oui, et j'en suis certain.

— Puis-je avoir la chance de l'y trouver demain ?

— C'est possible, mais je ne puis vous l'affirmer.

— A Bois-le-Roi, où le trouverai-je ?

— Au hameau de la Cave, dépendant de la commune.

— Dans une maison particulière ?

— Non. Dans un cabaret portant comme enseigne : *Au Martin-Pêcheur*. Martin est le nom du cabaretier.

— J'irai demain.

— Un conseil, Pascal.

— Donnez, monsieur Roussillon.

— Si Jarrier est resté l'honnête garçon que vous avez connu, s'il vous le prouve, si réellement il n'a rien à craindre, engagez-le à régulariser sa situation.

— C'est bien mon intention.

— Faites-lui comprendre adroitement qu'il serait peut-être utile, dans ses intérêts, de faire une visite au chef de la sûreté et de s'expliquer très franchement avec lui. Il pourrait peut-être s'en faire un ami, s'il n'a rien à se reprocher.

— Je le lui conseillerai, certes, lorsque je l'aurai entendu.

— N'oubliez pas la plus grande réserve.

— Je n'oublierai rien, monsieur Roussillon.

Roussillon, assis devant son bureau, s'était levé.

— Maintenant, mon cher Pascal — ajouta-t-il — avant de dormir, il faut que je songe à mon rapport. Allez vous reposer... je vais vous ouvrir la porte de la rue...

Roussillon descendit avec Pascal, et, en lui serrant la main, lui répéta :

— A dimanche !

De la rue Delambre à la rue des Deux-Ponts, où demeurait Pascal, la distance n'était pas énorme, et au lieu de chercher une voiture pour rentrer plus vite se coucher, ce dont il avait grand besoin, car il se sentait brisé, le jeune homme résolut d'aller à pied, sa guitare en bandoulière.

A peine avait-il fait une vingtaine de pas dans la rue Delambre, se dirigeant vers le boulevard Montparnasse, que derrière lui un homme se détacha de l'encoignure d'une porte cochère située de l'autre côté de la rue, et le suivit de loin, chose facile d'ailleurs, car le jeune homme, absorbé dans ses réflexions, marchait lentement.

Arrivé au carrefour de l'Observatoire, il s'engagea dans l'avenue qui longe une partie du Luxembourg et gagna le boulevard

Saint-Michel, puis, par la rue des Ecoles et la rue de Pontoise il atteignit le quai des Tournelles, traversa le pont et se trouva dans sa rue.

L'homme de la rue Delambre avait fait le même chemin en conservant religieusement sa distance.

Donc, il ne pouvait y avoir à ce sujet aucun doute, c'était le jeune chanteur qu'il suivait, et il se trouvait à vingt-cinq ou trente pas derrière lui, quand il le vit s'arrêter à la porte d'une maison et sonner.

La porte s'ouvrit et se referma derrière lui.

L'homme continua de marcher jusqu'à la maison où Pascal venait d'entrer et prit note du numéro qu'un bec de gaz éclairait.

Ceci fait, l'homme se remit en marche, traversa celui des deux ponts qui lui faisait face, et se dirigea vers le quartier des Halles.

Trois heures et demie sonnaient lorsqu'il atteignit la maison qu'il habitait et qui portait le numéro 11 de la rue de la Ferronnerie.

En lisant cette adresse, nos lecteurs ont compris que le suiveur était Langrune, l'agent de la sûreté dont le juge d'instruction Blanchard s'était assuré le concours à prix débattu.

C'était une guerre acharnée que le magistrat et l'agent se disposaient à faire au service de la sûreté en général et en particulier à l'inspecteur Roussillon, l'objet de leur commune haine.

Langrune, décidé à travailler en conscience, avec un zèle infatigable, s'était mis immédiatement à la besogne.

Roussillon avait reçu la déposition d'un nommé Pascal, chanteur des rues de son état, de plus il était sur la piste d'un certain Louis, ex-valet de chambre de Georges Gauthier, et d'une certaine Lucie Ballard, trois personnages qui pourraient contrecarrer de la façon la plus dangereuse les agissements du juge d'instruction.

Il fallait donc, par tous les moyens possibles, annihiler les témoignages, réduire les témoins à l'impuissance, les faire disparaître au besoin.

Langrune avait accepté ce programme avec les conséquences terribles qu'il comportait, et il avait immédiatement ébauché un plan.

Savoir d'abord quel était au juste ce Pascal, témoin oculaire du crime de l'avenue Daumesnil, et par conséquent le plus redoutable de tous.

Pour connaître son adresse, il fallait surveiller la maison de

Roussillon avec lequel il entretenait à coup sûr de fréquents rapports, et, quand il en sortirait, le suivre.

Il fallait en outre retrouver le premier cette Lucie Ballard dont il avait la photographie dans les mains.

Quand l'inspecteur Choquet lui ordonna de rendre cette photographie, en lui disant que la fille Ballard avait été retrouvée par Roussillon, il éprouva une sérieuse déconvenue.

Le temps pressait. Il fallait se hâter de mettre des entraves aux projets de ce Roussillon qu'il haïssait de toute son âme; aussi, le soir même, nous l'avons vu à l'œuvre, guettant dans la rue Delambre.

Le hasard s'était fait son allié.

Il avait tout d'abord constaté la présence dans la rue d'un jeune homme faisant les cent pas depuis près de deux heures devant la porte de l'inspecteur, puis entrant dans la maison avec celui-ci et en ressortant après un entretien d'un quart d'heure.

Langrune connaissait tous les agents attachés à la préfecture. Ce jeune homme n'en faisait point partie.

De plus, il portait une guitare enfermée dans son étui.

Donc c'était un musicien, un chanteur des rues certainement.

Donc ce devait être Pascal.

Pour s'en assurer, il ne s'agissait que de le suivre quand il sortirait.

Il le suivit, le vit rentrer rue des Deux-Ponts, et remit au lendemain les informations à prendre sur son compte.

Dix heures du matin sonnaient.

Pascal avait depuis longtemps déjà quitté son logis pour se rendre à Saint-Mandé chez M^{me} Gauthier.

Un homme à cheveux gris et à longue barbe, portant un costume de campagnard, se présenta chez le concierge.

Celui-ci était cordonnier.

Sa femme seule s'occupait des soins de propreté à donner à l'immeuble.

Néanmoins, en l'absence de sa moitié, il répondait d'assez bonne grâce aux visiteurs.

Le paysan s'avança sur le seuil de la loge dont le titulaire s'absorbait dans un travail de ressemelage.

— Mon cher monsieur... — fit le campagnard d'une voix traînarde.

Le portier leva la tête.

— Vous désirez? — demanda-t-il.

— C'est-il bien dans votre maison qu'il y a un musicien?

— Oui.

— Un musicien qui chante dans les rues?...

— Oui.

— Et qui est dénommé Pascal?

— Oui.

En entendant cette série de réponses affirmatives, le paysan eut un éclair de joie dans les yeux.

Le concierge ajouta :

— Mais si c'est pour le voir que vous venez, vous tombez mal.

— Et pourquoi ça?

— Il est sorti.

— Sorti déjà! ..

— Depuis à peu près une demi-heure...

— Et où qu'il est allé si matin?...

— Ah! quant à ça, vous m'en demandez trop... Où il est allé? je n'en sais rien... et peut-être bien que lui-même, en sortant, ne savait pas où il irait.

— Alors, faudra que je revienne?

— Si vous voulez le voir, ça me fait cet effet-là...

— Mais, à quelle heure?...

— Il n'a d'heures fixes ni pour sortir, ni pour rentrer...

C'est son état qui veut ça...

— C'est bon, on reviendra...

— Voulez-vous que je lui dise que vous êtes venu le demander?

— Tout de même, mais ce n'est pas bien pressé... il ne me connaît pas. Je venais pour lui faire une commission... Je reviendrai... Merci, mon cher monsieur et au plaisir de vous revoir...

Et, après avoir soulevé légèrement son chapeau à larges bords, le campagnard sortit.

Le concierge-cordonnier s'absorba de plus belle dans son ressemblage.

Tout en s'éloignant, le rural, en qui nos lecteurs ont certainement deviné Langrune, se disait :

— Allons, j'ai eu le nez creux. C'était bien Pascal qui sortait cette nuit de chez Roussillon et qui rentrait dans son domicile...

J'aurai l'œil sur lui...

Par lui je connaîtrai les plus secrètes démarches de Roussillon, et c'est par lui que j'arriverai à mon but. »

Et Langrune, après ce court monologue, disparut par le quai Bourbon.

Nous ne le suivrons pas.



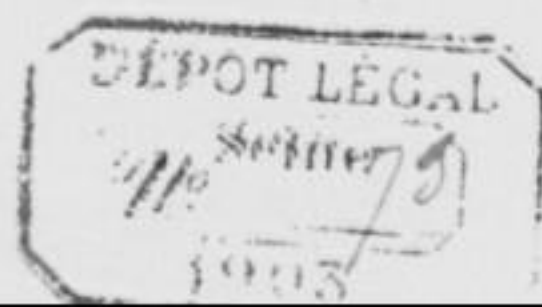


Et tout en disant cela, le jeune homme regardait Aimée... (page 616).

LXXXIX

TERRIBLE ACCIDENT. — UN MORT. — DIX BLESSÉS.

Après être allé, dans la matinée, porter au chef de la sûreté son rapport sur l'arrestation des piqueurs de fûts, Roussillon s'était rendu, rue de Clichy, chez l'avocat Brunel pour lui communi-



quer les choses qu'il avait apprises à Saint-Mandé, lui faire part des renseignements obtenus par Pascal, la veille au soir, rue de Poitiers, et lui affirmer son ferme espoir d'arriver bientôt au résultat souhaité.

En quittant l'avocat qu'il laissait très satisfait, Roussillon, qui détestait manger dans les restaurants de bas étage, et à qui ses ressources personnelles n'imposaient point une stricte économie, alla déjeuner à l'hôtel Terminus et, tout en prenant son repas, parcourut les faits divers de plusieurs journaux, souriant parfois des nouvelles erronées données par des reporters auxquels les renseignements manquaient, au sujet de drames parisiens où la brigade de sûreté jouait un rôle.

N'ayant point de service à faire ce jour-là, il s'attarda et il était près de deux heures et demie au moment où il quitta l'hôtel Terminus et, par la rue Saint-Lazare, se dirigea vers la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Tout à coup il entendit une grande clameur qui semblait faite d'épouvante et d'angoisse, puis le bruit d'un choc formidable, suivi de cris aigus, de plaintes déchirantes, d'appels au secours...

De tous côtés on courait vers le point d'où partaient ces cris et ces appels.

Rien n'est entraînant comme l'exemple.

Roussillon, lui aussi, se mit à courir.

Un accident, ayant presque les proportions d'une véritable catastrophe, venait de se produire et amoncelait la foule à l'angle de la rue de Clichy et de la rue Saint-Lazare.

A la descente rapide de la rue de Clichy, un omnibus, dont le frein s'était détraqué et dont le cocher n'avait pas pu maîtriser les chevaux, venait de prendre en écharpe un tramway électrique, et les deux voitures s'étaient réciproquement renversées et effondrées.

Dans les débris de l'omnibus, couché sur le flanc, les blessés poussaient de véritables hurlements de douleur.

Les voyageurs de l'impériale gisaient, sanglants, sur le pavé.

Une jeune femme dont la tête avait porté sur les rails du tramway semblait mourante, le crâne fendu.

Elle respirait encore, cependant.

Roussillon avait traversé la foule.

Il vit la jeune femme, se pencha sur elle, la souleva dans ses bras robustes et la transporta chez un pharmacien.

On organisait les secours.

Roussillon revint et prit la direction du sauvetage.

Il commandait avec une telle autorité que, sans savoir qui il était, on lui obéissait.

Les blessés furent déposés, les uns dans les boutiques voisines ou chez le pharmacien, d'autres sur les pelouses du square de la Trinité.

Il y avait onze personnes atteintes d'une façon plus ou moins grave et le nombre aurait été plus considérable si le tramway, par bonheur, ne se fût trouvé à peu près vide.

Au bout d'un temps très court, le commissaire de police arriva sur le lieu du sinistre.

Il fut bientôt suivi du chef de la sûreté, à qui on avait téléphoné et qui amena des agents et des voitures d'ambulance.

L'ordre se rétablit peu à peu et on put se rendre un compte exact du désastre.

Des médecins, mandés en toute hâte, étaient accourus, et les premiers pansements ayant eu lieu, ceux des blessés qui désiraient se faire soigner chez eux furent menés en voiture à leur domicile.

On conduisit les autres à l'hôpital Lariboisière, après avoir pris leurs noms et leurs adresses.

C'est chez le pharmacien de la rue de Londres que les personnes les plus gravement atteintes avaient été transportées.

Il y en avait trois.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années ayant une jambe et un bras cassés.

Deux jeunes femmes ayant, l'une une jambe brisée, l'autre le crâne ouvert.

C'était celle-là que Roussillon avait emportée la première.

Il conduisit le chef de la sûreté chez le pharmacien.

Deux médecins se trouvaient là.

L'un d'eux se penchait sur la femme au crâne fendu, qu'on avait étendue sur un matelas où elle gisait, inanimée.

L'autre s'occupait, avec l'aide du pharmacien, de réduire les fractures, et il achevait de placer les bandes provisoires qui seraient enlevées à l'hôpital où la blessée avait demandé à être conduite.

Le chef de la sûreté s'approcha de la jeune femme apportée par Roussillon, et, s'adressant au médecin qui rasait autour de la plaie béante la chevelure épaisse de la malheureuse, demanda :

— Blessure grave ?

Le médecin se releva.

— Blessure mortelle, — répondit-il.

— Vous en êtes certain ?

— Trop certain... Dans quelques instants cette pauvre femme aura cessé de vivre.

— Et rien à tenter ?

— Rien.

Le médecin ne se trompait pas.

A peine venait-il de formuler son terrible arrêt que la blessée rendait le dernier soupir sans avoir repris connaissance.

— Elle est morte, — fit le docteur.

— A-t-on son nom et son adresse ? — demanda le chef de la sûreté.

— Pas un seul instant son état n'a permis de la questionner, répondit le docteur.

— Peut-être trouverait-on sur elle une carte de visite, une facture, un indice quelconque nous renseignant sur l'identité et nous permettant de faire prévenir la famille...

Puis, s'adressant à Roussillon, le chef de la sûreté ajouta :

— Cherchez dans les vêtements.

L'inspecteur s'agenouilla auprès du cadavre et, avec les ménagements respectueux que commandait la mort, il fouilla les poches.

Dans la première il trouva un porte-monnaie qu'il passa à son chef, qui l'ouvrit et constata qu'il ne contenait qu'une pièce d'or et de la monnaie blanche, au total vingt-sept francs.

Roussillon continuait ses investigations.

Tout à coup il se releva.

— Voici qui va certainement nous apprendre ce que nous désirons savoir, — dit-il, en montrant un livret de la caisse d'épargne.

— Le nom ? — demanda le chef.

L'inspecteur ouvrit le livret, et sur la première page il lut :

« *Denise Brochot, domestique, née à Villiers, Yonne.* »

— Cela ne nous donne pas l'adresse.

Roussillon tourna le feuillet.

Sur le verso, plusieurs domiciles avaient été inscrits, puis rayés.

Un seul subsistait.

En jetant les yeux sur cette indication, l'inspecteur tressaillit visiblement.

— Qu'y a-t-il ? — demanda le chef, à qui ce tressaillement n'avait point échappé.

— Cette Denise, — répondit Roussillon, — est, ou plutôt était en service avenue de l'Île, à Polangis, chez M^{lle} Marguerite Vernon, la maîtresse de M. Daniel Fontaine.

— Est-ce possible ! — s'écria le chef, se rappelant ce que son inspecteur lui avait raconté.

— C'est possible et certain ! Voyez.

Et Roussillon présentait le livret de la caisse d'épargne à son chef qui, après en avoir pris connaissance, fit approcher deux voitures d'ambulance demandées par téléphone aussitôt après l'accident.

L'une d'elles emporta les deux blessés à l'hôpital Beaujon.

L'autre, escortée par Roussillon, muni d'une note du chef de la sûreté, conduisit le corps de Denise à la Morgue où l'inspecteur remit au greffier la note signée du chef.

La présence de Denise dans l'omnibus où elle devait trouver la mort n'a rien qui doive surprendre nos lecteurs.

Ils se souviennent que, la veille, la jeune servante, voulant porter son argent à la caisse d'épargne, avait demandé à sa maîtresse la permission de la demi-journée pour le lendemain.

Cette permission accordée, Denise était partie aussitôt après le déjeuner de Madame, en promettant à Marguerite d'être de retour à cinq heures.

En arrivant à Paris, elle était montée en omnibus pour se rendre au grand bureau de poste des Batignolles, où elle avait opéré son premier versement et pris un livret de la caisse d'épargne postale.

Après avoir fait son second versement et demandé qu'on transformât la somme de mille francs en un titre de trente francs de rentes, elle avait rendu visite à deux ou trois personnes qu'elle connaissait dans le quartier, où elle avait été en service, puis, voulant faire des achats aux magasins du *Bon-Marché*, elle avait pris l'omnibus Batignolles-Jardin des Plantes.

On sait le reste.



XC

ALPHONSE JARRIER

Les beaux jours se succédaient sans interruption, sans qu'un seul nuage vienne en obscurcir le ciel pur, sans qu'une goutte de pluie vienne en troubler l'admirable calme et les heures délicieuses.

Les mauvais temps semblaient vouloir donner encore aux amateurs de villégiature une longue série de journées ensoleillées.

La nature capricieuse se faisait la complice et la protectrice des promeneurs, des amours, des plaisirs.

L'hiver arrive toujours assez vite.

Alphonse Jarrier et Aimée de Russel, la jeune fille qu'il appelait sa femme et que tout le monde tenait pour telle, étaient arrivés au hameau de La Cave, d'où ils étaient partis seulement l'avant-veille, avec l'intention bien arrêtée d'y passer le vendredi, le samedi, le dimanche et le lundi, contrairement à leurs habitudes.

Les deux jeunes gens, nous avons eu l'occasion de le dire, détestaient le bruit et les promeneurs du dimanche.

Mais Jarrier avait formé un projet :

Quitter La Cave le dimanche, remonter la Seine en canot jusqu'à Fontaine-le-Port, un petit village situé à huit kilomètres de Bois-le-Roi, sur la rive droite du fleuve, où, pour s'y rendre les moyens de locomotion n'étant point faciles, les envahisseurs parisiens n'y avaient point encore dressé leurs tentes dominicales.

La promenade était charmante, les sites pittoresques et dignes d'être admirés.

On déjeunerait à Fontaine-le-Port, on visiterait les environs, on ferait un tour en forêt, on reviendrait dîner au village et on rentrerait au cabaret du *Martin-Pêcheur* lorsque les bandes bruyantes qui le fréquentaient auraient lancé leurs dernières notes joyeuses.

Aimée se réjouissait de cette excursion qui lui promettait d'agréables surprises et romprait un peu la monotonie des lon-

gues journées passées au hameau de La Cave, où elle ne s'ennuyait pas cependant.

Il serait temps, nous le croyons, de présenter d'une façon plus étendue, à nos lecteurs, ces deux personnages dont nous avons parlé beaucoup déjà et sur lesquels nous avons sans cesse laissé planer un mystère qui les place aux yeux de tous comme des réfractaires aux lois.

Alphonse Jarrier avait vingt-neuf ans.

Il était originaire de la Suisse française, né au village de la Belotte, à quelques kilomètres de Genève.

C'était un homme de taille moyenne, vigoureux, d'une ossature forte, bien musclé, énergique.

Comme visage : un camée antique.

D'une beauté mâle, parfaite.

Les traits étaient accentués, mais de lignes très pures.

Les yeux étaient bleus, resplendissants de clarté.

Les cheveux étaient noirs, frisant naturellement, un peu crépus, luisants, sans apprêt.

La bouche admirablement bien faite, souriante, était ombragée d'une légère moustache noire, frisottante comme la chevelure.

L'aspect général était digne, la physionomie des plus sympathiques.

La voix était un peu rude, brutale par moments, mais ne sonnait jamais faux.

Aimée de Russel, sa compagne, dont nous avons déjà nommé la famille, avait dix-neuf ans et demi.

Admirablement blonde, avec des yeux de pervenche, d'un visage aux traits doux et mélancoliques, jamais on n'avait pu rêver un type aussi charmant de grâce, aussi captivant.

Alphonse Jarrier et Aimée de Russel, même par le contraste qu'offrait leur physionomie, étaient vraiment un couple merveilleusement assorti et dont pas un seul nuage n'était venu encore obscurcir l'existence exceptionnelle, redoutable, qu'ils s'étaient créée en obéissant à l'entraînement, que des circonstances très dramatiques avaient précipitée.

Comment Aimée de Russel n'avait-elle point hésité à quitter sa famille pour suivre le pêcheur de la Belotte?... .

Pourquoi l'enfant avait-elle déchiré sans regrets le voile immaculé qui enveloppait son âme virginale?

Nous en donnerons bientôt l'explication.

En arrivant au *Martin-Pêcheur*, le jeudi soir, le patron du cabaret fut assez surpris de leur retour si prompt.

— Vous !... mais je ne vous attendais que la semaine prochaine, Monsieur et Madame, — fit-il en serrant la main que lui tendait son client.

— Nous avons besoin de mouvement, mon cher monsieur Martin, — répondit Jarrier, — et ma femme encore plus que moi. Depuis quelques jours, elle ressent des malaises qui ne se dissipent que lorsque nous sommes en pleine campagne, au bord de l'eau.

Et tout en disant cela, le jeune homme regardait Aimée dont la taille légèrement arrondie laissait présager un commencement de grossesse.

— Vous êtes toujours les bienvenus ! — fit Martin à qui le regard de Jarrier n'avait point échappé... et vous avez bigrement raison de profiter des beaux jours.

— Notre chambre est prête ?

— Comme toujours. — C'est votre chambre ; on ne la donne à personne. — Vous venez pour combien de temps ?

— Jusqu'à ce que la pluie nous chasse... huit jours... quinze jours !...

— Huit jours !... quinze jours !...

— Cela vous surprend ?

— Un peu !... Vous dérogez à vos habitudes.

— Vous parlez pour le dimanche.

— Oui, à cause des braillards que vous n'aimez pas rencontrer.

— Oui, ils font un peu trop de tapage ici... mais nous trouverons le moyen de l'éviter, nous avons tout calculé.

— Vous êtes homme de précaution.

— Parfaitement. Le dimanche, nous irons nous promener loin de La Cave, nous en profiterons pour faire des excursions dans les petits pays des environs que nous ne connaissons pas et nous rentrerons le soir lorsque les bandes folles auront pris le dernier train...

— Très bien. Il y aura toujours un canot à votre disposition... et ma carriole et mon cheval, si cela peut vous faire plaisir.

— C'est accepté.

— Avez-vous des bagages à la gare ?

— Une grande valise que je vous prie d'envoyer prendre. — Voici le bulletin.



Pascal reconnut cette silhouette (page 624).

Et Jarrier lui tendit le bulletin d'enregistrement qu'il avait pris dans la poche de son gilet.

— Je vais de suite envoyer quelqu'un la chercher.

— Nous, nous allons nous mettre à notre aise. — La clé de notre chambre?

— Toujours au même endroit.

— Très bien.

Jarrier alla prendre la clé dans le tiroir d'un buffet place dans une petite pièce attenant à la cuisine, souhaita le bonjour à la patronne de l'établissement qui se trouvait à ses fourneaux après lui avoir dit :

— Nous dînons, madame Martin !

Il gagna avec Aimée la chambre qui lui était réservée et où ils avaient pris l'habitude de laisser leurs vêtements de campagne, vêtements simples et peu encombrants.

Martin n'était nullement fâché de voir Alphonse Jarrier venir se réinstaller aussi promptement chez lui. Il était certain que le jeune homme allait se livrer à son plaisir favori : la pêche, et que ses réservoirs, pour la journée du dimanche, allaient se trouver ainsi abondamment pourvus.

Le patron du *Martin-Pêcheur* ne se trompait pas.

Dans la soirée, à la veillée, les deux hommes tracèrent l'emploi de leur temps sur la Seine, pendant quelques jours.

Il fut entendu que le lendemain, les eaux étant basses et, par conséquent le courant presque nul, on tendrait les six ménils que Jarrier avait rapportés de Suisse et qu'il avait eu le soin d'entretenir, étant d'une adresse prodigieuse à faire le filet.

On l'avait surnommé à la Belotte : *Le Roi des Filocheurs*.

Alphonse se promettait de s'en donner à cœur-joie.

Les eaux étaient très claires, mais en cherchant les profondeurs, les coulées étroites dans les herbes, le poisson ne manquerait pas de *donner du nez* dans les nasses et dans les verveux.

L'épervier ramasserait les goujons sur les parties sablonneuses et caillouteuses, bien amorcées par avance.

C'était surtout le matin, jusqu'à l'heure du déjeuner, que Jarrier s'occupait de pêche.

Le reste de la journée, jusqu'au moment d'aller tendre les engins, il était tout à sa chère Aimée qui s'installait sous une petite tente démontable, sur les gazons de la berge où elle travaillait à quelque objet de couture pendant qu'il lui lisait les pages d'un roman nouveau ou qu'ils s'entretenaient en douces causeries.

Ces heures étaient délicieuses...

Ils étaient heureux ainsi.

Ils se laissaient vivre sans aucun souci de l'avenir, sans un seul regret de l'action brutale qu'ils avaient commise, mais qui, au

fond, était motivée et pardonnable, comme nous le ferons connaître.

Alphonse adorait Aimée de Russel !

Aimée avait pour son amant, une adoration peut-être plus grande encore.

Le vendredi soir, on avait tendu les ménils.

La nuit était claire, mais sans lune. Jarrier avait pressenti pour le lendemain une relevée de poissons miraculeuse dans les nasses, dans les verveux et dans les filets originaires des rives du Léman.

On était au samedi matin.

Dès six heures, l'ancien pêcheur de la Belotte était levé.

En compagnie de Martin, il cassait une croûte et buvait un verre de vin de Saumur, qu'il appréciait autant que l'inspecteur de la sûreté Roussillon, avant de partir, ne sortant jamais le matin d'aussi bonne heure, et par habitude consacrée au bord du lac de Genève, sans avoir l'estomac un peu garni.

L'exercice auquel il allait se livrer dans la matinée s'aurait, du reste, très fatigant.

On avait six ménils à lever, vingt-quatre verveux à détendre, seize nasses à visiter et grand nombre de coups d'épervier à donner sur les places amorcées la veille au soir.

Le bateau de pêche était paré.

Jarrier et Martin y montèrent, tous les deux vêtus du costume traditionnel des pêcheurs de profession : pantalon et bourgeron de toile verte imperméable.

Alphonse était, ce matin-là, patron de barque ; il commandait la manœuvre.

Le cabaretier-pêcheur prit les avirons et rama en silence vers les endroits marqués où se trouvaient tendus les ménils.

C'était par là que la levée des engins devait commencer.

Nous les laisserons à leur travail et nous retournerons à Paris.



XCI

LES DEUX AMIS

Pascal devait aller à Saint-Mandé, nous le savons, chez M^{me} Gauthier, et quand Langrune s'était présenté à son logis de la rue des Deux-Ponts pour le demander, il était déjà parti.

A sept heures et demi précises du matin, le jeune homme arrivait à la Villa des Fleurs.

Raymonde était debout et son charmant visage offrait une expression presque joyeuse.

Pascal s'aperçut de ce changement de physionomie et il en comprit la raison quand la jeune femme lui annonça qu'elle avait reçu un mot du directeur de l'asile d'aliénés de Brévannes la priant de venir le lendemain, avec sa fille, visiter son mari.

Si le docteur Verdier désirait la voir et l'invitait à amener l'enfant, c'est que l'état de Georges s'était amélioré.

De cela il était impossible de douter, et cette certitude apportait un grand allègement à la douleur de la pauvre femme.

Pascal fut presque aussi joyeux qu'elle.

Le silence gardé par lui au sujet du crime qu'il avait vu commettre n'était-il pas la cause première des infortunes du malheureux statuaire ?

Il raconta à Raymonde ce qui s'était passé entre lui et Roussillon et le conseil donné par ce dernier d'aller avant mardi chanter à la brasserie de la rue des Vignes.

M^{me} Gauthier approuva ce conseil.

Elle irait avec Pascal à la brasserie comme ils étaient allés rue de Poitiers, ce qui leur permettrait de bien étudier la physionomie de la clientèle de l'établissement.

Ils prirent rendez-vous pour le soir même, à sept heures, dans un petit logement composé de deux pièces loué par M^{me} Gauthier, rue de la Roquette.

C'était là que la jeune femme se travestissait en chanteuse des

rues, et laissait son costume et sa mandoline lorsqu'elle retournait à Saint-Mandé.

Pascal et Roussillon connaissaient seuls ce logement.

Ayant projeté d'aller à Bois-le-Roi pour essayer d'y rencontrer son ami, Alphonse Jarrier, le pêcheur de la Belotte, dont Roussillon avait relevé la piste, Pascal ne s'attarda pas à la Villa des Fleurs.

Le protégé de l'inspecteur de la Sûreté arriva assez à temps à la gare de Lyon pour y prendre le train de grande banlieue partant à huit heures quarante-quatre et qui devait le déposer au point terminus de son voyage à neuf heures cinquante-neuf.

Exactement à l'heure désignée par l'horaire qu'il avait eu le soin de consulter, le chanteur des rues mit pied à terre sur le quai de débarquement, à la station placée entre Melun et Fontainebleau.

Muni des renseignements très succincts que Roussillon lui avait donnés, Pascal n'eut point cependant de peine à trouver le hameau de La Cave et le cabaret du *Martin-Pêcheur* où il devait rencontrer son ancien ami dont il avait pris à tâche de connaître la véritable raison de sa présence en France, à Paris.

En arrivant auprès du barrage de Bois-le-Roi, il aperçut aussitôt le cabaret dont l'enseigne se détachait vigoureusement sur la façade de l'habitation peinte à l'huile d'un ton légèrement jaunâtre imitant la couleur de la pierre.

Il se dirigea vers l'établissement et y pénétra.

Ce fut M^{me} Martin qui le reçut, son mari n'étant point encore revenu de sa tournée de pêche.

— Vous désirez, monsieur? — demanda-t-elle au jeune homme.

— Savoir si j'ai été bien renseigné, madame? — répondit Pascal.

— De quoi s'agit-il, monsieur?

— Est-ce bien dans votre maison que vient habituellement en villégiature, M. Alphonse Jarrier?

— On ne vous a point induit en erreur, monsieur. C'est bien chez nous que vient souvent passer quelques jours, M. Jarrier et sa dame.

— S'y trouvent-ils en ce moment?

— Depuis jeudi soir, oui, monsieur

— Puis-je le voir?

— En ce moment, ce ne serait guère facile, monsieur.

Pascal éprouva un peu d'inquiétude.

— Pourquoi donc ? — demanda-t-il vivement.

— Il est parti à la pêche avec mon mari dès le matin ; ils sont allés ensemble relever les filets qu'ils avaient tendus hier et jeter quelques coups d'épervier.

— Ils rentreront bientôt, sans doute ?

M^{me} Martin jeta un regard vers le cartel accroché dans la salle sur le seuil de laquelle ils se trouvaient.

— Oh ! pas avant trois quarts d'heure, monsieur, répondit-elle alors.

— Eh bien, j'attendrai son retour...

— Mais monsieur pourrait voir d'abord M^{me} Jarrier, — observa la cabaretière. — Elle travaille là, sur la berge, sous cette petite tente que vous voyez plantée auprès du chemin de halage, en avant du barrage.

— Je ne connais pas M^{me} Jarrier, — répondit Pascal, — et je crois que je ne serais pas très correct en allant me présenter moi-même à elle.

— Je comprends, monsieur... en effet !...

— J'attendrai donc que M. Jarrier soit de retour pour qu'il me présente à M^{me} Jarrier.

— Bien, monsieur.

— En attendant, — ajouta le jeune homme, — j'irai me promener un peu... aux environs, sur le bord de l'eau. Je vous remercie, madame.

— Mais, de rien, monsieur... et toute à votre service.

Pascal allait sortir, lorsqu'il se ravisa.

— Vous servez ici à manger, madame ? demanda-t-il.

— Mais oui, monsieur.

— Je suis certain alors de trouver dans votre établissement de quoi satisfaire mon appétit ?

— Tout ce que vous désirerez... si, toutefois, vous n'êtes pas trop difficile.

— Je ne le serai pas... Je me contenterai de la moindre des choses.

— Monsieur ne déjeunera donc pas avec M. et M^{me} Jarrier ? — observa la débitante...

— Je n'en sais rien encore... nous verrons...

Et, après avoir salué M^{me} Martin, le chanteur des rues quitta le cabaret du *Martin-Pêcheur* et se dirigea vers les bords de la Seine.

La curiosité dominait son idée de promenade.

La jeune femme avec laquelle Alphonse Jarrier était partie de Thonon, l'enlevant à sa famille, — selon la fable accréditée, — était là, à quelques pas de lui; et, il avait une envie démesurée de la voir, de la connaître.

Marchant à pas comptés, ayant l'air de flâner sans but déterminé sur la berge, il se dirigea vers la tente sous laquelle Aimée de Russel se trouvait.

Pascal l'aperçut au moment où quittant le travail de couture auquel elle était occupée, ses regards se portaient vers la rive opposée du fleuve où on apercevait une barque de pêcheur montée par deux hommes.

Elle resta un moment les yeux fixés sur ce point qui semblait attirer vivement son attention.

Le chanteur des rues en profita, pour la regarder tout à son aise.

— Très jolie! — murmura-t-il, — des traits délicats!... Un peu pâle cependant!... On dirait qu'elle souffre.

La jeune femme ramena ses regards vers elle et poursuivit son travail d'aiguille.

Elle s'occupait à préparer une petite layette.

Pascal passa devant elle, assez près de la tente pour qu'il se crut obligé de la saluer au passage.

Aimée, qui l'avait vu, lui rendit son salut discret par une légère inclination de tête et par un fugitif sourire.

— L'air très comme il faut! — se dit encore le jeune homme qui l'avait sans cesse observée; — à coup sûr, ce n'est point une fille que le plaisir a entraînée.

Il poursuivit sa promenade en pensant qu'il lui allait bientôt être donné le moyen de connaître le mot de l'énigme que sa fuite avec Alphonse Jarrier posait dans l'esprit de tous; si, toutefois, l'ancien pêcheur de la Belotte avait conservé le caractère franc qu'il avait su apprécier et voulait bien ne rien lui cacher de la vérité.

Tout en marchant et en réfléchissant ainsi, les regards de Pascal se portèrent à leur tour vers le fleuve.

Au loin, une barque se détachait en pleine lumière sur les eaux calmes et claires.

Deux hommes la montaient.

L'un, placé à l'avant, tenait les avirons.

L'autre, debout, à l'arrière du bateau, ramenait sur son bras gauche et sur son épaule la toile maillée d'un épervier qu'il allait lancer, sans aucun doute, sur un endroit désigné par une fiche ornée d'un morceau de papier blanc et vers lequel le rameur se dirigeait lentement et sans bruit, en faisant rames en arrière.

Le pêcheur, jeteur d'épervier, debout, se découpait sur les tons clairs des gazons de la berge opposée.

Pascal reconnut cette silhouette.

— C'est Jarrier, se dit-il.

Et il prit place, en s'asseyant sur l'herbe qui couvrait les pentes du chemin de halage où il se trouvait.

Il ne quitta pas des yeux le bateau de pêche.

L'épervier fut lancé.

Il s'arrondit d'une façon admirable et, emporté par la charge de ses plombs, il plongea rapidement sous l'eau.

Le coup fut fructueux, car, de loin, le chanteur des rues assista au dégagement du poisson pris dans les bourses et dans les mailles du filet et qu'on jetait dans la boutique du bateau.

On recommença sur d'autres points marqués avec la même réussite et, enfin, Jarrier, après avoir tordu sous ses pieds nus, la toile de l'épervier, l'abandonna sur l'arrière surélevé de la barque de pêche, et vint s'asseoir sur le banc du milieu.

C'était le signal de la retraite.

La barque vira et le rameur se dirigea vers le barrage de Bois-le-Roi, en face de l'endroit où était plantée la tente sous laquelle travaillait M^{lle} Aimée de Russel.

Celle-ci, en voyant le bateau venir de son côté, abandonna sa couture et se leva.

Pascal en fit autant.

Lentement, il se rapprocha du point où les deux pêcheurs allaient aborder.

Le chanteur des rues se sentit pris tout à coup d'une émotion violente.

Ce vieil ami à lui, cet enfant de la Suisse qu'il avait coudoyé sans cesse en lui prodiguant toute son estime, il allait le revoir après deux années de séparation !

Allait-il le trouver toujours digne de l'amitié sincère qu'il lui avait toujours témoignée et qui restait encore vivace dans son cœur, prête à toutes les cordiales expansions, à toutes les joies !...



— Une silhouette qui ne m'est pas inconnue !... se disait-il en fixant obstinément ses regards sur le chanteur des rues... (page 626).

Plus la barque s'approchait de la rive, plus Pascal se rapprochait du lieu où elle devait aborder, tremblant, inquiet, indécis et pourtant heureux.

Alphonse Jarrier venait tout à coup de se redresser, quittant le banc où il s'était assis un peu fatigué.

Il avait aperçu l'homme qui, marchant sur la berge, venait à petits pas vers l'endroit où la barque devait s'amarrer.

Avec une ténacité toute particulière il suivait la marche lente du promeneur.

— Une silhouette qui ne m'est pas inconnue !... se disait-il en fixant obstinément ses regards sur le chanteur des rues dont la physionomie était bien changée depuis deux ans et n'était plus facile à reconnaître à première vue.

La voix d'Aimée de Russel vint interrompre ses réflexions et ses observations.

— Bonne pêche ? — demanda-t-elle en élevant la voix.

— Miraculeuse ! — répondit Jarrier. — Et j'ai une faim de loup, ma chérie !

— M^{me} Martin apprête le déjeuner.

Pascal avait parfaitement reconnu l'organe de l'ancien pêcheur de la Belotte.

Il tremblait.

La barque avançait toujours.

Enfin, elle toucha le bord.

Martin, le cabaretier, s'élança aussitôt sur la berge et l'amarra solidement au pieu fixé en terre.

Jarrier l'avait suivi et courait embrasser affectueusement Aimée.

Pascal s'était encore avancé de quelques pas.

Alphonse tourna vers lui ses regards.

Soudainement, tout son corps tressaillit.

Il tendit les bras en avant vers le chanteur des rues, puis, d'une voix joyeuse et pleine d'une émotion indescriptible, il s'écria :

— Pascal !... mais c'est Pascal !... mon brave ami Pascal !...

— Jarrier !... Jarrier !... fit le jeune homme emporté par le bonheur.

Et les deux amis s'élancèrent dans les bras l'un de l'autre et s'embrassèrent avec une tendre effusion.

Ils pleuraient tous les deux.

M^{lle} de Russel les regardait avec surprise.



XCII

EN DÉJEUNANT

Pendant quelques instants, les deux jeunes gens restèrent étroitement enlacés, poitrine contre poitrine, sentant battre leurs cœurs à l'unisson.

Se dégageant enfin de cette étreinte cordiale, Alphonse Jarrier répétait encore en s'adressant à Aimée :

— Mais c'est Pascal ! mon ami Pascal, de Genthod !

Et il entraînait son ami vers la jeune femme et le lui présentait ainsi.

— Monsieur Pascal, de Genthod ! — fit-elle avec un accent joyeux.

— Ah ! elle te connaît bien, va !... — poursuivit l'ancien pêcheur de la Belotte. — Je lui ai assez souvent parlé de toi pour qu'elle n'ait point oublié ton nom, mon cher Pascal.

Et il embrassait de nouveau le chanteur des rues.

— Oh ! oui... oui ! souvent, bien souvent, nous avons parlé de vous, monsieur Pascal, — répartit Aimée, — je désirais vous connaître et je suis heureuse du hasard qui me permet de le faire et de vous tendre la main.

Le jeune homme, tout ému encore, prit la main que M^{lle} de Russel lui tendait en lui disant :

— Je vous remercie, madame...

— Et moi, je le bénis, le hasard ! — s'écria Jarrier.

— Ce n'est point le hasard, — répliqua le chanteur des rues.

— Tu savais que j'étais à Paris ?

— Oui.

— Que je venais à Bois-le-Roi ?

— Oui.

— Par qui as-tu pu savoir cela ?

— Je te le dirai plus tard. En ce moment, laisse-moi tout à la joie de te revoir. Tu ne peux pas te figurer celle que j'éprouve.

— Eh ! si, pardieu, je me la figure !... en sentant la mienne !...

Mais, voyons, tu viens passer la journée avec nous, n'est-ce pas ?

— La journée, non ; quelques heures seulement. Il faut que vers cinq heures je sois rentré à Paris.

— Tu prendras le train de trois heures quarante-deux, tu seras à Paris à quatre heures vingt.

— Très bien.

— Mais, tu déjeunes avec nous.

— Certes oui.

— Bravo ! cher ami ! Tu aimes toujours le poisson ?

— Toujours !

— Ah ! nous ne mangerons pas ici notre exquisite Ferrat de Genève, ni une friture de Milcanton, mais une savoureuse matelote de carpe et d'anguille que M^{me} Martin fait à ravir et une friture de goujons, le tout arrosé d'un petit vin de Saumur qui fait mes délices et dont tu me diras des nouvelles. En attendant, permets-moi d'aller troquer ma cotte et mon bourgeron de pêche contre un vêtement moins trempé.

— Va donc vite.

— Je te laisse avec ma femme ; rentrez chez Martin et faites servir l'apéritif. Je vous rejoindrai bientôt.

Et tapant le sol des galoches dont il était chaussé, il s'élança vers le cabaret, dans lequel il disparut.

— Je range mon travail, monsieur Pascal, — dit Aimée en pénétrant sous la tente où elle cousait, — et je suis à vous.

Pascal se disait :

— Toujours le même !... franc, joyeux, l'œil limpide, le visage ouvert ! Je pensais bien le trouver ainsi ! Non, Alphonse ne doit rien avoir à se reprocher. S'il en était autrement, mon apparition l'aurait interdit... troublé... Et c'est tout le contraire qui a eu lieu ! Nous verrons bien si je me trompe.

M^{lle} de Russel venait de le rejoindre.

A leur tour, ils entrèrent au *Martin-pecheur* d'où M^{me} Martin venait à leur rencontre.

— Vous mettrez un couvert de plus à notre table, — lui dit Aimée, — nous avons un convive.

— Je le sais, madame, M. Jarrier m'a prévenue. J'ajoute une friture au déjeuner.

— Bien ; faites-nous servir des apéritifs.

— Comme d'habitude ?

— Pour Alphonse et pour moi, oui ; mais, je ne sais ce que prendra M. Pascal.

— Comme vous, madame.

— Un madère quinquina.

— Soit. Un madère quinquina.

On les servit à côté de la table préparée pour le déjeuner et où M^{me} Martin avait en effet ajouté un couvert.

Quelques instants après, Jarrier entra et les rejoignit. Il avait complètement changé de costume et, sous son bain de mer de couleur claire, il sembla transformé au chanteur des rues.

Ce n'était plus le pêcheur ; on l'aurait pris pour un homme du meilleur monde.

De nouveau, Alphonse tendit les mains à Pascal.

— Mon cher et excellent Pascal, — lui dit-il en s'asseyant auprès de lui. — Quelle bonne matinée tu me fais passer !... Et tu t'es toujours bien porté, depuis ton départ de Genthod ?

— Toujours, non... J'ai été malade... et j'ai bien souffert !...

— Pauvre ami !

— Les privations !... que veux-tu ! J'étais trop jeune encore lorsque j'ai quitté la Suisse pour bien comprendre que le voyage fou que j'entreprenais me mettrait souvent aux prises avec la misère.

— Avec la misère ?

— Je te raconterai mes deux années de déboires !

— Deux ans déjà ! Comme le temps passe ! J'attendais toujours à la Belotte une lettre de toi.

— Oui !... et je ne t'ai pas écrit !... La vie fiévreuse de Paris, les luttes à subir... les désillusions font oublier bien des choses !... On ne pense qu'à soi quand on n'a pas... souvent à se mettre une bouchée de pain sous les dents affamées.

— Cela a été à ce point-là ?

— Tu le verras, quand je t'aurai tout dit.

— Mais, mon ami, comment as-tu su que j'étais à Paris ? et comment as-tu pu venir me relancer jusqu'au hameau de la Cave ?

Pascal jeta un regard rapide autour de lui. Il aperçut deux hommes du port qui venaient d'entrer dans le cabaret et se faisaient servir au comptoir.

— Ce n'est point ici que je puis m'expliquer, — dit-il alors, — ce serait trop long et nous aurions des oreilles indiscretes.

— Des oreilles indiscretes, — répéta Jarrier, un peu surpris.

— Oui...

— Mais, sais-tu que tes réticences m'intriguent.

— Ne t'en inquiète pas. Après le déjeuner, nous nous réunirons dans un endroit où nous pourrons causer librement... et je t'en donnerai le mot.

— Après déjeuner donc — fit Alphonse.

Les apéritifs étaient pris.

M^{me} Martin vint annoncer que la friture était prête.

On se mit à table.

Malgré la gaieté qui animait le déjeuner, la joie qui débordait de ces trois jeunes cœurs, heureux de se trouver réunis, on mit les bouchées doubles et le repas fut vite terminé.

Jarrier avait hâte d'entendre Pascal lui raconter sa vie depuis le jour où ils s'étaient quittés ; Pascal, lui, était pressé de s'expliquer et d'obtenir de l'ancien pêcheur de la Belotte les renseignements dont Roussillon lui saurait gré et qui, pour lui, devaient assurer dans son esprit l'honorabilité de celui qu'il avait chaudement défendu et qu'il tenait toujours pour un honnête homme.

Alphonse avait prié M^{me} Martin de servir le café et les liqueurs dans la chambre qu'ils occupaient au premier étage du cabaret.

On s'y rendit.

On prit place autour de la table où tout était préparé et Aimée versa le café.

— Nous serons très tranquilles ici, — dit Jarrier à Pascal ; — tu pourras donc parler sans craindre d'être entendu par les oreilles indiscrètes que tu semblais redouter de trouver dans la salle commune où nous avons déjeuné. Voyons, cher ami, parle. Tu m'as dit que ce n'était point le hasard qui nous avait réunis ; ceci est une énigme dont j'attends le mot. A quoi dois-je l'immense bonheur de t'avoir revu ?

Le front du chanteur des rues s'assombrit.

— A une lâcheté ! — dit-il d'une voix sombre.

— A une lâcheté ? — fit Jarrier dont le regard manifesta l'étonnement.

— Je devrais plutôt dire : A un crime ! — rectifia Pascal.

— A un crime ?

— Oui.

— Je ne comprends pas du tout !...

— Un crime ! Commis par moi ! — ajouta l'ami de Roussillon.

— Un crime ? Commis par toi, Pascal ?

— Le plus misérable, le plus épouvantable qu'un homme puisse se reprocher. C'est cette mauvaise action qui m'a conduit auprès d'un homme de police dont je suis aujourd'hui le serviteur soumis et fidèle; auprès d'un inspecteur de la sûreté... C'est lui qui m'a dévoilé ta présence à Paris, c'est lui qui m'a affirmé, avec raison, puisque je t'ai rencontré, que je te trouverais au cabaret du *Martin-pêcheur*, au hameau de la Cave, à Bois-le-Roi.

Jarrier regardait le chanteur des rues avec une stupeur profonde.

— Un homme de police !... Un agent de la sûreté, — fit-il d'un ton plein de mépris. — Tu connais ces gens-là, toi ?

— Je les connais.

— Et tu es leur serviteur, leur ami ?

— Oui.

— Mais comment se fait-il qu'ils me connaissent, moi ?

— Ne m'interroge pas, laisse-moi parler, répondit froidement Pascal. C'est en te faisant le récit de l'existence que j'ai vécue depuis deux ans, en te disant de quelle lâcheté criminelle je me suis rendu coupable, que je serai amené à te faire connaître comment l'homme dont je viens de te parler a su que tu te trouvais en France et que je pourrais te rencontrer ici...

— Alors, explique-toi, explique-toi vite.

— Ne sois ni nerveux, ni impatient. Ecoute-moi bien... écoutez-moi bien tous les deux.

Pascal but une gorgée de café et commença son récit prenant comme point de départ, le jour où, après avoir quitté Genthod et passé quelques heures à la Belotte, en compagnie de Jarrier, il était arrivé à Paris, plein d'un réel enthousiasme.

Comme il l'avait fait pour Roussillon, chez lui, rue Delambre, le soir de la condamnation de Georges Gauthier, il n'omit aucun détail de son existence tourmentée.

Espérances, désillusions, souffrances, misères, craintes, épouvantes : il dit tout.

Arrivé à la nuit terrible du crime de Saint-Mandé, Alphonse et Aimée qui jusqu'alors l'avaient écouté religieusement, avec calme, sans l'interrompre, ne purent réprimer un cri d'horreur.

La scène de la cour d'assises, le prononcé du jugement les terrifia.

Pascal avait la sueur au front.

Tous ces lugubres souvenirs le troublaient.

Il touchait au dénouement.

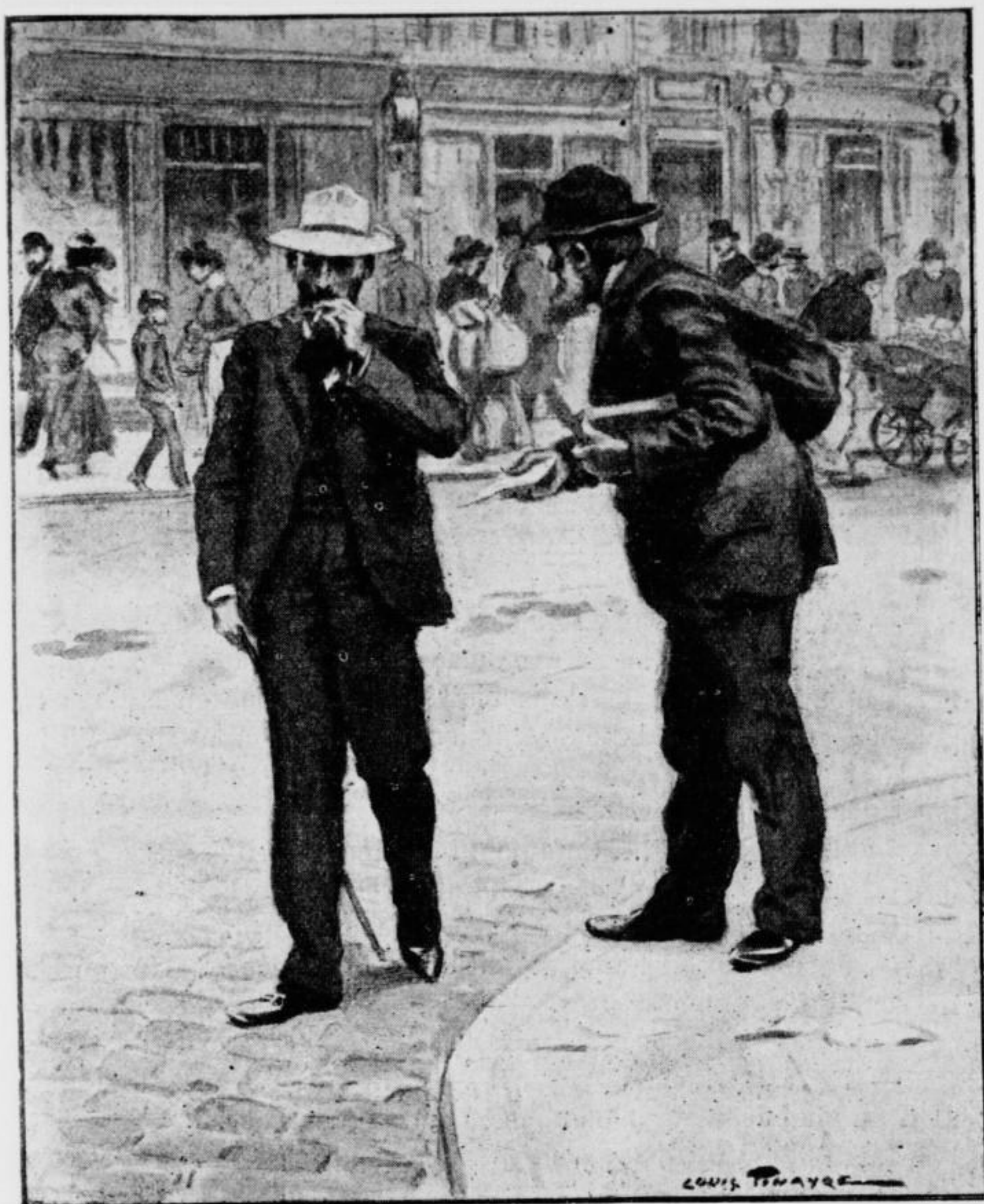
Il raconta brièvement comment l'inspecteur de la sûreté Roussillon, ayant entendu les réflexions qu'il avait faites un peu trop hautement pendant les débats de l'affaire Gauthier, s'en était ému et, au nom de la loi, tout en se faisant connaître, l'avait sommé de le suivre pour répondre à ses questions.

Le chanteur des rues termina enfin par ces mots :

— Voici comment j'ai connu l'agent de la sûreté Roussillon ; voici comment je suis lié à lui et à la police. J'ai juré de réparer dans la mesure de mes moyens, le mal dont j'étais cause en gardant le silence lâche qui a fait condamner un innocent, fou aujourd'hui, enfermé dans une maison de santé et que sa pauvre femme et sa chère petite fille pleurent douloureusement. J'ai juré que j'aiderais à découvrir le véritable assassin de Georges Gauthier, afin d'obtenir sa réhabilitation. Et je le ferai, fût-ce au prix de ma vie.

Pascal s'arrêta, il avait fini.





Il n'accorda aucune attention à un homme à longue barbe grise... (page 638).

XCIII

FRANCHISE FOUR FRANCHISE

Tout ému, Jarrier lui tendit la main.

— Ta faute a été grande, — lui dit-il. — Mais ce que tu as fait, tu devais le faire pour sauvegarder ta liberté et peut-être ta vie.

Mais ce que tu fais aujourd'hui est mieux. Tu as raison, Pascal, il faut, par ton dévouement, racheter ta faiblesse et essayer de sauver le malheureux que ton mutisme a perdu.

— Tu m'approuves alors ? — demanda le chanteur des rues avec un éclair de joie dans les regards.

— Oui, je t'approuve. Poursuis ton œuvre ; elle est grande et généreuse.

— Elle est d'un grand cœur, — ajouta Aimée de Russel.

— Mais, — reprit Jarrier, — cela ne me dit pas comment je suis connu de ton inspecteur de la sûreté ?

— J'y arrive. Nous nous croyons sur une piste. Et cette piste suivie depuis quelques jours par l'inspecteur Roussillon, l'a amené à faire le voyage de Paris à Bois-le-Roi, au hameau de la Cave... Il a déjeuné dans ce cabaret et c'est ici qu'il a entendu prononcer ton nom, qu'il a appris que tu habitais Paris ou ses environs, et que je pourrais te rencontrer dans cette maison.

— Tout ceci ne m'apparaît pas très clair, mon cher Pascal, — dit le pêcheur de la Balotte avec un peu de nervosité, — pour que l'inspecteur de la sûreté Roussillon ait été frappé en entendant prononcer le nom d'Alphonse Jarrier, il fallait à coup sûr qu'il le connût ?

— Il le connaissait.

— Mais pourquoi?... Comment le connaissait-il ?

Pascal, hésitant à parler, resta silencieux, courbant la tête.

Cette attitude frappa l'amant d'Aimée de Russel.

— Voyons, explique-toi, — dit-il, — le silence que tu gardes me semble des plus étranges.

Le chanteur des rues se redressa.

— Il y a quelques semaines, — fit-il, — M. Roussillon avait reçu du chef de la sûreté la mission de te rechercher.

Jarrier eut un mouvement d'étonnement brusque.

— Me rechercher ? — répéta-t-il vivement.

— Oui.

— Mais lorsque la police recherche les gens, c'est qu'ils ont commis un crime... ou tout au moins un délit, et je n'ai rien à me reprocher de ce genre...

— Tu es accusé, — fit brutalement Pascal.

— Accusé ! moi ?

— Accusé, oui.

— Mais, accusé de quoi ?

— De détournement de mineure et de vol.

Alphonse et Aimée s'étaient levés tout à coup.

Jarrier avait pâli.

M^{lle} de Russel tremblait de tout son corps.

— Ah ! le misérable !... le misérable ! — s'écria le pêcheur de la Belotte, les traits contractés, les dents serrées !...

Puis, s'adressant au chanteur des rues :

— Et tu as cru cela, toi qui me connais, toi, mon ami ? — fit-il d'une voix étranglée.

— Je ne l'ai pas cru, puisque je t'ai défendu lorsque l'on t'accusait devant moi ! — répondit le fils de Léa Gaucher. — Je ne l'ai pas cru puisque je suis auprès de toi ! Si j'avais un seul instant douté de ta probité, je ne serais pas venu pour te serrer la main et pour te dire : Je crois toujours en ton honneur.

— Merci, Pascal.

— Mais, — ajouta vivement celui-ci, — sois aussi franc avec moi que je l'ai été avec toi. Franchise pour franchise. Dis-moi quelle part de vérité je dois faire dans l'accusation qui vous frappe tous les deux...

— Aucune, — répondit Jarrier. — Le détournement de mineure n'existe pas !... J'ai arraché Aimée à ses bourreaux !... Quant au vol ! Ah ! ah !... Il faut être misérable et fou pour oser porter une accusation pareille.

— Le coup vient de mon père ! — fit Aimée tremblante.

— Silence ! — lui commanda Alphonse.

— D'où qu'il vienne il a été porté, — observa le chanteur des rues.

— D'où qu'il vienne il est faux — répliqua Jarrier. Mais il faut se défendre et je me défendrai. Nous ne devons ni l'un ni l'autre, ma chère Aimée, rester calmes devant de telles insinuations. On nous accuse, soit. Nous répondrons à l'accusation ; notre dignité nous y oblige ! Tant pis pour celui, ou pour ceux qui nous forcent à dévoiler leurs crimes !...

Mais, — poursuivit-il un peu plus calme, en s'adressant à son ami, — pourquoi, puisqu'une plainte a été déposée contre moi, puisqu'on sait où je me trouve, puisque je suis accusé de deux crimes, pourquoi ne m'a-t-on pas arrêté déjà ?

— A cela, je ne puis répondre, — dit Pascal ; — je ne sais rien.

— Je saurai, moi ! Franchise pour franchise, m'as-tu dit. Soit. Je serai franc. Ce n'est point à toi que je ferai la confidence du téné-

breux mystère qui nous entoure ; c'est à ceux qui ont reçu la mission de me rechercher, de me découvrir.

— J'étais pour te le conseiller, — observa Pascal.

— C'est mon devoir de le faire.

— Oui, car tu dois faire cesser toute équivoque.

— Je veux le faire ; et, c'est en ta présence que j'agirai, car je ne veux pas démeriter de ton estime... ni de ton amitié. Je désire que tu saches tout et que tu puisses me juger comme les autres me jugeront. Mais pour cela, il faut que tu me viennes en aide.

— Je suis prêt.

— M. Roussillon est ton protecteur.

— Dont je crois au sincère dévouement.

— Il est, lui, étant donnée son honorabilité, protégé par le chef de la sûreté ?

— Et il le mérite, certes.

— Eh bien, veux-tu, peux-tu, par M. Roussillon, me ménager le plus promptement possible une entrevue avec son chef ; une entrevue à laquelle vous assisterez tous les deux ?

— Je le veux et je le peux ! — répliqua Pascal.

— Alors, avec Aimée, nous nous présenterons à son cabinet, au jour et à l'heure qu'il nous aura indiqués. Et je te le répète : tant pis pour ceux qui nous accusent ; nous serons sans pitié pour eux.

— Oui, sans pitié ! — répéta M^{lle} de Russel d'un ton farouche.

— Nous pouvons porter haut la tête, nous, — reprit Jarrier. — Ils seront obligés, eux, les accusateurs, de courber le front devant nous, les accusés !

— Dès demain matin je verrai M. Roussillon, — dit le chanteur des rues.

— Dès ce soir, nous, nous rentrerons à Paris pour attendre les ordres du chef de la sûreté.

— Où devrais-je te les faire parvenir ? — demanda Pascal.

— Rue des Tourelles, n° 5, à Ménilmontant.

— Dans Paris ?

— Dans Paris, près du boulevard Mortier.

Le chanteur des rues avait sorti un carnet de sa poche et, sur une page blanche, il inscrivit l'adresse que venait de lui donner son ami.

— Je n'ai pas besoin de te dire, — ajouta celui-ci, — que nous serons heureux de t'y recevoir.

— Et j'irai, — répondit Pascal, tout en consultant l'heure à sa montre. — Je dois partir, — fit-il en se levant.

— Je t'accompagne jusqu'à la gare, — lui dit Alphonse.

Pascal tendit la main à M^{lle} de Russel.

— Pardonnez-moi, madame, — fit-il, — si j'ai réveillé en votre esprit un souvenir pénible ; mais mon amitié seule guidait ma conduite.

— Non seulement je vous pardonne, monsieur Pascal, — répondit Aimée en serrant affectueusement la main que le jeune homme lui avait tendue et qu'elle avait prise ; mais, je vous en remercie. Vous venez de nous guider et de nous faire comprendre que nous ne devons rester aux yeux de tous que de misérables êtres... sacrifiés !... Il est temps de démontrer que nous ne sommes que des victimes !... Victimes de haines implacables !... monstrueuses !... Encore une fois, pour ma part, je vous remercie...

Jarrier et Pascal quittèrent alors le cabaret du *Martin-Pêcheur*.

Ils arrivèrent à la gare de Bois-le-Roi, juste à temps pour que le fils adoptif du médecin de Genthod pût monter dans le train qui arrivait à Paris à quatre heures quarante-quatre.

Un dernier serrement de main, un dernier « A bientôt » et la séparation des deux amis eut lieu.

Jarrier, tout en réfléchissant, regagna le hameau de la Cave.

En quittant Bois-le-Roi, le chanteur des rues sentit son cœur allégé d'un poids immense.

Il n'avait pas eu besoin de conseiller à Jarrier d'aller s'expliquer avec le chef de la sûreté du double crime qu'on lui imputait.

Alphonse avait devancé sa pensée.

L'ancien pêcheur de la Belotte, sans forfanterie, calme et résigné, ne redoutant aucune action judiciaire, voulait se laver de l'accusation qu'on osait porter contro lui.

Son attitude et celle de sa maîtresse ne lui permettaient pas de douter un seul instant de leur innocence.

Oui, — comme l'avait dit Aimée de Russel, — ils étaient deux sacrifiés, voués à une haine terrible, implacable ; et, sans chercher même à deviner le sombre mystère qui les entourait tous les deux, il se disait :

— Ils sont des victimes !

Tout en se parlant ainsi, le fils de Léa Gaucher, l'assassin d'Albert Fontaine, sa mère, ne supposait pas que son voyage au hameau de la Cave, au cabaret du *Martin-Pêcheur*, devait avoir un jour, pour lui, un dénouement étrange dans son existence si pleine déjà de surprises.

XCIV.

LE DISTRIBUTEUR DE PROSPECTUS.

En arrivant à Paris, le jeune chanteur rentra à son logis de la rue des Deux-Ponts.

Il allait y prendre sa guitare et ses cahiers de chansons pour se rendre ensuite rue de la Roquette, au rendez-vous que, le matin, à la Villa des Fleurs, il avait pris avec M^{me} Gauthier.

Pascal était très absorbé par ses réflexions ; il était entré, tête basse, dans la maison qu'il habitait.

Il n'accorda aucune attention à un homme à longue barbe grise, mal vêtu, coiffé d'un feutre mou cabossé, dont les larges bords se rabattaient sur son front ; distribuant aux passants des prospectus et, tout en s'acquittant de cette besogne, ayant l'œil au guet.

En examinant de très près cet homme on se serait aperçu sans peine qu'il portait une fausse barbe et une perruque.

Cet homme vit rentrer Pascal, distribua encore quelques prospectus d'une maison de confection qui faisait une réclame formidable et embauchait des équipes de distributeurs, puis, faisant volte-face, il entra dans la boutique d'un marchand de vins devant laquelle il se trouvait, s'assit à une petite table placée près du vitrage de la devanture, se fit servir une tranche de jambon, du pain, une bouteille de vin, et commanda un mazagran pour faire suite à ce repas.

Tout en mangeant avec lenteur il ne perdait pas de vue, à travers le vitrage, la porte de la maison de Pascal.

Sa séance chez le *mastroquet* fut longue.

Après qu'on lui eut apporté son café, accompagné d'un carafon d'eau-de-vie de marc, il paya, alluma un cigare, tira de sa poche un journal et se mit à le lire, ou plutôt à faire semblant de le lire, car son attention était ailleurs, se concentrant sur la maison d'en face.

Six heures sonnèrent.

A ce moment, notre homme plia son journal, se leva et quitta l'établissement.

Pascal, vêtu comme nous l'avons vu rue de Poitiers et portant dans son étui de serge sa guitare en bandoulière, venait d'apparaître sur le seuil de l'allée de sa maison.

Il s'y arrêta, roula une cigarette, l'alluma, puis d'un pas très lent, avec l'allure d'un homme qui n'est pas pressé, il se dirigea vers le pont d'Arcole qu'il traversa, non sans faire une halte pour assister avec intérêt à une bataille de chiens.

Le distributeur de prospectus, son léger ballot sur l'épaule, ne le perdait point de vue, réglant son pas sur le sien et s'arrêtant quand il s'arrêtait.

De l'autre côté du pont, Pascal obliqua à droite, suivit le quai de l'Hôtel-de-Ville, prit le boulevard Henri-IV, le remonta jusqu'à la place de la Bastille qu'il traversa pour entrer dans la rue de la Roquette où il franchit le seuil de la maison portant le numéro 12.

Le distributeur se campa sur le trottoir d'en face et recommença sa distribution de la rue des Deux-Ponts.

Un peu avant sept heures, il vit Pascal sortir de la maison, accompagné d'une femme portant une mandoline en bandoulière.

— Qu'est-ce que ça ? murmura-t-il.

Les deux chanteurs s'étaient arrêtés sur le trottoir.

L'homme à barbe grise entendit très distinctement la femme dire à son compagnon :

— Faites avancer une voiture jusqu'ici.

Le distributeur fronça le sourcil.

— Une voiture !! grommela-t-il entre ses dents. Je n'avais pas prévu cela ! !

Est-ce qu'ils vont me brûler la politesse ?... »

Et du regard il suivait Pascal qui se dirigeait vers la gare de Vincennes afin d'en ramener un fiacre.

Raymonde n'eut pas longtemps à attendre.

Le jeune chanteur revint presque aussitôt avec un coupé.

M^{me} Gauthier y monta.

Le jeune homme, avant de s'installer auprès d'elle, jeta au cocher cette indication que le distributeur entendit à merveille :

— Rue des Vignes.

— En voilà un ruban de queue !! murmura le cocher en cinglant d'un coup de fouet les flancs de son cheval qui partit d'un assez bon train.

— Rue des Vignes, — répéta l'homme à barbe, — il faut que j'y arrive avant eux !

Il se dirigea vers la place où des fiacres passaient à vide, gagnant une station, et il en héla un qui s'approcha aussitôt.

— Rue des Vignes, — commanda-t-il, — et ventre à terre ! Cent sous de course et cent sous de pourboire ! !

— Enfilez-vous ! répondit l'automédon.

L'homme à barbe s'engouffra dans le fiacre, et le cheval, jeune et vigoureux, partit au galop.

Nous avons entendu Roussillon dire à Pascal que la brasserie de la rue des Vignes était un établissement de tout point semblable à celui de la rue de Poitiers.

Ce n'était pas exactement vrai.

Il y avait bien, comme chez M^{me} Poirier, une salle au rez-de-chaussée et un grand sous-sol parfaitement éclairé et garni de nombreuses petites tables.

Mais ce que l'inspecteur n'avait pas dit, c'est que dans le sous-sol on pénétrait par deux entrées, l'une donnant sur la rue des Vignes même, et — c'était l'entrée principale de la brasserie, — l'autre rue des Marronniers.

Cette deuxième entrée s'ouvrait dans une petite boutique de crèmerie fort achalandée et tenue par un représentant du propriétaire de la brasserie.

On avait ménagé cette seconde issue afin d'éviter un assez long détour à une partie de la clientèle de la maison.

Autre détail qui n'existait pas rue de Poitiers : le sous-sol possédait un cabinet particulier ménagé dans l'un des angles de la grande salle.

L'aspect général n'offrait pas la correction que l'on remarquait chez M^{me} Poirier.

Les tables de noyer ciré n'étaient recouvertes d'aucune nappe.

C'était bien la brasserie proprement dite où l'on ne faisait habituellement que des repas de choucroute au jambon et aux saucisses arrosés de bière.

L'établissement avait pour tenancier un homme marié, jeune encore.

Il s'occupait spécialement du rez-de-chaussée, laissant la surveillance du sous-sol à sa femme.



— Entrez, entrez, monsieur... murmura la maitresse de Daniel Fontaine (page 645).

*
* *

La mort de Denise Brochot n'était pas sans contrarier beaucoup Roussillon qui, croyant voir en elle une affiliée à la bande des cambrioleurs, aurait voulu l'interroger au sujet de la boiteuse filée par Pascal à qui elle avait si subtilement échappé.

Un brin du fil qu'il tentait de saisir se brisait dans sa main.

Cette mort tragique était au contraire une sauvegarde pour Léa Gaucher.

Personne maintenant ne pouvait dire qu'elle avait mis les pieds dans le chalet de Marguerite Vernon.

Personne ne pouvait soupçonner que dans le tiroir du buffet de la cuisine elle avait volé un couteau.

Retournons au chalet.

C'était un samedi qu'une femme de ménage venait faire le gros travail de récurage et de nettoyage.

Après le départ de Denise, Marguerite ne se trouvait donc point seule.

Elle prit un livre, une ligne, des amorces, et, en attendant le retour de sa servante, alla s'asseoir à l'ombre d'une saule pour lire et pêcher.

Le poisson ne mordait pas.

Elle se rabattit sur la lecture et s'absorba dans les péripéties d'un roman qui l'intéressait.

A un moment donné elle regarda sa montre.

Les aiguilles indiquaient cinq heures.

— Denise doit être de retour, — pensa-t-elle, — ou, tout au moins, bien près de rentrer.

Pliant bagage aussitôt, elle regagna le chalet.

La femme de ménage terminait son travail en lavant les marches du petit perron accédant au jardin.

— Denise est-elle arrivée ? lui demanda Marguerite.

— Non, madame, pas encore...

La jeune femme monta dans sa chambre.

Vers six heures moins un quart, la femme de ménage l'appela :

— Madame...

Marguerite se mit à la fenêtre.

— Qui ? demanda-t-elle.

— J'ai fini mon travail.

— Eh ! bien, dites à Denise de vous payer vos heures.

— Denise n'est pas rentrée, madame...

— Pas rentrée ! quelle heure est-il donc ?

— Six heures moins un quart...

— Elle aura certainement manqué le train. Je vais descendre pour vous payer...

— Oh ! que madame ne se dérange pas pour cela.. Madame me payera tout ensemble samedi prochain.

— Bien. Alors fermez la porte, et mettez la clef dans la boîte aux lettres. Denise a la sienne.

La femme de ménage fit ce que Marguerite lui demandait et reprit le chemin de sa demeure.

— Pas rentrée à six heures ! murmura la jeune femme avec irritation.. Elle m'avait cependant bien dit : — *A cinq heures je serai là !* et d'habitude elle est exacte...

La demie après six heures sonna. Puis sept heures.

«La nuit vint.»

Énervée, Marguerite prit le parti de descendre à la cuisine et d'allumer la lampe de la salle à manger, puis elle mit son couvert, pour tuer le temps.

A sept heures et demie l'inquiétude remplaça l'impatience.

— Un tel retard est inexplicable ! — se dit-elle, — il a dû lui arriver quelque chose... Mais quoi ?

En ce moment un coup de sonnette retentit à la grille.

Marguerite éprouva comme un serrement de cœur.

On sonnait...

Donc ce ne pouvait être Denise, puisque Denise avait sa clé.



XCV

CHEZ MARGUERITE VERNON. — UNE CLÉ

On sonna de nouveau, plus fort que la première fois, et d'une manière en quelque sorte impérieuse.

Marguerite ouvrit la porte qui, du vestibule, conduisait au jardin, et du haut des marches du perron, demanda :

— Qui est là ? Que veut-on ?

Une voix d'homme répondit :

— Une communication importante et pressée à faire à M^{me} Vernon.

— De quelle part ?

— De la préfecture de police.

Ces mots causèrent à la jeune femme une profonde épouvante.

— De la préfecture de police ! — répondit-elle d'une voix tremblante, — mon Dieu, qu'y a-t-il donc ?

— Vous allez le savoir, mais veuillez m'ouvrir...

Marguerite descendit les marches et traversa le jardin aussi vite que le lui permirent ses jambes fléchissant sous elle ; elle prit dans la boîte aux lettres la clef déposée par la femme de ménage, et elle ouvrit.

Roussillon était sur le seuil.

— Entrez, entrez, monsieur... murmura la maîtresse de Daniel Fontaine. Vous comprenez que j'ai hâte de savoir...

L'inspecteur suivit Marguerite dans le chalet, non sans se dire que les voleurs, avec un peu d'aplomb, n'avaient qu'à se servir d'un prétexte quelconque pour se procurer sans effraction l'accès des maisons, et assommer et dévaliser les gens.

On entra dans le vestibule que la lampe de la salle à manger éclairait à demi.

— Suivez-moi, monsieur...

Marguerite introduisit le visiteur dans la salle à manger, puis elle ajouta :

— J'ai été obligée de vous ouvrir et de vous introduire moi-même... Je suis seule. Ma domestique est à Paris et je l'attends avec impatience, car elle devrait être revenue depuis longtemps et je commence à craindre qu'il ne lui soit arrivé quelque chose...

— C'est d'elle que je viens vous parler, madame, — répondit Roussillon en prenant place sur une chaise que lui désignait la maîtresse du logis.

— C'est d'elle que vous venez me parler ! — s'écria Marguerite.

— Oui, madame.

Elle se nomme bien, n'est-ce pas, Denise Brochot ?

— Elle se nomme bien ainsi, oui, monsieur.

Lui serait-il arrivé quelque accident ?

— Un accident très grave... Une collision a eu lieu entre un omnibus et un tramway électrique... Denise Brochot se trouvait dans l'omnibus.

— Et la pauvre fille est blessée ?

— Elle a eu le crâne ouvert.

Elle est morte... »

Marguerite devint très pâle.

— Morte ? — répéta-t-elle d'une voix étranglée. — Vous en êtes certain ?

— Trop certain, malheureusement ! Je suis inspecteur de la Sûreté. J'ai accompagné le corps à la Morgue...

Un livret de la Caisse d'épargne placé dans une de ses poches nous a permis d'établir son identité et de savoir où elle était en service — une clé trouvée dans une autre poche pouvait être celle de votre maison ; le chef de la Sûreté m'a donné mission de vous l'apporter en vous faisant connaître l'accident dont votre servante a été victime... »

Et Roussillon présentait à Marguerite la clé emportée par Denise, puis il lui raconta ce qui s'était passé au coin de la rue Saint-Lazare et de la rue de Clichy...

— Ah ! c'est horrible ! — dit la jeune femme très émue par ce récit. — La pauvre enfant était une honnête fille. J'avais beaucoup d'amitié pour elle...

Quel coup va recevoir sa famille !...

— Un coup bien douloureux en effet. Mais il est indispensable de la prévenir...

— Qui s'en chargera, monsieur ?...

— La préfecture de police, et je crois que de votre côté vous ferez bien d'écrire...

Le livret de la Caisse d'épargne renferme l'indication du lieu de naissance.

— Je le ferai, monsieur...

Vous dites que le corps est à la Morgue ?

— Oui, madame, et pour l'inhumation on attendra les ordres de la famille qui viendra le reconnaître... — ce que vous-même serez obligée de faire demain, dans la journée...

— Est-ce indispensable ?

— Oui, madame.

— Je ferai donc cette démarche, quoiqu'elle me soit très pénible... Je sais que la famille est pauvre... Je prendrai à ma charge les frais d'inhumation... Veuillez en prévenir qui de droit. Je vous répète que Denise était une brave fille. Je la regrette beaucoup.

Depuis deux ans qu'elle était à mon service, je n'ai eu absolument rien à lui reprocher...

— Absolument rien ? — répéta Roussillon, en soulignant en quelque sorte cette demande par l'intonation.

— Oui, monsieur.

Denise ne pensait qu'à une chose, mettre de côté le plus d'argent possible, honnêtement gagné, afin de pouvoir retourner un jour dans son pays, s'y marier et vivre paisiblement au milieu des siens...

Le livret de la Caisse d'épargne trouvé sur elle est la preuve de son économie...

— Combien gagnait-elle chez vous ?

— Quarante-cinq francs par mois...

— Sans compter ses profits...

— De quels profits parlez-vous ?

— De ceux qui lui permettaient de faire des placements hors de toute proportion avec ses quarante-cinq francs mensuels... Au mois de février elle plaçait cent cinquante francs, au mois de juin, cent vingt-cinq... Aujourd'hui, trois cents francs...

Voici, en huit mois, une somme de cinq cent soixante-quinze francs déposée à la Caisse d'épargne, plus d'une année de gages, et il n'y a que sept mois écoulés cette année...

C'est ce qui me fait supposer qu'elle avait d'importants profits...

— Je lui donnais bien des choses qu'elle revendait en cachette... Elle croyait que je n'en savais rien, mais je m'en étais aperçue...

— De quelle nature étaient ces cadeaux ?

— Des robes que je ne mettais plus, des chapeaux, des chaussures défraîchies, des objets de lingerie...

Elle se cachait de moi, je ne sais pourquoi. Mais un jour, rentrant à l'improviste, je la surpris en grande conférence avec une brocanteuse.

— Une boîteuse, peut-être ?

— Nullement.

— Hier, vous êtes sortie à deux heures de l'après-midi...

— Oui, et je suis rentrée vers cinq heures, après avoir fait une longue promenade en voiture...

— Vous ignorez qu'alors aussitôt après votre départ une femme est venue sonner chez vous... Votre bonne lui a ouvert.

Elle est entrée, et n'est ressortie qu'au bout de près d'une heure...

— Je l'ignorais, en effet, mais vous, monsieur, comment le savez-vous ?...

— Nous avions intérêt à savoir quelle était la femme qui pénétrait chez vous à votre insu...

— L'avez-vous découvert ?

— Malheureusement non, et, voyez comme le hasard est quelquefois terrible... Je comptais questionner votre servante au sujet de cette femme, aujourd'hui même, et la voilà morte...

— Oui, ce hasard est étrange et terrible, — murmura Marguerite dont le regard s'attachait avec persistance sur le visage du policier.

Roussillon reprit :

— Vous ne devinez pas quel motif pouvait amener chez vous cette femme, cette boîteuse ?

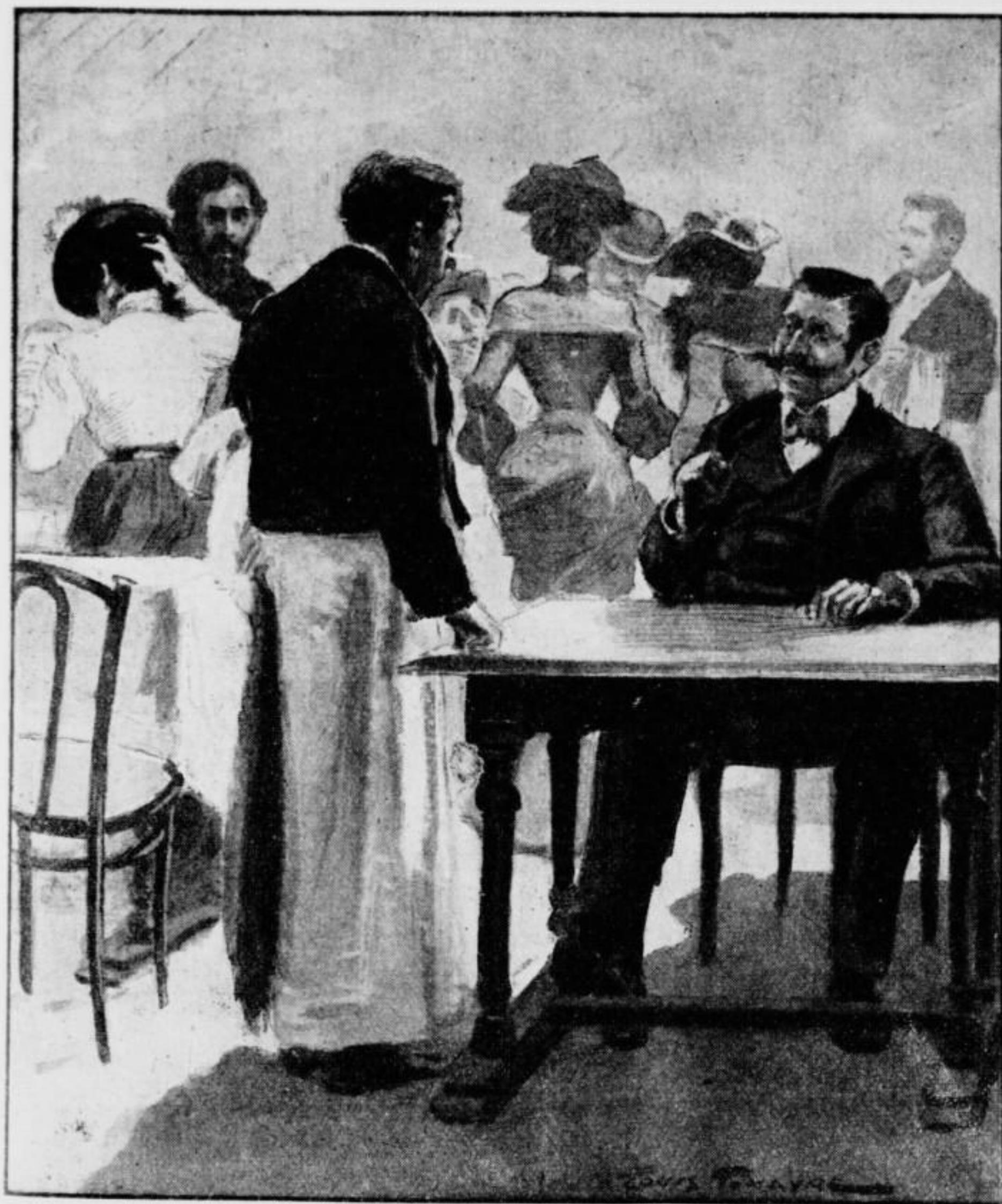
— Je suppose que Denise l'avait fait venir pour lui vendre deux robes données par moi quelques jours auparavant.

— La boîteuse, en effet, était arrivée ses mains vides, et portait, en sortant, un paquet assez volumineux.

— Ce doit être cela.

— Pouvez-vous vous en assurer ?

— Bien facilement.



Il s'y installa et commanda une choucroute et un double bock (page 656).

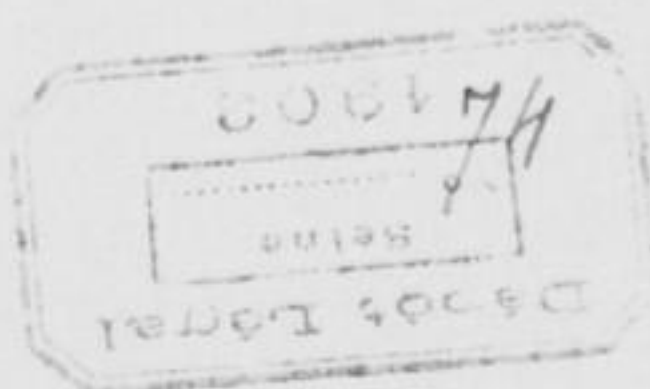
Si ces robes ne se trouvent plus dans la chambre de Denise, c'est que la pauvre fille les a vendues.

Je vais prendre une lumière et monter à cette chambre.

— Un mot encore, madame...

— Dites ..

— Dans le cas où ces robes auraient été vendues, pourriez-vous me fournir un échantillon de chacune d'elles ?



— Parfaitement. Ma couturière, en me les livrant, m'a apporté des morceaux que j'ai placés dans un chiffonnier.

— Alors, madame, soyez assez bonne pour visiter la chambre de votre servante et, si les robes ne s'y trouvent pas, pour me remettre les échantillons.

— Veuillez m'attendre un instant, monsieur. Ce sera l'affaire de quelques minutes

Marguerite passa dans la cuisine et prit une trotteuse qu'elle alluma.



XCVI

ÉCHANTILLONS DE ROBES.

Roussillon se disait :

— Que cette boiteuse, vraie ou fausse, soit liée ou non à l'affaire qui nous préoccupe, il faut que je la retrouve !

L'absence de Marguerite dura cinq ou six minutes.

Lorsqu'elle rejoignit Roussillon, elle tenait à la main deux morceaux d'étoffe.

— Les robes ne sont plus dans la chambre de Denise, — dit-elle. — Sans le moindre doute elle les avait vendues à la femme que vous avez vue sortir hier portant un paquet.

Voici les échantillons.

Je souhaite vivement qu'ils vous aident à retrouver la femme que vous cherchez, quoique je ne devine pas, je l'avoue, comment cela pourra se faire.

Mais la police a ses mystères, impénétrables pour les profanes.

— Je vous remercie, madame, — fit Roussillon en prenant les morceaux d'étoffe, en les pliant et en les mettant dans sa poche.

Marguerite ne cessait de le regarder.

L'inspecteur, voyant sa mission accomplie, allait se retirer lorsque la jeune femme lui dit :

— Il me semble vous avoir déjà vu, monsieur, mais il m'est impossible de me rappeler où et à quelle époque...

— Vous ne vous trompez pas, madame, — répliqua Roussillon, heureux de voir que la conversation allait s'engager sur un terrain où il n'aurait pas osé la conduire.

Nous nous sommes déjà trouvés en face l'un de l'autre, dans un jour de deuil... dans une circonstance douloureuse...

C'est au moment de l'assassinat de M. Albert Fontaine...

— Je me souviens...

Vous apparteniez déjà au service de la Sûreté, et vous avez assisté à l'arrestation de M. Daniel Fontaine...

— Oui, madame...

— Ah ! vous m'avez vue bien malheureuse ce jour-là... et quand je pense aux soupçons qu'on a fait planer un instant sur le frère de M. Albert, j'en éprouve encore une douleur poignante.

— C'était désolant, en effet !

— Et si M. Daniel n'avait pas pu prouver un indiscutable alibi, peut-être, malgré son innocence, aurait-il été perdu.

— Comme l'a été celui que l'on a jugé et condamné !

— M. Georges Gauthier.

— Oui, madame... Et cependant, pas plus que M. Daniel, il n'était coupable...

— Je n'ai jamais cru qu'il le fût... Je n'ai jamais mis en doute son innocence...

— Aviez-vous donc des raisons pour cela ?

— Non. C'était et c'est encore une conviction instinctive... irraisonnée... J'ai lu dans les journaux que le procureur général s'était pourvu en cassation et qu'il allait demander la révision du procès.

Est-ce vrai, cela ?

— C'est vrai.

— J'en suis heureuse... — reprit Marguerite Vernon. — On est sur les traces du vrai coupable, alors ?

— On croit y être... — répondit Roussillon.

— Ah ! fasse le ciel que le misérable assassin soit arrêté et puni !

Combien j'ai plaint cet honnête homme innocent, injustement accusé et condamné, et sa malheureuse femme... et sa chère petite fille, accablées sous le poids d'un malheur immérité...

M. Daniel Fontaine n'a jamais cru, lui non plus, à la culpabilité du sculpteur...

— A quoi croyait-il donc ?

— A une vengeance particulière...

— Quel en aurait été le motif ?...

— Voilà une question à laquelle il est difficile de répondre... Des jaloux peut-être de la prospérité de ses affaires.

Des clients se croyant lésés...

Les banquiers ont affaire à tant de monde et il est si facile de se faire des ennemis quand il y a de l'argent en jeu...

— Connaissiez-vous M. Albert Fontaine ?

— Non, monsieur, je ne l'ai jamais vu.

L'enquête faite après sa mort a fait connaître ma situation auprès de M. Daniel... Je suis son amie, et comme il ne voyait pas son frère, je n'ai jamais été mise en rapport avec M. Albert.

— M. Daniel a beaucoup d'attachement pour vous ?...

— Autant que moi pour lui.

S'il fallait que je le perde, ce serait pour moi un coup auquel je ne survivrais pas...

Je ne vis que pour lui .. il est mon bonheur en ce monde.

— Dans de telles conditions de tendresse réciproque et d'estime mutuelle, pourquoi — permettez-moi de vous le demander — ne modifie-t-il pas la situation que vous avez auprès de lui ?

— Vous voulez parler d'un mariage ?...

— Oui. Il me semble que ce serait tout naturel et qu'il ne pourrait vous donner une plus grande preuve d'amour...

— Peut-être pense-t-il que le mariage n'ajouterait rien à notre bonheur...

— Dans tous les cas, il assurerait pour l'avenir votre position de fortune.

— Je ne me préoccupe point de l'avenir.

Le jour où Daniel se séparerait de moi ou viendrait à mourir, je ne voudrais plus vivre...

Du reste, je ne lui ai jamais parlé de la possibilité d'une union entre nous, et je ne lui en parlerai jamais !...

— Si je ne me trompe, son frère était sa seule famille...

— Je le crois comme vous, car en aucune circonstance, je ne l'ai entendu parler d'autres parents, proches ou éloignés.

Roussillon se leva pour partir.

— N'oubliez pas, madame, — dit-il, — de vous rendre demain à la Morgue...

— J'y serai demain, dès le matin, afin de reconnaître le corps de cette malheureuse enfant...

Après un moment de réflexion, la jeune femme ajouta :

— Mais c'est demain dimanche.

— Le greffe reste ouvert, — vous n'aurez qu'à vous y présenter...

Marguerite reconduisit l'inspecteur jusqu'à la grille que, derrière lui, elle ferma à double tour et dont elle prit la clé.

Elle regagna ensuite le chalet et fouilla le buffet de la cuisine afin d'y trouver les éléments d'un dîner auquel, d'ailleurs, elle ne toucha que du bout des dents.

Roussillon regagnait Paris assez peu satisfait des renseignements qu'il venait de recueillir.

D'après les explications de Marguerite Vernon, il devenait évident que la boiteuse, venue au châlet la veille, avait acheté les robes données à Denise.

C'était une marchande à la toilette quelconque, mais elle devenait suspecte par cela même qu'elle s'était dérobée en se sentant suivie par Pascal.

A quoi pourraient lui servir les échantillons de robes qu'il avait emportés ?

Une enquête, des perquisitions faites chez les revendeuses pourraient peut-être amener un résultat — encore était-ce bien douteux — mais ces recherches minutieuses prendraient à coup sûr beaucoup de temps — et le temps manquait.

Tout cela mettait en ébullition le cerveau de l'inspecteur, et c'est alors qu'on aurait eu vraiment raison de l'appeler *l'homme aux hypothèses et aux conjectures*, car les conjectures et les hypothèses se heurtaient et se succédaient dans son cerveau.

Les espoirs de succès qu'il avait entrevus se couvraient de nuages.

Ce fut avec un véritable découragement qu'il rentra à Paris et gagna la préfecture de police pour rendre compte de sa mission.



XCVII

A LA BRASSERIE DE LA RUE DES VIGNES.

La clientèle de la brasserie de la rue des Vignes était à peu près semblable à celle de l'établissement de la rue de Poitiers, augmentée de maquignons, de jockeys, de lads, de cochers et de dresseurs, qui foisonnent dans le quartier des Champs-Élysées, de l'avenue de la Grande-Armée et de l'avenue Victor-Hugo.

L'élément féminin s'y trouvait spécialement représenté par des soubrettes en rupture de service et par des horizontales de très petite marque.

Le cabinet particulier était réservé aux diners de plusieurs couverts, aux enregistreurs de paris pour les courses, les joueurs du quartier venant là volontiers apporter leur argent.

Il s'y faisait un important commerce de *tuyaux* de pure fantaisie, vendus par des jockeys et des entraîneurs des champs de courses parisiens ou suburbains, aux imbéciles dont ils avaient su capter la confiance et dont ils empochaient la monnaie.

A côté des types parisiens on y trouvait des Anglais, des Américains, des Allemands, des Russes, enfin des gens des nationalités les plus diverses, mais tous se rattachant par quelque point au monde des courses.

A huit heures du soir la petite salle du rez-de-chaussée de la rue des Vignes ne contenait qu'une douzaine de dîneurs, attablés devant des choucroutes au jambon.

Le sous-sol au contraire commençait à regorger de monde.

Le patron de l'établissement se trouvait au comptoir du rez-de-chaussée quand Pascal et Raymonde s'y présentèrent.

Pascal s'approcha du patron.

— Nous voudrions dîner... — dit-il.

— Facile. Ici ou en bas ?

— En bas.

— Eh ! bien, descendez et faites-vous servir. L'escalier est en face.

— Après avoir diné pourrions-nous chanter...

— Je n'y vois aucun inconvénient... Je ne pense pas que ça gêne la clientèle.

Pascal fit signe à M^{me} Gauthier et tous deux s'engagèrent dans l'escalier conduisant au sous-sol.

A peine venaient-ils de disparaître qu'un homme entra.

Quoiqu'il ne portât plus sa longue barbe, et sa perruque grise sous son feutre mou, on aurait pu reconnaître en lui le distributeur de prospectus que nous avons vu, place de la Bastille, suivant Pascal depuis la rue des Deux-Ponts, en offrant deux pièces de cent sous à un cocher de fiacre pour être conduit à toute vitesse rue des Vignes.

Le cocher avait loyalement gagné l'argent promis, en arrivant à l'endroit désigné avant la voiture où se trouvaient les deux chanteurs.

L'homme attendit et bientôt cette voiture apparut et il vit ceux qu'il guettait en descendre et entrer dans la brasserie.

Après avoir laissé s'écouler deux ou trois minutes l'homme y pénétra lui-même.

Sans dire un mot au patron, qu'il salua seulement d'un petit geste, comme s'il eût été un habitué de la maison, il se dirigea vers l'escalier et descendit au sous-sol.

D'un regard rapide il inspecta la salle et vit le chanteur et sa compagne assis à une table.

Un garçon s'apprêtait à les servir.

Tout près d'eux se trouvait une petite table vide.

Il s'y installa et commanda une choucroute et un double bock.

En attendant qu'on les servit, Pascal et Raymonde observaient, sans dire un mot.

Ils avaient remarqué que bon nombre de clients arrivaient par un autre chemin que celui qu'ils avaient suivi.

Donc l'établissement possédait deux entrées.

En même temps ils constataient qu'ils retrouvaient parmi les clients des visages aperçus rue de Poitiers dans le restaurant de la veuve Poirier.

L'homme qui s'était placé près d'eux espérait sans doute qu'ils causeraient et qu'il pourrait recueillir quelques mots de leur conversation, car il tendait de leur côté une oreille attentive.

Son espoir fut déçu.



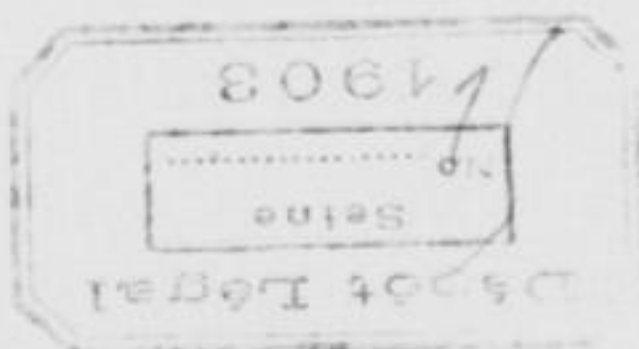
L'agent prit le papier et, se rapprochant de la devanture bien éclairée de la crèmerie, parut l'examiner avec soin (page 664).

Pascal et Raymonde, pendant leur repas, gardèrent le silence, ou n'échangèrent que quelques paroles absolument insignifiantes.

Roussillon avait dit à Pascal :

— Vous chanterez dans l'établissement de la rue des Vignes afin de vous y faire connaître.

Ils n'étaient venus que pour se conformer à cette recommandation.



Le dîner fini, Pascal paya l'addition modeste, accompagnée d'un joli pourboire et dit au garçon :

— Voulez-vous prévenir la dame de comptoir...

— C'est la femme du patron..., interrompit le garçon.

— Voulez-vous la prévenir que son mari nous a permis de chanter...

En conséquence nous allons faire notre boniment. »

Le garçon s'approcha du comptoir, échangea quelques mots avec la patronne et revint en disant :

— Allez-y gaiement !

Quant à moi, j'adore un petit air de musique quand il est bien envoyé !... »

Pascal fit un signe à Raymonde et tous deux, après avoir débarrassé leurs instruments de leurs fourreaux de lustrine, vinrent se placer au milieu de la salle et accordèrent la guitare et la mandoline.

On les regardait avec un peu de surprise.

Quelques types qui avaient assisté à la séance de la rue de Poitiers les reconnurent et se rappelèrent le succès obtenu par eux la veille

L'un d'eux cria :

— *Les Conseils du parrain et de la marraine...*

C'était assez pour faire comprendre à l'assistance qu'on les avait déjà entendus ailleurs.

Toutes les têtes se tournèrent vers eux.

Pascal salua son interlocuteur.

— Tout à l'heure, monsieur, — dit-il, — nous nous ferons une joie de satisfaire à votre désir, mais si vous voulez bien nous le permettre, nous commencerons par une mélodie inédite...

— Oui... oui... la mélodie..., répondirent plusieurs voix.

— *Les fils de la Vierge*, annonça Pascal.

Et, après avoir donné l'accord, lui et Raymonde entonnèrent sur un mode très lent, avec des voix bien mariées et charmeuses, le refrain du morceau qu'ils allaient chanter :

Les oiseaux voyageurs s'exilent
Les fils de la Vierge aux buissons
S'accrochent, se déchirent, filent
Vers les toits moussus des maisons.

Après cet ensemble, Raymonde seule poursuivit :

Octobre a mis sur les cépées
Des tons aux ardentes rougeurs...
Les grappes mûres sont coupées
Par les ciseaux des vendangeurs.

La senelle rougit la haie,
Le merle siffle en voltigeant,
Et la bise, de la saulaie
Détache les feuilles d'argent.

C'est l'automne qui nous apprête
Des jours mélangés, incertains,
Où parfois un soleil de fête
Succède à de brumeux matins !

Raymonde avait chanté d'une façon tout à la fois si simple et si exquise, que parmi cette foule composée d'éléments divers où les *blagueurs* étaient en nombre, elle ne trouva que des admirateurs et fut unanimement applaudie.

Ensemble les deux chanteurs reprirent le refrain :

Les oiseaux voyageurs s'exilent...
Les fils de la Vierge aux buissons
S'accrochent, se déchirent, filent
Vers les toits moussus des maisons.

L'homme à la fausse barbe, le distributeur de prospectus d'une maison de confections, se demandait :

— Pourquoi toute cette mise en scène ? Que signifie cette parade ? Que viennent-ils chercher ici ?

Et, naturellement, il ne pouvait se répondre.

Raymonde, seule, continua :

Envolé dans un ciel d'opale
Un fil blanc pénètre et s'abat
Sur un lit où, seule et bien pâle,
Une enfant blonde se débat...
Dans ses yeux mourants une joie
Brille soudain. — C'est aujourd'hui
Murmure-t-elle. — Dieu m'envoie
Un guide pour aller vers lui !
L'enfant que la tombe réclame
A l'envoyé mystérieux
Sourit, et calme rendit l'âme
Que le fil emportait aux cieux !

Un tonnerre d'applaudissements accueillit ces derniers vers chantés avec une émotion si communicative que bon nombre des auditeurs avaient les yeux humides.

La reprise du refrain par les deux chanteurs acheva le morceau et fut saluée par de nouveaux applaudissements.

Après cette petite manifestation le personnage qui, au début, avait réclamé les *Conseils du parrain et de la marraine*, réitéra sa demande.

Pascal et M^{me} Gauthier s'exécutèrent de bonne grâce, tout en examinant les visages autour d'eux.

La chanson réclamée ne pouvait moins réussir rue des Vignes que rue de Poitiers.

Elle devait obtenir et elle obtint, en effet, un succès de fou rire, grâce à la mimique absolument comique de Pascal.

Les chanteurs firent la quête.

Langrune, — que nos lecteurs ont certainement reconnu dans l'individu qui les avait filés depuis la place de la Bastille, — grommelait entre ses dents :

— Qu'est-ce que tout cela veut dire ? qu'est-ce que c'est que cette femme-là ? il faudra bien que je le sache !

Il appela le garçon, paya sa dépense et se leva.

La quête était terminée.

Pascal l'empocha avec un sourire de satisfaction, car elle était fructueuse et constituait pour lui un bénéfice appréciable.

Jamais, quand il chantait seul, il n'avait obtenu de pareils résultats.

— Mesdames et messieurs, fit-il en saluant à la ronde. Nous avons l'honneur de vous remercier.

Et, prenant le bras de M^{me} Gauthier, il la conduisit vers la sortie donnant rue des Marronniers.

Ils allaient avec lenteur, car, à chaque pas, on les arrêtait pour les complimenter, et de nouveaux applaudissements éclataient, comme les fusées retardataires d'un feu d'artifice.

Langrune les avait devancés et venait de disparaître par la porte du couloir vers lequel ils se dirigeaient.

Ce couloir était étroit, long, mal éclairé et accédait à un escalier fermé par une porte sans serrure.

Les deux chanteurs gravirent cet escalier aboutissant à une porte mobile.

Pascal la poussa et entra avec sa compagne dans la crémèrie, encore éclairée, mais complètement vide de clients.

Au comptoir trônait une femme qui, fort occupée de mettre les comptes en ordre, ne fit même pas attention à eux.

Ils traversèrent cette pièce et se trouvèrent dans la rue des Marronniers.



XCVIII

IMPAIR DE LANGRUNE

A peine avaient-ils mis les pieds sur le trottoir que Langrune se dressa devant eux, leur barrant le passage, et interpella Pascal.

— Vous venez de chanter dans le sous-sol de la brasserie, lui dit-il.

Pascal et Raymonde s'étaient arrêtés, sans manifester la moindre surprise.

— Oui, monsieur... répondit le jeune homme.

— Vous n'ignorez pas que, pour avoir le droit de chanter dans les établissements publics, il faut être muni d'une permission de la préfecture.

— Je ne l'ignore pas en effet.

— Alors, vous en avez une?...

Pascal, commençant à perdre patience, regarda son interlocuteur bien en face.

— Monsieur, — fit-il d'une voix sèche, — je me demande de quel droit vous m'abordez au milieu de la rue pour me questionner!

— Si je vous interroge, c'est que mon mandat m'y autorise, répliqua Langrune. Avez-vous une permission, oui ou non?

Si oui, vous ne devez pas trouver étrange que je vous prie de l'exhiber.

Si, au contraire, vous n'en avez pas, c'est une affaire qui se réglera au premier poste de police où je vous sommerai de me suivre.

Vous voyez que la situation est simple.

— Inutile de discuter plus longtemps. Puisque vous agissez en vertu d'un droit, je n'ai qu'à me soumettre... Vous faites votre devoir...

Et Pascal, fouillant dans sa poche, exhiba un portefeuille d'où

il tira un papier portant le timbre de la préfecture de police qu'il présenta à Langrune, en disant :

— Voilà, monsieur...

L'agent prit le papier et, se rapprochant de la devanture bien éclairée de la crémérie, parut l'examiner avec soin.

— C'est bien, fit-il, en le rendant au jeune chanteur. Pas de procès-verbal à dresser en ce qui vous concerne.

— Alors, nous pouvons circuler, c'est heureux ! — s'écria Pascal, — c'est heureux !!

— Un instant, s'il vous plaît.

— Quoi donc encore ?

— Vous êtes en règle, mais cette personne qui vous accompagne est-elle en règle également ?

Voilà ce qu'il faudrait savoir...»

Puis, directement à M^{me} Gauthier :

— Avez-vous l'autorisation de chanter dans les lieux publics ?

Raymonde, ainsi interpellée, devint pourpre.

Cependant elle répondit d'une voix ferme :

— Je l'ai, oui, monsieur.

— Eh bien, montrez-la moi.

— Avant de vous la montrer je veux savoir qui vous êtes ; car jusqu'à présent vous n'avez fourni aucune preuve de votre prétendu droit...

— Voyons, voyons, pas d'échappatoire... pas de rouspétance !! Qui je suis ?...

Suivez-moi au poste et je vous le dirai... »

Langrune, on le comprend, n'avait pas la moindre envie d'aller au poste et de mettre ses collègues au courant de ses faits et gestes, mais il voulait effrayer la jeune femme et la forcer à s'exécuter.

Si elle possédait un permis, il y lirait son nom, et ce nom, il tenait particulièrement à le connaître.

Pascal avait hâte d'en finir et de terminer ce conflit.

— Montrez votre permission... dit-il à Raymonde. Monsieur se rendra compte que vous êtes autorisée à faire ce que vous faites, et même à lui donner des ordres, si bon vous semble...

— Me donner des ordres ! répéta Langrune stupéfait. Vous avez dit, me donner des ordres !!

— Parfaitement.

— Ah ! par exemple, je serais curieux de voir ça !

— Vous allez donc le voir tout de suite.

M^{me} Gauthier tira d'un carnet qu'elle portait toujours sur elle le *laissez-passer* très explicite signé par le préfet de police lui-même, et l'autorisant à requérir main-forte au besoin.

— M. Pascal a raison ! — s'écria-t-elle, — vous allez avoir la preuve qu'il n'a rien exagéré, et je prends bonne note des procédés vexatoires d'un agent subalterne...

De ceci, la créature du juge d'instruction Blanchard se moquait parfaitement.

Il avait atteint son but.

Il allait savoir quelle était la femme, si peu semblable à une chanteuse des rues, qui accompagnait Pascal dans les lieux publics, Pascal, l'ami, l'allié, le collaborateur de ce Roussillon qui effrayait tant le beau-frère du procureur général, ce Roussillon qu'il avait juré de réduire à l'impuissance.

D'une main fiévreuse, il avait saisi le papier que lui présentait Raymonde, et de même qu'il s'était approché du vitrage de la crèmerie pour lire l'autorisation de Pascal, il s'en approcha pour prendre connaissance des lignes écrites sur ce papier.

A voix basse, il lut :

« Ordre de laisser circuler dans Paris et dans les départements, sous quelque nom qu'il lui plaise de prendre et sous quelque costume qu'il lui convienne de porter, M^{me} Georges Gauthier, née Raymonde Dumoustier, résidant villa des Fleurs, à Saint-Mandé.

« Ordre à tous les agents de la force publique de lui prêter main-forte, au cas où elle aurait besoin de les requérir. »

Puis la signature du préfet et les cachets de la préfecture.

Une sueur froide mouilla les tempes de Langrune.

Un frisson glaça son sang dans ses veines.

Il eut peur.

S'attaquer à des gens si formidablement armés, n'était-ce pas un dangereux impair?...

Ne venait-il pas de se compromettre irréparablement?

Son trouble, d'ailleurs, pour si grand qu'il fût, n'eut qu'une courte durée.

Le gredin se ressaisit vite.

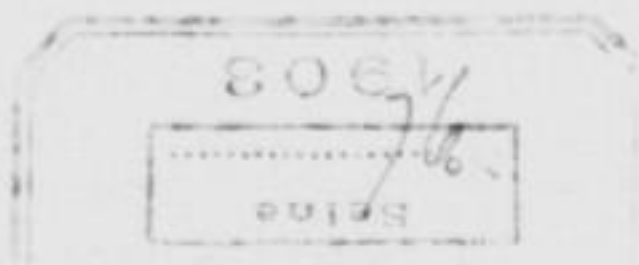
Il s'inclina devant la jeune femme en lui rendant le papier qui venait de lui causer une telle épouvante, et lui dit du ton le plus humble :



Langrune, les dents serrées, la rage au cœur, les regardait s'éloigner (page 666).

— Pardonnez-moi, madame, si, ne sachant pas à qui je m'adressais, je vous ai parlé d'une façon vive... Je suis l'esclave du devoir et je remplissais le mien.

On signale de tous les côtés, arrivant on ne sait d'où, des bandes d'exploiteurs, de gens sans aveu, prenant toutes les formes pour mettre la société en péril... Nous avons reçu à leur sujet des



instructions précises, des ordres rigoureux, et nous devons les exécuter rigoureusement...

Cela vous explique mon insistance, et doit la justifier à vos yeux...

On n'a jamais reproché à un soldat d'être fidèle à sa consigne, quelle qu'en soit la sévérité... »

A ce petit discours Raymonde ne répondit pas un mot.

Elle plia l'autorisation préfectorale, la mit dans son carnet, glissa le carnet dans sa poche et dit à Pascal :

— Venez...

Tous deux se dirigèrent du côté des Champs-Élysées.

Langrune, les dents serrées, la rage au cœur, les regardait s'éloigner.

— Je voulais savoir quelle était cette femme, murmura-t-il. Je le sais maintenant.

Une ennemie puissante et hautement protégée !

Que le diable me patafiole si je m'attendais à cela ! »

Et, pensif, il reprit, à pas lents, le chemin du cœur de Paris.

Tout en marchant Raymonde disait à Pascal :

— Comprenez-vous quelque chose à la conduite de cet agent ?

— Je la comprends très bien. Il est préposé à la surveillance des chanteurs ambulants. Il m'est arrivé plus d'une fois d'avoir affaire à ses collègues...

— Il mettait dans son insistance une âpreté qui semblait malveillante.

— Trop de zèle, voilà tout.

— J'aurais voulu savoir son nom...

— A quoi bon ? Vous ne pouviez porter plainte contre lui pour avoir agi selon son droit.

— Quand verrez-vous M. Roussillon ?

— Demain matin...

— Ne manquez pas de lui en parler.

— C'était mon intention...

Pascal et M^{me} Gauthier étaient arrivés à l'avenue des Champs-Élysées.

Il ne fallait pas songer à gagner à pied la rue de la Roquette.

— Je vais prendre une voiture..., dit Raymonde.

Mais l'avenue était presque déserte à cette heure relativement avancée.

On ne voyait guère que des coupés de maîtres filant avec rapidité.

Enfin, après une attente de quelques minutes, deux lanternes rouges apparurent au loin, annonçant l'arrivée d'un fiacre.

Pascal le héla.

Il marchait à vide, mais le cocher soutint que, son cheval étant fatigué, il rentrait au dépôt. Un vieux truc fort usité, auquel il est difficile de ne pas se laisser prendre quand les voitures sont rares.

L'offre d'une pièce de cinq francs pour prix de la course triompha de cette résistance, et le fiacre aux lanternes rouges conduisit la jeune femme à l'adresse indiquée.

A onze heures — après avoir quitté son costume de chanteuse des rues, — elle prenait à la gare de Vincennes le train pour Saint-Mandé.

Pascal, infatigable marcheur, regagna à pied la rue des Deux-Ponts.

Langrune était rentré chez lui fort perplexe, l'esprit de plus en plus tourmenté par la découverte qu'il venait de faire.

Ainsi le chanteur des rues et M^{me} Gauthier étaient les alliés de Roussillon, et tous trois marchaient à la découverte des véritables auteurs du crime de l'avenue Daumesnil.

C'était évident !

Il avait promis au juge d'instruction Blanchard d'étouffer les voix accusatrices. Il lui avait juré d'écarter de lui la disgrâce qui planait sur sa tête, et il était prêt à tout pour gagner la récompense promise.

Comment tenir sa promesse ?

Faudrait-il aller jusqu'au crime ?

Faudrait-il tenter de supprimer une femme que les plus hautes protections semblaient rendre invulnérable ?

S'attaquer à cette femme, n'était-ce point courir de gaité de cœur à un danger certain ?...

Et puis, la suppression de M^{me} Gauthier, quand bien même il arriverait, à force d'adresse, à la mettre sur le compte d'un accident, arrêterait-elle les recherches de Roussillon, de Roussillon l'âme de la conspiration ourdie contre le juge incapable et prévaricateur qui, sans hésiter, sacrifiait des innocents pour sauvegarder son amour-propre inepte ?

Roussillon, c'était l'architecte de l'édifice, le *Deus ex machinâ*, la pensée créatrice.

Les autres, simples comparses, n'agissaient que d'après ses ordres.

Que cherchaient-ils ?

Qu'avaient-ils combiné ?

Cela lui échappait, et c'est justement cela qu'il fallait connaître pour creuser à coup sûr mine contre mine, ce qu'en terme de stratégie militaire on appelle *donner le camouflet*.

Roussillon constituant à lui seul le véritable danger, c'était lui, logiquement, qu'il fallait supprimer.

Mais là encore, on se trouvait en face du crime capital, et, risquer la guillotine, c'était gros !

Et puis un crime en entraîne un autre.

Après Roussillon, c'est M^{me} Gauthier, c'est Pascal qu'il faudrait faire disparaître...

Les plus noirs mélodrames du vieux jeu seraient dépassés !

Et pensant à cela, Langrune se disait :

— C'est de la folie pure !...

Puis, réfléchissant encore, il ajoutait :

— Je connais à fond Roussillon, je l'ai étudié, je suis au fait de ses habitudes, de ses manies, car c'est un maniaque !!

Il doit entasser chez lui notes sur notes, garder la minute de tous les rapports qu'il remet à la sûreté.

Il a, sans le moindre doute, dressé un plan complet, détaillé, de ce qu'il fallait faire pour sortir vainqueur de la lutte contre le juge Blanchard...

Si je connaissais ce plan je serais en bonne posture pour le combattre et les chances se trouveraient égalisées...

Eh bien, je veux le connaître ! — ajouta-t-il avec une énergie farouche — et je le connaîtrai !

Pour arriver au but j'agirai comme les cambrioleurs auxquels mon métier est de donner la chasse... et, si Roussillon me surprend, tant pis pour lui !! »



XCIX

AU PAVILLON N° 1.

Le soleil s'était levé radieux dans un ciel couleur de lapis-lazuli, que tachetaient par endroits quelques légers nuages blancs.

Tout annonçait une belle journée.

Dès huit heures du matin, Raymonde donnait à sa femme de chambre l'ordre d'habiller promptement la petite Albertine.

La mère et la fille devaient, ce jour-là, aller à Brévannes, à la maison de santé.

Pendant que la femme de chambre s'acquittait de sa tâche, M^{me} Gauthier s'apprêtait elle-même.

Albertine, curieuse, avait demandé à sa bonne :

— Nous allons donc nous promener ?

— C'est probable, mademoiselle — répondit Angèle. — Sans cela vous dormiriez encore...

L'enfant devint triste tout à coup, et reprit d'une voix émue :

— Est-ce que je vais voir papa ?

— Je ne sais pas, mademoiselle.

— Mais maman me le dira...

— C'est certain...

Albertine était prête.

Elle quitta sa chambre et courut à celle de sa mère.

Raymonde, elle aussi, était prête à partir.

La petite fille lui sauta au cou et l'embrassa en lui demandant :

— Petite mère, nous allons voir papa ?

— Oui, ma mignonne.

— Alors, il va mieux, mon petit papa chéri ?

— Il va mieux, mais il n'est pas encore guéri.

— Il a donc été bien malade !

— Hélas ! oui, ma chérie, bien malade.

La femme de chambre vint annoncer que le coupé était attelé.

M^{me} Gauthier avait décidé qu'elle irait à Brévannes dans sa voiture et non en chemin de fer.

On partit.

La route sembla longue à Raymonde, et surtout à Albertine qui avait hâte d'embrasser son père.

Enfin on arriva.

La grille de la maison de santé était ouverte.

Le cocher pénétra dans la cour et vint arrêter sa voiture devant le péristyle accédant aux bureaux et au cabinet du directeur.

Le coup de timbre du concierge avait annoncé une visite et, lorsque M^{me} Gauthier et sa fille mirent pied à terre, le docteur Verdier apparut sur la plus haute marche du perron.

— Je suis heureux de vous voir, madame, — dit-il en s'inclinant devant la jeune femme — et heureux de constater que vous avez accédé à mon désir.

En disant ces derniers mots il désignait du geste Albertine, dont nos lecteurs se souviennent qu'il avait réclamé la présence.

— Avez-vous une bonne nouvelle à m'annoncer, docteur ? — demanda Raymonde, très émue.

Au lieu de répondre à cette question, le docteur dit :

— Veuillez m'accompagner dans mon cabinet...

Albertine, tremblante, impressionnée par la voix grave du médecin, prit la main de sa mère, et toutes deux gagnèrent le cabinet directorial.

M. Verdier les fit asseoir, et alors seulement répondit à la question qui lui avait adressée par la jeune femme.

— La bonne nouvelle que j'ai à vous annoncer, madame, est qu'aujourd'hui la guérison de M. Gauthier me semble possible, pour ne pas dire certaine...

— Papa va guérir !... papa va guérir ! — s'écria en battant des mains Albertine, tandis qu'un rayon joyeux s'allumait dans ses yeux.

— Guérison possible ! guérison presque certaine !! — répéta Raymonde en joignant les mains, — oh ! oui, monsieur, c'est une nouvelle heureuse, bien heureuse, que vous me donnez là !...

— Seulement — reprit le docteur, — il me serait impossible de préciser dans combien de temps aura lieu cette guérison...

Et il me faudra bien des tâtonnements dans l'emploi des moyens qui me permettront d'arriver au résultat souhaité...

Un incident imprévu, un contact inattendu avec telle ou telle

personne, ou telle ou telle chose, peuvent faire jaillir une lumière qui, si fugitive qu'elle soit, me guidera sûrement.

Lorsque je vis pour la première fois M. Gauthier, et lorsque le nom de sa fille fut prononcé par vous devant lui, je remarquai que ce nom avait éveillé en lui un souvenir...

Si je n'ai pas cherché alors à exploiter ce souvenir, c'est que le malade ne me semblait point suffisamment remis du choc qu'il avait reçu, et que je jugeais maladroit, dangereux même peut-être, de provoquer un nouveau choc.

Aujourd'hui, la situation est bien différente.

Le calme s'est fait.

Je puis donc, sans crainte de trop ébranler le système nerveux, chercher à réveiller la pensée endormie, et pour cela, nous mettrons M. Gauthier en face de sa fille... »

La petite Albertine, douée d'une très vive intelligence, écoutait le docteur avec beaucoup d'attention, et comprenait à merveille qu'on allait la mettre en présence de son père, et que, de cette entrevue, pouvait résulter la guérison de celui-ci...

Naïvement, comme un enfant ne se rendant pas compte de la portée des mots, elle demanda au médecin :

— Mais quelle maladie a-t-il donc, mon cher papa, monsieur ?

Raymonde tressaillit et se sentit froid au cœur.

Elle échangea un regard rapide avec M. Verdier, il ne fallait pas que le mot sinistre de *folie* fût prononcé devant la petite fille.

— Votre père, mon enfant, — répondit le docteur, — à la suite d'une grave maladie, a perdu la mémoire, mais il peut la recouvrer, et je compte sur vous pour la lui rendre...

Vous seriez heureuse, n'est-ce pas, d'opérer cette guérison ?

— Oh ! oui, monsieur, heureuse ! bien heureuse ! et j'espère...

Mon cher papa m'aime tant ! il n'y a pas assez longtemps qu'il ne m'a vue pour que sa mémoire ne se réveille point en me voyant.

Oh ! monsieur... monsieur... dépêchons-nous... allons vite auprès de papa. »

Tout en disant ce qui précède, Albertine, profondément remuée, sanglotait.

Le docteur reprit :

— Nous allons y aller, mais, par exemple, il ne faut pas pleurer...

La petite fille essaya d'arrêter ses sanglots, mais sans y parvenir.

— Il faut au contraire être gaie, — poursuivit le docteur, — avoir le visage souriant.

— Monsieur... monsieur..., — bégaya l'enfant, — je ne pleurerai plus... je ferai tout ce que vous me direz de faire... j'aurai le visage joyeux... je rirai... mais guérissez mon cher papa et rendez-le-nous...

Le directeur de la maison de santé était un homme de cœur; une larme furtive brilla au bord de sa paupière, il attira Albertine à lui, l'embrassa, puis frappa sur un timbre.

Un employé se présenta aussitôt.

— Prévenez le médecin de service que je me rends au pavillon numéro I, — lui dit-il, — et que je le prie de m'accompagner...

Puis, s'adressant à M^{me} Gauthier :

— Je n'ai pas cru devoir laisser votre mari dans la cellule où il avait été placé lors de son entrée dans ma maison...

Cette cellule, un peu sombre, pouvait exercer sur son esprit une influence fâcheuse; il habite en ce moment un pavillon particulier, sous la surveillance d'un gardien qui ne le quitte que le soir.

C'est à ce pavillon que nous allons nous rendre, madame... »

M^{me} Gauthier se leva.

Elle prit Albertine par la main, et toutes deux suivirent le docteur.

Le médecin de service qu'on avait prévenu se nommait Richer.

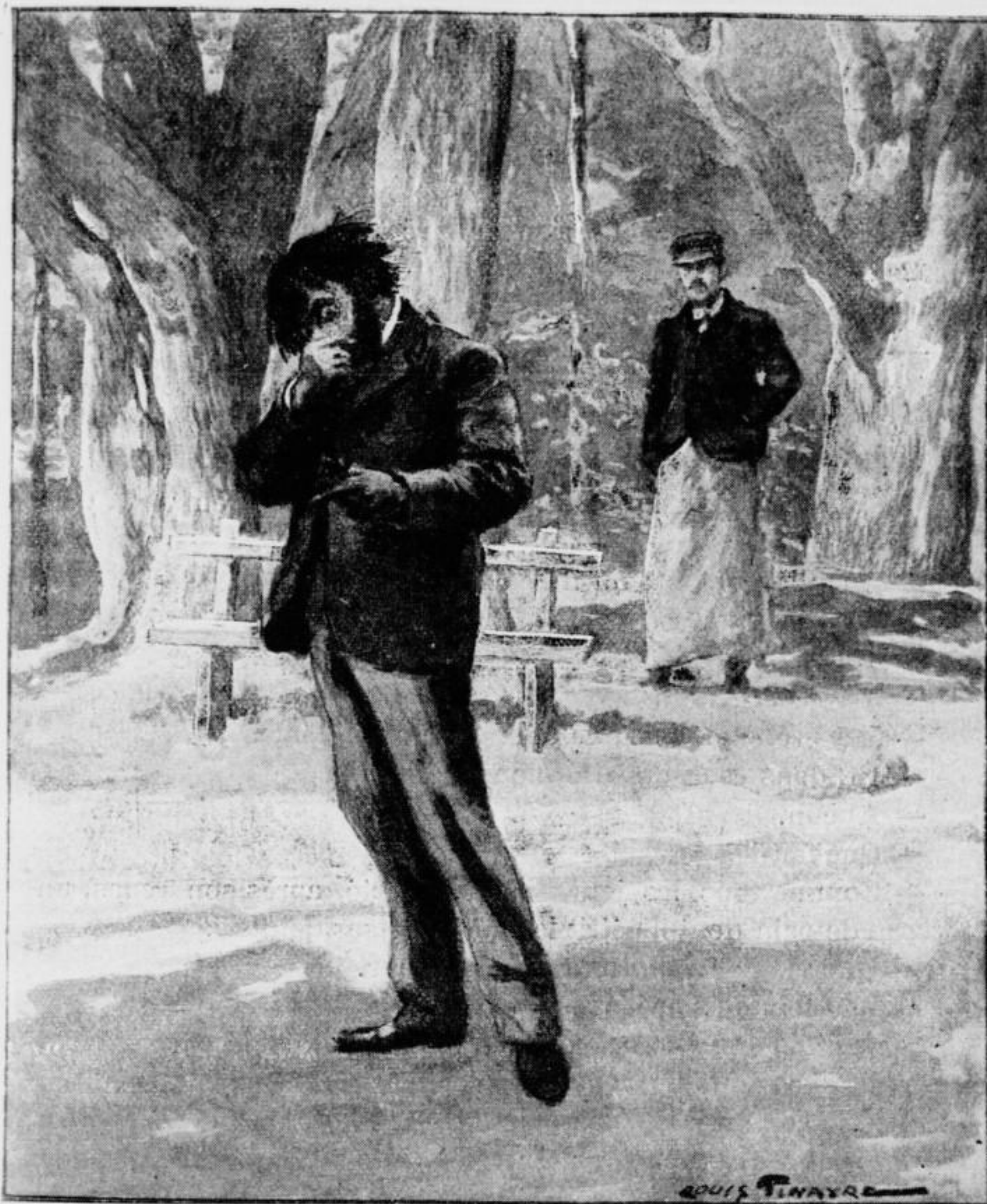
C'était un homme d'un certain âge, très intelligent, instruit, spécialiste distingué, dont le docteur Verdier suivait volontiers les conseils.

Il attendait sur le seuil du pavillon où avait été transféré le statuaire.

Ce pavillon, — quoique ses fenêtres fussent garnies de grilles serrées, — contrastait de façon heureuse avec les bâtiments, plutôt sinistres, affectés aux fous, et placés dans une cour qu'une grille séparait du parc de la maison de santé.

Des arbres séculaires l'ombrageaient.

Des massifs d'arbustes aux feuilles persistantes, et des corbeilles de fleurs aux couleurs vives l'entouraient.



Sous la conduite de ce gardien, le statuaire pouvait se promener dans le parc (page 673).

L'intérieur se composait de trois pièces.

L'une servait de chambre à coucher à Georges Gauthier.

Dans la seconde on lui apportait ses repas, et le gardien chargé de la surveillance occupait la troisième.

Sous la conduite de ce gardien, le statuaire pouvait se promener dans le parc.

Le médecin de service s'inclina devant les arrivants.

— Est-ce la fille de M. Gauthier? demanda-t-il ensuite en désignant Albertine.

— Oui, mon cher collaborateur, — répondit Verdier, — et elle est assez intelligente pour nous aider grandement dans notre tentative.

— Nous ne changeons rien au programme que nous avons tracé?

— Absolument rien.

— Essayons donc.

Nos quatre personnages pénétrèrent dans la première pièce où se tenait debout le surveillant qui, ayant vu venir le directeur, s'apprêtait à obéir à ses ordres.

— Où se trouve le malade en ce moment? demanda Verdier.

— Dans la chambre où il couche.

— A-t-il mangé?

— Peu.

— A-t-il parlé?

— Il a prononcé quelques phrases incohérentes...

— Et, dans ces phrases, aucun nom?

— Aucun.

— Que fait-il?

— Comme tous les jours il a emporté, après son repas, un morceau de pain dont il pétrit la mie entre ses doigts...

— Une manie..., murmura le directeur.

Le médecin de service intervint.

— A moins que ce ne soit une lueur de raison encore incertaine, mais dont nous devons nous occuper sérieusement, — dit-il, — peut-être cette mie de pain représente-t-elle pour lui de la cire à modeler... et cela annoncerait un retour à la vie artistique.

— Peut-être, en effet..., il faut observer...

Puis, s'adressant au surveillant, Verdier continua :

— Le malade est-il calme en ce moment?

— Très calme, docteur.

— Vous lui avez fait prendre sa potion?

— Je l'ai mélangée dans le peu d'eau rougie qu'il a bue à son repas...

— Très bien... Vous allez garder avec vous cette enfant, reprit-il en désignant la fille de Georges. Vous attendrez dans la

salle à manger, et quand j'appellerai : *Albertine*, vous la ferez entrer.

Puis, à la fillette :

— Ma chère mignonne, jusqu'au moment où je t'appellerai, ne prononce pas un mot, qu'on n'entende pas ta voix, et souviens-toi que tu m'as promis de ne point pleurer...

Albertine avait le cœur gros.

C'est à peine si elle put balbutier :

— Oui, monsieur le docteur...

Verdier poursuivit :

— Et quand je t'appellerai, quand tu entreras, tu courras tout de suite à ton petit papa...

— Oui, monsieur le docteur. .

— Tu as bien compris, ma chérie ? dit Raymonde en embrassant sa fille.

— Oui, ma petite maman...

La pauvre fillette suffoquait.

On traversa la salle à manger où Albertine resta avec le surveillant, puis M^{me} Gauthier et les deux médecins pénétrèrent dans la pièce où se trouvait Georges.

Cette pièce était assez vaste, éclairée par deux fenêtres et meublée d'une façon suffisamment confortable.

Sur les murailles un papier à fleurs, mais pas de rideaux, ni au lit, ni aux fenêtres.

Au moment de l'entrée de nos trois personnages, Georges, tête nue, était assis dans un fauteuil, près d'une petite table sur laquelle se trouvait un gros morceau de mie de pain : il pétrissait entre ses doigts un autre morceau de mie, et semblait s'occuper avec une grande attention à lui donner une forme.

A l'entrée des visiteurs il ne fit pas un mouvement, ne leva même pas la tête, et resta complètement absorbé dans son travail.

Raymonde s'arrêta, contemplant avec une indicible douleur ce visage pâle, ces traits tirés, ces yeux mornes dans les orbites creuses et charbonnées.

Un sanglot monta à ses lèvres.

Le docteur Verdier lui lança un regard pour l'encourager à l'énergie.

Elle comprit ce regard, et d'un signe de tête elle promit d'être courageuse.

Pendant quelques minutes les deux médecins, silencieux, examinèrent attentivement le malade, puis le docteur Richer, approchant sa bouche de l'oreille de Verdier, lui dit à voix basse :

— Je vous assure que nous devons nous préoccuper très sérieusement de ce que, tout à l'heure, vous appeliez une manie...

Il me paraît évident que cette mie de pain remplace pour lui la glaise de son atelier et qu'il cherche à la modeler. »



C

DOULOUREUSE ÉPREUVE

Le docteur Verdier hocha la tête en signe d'assentiment, puis s'approchant de Georges, il lui demanda :

— Que faites-vous là ?

Sans regarder celui qui lui parlait, le statuaire répondit, d'une voix blanche, sans inflexions :

— Ma croix d'officier.

— Vous êtes donc décoré ?

Georges, tout en pétrissant la mie de pain de ses doigts que la folie rendait maladroits, poursuivit :

— C'est difficile à faire, mais pas tant qu'une statue, et j'y arriverai...

C'est cinq branches qu'il faut et je n'en trouve que trois... où sont les deux autres ?...

Quand je les aurai trouvées, il me faudra des émaux de couleur pour la finir...

Du blanc, du bleu, du rouge... Un vaisseau... sur le bord de la mer au milieu des vagues... un cadavre... une femme qui pleure .. »

Il s'interrompit, modelant toujours, ou du moins essayant de modeler.

— Une femme qui pleure ? répéta le docteur Verdier.

— Oui.

— La vôtre ?

Georges eut un petit rire sec qui bouleversa le cœur de Raymonde.

— Je n'ai pas de femme, moi..., répliqua-t-il en secouant la tête.

— Mais si, vous en avez une, — insista le docteur, — vous en avez une, et elle se nomme Raymonde...

Georges interrompit brusquement son travail.

Sa tête s'immobilisa.

Il sembla chercher dans ses souvenirs.

Sur un signe du docteur la jeune femme s'élança vers son mari, et s'agenouillant devant lui, les bras étendus, balbutia d'une voix éplorée :

— Georges... Georges... regarde-moi... reconnais-moi... C'est moi qui suis ta femme... ta Raymonde bien-aimée...

Le fou parut recevoir un choc.

Il inclina la tête, vit à ses pieds la compagne de sa vie et, avec un accent qui, non moins que ses paroles, trahissait la démence la plus absolue, il s'écria :

— Oui... je la reconnais... c'est elle... la veuve de la mer... Elle vient s'agenouiller sur les galets... elle fouille l'horizon de ses regards voilés par les larmes... les bras tendus vers les vagues en furie...

Il vient, celui qu'elle attend... il vient... c'est son mari... et voici que la mer lui rapporte un cadavre. »

Et deux fois de suite, d'une voix de plus en plus sombre, Georges répéta ces mots sinistres :

— Un cadavre... un cadavre...

Puis, sans transition, saisissant sur la table le morceau de mie de pain qu'il venait d'y déposer quelques secondes auparavant, il dit d'un ton tout différent, en le pétrissant avec furie :

— Attendez... attendez... plus qu'un peu de patience... je vais trouver les cinq branches de ma croix d'officier... les deux qui me manquaient arrivent.

— Là est la lueur que nous cherchons, dit le docteur Richer.

M. Verdier arracha des mains du sculpteur la mie de pain qu'elles pétrissaient.

Georges voulut se révolter.

Le directeur de la maison de santé lui mit une main sur la tête, et d'un ton impérieux commanda :

— Obéissez-moi !

— Non...

— Obéissez-moi ! je le veux !

Le mouvement de révolte du fou s'atténua aussitôt.

La main toujours posée sur la tête du statuaire, le médecin continua :

— Regardez-moi !

Immobilité de Georges.

— Regardez-moi, ie vous l'ordonne !

A cette seconde injonction, Georges leva les yeux sur Verdier, mais lentement et comme malgré lui.

Le docteur continua :

— Que vos regards se plongent dans les miens, et qu'ils y lisent ma pensée.

Le sculpteur paraissait hypnotisé.

Ses yeux ne pouvaient se détacher des yeux de Verdier qui continua, lentement et en s'appuyant sur chaque mot :

— Je vous ordonne de penser à votre femme.

Le visage de Georges resta sans expression.

— A votre femme Raymonde, — continua le docteur, — à votre villa des Fleurs de l'avenue Daumesnil... à cet atelier où vous avez fait des chefs-d'œuvre et où vous en ferez d'autres qui vous vaudront la croix d'officier...

Rappelez-vous vos heures de travail... vos soirées de famille... vos jours heureux... »

Même impassibilité de Georges.

— Vous avez une fille... souvenez-vous de votre fille...

Les lèvres du sculpteur ébauchèrent un pâle sourire.

— Une fille que vous aimez de tout votre cœur et qui vous adore..., ajouta le docteur.

Nouveau sourire, mais éteint, quasi machinal comme le premier.

— Souvenez-vous du nom de votre fille...

Mais en vain le docteur faisait appel à cette mémoire obstinément rebelle.

Sans se décourager il insista :

— Souvenez-vous !... Souvenez-vous d'Albertine !

Cette fois, il se produisit comme une détente sur le visage de Georges.

Chacun suivait avec une indicible anxiété le moindre mouvement de ces traits inertes et comme figés jusque-là.

Les lèvres s'entr'ouvrirent.

On crut qu'il allait répéter le nom de sa fille et, en croyant cela, on s'abusait.

Le nom qui sortit de ses lèvres ne fut pas celui d'Albertine.

— Albert..., — dit-il avec effort, puis son visage se contracta.

— Non, pas Albert, — fit le docteur, — Albertine.

Le fou répéta :

— Albert...

Ce nom, c'était celui de son meilleur ami, du parrain de sa fille, de l'homme qu'on l'accusait d'avoir assassiné.

Pour la seconde fois, le docteur reprit :

— Non pas, Albert, Albertine.

Georges eut un frisson qui secoua tout son corps, puis, d'une voix faible comme un souffle, il murmura :

— Albertine...

Le moment psychologique était arrivé.

A peine le fou venait-il de prononcer le nom de sa fille, que Verdier dit assez haut pour être entendu de la pièce voisine :

— Albertine, ma mignonne, viens embrasser ton père...

Raymonde, plus pâle qu'une morte et les deux mains jointes sur sa poitrine, cherchait à comprimer les mouvements tumultueux de son cœur.

La porte de la chambre de Georges s'était ouverte et l'enfant s'élança vers l'homme que le médecin lui désignait du geste.

Mais à mi-chemin elle s'arrêta.

La pauvre petite ne reconnaissait pas son père, que ses traits tirés, son teint plombé, ses yeux hagards, sa barbe longue et grisonnante, rendaient, en effet, méconnaissable.

Verdier comprit l'hésitation d'Albertine.

— Il est changé parce qu'il vient d'être malade, mais c'est bien lui, va !! — dit-il vivement. — Embrasse-le...

— Père... petit père chéri, — s'écria la mignonne d'une voix étranglée par l'émotion et en tendant les bras au fou, — embrasse-moi, petit père...

Et elle vint à lui, passant ses bras autour de son cou.

Georges jeta sur elle un regard vague, indifférent, et la repoussa doucement.

— Petit père... petit père bien-aimé, — fit l'enfant s'accrochant à lui et lui baisant les mains, — ne me repousse pas...

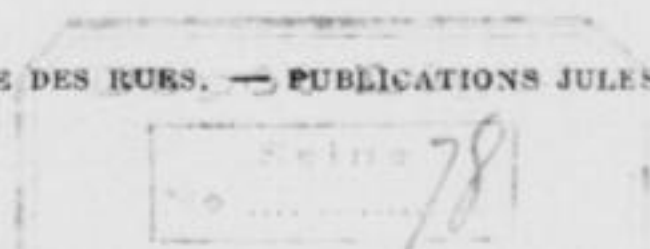
Je suis ta petite Albertine que tu aimes tant... Reconnais ta petite fille chérie et embrasse-moi. »

Le fou, fixant toujours sur elle ses yeux qui semblaient ne point voir, la repoussa de nouveau.

Malgré sa précoce intelligence, l'enfant ne pouvait comprendre le sombre drame qui se jouait dans cette chambre et où elle avait un rôle — un rôle sur lequel on comptait pour amener un dénouement heureux et qui maintenant la brisait.



A la Morgue, Marguerite resta peu de temps (page 689).



Elle ne savait pas ce que c'était que la folie ; il lui sembla que ce père si tendrement aimé ne l'aimait plus, puisqu'il refusait de la reconnaître et de l'embrasser ; elle en éprouvait un chagrin profond, un vrai désespoir, elle essayait d'arrêter ses larmes, d'étouffer ses sanglots pour obéir au docteur qui lui avait défendu de pleurer, mais un tel effort ne pouvait se prolonger longtemps.

— Petit père, tu ne m'aimes donc plus ? balbutia-t-elle éperdue, en laissant couler ses larmes.

Pourquoi ne veux-tu pas me reconnaître ? Pourquoi ne veux-tu pas m'embrasser ? Pourquoi me fais-tu tant de chagrin ? »

Les sanglots lui coupèrent la parole. Son émotion était au-dessus de ses forces.

Elle s'abattit sans connaissance sur les genoux de son père.



CI

LA VEUVE DE LA MER

Alors, il se passa une chose étrange que rien n'avait pu faire prévoir.

Une lueur s'alluma dans les prunelles atones du sculpteur.

Il saisit dans ses bras l'enfant inanimée et se leva en la serrant contre sa poitrine.

Tous ceux qui assistaient à cette scène, crurent que l'instinct paternel venait de se raviver en lui et de réveiller sa mémoire endormie.

Aussi quelle amère déception quand on entendit le statuaire prononcer d'une voix creuse ces mots :

— C'est l'enfant de la vague... la vague l'engloutira comme elle vient d'engloutir son père... Regardez au loin... écoutez... les flots blanchissent d'écume... ils se heurtent avec un bruit de bataille... ils se brisent sur les rochers... ils déferlent sur les galets...

Entendez-vous gronder le tonnerre?... Voyez-vous l'éclair dans la nuée?... C'est la tempête qui vient et qui va tout engloutir... l'enfant est morte comme son père... la vague sera son tombeau... »

Le docteur Richer s'était approché vivement de Georges pour saisir sa petite fille qu'il semblait étouffer sur sa poitrine.

Le fou se recula.

— Non... non... — fit-il... — laissez-la moi.

La vague me l'a confiée et je dois la rendre à la vague... »

En disant ce qui précède, Georges dénoua son étreinte et le docteur Richer reçut dans ses bras Albertine toujours sans connaissance.

En même temps le fou retombait sur son fauteuil, et recommençait à pétrir sa mie de pain, en murmurant :

— Je trouverai les cinq branches de ma croix d'officier... il faudra bien que je les trouve...

Raymonde consternée avait pris dans ses bras sa fille qui revenait lentement à elle.

— Ah ! docteur, — s'écria la pauvre femme laissant à son tour couler ses larmes, — vous m'aviez dit qu'il pouvait guérir...

— Et je vous le dis encore.

— Mais regardez-le donc !

— J'ai parlé de la guérison... non de la guérison immédiate...

— Ainsi vous espérez toujours!..

— J'espère toujours...

Retirons-nous. »

Raymonde, portant sa fille, jeta sur Georges un regard empreint de la plus profonde douleur, et sortit de la chambre suivie des deux médecins.

On quitta le pavillon.

Le grand air raviva complètement Albertine.

— Et petit père ? demanda-t-elle d'une voix encore bien faible.

— Nous le reverrons, ma chérie...

— Oui, mon enfant, nous le reverrons, — ajouta le docteur Verdier, — et alors il te reconnaîtra, je te le promets. Il t'embrassera.

S'adressant à la jeune femme il reprit :

— Avant de nous séparer, madame, je vous demanderai la permission de vous adresser quelques questions...

— J'y répondrai, monsieur...

— Mais retournons dans mon cabinet... Richer, accompagnez-nous, je vous prie.

— A vos ordres, cher maître...

On se dirigea vers l'habitation particulière du directeur de la maison de santé.

— Vous seule, madame, — dit le docteur Verdier quand nos personnages furent entrés dans son cabinet, — vous seule pouvez me donner l'explication de certaines choses, de certaines paroles qui m'ont frappé pendant la triste scène à laquelle je vous ai fait assister et qu'il était nécessaire de provoquer.

L'épreuve tentée n'a pas réussi, mais elle m'a donné des indications précieuses et je crois savoir maintenant sur quel point doivent porter tous mes efforts pour arriver à la guérison.

— Vous continuez donc à la croire possible, malgré ce qui vient de se passer sous nos yeux ? demanda Raymonde.

— J'hésiterais peut-être à vous répondre affirmativement, si

j'étais le seul à le croire, mais j'ai ici des collaborateurs dont la science et l'expérience sont de premier ordre, et leur conviction est venue fortifier la mienne...

Or, il est indiscutable pour nous, — je vous l'affirme de nouveau, — que la mémoire endormie se réveillera un jour, et que la lumière se fera dans ce cerveau aujourd'hui plein de ténèbres...

Maintenant veuillez me répondre...

— Interrogez-moi, monsieur.

— D'où supposez-vous qu'ait pu venir à votre mari l'idée fixe d'ébaucher une croix d'honneur, en pétrissant de la mie de pain?...

— J'explique cela de la façon la plus naturelle.. Georges avait l'espoir, presque la certitude, d'être nommé officier après l'exposition de l'œuvre superbe et presque achevée, interrompue par son arrestation.

— Vous entendez, Richer..., dit le docteur au médecin de service.

— Parfaitement et j'en conclus que l'anémie du cerveau n'est pas complète..., il y a là, dans la folie, un souvenir de la vie réelle, et c'est un point qu'il faut noter...

Après un moment de silence, Verdier s'adressa de nouveau à M^{me} Gauthier :

— Pouvez-vous m'expliquer à quoi se rapportent ces paroles : *la veuve de la mer*... et ces allusions à une tempête... à un naufrage... à une femme en larmes agenouillée sur les galets... aux vagues furieuses apportant un cadavre?

— Ces paroles, ces allusions se rapportent à l'œuvre commencée dont je vous parlais.

— Quelle est cette œuvre?

— Un groupe auquel mon mari travaille depuis plus d'un an et qui, je n'en doute pas, aurait produit une impression profonde. Il devait être exposé sous ce titre : *la Veuve du pêcheur*.

— Que représente ce groupe?

— Un cadavre à demi couvert par les vagues, et une femme désespérée, à genoux, devant ce cadavre.

— Maître! — s'écria le docteur Richer, — vous voyez bien que je ne me trompe pas en vous disant que la mémoire du malade vivait encore et que cette manie, prise depuis quelques jours, de pétrir de la mie de pain, comme s'il pétrissait de la cire à modeler, devait attirer toute notre attention... C'est là ce qui nou-

guidera pour l'épreuve décisive, quand nous jugerons à propos de la tenter.

— Oui, vous aviez raison.

Puis, revenant à M^{me} Gauthier, le directeur de la maison de santé reprit :

— Ce groupe de la « Veuve du pêcheur » est inachevé, m'avez-vous dit ?

— Oui, monsieur...

— Très avancé, cependant ?

— Très avancé, oui.

Un mois de travail aurait suffi à mon pauvre mari pour le mettre au point.

— M. Gauthier avait-il un élève travaillant avec lui ?

— Non, monsieur, il n'avait que des praticiens pour dégrossir les marbres.

— Et vous n'avez pas eu l'idée de faire terminer le groupe en question par un statuaire ?

— Je m'en serais bien gardée, monsieur, ç'eût été à mes yeux une véritable profanation...

L'œuvre sera achevée par Georges, ou ne le sera jamais !

— Où se trouve ce groupe ?

— Dans l'atelier de mon mari où rien n'a été changé depuis le jour à jamais maudit de l'arrestation du meilleur, du plus innocent de tous les hommes !

— Avant de commencer à travailler le marbre, M. Gauthier a dû faire une maquette ?...

— Un dessin admirable et une maquette en terre glaise...

— Pourriez-vous me confier le dessin ?

— Je vous l'apporterai quand vous voudrez, monsieur...

— J'irai vous le demander à l'avenue Daumesnil, madame, et je vous prierai en même temps de me faire visiter l'atelier où travaillait votre mari...

— Je serai heureuse de vous y conduire, car je suis certaine que ce n'est pas une curiosité vaine qui vous guidera...

— Ayez confiance, madame, et comptez entièrement sur moi...

— Ma confiance en vous, monsieur, est illimitée.

— Vous avez l'espoir, n'est-ce pas, que la revision du procès de M. Gauthier aura lieu ?

— Plus que l'espoir, monsieur, car la revision est demandée par le procureur général lui-même.

— Est-on sur la trace du vrai ou des vrais coupables? demanda le docteur Verdier.

— Nous le croyons, monsieur, et vous devez comprendre toutes mes inquiétudes, toutes mes angoisses, et combien j'ai hâte de voir le père de ma fille revenir à la raison...

S'il n'était pas guéri, la proclamation de son innocence équivaldrait à la réhabilitation d'un mort.

Ce n'est pas cela que j'ambitionne.

Je voudrais que Georges, redevenu lui-même, puisse être interrogé à nouveau, qu'il assiste aux débats qui auront lieu, qu'il entende proclamer l'erreur effroyable de la justice, qu'il sache que l'honneur lui est rendu.

Ah! monsieur, guérissez-le donc! Faites qu'il soit en état de s'asseoir sur le banc des accusés et d'en sortir la tête haute, avec le droit de crier, sans crainte d'être démenti :

Vous voyez bien que j'étais innocent!

— Oh! monsieur, monsieur, — fit Albertine, joignant ses supplications à celles de sa mère, — vous l'avez promis... Guérissez mon cher papa... Guérissez-le, et je vous aimerai tant...

— Oui, ma mignonne, nous le guérirons, je te le promets encore...

La visite était terminée.

Raymonde et sa fille prirent congé du docteur Verdier, qui les reconduisit jusqu'à leur voiture.

Il était déjà tard.

M^{me} Gauthier se souvint qu'Albertine n'avait rien mangé avant de partir, et elle donna l'ordre à son cocher de la conduire au petit restaurant de Brévannes, où elle s'était arrêtée déjà avec Roussillon et Pascal, le jour de l'internement de Georges dans la maison de santé.

*
* *

Marguerite Vernon, fort ennuyée de la visite qu'elle se voyait obligée de faire à la Morgue pour y reconnaître le corps de sa servante Denise Brochot, d'autant plus ennuyée que c'était le jour où Daniel venait au chalet, et qu'elle allait se trouver sans bonne, s'habilla de très grand matin pour aller à Paris.

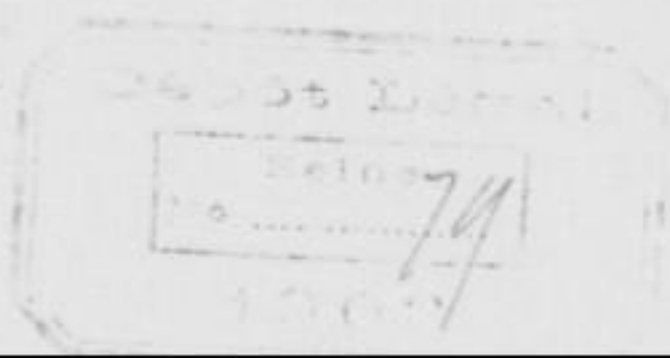


En chemin de fer, il avait lu dans un journal... (page 690).

Elle se rendit d'abord chez sa femme de ménage, lui annonça la fâcheuse nouvelle, lui demanda de faire l'intérim jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une domestique, et, sur sa réponse affirmative, lui remit les clefs du chalet.

A la Morgue, Marguerite resta peu de temps.

Après avoir signé le procès-verbal de reconnaissance et prié d'envoyer au chalet les parents de Denise à qui on avait télégra-



phié la catastrophe, elle acheta chez un marchand de comestibles les éléments d'un déjeuner froid à servir à Daniel, et regagna son logis où elle trouva la femme de ménage consciencieusement à l'œuvre.

Daniel Fontaine arriva à son heure habituelle.

En chemin de fer, il avait lu dans un journal, sous cette rubrique : *Collision de tramways*, le récit détaillé de l'accident de la rue Saint-Lazare, et grande fut sa surprise en constatant que la personne dont on annonçait la mort était la servante de Marguerite.

Il allait falloir se mettre en quête d'une bonne, et Daniel n'aimait pas les nouveaux visages.

Ceci, d'ailleurs, ne l'empêcha pas de déjeuner de grand appétit, grâce à la langouste et à la terrine de foies gras truffés rapportées par Marguerite.

Le soir, ils iraient dîner dans un restaurant de l'île Fanac.



CII

NOTES ET SOUVENIRS

Pascal n'avait point oublié qu'il devait déjeuner chez Roussillon, le lendemain de la soirée passée rue des Vignes, afin de le tenir au courant.

Roussillon, n'ayant aucun service à faire dans la journée, profitait de sa matinée du dimanche pour mettre ses notes en ordre et pour écrire, avec force détails, le récit des recherches faites par lui par M^{me} Gauthier et par le jeune chanteur.

En marge d'une note assez longue, il avait tracé à l'encre rouge ces mots : — *Mardi, Louis et Lucie Ballard (Pauline Leroux). — Brasserie de la rue des Vignes. — Tous mes hommes pour arrêter la bande des cambrioleurs.*

En dernier lieu venait le compte rendu de l'accident de la rue Saint-Lazare, de sa visite au chalet de Polangis et de ce qu'il y avait appris.

Dans la nuit, il avait rédigé le procès-verbal de cette visite, et l'un des agents venus à l'ordre dès le matin s'était chargé de remettre au chef de la Sûreté ce procès-verbal, accompagné d'une lettre particulière.

Roussillon terminait son travail de mise au net, lorsque la sonnette de son appartement retentit.

Il alla ouvrir.

C'était Pascal.

— Nous avons à causer pas mal, mon cher enfant! — dit-il au visiteur — j'ai du nouveau à vous apprendre.

— Moi aussi, — répondit Pascal.

— Entrons dans mon cabinet et laissons mon concierge mettre le couvert, car nous déjeunerons ici.

Je l'ai chargé de me faire apporter un menu très complet du restaurant prochain où l'on ne cuisine pas mal...

Nous dialoguerons tout en dégustant ce menu... »

Ils entrèrent dans le cabinet dont la double porte fut refermée, et Roussillon demanda au jeune homme :

— Avez-vous lu les journaux, ce matin ?

— Non, ma foi.

— Eh bien, lisez cela...

Et l'inspecteur présentait à Pascal *le Petit Journal*, en lui désignant du doigt un article encadré de coups de crayon rouge et intitulé : *Collision de tramways*.

Pascal prit connaissance de l'article.

— C'est effrayant, cela, — dit-il ensuite — mais je ne vois pas...

— Ce que cela peut avoir d'intéressant pour nous?... — acheva Roussillon.

— Oui, je l'avoue.

— Cette jeune femme tuée n'est autre que la servante de Marguerite Vernon...

— Du chalet de Polangis ?

— Oui, celle que je voulais interroger, afin de savoir quelle était la boiteuse entrée dans le chalet, aussitôt après le départ de Marguerite, et ressortie avec un paquet... cette boiteuse que vous avez filée...

— Voilà qui est bien étrange !

— Étrange, oui, mais positif. Je dois renoncer à mon interrogatoire, mais j'ai eu des renseignements.

— Par qui ?

— Par Marguerite Vernon elle-même...

— Vous êtes donc allé la voir ?

— Oui, sur l'ordre de mon chef...

— Que vous a-t-elle dit ?...

L'inspecteur raconta brièvement les résultats de son entretien avec la jeune femme.

— Et — fit Pascal — vous êtes certain que c'est pour acheter des robes que cette boiteuse venait au chalet ?

— Oui, j'ai par devers moi les échantillons des étoffes de ces robes... Je vous les montrerai, afin qu'au cas où, dans Paris, vous les voyiez étalées à la devanture d'une boutique de brocanteur, vous puissiez les reconnaître.

— Cela ne nous apprendrait pas quelle était la boiteuse...

— Peut-être...

— Il y a des fatalités étranges dans la vie ! — reprit Pascal. —

Cette mort arrivant juste au moment où le témoignage de la morte aurait pu nous servir...

— Mettez-vous l'esprit en repos... — répliqua Roussillon. — Mon flair de policier m'avertit que nous retrouverons la boiteuse, vraie ou fausse...

Le changement d'attitude de cette femme, en se voyant filée, me prouve jusqu'à l'évidence qu'elle avait peur, donc sa conscience n'est pas tranquille, donc la déliance qu'elle m'inspirait était motivée ; donc, un peu plus tôt, un peu plus tard, elle retombera sous ma coupe et nous éplucherons ses actes ! »

Pascal ne partageait que jusqu'à un certain point la confiance de Roussillon, mais il n'en laissa rien paraître. Après un silence, l'inspecteur reprit :

— A votre tour. Parlez-moi de votre visite à la rue des Vigues.

— Tout s'est bien passé — répliqua Pascal — je connais maintenant l'établissement comme si j'étais un de ses habitués.

— Avec sa double entrée et son cabinet particulier dans la salle basse ?

— Parfaitement.

— Vous avez chanté ?

— Oui, et avec beaucoup de succès.

— Avez-vous remarqué quelque chose ?

— Des types entrevus déjà rue de Poitiers.

— Ce qui me prouve que la bande va tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre des deux endroits.

— C'est certain. Je dois ajouter qu'en sortant de la brasserie, M^{me} Gauthier et moi nous avons été arrêtés...

Roussillon dressa l'oreille.

— Arrêtés ! — répéta-t-il.

— Oui.

— Par qui ?

— Par un agent de la sûreté.

— Ce n'est pas un homme de ma brigade.

— Je n'en sais rien.

— Le prétexte de l'arrestation ?

— Savoir si nous étions en règle avec la Préfecture et si nous avions en poche nos permissions de chanteurs ambulants.

— Tiens ! Tiens ! Tiens ! — fit Roussillon en fronçant les sourcils. — Et vous avez exhibé vos permissions ?

— Nous ne pouvions nous y refuser, car, en somme, l'agent était dans son droit.

— Donnez-moi des détails.

Pascal raconta ce qui s'était passé et comment l'homme, très raide au début, était devenu obséquieux après avoir lu l'autorisation de M^{me} Gauthier.

— Le signalement de cet homme ?

Le jeune chanteur fit en quelques mots un portrait d'une parfaite ressemblance.

— C'est Langrune ! — s'écria Roussillon en frappant du poing sur son bureau — il était en bourgeois ?

— Oui.

— Vous a-t-il montré sa carte ?

— Non. Mais impossible de douter de sa qualité d'agent, puisqu'il voulait nous conduire au poste.

— Oui ! cent fois oui ! c'était Langrune ! — répéta l'inspecteur avec véhémence — il n'avait pas le droit de vous demander vos permissions, car il ne fait nullement partie de la brigade chargée de la surveillance des caboulots où l'on chante, et des chanteurs ambulants !

— Alors, quel pouvait être son motif en agissant ainsi ?

— Il y a là quelque chose qui m'échappe, mais qui m'est suspect. Je verrai clair dans le jeu de cet homme, dont il faut se délier autant que de la peste, car c'est un personnage dangereux.

A coup sûr il travaille pour quelqu'un et il doit y avoir du Blanchard là-dessous. »

En ce moment on frappa à la porte du cabinet.

— Entrez ! — cria Roussillon.

La porte s'ouvrit à moitié et la concierge, passant sa tête par l'entrebâillement, dit :

— C'est le déjeuner, monsieur Roussillon.

Les deux hommes passèrent aussitôt dans la salle à manger.

Très excités par l'appétit, ils se mirent joyeusement à table.

L'inspecteur de la sûreté Roussillon, nous avons eu l'occasion de le faire remarquer déjà, traitait bien ses amis lorsqu'il les recevait rue Delambre, ce qui lui arrivait rarement.

Le déjeuner qu'il offrait au chanteur des rues, son protégé, était des plus simples, mais des mieux choisis :

Son menu se composait d'huitres, de hors-d'œuvres variés,

d'un poisson, d'un plat de légumes, d'un faisan rôti, de fromage et de fruits de saison.

Il se complétait de très bon vin de Bordeaux, soigneusement conservé en cave depuis quelques années ; d'un café exquis et de liqueurs de provenance sincère.

Tout en dégustant les marennes vertes de première marque et d'une extrême fraîcheur, l'inspecteur de la sûreté dit à son hôte :

— Maintenant, mon cher enfant, nous avons tout notre temps ; mangeons doucement, tout en continuant notre conversation. — Êtes-vous allé, mon petit Pascal, comme vous en aviez manifesté l'intention, faire une excursion du côté de Bois-le-Roi ?

— Le désir de faire ce voyage était trop violent chez moi pour que je ne songe pas à l'accomplir, répondit le chanteur des rues.

— Vous êtes allé au hameau de la Cave ?

— Un endroit ravissant.

— Vous êtes entré au Cabaret du *Martin-Pêcheur*.

— Oui.

— Et vous avez vu Alphonse Jarrier ?

— J'ai déjeuné avec lui.

— Ah ! ah ! — fit Roussillon devenant attentif. — Je dois en conclure alors que, pour vous être assis à sa table, c'est que vous avez jugé qu'il n'avait point démerité de votre affection et de votre estime.

— J'en avais le pressentiment.

— Le pressentiment n'est point une conviction.

— Je l'ai à cette heure.

— Alors, mon cher enfant, le résultat de votre visite ?...

— Négatif !

— Négatif ?

— En ce qui concerne les raisons qui ont forcé Jarrier à se réfugier en France. Il ne me les a point expliquées. Mais, elles doivent être terribles !... et ceux qui les ont fait naître sont des misérables.

— Que me dites-vous là ?

— Ce que j'ai bien compris, malgré les vagues explications qui m'ont été données. — Alphonse Jarrier et M^{lle} Aimée de Russel sont deux victimes, deux victimes sacrifiées à une haine implacable ; haine déchaînée par l'épouvante, par la crainte de voir révéler un crime accompli dont ils connaissent tout l'horrible. — Après avoir fait connaître à Jarrier le véritable but de mon voyage

à Bois-le-Roi, lui avoir dit, très ouvertement que la police française était chargée de découvrir sa retraite, qu'il était accusé de détournement de mineure et de vol ; après l'avoir engagé à me répondre avec une franchise égale à la mienne, j'ai trouvé un homme qui se révoltait contre cette double accusation avec une énergie violente et qui me semblait vraie !...

— Mon cher Pascal, n'avez-vous point été dupe d'une comédie imposée par la situation ? — observa Roussillon. — Un coupable nie toujours !

— J'ai retrouvé Jarrier tel qu'il était autrefois ; tel que je l'ai connu à Genthod : brutal, mais sincère. Ni lui, ni M^{lle} de Russe, ne songeaient à jouer un rôle hypocrite devant moi.

— Mais, ils ne vous ont point éclairé ?

— Non.

— Jarrier ne vous a rien dit ?

— Une seule chose : — celle que j'espérais ! Il veut se laver des odieux soupçons qui planent sur lui, au risque même de compromettre et de perdre des gens à qui sa maîtresse est attachée par des liens étroits de famille. Il repousse l'accusation d'enlèvement de mineure ; il se défend surtout de l'accusation de vol indignement portée contre lui ! Il ne veut pas que plus longtemps on le croie capable d'avoir commis de pareil crimes.

— Comment le prouvera-t-il ?

— En s'expliquant devant M. le chef de la sûreté, et en lui démontrant, d'une façon indéniable, la valeur de ses protestations, la vérité de son innocence.

— Vous aurait-il vraiment demandé à comparaître devant mon chef ?

— Oui. C'est au chef de la sûreté et en notre présence qu'il dévoilera le secret qui entoure son départ de Thonon.

— En notre présence ? — fit Roussillon intrigué par cette phrase.

Pascal reprit :

— J'ai dû vous mettre en jeu et prononcer votre nom. J'ai dit en quelle circonstance vous étiez devenu mon protecteur et quel aide je vous devais à cette heure pour essayer de réparer le crime que j'ai laissé commettre, hypnotisé par la peur. Sachant tout cela, Jarrier m'a supplié de lui obtenir, par votre intermédiaire, une entrevue avec le chef de la sûreté. Il veut que nous y assistions ensemble, afin de vous prouver que je ne vous ai point menti



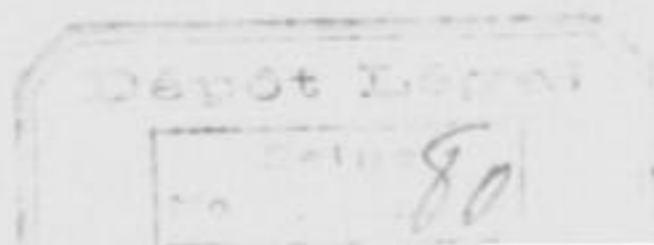
Les convives étonnés regardèrent l'amphitryon (page 700).

en vous assurant qu'il ne pouvait avoir forfait à l'honneur et, pour me prouver à moi que je l'avais bien jugé et qu'il est toujours resté digne de mon amitié.

— C'est la pensée formelle de ce garçon ? — demanda Roussillon.

— C'est sa pensée formelle.

— Eh bien, mon cher Pascal, l'entrevue qu'il désire, il l'aura.



— Le plus rapidement possible ?

— Cela dépendra de mon chef.

— En le pressant un peu.

— Dès demain je lui ferai connaître votre démarche auprès de Jarrier et le désir que celui-ci manifeste de s'expliquer en notre présence. C'est donc le chef qui fixera le jour et l'heure de l'entrevue demandée.

— Je vous en remercie par avance, monsieur Roussillon. Il me tarde de connaître la vérité.

— Mon impatience est aussi grande que la vôtre, mon cher enfant. Je pressens à présent comme vous un drame de famille épouvantable.

— La façon de s'exprimer d'Alphonse, malgré toutes ses réticences et, peut-être aussi à cause de ces réticences, me laisse croire que nous ne devons pas nous tromper dans nos conjectures.

— Jarrier vous a-t-il fait connaître sa demeure ?

— Oui.

— Il reste ?

— A. Paris, rue des Tourelles, numéro 5, dans le quartier Ménilmontant. C'est là qu'il m'a prié de lui faire parvenir la lettre d'audience que le chef de la sûreté voudra bien lui accorder.

— Il l'aura bientôt.

Les deux hommes continuèrent leur déjeuner, tout en s'occupant des affaires qui les intéressaient au plus haut point.



CIII

LE DINER D'ADIEUX

Le soir de ce dimanche où nous avons accompagné M^{me} Gauthier à la maison de santé de Brévannes, où nous avons fait assister nos lecteurs au déjeuner et à la conversation de l'inspecteur Roussillon et de Pascal le chanteur des rues, rue Delambre, une dizaine de jeunes gens se trouvaient réunis dans un des salons particuliers d'un grand restaurant de la place de la Madeleine.

Il était près de minuit.

Ces jeunes gens étaient les invités du vicomte Paul de Villiers, que nos lecteurs connaissent déjà, pour l'avoir vu à deux reprises au parc Monceau, en même temps que Germaine de Brueil, la fille naturelle de Jeanne de Brueil, la cousine d'Albert et de Daniel Fontaine.

Au nombre de ces convives, tous viveurs de première marque, tous snobs du plus beau calibre, nous devons signaler la présence du jeune avocat Adrien Morisset, fils du procureur général Jules Morisset.

Adrien Morisset était le plus sage de tous, et cela pour deux raisons.

La première, c'est qu'il n'avait point assez de fortune personnelle pour imiter les coûteuses folies de ses camarades.

La seconde, c'est qu'il rêvait autre chose que cette vie abrutissante des *fétards* à outrance.

Il n'en allait pas de même de Paul de Villiers, dont *tout Paris qui s'amuse* citait les extravagances. Ayant déjà vaporisé trois fortunes à vingt-huit ans, usé, blasé avant l'âge, ne connaissant d'autres lois que celles de ses fantaisies et de ses caprices, et dans son existence de coureur de boudoirs n'ayant jamais rien éprouvé qui ressemblât de près ou de loin à de l'amour.

Ceux qui le connaissaient disaient volontiers de lui :

— Il va trop vite... — il n'ira pas longtemps...

Mais ils ne se doutaient pas que le moment prévu par eux était arrivé.

Paul de Villiers paraissait d'une gaieté exubérante, gaieté qu'un observateur aurait trouvée peut-être un peu factice, mais il n'y avait là aucun observateur.

Depuis huit heures du soir on fêtait les mets exquis d'un menu savant, arrosés par des vins des plus grands crus et des meilleures années.

Les têtes étaient échauffées, mais aucun de ces solides buveurs n'avait perdu la raison.

Tout à coup Paul regarda sa montre.

— Minuit !! — dit-il d'une voix assez haute pour dominer le bruit des conversations particulières.

Mes amis, voici l'heure d'aller se coucher... »

Les convives, étonnés, regardèrent l'amphitryon.

— Se coucher ! à minuit ! — s'écria l'un d'eux. — Comme les poules, alors !

— On ne va donc pas au cercle tailler un petit bac de santé ? — fit un autre.

— Allez tailler un bac, si cela vous plaît, mes très bons... — répliqua Paul — mais je ne serai pas des vôtres...

— Un rendez-vous ? — demanda une voix indiscrète.

— Oui — dit le jeune homme en riant — un rendez-vous...

— Est-ce que nous la connaissons ?...

— Est-ce une femme qu'on puisse nommer ?

Ces questions et bien d'autres du même genre se croisèrent.

Paul reprit :

— Un rendez-vous avec le *rapide* qui va me conduire à Nice.

— A Nice !! Tu nous lâches !!

— Parfaitement, et je vais vous expliquer pourquoi.

Le dîner que je vous ai donné ce soir est un dîner d'adieux... à moins que la chance ne me favorise et me permette de revenir faire la fête avec vous...

Dans le cas contraire, une balle dans la tête sera le dénouement de ma vie...»

Un murmure de protestations s'éleva.

— Ne m'interrompez pas, je vous prie — poursuivit M. de Villiers. Je serai bref...

Le mot de l'énigme, le voici :

Je suis ruiné, mais ruiné dans les grands prix... *Ratiboisé*, comme on dit dans les claquedents...

Des quatre millions que je possédais et qui auraient pu me constituer une agréable aisance, si j'avais eu la plus faible dose de sens commun, il me reste cinquante mille francs...

Ces cinquante mille francs, je les emporte...

Ils sont ma suprême ressource. S'ils ne me refont pas une fortune, le dernier mot sera au revolver...

— Mais c'est de la folie !!

— Je prétends, moi, que c'est de la sagesse...

Vivre sans fortune, est-ce vivre ?

J'ai trop connu les joies du luxe pour y renoncer et, me reconnaissant incapable de gagner la forte somme par un travail quelconque, je préfère mille fois la mort à la misère !

— Alors, c'est au jeu que tu vas demander le salut ?

— Oui. Nice et Monaco, voilà le terrain que je vais tâcher d'exploiter.

Baccara, lansquenot, petits chevaux, roulette, trente et quarante, je vais essayer de tout...

Je veux rattraper une fortune et j'apporte ma vie comme dernier enjeu

— Tu en auras pour deux jours avec tes cinquante mille francs !

— C'est possible, mais j'aurai lutté deux jours, et lutter c'est vivre !...

— Tu ne réfléchis pas... — dit un jeune homme qui se nommait le comte de Ramey.

— Mes réflexions sont faites...

— Non !

— Prétends-tu le savoir mieux que moi ?

— Oui, et je vais te le prouver...

Nous sommes logés à très peu de chose près à la même enseigne, mon cher Paul...

Tu es complètement ruiné et moi je le serai bientôt...

Nos fortunes étaient égales et nous avons suivi la même route...

Tu as marché un peu plus vite que moi, voilà tout.

Jusque-là, entre nous, la ressemblance est complète, voici où elle cesse...

Tu t'es dit : *Au bout du fossé la culbute !* et tu agis en conséquence.

Au lieu de la culbute finale, moi, j'entrevois au bout du fossé un horizon nouveau...

Je n'irai pas follement, comme toi, essayer de rattraper mes millions à la roulette avec le projet ridicule de me faire sauter le caisson si la roulette est réfractaire...

Ah ! non, par exemple, ce serait d'une candeur un peu trop corsée !

Un beau mariage réparera tout et remettra les choses au point...

Moi, le comte de Ramey, quand il ne me restera plus, comme à toi, que cinquante mille francs en poche, je me marierai...

Voilà le résultat de mes réflexions...

Qu'en dis-tu ? »

Paul de Villiers ne répondit pas.

M. de Ramey poursuivit :

— Nous sommes en république, mon très bon, forme de gouvernement qui, soi-disant, représente le triomphe de la démocratie, et qui sur son programme inscrit le mot ÉGALITÉ !

Eh ! bien, est-ce à cause de cela ? jamais la noblesse pauvre n'a eu plus beau champ d'or à exploiter.

Elles sont innombrables, les filles du haut commerce et de la grande industrie, qui rêvent un titre authentique et le droit de faire peindre un écusson et une couronne sur les panneaux de leur voiture, écusson et couronne gravés sur leur argenterie et sur leurs cartes de visite, et brodés dans l'angle de leurs mouchoirs de poche.

J'estime quatre millions les neuf perles de ma couronne, et ces quatre millions, je les trouverai, fussent-ils représenter la dot de la fille d'un marchand de peaux de lapins.

Si mon titre vaut quatre millions, le tien vaut tout autant.

Renonce donc à ta fantaisie lugubre de roulette et de revolver, cherche une dot, et souviens-toi que je ne sais quel empereur vicieux jeu a dit avec beaucoup de bon sens :

« L'argent n'a pas d'odeur ! »

— Je ne ferai jamais cela, — répondit Paul

— Ah ! bah !... des scrupules !

— Vendre son nom !...

— C'est une marchandise comme une autre...

— Épouser une fille qu'on n'aime pas... qu'on ne peut pas aimer !

— On ne l'épouse pas pour l'aimer, mais pour faire la fête avec son argent.

Paul de Villiers eut un haut-le-cœur :

— Eh ! bien, non ! fit-il, je ne vaux pas cher, mais ça me dégoûte.

Je préfère mille fois la roulette et le revolver...

— Dieu ! que tu es énervant avec tes idées lugubres !

Remise donc ton revolver.

Je te propose une autre solution...

— Laquelle ?

— Place tes cinquante mille francs au lieu de les jouer. Ça te rapportera quinze cents francs. Sollicite un petit emploi et cherche un amour... Ça n'est pas difficile à rencontrer.

Une fois pincé, tu ne penseras plus au revolver...

Entre la mort et l'amour, n'hésite pas, choisis l'amour !...



CIV

L'AMOUR

— L'amour !... — répéta Paul de Villiers pensif.

— Eh ! oui, pardieu ! — reprit le comte de Ramey. — Deviens épris de la première venue, d'une jolie fille de concierge, faites-vous un nid dans un petit logement, d'un petit prix, et ce sera un petit paradis ! Tu verras ça !

La jolie fille piquera des bottines, et tu tireras le cordon pour ton beau-père de la main gauche, qui ressemblera les chaussures de ses locataires.

Le soir tu feras une intéressante partie de loto ou de manille, à deux sous, et sur le coup de minuit tu monteras éteindre le gaz dans l'escalier, pour en éviter la peine à la maman de ton objet. »

Un fou rire gagna les convives de Paul.

De Ramey conclut :

— Soyons sérieux...

Laissons les roses aux rosiers, et les filles de portiers dans la loge paternelle, se préparant aux examens du Conservatoire...

Tu es assez joli garçon pour inspirer une passion à une fille de millionnaire qui te rendra la fortune perdue !...

Elles ne manquent pas, les belles filles riches que tu pourrais aimer, et alors ce n'est plus ton nom que tu vends. c'est ton cœur que tu échanges contre un autre cœur... Suis-je dans le vrai ? »

Un silence se fit.

Paul de Villiers trempa ses lèvres dans sa coupe de vin de Champagne, puis, passant sa main sur son front comme pour éloigner une pensée qui l'obsédait, il répliqua :

— Crois-tu donc que je n'ai pas réfléchi bien des fois à tout cela, à mesure que ma situation devenait désespérée ?

Je me disais : Si je trouvais une jeune fille dans une situation convenable et possédant une fortune suffisante, et si je l'aimais véritablement d'amour, je chercherais à lui plaire, je me ferais agréer de ses parents, nous nous marierions, et, rompant avec le



Jules Morisset reconduisit Paul de Villiers jusque chez lui (page 707).

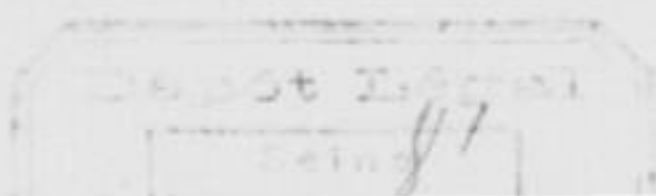
passé, je vivrais heureux et tranquille en famille, adorant celle à qui j'aurais donné mon nom... »

Paul s'interrompit.

— Eh bien ! — fit M. de Ramey, — voilà justement ce que je te conseillais, l'amour...

— J'ai cru l'avoir trouvé.

— Était-ce une illusion ?



— Attendez !

Donc j'étais au moment de m'éprendre du plus gracieux visage que j'aie jamais revu... Figurez-vous une figure à la fois candide et piquante, la figure d'un ange féminin qui serait une Parisienne.

— Joli début d'idylle... — dit le comte en souriant.

— Joli début, mais fâcheux dénouement...

Du reste, voici l'anecdote.

Je traversais le parc Monceau avec l'ami Morisset, ici présent.

Sur un banc, assise à côté d'une femme relativement jeune encore, qui devait être sa mère, je vis une adorable enfant, celle que je viens de vous décrire... l'ange féminin qui serait une Parisienne...

Pour la première fois de ma vie, j'éprouvai quelque chose d'à peu près pareil à une secousse électrique, et mon cœur battit plus vite...

— Le coup de foudre !! — s'écria de Ramey — Bravo !

— Eh ! bien, oui, le coup de foudre, que j'avais blagué si souvent et que je recevais à mon tour.

Il avait suffi d'un seul regard de deux yeux bleus pour faire naître en moi l'amour...

L'enfant blonde à qui ces yeux charmeurs appartenaient^t avait laissé tomber le livre qu'elle lisait... Je le ramassai et le lui rendis. Mes doigts effleurèrent les siens...

Ce contact si court fit passer dans mes veines un frisson délicieux jusqu'alors inconnu de moi...

Nous passâmes...

J'avais l'esprit préoccupé par cette douce vision...

Je voulus la revoir...

Nous revînmes sur nos pas.

Je me sentais attiré vers elle par un irrésistible aimant, contre lequel, d'ailleurs, je n'essayais pas de me défendre.

Je me disais :

Voilà la branche de salut ! et je regrettais ma fortune dissipée, car j'aurais voulu pouvoir mettre des millions aux pieds de cette enfant en même temps que mon cœur...

La mère et la fille s'étaient levées...

Elles marchaient.

Alors, oh ! alors, il me sembla que mon cerveau éclatait, que mon cœur se fendait dans ma poitrine...

C'était bien un coup de foudre encore, mais combien différent du premier !

La vierge blonde, l'ange aux yeux bleus, boitait des deux hanches à la fois...

Le divin chef-d'œuvre était difforme !

Et je l'avais aimée...

La branche de salut se brisait dans ma main !

— Pourquoi ? — demanda cyniquement le comte. — Puisque tu l'avais aimée, il fallait te renseigner, et, si la boiteuse était riche, l'épouser en stipulant un fort supplément de dot pour la difformité ..

— Ah ! tu me révoltes ! — fit Paul de Villiers avec un geste de dégoût. — La pauvre enfant... je la plains...

— Tu la plains !

Ta pitié est une forme de l'amour... Tu l'aimes encore...

— Peut-être...

— Et, d'ailleurs pourquoi ne l'aimerais-tu pas ? Tu n'es pas plus grand seigneur que le grand roi, et la femme que Louis XIV a le plus aimée est la boiteuse La Vallière.

Épouse ta La Vallière... si elle est millionnaire. »

Paul fronça le sourcil.

— Ma fortune refaite par le jeu ou le canon d'un revolver ! — dit-il d'une voix sourde.

Puis, prenant une bouteille de vin de Champagne frappé, il remplit son verre, et, l'élevant :

— Mes amis, le coup de l'étrier...

Les coupes se choquèrent, et les toasts s'entrecroisèrent :

— Je bois à ta veine ! !

— A tes amours !...

— A ton heureux voyage !

— A ton prompt retour !...

— A ta boiteuse !

Et cætera ! Et cætera !

Le bouquet du feu d'artifice.

L'heure de se séparer était venue.

De chaleureuses poignées de main furent échangées, puis on se sépara.

Jules Morisset reconduisit Paul de Villiers jusque chez lui.

— Tu m'écriras... — dit-il en lui serrant une dernière fois la main.

— Oui.

— Quand ?

— Le jour où, grâce au trente et quarante et à la roulette, je me serai refait, ou cinq minutes avant de me brûler la cervelle. Ce sera ma lettre de faire-part t'invitant à mes obsèques.

— J'aimerais mieux une lettre m'invitant à ton mariage.

De Villiers haussa les épaules.

— Vas-tu dire des bêtises, toi aussi ? — s'écria-t-il.

— Sait-on jamais ce que l'avenir réserve ! je ne te vois pas suicidé, je te vois marié... et, là-dessus, au revoir et bonne chance...

— Merci.

Les deux jeunes gens se quittèrent.

Le matin de ce même jour, à neuf heures vingt-cinq minutes, Paul de Villiers montait dans le rapide à destination de Nice.



CV

MASTER WILL-POWELL. °

Le lundi matin l'inspecteur Roussillon se présentait au cabinet du chef de la Sûreté dans lequel il pénétrait aussitôt.

Il eût fallu que le chef fût occupé très sérieusement pour ne pas recevoir son subordonné qui était aussi son protégé, dès qu'il se faisait annoncer.

— Vous avez du nouveau, mon ami ? — lui demanda-t-il en lui serrant la main.

— Oui, chef.

— Pour l'expédition de la rue des Vignes ?

— Non. Il n'y a rien de changé de ce côté. C'est toujours pour demain.

— Demain matin nous nous entendrons à ce sujet. J'ai pris des notes afin de pouvoir, dès la première heure commander les services. M^{me} Gauthier et Pascal seront prêts ?

— Ils seront prêts.

— De quelle autre affaire avez-vous à me parler alors ?

— Il s'agit d'Alphonse Jarrier.

— Le pêcheur de la Belotte ?

— Oui

— Ah ! ah ! Pascal l'aurait-il déjà vu ?

— Oui, chef, et voici ce qui s'est passé entre eux,

Alors, Roussillon raconta, par le menu, l'entretien que le chanteur des rues avait eu avec son ami, le désir violent que celui-ci avait manifesté de faire cesser toute suspicion sur des actes, que preuves en main il démontrerait légitimes, et qu'il avait hâte de s'en ouvrir au chef de la Sûreté ; qu'il voulait qu'il connût, au risque de perdre certaines gens, les circonstances dramatiques qui l'avaient forcé de fuir Thonon en compagnie de M^{lle} de Russel.

L'inspecteur de la Sûreté ajouta :

— Après le récit sincère de Pascal, je crois, chef, que vous ne

vous étiez pas trompé en pensant qu'il y avait au fond de cette affaire, un côté ténébreux... un crime sournoisement conçu... qu'il est bon de connaître à la Sûreté.

— Nous aurons le mot de l'énigme, mon cher Roussillon, et j'avoue que je serai très heureux, après avoir été très impatient, de le connaître. On nous cache trop de choses...

— Vous convoquerez Jarrier, comme il le demande ?

— Oui, certainement, et vous et Pascal, vous pourrez assister à notre entretien.

— Pascal pourra lui porter sa lettre de convocation.

— Oui, mais nos journées et nos soirées sont trop prises en ce moment pour que cette entrevue puisse avoir lieu aussi promptement que je le désire. Notre travail de demain mardi est excessivement chargé ; mercredi nous aurons encore beaucoup de besogne, sans compter les aléas.

— Jeudi, alors, chef ? — observa Roussillon.

Le chef de la Sûreté réfléchit pendant quelques instants.

— Jeudi, c'est cela ! — fit-il — ici, à deux heures. C'est le moment où nous pourrons librement écouter Alphonse Jarrier. Je vais vous donner un mot que Pascal lui remettra en temps utile. Vous avez l'adresse de ce garçon ?

— 5, rue des Tourelles, dans le quartier Ménilmontant, — répondit l'inspecteur.

— Bien.

Le chef prit sur son bureau une feuille de papier à lettre portant comme entête l'indication du service auquel il était attaché et sur la feuille blanche, il traça ces quelques lignes :

« Monsieur,

« L'entrevue que vous désirez vous est accordée, présentez-vous jeudi prochain à deux heures de relevée à mon cabinet.
« Vous vous y trouverez en présence des personnes que vous avez désignées. »

Et il signa.

La lettre fut glissée dans une enveloppe sur laquelle il mit cette suscription :

« MONSIEUR ALPHONSE JARRIER

« 5, rue des Tourelles »

« Paris. »

— Voici, mon brave Roussillon, — fit-il alors en tendant le pli

cacheté à l'inspecteur. — Que votre protégé Pascal fasse parvenir ce mot à l'intéressé.

Roussillon prit la lettre qu'il serra dans son portefeuille.

Le chef de la Sûreté ajouta :

— A demain matin. Nous nous entendrons pour le service du soir.

Roussillon quitta le bureau de son chef.

Ne devant pas voir le chanteur des rues de la journée, il pensa qu'il serait assez tôt de lui remettre le lendemain la convocation qu'il devait faire parvenir à Alphonse Jarrier.

Il s'occupa alors, avant d'aller déjeuner, de donner des ordres, pour la journée, aux hommes de sa brigade.

*
* *

On était au lendemain.

A la préfecture de police, un va-et-vient tout à fait extraordinaire avait lieu.

Le chef et le sous-chef de la Sûreté se trouvaient réunis dans le cabinet du premier, avec l'inspecteur Roussillon.

Les brigadiers attendaient des ordres dans le bureau qui leur était réservé.

Des agents se tenaient à leur disposition.

On expédiait de tous côtés, par missives fermées, des instructions secrètes.

On causait à voix basse. — On faisait force commentaires au sujet du *coup* qui semblait se préparer.

Un seul homme de la brigade Chocquet assistait à toutes ces allées et venues mystérieuses.

C'était Langrune.

Il venait s'informer si la permission de quarante-huit heures, sollicitée par lui, avait été accordée.

Le secrétaire auquel il s'adressa lui répondit affirmativement.

On aurait été heureux, à la préfecture, de lui voir demander un congé illimité.

Une fois sa permission en poche, Langrune flâna dans les bureaux.

Le va-et-vient auquel il assistait ne lui semblait pas naturel.

— Est-ce qu'il y a une affaire ? — demanda-t-il à un de ses collègues faisant partie de la brigade Roussillon.

— Ça m'en a tout l'air... — répondit l'agent.

— Pour cette nuit ?

— C'est probable...

— Qui est-ce qui mène ça ?

— Notre brigadier...

— Roussillon ?...

— Oui.

— Ah ! il a le nez creux, celui-là ! Sait-on à peu près de quoi il retourne !

— On ne sait rien du tout, si ce n'est que nous sommes consignés ici jusqu'au départ des brigades..

— Ça doit être pour une rafle.

— C'est aussi mon idée...

— L'heure du départ ?

— On nous a dit huit heures, mais ça peut changer.

Avec Roussillon, on ne sait jamais. Il faut s'attendre à tout...

Langrune ne questionna pas davantage.

Il quitta la *Tour Pointue*, en murmurant :

— Cette nuit, une rafle... En voilà pour au moins jusqu'à trois heures du matin...

Mon homme ne rentrera rue Delambre que vers quatre heures... Cela fera joliment mon affaire... »

Ce même jour, dans la matinée, un quidam d'allures communes entra dans la brasserie de la rue des Vignes.

Ce personnage, rouge de cheveux et de favoris, portait un costume qui dénotait à la fois une origine d'outre-Manche et un homme d'écurie, linge très blanc, cravate blanche, pour coiffure un petit chapeau de feutre rond, dont les bords minuscules faisaient paraître sa tête plus grosse qu'elle ne l'était en réalité, veston à carreaux écossais et pantalon de couleur noisette, serré aux genoux.

Il descendit à la salle basse, où se trouvaient quelques clients en train de déjeuner paisiblement, car la clientèle du matin, comme au restaurant de la rue de Poitiers, n'était pas tout à fait la même que celle du soir.

Un garçon vint à lui et demanda :

— Monsieur déjeune ?

— *Aoh ! yes !* — répondit le nouveau venu — donnez la carte à moâ.

Malgré l'accent anglais et les tournures de phrases britanniques, notre homme parlait facilement le français.



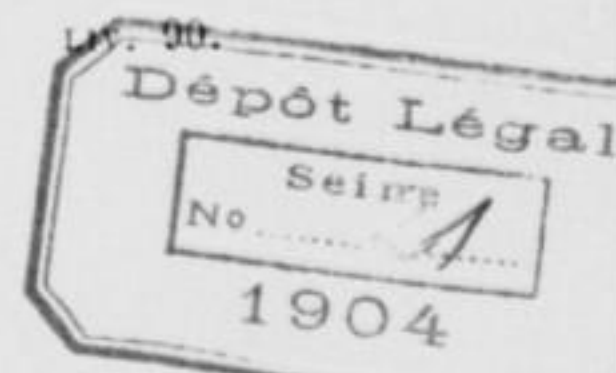
... Et la femme à barbe lui remit deux trousseaux de fausses clefs (page 720).

Il s'installa à une table placée près du cabinet particulier dont nous avons signalé l'existence.

Le garçon lui remit une carte, sur laquelle il jeta un coup d'œil rapide, et il commanda :

— Sardine et beurre, omelette aux rognons, rostbeaf aux pommes, tranche de jambon d'York, fromage de Stilton, bouteille de scott-ale, café, whisky et des cigares.

LIV. 90. — CHANTEUSE DES RUES.



— Sapristoche ! — se dit le garçon — il ne se refuse rien, l'englishman !

Le pseudo-Anglais ajouta :

— Ensuite, vous venir causer à moâ.

— Bien, Milord.

En attendant qu'on le servît, notre personnage tira de sa poche un numéro du *Times* et y jeta les yeux.

Un observateur eût remarqué sans la moindre peine que ce journal l'occupait peu, et qu'en dessous il regardait les gens qui déjeunaient, semblant étudier leurs physionomies.

On le servit.

Il fit honneur à tous les plats, demanda une seconde bouteille de scott-ale après le rostbeaf aux pommes, et dit au garçon :

— Apportez à moâ tout ce qu'il fallait pour écrire...

— A l'instant, milord...

Le garçon s'empressa de placer sur la table du papier, une plume et un encrier.

Il allait se retirer, mais l'Anglais, vrai ou faux, lui dit :

— Restez et attendez, *if you please*.

Le garçon obéit.

Sur le papier qui venait de lui être apporté, le personnage énigmatique écrivit ce menu :

Huitres de Marennes
Potage bisque
Sole dieppoise
Cèpes à la bordelaise
Civet de lièvre
Dindonneau rôti
Purée de céleri
Salade russe
Fromages — Fruits — Dessert
Café — Liqueurs

Cette nomenclature tracée, notre homme tendit le papier au garçon en lui disant :

— Moa avoir invité cinq amis... Dîner, ce soir, sept heures et demie.

— Bien, milord, — répondit le garçon en jetant les yeux avec une respectueuse admiration sur ce menu qu'en son for intérieur il qualifiait d'*épatant*. — Quels vins faudra-t-il servir à milord et à ses invités ? — ajouta-t-il.

- Les meilleurs de la cave à vous.
- Bourgogne ou Bordeaux ?
- L'un et l'autre.
- Avec les huîtres ?
- Haut Sauternes.
- Quel champagne ?
- La plus grande marque.
- Bien, Milord. Milord sera content.
- Présentement je volais faire à vous une observation.
- Laquelle, milord ?
- Le dîner de moa sera servi dans le cabinet particulier.
- Ah ! diable ! — fit le garçon en se grattant l'oreille — c'est que je crois bien qu'il est retenu pour ce soir, le cabinet...

— Alors, rendez à moa le menu... — j'irai dîner ailleurs avec les amis de moa...

Le garçon sursauta.

— Refuser une pareille aubaine parce que le cabinet n'est pas libre, ce serait trop bête ! — pensait-il. — Eh bien ! et mon pour-boire, donc !

Puis tout haut :

— Attendez, milord... — Je vais m'informer au comptoir si le cabinet est vraiment retenu, car enfin je peux me tromper.

Et il s'élança vers le comptoir, où trônait la femme du patron.

— Le cabinet est-il retenu pour ce soir ? — demanda-t-il.

— Oui.

— Alors, voilà un dîner qui va nous passer devant le nez !

Regardez ce menu, patronne, pour six personnes... Croyez-vous que ça aurait fait une riche addition... avec les vins... rien que des grands vins... Et ce que ces gens-là doivent sécher les fioles !

C'est un joli bénéfice passé au bleu, puisque l'Englishman, s'il n'a pas le cabinet, s'en ira boulotter ailleurs avec ses amis. »

La patronne avait lu le menu.

Jamais, au grand jamais, pareil repas n'avait été consommé dans son établissement.

Elle fronça les sourcils.

— Oui — murmura-t-elle — c'est vexant !! Comment faire ?

— Qui a retenu le cabinet ?

— Un cocher de Passy.

— A-t-il commandé son dîner ?

— Non... il commandera sur la carte du jour.

— Pas brillante la carte du jour. *Choucroute garnie... Lapin sauté... Gigot rôti... Haricots bretonne...*

Eh ! bien patronne, quand ce cocher viendra, vous lui direz que le cabinet était retenu d'avance sans que vous le sachiez... que j'avais oublié de vous prévenir... vous mettrez tout sur mon compte...

— Le cocher ne sera pas content.

— Ce que je m'en bats les orbites !

— Eh ! bien, dites à l'Anglais qu'il peut compter sur le cabinet et portez le menu à mon mari, en le prévenant que c'est pour six personnes.

Il faudra aller tout de suite aux halles. »

Tout joyeux — car l'espérance d'un pourboire digne du menu papillotait devant ses yeux, — le garçon revint à l'Anglais.

— Vous pouvez compter sur le cabinet, milord, — lui dit-il.

— Très bien ! Donnez à moi le café, le whisky, les cigares et le additionne... »

Un quart d'heure plus tard l'Anglais, après avoir soldé sa note et laissé magnifiquement la monnaie pour le garçon, se dirigea vers le comptoir, un billet de banque à la main.

— Madame — dit-il — je viens de retenir le cabinet particulier...

— Vous l'aurez, milord...

— Pour sept heures et demie...

— Parfaitement, si quelqu'un de vos invités arrive avant vous, qui demandera-t-on ?

— Master Will Powell, premier piqueur de Sa Seigneurie le duc de Doncaster...

Voci cent francs d'arrhes sur le dîner...

— Mais, milord, ce n'est pas l'habitude de la maison de recevoir des arrhes...

Will Powell laissa tomber le billet sur le comptoir en répliquant :

— C'était l'habitude de moi... à ce soir, madame.

Et, d'un pas raide, il se dirigea vers la porte de sortie conduisant à la crémérie de la rue des Marronniers.

— C'est un particulier qui connaît la maison... — se dit le

garçon. — Il a dû y venir plus d'une fois... Comment se fait-il que je ne l'aie jamais remarqué ?

Laissons l'Anglais traverser la crémèrie, s'engager dans la rue des Marronniers et se diriger vers les Champs-Élysées, et rejoignons un autre de nos personnages.



CVI

LA FEMME A BARBE

Nous savons que Langrune, en quittant la préfecture après avoir appris que Roussillon ne pourrait guère rentrer chez lui, rue Delambre, avant quatre heures du matin, avait murmuré :

— C'est ça qui fait merveilleusement mon affaire...

Et voici pour quelle raison cela faisait l'affaire de Langrune.

L'agent prévaricateur avait dans l'esprit une idée bien arrêtée, celle-ci : consulter les notes relatives à l'affaire Gauthier que Roussillon — selon son invariable habitude — devait entasser chez lui, et savoir ainsi où en étaient ses recherches, et de quel côté elles se dirigeaient.

Langrune, que nous avons vu devenir, moyennant finance, l'*homme à tout faire* du juge d'instruction Blanchard, nourrissait une haine corse contre Roussillon qu'il accusait d'avoir entravé son avancement, et le désir de lui jouer un mauvais tour, plus encore que l'appât de la récompense pécuniaire, le poussait en avant.

Il était d'ailleurs à la Sûreté personnage plus que suspect.

On le soupçonnait d'avoir trempé dans plusieurs affaires louches et, bien que l'absence de preuves matérielles ne permit pas de prononcer son renvoi immédiat, on le tenait à l'œil.

Langrune entretenait en secret des relations suivies avec nombre de gens, gibiers de cour d'assises ou de police correctionnelle, dont il se rendait complice par cela même qu'il ne les dénonçait pas et qu'il recevait d'eux des primes pour payer son silence.

Son porte-monnaie s'arrondissait.

A son point de vue c'était l'essentiel.

En quittant la préfecture de police, il gagna le quai de l'Hôtel-de-Ville, remonta jusqu'à l'escale des bateaux à vapeur et prit un billet pour Charenton.

A Charenton, il se rendit, rue de Paris, chez une marchande de bric-à-brac vendant ferrailles, vieux meubles, vieux habits, enfin tout ce qui constitue la *brocante*.

C'était une vigoureuse commère d'une cinquantaine d'années, épaisse, rougeaude, et dont une forte moustache ornait la lèvre supérieure.

Dans le quartier on la surnommait la *Femme à barbe*.

A son métier avoué, la femme à barbe en joignait un autre, qui ne l'était pas, mais qui rapportait davantage.

Elle pratiquait le recel avec d'autant plus de succès que la bienveillance de Langrune s'étendait sur elle.

Une de ses spécialités était de fournir aux cambrioleurs leurs instruments de travail.

On voit que les cordes *honnêtes* ne manquaient point à son arc.

En voyant entrer l'agent dans sa boutique où elle était seule, elle s'écria :

— Eh ! c'est monsieur Langrune ! Soyez le bienvenu, monsieur Langrune, vous offrirai-je un petit verre de mon cassis ?...

Vous savez qu'il est bon !...

— Je l'accepterai volontiers... — répondit le drôle, — puis désignant de la main la porte ouverte d'une petite pièce donnant dans la boutique et servant de chambre à coucher et de salle à manger, il ajouta :

— Nous avons à causer... Entrons là...

— Venez...

Une fois dans la petite pièce, la brocanteuse, après avoir mis sur la table une bouteille et deux verres, demanda :

— De quoi qu'il retourne ?

Langrune répondit cyniquement :

— J'ai plusieurs portes à ouvrir et je n'en ai pas les clefs...

— Vous ne me menez pas en bateau ? — fit la femme à barbe déliante. — Il n'y a pas sous votre demande quelque canaillerie de la Sûreté ?

— La Sûreté n'a rien à voir ici... Je viens pour mon compte personnel et je paye largement.

— Alors ça va bien... Vous avez parlé de portes à ouvrir ?

— Oui.

— Quelles portes ?

— Portes de logement. Portes de meubles...

— Serrures de sûreté ?

— Je n'en sais rien, mais il faut tout prévoir...

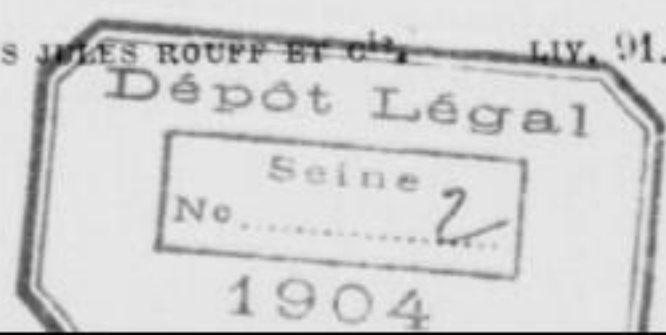
Supposons qu'elles le soient...

— Le grand jeu, alors ?...

CHANTEUSE DES RUES



... Et se fit conduire à l'église Saint-Ambroise, où elle pria longuement (page 723).



— Oui.

— Achat ou location ?

— Location.

— Pour combien de temps ?

— Vingt-quatre heures.

— Pour vous ce sera cinquante francs. Ça va-t-il ?

— Ça va.

— Eclairez.

— Aboulez la camelote...

Le marché était conclu.

Langrune déposa sur la table un billet bleu de cinquante francs, et la femme à barbe lui remit deux trousseaux de fausses clefs les plus perfectionnées et les plus pratiques, d'après les modèles les plus nouveaux.

Muni de ces *instruments de travail* soigneusement empaquetés et dissimulés sous une toile verte, l'agent de la sûreté reprit le chemin de Paris.

*
* *

L'approche du moment où l'on espérait mettre la main sur ceux qu'on croyait les complices de l'assassinat d'Albert Fontaine, et peut-être même les assassins, enfiévrerait M^{me} Gauthier.

Cette soirée tant attendue du mardi arrivait enfin, mais au lieu de la confirmation des espérances n'apporterait-elle pas une déception ?

Cet homme qu'au restaurant de la rue de Poitiers on avait nommé le *Grand Louis*, était-il bien l'ancien valet de chambre de son mari ?

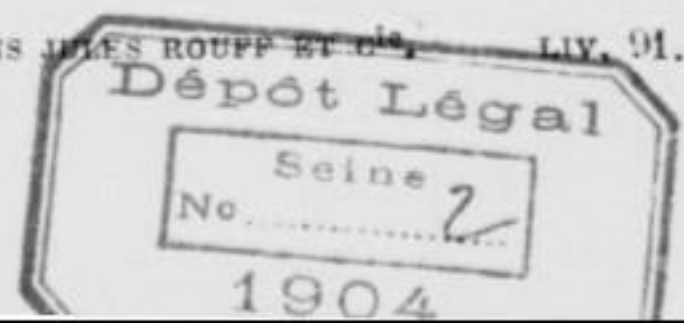
Cette femme voilée, dont les allures mystérieuses l'avaient frappée ainsi que Pascal, était-elle bien *Pauline Leroux*, cette fausse *Lucie Ballard* dédiant sa photographie à l'homme qui avait écrit et signé la lettre trouvée dans le portefeuille d'Albert Fontaine, et dont l'inspecteur Roussillon avait découvert l'enveloppe dans la corbeille aux vieux papiers placée sous le bureau de la chambre à coucher du statuaire.

On doit facilement comprendre l'énervement qui s'emparait de la jeune femme quand elle pensait à tout cela.

Allait-on enfin sortir des ténèbres et entrer dans la lumière souhaitée avec tant d'ardeur ?



... Et se fit conduire à l'église Saint-Ambroise, où elle pria longuement (page 723).



•

•

•

•

•

La chère et noble créature, si cruellement, si injustement frappée, adressait à Dieu prière sur prière, lui demandant sa protection, le suppliant d'enlever de ses épaules un fardeau trop lourd.

Après son déjeuner, elle prévint qu'elle dînerait à Paris et qu'elle ignorait complètement l'heure à laquelle il lui serait possible de revenir, qu'il ne fallait, par conséquent, ni l'attendre ni s'inquiéter d'elle, et elle quitta la villa des Fleurs.

En arrivant à Paris, Raymonde prit une voiture et se fit conduire à l'église Saint-Ambroise, où elle pria longuement.

La même voiture la conduisit ensuite au cimetière du Père-Lachaise, où avait été inhumé Albert Fontaine, le parrain de sa chère petite Albertine.

En passant rue de la Roquette, elle avait fait l'achat d'une couronne.

Depuis longtemps elle connaissait la tombe d'Albert.

Elle s'y rendit sans avoir besoin de questionner, déposa sa couronne; elle la plaça à côté d'autres déjà fanées et se mit à genoux sur la pierre tombale.

— Pauvre ami, chère victime, — murmura-t-elle, tandis que des larmes abondantes coulaient de ses yeux, — vous qu'une main infâme a arraché à notre affection, vous si bon, si généreux, veillez sur nous du fond de votre tombe ! — Obtenez de Dieu qu'il nous protège et qu'il nous fasse retrouver l'auteur du crime pour lequel on a condamné votre meilleur ami, presque votre frère !! — Albert, au nom de Georges, au nom de votre petite filleule, je vous supplie de veiller sur nous !...

Après avoir prié longuement encore, la jeune femme se releva, essuya ses larmes, quitta le cimetière et se rendit au petit logement de la rue de la Roquette où Pascal devait venir la prendre.

Ses visites à l'église et au cimetière l'avaient un peu réconfortée.



CVII

LE COMTE DE RUSSEL.

La petite ville de Thonon fait partie du département de la Haute-Savoie.

Bâtie sur le plateau d'une colline assez rapide, on y embrasse, de ses hauteurs, une partie du Léman.

Un de ses faubourgs forme le port de *Rive* dont les maisonnettes sont pittoresquement échelonnées sur le coteau dont une route, découpée dans sa pente accidentée, conduit au lac, et groupées autour d'un vieux bâtiment à tours massives le long d'un quai planté de beaux arbres au centre duquel se trouve la station des bateaux à vapeur faisant deux fois par jour le service de la côte de Savoie : de Genève au Bouveret et du Bouveret à Genève.

A droite du quai du port de *Rive*, s'élève une villa superbe dont les jardins immenses descendent jusqu'au lac. C'est la villa Marie, surnommée : la villa Russel.

Huit heures sonnaient à l'Eglise Saint-Hippolyte, cette merveille romane dépendant d'un prieuré fondé au XII^e siècle et où prêcha saint François de Sales.

L'horloge de l'hôtel de ville tintait en même temps huit coups sonores.

Le temps était sec et froid.

Il avait légèrement gelé pendant la nuit.

Un homme de haute stature, portant toute sa barbe, grisonnante aux pointes, et dont le col relevé d'une pelisse doublée de fourrure cachait à demi le visage, arpentaît fébrilement le ponton des bateaux à vapeur.

Il semblait inquiet.

Par instants, il arrêta sa marche, et interrogeait du regard l'horizon du côté d'Amphion.

Il aperçut un point noir, puis un léger panache de fumée grise.

A huit heures dix, après avoir franchi le delta d'alluvions formé par l'embouchure de la Dranse, le bateau à vapeur le *Cha-*

blais vint toucher l'escale sur laquelle se promenait notre inconnu.

Il était seul pour prendre passage à bord.

Il embarqua et resta sur le pont, le visage tourné vers Genève, point terminus de son voyage.

L'esprit préoccupé, il ne remarquait rien de l'admirable panorama qui se déroulait à droite et à gauche.

Le *Chablais* doubla le cap d'Anthy et le large golfe qui se trouve au delà de ses limites, où viennent se jeter les torrents rapides du *Redon*, du *Foron* et du *Vion*.

Il toucha l'escale d'Anthy-Séchéx, au-dessus de l'embouchure du *Redon*, d'où l'on aperçoit une série d'étangs, appelés les *Petits lacs*.

Les stations se succèdent alors rapidement : Sciez, Yvoire, Nernier, Tougues-Douvaine, Hermançe, village de cinq cents habitants, servant de borne frontière entre la France et la Suisse.

Là, on entre dans le canton de Genève; et on s'arrête aux escales d'Asnières, de Corsier, de Bellerive et de la Belotte.

A cette station, plusieurs voyageurs attendaient le passage du *Chablais* sur le ponton : des femmes de pêcheurs, chargées de paniers, allant porter à Genève le produit de la levée des filets faite dès la pointe du jour.

Le voyageur à la pelisse fourrée descendit précipitamment dans la salle des premières.

On eût dit qu'il voulait éviter les regards de toutes ces femmes.

Le bateau à vapeur reprit sa marche.

Ayant fait escale à Cologny, la dernière station du Petit lac, un quart d'heure après, le *Chablais* entra dans le port de Genève et venait s'embosser au quai des Eaux-Vives.

L'inconnu descendit le dernier, évitant de se trouver au milieu de la foule.

Une fois sur le quai il regarda l'heure à sa montre.

Elle marquait exactement dix heures douze.

Il hâta le pas.

Après avoir longé le quai des Eaux-Vives jusqu'à la pointe du Jardin Anglais, il gagna la rue du Rhône qu'il suivit jusqu'à la rue d'Italie.

Il s'engagea dans cette artère qu'il remonta dans toute sa longueur, passa devant la promenade du Collège dont il contourna les bâtiments, et se trouva bientôt devant le palais de justice installé dans les anciens bâtiments d'un hôpital.

Après avoir baissé le col de son pardessus, ce qui mit en pleine lumière son visage aux traits durs, aux yeux troubles et fuyants, l'inconnu pénétra dans la maison de justice.

Les autres devaient lui en être fort connus, car sans s'adresser à personne, il s'engagea dans les dédales d'immenses couloirs obscurs, et gagna un escalier à marches de pierre et à rampe en fer forgé qui le conduisit au premier étage du monument où se trouvaient installés les services et le cabinet du procureur général.

Sur un large palier que formait une cloison vitrée, se tenait en permanence, assis devant une table sur laquelle se trouvaient placés, papier, encre et plumes, un garçon de bureau toujours prêt à répondre à l'appel du magistrat ou aux sollicitateurs qui désiraient communiquer avec lui.

En apercevant l'homme qui se présentait, le garçon de bureau se leva et marcha à sa rencontre en s'inclinant.

— Monsieur Darier? — lui demanda l'homme à la pelisse.

— Il est dans son cabinet, monsieur.

— Peut-il me recevoir?

— Monsieur le procureur général attend monsieur.

— Veuillez m'annoncer, je vous prie.

Le serviteur ouvrit la double porte capitonnée du magistrat et annonça :

— Monsieur le comte de Russel.

En entendant prononcer ce nom, M. Darier, penché sur un dossier dont il étudiait les pièces, releva soudainement la tête; il ressentit comme un frisson.

— Faites entrer, — commanda-t-il brièvement.

Le procureur général Eugène Darier approchait de la soixantaine.

Ses cheveux étaient presque blancs; mais de constitution robuste, il portait son âge avec vigueur.

Depuis plus de dix ans il avait été appelé au poste éminent qu'il occupait encore aujourd'hui.

C'était un légiste des plus distingués.

D'origine genevoise, il avait fait son droit à Berne où il avait été reçu avocat, où il avait toujours plaidé avec succès devant les tribunaux de justice du conseil fédéral.

Quittant la magistrature debout, pour la magistrature assise, sur le conseil de ses pairs, il obtint un siège de juge d'instruction.

C'est là qu'on put juger sa profonde sagacité, la solidité de son

esprit, de son immense talent et de son extrême délicatesse, à côté de sa fermeté égale pour tous.

Ayant toute sa famille à Genève, il désira se rapprocher d'elle.

Il demanda son déplacement pour cette ville.

Il lui fut accordé non sans regret, et il passa, au même titre qu'à Berne, au département de justice du canton genevois.

Peu de temps après il s'y maria.

Il épousait la sœur de la femme de son frère, riche industriel, de deux ans plus âgé que lui.

A cinquante ans, il était nommé procureur général, après avoir tenu avec dignité toutes les fonctions qui devaient le conduire à cette haute situation noblement méritée et dont il avait toutes les aptitudes.

Magistrat intègre, il avait su se faire respecter, se faire aimer de tous.

Il avait le don de la parole.

Ses réquisitoires étaient des pages d'éloquence.

S'ils étaient violents parfois, foudroyants par leur rigidité puritaine sur le point d'honneur, l'humaine bonté n'en était point exclue.

Souvent, de ses lèvres, au milieu de ses plus cruelles attaques, tombait un mot de pitié, d'indulgence pour le coupable dont il demandait la sévère condamnation aux jurés et à la cour.

Il admettait le repentir; il y croyait.

Ceux-là mêmes qu'il désirait voir frapper impitoyablement, ne pouvaient le haïr.

C'était une grande âme.

C'était un grand cœur.

On lui devait des études judiciaires fort remarquables, tant au point de vue philosophique qu'au point de vue psychologique.

Un curieux ouvrage : *De la Justice chez tous les Peuples*, édité à Genève et formant dix volumes, avait surtout fait sensation dans le monde de la magistrature, aussi bien en Suisse qu'au delà de ses frontières.

La jurisprudence y était disséquée dans ses moindres détails, laissant apparaître, à chaque phrase, à chaque mot, la grandeur des idées de celui qui tenait le scalpel.

Chaque page marquait l'esprit juste du savant juriste.

En France, cet homme eût pu atteindre les plus hauts sommets, il eût pu brüguer les plus grands honneurs.

Ils lui eussent été justement dus.

En Suisse, c'était un simple citoyen ; utile à son pays qu'il adorait et qu'il servait sans ambition, sans vanité, sans orgueil.

Successivement, il avait vu mourir son père, sa mère, sa femme.

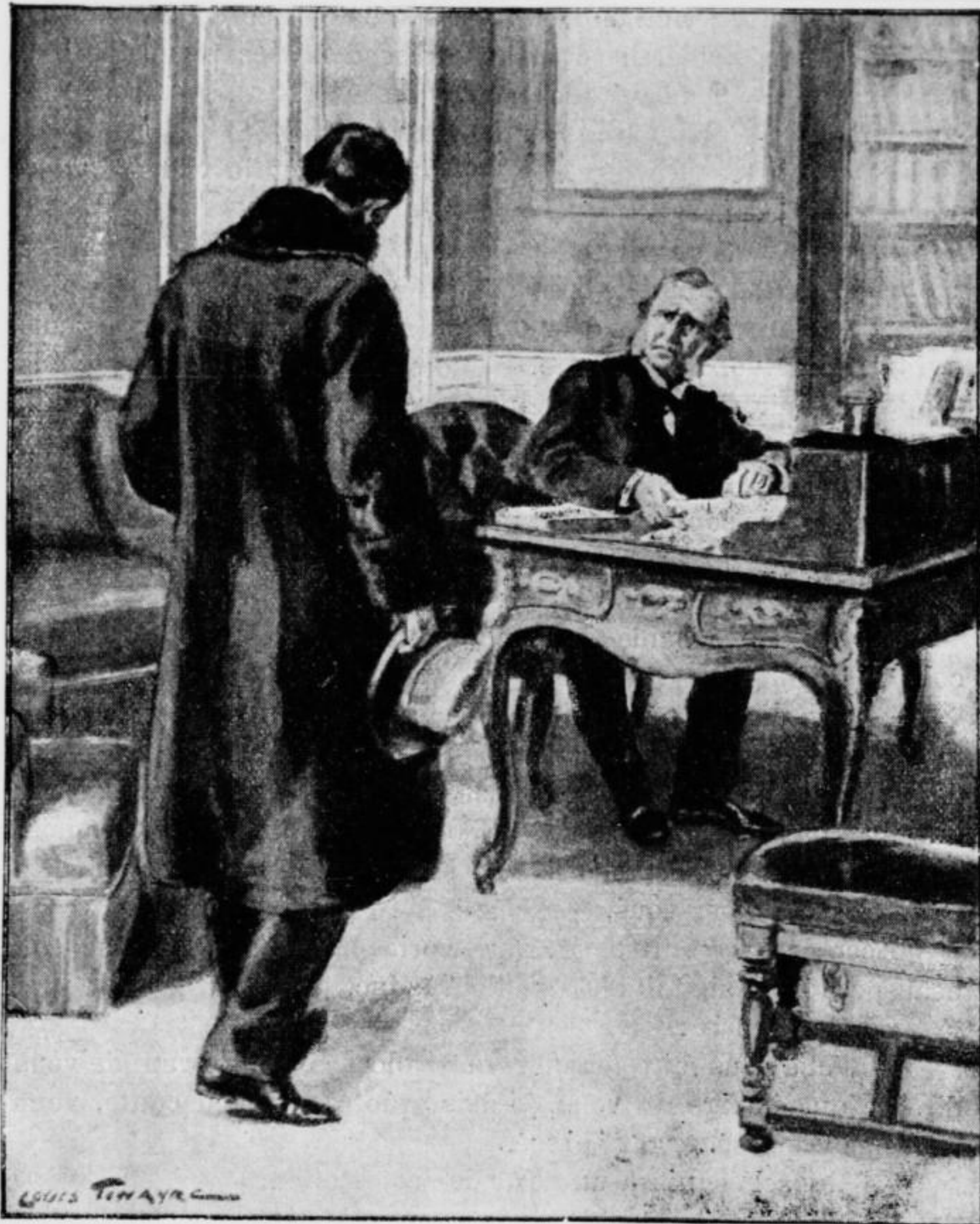
Son frère, Victor Darier, resté veuf, sans enfant, s'était éteint il y avait trois mois à peine.

De tous les êtres chers qui l'entouraient, il ne lui restait qu'une fille et l'enfant née d'elle.

Sa fille se nommait aujourd'hui la comtesse de Russel.

Sa petite fille, Aimée de Russel, avait quitté la demeure de ses parents pour suivre le pêcheur de la Belotte, Alphonse Jarrier.





Sans prononcer un mot, il lui fit signe de s'approcher (page 730).

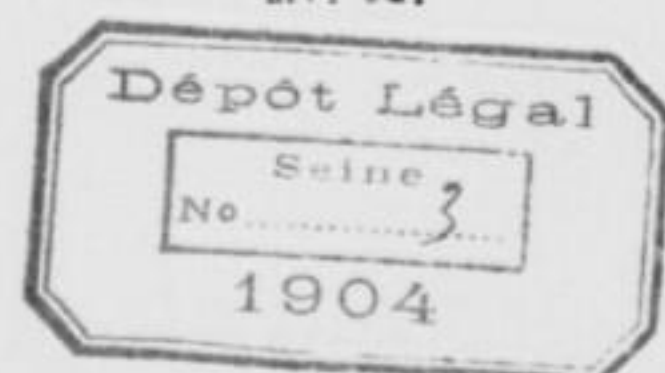
CVIII

GENDRE ET BEAU-PÈRE

Lorsque le visiteur qu'on avait nommé monsieur le comte, entra dans le cabinet du procureur général, celui-ci tourna vers lui son visage qu'une émotion violente avait fait soudainement pâlir.

LIV. 92. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 92.



Sans prononcer un mot, il lui fit signe de s'approcher.

Le comte, livide, les lèvres frémissantes, les paupières battantes, démonté par l'attitude glaciale du magistrat, s'approcha de son bureau et s'inclinant respectueusement :

— J'ai reçu votre dépêche, — dit-il, — et je viens à votre appel, mon père.

En entendant ces deux derniers mots, M. Darier sursauta, ses traits eurent une nouvelle contraction.

— Je vous 'ai déjà défendu de m'appeler ainsi, monsieur, — fit-il d'une voix tranchante. — Lorsqu'il y a vingt ans, je vous confiai l'avenir de ma fille, l'honneur de son nom, j'étais heureux de vous entendre me donner ce titre vénéré de père ; il m'était doux de vous appeler mon fils. Il n'en est plus de même aujourd'hui !... Vous devriez le comprendre et m'éviter la douleur de vous le faire observer.

Le comte de Russel bégaya :

— Que votre haine désarme, monsieur... Parlez-moi sans colère !

— Que parlez-vous de haine et de colère, — répliqua violemment le magistrat, — elles seraient légitimes, certes, mais aucun de ces bas sentiments ne dicte mes paroles !... Vous ne m'inspirez que du mépris !... le plus profond mépris !... Je vous attendais. Vous êtes venu. C'est bien. Nous allons nous expliquer une dernière fois. Asseyez-vous.

Accablé, le gendre de M. Darier prit place sur le siège que son beau-père lui désignait d'un geste brusque.

Celui-ci reprit :

— J'ai à vous faire connaître mes volontés. Mais, avant de vous dire ce que j'exige de vous, je dois, quoi qu'il m'en coûte, vous rappeler le passé... votre passé...

De Russel esquissa un geste de protestation.

— Ne m'interrompez pas, je vous prie, — fit sévèrement le procureur général.

— Ne soyez pas sans miséricorde !... Epargnez-moi, monsieur !...

Exaspéré par l'attitude hypocrite de son gendre, M. Darier exclama :

— Vous épargner, vous !... Allons donc !... Et pourquoi ?... Avez-vous épargné la honte au nom de votre femme, à ma fille ?... M'avez-vous épargné à moi les plus poignantes douleurs ?...

Je vous ai sauvé, moi. J'ai compromis mon honneur pour sauver le vôtre !... J'ai étouffé, autant que mes forces me le permettaient, le crime qui vous conduisait au bagne et nous souillait tous !... et aujourd'hui, vous osez me demander que je vous épargne !... En vérité, c'est trop d'impudence et je trouve que j'ai payé assez cher le droit de vous parler comme je fais. Ecoutez-moi, monsieur.

Le comte courba la tête.

Dans ses regards des éclairs de rage brillaient.

Le magistrat poursuivit :

— Nos deux familles étaient étroitement unies. Vous n'étiez pas encore l'homme que vous êtes. Quand votre mère et votre père moururent à quelques mois de distance l'un de l'autre, ils vous laissaient, ingénieur distingué, riche de savoir, riche d'honneur, riche d'argent. Qu'avez-vous fait de votre savoir ?... Qu'avez-vous fait de votre honneur ?... Qu'avez-vous fait de votre argent ?... Dans un instant, je vous dirai ce que vous avez fait de votre savoir et de votre honneur !... Parlons de l'héritage paternel.

Vous l'avez sottement et honteusement dissipé.

Vous l'avez éparpillé aux quatre vents de vos fantaisies.

Chez les filles, dans les cabarets, dans les stations balnéaires, dans les tripots, dans tous les endroits où les êtres inutiles vont chercher les plaisirs, la honte et la ruine !...

— J'étais jeune alors... — hasarda le comte, comme pour chercher à se disculper...

— Oui, vous étiez jeune... Vous aviez vingt-cinq ans et, en raison de ce vieux dicton populaire : « *Il faut que jeunesse se passe* », on absolvait vos folies, moi tout le premier, me disant qu'avec l'âge la raison vous reviendrait et apaiserait votre fougue immodérée... Vous vous apaisiez en effet, mais pour mieux tromper les gens... et vous m'avez trompé.

J'avais une fille. Vous sûtes vous faire aimer d'elle. Vous prétendiez l'aimer !... Je vous donnai Cécile pour femme en comblant avec sa dot le vide que vous aviez fait à votre fortune.

Qu'avez-vous fait de mon enfant, monsieur ?

Influençant son esprit, pétrissant son âme à l'image de la vôtre, insufflant dans ses veines le poison mortel de vos vices, vous en avez fait une créature indigne !... une mondaine sans religion et sans conscience, une hypocrite lâche et méchante !... Vous en avez fait un monstre !... Vous en avez fait une marâtre !...

— Une marâtre !... Cécile !...

— Oui, une marâtre qui, de complicité avec vous, martyrisait l'enfant qu'elle vous avait donné et qui, en grandissant à ses côtés, pleine de sève et de beauté, la vieillissait et emplissait son cœur d'une haine jalouse !...

— C'est faux ! — s'écria M. de Russel.

— Vous osez me donner un démenti, vous !... — fit le procureur général se départant du calme qu'il avait gardé jusqu'alors.

Tout ce que je dis est vrai, monsieur !

J'ai fait une minutieuse enquête et il en est résulté pour moi cette conviction : c'est que si Aimée de Russel, ma petite-fille, a quitté votre demeure pour suivre un homme, elle n'obéissait point à une pensée de débauche, mais à la terreur des traitements odieux, des sévices cruels que vous et votre femme lui faisiez subir.

J'absous l'enfant qui a couvert son nom de honte, car vous êtes seul coupable.

Mais ce n'est rien cela en comparaison des autres indignités que vous aviez commises déjà.

Je remonte un peu plus haut dans votre existence.

Dépensant sans compter, l'argent filait entre vos doigts comme de l'eau. Pour continuer votre vie folle de luxe, il vous fallut emprunter sur votre propriété de Thonon une somme représentant plus des trois quarts de sa valeur. Vous aviez dix domestiques, des chevaux, des voitures, des bateaux de plaisance, des bateaux de pêche ; table ouverte pour tous les gredins qui profitaient de votre vanité coûteuse ! Vous donniez des soirées, des bals. Vous gaspilliez si bien que la ruine se dressa à nouveau, menaçante devant vous !...

Comment faire pour garder sans cesse un train de maison qui flattait votre orgueil insensé ?

C'est ici que le savoir que vous aviez acquis étant jeune vous vint en aide.

Profitant de vos talents d'ingénieur et des relations que vous aviez su conserver avec des officiers du génie, vos condisciples de Polytechnique, surprenant leur amitié, leur confiance, vous parveniez à relever les plans et à connaître le secret des armements des places frontières de l'Est de la France... Et tous ces secrets, vous les avez vendus cinq cent mille francs à la Prusse. »

Le gendre du procureur général tremblait de tous ses membres, son visage était d'une pâleur de mort.

M. Darier continuait avec plus d'âpreté :

— Ce n'est encore rien cela !... Jamais la nation suisse n'avait compté un traître parmi ses enfants ; il fallait que vous vinssiez, vous, génie du mal, pour en faire naître un.

Tirant avantage de la pauvreté d'un des officiers d'Etat-Major de notre armée, détaché à notre légation, à Paris, coreligionnaire et ami du ministre de la Marine dans le cabinet duquel il avait un accès libre, vous l'engagiez, moyennant deux cent mille francs, — une fortune inespérée pour lui, — à surprendre les secrets de construction des nouveaux sous-marins français.

L'infâme vous obéit, il vous les livra.

Fier de votre monstrueuse action, vous les portiez au grand Etat-Major de la marine allemande qui vous les payait neuf cent mille francs ! Neuf cent mille francs ! que vous touchiez mi-partie en Suisse, mi-partie en France.

Vous encaissiez, pour votre part, en moins d'une année : un million deux cent mille francs. Voilà que vous avez vendu l'honneur que le comte de Russel, votre père, vous avait laissé sans tache.

De tous les crimes, c'est le plus lâche, le plus abject ! L'assassin est moins vil à mes yeux que le honteux gredin capable de trahir et de livrer à l'étranger sa patrie ! sa mère. Je n'avais point seulement un espion dans ma famille !... J'avais pour gendre un sans-patrie !

Certes, personne n'eût pu croire cela, si deux lettres, à vous adressées par le grand Etat-Major, n'étaient tombées entre les mains de notre département de police, pour en fournir les preuves. Vous les aviez perdus, avec votre portefeuille, dans un tripot de Berne où vous alliez jouer l'or allemand ramassé dans la boue.

On eut pitié de moi, on me les remit afin d'éviter le scandale d'un jugement que méritait l'officier, votre complice ; jugement dans lequel votre nom eût été prononcé, méprisé, couvert de honte, comme le mien !... »

Le comte de Russel courbait de plus en plus la tête, écrasé par le poids des accusations formulées par son beau-père.

Celui-ci poursuivit encore :

— Ces lettres, vous me les avez volées, ici, le jour où je vous fis comparaître devant moi pour vous demander une explication sur la gravité du crime qu'elles récelaient.

Pendant notre entretien, je fus obligé de m'absenter pendant quelques minutes et je vous laissai seul dans mon cabinet.

Vous avez toutes les audaces !

Profitant de cette absence, vous m'avez soustrait les documents, là, dans le tiroir de ce bureau, où je les avais placés devant vous. »

Et le magistrat désignait, d'une façon fébrile, le tiroir dont il parlait.

Il continua :

— Lorsque je m'en aperçus, acceptant toutes les responsabilités que votre soustraction pouvait faire naître pour moi, je crus devoir m'en réjouir, croyant que vous désiriez détruire les preuves indéniables de votre déshonneur, de l'infamie de l'homme à qui j'avais donné mon enfant pour compagne ; infamie dont la honte rejaillissait sur elle aussi bien que sur moi !...

Votre alliance avec ma famille me rendait moralement solidaire de vos actes.

Mais, vous n'avez rien détruit !...

Dans ma longue carrière de juge d'instruction, j'ai remarqué que bien des voleurs et des assassins se complaisaient follement à garder de leurs crimes des preuves qui tôt ou tard devaient les perdre.

C'est ce qui advint pour vous.

Epouvanté, affolé, vous vintes m'avertir que ces lettres, que je croyais anéanties, venaient de vous être enlevées, avec un titre de rente de douze mille francs, par l'homme qui se faisait en même temps le ravisseur de votre fille.

Ce vol nous menaçait tous !

Votre complice que vous aviez eu le soin de prévenir du danger, s'enfuyait à l'étranger et vous restiez, vous, bravant toute justice, n'ayant le courage, ni de vous expatrier, ni de vous tuer !

L'homme qui vous prenait ainsi votre enfant pouvait parler ; il pouvait révéler le secret de votre trahison... nous compromettre tous !... Compromettre notre armée... notre pays !... Il ne le fallait pas !

C'est alors que j'intervins.

Usant de tout mon crédit, de tout mon pouvoir, de toutes mes relations, aussi bien en Suisse qu'en France, pour que le plus profond silence soit gardé sur le déshonneur de votre fille, sur votre affiliation criminelle avec l'Allemagne, je demandai à toutes les

polices de l'Europe qu'on fit secrètement des recherches pour retrouver celui qui détenait entre ses mains les preuves écrasantes de votre forfaiture.

L'avez-vous cherché, vous, cet homme que vous disiez avoir gagné l'Amérique ?

— Oui, je l'ai cherché, — s'écria de Russel.

— Non ! — répliqua le magistrat. — Vous vous êtes endormi, confiant dans la volonté que je vous avais exprimée de nous sauver tous. J'ai usé pour cela de toutes les ressources, j'ai profité autoritairement, sans mandat, du droit que me donnait ma situation de magistrat !... J'ai prié, j'ai supplié, je me suis abaissé lâchement pour obtenir le concours des fonctionnaires qui pouvaient me résister, prêt à subir toutes les compromissions pour arriver à mon but : savoir dans quel pays s'était réfugié Alphonse Jarrier et votre fille.

Ce but, je l'ai atteint. »

Le comte, les regards chargés de haine, releva soudainement la tête.

— Vous savez où se cache le voleur Jarrier, le pêcheur ? — s'écria-t-il.

— Il est en France.

— En France ? avec ma fille ?

— Avec elle... à Paris.

— A Paris ?

— Ce que la police française n'avait pu faire, la police secrète de notre légation l'a fait. Hier, j'ai reçu une note ainsi conçue :

« Nous avons retrouvé la piste d'Alphonse Jarrier, il habite Paris. Donnez des ordres à la police de cesser toute recherche. »

De Russel coupa violemment cette lecture.

— Et on ne l'a pas fait arrêter ! — s'écria-t-il, les dents serrées !

— Malheureux ! — répliqua le Procureur général. — En le faisant arrêter, ne comprenez-vous pas que c'était une raison de lui donner de parler, de vous dénoncer publiquement comme un traître. Que c'était susciter à la France un *casus belli* peut-être avec l'Allemagne, que c'était compromettre ma nation. On a simplement recherché Alphonse Jarrier, sans qu'aucune plainte fondée, sans qu'une demande d'extradition ait été formulée contre lui. Il est resté libre ; il devait rester libre.

C'est à vous maintenant d'agir.

— A moi ?

— Il faut en finir. Si, jusqu'à ce jour, cet homme s'est tu, il peut parler demain. Il est votre ennemi ; il est le nôtre ! Il faut le réduire à l'impuissance.

— Que faire ? — demanda le comte enfiévré.

— Lui reprendre les lettres qu'il vous a volées. Voici ce que j'exige de vous.

Lorsqu'elles seront entre vos mains et que vous les aurez remises entre les miennes, vous devrez savoir alors ce que vous aurez à faire ; si vous hésitez un seul instant à le comprendre, je vous l'expliquerais, moi !

— Vous voudriez que je sacrifie ma vie !...

— Vous avez sacrifié votre honneur !... plus estimable que la vie ! ..

Le comte eut un mouvement de rage.

— La demeure d'Alphonse Jarrier, à Paris ? — demanda-t-il brusquement.

— Rue des Tourelles, numéro cinq, quartier de Ménilmontant.

De Russel se leva et d'un ton farouche :

— J'aurai ces lettres ! — fit-il, — avec l'argent qu'il m'a volé.

— Ne parlez pas d'argent, — riposta le magistrat. — Si en vous dérobant les lettres allemandes on vous a pris en même temps un titre de rente suisse de douze mille francs, songez qu'il ne vous appartenait pas.

C'était un don, fait avant de mourir par mon frère à sa nièce, à votre fille. Cette fortune, vous, tuteur de votre enfant, vous l'auriez dissipée comme la vôtre. En accusant Jarrier, c'est votre enfant que vous accuseriez. Un enfant ne vole pas son père, aux yeux de la loi, sachez-le bien. Ne vous occupez seulement que de vos lettres. Vous m'avez compris, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Par tous les moyens possibles, il faut qu'elles rentrent en votre possession. Il me les faut.

— Vous les aurez.

— Je vous donne huit jours.

— Dans huit jours, elles seront ici, sur votre bureau.

Le Procureur général traça quelques mots sur une feuille de papier blanc ; puis, la tendant à son gendre :

— Voici par écrit l'adresse d'Alphonse Jarrier, à Paris, — lui dit-il.



Le sans-patrie sortit en chancelant (page 737).

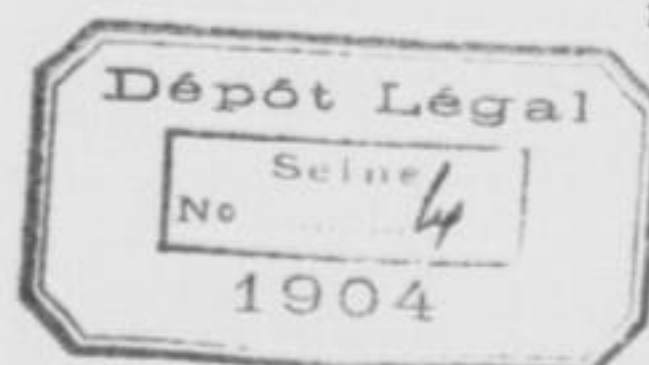
Le comte prit la feuille.

— Allez, maintenant, — ajouta le magistrat.

Le sans-patrie sortit en chancelant.

Eugène Darier prit alors son front dans ses mains et avec des sanglots douloureux il murmura :

— Tout !... Tout !... pour sauvegarder mon honneur et celui de ma patrie !



CIX.

L'HOMME A LA PIPE.

Il était sept heures du soir.

La brasserie de la rue des Vignes commençait à se remplir de clients.

Deux hommes apparurent dans l'escalier conduisant à la salle du restaurant du sous-sol.

Le garçon, qui guettait son déjeuneur du matin et ses invités, ne reconnaissant pas les nouveaux venus pour des habitués de l'établissement, alla à leur rencontre.

— Que désirez-vous, messieurs ? — fit-il.

L'un des arrivants répondit en baragouinant l'anglais :

— Master Powell !

— Ah ! fort bien. Ces messieurs sont les invités de Master Powell...

— *Aoh ! yes.*

— Il n'est pas encore arrivé ; mais certainement il ne tardera pas...

— *Aoh ! yes...*

— Ces messieurs prendront sans doute un apéritif en attendant ?

— *Aoh ! yes...*

— Ces messieurs le prendront-ils dans le cabinet que Master Powel a retenu ?...

— *No... ici...*

Et l'invité désigna la table où leur amphitryon avait déjeuné le matin.

— Ces messieurs prendront-ils de l'absinthe ?

— *No... Bitter-curaçao.*

— Deux bitters-curaçao, deux, au 13... — cria le garçon.

Les consommations demandées furent servies. "

Les nouveaux venus s'attablèrent, causant à voix basse et jetant à la dérobée des regards inquisiteurs sur les habitués qui arrivaient et s'installaient.

Un troisième personnage fit son apparition et, renseigné par le garçon, se joignit aux deux premiers.

Comme eux il avait les allures, le costume et le baragouin d'un Anglais pur sang.

Presque à ce moment, Pascal et Raymonde émergèrent du couloir conduisant à la rue des Maronniers par la crémèrie.

Comme d'habitude, ils portaient leurs instruments en bandoulière.

A leur vue, les trois Anglais se penchèrent l'un vers l'autre et échangèrent quelques paroles.

Le garçon reconnut les chanteurs.

— Ah ! vous tombez à pic ! — leur dit-il.

— Pourquoi ça ? — demanda Pascal.

— Il va y avoir ici une société tout ce qu'il y a de plus rupin et chicocandard !... Des Englishmen qui ne regardent pas à l'argent.

Chantez quelque chose de drôle et vous verrez tomber dans vos scébiles plus de pièces blanches que de gros sous.

— Nous en acceptons l'augure ! — fit Pascal en riant.

— Dînez-vous ?

— Oui.

— Choisissez votre table...

Les deux chanteurs firent le tour de la salle, ayant l'air de chercher une table qui leur convînt, mais, en réalité, pour étudier les visages des gens qui les avaient devancés.

Enfin ils arrêterent leur choix.

Le garçon les avait suivis.

— Ce n'est pas moi qui vous servirai ce soir, — leur dit-il, — j'ai à m'occuper du cabinet .. Un repas de six couverts... Un menu épatant... Le patron a dû aller tout exprès à la halle !... Ces Englishes, quand ils ont le sac, ils ne se refusent rien ! Ça doit aimer la musique, ces pierrots-là !

Ayez soin de chanter fort, ils vous entendront... Je m'en charge. J'aurai soin d'ouvrir la porte du cabinet pour qu'ils ne perdent pas une note et que vous puissiez venir faire la quête au bon moment.

Je vais envoyer un collègue, à qui vous commanderez votre dîner... »

En effet, quelques minutes plus tard, un groom venait prendre les ordres des deux chanteurs.

On les servit.

La silhouette comique de Master Powell se dessina dans l'escalier.

Il était accompagné de deux personnes avec lesquelles il causait.

En l'apercevant, les trois buveurs de bitter-curaçao se levèrent et allèrent à lui.

Tout en serrant avec énergie les mains qui se tendaient vers les siennes, il embrassait d'un regard rapide toute l'étendue de la salle basse.

Ses yeux tombèrent sur Pascal et M^{me} Gauthier.

Il eut un petit tressaillement, presque imperceptible, puis, s'adressant au garçon qui s'était approché, il lui demanda :

— Est-ce prêt ?

— Ce sera prêt dans dix minutes... Le temps de prendre un apéritif comme ces messieurs...

Faut-il le servir dans le cabinet ?

— *Aoh ! yes...*

Et Master Powell franchit le seuil du cabinet, suivi par ses invités, dont l'un referma la porte.

La salle se remplissait de plus en plus.

Cochers, jockeys, palefreniers, lads, venaient échanger quelques mots entre eux, ou avec les femmes, assez nombreuses, qui se trouvaient parmi les clients.

Pascal et Raymonde étudiaient du regard les arrivants et les partants.

Le service du cabinet particulier était commencé, et à travers ses minces cloisons on entendait causer joyeusement.

La voix de Master Powell dominait les autres.

Lorsqu'il était entré dans le restaurant avec ses deux amis, un homme auquel il n'avait accordé aucune attention le suivait.

Cet homme était vêtu en domestique d'écurie, long gilet à carreaux et à manches, pantalon de velours gris à côtes, serré au genou par trois boutons de manière à ce que la partie inférieure formât guêtres, — pour coiffure une toque écossaise, posée sur une chevelure grise coupée court.

Il vint s'installer à une petite table placée près du cabinet particulier ; et il frappa sur le marbre de cette table avec un étui de pipe qu'il tira de sa poche.

— Une absinthe ! — commanda-t-il — et quatre sous de tabac !
On le servit.

Ouvrant alors son étui, il exhiba une pipe superbement culottée, il la bourra avec soin, l'alluma lentement, et se mit à fumer à minces bouffées, tout en sirotant son absinthe par petites gorgées, avec un plaisir manifeste.

Trois femmes entrèrent dans la salle, deux par l'escalier, l'autre par le couloir, et, après avoir échangé des signes avec un garçon, allèrent occuper au fond de la salle trois petites tables qui, réunies, n'en formaient qu'une seule.

Elles commandèrent, et on leur apporta des consommations diverses.

Raymonde se penchant vers Pascal, lui dit :

— J'avais remarqué ces femmes rue de Poitiers.

— Moi aussi, — répondit le jeune chanteur.

Des hommes, dont Raymonde et Pascal connaissaient également les visages, entrèrent, rejoignirent les trois femmes, et entamèrent avec elles une conversation à voix basse.

La porte du couloir de la rue des Marronniers s'ouvrit de nouveau.

Un personnage d'aspect imposant, de haute taille, portant le costume d'un cocher de bonne maison en petite tenue, fit son apparition, et sans rien demander, se dirigea vers le cabinet, en homme qui va prendre possession.

Le garçon chargé du service en sortait en ce moment et se trouva face à face avec le nouveau venu.

— Le cabinet est occupé, — lui dit-il.

— Mais, sans doute, les personnes qui l'occupent vont partir?

— Non, monsieur, car elles dînent et viennent seulement de se mettre à table.

Le cocher fronça le sourcil.

— Voilà qui est fort ! J'avais retenu ce cabinet pour ce soir ! — s'écria-t-il.

— Ah ! c'est vous, monsieur !

— Oui, c'est moi.

Je suis venu tout exprès et je me suis adressé à votre patronne, qui m'a répondu que le cabinet serait libre.

— C'est moi qui suis fautif, monsieur, et je vous en fais mes excuses... J'avais inscrit la location du cabinet et oublié de prévenir la patronne.

— C'est très maladroit !

— Oui, monsieur, et je mérite vos reproches, mais j'ai pré-

paré, pour vous et les personnes de votre société, une table isolée, là-bas, près de celle où vous voyez trois dames et des messieurs.

Vous y serez très bien...

— Très bien ! très bien ! — répéta le cocher d'un ton de mauvaise humeur. C'est votre avis, ce n'est pas le mien ! Enfin, puisque la bêtise est faite !

Qui est-ce qui dîne là ? — ajouta-t-il en désignant le cabinet.

— Des Anglais, invités par master Powell, premier piqueur de Sa Seigneurie le duc de Doncaster...

— Des épateurs ! — murmura le cocher en se dirigeant vers la table désignée par le garçon, près de laquelle se trouvaient les figures que Pascal et Raymonde connaissaient déjà.

Lorsqu'il y arriva, toutes les mains se tendirent vers lui

Il s'assit, et la conversation, interrompue pendant quelques secondes, reprit avec une animation nouvelle.

L'homme à la pipe et à l'absinthe avait examiné avec beaucoup d'attention le cocher, lors de son entrée dans la salle.

— J'ai déjà vu cette tête-là, — se dit-il.

Le temps passait.

Les dineurs se succédaient.

Les tables se garnissaient et se dégarnissaient.

Enfin, il ne resta plus que la clientèle habituelle, celle qui ne quittait l'établissement qu'à une heure avancée.

Aux nappes et aux serviettes avaient succédé les tapis de jeu, les cartes, les dominos, les dames et tout le bataclan des joueurs.

Dans un coin, un individu très entouré payait, pour le *Parî mutuel*, les tickets gagnants aux courses de la journée.

Dans le cabinet particulier, on entendait sauter les bouchons des bouteilles de vin de Champagne.

Raymonde s'impatientait.

Elle se pencha de nouveau vers Pascal.

— Je ne vois rien, — lui dit-elle.

— Moi non plus — répondit-il — rien encore, mais patience...

Au moment précis où ils échangeaient ces mots, une femme voilée, débouchant du couloir de la rue des Marronniers, pénétrait dans la salle.

Elle releva son voile.

Raymonde et Pascal sursautèrent.

— C'est Lucie Ballard... — fit M^{me} Gauthier.

Pascal tira de sa poche un portrait-carte et, après l'avoir examiné, murmura :

— Oui, c'est Pauline Leroux...

En la voyant, l'homme à l'absinthe et à la pipe avait tressailli.

C'était bien en effet Pauline Leroux, la fausse Lucie Ballard, qui venait de faire son entrée.

Après avoir regardé à droite et à gauche, elle aperçut le groupe dont faisait partie le cocher de bonne maison, et vers lequel elle se dirigea.

On l'accueillit avec une sympathie manifeste et le cocher, qui semblait le plus important personnage de la réunion, la fit asseoir à côté de lui.

— Le cabinet n'est donc pas libre ? — demanda-t-elle.

— Non, par une maladresse du garçon.

— On peut causer ici ?...

— Oui, en ne parlant pas trop haut.

— A quelle heure le grand Louis doit-il arriver ?

— De neuf à dix.

— Qu'est-ce qu'il mitonne ?

— Un joli coup à ce qu'il paraît.

— En cambrousse ?

— Oui.

— Combien de combustible dans la soute au charbon ?

— Lui seul pourra nous le dire...

— Vous avez diné, vous ?

— Je te prie de le croire.

— Moi pas, et je meurs de faim...

— Fais-toi servir...

Pauline frappa sur la table.

Un garçon vint prendre ses ordres et lui apporta une soupe au fromage, suivie d'une modeste choucroute garnie, et accompagnée d'un double bock.

— Ce Louis ne paraît pas !! — dit tout bas à Pascal Raymonde impatiente.

— L'arrivée de Pauline Leroux prouve qu'il viendra — répliqua le jeune homme. Il faut l'attendre afin de savoir s'il est bien l'ancien valet de chambre de votre mari.

Ne soyez pas nerveuse et songez que, presque toujours, avec de la patience on arrive au succès.



CX

EN REVENANT DE VAUGIRARD EN PRUSSE !

De nouveaux clients entrèrent.

Parmi eux, se trouvait l'amateur de musique qui, rue de Poitiers et rue des Vignes, avait engagé Raymonde et Pascal à déployer leurs talents de chanteurs et d'instrumentistes.

En passant près de leur table, il les reconnut.

— Ah ! vous êtes là, vous, les pinceurs de guitare ! — leur dit-il en s'arrêtant. Tâchez de nous divertir un peu, ce soir...

— On tâchera... — répondit Pascal.

— Du nouveau ?

— Oui.

— Et rigolo ?

— Tout le temps.

— Bon, ça ! Faudra aussi nous dégoïser les *Conseils du parrain et de la marraine*... C'est à se tordre...

— On vous les dégoïsera...

— Et je vous fiche mon billet que la recette sera bonne...

L'amateur s'éloigna et gagna la table où se trouvait Pauline Leroux, la fausse Lucie Ballard.

Pascal appela le garçon.

— Nous réglerons tout à l'heure... — lui dit-il. — Nous allons chanter...

— Suffit ! Allez-y !...

Raymonde et le fils de Léa Gaucher sortirent leurs instruments de leurs étuis de serge, se levèrent et gagnèrent la place vide où ils s'étaient installés trois jours auparavant pour se faire entendre.

Au premier accord des guitares toutes les têtes penchées se dressèrent.

L'homme à la pipe et à l'absinthe eut la physionomie de quelqu'un qui dormait et qui s'éveille.

La porte du cabinet particulier s'entr'ouvrit.

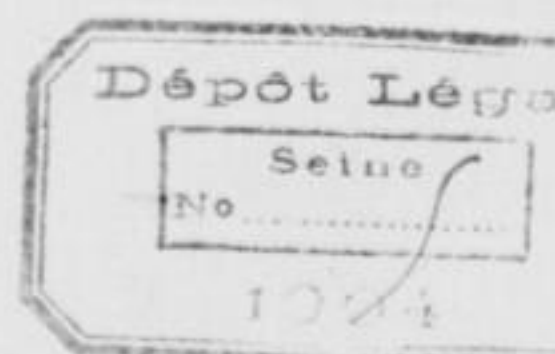


Là il s'arrêta pour jeter un coup d'œil à travers le vitrage... (page 752).

Il se fit un grand silence dans la salle.
La plupart des consommateurs avaient entendu déjà chanter
le couple et en conservaient un bon souvenir.
On applaudit d'avance.
Pascal annonça :
— *Les nouvelles nouvelles du jour.*

LIV. 94. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 94.



Et il entama la chanson chantée par lui à M^{me} Gauthier la première fois qu'ils s'étaient trouvés réunis à la villa de Saint-Mandé.

Ce fut un succès.

— Deux bocks aux chanteurs ! C'est moi qui paye ! — cria un client enthousiaste.

Refuser ce naïf hommage eût été ridicule.

Les bocks furent servis et consommés, ce qui fit un temps d'arrêt.

Plusieurs voix s'élevèrent, demandant un autre numéro, mais ces voix n'étaient point d'accord.

Les uns réclamaient les *Fils de la Vierge*, d'autres les *Conseils du parrain et de la marraine*.

Pascal satisfit tout le monde en annonçant qu'ils chanteraient les deux morceaux et ils commencèrent les *Conseils du parrain*...

Malgré leur préoccupation manifeste, les individualités composant le groupe réuni au fond de la salle, et dont faisaient partie le cocher de grande maison et Pauline Leroux, ne purent s'empêcher d'écouter.

Pascal, très en verve, faisait des grimaces d'un comique irrésistible.

La chanson eut un succès fou, surtout grâce à Pascal.

Les *Fils de la Vierge*, déjà entendus rue des Vignes, lui succédèrent et cette fois le succès fut pour Raymonde, idéalement touchante.

— La quête ! la quête !! — crièrent nombre de consommateurs, enthousiasmés...

Pascal salua :

— Mesdames et messieurs — dit-il — nous ferons la quête après notre quatrième numéro.

Nous vous demandons seulement la permission de nous reposer pendant quelques secondes...

— Bravo !! — Oui... oui... reposez-vous !...

Se reposer !...

Ils n'y pensaient guère, mais il leur fallait gagner du temps, car celui qu'on avait appelé *le grand Louis*, rue de Poitiers, n'était point encore apparu, l'anxiété visible du groupe assis à la table du fond le démontrait clairement.

Et pourtant ils doutaient.

Ce cocher imposant qui, en entrant dans la salle, s'était tout d'abord dirigé vers le cabinet, et, après avoir dialogué avec le

garçon, avait rejoint le groupe du fond et serré la main à Pauline Leroux, n'était-il pas le *grand Louis* lui-même ?

Dans ce cas, ils faisaient fausse route. L'ancien valet de chambre de Georges n'avait rien de commun avec ces gens ultrasuspects.

Et cependant la photographie signée *Lucie Ballard* établissait un lien incontestable !...

La fausse Lucie Ballard était là.

En vertu des pouvoirs donnés à M^{me} Gauthier par le préfet de police, ils pouvaient requérir des sergents de ville et la faire arrêter...

Mais, après ?

Pourrait-elle, voudrait-elle révéler l'endroit où se trouvait ce Louis, l'homme sur lequel, à tout prix, il fallait mettre la main ?...

L'attente durait trop... elle leur devenait intolérable.

Le moment de chanter de nouveau était arrivé.

Ils accordèrent leurs instruments.

Un murmure de satisfaction courut dans la salle.

A cette minute précise apparut en haut de l'escalier un homme portant un costume de voyage, ayant une sacoche en bandoulière, et tenant à la main une légère valise.

Cet homme, le menton orné d'une barbe blonde assez longue, avait sur la tête un chapeau de feutre mou dont les larges bords cachaient la partie supérieure de son visage.

Au bas de l'escalier il fit halte, jetant autour de lui un regard indécis.

Raymonde et Pascal, sans cesse aux aguets, ne le perdaient pas de vue.

Il allait traverser la salle en se dirigeant vers le cabinet, quand un des membres du groupe où se trouvait le cocher de grande maison se leva, vint à lui et lui dit :

— Cabinet pas libre... Venez...

Et tous deux gagnèrent le groupe, où le nouveau venu fut accueilli par les démonstrations les plus cordiales.

— C'est l'homme attendu... — murmura Pascal à l'oreille de Raymonde.

— Oui.

— Reconnaissez-vous l'ancien valet de chambre de votre mari ?

— Je ne sais... Cette barbe qu'il porte, ce chapeau qui cache son front, m'empêchent de répondre affirmativement, et pourtant

l'ensemble des traits me frappe. Ce n'est point là pour moi une figure inconnue.

— Chantons, — poursuivit-elle, — je trouverai bien moyen de savoir si c'est lui...

Vous, occupez-vous de Lucie Ballard. »

Pauline Leroux alla se placer à côté du nouveau venu et alors toutes les têtes se rapprochèrent, un conciliabule s'établit à voix basse.

— La chanson... la chanson..., — dirent les consommateurs qui ne faisaient point partie du groupe.

— A vos ordres, mesdames et messieurs, — fit Pascal d'un ton gai. Voici le titre du morceau que nous allons avoir l'honneur de détailler devant vous :

Elle et Lui ! avec ce sous-titre gros de promesses :

En revenant de Vaugirard en Prusse.

Nocturne à deux voix, sur un air connu.

Allez la musique ! »

Les deux musiciens firent entendre une brillante ritournelle, et Pascal entonna le premier vers de la chanson ou plutôt de la *scie* extravagante que nous reproduisons ici, et qui faisait partie du cahier vendu quinze centimes aux amateurs desirieux de posséder ces insanités.

LUI

En revenant de Vaugirard en Prusse,

ENSEMBLE

Thon z'à l'huile (*bis*), avec un peu d' beurre.

LUI

J'ai rencontré une Espagnole Russe

Qu'allait à Honfleur,

Avec un peu d' beurre.

— Vrai, que j' lui fis, t'as bien l'air d'un' Normande.

ENSEMBLE

Thon z'à l'huile (*bis*), avec un peu d' beurre.

ELLE

Mais, Godfordum ! sais-tu, je suis Flamande

D'Alsace, monsieur.

Avec un peu d' beurre.

Raymonde, joignant un accent belge parfaitement imité à une pantomime très drôle, avait chanté gaiement son couplet de cette ineptie, insupportable à la lecture mais amusante à entendre.

Le public de la taverne était, d'ailleurs, bien disposé et fort indulgent.

On riait et on applaudissait.

La porte du cabinet particulier s'était ouverte au grand large.

Master Powell et ses convives, debout sur le seuil, paraissaient écouter avec plaisir.

Pascal entama le troisième couplet :

Moi, z'épaté, je réplique : — A Marseille,

ENSEMBLE

Thon z'à l'huile (*bis*), avec un peu d' beurre.

LUI

J' connais une fille, à toi toute pareille.

ELLE (*accent marseillais*)

— Eh ! té ! c'est ma sœur !

Avec un peu d' beurre.

LUI

A cet accent je dis : — Jeune étrangère,

ENSEMBLE

Thon z'à l'huile (*bis*), avec un peu d' beurre.

LUI

Tes parents sont de Clichy, ou d' Nanterre.

ELLE

— D' Nanterre ? Oh ! chaleur !

Avec un peu d' beurre.

Eugénie Buffet et Félicia Mallet auraient envié l'accent faubourien avec lequel Raymonde, stylée par Pascal, lança ces deux derniers vers.

On applaudit follement, on rit à gorge déployée, et le public tout entier reprit en chœur le refrain idiot : *Thon z'à l'huile*, etc.

— Au dernier !... — cria Pascal quand ce tapage se fut un peu calmé, et il entama :

Finalement, de Cancale ou d' Pamp'lune,

ENSEMBLE

Thon z'à l'huile (*bis*) avec un peu d' beurre.

LUI

D'oùs que tu z'es ?

ELLE

— De la rue de la Lune,
Où je donne mon cœur,
Avec un peu d' beurre.

Ce dernier couplet provoqua un véritable délire. On frappait sur les tables avec les bouteilles et les verres. On criait : *Bis ! Bis !* Le tapage était devenu vacarme.

Pascal et Raymonde durent recommencer entièrement la chanson, mais on ne les entendait guère, car tous les clients de l'établissement chantaient avec eux et plus fort qu'eux.

Le calme enfin rétabli, vingt voix crièrent :

— La quête ! la quête !

Ce moment, Pascal et Raymonde l'attendaient avec impatience.

Ils allaient enfin savoir si le personnage en costume de voyage, tenant une valise à la main, qui s'était assis à la table du cocher de bonne maison et de Pauline Leroux, étaient bien le *Louis* qu'ils cherchaient.

M^{me} Gauthier et Pascal prirent chacun un plateau ruolzé qu'e leur présenta l'un des garçons, après y avoir déposé sa modeste offrande personnelle, témoignage de satisfaction.

L'homme à la pipe et à l'absinthe se leva et suivit à distance les chanteurs.

Deux autres consommateurs firent comme lui, et tous les trois répétaient :

— Allons, mesdames, messieurs, la main à la poche...

La quête commençait.



CXI

LANGRUNE CAMBRIOLEUR

Dix heures du soir.

Depuis une demi-heure déjà, un homme complètement vêtu de noir, un léger paletot sur sa redingote dont le ruban de la Légion d'honneur ornait la boutonnière, coiffé d'un élégant chapeau de feutre, une serviette d'avocat sous le bras, cheveux et barbe grisonnants, faisait les cent pas sur le boulevard du Montparnasse, aux angles des rues Delambre, Huygens et du boulevard Raspail.

Il entendit sonner l'heure à une horloge voisine.

Sans doute il n'attendait que cela car, interrompant sa promenade solitaire, il entra aussitôt dans la rue Delambre.

Arrivé en face du numéro 22, il fit halte et examina la façade de la maison dont presque toutes les persiennes closes ne laissaient filtrer que de minces filets de lumière entre leurs lames serrées.

Les fenêtres du premier et du second étage étaient entièrement sombres.

Fermée la porte de l'immeuble, et fermées aussi les deux boutiques qui la flanquaient à droite et à gauche.

A dix heures du soir, la rue Delambre ressemble beaucoup à une rue de petite ville de province, endormie dès que vient la nuit.

Les passants y sont rares.

De chaque côté de la porte du numéro 22, sur les parties pleines du mur qui l'encadre, plusieurs plaquettes de bois ou de tôle vernie étaient scellées.

Elles indiquaient les noms des petits fabricants en chambre habitant la maison, et l'étage où ils demeuraient.

Le personnage au ruban rouge et à la serviette d'avocat examina ces plaquettes et lut le nom d'un monteur de lorgnettes, demeurant au troisième.

Muni de ce nom, il allait poser la main sur le bouton de la sonnette pour se faire ouvrir, lorsque la porte s'entrebâilla et une jeune femme parut dans l'entrebâillement.

Au moment où elle allait tirer la porte derrière elle, le monsieur décoré la salua en lui disant :

— Pardon, madame, ne fermez pas, je vous prie... j'entre...

— Bien, monsieur, mais n'oubliez pas de refermer...

— Soyez sans crainte.

Le nouveau venu franchit le seuil et repoussa la porte qu'on entendit claquer.

Il semblait connaître parfaitement les aîtres.

Le couloir n'était éclairé que par un bec de gaz brûlant presque à bleu dans la loge, ce qui témoignait de la part du concierge une louable économie et un grand zèle pour les intérêts du propriétaire.

Marchant sur la pointe des pieds, le visiteur nocturne s'avança jusque vers le milieu du couloir.

Là il s'arrêta pour jeter un coup d'œil à travers le vitrage un peu terni de la loge.

Etendu dans un vieux fauteuil, le portier prenait un acompte sur le sommeil de la nuit.

Certain de n'être pas vu, le monsieur décoré passa rapidement mais sans bruit, atteignit l'escalier et en gravit les marches avec des précautions infinies.

Il arriva au palier du premier étage.

Là l'éclairage commençait, mais économique comme dans la loge, et se contentant de dissiper par une lueur vague les ténèbres trop profondes.

De cela, notre personnage ne paraissait point s'inquiéter.

Il tira de sa poche un trousseau de clefs.

Au milieu de celles qui s'y trouvaient réunies dans un anneau brisé, il en choisit une, désignée d'ailleurs à son choix par sa forme particulière.

— Celle-ci doit aller du premier coup — murmura-t-il — elle est de tout point conforme à l'empreinte que j'ai prise hier...

Et il l'introduisit doucement dans la serrure.

Ses prévisions ne le trompaient point.

La clef s'ajustait à merveille.

Il tourna, fit jouer deux fois le pêne et la porte s'ouvrit. Il ne lui restait qu'à entrer, — ce qu'il fit.

Langrune — que nos lecteurs ont reconnu sans peine — se trouvait dans l'appartement de Roussillon, et il allait pouvoir mettre à exécution son projet.

Ce projet, nous le connaissons : examiner tous les dossiers, y

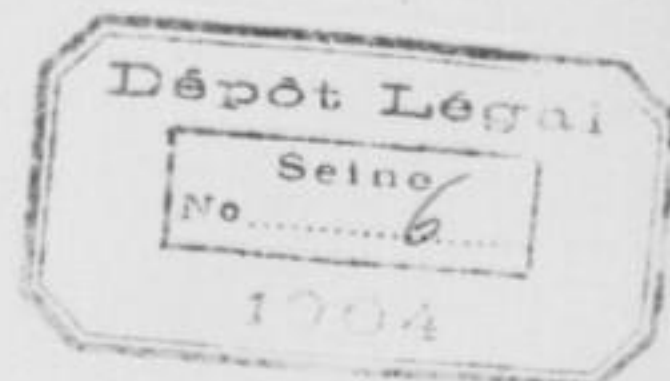


— Non, je ne me trompe pas ! — fit-elle avec éclat — c'est vous que nous cherchons...
(page 758).

trouver celui concernant l'affaire Gauthier, et, en le compulsant, savoir ce que projetait l'inspecteur et où en étaient ses recherches.

Lentement, il referma la porte derrière lui, mais seulement au pêne.

Il fallait, en cas d'alerte, se ménager une retraite facile que rien ne viendrait compliquer.



Tirant alors de sa poche une boîte d'allumettes-bougies, il en fit craquer une!

A la lueur de cette allumette, il pénétra dans la salle à manger, avisa sur la table une petite lampe à pétrole et l'alluma.

— Me voici chez moi! — se dit-il, joyeux. Maintenant, à la besogne, et mettons les morceaux doubles.

Il entra dans la chambre qui servait de cabinet de travail à Roussillon, et posa la lampe sur le bureau qu'elle éclaira d'une lueur vive.

Au beau milieu du bureau, se voyait un dossier dont la couverture grise portait en grosses lettres cette indication :

AFFAIRE DE L'AVENUE DAUMESNIL

— Voilà qui simplifie bigrement mes recherches! — fit Langrune. Inutile d'essayer les autres clefs et d'éreinter les serrures des meubles!

On dirait que ce brave Roussillon avait prévu ma visite et qu'il a mis ça là tout exprès pour moi!

Le procédé est vraiment gentil et je lui en sais un gré infini!

Brave Roussillon, c'est là-dedans que je vais trouver ce que je tiens tant à savoir... »

S'installant alors sans façon dans le fauteuil de l'inspecteur, il attira le dossier à lui, l'ouvrit, et commença à prendre connaissance de son contenu.

Soudain, il tressaillit et dressa l'oreille.

Il venait d'entendre un bruit de pas dans l'escalier.

Quittant aussitôt le fauteuil où il se prélassait, il se dirigea vers la porte d'entrée et il écouta.

Sa main droite étreignit nerveusement dans sa poche la crosse d'un revolver.

Les pas qu'il entendait étaient lourds.

Ils passèrent sans s'arrêter sur le palier du premier étage, montèrent aux étages supérieurs, puis redescendirent en faisant une courte halté à chaque carré.

— Fausse alerte! — pensa Langrune. C'est tout bonnement le concierge, aux trois quarts endormi, et qui vient d'éteindre le gaz dans l'escalier.

Langrune devinait juste.

Il regagna la chambre de Roussillon, se réinstalla dans le fauteuil et commença l'examen du dossier, après avoir placé son revolver auprès de lui.

En cas de surprise, il fallait pouvoir se défendre.



CXII

UNE RAFLE

Laissons le gredin rue Delambre et retournons à la brasserie de la rue des Vignes.

Nous l'avons quittée au moment où les deux chanteurs commençaient à quêter.

Ils n'agirent point comme à la rue de Poitiers, où ils s'étaient partagé la besogne, allant chacun de son côté. Ils marchèrent ensemble, Raymonde tendant le plateau, et Pascal offrant ses cahiers de chansons.

L'homme à l'absinthe et à la pipe continuait à les suivre à trois ou quatre pas de distance, riant, plaisantant, et engageant les buveurs à se montrer généreux.

La quête avait commencé du côté opposé à celui où se trouvait le cocher de grande maison, Pauline Leroux et le dernier venu, en costume de voyage et sacoché en bandoulière.

Raymonde et Pascal arrivaient auprès du cabinet particulier. Master Powell avait fouillé dans la poche de son gilet.

Il en tira une pièce de cent sous qu'il laissa tomber dans le plateau, en disant d'une voix étouffée à dessein, mais sans le moindre accent anglais :

— Nous sommes là.

En entendant cette voix, Raymonde tressaillit et releva vivement la tête, regardant curieusement son interlocuteur.

Powel mit un doigt sur ses lèvres, et plus bas encore ajouta :

— S'il y a du nouveau, n'hésitez pas à agir... Vous serez soutenus.

En même temps il lança un regard à Pascal qui comprit et dont le visage devint rayonnant.

Les chanteurs passèrent.

L'argent pleuvait de tous côtés.

On avait ri, on était généreux.

Pascal trouvait tant d'acheteurs qu'il voyait le stock de ses cahiers de chansons s'épuiser :

On fredonnait à toutes les tables l'air d'ELLE ET LUI, et les derniers vers :

« Où j'donne mon cœur...

« Avec un peu d'beurre. »

Les quêteurs arrivèrent auprès de la table où se voyait Pauline Leroux.

Celle-ci, qui avait fait suivre sa soupe à l'oignon et sa choucroute garnie de trois petits verres de pseudo-cognac, avait la tête un peu échauffée.

— Viens par ici, la belle, — dit-elle à Raymonde en ouvrant son porte-monnaie. Tu es rien farce !... Tu m'as fait rigoler comme une baleine.

Ça vaut bien vingt ronds, hein, ma biche ! »

Et elle laissa tomber une pièce de vingt sous dans le plateau, où s'amoncelaient les petites pièces blanches et les gros sous.

M^{me} Gauthier, en s'entendant tutoyer par cette fille, sentit le sang lui monter aux joues, mais elle se rappela le rôle qu'elle jouait, et elle ne broncha pas.

Pauline Leroux ajouta :

— Veux-tu prendre un bock par-dessus le marché, ma biche ?

Ton gosier a bien travaillé, il doit avoir besoin de se rafraîchir... »

— J'accepte, — fit Raymonde avec aplomb. Mais laissez-moi finir ma quête...

Et, présentant son plateau à l'homme au costume de voyage, elle lui dit, d'une voix qui n'était pas son organe habituel :

— A votre tour, monsieur Louis... N'oubliez pas les chanteurs... Faites comme M^{me} Pauline...

L'homme et Pauline tressaillirent.

L'homme surtout.

Il regarda bien en face la quêteuse.

Nous savons déjà qu'avec sa perruque rousse et sa mise d'une excentricité voulue, M^{me} Gauthier était méconnaissable.

Elle soutint, sans le moindre embarras, le regard étonné et inquisiteur fixé sur elle.

Evidemment l'homme interrogeait sa mémoire et ne trouvait rien.

— Qui ça, Louis ? — demanda-t-il.

— Mais, vous... Est-ce que je me trompe ?
— Vous vous trompez...
— En êtes-vous sûr ?...
— Parbleu !
— Vous n'avez pas habité Saint-Mandé ?
— Jamais !
— Blagueur !
— Eh ! dites donc, la chanteuse, vous n'êtes pas polie, savez-vous !...

Raymonde haussa les épaules.

— Oui, blagueur ! — répéta-t-elle. — Prétendez-vous que vous n'avez pas été en service, comme valet de chambre, chez un statuaire, Georges Gauthier...

L'homme pâlit.

— En voilà, des histoires !! — fit-il d'une voix que l'émotion rendait tremblante. — Qu'est-ce que vous me racontez là !!

— J'ai habité Saint-Mandé il y a un an — reprit Raymonde — je vous ai vu souvent dans le pays et je vous reconnais parfaitement.

— C'est-à-dire que vous croyez me reconnaître... Mais vous me prenez pour un autre...

Je vous répète que vous vous trompez ! »

M^{me} Gauthier se sentait sûre de son fait.

C'était bien la voix de l'ancien valet de chambre de son mari. C'étaient bien ses traits.

C'était bien l'ensemble de son visage, modifié seulement par la barbe qu'il avait laissé pousser.

Sans qu'un doute fût possible, elle avait devant elle l'auteur de la lettre trouvée dans le portefeuille d'Albert Fontaine.

— Non, je ne me trompe pas ! — fit-elle avec éclat — c'est vous que nous cherchons, ainsi que Lucie Ballard, autrement dite Pauline Leroux.

Au nom de la loi, je vous arrête !... »

Et, le revolver à la main, M^{me} Gauthier en braqua le canon sur l'ancien valet de chambre de son mari.

Ce fut alors dans la brasserie un indescriptible brouhaha.

On se levait de toutes parts.

Les gens de la table où se trouvait le cocher de grande maison exhibaient des armes et prenaient une attitude menaçante.

Louis, Pauline et plusieurs autres essayaient de fuir, mais de tous côtés surgissaient des agents de la sûreté.

Des sergents de ville gardaient toutes les issues.

On entendit éclater des coups de revolver.

— A moi ! — cria Raymonde.

Master Powell — autrement dit Roussillon — s'élança au secours de la jeune femme.

Il arriva trop tard.

M^{me} Gauthier, atteinte par une balle, tombait, le visage ensanglanté, dans les bras de Pascal.

La lutte engagée fut terrible, mais force devait rester à la loi.

Tous les gens de la table du pseudo-cocher furent réduits à l'impuissance et solidement ligottés.

Le chef de la sûreté arrivait en ce moment.

— Qu'on fasse avancer les paniers à salade ! — commanda-t-il.

L'homme à la pipe et à l'absinthe sortit aussitôt pour exécuter cet ordre.

M^{me} Gauthier venait de perdre connaissance.

— Vite, une voiture ! — dit Roussillon à l'un de ses agents.

Puis, s'adressant à Pascal :

— Conduisez-la chez moi, mon enfant, et faites venir en toute hâte un médecin...

Voici la clef de mon appartement. »

Un agent prit Raymonde dans ses bras, et, accompagné de Pascal, la porta hors de la brasserie.

Le chef de la sûreté s'approcha des ligottés, qui ne soufflaient mot.

— Quel est celui qu'on appelle Louis ? — demanda-t-il à Roussillon.

L'inspecteur désigna l'homme au complet de voyage et à la valise.

Disons en passant qu'on avait eu soin de s'emparer de cette valise.

— Et Lucie Ballard ?

— Cette femme, — répondit Roussillon en montrant Pauline Leroux. Les autres — ajouta-t-il — font partie de la bande que nous cherchons...

— Au dépôt ! — commanda le chef de la sûreté, — et qu'on rende impossible toute communication entre Louis et Lucie Ballard, afin qu'ils ne puissent se concerter...

L'agent à la pipe vint annoncer que les voitures et les paniers à salade attendaient dans la rue des Vignes.

— En route ! — commanda le chef de la sûreté.

En ce moment Louis, qui semblait fort abattu, releva la tête et cria à ses compagnons d'infortune :

— A NIORT !

Cette expression argotique signifie dans le langage des voleurs :

— Niez ! — Niez toujours !

— A NIORT, soit ! — fit Roussillon en riant — mais, pour le moment, au dépôt !

Au milieu d'une double haie de sergents de ville, les prisonniers, conduits par des agents de la sûreté, défilèrent, les menottes aux poignets.

Ils étaient au nombre de douze.

Louis eut les honneurs d'un fiacre spécial où Roussillon, toujours sous sa forme de Master Powell et assisté d'un de ses hommes, était chargé de sa garde.

Pauline Leroux fut installée dans une autre voiture où prirent place avec elle le chef de la sûreté et deux agents.

Les paniers à salade, stationnant rue des Vignes, reçurent les dix autres gredins.

Le chargement opéré, les différents véhicules s'acheminèrent vers le dépôt de la préfecture.

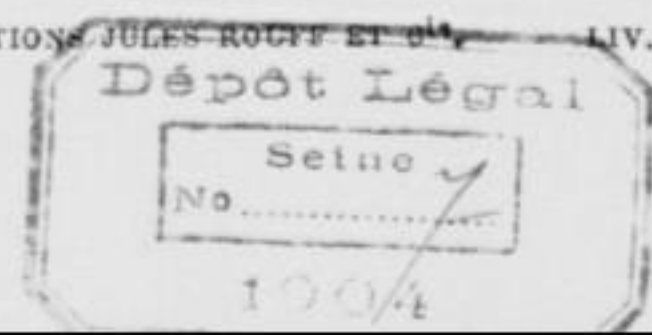
Epouvanté de ce qui venait de se passer chez lui, le tenancier de la brasserie se hâta de fermer son établissement, où quelques agents furent laissés en surveillance.



CHANTEUSE DES RUES



... Puis, enjambant la barre d'appui de la fenêtre en tournant le dos à la rue... (page 766).



CXIII

LES DOSSIERS DE ROUSSILLON. — LA BLESSÉE

Rejoignons Langrune que nous avons quitté au moment où il inventoriait avec un calme admirable les dossiers de Roussillon.

Ayant tiré de sa serviette un cahier de papier blanc et un crayon, il prenait des notes nombreuses.

De temps en temps, il jetait un coup d'œil sur le cadran de la pendule, et, satisfait de voir qu'il avait encore du temps devant lui, il se remettait au travail avec acharnement.

Ayant trouvé pâture dès les premières pages du dossier, il griffonnait fiévreusement, ne notant, d'ailleurs, que les choses essentielles pour ses besoins.

C'est ainsi qu'il fut mis au courant des recherches couronnées de succès de l'inspecteur pour découvrir Lucie Ballard et qu'il trouva la photographie, dont une épreuve avait été entre ses mains, jusqu'au moment où, sur l'ordre du chef de la sûreté, il s'était vu forcé de s'en dessaisir.

Il lut la relation de l'enquête à la villa des Fleurs et de ses résultats ; celle du voyage à Chantilly, des visites aux bureaux de placement du faubourg Saint-Honoré et de la place de la Bastille, et du long et intéressant entretien avec M^{me} Duroselle, à Saint-Mandé.

Langrune apprit que la prétendue Lucie Ballard s'appelait en réalité Pauline Leroux.

Tout ce qu'il trouvait dans ce dossier lui démontrait d'une façon indiscutable que Roussillon avait fait un chemin énorme, et que, s'il parvenait à la réalisation de son plan, les véritables assassins d'Albert Fontaine ne tarderaient pas à être connus, et le juge d'instruction Blanchard tomberait écrasé sous l'un de ces coups dont on ne se relève pas.

C'est cela que lui, Langrune, devait s'efforcer d'empêcher en paralysant l'action de l'inspecteur.

Pour obtenir ce résultat, il fallait se mettre en rapport, avant lui, avec ceux qui pouvaient tout dévoiler.

Mais, ceux-là, où étaient-ils ?

Deux feuilles du dossier restaient encore à lire.

L'une d'elles relatait la visite de Pascal et de M^{me} Gauthier à l'établissement de la rue de Poitiers, et les remarques faites par les deux chanteurs.

Tout à coup, une idée traversa l'esprit de Langrune.

Il avait filé Pascal et Raymonde jusqu'à la rue des Vignes.

Leur présence à la brasserie n'était-elle point un indice ?

N'est-ce pas là qu'on pourrait trouver ceux qu'on cherchait ?

Langrune, prodigieusement intéressé, poursuivit sa lecture.

Soudain, son regard tomba sur les trois lignes écrites par Roussillon en marge du dernier feuillet.

Il lut : — *Mardi, Louis et Pauline Leroux (Lucie Ballard) à la brasserie de la rue des Vignes. — Bande des gens de maison. — Tous mes hommes mobilisés pour arrestation.*

L'agent prévaricateur poussa un juron et s'oublia jusqu'à donner sur la tablette du bureau un formidable coup de poing.

— Mardi ! — murmura-t-il — mais c'est aujourd'hui ! L'expédition de ce soir, c'était celle de la rue des Vignes !! Ils y sont en ce moment...

S'ils font les arrestations, tout est perdu !... — Oh ! si je pouvais arriver avant eux... Je reconnaitrais Lucie Ballard, je l'avertirais, et Roussillon en serait pour ses frais...

Allons, en route ! Qui sait ? j'arriverai peut-être à temps. »

Vivement il referma sa serviette, mit son chapeau sur sa tête, son revolver dans sa poche et prit la lampe pour s'éclairer jusqu'à la salle à manger.

Une fois là, il posa la lampe sur la table où il l'avait prise et il l'éteignit.

A tâtons, alors, il gagna la porte de sortie et chercha le bouton qui faisait mouvoir le pêne.

Soudain, il s'arrêta.

Il entendait retentir violemment la sonnette placée dans la loge du concierge, puis des coups frappés de la rue contre la porte, et enfin des voix.

Haletant, il prêta l'oreille.

Les appels de la sonnette et les chocs ébranlant la porte redoublaient d'intensité.

— Sortir en ce moment serait le comble de la maladresse, — se dit-il.

Et il demeura muet et immobile.

Une porte s'ouvrit au rez-de-chaussée, celle de la loge.

Une voix, — celle du concierge, — demanda :

— Qui sonne ? Qui frappe ? Est-ce que le feu est à la maison ?

Dans la rue, une voix répondit :

— Ouvrez ! ouvrez vite ! C'est de la part de M. Roussillon !

Langrune fut pris d'un tremblement nerveux.

— Roussillon ! — répéta-t-il. — Est-ce que c'est chez lui qu'on vient ?

En entendant prononcer le nom vénéré de son locataire, le concierge s'empressa de tirer le cordon.

Pascal entra comme une trombe, suivi de deux agents, dont l'un portait dans ses bras M^{me} Gauthier toujours évanouie.

— Vite ! vite ! dit-il, courez chercher un médecin pour cette jeune dame... On la monte chez M. Roussillon... C'est son ordre... J'ai sa clef... Donnez-moi de la lumière.

Le concierge, ahuri, perdait littéralement la tête.

Pascal pénétra dans la loge, où le gaz brûlait à bleu, prit une bougie qui se trouvait sur une table, et l'alluma en répétant :

— Vite ! vite ! un médecin ! Ça presse ! Cette dame est blessée ! Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous donc !

Le concierge, affolé, s'élança dans la rue, oubliant de refermer derrière lui la porte de la maison.

— Hâtons-nous ! s'il vous plaît, — fit l'agent qui portait Raymonde. Quoique la particulière ne soit pas bien lourde, ça pèse tout de même.

Pascal, la bougie à la main, gravit précipitamment l'escalier et arriva sur le palier, où se trouvaient déjà plusieurs locataires, attirés par le bruit qui venait de se faire.

Le second des agents qui accompagnaient Pascal commanda :

— Rangez-vous et rentrez chez vous !

On obéit.

Langrune était pâle d'épouvante.

— Ils sont sur le carré, — bégaya-t-il — je suis pris comme un rat dans une ratière !

Comment me tirer de là ? »

Une lueur traversa son cerveau.

Il entrevoyait une chance.

Il se dirigea vers une fenêtre munie de persiennes, l'ouvrit, fit jouer le crochet des persiennes qu'il repoussa, et regarda au dehors.

La rue Delambre, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, était absolument déserte, la voiture qui avait amené Raymonde évanouie ayant déjà rebroussé chemin.

Langrune entendit la clef remise par Roussillon au jeune chanteur entrer dans la serrure.

La nécessité de prendre une décision immédiate s'imposait.

Il la prit.

Sa serviette embarrassait ses mouvements.

Il la jeta sur le trottoir, puis, enjambant la barre d'appui de la fenêtre en tournant le dos à la rue, se replia sur lui-même, s'accrocha à la barre, laissa pendre ses jambes et lâcha prise.

En gymnasiarque expérimenté il tomba sur la pointe des pieds et les jarrets pliés, se redressa, ramassa sa serviette et, glissant le long des murailles, il disparut.

Pascal, ayant introduit la clef dans la serrure, l'avait tournée pour ouvrir la porte.

Il s'étonna en la voyant céder sous une légère pression, mais le temps lui manquait pour réfléchir.

Sans doute Roussillon, préoccupé, avait oublié de donner le double tour en sortant.

Le jeune chanteur franchit le seuil.

Le courant d'air établi entre la porte et la fenêtre faillit éteindre la bougie.

— Comment — murmura-t-il — la fenêtre et les persiennes ouvertes ! qu'est-ce que cela signifie ?

— Vite, le lit ! — je n'en puis plus ! — s'écria l'agent dont les bras faiblissaient sous son fardeau.

Pascal le conduisit à la chambre de Roussillon.

L'homme posa doucement sur le lit la jeune femme dont les oreillers soutinrent la tête ensanglantée.

— Ouf ! — fit-il ensuite en respirant à pleins poumons.

Son collègue s'était avancé après avoir refermé la porte derrière lui.

S'adressant alors à Pascal, il lui dit :

— Nous n'avons plus rien à faire ici, nous, en supposant que vous y restiez...

— J'y reste.

— Alors, monsieur Pascal, nous vous quittons...

— Allez, mes braves.

— Nous trouverons sans doute notre inspecteur à la sûreté et nous lui rendrons compte de ce que nous avons fait...

— C'est bien, messieurs, au revoir.

Attendez que je vous éclaire... »

Pascal reconduisit les deux agents jusque sur le palier, referma la porte, puis la fenêtre restée ouverte, et après avoir allumé une lampe, celle que Langrune avait déposée sur la table de la salle à manger, — il revint dans la chambre où se trouvait M^{me} Gauthier toujours inanimée, et s'approcha du lit.

— Serait-elle morte, mon Dieu ? — se demanda-t-il avec une douloureuse épouvante. — Je ne sais pas, moi ! Je ne puis rien !

Mourir, elle, si bonne ! si dévouée !!... Ah ! ce serait trop horrible et trop injuste ! Dieu ne peut pas le permettre... »

Un coup de sonnette rétentit dans le vestibule.

Pascal courut ouvrir.

C'était le concierge accompagné du médecin.

Ce dernier connaissait et estimait Roussillon.

En apprenant qu'on l'appelait pour donner ses soins à une jeune femme blessée apportée chez l'inspecteur, il se hâta de prendre sa trousse et d'accourir.

— Où est la malade ? demanda-t-il.

— Veuillez m'accompagner, monsieur le docteur, répondit Pascal.

Et il conduisit le médecin à la chambre à coucher.

La concierge, ayant suivi son mari, marchait sur leurs talons, poussée tout à la fois par la curiosité et par la pensée qu'on pourrait avoir besoin de ses services.

Le médecin, les sourcils froncés, s'approcha du lit, prit les mains de Raymonde, qu'il trouva glacées, regarda le visage sous la clarté de la lampe, tenue par Pascal, colla son oreille contre la poitrine, et écouta pendant une ou deux secondes.

Il se releva, la figure moins sombre.

— Evanouie seulement ! — murmura-t-il.

Puis, s'adressant au jeune chanteur, il demanda :

— Depuis combien de temps cette pauvre femme se trouve-t-elle dans cet état comateux ?

— Depuis une heure, monsieur.

— Bien !... Laissez la lumière là et veuillez vous retirer un instant.

— Vous allez examiner la blessure ?

— Oui, mais, avant tout, il faut débarrasser la blessée de son corset et de ses vêtements, pour rendre plus libre la respiration... C'est ce que je vais faire avec l'aide de la concierge. Tout à l'heure, j'aurai recours à votre bonne volonté.

Pascal comprit, posa la lampe sur la table de nuit et passa dans la salle à manger, où il avait laissé la bougie allumée.

Là, il tomba sur un siège et se mit à réfléchir profondément.

Le fils de Léa Gaucher avait à cœur d'aider à découvrir l'assassin d'Albert Fontaine, fût-ce même au prix de sa vie.

Il l'avait dit, et ce n'était point une vaine parole.

On rencontre, — rarement il est vrai, mais enfin quelquefois, — des natures trempées pour le dévouement, des cœurs généreux prêts à tout pour effacer, pour racheter une défaillance, de quelque nature qu'elle soit.

La nature de Pascal était de celles-là.

La blessure de M^{me} Gauthier serait-elle assez grave pour entraver momentanément toute action ?

Voilà ce qu'il se demandait avec angoisse.

Faudrait-il donc abandonner les recherches entreprises ?

A cette dernière question, il croyait pouvoir répondre d'une façon négative.

Les gens arrêtés à la brasserie de la rue des Vignes avaient certainement le mot de l'énigme, et le leur arracher ne devait point être une tâche impossible.

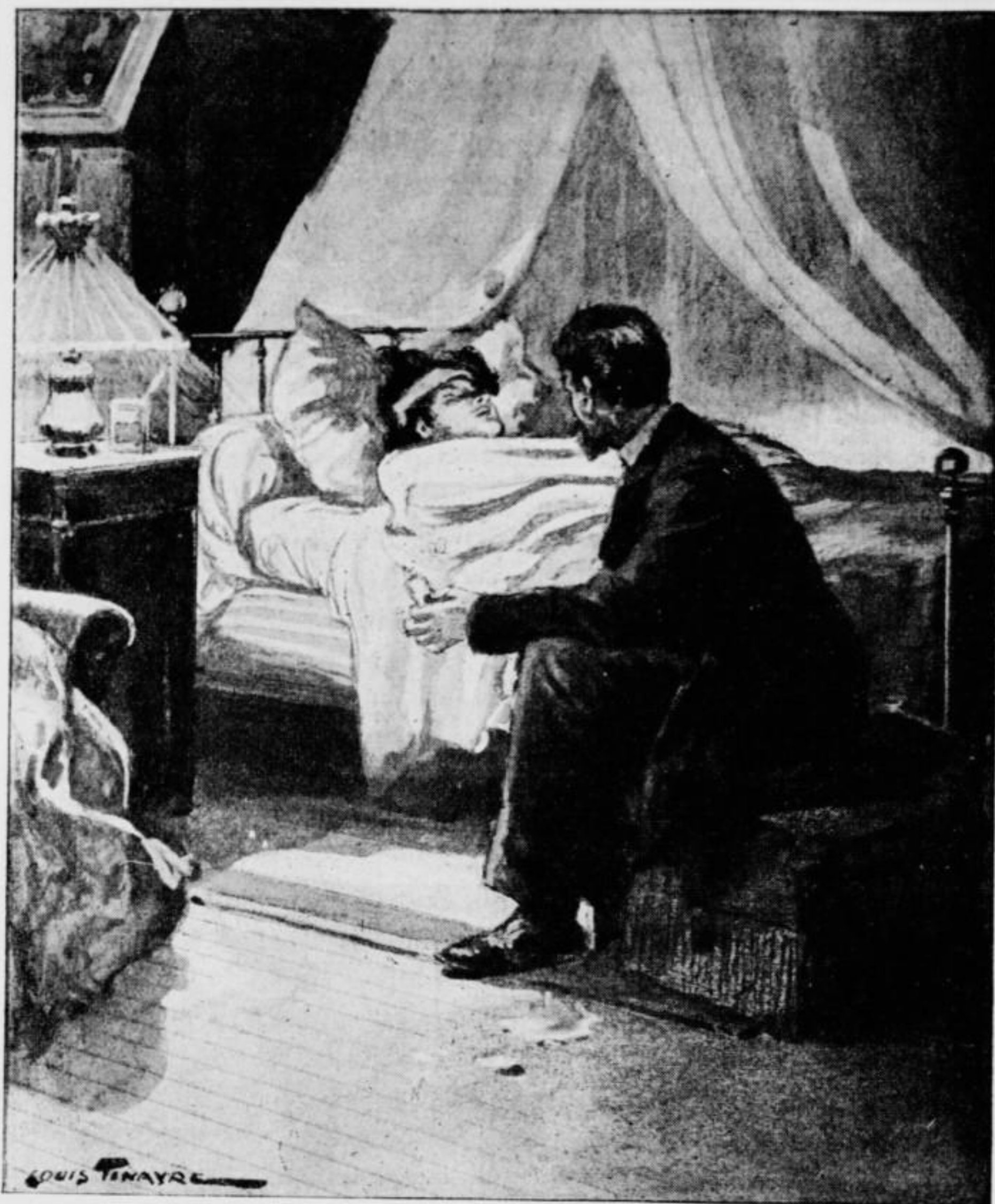
Donc il ne fallait pas désespérer.

Un peu calmé par cette perspective, Pascal se préoccupa de la manière dont il était entré dans l'appartement de Roussillon.

Comment l'inspecteur, si soigneux de toutes choses, si méticuleux même, avait-il, en sortant de chez lui, laissé une de ses fenêtres ouverte et sa porte à peine fermée ?...

Cela, tout d'abord, l'avait frappé et, maintenant qu'il réfléchissait, cela lui paraissait bien étrange, bien inexplicable. Était-ce distraction de sa part ?

Était-ce négligence ou bien oubli de la portière qui avait soin de l'appartement ?

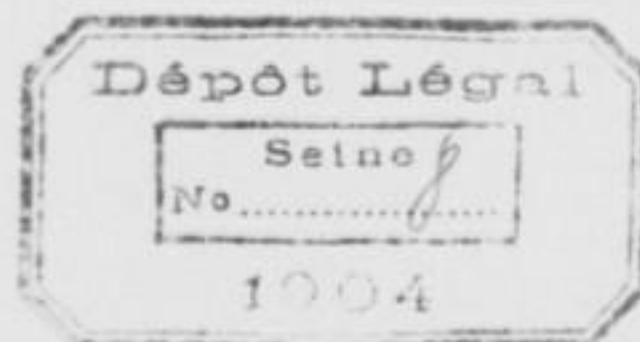


Assis au chevet du lit, le médecin attendait, anxieux... (page 773).

Pascal pesait le pour et le contre quand la concierge vint lui dire qu'il pouvait rentrer dans la chambre.

Raymonde, dévêtue, était maintenant couchée dans le lit de Roussillon, dont la concierge avait, en un tour de main, changé les draps.

— C'est maintenant que j'aurai besoin de vous, monsieur...
— dit le docteur au jeune homme. Je vais examiner la blessure, et



comme je n'ai sous la main rien de ce qui me sera nécessaire, la concierge ira chez le pharmacien de la rue Delambre chercher les choses indispensables...

Pendant ce temps, je dégagerai la plaie. »

Puis, s'adressant à la portière :

— Il me faut des bandes, des compresses, du perchlorure de fer en cas d'hémorragie.

Rapportez-moi tout cela le plus vite possible, et dites au pharmacien que c'est pour mon compte. »

Tout en parlant, il tendait à la brave femme une feuille de son carnet sur laquelle il avait tracé quelques lignes.

Il ajouta :

— J'ai prescrit une potion, un réactif qu'on préparera et qu'on doit m'envoyer ici... Sachant que c'est pour moi, le pharmacien ne perdra pas une minute.

La concierge prit l'ordonnance et sortit.

Le médecin et Pascal restèrent seuls auprès de la blessée.



CXIV

AU DÉPOT. — FENÊTRE OUVERTE.

Langrune, après son évasion précipitée de l'appartement de Roussillon, s'était dirigé au pas de course vers la gare Montparnasse.

A la station se trouvaient plusieurs fiacres, attendant les trains de nuit.

Il monta dans l'un deux, en criant au cocher :

— Rue des Vignes.

— Quel numéro ?

— Au coin de la rue des Marronniers.

L'agent de la sûreté à la solde de Blanchard pensait bien que la rafle préméditée par Roussillon devait être faite, et qu'elle ne s'était pas opérée sans rencontrer une vigoureuse résistance.

Quel avait été le résultat final ?

Voilà ce dont il voulait s'enquérir.

Sa déconvenue fut grande quand il trouva la brasserie et la crèmerie hermétiquement closes, et qu'il vit des agents de la sûreté en surveillance auprès des portes de ces deux établissements.

S'adresser à eux pour obtenir des détails ?

Impossible !

Cette démarche constituerait un impair de première grandeur, et ne manquerait pas d'attirer sur lui des soupçons.

Donc il ne saurait rien, du moins immédiatement.

Le plus sage était de rentrer chez lui et de remettre au lendemain toute investigation.

Ce qu'il fit.

En quittant la rue des Vignes, les voitures et les paniers à salade contenant les gredins arrêtés avaient pris à la plus rapide allure le chemin du dépôt.

Tout en cheminant, Louis, qui conservait dans sa mésaventure un admirable sang-froid, voulut sonder Roussillon par quelques interrogations adroites.

Dès les premiers mots l'inspecteur l'arrêta.

— Je ne suis pas juge d'instruction, — lui dit-il, — c'est le magistrat chargé de votre affaire qui répondra, si bon lui semble, aux questions que vous lui poserez...

Ces paroles, et surtout le ton avec lequel elles furent prononcées, fermèrent la bouche à l'ancien valet de chambre de Georges Gauthier.

Il en fut de même pour Pauline Leroux qui tenta de questionner le chef de la sûreté avec lequel elle se trouvait.

Les hôtes du panier à salade réfléchissaient sur leur fâcheuse situation, et décidaient, qu'obéissant à l'ordre donné par Louis, ils nieraient tout avec acharnement, même contre l'évidence.

En arrivant au dépôt, le chef de la sûreté ordonna que Louis et Pauline fussent mis au secret, séparément, jusqu'à ce que le juge d'instruction qui serait chargé de leur affaire leur ait fait subir un premier interrogatoire.

Les autres furent enfermés dans les dortoirs de la permanence.

Après les formalités, qui prirent un certain temps, le chef de la sûreté emmena Roussillon dans son cabinet,

— L'affaire a bien marché, grâce à vous, — lui dit-il, — et j'ai le ferme espoir que nous arriverons à faire la lumière. Mais une chose me préoccupe péniblement, c'est la blessure de M^{me} Gauthier.

Il serait désolant que cette noble créature payât de sa vie son dévouement à son mari !

— Ce serait si désolant que je ne veux pas l'admettre ! — répliqua Roussillon. — Je pourrai bientôt, d'ailleurs, vous renseigner à ce sujet d'une façon complète, car j'ai fait transporter la blessée chez moi.

Le jeune Pascal est auprès d'elle.

— Quittez-moi vite alors et rentrez chez vous...

Vous me donnerez des nouvelles demain matin en m'apportant le procès-verbal que vous allez rédiger cette nuit et que je remettrai avec le mien au procureur de la République qui désignera sans retard un juge d'instruction assez habile pour obtenir les aveux de ces misérables...

Que votre procès-verbal soit court.

Annexez-y les pièces que vous possédez.

Du reste, aussitôt que le juge sera désigné, vous m'accompagnerez auprès de lui, et dix minutes d'entretien l'éclaireront mieux que les rapports les plus détaillés...

J'espère que cette fois nous n'aurons point affaire à un magistrat du genre Blanchard !

Allez, mon cher Roussillon ; je vais préparer mon procès-verbal et en même temps rédiger une note pour les journaux.

— Ne craignez-vous pas trop de publicité ?

— Je crois, au contraire, qu'elle nous sera très utile.

L'inspecteur quitta son chef et partit pour la rue Delambre, très impatient de savoir ce qui s'y passait.

Après avoir expédié la concierge chez le pharmacien, le médecin appelé auprès de M^{me} Gauthier avait, aidé par Pascal qui soulevait la tête, examiné la plaie mise à découvert en coupant les cheveux agglutinés par le sang qui la cachait, ce qui lui permit de constater avec joie que la blessure n'offrait aucun danger.

La balle du revolver, au lieu d'entamer la boîte osseuse, avait labouré les chairs.

La syncope persistante de la jeune femme provenait de l'ébranlement nerveux résultant du choc, et de la vive douleur éprouvée.

Après un temps très court la concierge reparut, apportant du perchlorure de fer, des compresses et des bandes.

Le pharmacien enverrait la potion aussitôt qu'elle serait préparée.

Le docteur lava la plaie, la couvrit d'une compresse imbibée de quelques gouttes de perchlorure et mit un bandage.

Malgré ces soins, M^{me} Gauthier ne reprenait pas connaissance.

Enfin, on apporta la potion attendue avec impatience.

— Donnez-moi une cuillère à soupe... — dit le docteur à la concierge.

Puis, à Pascal :

— Passez l'un de vos bras derrière les épaules de notre blessée et soulevez-la...

Pascal s'empessa d'obéir.

Le médecin alors, non sans quelque peine, parvint à introduire la cuillère entre les dents serrées de Raymonde, et à lui glisser dans le gosier une première dose de la potion.

Le jeune chanteur laissa retomber lentement la tête de M^{me} Gauthier sur les oreillers.

Assis au chevet du lit, le médecin attendait, anxieux, l'effet que devait produire le réactif.

Pascal fit signe à la concierge de l'accompagner dans l'embrasure de la fenêtre.

— J'ai une question sérieuse à vous adresser, ma chère dame...
— lui dit-il.

— Une question sérieuse ?

— Oui.

— Allez-y.

— Vous avez aujourd'hui, comme d'habitude, fait le ménage de M. Roussillon ?

— Bien sûr. Pas de danger que j'y manque...

— A quelle heure avez-vous quitté son appartement ?

— A onze heures du matin, mon travail fini.

— Vous n'y êtes pas rentrée depuis ?

— Si... vers cinq heures... Je me suis rappelé que je n'avais pas garni de pétrole la lampe...

— Aviez-vous bien fermé les fenêtres ?

— Parbleu ! et les persiennes aussi.

— Vous en êtes certaine ?

— Comme de ma probité personnelle.

— Et la porte de l'appartement, vous l'aviez aussi fermée ?

— Cela va de soi !

— A double tour ?

— Oui, à double tour, comme d'habitude...

— Mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce qu'en entrant ici avec la clef remise par M. Roussillon, j'ai constaté que la porte n'était fermée qu'au pêne, et que la fenêtre de la salle à manger était ouverte tout au large, ainsi que la persienne.

— C'est impossible, cela !

— C'est cependant certain !

Le courant d'air établi entre la fenêtre et la porte a même failli éteindre la bougie que je portais...

— Quelqu'un serait donc entré ici ?

— C'est probable... Vous n'avez vu personne se glisser dans l'escalier ?

— Personne ! ni mon mari non plus, nous n'aurions pas laissé passer sans demander où on allait...

— N'avez-vous pas entendu marcher dans l'appartement ?

— Il ne se trouve point au-dessus de notre loge.

La conversation fut interrompue par un appel du docteur.

Pascal se hâta de se rapprocher.

— Je vais administrer une deuxième dose... — dit le médecin.

Le jeune homme souleva de nouveau le buste de M^{me} Gauthier et elle absorba, plus facilement que la première fois, une seconde cuillerée de la potion.

— Il est impossible que l'effet attendu tarde maintenant, — pensa le docteur.

Et il reprit son poste d'observation.

Deux minutes s'écoulèrent.

Un coup de sonnette retentit dans le vestibule.

Sur un signe de Pascal, la concierge alla ouvrir.

Elle se trouva en face de Roussillon, à qui le concierge avait ouvert la porte de la rue.

Il s'était débarrassé, à la préfecture, du travestissement qui faisait de lui Master Powell.

— Eh bien ? — demanda vivement Roussillon à la concierge — la jeune femme qu'on a amenée ici ?

— Toujours évanouie...

— On est allé chercher un médecin ?

— Oui, monsieur Roussillon, mon mari... Le docteur Lamarche, que vous connaissez bien...

— Et, il est là ?

— Oui, monsieur Roussillon, avec monsieur Pascal.

L'inspecteur, très inquiet, traversa la salle à manger et entra dans sa chambre.

Le jeune chanteur vint lui serrer la main, mais, du geste, le médecin lui imposa silence.

— Elle revient à elle... — murmura-t-il.

En effet le réactif, administré pour la seconde fois, commençait à agir.

Raymonde ouvrit lentement les yeux et voulut porter une de ses mains à son front.

Le docteur arrêta ce mouvement.

— Il ne faut pas toucher au bandage que j'ai posé sur votre blessure — lui dit-il d'une voix douce.

M^{me} Gauthier jeta un regard vague autour d'elle, et sur celui qui venait de parler.

— Où suis-je donc ? — balbutia-t-elle, ne reconnaissant rien de ce qui frappait sa vue, et cherchant à rappeler ses souvenirs.

Roussillon s'avança.

— Vous êtes chez moi, chère madame... — répondit-il.

— Ah ! je me souviens... je me souviens... — fit la blessée.

— Du calme ! — commanda le docteur.

— J'ai bien cru que j'allais mourir...

— Vous n'avez pas même été en danger, mais, je vous en prie, ne laissez point travailler votre cerveau, n'interrogez point votre mémoire, et prenez une troisième dose de la potion préparée pour vous...

— Oui... oui... monsieur...

Et Raymonde prit docilement la cuillère que lui présentait le docteur Lamarche.

L'effet fut immédiat.

Une torpeur soudaine s'empara de M^{me} Gauthier dont la tête retomba sur les oreillers.

— Elle va dormir... — dit le médecin. Laissons-la seule...

Les trois hommes passèrent dans la pièce voisine.

— La blessure est-elle grave ? — demanda Roussillon.

— Non, mais le choc a été rude. L'émotion, la peur, la nervosité, ont fait plus que la balle de revolver... Quelques heures de sommeil et tout ira bien...

— Pourrait-on, demain, reconduire chez elle cette jeune femme ?

— Cela me paraît certain, à moins de complications impossibles à prévoir, et qui, d'ailleurs, me semblent improbables...

— La verrez-vous demain, docteur, avant qu'elle parte d'ici ?

— Oui. Je viendrai à huit heures du matin.

— Vous n'avez rien à ordonner pour cette nuit ?

— Rien. Elle va dormir...

— Et si elle se réveillait ?

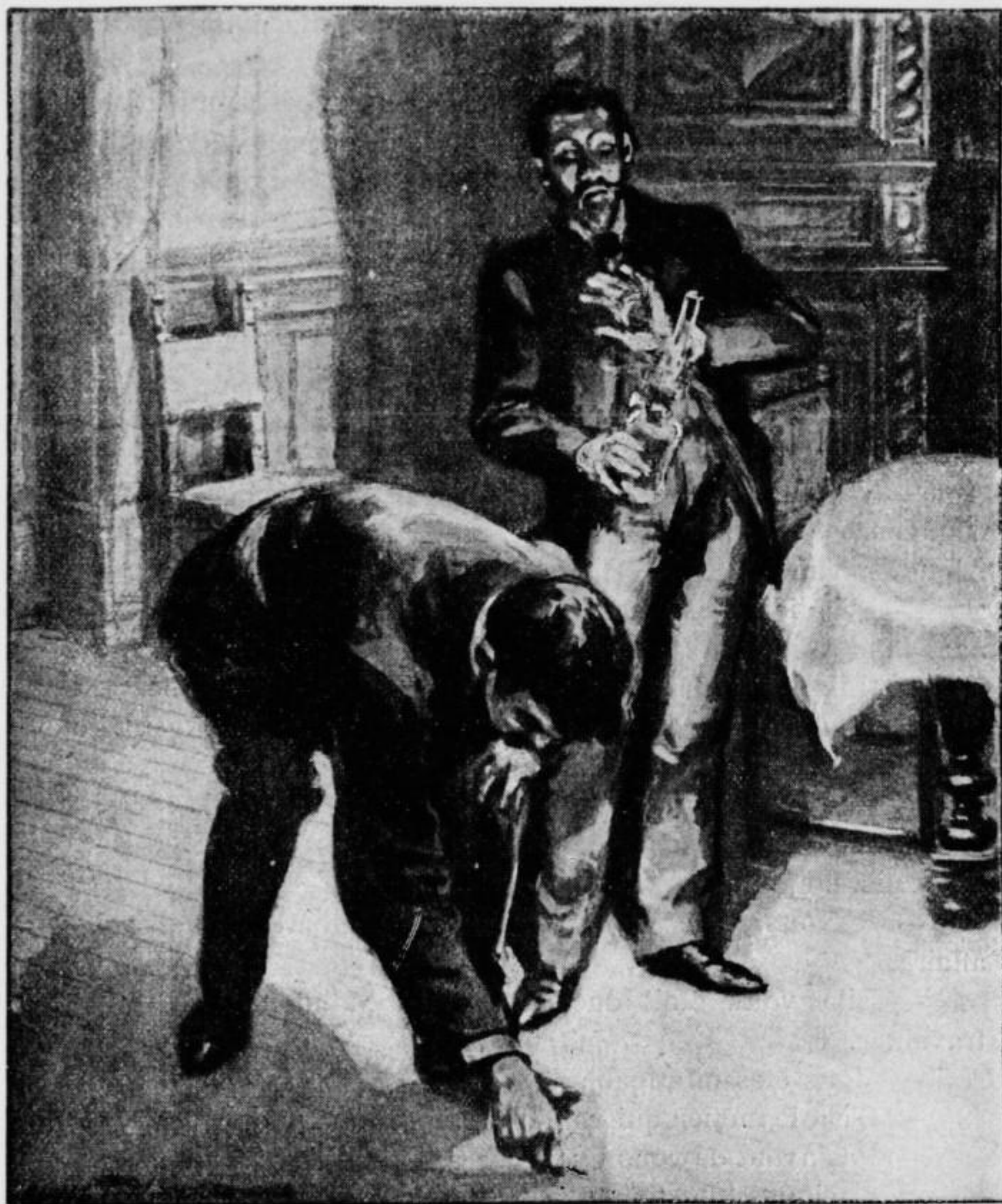
— Une cuillerée de potion, voilà tout. Bonsoir et à demain...
Je rentre chez moi...

— Merci de vos bons soins, cher docteur...

— Toujours à votre service... Nous sommes de vieilles connaissances...

L'inspecteur échangea une poignée de main avec le médecin qui partit, éclairé par la concierge dont l'assistance devenait inutile et qui ne devait pas remonter.





Brusquement, il se baissa et ramassa un objet de très petit volume... (page 780).

CXV

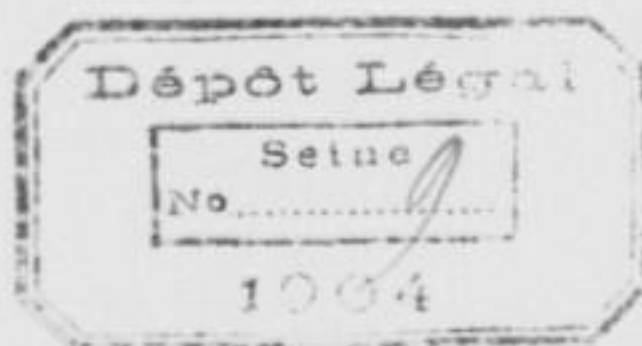
H. C. — NEC PLUS ULTRA — N° 3. — KURST-BERLIN

L'inspecteur de la sûreté et le chanteur des rues se trouvèrent alors seuls dans la salle à manger.

— Mon cher Pascal, — dit Roussillon au jeune homme, il faut aller dormir.

LIV. 98. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 98.



— Je n'ai pas sommeil, — répondit vivement le fils de Léa Gaucher.

— Parce que la surexcitation nerveuse vous soutient ; mais vous avez besoin d'un peu de repos, et demain, dès le matin, vous irez à Saint-Mandé prévenir la femme de chambre de M^{me} Gauthier qu'elle n'ait point à s'inquiéter de l'absence de sa maîtresse qui sera de retour dans quelques heures...

— Ce sera fait.

— Ah ! ce n'est pas tout ; j'oubliais...

— Quoi donc.

Le policier tira un portefeuille de sa poche, l'ouvrit et y prit une lettre qu'il tendit à Pascal en lui disant :

— Voici la réponse de M. le chef de la sûreté, à la demande d'audience que désire obtenir de lui, en notre présence, votre ami Alphonse Jarrier.

— L'audience est accordée ! — fit joyeusement Pascal en prenant la lettre.

— Oui. Après-demain, jeudi, à deux heures, le pêcheur de la Belotte pourra se présenter à son bureau. Nous nous y trouverons. Faites-lui donc parvenir le pli dès demain.

— J'irai le lui porter moi-même dans la journée. — répondit le chanteur en glissant la lettre dans sa poche.

Puis, il ajouta :

— Je vous remercie de votre bonne intervention dans cette affaire.

— Elle vous était due, mon ami. Maintenant, moi, j'ai à travailler.

— Vous êtes infatigable.

— C'est le métier qui veut ça. Partez donc, mon enfant.

— Pas avant de vous avoir adressé quelques questions...

— Quelques questions ?...

— Oui.

— Ne pouvez-vous les remettre à demain ?

— Impossible ! Il s'agit de choses importantes que vous devez savoir tout de suite...

— Parlez vite, alors.

— Avant d'aller rue des Vignes, vous n'êtes point rentré ici ?

— Non.

— Dans ce cas, il faut chercher une explication à ce que j'ai remarqué, moi, en y entrant à onze heures du soir...

— Quoi donc ? Qu'avez-vous remarqué ?

— La porte de votre appartement n'était fermée qu'au pêne, au lieu de l'être à double tour, comme d'habitude.

— Que me dites-vous là !! — s'écria Roussillon.

— Il y a mieux... la fenêtre que voilà était ouverte au grand large, ainsi que la persienne...

— Ceci peut s'expliquer par un oubli de la concierge qui fait mon ménage...

— Non, — répliqua Pascal.

— Comment, non ?

— Je l'ai interrogée à ce sujet et ses réponses ont été catégoriques. A cinq heures du soir, elle est venue mettre du pétrole dans votre lampe, ce qu'elle avait oublié de faire le matin, et elle est absolument certaine d'avoir trouvé tout bien clos et d'avoir fermé votre porte à double tour... Elle n'aurait eu, d'ailleurs, aucune raison pour ouvrir la fenêtre et la persienne.

Comme un éclair illumine les ténèbres, un soupçon se glissa dans l'esprit de l'inspecteur.

Il prit la lampe posée sur la table, passa dans la pièce où il avait l'habitude de travailler et embrassa du regard tout ce qui s'y trouvait.

Sur son bureau, il vit le dossier qu'il avait oublié de mettre sous clef avant de partir.

Il s'en approcha et il en souleva la couverture.

Les feuilles détachées de ses rapports, de ses notes, de ses copies de pièces, n'étaient plus rangées comme elles devaient l'être, avec un soin minutieux, aucune d'elles ne dépassant l'autre.

Il était facile de constater qu'on les avait parcourues, sans prendre le soin, ensuite, de les remettre bien en ordre.

— On a fouillé là-dedans !... — s'écria Roussillon.

— Donc on est entré ici...

— C'est évident...

— Et on a dû en sortir au moment où j'y entrais moi-même avec M^{me} Gauthier et vos agents...

Roussillon reprit la lampe qu'il avait posée sur son bureau et se dirigea vers la salle à manger...

— Si quelqu'un s'est enfui au moment de votre arrivée — dit-il — c'est par la fenêtre qu'il a dû passer, puisque vous avez trouvé cette fenêtre ouverte. Eclairez-moi.

Il passa la lampe à Pascal et il ouvrit la fenêtre.

— Eclairez-moi mieux ! — continua-t-il. Faites un réflecteur avec votre main, de façon que la lumière tombe sur le bord garni de zinc...

Pascal obéit.

Roussillon se pencha.

Sur le zinc, recouvert d'une couche de peinture, il aperçut des éraflures pareilles à celles que produisent les talons garnis de clous de fortes chaussures.

— On a posé les pieds là-dessus, — fit-il, — puis on s'est accroché par les mains à la barre d'appui, et on s'est laissé glisser jusqu'au trottoir, ce qui n'était pas bien difficile, pourvu qu'on eût pratiqué quelque peu la gymnastique.

Il referma la persienne et la fenêtre, puis il réfléchit, les yeux fixés machinalement sur la zone du parquet qu'éclairait la lampe tenue par Pascal.

Brusquement, il se baissa et ramassa un objet de très petit volume qui venait de frapper sa vue.

Cet objet était une allumette-bougie à demi consumée.

— Oh ! oh ! — murmura-t-il avec un ricanement sourd, — celui qui a fait ici une visite domiciliaire illégale peut se vanter d'être un fichu maladroit !

— A propos de quoi dites-vous ça ? — demanda Pascal.

— A propos de cette allumette...

— Que concluez-vous de sa découverte ?...

— Beaucoup de choses...

— Soupçonnez-vous quelqu'un ?

— Peut-être...

Le jeune chanteur, dont ces réponses surexcitaient la curiosité, allait questionner de nouveau, mais Roussillon ne lui en laissa pas le temps.

— Au revoir, ami Pascal, — lui dit-il. Retournez chez vous, dormez deux heures, et n'oubliez rien de ce que je vous ai recommandé.

— Soyez tranquille.

Pascal quitta le logis de l'inspecteur et reprit le chemin de la rue des Deux-Ponts.

Roussillon, aussitôt après son départ, s'enferma à double tour, s'assura que M^{me} Gauthier dormait d'un calme sommeil, ainsi que le docteur l'avait prévu, et s'assit à son bureau afin de profiter des

heures de nuit qui lui restaient pour rédiger le rapport qu'il devait remettre le lendemain matin au chef de la sûreté...

Après avoir fermé le dossier qu'une main criminelle avait feuilleté, il le plaça sur un coin du bureau et prit un cahier de papier blanc, afin d'y tracer le brouillon de son rapport.

Pour cela il lui fallait un crayon.

Celui qui lui tomba sous la main, et qui se trouvait à côté du dossier, attira tout d'abord son attention.

Au lieu d'être en bois lisse et naturel, il était noir et à pans coupés.

— Pas à moi, ça !... — fit-il en examinant l'objet.

Sur l'un des pans se trouvait, imprimée en creux, la marque de fabrique ainsi conçue

II. C. — NEC PLUS ULTRA — N° 3

KURST-BERLIN

Il ajouta, les dents serrées :

— Voilà une carte de visite que je retournerai à celui de qui elle vient... Je ne me sers que de crayons français, moi ! Le drôle qui est entré ici cette nuit a, sans le moindre doute, copié une partie de mes notes et de mes rapports... Tant pis pour le curieux, je ne le ménagerai pas !

Roussillon replaça le crayon étranger à côté du dossier, prit un de ceux dont il avait l'habitude de se servir et commença son travail.

Cinq heures du matin sonnaient au moment où il l'eut terminé.

Après avoir jeté un coup d'œil discret dans la chambre où Raymonde dormait toujours, il s'étendit sur le divan de son cabinet et, vaincu par la fatigue, s'endormit à son tour profondément, malgré les préoccupations multiples qui hantaient son cerveau.

Son sommeil dura deux heures.

Il n'oubliait pas que le chef de la sûreté lui avait enjoint de lui faire parvenir son rapport le plus promptement possible, mais le docteur Lamarche devait venir à huit heures visiter la blessée, et sa présence à cette visite était indispensable.

De plus, il fallait qu'il s'occupât de faire transporter la jeune femme à Saint-Mandé.

Chaque matin, un agent de sa brigade venait chez lui, prendre ses ordres.

Il lui confia le soin de porter au cabinet du chef le pli préparé, et il attendit l'arrivée du médecin.

Obéissant aux recommandations de Roussillon, Pascal, réconforté par deux heures de sommeil, était parti pour Saint-Mandé par le premier train. afin d'apprendre à la femme de chambre de M^{me} Gauthier qu'un accident sans gravité avait retenu sa maîtresse à Paris, mais qu'elle ne tarderait point à rentrer à la villa des Fleurs.

Le jeune chanteur s'était acquitté de cette tâche délicate avec beaucoup d'adresse, et avait repris le chemin de Paris.

Il arrivait rue Delambre au moment où le docteur entra chez Roussillon qui venait d'entendre remuer dans la chambre de la blessée, mais, par discrétion, n'avait pas osé frapper.

— Notre malade a-t-elle dormi ? — demanda le médecin.

— Oui, et d'un très calme sommeil, mais je la crois éveillée maintenant...

— Nous allons voir cela...

Et le médecin frappa légèrement à la porte.

Une voix claire répondit :

— Entrez !

Le docteur ouvrit la porte.

— A la bonne heure ! — s'écria-t-il. Si j'avais toujours des malades comme vous, madame, ma profession serait la plus charmante de toutes !

Raymonde était debout, complètement habillée.

Son bandage autour de la tête rappelait seul sa blessure.

— Je vous reconnais, docteur, — dit-elle. C'est vous qui m'avez si bien soignée... Ma mémoire est complètement revenue.

J'ai bien dormi, je n'ai pas de fièvre, je ne ressens aucune douleur, ce qui me paraît prouver que ma blessure est des plus légères...

En cet état de choses, m'autorisez-vous à rentrer chez moi ? »

— Je vous y autorise sans la moindre hésitation... — répondit le médecin.

Roussillon et Pascal se tenaient sur le seuil de la porte entr'ouverte.

M^{me} Gauthier les aperçut.

— Entrez ! entrez, mes amis ! — fit-elle en leur tendant les mains. Apprenez-moi vite comment tout a fini hier soir !

— Le mieux du monde, — répliqua l'inspecteur de la sûreté.

La bande des cambrioleurs, Louis en tête, est sous les verrous...

— La bande entière ?

— Tous ceux de ses membres, du moins, qui se trouvaient à la brasserie.

Les gredins sont pincés et vous voilà debout. Donc, tout va bien. »

— Que doit-on penser de mon absence à Saint-Mandé?... Dans quelle inquiétude on doit être...

— Ne vous préoccupez pas de cela, madame — interrompit Pascal — j'arrive de la villa des Fleurs où j'ai tout expliqué, et on vous attend...

— Merci, Pascal !... Vous êtes un brave ami !

Je vais partir... »

Le médecin intervint.

— Pas avant que j'aie pansé de nouveau votre blessure — fit-il. Ce qui, d'ailleurs, sera très court...

— Je suis à vos ordres, docteur...

— Veuillez vous asseoir, et vous, messieurs, passez-moi de l'eau fraîche et des bandes... il ne me faudra pas autre chose...

Les bandages enlevés, le médecin examina la blessure.

— C'est merveilleux ! — s'écria-t-il, les chairs se rejoignent déjà.

D'ici à trois jours, la déchirure faite par la balle sera cicatrisée et les cheveux cacheront la cicatrice dont nulle trace ne restera visible... »

La pose du nouveau bandage, beaucoup plus léger que le premier, ne prit que quelques minutes.

— C'est fait, madame, et rien ne vous empêche plus de partir... — dit le médecin.

— Merci, docteur... Grâce à vous, me voilà vaillante et prête à recommencer...

De ma reconnaissance, vous ne pouvez douter, mais la reconnaissance ne suffit point.

Permettez-moi de vous demander de quelle somme je suis votre débitrice...

— Vous ne me devez rien, madame... Par Roussillon j'ai su ce qui se passe. Je suis plus que payé par l'honneur d'être associé pour quelque chose à votre tâche sainte...

M^{me} Gauthier prit la main du brave docteur et la serra avec émotion.

Vingt minutes plus tard elle arrivait, en compagnie de Pascal, au petit logement de la rue de la Roquette, y échangeait son travestissement de chanteuse des rues contre son costume ordinaire et prenait le train pour Saint-Mandé.

Pascal se dirigea alors vers Ménilmontant.





Et Roussillon, en disant ce qui précède, tira de sa poche un revolver... (page 789).

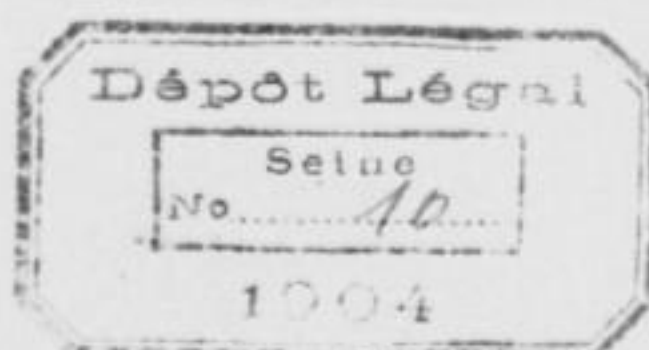
CXVI

LES DEUX FONT LA PAIRE

Quelques instants après que M^{me} Gauthier et le chanteur des rues eurent quitté la rue Delambre, l'inspecteur de la sûreté, rassemblant toutes ses notes, se rendit à *la Tour-Pointue*.

LIV. 99. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 99.



Il fut obligé d'y attendre son chef, en grande conférence avec le procureur de la République.

Cette conférence terminée, Roussillon fut reçu.

Après avoir remis son rapport longuement détaillé sur les incidents de la rue des Vignes, sur la blessure de M^{me} Gauthier, sur ce qui s'était passé chez lui pendant son absence et avoir donné des explications verbales à ce sujet en exposant le plan qu'il avait médité pour réduire l'agent Langrune à l'impuissance, il obtint carte blanche pour agir promptement.

En quittant la Préfecture, Roussillon gagna au plus vite le quartier des Halles, entra au numéro 11 de la rue de la Ferronnerie et gravit les marches d'un escalier sombre et assez mal entretenu.

Arrivé au troisième étage, il frappa sans hésiter à l'une des portes qui s'ouvraient sur le carré.

On ne répondit pas.

L'inspecteur frappa de nouveau.

Au bout de quelques secondes, le bruit d'un pas se fit entendre à l'intérieur, la porte s'ouvrit, et Langrune, prêt à sortir de chez lui, apparut dans l'encadrement.

Roussillon, sur le seuil, se trouvait en pleine lumière.

En le voyant, Langrune tressaillit, mais ne perdit point contenance.

— Tiens, monsieur Roussillon ! — fit-il, sans laisser le passage libre.

— Moi-même.

— A quoi dois-je la bonne fortune de votre visite, monsieur l'inspecteur ?

— J'ai besoin de causer avec vous pendant quelques instants...

— C'est que j'allais sortir pour une affaire pressée...

— Celle qui m'amène est pressée aussi.

Vous sortirez ensuite.

Veuillez donc me laisser passer... »

Roussillon parlait d'un ton sec, d'une voix autoritaire et presque menaçante.

Langrune ne devinait nullement le motif qui l'amenait chez lui, car il ne pouvait le supposer au courant de sa visite domiciliaire à la rue Delambre, mais c'était un inspecteur, par conséquent son supérieur, il ne pouvait refuser de l'entendre.

— Entrez donc ! — dit-il en s'effaçant — et faisons vite, car je vous le répète, je suis pressé.

Roussillon entra et referma la porte derrière lui.

Langrune occupait un logement fort exigü, composé d'une antichambre grande comme la main, de deux petites pièces et d'une cuisine minuscule servant de débarras, car, étant garçon, il ne mangeait pas chez lui.

Il introduisit l'inspecteur dans celle des deux pièces dont il avait fait son bureau.

Roussillon s'avança jusqu'à la table sur laquelle se trouvaient des papiers, une serviette d'avocat et, pêle-mêle un encrier, des plumes, de la cire à cacheter, des crayons...

En un clin d'œil, le nouveau venu fit l'inventaire des menus objets dont se composait ce fouillis.

— Asseyez-vous, monsieur l'inspecteur — dit Langrune — et parlez. Je vous écoute...

— J'ai une restitution à vous faire... — répliqua Roussillon en fouillant dans sa poche.

— Une restitution, à moi !

— Oui. Je suis un honnête homme, incapable de m'approprier le bien d'autrui, et je vous rapporte un crayon que vous avez oublié chez moi cette nuit.

Langrune pâlit visiblement.

Mais le drôle savait dissimuler, et il se ressaisit aussitôt.

— Un crayon ! — répéta-t-il — chez vous ! cette nuit !

Et sa physionomie prenait une expression d'étonnement à laquelle un observateur moins habile que Roussillon aurait pu se laisser prendre.

L'inspecteur reprit :

— Oui, un crayon, avec lequel vous avez copié une partie des notes contenues dans un dossier que, par oubli, je n'avais pas mis sous clé.

— Je vous écoute, monsieur Roussillon — dit Langrune avec effronterie — mais je ne comprends pas du tout.

— En vérité !

— Parole d'honneur !

L'inspecteur ne put s'empêcher de sourire en entendant Langrune parler de son honneur.

— Si vous ne comprenez pas, c'est que vous refusez de comprendre.

— Ce crayon ne m'appartient nullement.

— N'est-il donc pas un de ceux dont vous avez l'habitude de vous servir ?

— Je me sers de n'importe lesquels, pourvu qu'ils soient bons.

Roussillon avait avancé la main droite vers le bureau.

Il y prit un crayon semblable à celui qu'il tenait de la main gauche.

— Les deux font la paire... — dit-il. — Ils sortent de la même fabrique, ils portent la même marque...

— Qu'est-ce que cela prouve ?

L'inspecteur haussa les épaules.

— Ce que cela prouve ? — répéta-t-il. — Vous le savez aussi bien que moi. A quoi bon des dénégations inutiles ? Je vous prends la main dans le sac !

Cette nuit, comme un de ces cambrioleurs que nous avons mission de poursuivre, vous vous êtes introduit chez moi à l'aide de fausses clefs, ce qui relève de la cour d'assises et mérite les travaux forcés, et avec ce crayon vous avez copié des notes, des rapports. . »

Langrune voulut interrompre.

— Mais... — dit-il.

Roussillon ne lui laissa pas le temps de parler.

— Et ces copies de notes et de rapports sont là... — poursuivit-il en ouvrant vivement la serviette d'avocat placée sur le bureau et qui contenait, en effet, les pièces dont il venait de parler.

Langrune étendit le bras pour reprendre la serviette avant qu'elle eût été explorée par Roussillon.

Celui-ci le repoussa brutalement.

— Ah ! pas un geste ! pas un cri ! voleur ! — fit-il d'une voix tonnante.

— Souvenez-vous que vous êtes chez moi !

— Oui, je suis chez vous, mais je ne m'y suis pas introduit en forçant votre porte et je ne m'enfuirai point par la fenêtre, comme vous l'avez fait rue Delambre !

Je suis chez vous et j'y resterai jusqu'à ce que vous ayez répondu à mes questions.

— Et si je refuse ?

— Oh ! alors, ça sera bien simple... J'ai mission d'arrêter les voleurs et vous êtes un voleur... Je vous mettrai la main au collet...

— En supposant que je me laisse faire.

Je suis vigoureux et vous êtes seul.

— Je représente la loi et, si vous faites seulement mine de m'approcher, je vous brûlerai la cervelle !

Et Roussillon, en disant ce qui précède, tira de sa poche un revolver dont il dirigea le canon vers Langrune.

Celui-ci, aveuglé par la colère, eut un instant la pensée de se ruer sur l'inspecteur et de l'étrangler.

Mais il réfléchit.

Roussillon était homme à exécuter sa menace...

Il n'y a pas de lutte possible contre une arme chargée braquée sur vous.

S'étant laissé prendre maladroitement, il fallait s'en tirer le moins mal possible, éviter le scandale et gagner du temps.

L'inspecteur continua :

— Vous me détestez, je le sais, vous êtes jaloux de moi, vous n'ignorez pas que vos collègues de la sûreté ont peu d'estime pour vous, et, au lieu de vous en prendre à vous-même, vous vous en prenez à moi !

Vous avez cherché vingt fois à me nuire et vous n'avez pas réussi.

Tout cela m'est bien égal et je n'ai nul souci des sentiments que vous éprouvez à mon endroit, mais votre action de cette nuit n'était pas dictée seulement par la haine.

Vous n'agissiez point pour votre compte, mais pour celui de quelqu'un qui vous pousse, dans un intérêt que je devine.

Ce quelqu'un veut connaître mes agissements au sujet de l'affaire Gauthier dont l'exhumation l'épouvante...

Ce quelqu'un vous paye donc et vous paye largement, j'en suis certain, car, tel que je vous connais, vous n'êtes pas homme à travailler pour le roi de Prusse !

Eh bien ! votre bâilleur de fonds en sera pour ses frais ! La contre-police organisée par vous pour son compte aura le nez cassé.

A chacun son bien ! je vous rapporte votre crayon, je vais reprendre la copie de mes notes !

— Vous n'y toucherez pas ! — s'écria Langrune hors de lui.

Roussillon, très calme, vida la serviette de l'agent, plia les papiers qu'elle contenait et les mit dans sa poche, en disant.

— Je vous conseille la prudence. Si vous ne suivez pas mon

conseil, je vous conduis à l'instant même à la préfecture, et M. le chef de la sûreté prendra une décision à votre égard.

Langrune se calma aussitôt.

Le revolver toujours braqué sur lui était d'ailleurs un argument irrésistible.

De plus, rien ne prouvait que l'inspecteur fût venu seul.

Peut-être y avait-il des agents dans l'escalier et sur le carré.

Il suffirait d'un appel pour qu'il se vît arrêté par ses collègues et conduit à la sûreté.

En conséquence il resta muet et immobile.

— Très bien ! — dit Roussillon — vous voilà raisonnable.

J'y comptais, d'ailleurs... »

Après un silence, il ajouta :

— Maintenant, nous avons à traiter un autre sujet.

— Lequel ? demanda Langrune.

— Je suis chargé d'une mission pour vous.

— Par qui ?

— Par le chef.

— Que me veut-il ?

— La moindre chose. Tout simplement que vous donniez votre démission...

Langrune serra les poings avec colère.

— Ma démission ! — répéta-t-il. — Le chef demande ma démission...

— Mon Dieu, oui.

— Et si je refusais ?...

— Vous seriez révoqué séance tenante ! et je vous engage à réfléchir.

On vous fait une faveur en vous demandant votre démission au lieu de vous révoquer, ce qui prouverait à tous votre indignité...

On saurait que, parmi les honnêtes agents de la sûreté, il y avait une brebis galeuse, un triste personnage et qu'on l'a chassé... »

Langrune pensait :

— Il est dans le vrai. Mieux vaut éviter la révocation.

Puis, tout haut :

— C'est bien... J'enverrai ma démission.

— Je l'attends.

— J'ai besoin de réfléchir.

— Je l'attends — répéta l'inspecteur, — j'ai l'ordre de l'apporter

au chef... Il suffira de deux lignes, et si la préoccupation de votre esprit vous empêche d'en trouver les termes, je vous les dicterai.

— Ah ! comme vous êtes heureux de me tenir ! — s'écria Langrune. — Comme vous me prouvez bien que j'avais raison de vous haïr !

— Et cette haine vous aveugle, car, en ce moment, c'est de la reconnaissance que vous me devez.

Langrune s'assit devant son bureau, avec un geste de fureur impuissante.

Il prit une feuille de papier à lettre, une plume, et traça ces mots :

« Monsieur le chef de la sûreté,

« Je vous prie de bien vouloir accepter ma démission d'agent de la sûreté. »

Roussillon lisait par dessus son épaule.

— Ajoutez ceci... — fit-il :

« Dès aujourd'hui je me considère comme ayant cessé de faire partie de la brigade et je ne me présenterai plus à la préfecture. »

Langrune écrivit docilement, puis demanda, non sans ironie :

— Est-ce tout ?

— C'est tout. Signez maintenant.

L'ex-agent signa, plia la lettre, la mit sous enveloppe, traça l'adresse et tendit le tout à Roussillon, en lui disant :

— Vous voilà satisfait ?

— Pour vous, oui, car votre docilité vous évite peut-être le bain ! — répliqua l'inspecteur. — Maintenant, souvenez-vous de ceci : ne cherchez pas une revanche impossible ! Ne tentez rien contre moi ni contre le chanteur Pascal, ni contre M^{me} Gauthier, et dites bien au personnage à qui vous vous êtes vendu, et que je ne veux pas nommer, que sur lui comme sur vous nous aurons l'œil, et que lui comme vous serait responsable de ce qui pourrait nous arriver de fâcheux.

Done, ni par intérêt, ni par colère, ni par vengeance, ne vous obstinez point à nous faire la guerre au couteau ! Vous en seriez le mauvais marchand !

C'est un bon conseil que je vous donne !

Faites-vous oublier, et tâchez qu'on n'entende plus parler d'un gredin tel que vous ! »

Langrune tremblant de rage, les traits décomposés, l'écume aux lèvres, croisa les bras sur sa poitrine.

— Vous m'insultez parce que vous êtes le plus fort ! — cria-t-il d'une voix sifflante. — Vous êtes un lâche !

Roussillon pâlit sous l'injure, mais ne perdit pas son sang-froid.

— Ah ! vous trouvez que je vous insulte ! — dit-il. — Eh bien ! moi — quoique vous ne le méritiez pas — je consens à vous faire le grand honneur de vous en rendre raison.

Comme moi vous êtes un ancien soldat, vous savez donc tenir une épée. Vous connaissez ma demeure.

Envoyez-moi vos témoins. Ils entreront par la porte et ne sortiront point par la fenêtre.

Je les recevrai poliment, ils régleront cette petite affaire avec les miens, et je me mettrai à vos ordres.

Au revoir, monsieur Langrune. »

L'inspecteur salua de la main, se dirigea vers la porte du logement, l'ouvrit et disparut.

Quand cette porte se fut refermée derrière lui, le complice du juge d'instruction Blanchard leva ses poings crispés et menaçants.

— Oui, un duel ! — murmura-t-il — mais non pas comme tu le comprends, Roussillon maudit ! Un duel dans les ténèbres, où je pourrai te frapper sans risque pour moi-même.

Tout n'est pas dit entre nous !

Tu crois la lutte finie ! Elle commence, et tu t'es proclamé trop tôt victorieux ! »

Et il accentua sa phrase par un geste terrible.





Alphonse Jarrier se montra sur le seuil (page 796).

CXVII

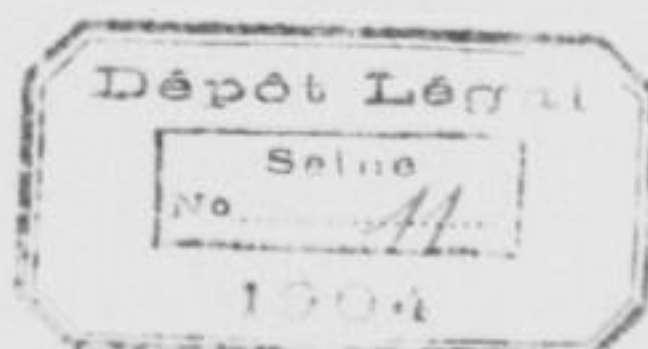
A LA VILLA DES TOURELLES

La rue des Tourelles se trouve située dans le XX^e arrondissement, non loin de la porte de Romainville

Elle se greffe, d'un côté, sur la rue Haxo, de l'autre, sur le boulevard Mortier, coupant en deux l'avenue Gambetta.

LIV. 100. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 100.



Dans sa plus grande partie, elle longe les grilles du parc Saint-Fargeau, square admirable très apprécié par les mamans et les bébés, dans ce quartier très éloigné du centre de Paris et qui leur donne à profusion la verdure, l'air et la lumière.

Le numéro 5 de la rue des Tourelles n'est point celui d'une maison, c'est celui d'une villa dans laquelle s'élèvent quatre grands pavillons, construits sur un modèle identique et aménagés chacun de la même façon.

L'entrée de cette villa, qu'on nomme vulgairement la villa des Tourelles, est fermée par une grille en fer forgé, s'ouvrant sur une large allée plantée de platanes, de chaque côté de laquelle s'élèvent, au milieu des grands arbres les quatre constructions dont nous parlons : deux à droite et deux à gauche.

Indépendants complètement l'un de l'autre, bâtis en façade sur la bordure de l'allée, fermés de tous les côtés par des murs, ils constituent ainsi des nids charmants et silencieux.

A gauche de la grille d'entrée s'élève une petite construction légère en briques, servant de local à la concierge de la villa dont les portes sont fermées régulièrement à dix heures du soir, chaque locataire des pavillons possédant une clé de la petite grille découpée dans l'un des panneaux de la grande et leur permettant ainsi de rentrer à toute heure de nuit, sans être obligé de réclamer l'aide de la gardienne de l'immeuble.

Sur l'un des hauts piliers soutenant la grille, se trouve l'indication du numéro 5, se détachant en blanc sur une plaque émaillée de couleur bleue.

La villa forme une impasse dont la ligne d'arrêt est produite par les derrières d'une haute maison dont la maçonnerie est tapissée de lierre et de vigne-vierge.

Pour savoir où réside tel ou tel locataire des quatre pavillons indiqués, on doit, nécessairement, s'adresser à la concierge, une brave femme, veuve d'un sergent d'infanterie de marine, tué à Madagascar.

L'aménagement de chacun des pavillons, surélevé, sur cave, est exactement le même, — nous l'avons dit :

Un rez-de-chaussée, un premier étage et des combles.

De l'allée de la villa sur laquelle s'ouvre chaque porte, on pénètre dans un large couloir coupant régulièrement en deux le rez-de-chaussée et communiquant au jardin par un huis vitré, garni d'une grille de fonte découpée.

A droite de ce couloir se trouvent la salle à manger, la cuisine, la descente de cave et l'escalier desservant les étages supérieurs.

A gauche : le salon et un cabinet de travail.

Le tout parfaitement aéré et éclairé par de hautes et larges fenêtres garnies de volets pleins.

Au premier étage : deux chambres à coucher, un cabinet de toilette et une garde-robe.

Au-dessus : une chambre de bonne et deux grands cabinets.

L'agencement de chaque pièce ne laissait rien à désirer pour le confortable et pour l'hygiène.

Le jardin, coupé en carré, était ombragé de grands arbres tirés des essences les plus diverses et orné de massifs d'arbustes aux feuilles persistantes.

Chaque pavillon était loué quatorze cents francs.

C'était pour rien !

Le propriétaire ne cherchait qu'à rentrer bien faiblement dans l'intérêt de l'argent qu'il avait placé dans l'achat des terrains et des constructions de sa villa.

Le chanteur des rues Pascal n'avait point calculé la longueur du chemin qu'il avait à parcourir de la place de la Bastille à la rue des Tourelles ; il s'en rendit compte en marchant près d'une heure pour y arriver.

Après avoir suivi la rue de la Roquette jusqu'au boulevard de Ménilmontant, son point terminus, il obliqua à sa gauche, longeant les murs du cimetière du Père-Lachaise et tourna dans la rue Belgrand qu'il parcourut jusqu'à la mairie du XX^e.

Il prit alors l'avenue Gambetta qu'il remonta dans tout son tracé jusqu'à la rue des Tourelles.

Notre chanteur connaissait le nouveau Paris comme pas un.

Son dur métier l'avait conduit un peu dans tous les quartiers pour essayer d'y gagner la matérielle.

Rue des Tourelles, il chercha le numéro 5.

En apercevant l'entrée de la villa, il crut qu'il se trompait.

Il franchit le seuil de la grille qui fermait l'impasse et s'adressa à la concierge.

— C'est bien ici le numéro 5 de la rue des Tourelles ? — interrogea-t-il.

— Oui, monsieur.

— Alors vous devez avoir un locataire portant le nom d'Alphonse Jarrier ?

— M. Alphonse Jarrier ? Oui, monsieur, c'est bien ici.

— Il habite ?...

— Le deuxième pavillon, dans l'allée, à votre droite, monsieur

— M. et M^{me} Jarrier sont chez eux en ce moment ?

— Oui, monsieur, j'en suis sûre... J'ai vu tout à l'heure M^{me} Jarrier qui revenait des provisions... elle doit confectionner son déjeuner en ce moment.

Pascal remercia la concierge qui le renseignait d'une façon si charmante et se dirigea vers le pavillon qu'elle venait de lui indiquer.

Aucun bruit dans cette villa qu'on eût cru enseveli au plus profond des bois.

Il mit en mouvement le bouton d'une sonnette apparaissant reluisant dans sa cuvette de cuivre.

Quelques instants après, la porte s'ouvrit.

Alphonse Jarrier se montra sur le seuil.

Il poussa une exclamation joyeuse et tendant la main au visiteur, il lui dit :

— Nous parlions de toi à l'instant, Aimée et moi, ami Pascal !... Nous t'attendions presque !... Entre vite. — Tu arrives bien ! Nous allons nous mettre à table. — Tu n'as pas déjeuné, je suppose ?

— Non, ma foi !

— Alors tu déjeunes avec nous.

— S'il y a place pour moi.

— Il y en a une et il y en aura toujours une, — répondit Jarrier.

Puis, après avoir refermé la porte de l'habitation, il cria :

— Aimée !... C'est notre ami Pascal.

Et il entraîna le chanteur des rues dans la salle à manger où M^{lle} de Russel en costume simple d'intérieur, un petit tablier de cotonnade bleue devant elle, apparut aussitôt, sortant de sa cuisine.

— Voici une bonne visite ! — fit-elle en livrant ses deux mains au jeune homme qui s'empessa de les serrer dans les siennes avec une effusion des plus sincères.

Elle ajouta :

— Vous déjeunez ici ?

— Mais oui, mais oui !... — fit Alphonse ; — ça ne se demande pas, ça !

— Alors, fais l'office de valet de chambre. Mets un couvert de plus... pendant que je vais compléter ma cuisine.

Et elle poursuivit en riant, s'adressant à Pascal :

— J'espère que vous serez satisfait de votre cordon bleu !...

— Tu cuisines comme un ange !... — riposta Jarrier.

— Flatteur !

Et la jeune femme se hâta de retourner à ses fourneaux.

— Tu vois, — fit Alphonse en la regardant s'éloigner ; — voici comme nous vivons : à la bonne franquette. Pas de cuisinière, pas de femme de chambre. Pour le gros, gros ouvrage, une femme de ménage vient seulement une fois par semaine aider Aimée... Nous aimons mieux cela. Pas de domestiques bavards chez nous... qui interprètent toujours faussement ce que l'on fait... ou ce que l'on dit...

Tout en causant ainsi, Jarrier avait ajouté un couvert à la table déjà servie avec un raffinement exquis d'ordre et de propreté.

Aimée rentra.

— A table ! — dit-elle, — et voici le menu, monsieur Pascal : Deux douzaines de marennes pour nous trois, beurre et saucisson, omelette aux pointes d'asperges, un petit poulet rôti, salade de cresson, fromage et fruits de saison. Je ne parle pas du café ; il est naturellement tout indiqué.

— Mais, c'est un festin, cela !... — fit le chanteur des rues.

— Des plus modestes, en tout cas ! — répondit Aimée. — Asseyez-vous ; j'apporte les huîtres.

On prit place et M^{lle} de Russel étant sortie pour un instant, revint apportant un plat sur lequel étaient dressées deux douzaines de marennes vertes d'une admirable fraîcheur.

On attaqua les mollusques avec une sauce à l'échalote des plus relevées.

Jusqu'alors, le chanteur des rues subissant les flots de paroles amies qui lui étaient prodiguées, n'avait pu faire connaître à ses hôtes le motif de sa visite.

— Mais, vous ne me demandez pas, — fit-il tout à coup, — la raison de ma présence rue des Tourelles.

— Je la pressens, — répondit Jarrier. — Tu n'as pu obtenir ce que je désirais du chef de la sûreté ?

— Ma réponse est dans cette lettre, — dit Pascal en sortant de sa poche le pli que l'inspecteur Roussillon lui avait remis chez lui, rue Delambre..

Et présentant la lettre au pêcheur de la Belotte, il ajouta :

— Prends, et lis.

Alphonse la prit, coupa l'enveloppe de son couteau et lut les quelques lignes qui se trouvaient tracées sur la feuille qu'elle contenait.

Son visage devint radieux.

— Merci à toi, ami ! — dit-il en serrant la main du fils de Léa Gaucher.

Puis s'adressant à sa maîtresse :

— Aimée, ma chère mignonne, — ajouta-t-il, — demain nous pourrons nous disculper et écraser notre ennemi commun. M. le chef de la sûreté nous recevra à deux heures, dans son cabinet, et, comme je le demandais, en présence de l'inspecteur Roussillon et de notre cher ami Pascal.

Les yeux de M^{lle} de Russel brillèrent de joie.

— Enfin, nous ne resterons plus des accusés, — fit-elle ; — et c'est à vous que nous le devons, Monsieur Pascal.

— J'ai fait tout ce que l'amitié me commandait de faire — répondit ce dernier.

— Ce tout est pour nous la plus grande des joies, mon ami, — répliqua Jarrier. — Mais finissons de déjeuner et ne parlons plus de cela. Demain les grandes explications viendront.



CXVIII

PETITS EFFETS, GRANDES CAUSÉS.

Le déjeuner s'était poursuivi plein d'entrain. On parlait de la Suisse, des pêches faites sur le Léman, des bonnes réunions d'autrefois et des châteaux en Espagne rêvés.

En prenant le café, la conversation fut ramenée par M^{lle} de Russel sur le sujet qui avait conduit Pascal rue des Tourelles.

S'adressant à son amant, elle lui dit :

— Tu vas être obligé d'aller à la Banque Parisienne.

— Certainement, — répondit Jarrier. — Il faut que j'aie prendre dans le coffre que nous y avons loué les papiers qui doivent venir appuyer nos affirmations, notre défense auprès de M. le chef de la Sûreté.

— C'est ce qu'il faut faire sans hésitation, — dit Aimée. — Nous ne devons avoir aucune pitié pour ceux qui m'ont si cruellement martyrisée, pour ceux qui nous ont lâchement fait souffrir...

— C'est cruel, je le sais, — ajouta l'ancien pêcheur de la Belotte; — mais l'hésitation n'est pas possible!... J'irai à la Banque Parisienne après déjeuner, en reconduisant Pascal à Paris.

Le fils de Léa Gaucher se disait :

— Quelles terribles choses nous révéleront-ils donc demain!

Le repas s'était longuement prolongé.

Il était deux heures et demie lorsque Jarrier pensa aller s'habiller pour sortir.

— Je laisse Aimée te tenir compagnie, — dit-il à Pascal. — j'en ai pour cinq minutes.

Et il monta vivement faire sa toilette, pendant que les deux jeunes gens causaient.

Tout à coup, Jarrier appela du premier étage :

— Aimée ?

La jeune femme se leva et alla dans le couloir pour lui répondre.

— Quoi, mon ami ? — demanda-t-elle.

— As-tu serré le petit trousseau de clefs dans lequel se trouve celle du coffre-fort de la Banque de la rue Chauchat ?

— Mais je ne l'ai pas vu !

— Tu en es sûre ?

— Parfaitement. Tu dois l'avoir rapporté de Bois-le-Roi, cependant.

— Je ne le trouve nulle part.

— Dans les poches de ton vêtement ?

— Je les ai explorées.

— Dans la grande coupe, sur la cheminée ?

— Je n'ai rien trouvé.

— Alors, tu les auras oubliées à la Cave, chez M. Martin.

— Je le crains, car je crois me rappeler les avoir enfermées dans le tiroir intérieur de l'armoire de notre chambre.

— Ah ! c'est fâcheux.

Jarrier avait pris son chapeau et descendait.

— Oui, très fâcheux ! — fit-il en revenant dans la salle à manger, — et d'autant plus désagréable que je vais être obligé d'aller à Bois-le-Roi.

— Il faut partir vite alors, mon ami.

— A l'instant. Mais tout en faisant diligence, je ne pourrai prendre maintenant que le train de quatre heures dix.

— Tu seras à Bois-le-Roi à cinq heures quarante-six.

— Et je ne pourrai être de retour à Paris qu'à dix heures moins dix et seulement ici à dix heures et demie.

— Dîne chez Martin, à la Cave. Moi je dînerai toute seule.

— Tu n'auras pas peur, au moins ?

— Non, pars sans crainte.

— Alors, embrasse-moi, chérie.

Aimée embrassa Jarrier qui lui rendit ses baisers.

Pascal se sentait heureux en voyant cet intérieur si paisible, si uni, si plein de bonheur, si plein d'amour.

— Je vais prendre une voiture, — lui dit Alphonse, — m'accompagnes-tu jusqu'au chemin de fer ?

— Avec plaisir, — répondit le chanteur des rues.

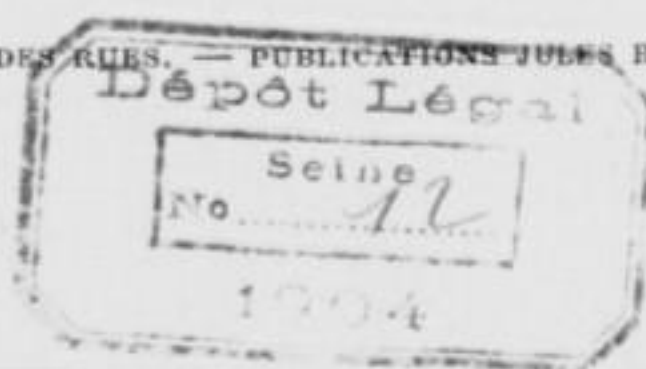
Et après avoir dit : « A demain », à Aimée de Russel, il suivit son ami.

A quatre heures dix, l'ancien pêcheur de la Belotte prenait le train pour Bois-le-Roi après avoir serré la main de Pascal et lui avoir dit à son tour :

CHANTEUSE DES RUES



... Elle lut la suscription qu'elle portait (page 808).



— A demain, chez le chef de la sûreté.

Le protégé de Roussillon rentra rue des Deux-Ponts, se réjouissant d'avoir apporté la satisfaction à la demeure de la villa des Tourelles.

Le patron du *Martin-Pêcheur*, à la Cave, fut assez surpris de voir arriver son client et locataire sans sa compagne.

— Seul ! Vous venez seul, — fit-il, avec un peu d'inquiétude, — M^{me} Jarrier serait-elle malade ?

— Non, mon cher pêcheur. Aimée se porte comme un charme pour sa situation. Elle est restée à Paris. Mon apparition ici est toute fortuite. J'ai oublié dans notre chambre il y a trois jours un trousseau de clés dont j'ai absolument besoin demain matin ; je viens le prendre et dîner avec vous.

— Le dîner sera bon.

— J'en suis convaincu. M^{me} Martin est une cuisinière hors ligne.

— Vous repartez ce soir ?

— Par le train de huit heures dix.

— Nous dînerons à six heures et demie.

— Très bien.

— Et quand nous reviendrez-vous ?

— Ah ! question à laquelle je ne puis répondre en ce moment.

— C'est dommage !

— Pourquoi donc ?

— J'ai des passages de saumons en ce moment dans mon fermage.

— Des passages de saumons !

— Des saumons de Californie dont on a empoissonné la Seine au-dessus de Fontainebleau, il y a trois ans. J'en ai pris deux pesant ensemble sept livres et demie. Les alevins ont grossi dans la perfection. Si les ménils étaient tendus, je suis certain qu'on en ferait une relevée admirable.

— Diable ! Diable ! — fit Jarrier, — vous chatouillez ma passion, mon cher restaurateur.

— Tâchez de venir coucher demain. Après-demain nous mettrons les filets en ordre et en place et le jour suivant nous ferons une pêche miraculeuse, comme je la fais toujours lorsque vous êtes avec moi. Vous me donnez la veine.

— Eh bien, c'est entendu. Demain soir, nous arriverons pour coucher et après-demain, gare à messieurs les saumons ! Je monte

dans notre chambre m'assurer que j'ai bien, comme je le crois, laissé mon trousseau de clés dans le tiroir de l'armoire.

— Allez !... Je vais faire préparer l'apéritif.

— C'est cela !

Et quittant le patron du *Martin-Pêcheur*, il souhaita le bonsoir à sa femme, occupée dans sa cuisine, prit sa clé où elle avait l'habitude d'être placée et monta dans la chambre qui lui était sans cesse réservée, quoiqu'il ne la payât pas au mois, pour y prendre le trousseau de clés au milieu desquelles se trouvait celle du coffre-fort de la Banque Parisienne qui renfermait ses papiers et ses valeurs.

Le trousseau était bien en effet dans le meuble où il pensait l'avoir serré.

Il se trouvait placé sur un paquet de vieilles lettres qu'il prit avec les clés et qu'il glissa dans la poche de côté de son pardessus.

Après avoir remis tout en ordre, il revint dans la salle du restaurant où le couvert était déjà mis et où Martin préparait les apéritifs.

A six heures et demie précises, on dîna.

Le dîner terminé, ayant promis derechef au restaurateur de venir coucher à la Cave le lendemain soir, Jarrier quitta ses hôtes et se dirigea vers la gare de Bois-le-Roi, où il attendit le train de passage.

A huit heures dix minutes, celui-ci stoppait en face du quai d'embarquement.

*
* *

Tout est possible dans la vie, même l'impossible ; même les faits qui peuvent, à première vue, sembler fous ou surnaturels.

Les plus petits hasards engendrent souvent de grandes choses et s'y relient fatalement.

Les plus grands crimes, autant surprenants que terribles, se sont présentés parfois sous les formes les plus banales.

Combien de délits ont eu pour point de départ des insignifiances qui, comme les crimes inconnus, prenaient corps sous les enquêtes de la justice.

Nous trouvons les preuves indéniables de ce que nous disons ; de ce que le lecteur lit chaque jour dans les journaux, à la rubri-

que : *Nouvelles diverses* et, qui lui semblant confuses, nulles, sans intérêt, viennent un jour s'expliquer clairement, logiquement devant les tribunaux correctionnels ou à la Cour d'assises.

— Aurait-on pu supposer cela?... Qui aurait cru à un pareil crime?... Est-ce possible ?

Et voici ce qu'alors on se dit en entendant se dérouler devant le jury des causes dont les plus simples effets prennent alors des proportions vraies et monstrueuses.

Les romanciers sont généralement accusés d'exagération lorsqu'ils font agir leurs personnages dans une action qui surprend et sort de l'ordinaire.

Ils sont pourtant toujours bien au-dessous de la vérité, par rapport aux incidents criminels de toute nature qui fourmillent dans l'existence des classes diverses de la société et qu'enregistre chaque jour la *Gazette des Tribunaux*.

Le roman n'existe pas.

Si son auteur choisit des exceptions pour équilibrer son œuvre, c'est qu'il sait qu'à côté de ces exceptions, il y a des multiplicités de faits semblables à des degrés différents dans le tumulte fiévreux de la vie.

En ouvrant cette parenthèse nous voulons simplement affirmer que tout ce que nous écrivons est vécu et non pris dans l'exception.

Le train dans lequel Alphonse Jarrier était monté lors de son passage à Bois-le-Roi, à huit heures onze minutes, desservait toutes les stations intermédiaires de la ligne, jusqu'à Paris.

Il se trouvait seul dans un compartiment de deuxième classe, le compartiment des fumeurs.

Il fit une cigarette et l'alluma.

Tout en la fumant, il sortit de la poche de son pardessus le petit paquet de lettres qu'il y avait placé avec le trousseau de clés qu'il était allé chercher au restaurant du *Martin-Pêcheur*.

— Je ne sais pas pourquoi on s'embarrasse d'un tas de papiers insignifiants, — murmura-t-il, — pourquoi j'ai trainé cela avec moi à Bois-le-Roi.

Et tout en se faisant cette réflexion, il inspectait le contenu de chaque enveloppe.

Il y en avait une dizaine.

Toutes portaient cette suscription :

« *Monsieur Alphonse Jarrier,*

« *5, Rue des Tourelles.*

« *Paris.* »

Elles renfermaient, pour la plupart, des offres de services de différents commerçants du quartier Ménilmontant.

L'une contenait une note de jardinier payée et acquittée.

Deux autres, des factures d'expédition de la maison Moriceau, marchand d'ustensiles de pêche.

Au fur et à mesure que Jarrier prenait connaissance de ces paperasses, il froissait l'enveloppe, déchirait la lettre ou la facture en petits morceaux et les jetait sur la voie par la portière dont il avait baissé la glace.

L'une des enveloppes froissées tomba sur le plancher du compartiment.

Alphonse ne se donna même pas la peine de se baisser pour la ramasser ; il la repoussa du pied et elle alla rouler jusqu'au milieu du passage, sur la fonte de la bouillotte qui chauffait l'intérieur du wagon.

Le train filait à petite vitesse.

On venait de stopper à la station de Maisons-Alfort.

Il reprit, quelques secondes après, sa marche lente.

Jarrier referma la glace de son compartiment et roula une autre cigarette qu'il fuma en se pelotonnant dans le coin qu'il occupait.



CXIX

UNE ENVELOPPE FROISSÉE.

Cinq minutes après, le train s'arrêtait à Charenton pour déposer et prendre des voyageurs.

La portière du compartiment dans lequel se trouvait l'amant d'Aimée de Russel s'ouvrit brusquement et une femme s'élança sur le marchepied.

Supposant qu'elle se trompait, Jarrier lui observa poliment :

— Vous montez dans le compartiment des fumeurs.

— Oh ! cela ne fait rien, monsieur, — répondit la femme. — La fumée ne m'incommode pas. Vous pouvez continuer à fumer.

Et elle vint s'asseoir au milieu de la banquette, juste en face de l'endroit où se trouvait l'enveloppe froissée et repoussée du pied par Alphonse.

La femme que la fumée de la cigarette n'incommodait pas était vêtue d'une façon fort simple :

Une robe de laine brune, un grand châle de laine tricotée entourant son buste, une petite capote de tulle noir couvrant sa tête et sous laquelle on apercevait une chevelure fauve mêlée de nombreux fils d'argent.

Ses yeux étaient durs, sa bouche avait des lèvres pincées, d'une expression mauvaise.

Elle ressemblait, trait pour trait, à la spectatrice que Pascal, le chanteur des rues, avait remarqué à ses côtés dans la salle de la Cour d'assises le jour du jugement de M. Gauthier.

C'était bien la même tournure !... — C'était bien la même physionomie !

Les yeux baissés, elle aperçut à terre l'enveloppe froissée qui touchait presque son pied droit.

Quoique fortement bouchonnée, elle put distinguer sur cette enveloppe quelques lignes d'écriture, mais qu'elle ne pouvait lire.

Elle eut la pensée de la ramasser.

Le mouvement de curiosité qu'elle fit instinctivement pour la prendre, resta inachevé.

Elle n'osait pas.

L'enveloppe resta sur le plancher du wagon, mais les regards de la femme ne pouvaient s'en détacher.

Une attraction invincible les y rivait.

Tout à coup le train ralentit sa marche.

On entra en gare de Paris.

Il stoppa enfin.

Les portières s'ouvrirent.

Alphonse Jarrier se trouvait placé du côté de la descente.

Il sauta lestement hors du compartiment et gagna promptement la sortie afin d'aller prendre une voiture pour rentrer auprès d'Aimée à la villa des Tourelles.

A peine avait-il mis le pied sur le quai de débarquement, que l'inconnue qu'il laissait seule derrière lui, se baissa et saisit l'enveloppe bouchonnée qui se trouvait sur le plancher.

Elle la serra dans sa main crispée et descendit à son tour.

Une fois hors du hall d'arrivée, elle gagna la rampe qui conduit à la rue de Lyon et la descendit rapidement.

Une curiosité étrange, inexplicable, la dominait en ce moment.

Elle avait hâte de connaître les lignes qu'elle avait aperçues, tracées sur l'enveloppe.

Pourquoi ?

Elle ne s'en rendait pas compte.

Elle n'écoutait que la voix secrète qui murmurait à son oreille :

— Lis ! Lis !

Elle s'arrêta devant un café dont la devanture était splendidement éclairée et défroissant fièvreusement l'enveloppe qu'elle serrait dans ses doigts, elle lut la suscription qu'elle portait :

« Monsieur Alphonse Jarrier,

« 5, Rue des Tourelles.

« Paris. »

Soudain la lectrice pâlit, ses jambes tremblèrent sous le poids d'une émotion indicible, elle fut obligée, pour se soutenir, de s'accoter à l'une des parties pleines de la devanture du café devant lequel elle s'était arrêtée.

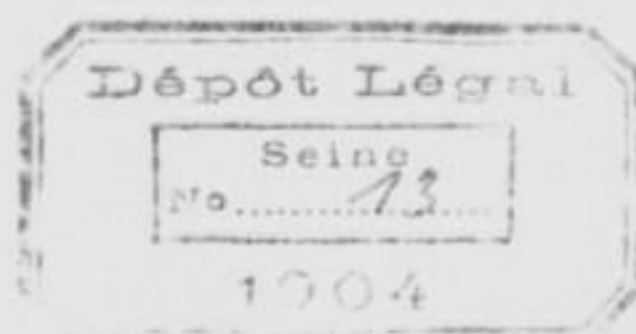
Ses regards ne cessaient de se fixer pourtant sur l'enveloppe que tenaient ses mains agitées.

Elle se ressaisit peu à peu.



... La voyant revenir, ouvrit sa porte et l'attendit au passage (page 815).

— Alphonse Jarrier!... Alphonse Jarrier ! — fit-elle, d'une voix pleine d'angoisse, — c'est bien le nom que M^e Dégaillet, le maire de Genthod, a prononcé devant moi le jour où je fus le trouver pour essayer de découvrir mon fils!... Alphonse Jarrier!... C'est le nom du pêcheur de la Belotte dont Pascal était l'ami... et j'ai là, là, sous les yeux, l'adresse de celui dont en Suisse on igno-



rait la demeure!... Je sais où trouver à cette heure, moi, l'homme qui pourra me dire où est mon enfant! Ah! c'est Dieu qui me guidait lorsque j'ai pris place à la station de Charenton dans le compartiment où j'ai ramassé cette enveloppe froissée!... C'est Dieu qui veut me donner la joie d'embrasser mon fils!... C'est Dieu qui veut me donner le bonheur que j'attends depuis si longtemps.

Nos lecteurs ont reconnu Léa Gaucher, la mère infâme du chanteur des rues, le misérable assassin du banquier Albert Fontaine.

Elle avait repris tout son sang-froid.

Maîtrisant alors l'émotion qui la dominait, elle poursuivit son chemin.

Tout en marchant, elle réfléchissait et se disait :

— Oui, Jarrier!... Alphonse Jarrier... Je ne me trompe pas... C'est bien ce nom-là!...

Puis au milieu de l'espérance, une crainte torturante venait l'assaillir :

— Si cet Alphonse Jarrier là n'était pas le pêcheur de la Belette?... Il peut exister plusieurs personnes portant ce nom!... Ah! je le saurai bien!... J'irai le trouver, je l'interrogerai!... Il faudra bien qu'il réponde à mes questions!... Ce Jarrier n'était-il pas le voyageur qui se trouvait dans le compartiment où je suis montée à Charenton?... N'était-ce pas lui qui avait froissé et jeté à terre l'enveloppe que j'ai entre les mains? Ah! j'aurais dû suivre mon premier mouvement... je l'aurais ramassée tout de suite cette enveloppe... J'aurais lu le nom qui s'y trouve tracé... et alors j'aurais pu questionner à l'instant celui qui se trouvait à mes côtés!...

Qu'importe, après tout... Je sais où demeure Alphonse Jarrier; que celui-là soit ou non l'ami de mon fils, demain, je le verrai!

Et s'absorbant dans cette douce pensée qu'elle allait pouvoir peut-être embrasser bientôt son fils, elle gagna la place de la Bastille et prit le tramway de Saint-Ouen qui devait la conduire boulevard Barbès, non loin de la rue Léon, où elle allait passer la nuit.

Léa Gaucher se trouvait un peu par hasard à Charenton, pour y prendre le train qui devait la ramener à Paris.

Sa présence à cette station était le résultat de ses combinai-

sons pour tromper et dépister plus facilement les gens de la police, en vue du nouveau crime qu'elle préméditait.

Elle s'était déjà trop souvent montrée sur la ligne du chemin de fer de Vincennes et elle avait cru fort adroit de changer à chaque instant l'itinéraire de ses voyages à la rue Léon.

Tantôt, partant de Gravelle, où elle avait loué à l'ancienne bouchère Chauvelot le pavillon où nous avons conduit nos lecteurs, elle venait par des routes différentes et détournées, et sous des costumes divers, jusqu'à Charenton où elle prenait, soit l'un des trois tramways qui desservent le pays, soit le bateau à vapeur, soit la voie ferrée de P.-L.-M.

Tantôt, se glissant sous bois et gagnant Saint-Mandé, elle rentrait à Paris, après un long trajet, par la porte de Vincennes ou par celle de Montreuil.

Ce soir-là, en sortant de sa demeure, elle n'avait point d'itinéraire conçu par avance.

Suivant, à pied, le petit chemin de halage qui borde les talus du canal Saint-Maurice, elle avait atteint le pont de Charenton

Elle s'arrêta, indécise, ne sachant à quel moyen de locomotion elle devait recourir.

Réflexion faite, elle allait monter dans un tramway lorsque la pensée lui vint de passer outre et d'aller prendre le train.

Parcourant alors la ligne des quais, elle se rendit à la station du chemin de fer.

Le hasard l'avait bien servie ; elle le croyait du moins et, dans le plus profond de son âme, elle s'en réjouissait.

* * *

Lorsque Jarrier rentra rue des Tourelles, il trouva sa maîtresse qui l'attendait en lisant.

— Eh bien, tes clés ? — lui demanda-t-elle, après l'avoir embrassé tendrement.

— Comme tu le supposais, je les avais laissées chez Martin ; je les ai trouvées. Demain nous pourrons donc aller ensemble à la Banque Parisienne, y prendre les lettres que je désire communiquer au chef de la sûreté. Nous déjeunerons dans un restaurant quelconque et nous nous rendrons ensuite chez celui qui veut bien nous recevoir et où nous trouverons l'ami Pascal et M. Rousillon.

— Nous ferons tout ce que tu voudras, mon ami.

— Dis-moi, Aimée, — poursuivait alors le jeune homme, — j'ai promis à Martin d'aller ensemble demain soir coucher à Bois-le-Roi.

— Que se passe-t-il donc à la Cave qui ait pu motiver cette promesse ? — demanda M^{lle} de Russel.

— Une question de pêche.

— Ah !

— Un passage inaccoutumé de saumons de Californie dans le canton qu'il a affermé... et cela m'amuserait d'aller lui aider à en prendre quelques-uns.

— Pourquoi te priver d'un plaisir aussi simple !

— Tu veux bien ?

— Nous irons demain soir coucher à la Cave.

— Tu as tout ce qu'il te faut là-bas pour un séjour d'une semaine ?

— Oh ! absolument tout.

— Eh bien, demain soir, après notre visite au chef de la sûreté, nous irons dîner du côté de la gare de Lyon où nous prendrons le train pour nous rendre à Bois-le-Roi.

— C'est entendu comme cela.

Les deux jeunes gens montèrent alors dans leur chambre à coucher et bientôt toutes les lumières furent éteintes dans le pavillon qu'ils occupaient.

La villa des Tourelles se trouva dans les ténèbres, calme et silencieuse.

Le lendemain matin, de très bonne heure, Aimée et Alphonse se levèrent et s'apprêtèrent à sortir pour se rendre à la Banque Parisienne.

Sachant qu'elle allait se présenter devant le chef de la sûreté, M^{lle} de Russel mit un soin méticuleux à sa toilette et endossa un costume dont la simplicité prouvait le bon goût et rehaussait tout l'éclat de sa beauté incontestable.

Les locataires du pavillon de la villa des Tourelles avaient pris la bonne habitude de ne jamais prévenir la concierge de ce qu'ils faisaient ou avaient l'intention de faire.

Ils allaient, venaient, sortaient, rentraient, sans que celle-ci du reste, s'en préoccupât.

Souvent, même, elle croyait ses locataires chez eux, lorsqu'ils en étaient absents.

Jarrier n'aimait pas les questions.

La moindre des curiosités lui était désagréable.

Il désirait rester complètement indépendant, même avec sa concierge.

Le principe était excellent et Aimée le partageait entièrement.

Comme de coutume ils sortirent sans dire qu'ils ne rentreraient pas ; ils passèrent même devant la loge de la gardienne de la villa sans que celle-ci les vit.



CXX

DEUX VISITES

Il y avait à peine vingt minutes que Jarrier et sa maîtresse avaient quitté le pavillon qu'ils habitaient, que Léa Gaucher, marchant à pas précipités, débouchait de l'avenue Gambetta et pénétrait dans la rue des Tourelles.

Elle était vêtue comme la veille, sans voile sur le visage.

Du regard, elle chercha la maison devant porter le numéro 5, indiqué sur l'enveloppe froissée qu'elle avait ramassée la veille au soir dans le compartiment du chemin de fer où, sans qu'elle put s'en douter, elle se trouvait en compagnie du pêcheur de la Belotte, l'ami de son fils.

En voyant la plaque indicatrice portant ce numéro, placée sur l'un des piliers de la grille de la villa, elle resta surprise.

Ce n'était point l'immeuble à étages qu'elle pensait trouver.

— Une cité, — fit-elle, en plongeant ses regards dans l'avenue plantée d'arbres.

Elle aperçut la petite construction en briques au-dessus de la porte de laquelle était peint, en gros caractères, le mot : **CONCIERGE**.

Elle franchit la grille et vint heurter à l'entrée de la construction.

La gardienne de la villa ouvrit la porte de sa loge et demanda :

— Vous désirez, madame ?

— C'est bien ici le numéro 5 de la rue des Tourelles.

— Parfaitement, oui, madame.

— Mais... la maison ?

— Il n'y a pas de maison... et il y en a quatre. Quatre pavillons qui forment l'ensemble de notre villa.

— Je comprends alors.

— Vous demandez quelqu'un ?

— Oui. Ne serait-ce pas dans l'un de vos pavillons qu'habiterait un certain monsieur Alphonse Jarrier ?

— Alphonse Jarrier... Oui, madame. C'est bien ici qu'il reste. Il occupe le second pavillon, à votre droite.

- Il est chez lui, sans doute ?
- Probable... tout probable !...
- Merci, madame.
- De rien, madame.

Léa se dirigea vers le pavillon qu'on venait de lui indiquer, impatiente de savoir si cet Alphonse Jarrier était bien celui qu'elle désirait trouver pour avoir des nouvelles de son fils Pascal.

Elle tira le bouton de la sonnette scellée dans le mur.

Personne, on le sait, ne pouvait lui ouvrir.

Elle sonna une deuxième fois, puis, après une légère attente, une troisième.

La porte restait toujours close.

Le front de Léa s'assombrit.

— Je joue de malheur, — se dit-elle ; — il est sorti déjà.

Elle sonna une quatrième fois.

Toujours le même silence.

La tête basse, désappointée, elle rebroussa chemin.

La concierge qui l'avait suivie des yeux par la fenêtre de sa loge, la voyant revenir, ouvrit sa porte et l'attendit au passage.

— Il n'y a donc personne ? — demanda-t-elle, tout en dévisageant la femme qu'elle venait d'interroger.

— J'ai sonné quatre fois... et on ne m'a pas répondu.

— Alors, c'est qu'ils sont sortis sans que je les voie.

— Ils ne vous préviennent pas lorsqu'ils s'absentent ?

— Non, M. Jarrier n'aime pas rendre de comptes ; pas plus lui que sa femme d'ailleurs. Ils vont, viennent... ils sortent, ils rentrent comme ils veulent, même la nuit ; car ils ont une clé de la grille comme chacun des locataires des pavillons. Quelquefois je suis huit jours sans voir le bout de leur nez. Est-ce que c'était pressé, ce que vous aviez à leur dire ?

— Oui, assez pressé.

— Faudra revenir, alors.

— C'est ce que je ferai ; mais à quelle heure puis-je être certaine de trouver M. Jarrier ?

— Oh ! il n'y a pas d'heure. Néanmoins, plutôt le soir, à l'heure du dîner. Vers sept heures... de six à sept. Si vous étiez venue hier, vous les auriez rencontrés pour sûr. Ils sont restés toute la journée chez eux... même qu'un jeune homme y a déjeuné.

— Un jeune homme ? — fit Léa, tressaillant, en pensant à Pascal.

— Oui.

— Un jeune homme que vous connaissiez déjà ?

— Non, c'était la première fois que je le voyais... et il est res-sorti avec M. Jarrier.

— M. Jarrier est étranger, n'est-ce pas ?

— Quant à ça, je ne peux pas vous dire !... Il parle bien fran-çais toujours... aussi bien que sa femme, M^{me} Aimée.

— M^{me} Aimée ? — répéta Léa Gaucher, attentive.

— C'est le petit nom de M^{me} Jarrier.

Une satisfaction soudaine se manifesta sur les traits de la mère de Pascal.

A n'en pouvoir douter, cette Aimée était Aimée de Russel ; Alphonse Jarrier était bien le pêcheur de la Belotte.

— Alors, — fit-elle, en s'adressant à la concierge, — vous croyez que ce soir je pourrais voir votre locataire.

— Je n'en réponds pas... mais c'est possible. En tout cas, si c'est quelque chose qu'on peut lui dire... Je pourrais me charger de la commission.

— Non, j'ai besoin de le voir.

— Faudra-t-il le prévenir ?

— C'est inutile. Je reviendrai. Je vous remercie.

Léa partit alors et reprit le chemin de sa demeure de la rue Léon.

La concierge en la regardant s'éloigner hochait la tête et se disait :

— Une drôle de visiteuse pour M. Alphonse ! Vilaine tête... mauvaise figure !...

Et après cette réflexion, elle rentra chez elle et ferma sa porte pour s'occuper de son déjeuner.

Midi venait de sonner au petit cartel placé sur un des meubles de sa loge lorsqu'elle se mit tranquillement à table.

A ce moment même, un homme qui rôdait depuis quelques instants dans la rue des Tourelles, s'arrêta devant la grille de la villa après avoir interrogé du regard les numéros des maisons.

Cet homme était vêtu fort simplement, mais fort chaude-ment d'un pardessus bleu foncé et d'un pantalon de même cou-leur.

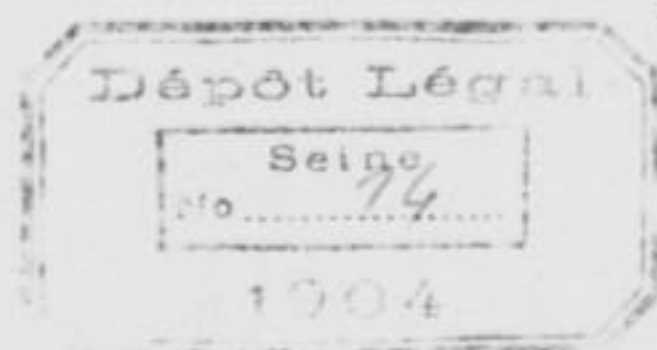
Son chef était coiffé d'un chapeau de feutre mou dont les rebords s'abaissaient légèrement sur son front.



Il entrebailla légèrement un rideau... (page 819).

Un ample cache-nez en laine dont les dessins formaient un damier noir et blanc, lui cachait le bas du visage, laissant apercevoir cependant un coin de la barbe touffue qu'il portait toute et parmi les poils sombres de laquelle on apercevait quelques fils gris.

Après quelques instants d'observation, il pénétra dans l'allée de la villa, et sortant de la poche de son vêtement une lettre qu'il



eut le soin de laisser très apparente dans l'une de ses mains, il vint heurter du doigt la porte de la concierge.

Celle-ci se leva de la table devant laquelle elle se trouvait assise, prenant son repas et vint ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a? — demanda-t-elle, peu satisfaite d'être dérangée pendant son déjeuner.

Le visiteur, avec un accent tudesque des plus prononcés, répondit.

— M. Alvonse Charrier, s'il fus blaît.

— Alphonse Jarrier, — rectifia la concierge.

— Ya! ce être ici.

— Ya! ce être ici. Mais vous tombez mal; il est sorti!...

— Sordi! — répéta l'inconnu qui ne put réprimer un mouvement d'ennui; — mais son tame?

— Sa dame?

— Ya.

— Sortie, aussi.

— Ah!

— Il y a quelqu'un qui est venu le demander tout à l'heure et qui n'a pu le voir. On a trouvé porte close.

— Ah! — répéta encore le visiteur. — Et gant bourra-don le foir?

— Peut-être ce soir, peut-être tantôt, peut-être demain; je ne sais pas.

L'homme jetait un regard inquisiteur vers les pavillons construits en bordure de l'avenue.

— Il habide un de ces patillons? — demanda-t-il en désignant de la main les constructions.

— Oui. Le dernier à votre droite. Si c'est pour lui faire parvenir la lettre que vous avez là, vous pouvez aller la glisser dans sa boîte. Vous en verrez l'ouverture dans un panneau de la porte. M. Jarrier la trouvera en rentrant chez lui.

— Ya! Che fais foir à la clisser tans la poite.

— Eh bien, allez-y.

L'Allemand se dirigea alors vers le pavillon et s'approchant de la porte qui lui était indiquée, tournant le dos à la loge de la concierge de façon à masquer la boîte aux lettres dont il avait vu l'ouverture, il feignit d'y mettre la lettre dont il était porteur et la glissa promptement dans sa poitrine.

La concierge ne s'occupant plus de lui avait refermé la porte de sa loge et reprenait aussitôt son repas interrompu.

L'inconnu quitta la villa, ayant gravé soigneusement dans son cerveau la topographie des lieux qu'il avait sournoisement examinés.

Rue des Tourelles il jeta un regard rapide autour de lui et remonta prestement vers l'avenue Gambetta.

Un café restaurant occupait l'angle de ces deux rues.

Il s'en approcha et constata que, de l'intérieur, en se plaçant près de la devanture, il pourrait facilement ne pas perdre de vue l'entrée de la villa qu'il venait de quitter.

L'homme entra dans le restaurant, et parlant fort bien français cette fois, il demanda au patron de l'établissement qui vint à lui

— Pouvez-vous me donner à déjeuner ?

— A l'instant, Monsieur. Veuillez prendre place.

L'homme passant au milieu des tables occupées par des clients, habitués de la maison, vint s'asseoir devant un guéridon placé près de la devanture du restaurant, tournant le dos à l'entrée principale s'ouvrant sur l'avenue.

Des petits rideaux à mi-fenêtre cachaient le point intéressant qu'il désirait observer.

Il en entrebailla légèrement un et il vit avec satisfaction que personne ne pourrait s'engager dans la rue des Tourelles et pénétrer dans la villa qu'habitait Jarrier sans qu'il le remarquât.

Nous laisserons déjeuner notre mystérieux inconnu pour nous occuper du pêcheur de la Belotte et de la fille du comte de Russel.



CXXI

A LA BANQUE PARISIENNE.

Personne n'ignore que depuis une quinzaine d'années, tant à Paris que dans les principales grandes villes de France, beaucoup d'établissements financiers : banques et sociétés de crédit, mettent en location, aux conditions d'un tarif décroissant, selon l'importance des parties louées, des coffres-forts ou des compartiments de coffres-forts, munis de serrures de sûreté et à secret, pour la garde des valeurs, papiers et objets précieux de toute nature.

La Banque Parisienne, suivant la marche incessante du progrès et s'en servant ingénieusement, a organisé à cet effet dans les sous-sols de son immeuble de la rue Chauchat, à Paris, un service pourvu de tous les fonctionnements et entouré de toutes les conditions de sécurité que doit comporter ce genre d'installation.

Il est merveilleux.

Une clé spéciale, numérotée, dont il n'existe aucun double, est remise au locataire d'un coffre ou d'un compartiment de coffre.

Ces locations sont nominatives et pour un seul.

Pourtant, par exception, sur la demande du locataire on laisse à son conjoint le loisir d'en profiter en commun sans que le titulaire principal soit obligé de signer une délégation à la personne qui partage entièrement ses droits acquis.

On se sert de cette clé spéciale au moyen d'une combinaison de trois lettres formant un mot connu seul du locataire qui l'établit et le varie à son gré.

Un mécanisme de sûreté condamne l'entrée des serrures et empêche qu'une clé puisse être retirée avant fermeture complète.

Pour le coffre-fort loué en entier, la sécurité s'augmente par deux pitons formant corps, l'un avec la masse du coffre et l'autre avec la porte, disposés de façon que le locataire puisse, s'il le désire, y mettre un cadenas lui appartenant et dont seul il a la clé.

Il est donc de toute impossibilité qu'une serrure subisse une atteinte quelconque et qu'un compartiment reste ouvert par oubli.

Une surveillance de jour et de nuit est soigneusement organisée pour ce local où sont entassées des fortunes.

Il se recommande par son agencement sérieux, à l'abri de toute attaque, de toute convoitise, aux rentiers, commerçants, bijoutiers, joailliers, courtiers en diamants, personnes allant aux eaux ou en excursion.

Les coffres et les compartiments de coffres sont numérotés.

Les locataires en ont l'accès de neuf heures du matin à cinq heures du soir, dimanches et fêtes exceptés.

Pour la location d'un coffre ou d'un compartiment de coffre, il faut s'adresser au bureau spécial des locations placé dans le grand hall du rez-de-chaussée de la Banque parisienne.

Là, on prend votre nom, votre adresse et un garçon de banque vous conduit au sous-sol où le gardien affecté au service de surveillance vous fait choisir le coffre ou le compartiment qui se trouve libre et que vous désirez posséder.

Séance tenante vous y déposez vos valeurs, de quelque nature qu'elles soient.

On prend alors le numéro du coffre ou de la case louée ; le locataire forme une combinaison de fermeture et on retourne au bureau de location où les déclarations sont faites et enregistrées sur une fiche qui doit servir au contrôle administratif et que la partie prenante signe en indiquant le nom de la personne — mari ou épouse — pouvant se servir à son gré de la clé qu'il possède et à laquelle il donne ainsi un droit de communauté entière.

Le locataire verse immédiatement et par avance la somme exigée pour la durée de la location en y ajoutant un dépôt de vingt francs pour la clé qui lui est remise ; dépôt qui lui est restitué lorsque la location cesse et qu'il a remis la clé qui lui avait été confiée.

C'est à la Banque parisienne que le pêcheur de la Belotte et Aimée de Russel, quelques jours après leur arrivée à Paris, avaient collectivement déposé leurs papiers et leurs valeurs, apposant l'un et l'autre leur signature sur la fiche de location.

On les croyait légitimement unis, la maison de banque n'exigeant jamais la production d'un acte authentique affirmant l'identité du locataire ou des locataires en commun.

Le compartiment de coffre loué par Alphonse Jarrier, pour une année, au prix de cinquante francs, mesurait : trente-huit centimètres de hauteur sur quarante centimètres de largeur.

Sa profondeur était de cinquante centimètres.

Alphonse et Aimée de Russel étaient parfaitement connus des employés de la Banque parisienne, aussi leur accès dans les sous-sols ne nécessitait-il point de préliminaires oiseux.

En quittant la villa des Tourelles, c'est à la banque de la rue Chauchat que le jeune couple se rendit.

Ils se présentèrent au bureau de location, Jarrier se nomma et annonça le numéro de son coffre.

Un employé, par un coup de timbre, signala au gardien du sous-sol la descente d'un locataire.

Les caves voûtées et blindées de ce sous-sol, divisées en quatre parties, forment quatre pièces différentes, fermées l'une et l'autre par des grilles massives et garnies de coffres, du sol jusqu'à la voûte.

Deux de ces pièces sont affectées aux coffres sans division; les deux autres, aux coffres de dimensions diverses.

Une échelle roulante se trouve en permanence dans chaque pièce afin de pouvoir atteindre les compartiments placés dans la partie supérieure des coffres.

Chaque pièce est aussi meublée, à son centre, d'une table formant double pupitre, ménageant distinctement deux places de vis-à-vis, munies chacune d'un encrier, de plumes, de papier, de buvard, d'épingles et de brides légères en caoutchouc, permettant aux locataires de détacher tranquillement les coupons de leurs titres, d'établir leur bordereau et de visiter, selon leurs besoins, les objets déposés par eux dans leur compartiment.

A l'entrée du sous-sol se trouvait un petit vestibule dans lequel était placé le bureau des gardiens de surveillance de jour.

Lorsque Jarrier et Aimée eurent mis le pied sur la dernière marche qui conduisait aux caves et que précédait ce vestibule, l'un des deux employés qui les reconnut pour les avoir vus déjà s'y présenter ensemble alla à leur rencontre et demanda :

— Quel numéro, monsieur ?

— Compartiment 2052, — répondit Alphonse.

L'employé les conduisit dans l'une des pièces aux coffres à division, donna de la lumière en touchant le bouton d'un appareil électrique, ouvrit la porte du coffre dans lequel se trouvait la case portant le numéro 2052 et se retira discrètement.

Les deux jeunes gens se trouvaient seuls.

— Tu te rappelles ton mot de fermeture? — demanda à mi-voix, Aimée, à son amant.

— Oui, — répondit celui-ci; — toujours le même, je ne l'ai pas changé :

Lac.

Il introduisit alors sa clé, — une clé plate et de petite dimension, — dans l'ouverture de la serrure du compartiment, établit la combinaison du mot *Lac*, à l'aide des trois boutons placés sur la porte de la case, et ouvrit.

Le compartiment contenait un portefeuille-ministre à fermoir nickelé et un petit coffret renfermant des bijoux d'une valeur de trente-cinq mille francs environ.

Jarrier prit seulement le portefeuille et vint le déposer sur l'un des côtés de la table-pupitre devant laquelle il prit place.

Aimée vint s'asseoir auprès de lui.

Le jeune homme avait ouvert le portefeuille.

Le contenu n'en était pas volumineux, il se composait de deux actes de naissance, celui d'Aimée de Russel et celui d'Alphonse. Un acte de décès du père de Jarrier, des titres de vente de propriété du village de la Belotte, de deux lettres sous enveloppes portant toutes les deux cette suscription :

Monsieur le Comte de Russel,

Thonon

(Haute-Savoie)

de quelques autres papiers de famille et d'un titre de rente suisse de douze mille francs, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler.

Jarrier prit les deux lettres adressées au père d'Aimée et les glissa dans l'une des poches de côté de son vêtement.

Ceci fait, il referma le portefeuille et le replaça dans le compartiment ouvert.

Il allait le refermer, lorsque M^{lle} de Russel s'étant levé comme lui l'en empêcha en lui disant :

— Tu devrais changer aujourd'hui ton mot de fermeture.

— Pourquoi donc?

— Une idée!... On a tort, je crois, de conserver toujours le même.

— Cela ne présente aucun inconvénient ici où la surveillance ne laisse rien à désirer.

— C'est une précaution. Voilà tout... On ne sait jamais ce qui peut arriver...

— Changeons-le, je veux bien. Mais, lequel prendre ?

— *Bal*.

— Soit ! Va pour *Bal*.

Tout ce qui précède avait été dit à voix basse.

La combinaison du nouveau mot fut établie et le compartiment fermé.

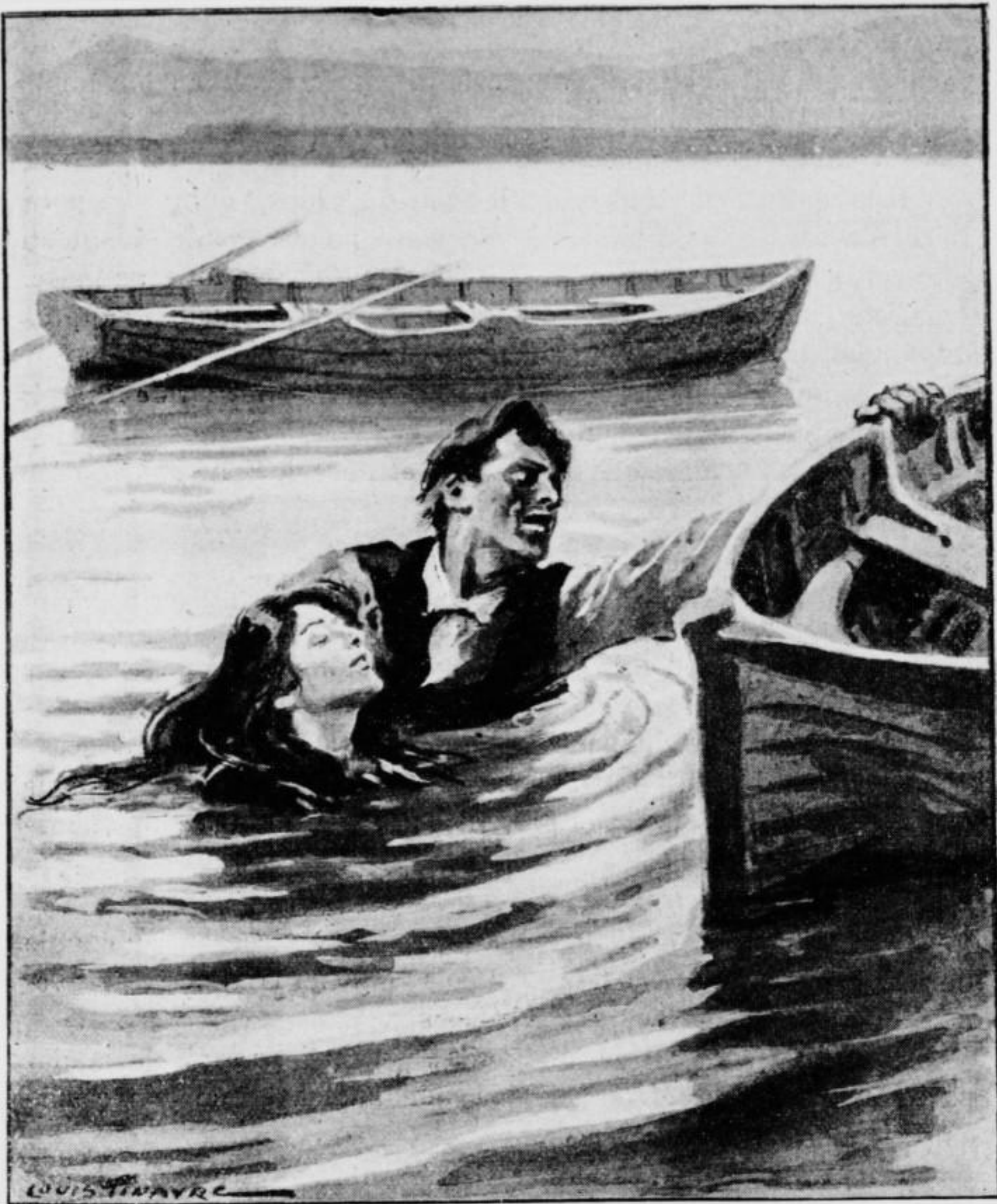
C'était fini. La visite des deux jeunes gens à la Banque parisienne était terminée.

Ils remontèrent et quittèrent la rue Chauchat.

Ne devant être reçus qu'à deux heures par le chef de la Sûreté, ils avaient tout le temps d'aller déjeuner.

C'est ce qu'ils firent en se rendant chez Vélour, au Palais-Royal.





.. J'arrivais assez à temps pour plonger et la sortir de l'eau saine et sauve (page 830).

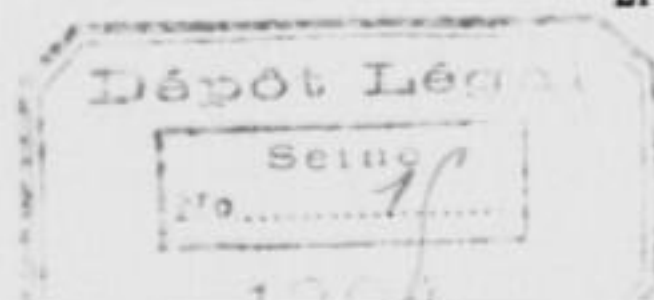
CXXII

CHEZ LE CHEF DE LA SÛRETÉ.

A deux heures moins dix minutes, l'inspecteur Roussillon et le chanteur des rues pénétraient à la Tour pointue où ils étaient aussitôt reçus par le chef de la sûreté.

LIV. 104. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 104.



Celui-ci connaissait peu Pascal. Il prit avec lui un contact amical et l'engagea à suivre sans relâche avec son inspecteur les recherches qu'il avait mission de faire pour arriver au but qu'ils se proposaient d'atteindre tous les deux.

Pascal fut profondément touché de la réception du magistrat.

Il le remercia de tout ce qu'il avait déjà bien voulu faire pour lui et l'assura de son entier dévouement pour l'avenir, jusqu'au jour où la réhabilitation de M. Georges Gauthier serait prononcée.

Deux heures sonnaient lorsqu'un agent, en permanence auprès du bureau du chef, vint annoncer :

— Monsieur Alphonse Jarrier, Mademoiselle Aimée de Russel.

— Faites entrer, ordonna le magistrat.

Et il se leva, ainsi que Roussillon et Pascal, pour recevoir les visiteurs.

Jarrier et Aimée furent introduits.

Tous deux s'inclinèrent devant le chef de la Sûreté et devant Roussillon, puis tendirent les mains au chanteur des rues.

Roussillon et son chef profitèrent de cet instant pour examiner les deux jeunes gens.

L'impression produite par cet examen fut sympathique.

Le visage franc et loyal de Jarrier, les traits pleins de douceur et de bonté de sa compagne plurent au magistrat et à son subordonné.

Le chef prit la parole.

— Monsieur et vous, madame, — fit-il en s'adressant au couple un peu contraint, — je ne vous reçois point ici comme des prévenus... mais bien comme des solliciteurs.

Par l'intermédiaire de M. Pascal, vous m'avez fait demander par mon inspecteur M. Roussillon une audience que je me suis empressé de vous accorder.

Vous désirez nous expliquer clairement la nature véritable des faits qui ont obligé la police, sur des ordres particuliers, à s'occuper de vous. Vous voulez vous justifier à nos yeux des accusations portées contre vos deux personnes, contre vous, surtout, monsieur Jarrier.

Ces accusations, quoique très graves, ne nous étaient données que comme indication, formulées très vaguement et mystérieusement expliquées. Il nous était enjoint de ne point nous en occuper au point de vue criminel. On désirait seulement connaître le lieu de votre résidence.

J'avoue que cette façon de faire me semblait étrange, que j'ai supposé... et que je suppose encore que nous étions les boucs émissaires d'une volonté qui désirait nous cacher les motifs réels des recherches ordonnées. C'est avec satisfaction que j'entendrai vos explications.

Veuillez vous asseoir, nous allons causer. »

Aimée prit le siège que lui présentait Roussillon.

A l'exception de Jarrier qui resta debout, tout le monde s'assit.

— Je vous remercie, monsieur le chef de la Sûreté, de votre cordiale bienveillance, fit Alphonse en s'inclinant devant le magistrat. Oui, je veux en effet me justifier à vos yeux, aux yeux de mon ami Pascal qui, il me l'a dit, m'a défendu chaudement auprès de M. Roussillon. Je veux lui prouver que je n'ai point démerité de son amitié et que vous pouvez sans crainte, messieurs, m'accorder toute votre estime. Les moyens que je vais employer pour obtenir notre justification sont fâcheux, je l'avoue. Ce que je vais vous dire est grave, très grave... Mais nous avons assez souffert, Aimée et moi, pour que nous hésitions à recourir à toutes les armes pour nous défendre contre de mensongères accusations, contre d'odieuses calomnies !... la gravité de mes explications dût-elle retomber lourdement sur ceux qui nous accusent et les briser.

De nouveau, le chef de la Sûreté fit signe à Jarrier de s'asseoir.

Il obéit et se plaça au centre du groupe que formait : le chef de la Sûreté assis devant son bureau, Roussillon en occupant la pointe de droite, Pascal celle de gauche.

Alphonse, auprès d'Aimée, se trouvait devant eux.

Par la disposition des places qu'occupait chacun de nos personnages, on eût dit un tribunal formé, devant lequel se trouvaient deux accusés.

Jarrier poursuivit :

— Pascal m'a affirmé, ce que vous venez de me déclarer vous-même, monsieur le chef de la Sûreté, qu'à l'ordre de me rechercher était jointe la double accusation de vol et de détournement de mineure.

— C'est vrai, répliqua le magistrat.

— C'est vrai !... Et l'homme qui nous poursuit Aimée et moi de sa haine farouche, qui ose m'accuser de ces deux crimes est le père de ma maîtresse, de la jeune fille que j'aime, qui m'a suivi de son plein gré pour échapper aux souffrances de la vie horrible

qu'on lui faisait subir, de l'enfant qui dans quelques mois mettra au monde un petit être qui sera de mon sang et que j'aimerai autant que j'aime sa mère.

Les regards du chef de la Sûreté et de Roussillon se portèrent tout à coup vers la jeune femme.

Celle-ci confuse, rougissant, murmura, répondant aux regards qui s'étaient braqués sur elle :

— Je serai bientôt mère, oui, messieurs.

Jarrier reprit avec émotion.

— C'est ici que doivent commencer mes explications, messieurs, afin de bien vous faire comprendre que je n'ai commis aucun des deux délits... des deux crimes qu'on m'impute audacieusement.

Je suis pêcheur de mon métier, vous devez le savoir, car, sans aucun doute, les notes qui vous enjoignaient de me rechercher devaient contenir mon état civil. Je suis né au village de la Belotte, canton de Genève, je suis sujet suisse, j'ai vingt-huit ans.

Un jour, je fus prié par une lettre, que je possède encore, de me présenter le plus promptement possible, à Thonon, France, chez M. le comte de Russel.

Je m'y rendis.

C'est là, que pour la première fois, j'eus l'occasion de voir celle qui se trouve à mes côtés aujourd'hui.

C'est là, que pour la première fois aussi, je compris à quelle haine paternelle et maternelle elle était vouée.

Vous entendrez comment j'en acquis la certitude. »

Les auditeurs du pêcheur de la Belotte étaient tout oreilles, suivant avec intérêt son récit.

Alphonse continua :

— M. de Russel avait besoin d'un homme expérimenté, d'un homme habitué aux choses du Léman pour conduire ses bateaux de pêche, sa pêche d'amateur et ses embarcations de plaisance.

On m'avait nommé devant lui.

On m'avait signalé pour ma connaissance du métier de pêcheur, pour mon adresse, réunissant enfin toutes les aptitudes qu'il désirait trouver en une seule personne.

Il me faisait donc venir devant lui pour me demander si je voulais entrer à son service.

Il m'offrait douze cents francs par an, la table, l'habillement et le logement.

C'était une aubaine pour moi qui me permettrait de pouvoir mettre chaque année une certaine somme d'argent de côté, en prévoyance de l'avenir.

Sans hésiter, j'acceptai.

M. de Russel préparait un engagement que j'allais signer, lorsque tout à coup nous fûmes interrompus par des vociférations, des cris de colère auxquels se mêlaient des sanglots.

Le bruit partait d'une pièce attenante à celle dans laquelle nous nous trouvions.

En entendant ces cris, le comte quitta brusquement le siège sur lequel il était assis et alla ouvrir la porte de la chambre où se passait une scène horrible.

Mes regards l'ayant suivi, j'en fus témoin.

Par la porte qu'il venait d'ouvrir, j'aperçus une femme frappant avec rage une jeune fille, sans chercher où portaient ses coups.

La femme, c'était M^{me} de Russel.

La jeune fille, c'était Aimée.

Son père se rua à son tour sur elle et la frappa au visage, puis, revenant alors auprès de moi, après avoir refermé avec colère la porte par laquelle j'avais pu être témoin de leur brutalité, il me dit :

— Signez votre engagement.

Et il me tendit une plume.

Je n'osai pas la prendre.

La scène brutale à laquelle je venais d'assister me révoltait, elle me laissait juger la nature des gens chez lesquels j'allais entrer.

J'hésitais à le faire, les trouvant misérables !...

Mais une voix secrète me criait :

« Signe !... signe donc !... tu peux être pour cette enfant qu'on martyrise, un soutien, un défenseur, un sauveur. »

Et je pris la plume et je signai. »

Le chef de la Sûreté interrompit Jarrier.

— Mais, fit-il en s'adressant à Aimée, qu'aviez-vous donc fait, mon enfant, pour attirer sur vous cette brutale colère ?

Le cœur serré, la jeune femme répondit :

— Nous avions quelques personnes à dîner ce jour-là, mon-

sieur, et, sans en avoir demandé la permission à ma mère, je m'étais habillée un peu plus coquettement que de coutume pour paraître devant nos invités.

Le chef de la Sûreté eut un haut-le-corps, empreint d'indignation.

— Pour ce motif-là, seulement? demanda-t-il.

— Pour ce motif-là seulement, oui, monsieur.

— Sa mère la jalousait, s'écria le pêcheur de la Belotte. La jeunesse et la beauté de sa fille étaient un miroir trop sévère pour elle!... Il lui laissait trop voir les cheveux gris qui marbraient ses tempes et les rides qui commençaient à creuser les traits de son visage.

— C'est affreux, cela! gronda Roussillon.

— Affreux, oui, monsieur, reprit Aimée. Et à chaque instant, plusieurs fois par jour, pour les raisons les plus futiles et souvent sans raisons, les mêmes scènes brutales recommençaient... Je prenais la vie en dégoût. J'étais à bout de courage, à bout de forces!... j'aurais voulu mourir... j'eus la pensée de me tuer... J'allais le faire!...

Le lac de Genève est profond!... C'est au milieu de sa profondeur que je voulais aller m'ensevelir.

Un soir, m'échappant de la maison, je courus au petit port de notre propriété, je détachai un canot, je pris des rames et je partis, bien résolue à en finir avec l'existence épouvantable qui m'était faite.

— Mais, je veillais! — interrompit Jarrier, j'avais deviné sa pensée et déjà derrière elle je préparais une embarcation légère, je faisais force de rames et j'arrivais assez à temps pour plonger et la sortir de l'eau saine et sauve. Et vous croyez peut-être que l'acte désespéré de cette enfant ait attendri son père et sa mère, que, pris de remords, ils ont cessé de la martyriser? Allons donc!... Ce ne serait pas les connaître que de penser cela.

Au lieu de la plaindre, ils l'insultèrent et les sévices de toute nature redoublèrent... On alla jusqu'à la condamner à la faim! C'était infâme.

Le chef de la Sûreté intervint de nouveau.

— Et vous n'avez pas signalé l'horrible conduite de ces parents indignes à la justice?

— Et de quel droit l'aurais-je fait, monsieur le chef de la Sûreté? J'étais un étranger dans la maison. Je n'avais, moi, sujet

suisse, aucun pouvoir pour élever la voix contre des parents justiciables des tribunaux français. On eût nié, on m'eût traité de délateur, on eût attribué mes plaintes à un tout autre sentiment que celui qui m'eût guidé.

Et puis, si je l'eusse fait, n'était-ce pas attirer sur moi la colère de M. de Russel, provoquer mon renvoi de chez lui!... Et j'aurais été obligé d'abandonner celle qui souffrait, celle que j'avais déjà arrachée à la mort et que je pouvais peut-être arracher à l'enfer dans lequel elle vivait.

Aimée pleurait...

— Oui, l'enfer ! murmura-t-elle d'une voix douloureuse.

Je serais morte d'épouvante et de douleur si Jarrier ne s'était point trouvé à mes côtés. Il me réconfortait par de bonnes paroles, il me consolait... et je l'aimai de tout mon cœur, de toute mon âme... Si j'ai commis une faute, elle est bien pardonnable, allez!... Je souffrais tant que je fus heureuse de trouver auprès de lui un peu de joie et un peu de bonheur!... »

La pauvre enfant sanglotait.



CXXIII

ROMAN D'AMOUR

D'une voix émue, Alphonse Jarrier poursuivit :

— Nous nous laissâmes aller où l'amour nous conduisait.

Jeunes tous deux, nous ne réfléchissions pas aux conséquences graves qui pourraient advenir d'une liaison établie en de si pénibles circonstances.

Je le compris plus tard, le jour où j'eus la pensée d'essayer de soustraire Aimée aux odieuses brutalités dont elle était sans cesse victime.

Son père et sa mère la haïssaient. C'était un fait acquis.

Je me dis alors que sans doute ils seraient heureux de la voir s'éloigner d'une façon convenable de leur demeure.

Après avoir consulté Aimée, qui m'approuva, je passai de l'idée de mon projet à son exécution.

C'était un matin.

Je montai à la villa où je fus introduit auprès de M. de Russel qui se trouvait en ce moment dans son cabinet de travail.

Au risque d'amener une violence que je pressentais, résolu à tout, prêt à brûler mes vaisseaux, j'abordai le père d'Aimée en lui tenant ce langage :

— Monsieur le comte, je désire avoir avec vous un entretien sérieux. L'honneur le commande.

— L'honneur ! — répéta-t-il en me regardant avec surprise.

— Oui, monsieur le comte.

— Eh bien, parlez, Jarrier, je vous écoute.

Je pris alors, comme on dit vulgairement, le taureau par les cornes et je continuai :

« — Monsieur, à l'époque où nous vivons, où l'homme a pu et
« su conquérir ses libertés, où le travail, sous ses formes les plus
« diverses est devenu pour lui un titre de noblesse, on ne doit
« point établir de différence entre celui-ci et ceux dont la fortune
« et le titre ne sont qu'un héritage; on ne doit plus parler de

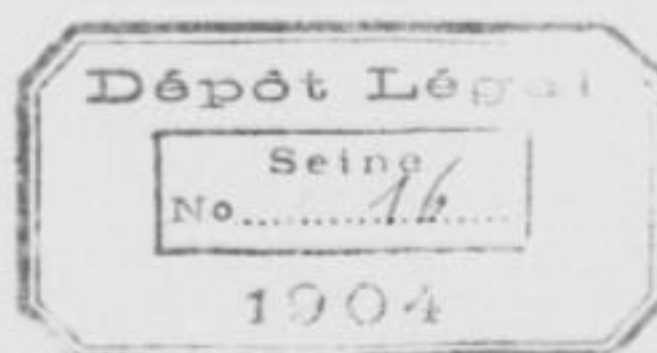


Quelques instants après, nous montions dans l'embarcation... (page 837).

« mésalliance, on doit s'inquiéter seulement de savoir si l'homme
« qui désire entrer dans une famille, en est digne par la régularité
« de sa conduite et par son honorabilité. »

De plus en plus étonné par cet exorde, le comte voulut m'interrompre.

« — Veuillez me laisser parler, monsieur, — lui dis-je avec un



« peu de rudesse, et je poursuivis, tout en le voyant impatient et fébrile :

« Vous me connaissez.

« Vous avez pris sur ma famille et sur moi des renseignements
« qui me furent favorables puisque vous avez daigné me donner
« un emploi dans votre maison.

« Vous devez savoir que l'honneur que mon père m'a légué en
« mourant est resté intact !... que j'ai su le conserver digne et ho-
« noré de tous ! J'ai peu d'argent, c'est vrai !... mais je suis fort et
« courageux !... J'ai pour moi l'intelligence qu'on veut bien me re-
« connaître et que vous avez reconnue vous-même. J'ai la volonté
« de me créer une situation tout autre que celle que j'occupe dans
« votre maison et qui me permettra de faire vivre sans privations
« celle que j'aurai prise pour femme en l'assurant de mon entier
« dévouement. »

Soudain, M. de Russel se leva, les traits contractés, les lèvres blêmes, tremblantes. Il avait compris le motif de l'entretien que je désirais avoir avec lui.

— Où voulez-vous en venir ? — me dit-il d'un ton menaçant, les dents serrées.

Si je n'avais pas su de quelle haine implacable ce père entourait son enfant, si je n'avais pas connu les tortures dont sa femme et lui faisaient souffrir Aimée, je me serais agenouillé devant cet homme dont le regard était chargé de colère et je lui aurais, à mains jointes, demandé pardon du crime que j'avais commis. Mais je l'avais vu à l'œuvre, j'avais été témoin de ses cruautés. Son attitude menaçante ne m'effraya pas, elle me donna au contraire la force de lui répondre :

« — Où je veux en venir ? A vous dire ceci, monsieur le comte :
« M^{lle} de Russel n'a pas dans votre maison la place qu'elle doit y
« occuper, elle est pour vous moins qu'une étrangère !... Vous la
« martyrisez !... L'amour maternel et l'amour paternel lui man-
« quant, elle a cherché d'autres amitiés que les vôtres... J'ai trahi
« votre confiance !... oh ! sans calcul, croyez-le bien !... Mais je ne
« veux pas que la faute commise puisse devenir un crime. Le
« moyen de réparer cette faute, due à un entraînement irrésistible,
« de part et d'autre, le seul moyen que l'honneur de tous soit sauf,
« le seul moyen de faire cesser les tourments d'une jeune âme à
« laquelle vous infligez les plus cruels supplices !... c'est de me la
« donner pour femme... Et je viens, en honnête homme, monsieur

« le comte, vous prier de vouloir consentir à mon union avec M^{lle}
« de Russel. »

Après cet aveu, après cette demande, formulés brutalement, je m'attendais à une explosion de colère farouche. Elle ne se produisit pas.

Je n'avais pas atteint le cœur du père, je n'avais touché que l'amour-propre, que l'orgueil de l'homme.

Toute l'irritation qui grondait en lui devait se traduire par une scène horrible dont son enfant seule fut victime.

Il s'avança vers moi, les poings crispés, et siffla entre ses dents crochetées :

— Vous êtes un misérable ! Et ma fille ne vaut pas mieux que vous !

Puis, il fit appeler M^{me} de Russel et Aimée, et devant moi, après avoir raconté à sa femme ce qui venait de se passer entre nous, et la raison de ma présence auprès de lui, il déclara à son enfant que le déshonneur qu'elle avait apporté dans sa maison méritait un châtiment sans exemple et qu'il allait la faire enfermer dans une maison de correction.

Aimée voulut parler, se défendre.

La fureur des deux misérables n'eut plus de bornes alors. Ils frappèrent leur fille en lui jetant les insultes les plus grossières.

Je dus intervenir violemment.

Aimée me supplia de rester calme... et pour elle, je sus dominer ma colère et mon indignation.

On me signifia mon renvoi sous huit jours.

L'engagement que j'avais échangé avec M. de Russel ne lui permettait pas de me congédier sur-le-champ sans avoir à me payer une indemnité de trois années de gages.

Je me retirai, me demandant avec angoisse ce que je devais faire, ce qu'il fallait faire.

Dans la journée, le visage ensanglanté, les membres meurtris, Aimée put me rejoindre dans le pavillon que j'occupais dans la propriété de son père.

Elle venait m'apporter la solution du problème que je cherchais.

C'était la fuite.

La fuite ? Oui. Mais elle avait ses inconvénients.

Pris au dépourvu, comment faire face aux exigences de la vie, sans savoir où aller. Je crus devoir le faire remarquer à Aimée en

lui disant que je ne voulais pas qu'elle souffrît des privations que nous pourrions endurer... de la misère peut-être à laquelle nous serions voués.

— La misère ? Non, — me répondit-elle. — Je suis riche. Tiens-toi prêt à partir cette nuit ; prépare une embarcation. Lorsque je reviendrai auprès de toi, nous y monterons. Nous traverserons le lac jusqu'à Lausanne. Là, nous prendrons le chemin de fer qui nous conduira à l'étranger, où nous saurons trouver une retraite sûre, qui restera ignorée de tous.

Epouvanté par cette résolution, je voulus protester encore.

— Si tu ne veux pas m'obéir, — me répondit Aimée avec désespoir, — si tu ne veux pas m'arracher à la vie cruelle qui m'est faite, je me tue alors ! Et cette fois, tu ne me sauveras pas !

Je n'avais plus rien à dire.

La vie menacée de celle que j'aimais me fit accepter tout ce que l'enfant me proposait.

Pendant que ceci se passait mystérieusement entre nous, sur le bord du lac, M. de Russel et sa femme avaient ensemble un entretien dont il résulta une décision qui me frappa sans appel.

C'était mon départ immédiat.

M. de Russel me fit appeler, me versa une somme de quatre mille francs, l'indemnité qu'il me devait, selon les clauses de notre contrat, et le reliquat de mes appointements de l'année, en me disant qu'à partir de ce moment je ne faisais plus partie de sa maison et que le lendemain, avant le jour, je devais m'en éloigner.

Je fus satisfait de cette résolution.

La nuit était venue.

Je retournai à mon pavillon du bord de l'eau et me préparai à partir avec Aimée qui, j'en étais certain, usant de tous les moyens, ne manquerait pas de venir au rendez-vous qu'elle m'avait donné.

Un canot était prêt pour notre fuite.

En attendant M^{lle} de Russel, je m'enfermai sans lumière dans la demeure que j'habitais.

Il était dix heures, lorsque j'entendis heurter légèrement à ma porte.

J'ouvris.

Aimée se trouvait sur le seuil.

— Prends cela et partons, — me dit-elle en me présentant une enveloppe qu'au toucher je reconnus contenir des papiers.

— Quels sont ces papiers ? — lui demandai-je.

— Je te l'expliquerai... mais partons !... partons vite !

Quelques instants après, nous montions dans l'embarcation que j'avais préparée et nous nous éloignons de Thonon.

Deux heures plus tard, nous étions à Lausanne d'où nous partions une heure après pour nous rendre en Belgique, en passant par l'Allemagne, afin d'atteindre Paris.

— Les papiers dont vous venez de parler expliquent le vol dont on vous accuse, — observa le chef de la sûreté.

— Cette accusation est fausse, monsieur, — répliqua vivement M^{lle} de Russel, — puisque c'est moi qui les ai soustraits dans le tiroir d'un meuble où j'avais vu mon père les enfermer quelques jours auparavant. Sachant où se trouvait placée la clé de ce meuble, je m'en suis emparée et j'ai pris l'enveloppe qui contenait les papiers dont nous parlons. Papiers qui m'appartenaient, monsieur, et que dans les circonstances graves qui se présentaient, je devais prendre afin de ne pas être spoliée par mes bourreaux.

— Mais, de quelle nature étaient ces papiers ?

— Un titre de rente suisse de douze mille francs que l'un de mes oncles, frère de ma mère, m'avait légué en mourant, et dont mon père, mon tuteur légal, avait été mis en possession à l'ouverture de la succession. Une fortune qui à cette heure serait déjà fondue pour satisfaire les fantaisies d'une vie de désordre.

— Et dont nous vivons, monsieur le chef de la sûreté, — fit Jarrier d'une voix digne, — car ce titre n'a été ni vendu, ni aliéné. Il est la propriété d'Aimée et jamais je n'aurais consenti à m'en servir autrement que par le détachement trimestriel de ses coupons. L'argent que je possédais bien à moi, nous a permis de conserver ce titre intact et il le restera.

Voici, messieurs, comment se sont commis les deux crimes, vol et détournement de mineure dont M. le comte Paul de Russel ose m'accuser.

Nous laissons à votre conscience le soin de nous condamner ou de nous absoudre. »



CXXIV

SANS-PATRIE

Un silence glacial régna pendant un instant dans le cabinet du chef de la sûreté.

Celui-ci semblait réfléchir.

— Mais, — fit-il tout à coup, — ce titre de rente de douze mille francs, représente-t-il, à lui seul, les papiers dont vous parlez ?

— Non, monsieur.

— Ah !

— Il y en a d'autres.

— D'autres ?

— En prenant ce titre dans le meuble où son père l'avait enfermé le croyant sans doute bien secrètement caché, à l'abri de tous les regards, de toutes les curiosités, de toutes les indiscretions, Aimée, dans sa précipitation, n'avait pas remarqué que l'enveloppe qui le renfermait contenait deux lettres.

— Deux lettres ?

— Deux lettres qui décelaient l'indignité de l'homme à qui elles étaient adressées, qui prouvaient les crimes de ce sans-patrie !

Ce mot fit bondir le chef de la sûreté.

Roussillon et Pascal sursautèrent.

Tous les trois, ils échangèrent un regard rapide.

Le magistrat venait de percer tout à coup le mystère des notes qu'il avait reçues du préfet de police et qui lui enjoignaient de faire des recherches pour retrouver Alphonse Jarrier et sa maîtresse ; on lui avait donc fait jouer un rôle qui sortait de ses attributions, qui lui avait toujours répugné et qui relevait de la police politique...

Le pêcheur de la Belotte poursuivait, en s'animant :

— En nous faisant rechercher pour surprendre notre lieu de résidence, aussi bien en France que dans d'autres pays, ce n'était point sa fille que M. de Russel désirait retrouver, ce n'était point

le titre de rente qu'on lui avait soustrait qu'il voulait reconquérir, non ; il avait hâte de rentrer en possession des deux lettres tombées entre les mains d'Aimée et qui, par conséquent, devaient se trouver entre les miennes. Et pour motiver ces recherches, pour leur donner plus de poids, il a osé m'accuser, lui, le plus lâche, le plus vil des hommes, de vol et de détournement de mineure !... Non, ce n'est point une plainte qu'il portait, c'était une indication, une insinuation malveillante. Il se serait bien donné garde d'ordonner des poursuites contre moi, de demander mon arrestation. Elle eût provoqué pour ma défense des explications semblables à celles que je vous donne aujourd'hui, messieurs, et que je ne regrette pas.

— Vous deviez bien supposer que pour une raison... ou... pour une autre, M. de Russel devait s'inquiéter de votre lieu de résidence.

— Nous le supposions en effet. Mais ni Aimée, ni moi, nous ne redoutions qu'il nous rejoigne.

— Votre fuite de Thonon a dû provoquer un scandale ?

— Qu'on a étouffé à force d'argent. On a fait maison nette dans la villa et on a payé largement les domestiques pour qu'ils se taisent, une fois congédiés. Je l'ai su. J'ai su aussi qu'on nous croyait partis pour l'Amérique. J'ai su qu'on avait menacé ma famille de toutes les rigueurs dont on pouvait la frapper si jamais elle parlait de cette fuite et si, connaissant le lieu de ma retraite, elle n'en avisait pas aussitôt la justice.

— Quelle justice ?

— Celle du canton de Genève.

— Pourquoi la justice suisse et non la justice française ? M. de Russel est Français, c'est sur le territoire français qu'avait eu lieu le délit... C'était donc à la justice française qu'il devait s'adresser et porter plainte ; l'ordre qui nous était donné de vous rechercher émanait de votre légation à Paris.

— Je comprends ! s'écria Jarrier.

— Vous comprenez, quoi ?

— Il fallait une protection à M. de Russel pour éviter le coup qui pouvait le frapper et c'est à Genève auprès de son beau-père qu'il est allé la chercher.

— Auprès de mon grand-père — dit Aimée. — Je le pressens aussi, moi !

— Expliquez-vous, monsieur Jarrier... J'ai besoin de tout sa-

voir, même ce que vous pressentez, — fit vivement le chef de la Sûreté.

— Ce qu'Aimée pressent et ce que je pressens, le voici, monsieur. Le grand-père de ma maîtresse aujourd'hui, mais qui sera ma femme un jour, le père de M^{me} de Russel est un magistrat distingué de Genève, il est procureur général. C'est un homme des plus influents, ayant les relations les plus étendues avec les magistrats les plus influents de tous les pays.

— Voulez-vous parler de M. Eugène Darier, le savant jurisconsulte?

— C'est de lui que je parle, monsieur. C'est le grand-père d'Aimée, et c'est à lui, je le jurerais, que M. de Russel est allé demander protection, au nom de sa femme. Il ne pouvait refuser de sauver l'honneur de son gendre et de sauver en même temps l'honneur de son pays.

— L'honneur de son pays?

— Oui, monsieur. Les lettres dont j'ai parlé et que je mettrai tout à l'heure sous vos yeux, vous expliqueront ces mots. Craignant une révélation de ma part, une délation, M. de Russel a dû aller trouver M. Darier et lui avouer de quoi il était coupable. M. Darier s'est fait le bouclier de ses épouvantes et, alors, usant de ses relations, de son autorité, de son argent aussi sans doute, il aura juré de sauver le misérable qui apportait le déshonneur dans une famille dont le mariage en faisait l'allié. Il fallait, pour éviter le scandale, un jugement, une condamnation, retrouver les deux fugitifs qui détenaient les preuves des crimes commis afin de les leur reprendre par tous les moyens possibles. Pour cela, on devait mettre en mouvement toutes les polices... On l'a fait puisque vous-même aviez reçu l'ordre de nous rechercher. Voici ce que je pressens et qui a dû se passer, monsieur le chef de la sûreté.

— Vous devez être dans le vrai!

— J'en suis convaincu. Je pardonne à ces gens menacés de vouloir sauvegarder leur honneur; mais ce que je ne pardonne pas, c'est d'avoir, en voulant se sauvegarder, souillé celui des autres.

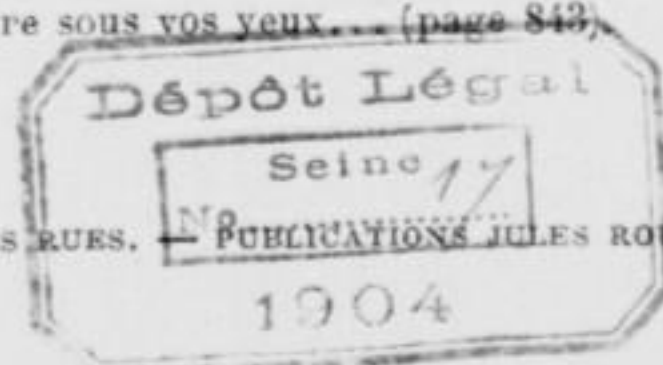
On m'a accusé de vol?

Est-ce que ma conduite ne prouve pas assez la fausseté infâme de cette accusation?

Si j'avais redouté un seul instant l'action de la justice, la première chose que j'eusse faite eût été de changer de nom. Me suis-



Ces lettres, je vais les mettre sous vos yeux... (page 843)



je rendu coupable de ce délit?... me suis-je dissimulé?... non. Sous le nom d'Alphonse Jarrier, j'ai loué un pavillon à Ménilmontant et dont j'ai fait enregistrer le bail à mon nom.

J'ai déposé à la Banque Parisienne, sous mon nom et sous celui d'Aimée, des bijoux, des papiers de famille et le titre de rente de douze mille francs que M. de Russel n'a pas osé frapper d'opposition. J'ai écrit des lettres signées de mon nom... J'en ai reçu dont la suscription portait mon nom. J'agis au grand jour, sans rien craindre, ni de la justice, ni de M. de Russel... S'il connaît un jour ma demeure, qu'il y vienne!...

Je l'attends de pied ferme.

Je verrai si son audace égale son infamie! »

Le chef de la sûreté interrompit de nouveau le jeune homme.

Il observa :

— Les lettres que vous possédez révèlent-elles vraiment des faits assez graves pour motiver dans votre bouche le mot de sans-patrie et pour vous donner l'assurance que vous semblez avoir de posséder entre vos mains une arme invincible?

— Les crimes qu'elles révèlent sont de ceux qui terrifient — répondit Jarrier. — Ils se sont malheureusement accomplis et aujourd'hui, il serait impossible d'en atténuer les effets désastreux.

Mais il est toujours utile de connaître les ennemis mystérieux qui vous menacent, afin de pouvoir se prémunir... se mettre en garde contre les nouvelles tentatives qu'ils pourraient oser faire.

Ces lettres, je vais les mettre sous vos yeux, monsieur le chef de la sûreté, pour que vous soyez aussi bien certain que ce que j'ai dit est vrai et que le but de découvrir notre retraite cache, seul, celui d'en reprendre possession.

Ce n'est point une délation que je vais commettre, c'est le juste châtiment que mérite celui que je vais frapper. »

Et tirant de sa poche, où il les avait placées, ces deux lettres sorties du coffre-fort de la Banque Parisienne, quelques heures auparavant, il les tendit au magistrat qui les prit et en lut aussitôt les suscriptions :

MONSIEUR LE COMTE DE RUSSEL

Thonon

(HAUTE-SAVOIE)

— C'est à M. le comte de Russel qu'elles sont adressées, — dit-il.

— Oui, monsieur, à M. de Russel, au père d'Aimée, au gendre de M. Eugène Darier, procureur général, à Genève.

Il ajouta en désignant du doigt les enveloppes soigneusement coupées à leur partie postérieure :

— Veuillez regarder les timbres, monsieur le magistrat. Vous verrez de quel pays elles viennent... toutes les deux.

Le chef de la sûreté regarda les timbres oblitérés par ceux de la poste.

Il frissonna en lisant ce mot :

« *Berlin* ».

— Berlin, oui, monsieur le chef de la sûreté. Du pays où la haine contre la France ne s'est point éteinte depuis vingt-huit ans. Ces lettres ont été mises à la poste à Berlin, elles portent en outre le nom du pays d'arrivée :

« *Thonon* ».

Ouvrez-en une et vous verrez de quelle autorité elle émane.

Avec une émotion contenue, le magistrat tira de l'une des enveloppes la lettre qu'elle contenait.

Il la déplia et y jeta les yeux, impatient de savoir ce qui s'y trouvait écrit.

Une profonde déception se peignit soudain sur ses traits.

— Cette lettre est écrite en allemand ! — fit-il.

— Aimée parle facilement cette langue et elle me l'a traduite ainsi que l'autre. Lisez, monsieur.

— Mais je ne connais pas l'allemand, moi, — répondit le chef de la sûreté avec un geste d'ennui.

Roussillon qui, jusqu'ici, était resté muet, intervint :

— Je le connais et je le parle, moi, chef, — dit-il.

— Et vous pourrez lire ces lettres en les traduisant ?

— Oui, chef, et sans aucune hésitation.

— Eh bien, lisez et traduisez.

L'Inspecteur prit la lettre que le magistrat lui présentait et lut en traduisant :

« *Ministère de la Guerre. — Grand État-Major.*

Section des Archives secrètes. — Bureau numéro 2 ».

— Il s'agit d'une trahison contre la France ! s'écria le chef de la sûreté que ces indications préliminaires venaient de frapper.

— Plus grande, plus terrible que vous ne pourriez le supposer, monsieur, — dit Jarrier.

Puis, s'adressant à l'inspecteur :

— Continuez, monsieur Roussillon.

Celui-ci, pâle comme un mort, avait déjà parcouru une partie de la lettre qu'il tenait dans ses mains tremblantes.

Il restait muet.

— Lisez! — lui ordonna le magistrat qui voyait son trouble.

L'inspecteur de la sûreté poursuivit sa traduction :

« Monsieur le comte,

« Notre pays vous devra, dans un temps donné, le succès de
« ses armes. Nous avons bien reçu les plans des places fortes de la
« frontière de l'Est de la France que vous nous annonciez. Il en
« est deux qui nous font défaut, cependant : ceux du fort des
« Rousses et ceux du fort de l'Ecluse qui ferme la vallée du Crêdo.
« Il nous les faut.

« Pressez l'ami du ministre de la Marine, le capitaine Caillet,
« détaché à la légation suisse, à Paris, pour ce que vous savez.

« Ci-joint deux chèques de deux cent cinquante mille francs
« chaque, payables à présentation, l'un à la Banque d'Interlaken ;
« l'autre à la Banque cantonale de Genève.

« Attendons impatiemment l'autre affaire.

« FRIÉDERICH »

La date! la date de cette lettre? demanda le chef de la sûreté, d'une voix angoissée!

— Vingt et un mai 1897, — répondit Roussillon.

— Ah! six mois! six mois se sont passés déjà!... — fit le magistrat avec accablement.

— Je vous le disais bien, monsieur, — dit Alphonse Jarrier tristement, — il est trop tard maintenant pour enrayer le mal.

— C'est horrible!... c'est monstrueux, murmura Roussillon, l'ancien soldat patriote; — un Français, trahir la France!... et au profit de l'Allemagne! quelle honte!...

— Il reste encore une lettre, monsieur Roussillon, observa le pêcheur de la Belotte... quoique le dégoût vous monte aux lèvres, il faut en prendre connaissance.

L'inspecteur de la sûreté prit la seconde lettre que son chef lui passa et l'ouvrit.

CXXV

LES DEUX LETTRES

— Toujours du grand état-major allemand, — dit-il, les lèvres blêmes et frémissantes.

Et comme il avait traduit la première, il traduisit celle-ci :

« Monsieur le comte,

« Tout est bien.

« Le capitaine C... est un habile homme.

« Les plans du dernier sous-marin construit en France sont
« bien complets. L'affaire du Crédo est parfaitement comprise. On
« vous attend à Berlin où vous toucherez les neuf cent mille francs
« promis et où l'on vous donnera de nouveaux ordres. Nous
« avons besoin d'utiliser encore votre précieuse intelligence.

« FRIÉDERICH »

« 12 Septembre 1897. »

Roussillon, la sueur au front, restait atterré, Pascal tremblait comme la feuille.

— Les secrets de notre marine, dévoilés aussi! — fit le chef de la sûreté avec une épouvante manifeste.

L'inspecteur de la sûreté s'écria d'une voix violente et les dents serrées :

— Et ces misérables, ces traîtres, ont poussé l'audace jusqu'à ne point employer un langage chiffré pour entretenir leur correspondance!... Ils ont écrit en clair impudemment!... Faut-il donc que nous soyons tombés bien bas!... Faut-il donc que notre nation soit bien perdue pour qu'on ose la braver ainsi ouvertement? Faut-il donc que nos gouvernants soient bien aveugles ou bien lâches pour laisser pénétrer chez eux, admettre dans leur intimité les monstres qui veulent l'écrasement de notre patrie!... C'est à croire qu'ils pactisent avec nos ennemis!... qu'ils se font leurs complices!... qu'ils n'ont ni une goutte d'honneur dans le sang!... ni un brin de France dans le cœur!...

— Du calme !... du calme, Roussillon ! — fit le chef de la sûreté tremblant lui-même devant ces preuves odieuses de trahison.

Roussillon ne se calmait pas ; son patriotisme l'emportait !...

— Ah ! pauvre pays !... Pauvre chère France, où te conduit-on !...

Mais il fallait que cet homme soit fou... — poursuivit-il avec véhémence — pour garder de pareilles lettres entre les mains !... pour oser conserver ainsi les preuves de ses crimes !... ou c'est qu'alors il espérait s'en faire une arme pour combattre à son profit ceux-là mêmes qu'il avait servis !... Ces gens-là sont capables de tout.

Et avec répulsion il jeta la lettre qu'il venait de lire, auprès de la première, sur le bureau du chef.

Jarrier prit alors la parole.

— Vous devez comprendre maintenant, monsieur le chef de la sûreté, vous devez comprendre, monsieur Roussillon, et toi aussi, tu dois comprendre, ami Pascal, de quelle haine cet homme qui m'a accusé de vol, devait nous entourer, sa fille et moi !.. quel était l'indigne motif qui le guidait pour arriver à connaître le lieu de notre retraite...

Pascal vint lui tendre la main.

— Jamais je n'ai douté de toi, — lui dit-il.

Le chef de la sûreté s'était levé.

Il s'approcha d'Aimée de Russel dont le visage était baigné de larmes et dont le cœur restait écrasé sous la honte.

— Madame, — lui dit-il, — je vous plains de toute mon âme. Vous avez dû bien souffrir et vous devez bien souffrir encore. Je ne veux point blâmer ce que vous avez fait. Je n'en aurais pas le courage. Je vous dirai seulement : Vous avez à vos côtés un honnête homme qui saura vous entourer d'affection et calmer toutes vos douleurs.

Et du geste, il désignait Alphonse Jarrier.

— Je n'ai plus qu'à lui maintenant, monsieur, fit la jeune femme en retenant les sanglots qui l'étouffaient.

— Vous pouvez nous compter au nombre de vos amis. — répliqua le magistrat. — Monsieur Jarrier, donnez-moi la main.

Alphonse rayonnant prit la main que le chef de la sûreté lui tendait et la serra avec une effusion pleine de reconnaissance.

— Comme mon chef, — fit à son tour Roussillon — vous pouvez

me compter aussi parmi ceux qui vous estiment... et prendront toujours votre défense.

Le magistrat reprit :

— Les lettres que vous venez de me communiquer, et que mon inspecteur a traduites en les lisant, sont en effet d'une très grande gravité. Elles dénoncent un infâme complot contre le gouvernement français. Le mal, vous l'avez dit, est irréparable à cette heure. Les crimes ont été commis.

Mais, ceux qui les ont commis restent debout, menaçants toujours, car on peut, comme on ose l'écrire, utiliser encore leur précieuse intelligence.

Il est bon de les connaître et, par tous les moyens possibles, d'empêcher le retour de pareille trahison.

Je comprends l'intervention de M. Eugène Darior dans cette déplorable affaire. Tout en désirant sauvegarder son gendre, il voulait protéger la nation suisse compromise par la lâcheté d'un de ses officiers, il voulait éviter un scandale, l'échange de notes diplomatiques sévères, aigres, dont le résultat eût été peut-être une guerre avec l'Allemagne, un conflit avec son pays. A côté du désir qu'il éprouvait de ne point laisser accuser de trahison un membre de sa famille, je veux bien croire qu'il agissait aussi en patriote.

Mais la Suisse n'a pas le monopole du patriotisme.

S'il y a des traîtres en France, il y a aussi comme chez vous des hommes pour qui le patriotisme n'est point un vain mot.

Je suis de ceux-là, monsieur Jarrier.

Quoique la police politique ne soit point de mon ressort, quoiqu' elle me répugne franchement, malgré l'ennui que j'éprouve de nous y voir mêlés en ce moment par un subterfuge, par un mensonge qui vous accablait, je ne puis laisser passer sous silence ce que vous m'avez appris. »

Jarrier esquissa un geste vague.

Le chef de la sûreté poursuivait :

— Je dois, par voie hiérarchique, instruire mes chefs et le ministre de la Guerre et le ministre de la Marine.

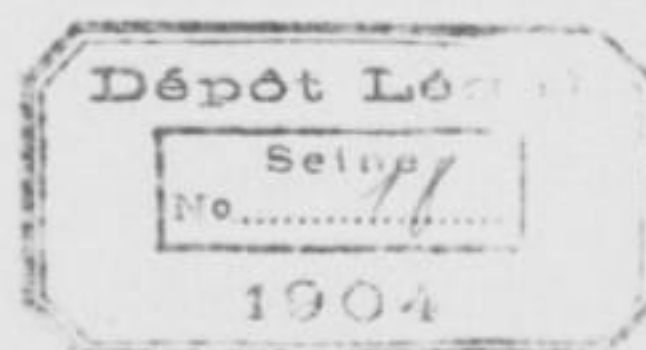
Certes, cela ne donnera lieu, j'en suis convaincu, à aucune action belliqueuse. Mais, au moins, on pourra se tenir sur ses gardes, on pourra s'entourer de plus de précautions, veiller plus activement dans nos ministères et dans nos places-fortes.

Mon devoir, vous devez le concevoir, est de parler du passé pour qu'on puisse essayer de protéger l'avenir.



La voiture fit halte en face de la grille... (page 856).

- Je le conçois, monsieur.
- Alors, il faut me laisser ces lettres.
- Mais, je ne veux pas m'en dessaisir, monsieur, — s'écria Jarrier. Elles sont notre sauvegarde!... Elles sont pour moi la force!
- Elles sont aussi une arme qui vous menace vous-même, mon cher enfant!



— Une arme qui me menace !

— Celui à qui elles sont adressées veut vous les reprendre,... c'est incontestable... Je dirai même que c'est naturel. Mais, pour vous les reprendre, qui sait si on n'ira pas jusqu'au crime.

— Jusqu'au crime ! s'écria Aimée de Russel avec épouvante et en se levant.

— Calme-toi, — lui dit Jarrier. — je saurai bien me défendre.

D'ailleurs, poursuivit-il, en s'adressant au chef de la sûreté — ces lettres étaient déposées dans un coffre-fort, à la Banque Parisienne, avec nos papiers de famille et notre fortune. Je les y ai prises ce matin pour vous les apporter et vous les communiquer. Elles ont fait la justification que j'espérais.

Elles seront déposées de nouveau dans ce coffre qui défie toute tentative criminelle.

Je défie qui que ce soit d'aller les chercher là.

— Soit. J'admets que vous désiriez garder ces originaux.

— J'y tiens, monsieur le chef de la sûreté.

— Vous me donnerez bien le droit d'en prendre une copie... photographiée ?

— Cela, oui, monsieur.

— Bien, j'ai votre consentement, mais il ne me suffit pas.

Ces lettres sont entre vos mains, oui,... mais elles ne sont pas votre propriété exclusive.

Elles ont été prises par M^{lle} de Russel à son père.

Par ce lien de propriété — que je ne discute pas, — elles sont donc bien à elle. Je voudrais que M^{lle} de Russel, elle aussi, m'autorisât à en prendre une épreuve. »

Aimée, énervée par cet entretien qui soulevait en elle le dégoût et la terreur, mais, songeant aussi, au milieu de son trouble à ce que la publicité de ces documents honteux pouvaient amener de désordres dans sa vie calme, de conflits entre Jarrier qu'elle adorait et son père et son grand-père, pressentant des malheurs incalculables,... le nom de Russel déshonoré,... l'enfant qui allait naître d'elle et qui porterait le poids de l'infâmie du traître, elle éprouva une faiblesse,... elle fut prise de vertige.

— Mais le coupable est mon père ! — fit-elle avec émotion.

— Cet homme n'est pas digne de l'être, — répliqua le pêcheur de la Belotte.

— Il pourrait être poursuivi!... condamné !

— Ne serait-ce pas justice ! Ne t'a-t-il pas fait souffrir, toi ?... Ne t'avait-il pas condamnée à la plus affreuse des existences ?

Aimée eut un cri de désespoir :

— Mais... s'il te tuait, toi ! pour reprendre possession de ces lettres !... M. le chef de la sûreté vient de nous laisser sentir ce crime.

— Les espions comme lui sont lâches ! — répliqua Jarrier violemment. — Je ne le crains pas ! J'ignore quelles seront les poursuites qu'on pourrait tenter à cette heure contre M. de Russel... J'ignore de quel châtiment on pourrait le frapper !... Mais, ce que je sais, c'est que tout ce qui pourrait lui advenir serait justement mérité ! Aimée, tu n'es plus de cette famille ! L'honneur te commande de l'oublier !... Elle est morte pour toi, et ta conscience ne te donnerait même pas le devoir de prier sur sa tombe... sur laquelle on ne pourra jamais graver que ces mots :

« Ci-gît un Sans-Patrie. »

L'enfant qui naîtra de toi ne portera qu'un nom, le mien, et il ne se nommera pas « Trahison ! ».

Tu as été la première à dire : Pas de pitié ! J'ai dit, moi : Châtiment !

J'attends que tu répondes à M. le chef de la sûreté. »

Hypnotisée par le verbe entraînant de son amant, Aimée prononça la condamnation de sa famille...

— Monsieur le chef de la sûreté, — dit-elle, — faites ce que M. Jarrier vous donne l'autorisation d'exécuter ; je souscris à sa volonté.

Et elle retomba sur son siège, écrasée par la douleur !...

— Veuillez m'attendre ici tous, fit alors le magistrat en prenant sur son bureau les deux lettres et les deux enveloppes que le pêcheur de la Belotte lui avait remises. Je vais à l'instant faire photographier ces documents.

Et il laissa dans son cabinet nos quatre personnages pour se rendre à la salle des mensurations où sous les ordres du docteur Bertillon on procéda de suite à la photographie des deux lettres et de leurs enveloppes.

L'opération terminée, on n'avait plus qu'à tirer les épreuves.

Malgré toute la promptitude avec laquelle on avait exécuté ce travail, il avait duré près d'une heure.

Les épreuves ne pourraient être livrées que le lendemain dans la matinée et remises, aussitôt après leur tirage, entre les mains du chef de la sûreté.

Celui-ci retourna dans son cabinet.



CXXVI

L'ASSASSINAT

Pendant l'absence du magistrat, Jarrier, Roussillon, Pascal et Aimée avaient échangé quelques mots.

— J'ai maintenant l'esprit plus libre, le cœur moins oppressé, fit le pêcheur de la Belotte, et pour rompre entièrement la pensée douloureuse qui m'obsédait, je vais emmener dès ce soir Aimée à Bois-le-Roi. Nous y trouverons un peu de calme dont elle a besoin. Nous y passerons trois ou quatre jours, détachés de toute préoccupation. M. Roussillon, et toi, Pascal, il faut me promettre de prendre quelques heures pour venir à la Cave, au *Martin-Pêcheur*, déjeuner ou dîner avec nous.

— Je laisse à Pascal le soin de choisir le jour et l'heure, — répondit Roussillon. — J'aurai plaisir à me retrouver avec vous.

— Je vous en remercie, — dit Jarrier, — et je compte sur vous. Mais en attendant notre réunion à la Cave, il en est une que je vais réclamer dès maintenant.

— Dès maintenant? — interrogea le chanteur des rues.

— En sortant d'ici, nous nous préparerons à partir pour Bois-le-Roi. Nous dînerons avant notre départ... Eh bien, faites-nous l'amitié de venir dîner avec nous au buffet de la gare du P.-L.-M., où nous nous séparerons.

— Je ferai tout ce que voudra M. Roussillon, — répliqua Pascal.

— J'accepte volontiers, monsieur Jarrier, — dit l'inspecteur de la sûreté, — n'ayant aucun service qui m'oblige à rester ici en ce moment.

Le chef de la sûreté rentrait à l'instant où Roussillon prononçait ces mots.

— Voici vos lettres! monsieur Jarrier, — dit-il au jeune homme en les lui remettant. — Demain seulement, j'en aurai les photographies.

Le pêcheur de la Belotte reprit ses lettres et après avoir encore

remercié le magistrat de sa bienveillance, il se retira avec Aimée, Pascal et l'inspecteur de la sûreté qui avait échangé quelques mots à voix basse avec son chef.

La nuit était venue.

Paris était éclairé.

En de longs sillons rouges, la Seine reflétait sur ses eaux tremblotantes les lumières des réverbères allumés sur les quais et sur les ponts.

Sous l'un deux, en sortant de la Tour-Pointue, Alphonse regarda l'heure à sa montre.

— Cinq heures et demie déjà, — fit-il, avec étonnement. Il est impossible de me rendre ce soir à la Banque Parisienne pour y déposer les lettres que M. le chef de la sûreté vient de me rendre. J'irai plus tard, un autre jour...

— Je vous conseillerai cependant de ne point les garder sur vous, — observa Roussillon qui avait entendu la réflexion du jeune homme. — On ne garde pas dans sa poche pour les emporter à la campagne des documents aussi précieux.

— Le conseil est sage, — appuya Pascal.

— Ces messieurs ont raison, — fit Aimée à son tour.

— Eh bien, je les déposerai chez nous avant de partir. Je vais prendre une voiture pour aller rue des Tournelles. Prenez-en une aussi et tous les trois, allez m'attendre patiemment au buffet de la gare de Lyon où Aimée commandera à dîner... selon vos goûts, messieurs.

— Ne va pas t'attarder au moins, — recommanda la jeune femme.

— A sept heures moins un quart, je serai au buffet. A bientôt donc.

On se sépara sur ces mots.

Jarrier s'élança du côté de la place du Châtelet afin d'y trouver une voiture.

Sur le pont au Change il aperçut un fiacre qui marchait lentement et paraissait passer à vide.

Il hêla le cocher.

Celui-ci s'arrêta.

— Chargez-vous? — lui demanda le pêcheur de la Belotte habitué aux mœurs parisiennes.

— Je charge, si vous allez de mon côté, — répondit le vieil automédon.

- Rue des Tourelles, à Ménilmontant.
— Ça colle, mon bourgeois ! C'est mon chemin pour rentrer à mon dépôt de la rue Haxo.
— Mais, je vous prends à l'heure ! — objecta Jarrier.
— Alors rien de fait.
— Il y aura un bon pourboire.
— Je m'en bats l'œil, ma jument en a plein les jambes. A la course, oui, si ça vous va !... pas autre chose.
Jarrier pensa :
— Je suis pressé ; je trouverai bien une autre voiture pour revenir, avenue Gambetta...
Et montant dans le fiacre :
— Allez-y ! — dit-il au cocher, — 5, rue des Tourelles.
La voiture roula assez rapidement.

*
* *

L'homme au *baragouin* tudesque qui s'était présenté le matin à la concierge de la villa de la rue des Tourelles et dont l'accent s'était tout à coup modifié lorsqu'il était entré pour se faire servir à déjeuner dans le restaurant occupant l'angle de l'avenue Gambetta et de la rue où habitait l'ancien pêcheur de la Belotte, était resté dans cet établissement, tout en consommant, jusqu'à deux heures et demie de l'après-midi.

Il n'avait point perdu de vue un seul instant, pendant cette longue station, l'entrée de la villa.

A deux heures et demie, trouvant que la pose qu'il avait faite dans le restaurant, était assez longue et qu'elle pouvait être trop remarquée et mal interprétée, il sortit et gagna le boulevard Mortier, d'où il s'engagea, en affectant les allures d'un promeneur sans but, sur les talus des fortifications.

Tout en faisant les cent pas, de droite à gauche, et de gauche à droite, ses regards inquiets se fixaient à chaque instant sur la rue des Tourelles et sur l'entrée de la villa, objectif principal de sa mystérieuse surveillance.

Les heures s'écoulaient lentement.

Pourtant ce singulier personnage ne semblait pas s'en apercevoir.

Toujours très calme, il ne manifestait aucun énervement d'une attente aussi prolongée.

Le jour tomba.

La nuit vint.

Les réverbères de ce quartier, très distants les uns des autres, furent allumés.

La rue des Tourelles n'était que faiblement éclairée.

L'un de ces réverbères, scellé sur l'un des pilastres de la grille, était le point le plus brillamment éclairé.

Notre promeneur silencieux, entêté, quitta alors le boulevard Mortier, chemin de ronde des fortifications et, enveloppé soigneusement dans son pardessus boutonné jusqu'au col, le visage toujours à demi couvert par son cache-nez, il vint se promener dans la rue qu'il surveillait, longeant les grilles du parc Saint-Fargeau, les yeux sans cesse tournés vers l'entrée de la cité.

Jusqu'alors, rien n'avait attiré son attention sur cet endroit observé.

Peu de passants dans cette rue déserte, un silence morne.

Soudain, le roulement d'une voiture se fit entendre au loin.

Deux points lumineux, vacillants, lui apparurent au bout de la rue.

C'étaient les deux lanternes d'un fiacre qui s'avavançait de son côté.

Notre homme s'arrêta de marcher et vint se placer dans un coin d'ombre.

La voiture fit halte en face de la grille encore ouverte de la villa.

La portière s'ouvrit et un homme mit lestement pied à terre.

Son visage se trouva éclairé par la lumière du réverbère placé à l'entrée de la cité.

Le guetteur nocturne tressaillit.

— C'est lui ! — murmura-t-il, — Enfin !... Et il est seul !

Il continua d'observer.

C'était l'ancien pêcheur de la Belotte qui venait de descendre de son fiacre.

Après avoir payé son cocher qui tourna bride aussitôt pour rentrer à son dépôt de la rue Haxo, Jarrier se hâta de se rendre au pavillon qu'il habitait et où il n'avait qu'à déposer les lettres dont il était porteur, passant, sans s'y arrêter, devant la loge de la concierge de la villa brillamment éclairée...

Le mystérieux inconnu franchit le seuil de la grille à l'instant même où l'amant d'Aimée pénétrait dans sa demeure.

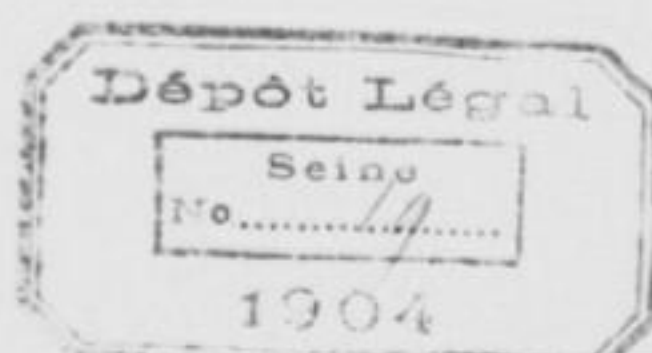


Sa main armée se leva... (p. 858).

Celui-ci ne devant rester que quelques moments dans la maison et, pressé d'en repartir, n'avait pas seulement pris la peine de refermer sa porte derrière lui.

Il la repoussa simplement, la laissant entre-bâillée.

A tâtons il se rendit dans la cuisine, alluma une petite lampe et passa dans son cabinet, — dit cabinet de travail, où, parmi les



meubles dont il était garni, se trouvait un bureau avec tiroir-caisse.

Il plaça la lampe sur le bureau, prit son trousseau de clés et ouvrit le tiroir.

Sortant alors de la poche de son vêtement les deux lettres émanant du grand état-major allemand et dont le chef de la sûreté avait fait prendre la photographie, il les plaça dans l'un de ses compartiments.

— Du diable si on vient les chercher là-dedans, avant que je ne leur fasse reprendre leur place à la Banque Parisienne, — fit-il en riant.

D'ailleurs, ce cher M. de Russel, en admettant qu'on lui fasse connaître ma demeure, n'oserait pas venir perquisitionner ici comme un vulgaire cambrioleur ! »

Le guetteur nocturne était sur le seuil du cabinet de travail.

Trouvant la porte du couloir du pavillon entre-bâillée, il était entré et guidé par la lumière éclairant la pièce où se trouvait Jarrier, il s'en était approché, étouffant le bruit de ses pas, retenant son souffle, un revolver tout armé à la main.

Il avait vu Jarrier placer les lettres dans le tiroir-caisse de son bureau.

Il avait entendu ses réflexions.

Un éclair sanglant brilla dans ses regards.

Sa main armée se leva, et au moment où l'amant d'Aimée de Russel allait reformer le tiroir de sa caisse, un coup de feu retentit.

Le pêcheur de la Belotte atteint dans les reins par le projectile, frappé à mort, ne poussa pas un cri.

Il se renversa en arrière et, le visage déjà livide, il roula sur le parquet.

L'assassin alors se rua sur la caisse.

Il y plongea ses mains fébriles et en retira les deux lettres que le jeune homme venait d'y déposer !

Il ouvrit les enveloppes afin de s'assurer que ce qu'elles contenaient était bien ce qu'il voulait avoir.

— C'est bien cela ! — murmura-t-il avec une joie farouche.

Et certain que le succès venait couronner son crime, il s'enfuit, laissant derrière lui la lampe allumée, les portes ouvertes.

Dans le silence de la nuit, personne n'avait rien entendu.



CXXVII

UN CADAVRE. — AU BUFFET DU P.-L.-M.

Nos lecteurs n'ont certainement point oublié que le matin de ce même jour, Léa Gaucher, espérant pouvoir interroger Alphonse Jarrier et savoir s'il pourrait lui donner des nouvelles de son fils, s'était présentée à la villa de la rue des Tourelles et qu'auprès de la concierge elle avait obtenu des renseignements qui lui permettaient de ne pas douter que Alphonse Jarrier, l'amant d'Aimée de Russel, était bien le pêcheur du village de la Belotte, l'ami de son cher enfant Pascal.

Elle n'avait donc plus qu'un désir, à cette heure : prendre contact avec le jeune homme et obtenir de lui les indications qu'elle désirait et qui devaient inonder son cœur de joie.

— C'est plutôt le soir, au moment du dîner, de six à sept, que vous pourrez trouver M. Jarrier, — lui avait dit la concierge de la villa.

Ce semblant d'assurance avait fait prendre à Léa la résolution de revenir dans la soirée à la villa des Tourelles.

Elle rentra à son logement mystérieux de la rue Léon.

Les heures qu'elle y passa en attendant le moment de son nouveau voyage à Ménilmontant furent pleines d'énervement et d'ennui.

Elle comptait les minutes avec une anxiété croissante.

Enfin, lorsque la nuit vint, elle s'apprêta à partir.

Ce fut avec un pressentiment de bonheur qu'elle prit lentement le chemin de la demeure de Jarrier, forgeant dans son cerveau enfiévré mille projets d'avenir pour ce fils tant aimé, tant recherché et dont elle espérait bientôt connaître la retraite.

Six heures sonnaient, lorsqu'elle passa devant la mairie du XX^e arrondissement.

Dans vingt minutes, en suivant directement l'avenue Gambetta, elle aurait atteint la villa des Tourelles, elle serait à la porte de l'ancien pêcheur de la Belotte.

Elle arriva enfin au seuil de la grille qui fermait la cité.

Elle aperçut la loge de la concierge éclairée.

Un instant elle eut la pensée d'aller y frapper et de demander si M. Alphonse Jarrier était rentré.

Elle se ravisa.

— Je sais où se trouve le pavillon qu'il habite, — se dit-elle, — Je sonnerai... Je verrai bien s'il est là.

Et elle se dirigea immédiatement vers le pavillon.

Joyeusement surprise, elle s'arrêta devant la porte ouverte du couloir de l'habitation dans lequel elle aperçut briller un rayon de lumière.

— Ils sont chez eux ! — murmura-t-elle avec satisfaction.

Elle allait pénétrer dans la demeure, lorsqu'elle songea tout à coup qu'entrer ainsi sans prévenir, serait incorrect.

Elle tira le bouton de la sonnette qu'elle entendit tinter à l'intérieur, et attendit en prêtant l'oreille.

Aucun bruit ne se faisant, personne ne venant, elle réitéra sa sonnerie.

N'entendant point répondre, elle pencha la tête en avant et cette fois appela :

— Monsieur Jarrier ?

Son appel restant sans réponse .

— Monsieur Jarrier ? — répéta-t-elle d'une voix plus accentuée.

Le silence qui continuait l'étonna.

Elle éprouva soudainement comme un serrement de cœur.

Doucement, hésitante, elle pénétra dans le couloir.

Elle marcha vers le rayon de lumière qui l'éclairait, sortant d'une chambre dont la porte était aussi grande ouverte.

Elle s'avança sur le seuil de cette pièce et de nouveau elle appela :

— Monsieur Jarrier ?

En même temps, son regard parcourait le cabinet de travail.

— Ah ! mon Dieu ! — fit-elle avec terreur, en s'appuyant chancelante à l'huissierie de la porte, les yeux effarés, fixés sur le corps du pêcheur de la Belotte étendu sur le parquet. — Ah ! mon Dieu !...

Se ressaisissant subitement, commandant à son épouvante, elle s'élança vers le cadavre dont les rayons de la lampe qui brûlait sur le bureau inondaient le visage.

Elle se pencha et reconnut, en frissonnant, l'homme qui, la veille au soir, se trouvait à ses côtés dans le compartiment du chemin de fer où elle était montée à Charenton.

— C'est lui!... C'est M. Jarrier! — fit-elle, la gorge étreinte par une douloureuse angoisse.

Elle aperçut du sang qui coulait auprès du corps.

Une sueur glacée perla sur ses tempes.

Elle s'agenouilla et prit une des mains du cadavre.

Elle était déjà rigide et glacée.

Léa, en ce moment, n'eut qu'une pensée :

— Mort! Il est mort! — fit-elle d'une voix étouffée. — Il ne pourra pas me dire où je pourrai retrouver mon fils!

Ses regards prirent alors une expression épouvantable...

Elle se redressa tremblant de tout son corps.

Tout à coup, la situation dans laquelle elle se trouvait lui apparut, terrible.

— Un assassinat!... C'est un assassinat, c'est certain, — murmura-t-elle éperdue, — et je suis ici, seule auprès de ce cadavre!... On pourrait m'y surprendre... et on pourrait m'accuser!...

Elle perdait la tête.

— Et je ne sais rien!... et je ne saurai rien! — poursuivit-elle affolée!... L'espoir que j'avais meurt avec lui!... Ah! je suis donc maudite!...

Et comme une folle, elle s'élança hors du pavillon et quitta la villa.

* * *

Après le départ de Jarrier, le chanteur des rues avait pu trouver une voiture à la station de la place Dauphine et il était revenu prendre Aimée et Roussillon qui l'attendaient à la porte de la Permanence.

Vingt-cinq minutes après, ils arrivaient à la gare du P.-L.-M.

Ce fut l'inspecteur de la sûreté qui paya le cocher.

Ils entrèrent alors tous les trois au buffet.

— Passons dans la grande salle du restaurant, — dit Aimée.

— Nous y prendrons la table où nous avons l'habitude de nous placer lorsque nous dînons ici avec Alphonse avant de nous rendre à Bois-le-Roi. Il nous y trouvera facilement.

Les deux hommes suivirent la jeune femme qui les conduisit à la table dont elle venait de parler.

Cette table se trouvait placée dans l'un des angles de la salle, du côté du mur dans lequel s'ouvre une porte qui conduit directement du restaurant au quai d'embarquement.

De cet endroit on pouvait voir toutes les personnes qui pénétraient dans l'établissement, soit en venant du quai, soit en sortant du buffet proprement dit.

M^{lle} de Russel s'installa sur une banquette adossée au mur.

A côté d'elle, on réserva la place que devait occuper Jarrier.

Roussillon et Pascal se placèrent de façon à leur faire vis-à-vis.

On dressa aussitôt quatre couverts.

Il était six heures.

On avait une grande heure à attendre.

— Je commanderai le menu dans quelques instants, — dit la jeune femme au garçon qui lui présentait la carte.

— Bien, madame.

— En attendant, donnez-nous quatre verres de Madère.

Le garçon servit.

Les premières minutes d'attente s'écoulèrent promptement.

A six heures et demie, Aimée commença à manifester un peu d'impatience.

Ses regards interrogeaient à chaque instant le cadran de l'horloge accrochée sur l'un des murs de la salle.

— Il ne revient pas, — murmura-t-elle.

— Soyez un peu plus patiente, — observa Pascal.

— C'est à peine si M. Jarrier est arrivé, rue des Tourelles, — ajouta l'inspecteur de la sûreté.

— C'est vrai ! — répondit la jeune femme, — mais... c'est plus fort que moi... je ne me rends pas bien compte de ce que j'éprouve... c'est comme une appréhension !...

— Une appréhension ?...

— Oui, j'ai peur !...

— Peur, de quoi ? — fit Pascal en souriant.

— Il me semble qu'il plane un malheur sur moi !

— Quel malheur pourrait-il vous arriver !

— Vous êtes un peu nerveuse, — fit Roussillon en trempant ses lèvres dans son verre de madère, qu'il buvait à petites gorgées.

— Un peu, c'est vrai !

Le garçon revint pour savoir s'il pouvait prendre le menu.

— Encore un instant, — lui répondit sèchement Aimée.

Sa nervosité augmentait.

— Il ne revient pas ! — fit-elle de nouveau.

L'heure passait.

La pendule du restaurant marquait sept heures.

Pascal et Roussillon eux-mêmes commençaient à s'inquiéter.

— Je serai de retour, au plus tard, à sept heures, nous a-t-il dit ! — observa la jeune femme dont les pieds impatients martelaient le parquet.

— On a toujours un quart d'heure de grâce, dit l'inspecteur.

Et il échangea un regard avec le chanteur des rues.

Les aiguilles de l'horloge marquèrent sept heures et quart.

A ce moment, venant du buffet, un homme pénétra dans la salle du restaurant, et, après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, il se dirigea vers une table libre.

Soudain Aimée pâlit.

Elle avait vu l'homme.

Elle éprouva comme une défaillance.

Pascal s'en aperçut.

— Qu'avez-vous ? lui demanda-t-il.

La maîtresse de Jarrier s'était à demi ressaisie.

— Mon père ! mon père ! — fit-elle d'une voix angoissée.

— Votre père ! — dit Roussillon en tressaillant.

— Oui, l'homme qui vient de passer là, auprès de nous... qui s'assied à la table placée dans le coin opposé à celui où nous nous trouvons...

L'inspecteur jeta un regard furtif vers l'homme désigné.

Aimée poursuivait, fébrile :

— Je vous dis que c'est mon père !... partons ! sortons d'ici !

Et baissant sa voilette, elle s'était levée déjà et quittait la place qu'elle occupait en se couvrant le visage de son mouchoir.

Roussillon la suivit.

Pascal appela le garçon.

— Nous ne dinons pas, lui dit-il.

Et il paya les trois verres de madère...

Il retrouva l'inspecteur et la jeune femme dans la cour du départ.

Aimée, violemment agitée, disait à Roussillon.

— Mon père est à Paris !... C'est une menace !... et Alphonse n'est pas revenu !... Il est arrivé un malheur !... le malheur que je pressentais !... Il faut aller rue des Tourelles !

L'effroi de M^{lle} de Russel gagnait Pascal.

L'inspecteur, malgré son calme apparent, se sentait pris aussi d'inquiétude.

— Venez, — dit-il. — Nous allons aller rue des Tourelles.

Un fiacre venait de décharger des voyageurs ; Pascal fit signe au cocher.

Celui-ci s'avança et nos trois personnages montèrent dans le véhicule qui partit aussitôt après que le conducteur eut reçu l'ordre de se rendre au numéro 5 de la rue où demeurait l'ancien pêcheur de la Belotte.





Tous deux poussèrent un cri de stupeur (page 866).

CXXVIII

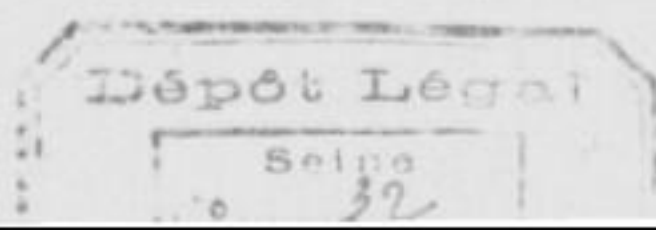
PERPLEXITÉS

Un profond silence régna pendant quelques instants dans le fiacre.

Ce fut l'inspecteur de la sûreté qui le rompit

LIV. 109. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 109.



— Alors, — dit-il en s'adressant à la jeune femme, — vous êtes bien certaine de n'avoir point été dupe d'une ressemblance?... L'homme que vous avez vu entrer au restaurant de la gare était bien votre père ?

— Non, je ne me suis pas trompée C'était bien lui !... Pour qu'il soit venu à Paris, c'est qu'il avait appris que nous y demeurions !... S'il y est venu, c'est avec l'intention de nous rejoindre et d'essayer de reprendre les malheureuses lettres que Jarrier allait déposer à notre demeure... S'il y était allé?... S'il y avait rencontré Alphonse?... S'il avait menacé mon ami?...

— Ne prévoyons rien de semblable !...

— Il faut tout prévoir de la part de cet homme !... Le retard de Jarrier n'est-il pas de nature à faire naître des craintes !... Je vous le répète, monsieur Roussillon ; je pressens un malheur

Le policier courba la tête.

Il ne savait que penser.

Le cocher qui les conduisait était un Parisien qui connaissait la topographie de sa capitale sur le bout du doigt.

Il prit les chemins les plus directs et par conséquent les plus courts.

En peu de temps on eut atteint la rue des Tourelles.

Le fiacre s'arrêta en face de la grille de la villa et nos trois voyageurs mirent prestement pied à terre.

— Ne vous éloignez pas, — intima Roussillon au cocher.

Et il suivit Aimée et Pascal qui s'étaient déjà élancés, anxieux, vers le pavillon où David de Russel avait laissé la trace criminelle de son passage et où Léa Gaucher n'avait trouvé qu'un homme mort.

En arrivant devant la porte de sa demeure, Aimée poussa un cri sourd, et, la désignant de la main :

— La porte !... La porte est ouverte ! — fit-elle, n'osant en franchir le seuil.

Pascal s'élança dans le couloir.

Roussillon lui emboîta le pas.

Ils pénétrèrent dans la pièce éclairée par la lampe qui brûlait toujours.

Tous deux poussèrent un cri de stupeur.

Il venaient d'apercevoir le cadavre de Jarrier étendu dans une mare de sang.

— Un crime ! — fit l'inspecteur de la sûreté en pâlisant.

Au cri poussé par les deux hommes, Aimée de Russel s'était élancée à son tour dans la maison, et, comme eux, elle vit le corps de son amant.

Un rauquement lugubre s'échappa de sa gorge serrée par l'épouvante.

Elle battit l'air de ses mains et elle allait rouler sur le parquet lorsque Roussillon se précipitant vers elle la reçut dans ses bras robustes.

Pascal affolé s'était agenouillé près du cadavre.

— Mon Dieu !... Mon Dieu ! — fit-il avec une douleur poignante.

— Ne perdons pas la tête, mon cher Pascal, — dit vivement le policier. — Savez-vous où se trouve la chambre à coucher de M^{me} Jarrier.

— Oui, au premier étage, — répondit le chanteur des rues, tremblant.

— Prenez la lampe et éclairez-moi ! Il faut y porter cette pauvre enfant évanouie.

Pascal prit la lampe.

— Avant tout, — ajouta Roussillon, — allez fermer la porte du couloir du pavillon ; il faut que nous restions bien seuls ici.

Le jeune homme alla fermer la porte et revint éclairer le policier qui souleva Aimée dans ses bras musculeux et gravit avec son fardeau l'escalier qui conduisait au premier étage.

Aimée fut deshabillée délicatement, discrètement, et couchée. Elle restait inerte.

Roussillon appuya son oreille sur le côté gauche de la poitrine.

Il entendit le cœur battre faiblement.

Son visage exsangue se rasséréna.

— Le coup a été rude, — fit-il, — mais il ne sera pas mortel ! Ce n'est qu'un évanouissement causé par la terreur. Nous verrons plus tard !... redescendons !

Ils retournèrent auprès du mort.

— Pauvre ami !... Pauvre femme ! — fit le chanteur des rues en regardant le cadavre et en pleurant.

Roussillon était l'homme des résolutions promptes.

Il avait déjà réfléchi à ce qu'il devait faire dans une situation aussi grave.

— Voici une affaire mystérieuse qu'il ne faut point ébruiter, — se dit-il.

Puis, s'adressant au chanteur des rues :

— Il ne faut point pleurer, mon enfant, il faut agir et agir promptement.

— Que dois-je faire, monsieur Roussillon ? — demanda Pascal en refoulant ses larmes.

— Vous allez remonter dans la voiture qui nous attend à la grille de la villa.

— Où dois-je aller ?

— A la sûreté, vous y verrez le chef, vous lui parlerez en mon nom ; vous lui direz ce que vous avez vu, ce que vous savez et vous le conduirez ici avec un des médecins de la permanence. Dites-lui bien qu'il n'y a pas un instant à perdre.

Si le chef n'était pas dans son cabinet, ce qui m'étonnerait, vous vous feriez indiquer sa demeure et vous iriez chez lui. Allez, ami Pascal, et allez vite. »

Le jeune homme jeta un regard désespéré sur le corps de Jarrier et partit.

Roussillon resta seul.

Le policier se trouva alors dans son élément chercheur, inquiet.

Il se pencha vers le cadavre et l'examina attentivement.

— Cet homme a été frappé par derrière, — se dit-il en cherchant à reconstituer l'action du crime. — Le sang qui macule le parquet provient, j'en suis certain, d'une blessure faite dans les reins !... Le médecin devra confirmer mon hypothèse !...

Il promena un regard scrutateur autour de lui.

Il aperçut seulement le tiroir-caisse du bureau ouvert et dans la serrure duquel se trouvait encore le trousseau de clés dont l'ancien pêcheur de la Belotte s'était servi pour l'ouvrir.

Roussillon ajouta en se redressant :

— Il devait être penché sur ce tiroir lorsqu'il a été traîtreusement frappé. Il devait s'occuper d'y enfermer les lettres allemandes que je lui avais conseillé de ne pas emporter avec lui à Bois-le-Roi.

Le policier alla au tiroir et en examina minutieusement le contenu.

Il renfermait trois mille sept cents francs en billets de banque et en or ; des papiers insignifiants et sans valeur.

Les lettres ne s'y trouvaient pas.

— N'aurait-il pas eu le temps de les y replacer, — se dit Rousillon. — Alors, il doit encore les avoir sur lui... si on ne les lui a pas volées après l'avoir tué !

Il retourna auprès du corps et fouilla dans toutes les poches des vêtements.

Il n'y trouva qu'un porte-monnaie qu'il ouvrit et qui renfermait quatre cent dix-sept francs.

Il plaça le porte-monnaie dans le tiroir du bureau, le joignant à la somme qui s'y trouvait et qu'il avait comptée.

— Allons, il n'y a pas à douter, — fit-il alors ; — les lettres ont été volées... et le voleur a tué pour s'en emparer!... Et le voleur et l'assassin, c'est le comte de Russel, le père de cette malheureuse enfant qu'elle avait reconnu au restaurant de la gare du chemin de fer de Lyon.

Elle avait bien raison, la chère créature, en disant que la présence de ce misérable traître à Paris devait marquer une catastrophe.

Que faire ?

Rien !

Nous touchons ici les côtés d'un drame politique qui m'empêche de prendre toute initiative.

Il faut attendre la venue du chef.

Si j'interrogeais la concierge ? — ajouta-t-il après un instant de réflexion.

Non, pas même cela. Il ne faut point donner l'éveil du crime avant que la justice ne se soit prononcée. »

Puis, après un silence, il songea à la maîtresse de Jarrier.

— Que devient-elle ? se demanda-t-il.

Et, prenant la lampe, il remonta au premier étage et pénétra discrètement dans la chambre où il avait porté la jeune femme évanouie.

Celle-ci n'avait point quitté la position dans laquelle on l'avait laissée.

La tête appuyée sur les oreillers, elle restait pâle, immobile.

L'inspecteur posa délicatement sa main sur la poitrine d'Aimée.

Sous ses doigts, il sentit vibrer les légers battements du cœur.

Il sembla rassuré.

— Dès que le médecin sera venu, — dit-il, — il s'occupera de cette pauvre enfant.

Et, de nouveau, il retourna dans le cabinet de travail, auprès du cadavre, à côté duquel il vint s'asseoir, le front courbé, réfléchissant.

* *

Le chanteur des rues avait fait diligence.

Il était à peine huit heures et demie lorsqu'il se présenta au nom de Roussillon, à la porte du cabinet du chef de la sûreté qui s'y trouvait, ainsi que l'avait supposé son sous-ordre.

Surpris par la présence du jeune homme dans ses bureaux et se faisant annoncer comme envoyé de son inspecteur, le chef pressentit une communication importante.

Il le reçut aussitôt.

Le visage décomposé du chanteur des rues le frappa.

— Que se passe-t-il, monsieur Pascal ? — lui demanda-t-il vivement.

Encore sous le coup de l'émotion violente qu'il avait éprouvée à la villa des Tourelles, Pascal se laissa tomber sur un siège.

D'une voix étranglée, il prononça ces mots :

— Jarrier est mort !

— Jarrier est mort ! — répéta le magistrat avec épouvante.

— Mort assassiné !

— Mais ce n'est pas possible, cela ?

— Cela est possible, puisque cela est...

— Mais qu'est-il arrivé ?

Le jeune homme, en mots hachés, en phrases entrecoupées de sanglots, raconta alors ce qui s'était passé depuis le moment où Jarrier, Aimée de Russel, Roussillon et lui avaient quitté la Tour pointue.

Il termina son récit en affirmant que l'inspecteur réclamait sans retard la présence du chef de la sûreté et d'un médecin sur les lieux où le crime qu'il venait de faire connaître s'était accompli.

Le magistrat avait écouté le récit du jeune homme sans l'interrompre.

Une profonde stupeur se lisait sur son visage.

— Il faut venir, monsieur, — lui dit Pascal, — et venir vite !... Il ne faut pas qu'un crime aussi odieux reste impuni !... Il faut que celui qui l'a commis soit arrêté, qu'il soit jugé et condamné !...

Le chef de la sûreté était un homme avisé.

Le crime commis touchait mystérieusement à un côté politique et ne lui donnait pas le droit d'agir de sa propre initiative.

Il eût pu se compromettre.

Il eût pu compromettre ses chefs.

C'est à ceux-là qu'il devait s'adresser pour prendre des ordres et les suivre.

— Je ne puis vous accompagner, mon cher enfant, — dit-il au jeune homme, — sans avoir instruit de ce qui se passe M. le procureur de la République. Il y a eu un crime. Sa présence à la villa des Tourelles s'impose, comme celle d'un juge d'instruction.

Je me rends à l'instant chez lui ; je ne puis rien faire sans savoir ce qu'il ordonnera dans une circonstance aussi grave. Attendez-moi dans le cabinet des inspecteurs et ne soufflez mot à personne de la catastrophe qui motive votre présence dans nos bureaux. »

Et après avoir introduit lui-même le chanteur des rues dans la pièce réservée aux inspecteurs de service de nuit, il partit pour se rendre au domicile particulier du procureur de la République.

Celui-ci demeurait rue Hautefeuille, non loin du Palais de Justice.

Le chef de la sûreté le trouva chez lui.

Il se fit annoncer.

Quelques secondes après, il était introduit dans le cabinet de travail du magistrat.

Nous ne ferons point assister nos lecteurs à un entretien dans lequel devaient s'expliquer des faits déjà racontés et qui seraient une superfétation.

Nous nous bornerons à dire que la conversation dura près d'une heure et que le chef de la sûreté, en quittant la rue Hautefeuille, emportait des ordres signés et des ordres verbaux d'une sévérité exceptionnelle et que nous lui verrons bientôt exécuter.

Retournons à la villa des Tourelles.



CXXIX

ORDRES SIGNÉS. -- ORDRES VERBAUX

L'inspecteur Rousillon trouvait que l'absence du chanteur des rues se prolongeait trop.

Lui, toujours calme, commençait à perdre patience.

Il connaissait l'activité fébrile du jeune homme, sa promptitude à remplir les missions qu'on lui confiait et il pensait bien que la lenteur de son retour ne devait être due qu'à l'impossibilité de prendre contact immédiatement avec le chef de la sûreté.

Néanmoins, malgré cette réflexion assez juste, le temps lui semblait éternel dans cette chambre froide, à côté de ce mort dont l'amour pour Aimée de Russel avait fait une victime.

La victime d'une vengeance implacable, monstrueuse.

A deux reprises différentes il était remonté dans la chambre de la jeune femme.

L'état de la pauvre enfant ne s'était point amélioré.

Au contraire.

Elle se trouvait sous l'empire d'un coma étrange, presque léthargique et qui, pour lui, nécessitait des secours prompts afin de ne pas laisser s'aggraver le mal.

A côté du policier, rigide dans l'exécution de ses devoirs professionnels, il y avait aussi l'homme qui professait pour Pascal une amitié sincère et qui se trouvait touché par les malheurs qui accablaient ceux que son protégé chérissait.

Comme le chanteur des rues, il espérait un châtiment :

L'arrestation du traître assassin ; son jugement et sa condamnation.

C'était bien ce qu'il méritait l'homme qui avait fait naître autour de lui tant de deuils et tant de douleurs.

C'est donc avec une anxiété indéfinissable qu'il attendait l'arrivée de son chef et celle du médecin qui, sur sa demande, portée par Pascal, devait l'accompagner et donner ses soins à la jeune femme.



La concierge aux aguets, derrière les rideaux de sa loge, vit passer le triste véhicule...
(page 177).

Pour occuper les minutes lentes qui s'écoulaient dans le pavillon silencieux de la villa des Tourelles, Roussillon avait pris place sur un coin du bureau d'Alphonse Jarrier et crayonnait des notes sur une feuille blanche.

Ces notes devaient lui servir pour établir son rapport d'inspecteur.

La grille de la villa des Tourelles se fermait régulièrement, — nous l'avons dit, — à dix heures du soir.

Il était dix heures.

Tout était calme dans la rue aboutissant au boulevard Mortier.

Tout était silencieux dans la villa dont les pavillons habités par des gens sages et rangés, ne s'occupant point de leurs voisins, étaient clos dès la chute du jour ; fenêtres et portes soigneusement cadenassées et verrouillées.

On se fût cru dans un petit village, à cent lieues de Paris, et loin de toute communication.

La concierge venait de sortir de sa loge, une clé à la main.

Elle allait faire pivoter sur leurs gonds les deux grands battants de fer de la grille, lorsqu'un roulement de voitures attira son attention et l'en empêcha.

Elle écouta et regarda au dehors.

Un fiacre et deux voitures d'ambulance firent tout à coup halte devant elle, en face de la villa.

Du fiacre, deux hommes descendirent.

C'était Pascal, le chanteur des rues, accompagné du chef de la sûreté.

— C'est ici, — fit le jeune homme en désignant l'avenue.

Assez surprise, la concierge s'avança.

— C'est ici que vous venez ? — interrogea-t-elle.

— Sommes-nous à la villa des Tourelles ? — demanda le magistrat.

— Oui, monsieur

— Eh bien, c'est ici que nous venons !

La concierge eut un haut le corps.

— Avec des voitures d'ambulance ! — s'écria-t-elle, — mais nous n'avons ni malade ni blessé chez nous, monsieur.

— C'est ce qui vous trompe !

— Ce qui me trompe ?

— Oui.

En faisant cette réponse, le chef de la sûreté commençait à exécuter les ordres qu'il avait reçus du procureur de la République.

— Qui donc alors est malade dans nos pavillons ? — fit la concierge interloquée.

— M. et M^{me} Jarrier.

La gardienne de la villa sursauta.

— M. et M^{me} Jarrier, — répéta-t-elle, ahurie !... — M^{me} Jarrier,

ça se comprend ; elle est dans une position intéressante qui pourrait motiver votre présence... Mais M. Jarrier?...

— Il s'agit d'un accident, — répondit le magistrat.

— Un accident!

— Un commencement d'asphyxie...

— Une asphyxie!

— Qui oblige leur transport immédiat dans une maison de santé.

— Ah! mon bon Dieu!... qu'est-ce que vous me dites donc là!... Et je n'ai rien su, moi!...

— J'ai été prévenu par Monsieur, — fit le chef en désignant Pascal dont le visage se trouvait éclairé par le bec de gaz scellé à l'un des pilastres de la grille.

La concierge regarda le chanteur des rues.

— Oui... je reconnais Monsieur, — dit-elle... — Il est venu voir M. Jarrier avant-hier matin, c'est moi qui lui ai indiqué le pavillon qu'ils habitent.

— Eh bien, madame, c'est en revenant les voir ce soir que M. Pascal a pu constater l'accident dont vos locataires avaient été victimes.

— Quel malheur!... mon bon Jésus!

Le chef de la sûreté poursuivit, ne se départant pas des ordres secrets qui lui avaient été donnés :

— Je suis médecin, madame. Je vais procéder immédiatement à l'enlèvement des malades et emporter les clés de leur habitation.

— Emporter les clés?

— Oui, on les leur remettra lorsqu'ils iront mieux. Ils ne doivent rien à leur propriétaire, je suppose?

— Oh! non, monsieur!... Les braves gens sont en règle!... Leur bail est enregistré... et ils ont payé une année d'avance. Ce sont de bons locataires... pour lesquels, moi, je me couperais en quatre.

Si vous avez besoin de moi, monsieur le docteur, vous n'avez qu'à le dire... Je me mets tout à votre disposition.

— Je vous remercie, mais c'est inutile. Tenez seulement votre grille ouverte pour que les voitures qui vont entrer dans l'avenue puissent en ressortir sans vous déranger. Rentrez dans votre loge et gardez pour vous ce que je viens de vous dire. Il s'agit d'un

accident qui n'aura certainement pas de suites fâcheuses... il est inutile d'effrayer les voisins. Tenez, voici pour votre peine.

Et le chef de la sûreté mit un louis dans la main de la concierge qui s'empressa d'obéir aux ordres qui lui étaient intimés d'une façon si généreuse.

Sur un signe de Pascal les deux voitures d'ambulance pénétrèrent dans la villa et, sans faire de bruit, vinrent se ranger devant le pavillon d'Alphonse Jarrier.

Le cocher du fiacre pris à la gare de Lyon, largement rétribué, se retira.

Malgré toutes les précautions prises par les conducteurs des voitures, le bruit sourd de leur roulement avait frappé l'oreille de l'inspecteur de la sûreté.

Il s'élança dans le couloir dont il ouvrit la porte au moment où Pascal allait agiter la sonnette pour annoncer son retour.

En voyant son chef, Roussillon éprouva une satisfaction visible.

— Enfin, vous voici, monsieur le chef de la sûreté, — dit-il, — vous amenez avec vous un médecin ?

— Aucun médecin, — répondit le magistrat en pénétrant dans le pavillon, suivi du chanteur des rues qui referma la porte derrière lui.

— Pas de médecin ! — fit l'inspecteur avec étonnement, — mais M^{me} Jarrier a besoin de soins immédiats !... elle est gravement atteinte...

— Soyons brefs, Roussillon, — interrompit le chef de la sûreté. — Je viens ici porteur d'ordres donnés et signés par le procureur de la République et que nous devons exécuter sans perdre de temps et sans commentaires.

Ecoutez-moi bien, mon ami :

Aucune enquête ne doit être faite ici, aucun procès-verbal ne doit être dressé du drame qui s'y est accompli. Aucun constat médical ne doit être fait. La discrétion la plus grande, le secret le plus absolu doivent être observés sur les causes qui m'amènent ici et vous y ont conduit avant moi.

Ceci dit, mon cher inspecteur, allons au plus pressé. Il faut conduire le plus promptement possible M^{lle} de Russel à l'hôpital Tenon.

— A l'hôpital ! répéta Roussillon abasourdi.

Le chef de la sûreté poursuivit :

— Je me suis fait accompagner de deux voitures d'ambulance ; elles sont là dans l'avenue. L'une d'elles nous servira pour le transport de cette pauvre enfant que M. Pascal conduira à Tenon...

Elle sera placée dans une chambre réservée où les soins que réclame son état lui seront prodigués jusqu'à complète guérison et sous la surveillance d'infirmières qui seront généreusement payées.

La voiture qui emportera M^{lle} de Russel viendra nous reprendre ici où pendant l'absence de Pascal, nous aurons à nous occuper d'autres détails importants. »

Puis prenant dans sa poche une feuille pliée en quatre, il la tendit au chanteur des rues, en ajoutant :

— Voici, mon ami, l'ordre signé de M. le procureur de la République que vous aurez à produire à l'hôpital pour l'admission de la malade que vous allez y conduire...

— Bien, monsieur, — fit Pascal en prenant l'ordre.

— Maintenant, messieurs, agissons.

Pascal alla chercher de la lumière pour monter au premier étage.

— Vous ne voulez pas voir le cadavre de Jarrier ? demanda l'inspecteur à son chef.

— Nous nous en occuperons plus tard. Songeons à la malade. Le mort a le temps d'attendre.

Les trois hommes montèrent dans la chambre d'Aimée.

Elle fut enveloppée soigneusement, chaudement dans ses draps et dans ses couvertures, et descendue dans la première des voitures stationnant devant le pavillon et qui partit aussitôt sous la conduite du chanteur des rues muni de l'ordre signé par le procureur de la République.

La concierge aux aguets, derrière les rideaux de sa loge, vit passer le triste véhicule en se disant :

— Pauvres gens !... Il se passe tout de même de singulières choses dans la vie !...

Quelle loterie que celle-là !...

Quand on croit avoir mis la main sur un bon numéro, il arrive un jour où on s'aperçoit que c'est le mauvais !... »



CXXX

TROIS HOMMES DE CŒUR

Après le départ de la voiture d'ambulance qui emportait Aimée de Russel à l'hôpital Tenon, le chef de la sûreté, guidé par Roussillon, pénétra dans le cabinet de travail où se trouvait le corps d'Alphonse Jarrier.

Le magistrat jeta un regard de tristesse sur le visage de la victime profondément ravagé par les étreintes de la mort.

Quelques heures auparavant, il avait vu cet homme plein de vie, et en quelques instants, il avait pu juger sa loyauté, sa droiture, la grandeur de ses sentiments.

Maintenant, plus rien.

Un cadavre.

— Pauvre garçon, — murmura-t-il.

— Oui, pauvre garçon ! — répéta l'inspecteur en hochant tristement la tête.

Puis s'adressant au magistrat :

— Et vous m'avez dit, chef, qu'aucune enquête ne devait être faite ici ? Qu'aucun procès-verbal, qu'aucun constat médical ne devaient être dressés ?

— Pas la moindre instruction.

— Mais l'assassin doit-il échapper à la justice ?

— La justice doit rester sourde et muette.

— Sourde et muette !

— Aveugle, surtout.

— Aveugle !... Mais ce n'est pas possible, cela !

— Il faut que cela soit ainsi ! M. le procureur de la République prend tout sous sa responsabilité.

— Mais notre responsabilité à nous ! — osa observer Roussillon se révoltant contre la pensée d'une obéissance aussi passive. Et notre conscience, Monsieur le chef de la sûreté !...

— Nous sommes liés par le devoir.

— Le devoir est parfois cruel !...

— Oui. Et je le déplore comme vous.

— Mais que se passe-t-il donc?... Pourquoi ce mutisme?... Pourquoi étouffer un crime aussi odieux, aussi terrible ! et dont l'étouffement devient lui-même un crime!...

Très calme, le chef de la sûreté répondit :

— Ce que Jarrier avait pressenti et ce que nous avions pressenti nous-mêmes était malheureusement juste. L'intrusion du procureur général Eugene Darier, dans cette affaire de plans vendus à nos ennemis n'avait pas seulement pour but de sauver son gendre, il fallait qu'il sauvegardât aussi l'honneur de sa nation et la paix qui eût pu en être troublée.

Nous devons sauvegarder la nôtre.

Nous devons éviter toute conflagration avec l'étranger... avec l'Allemagne.

L'épouvante de nouveaux désastres qui pourraient frapper notre patrie, aussi cruellement qu'elle le fut pendant l'année terrible, dicte seule la conduite de nos chefs, obéissant à un mot d'ordre prononcé en haut lieu.

Nous devons nous incliner.

La moindre enquête pourrait mettre le feu aux poudres...

On veut que la trahison dont la France a été victime soit oubliée.

Il faut à tout prix que le silence gardé jusqu'au jour où le hasard nous a mis dans la confidence du crime accompli, soit dès ce moment absolu. Toute trace qui pourrait amener un jour une révélation doit disparaître les coupables dussent-ils en profiter.

— Mais c'est infâme, cela ! s'écria l'inspecteur.

— Oui. Infâme.

— Et ce brave enfant, l'ami de Pascal ne sera pas vengé.

— Nous n'avons pas à discuter, Roussillon.

— Soit, ne discutons pas, — répliqua le policier avec amertume. — Mais, — ajouta-t-il, — le cadavre de ce malheureux, qu'allons-nous en faire ?

— Nous allons le conduire à la Morgue.

— A la Morgue ! — répéta l'inspecteur indigné.

— D'où, dès demain il sera conduit au cimetière d'Ivry et inhumé dans une concession achetée pour cinq ans.

— Sans motiver la cause du décès ! sans acte mortuaire !

— Un accident arrivé... une asphyxie... tout est prévu.

— Mais la famille de ce brave garçon ?...

— Cela regarde toujours le procureur de la République.

Roussillon courba le front.

— J'ai reçu aussi d'autres ordres, — ajouta le chef.

— Lesquels ?...

— Vous êtes-vous assuré que les lettres dont Jarrier était porteur ne sont point ici ?

— Je m'en suis assuré, oui. J'ai fouillé le tiroir ouvert du bureau devant lequel le malheureux devait être placé pour les y déposer lorsqu'il a été frappé. J'ai examiné toutes les poches de ses vêtements, et je n'ai rien trouvé.

Elles ont été volées.

— L'assassin ne pouvait s'éloigner sans les avoir prises, puisque c'était ce qu'il venait chercher.

— Et penser que ce misérable va rester libre !... impuni !... — gronda le policier les dents serrées.

Le chef de la sûreté ajoutait :

— Il faut que nous prenions dans cette demeure tous les papiers qui s'y trouvent.

Nous allons perquisitionner ensemble en attendant le retour de Pascal.

— Il y a de l'argent dans le bureau, — observa l'inspecteur.

— Vous le prendrez et me le remettrez à mon bureau avec les clés des meubles et du pavillon.

Le tout rentrera en possession de M^{lle} de Russel en temps opportun.

— La concierge de l'immeuble est prévenue ?

— Oui. Elle croit à un accident... un commencement d'asphyxie. Selon mon dire, c'est Pascal en visite qui nous a prévenus.

Je passe à ses yeux pour un médecin de la préfecture.

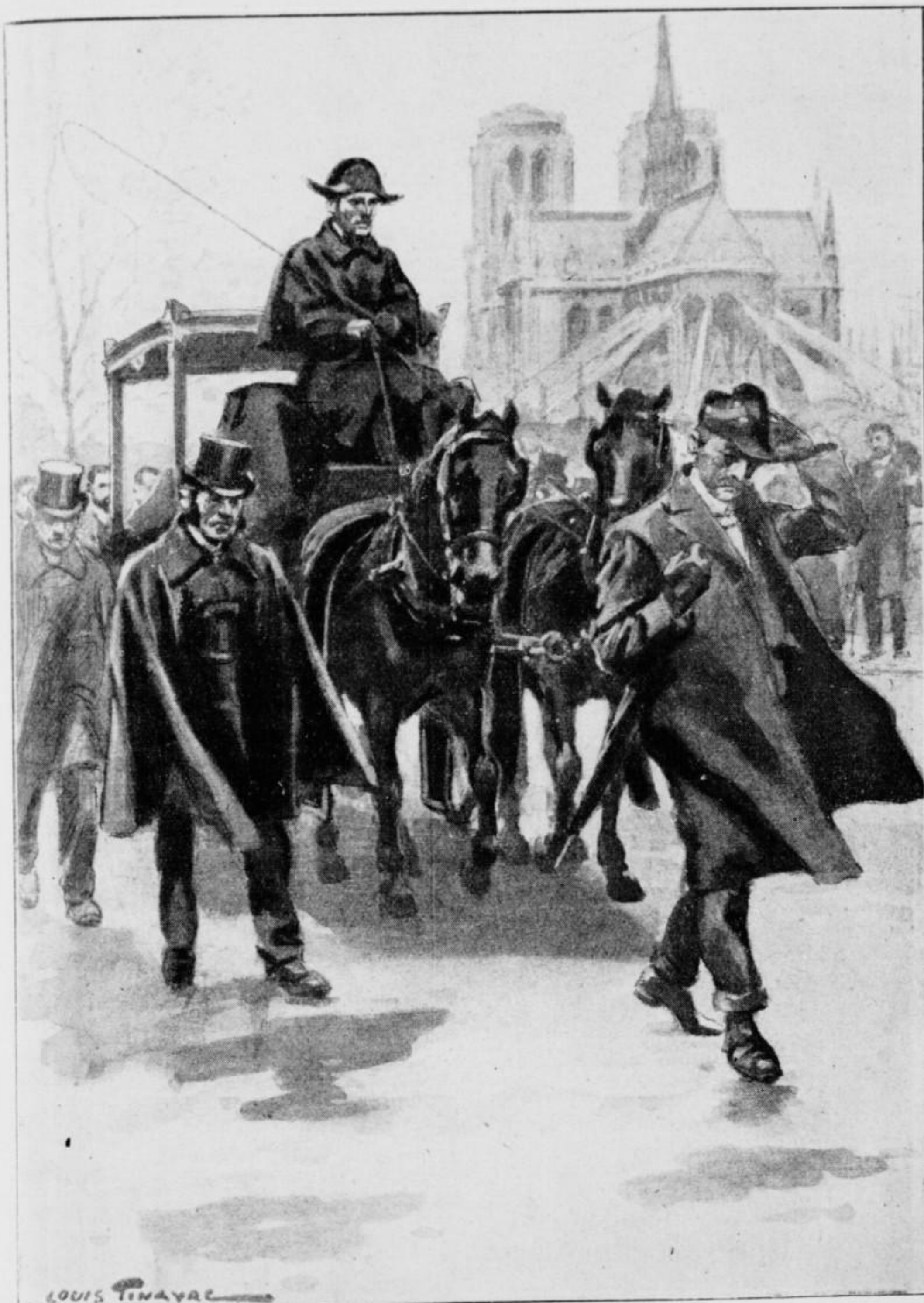
Ah ! encore un détail qu'il ne faut point oublier, nous devons faire disparaître le sang que je vois auprès du corps.

— Répandu sur le tapis qui s'en est imbibé, il n'aura point taché le parquet, — répliqua l'inspecteur. — Nous n'aurons qu'à enlever la moquette sur laquelle il est déjà coagulé.

— C'est ce que nous ferons avant de nous retirer.

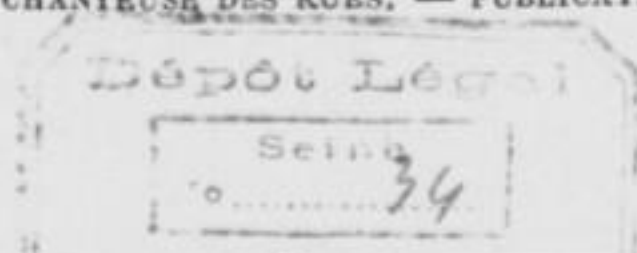
Enlevons le corps. »

Silencieusement, avec un respect dû aux morts, dans quelque circonstance que ce soit, le corps de l'ancien pêcheur de la Belotte fut porté par eux dans la seconde voiture d'ambulance qui attendait devant le pavillon.



LOUIS TINAYRE

Trois hommes, le front tristement courbé, suivaient à pied le corbillard (page 884).



Le tapis du cabinet de travail fut ensuite placé à ses côtés.

Comme l'avait bien pensé Roussillon, le sang n'avait point filtré entre la trame du tapis et ne laissait aucune trace sur le parquet de chêne.

L'ordre signé par le procureur de la République de conduire le corps à la Morgue fut remis au cocher de la voiture qui prit alors le chemin du centre de Paris.

Le magistrat et son inspecteur rentrèrent alors dans le pavillon dont la porte fut refermée et où ils procédèrent à une perquisition minutieuse des papiers peu nombreux qui se trouvaient dans les tiroirs des meubles et dont l'insignifiance était notoire.

* *

En se présentant à l'hôpital Tenon, Pascal avait exhibé l'ordre d'admission immédiato dans une salle réservée, signé par le procureur de la République, de la malade qu'il accompagnait.

Aucune réflexion ne fut faite.

On s'inclina devant les instructions supérieures et, sous les yeux du chanteur des rues, M^{lle} de Russel fut installée dans une chambre spéciale où les internes de service de nuit la conduisirent et s'occupèrent aussitôt de lui prodiguer les soins que son état réclamait.

Satisfait de voir Aimée entre les mains des médecins qui la reçurent avec sympathie et bienveillance, le chanteur des rues reprit avec la voiture d'ambulance qui l'avait amené, le chemin de la rue des Tourelles.

Au moment où il y arriva, le chef de la sûreté et Roussillon venaient de terminer leur perquisition et de mettre en liasse le peu de papiers qu'ils avaient trouvés dans les tiroirs des meubles.

Les portes du pavillon furent alors bouclées, la concierge de la villa reçut l'ordre de fermer la grille de l'avenue et les trois hommes prenant place dans le véhicule d'ambulance se firent conduire à la préfecture de police.

Les instructions du procureur de la République avaient été fidèlement exécutées.

Le lendemain matin, le chef de la sûreté se présentait au cabinet de ce magistrat, au Palais de Justice, lui rendait compte de la mission mystérieuse dont il avait été chargé, et lui remettait les épreuves photographiques des lettres allemandes dont il avait fait prendre les clichés, la veille au soir, au cabinet des mensurations.

Après ce nouvel entretien avec le procureur de la République, le chef de la sûreté sortit emportant l'acte de décès d'Alphonse Jarrier, déjà préparé, et le permis d'inhumer son corps dans la concession temporaire achetée le matin même au cimetière d'Ivry et que M^{lle} Aimée de Russel, si elle le désirait, pourrait échanger, à ses frais, contre une concession à perpétuité...

La levée du corps devait être faite à la Morgue à trois heures précises du soir.

Roussillon et le chanteur des rues attendaient le chef à la Tour-Pointue afin de savoir ce qui avait été décidé au sujet des obsèques d'Alphonse.

Le magistrat les instruisit des mesures prises.

Pascal demanda alors si le passage de la dépouille mortelle de son ami à l'église était interdit.

La réponse fut négative.

Le policier et Pascal se rendirent alors à l'église de Saint-Louis-en-l'Île, et commandèrent pour trois heures un service des plus simples qu'ils payèrent par avance en commun.

Tous deux, exténués de fatigue, n'avaient rien mangé depuis la veille au matin.

Ils allèrent se réconforter dans un restaurant des environs.

Après avoir satisfait modestement leur appétit, ils se rendirent à la Morgue.

Pascal désirait assister à la mise en bière, à l'ensevelissement de son cher ami.

Toute permission leur fut octroyée.

A trois heures moins cinq un corbillard, le corbillard des pauvres, venait se ranger devant le trottoir du hall des morts.

La lugubre boîte de chêne qui contenait le corps de l'ancien pêcheur de la Belotte y fut hissée et recouverte d'un drap noir.

Pascal y déposa une couronne d'immortelles.

Le char funèbre se dirigea alors lentement vers l'église d'où après une longue prière il prenait le chemin du cimetière d'Ivry.

Trois hommes, le front tristement courbé, suivaient à pied le corbillard :

Le chef de la sûreté, Roussillon et Pascal le chanteur des rues.

Ces trois hommes de cœur rendaient pieusement les derniers devoirs à la victime du comte de Russel, le traître, le sans-patrie.

Le corps fut inhumé.

Pascal qui avait tout prévu plaça une croix de bois noir sur la fosse comblée et y accrocha la couronne d'immortelles dont il avait simplement paré le char funèbre.

La croix portait seulement ces mots :

« ALPHONSE JARRIER »

« *La Belotte* »

« 1898 »

Devant cette tombe, les trois hommes se serrèrent la main en silence.

Des larmes coulaient sur leurs joues pâles.

Pascal eut un sanglot.

— Il nous reste à veiller sur celle qu'il aimait, lui dit Roussillon d'une voix émue.

— Je ne l'oublie pas!... — répondit le jeune homme dont le cœur était atrocement serré.

Et ils reprirent tous les trois le chemin de Paris.



CXXXI

CORRESPONDANCE CHIFFRÉE

Lorsque, muni du permis d'inhumer au cimetière d'Ivry le corps de l'ancien pêcheur de la Belotte, le chef de la sûreté eut quitté le cabinet de travail du procureur de la République, celui-ci, se trouvant seul, prit vivement une feuille de papier administratif et traça une dépêche chiffrée dont l'adresse, en clair, portait ces mots :

« *Monsieur le Procureur Général,*

« *Canton de Genève,*

« *Genève,*

« *Suisse. »*

Les chiffres de cette dépêche secrète s'alignaient ainsi :

« 16 — 25 — 8 — 8 — 17. — 21 — 8 + 13 — 11 — 8 — 6 + 25
« — 7 — 7 — 25 — 7 — 7 — 17 — 11 — 21, + 23 — 11 — 8 — 8 —
« 21 — 7 — 10 — 11 — 12 — 22 — 25 — 12 — 23 — 21 + 22 — 17.
« — 7 — 10 — 25 — 8 — 5 — 21 + 17. — 14 + 20 — 25 — 5 — 6 +
« 21 — 12 + 20 — 17. — 12 — 17. — 8 + 25 — 19 — 17. — 7 — 7
« — 21 — 1 + 6 — 11 — 5 — 6 — 21 — 7 + 10 — 8 — 21, — 23
« — 25 — 5 — 6 — 17. — 11 — 12 — 7 + 10 — 8 — 17. — 7 — 21
« — 7 + 10 — 11 — 5 — 8 + 21, — 4 — 17. — 6 — 21 — 8 + 23 —
« 11 — 12 — 20 — 14 — 17. — 6 + »

Et pour toute signature, ce mot :

« *France »*

Cette dépêche terminée, le magistrat sonna son garçon de bureau qui se présenta aussitôt.

— Au télégraphe du Palais, lui dit le procureur de la République en lui tendant la feuille couverte de signes mystérieux.

Le serviteur sortit pour accomplir l'ordre donné.

Le magistrat classa alors différents papiers éparpillés devant lui et parmi lesquels se trouvaient les épreuves des deux lettres allemandes photographiées, les numérotés, en forma un dossier qu'il enferma dans un tiroir secret de son bureau.

Il quitta alors son cabinet pour aller déjeuner chez lui, rue Hautefeuille.

M^{lle} de Russel ne s'était point trompée, elle n'avait été la dupe d'aucune ressemblance.

C'était bien son père qu'elle avait vu pénétrer dans la grande salle du restaurant de la gare de Lyon...

Son crime une fois accompli, le misérable avait tranquillement pris une voiture et s'était fait conduire au buffet afin d'y dîner en attendant le départ du train qu'il désirait prendre pour retourner en Suisse.

Ce train express quittait Paris à dix heures trente-cinq du soir et arrivait à Genève le lendemain à onze heures quatorze minutes du matin.

Aux heures dites, le comte de Russel partait, et arrivait à destination.

Il ne quitta pas Genève.

Avant de se rendre chez lui, à Thonon, il voulait aller remettre d'abord entre les mains de son beau-père les lettres que celui-ci avait rigoureusement exigées de lui.

Il déjeuna à la table d'hôte de l'hôtel du *Mont-Blanc* et, à deux heures précises, il se présentait au cabinet de M. Eugène Darier.

Le procureur général s'y trouvait depuis longtemps déjà.

Il y avait pris son repas du matin, comme cela lui arrivait parfois, lorsque l'étude de différents dossiers demandant un examen des plus rapides, l'empêchait de se rendre aux Eaux-Vives, où il possédait une propriété qu'il habitait en toutes saisons.

Ce jour-là, la dépêche chiffrée qu'il avait reçue du procureur de la République de Paris l'avait retenu au Palais de justice.

Il s'était hâté de la traduire, anxieux d'en connaître le contenu.

Le langage des correspondances chiffrées ou à grilles lui était particulièrement connu.

Il en possédait toutes les clefs dont à maintes reprises il s'était servi dans ses relations discrètes avec les magistrats étrangers.

M. Eugène Darier était un *cryptographe* et un *cryptologue* très érudit.

Il avait étudié avec intérêt toutes les façons de correspondre mystérieusement, tous les systèmes secrets mis en jeu depuis l'époque de Jules César dont Suétone nous a divulgué les moyens de correspondance, jusqu'à nos jours, après avoir suivi leurs usages divers et leurs fréquentes transformations :

Méthode japonaise, méthode parallélogramme, méthode de Scott, méthode du comte Gronsfeld ; celle de lord Bacon, celle prise

dans les signaux de marine et tant d'autres, qui subissaient, selon l'ingéniosité de chacun, des formes différentes.

La clé du langage chiffré employé par le procureur de la République française était des plus simples, quoique présentant à première vue d'immenses difficultés de traduction.

Ce langage se basait sur une formule générale employée depuis bien des siècles dans tous les pays du monde.

La formule qui nous préoccupe en ce moment, se composait des vingt-cinq lettres de l'alphabet français, numérotées en sens inverse.

C'est-à-dire que le *Z* prenait le numéro *un* et la lettre *A*, le numéro *vingt-cinq*.

C'était écolier.

Mais pour les personnes ignorant la science cryptographique, cela devenait un logogriphe complètement indéchiffrable.

Pour traduire la dépêche qu'il venait de recevoir, le procureur général de Genève n'eut qu'à écrire au-dessus de chaque chiffre qui s'y trouvait aligné et séparé par un trait, la lettre de l'alphabet numéroté de gauche à droite, correspondant à ce chiffre.

C'est ce qu'il fit.

Au-dessus de chaque chiffre de la dépêche que nous reproduisons pour l'intelligence de nos lecteurs, il traça les lettres qui s'y appliquaient, tenant compte du signe algébrique, +, *plus*, qui accusait la fin de chaque mot.

« J a r r i e r m o r t a
 « 16 — 25 — 8 — 8 — 17. — 21 — 8 + 13 — 11 — 8 — 6. + 25
 « s s a s s i n é. C o r r —
 « — 7 — 7 — 25 — 7 — 7 — 17 — 11 — 21. + 23 — 11 — 8 — 8 —
 « e s p o n d a n c e d i
 « 21 — 7 — 10 — 11 — 12 — 22 — 25 — 12 — 23 — 21 + 22 — 17
 « s p a r u e. I l f a u t
 « — 7 — 10 — 25 — 8 — 5 — 21. + 17 — 14 + 20 — 25 — 5 — 6 +
 « e n f i n i r. A g i s s
 « 21 — 12 + 20 — 17. — 12 — 17. — 8 + 25 — 19 — 17. — 7 — 7
 « e z. T o u t e s p r é c
 « — 21 — 1 + 6 — 11 — 5 — 6 — 21 — 7 + 10 — 8 — 21, — 23
 « a u t i o n s p r i s e
 « — 25 — 5 — 6 — 17. — 11 — 12 — 7 + 10 — 8 — 17. — 7 — 21
 « s p o u r é v i t e r c
 « — 7 + 10 — 11 — 5 — 8 + 21, — 4 — 17. — 6 — 21 — 8 + 23 —
 « o n f l i t. »
 « 11 — 12 — 20 — 14 — 17. — 6. + »

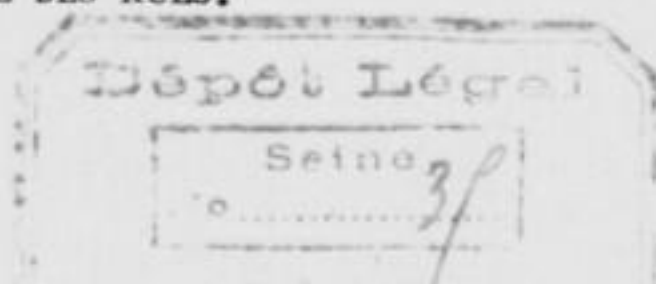


Etiennette était une brave petite paysanne... (page 894).

L'ensemble de cette traduction formait ces phrases :

« Jarrier, mort assassiné. — Correspondance disparue. Il faut
« en finir. — Agissez. — Toutes précautions prises pour éviter
« conflit. »

Au fur et à mesure que le procureur général de Genève faisait la traduction de cet avis secret, ses traits prenaient des expressions diverses, commandées par l'indignation et l'épouvante.



— L'infâme !... L'infâme ! murmura-t-il, la sueur au front, après avoir entièrement relu la dépêche.

Il plaça cette implacable révélation auprès de lui.

— Je le verrai certainement aujourd'hui, — ajouta-t-il avec tristesse, — qu'osera-t-il me dire?... De quelle audace sera-t-il capable ?...

Secouant tout à coup l'horrible pensée qui venait l'accabler, il reprit les travaux dont sa charge lui intimait l'étude.

Il fut tiré de son occupation par l'entrée du garçon de bureau attaché au service de son cabinet.

Celui-ci annonça discrètement au magistrat :

— M. de Russel.

Le procureur général ne put réprimer un mouvement de dégoût.

— Laissez entrer, — dit-il.

Le père d'Aimée pénétra chez le magistrat la tête haute, l'attitude pleine d'une assurance de commande qu'un homme moins prévenu que son beau-père eût pu prendre pour vraie et légitime.

Il s'avança vers le grand-père de sa fille après s'être incliné devant lui.

— Je viens, monsieur, — lui dit-il d'une voix douce, — vous apporter la preuve que, m'étant soumis à vos ordres, j'ai atteint le but que vous m'aviez désigné.

Le visage du magistrat resta de marbre.

Fixant son gendre bien en face, il lui demanda :

— La preuve de votre obéissance, où est-elle ?

Le comte sortit lentement un portefeuille de sa poche et il y prit deux enveloppes qu'il déposa sur un coin du bureau du procureur général en disant :

— La voici, monsieur.

M. Darier les prit, en retira les lettres qu'elles contenaient et les examina l'une après l'autre.

— C'est bien, — fit-il en les enfermant dans un tiroir.

— Vous m'aviez donné huit jours... pour vous satisfaire, — ajouta de Russel. — Je suis en avance de quatre jours.

— Oui. Je le constate, — répondit le magistrat sèchement. — Mais vous m'expliquerez au moins de quelle façon, par quel moyen, vous êtes rentré en possession de cette correspondance que celui qui la possédait avait tout intérêt à garder ?

L'odieux personnage eut l'audace de répondre :

— A Paris, j'ai pu voir Aimée, j'ai pu la voir seule, j'ai pu l'entretenir longtemps.

Un peu épouvantée d'abord de ma présence, je la rassurai promptement sur mes intentions à son égard et à l'égard de Jarrier. Je lui dis que je ne voulais lui adresser aucun reproche sur sa conduite, que sa mère et moi nous la laissions libre de rester et de vivre avec son amant qui, plus tard, pourrait devenir son mari; que j'avais trouvé un moyen d'expliquer sa fuite de Thonon, sans qu'aucun blâme ne puisse peser sur elle.

Profitant alors du calme et de l'espoir que mes paroles avaient fait naître en elle, je parvins à la persuader que pour la tranquillité, le bonheur et l'honneur de tous, elle devait me remettre les lettres qu'elle m'avait dérobées en croyant prendre seulement chez moi le titre de rente que lui avait légué son grand oncle, votre frère.

Aimée n'eut pas un seul instant d'hésitation, je dois le dire,... elle me remit les lettres que vous possédez maintenant, monsieur.

Les sourcils froncés, le visage blême, les lèvres frémissantes, M. Darier avait écouté les explications du bandit.

— Et vous n'avez pas vu Alphonse Jarrier? — lui demanda-t-il.

— Je ne l'ai pas vu.

D'un bond, le magistrat quitta son siège et marchant sur le comte, les regards chargés de colère :

— Vous mentez ! — lui dit-il violemment. — Vous avez vu Jarrier!... Vous n'avez pas vu votre fille!... Vous avez vu le pêcheur de la Belotte et, pour lui reprendre vos lettres, vous l'avez tué !

— C'est faux ! — osa répliquer l'infâme.

— C'est vrai ! Depuis plus de deux heures je suis prévenu de votre crime.

Tenez!... Tenez!... lisez cela, monsieur!... »

Et prenant sur son bureau la dépêche du procureur de la République de Paris, il la lui mit sous les yeux en ajoutant :

— J'ai traduit ce langage chiffré pour que vous en connaissiez l'importance.

Lisez-le avec moi!... Lisez-le!...

« Jarrier mort assassiné, correspondance disparue. — Il faut « en finir!... Agissez!...

— J'ai fait ce que vous m'avez ordonné de faire ! — fit de Russel d'une voix étranglée.

— Non !

— Par tous les moyens possibles, m'avez-vous dit, il faut vous emparer de ces lettres !...

— L'assassinat n'est un moyen possible que pour les gredins de votre espèce !... Nous n'avons pas seulement un sans-patrie dans notre famille, nous y avons aussi un assassin !...

Le comte baissait la tête, écrasé.

M. Darier poursuivait, emporté par l'indignation :

— Et votre fille, au milieu de votre pensée criminelle, au milieu de votre indigne action, y pensiez-vous seulement ?... Non !... et vous la laissez aux prises avec l'épouvante, avec la douleur, avec le désespoir, les genoux dans le sang répandu par vous... devant une tombe creusée par vous !... Ah ! tenez, vous êtes plus qu'un traître, plus qu'un misérable assassin !... Vous êtes un monstre !...

Il faut en finir, — m'écrit-on, — agissez.

Eh bien, il faut en finir, monsieur.

Vous avez creusé un abîme de honte qui donne le vertige, autour de nous ; votre mort seule peut le combler. »

Le comte tressaillit.

— Me comprenez-vous ? — reprit le magistrat les dents serrées.

— Oui, — fit de Russel d'une voix creuse.

— Vous avez eu le courage de tuer, ayez le courage de mourir, ne songez point à votre fille ; j'y songerai, moi. Rentrez à Thonon, prenez vos dernières dispositions et tuez-vous !... Ne cherchez pas à fuir, à passer à l'étranger pour aller rejoindre vos complices et les banquiers de vos infamies !... Partout où vous seriez, je saurais aller vous trouver... et alors... je deviendrais peut-être un assassin comme vous. Dites-vous bien que votre vie est finie, monsieur, et j'attends avec impatience que votre enfant porte un double deuil !... Allez !... Sortez !...

Et d'un geste d'une dignité dont la noblesse était en même temps écrasante de mépris, il lui montra la porte de son cabinet.

Le monstre sortit en titubant comme un homme ivre !...

Il sentait que tout s'effondrait sous lui ; que la haine légitime de son beau-père l'atteindrait partout où il se trouverait.

Deux heures après il était à Thonon.

Il eut avec sa femme une de ces conversations terribles qui finissent toujours par une catastrophe.

Le lendemain, le procureur général de Genève était appelé en toute hâte à la villa de son gendre.

Le couple maudit avait cherché la mort dans le suicide.

M. Eugène Dàrier ne regretta rien.

Il ne pensait qu'à sa petite-fille Aimée de Russel.

Le deuil qu'il allait porter lui apparaissait comme un soulagement dans son existence un moment cruellement troublée.



A la villa de Polangis, Marguerite Vernon, contre son habitude, était assez maussade.

Depuis que sa jeune servante Denise avait péri dans l'accident de la rue Saint-Lazare, elle se trouvait sans domestique et la femme de ménage faisait la cuisine, tâche dont elle s'acquittait assez médiocrement.

Le bureau de placement auquel Marguerite avait demandé une servante, lui envoyait des femmes dont la tenue et les allures ne pouvaient lui convenir, et qui d'ailleurs faisaient des barricades à l'idée de passer l'année tout entière à la campagne.

Marguerite se décida à chercher dans le pays même une jeune fille n'ayant pas encore servi, qu'elle formerait à sa guise et qui, par sa docilité, suppléerait à son inexpérience.

— Il vaudrait mieux une *jeunesse* bien travailleuse et bien honnête — dit la femme de ménage consultée par elle... — Je vous trouverai ça...

J'ai de la famille dans le département de l'Aube, à Pont-sur-Seine... une parente qu'a des filles déjà grandes, je vais lui écrire. »

Deux jours après, sa parente lui répondait qu'une de ses filles, âgée de dix-sept ans et demi, ne demandait pas mieux que d'entrer en service dans la maison où on l'employait elle-même et où elle pourrait la surveiller...

La femme de ménage porta cette lettre à Marguerite, qui, naturellement, ne demandait qu'à agréer la jeune fille.

Celle-ci arriva deux jours après.

Sa simplicité, sa timidité sans gaucherie, la franchise de son regard plurent beaucoup à Marguerite qui la questionna, constata son intelligence et sa bonne volonté, et acquit la certitude qu'elle ferait bien son affaire.

Etiennette, ainsi se nommait la nouvelle venue, était une brave petite paysanne, robuste et fraîche, ayant toujours vécu dans la

ferme que ses parents tenaient à bail, ne connaissant rien du service, mais ne demandant qu'à apprendre.

Appartenant à une famille pieuse, Etiennette sollicita de sa nouvelle maîtresse l'autorisation de remplir ses devoirs religieux et d'aller à la messe tous les dimanches.

Marguerite, dans sa position irrégulière, ne pouvait pratiquer, mais elle était croyante, et donna de grand cœur à la jeune fille la permission sollicitée.

Elle savait bien, d'ailleurs, que la piété sincère de la jeune fille offrait pour elle de sérieuses garanties.

— Quand Etiennette sera formée, se dit-elle, ce sera l'oiseau rare, le trèfle à quatre feuilles.

*
* *

Depuis quelques jours Léa Gaucher, poursuivant la réalisation de son plan, rôdait dans les environs de Polangis sous des travestissements variés, qui lui permettaient de passer inaperçue.

Douée d'une exceptionnelle habileté, elle allait et venait, questionnant si adroitement qu'elle n'avait pas l'air de questionner, et par la femme de ménage, par Etiennette elle-même, qu'elle rencontrait soit au lavoir, soit au marché, elle était tenue au courant de ce qui se passait au châlet.

Qu'attendait Léa Gaucher pour commettre le nouveau crime si longuement prémédité par elle et qui devait donner la fortune à Jeanne de Brueil et aussi à l'enfant qu'elle cherchait et qu'elle comptait fermement retrouver un jour malgré la mort d'Alphonse Jarrier devant le cadavre duquel elle s'était trouvée à la villa des Tourelles et qu'elle n'avait pu interroger.

Jarrier avait-il été victime d'un accident ou d'un crime?

Peu lui importait!

Elle n'avait vu qu'une chose :

La mort qui lui enlevait l'espoir si maternellement caressé d'obtenir du pêcheur de la Belotte un indice qui pût lui permettre d'embrasser son fils.

Ne pouvant plus compter sur son aide, elle ne songeait qu'à son œuvre infernale.

Qu'attendait-elle pour agir, disions-nous plus haut :

Nous le saurons bientôt.

*
* *

Langrune avait cru devoir instruire immédiatement Roger Blanchard, le juge d'instruction, beau-frère du procureur général, de ce qui venait de se passer entre lui et Roussillon.

En arrivant rue du Bac, à la maison qu'habitait le magistrat, Langrune éprouva une forte déconvenue.

Appelé par une dépêche le matin même, Blanchard était reparti pour Concarneau où sa femme venait de faire une chute dont les conséquences pouvaient être graves.

Bouleversé par cette nouvelle, il n'avait pris que le temps de monter en voiture et de se faire conduire au chemin de fer, ne pouvant prévenir personne et laissant le soin à sa concierge, dans le cas où l'on viendrait le demander, d'expliquer le motif de son brusque départ.

Ce départ gênait singulièrement Langrune.

Il aurait voulu, avant d'agir, recevoir les conseils du magistrat et s'assurer ainsi de nouveau de sa complicité, mais il fallait attendre son retour, ou tout au moins une lettre de lui.

Le seul parti à prendre en cette occurrence était donc de se tenir coi jusqu'à nouvel ordre, et de chercher à savoir adroitement ce qui allait se passer au sujet de la bande arrêtée dans la brasserie de la rue des Vignes, et dont faisaient partie, selon les notes de Roussillon copiées par lui, ce *Louis* et cette *Lucie Ballard* ou *Pauline Leroux*, sur lesquels on comptait pour arriver à la découverte du véritable assassin d'Albert Fontaine.

Ce qu'il aurait voulu savoir surtout, c'était ce qu'on avait fait de Georges Gauthier.

Une des notes de l'inspecteur mentionnait bien son transfert dans une maison de santé, mais cette note, peu explicite, ne disait point où se trouvait la maison de santé en question.

Il ne fallait pas songer maintenant à se renseigner à ce sujet auprès de ses anciens collègues de la sûreté, où il ne devait plus remettre les pieds, ou tout au moins il fallait agir avec la plus grande prudence.

Personne à la préfecture ne devait ignorer qu'il avait été contraint de donner sa démission, et, par conséquent, il inspirait sans le moindre doute une extrême défiance à tout le monde.

Alors, comment s'y prendre ?

Langrune se posait cette question et n'y pouvait répondre.

* * *



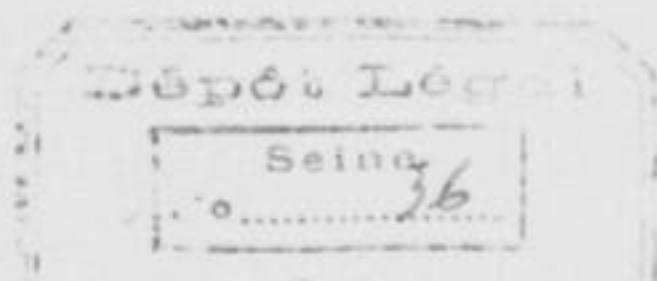
A peine avait-elle fait quelques pas dans cette rue.. (page 900).

A l'hôtel de la rue Ruysdaël, Jeanne de Brueil broyait du noir.

Depuis le départ de Léa Gaucher, depuis que Germaine avait revu dans le parc Monceau le jeune inconnu qui s'était si violemment emparé de son cœur, le vicomte Paul de Villiers, la demeure de la mère et de la fille offrait une tristesse désespérante.

LIV. 113. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 113.



Germaine souffrait silencieusement.

Cet amour, qu'elle considérait comme sans espoir, devenait pour elle le plus angoissant de tous les supplices.

La pauvre enfant s'affaissait chaque jour davantage sous le fardeau trop lourd, en s'efforçant de garder le secret de sa souffrance, mais tout en elle trahissait cette souffrance.

Jeanne, qui adorait sa fille, constatait avec désespoir les progrès du mal, sans en connaître la cause.

A maintes reprises elle avait questionné Germaine, mais Germaine était restée muette.

Jeanne se trouvait donc réduite aux conjectures.

Avec son instinct de mère elle pressentait bien une partie de la vérité, mais elle n'osait dire à sa fille :

— *Tu n'as rien à me cacher... j'ai deviné ton secret*, craignant de rendre plus douloureuse encore la plaie saignante de ce pauvre cœur.

La situation était poignante.

Comment pourrait-elle sauver sa fille ?

Ah ! si elle avait connu l'homme que Germaine aimait, que n'eût-elle pas fait pour le rapprocher d'elle, pour obtenir de lui le salut de son enfant ?

Mais où le trouver, cet homme, où le chercher, puisque rien ne venait la mettre sur la trace et qu'elle n'osait pas interroger Germaine ?

Et la mère souffrait autant que la fille !

Depuis que Léa était partie sous le prétexte d'un voyage dans l'Ain, Jeanne n'avait reçu d'elle qu'une seule lettre ultra-laconique et ne contenant que ces mots :

« *Tout va bien.*

« *Patience.*

« *Le moment d'atteindre le but est proche.*

« *A bientôt.*

« LÉA ».

Assurément ces lignes étaient rassurantes, puisqu'elles faisaient entrevoir à bref délai le résultat rêvé, c'est-à-dire la fortune, mais elles ne pouvaient avoir aucune influence immédiate sur l'état de Germaine.

Celle-ci, d'ailleurs, absorbée tout entière dans son amour et dans ses rêveries sombres, pensait peu à Léa.

Une seule fois elle avait dit à sa mère :

— Nourrice ne revient donc pas? t'a-t-elle écrit?

Jeanne s'était contentée de répondre :

— Elle m'a écrit... elle va bien... elle reviendra prochainement.

Bien plus que Germaine elle désirait le prompt retour de Léa.

Si la nourrice avait été là, elle lui aurait confié la tâche de chercher l'homme aimé par Germaine, tâche difficile, presque impossible, car chercher quelqu'un dont on ignore le visage et dont on ne connaît point le nom, c'est marcher à tâtons dans les ténèbres.

Mais Léa aussi était introuvable, et Jeanne n'aurait su où lui écrire avec chance que la lettre lui arrivât.

Les heures s'écoulaient donc bien lentes et bien tristes dans le petit hôtel de la rue Ruysdaël.

Jeanne se trouvait effroyablement malheureuse, et parfois elle arrivait à accuser son passé du malheur qui pesait sur elle

— Dieu me frappe! — se disait-elle, — et c'est justice! Il me punit! Je l'ai mérité! Mais pourquoi me frappe-t-il dans ma fille qui est innocente?



CXXXIII

RENCONTRE INATTENDUE.

Par moments, Jeanne accusait Léa d'être son mauvais génie et elle maudissait ses conseils.

Mais cela ne modifiait en rien la situation, et chaque jour Germaine devenait de plus en plus sombre et silencieuse, et Jeanne de plus en plus désolée.

Un incident fortuit vint cependant mettre un peu de baume sur ses blessures.

Une lueur d'espoir put naître en son âme.

Voici dans quelles circonstances :

Jeanne avait à se rendre chez son notaire pour y toucher un trimestre de ses rentes.

L'étude du notaire se trouvait rue du Faubourg-Saint-Honoré, non loin de la demeure de Jules Morisset, le procureur général qui, nous le savons, habitait rue Beaujon.

De chez elle à l'étude de l'officier ministériel la distance étant courte, Jeanne résolut d'y aller à pied.

Elle partit d'assez bonne heure, descendit la rue de Monceau et gagna la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

A peine avait-elle fait quelques pas dans cette rue qu'elle se trouva face à face avec un jeune homme dont le visage la frappa.

Un souvenir s'éveillait dans son esprit.

Presque sans en avoir conscience, elle s'arrêta.

Le jeune homme, surpris, fit halte, lui aussi, cherchant vainement dans sa mémoire où il avait déjà vu cette dame dont le visage ne lui semblait pas inconnu.

Croyant à une erreur, il allait passer outre en saluant légèrement, lorsque Jeanne, faisant appel à tout son courage, l'aborda.

— Pardonnez-moi, monsieur, de vous arrêter, — dit-elle d'une voix basse et tremblante, avec une émotion manifeste.

Jeanne de Brueil n'avait en rien les dehors et la mise d'une aventurière cherchant fortune.

Le jeune homme salua poliment.

— Que puis-je pour vous, madame ? — demanda-t-il. — Aurais-je l'honneur d'être connu de vous ?

— Je crois être certaine de ne pas me tromper, — poursuivit Jeanne. — Je vous ai déjà vu quelque part.

— Moi aussi, madame, j'ai la certitude d'avoir eu l'honneur de vous rencontrer. Mais où cette rencontre a-t-elle eu lieu ? Ma mémoire, à ce sujet, est infidèle comme la vôtre...

— Ne traversez-vous pas quelquefois le parc Monceau ?

Ah ! madame, vous venez, d'un seul mot, de faire la lumière dans mon esprit.

Oui, c'est au parc Monceau que je vous ai vue.

Vous étiez assise sur un banc, avec, auprès de vous, une adorable jeune fille...

— Ma fille, monsieur...

— Elle venait de laisser tomber un livre qu'elle avait à la main, et l'ami qui se trouvait en ma compagnie, le vicomte Paul de Villiers, s'empressa de le ramasser pour le lui rendre.

Jeanne tressaillit en entendant prononcer le nom de celui qu'elle désirait si vivement connaître.

— C'est parfaitement cela, monsieur... — fit-elle en contrainquant ses lèvres à sourire.

Le jeune homme, en qui nos lecteurs ont deviné le fils du procureur général Morisset, poursuivit :

— Je regrettais de m'être laissé devancer par mon ami et j'avais conservé le souvenir de votre distinction et de la beauté de mademoiselle votre fille...

D'une voix de plus en plus tremblante, Jeanne reprit :

— Je suis bien heureuse de vous avoir rencontré, monsieur...

— Permettez-moi, madame, de vous demander pourquoi...

— Parce que j'espère que vous consentirez à répondre à quelques questions qu'il faut que je vous adresse, et que vous excuserez la prodigieuse incorrection de ma démarche quand vous en connaîtrez le motif... Je suis mère, monsieur, et il y va du bonheur et peut-être de la vie de mon enfant.

En entendant ces mots, le jeune Morisset se rappela tout à coup les paroles de Paul de Villiers à la fin du dîner d'adieux qu'il donnait à ses amis avant son départ pour Nice où il allait tenter de refaire sa fortune.

Il se souvint à merveille que ce que Paul avait dit au sujet de

l'amour était le résultat de la profonde désillusion éprouvée par lui en constatant la difformité de la jeune fille qui, pour la première fois, avait fait battre son cœur.

Il eut pitié de cette mère, quoique ne connaissant pas encore le fond de sa pensée.

— Votre enfant est-elle malade, madame ? — demanda-t-il.

— Souffrante, oui, monsieur, — murmura Jeanne, — très souffrante...

— Et mes réponses aux questions que vous désirez m'adresser pourraient contribuer à la guérir ?

— Ou tout au moins à atténuer son mal...

— Parlez donc, madame...

— Encore une fois, monsieur, pardonnez-moi une démarche qui blesse les convenances, je ne me le dissimule pas... Mais, pour ma fille, je braverais tout...

— C'est votre devoir de mère que vous remplissez, et, le sachant, je ne m'étonnerai de rien...

— L'ami qui vous accompagnait au parc Monceau se nomme, avez-vous dit, le vicomte Paul de Villiers ?...

— Oui, madame...

— Je désirerais voir M. de Villiers. lui parler...

— En ce moment, madame, ce n'est pas possible.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il est absent de Paris.

— Pour longtemps ?

— Pour toujours, peut-être.

Jeanne pâlit.

— Pour toujours ! — répéta-t-elle.

— J'ai dit *peut-être*..., — reprit Morisset. — Paul reviendra s'il réussit dans une tentative folle, dont le succès, je l'avoue, me semble bien douteux...

— Cette tentative, puis-je la connaître ?

— Parfaitement... Il n'y a de ma part aucune indiscretion à vous l'apprendre, car elle n'était un secret pour personne. Le vicomte de Villiers est un charmant garçon, mais un extravagant qui, à vingt-huit ans, a volatisé une superbe fortune en réalisant toutes les folies qui lui passaient par la tête, et Dieu sait si elles étaient nombreuses ! Bref, de trois ou quatre millions, c'est à peine s'il lui reste cinquante mille francs.

Avec cette misérable épave, il espère, la chance aidant, reconquérir au jeu ses millions envolés...

S'il réussit, il reviendra à Paris et recommencera sa vie d'autrefois, je le crains...

— Et, s'il échoue?

— Il se fera sauter la cervelle.

* Jeanne eut froid au cœur.

— Se tuer! — s'écria-t-elle — Ce n'est pas possible... Il ne se tuera pas!...

— Son parti est irrévocablement pris, madame, et, connaissant Paul de Villiers comme je le connais, je suis certain qu'il ira jusqu'au bout sans l'ombre d'une hésitation...

— Mais c'est de la folie, cela!

— Ses amis le lui ont dit...

Il a répondu que, folie pour les autres, ce serait sagesse pour lui...

— Avec un nom comme le sien, avec un titre authentique, il pourrait faire un riche mariage qui le remettrait à flot.

— On le lui a dit aussi. — fit Adrien Morisset, devinant cette fois la pensée de son interlocutrice.

— Et qu'a-t-il répondu?...

En devinant la pensée de Jeanne, le jeune homme avait compris de quel motif, assurément respectable, était venu à cette mère le courage de l'aborder dans la rue.

Il devenait évident pour lui que la jeune infirme se mourait d'amour pour Paul de Villiers.

Mais il ne pouvait oublier de quelle épouvante celui-ci avait été frappé en voyant marcher la pauvre enfant au visage d'ange.

Il lui était impossible d'apprendre cela à la malheureuse mère, aussi se contenta-t-il de répondre :

— Il a gardé le silence, s'abstenant d'exprimer une opinion.

Jeanne reprit :

— Pouvez-vous me dire, monsieur, en quel endroit votre ami est allé chercher la fortune ou la mort?

— Je n'ai aucune raison pour vous le cacher, madame. Paul de Villiers est à Nice, et vous savez que Nice touche à Monte-Carlo.

— Et, depuis son arrivée dans cette ville il ne vous a pas écrit si la chance paraissait le favoriser?

— Non, madame...

Jeanne n'avait plus à questionner.

Elle savait désormais tout ce qu'il était possible de lui apprendre.

— Je vous remercie du plus profond de mon cœur — dit-elle — d'avoir bien voulu me répondre. Beaucoup d'autres, à votre place, auraient passé dédaigneusement, en me regardant comme une folle, ou comme une impudente... Permettez-moi, monsieur, d'oser vous demander votre nom...

Le jeune homme tira une carte de son portefeuille et la présenta à M^{me} de Brueil.

— Adrien Morisset, avocat à la cour... — fit-il.

— Merci encore... Merci mille fois...

Morisset allait demander le nom de son interlocutrice, mais il n'en eut pas le temps.

Jeanne le salua et continua vivement sa route.

Il n'osa ni la rappeler, ni la suivre.

— Un mystère d'amour... — murmura-t-il. — Paul a eu tort de partir.

Je suis sûr qu'il aurait trouvé ici, par cette femme, la fortune qu'il est allé chercher là-bas... où il ne la trouvera pas.

Et, à son tour, il se remit en marche.

Tout en se rendant chez son notaire, Jeanne pensait :

— Ruiné! et c'est lui qu'aime Germaine! Il faut qu'à tout prix je voie Léa! Il faut qu'elle se hâte! Il me faut de l'argent... beaucoup d'argent...

Je veux que ma fille vive... Je veux qu'elle soit heureuse!





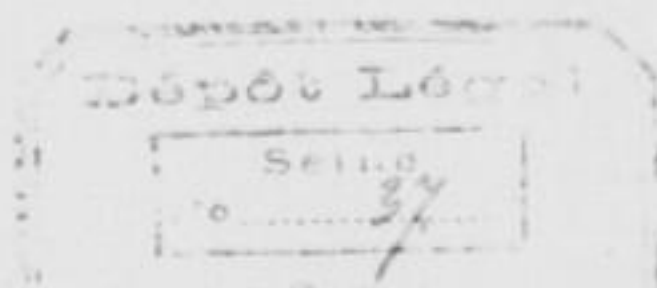
Dix minutes après arrivait le prévenu, escorté de deux gardes de Paris... (page 907).

CXXXIV

LA BANDE DES GENS DE MAISON

Huit jours s'étaient écoulés depuis la capture de *la bande des gens de maison*.

C'est ainsi que les journaux avaient nommé la bande des déval-
LIV. 114. — CHANTEUSE DES RUES. LIV. 114.



liseurs de villas et cambrioleurs arrêtés rue des Vignes, grâce à l'adresse de l'inspecteur Roussillon, à qui la presse ne ménageait pas ses éloges.

L'instruction de cette affaire *éminemment parisienne*, comme le disaient les journaux, allait commencer.

Un magistrat intelligent, très lié avec le procureur général, avait été chargé de cette instruction, fort compliquée, car, par certains côtés mystérieux, l'*Affaire des gens de maison* devait toucher à l'assassinat d'Albert Fontaine et à la revision du procès de Georges Gauthier.

Ce magistrat se nommait Jacques Libourt.

Après s'être entretenu longuement et à plusieurs reprises avec Jules Morisset, il avait vu le chef de la sûreté et l'inspecteur Roussillon, et reçu d'eux tous les rapports et toutes les pièces qui se trouvaient entre leurs mains.

Le greffe de la cour d'assises lui avait fourni celles ayant trait au procès du statuaire.

Avant de commencer d'une façon sérieuse les interrogatoires des prévenus, il avait voulu se renseigner aussi complètement que possible, afin de ne point faire fausse route.

Connaissant, du reste, depuis longtemps la finesse de Roussillon, sa lucidité d'esprit, sa droiture, il comptait beaucoup sur lui pour le guider dans le dédale qu'il entrevoyait.

Avant d'être transférés du dépôt à Mazas, qui n'était point encore démoli à l'époque où se passe notre récit, les prévenus avaient été interrogés sommairement, ainsi que le veut la loi, de manière à constituer leur identité autant que possible.

Tous avaient répondu et donné leur nom.

Restait à savoir si ces noms étaient vrais ou faux, et il y avait bien des chances pour qu'ils fussent faux, car ces bandits devaient avoir le plus grand intérêt à cacher leur passé et à nier tout, ainsi que le leur avait conseillé Louis, à la brasserie de la rue des Vignes, en prononçant cette phrase d'argot :

— Allez à Niort !

Le moment de commencer les interrogatoires sérieux était arrivé.

Le juge d'instruction avait donné l'ordre que *Louis* et que *Pauline Leroux* fussent les premiers amenés devant lui.

Roussillon devait assister à leurs interrogatoires.

A midi précis, Jacques Libourt entra dans son cabinet, accom-

pagné par son greffier et par Roussillon, et donna l'ordre aussitôt d'aller chercher *Louis* à la souricière.

Dix minutes après arrivait le prévenu, escorté de deux gardes de Paris, et les mains solidement ligottées.

Il était vêtu du même costume de voyage qu'il portait au moment de son arrestation.

Son regard surnois, sa physionomie gouailleuse, annonçaient qu'il comptait bien donner du fil à retordre au juge d'instruction.

Celui-ci l'enveloppa de la tête aux pieds d'un coup d'œil rapide et froid.

Roussillon, qui se trouvait assis à côté du greffier, ne portant plus son déguisement de Master Powel et ayant repris son visage naturel, Louis ne pouvait reconnaître en lui l'agent qui l'avait arrêté.

L'interrogatoire commença :

— Vos nom et prénoms ? demanda le juge.

— J'ai déjà répondu, répliqua l'inculpé.

— Répondez de nouveau.

— Louis.

— C'est un prénom, cela. Votre nom de famille ?

— Louis.

— Si Louis est votre nom de famille, quel est votre nom de baptême ?

— Je n'en ai pas.

— Comment s'appelait votre père ?

— Louis, comme moi, naturellement.

— Où êtes-vous né ?

— Je ne le sais pas.

— Nous le saurons, nous ! Votre âge ?

— Je l'ignore, n'ayant jamais eu entre les mains mon acte de naissance.

— Votre état ?

En entendant cette question, le prisonnier se pinça les lèvres.

Allait-il répondre sérieusement, ou continuer à se moquer de la justice ?

Roussillon, qui ne le perdait pas un instant de vue, lut son embarras sur ses traits.

— Votre état ? — répéta le juge d'instruction.

Louis se décida.

— J'en ai beaucoup, dit-il.

— Entre autres celui de valet de chambre, n'est-ce pas ?

Nier était impossible.

Le gredin savait à merveille qu'il serait trop aisé de le convaincre de mensonge.

— Ah ! ça, mais — s'écria-t-il avec un aplomb diabolique — je ne sais pas pourquoi je vous répondrais !

Avant de continuer à m'interroger, dites-moi donc pourquoi on m'a arrêté tandis que j'étais occupé tranquillement à sécher des bocks avec des amis !

Quand je saurai de quoi on m'accuse, je verrai ce que j'aurai à faire.

Prétendez-vous que j'ai commis quelque délit ou quelque crime ?

Dites-le, prouvez-le, et envoyez-moi en police correctionnelle ou en cour d'assises...

Je déclarerai mon arrestation arbitraire, jusqu'à ce que vous m'ayez appris de quoi je suis accusé !

— Vous ne vous en doutez pas ? — demanda railleusement le juge d'instruction

— Etant innocent de tout méfait, comment voulez-vous que je me doute de ce qu'aura inventé l'imagination d'un policier en train de faire du zèle ?

— Vous êtes accusé d'être à la tête d'une bande de gredins

— Oh ! la ! la ! — interrompit Louis en ricanant — chef de brigands, tout simplement, comme dans les mélos du bon vieux temps !

Héritier et successeur de Cartouche et Mandrin, alors ?...

En voilà, une position sociale !

— Je vous préviens que par cette tenue plus qu'inconvenante, vous aggravez encore votre position déjà si grave ! — dit sévèrement le juge d'instruction, qui poursuivit :

Les misérables sous vos ordres, se donnant comme domestiques et, munis de faux certificats, s'introduisent dans les maisons riches, étudient les habitudes des maîtres, se rendent compte des endroits où l'on serre l'argent, les valeurs et les bijoux, prennent les empreintes des serrures et se font renvoyer pour ne pas être compromis quand des complices, renseignés par eux, viendront, quelques jours plus tard, opérer le cambriolage...

Voilà de quoi vous êtes accusé.

— Je suis enchanté de le savoir ! — dit le ci-devant domestique en continuant à ricaner. — Ça serait assez corsé si ça se tenait debout, mais ça ne se tient pas debout !

Est-ce tout ?

— Non.

— Ah ! bah ! — il y a encore autre chose ?

— Oui.

— Quoi donc, s'il vous plaît ?

— Vous avez été, en qualité de valet de chambre, au service de M. Georges Gauthier, statuaire, villa des Fleurs, avenue Daumesnil, à Saint-Mandé.

— Après ?

— Convenez-vous de cela ? Je vous préviens qu'il serait inutile de nier, car vous avez été reconnu rue des Vignes...

— Par qui donc ?

— Par M^{me} Gauthier elle-même, avec qui nous vous confronterons, si cela devient nécessaire.

Louis ne sourcilla pas.

— Ça ne prouve rien, qu'on m'ait reconnu — fit-il — il y a des ressemblances, à preuve le *Courrier de Lyon*.

— Soit. Nous reviendrons là-dessus.

Votre domicile actuel à Paris ?

— Je n'en ai pas.

J'arrive de voyage.

— Votre dernier domicile, alors ?

— Quelque part, à l'étranger, dans une ville dont j'ai oublié le nom...

En ce moment Roussillon passa au magistrat une lettre sous enveloppe.

M. Libourt lui fit un signe.

L'inspecteur de la sûreté se leva et resta debout auprès de la place qu'il occupait.

— Otez les menottes de l'inculpé, — commanda le juge d'instruction à l'un des gardes de Paris.

Celui-ci obéit aussitôt.

Louis, très étonné en se voyant les mains libres, se demandait, non sans inquiétude, ce que cela voulait dire.

Le juge reprit en s'adressant à lui :

— Asseyez-vous à ce bureau.

Et il lui désignait la chaise laissée libre par Roussillon.

Un peu décontenancé par l'imprévu de la situation, Louis s'assit.

L'inspecteur plaça devant lui un cahier de papier à lettres et lui présenta une plume.

Machinalement Louis la prit.

Il se demandait :

— De quoi retourne-t-il ?

Dans quel traquenard va-t-on essayer de me faire tomber ?

— Ecrivez... — ordonna M. Libourt.

— Quoi écrire ? Ce qui me passera par la tête ?

— Non. Ce que je vais vous dicter.

Le bandit avait repris son aplomb.

— Allez-y ! — dit-il. — J'attends...

— Je commence : *Monsieur...*

Louis écrivit :

Monsieur, sans avoir l'idée de déguiser son écriture.

Le magistrat poursuivit :

— « *Malgré tous les torts que j'ai eus envers vous...* »

De même qu'il avait écrit *Monsieur*, Louis écrivit ce commencement de phrase, mais brusquement il s'arrêta, sa physionomie changea d'expression, il se leva, et jetant la plume, il voulut saisir, pour le mettre en pièces, le papier sur lequel il venait de tracer deux lignes

Il n'en eut pas le temps.

Roussillon, comme s'il eût prévu ce revirement, avait saisi la feuille avant que Louis ait pu la prendre.

L'ex-valet de chambre poussa une exclamation de colère.

Se rappelant soudain les termes de la lettre adressée par lui à Georges Gauthier, il comprenait qu'il venait de tomber dans un piège.

— Vous êtes des roublards ! — fit-il ensuite — il vous fallait de mon écriture, et j'ai coupé bêtement dans le pont.

— Vous vous êtes livré vous-même, — dit le juge d'instruction après avoir jeté les yeux sur la feuille que venait de lui passer Roussillon, — et maintenant je vous défie de nier que c'est bien vous qui avez écrit et adressé à M. Georges Gauthier la lettre que voici...

Ecoutez, vous allez reconnaître votre style...

Et M. Libourt lut à haute voix :

« 23 juin 1898. — jeudi.

Monsieur,

« Malgré tous les torts que j'ai eus envers vous, malgré toutes
« les fautes que j'ai commises, vous m'avez montré sans cesse
« une bienveillance si paternelle que j'ose m'adresser encore à votre
« intarissable bonté.

« Vous auriez pu me perdre, m'envoyer dans une maison
« centrale, vous m'avez sauvé. Paris serait pour moi la chute iné-
« vitable que vous avez empêchée, je le comprends maintenant, et
« et je vais m'en éloigner suivant vos conseils. C'est à l'étranger
« que je vais aller chercher, par le travail, l'oubli de mes fautes,
« de mes crimes, et de la femme qui me les a fait commettre.

« Le voyage pour me rendre en Amérique me coûtera cher, et
« je ne possède que la moitié de la somme nécessaire pour partir
« et subsister là-bas, jusqu'au jour où j'aurai trouvé un emploi
« que j'accepterai, si minime soit-il.

« Vous continuerez envers moi l'œuvre paternelle que vous
« avez commencée. Trois cents francs me suffiront pour me tirer
« complètement d'affaire, et je vous bénirai doublement si vous
« daignez me venir une dernière fois en aide. Je connais votre cœur
« car j'ai su l'apprécier. Vous ne me refuserez pas cette somme,
« qui m'aidera à devenir pour toujours un honnête homme.

« J'attends votre bienfait le plus promptement possible, car
« mon départ est fixé à vendredi prochain, 29 de ce mois.

« C'est poste restante, sous le couvert de ces deux initiales
« X. Y., que j'irai chercher votre réponse au bureau de la rue du
« Louvre.

« Je ne cherche point à vous tromper. Croyez à ma volonté
« immuable de redevenir l'honnête homme que j'aurais toujours
« dû être, et veuillez agréer, Monsieur, l'hommage du respect et
« l'assurance de la profonde reconnaissance de celui qui vous doit
« l'honneur.

« LOUIS »



CXXXV

A NIORT!

Pendant cette lecture, l'ex-valet de chambre n'avait pas bronché, affectant l'impassibilité la plus complète.

— Vous n'allez pas nier que vous avez écrit cette lettre, je suppose... — dit le juge d'instruction.

— Mais si, parfaitement, je le nie! — répliqua le drôle avec désinvolture.

— Vous l'avez signée!

— C'est-à-dire qu'elle est signée *Louis*. Mais en supposant que *Louis* soit mon nom, il y a plus d'un âne à la foire qui s'appelle Martin.

— Mais, malheureux, les quelques mots que vous venez d'écrire sous mes yeux vous condamnent...

L'écriture est la même, les lettres qui forment les mots sont identiques!

— Qu'est-ce que ça prouve?

Simple coïncidence!

Les écritures sont comme les visages, beaucoup se ressemblent.

En ce moment Roussillon passa au magistrat une enveloppe fermée sur un des coins de laquelle un nom se trouvait écrit.

M. Libourt lut ce nom et comprit.

— Vous connaissez une certaine Pauline Leroux? — demanda-t-il.

— Comment dites-vous? — fit Louis, goguenard.

— Pauline Leroux.

— Non, je ne la connais pas.

— C'est nier l'évidence! Vous vous trouviez avec elle à la brasserie de la rue des Vignes.

— Il y avait là plusieurs femmes. Je ne sais pas le nom d'une seule.

— A défaut de Pauline Leroux, vous connaissez Lucie Ballard?

— Pas davantage.



— Êtes-vous disposée à me répondre ? (page 917).

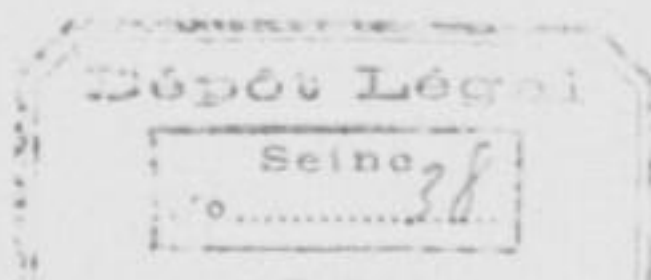
— En êtes-vous bien sûr ?

— Parbleu !

— Comment se fait-il, alors, qu'elle vous ait donné sa photographie ?

— A moi ?

— Oui, à vous ! Voyez.



Et le magistrat, tirant de l'enveloppe que lui avait tendue l'inspecteur le portrait-carte de Pauline Leroux, le lui présenta.

Les ailes du nez de l'inculpé se pincèrent.

Ses paupières eurent un léger frémissement qui, pour si imperceptible qu'il fut, n'échappa point cependant aux regards acérés que fixaient sur lui le juge et Roussillon.

Louis s'était promptement remis.

— Connais pas ! — dit-il avec aplomb.

— Alors, expliquez-moi, je vous prie, pourquoi Lucie Ballard a tracé votre nom au dos de cette carte.

Et, retournant le portrait, le juge mit en vue la dédicace écrite par Pauline Leroux et signée *Lucie Ballard*.

L'aplomb de Louis ne se démentit point.

— Ce n'est pas à moi que ç'a été donné, — répliqua-t-il.

— A qui donc, alors ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Cette photographie a été trouvée dans la chambre que vous habitiez à Saint-Mandé, à la villa des Flours, chez M. Georges Gauthier.

La situation devenait gênante pour l'ancien valet de chambre.

Toute réponse imprudente pouvait faire crouler son édifice de mensonges.

Il le comprit, et, feignant la colère, il s'écria !

— Vous cherchez à m'embrouiller et à me faire perdre la tête avec un tas de choses auxquelles je ne comprends goutte !

Mais je n'en serai pas dupe et je ne répondrai plus !

— Prenez garde ! Vous jouez un jeu dangereux...

Vous avez tout à y perdre. Vous y réfléchirez et la réflexion vous amènera à changer d'attitude la première fois que vous comparaitrez devant moi.

— J'en doute.

— Gardés, remettez les menottes à l'inculpé...

— Monsieur le juge d'instruction, — fit observer le greffier, — l'interrogatoire n'est pas signé.

— Je ne signerai rien ! — déclara Louis.

— C'est bien. Vous le signerez plus tard, avec les autres, quand vous aurez réfléchi.

Louis baissa la tête, tendit docilement les mains aux menottes et sortit du cabinet entre les deux gardes.

— Cet homme est touché, monsieur le juge d'instruction ! —

dit Roussillon aussitôt que la porte se fut refermée derrière le prisonnier. — Pour moi son identité est établie!

M^{me} Gauthier ne se trompait pas en reconnaissant en lui l'ancien valet de chambre de son mari.

— Il aura beau nier, nous le tenons!...

— Pauline Leroux va nous apporter un supplément de lumière...

— Je l'espère... — répondit le magistrat en sonnant pour appeler un garçon de service auquel il tendit un papier sur lequel il venait d'écrire quelques lignes.

— A la Souricière, tout de suite... — ajouta-t-il.

Au bout de quelques minutes, le garçon de service reparut et annonça que Lucie Ballard était là.

— Qu'elle entre.

Lucie Ballard, ou pour mieux dire, Pauline Leroux, escortée comme Louis par deux gardes, franchit le seuil du cabinet.

Elle semblait exténuée de fatigue.

— Faites asseoir cette femme — commanda le juge.

Un des gardes avança une chaise sur laquelle elle tomba plutôt qu'elle ne s'assit.

— Allez-vous me dire, monsieur — fit-elle d'une voix tremblotante et d'un ton larmoyant — pourquoi j'ai été arrêtée et pourquoi je suis en prison comme une criminelle?...

Je suis une honnête fille, moi, monsieur, et je n'ai rien à craindre de la justice... absolument rien...

— Tant mieux pour vous! — répliqua M. Libourt. Aussitôt que vous m'aurez prouvé cela, je m'empresserai de vous faire mettre en liberté, et, pour vous donner le moyen de fournir cette preuve, je vais vous interroger...

Et d'abord, vos nom et prénoms...

— Je les ai donnés déjà le lendemain de mon arrestation...

— Eh bien, donnez-les de nouveau.

Pauline Leroux jugea qu'elle ne devait point se démentir, qu'il importait d'égarer la justice.

En conséquence, elle répondit :

— Je m'appelle Lucie Ballard.

— En êtes-vous bien sûre?

— Comment, si j'en suis sûre!! Qui peut le savoir mieux que moi?..

— Vous mentez!

— Moi! je mens!! — s'écria Pauline, jouant de son mieux la surprise et l'indignation.

— Oui, vous mentez effrontément!

— Qui suis-je donc, alors, si je ne suis pas Lucie Ballard?

— Vous êtes Pauline Leroux.

— Jamais!

— Toute dénégation serait inutile! Nous vous connaissons... Le nom de Lucie Ballard, que vous vous donnez, appartient à une jeune femme, honnête et travailleuse, celle-là, que vous avez dupée en jouant auprès d'elle la comédie de la misère et du désespoir.

« Vous étiez à peu près du même âge. Elle a eu la coupable faiblesse de vous prêter ses papiers avec lesquels vous vous êtes fait inscrire sur les registres d'un bureau de placement.

Par l'intermédiaire de ce bureau, vous êtes entrée en service dans une maison riche, pour y étudier les habitudes des maîtres, y prendre les empreintes des serrures et faire enfin votre métier d'indicatrice au profit du chef de la bande de voleurs à laquelle vous appartenez!

Pauline Leroux, quoique écrasée par les paroles du juge d'instruction, ne voulut point s'avouer vaincue.

— C'est faux! c'est faux! tout cela est faux! — glapit-elle avec plus d'audace que de conviction.

Le magistrat haussa les épaules.

— Nous verrons — reprit-il — si vous continuez à nier quand nous vous mettrons en présence de la véritable Lucie Ballard et de M^{me} Duroselle, chez qui vous avez servi à Saint-Mandé, qui vous a soignée maternellement, qui vous a sauvée, et à qui vous avez d'ailleurs témoigné votre reconnaissance en empêchant qu'elle soit dévalisée et peut-être assassinée par vos associés!...

Vous voyez que nous savons tout ce qui vous concerne, et qu'il est inutile *d'aller à Niort*, comme vous l'ordonnait en son argot le grand Louis à la fin de la bagarre de la rue des Vignes, au moment de votre arrestation.

Lucie Ballard vous dira en face que vous êtes Pauline Leroux.

M^{me} Duroselle vous dira que c'est sous le faux nom de Lucie Ballard que vous êtes entrée chez elle, et répétera devant vous les aveux que vous lui avez faits...

— Ah! — s'écria Pauline avec une rage folle — c'est cette vieille gueuse qui m'a dénoncée!!

Le magistrat profita fort habilement de la colère de Pauline pour la forcer à s'expliquer.

— Donc vous avouez? — fit-il.

La jeune femme était dans un état de fureur indescriptible.

— Eh bien, oui — répliqua-t-elle d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées — j'avoue!! — Oui, je fais partie d'une bande et j'étais l'une des indicatrices.

Vous m'avez pincée, tant pis pour moi, mais la Duroselle, qui nous a vendus, ne le portera pas en Paradis!

Non, je ne suis pas Lucie Ballard...

Eh bien, après?...

Faites de moi ce que vous voudrez, comdamnez-moi et que tout ça finisse, ma parole, j'en ai le plein le dos!...

Vous m'enverrez à la Centrale! on en sort, de Centrale! Je n'ai que vingt-cinq ans, j'en sortirai...

— Vos aveux pourront vous mériter l'indulgence des juges.

— L'indulgence des juges! Oh! là! là! en voilà une branche pourrie à laquelle il ne faut pas s'accrocher...

— Etes-vous disposée à me répondre?

— Oui. Allez-y gaiement! Qu'est-ce que vous voulez que je vous raconte?

— Votre nom véritable?

— Vous le savez, c'est Pauline Leroux.

— Vous êtes née?

— A Paris, rue Ordener, numéro 24.

— Vos parents?

— Je n'en ai plus... Tous *ad patres!*

— Votre domicile?

— Vous voulez y faire des perquisitions?

— Dans votre intérêt même ce sera nécessaire.

— Vous n'y trouverez rien, par conséquent je n'ai aucune raison pour vous le cacher...

Je demeure rue des Buttes-Chaumont, numéro 57.

— Votre état?

— Vous le savez bien, parbleu! — domestique.

Bonne à tout faire ou femme de chambre, au choix des personnes...

— Vous connaissez Louis?

Pauline tressaillit et une visible hésitation se peignit sur sa figure.

— Celui qu'on appelle le *Grand-Louis* ? — ajouta le juge d'instruction.

— Non, je ne le connais pas...

— Voyons, Pauline, vous êtes intelligente, ne répondez donc pas des enfantillages qui ne se tiennent pas debout !

Louis est le chef de votre bande... C'est l'homme que vous attendiez avec impatience lorsque vous êtes allée à la brasserie de la rue des Vignes, où il avait donné un rendez-vous général pour le soir de son retour à Paris...

— C'est des inventions, tout ça ! je vous dis que je ne le connais pas.

— Une telle négation est absurde ! Nous savons que Louis est votre amant.

— Ah ! par exemple, elle est forte, celle-là !

— Vous niez toujours ?

— Mais je le crois bien, que je nie, et de plus en plus !

— Alors, si Louis n'est pas votre amant, pourquoi lui avez-vous donné votre portrait...

— Moi, j'ai donné mon portrait au personnage que vous appelez Louis ???

— Oui, et avec une dédicace très tendre, signée du nom de Lucie Ballard que vous portiez à ce moment.

Tenez, voilà le portrait, d'une ressemblance frappante ! Et voilà la dédicace !

Qu'avez-vous à répondre ?...

Et le magistrat mit la photographie sous les yeux de Pauline Leroux.

— Vous savez donc tout, vous !! — s'écria celle-ci avec colère.
— Vous êtes donc le diable !!

— Oui, je sais tout, absolument tout !

Vous avez par conséquent le plus grand intérêt à me répondre avec franchise...

— Je conviens que Louis a été mon amant.

— Et qu'il est le chef de la bande ?

— Un des chefs ; ils sont deux.

— L'autre est celui qu'on appelle *le cocher*, n'est-ce pas ?

— Oui. Augustin, de son vrai nom.

— Quel est le nom de famille de Louis ?

— Durand.



CXXXVI

AUGUSTIN — LOUIS DURAND

Ahurie, se sentant perdue, n'ayant plus d'espoir que dans l'indulgence méritée par des aveux complets, Pauline Leroux *mangeait carrément le morceau*, comme on dit dans le langage imagé de ce monde-là.

Le juge reprit :

— C'est par ordre de Louis que vous êtes entrée au service de M^{me} Duroselle, à Saint-Mandé ?

— Non, je ne le connaissais pas encore... C'est Augustin qui m'avait fait la leçon.

— Et c'est à Saint-Mandé que vous avez connu Louis Durand ?

— Oui, monsieur... Nous nous sommes rencontrés... je lui ai plu, il m'a plu, et l'affaire s'est arrangée tout de suite. C'est alors seulement que j'ai su qu'il faisait partie de la bande.

— Vous saviez qu'il était valet de chambre chez le statuaire Georges Gauthier ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes allée le voir, la nuit, à la villa des Fleurs ?

— Deux ou trois fois, oui, monsieur.

— Vous a-t-il fait visiter l'atelier de son maître ?

— Oui, monsieur.

— Et la chambre où le statuaire couchait quand il avait un travail pressé ?

— Il fallait passer par cette chambre pour aller à l'atelier.

— Vous devez connaître la raison pour laquelle Louis a quitté le service de M. Gauthier...

— Non, monsieur, je ne la connais pas.

— Dites-vous la vérité, cette fois ?

— Je vous le jure !

— Enfin, il vous a expliqué son départ d'une manière quelconque ?

— Quand il est parti, j'étais malade et je ne pouvais le voir.

Plus tard je n'ai pas même pensé à le lui demander.

Roussillon écrivit quelques mots au crayon sur une feuille de papier et tendit cette feuille au magistrat.

Celui-ci, après y avoir jété les yeux, posa cette nouvelle question à Pauline Leroux :

— En quittant la maison de M^{me} Duroselle, où êtes-vous allée?

— Dans ma petite chambre de la rue des Buttes-Chaumont.

J'étais très affaiblie, encore souffrante, j'avais besoin de me refaire...

— Depuis votre départ de Saint-Mandé vous n'êtes entrée dans aucune autre maison?

— Non, monsieur.

Le magistrat consulta pendant quelques secondes le dossier qu'il avait devant lui.

Un silence profond régna dans le cabinet, silence rompu par cette question :

— Pouvez-vous me donner très clairement l'emploi de votre journée, de votre soirée, et de votre nuit du 26 juin de cette année, un dimanche?

Pauline Leroux sembla troublée.

— Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur?... — fit-elle.

— C'est dans votre intérêt.

— Mais, cette question cache une accusation.

— Pas le moins du monde... J'ai besoin de connaître l'emploi de votre journée et de votre nuit, du 26 juin de cette année, voilà tout.

Après avoir réfléchi quelques secondes, Pauline Leroux répondit :

— Après un si long espace de temps, comment voulez-vous, monsieur, que je me souviennne?

— Faites un effort de mémoire, — commanda le juge.

Un nouveau silence eut lieu, puis la jeune femme murmura :

— Au mois de juin... au mois de juin... je n'étais pas encore complètement rétablie, ce me semble.

— Cherchez bien. N'êtes-vous pas revenue à Saint-Mandé

— Oh ! pour cela, non, monsieur !

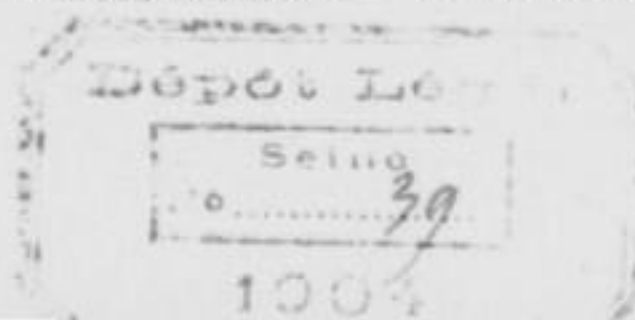
— Vous en êtes sûre ?

— Absolument sûre !

Depuis le jour où je suis partie de chez M^{me} Duroselle, je n'ai pas remis les pieds à Saint-Mandé.



Le médecin s'arrêta et le regarda un peu surpris (page 930).



— Vous êtes-vous absentée de votre chambre de la rue des Buttes-Chaumont un dimanche pendant la nuit ?

La tête baissée, les sourcils froncés, Pauline fouillait évidemment sa mémoire.

— Ah ! monsieur, oui, oui, fit-elle tout à coup... Je me souviens...

Le dimanche 26 juin, j'ai passé la soirée hors de chez moi, et je ne suis rentrée qu'à une heure du matin.

— Où êtes-vous allée ?

— Au théâtre.

— A quel théâtre ?

— A l'Ambigu...

Les affiches annonçaient les dernières représentations de la *Joueuse d'orgue*. J'avais lu le roman dans le *Petit Journal*, et je voulais voir la pièce.

— Vous étiez seule ?

— Non, monsieur.

— Avec qui ?

— Avec ma concierge... Je lui payais le spectacle.

C'était une façon de m'acquitter envers elle, qui avait eu pour moi plusieurs gentilleses.

— Cette date du dimanche 26 juin est-elle bien celle de votre spectacle ?

— Oui, monsieur, parfaitement. Mes souvenirs, à présent, sont très nets, fixés d'ailleurs par un petit incident arrivé ce soir-là.

— Quel incident ? demanda le juge.

— En sortant, vers minuit, je m'aperçus que j'avais perdu un bracelet d'argent dans le théâtre. Il n'avait pas grande valeur, ce bracelet, mais j'y tenais beaucoup parce que c'était un cadeau d'une amie morte.

Je rentrai de suite et je fis ma déclaration à un contrôleur. Il me répondit qu'on chercherait, et que je revienne le lendemain.

Je n'y manquai pas, et on m'annonça qu'en balayant, on avait en effet trouvé un bracelet d'argent dans les rangs des fauteuils de balcon, où j'étais avec ma concierge. Je le dépeignis. On me le rendit, et on m'en fit signer le reçu sur un registre à la date du 27 juin.

Vous pourriez facilement vous en assurer.

Roussillon pensait :

— Cette femme est de bonne foi, cela saute aux yeux !

Qui donc, alors, a frappé M. Albert Fontaine ?

— Vérification sera faite, — dit le juge d'instruction ; puis il reprit : — Louis Durand doit avoir un domicile à Paris ?

— Oui, monsieur.

— Vous le connaissez ?

— J'y suis allé une ou deux fois seulement ; il n'aimait pas me recevoir chez lui.

— Où est ce domicile ?

— Rue de Belleville, numéro 70.

— Lorsque vous avez été arrêtée avec Louis Durand et ses complices, il arrivait de voyage ?

— Oui, monsieur.

— D'où venait-il ?

— De province.

— Précisez mieux.

— Il venait de Blois.

— De Blois même ?

— Des environs.

— Il était allé, sans doute, préparer *un coup* ?

Pauline baissa la tête en répondant .

— Oui, monsieur.

— Et dans *ce coup*, vous deviez jouer un rôle ?

— Oui, monsieur... Je devais entrer comme femme de chambre dans un château, afin de voir où les maîtres, qui sont très riches, mottaient leur argent et leurs valeurs.

— Le nom du château ?

— Le château de Cheverny.

— Connaissez-vous le domicile d'Augustin, désigné généralement sous le nom du *cocher* ?

— Non, monsieur.

— C'est tout pour aujourd'hui.

— Vous allez me renvoyer en prison ?

— Naturellement. Vous êtes englobée dans une très vilaine affaire ; vous vous êtes faite la complice de malfaiteurs de la pire espèce, et vous serez poursuivie comme eux ; mais vos aveux, je vous le répète, vous vaudront l'indulgence du tribunal.

Vous allez retourner à Saint-Lazare.

— En cellule encore ? Oh ! je vous en prie, je vous en supplie, monsieur, faites-moi sortir de cette cellule où je deviendrais folle...

— Vous n'y rentrerez pas.

Vous voyez que l'indulgence commence déjà.

— Merci, monsieur, merci de tout mon cœur !

— On va vous lire votre interrogatoire et vous le signerez.

— Inutile de me le lire, monsieur... Ce que j'ai dit, je n'ai pas envie de le nier plus tard...

Le greffier lui fit signe d'approcher et lui tendit une plume.

Elle signa sans prononcer un mot et alla se placer entre les deux gardes de Paris qui l'emmenèrent.

— Croyez-vous à la franchise de cette fille, monsieur Roussillon ? — demanda le juge à l'inspecteur de la sûreté qui répondit :

— Oui, monsieur ; c'est une nature complexe et pas foncièrement perversie qui, après avoir fait le mal, veut chercher à le réparer...

Remarquez, je vous prie, qu'elle a agi de cette façon avec M^{me} Duroselle...

Bien guidée, elle aurait été certainement une honnête fille...

— Si ce qu'elle affirme est vrai, — et ça m'en a tout l'air, — elle n'est pour rien dans l'assassinat de M. Fontaine.

— Cela me paraît évident comme à vous et mes soupçons étaient mal fondés...

— Ah ! reprit le juge d'instruction, nous sommes loin de la lumière, à moins que, dans son prochain interrogatoire, Louis Durand ne la fasse jaillir...

Il faut, avant tout, s'assurer par une rapide enquête si ce que nous a dit Pauline Leroux est vrai, et opérer une perquisition chez elle et chez Louis Durand.

Je vais donner des ordres écrits, que vous remettrez au chef de la sûreté...

Agissez tous les deux sans perdre un instant... j'ai à cœur de sortir victorieux de cette affaire qui démontrera *urbi et orbi* l'incapacité de mon cher collègue Roger Blanchard.

Le procureur général attend avec impatience une solution qui lui fera le plus grand honneur, si elle est conforme à ses désirs.

Je fais donc appel à tout votre zèle et à votre habileté professionnelle bien connue...

Trouvez le véritable assassin d'Albert Fontaine et soyez sûr que la récompense ne se fera pas attendre.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Roussillon. Mais je n'ai pas besoin de l'espoir d'une récompense pour accomplir mon devoir...

Un instant après, l'inspecteur, emportant des ordres écrits, quittait le cabinet du juge d'instruction.



CXXXVII

A L'HÔPITAL TENON

Après toutes les précautions si habilement prises pour que le drame de la rue des Tourelles restât complètement ignoré, aucun journal ne l'avait mentionné dans ses colonnes.

Le secret sur cette ténébreuse affaire dont le dénouement tragique s'était fait à la villa de M. le comte de Russel à Thonon, était donc quant à présent soigneusement gardé.

Le chef de la sûreté, Roussillon et Pascal seuls pouvaient en laisser percer le mystère.

Mais les deux premiers, par devoir professionnel, devaient rester bouche close et Pascal avait trop d'intérêt à ne pas les imiter.

Le procureur de la République n'avait donc à craindre aucune indiscretion de leur part.

Restait Aimée de Russel.

Pouvait-on compter sur son mutisme ?

Dès que la pauvre enfant reviendrait à elle, dès qu'elle pourrait penser, son premier cri ne serait-il pas jeté pour faire entendre une accusation ?...

Voilà ce qui était à craindre.

Le procureur de la République s'était longuement entretenu à ce sujet avec le chef de la sûreté.

Celui-ci avait trouvé moyen d'éviter ce que l'on redoutait.

C'était de permettre à Pascal, le chanteur des rues, de pénétrer à toute heure auprès de M^{lle} de Russel à l'hôpital Tenon en lui recommandant de veiller à ce que la jeune femme ne divulgue pas le mystère qui devait rester complètement inconnu.

Pascal, l'ami intime d'Alphonse Jarrier et de sa maîtresse, pouvait seul jouir d'une permission semblable, et pourrait avoir l'autorité, tout en la consolant, d'arrêter sur les lèvres d'Aimée, le récit du crime de Ménilmontant.

Le procureur de la République accepta sans hésiter cette com-

binaison qui laissait entrevoir le silence absolu qu'il désirait obtenir.

Le protégé de l'inspecteur Roussillon, pressenti, voulut bien se charger de cette tâche discrète et difficile qui allait le mettre directement et journellement en communication avec la jeune femme vers laquelle son cœur s'était ouvert plein de pitié.

Il fut alors muni d'une permission spéciale qui lui permettait de pénétrer autant qu'il le désirerait, à part les heures de services de l'hôpital, dans la salle réservée où avait été conduite la petite-fille de M. Eugène Darier, le procureur général, près le tribunal du canton de Genève.

On ne connaissait point encore à Paris la mort du comte de Russel et de sa femme que le suicide avait emportés en même temps.

Le lendemain du jour de l'inhumation de son ami Alphonse Jarrier, Pascal profita de l'accès qui lui était ouvert ainsi à l'hôpital Tenon pour s'y présenter dès la première heure.

Le jeune homme était anxieux d'avoir des nouvelles de la santé d'Aimée.

C'était un brave cœur que ce Pascal que les misères foudroyantes de la vie avaient jeté sur le pavé de Paris.

Son laissez-passer, lu par le concierge de l'hospice, ne pouvait faire naître aucune objection, aucune réticence.

Il passa librement et monta dans le bâtiment où se trouvait la salle réservée où la maîtresse de Jarrier avait été installée.

A l'entrée de cette salle il trouva une obstruction.

Une infirmière lui intima poliment l'ordre de ne pas pénétrer dans la chambre de la malade qu'il désirait voir.

— J'ai une permission qui n'admet aucune restriction, madame, — observa-t-il en tirant de sa poche le permis qui lui avait été accordé.

— Je vous laisserais passer, monsieur, — répliqua l'infirmière, — si je n'avais reçu des ordres précis de la part du médecin de service. Il se trouve en ce moment avec ses aides auprès de la malade. Vous ne pouvez y être admis.

— Serait-elle donc plus souffrante ? — demanda vivement Pascal avec inquiétude.

— Elle vient d'accoucher, monsieur... et dans des douleurs atroces.

Pascal pâlit.



Tout en marchant, le front courbé... (page 933).

— Accoucher! — fit-il avec angoisse, — mon Dieu! je n'avais pas songé à cela!...

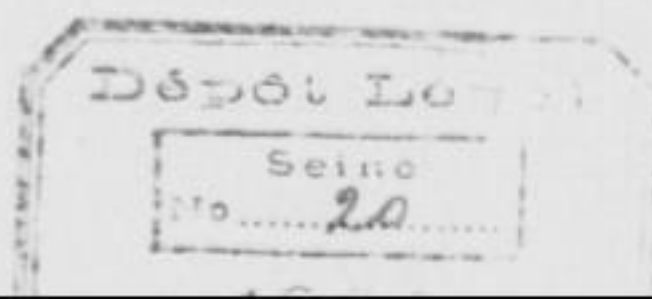
L'infirmière poursuivit :

— Cette pauvre jeune femme était enceinte de sept mois.

— Et... elle a mis au monde?... interrogea le jeune homme.

— Un petit garçon.

— Né viable?



— Oui, monsieur... et très bien portant! — A sept mois les enfants peuvent très certainement vivre. M. Delormel, le chirurgien, chef du service où se trouve la malade dont une de mes compagnes et moi, avons la surveillance, vient d'envoyer chercher une nourrice pour le bébé, admirablement constitué, dit-il.

A ce moment, un interne, accompagné d'une jeune femme de la campagne, fraîche et robuste, venait d'apparaître sur les dernières marches de l'escalier aboutissant au palier sur lequel s'ouvrait la salle réservée où se trouvait Aimée de Russel.

L'interne pénétra avec elle dans la chambre de la malade d'où se fit entendre un léger cri d'enfant.

— C'est la nourrice, — dit l'infirmière à Pascal.

— Croyez-vous, — lui demanda le jeune homme, — qu'il me sera permis d'entrer auprès de la personne que je viens voir, après le départ du chef de service?

— Je ne puis vous répondre affirmativement, monsieur. Il faudra prendre les ordres de M. Delormel. Cela dépendra beaucoup de la situation de la pauvre mère...

— Si elle allait mourir aussi!... — pensa le chanteur des rues avec un serrement de cœur atroce. — Mourir! que deviendrait donc alors l'enfant?

La porte de la salle dans laquelle venait d'entrer la nourrice, mandée en toute hâte par le médecin, s'ouvrit, et M. Delormel entouré de ses internes et de plusieurs infirmières, parut, causant à mi-voix avec le groupe qui l'entourait.

— C'est le docteur, — dit à Pascal l'infirmière avec laquelle il s'entretenait depuis quelques instants.

Le docteur Delormel était un homme de cinquante ans, au visage franc, ouvert, à l'air bonhomme.

Sans hésiter, Pascal s'avança vers lui en se découvrant.

Le médecin s'arrêta et le regarda un peu surpris.

— Vous désirez, monsieur? — lui demanda-t-il.

— Savoir s'il me sera permis de visiter la jeune malade à laquelle vous venez de prodiguer vos soins, docteur, — répondit le chanteur des rues.

— Mais, ce n'est pas aujourd'hui jour de visite, monsieur, et, en tout cas, ce n'est point l'heure qui permet d'admettre un visiteur auprès d'une malade. Nous avons ici des règlements...

Pascal tendit au docteur la permission qui lui avait été remise par le chef de la sûreté et signée du procureur de la République.

M. Delormel la prit et la lut

— Ah ! très bien !... Je comprends, — fit-il. — Vous...

Suivant les ordres qu'il avait reçus, Pascal s'inclina.

Il dit simplement :

— C'est moi, monsieur, qui ai amené ici, il y a deux jours, cette jeune femme.

Le docteur Delormel n'était pas sans trouver singulière, étrange même, l'entrée de la malade qu'il soignait à l'hôpital Tenon, et l'ordre de la placer dans une salle réservée, signée du procureur de la République.

Le vieux praticien flairait un mystère.

Mais, très discret par nature, il n'avait posé aucune question à la direction.

Il n'avait vu qu'un être à soulager ; le reste lui importait peu.

En remettant au jeune homme la permission qu'il lui avait présentée :

— Je regrette, monsieur, — lui dit-il, — malgré votre permission, de ne pouvoir vous autoriser à voir ma malade. J'ai recommandé le plus grand calme autour d'elle et je désire, dans son intérêt, qu'il soit strictement observé. Du reste, votre visite ne pourrait être que contemplative. Si vous êtes de ses amis, elle ne pourrait vous reconnaître... et encore moins vous parler.

— Elle est donc gravement malade, monsieur ?

Le docteur Delormel, hochant la tête, répondit :

— Elle se trouve dans un état de surexcitation qui ne m'a pas permis d'établir encore un diagnostic sérieux, raisonné, mais qui semble m'apparaître comme devant être des plus graves.

L'état de grossesse dans lequel elle se trouvait en entrant ici n'a pas peu contribué à cette surexcitation qui peut s'aggraver encore à la suite de l'accouchement que je viens d'opérer et qui m'a permis de pouvoir aider la pauvre enfant à mettre au monde, il y a deux heures à peine, et avec de douloureux efforts, un petit être né avant terme, mais qui vivra cependant, j'en répons !...

— L'enfant vivra !... Mais la mère !... La mère, monsieur ?... pensez-vous pouvoir la sauver ?

— Un médecin ne doit jamais désespérer. Je ferai tout ce qu'il me sera possible de faire pour lui conserver l'existence.

Mais, — ajouta M. Delormel, après un instant de réflexion, — vous, monsieur qui semblez vous intéresser vivement à cette jeune femme, ne pourriez-vous pas me guider un peu ?

— Vous guider, monsieur ?

— Oui, afin d'éviter de se fourvoyer, un médecin a souvent besoin d'être éclairé. S'il peut le faire, il doit essayer de connaître les causes qui produisent d'aussi terribles effets. On ne peut pas tout deviner. Puisque vous avez amené ici la malade, vous devez certainement savoir quels sont les motifs qui ont amené chez elle l'ébranlement cérébral que j'ai constaté tout d'abord et qui existe à l'état aigu. A quoi dois-je l'attribuer, monsieur ?

— A l'épouvante, docteur, — dit Pascal.

— L'épouvante peut naître de bien des choses... Voyons, quel accident a provoqué celle qui met à cette heure en danger les jours de la personne dont nous parlons ?

— Je ne sais pas, monsieur, — répondit le chanteur des rues, gardant religieusement, comme on lui avait recommandé de le faire, — le secret du drame de la rue des Tournelles.

Le médecin comprit la réserve que le jeune homme observait.

— C'est fâcheux ! — murmura-t-il, — très fâcheux !

Puis, changeant de ton, il poursuivit :

— Si vous avez, monsieur, des comptes à rendre au signataire de votre permission, donnez-lui connaissance de ce que je viens de vous dire. Je vais du reste écrire un rapport que je remettrai au directeur de l'hôpital, qui le fera parvenir à qui de droit, aujourd'hui même. Je suis obligé, tout en constatant l'état de la malade confiée à mes soins, de faire connaître la venue d'un enfant qu'on va conduire à la Maternité.

— A la Maternité ! — fit Pascal avec un serrement de cœur

— Pour son bien, et pour celui de sa mère. Il y aura les soins qu'il nous est impossible de lui donner ici. Sur mon procès-verbal de constat, on n'aura plus qu'à faire dresser un acte de naissance. Toutes les choses seront ainsi légalement et régulièrement faites.

Quant à votre visite, monsieur, je vous le répète, je ne puis, à mon grand regret, l'autoriser en ce moment.

— Je le comprends, monsieur le docteur, mais vous pourriez m'indiquer un terme à votre défense expressive. Quand pourrez-vous me permettre de communiquer avec votre malade ?

— Dès que je pourrai juger qu'elle pourra vous voir et vous entendre sans fatigue.

Et le docteur poursuivit son chemin, escorté par ses internes et par ses infirmières.

Pascal, douloureusement impressionné par cet entretien, sortit de l'hôpital et prit la route de la Tour-Pointue.

Tout en marchant, le front courbé, il se disait :

— Un enfant !... dont il va falloir faire la déclaration !... dont on va dresser l'acte de naissance !... Un enfant sans père !... Pauvre Jarrier !... Pauvre Aimée !...

Ces réflexions empreintes d'amertume, poussaient dans l'esprit du jeune homme, le vol encore incertain, confus, d'une pensée pleine de prévoyance et de mutualité humanitaires, qui ne demandait qu'à se préciser.

Le chanteur des rues, élevé dans des principes honnêtement, raisonnablement religieux, dominé par la raison de solidarité que lui dictaient ses chères croyances, ne pouvait se faire à l'idée qu'on pouvait laisser cruellement, sans soutien, sans guide dans la vie, un être à qui tout venait soudainement manquer en naissant.

Pascal se révoltait mentalement contre les actes sociaux qui n'avaient rien prévu, ou qui avaient prévu mal l'atténuation des chocs éventuels de l'existence toujours pleine de surprises causant chez l'être qui les reçoit, de profondes et cuisantes blessures.



CXXXVIII

GRAND CŒUR ! GRANDE ÂME !

Au moment où Pascal pénétrait chez le chef de la sûreté, où Roussillon se trouvait, le magistrat sortait du cabinet du procureur de la République, où celui-ci l'avait fait appeler, toute affaire cessante.

Par le courrier du matin, le procureur de la République avait reçu du procureur général de Genève, M. Eugène Darier, une lettre qui lui apprenait la fin tragique du père et de la mère d'Aimée et le priait de veiller sur sa petite-fille jusqu'au jour proche où il pourrait se rendre à Paris pour la voir et prendre avec elle une détermination pour l'avenir.

Le procureur de la République avait officieusement chargé le chef de la sûreté de répondre à M. Darier, à son domicile particulier, aux Eaux-Vives, à Genève, de ce qui se passait, désirant à cette heure rester complètement en dehors de cette affaire à laquelle la mort du comte de Russel, à sa grande joie, mettait un terme et classait pour toujours.

De Russel mort, tout était fini.

Les divulgations que pourrait faire sa fille n'auraient plus aucune signification, aucune valeur.

On n'avait donc plus rien à redouter.

Néanmoins, on ne pouvait abandonner la fille du misérable sans-patrie, si cruellement frappée, si douloureusement éprouvée, et sur laquelle ne devait point rejaillir la honte du crime de son père.

C'était l'avis du procureur de la République qui avait ordonné qu'on surveillât la marche de la maladie d'Aimée, qu'on lui prodiguât tous les soins que nécessitait son état, qu'on veillât enfin sur elle avec humanité jusqu'à l'arrivée à Paris de M. Eugène Darier, son grand-père, un homme des plus respectables.

Le chef de la sûreté venait de faire connaître à son inspecteur

Roussillon le résultat de son entretien avec le procureur de la République lorsque le chanteur des rues fut introduit auprès d'eux.

Pascal leur fit connaître aussitôt ce qu'il avait appris à l'hôpital Tenon, les déclarations du chef de service dans lequel se trouvait M^{lle} de Russel et la naissance de l'enfant d'Alphonse Jarrier.

Cette nouvelle attrista péniblement le chef de la sûreté et son inspecteur.

Tous deux, on le sait, étaient des gens de cœur.

— Voici une circonstance des plus fâcheuses ! — observa Roussillon.

— Oui, très fâcheuse... très malheureuse... et surtout très délicate à conduire, — fit le chef.

— Que peut-on faire ? — demanda Pascal dont le front était resté sombre, sous l'empire de la pensée qui, depuis qu'il était sorti de l'hôpital, n'avait cessé d'obséder son esprit.

Le chef de la sûreté réfléchissait.

Répondant enfin à la question du jeune homme, il rompit le silence observé pendant quelques secondes.

— Ce qu'on peut faire, — dit-il, — est tout dicté. Ce n'est peut-être point ce qui devrait exister, sous le rapport moral, mais, à coup sûr, c'est la ligne directe que la loi oblige de suivre en pareille situation. Alphonse Jarrier n'était point marié à M^{lle} de Russel ; Jarrier est mort. Il ne peut donc aujourd'hui reconnaître l'enfant issu d'une liaison non légalisée. L'acte de naissance de cet enfant, né après le décès de son père, ne pourra porter que le nom de sa mère.

— Fils de père inconnu, alors !... — fit Pascal d'un accent plein de tristesse.

— Hélas ! oui.

— Un bâtard !... un enfant naturel !... un enfant sans nom !

— Il aura toujours celui de sa mère ! — répliqua le chef de la sûreté.

Le visage du chanteur des rues s'assombrit de plus en plus.

Il répartit sèchement :

— Le nom de sa mère qui criera honte sur elle !... honte sur lui... qui rivera à ses pieds des entraves impossibles à briser !...

Roussillon intervint.

— Mon cher Pascal, — dit-il, — n'exagérez rien. Nous ne

sommes plus à une époque où les enfants naturels trouvent difficilement leur place au soleil. Le chemin de la vie leur est ouvert aussi bien qu'aux enfants légitimes !...

— Non ! — fit Pascal nerveusement. — La vie leur reste toujours fermée pour bien des choses... L'enfant naturel possède en naissant une tare !... une tache indélébile !... Qu'il veuille se frayer un passage dans la vie, il est arrêté par les ronces, par les épines qui le déchirent au passage ; et dont les sanglantes et les méprisantes blessures le conduisent souvent au désespoir... ou à la misère !...

— L'enfant de M^{lle} de Russel ne sera jamais dans ce cas.

— Pourquoi donc ?

— Il sera riche par sa mère... Et riche, il n'aura point à lutter contre les difficultés de cette vie que vous voyez trop en noir.

— D'ailleurs, — ajouta le chef de la sûreté, — le grand-père de M^{lle} de Russel interviendra, j'en suis certain, pour lui assurer sérieusement l'existence...

— Si la pitié n'entraît point dans le cœur de cet homme ? — observa le chanteur des rues.

— Ce qu'il fait en ce moment prouve le contraire.

— Ce qu'il fait en ce moment ? — répéta le jeune homme avec un accent interrogatif.

— Oui. Le père et la mère de M^{lle} de Russel sont morts.

Pascal sursauta.

— Morts ! — fit-il abasourdi par cette nouvelle.

— Ils ont cherché la fin de leur misérable existence dans le suicide !

— Dans le suicide !

— Une lettre de M. Eugène Darier, le procureur général, en a prévenu M. le procureur de la République, en le priant en même temps de bien vouloir veiller sur sa petite-fille jusqu'au jour où il pourra se rendre auprès d'elle. S'il demande cela, c'est qu'il a fermement l'intention de s'occuper d'elle, quelles que soient ses fautes. Il devient du reste son tuteur légitime... légal. En protégeant la mère, il devra aussi protéger l'enfant.

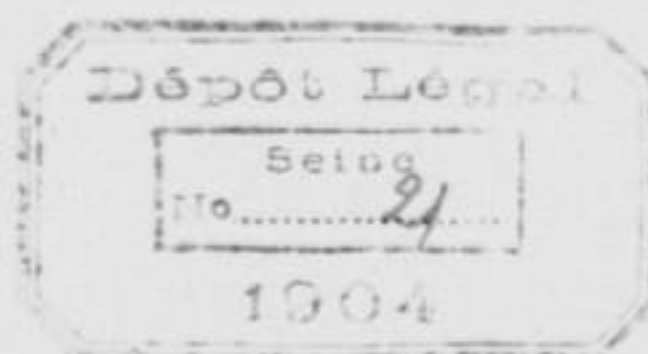
— Mais s'il ne le faisait pas !...

— Cela n'est point admissible. M. Eugène Darier est réputé pour un honnête homme... Le devoir a toujours parlé haut dans son esprit.



Les enfants la saluaient au passage (page 942).

— Il est permis de tout admettre en de si effroyables circonstances, — répliqua vivement Pascal. — M. et M^{me} de Russel sont morts ; leur fille reste seule. Son grand-père devient son tuteur légitime, légal ; soit, c'est fort bien !... Voici ce que vous envisagez : c'est l'avenir. Mais le présent ? Vous n'y songez pas !... Il peut tuer cet avenir sur lequel vous comptez trop facilement. Pensez à ce que je vous ai dit tout à l'heure.



Le médecin qui soigne M^{lle} Aimée ne répond pas de sa vie. Elle peut mourir.

Si elle mourait avant d'avoir repris connaissance?... Si elle mourait avant d'avoir pu prendre des dispositions pour son fils?... Si elle mourait sans avoir pu, elle, mineure, sans autorité, lui assurer une existence hors de tout danger, de toute misère?... Si elle mourait avant d'avoir vu son grand-père, avant d'avoir pu lui recommander son enfant, avant d'avoir pu le supplier de veiller sur lui, croyez-vous que le grand-père accepterait la tutelle de cet enfant, de ce petit être qui serait pour lui le souvenir d'une honte de plus?... Non!... son âme se révolterait à la pensée de recueillir la preuve vivante des fautes de sa petite-fille!...

Voici ce à quoi il faut songer, messieurs!

Que deviendrait-il alors, cet enfant qui n'aurait connu ni son père, ni sa mère!... élevé par l'assistance publique?... Qui le guiderait dans la vie?... qui le conduirait?... qui lui parlerait de ceux qui l'auraient tant aimé?... qui lui apprendrait à devenir un honnête homme et quelqu'un, peut-être?... »

Le chef de la sûreté et son inspecteur principal écoutaient avec étonnement le chanteur des rues dont la parole vibrante semblait les émotionner.

Ils cherchaient à comprendre la pensée qui guidait le jeune homme dans cette manifestation aussi chaleureuse qu'inattendue en faveur de M^{lle} Aimée de Russel et surtout de l'enfant qu'elle venait de mettre au monde.

Roussillon crut l'avoir devinée.

— Pascal, — fit-il tout à coup, — je crois pouvoir déterminer l'idée qui vous a fait parler ainsi que nous venons de l'entendre.

Votre chaude intervention, vos réflexions vives, vos observations pleines d'un emportement mal retenu ont un motif que je pressens.

Vous aimiez Alphonse Jarrier, comme on peut, mieux peut-être qu'on peut aimer un frère. Ce digne sentiment se reporte, maintenant qu'il n'est plus, sur la malheureuse jeune fille que sa mort rend à vos yeux plus intéressante encore et sur ce petit être né de lui et de celle qui lui avait sacrifié son honneur et sa vie. Vous avez pensé vous substituer à Alphonse Jarrier et servir de père à son fils!...

— Oui, monsieur Roussillon, — répondit Pascal avec fermeté, — vous m'avez bien compris.

— Votre idée est généreuse, noble et grande !... Mais tout en l'approuvant, je suis forcé de la blâmer.

— Je dirai comme Roussillon, monsieur Pascal, — appuya le chef de la sûreté

— Pourquoi donc ? demanda fièrement le chanteur des rues.

L'inspecteur répliqua.

— Vous ne pouvez, mon cher enfant, vous substituer à Jarrier pour élever son fils que d'une façon légale : épouser celle qui fut sa maîtresse en reconnaissant son enfant.

— Qu'importe cela !

— Ce n'est point cela que je blâme !

— Alors ?

— Pour mettre à exécution le projet, très louable en sa conception, auquel vous pensez, il faudrait d'abord que la mère de l'enfant, si elle vit, veuille bien consentir à son union avec vous !

— Pour son fils, une mère est capable de tous les sacrifices.

— Soit, je l'admets... pour son fils. Vous songez à la mère et à l'enfant ; l'intention est des plus louables, je le répète. Mais vous ne songez pas à vous.

— A moi ?

— Certes, à vous.

— Je ne comprends pas votre pensée.

— M^{lle} Aimée de Russel est riche.

— Oui.

— Que pensera-t-on, en vous voyant rechercher, conclure un mariage avec elle ? Que vous l'épousez, non pour protéger son enfant, mais pour vous enrichir.

— Qu'importe ce que dira le monde !... Il est de méchante humeur neuf jours sur dix... et le dixième il voit trouble !...

— Vous avez une grande âme et un grand cœur, mon enfant !... prenez garde d'en être la dupe. Réfléchissez bien avant de prendre une détermination.

— Réfléchir ?...

— Oui, du reste, nous parlons en ce moment pour ne rien dire. Tout sera subordonné aux événements qui se manifesteront. Le grand-père de M^{lle} de Russel, prévenu de la situation de sa petite-fille, averti de la naissance de l'enfant qu'elle vient de mettre au monde, pourra avoir des idées, prendre des résolutions qu'il nous est impossible de connaître et de discuter aujourd'hui.

En tous cas, il sera toujours temps pour vous de reconnaître

le fils d'Alphonse Jarrier pour le vôtre par un acte de mariage, si vous persistez dans l'accomplissement d'un pareil acte de dévouement. Attendez, mon cher enfant !

— Roussillon a raison, mon cher monsieur Pascal, ajouta le chef de la sûreté. Les conseils qu'il vous donne prouvent l'amitié qu'il vous porte. Je vais prévenir M. le procureur de la République de la situation de M^{lle} de Russel et prendre de nouveau ses ordres pour écrire à M. Eugène Darier. Tout dépendra de lui, attendez donc patiemment, mon ami.

Pascal dût se rendre et courber le front devant des avis, des raisonnements aussi justes et aussi sages.

— Vous avez raison, messieurs, — fit-il, — il faut attendre. Mais, je vous jure que le fils de mon ami Jarrier restera toujours, quoi qu'il arrive, de près ou de loin sous ma surveillance, si Dieu me prête vie ! Je ne veux pas que cet enfant d'un honnête homme devienne un sans-nom et peut-être le pire des gredins !...

— La tâche que vous vous imposez est des plus admirables, Pascal, — dit l'inspecteur, — mais il ne faut pas qu'elle vous absorbe tout entier. Songez qu'à côté de celle-là, vous en avez une autre à remplir et pour laquelle vous nous avez juré de consacrer votre vie : la réhabilitation de M. Georges Gauthier.

— Je n'oublie rien, monsieur Roussillon, répondit le chanteur des rues d'une voix grave et solennelle. Il y a dans mon cœur deux places égales pour le devoir que m'impose le souvenir de mon ami et celui de l'homme que mon fatal silence a perdu.

L'inspecteur serra affectueusement la main du jeune homme qui venait de renouveler ainsi le serment qu'il avait fait d'aider la police de toutes les ressources dont il pouvait disposer, afin de retrouver l'assassin d'Albert Fontaine.

Le sujet de la conversation qui venait d'avoir lieu, étant momentanément arrivé à sa conclusion logique, permit au chef de la sûreté de se rendre aussitôt auprès du procureur de la République, afin de lui apprendre ce que Pascal lui avait révélé de la situation d'Aimée de Russel, à l'hôpital Tenon.

Vingt minutes après, il réapparaissait dans son cabinet où il retrouvait les deux hommes qui l'y attendaient.

Le chef avait reçu des instructions précises.

Il devait, le jour même, faire connaître au procureur général de Genève, la position critique, désespérée, de sa petite-fille et la naissance d'un enfant qui devait être envoyé à la Maternité afin

d'y recevoir les soins que la mère était dans l'impossibilité de lui donner.

Il resta convenu que Pascal, profitant de la permission qui lui avait été donnée, prendrait journellement à l'hôpital des nouvelles de la malade et surveillerait ainsi le moment de sa mort, ou son rétablissement.

C'était bien ce qu'espérait, ce que désirait le chanteur des rues que la pensée de la jeune femme ne quittait pas.

Roussillon prit avec son chef différentes mesures de surveillance concernant tout ce qui touchait à l'affaire de Saint-Mandé et quitta la Tour-pointue avec son protégé Pascal.

Le courrier du soir emportait pour Genève une longue lettre détaillée du chef de la sûreté, adressée au procureur général Eugène Darier.

Malgré les conseils qui lui avaient été amicalement donnés et devant la logique desquels il s'était incliné, le chanteur des rues n'en persistait pas moins dans son idée de donner son nom au fils de son ami Alphonse Jarrier si traîtreusement assassiné.

Les obstacles qu'on lui avait montrés ne l'épouvantaient pas.

Il saurait avoir raison d'Aimée de Russel en lui faisant comprendre qu'il fallait, à tout prix, sauver son honneur et celui de son enfant.

Pour cela, la jeune femme, il en avait la conviction, ne reculerait devant aucun sacrifice.

Elle saurait reconnaître la dignité du dévouement qui le guidait.

Elle saurait admettre une union qui ne serait conclue que pour assurer une protection à l'enfant du mort non reconnu par lui.

Mais ils avaient raison, ces deux hommes dont il ne pouvait mettre en doute l'affection et qui lui avaient conseillé la patience...

Il ne pouvait rien dire avant que M^{lle} de Russel se trouve en état de l'entendre et de le comprendre !

Il ne pouvait rien faire avant de savoir quelle conduite son grand-père tiendrait vis-à-vis d'elle !

Oui, le chef de la sûreté et Roussillon avaient raison.

Il devait patienter !

Il devait attendre !



CXXXIX

LA RELIGIEUSE.

Octobre touchait à sa fin.

Les matinées et les soirées étaient singulièrement brumeuses. Mais, l'été ayant été humide, les arbres n'avaient pas encore perdu leurs feuillages, dont les teintes, jaunes ou rougeâtres, se doraient sous les rayons d'un soleil un peu pâle.

Un vent froid sifflait dans les branches, annonçant les gelées prochaines.

Une femme, portant un costume de religieuse sous un grand manteau noir, ayant un chapelet à gros grains pendu à sa ceinture et tenant à la main un volume habillé de toile grise, parcourait lentement la rue du Pont-de-Joinville, s'arrêtant à quelques portes pour y recueillir des aumônes, inscrites aussitôt sur son livre, avec le nom du donateur.

Le visage de cette religieuse était enfoui sous sa cornette blanche et des lunettes à monture d'acier protégeaient ses yeux.

Les enfants la saluaient au passage.

Si la femme leur était inconnue, ils connaissaient le costume, et partout on honore les religieuses, dont on connaît le dévouement; on les honore même d'autant plus que les sectaires mettent un plus odieux acharnement à les attaquer.

Arrivée à l'extrémité de la rue, elle traversa le pont, parcourut la rue de Palissy, où elle reçut encore quelques minimas aumônes; puis Polangis, et il ne lui resta plus qu'à sonner aux portes des maisons de l'avenue de l'Île, maisons dont le chalet de Marguerite Vernon faisait partie.

Il était une heure.

La religieuse, pendant sa tournée, avait à plusieurs reprises consulté une petite montre d'argent qu'elle portait à même sa poche.

On aurait pu croire qu'elle s'était fixé une heure pour arriver à un endroit désigné.

Plusieurs des maisons de l'avenue de l'Île avaient leurs volets fermés.

Dès le commencement d'octobre, leurs propriétaires, qui les habitaient seulement l'été, étaient rentrés à Paris.

Deux maisons cependant restaient habitées, un petit pavillon composé seulement d'un rez-de-chaussée, et le chalet.

Ce fut au chalet que la religieuse alla sonner.

Etiennette, la nouvelle bonne de Marguerite, alla ouvrir.

Elle s'inclina devant la religieuse et demanda :

— Vous désirez, ma sœur ?

— Je quête pour les enfants pauvres et pour les orphelins, ma fille, et je sais qu'ici on ne refuse pas une aumône à ces pauvres petits déshérités.

— Entrez, entrez, ma sœur, — dit Etiennette. — Je vais prévenir madame ; et moi aussi, ma sœur, je vous donnerai quelque chose pour ces pauvres petits.

— Dieu vous le rendra, mon enfant.

— Venez au salon, ma sœur ; madame vous y rejoindra dans un instant.

La religieuse suivit la jeune fille qui, après l'avoir introduite, se hâta de monter à l'appartement de sa maîtresse.

A peine la nouvelle venue se trouva-t-elle seule, qu'elle s'approcha de la table placée au milieu du salon et sur laquelle, parmi des bibelots insignifiants, se trouvait un vide-poches.

Dans ce vide-poches, on voyait des bijoux sans valeur, des broches, des épingles.

Elle les regarda, et, après un rapide examen, elle se dirigea vers la cheminée dont la garniture se composait d'une pendule, de deux candélabres et de deux coupes.

L'une de ces coupes renfermait des bracelets démodés, dont l'un était formé de pièces de cinq francs en or, reliées par de minces chaînons.

La religieuse le saisit, le fit disparaître dans la poche de sa robe et regagna le milieu du salon où elle attendit, immobile et les mains jointes sur sa poitrine, l'arrivée de la maîtresse du logis.

Etiennette avait frappé à la porte du cabinet de Marguerite.

— Que voulez-vous ? — lui demanda celle-ci.

— Madame, c'est une religieuse, une bonne sœur, qui vient faire une quête pour les petits enfants malheureux.

— Eh bien ! prenez dix francs sur la cheminée et portez-les à la religieuse, avec mes respects et mes excuses. Vous le voyez, je suis à ma toilette.

— Bien, madame.

Etiennette prit les dix francs, redescendit, gagna le salon et, après s'être acquittée de sa mission, ajouta :

— Ma sœur, je ne suis pas riche, mais je joindrai un franc à l'offrande de madame...

La religieuse ouvrit son livre et demanda :

— Le nom de votre maîtresse ?

— Madame Vernon.

Elle écrivit : *Madame Vernon, dix francs.*

— Votre nom, mon enfant ? — reprit-elle.

— Etiennette Lamblin.

Elle écrivit le nom et la somme, remercia, affirma qu'elle allait demander à Dieu de répandre ses bénédictions sur cette maison charitable et quitta le chalet.

La femme vêtue en religieuse suivit la route conduisant au chemin de halage de la Marne et à l'escalier de pierre qui permet d'accéder, vers son milieu, au pont de Joinville.

Ce pont est percé d'arches sèches sur presque toute sa longueur, précaution prise pour l'écoulement rapide des eaux en cas d'inondation.

Ces arches sont, en grande partie, formées par des portes grossières, facilement démontables, et servent de resserrés aux cantonniers pour leurs outils.

D'autres sont inoccupées et les portes sont libres.

La religieuse se dirigea vers l'une de ces arches, et, après s'être assurée par un coup d'œil rapide que personne ne pouvait la voir, elle entre-bâilla la porte vermoulue et se glissa sous l'arche.

Dix minutes après, une femme en sortait, vêtue comme une ouvrière pauvre.

Un bandeau entourant sa tête pouvait faire supposer qu'elle était blessée.

Une capeline de laine tricotée recouvrait ce bandeau.

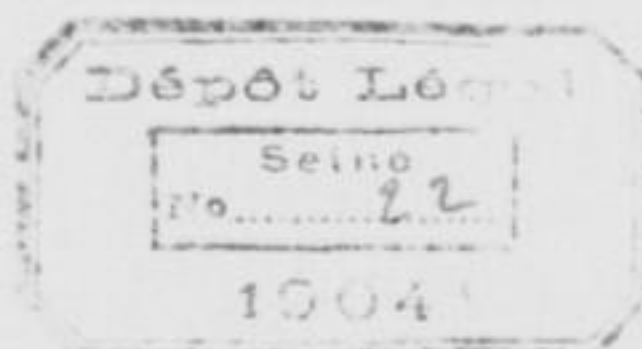
Elle portait un paquet assez volumineux, enfermé dans une toile grise.



La concierge lui remit une lettre (page 946).

Cette femme gravit les marches de l'escalier, traversa le pont, prit une rue à gauche, entra chez un marchand de vins et se fit servir à déjeuner.

Son repas fut court et, sa modeste dépense payée, elle se remit en route dans la direction de Gravelle, gagna le pont écluses de Saint-Maurice, et, marchant d'un bon pas, ne tarda pas



beaucoup à atteindre le pavillon loué à la veuve Piquelin, dans lequel elle disparut.

Cette femme — nos lecteurs l'ont deviné depuis longtemps — était Léa Gaucher, la mère du chanteur Pascal.

Le bracelet volé par elle au chalet de Marguerite Vernon alla rejoindre la paire de bottines, le mouchoir et le couteau déjà cachés dans un meuble.

Elle dépouilla son nouveau travestissement et quitta le pavillon où elle ne couchait jamais, passant dans son petit appartement de la rue Léon ses nuits, et les moments de repos que lui laissaient les apprêts du crime si longuement prémédité par elle.

Ce fut là qu'elle se rendit en quittant Gravelle.

La concierge lui remit une lettre.

L'écriture de l'adresse tracée sur l'enveloppe la fit tressaillir.



CXL

J'AI PEUR POUR L'ENFANT

La mère de Pascal, le chanteur des rues, gravit rapidement les marches de l'escalier, et aussitôt chez elle, se hâta d'ouvrir cette lettre qui ne contenait que quelques lignes et n'était pas signée.

Mais Léa n'avait pas besoin de signature pour comprendre de qui elle venait.

Tout va mal. — Réviens. — J'ai peur pour l'enfant, disait la lettre.

Le dernier membre de phrase l'atteignit en plein cœur.

Il n'y avait point à hésiter ni à tergiverser.

La nécessité s'imposait.

Léa boucla une petite valise, et, comme revenant de voyage, partit en fiacre pour la rue Ruysdaël.

Son retour n'étonna point Jeanne qui, cependant, n'osait l'espérer si prompt.

Malgré sa hâte de voir Germaine, Léa demanda qu'on ne la prévint pas tout de suite de son arrivée, ayant besoin d'apprendre d'abord de sa mère ce qui se passait à l'hôtel.

Les deux femmes s'enfermèrent.

— Votre mot, que j'ai reçu il y a une heure, m'a épouvantée, — dit la nourrice de Germaine — et j'ai voulu savoir immédiatement d'où viennent vos craintes au sujet de l'enfant...

— Tu la verras et tu jugeras toi-même si ces craintes ne sont pas légitimes...

— Mais enfin, que s'est-il passé?... Que se passe-t-il depuis que j'ai quitté l'hôtel.

— Il se passe que Germaine se meurt!

— Germaine se meurt! — répéta Léa devenue livide. — Voyons, il y a dans vos paroles de l'exagération maternelle, j'en suis sûre...

— Non, il n'y en a pas.

— Alors, vous avez consulté des médecins, et c'est leur opinion que vous exprimez ?

— Les médecins n'ont rien à voir dans le mal qui tue ma fille... avec toute leur science ils ne pourraient le guérir...

— Pourquoi ? quel est donc ce mal ?

— Germaine se meurt d'amour...

— On ne meurt pas d'amour !

— Je te dis qu'elle en mourra si un miracle (car il faudrait un miracle pour cela !) ne lui donne pas celui qu'elle aime !...

— Apprenez-moi tout... Ne passez aucun détail...

— Avant ton départ, tu dois t'en souvenir, je t'ai affirmé que Germaine souffrait par le cœur, et que mes soupçons à cet égard ne pouvaient me tromper...

— Je n'y ai pas attaché d'importance, je l'avoue...

— C'était un tort.

Aujourd'hui ces soupçons sont devenus certitude...

— Vous avez interrogé Germaine ?

— Je m'en serais bien gardée !

La pauvre enfant comprend trop que sa difformité creuse un abîme entre son amour et celui qu'elle aime, et j'aurais été cruelle en lui parlant de cet amour !...

— Alors, d'où vient votre certitude ?

— Elle a revu ce jeune homme...

— Vous le connaissez donc ?

— Oui.

— Où l'a-t-elle revu ?

— Au parc Monceau, à l'endroit où avait eu lieu la première rencontre.

Jeanne alors raconta ce que savent déjà nos lecteurs, n'omettant aucun détail, s'appesantissant sur les moindres choses.

Léa, la tête penchée sur sa poitrine, écoutait.

Elle réfléchit pendant un instant quand Jeanne eut achevé son récit, puis elle demanda :

— Et, cet homme, qui a fait naître dans le cœur de Germaine un amour qui la tue, vous ne vous êtes pas inquiétée de savoir s'il pourrait épouser votre enfant ?

— J'ai fait tout pour cela... J'ai eu une audace qui ressemblait à de l'impudence et dont je me croyais bien incapable.

J'ai rencontré un jeune homme que j'avais vu en sa compagnie

dans le parc Monceau... et j'ai osé l'aborder... le questionner... lui demander le nom de son ami...

— Eh bien ?

— Eh ! bien, il s'appelle le vicomte Paul de Villiers.

— Un vicomte... Alors, il est de famille noble ? demanda Léa.

— Oui.

— Riche ?

— Absolument ruiné...

— Tant mieux, ! C'est une chance heureuse, c'est un atout de premier ordre dans notre jeu !

S'il s'est ruiné, c'est qu'il est prodigue, c'est que le baccarat et les drôlesses ont englouti sa fortune...

Donc il épousera Germaine !

On les connaît ces beaux décavés cherchant une dot pour se refaire ! Ils épouseraient un monstre si le monstre leur apportait la forte somme !

Je travaille pour vous, vous le savez, ou plutôt pour Germaine... Vous serez bientôt riche... très riche... Vous pourrez payer à Germaine le mari qu'elle désire et y mettre le prix...

Quand M. de Villiers saura qu'il y a plus d'un million dans la main de Germaine, il s'empressera de vous demander cette main, et vous la lui donnerez.

— Es-tu bien sûre que devenir la femme d'un joueur, d'un libertin, ne sera pas le malheur de Germaine ?...

— Ce n'est point à l'avenir qu'il faut penser, c'est au présent. Germaine se meurt, me dites-vous... Sauvons-la d'abord... Ensuite, on verra...

— Mais je ne puis dire, à cette heure : *Germaine est riche*.

— Avant un mois elle le sera.

— Tu en es sûre ?

— Oui. Le vicomte de Villiers est-il à Paris ?

— Non, il est parti pour Nice, où il va risquer au jeu les dernières épaves de son patrimoine.

— Il les perdra et sa ruine n'en sera que plus complète...

— Il a déclaré à ses amis que, s'il perdait, il se brûlerait la cervelle...

Léa haussa les épaules.

— On dit cela et on ne le fait pas ! — répliqua-t-elle. — Et,

d'ailleurs, s'il a réellement des velléités de suicide, il faut l'empêcher d'y donner suite...

— L'en empêcher ! De quelle façon ? Que puis-je faire ? Tu vois bien que j'ai la tête perdue... Conseille-moi... Guide-moi...

— Pouvez-vous revoir le jeune homme qui vous a renseignée sur le vicomte ?

— Oui.

— Eh bien ! c'est ce jeune homme qu'il faut charger d'être votre intermédiaire auprès de M. de Villiers...

— Il ne le pourra pas.

— Pourquoi ?

— Parce que, je le répète, le vicomte est à Nice.

— Tant mieux ! reprit vivement Léa. Vous irez à Nice... j'aime autant que vous ne soyez point présente à Paris en ce moment. Daniel Fontaine, dont vous êtes l'héritière directe, est atteint d'une maladie qui ne pardonne pas... Avant un mois il sera mort. La nouvelle de cette mort vous parviendra là-bas ; par les journaux... Vous ne donnerez aucun signe de vie, on fera appel aux héritiers, et seulement alors vous vous présenterez... Vous allez partir et je partirai aussi, car il est possible qu'à un moment donné j'aie besoin de fournir un alibi...

— Dans l'état d'affaiblissement physique et moral où elle se trouve, Germaine voudra-t-elle voyager ?

— Elle n'hésitera pas quand elle saura que ce voyage doit la rapprocher de celui qu'elle aime...

— Devrai-je emmener mes gens ?

— Oui.

— Nous vivrons à l'hôtel

— Non. Il est facile de trouver une maison toute meublée. Je vais partir et je préparerai tout pour votre arrivée. Vous n'aurez qu'à vous installer... Une fois à Nice, nous saurons bien trouver M. de Villiers, Germaine le reverra et la situation sera excellente pour entamer avec lui des négociations dont le résultat ne me paraît pas douteux...

Où est Germaine ?

— Dans sa chambre...

— Allons auprès d'elle...

Jeanne et Léa gagnèrent ensemble l'appartement de la jeune fille.

La pauvre enfant était étendue sur une chaise-longue, le visage pâle, les traits tirés, les yeux mornes et entourés d'un large cercle de bistre.

Malgré ces symptômes non équivoques de tristesse et de souffrance, ce doux visage n'en restait pas moins de la plus touchante beauté.



CXLI

LE FÉTICHE

En entendant s'ouvrir la porte de sa chambre Germaine tourna la tête.

Elle vit Léa en compagnie de sa mère, elle poussa une exclamation de joie et se souleva à demi en lui tendant les bras.

— Nourrice... nourrice... — balbutia-t-elle d'une voix frémissante, — te voilà donc enfin... Ah ! que je suis heureuse de te voir !

Puis une réaction soudaine s'opérant en elle, elle éclata en sanglots.

Léa s'élança vers elle, l'attira sur sa poitrine et la couvrit de baisers.

Elle-même pleurait à chaudes larmes.

— Voyons... voyons, chérie, — fit-elle en obligeant l'enfant à se rasseoir, — calme-toi... Tu pleurais à mon départ... tu pleures à mon retour... Je ne te comprends pas...

— Ah ! c'est de joie que je pleure, nourrice, — répondit Germaine en faisant asseoir Léa auprès d'elle et en l'embrassant encore. — C'est de joie...

— Pourquoi, quand nous sommes entrées, avais-tu l'air si triste ?

— Oh ! ne me le demande pas. Ne me demande rien, entends-tu !

— Je ne te demanderai rien, mignonne, puisque tu le désires, mais cela ne m'empêchera pas de chercher à ramener le calme dans ton âme et le sourire sur tes lèvres...

— Le calme dans mon âme et le sourire sur mes lèvres ! — répéta Germaine avec une intonation douloureuse.

— Oui, répondit Léa.

— Ce n'est pas possible...

— Rien n'est impossible, mignonne, lorsqu'on a la volonté...

— Ta volonté serait impuissante.

— J'essayerai, cependant.

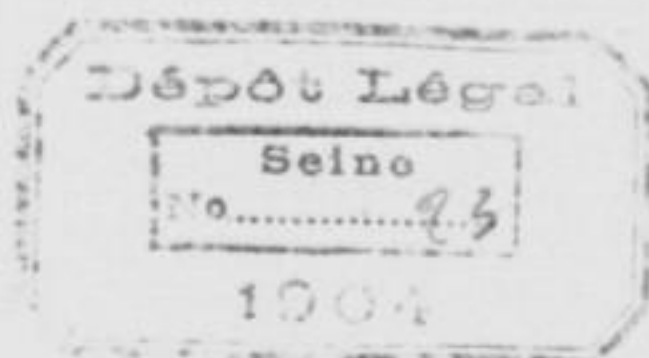


... Et un nom prononcé lui fit dresser l'oreille... (page 956).

- Essaie, mais ce sera peine perdue, va !
- Veux-tu donc mourir de chagrin, et nous faire mourir de même ?
- Je voudrais vivre, au contraire, mais seulement si mon rêve se réalisait...
- Quel est ce rêve dont la réalisation te rattacherait à la vie ?

LIV. 120. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 120.



— Nourrice, je t'ai priée de ne point me questionner.
Je ne te répondrai pas...

— Eh bien, garde ton secret puisque tu le veux, mais tu ne peux nous empêcher, ta bonne mère et moi, de chercher un moyen de te soulager, car tu es souffrante...

— Ce moyen, le trouverez-vous ?

— Il est trouvé déjà.

— Et c'est ? — demanda Germaine chez qui, malgré tout, s'éveillait la curiosité.

— Le meilleur de tous les remèdes, la distraction...

— La distraction ? — répéta Germaine avec amertume. C'est bientôt dit ! Comment me distraire ?

Est-ce que les distractions des autres jeunes filles me sont permises, à moi !

— Ma chérie, voici l'hiver qui vient...

— Oui, pour rendre plus noires encore les pensées sombres. Le soleil est voilé... les fleurs sont mortes... on ne peut pas sortir, même pour respirer au parc Monceau...

— C'est pour cela qu'il faut aller au pays où le soleil ne se voile jamais, où les jours sont longs, où les fleurs restent toujours vivantes.

— Quitter Paris !! — fit Germaine avec une sorte d'effroi.

— Pourquoi non ? Y a-t-il donc quelque chose qui te retienne à Paris, ma mignonne ?...

— Non... non... rien... — répondit vivement la jeune fille.

— Alors nous irons toutes les trois dans le Midi, à Nice, où règne un éternel printemps... là tu revivras, et tu nous feras revivre...

— A Nice... — murmura Germaine — soit !...

Elle ajouta tout bas :

— A Nice comme ici je vivrai dans mon rêve.

— Ainsi, demanda Jeanne de Brueil, tu veux bien ?

— Je veux bien, puisque vous le voulez toutes deux...

Léa prit les mains de Germaine.

— Figure-toi, ma chérie — lui dit-elle — que je suis superstitieuse et que je crois aux pressentiments...

— Eh ! bien ? demanda la jeune fille.

— Eh ! bien, j'en ai un et j'y crois...

— Quel est-il ? demanda Germaine.

— Que tu retrouveras là-bas, non seulement ta santé et ta gaieté d'autrefois, mais encore le bonheur que tu rêves.

— Le bonheur que je rêve ? — répéta Germaine en fixant sur sa nourrice un regard interrogateur.

— Oui, ma chérie, le bonheur que tu rêves.

Et Léa souligna par l'intonation ce dernier membre de phrase.

Ces paroles mystérieuses frappèrent l'enfant et firent naître dans son âme un vague espoir.

— Quand partirons-nous ? — demanda-t-elle.

Dés demain matin je prendrai le rapide — répondit Léa — et j'irai tout préparer à Nice pour votre arrivée.

— Pourquoi ne partirions-nous pas ensemble ?

— Parce qu'il faut que vous sachiez où descendre...

— Il y a des hôtels à Nice...

Ce fut Jeanne de Brueil qui répliqua :

— Oui, mais à l'hôtel on n'est pas libre... On n'est pas chez soi... il faut subir des contacts inévitables et souvent déplaisants que je veux éviter...

Léa nous trouvera une villa pour la saison, nous y serons servis par nos gens, et rien ne changera nos habitudes...

— Tu dois comprendre que cela vaut mille fois mieux, — appuya Léa.

— Alors pars, mais hâte-toi de nous écrire d'aller te rejoindre.

— Je ferai mieux que d'écrire... j'enverrai une dépêche — avant trois jours vous serez auprès de moi.

— Le soir même, Léa faisait ses préparatifs de départ pour le lendemain matin.

Après avoir bouclé les deux valises qu'elle emportait, elle ouvrit un album posé sur un meuble de sa chambre, elle y prit une photographie de Germaine, la plaça dans un petit carnet qu'elle serra dans un compartiment de son sac à main en murmurant :

— Voilà mon fétiche !

— Jeanne, heureuse d'avoir pu décider sa fille plus facilement qu'elle ne l'espérait, remit à Léa une somme d'argent au moins suffisante pour faire face aux premières dépenses.

Le lendemain matin la nourrice embrassait Germaine dont l'attitude moins abattue témoignait d'une préoccupation moins sombre, se rendait à la gare de Lyon, prenait le rapide pour Mar-

seille où elle couchait à l'hôtel, et à sept heures et demie du matin repartait pour Nice.

Elle descendit au *Terminus-Hôtel*, situé en face de la gare, et là, comme à Marseille, elle se fit inscrire sous son vrai nom sur le registre des voyageurs.

Après avoir fait une toilette d'une élégante simplicité, elle déjeuna et se rendit à une agence de location.

Là, elle n'eût que l'embarras du choix entre un grand nombre de villas à louer.

Dans la soirée, après en avoir visité plusieurs en compagnie d'un commis de l'agence, elle allait en arrêter une, quand un incident imprévu l'en empêcha.

Toujours accompagnée du commis, elle longeait la promenade des Anglais pour gagner l'avenue de la Gare, lorsqu'elle assista à la rencontre de deux jeunes gens, et un nom prononcé lui fit dresser l'oreille et ralentir le pas.

Elle put saisir au passage les mots suivants :

— Je bénis mon heureuse chance, mon cher de Villiers J'arrive, et la première personne que je rencontre, c'est toi !...

Est-ce que tu habites Nice ?...

— Non. J'habite Monte-Carlo.

— Pour être plus près de la roulette et du trente et quarante, hein ?...

— Il y a un peu de cela.

— Depuis combien de temps as-tu quitté Paris ?

— Depuis quinze jours.

— Et tu n'es pas encore décavé !

— J'espère bien ne pas l'être de sitôt...

— Alors, tu gagnes ?...

— Je gagne, je perds, ça se balance. Je joue d'ailleurs avec une extrême prudence...

J'attends que la veine se dessine...

— Je te la souhaite de tout mon cœur.

— Merci.

— Je suis ici avec ma famille, mais j'irai te voir...

Ton adresse ?

— Hôtel Victoria ; seulement on ne m'y rencontre jamais...

Tu auras beaucoup plus de chance de me trouver au Casino.

Léa en avait assez entendu pour que ses projets fussent modifiées.

— Je passerai à votre agence demain matin, — dit-elle au commis — j'ai besoin de réfléchir avant de faire mon choix.

— Nous serons toujours aux ordres de Madame.

Tout en disant ce qui précède, Léa pensait :

— Ce n'est point à Nice qu'il faut louer, c'est à Monte-Carlo.



CXLII

LE DOCTEUR VERDIER

Le docteur Lamarche qui avait pansé la blessure reçue par M^{me} Gauthier, rue des Vignes, ne s'était point trompé dans ses pronostics.

La cicatrisation avait eu lieu rapidement, et au bout de trois jours il ne restait qu'un léger bourrelet rosé à l'endroit entamé par une balle de revolver.

La part prise par Raymonde et Pascal à l'arrestation de *la bande des gens de maison* n'était point restée ignorée de la Presse, qui avait fait connaître au public la nouvelle action d'éclat de l'inspecteur de la sûreté Roussillon.

La présence de la femme de Georges Gauthier à la brasserie de la rue des Vignes, et les motifs de cette présence, avaient été racontés de la façon la plus dramatique, la plus émouvante.

L'admirable dévouement de la jeune femme bravant tout pour découvrir le véritable assassin d'Albert Fontaine et pour amener ainsi la réhabilitation de son mari, suscitait un véritable enthousiasme dans tout Paris, et particulièrement dans le monde des arts, qui connaissait et estimait le statuaire comme homme et comme artiste, et après avoir déploré sa condamnation, se sentait heureux de croire à son innocence.

Jeanne de Brueil et Léa étaient préoccupées à tel point qu'elles ne se doutaient pas de ce qui se passait.

Absorbées dans une idée unique, elles se désintéressaient de tout ce qui ne se rapportait point à Germaine, et ne lisant pas les journaux, ne soupçonnaient pas le terrible danger pouvant résulter, d'un moment à l'autre, de nouvelles recherches faites au sujet du crime de l'avenue Daumesnil.

Les témoignages d'admiration et de sympathie, les encouragements, affluaient sous toutes les formes à la villa des Fleurs.

Quoique l'enquête n'eût encore fourni aucune preuve maté-

rielle de l'erreur judiciaire commise, on peut dire que le statuaire était déjà moralement réhabilité.

Le procureur général Morisset avait été l'un des premiers à rendre visite à Raymonde.

Il voulait effacer, par cette démarche, le souvenir des paroles injustes et cruelles prononcées par lui à la cour d'assises, le jour du jugement de Georges.

Roussillon venait chaque jour à la villa des Fleurs, que Pascal n'avait point quittée jusqu'à l'entière guérison de M^{me} Gauthier.

Paris entier s'entretenait de la légende de la *Chanteuse des rues*.

Certes, Raymonde était touchée des nombreux témoignages de sympathie qu'on lui prodiguait, mais elle se sentait bien loin encore du résultat rêvé.

Roussillon la tenait au courant des premiers interrogatoires subis par Louis Durand et Pauline Leroux, mais il n'était nullement certain qu'ils eussent pris, l'un ou l'autre, une part quelconque à l'assassinat d'Albert Fontaine; il en doutait même beaucoup.

Si on ne pouvait arriver par eux à la découverte de la vérité, où la trouverait-on?

Le fil conducteur sur lequel on croyait pouvoir compter se brisait sans avoir servi.

C'était là un point singulièrement noir, et il en existait un second non moins noir :

Georges ne recouvrait point la raison.

Obtenir la réhabilitation, si son mari restait fou, cela pourrait être suffisant pour le public, mais non pour Raymonde.

Les cours et tribunaux étaient encore en pleines vacances.

Le magistrat qui avait présidé les assises lors du jugement de Georges Gauthier, se trouvait en villégiature dans les Vosges.

Ayant appris par les journaux ce qui se passait, il avait écrit à M^{me} Gauthier pour lui donner l'assurance de sa sympathie et de son dévouement.

L'avocat Brunel, lui aussi en villégiature avec sa famille, avait télégraphié :

« *Dans quelques jours je serai de retour à Paris et j'irai vous voir. — Félicitations, courage, espoir!* »

Le retour de l'avocat s'était effectué très peu de temps après l'envoi de sa dépêche.

Avant d'aller à la villa des Fleurs, il voulait se rendre compte de l'appui que l'arrestation de la *bande des gens de maison* pouvait apporter à la cause de Georges Gauthier.

Par le procureur général Morisset, il apprit que, jusqu'à ce moment, rien de concluant n'apparaissait.

Roussillon, qu'il vit ensuite, exprima la même opinion, mais en ajoutant qu'on ne désespérait point d'amener Louis Durand à faire des aveux complets.

Qui sait si, de ces aveux, ne jaillirait pas quelque lumière ?

Brunel et Roussillon se rendirent ensemble à la villa des Fleurs, où ils trouvèrent Pascal.

Rien d'immédiat ne pouvait résulter de cette entrevue ; il fallait attendre que le juge Libourt eût terminé son instruction.

*
* *

Pendant que l'avocat, l'inspecteur de la sûreté et Pascal se trouvaient auprès de M^{me} Gauthier, la femme de chambre vint annoncer que le docteur Verdier et son collaborateur le docteur Richez, demandaient à être reçus.

— Faites entrer ! — fit vivement Raymonde.

Brunel, Roussillon et Pascal allaient se retirer discrètement.

La jeune femme les en empêcha.

— Restez, messieurs, je vous en prie, — dit-elle. — Le docteur Verdier est le directeur de la maison de santé où est interné mon pauvre Georges.

Il m'avait annoncé sa visite, motivée par le besoin de connaître l'atelier de mon mari. Votre présence ne peut gêner en rien ces messieurs.

Je suis heureuse que vous sachiez ce qu'ils comptent faire, et que vous ayez en même temps des nouvelles de Georges...

Les deux médecins entrèrent, introduits par la femme de chambre.

Raymonde fit quelques pas à leur rencontre.

— Soyez les bienvenus, messieurs... — dit-elle.

Puis, présentant M^e Brunel au docteur Verdier, elle ajouta

— L'avocat de mon mari.

Les hommes se saluèrent.

Le directeur de la maison de santé connaissait Roussillon de longue date et faisait de lui le plus grand cas.



Ils s'arrêtèrent devant le groupe de marbre inachevé... (page 964).



Il lui serra cordialement la main.

— Comment va mon cher mari, docteur? — demanda Raymonde.

— L'état de M. Gauthier reste stationnaire — répondit le médecin — et nous devons nous en réjouir.

— Alors, l'épreuve que vous m'avez dit vouloir tenter, et sur le résultat de laquelle vous fondez un sérieux espoir, pourrait être faite?

— Pas encore... Nous devons agir avec une extrême circonspection... Frapper à faux serait dangereux... Une trop grande hâte risquerait de tout compromettre.

Il faut attendre.

— Que de retard, mon Dieu! — s'écria Raymonde.

— Qu'importe le retard, si la guérison est au bout?

— Sans doute, mais vous devez comprendre mon impatience...

— Elle est bien naturelle et bien légitime... Maintenant, madame, je vous prierai de me faire visiter l'atelier où votre mari travaillait à l'œuvre que de tristes circonstances l'ont empêché d'achever...

— Je vais vous y conduire, messieurs.

— Nous allons prendre congé de vous, madame, — dit l'avocat Brunel.

— Pourquoi? — demanda le médecin. — Vous êtes le défenseur de M. Gauthier, le conseil de sa femme... Rien de ce qui les touche ne doit être sans intérêt pour vous.

Accompagnez-nous donc à l'atelier, j'en prie, ainsi que ces messieurs. Votre présence peut nous être utile.

Brunel, Roussillon et Pascal s'inclinèrent en signe d'acquiescement.

Raymonde sonna sa femme de chambre.

— Allez chercher les clefs de l'atelier, — lui commanda-t-elle. — Vous les trouverez sur la tablette de la cheminée de ma chambre.

Au bout d'une minute, la domestique apporta les clefs.

Sur un signe de M^{me} Gauthier, Pascal les prit, et on gagna le jardin, qu'il fallait traverser pour aller à l'atelier, dont Pascal ouvrit la porte.

Les visiteurs y pénétrèrent.

Les deux médecins le parcoururent en silence, examinant les moindres détails.

Ils s'arrêtèrent devant le groupe de marbre inachevé : *la Veuve du Pêcheur* et ne purent rétenir un cri d'admiration.

— Votre mari est un artiste de génie, madame ! — dit le docteur Verdier à Raymonde — Ce marbre est un chef-d'œuvre.

Puis il continua son examen minutieux avec le docteur Richez.

Tout à coup ce dernier demanda :

— N'a-t-on touché à rien ici, madame, depuis le jour où M. Gauthier a été arrêté ?

— A rien absolument, monsieur, — répondit Raymonde. — Mon mari était là devant ce marbre, ses outils de travail à la main, quand le chef de la sûreté vint lui déclarer qu'il l'arrêtait au nom de la loi.

— Ces instruments de travail — poursuivit le docteur — n'ont point été changés de place ?

Il désignait les ciseaux de sculpteur, les maillets, etc., posés en désordre sur le socle du groupe.

— Non, monsieur... Ils ont été laissés où vous les voyez, ainsi que la maquette placée sur cet escabeau.

Raymonde montrait du doigt une maquette en terre glaise.

— Au moment de son arrestation, M. Gauthier était-il seul dans l'atelier ?

— Non, monsieur.

— Qui avait-il avec lui ?

— Deux praticiens, occupés à dégrossir le marbre que vous voyez là-bas, et un jeune garçon, fils de l'un d'eux, à qui Georges donnait des leçons de dessin...

— Votre petite fille venait-elle souvent dans l'atelier de son père ?

— Assez souvent.

Elle aimait le regarder travailler... Elle l'admirait de toutes ses forces.

Georges s'amusait beaucoup de ses admirations naïves. Moi aussi, je venais souvent ici.

— Et vous assistiez aux travaux de M. Gauthier pendant des heures entières ?

— Oui, monsieur.

Les deux médecins échangèrent quelques mots à voix basse.

Après un moment de silence, le docteur Verdier reprit :

— Veuillez me dire, madame, s'il vous serait possible, à un moment donné, de réunir ici les deux praticiens et le jeune garçon?

— Possible et facile, monsieur... — répliqua Raymonde. — J'ai leurs adresses.

Il me suffirait de leur écrire, si leur présence vous était nécessaire, et ils viendraient.

— J'aurai plus tard à vous prier de le faire.

— Ce sera quand vous voudrez, monsieur.

— Je vous en remercie, madame... En attendant ce jour, qui sera peut-être prochain, je vous demanderai de veiller à ce qu'on ne dérange ici quoi que ce soit.

Que tout reste dans l'ordre ou le désordre où nous le voyons en ce moment.

C'est indispensable...

Plus tard vous saurez pourquoi.

— Croyez, monsieur, que vos recommandations seront suivies... La clef de l'atelier ne sortira pas de mes mains...

— Notre visite est terminée, madame, nous ne voulons pas vous retenir plus longtemps.

On sortit de l'atelier.

Pascal en ferma la porte à double tour et remit la clef à M^{me} Gauthier.

Quelques instants après, le docteur Verdier et son collaborateur quittaient la villa de l'avenue Daumesnil.



CXLIII

JE VOUS DONNE CARTE BLANCHE.

Langrune, depuis le jour où il avait été contraint par Roussillon de signer sa démission d'agent de la sûreté, et depuis l'instant où il avait appris le départ précipité du juge Blanchard pour Concarneau, Langrune, disons-nous, quoique très mortifié de se sentir *roulé* par un adversaire plus fort et plus habile que lui, ne perdait point la tête et songeait à prendre sa revanche.

Haïssant de plus en plus Roussillon, et craignant, après ce qui s'était passé, d'être mis par lui en surveillance, ce qui entraverait sa liberté d'action, il commença par louer, sous un faux nom, un logement dans une rue perdue du haut de Belleville, la rue des Prés-Saint-Gervais, près des fortifications.

Six mois de loyer payés d'avance, et un joli *denier à Dieu*, donné à la concierge, lui valurent les bonnes grâces de celle-ci et rendirent inutile d'aller aux renseignements.

Parfaitement au fait de tous les trucs, de toutes les ficelles, sachant à merveille qu'un déménagement, même opéré avec une grande habileté, fournit une piste à la police qui finit toujours par retrouver les déménageurs, il vendit ses meubles de la rue de la Ferronnerie sous le prétexte qu'il quittait Paris, et le lendemain il s'installait rue des Prés-Saint-Gervais dans un mobilier neuf, sous le pseudonyme de Firmin Rolle.

Dès ce moment il laissa pousser toute sa barbe, se donna l'apparence et les allures d'un petit bourgeois aisé, et se maquilla de façon à se rendre méconnaissable.

Chaque jour il allait rue du Bac, à la demeure du juge d'instruction Blanchard, et demandait au concierge si celui-ci était de retour, ou du moins s'il avait annoncé son retour.

Blanchard ne donnait aucunes nouvelles.

Langrune connaissait son adresse et lui expédia à Concarneau un billet ainsi conçu :

« Monsieur,

« J'ai absolument besoin de vous voir.

« Il s'est produit des faits importants au courant desquels
« vous devez être mis.

« Veuillez, au reçu de ce mot, m'indiquer la date de votre ren-
« trée à Paris.

« Adressez votre réponse à Firmin Rolle, rue des Prés-Saint-
« Gervais, n° 19. — C'est mon nouveau nom et mon nouveau do-
« micile.

« Daignez agréer l'assurance de mon profond dévouement.

« LANGRUNE. »

Roger Blanchard ne s'amusait pas à Concarneau, pays pittoresque s'il en fut, et habité par de braves gens, mais qui n'a jamais passé pour un séjour bien gai.

Quoique le magistrat fût d'une nature profondément égoïste, l'accident arrivé à sa femme, accident qui nécessiterait peut-être une intervention chirurgicale, l'avait vivement ému et effrayé.

Dès son arrivée à Concarneau ses grandes inquiétudes furent atténuées.

La fracture ne présentant point de complications pouvait être réduite facilement ; — la jambe fracturée était prise dans un moulage de plâtre, et tout permettait d'espérer qu'avant deux mois la jeune femme en recouvrerait l'usage et ne resterait pas boiteuse.

Mais il n'en était pas moins impossible de ramener immédiatement la blessée à Paris, et Blanchard se vit obligé de rester auprès d'elle s'il voulait passer pour un mari d'une irréprochable correction.

Or, nous savons qu'il tenait beaucoup à sauvegarder les apparences.

Il lut avec épouvante, dans les journaux de Paris, l'arrestation de la *bande des gens de maison*, opérée par Roussillon, qu'il considérait comme son ennemi personnel.

Cette arrestation prenait pour lui d'autant plus d'importance que, parmi les noms des gens arrêtés, se trouvaient les noms de *Louis* et de *Lucie Ballard*, ceux-là mêmes que Langrune avait mission de chercher, pour payer leur silence, dans le cas probable où ils auraient des révélations à faire relativement au crime de l'avenue Daumesnil.

Une *information*, publiée par la *Gazette des tribunaux*, vint augmenter le trouble de son esprit.

On annonçait qu'un mouvement important aurait lieu dans le personnel de la magistrature, au moment de la rentrée, après les vacances.

Une note, faisant suite à cette information, disant que certains magistrats, ayant donné des preuves notoires d'incapacité, pourraient être mis en disgrâce.

On ne nommait personne, mais Roger Blanchard se sentait visé.

Son beau-frère, le procureur général, ne lui cachait guère son hostilité.

Il devait tout craindre de lui.

Langrune avait juré de le servir fidèlement, mais si, malgré son dévouement, Langrune ne parvenait point à étouffer dans l'œuf les révélations compromettantes, il n'existerait pour lui aucun moyen de conjurer le péril.

Depuis sa conversation avec Morisset, conversation à laquelle nous avons fait assister nos lecteurs, il ne pensait qu'à cela, se répétait cent fois la même chose, ce qui le mettait dans un état de surexcitation inexprimable.

La lettre de Langrune — avons-nous besoin de l'affirmer? — ajouta encore à son désarroi.

Une heure après l'avoir reçue, il se décidait brusquement, trouvait un prétexte à peu près acceptable pour expliquer à sa femme son départ, se rendait à la gare et prenait le train de Paris.

En arrivant, à six heures du matin, il se fit conduire rue du Bac pour y déposer son bagage.

Là, il apprit que, presque tous les jours, un individu, qui n'avait pas laissé son nom, était venu le demander et s'informer de l'époque de son retour.

Au signalement qu'on lui donna du personnage, il n'eut aucune peine à reconnaître Langrune.

Pour que le policier fit ainsi des visites quotidiennes, c'est que, véritablement, il y avait urgence, il y avait danger.

La fièvre de l'incertitude et de la peur brûlait le sang dans les veines de Blanchard.

Dès huit heures du matin, voulant savoir sans retard à quoi s'en tenir, il arrivait au numéro 19 de la rue des Prés-Saint-Gervais.



Le juge d'instruction gravit les marches avec la vivacité d'un adolescent... (page 969).

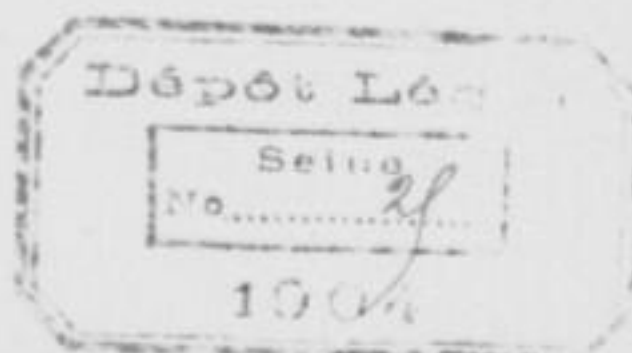
Il demanda M. Firmin Rolle.

La concierge lui répondit :

— Au second, monsieur... la porte à droite...

M. Rolle n'est pas encore sorti.

Le juge d'instruction gravit les marches avec la vivacité d'un adolescent courant à un rendez-vous d'amour, et agita la sonnette d'une main impatiente.



Langrune, qui vint lui ouvrir la porte, ne l'attendait pas sitôt; aussi ne put-il cacher sa surprise en le voyant.

— Vous, monsieur! déjà! — s'écria-t-il en s'effaçant pour le laisser entrer.

— Votre lettre était de nature à me mettre martel en tête! — répliqua Blanchard. — Je ne vivais plus...

Je n'ai pas voulu ajourner mon départ au lendemain... Me voici.

Dites-moi ce qui se passe...

— J'en ai long à vous conter...

— Commencez vite, et surtout n'omettez rien!

— D'abord, je ne suis plus à la Sûreté.

— Vous avez donné votre démission?...

— Oui.

Blanchard haussa les épaules.

— Quelle maladresse! — murmura-t-il.

— C'est bientôt dit... Cette maladresse n'était point volontaire, elle m'a été imposée...

— Par qui?

— Par Roussillon agissant au nom du chef.

Blanchard frappa du pied avec colère.

— Oh! ce Roussillon! — dit-il d'une voix sifflante, — ce Roussillon!

— Patience!... Nous le repincerons!

— Dieu le veuille!

— Comptez sur moi pour cela.

Une fois ma démission donnée, je me suis aperçu qu'il se défiait de moi et qu'il me faisait filer par des agents...

Il fallait les dépister. Je l'ai fait.

Ceci vous explique mon changement de domicile et de nom.

Langrune, on le voit, ne tenait pas à mettre Blanchard au courant de la manière humiliante dont il avait été *roulé* par l'inspecteur.

— Je vous approuve... — fit le magistrat. — Maintenant, dites-moi où nous en sommes et ne marchandez pas les explications... J'ai lu les journaux...

Les gens dont vous deviez acheter le silence sont arrêtés.

— Oui. Ils se sont fait pincer bêtement, une heure avant le moment où j'allais les rejoindre et les prévenir du danger qu'ils couraient.

Roussillon les prenait d'un coup de filet, grâce à deux auxiliaires inattendus : le chanteur Pascal et M^{me} Gauthier, déguisée elle-même en chanteuse des rues...

— Et blessée dans la bagarre, selon le récit des journaux...
— interrompt Blanchard.

— On aurait dû la tuer ! — murmura Langrune.

— Cela n'aurait fait qu'aggraver la situation.

Savez-vous quel est le juge chargé d'instruire cette affaire ?

— Oui, le juge Jacques Libourt.

Blanchard poussa une exclamation de colère.

— Une créature de mon beau-frère, par conséquent mon ennemi ! — fit-il ensuite.

— Oh ! oh ! voilà qui est dangereux !

Si, comme le pense ce damné Roussillon, certains membres de la *Bande des gens de maison* sont pour quelque chose dans l'assassinat d'Albert Fontaine, il trouvera moyen de démontrer que vous avez fait fausse route avec un inexcusable entêtement dans votre instruction, et que vous êtes la seule cause de l'erreur judiciaire commise...

— Ce serait ma carrière brisée !!

— Dame ! c'est à craindre...

— Ces gens ont-ils été interrogés déjà ?...

— Je l'ignore, mais vous pourrez facilement le savoir au Palais...

— Je ne veux questionner personne. Je ne veux pas qu'on se doute de l'intérêt que je porte à cette affaire...

Je comptais sur vous et, n'étant plus à la Sûreté, voilà que vous me manquez, et cela au moment où les dangers que vous deviez écarter de moi deviennent plus menaçants que jamais !...

— Vous jetez trop vite le manche après la cognée !! — répliqua vivement Langrune. — Je n'appartiens plus à la Sûreté mais je n'abandonne point la partie, croyez-le bien !

Je me défendrai jusqu'au bout !

En travaillant pour moi, je travaillerai pour vous, puisque nous voulons, tous les deux, nous venger d'un ennemi commun, Roussillon !

— Que ferez-vous, maintenant, désarmé comme vous l'êtes ?

— Ecoutez-moi bien... — dit Langrune après un moment de silence.

— J'écoute.

— Le but que poursuivent vos ennemis, c'est votre écrasement, résultant de la réhabilitation de Georges Gauthier, n'est-ce pas ?...

— Oui, mon beau-frère joue la comédie de l'homme qui se voue corps et âme à une œuvre humanitaire... il fait de la philanthropie à son profit

— Puisque les moyens sur lesquels nous croyons avoir le droit de compter pour entraver ses projets nous échappent aujourd'hui, quel est celui dont nous pourrions nous servir pour arriver à un résultat identique, et plus complet peut-être ?...

— Vous me posez une question à laquelle je ne puis répondre, ne devinant pas ce moyen...

— Je m'explique...

Quel est le prétexte de la violente campagne menée contre vous ?

— La condamnation de Georges Gauthier.

— Qu'arriverait-il si Georges Gauthier disparaissait ?...

Blanchard sentit un frisson passer sur sa chair.

Il regarda Langrune avec épouvante.

— Si Georges Gauthier disparaissait... — balbutia-t-il.

— Oui.

— Comment ?

— De la façon la plus simple et la plus radicale...

Nous sommes tous mortels. Gauthier est fou, et la folie est par elle-même un état morbide...

Admettons qu'il ait une crise pendant la nuit, et qu'un matin on le trouve mort dans la cellule de la maison de santé où il a été interné en quittant la Conciergerie.

— Ce n'est qu'une supposition...

— Supposition qui peut se réaliser.

— C'est vrai.

— N'admettez-vous pas que cette mort subite arrêterait *ipso facto* toute instance commencée en vue de la réhabilitation du condamné ?

— Je l'admets...

— Eh bien ! ne serait-ce pas pour nous un triomphe, et en même temps une vengeance, de réduire à l'impuissance ceux qui s'acharnent après nous, le procureur général, le chef de la sûreté et l'inspecteur Roussillon ?

— Sans doute, mais la crise mortelle dont vous parlez se produira-t-elle ?

— Pourquoi non ?

— Il faudrait, pour cela, un hasard bien invraisemblable.

— On peut aider le hasard.

— Langrune, que voulez-vous dire ?

— Ce que je dis, tout simplement.

— J'ai peur de comprendre...

— C'est que vous comprenez...

L'ex-agent ajouta tout bas :

— Et que vous consentez !

Après quelques secondes de réflexion, Blanchard répondit d'une voix sourde :

— Je vous donne carte blanche !



CXLIV

CHARLES MÉDOC.

Suivant les ordres du juge d'instruction Libourt, le chef de la sûreté et Roussillon s'étaient hâtés d'opérer une perquisition au domicile de Louis Durand, rue de Belleville, et à celui de Pauline Leroux, rue de la Butte-Chaumont.

Chez l'ex-valet de chambre de Georges Gauthier, on avait trouvé son acte de naissance, l'acte de décès de ses parents, et des certificats de plusieurs maisons, mais pas un papier compromettant, pas une lettre, rien enfin qui pût éclairer la police sur le rôle joué par lui dans la bande dont il faisait partie.

Rien non plus chez Pauline Leroux.

Au théâtre de l'Ambigu, où le chef de la sûreté s'était présenté, il avait acquis la certitude que Pauline ne mentait point en affirmant avoir assisté, en compagnie de sa concierge, à la représentation de la *Joueuse d'orgue*, pendant la soirée où se commettait le crime de l'avenue Daumesnil.

Le bracelet perdu, et rendu le lendemain contre sa signature, ne pouvait laisser aucun doute au sujet de la date.

Donc, aucun éclaircissement au sujet de l'assassinat d'Albert Fontaine ne résultait, jusqu'à présent, des deux arrestations.

Le magistrat instructeur, malgré tout son désir de frapper un coup décisif en faisant comparaître de nouveau devant lui Louis Durand, avait voulu d'abord interroger ses complices.

Tous s'étaient renfermés dans un mutisme absolu, affirmant leur innocence et se plaignant avec amertume de la déplorable erreur commise par la police en leur mettant la main au collet.

Il ne restait à interroger qu'Augustin, surnommé *le cocher*, qui paraissait occuper un rang élevé dans la *Bande des gens de maison*.

M. Libourt le fit amener.

Nous retrouvons Roussillon assis à côté du greffier dans le

cabinet du magistrat, au moment où Augustin en franchissait le seuil, escorté de deux gardes de Paris.

Depuis son arrestation, Augustin avait été maintenu au secret.

Ces quelques jours à l'ombre, et le régime peu substantiel des prisons, avaient pâli les violentes enluminures de son teint de joyeux vivant.

C'était un grand gaillard taillé en hercule forain.

Une tête large, au front déprimé, aux yeux impudents, reposait sur un cou de taureau, supporté par des épaules massives.

Ses cheveux crépus grisonnaient.

On pouvait lui donner quarante-cinq ans.

En arrivant en face du magistrat, il semblait très calme et très résolu.

M. Libourt attachait sur lui un regard aigu, pénétrant.

Sous ce regard il ne baissa pas les yeux.

L'interrogatoire commença.

— Vos noms et prénoms ?

— Je les ai déjà donnés au chef de la sûreté.

— Répétez-les...

— Charles Médoc...

— Vous voulez dire *Augustin*...

— *Augustin*, si ça vous va... Ça m'est égal. Abondance de noms ne nuit pas ! plus on a de noms, plus on rit ! J'accepterai tous ceux qu'il vous plaira de me donner...

— Ce qui équivaut à déclarer que vous voulez cacher votre état civil, et que vous avez pour cela de bonnes raisons...

— Je suis trop poli pour vous contredire et j'admettrai tout ce que vous voudrez que j'admette...

Le juge d'instruction échangea un regard avec Roussillon et poursuivit :

— Vous êtes le chef ou l'un des chefs d'une bande de soi-disant gens de maison dont la spécialité est de vous servir d'indicateurs, de vous renseigner sur les bons coups à tenter dans les maisons riches, où vous les faites entrer grâce à de faux certificats.

— Tiens ! tiens ! tiens ! — répliqua Augustin sans se troubler, — c'est très curieux ! un vrai roman-feuilleton !

Quand on pense qu'il se passe des choses comme ça dans Paris !... C'est à donner la chair de poule aux honnêtes gens !...

Heureusement, ça ne se sait pas !...

Cette bande de domestiques, tel que vous me voyez, je n'en avais jamais entendu parler !

— Vraiment ! — fit le magistrat avec ironie.

— Foi d'honnête homme !

— Je vous préviens que vous jouez un jeu dangereux.

— C'est un cliché, cette phrase-là ! Vous avez dû la dire bien souvent aux pauvres diables que la malchance fait tomber sous votre coupe...

— Vous êtes associé à Louis Durand...

— Connais pas.

— Et parmi vos sous-ordres se trouve une certaine Pauline Leroux.

— Connais pas.

— Pauline Leroux qui, à votre instigation, est entrée à Saint-Mandé chez une dame Duroselle, que vous comptiez dévaliser aussitôt que votre affiliée vous aurait remis l'empreinte des serrures et renseigné sur les dispositions intérieures.

— La dame Duroselle !... connais pas.

— Au lieu de s'irriter des réponses cyniques d'Augustin, M. Libourt souriait chaque fois que ces deux mots : *Connais pas* ! tombaient des lèvres du bandit.

Il ne se lassait point et continuait son interrogatoire avec le plus grand calme.

— Vous prétendez ne pas connaître Louis Durand. Nous avons cependant tout lieu de croire que c'est à votre instigation qu'il est entré chez le sculpteur Georges Gauthier...

— Georges Gauthier ! Connais pas.

— Louis Durand était attendu par vous à la brasserie de la rue des Vignes, où une partie de votre bande vous entourait.

— Je prenais une consommation, et il y avait autour de moi des gens que je ne connaissais pas.

Dites donc, mon juge, est-ce que, quand vous vous payez une grande fine ou un bitter, dans un café chic, vous connaissez les particuliers qui consomment auprès de vous ?

— Si vous n'étiez pas de la bande, pourquoi avez-vous résisté au moment de l'arrestation ?

— J'aurais bien voulu vous y voir ! — si une troupe de malandrins tombait sur vous sans que vous sachiez pourquoi, est-ce que vous ne vous défendriez pas ?

— Vous aviez le revolver à la main...



— J'eus la maladresse de me laisser surprendre... (page 982).

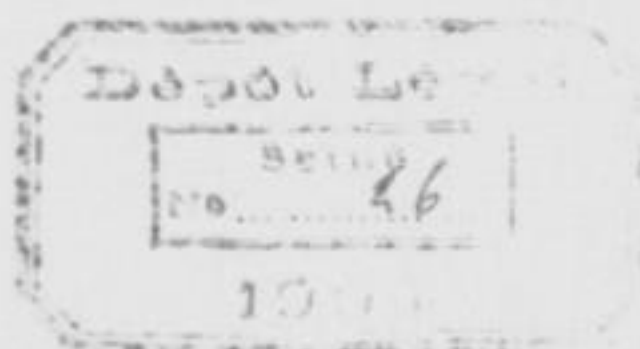
— Jamais de la vie !

— C'est vous qui avez blessé M^{me} Gauthier.

— M^{me} Gauthier, connais pas !... et comment l'aurais-je blessée, cette dame, puisque je n'avais point d'arme ?...

— Ainsi, vous niez tout ?

— Parfaitement.



— Vous ne vous déciderez à aucun aveu ?

— Qu'est-ce que je pourrais avouer, étant aussi innocent que l'enfant à naître ?...

Vous m'avez fait arrêter sans motifs...

Vous prétendez me mettre sur le dos un tas de méfaits !

C'est à vous de prouver que je suis coupable...

— Ainsi, vous ne vous défendez pas ?

— A quoi bon !

— Même si l'on vous accuse d'être complice d'un assassinat ?

En entendant ces mots, Augustin tressaillit malgré lui.

— Un assassinat ! — répéta-t-il d'une voix changée, puis reprenant aussitôt son sang-froid, il ajouta :

— Ah ! pour une bonne blague, voilà une bonne blague ! — ça ne prend pas !...

— Où étiez-vous dans la soirée du vingt-six juin dernier ?

— Et vous ?...

— Ce n'est pas répondre. Où étiez-vous ?

— Je n'en sais rien... — J'étais au café ou au spectacle, ou peut-être bien chez une dame... je ne me souviens pas...

— Puisqu'il est impossible aujourd'hui de tirer de vous quoi que ce soit, nous en resterons là...

— C'est une riche idée.

— Et quand je vous ferai appeler de nouveau vous aurez réfléchi... Vous comprendrez mieux votre intérêt.

— La prochaine fois, ce sera comme aujourd'hui.

— On va vous donner lecture de votre interrogatoire et vous le signerez...

— Oh ! quant à ça, tant que vous voudrez...

Mes réponses ne sont pas compromettantes. »

Sur un signe du magistrat, le greffier commença la lecture du procès-verbal.

Augustin l'écouta en souriant.

— C'est bien ça... — fit-il une fois la lecture terminée. — Nous avons bavardé très gentiment.

Il n'y a que M. Roussillon qui n'a pas soufflé mot.

L'inspecteur, en s'entendant nommer, sursauta.

— Ah ! vous me connaissez, mon gaillard ! — dit-il.

— Comme vous voyez, et c'est un avantage que j'ai sur vous car, si fin policier que vous soyez, vous ne me connaissez pas...

Oh ! vous avez beau fouiller votre mémoire, je vous défie de dire qui je suis et de le prouver...

— Peut-être... — répliqua Roussillon.

— Cherchez, mon bonhomme... Ça vous fera passer le temps d'une façon agréable...

Où faut-il signer ?

— Ici — répondit le greffier en désignant un point sur la feuille, et en tendant la plume au gredin.

— Très bien ! J'y vais de tous mes noms...

Et il signa : *Charles-Augustin Médoc*.

Tandis qu'il écrivait, Roussillon regardait la main qui tenait la plume.

L'extrémité du petit doigt, coupée au-dessus de la première phalange, manquait à cette main.

Augustin suivit la direction des yeux de Roussillon.

— Qu'est-ce que vous regardez, monsieur l'inspecteur ? — demanda-t-il.

— Rien... — répondit le policier.

— Que si ! que si ! vous regardez quelque chose. C'est ma main qui vous tire l'œil... Il en manque un morceau et vous vous dites : « Voilà un signe particulier qui pourra me servir à quelque chose... »

Eh bien, rayez ça de vos papiers... Ce signe-là ne vous conduira à rien du tout !

Mossieu Bertillon ne m'a jamais vu. Je ne suis inscrit sur aucune fiche et mon casier judiciaire est d'une blancheur de neige ! Un vrai bouquet de mariée !

Vous pouvez chercher... vous ferez chou blanc !... »

Puis, s'adressant à M. Libourt, Augustin ajouta :

— Monsieur le juge d'instruction, est-ce fini ?

— Oui, jusqu'à nouvel ordre.

— Quand vous voudrez. Toujours à votre disposition... c'est le cas de le dire...

Sur un signe du magistrat, les gardes firent sortir Augustin qu'ils reconduisirent à la Souricière.



CXLV

LA LETTRE DU 23 JUIN

Roussillon s'était levé, suivant des yeux la sortie de l'homme qui ne leur avait livré aucun de ses secrets.

— Voilà un rusé coquin de qui nous n'obtiendrons pas grand-chose ! — dit-il quand la porte du cabinet se fut refermée. C'est un chef de bande que ses hommes ne connaissent pas plus que je ne le connais.

Était-il complice de l'assassinat d'Albert Fontaine ?...

Des liens mystérieux le rattachent-ils à ce crime ?... Cela m'échappe... Je ne vois goutte dans cette bouteille à l'encre.

Nous ne saurons la vérité que par Louis Durand... Il faut qu'il parle !...

Mais comment le faire parler ?...

Le juge d'instruction écrivit quelques mots sur une feuille de papier, sonna le garçon de service et lui tendit cette feuille en lui disant :

— A la Souricière.

Puis, s'adressant à Roussillon :

— Je crois comme vous que les aveux de Louis Durand pourront seuls nous éclairer...

Il s'agit de lui arracher la vérité... la vérité tout entière.

— Vous avez sous la main la copie de la lettre écrite par lui à M. Georges Gauthier ?

— J'ai mieux que cela... dit le juge. J'ai l'original de cette lettre et l'enveloppe trouvée par vous à la villa des Fleurs...

Il faudra bien que Louis s'explique au sujet de cette missive... Ne soyez pas impatient.

J'ai hâte, autant que vous, d'arriver à un résultat heureux...

Si cet homme parle, il sera facile de délier la langue de ceux qui jusqu'ici sont restés muets.

En ce moment, deux gardes de Paris introduisirent l'inculpé Louis dans le cabinet.

Il avait toujours les menottes.

Son visage était pâle, ses yeux ternes.

A deux pas du bureau il s'arrêta et salua profondément le juge d'instruction.

— Eh bien ! — lui demanda ce dernier — avez-vous réfléchi ? Êtes-vous décidé à parler franchement ?

— Je vous ai dit tout ce que je savais, — répliqua le prisonnier d'une voix morne.

— Alors, je vais vous dire, moi, ce que j'ai appris... Votre nom d'abord...

Vous vous nommez Louis Durand... Vous êtes né à Paris... Vous avez trente et un ans, et j'ai là sous les yeux les certificats des divers maîtres chez lesquels vous avez servi comme valet de chambre...

Louis éprouvait un malaise évident, qui se reflétait sur sa figure.

Il comprenait qu'on avait fait perquisition dans son logement.

Donc il avait été trahi par un de ses complices.

Il se sentit perdu.

— Tout cela a été trouvé chez vous, rue de Belleville... Il est donc absolument inutile de persister dans votre système de négation à outrance...

Louis garda le silence.

Le juge d'instruction poursuivit :

— Il ne vous reste qu'à nous éclairer sur des faits que la justice doit connaître, et dans votre intérêt je vous engage à le faire...

— J'ai été vendu !! — s'écria Louis avec une colère concentrée.

Le magistrat ne releva pas ces paroles et continua :

— Nous ne passerons pas en revue les places multiples occupées par vous depuis dix ans à Paris et en province. Nous ne nous occupons que de la dernière...

Vous avez été, comme valet de chambre, au service de M. Georges Gauthier, à Saint-Mandé...

— Oui, monsieur...

— Vous ne niez plus avoir écrit à M. Gauthier la lettre dont je vous ai donné connaissance lorsque je vous ai interrogé pour la première fois ?

— Je ne le nie plus...

— Alors vous allez me donner l'explication de ses termes ambigus. Et réfléchissez bien avant de répondre.

Il y va de votre liberté... peut-être de votre tête.

— De ma tête ! — s'écria Louis frissonnant.

— Oui, de votre tête.

— Mais je n'ai jamais commis aucun crime pouvant mériter l'échafaud !

— Il faut me le prouver.

— Comment ?

— En m'expliquant avec franchise les termes de la lettre que vous écriviez à M. Gauthier le 23 juin de cette année, et que voici...

Le magistrat, prenant dans le dossier la lettre en question, lut tout haut :

« Monsieur,

« Malgré tous les torts que j'ai eus envers vous, malgré toutes
« les fautes que j'ai commises, vous m'avez montré sans cesse une
« bienveillance si paternelle que j'ose m'adresser encore à votre
« intarissable bonté... »

Le juge d'instruction posa la lettre devant lui, sur son bureau et dit :

— Premier point à élucider : quels torts aviez-vous eus, quelles fautes aviez-vous commises chez M. Gauthier pour motiver votre renvoi ?

Louis hésitait visiblement.

— Soyez franc, — reprit le magistrat.

Il vous sera tenu compte de votre franchise...

— J'avais commis une indélicatesse, — murmura Louis.

— Laquelle ?

— Dérobé de l'argent.

— Une somme importante ?

— A peu près trois cents francs... en plusieurs fois...

— Et c'est pour cela que M. Gauthier vous a renvoyé ?

— Non... Monsieur m'avait pardonné...

— Il a donc eu quelque chose de plus grave encore à vous reprocher ?

— Oui, monsieur.

— Quelle chose ?

— J'eus la maladresse de me laisser surprendre par un des amis de Monsieur au moment où je prenais l'empreinte de la serrure du meuble où il renfermait ses valeurs...

— Ce qui prouve jusqu'à l'évidence que vous faites partie de la *bande des gens de maison*...

Vous prépariez la besogne que vos complices viendraient accomplir quand vous auriez quitté le service de M. Gauthier...

Louis baissa la tête et resta muet, ce qui équivalait à un aveu.

Le juge poursuivit :

— Quel est le nom de l'ami qui vous a surpris ?

— M. Albert Fontaine.

Roussillon et le magistrat tressaillirent et échangèrent un regard qui en disait long.

— Albert Fontaine ! — répéta M. Libourt — le banquier assassiné, avenue Daumesnil, à la porte du jardin de la villa des Fleurs !

— Oui, monsieur.

Un nouveau regard fut échangé entre le policier et le juge, puis ce dernier reprit :

— Ainsi c'est M. Fontaine qui vous dénonça à votre maître.

— Oui, monsieur... M. Gauthier voulait d'abord me faire arrêter, mais je le suppliai tant de ne pas me perdre qu'il se contenta de me renvoyer...

— Ceci, — dit M. Libourt, les yeux de nouveau fixés sur la lettre — explique cette autre phrase :

« Vous auriez pu me perdre, m'envoyer dans une maison centrale, vous m'avez pardonné, vous m'avez sauvé... »

« Le séjour de Paris amènerait pour moi la chute inévitable, je le comprends maintenant, et je vais m'en éloigner, suivant vos conseils. C'est à l'étranger que je vais aller chercher, dans le travail, l'oubli de mes fautes, de mes crimes et de la femme qui me les a fait commettre... »

Le magistrat s'interrompit pour demander :

— Quelle est cette femme ?

Louis, de nouveau, hésitait à répondre.

— Continuez donc à marcher dans la voie de la franchise... — reprit le juge d'instruction. — Ce que vous voudriez nous cacher, d'ailleurs, nous le savons... Cette femme, c'est Lucie Ballard, n'est-ce pas, ou, pour mieux dire, Pauline Leroux ?

Le prisonnier fit de la tête un signe affirmatif.

— Je prends acte de votre aveu... Maintenant, passons à un dernier point. Après avoir volé votre maître et fait une tentative pour le voler plus encore, vous aviez dû vous adresser à lui et lui

demander de compléter la somme nécessaire pour votre départ, vrai ou faux, pour l'Amérique... Vous lui écriviez ceci :

« J'attends les effets de votre charité le plus promptement possible, car mon départ est fixé à mercredi prochain, 29 de ce mois. C'est poste restante, sous le couvert de ces deux initiales : X. Y., que j'irai chercher votre réponse au bureau de la rue du Louvre. »

— J'ai écrit cela, oui, monsieur... — balbutia Louis.

— Et vous vous êtes présenté au bureau de la rue du Louvre ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi ?

— Parce que j'avais lu dans les journaux la nouvelle de l'assassinat de M. Fontaine.

— En quoi la mort de M. Fontaine pouvait-elle empêcher M. Gauthier de répondre à votre lettre ?

— On le soupçonnait.

— Pas en ce moment. C'est seulement quelques jours après le crime que M. Gauthier fut soupçonné et arrêté.

— Donc, il aurait pu vous répondre...

— Cette nouvelle m'avait dérouté...

— Soit, admettons cela... Mais vous n'aviez nullement l'intention de vous expatrier.

Le vrai but de votre lettre hypocrite était de soutirer de l'argent à votre maître.

Trois cents francs vous semblaient bons à toucher.

Nous y reviendrons, ainsi que sur votre voyage aux environs de Blois, d'où vous arriviez au moment où vous avez été arrêté, rue des Vignes...





La femme de chambre exécuta l'ordre et, au bout d'un instant, introduisit la visiteuse...
(page 992).

CXLVI

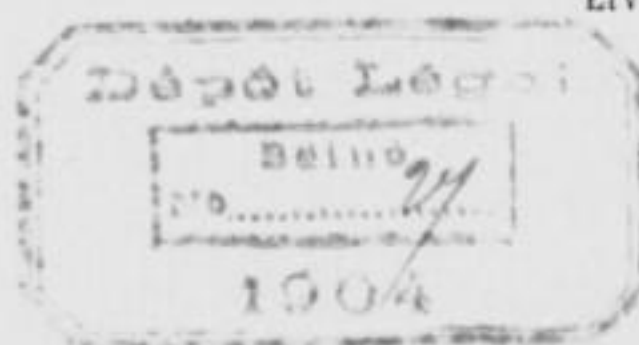
OU LOUIS DURAND PARLE

En entendant ces derniers mots, Louis Durand n'eut plus aucun doute.

Quelqu'un de la bande avait, comme on dit dans le langage des voleurs, *mangé le morceau*.

LIV. 124. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 124.



Il était bien pris.

Le magistrat poursuivit :

— Sachant que M. Gauthier était accusé d'avoir commis un assassinat sur la personne de M. Albert Fontaine, vous êtes-vous occupé du procès ?

— Oui, monsieur, naturellement... Quand on a été au service des gens...

— Avez-vous cru votre maître coupable de ce crime ?

— Cela m'a étonné de sa part...

— Étonné seulement ?

— Dame ! monsieur, on ne connaît jamais à fond les secrets des familles...

— Alors, selon vous, M. Gauthier pourrait être l'assassin de son ami ?

— Puisqu'on l'a condamné, et puisqu'il y avait des preuves...

— De quelles preuves voulez-vous parler ?

— Du bouton de manchette et du ciseau de sculpteur, une arme terrible ! trouvés près du cadavre...

— Je vois que vous avez suivi attentivement le procès.

Vous en connaissez les moindres détails.

— Je sais ce qu'ont dit les journaux...

D'ailleurs, les jurés les ont trouvées bonnes, ces preuves...

— Quelqu'un n'aurait-il pu entrer dans l'atelier, dans la chambre à coucher, y prendre le ciseau de sculpteur et le bouton de manchette, et s'en servir pour faire accuser et condamner M. Gauthier ?

— Je ne dis pas non, mais il y a une objection...

— Laquelle ?

— On ne s'introduisait pas comme on voulait dans la chambre et dans l'atelier de monsieur...

— Vous y avez bien introduit quelqu'un...

— Moi ! — s'écria Louis avec un peu d'effarement.

— Oui, vous.

— Jamais ! monsieur ! Jamais !

— Ne niez pas ! Ce serait complètement inutile...

Vous avez reçu, deux fois au moins, chez M. Gauthier, votre maîtresse, Pauline Leroux, qui se faisait appeler Lucie Ballard...

Vous lui avez fait visiter l'atelier de votre maître et, pour arriver à l'atelier, depuis votre chambre, il fallait passer par celle du sculpteur.

— C'est vrai, monsieur, — balbutia Louis très déconcerté — mais je ne vois pas...

Il s'interrompit.

— Pourquoi je vous dis tout cela?... — acheva le juge d'instruction.

— En effet, je n'en comprends pas...

— Je vais vous expliquer clairement ce que vous ne comprenez pas, aussitôt que vous m'aurez donné l'emploi de votre temps pendant la journée, la soirée et la nuit du dimanche 26 juin.

Le ci-devant valet de chambre devint affreusement pâle.

Il pressentait qu'une accusation terrible allait peser sur lui.

Ce fut d'une voix à peine distincte, qu'il répondit :

— L'emploi de mon temps dans la soirée et la nuit du dimanche 26 juin. Mais, monsieur, c'est dans la soirée de ce jour que M. Albert Fontaine a été assassiné !...

— Oui.

Louis Durand, sur lequel Roussillon rivait son regard, se mit à trembler de tout son corps.

— Oh ! monsieur — bégaya-t-il — que supposez-vous donc ? quelle horrible pensée vous vient ?

Savez-vous bien que vous avez l'air de me soupçonner d'un crime abominable...

— Ah ! vous avez deviné !...

— J'ai peur de comprendre que vous vous égariez jusqu'à supposer que je puis être l'assassin de M. Fontaine...

— Sinon l'assassin, du moins le complice, et peut-être l'instigateur du crime.

— Ah ! cela est faux ! Cela est faux, monsieur ! Je ne veux pas grand'chose, mais je ne suis point un assassin !

Et d'ailleurs quel mobile m'aurait poussé à cet acte monstrueux ! !...

— M. Fontaine, vous l'avez avoué vous-même, vous avait surpris en flagrant délit chez votre maître...

Sa dénonciation avait été la cause de votre renvoi.

La rancune vous inspirait le désir de la vengeance et vous aviez résolu sa mort...

— Non ! non ! non !! — s'écria Louis hors de lui. — Ce n'est pas vrai, je le jure !...

Le juge d'instruction poursuivit :

— Vous connaissiez les habitudes d'Albert Fontaine dans la maison de son ami.

Vous saviez que tous les dimanches il venait embrasser sa petite filleule Albertine et passer la journée à la villa des Fleurs...

Vous étiez au fait de l'heure de son départ .. J'admets que vous n'ayez pas frappé vous-même, mais vous avez donné des indications à l'assassin... »

Louis se sentait devenir fou.

Il prit son front entre ses mains et le serra de toutes ses forces.

De ses lèvres tremblantes s'échappèrent ces paroles entrecoupées :

— Vous ne pensez pas ce que vous me dites... C'est pour me faire peur, n'est-ce pas ?

Le magistrat reprit :

— Nous sommes aujourd'hui convaincus de l'innocence de M. Gauthier... C'est une femme qui a frappé Albert Fontaine.

Cette femme, on l'a vue, mais sans pouvoir distinguer son visage.

Elle a laissé sur le théâtre du crime, dans le but évident d'égarer les soupçons, le ciseau de sculpteur et le bouton de manchette appartenant à votre maître.

Or, vous avez introduit deux fois Pauline Leroux dans la maison de votre maître, vous lui avez remis les objets compromettants et vous lui avez dit : *Il faut tuer cet homme !* »

M. Libourt, comme on dit vulgairement, *plaidait le faux pour savoir le vrai*.

Quoique certain que Pauline Leroux n'avait point pris part au crime de l'avenue Daumesnil, il trouvait bon, vis-à-vis de Louis Durand, de paraître laisser planer l'accusation sur sa tête.

— Mais, monsieur, — répliqua l'ex-valet de chambre — à partir du moment où j'ai été renvoyé, Lucie Ballard n'a pas remis les pieds dans la maison...

— Aussi n'est-ce pas elle qui a volé les objets trouvés près du cadavre... C'est vous, qui, avant de partir, les avez dérobés pour les lui remettre...

Vous vouliez vous venger doublement de l'homme qui vous avait dénoncé et du maître qui vous renvoyait...

Vous avez réussi !... »

Une sueur glacée mouillait les tempes de Louis Durand.

Un tremblement convulsif secouait son corps comme celui d'un fiévreux de la campagne de Rome.

Ses lèvres s'agitaient.

On voyait qu'il voulait parler, mais il ne pouvait articuler aucun son.

— Avouez ! avouez donc !! — dit impérieusement le magistrat, voulant profiter de ce moment d'émotion violente qui, selon lui, devait enlever à l'inculpé toute force de résistance.

Le résultat ne fut point celui qu'attendait le juge d'instruction.

D'une voix encore bien agitée, mais qui se raffermir peu à peu, et avec un accent de vérité qui s'imposait, Louis répondit :

— Avouer quoi, monsieur?...

De ce dont vous m'accusez, je suis innocent ! Je n'ai à me reprocher ni une pensée de haine, ni un acte de vengeance !!

Je suis un misérable, oui ! je suis affilié à une bande organisée pour le cambriolage des maisons riches, j'ai traîné ma vie dans tous les bas-fonds, je mérite la prison, le bagne si vous voulez, mais comme voleur, et non comme assassin ou comme complice d'un assassinat !

Il n'y a pas une goutte de sang sur mes mains ! je vous le jure, monsieur.

M. Fontaine m'avait dénoncé, mais c'était son droit, c'était même son devoir ; quant à mon maître, je n'avais jamais reçu de lui que des bienfaits.

Pourquoi donc aurais-je eu de la haine pour eux ?

Je n'ai commandé à personne de tuer l'un et de perdre l'autre, je vous le jure, monsieur ! je vous le jure ! »

Louis Durand était épuisé par l'émotion.

Sa voix faiblit. Sa tête s'inclina sur sa poitrine.

— Vous ne m'avez pas donné l'emploi de votre journée et de votre nuit du 26 juin, — reprit le juge d'instruction.

— Eh ! comment pourrais-je vous le donner, monsieur ? — répliqua l'ex-valet de chambre. — Je ne sais pas. Je ne vois plus clair dans mon cerveau... Ma pensée m'échappe... Je voudrais pouvoir vous prouver que je dis vrai, mais comment ?

Il se recueillit pendant quelques secondes, et poursuivit :

— Le 26 juin... un dimanche... Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Ah ! oui, oui. Je me souviens. Je suis allé au musée du Louvre voir les

tableaux, avec un ouvrier mécanicien, Edouard Forget, et sa femme, de braves gens qui demeurent sur mon carré, rue de Belleville... Ils me croyaient honnête comme eux et je les fréquentais quand je me trouvais sans place...

En revenant du musée, ils m'ont invité à dîner chez eux... Après dîner nous avons fait une partie de piquet, et, quand nous nous sommes quittés, il était plus de minuit.

Ce que je vous dis là, monsieur, Edouard Forget vous le répétera. Je vous assure que je ne mens pas, et vous en aurez la preuve...

— Nous verrons...

Et le magistrat écrivit le nom et l'adresse de l'ouvrier mécanicien.

Tout à coup, Louis poussa une exclamation.

— Qu'y a-t-il ? — demanda vivement le juge d'instruction.

— Il y a qu'un autre que moi a pu prendre dans la chambre et dans l'atelier de M. Gauthier le bouton de manchette et le ciseau de sculpteur qui l'ont fait accuser et condamner.

— Qui donc ?

— Vous m'avez dit qu'on avait vu une femme, dont on ne pouvait distinguer le visage, frapper M. Albert Fontaine.

— Oui.

— Cette femme ne peut être Pauline Leroux. Elle ne connaissait point M. Gauthier et n'avait aucune raison de haïr M. Fontaine, car elle n'a pas su, quoique étant ma maîtresse, pourquoi le sculpteur m'avait renvoyé...

— Où voulez-vous en venir ?

— A vous donner des renseignements qui vous aideront peut-être à trouver l'assassin que vous cherchez...

— Expliquez-vous.

— Peu de temps avant mon départ de la villa des Fleurs, une femme est entrée dans la chambre de M. Gauthier et dans l'atelier...

— Une femme introduite par vous ?

— Non, monsieur...

— Par qui donc ?

— Par M. Gauthier lui-même.

— Voulez-vous me donner à entendre que cette femme était une maîtresse du sculpteur !

— Oh ! non, monsieur, je ne dis ni ne veux rien dire de pareil. Monsieur aimait et respectait trop Madame pour recevoir une maîtresse dans la maison...

— Alors, qu'était-ce que cette femme ?

— Une cliente.

— Expliquez-vous.

— C'est ce que je vais faire de mon mieux...



CXLVII

LA FEMME AUX CHEVEUX ROUGES

Roussillon, un carnet devant lui, un crayon à la main, s'apprêtait à prendre des notes.

— C'était un dimanche matin — commença Louis — il pouvait être huit heures et demie... Madame avait quitté la villa à huit heures, avec M^{lle} Albertine, pour aller, comme chaque dimanche, entendre la messe à l'église de Saint-Mandé.

M. Gauthier, dans son atelier, donnait *le coup de fion* à une sculpture qu'on devait venir prendre le lendemain.

C'était un buste d'enfant.

Je mettais de l'ordre dans l'atelier quand la femme de chambre vint lui dire qu'une dame demandait à le voir.

— Faites entrer ici, — répondit-il. — J'achève un travail très pressé et ne puis me déranger...

La femme de chambre exécuta l'ordre et, au bout d'un instant, introduisit la visiteuse, une femme en grand deuil... »

Roussillon releva brusquement la tête.

— Puisque vous étiez dans l'atelier — interrompit le juge d'instruction — vous avez vu de près cette femme.

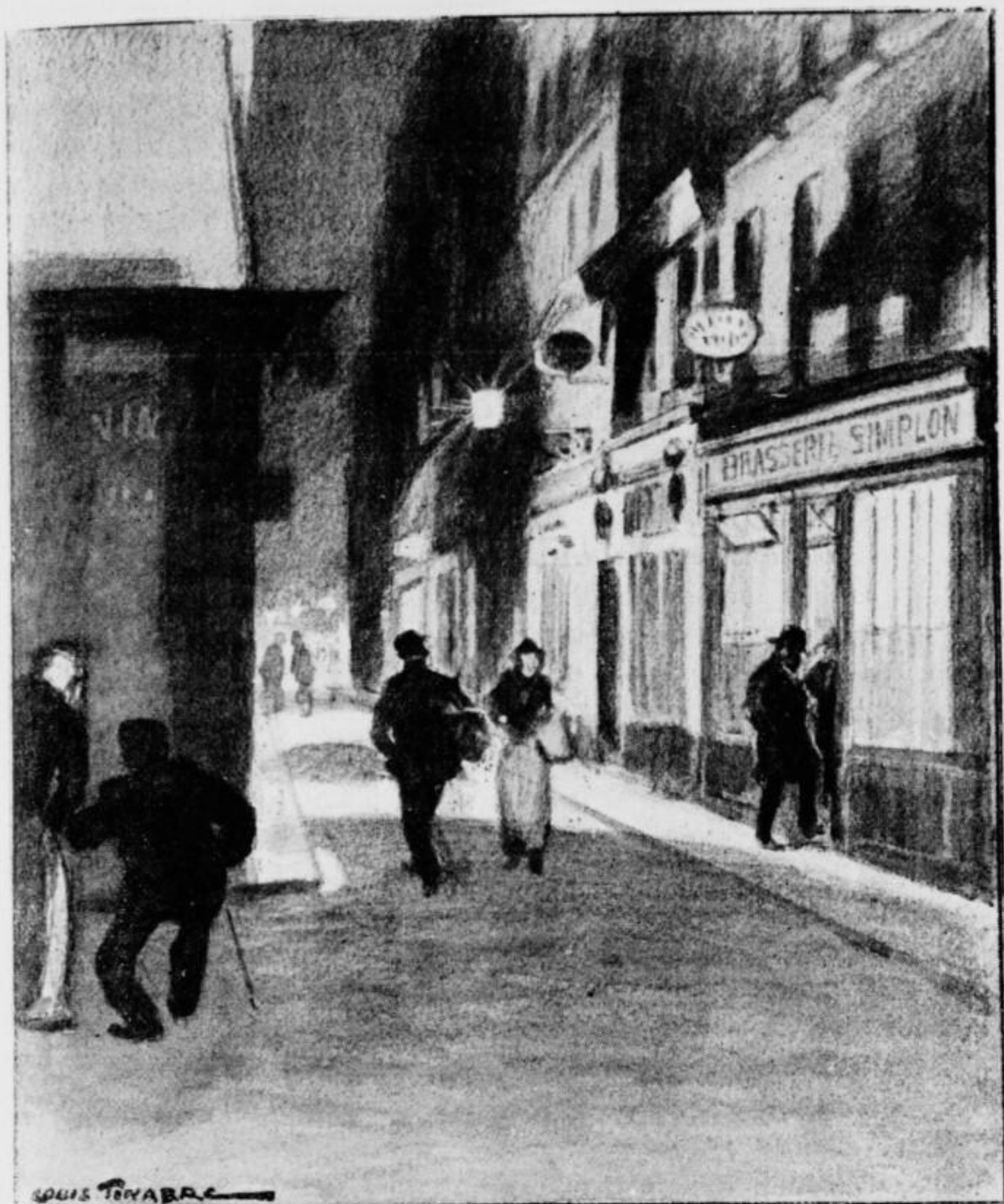
— Un peu de patience, monsieur, je vais tout vous dire.

La dame portait un long voile noir qui ne permettait pas de bien distinguer ses traits, que je vis d'ailleurs un peu plus tard.

Je remarquai seulement qu'elle avait des cheveux roux, mais je ne puis pas savoir si c'étaient ses cheveux ou une perruque.

M. Gauthier lui avança une chaise, mais elle resta debout, et j'assistai à la conversation suivante que je me rappelle mot pour mot.

— Vous êtes très occupé, monsieur, dit la visiteuse, je ne veux pas interrompre votre travail et je vous retiendrai peu de temps. Je viens seulement vous demander si vous consentiriez à faire mon buste...



Les hautes maisons qui forment la rue des Canettes sont noires (page 999).

— Assurément, madame, — répondit M. Gauthier. — Buste en terre cuite ou en marbre ?

— En terre cuite...

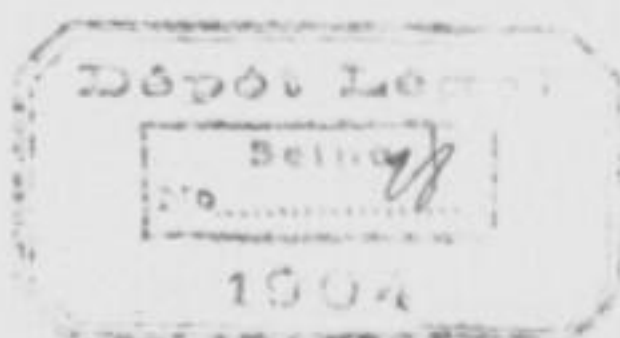
Permettez-moi de vous demander quel sera le prix ?

— Quinze cents francs.

— C'est ce que je pensais et nous sommes d'accord... je serai obligée de venir poser dans votre atelier ?

LIV. 125. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 125.



— Indispensablement, oui, madame...

— Plusieurs fois ?

— Oui, madame. Il me faudra deux séances pour esquisser votre portrait au crayon, il m'en faudra deux pour établir la maquette, ensuite trois ou quatre pour travailler d'après nature... En tout sept ou huit...

— Dois-je vous remettre une somme à valoir sur le prix total ?

— Non, madame, vous me paierez à la livraison.

— Quand commencerons-nous ?

— Dès demain, si vous voulez.

— Demain, soit.

— Votre heure ?

— Celle qui vous conviendra le mieux.

— Alors, dans la matinée..... Neuf heures...

— C'est entendu. A demain matin, je serai exacte.

La conversation était terminée. — Monsieur me donna l'ordre de reconduire sa nouvelle cliente jusqu'à la porte du jardin. Ce que je fis.

Quand je revins, Monsieur s'était remis à la besogne.

— Et, — demanda le juge d'instruction, — pendant l'entretien auquel vous avez assisté, la visiteuse n'avait point relevé son voile ?

— Non, monsieur.

— Et elle revint le lendemain ?

— A neuf heures précises, elle sonna à la grille. J'allai lui ouvrir et je l'introduisis, non dans l'atelier où travaillait un praticien d'après le modèle vivant, mais dans la chambre de Monsieur où tout était préparé pour le portrait au crayon.

— Portait-elle le même costume que la veille ?

— Le même, oui, monsieur.

— Alors elle releva son voile ?

— Pas tout de suite. J'allai prévenir mon maître dans l'atelier... il vint aussitôt, et c'est alors seulement qu'elle se découvrit le visage...

— Et vous l'avez bien vue ?

— Comme je vous vois.

— Son signalement ?

— Des cheveux roux et une physionomie singulière... un air

d'inquiétude... de défiance.. des lèvres minces... des yeux d'acier très durs, sous des sourcils presque noirs...

— Son âge ?

— Elle paraissait avoir une quarantaine d'années, peut-être un peu plus.

Monsieur prit son carton à dessins sur ses genoux et commença le portrait... Je n'avais rien à faire là... je me retirai...

Au bout d'une heure et demie Monsieur me sonna et, comme la veille, me donna l'ordre de reconduire la dame...

— Et elle revint ?

— Le lendemain...

— Savez-vous comment se nommait cette dame ?

— Je l'ignore... Je n'avais pas à m'en préoccuper.

C'est à peu près à ce moment-là, d'ailleurs, que Monsieur me renvoya...

— Vous n'avez rien à ajouter au signalement donné par vous tout à l'heure ?

— Rien. Mais vous trouverez certainement le dessin fait d'après elle dans les cartons de Monsieur, je l'y ai vu.

— Vous le reconnaîtriez ?

— Sans hésiter.

En ce moment Roussillon intervint.

— Vous avez dit tout à l'heure — fit-il — que cette dame avait des cheveux roux, mais que vous ne saviez pas si ces cheveux étaient à elle ou si elle portait une perruque...

— C'est vrai, ils semblaient naturels, mais les perruquiers travaillent si bien aujourd'hui.

— Cette cliente de M. Gauthier vous a-t-elle paru être une femme du monde ? — demanda le magistrat.

— Une bourgeoise plutôt.

— A-t-elle pu rester seule dans la chambre de votre maître ?

— Oh ! certainement oui...

Monsieur se dérangeait de temps en temps, pendant les séances de pose, pour aller à l'atelier jeter un coup d'œil sur le travail du praticien...

— Et dans l'atelier ?

— Ce n'est pas douteux...

Monsieur allait souvent dans sa chambre se laver les mains...

— De tout cela, que concluez-vous ? dit le juge.

— Que cette personne aurait très bien pu prendre un des bou-

tons de manchettes qui traînaient toujours dans les coupes sur la cheminée de la chambre à coucher, et subtiliser un ciseau de sculpteur dans l'atelier où il y en avait des masses...

— Quelle raison cette femme aurait-elle pu avoir de tuer M. Albert Fontaine et de perdre M. Gauthier ?

— Mais, monsieur, je n'en sais rien... Je n'accuse pas, moi ; c'est à la justice qui cherche un coupable de profiter de ce que j'ai dit.

C'est la vérité, je le jure !... l'exacte vérité !

— C'est bien. Donnez-moi maintenant l'adresse exacte de votre compère, Augustin, le cocher.

— Monsieur, je l'ignore.

— Vous l'ignorez !

— Oui, monsieur.

— Voilà qui me paraît bien invraisemblable, bien inadmissible ! Vous êtes affiliés à la même bande, comment donc vous concertiez-vous sur les *affaires* à entreprendre, si vous ne vous réunissiez ni chez vous, ni chez lui ?

— Nos rendez-vous avaient lieu rue de Poitiers ou rue des Vignes.

— Soit, mais vous correspondiez avec lui quand vous étiez en place ou quand vous couriez la province préparant un *coup* lucratif.

— Je lui écrivais poste restante.

— A quel nom ?

— Aux initiales *B. D.*

— A quel bureau ?

— A celui de la place de la République.

— On va vous donner lecture de votre interrogatoire et vous le signerez...

— Oui, monsieur, et vous pouvez compter qu'il ne contient pas un seul mot qui soit une menterie.

Louis allait signer.

— Monsieur le juge d'instruction — fit Roussillon — voulez-vous me permettre de poser une question à l'inculpé ?

— Parfaitement.

L'inspecteur, s'adressant à Louis, demanda :

— Vous dites, n'est-ce pas, que vous avez vu le portrait de la cliente de M. Gauthier dans un de ses cartons ?

— Oui, monsieur.

— A quel signe particulier pourrait-on le reconnaître parmi d'autres dessins?

— Si je l'avais sous les yeux, je vous dirais sans hésiter : « *Le voilà !* » Ne l'ayant pas, voici tout de même des indications : il est fait sur papier teinté, aux trois crayons : blanc, noir et rouge...

Les cheveux sont au crayon rouge...

— Bien, c'est compris...

Louis Durand écouta la lecture de son interrogatoire, le signa, et sortit sous l'escorte des gardes de Paris qui l'avaient amené.

M. Libourt, surexcité, nerveux, se leva et, pendant quelques secondes, arpenta fièvreusement son cabinet; puis, s'arrêtant tout à coup devant Roussillon, il s'écria :

— Y comprenez-vous quelque chose, vous? Voyez-vous clair dans les ténèbres qui s'épaississent de plus en plus autour de nous?

Ce Louis Durand nous a dit la vérité, ça me paraît incontestable.

La crainte d'être impliqué, comme complice, dans un assassinat, lui a délié la langue. Mais, tout en nous racontant ce qu'il savait, il ne nous a rien appris...

Pauline Leroux est hors de cause quant à l'affaire de l'avenue Daumesnil...

Alors, quelle piste suivre?

Y a-t-il quelque chose à tirer de l'histoire de cette femme en deuil venant poser pour son buste chez Georges Gauthier?

Je ne le vois pas.

Pourquoi cette femme aurait-elle assassiné M. Fontaine et entassé des preuves menteuses contre le statuaire qui, bien évidemment, ne la connaissait pas?

Nous sommes en pleine invraisemblance...

Où allons-nous?

Je n'en sais rien...

Nous fondions un espoir sur la déposition de Louis Durand... il n'a fait que rendre la situation plus obscure.

Voyons, Roussillon, que pensez-vous de tout cela?

L'inspecteur se gratta l'oreille gauche, ce qui était chez lui un sérieux indice de grand désarroi moral.

— Comme vous, monsieur le juge d'instruction — répondit-il — je suis bien forcé d'avouer qu'au lieu d'avancer nous reculons...

Mais cependant je crois que nous ne devons pas désespérer...

— Oh ! je ne désespère pas, mais je suis énervé en face des résultats négatifs obtenus jusqu'à ce moment.

— Ces résultats sont peut-être moins négatifs qu'ils n'en ont l'air...

— Vous avez une idée ?

— Oui.

— Laquelle ?

— Le hasard, vous le savez aussi bien que moi, est le grand auxiliaire de la police... Seulement il faut aider le hasard, et c'est l'affaire du vrai policier...

Que la piste soit bonne ou mauvaise, je vais m'occuper de la femme aux cheveux rouges.

Je ne sais quel instinct me dit que je ne perdrai pas mon temps...

— Obéissez à votre instinct.

Voyez aussi à vous renseigner au bureau de poste de la place de la République... Il est essentiel de savoir s'il ne s'y trouve pas, bureau restant, des lettres adressées aux initiales : *B. D.*...

— J'ai pris des notes à ce sujet et j'y passerai sans retard.

— S'il y en a, je les ferai saisir. Dans tous les cas, je ne reprendrai mes interrogatoires que lorsque je connaîtrai le résultat de vos investigations.

— Je me hâterai, monsieur.

Et Roussillon quitta le cabinet du juge.



CXLVIII

A LA BRASSERIE SIMPLON

Quel est le Parisien qui ne connaît pas la rue des Cannettes, cette veine calme de l'ancien Paris, voie sombre, triste, dont l'une des extrémités se greffe sur la rue du Four, l'autre sur la rue Saint-Sulpice, prenant ainsi communication avec ces deux artères plus larges et plus éclairées et qui font partie, comme elle, du sixième arrondissement ; quartier du Luxembourg.

Les hautes maisons qui forment la rue des Cannettes et la tiennent sans cesse dans une ombre malsaine, sont noires, lépreuses, de construction bizarre, sans goût et surtout sans respect pour aucun style architectural.

Les trottoirs qui bordent les immeubles, sont étroits, mal entretenus et le pavé qui forme la chaussée, humide et glissant.

Jamais un rayon de soleil ne vient l'assainir.

C'est ce qu'on est en droit d'appeler un vilain coin dans lequel on n'a pas encore apporté les grands progrès de l'hygiène dont ont été merveilleusement dotés d'autres quartiers de notre capitale.

Il semble qu'un mauvais sort a été jeté sur cette pauvre rue, qu'on a peur d'y toucher et qu'on désire la laisser s'effondrer dans les profondeurs sépulcrales des catacombes sur lesquelles elle a été édifiée.

On y vit cependant, et la vie y est active.

Boutiques, appartements, logements, grands et petits, sont rarement à louer et les commerçants n'ont point, — déclarent-ils sincèrement, — à se plaindre du chiffre annuel des affaires qui leur fait encaisser de notables bénéfices.

Peu leur importent la tristesse et l'obscurité de la rue qui les obligent parfois à allumer le gaz en plein jour.

Au milieu de cette voie dont nous venons d'esquisser un tableau peu réjouissant, se trouve un établissement ne portant pour enseigne que ces simples mots :

Brasserie Simplon.

La devanture de cette brasserie n'est pas, comme beaucoup de ses congénères, garnie de vitraux de couleur sertis de plomb, rappelant le style moyenâgeux.

Elle est toute simple, formée de grandes glaces que recouvrent à demi des rideaux accrochés à l'intérieur.

L'aspect n'en est point gai.

L'entrée n'est point engageante.

Pourtant, perdue dans ce quartier, cette Brasserie a la vogue.

On y déjeune, on y dîne, on y soupe, comme dans tous les établissements de ce genre.

On y joue surtout.

Entre les heures des repas, les tables desservies changent subitement d'aspect et se garnissent de *cartonneurs*, dont la plus grande partie est due aux étudiants, élèves des écoles de droit, de médecine et de pharmacie.

La Brasserie Simplon ne possède qu'une grande salle découpée dans l'immense rez-de-chaussée d'une maison datant de plusieurs siècles, irrégulière de forme, obscure, basse de plafond, les épaules voûtées, comme dit un architecte de la ville, fort en vue à notre époque, et qui professe une horreur profonde pour toute construction ne donnant pas à l'intérieur l'air et la lumière.

Le soir, l'éclairage est terne.

Le gaz jaune de la Compagnie y danse des sarabandes agaçantes dans des globes dépolis qui n'ont rien de commun avec les ampoules électriques qui règnent en maîtresses aujourd'hui dans presque tous les établissements de même nature.

Néanmoins, très achalandée, la Brasserie Simplon, — c'est le nom du propriétaire, — encaisse chaque jour la forte somme.

Elle le devait aux menus copieux et soigneusement préparés de ses repas dont les prix étaient des plus modestes, à ses consommations de premier choix, à l'affabilité du patron et aussi de la patronne qui trônait gravement dans son comptoir de palissandre, mais qui avait toujours le sourire.

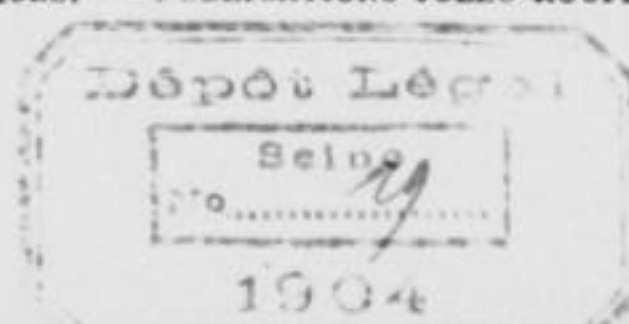
Elle le devait surtout, nous le répétons, — parce qu'on y jouait et que souvent on y jouait gros jeu.

La police n'y avait jamais verbalisé, et pourtant elle n'ignorait pas ce qui s'y passait.

Mais, le patron était un malin.



Ce soir-là, la Brasserie Simplon regorgeait de consommateurs (page 1004).



S'il tolérait le jeu chez lui, c'est à la condition stricte, que jamais une pièce de monnaie ne serait mise en évidence sur les tapis et que tous les enjeux seraient représentés par des jetons, par des fiches de différentes formes qui étaient comptées à la fin du jeu pour la valeur qu'on leur avait attribuée d'un mutuel accord.

Les sommes en argent que représentaient ces jetons et ces fiches étaient encaissées par le banquier qui les répartissait contre jetons et fiches représentés à la fin de la partie.

Maitre Simplon exigeait aussi que l'on ne jouât pas sans consommer largement.

Il était de ceux qui ne voulaient pas brûler leur gaz, toute la soirée, pour une simple consommation de trente ou de quarante centimes.

Il désirait qu'à côté des tapis de jeu les soucoupes s'empilas-
sent.

C'était ce qu'il appelait sauvegarder les apparences.

En admettant qu'une descente de police eût lieu, il pouvait ainsi répondre :

— On ne joue ici que des consommations!

Et la barbe était faite aux policiers.

Dès huit heures du soir, les tables étaient occupées par les joueurs de poker, de manille, de vingt et un, de Polignac et de chemin de fer dans les conditions que nous venons d'énoncer plus haut.

Aucune femme n'était admise dans les parties. Elles pouvaient jouer entre elles, mais à des tables différentes.

C'est ce qui arrivait quelquefois.

La clientèle de ce tripot clandestin se composait, nous l'avons dit, d'étudiants, élèves des écoles de droit, de médecine et de pharmacie.

Parmi ces derniers se mêlaient quelques internes des hôpitaux, au front déjà chauve.

La majeure partie de cette bande n'était point de la première jeunesse.

Elle appartenait, à ce qu'on nomme au pays Latin : *Les polis-seurs de bancs*.

Nuée d'élèves de quatrième, de cinquième, de sixième, et, souvent de septième année, fruits secs des écoles, attendant toujours leur diplôme, mais ne faisant rien pour le conquérir; paresseux, ivrognes, fêtards, jouisseurs, entièrement dévoyés, ayant mangé

leur blé en herbe, épuisant, jusqu'à la mort, la bourse des pauvres parents de province pour satisfaire leurs veules et stupides fantaisies.

Déclassés avachis, joueurs sans scrupules, au milieu desquels apparaissaient, pour se faire plumer à vif, certains étudiants, jeunes et riches, commençant leurs études et qui n'avaient point encore appris à se défier des vieux roublards du quartier des Ecoles.

Les polisseurs de bancs sont une plaie !

* *

Il était dix heures du soir.

Ce soir-là, la Brasserie Simplon regorgeait de consommateurs.

De joueurs, par conséquent.

Toutes les tables étaient garnies.

Les soucoupes à trente, quarante et cinquante centimes s'empilaient autour des tapis, ce que le patron remarquait avec une complète satisfaction.

Ici, par petites tables, on jouait à la manille, au whist, au brelan.

Là, au Polignac, vieux jeu qui a pris naissance peu après la Révolution de 1830.

Le fameux ministre de Charles X, étant l'objet de la vindicte publique, donna son nom au valet de pique, carte des plus fatales à ce jeu qui compte encore de fervents adeptes.

Plus loin, les joueurs de poker qui nous vient d'Amérique. Jeu d'argent par excellence dans le Nouveau-Monde et en Angleterre, qui ne s'est introduit en France que depuis quelques années et a enfin pénétré jusqu'à Paris, où un certain nombre de *cartonneurs* le cultivent avec passion.

Plus loin encore, des tables de rams et de chemin de fer.

Dans le coin le plus paisible, le plus reculé de la salle, devant plusieurs tables reliées par des allonges de tôle, s'était engagée, comme cela arrivait tous les soirs, une sérieuse partie de vingt et un.

Dix joueurs !... Dix physionomies différentes !...

Dix attentionnés, fébriles ; les uns pâles, les traits contractés ; ceux-ci perdaient.

Les autres, l'œil rayonnant, le sourire aux lèvres ; ceux-là gagnaient momentanément et comptaient avec joie les piles de jetons qui s'accumulaient devant eux.

Parmi ces dix joueurs, il en était un qu'on remarquait facilement.

C'était un homme de trente-sept ans.

Il était de petite taille, maigre, chétif.

Le teint de son visage était bilieux ; une barbe frisstante, légère et poussant clairsemée, comme celle des Arabes, couvrait à peine ses lèvres et son menton dessiné en pointe.

Ses yeux, profondément enfoncés dans leur orbite, étaient brillants, mobiles et fiévreux.

Ses gestes étaient saccadés.

Son attitude générale était nerveuse.

C'était un des vieux clients de la Brasserie Simplon, un joueur effréné dont la veine n'accompagnait pas souvent le jeu ; ce qui faisait dire au patron :

— Ce bougre-là y perdrait ses culottes !...

Il se nommait Théophile Deslandes.

Ancien élève de l'Ecole de Pharmacie et de Chimie, muni de tous ses diplômes, ayant été un interne remarqué d'un des plus grands hôpitaux de Paris, il possédait une instruction solide, à côté d'une intelligence remarquable.

Cet homme, s'il eût été raisonnable, eût pu devenir un chef de laboratoire distingué, un habile préparateur ; il eût pu se créer une situation admirable, trouver une femme qui lui aurait apporté une dot sérieuse et lui aurait permis de s'établir soit à Paris, soit en province.

Mais, créature sans énergie, de conscience plus que médiocre, joueur et buveur d'absinthe, il avait préféré végéter pour rester indépendant.

Indépendant ?

L'était-il ?

Non.

En quelques années, ayant dissipé jusqu'au dernier sou l'héritage paternel et maternel, n'ayant pu conserver qu'un petit bien inaliénable qui lui rapportait douze cents francs de rente, il avait dû, pour subvenir aux inexorables nécessités de la vie et continuer à caresser sa maîtresse favorite, la dame de pique, se procurer du travail.

Ce travail consistait à aller de droite et de gauche, soit à Paris, soit dans ses environs, faire des journées comme remplaçant dans les pharmacies dont les chefs, obligés de s'absenter, lui con-

fiaient la direction de leur officine, pour vingt-quatre heures, quarante-huit heures, trois jours au plus.

Chaque jour, mis ainsi au service des pharmaciens, outre les frais de déplacement et la nourriture, lui rapportait six francs.

En moyenne, Deslandes ne trouvait à s'employer de cette façon que quinze jours, mais ce qui portait son budget mensuel à la somme de deux cent cinquante francs.

Il avait bien des retours de bâton peu scrupuleux, qu'il faisait payer très cher; mais, les occasions d'en profiter se présentaient à lui rarement.

Les ressources de Théophile Deslandes étaient donc bien maigres, surtout lorsque le jeu en engloutissait au moins la moitié; aussi, était-il à chaque instant aux prises avec la gêne, côtoyant parfois la misère.

Le vingt et un était le jeu favori de l'ex-interne des hôpitaux: il était devenu une réelle passion pour lui.

Jeu de hasard des plus dangereux, — comme nos lecteurs le comprendront, lorsque nous le leur aurons expliqué, — le vingt et un se joue avec un jeu complet de cinquante-deux cartes qui ont chacune leur valeur nominale, mais l'as a, suivant le nombre pour lequel on veut le compter, une valeur de un ou de onze points.

Le nombre des joueurs est illimité; on calcule un jeu par quatre personnes, ainsi il faudrait pour un plus grand nombre le jouer avec deux, trois ou quatre jeux complets, afin que la personne à qui on a donné le nom de *banquier* puisse faire plusieurs tours.

On tire au sort à qui sera le *banquier*; celui à qui échoit le premier roi prend la *banque*.

Les autres personnes mettent devant elles, ainsi que le *banquier*, le nombre de jetons qu'elles veulent jouer.

Il est d'usage de fixer un *maximum* d'enjeu et un *maximum* d'entrée de jeu.

Le *maximum* d'entrée de jeu, soit dix, vingt, trente, quarante ou cinquante francs et que représente le nombre de jetons et de fiches pris par chaque joueur, doit être déposé, en argent, entre les mains de la banque, qui en devient responsable.

Un joueur décavé à la faculté de racheter des jetons et des fiches, autant qu'il le désire, aux autres joueurs gagnants.

Le *banquier* après avoir mêlé les cartes et fait couper, les dis-

tribue une à une à chacun des joueurs, jusqu'au nombre de deux.

Chaque joueur, après avoir examiné ses cartes, en demande d'autres s'il n'a pas vingt et un, et si son point ne lui paraît pas suffisant; dans le premier cas, il demande : *Carte*, ou, dans le second, il doit dire : *Je m'y tiens*.

Si le joueur demande *carte*, le banquier lui en donne une à découvert; le joueur en demande encore s'il juge que son point n'est pas assez fort pour arriver à vingt et un, ou s'il croit qu'il aurait un point trop bas pour s'y tenir, et qu'il pense que le *banquier* dominerait son jeu. Suivant qu'il le trouve avantageux, il doit compter son as, soit pour onze, soit pour un.

Après que le premier a dit : *Je m'y tiens*, le joueur suivant doit parler; ainsi des autres.

Celui qui a plus de vingt et un points *crève*; alors, il doit donner son enjeu au *banquier* et poser ses cartes au talon.

Le banquier, après avoir distribué des cartes aux joueurs qui en ont demandé, regarde son jeu et *s'y tient*, ou se donne des cartes de quoi se faire un jeu le plus avantageux possible.

Si le *banquier* *crève*, il paye à chaque joueur restant le nombre de jetons ou de fiches qu'il a mis au jeu, sur le coup.

S'il *s'y tient*, il abat son jeu, et les autres joueurs en font autant.

Alors, il paye à chaque joueur qui a un point plus élevé que le sien autant de jetons ou de fiches que ce joueur a engagés sur le coup, puis il ramasse ceux des joueurs qui ont un point inférieur au sien.

Lorsqu'il y a un point semblable entre le joueur ou plusieurs joueurs et le banquier, le coup est nul.

C'est ce qu'on appelle : *payer en carte*.

Si un joueur a vingt et un de suite, ce que l'on nomme : *vingt et un d'emblée*, c'est-à-dire s'il a un as et un dix, ou un as et une figure, il abat son jeu et le *banquier* lui paye de suite le double de ce que le dit *banquier* a mis devant son jeu.

Mais, si le *banquier* aussi avait *vingt et un d'emblée*, ce serait un coup nul pour ces deux joueurs qui se *payeraient en cartes*; les autres joueurs qui n'auraient pas le même point payeraient double.

Quand le *banquier* a donné toutes les cartes, s'il n'avait pas assez pour finir le coup, il en prendrait au talon; de même, si, en ayant suffisamment pour distribuer deux à chaque joueur, il en

prendrait au talon, pour, après avoir mêlé et fait couper, en donner autant qu'il en serait demandé.

Le coup terminé, la banque est finie.

Néanmoins, selon les conventions passées entre les joueurs, le *banquier* peut conserver la banque à son gré pendant toute la durée de la partie où passer la main, lorsqu'il le désire, au joueur placé à sa droite.

En ce cas, il dit : *Je passe la main.*

Si le *banquier*, passant la main, se lève de table et quitte le jeu, il remet, à celui qui le remplace, la somme d'entrée de jeu qui lui a été confiée en tenant compte des jetons et des fiches qui lui restent et que tout joueur peut acheter.

Comme on le voit, il n'est besoin d'aucune combinaison, d'aucun calcul pour jouer le vingt et un.

C'est un pur jeu de hasard et très dangereux, nous le répétons, pour le joueur dont la veine n'accompagne pas le jeu.

Si quelques-uns gagnent, beaucoup d'autres y perdent et peuvent y perdre de grosses sommes s'ils sont entêtés.





— Oui, monsieur, Voyez. Il est là-bas ? (page 1011).

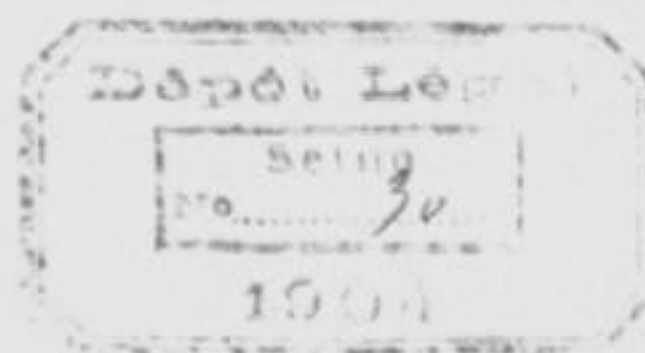
CXLIX

LA DÉVEINE

Donc, comme nous le disions, une partie monstre de vingt et un s'était engagée dans l'un des coins les plus tranquilles et les mieux éclairés de la salle de la brasserie Simplon.

LIV. 127. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 127.



Par le sort des cartes, Théophile Deslandes avait été désigné comme *banquier*.

La déveine qui le poursuivait sans cesse ne l'abandonnait pas.

Presque à chaque coup, il était obligé de payer sur des enjeux assez forts.

Il perdait tout ce qu'il voulait, — comme on dit vulgairement, — mais plus qu'il ne l'aurait voulu.

A deux reprises différentes, le banquier Deslandes, décavé, avait été obligé de racheter des fiches et des jetons pour une somme équivalente, chaque fois, à sa mise d'entrée de jeu.

Il se trouvait donc à découvert de cent cinquante francs.

Voyant sa déveine persistante, les joueurs poussaient les enjeux.

S'il n'eût été au jeu d'un entêtement imbécile, il aurait dû s'empresser de passer la main.

Mais, notre homme, enfiévré, ne réfléchissait pas et courait après son argent, espérant que la chance lui arriverait enfin.

Elle ne vint pas.

Pour la troisième fois, il se trouva à sec, ne possédant plus devant lui, après avoir payé le coup qu'il venait de perdre avec un point de dix-sept, que deux fiches représentant, ensemble, la somme dérisoire de un franc.

Et ses poches étaient vides.

A la brasserie Simplon, on ne jouait pas sur parole.

Le visage décomposé, tremblant, il se leva et d'une voix un peu voilée par l'émotion :

— Je passe la banque, messieurs, — dit-il, — et je me retire du jeu.

— Il vient encore de se faire enfler, — grommela le patron de l'établissement qui avait entendu, tout en surveillant les groupes des joueurs.

Deslandes passa les cartes à son voisin de droite et lui remit fidèlement la somme totale représentant la mise d'entrée de jeu de tous les joueurs, y compris la sienne.

Elle se montait à cinq cents francs.

Le nouveau banquier lui paya un franc les deux fiches qui lui restaient et la partie se poursuivit.

L'ex-interne pharmacien, déconfit, vint s'asseoir devant une petite table libre où le garçon fit suivre la pile des soucoupes

attestant le nombre et le prix des consommations qu'il avait absorbées pendant le jeu.

Il commanda un bock.

On le servit.

Au moment où notre joueur malheureux trempait ses lèvres dans la chope qu'on venait de placer devant lui, un homme pénétrait dans la grande salle de l'établissement de la rue des Canettes.

Trouvant M. Simplon sur son passage, il lui demanda :

— M. Théophile Deslandes est ici ce soir, monsieur ?

— Oui, monsieur. Voyez. Il est là-bas ?

Et, d'un geste, il désignait la table devant laquelle celui qu'on demandait venait de s'asseoir.

Le nouveau venu se dirigea vers le buveur dont le front s'était tout à coup assombri, et, d'un doigt, lui toucha légèrement l'épaule.

Deslandes tressaillit et releva subitement la tête pour voir quel était celui qui s'annonçait aussi familièrement.

En l'apercevant, ses traits se détendirent un peu, son front s'éclaira.

— Ah ! monsieur Langrune ! — fit-il en tendant cordialement la main à l'ancien agent de la sûreté.

— Et très heureux de vous rencontrer, mon cher, — dit celui-ci en répondant au geste amical qui lui était fait.

— Bah !

— C'est comme je vous le dis.

— Auriez-vous à me parler ?...

— Très sérieusement. En attendant, je vais prendre un bock.

Puis il ajouta, en s'adressant au garçon :

— Un bock.

— Brune ou blonde ?

— Blonde.

Pendant que le garçon servait, Langrune poursuivit en s'adressant à Deslandes et en prenant place à ses côtés :

— Je craignais que vous ne soyez occupé ce soir, comme remplaçant, dans une pharmacie quelconque...

— Non... Vous le voyez, je suis libre... J'aurais préféré le contraire, — répondit l'aide-pharmacien d'un air maussade.

— Pourquoi donc ?

— Je n'aurais pas cartonné et je ne me serais pas fait plumer comme un dindon.

— Forte plume ?

— Cent cinquante francs.

— Diable!... Cent cinquante francs... Une somme, pour vous...

— La moitié de mes ressources d'un mois, mon cher. A cette heure, panné, vidé!... C'est à peine si j'aurai de quoi solder les consommations dont vous voyez là les soucoupes empilées.

— C'est raide!

— Et je me brosserai le ventre pour souper!...

— On soupe quand même!... — fit Langrune en souriant.

— Pas ici, toujours! Le père Simplon n'est pas tendre... surtout pour les clients dont les poches se sont séchées au jeu.

— Pourquoi jouez-vous?...

— Pourquoi?... C'est bientôt dit; cela!... On naît joueur, comme on naît ivrogne, intelligent ou stupide!... Le jeu m'attire... C'est un plaisir... une passion!... Les cartes m'hypnotisent... leur fluide est irrésistible pour moi...

— Et il prive de souper!

— Souvent de déjeuner et dîner, même.

Un nouveau sourire plissa les lèvres de l'ancien policier.

— Ça n'empêche pas que vous souperez ce soir! — dit-il

— Si vous m'offrez la choucroute de l'amitié.

— Je suis venu pour cela.

— Vrai?

— Je ne dis jamais que ce que je pense.

Et Langrune avala d'un seul trait le bock de bière blonde que le garçon venait de lui servir.

Deslandes le regardait de ses yeux clairs, brillants, scrutateurs, cherchant à surprendre sur ses traits le fond de sa pensée.

— Vous avez besoin de moi, Langrune, — lui dit-il tout à coup.

— C'est possible, — répondit celui-ci, énigmatique, — nous en reparlerons.

— En dégustant la choucroute?

— Qu'on pourrait agréablement échanger contre un perdreau rôti!...

— Un perdreau!... Vous me mettez l'eau à la bouche...

— Oui, je sais que vous êtes gourmand...

— Non. J'aime ce qui est bon, voilà tout.

— Alors, que penseriez-vous de ce menu : une bisque d'écrevisses, œufs brouillés aux truffes, langouste à la parisienne, perdreau rôti, salade de fonds d'artichauts, fromage et fruits...

— Mais c'est un souper à étouffer, cela ! — exclama l'aide-pharmacien.

— Qui se digère facilement, — répliqua Langrune, — quand on a pris le soin de l'arroser de quelques bouteilles d'un petit *charbonnier* admirable !...

— Mais ce vin exquis ne se boit que chez Foyot, mon cher.

— C'est chez Foyot que nous allons aller souper.

Ébahi, Deslandes regardait son interlocuteur.

— Vous avez donc fait un héritage, mon petit Langrune ? — fit-il admirablement surpris.

— Non, mais je suis comme vous... J'aime ce qui est bon !... La choucroute m'est indigeste et la bière ne me réussit pas en mangeant...

— Alors ?

— Alors, comptez vos soucoupes. Voyez combien vous devez en y ajoutant le bock que je viens de prendre et... payez.

Tout en disant cela, Langrune plaçait une pièce de cinq francs sur la table, devant l'aide-pharmacien.

Deslandes compta les soucoupes.

— Sept à trente, quarante-deux ; une à cinquante ; total, deux francs soixante.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Une misère.

— Qu'il m'aurait été impossible de payer, si vous n'étiez pas venu à mon secours...

Il appela le garçon.

Celui-ci s'approcha aussitôt.

— Comptez et payez-vous. Deux soixante, — lui dit-il en lui désignant la pièce que Langrune venait de déposer sur la table.

Le garçon compta, enleva les soucoupes, prit les cinq francs et alla se faire rendre la monnaie au comptoir.

Quelques secondes après, il venait la déposer devant Langrune qui l'empocha sans sourciller, en laissant dix centimes de pourboire.

Les deux hommes s'étaient levés.

Après avoir salué le patron et la patronne, nos deux compères quittèrent tranquillement la brasserie Simplon.

L'ex-policier semblait tout joyeux ; il fredonnait un refrain populaire.

Deslandes semblait réfléchir.

Il mâchonnait sa claire moustache.



CL

ENTRE LA BISQUE ET LE CAFÉ

De la rue des Cannettes chez Foyot dont la maison fort connue et de vieille date, se trouve située en face du palais du Sénat, il y avait à peine pour dix minutes de trajet.

Les deux hommes traversèrent la rue Saint-Sulpice, s'engagèrent dans la rue Férou et débouchèrent bientôt dans la rue de Vaugirard, en face du Luxembourg.

— Alors, mon cher ami, — fit tout à coup Théophile qui couvoyait Langrune, marchant presque dans sa poche, — vous avez à me parler d'une affaire... sérieuse?...

Et, mentalement, en posant cette question au policier démissionnaire :

— Mon brave agent vient m'offrir, j'en suis convaincu, un de ces petits retours de bâton qui ont toujours recalé largement mes poches.

Langrune lui répondait :

— Nous causerons tout à l'heure, entre la bisque et le café. Pour l'instant, restons muets l'un et l'autre.

Ils continuèrent leur route sans desserrer les dents.

Arrivés au restaurant Foyot, dont les tables étaient fort occupées, l'ex-agent de la sûreté demanda un cabinet particulier.

On les installa dans un cabinet du premier étage des plus confortablement et des plus discrètement installés.

La créature aux gages du juge d'instruction Roger Blanchard commanda strictement le menu qu'il avait annoncé par avance à son invité.

L'intimité de ces hommes datait de quelques années déjà.

Leurs premières relations avaient eu lieu dans un cas de criminalité dont la justice avait eu à instruire et à débrouiller les responsabilités.

Nous savons que Langrune était d'une nature peu scrupuleuse.

Nous avons affirmé que Théophile Deslandes, dont la conscience était d'une élasticité prodigieuse, pouvait admettre et participer à toutes les combinaisons — si coupables qu'elles fussent — pourvu qu'elles vinssent emplir sa bourse, presque toujours vide.

Gravement compromis dans une affaire d'avortement, l'aide-pharmacien avait dû aux faux rapports du policier, chargé de l'enquête, de ne point être arrêté, jugé et condamné.

Deslandes en avait gardé reconnaissance à Langrune et il le lui avait prouvé en se faisant son complice dans maintes louches affaires qui lui avaient rapporté de gros honoraires.

Dans ces conditions, ces deux coquins pouvaient donc se comprendre facilement et s'entendre pour l'accomplissement des plus misérables desseins.

En attendant qu'on commençât leur service, ils s'étaient attablés.

Une fois seuls, ils purent parler sans crainte.

Ce fut Langrune qui, le premier, prit la parole.

— Ainsi, mon brave Théo, — fit-il, — voici une soirée de jeu qui vous a conduit à la dèche ?

— Une dèche carabinée... Les toiles de mes poches se touchent et... M. Crédit est mort.

— Heureusement que vous êtes homme de ressources...

— Les ressources sont étiées !... Je n'ai un remplacement à faire qu'après-demain. C'est six francs que je gagnerai, plus la nourriture... Mais d'ici après-demain, il faudra serrer la courroie et se broser le ventre... perspective des moins confortables pour un homme qui a bon appétit... Il n'y a pas, mon cher ; il me faudra tirer la langue !...

— A moins d'une aubaine inattendue...

— Elles deviennent de plus en plus rares, les aubaines...

— Il faut compter un peu avec l'imprévu...

— L'imprévu !... Espérance aléatoire !... Calcul désastreux pour l'estomac... et le reste...

Langrune souriait :

— Eh bien ! je le suis, moi, l'imprévu ! — fit-il en scandant les mots.

— Vous ?...

— Parbleu !... Ce n'est pas la fille de mon concierge. Oui, mon cher, je suis l'imprévu .. dont vous ne tarderez pas à constater la valeur...



Il se pencha vers lui (page 1020).

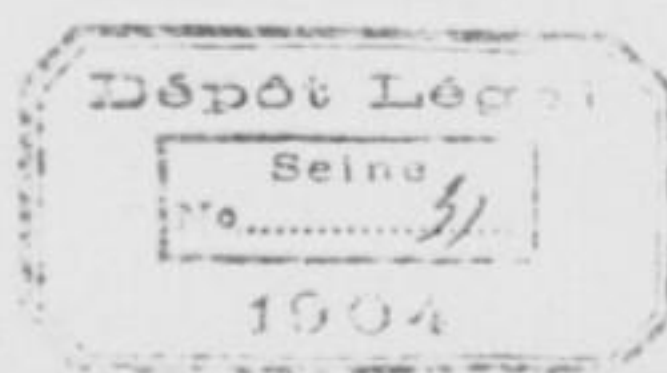
La porte du cabinet particulier venait de s'ouvrir.

Les deux soupeurs se turent.

On apportait le potage.

Après avoir servi la bisque fumante, dont le parfum chatouillait agréablement l'odorat, le garçon se retira.

— Goûtons cette appétissante purée, — dit Langrune, — tout à l'heure, nous reprendrons notre intéressante conversation...



Les explications sans cesse énigmatiques de l'ex-agent de la sûreté avaient de plus en plus éveillé l'attention de l'aide-pharmacien.

— Certainement, — se disait-il, — il doit s'agir d'une affaire malpropre dans laquelle il y a beaucoup d'argent à gagner.

Et cette pensée le mettait en appétit.

D'ailleurs, pas plus que l'affreux complice de Roger Blanchard, il ne détestait la bonne chère, et c'est avec une satisfaction visible qu'ils soupaient tous deux en dégustant le vin de Charbonnier, vin splendide que le restaurateur Maire avait mis à la mode et dont le successeur de Foyot avait acquis le monopole.

Les bouteilles se vidaient avec entrain, jusqu'à la dernière goutte.

Néanmoins, l'un et l'autre, ils conservaient leur raison.

Les deux Gaspards restèrent enfin seuls, libres de converser tout à leur guise.

L'ex-policier posa alors cette question à son convive :

— C'est après-demain, m'avez-vous dit, que vous avez à faire une journée de remplacement ?

— Oui, — répondit Deslandes.

— A Paris ?

— Non. Je le préférerais, cependant.

— En banlieue ?

— A La Varenne-Saint-Hilaire.

— Et, cela va sans dire, vous serez ce jour-là maître absolu dans la pharmacie où vous êtes appelé ?

— Maître absolu. Je n'aurai, pour tout aide, qu'un gamin qui rince les flacons et fait les courses.

— Eh bien ! mon petit Deslandes, il faudra en profiter...

— Pourquoi faire ? — demanda froidement le pharmacien qui sentait venir l'explication définitive de l'affaire grave qu'il pressentait.

A cette question Lan'grune ne répondit pas.

Avant de parler, il désirait s'assurer que Deslandes était bien dans sa main, qu'il pourrait obtenir de lui tout ce qu'il désirait, sans la moindre objection.

— Vous n'avez pas oublié, mon petit Théo, — fit-il d'une voix douceuse, — que nous avons déjà navigué ensemble à plusieurs reprises... que nous avons traité des... petites affaires dont vous n'avez pas eu à vous plaindre...

— Je n'ai rien oublié, mon cher, et si une occasion se présente et... qu'elle me paraisse aussi fructueuse que les autres... je suis prêt à recommencer...

— Vous n'avez pas oublié non plus que je vous ai sauvé une jolie mise... il y a quelques années?

— Je vous en saurai toujours gré... toujours reconnaissant...

— Alors, puisque le souvenir de mon intervention dans cette déplorable affaire d'avortement qui vous conduisait tout droit en cour d'assises, n'est pas mort chez vous...

— Certes non!... Je vous le jure!... — interrompit vivement l'aide-pharmacien.

— Êtes-vous homme à me le prouver?

— Oui.

— Eh bien, je m'explique. Écoutez et saisissez bien.

— J'écoute.

— J'ai un chien qui a la rage, — poursuivit Langrunè en baissant la voix.

Deslandes éprouva un léger frisson.

— Un chien!... — répéta-t-il en regardant fixement le policier.

— Oui, enragé... très dangereux par conséquent...

— J'ai compris.

— Tant mieux!... Eh bien, mon ami, après-demain, à La Varenne-Saint-Hilaire, chez le pharmacien que vous remplacerez, il faut chercher et trouver le moyen de me préparer une jolie drogue qui tue net mon chien.

— Un empoisonnement!... — fit Deslandes, avec un peu d'effroi.

— Oh!... pour tuer un... chien enragé... tout est permis!...

L'aide-pharmacien avait bien compris que le chien dont parlait Langrunè était un homme.

— Le poison laisse des traces... — répliqua-t-il soucieux.

— Il s'agit d'en trouver un qui n'en laisse pas!...

— Ils sont rares.

— L'acide prussique, par exemple!...

— Non!... D'un emploi dangereux pour celui qui ose s'en servir sans en connaître les foudroyants effets. Une légère aspiration en débouchant le flacon qui le contiendrait pour en verser quelques gouttes dans un breuvage quelconque peut amener la mort immédiate.

— Autre chose, alors... — dit l'ex-policier. — Cinq ou six gouttes d'un composé puissant, sûr, qui ne pourrait compromettre la vie de celui qui s'en servirait... qui le verserait!... La chimie a des ressources nombreuses, aujourd'hui... et vous êtes un chimiste expérimenté... habile...

Deslandes réfléchissait.

Il se voyait déjà possesseur d'une somme importante... Il sentait déjà sous ses doigts frissonner les billets de banque qui pourraient lui permettre de satisfaire son infernale passion du jeu.

L'ex-policier ne perdait pas de vue le visage songeur du joueur qui reflétait toute sa pensée.

Il se pencha vers lui.

— Six gouttes seulement... — fit-il lentement. — Mille francs pour chaque goutte...

— Mille francs pour chaque goutte, — répéta le pharmacien dont l'œil s'alluma de convoitise.

— Et j'ajoute que vous n'avez rien à redouter... j'agirai seul... Six mille francs sont bons à palper, mon cher ami.

— Une solution de cyanure de potassium, — fit Deslandes, comme se parlant à lui-même, se demandant quel poison il pourrait fournir à Langrune pour les six mille francs promis.

— Une solution de cyanure de potassium ? — répéta l'ex-agent de la sûreté qui avait parfaitement entendu.

— Oui, — répliqua Théophile d'une voix sourde. — Un sel soluble dans l'eau, donnant un liquide incolore, sans odeur...

— Et sans saveur ?

— Laissant dans la gorge, à dose légère et sans action mortelle, un arrière-goût d'acide cyanhydrique (amande amère).

— Et violent, ce poison ? — demanda Langrune.

— Ayant tous les effets de l'acide prussique sans présenter aucun danger pour celui qui le verse. Six gouttes dans un tiers de verre d'eau ou de vin et la mort est foudroyante.

— Il me faut une solution de cyanure de potassium, — fit Langrune, d'une voix tranchante.

Deslandes passa la main sur son front brûlant.

Il ne répondait pas.

— L'aurai-je ? — insista l'ex-policier.

— Le paiement ? — demanda l'aide-pharmacien.

— Trois mille francs avant de nous quitter ce soir.

— Les trois autres mille ?

— Lorsque vous me remettrez le flacon qui contiendra la solution dont vous parlez.

— Vous l'aurez.

— Quand ?

— Après-demain soir.

— Où ?

— A Paris.

— Un rendez-vous, alors ?

— Je quitterai la pharmacie de La Varenne Saint-Hilaire de façon à pouvoir prendre le dernier train. J'arriverai à la gare de Vincennes, place de la Bastille, à minuit 27.

— Je vous y attendrai...

Le garçon du restaurant entra pour servir le café et les cigares.

On parla d'autre chose.

— Vingt minutes après, Langrune sonna pour demander l'addition.

La note soldée, l'ex-policier mit trois billets de mille francs dans la main de l'aide-pharmacien qui tressaillit de joie.

Langrune avait toute confiance en lui.

Il était certain qu'il exécuterait, sans le tromper sur la qualité du poison fourni, le marché qu'il avait accepté.

Et il se disait :

— Roger Blanchard me remboursera ces six mille francs là.

Les cigares allumés, nos deux misérables quittèrent satisfaits le restaurant Foyot.



CLI

A MONTE-CARLO

Après la rencontre toute fortuite qu'elle avait faite du vicomte Paul de Villiers, Léa Gaucher s'était dit :

— Ce n'est pas Nice qu'il faut habiter, c'est Monte-Carlo.

Sans perdre une minute, elle se rendit au Terminus-Hôtel, où elle était descendue, paya sa dépense et fit conduire son bagage à la gare du chemin de fer.

Une demi-heure plus tard, elle montait dans le train qui devait la conduire à Monte-Carlo.

En descendant de ce train elle prenait l'omnibus de l'*Hôtel Victoria* — c'était celui qu'habitait le jeune homme, — elle le savait, et elle s'y fit donner une chambre.

— Madame prendra-t-elle ses repas à table d'hôte ? — lui demanda-t-on.

— Aujourd'hui, je suis un peu fatiguée — répondit-elle — et je mangerai dans ma chambre...

C'était le moyen de pouvoir se renseigner en questionnant la personne qui la servirait.

Cette personne fut une jeune femme.

Léa commença sur-le-champ son interrogatoire.

— Avez-vous beaucoup de monde à l'hôtel en ce moment ? — demanda-t-elle.

— Peu, relativement, madame, et c'est tout naturel.

La saison d'hiver n'est pas encore commencée.

C'est dans trois semaines à peu près, vers la fin de novembre, que les voyageurs arriveront en masse et que nous serons débordés, ne sachant plus où donner de la tête...

— Les salons de jeu sont ouverts, cependant ?

— Ils le sont toujours, madame.

Ils ne font jamais relâche, ayant leur clientèle d'été et leur clientèle d'hiver...

Nous avons en tout temps, ici, des voyageurs — et c'est le plus grand nombre, — qui ne viennent que pour jouer...

— Des étrangers?

— Des gens de tous les pays...

Des Parisiens, surtout...

Et cela se comprend, Monte-Carlo est un petit paradis .. On y trouve tous les plaisirs...

Madame n'était jamais venue ici ?

— Jamais.

— Si madame y reste quelque temps, elle y reviendra pour sûr...

— L'entrée des salons de jeu est libre ?

— Absolument.

— Avez-vous à l'hôtel quelques-uns des adorateurs passionnés de la roulette et du trente-et-quarante ?

— Oh ! oui, madame.

— M. le vicomte de Villiers est-il de ceux-là ?

— Ah ! je crois bien, madame ! C'est un des plus enragés !!!
Il passe tout son temps au jeu...

On l'y rencontre plus souvent qu'à l'hôtel.

Je crois qu'il y coucherait volontiers !

C'est votre voisin de couloir...

— Ah !

— Oui. Vous êtes au 15 et lui au 13.

C'est lui qui a demandé ce numéro-là, et il a fallu déloger un voyageur pour le lui donner...

— Il y attache sans doute quelque idée superstitieuse...

— Bien sûr !

Il prétend que ça lui portera bonheur, et cependant le 13 a mauvaise réputation... à preuve que beaucoup de gens aimeraient mieux ne pas dîner que d'être treize à table.

Léa ne questionna plus.

Elle savait ce qu'elle voulait savoir.

Satisfaite des renseignements obtenus, elle se coucha de bonne heure, dormit de ce calme sommeil qui est l'apanage des consciences pures (et aussi des consciences muettes) et fit la grasse matinée.

Son premier soin, sa toilette du matin achevée, fut de se rendre à une agence de location de villas.

La saison n'étant pas encore commencée, elle n'eut que l'embarras du choix.

Ce choix s'arrêta sur une jolie villa, confortablement meublée, située dans la petite plaine comprise entre le rocher de Monaco et la base des escarpements de la Turbie.

Elle était entourée d'un jardin plein d'ombrages.

On demandait quarante-huit heures pour la mettre en état de recevoir ses hôtes.

Léa loua pour la saison, et paya séance tenante la moitié du prix de location.

Ceci terminé, elle regagna l'hôtel, déjeuna à table d'hôte et se rendit ensuite au bureau de poste où elle écrivit et expédia cette dépêche :

« *Madame de Brueil,*

« *Rue Ruysdaël — Paris.*

« *Loué villa à Monte-Carlo. — Prière annoncer votre départ
« par dépêche. — Vous attendrai gare. — Adresse : Hôtel Victoria.*

« *Léa Gaucher. »*

LA SAISON (c'est l'expression consacrée), ne commence à Monaco qu'au mois de décembre pour finir en avril.

Néanmoins, quoiqu'elle ne fût pas commencée, les étrangers arrivaient déjà.

S'il n'y avait point encore foule et cohue autour des tables de roulette et de trente-et-quarante, il se trouvait cependant assez de monde dans les salles de jeu pour que les tableaux fussent couverts de sommes assez fortes.

Dix heures du soir venaient de sonner.

Dans la salle où se voyaient deux tables de roulette, les pontes ne manquaient point.

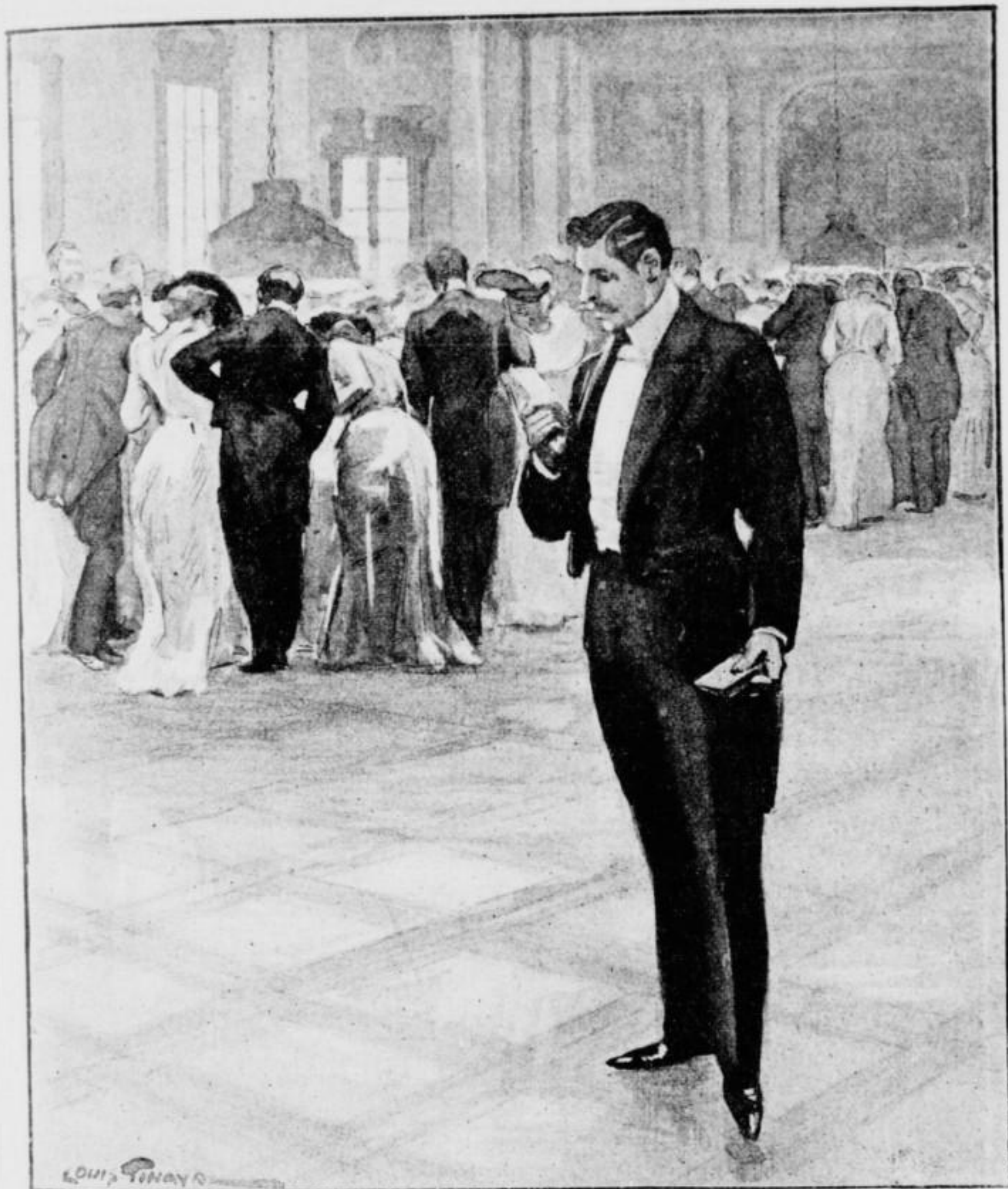
A l'une de ces tables se trouvait Paul de Villiers.

Tout près de lui, une femme de quarante à quarante-cinq ans, grande et mince, jouait petit jeu, ne hasardant pas plus d'un louis à la fois.

La chance semblait la favoriser.

Elle tenait à la main un carnet porte-cartes.

A son bras gauche était passée la courroie d'un petit sac de cuir de Russie, dans lequel elle glissait les pièces d'or que lui faisait passer le banquier quand elle avait gagné.

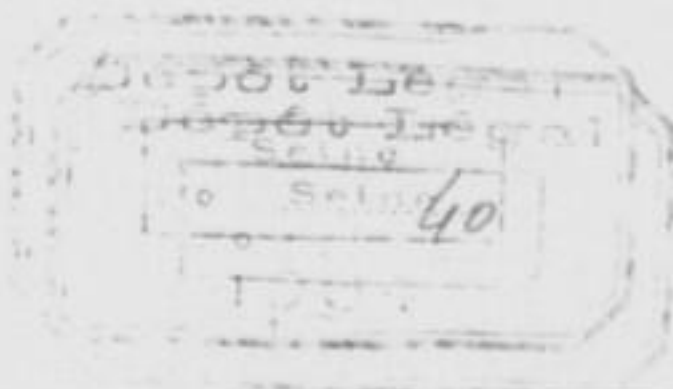


Pendant quelques secondes M. de Villiers demeura les yeux rivés sur le portrait de Germaine (page 1030).

Cette joueuse par occasion et non par tempérament était Léa Gaucher.

Sa façon de jouer trahissait son inexpérience.

Chez elle, aucun de ces savants calculs de probabilités auxquels se plaisent les professionnels, — et qui d'ailleurs ne les conduisent absolument à rien.



Elle posait son louis au hasard, tantôt sur un nombre pair, tantôt sur un nombre impair, et la veine le suivait fidèlement.

Il n'en était pas de même pour Paul de Villiers.

La *guigne noire* s'attachait à lui.

A chaque coup il perdait — et, malgré lui, il regardait avec une sorte d'irritation cette joueuse si favorisée par le hasard.

Léa était bien trop perspicace pour ne pas s'apercevoir de son énervement.

Elle gagnait près de trois mille francs.

Sentant sa veine, comme on dit dans le monde spécial des *pontes*, et, d'ailleurs, jouant sur le velours puisqu'elle ne ferait que risquer une partie de son gain, elle se décida et tenta un gros coup.

Elle hasarda mille francs en plaçant son enjeu sur les numéros pairs.

Le banquier fit les enjeux, tourna son moulinet, lança la bille d'ivoire qui vint s'arrêter sur l'un des numéros désignés.

Léa gagnait.

Paul de Villiers, qui avait placé son enjeu sur les numéros impairs, perdait.

Il resta calme, mais le froncement de ses sourcils et le plissement de ses lèvres trahirent sa déconvenue.

Les enjeux furent renouvelés.

Cette fois, Léa posa ses mille francs sur les impairs.

Paul de Villiers, lui, joua sur les pairs.

Léa gagna de nouveau, tandis qu'il perdait encore.

— Décidément, madame, — dit-il en saluant, — vous gagnez tout ce que vous voulez !

Vous devez avoir un fétiche !

— En effet, monsieur — répondit-elle — j'en ai un.

Elle désignait le porte-cartes qu'elle tenait à la main.

— Je voudrais bien le partager avec vous...

— Il ne tient qu'à vous d'essayer...

— Comment cela ?

— Suivez-moi dans mon jeu et donnez-moi la main quand la bille sera lancée.

Cette fois, elle déposa deux mille francs sur les numéros pairs.

Paul de Villiers y mit la même somme.



CLII

LE PORTRAIT

Les quelques mots échangés entre Léa et le vicomte l'avaient été à voix basse.

Le banquier couvrit les tableaux, le moulinet tourna et la bille cliqueta.

Léa, en souriant, tendit la main au vicomte qui la prit avec cette crédulité superstitieuse particulière aux joueurs.

La bille s'arrêta sur le numéro trente.

La mère de Pascal gagnait, ainsi que M. de Villiers.

— En vérité, madame — dit ce dernier en riant — vous commandez à la bille, et la bille vous obéit !

— Ce n'est pas à moi qu'elle obéit — répliqua Léa — c'est à mon fétiche.

Et, de nouveau, elle désignait le porte-cartes qu'elle tenait à la main.

— Me permettez-vous, pour le coup prochain, de m'associer de nouveau à votre chance ?

— Je vous le permettrais volontiers, mais je ne joue plus.

— Pourquoi vous arrêter en pleine veine ?

— Pour ne pas abuser de cette veine qui pourrait se lasser... il faut être raisonnable...

— C'est facile à dire...

— C'est facile à faire, quand on veut...

— Pas pour moi — quand je suis au jeu, je perds toute force de volonté — je ne puis résister au désir de profiter de la veine ou de combattre la déveine...

— Cela vous réussit-il ?

— Rarement, je dois l'avouer — neuf fois sur dix, je m'en-fonce !

Ah ! si je possédais un talisman comme le vôtre !!

Serait-il indiscret de vous demander quelle est sa nature ?

— C'est un portrait.

— Un portrait !! — répéta Paul de Villiers avec surprise.

— Cela vous étonne ?

— Tout au moins cela m'intrigue, n'ayant jamais entendu parler d'un fétiche de ce genre...

— Voulez-vous voir ce portrait ?

— J'en serais très heureux...

— Voyez-le donc !...

Léa ouvrit le carnet et mit sous les yeux du jeune homme la photographie de Germaine de Brueil.

Pendant les dernières répliques de ce dialogue, les deux interlocuteurs s'étaient un peu éloignés de la table de roulette, autour de laquelle les joueurs devenaient plus nombreux.

Ils se trouvaient presque isolés.

Sous la lumière électrique tombant des ampoules en forme de tulipes d'un lustre, la délicieuse tête de Germaine apparut au jeune homme qui tressaillit et eut quelque peine à arrêter sur ses lèvres une exclamation.

— Ce visage... ces traits... — murmura-t-il.

— Sont ceux d'une enfant que j'aime à l'adoration...

— Votre fille ?

— Oui, par le cœur, et plus encore, car je l'ai nourrie de mon lait, je ne suis pas sa mère, je suis sa nourrice...

— Mais, je reconnais cette jeune fille...

— Vous la connaissiez donc ?

— De vue, oui.

Je me suis rencontré deux fois avec elle...

— Où ?

— Au Parc Monceau.

— Ce n'est pas étonnant — l'hôtel qu'elle habite avec sa mère est voisin du Parc qui devient pour elle un lieu de promenade.

Paul restait les yeux fixés sur la photographie.

— Cui, c'est elle... c'est bien elle... — murmurait-il — quelle figure adorable...

Tout bas, il ajouta :

— Son souvenir me poursuivra donc jusqu'ici... Pauvre enfant contrefaite ..

Léa allait fermer son carnet.

Le vicomte l'arrêta.

— Madame — lui demanda-t-il — est ce que cette jeune fille est en ce moment à Monaco avec sa mère ?

— Non, monsieur, mais elles vont y venir...

— Pour toute la saison ?

— Oui. Je les ai précédées afin de louer une villa où elles s'installeront à leur arrivée...

— Et cette arrivée sera prochaine ?

— Je ne crois pas qu'elle tarde plus de deux ou trois jours.

Paul de Villiers ouvrit la bouche, ses lèvres remuèrent, mais ne laissèrent échapper aucun son.

Léa vit son hésitation.

— Qu'alliez-vous dire ? — fit-elle curieusement.

— Une folie, sans doute.

— Dites-là quand même... Elle vous est pardonnée d'avance, je suis pleine d'indulgence pour les folies...

— C'en est une que je veux commettre.

— Laquelle ?

— Cette photographie est un fétiche pour vous, et notre association d'un instant m'a démontré qu'elle pouvait en être un également pour moi...

Voulez-vous me la confier pendant quelques heures. J'ai la conviction absolue qu'elle me portera bonheur.

Léa Gaucher sourit.

— En effet, — dit-elle, — voilà bien une vraie folie !

— Vous venez de m'affirmer que vous étiez indulgente.

— Je vais vous le prouver en vous confiant mon fétiche, mais à une condition...

— Je l'accepte d'avance...

— C'est que vous me le rendrez demain matin...

— J'en prends l'engagement.

— Où devrai-je me présenter pour vous le remettre ?

— A l'hôtel Victoria.

— J'y demeure moi-même...

— J'occupe la chambre numéro 15.

— Et moi le numéro 13, dans le même couloir.

A quelle heure pourrai-je frapper à votre porte.

— Je vous attendrai vers dix heures.

— Et vous me direz comment se nomme la jeune fille dont vous allez me confier le portrait ?

— Je vous le dirai si vous m'expliquez quel motif vous fait désirer le savoir...

A ceci, Paul de Villiers ne répondit pas.

Léa poursuivit :

— Vous trouverez naturel, sans doute, que je vous demande votre nom...

— Voici ma carte.

La nourrice de Germaine prit la carte que le jeune homme venait de tirer de son portefeuille et lui tendait.

Elle lut, tout haut :

— Vicomte Paul de Villiers...

Après s'être inclinée elle tendit à Paul le portrait-carte, en ajoutant :

— Jusqu'à demain matin.

— A dix heures précises j'aurai l'honneur de me présenter chez vous, madame, — répondit le vicomte en prenant la photographie.

Un salut fut échangé, puis Léa quitta le salon de jeu.

Pendant quelques secondes M. de Villiers demeura les yeux rivés sur le portrait de Germaine.

Un travail se faisait dans sa mémoire.

Il se rappelait sa dernière nuit passée à Paris dans le salon du restaurant où il avait réuni ses amis pour leur adresser ses adieux, et les conversations engagées au sujet de sa résolution de quitter Paris pour aller tenter de redemander une fortune au jeu, et le conseil qu'on lui donnait de se servir de son nom et de son titre pour épouser une héritière riche et redorer ainsi son blason.

Il se rappelait le récit fait par lui de cette aurore d'amour naissant pour la première fois dans son cœur, en présence de cette jeune fille dont il tenait en ce moment le portrait entre ses mains, et de sa désillusion en voyant cette jeune fille se lever et marcher.

Il se souvenait de ces mots, prononcés par son ami de Ramcy :

— Tu la plains....C'est que tu l'aimes encore...

Et de sa réponse :

— Peut-être...

De Ramey avait ajouté :

— Louis XIV, qui n'était pas le premier venu ! adorait bien la boiteuse Lavallière, et personne n'a jamais pensé à le trouver ridicule...

Rien ne t'empêche donc d'adorer ta boiteuse anonyme et, si elle est riche, de l'épouser...

Pourquoi le souvenir de cette jeune fille le poursuivait-il jusqu'à Monaco ?

Pourquoi chacune des paroles prononcées le soir des adieux lui revenait-elle à la mémoire ?

Il ne pouvait s'en rendre compte, mais il en subissait l'obsession.

Par un brusque effort de volonté, il parvint à se soustraire à cette obsession ; et après avoir glissé dans son agenda la photographie de Germaine, il revint prendre place à la table de roulette et il posa un billet de mille francs sur les numéros pairs.

Il gagna.

Encouragé par ce premier succès, il continua à jouer.

Son succès ne se démentit pas et une heure après il rentrait à l'hôtel Victoria avec un gain de plus de quarante mille francs.

— Décidément, murmura-t-il, ma boîteuse me porte bonheur !



CLIII .

CONVOCATION MINISTÉRIELLE

Roger Blanchard, le beau-frère du procureur général, était dans le cabinet de son appartement de la rue du Bac lorsque le concierge qui, en l'absence de ses domestiques, faisait son service, vint lui apporter des journaux achetés par son ordre, au nombre desquels se trouvaient la *Gazette des Tribunaux* et le *Moniteur*.

Ce fut celui-ci qu'il déplia le premier.

Il avait hâte de savoir si le mouvement judiciaire annoncé s'y étalait et, dans ce cas, s'il était envoyé en disgrâce dans quelque ville de province.

Le mouvement judiciaire occupait une des colonnes.

Il en prit connaissance en tremblant, mais il fut presque aussitôt rassuré.

Son nom ne s'y trouvait pas.

Respirant enfin librement, il se dit que, sans le moindre doute, son beau-frère Morisset avait plaidé pour lui par esprit de famille et obtenu que, malgré les attaques incessantes des journaux, il ne fût pas frappé.

Alors il regretta vivement d'avoir donné carte blanche à Langrune pour satisfaire une vengeance qui n'avait plus de raison d'être, mais il devait être encore temps de l'arrêter, et c'est ce qu'il allait faire.

Il en serait quitte pour une perte d'argent, ce qui était, en somme, un petit malheur.

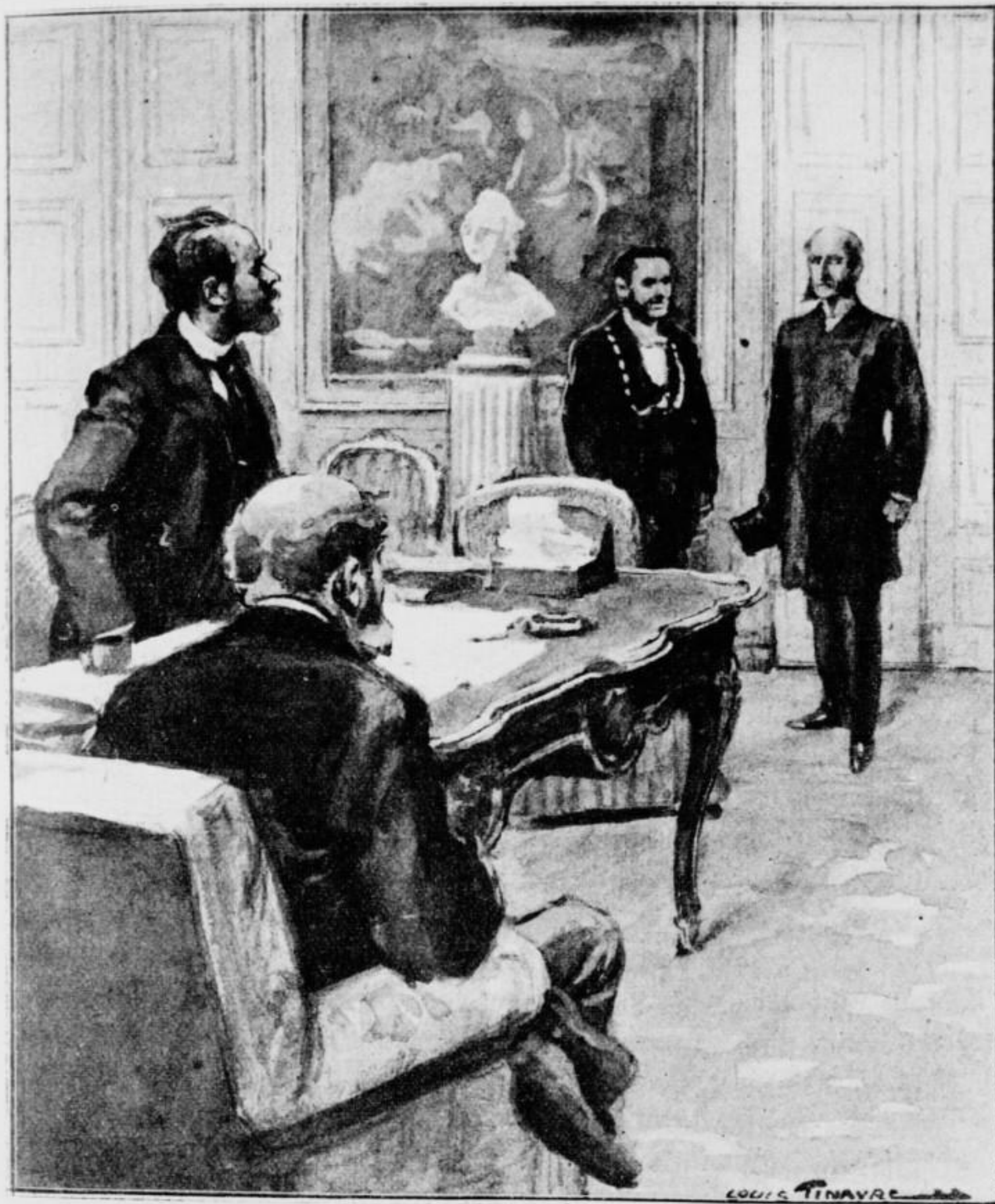
En conséquence il allait sortir pour se rendre chez l'ex-agent de la sûreté, quand son concierge apparut de nouveau et lui remit une large enveloppe, d'apparence officielle, qui venait d'être apportée par un garde de Paris à cheval.

Sur l'un de coins de cette enveloppe étaient imprimés ces mots :

MINISTÈRE DE LA JUSTICE.

Cabinet du ministre.

Pressentant un coup fatal, Blanchard l'ouvrit d'une main tremblante et déplia la lettre qu'elle contenait.



... Et, sans retard, était introduit par un huissier dans le cabinet de Son Excellence
(page 1034).

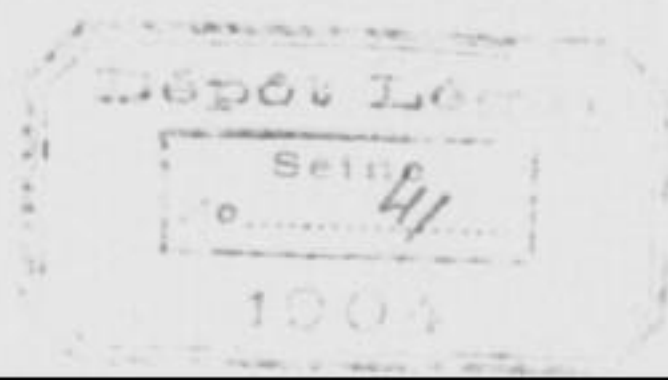
Cette lettre était une convocation.

Le secrétaire intime invitait le juge à se trouver, ce même jour,
à onze heures précises, dans le cabinet du garde des sceaux.

Pendant quelques secondes, Blanchard resta comme pétrifié.

Que devait-il penser de cette convocation ?

L'espoir conçu par lui était-il illusoire ?



N'avait-on semblé l'épargner d'abord que pour le frapper plus durement ?

Quoi qu'il en fût, il fallait affronter le péril, essayer de tenir tête à l'orage et se rendre chez le ministre.

Blanchard regarda le cadran de sa pendule.

Il indiquait neuf heures et demie.

Il prit son chapeau et sortit.

Blanchard entra dans le premier restaurant qui se trouva sur son chemin, et déjeuna succinctement.

On comprend sans peine qu'il ne se sentait pas grand appétit.

A onze heures moins trois minutes, il arrivait place Vendôme, au ministère de la justice, montait au premier étage, présentait sa lettre de convocation et, sans retard, était introduit par un huissier dans le cabinet de Son Excellence.

Là, une grande surprise l'attendait.

Son beau-frère, Jules Morisset, en familier de la maison, occupait un fauteuil voisin de celui du garde des sceaux.

Le procureur général se trouvait-il là en ami ou en ennemi ?

Qu'allait-il se passer ?

Très ému, Blanchard s'inclina profondément devant les deux hommes, qui lui rendirent son salut.

— Veuillez vous asseoir, monsieur le juge d'instruction — dit le ministre en désignant un siège placé en face de son bureau.

La sueur aux tempes, Blanchard obéit.

— Le *Moniteur officiel* a publié ce matin un mouvement dans la magistrature — continua l'Excellence — l'avez-vous lu ?

— Oui, monsieur le ministre.

— Votre nom devait s'y trouver.

Blanchard fit un geste de surprise.

— Mais monsieur le procureur général, de qui vous avez l'honneur d'être l'allié, est intervenu, et il a sollicité pour vous l'entrevue qui a lieu en ce moment.

Dans trois jours, un mouvement supplémentaire sera publié.

Il dépendra de vous que votre nom n'y figure pas.

— Votre Excellence me permettra-t-elle de lui demander à quel titre il y figurerait ? — fit Blanchard d'une voix tremblante.

— A ce titre que vous serez attaché, comme juge d'instruction, au tribunal de X...

X... dont nous n'écrivons pas le nom, est une des plus petites

préfectures de France, ce qu'on appelle vulgairement *un trou*, dans un pays perdu.

— Envoyé du parquet de Paris à celui de X... — s'écria Blanchard, livide, — mais c'est une disgrâce qui équivaut à une révocation.

Le ministre ne répondit point.

Blanchard poursuivit :

— Comment ai-je mérité cette disgrâce ?

— Vous ne vous en doutez pas ?

— Non.

— J'espérais que vous m'auriez évité la tâche pénible de vous l'apprendre.

Puisque vous le voulez, j'accepte cette tâche...

Le pouvoir d'un juge d'instruction, monsieur, est grand, redoutable et sacré.

Le magistrat instructeur prépare l'œuvre de la justice, il jouit d'une véritable omnipotence, sans contrôle, et ne relevant que de sa conscience.

Il tient dans ses mains la liberté et l'honneur des citoyens amenés devant lui et dont, sauf le cas de flagrant délit, on doit toujours présumer l'innocence.

Rien ne limite le champ de ses investigations, la police est à ses ordres, il représente la loi, l'ordre public, la société.

Ce pouvoir, cette omnipotence, sont dignes de tous les respects quand ils s'appliquent consciencieusement à surprendre de terribles secrets, à suivre les pistes sanglantes conduisant aux repaires du crime, à saisir et à démasquer les criminels.

Ils sont exécrables au contraire quand l'homme aux mains duquel ils ont été remis, incapable ou aveuglé par l'amour-propre, et se jugeant infailible, s'obstine dans un parti pris, repousse sans examen les rapports dont les conclusions ne sont point d'accord avec les siennes, et, pour la satisfaction de sa vanité professionnelle, n'hésite point à sacrifier un innocent.

— Je n'ai pas fait cela ! — répliqua Blanchard avec violence.

— Vous l'avez fait, et tout récemment encore !

C'est vous qui, à la suite d'une instruction où l'incapacité, le mauvais vouloir et l'entêtement se trouvaient à doses égales, avez envoyé Georges Gauthier devant la cour d'assises.

C'est vous qui avez été la cause d'une lamentable erreur judiciaire... »

Blanchard releva la tête.

— La preuve de cette erreur n'est pas faite ! — dit-il.

Ce fut le procureur général, Jules Morisset, qui répondit :

— Elle le sera bientôt.

— En êtes-vous certain ?

— J'en suis certain.

Blanchard, déconcerté par cette réponse, resta muet.

Le ministre reprit :

— Du reste la voix publique s'est élevée contre vos agissements odieux !

La presse entière vous a cloué au pilori, et la justice elle-même a été insultée, vilipendée, à cause de vous...

On ne brave point impunément l'opinion quand elle est unanime.

Il faut lui donner satisfaction !

Voilà pourquoi votre disgrâce s'impose !

Voilà pourquoi votre changement de résidence aurait paru au *Moniteur* ce matin, sans l'intervention de votre beau-frère.

Voilà pourquoi il paraîtra dans trois jours, à moins que...

— A moins que ? — demanda Blanchard haletant.

— A moins que vous ne donniez votre démission.

— Donner ma démission ! — répéta le magistrat atterré.

— Cela simplifierait tout et vous éviteriez ainsi le scandale...

— Ce serait ma carrière brisée !

— Vous l'avez brisée vous-même en oubliant vos devoirs.

— J'ai pu commettre une erreur, mais j'étais de bonne foi...

Le ministre haussa les épaules.

— L'erreur d'un juge d'instruction, quand il s'obstine dans cette erreur, est un crime ! — répliqua-t-il. — D'ailleurs, j'ai ne vous ai pas fait venir pour discuter avec vous, mais pour vous autoriser à choisir entre le changement de résidence et la démission...

Si vous avez besoin de réfléchir, je vous donne jusqu'à demain matin...

Blanchard s'était levé, tremblant de fureur, mais assez maître de lui pour se contenir.

— Mon choix est fait, monsieur le ministre, — dit-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme. — Vous frappez un innocent, mais vous êtes le plus fort et l'innocent s'incline.

Avant ce soir, j'aurai envoyé ma démission à Votre Excellence...

Il salua et sortit du cabinet en trébuchant comme un homme ivre.

— Il me fait presque pitié, — murmura le ministre.

— Votre Excellence est trop bonne, — répondit Morisset, — il ne mérite aucune pitié !

Quoiqu'il soit mon beau-frère, je ne lui pardonne pas d'avoir déchainé contre nous les clabauderies de la presse. D'ailleurs, il est riche et n'a pas besoin pour vivre largement des émoluments de ses fonctions.

Il laisse sa place libre pour de plus méritants : c'est justice !

Puis, après avoir remercié et salué le garde des sceaux, le procureur général sortit à son tour.



CLIV

JE VOUS CEDÉ LA PLACE !

Jules Morisset connaissait assez le mari de sa sœur pour se croire certain qu'après ce qui venait de se passer, Blanchard ne manquerait pas de se présenter chez lui pour se soulager en donnant libre cours à la colère qu'il avait dû contenir en présence du ministre.

Peut-être même l'attendrait-il à la sortie du ministère

Morisset ne redoutait point l'entrevue. Il la désirait même afin de bien établir certains côtés de la situation.

En mettant les pieds sur le trottoir de la place Vendôme, il jeta un regard autour de lui.

Blanchard n'était pas là.

Fou de rage, mais comptant sur Langrune pour tirer une vengeance éclatante de l'humiliation qu'on venait de lui faire subir, il avait arrêté une voiture au passage et s'était fait conduire à l'hôtel du procureur général.

Le valet de chambre, qui le connaissait, lui répondit que monsieur était sorti, mais que madame pourrait sans doute le recevoir.

Blanchard ne tenait pas à voir sa belle-sœur.

— Non — fit-il — j'attendrai dans le petit salon.

Prévenez mon beau-frère de ma présence aussitôt qu'il rentrera, ce qui, je crois, ne tardera guère.

Son attente fut courte en effet.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées que Morisset qui, lui aussi, avait pris une voiture, franchissait le seuil du petit salon.

En le voyant, Blanchard, très pâle jusqu'à ce moment, devint pourpre.

Il s'avança vers lui, menaçant, et d'une voix changée par la colère, il lui cria :

— Enfin, vous devez être satisfait ! Vous êtes arrivé à vos fins !

Le procureur général fronça les sourcils...

— Parlez moins haut, je vous prie, mon cher beau-frère — dit-il d'un ton glacial. — Ces grands éclats de voix sont du plus mauvais goût...

Vous êtes chez moi, tâchez de vous en souvenir ! Souvenez-vous aussi que je ne souffre pas qu'on m'adresse la parole sans la déférence qui m'est due, et tenez pour certain que quoique vous soyez mon beau-frère, je ne ferai point d'exception en votre faveur...

Redevenez l'homme bien élevé que vous avez été, et donnez-moi des nouvelles de ma sœur.

J'espère que les suites de l'accident dont elle a été victime ne seront pas graves.

— A quoi bon cette comédie ? — répliqua Blanchard d'une voix sourde. — Je n'en suis point la dupe !

Que vous importe votre sœur ? Est-ce que la famille compte pour vous ?

— Assez d'impertinence ! taisez-vous ! — commanda Morisset que la colère envahissait à son tour.

Sans tenir compte de cette injonction qu'il ne parut même pas entendre, Blanchard poursuivit :

— Ce n'est point à mon parent par alliance que je m'adresse, c'est au magistrat hypocrite qui foule aux pieds les liens de famille quand son insatiable ambition l'exige !

Pour arriver au but que vous poursuivez, pour procurer un triomphe à votre orgueil, il vous fallait sacrifier quelqu'un !

C'est moi que vous avez choisi !

J'admets une faiblesse de ma part ; qui n'en a pas eu dans sa vie ? Vous exploitez cette faiblesse et vous en faites le piédestal de vos convoitises !

Vous m'abaissez pour vous grandir, vous brisez ma carrière, vous perdez ma vie, vous me foulez aux pieds, moi, le mari de votre sœur !

C'est infâme ! infâme ! infâme !...

Blanchard écumait.

Il bégayait au lieu de parler distinctement, tant la rage lui comprimait le gosier.

Enfin les paroles expirèrent sur ses lèvres... il se tut.

Le procureur général, les lèvres frémissantes, les yeux étincelants, s'élança vers lui et saisit son bras, qu'il serra à le briser.

— Ah ! ça, mais, vous êtes donc fou, monsieur mon cher beau-frère ! — lui dit-il d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées. — Ce n'est point Georges Gauthier qui devrait se trouver à cette heure dans une maison d'aliénés, c'est vous !

Un homme comme vous, un magistrat, faisant cause commune avec un bas agent chassé de la police, avec un Langrune, ne jouit pas certainement de toute la plénitude de ses facultés mentales.

Il faudra plaider la folie comme circonstance atténuante !

Je plains ma sœur !

Monsieur Roger Blanchard, allez signer votre démission et envoyez-la bien vite au ministre qui l'attend.

Voilà le seul conseil que je puisse vous donner.

Et maintenant — ajouta Morisset en désignant la porte du geste — sortez de chez moi, je vous prie !

Blanchard ne paraissait point avoir entendu.

Il demeurait immobile et comme hébété.

— Je vous cède la place... — dit le procureur général en quittant le petit salon où son beau-frère resta seul.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Le juge d'instruction reprit possession de lui-même.

La rage le grisait.

Les poings crispés, menaçants, il se tourna vers la porte par laquelle Morisset venait de sortir, et il balbutia :

— Oui, je la donnerai, cette démission qui m'est imposée, grâce à toi, mais je te jure qu'un jour tu regretteras de m'avoir pour ennemi !... Et ce jour n'est pas loin !

Puis, sans attendre qu'un domestique le reconduisit, Blanchard quitta l'hôtel.

La voiture qui l'avait amené l'attendait à la porte.

Il y monta.

— Où allons-nous, bourgeois, s'il vous plaît ? — demanda le cocher.

— Rue des Prés-Saint-Gervais, — répondit Blanchard.

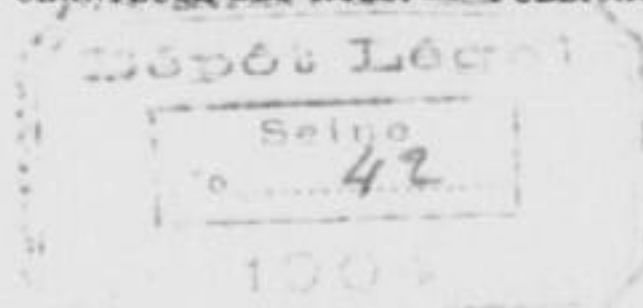
C'est rue des Prés-Saint-Gervais, on s'en souvient peut-être, qu'il se trouvait le nouveau logement de Langrune.

Là, une nouvelle imprévue attendait Blanchard.

Depuis la veille au soir, M. Firmin Rolle (c'est ainsi que se faisait appeler l'ex-agent) était parti pour un voyage dont il avait négligé d'indiquer le but.



... Et le porta lui-même au ministère (page 1044).



Se rappelant son dernier entretien avec Langrune, le juge d'instruction se dit que sans doute celui-ci prétextait un voyage pour mettre à exécution le projet qu'il lui avait laissé entrevoir, et dont le résultat devait être la suppression de Georges Gauthier.

Naturellement il s'en réjouit.

Pouvait-il rêver une plus belle revanche en effet ?

Ce fou qui devait, croyait-on, recouvrer la raison, grâce à la science du docteur Verdier, ce condamné qu'on prétendait réhabiliter, et à propos duquel il subissait, lui, les pires humiliations et voyait son avenir de magistrat brisé, disparaîtrait et ses ennemis personnels se trouveraient ainsi désarmés, réduits à l'impuissance.

Le garde des sceaux, le procureur général, le chef de la sûreté, l'inspecteur Roussillon seraient anéantis

Qu'avait-il à craindre ? Rien.

Langrune était homme de ressources.

Il saurait agir avec d'assez adroites précautions pour ne laisser derrière lui aucune trace accusatrice.

D'ailleurs, en mettant tout au pis, en supposant que Langrune eût la sottise de se laisser prendre, aucun soupçon ne pourrait monter jusqu'à lui, Blanchard, et le plus retors des juges d'instruction ne viendrait pas à bout de prouver sa complicité morale.

Trouvant visage de bois rue des Prés-Saint-Gervais, il reprit le chemin de la rue du Bac en réfléchissant aux termes dans lesquels il donnerait sa démission.

Il importait de la rédiger de manière à garder le beau rôle et à ce qu'il fut impossible de supposer qu'il agissait contraint et forcé.

L'accident arrivé à sa femme lui fournissait un prétexte suffisamment vraisemblable.

Il devait tous ses soins à M^{me} Blanchard dont l'état était des plus graves. Il abandonnait sa situation avec un profond regret, mais les obligations du cœur s'imposaient avant tout, et son cœur lui ordonnait de consacrer tous ses instants à une femme qui, même en cas de guérison, n'en resterait pas moins infirme.

Bref, cette démission, qui pouvait se formuler en trois lignes, devint sous la plume de Blanchard un long plaidoyer où il se représentait comme type absolu de l'homme du devoir et du dévouement.

Satisfait de son travail, il le signa, le mit sous enveloppe et le porta lui-même au ministère.

Le garde des sceaux ne put s'empêcher de sourire en le lisant, et d'admirer la manière dont ce triste personnage s'efforçait de tirer son épingle du jeu.

Le lendemain Blanchard recevait une lettre officielle lui annonçant que sa démission était acceptée.



CLV

LES FILS DE LA VIERGE.

Selon les instructions données par M. Libourt au chef de la sûreté, Roussillon avait été chargé par ce dernier d'aller sans retard faire une enquête chez le mécanicien Edouard Forget, le voisin de Louis Durand, rue de Belleville, afin de s'assurer que la déposition de ce dernier était véridique, qu'il avait bien passé l'après-midi au musée du Louvre avec le mécanicien et que de toute la soirée ils ne s'étaient point quittés, le jour du crime.

Le chef de la sûreté se chargerait, lui, d'aller au bureau de poste de la place de la République, demander s'il y avait des lettres adressées aux initiales *B. D.* et en opérer la saisie.

Sous ces initiales se cachait, nos lecteurs le savent, le cocher Augustin, un des chefs de la *bande des gens de maison*.

Quant au portrait de la femme aux cheveux roux, que, selon Louis Durand, on devait trouver dans l'un des cartons à dessins de Georges Gauthier, ce fut encore l'inspecteur principal qui reçut mission d'aller vérifier le fait à la Villa des Fleurs.

Chez Edouard Forget, Roussillon acquit la certitude que l'ex-valet de chambre avait dit l'exacte vérité.

En quittant la rue de Belleville, il se rendit à Saint-Mandé, où il était à peu près certain de trouver Pascal devenu le familier de la maison.

Le jeune homme partageait quotidiennement ses heures de liberté en visites à l'hôpital Tenon et à la Villa des Fleurs.

M^{me} Gauthier aimait cette nature droite, loyale, et pleine de dévouement.

Autant elle avait éprouvé de haineuse colère lorsque Pascal s'était fait connaître à elle en avouant que, témoin du meurtre d'Albert Fontaine, il avait, par son silence, laissé condamner Georges Gauthier, autant elle se sentait attirée maintenant vers lui par l'estime et la sympathie.

Quant à Roussillon, cet homme qui possédait une fortune in-

dépendante, n'ayant pas besoin pour vivre des appointements de la préfecture, et par abnégation, par amour de la justice, continuait à affronter chaque jour de nouveaux dangers, restant en lutte avec les pires bandits et mettant toute son intelligence, toute son habileté, tout son dévouement, à trouver les preuves de l'innocence de Georges Gauthier, elle éprouvait pour lui un respect profond et une reconnaissance sans bornes.

La petite Albertine aimait de tout son cœur Roussillon et Pascal, ayant cependant une petite préférence pour Pascal, dont l'âge se trouvait plus en rapport avec le sien.

Pascal, nous le savons, possédait une instruction sérieuse.

Il s'était fait le professeur de l'enfant qui travaillait joyeusement sous sa direction, et recevait surtout avec un véritable enthousiasme ses leçons de chant.

A la villa des Fleurs, on déjeunait à onze heures et demie.

Roussillon sonnait à la grille à onze heures moins un quart.

— M. Pascal est-il là ? — demanda-t-il à la femme qui vint lui ouvrir et qui lui répondit :

— Oui, monsieur Roussillon. — Il est en train de donner sa leçon de piano à M^{lle} Albertine.

— Je vais le rejoindre.

Prévenez, je vous prie, M^{me} Gauthier de mon arrivée.

— Tout de suite, et en même temps, j'ajouterai un couvert, car madame retiendra certainement monsieur Roussillon à déjeuner.

L'inspecteur se rendit au petit salon.

En le voyant, Albertine quitta le piano et vint se jeter dans ses bras.

— Bonjour, mon bon ami, Sillon, — fit-elle en lui tendant ses joues fraîches, — je suis bien contente de te voir.

Roussillon l'embrassa et tendit la main à Pascal.

L'enfant poursuivit, toute joyeuse :

— Je fais déjà mes gammes... et puis je chante... Mon ami Pascal m'apprend la belle chanson des *Fils de la Vierge* et je la sais très bien.

Tiens, écoute...

Et l'enfant chanta d'une voix fraîche et juste :

Les oiseaux voyageurs s'exilent,
Les fils de la Vierge aux buissons
S'accrochent, se déchirent, filent,
Vers les toits moussus des maisons.

* *

Octobre a mis sur les cépées
Des tons aux ardentes rougeurs...
Les grappes mûres sont coupées
Par les ciseaux des vendangeurs.

* *

Du sorbier rougissent les baies.
Le merle siffle en voltigeant,
Et la bise, dans les saulaies.
Détache les feuilles d'argent.

* *

C'est l'automne qui nous apprête
Des jours mélangés, incertains,
Où parfois un soleil de fête
Succède à de brumeux matins.

Raymonde, dont les pas légers ne pouvaient s'entendre sur l'épaisseur des tapis, était arrivée sans être vue jusqu'à la porte entr'ouverte du petit salon.

Elle attendit en souriant et, quand Albertine eut achevé le couplet, elle battit des mains.

— Alors, j'ai bien chanté, dis, tite mère? — s'écria l'enfant joyeuse en tendant les mains à M^{me} Gauthier.

— Comme un petit ange! — répliqua celle-ci.

Puis, à Pascal :

— Mes compliments, mon cher Pascal! Vous avez là une élève qui vous fait honneur!

Se tournant alors vers l'inspecteur et lui tendant la main :

— Soyez le bienvenu, cher monsieur Roussillon. Vous venez déjeuner avec nous, n'est-ce pas?

— A moins que vous ne me refusiez une place à votre table hospitalière. Ce qui serait sévère! — répondit Roussillon en riant.

— Vous savez que vous êtes toujours le bienvenu...

Avez-vous quelque chose de nouveau à nous apprendre?

— Oui, madame.

— Parlez vite.

— Louis a été interrogé de nouveau.

— A-t-il avoué ? A-t-il dit quel était le véritable assassin d'Albert Fontaine ?

— Malheureusement non.

— Mais, alors, nous restons toujours en pleines ténèbres ! ...

— Nous avons fait un pas en avant...

— Lequel ?

— Louis, dont nous sommes sûrs de connaître maintenant le véritable nom, nous a avoué le motif pour lequel il avait été mis à la porte par votre mari...

Il a justifié de l'emploi de son temps le jour du crime, et il nous a donné certains renseignements qu'il est nécessaire de contrôler, et qui pourraient nous fournir une piste à suivre.

— Quels sont ces renseignements ?

— M. Gauthier, si absorbé qu'il fût par ses grands travaux, ne dédaignait pas de mettre quelquefois son talent au service des particuliers.

Il consentait à faire des bustes.

— D'autant mieux que c'était pour lui une source importante de revenus...

Les grandes œuvres d'art sont d'une vente très difficile.

— Il vous tenait sans doute au courant de ses travaux ?

— Toujours.

— Vous a-t-il parlé, quelques jours avant le renvoi de son valet de chambre, d'une femme en deuil, rousse, d'un certain âge et ne posant point dans l'atelier, afin de ne pas se trouver en contact avec les modèles et les praticiens ?

Raymonde, la tête inclinée, les sourcils froncés, interrogeait sa mémoire.

— Oui, — fit-elle tout à coup, — je me souviens. Il trouvait cette cliente singulière... étrange même...

Elle lui semblait mal équilibrée et il a eu la preuve, par la suite, qu'il ne se trompait pas...

— Comment cela ?

— Après deux ou trois séances de pose, cette fâcheuse cliente n'a plus reparu, abandonnant ce buste qu'elle semblait si désireuse de posséder.

— L'avait-elle payé, au moins ?

— Pas le moins du monde.



Pascal avait les yeux rivés sur le dessin (page 1053).

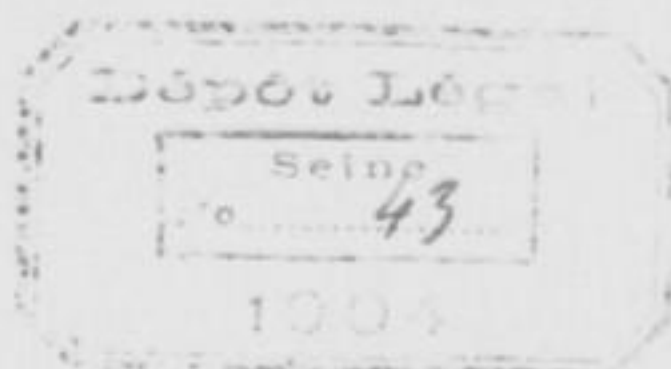
Georges, toujours confiant, ne demandait jamais d'argent d'avance... et, si on lui en offrait, il le refusait.

C'est ce qui est arrivé avec cette femme.

— Savait-il l'adresse de sa cliente ?

— Il ne s'en était même pas inquiété.

— Voilà qui est bien fâcheux !



— Qui donc vous a parlé de cette femme ? — demanda Raymonde.

— Louis Durand.

— A quel propos ?

— Selon lui, cette femme pourrait avoir pris, dans la chambre de M. Gauthier, le bouton de manchette et, dans l'atelier, le ciseau de sculpteur trouvés auprès du cadavre d'Albert Fontaine...

— Mais alors, — s'écria Raymonde, — cette femme serait l'assassin !

— On peut le supposer, mais non l'affirmer... — répliqua Roussillon. — Dans tous les cas, il y a là une piste nouvelle.

Notre devoir est de la suivre, quand bien même elle ne devrait nous conduire à rien...

* *

Après un silence, M^{me} Gauthier demanda :

— L'ancien valet de chambre de mon mari vous a-t-il donné le signalement de cette femme.

— Celui que je vous ai donné moi-même : grande, vêtue de noir, les cheveux roux...

— Cela me paraît bien insuffisant.

— Vous avez cent fois raison, mais j'espère avoir mieux...

— Quoi donc ?

— Un signalement complet, détaillé.

— Où le trouverez-vous ?

— Ici-même.

— Je ne comprends pas. Expliquez-vous clairement.

— Louis Durand affirme qu'avant de se mettre à la maquette du buste, M. Gauthier a esquissé le portrait de sa cliente.

— Cela doit être, car il agissait toujours ainsi.

— Louis Durand affirme, en outre, avoir vu ce dessin dans l'un des cartons de M. Gauthier.

— Il sera facile de s'en assurer. Les cartons sont toujours à la même place, dans la chambre de mon mari, et nous pourrons y fouiller quand vous voudrez.

L'entretien fut interrompu par la femme de chambre, venant annoncer que le déjeuner était servi.

Il fallait remettre la perquisition à un peu plus tard.

On passa à la salle à manger.

Le repas fut silencieux.

Quoique Raymonde ne se défiât pas de sa femme de chambre, elle ne voulait point parler devant elle des choses qui l'intéressaient si vivement.

Aussitôt le café pris, Roussillon dit à M^{me} Gauthier.

— Maintenant, si vous le voulez bien, pensons à notre affaire...

— Allez en avant ; je vais chercher les clefs et je vous rejoins.

L'inspecteur et Pascal sortirent et, traversant le jardin, se dirigèrent vers le pavillon où ils allaient opérer de nouvelles recherches.

Raymonde ne tarda guère à les rejoindre.



CLVI

LE DESSIN.

Pascal, avec l'ardeur de son âge, était impatient de voir se produire un résultat.

Toutes les lenteurs, toutes les obscurités au milieu desquelles on se débattait mettaient le jeune homme hors de lui, et il demandait à Roussillon, non sans amertume, si jamais un peu de clarté sortirait de cette bouteille à l'encre.

Roussillon, lui aussi, trouvait bien lente la marche des choses, mais, plus expérimenté et moins nerveux, il répondait :

— Patience!...

Raymonde ouvrit la porte de l'atelier.

Tous trois y pénétrèrent, et de là passèrent dans la chambre à coucher où se trouvaient les cartons à dessins au nombre de six, ce qui permettait de supposer que les recherches seraient longues.

— Mais — demanda M^{me} Gauthier — quand le portrait de la femme en question passera sous nos yeux, à quoi pourrons-nous le reconnaître?...

— Ce sera facile, — le portrait, a dit Louis Durand, est sur papier teinté, aux trois crayons, blanc, noir et rouge... — Les cheveux, étant roux, sont au crayon rouge...

— Eh! bien, cherchons...

Pascal prit un des cartons, dénoua les attaches et l'ouvrit; — il renfermait des gravures de journaux illustrés, et des lithographies d'après des œuvres de Georges Gauthier.

Selon toute vraisemblance, le portrait ne devait point s'y trouver,

Néanmoins tout fut passé en revue, feuille après feuille.

Le résultat fut négatif.

Pascal referma le carton et en ouvrit un autre sur lequel il pratiqua la même opération, en inventoriant le contenu, feuille par feuille.

Il prenait les dessins l'un après l'autre, y jetait un coup d'œil et les passait à Roussillon qui les examinait avec M^{me} Gauthier.

La moitié du carton avait été visitée, lorsque tomba sous la main de Pascal une grande feuille de papier teinté.

Sur ce papier se voyaient, dessinés aux trois crayons, la tête et le buste d'une femme.

Roussillon penché vers le carton, suivait les mouvements des mains du jeune homme.

— Voilà ce que nous cherchions! — s'écria-t-il en prenant la feuille, — il n'y a pas d'erreur possible!

Voyez, la chevelure est rouge.

C'est parfaitement cela...

Un éclair brilla dans les yeux du jeune chanteur.

— Et ce portrait doit être rudement ressemblant, — dit-il, — puisque j'ai reconnu tout de suite le modèle.

— Vous connaissez cette femme? — s'écrièrent fièvreusement, à la fois, Raymonde et Roussillon.

Pascal avait les yeux rivés sur le dessin.

— Oui, oui... — répondit-il vivement. — Oui, je la connais, cette physionomie étrange... ces yeux... ce regard, dont le crayon de M. Gauthier a su rendre l'expression... Je ne me trompe pas... Je ne peux pas me tromper...

Deux fois j'ai rencontré cette femme...

Ses traits se sont trop profondément gravés dans ma mémoire pour qu'ils puissent jamais s'en effacer...

— N'êtes-vous pas le jouet d'une illusion? d'une ressemblance? demanda Roussillon.

— Non, ce n'est point une illusion! Je suis certain, absolument certain, de reconnaître la femme que j'ai vue deux fois...

— Où donc?

— La première fois, dans un endroit où vous auriez pu la voir aussi... à la cour d'assises, le jour du jugement de M. Gauthier. Je me trouvais entre vous et elle... Vous étiez à ma gauche; elle était à ma droite.

— Et cette femme avait des cheveux roux?

Pascal ne répondit pas tout de suite.

Evidemment, il interrogeait sa mémoire.

— Non, fit-il au bout d'un instant, je ne le crois pas, elle n'avait pas de cheveux roux.

— Vous voyez bien que vous faites erreur...

— Je ne fais point erreur. La femme dessinée par M. Gauthier est bien celle que j'ai vue à la cour d'assises et que, depuis, j'ai rencontrée rue de Lyon, en voiture découverte.

Qu'importe la couleur de la chevelure? Elle a pu se teindre les cheveux ou mettre une perruque.

Nos lecteurs se rappellent peut-être que Louis Durand, dans le cabinet du juge d'instruction, avait exprimé cette même opinion devant l'inspecteur, qui s'en souvint et dont l'incrédulité fut ébranlée.

Pascal poursuivit :

— J'affirme que ce portrait est parfaitement celui de ma voisine de la cour d'assises...

Elle avait bien ce regard sournois, faux, inquiétant, presque cruel, qui m'a frappé, et que je retrouve dans ce dessin.

Cette femme s'est introduite ici sous le prétexte de faire faire son buste, prétexte menteur, puisque, le buste commencé, elle n'est plus revenue...

Elle avait d'autres intentions...

— Lesquelles? demanda Raymonde haletante.

— Voler des objets appartenant à M. Gauthier et pouvant le compromettre... un bouton de manchette... une arme...

Louis Durand l'a pressenti... il l'a dit au juge d'instruction et il a eu raison de le dire, et à cette heure je pense comme lui!

C'est cette femme qui a frappé M. Albert Fontaine dans la nuit du 26 juin.

C'est cette femme qui, pour égarer les soupçons sur une fausse piste, a placé près du cadavre les objets volés par elle!

— Mais — demanda Raymonde — quelle raison aurait-elle eue de tuer Albert Fontaine?

— Ah! je ne sais pas, moi! je ne sais pas!

— Pour quel motif aurait-elle voulu perdre mon mari? — poursuivit la jeune femme.

— Je l'ignore.

Vous comprenez bien qu'il m'est impossible de le deviner!...

Mais ce que je sais, ce dont je suis sûr, car quelque chose en moi me le crie, c'est que cette femme est l'assassin!

Pascal avait prononcé ces dernières paroles avec une exaltation fébrile.

— Voyons, calmez-vous, mon enfant! — lui dit l'inspecteur —

quoique je commence à partager, dans une certaine mesure, votre conviction, nous pouvons nous tromper...

— Non ! — répliqua violemment Pascal. — Nous sommes dans la vérité !

— Admettons-le !

Mais où la retrouver, cette femme, perdue dans la foule des habitants de Paris ?

Si vous la rencontriez, seriez-vous certain de la reconnaître ?

— Certain, oui, et sans une minute d'hésitation.

— Nous n'avons donc, quant à présent, d'espoir que dans le hasard d'une rencontre, et compter sur ce hasard serait folie, car nous avons cent mille chances contre une pour qu'il ne se produise pas !...

Ainsi, de tout ce que nous espérions, voilà ce qui reste ! Rien, ou à peu près !... Nous jouons de malheur !

— Que faire ? Que faire ? — murmura Pascal, — en serrant entre ses deux mains crispées son front brûlant.

— Attendre tout d'un hasard improbable, car rien, absolument rien, ne peut nous guider.

— Il faut cependant retrouver cette femme ! — reprit le jeune chanteur, — il le faut !

— Comment ? Cette esquisse n'est qu'un croquis qu'on ne peut faire photographier afin d'en remettre des épreuves à nos agents, comme on l'a fait pour Lucie Ballard.

Vous avez reconnu ce portrait, vous, parce que vous aviez vu la femme, mais à d'autres il ne dirait rien ..

— Eh ! bien, je chercherai seul ! — déclara Pascal, — les rues, les cours, les maisons, j'explorerai tout, et il faudra bien que je la retrouve, ou Dieu ne serait pas juste !

— Soyez certain que je chercherai avec vous, mon enfant ! — répliqua Roussillon. — Malgré tout, je ne jette pas encore le manche après la cognée, et je compte sur ma vieille expérience et sur mon instinct policier pour nous aider.

Souvenez-vous que Louis Durand, questionné sur cette femme, nous a dit qu'il ne croyait pas qu'elle appartint à une condition élevée.

— Louis Durand avait raison... — fit Pascal, — elle m'a fait l'effet d'être quelque chose comme une femme de charge, une gouvernante ou une dame de compagnie d'extraction modeste...

Mais tout cela ne signifie pas grand-chose, car certaines gens

sont assez adroits pour se donner l'apparence qu'il leur convient d'avoir.

— Rien n'est plus vrai, mais dans cette physionomie qui vous a frappé, ne pourriez-vous me signaler un point de nature à me guider en cas de rencontre?...

— Je n'en vois aucun, sauf le regard... ce regard étrange qu'on ne peut oublier quand on l'a vu...

— C'est vague! — fit Roussillon désappointé. — Enfin, comptons sur le hasard, cette providence des policiers dans l'embarras!

Puis, s'adressant à Raymonde :

— Je vous demanderai, madame, la permission d'emporter ce dessin pour le communiquer à M. Libourd, le juge d'instruction; il sera d'ailleurs nécessaire que Louis Durand affirme que c'est bien le portrait de la femme dont il a parlé...

— Je comprends cela à merveille, — fit M^{me} Gauthier. — Emportez donc cette esquisse, mais dites bien au magistrat que je tiens essentiellement à ce qu'elle me soit rendue.

— Je prends l'engagement de vous la rapporter moi-même.

L'inspecteur roula le dessin avec soin après l'avoir recouvert d'une feuille de papier de soie, l'enveloppa dans un journal, prit congé de M^{me} Gauthier et quitta la villa des Fleurs avec Pascal.

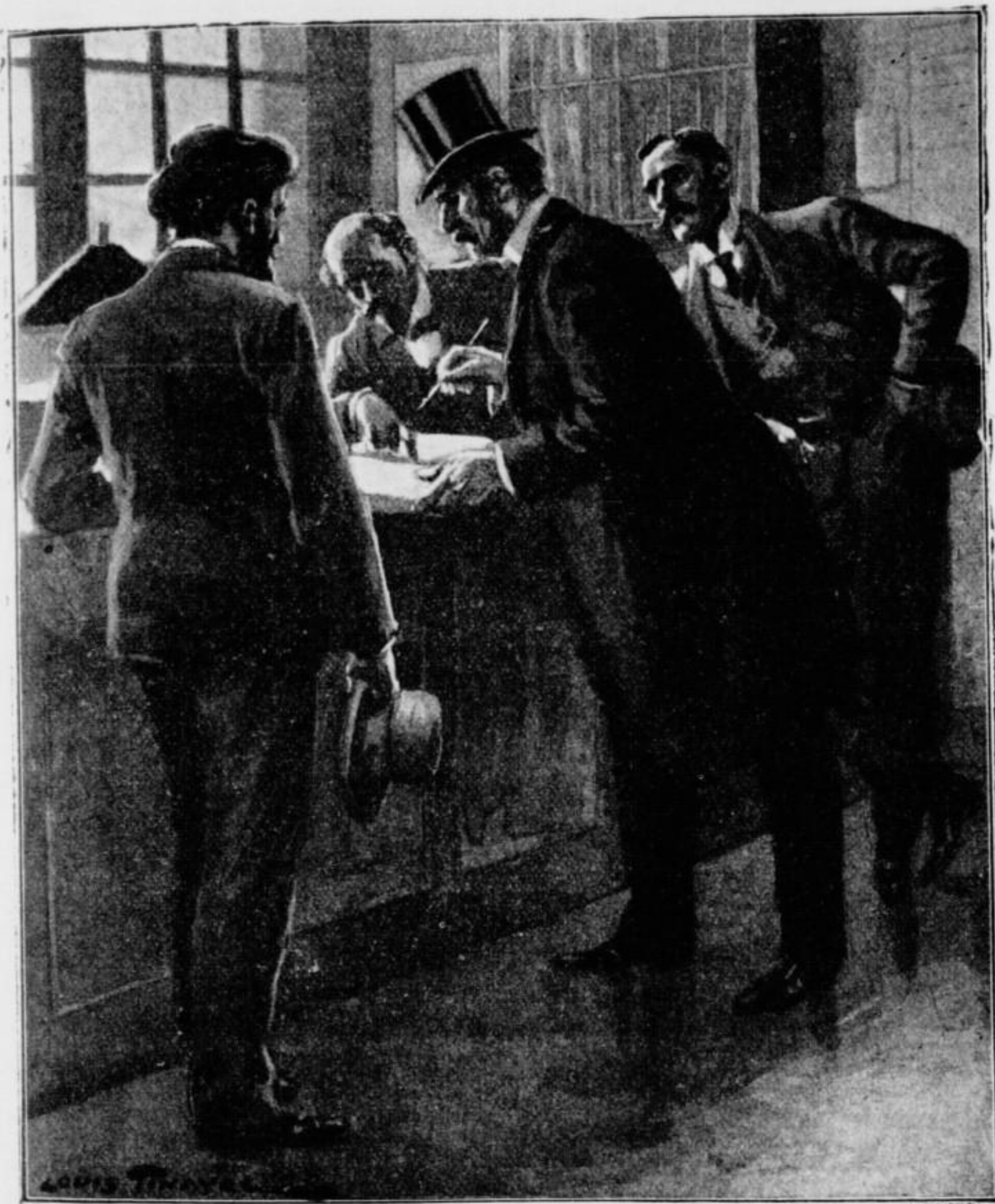
Les deux hommes avaient à causer longuement, à se concerter au sujet de bien des choses.

Tandis que Roussillon se trouvait à l'avenue Daumesnil, le chef de la sûreté, agissant d'après les ordres du juge d'instruction, s'était transporté au bureau de poste de la place de la République.

Le résultat de sa démarche fut négatif.

Il ne trouva aucune lettre adressée aux initiales *B. D.* et non réclamée depuis l'arrestation d'Augustin.





Le chef de la sûreté, l'inspecteur Roussillon et le chanteur des rues avaient signé cette déclaration... (page 1058).

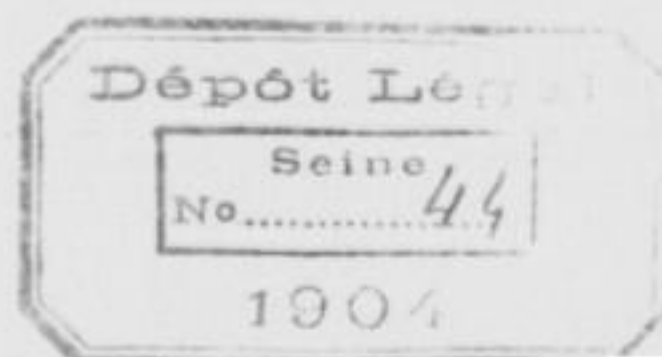
CLVII

LE GRAND-PÈRE.

La lettre du chef de la sûreté au procureur général de Genève, Eugène Darier, avait causé à ce magistrat un désespoir profond et des plus douloureux.

LIV. 133. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 133.



On lui apprenait que Aimée de Russel avait mis au monde un fils...

Un fils illégitime !...

On lui annonçait, en même temps, que sa petite-fille pouvait mourir à la suite de cet accouchement prématuré et après les secousses violentes qu'elle avait éprouvées lors de l'assassinat d'Alphonse Jarrier.

Quelque pénible qu'elle fût pour lui, cette situation ne pouvait le laisser indifférent.

Il adorait la fille de sa fille et il était prêt à faire pour elle bien des sacrifices.

Il répondit à la hâte au chef de la sûreté qu'il allait presser son voyage à Paris ; mais qu'absorbé par des affaires qu'il ne pouvait remettre sans paraître abandonner le poste éminent qui lui avait été confié, il ne pouvait en fixer ni le jour, ni l'heure.

Il y a des devoirs qui sont cruels.

L'enfant d'Aimée de Russel avait été déclaré à la mairie du XX^e arrondissement.

Il était impossible de reculer la date de cette déclaration sans enfreindre les lois et créer une exception reprehensible à tous les points de vue.

La naissance du pauvre petit être avait donc été inscrite sur les registres de l'état civil, comme fils d'Aimée de Russel et de père inconnu.

Le chef de la sûreté, l'inspecteur Roussillon et le chanteur des rues avaient signé cette déclaration émanant du directeur de l'hôpital Tenon.

Pascal avait insisté auprès du chef de la sûreté pour qu'on lui donnât le prénom de son père et le sien.

Rien ne pouvait s'opposer au désir que formulait l'ami de Jarrier.

L'enfant reçut donc les prénoms d'Alphonse-Pascal.

*
* *

Quoique se présentant journellement à l'hôpital pour y prendre des nouvelles de la pauvre malade qui l'intéressait, le chanteur des rues n'avait pu encore l'approcher.

Une méningite s'était soudainement déclarée et la position de la jeune femme était des plus critiques ; tout contact avec elle était formellement interdit par le chef de service.

— A moins d'un miracle, — avait dit le docteur Delormel au jeune homme, — j'attends de jour en jour un dénouement fatal.

Ce dénouement fatal, c'était la mort.

Troublé par cet aveu terrible de la science, Pascal souffrait, mais renfermait en lui ses angoissantes douleurs.

Il songeait au petit Alphonse-Pascal qui, une fois sa mère morte, resterait seul, seul !...

L'avenir de cet enfant ne cessait de le préoccuper, de l'obséder. . .

Et le grand-père d'Aimée n'arrivait pas !...

*
* *

Le lendemain matin du jour où Roussillon avait fouillé minutieusement les cartons à dessins de Georges Gauthier et où Pascal avait reconnu le portrait de la femme aux cheveux rouges, — sa mère, — entrevue par lui, comme on le sait, en différents endroits, l'inspecteur se trouvait dans le cabinet de son chef.

Il venait lui rendre compte du résultat de ses recherches à la villa des Fleurs.

Comme ils terminaient leur entretien, un agent, faisant l'office de garçon de bureau, entra porteur d'une dépêche.

Le chef de la sûreté l'ouvrit aussitôt.

Son visage s'éclaira d'une réelle satisfaction.

— Enfin ! — dit-il, — nous allons voir le grand-père de M^{lle} de Russel.

— Il vous annonce son arrivée ? — fit vivement l'inspecteur.

— Voici le contenu du télégramme qu'il m'adresse de Genève. Et il lut :

« Prendrai, ce soir, express 8 heures. Serai, demain matin, Paris, 6 h. 43. A votre cabinet, 9 heures. Respects.

« EUGÈNE DARIER. »

— C'est donc demain matin que M. le procureur général de Genève se présentera à la tour pointue, — dit Roussillon dont la satisfaction était égale à celle de son chef.

— La dépêche est explicite ; elle ne peut donner lieu à une fausse interprétation ! Mais, mon cher Roussillon, suivant les informations qui nous ont été données chaque jour par la direction

de l'hôpital Tenon et par Pascal, je crains que M. Darier arrive trop tard.

— En admettant une catastrophe... sa présence à Paris pourra lever bien des difficultés.

— C'est mon avis, et c'est pour cela que je m'en réjouis. Pascal ne vous a rien dit de nouveau au sujet de M^{lle} de Russel?

— Rien. Pascal reste très réservé; mais je l'observe. Je suis certain qu'il souffre moralement. C'est une admirable nature que ce garçon.

L'avenir incertain du petit Alphonse Pascal est un de ses plus gros chagrins. Il ne sera heureux que le jour où il sera convaincu que cet avenir restera exempt de toute misère, de tout danger. Il nous l'a dit, du reste, et notre protégé n'est pas homme à changer bénévolement d'avis. Ah! si ce M. Darier pouvait donner satisfaction à ses aspirations!...

— Je ferai tout ce qu'il sera possible de faire pour cela, mon cher Roussillon, et vous m'appuierez, s'il le faut. M. Darier sera ici demain matin, à neuf heures. A cette heure, trouvez-vous dans mon cabinet.

Nous recevrons ensemble le procureur général de Genève.

Pas un mot à Pascal de tout cela, n'est-ce pas?

— Pas un mot, chef. J'ai compris.

*
* *

De point en point, M. Eugène Darier avait suivi l'itinéraire que, par dépêche, il avait annoncé au chef de la sûreté.

Prenant l'express de huit heures, à Genève, il arrivait à Paris à six heures quarante-trois du matin et se faisait conduire à l'hôtel du Louvre où, par dépêche, il avait retenu une chambre dans laquelle, dès son arrivée, il fut immédiatement installé.

En faisant son voyage, il avait résolu d'aller rendre visite au Garde des Sceaux et au procureur de la République avec lesquels il avait été en relations mystérieuses au sujet du drame horrible dans lequel son gendre avait joué un rôle des plus indignes.

Il ne manquerait pas de faire ces visites, mais, avant tout, il désirait voir le chef de la sûreté et s'occuper de sa chère petite-fille.

Ayant à peine pris un peu de repos, à neuf heures précises, il se faisait annoncer dans le cabinet du chef de la police.

Celui-ci le reçut aussitôt.

Comme il en avait été convenu la veille, l'inspecteur principal Roussillon se trouvait depuis un quart d'heure déjà auprès de lui, attendant impatiemment l'arrivée du magistrat genevois, soucieux de connaître quelle conduite le grand-père d'Aimée de Russel allait tenir vis-à-vis de sa petite-fille et surtout vis-à-vis de Pascal, le chanteur des rues, dont on devait s'entretenir sérieusement.

Les traits fatigués par une nuit de voyage sans sommeil et aussi par les tristes appréhensions qu'il éprouvait, M. Darier pénétra dans le cabinet du chef de la sûreté qui s'était levé pour le recevoir.

Le magistrat suisse lui tendit affectueusement les mains.

— Laissez-moi d'abord vous remercier, monsieur, — lui dit-il, — de la longue lettre que vous avez bien voulu me faire parvenir, au sujet de M^{lle} Aimée de Russel. Son contenu m'a péniblement frappé et si je ne me suis hâté de me rendre aussitôt à votre appel pressant, c'est que des devoirs impérieux, comme je vous l'ai écrit, me retenaient à Genève. Aussitôt libre, je suis parti et me voici, prêt à faire pour ma malheureuse enfant tous les sacrifices qui me seront imposés par la situation cruelle dans laquelle elle se trouve; même celui de ma dignité si les circonstances l'exigent.

— Cela prouve votre grand cœur, monsieur, — répondit le chef de la sûreté, en présentant un siège à son interlocuteur.

Nous allons causer, si vous le voulez bien.

M. Darier jeta un regard vers Roussillon qui s'était levé comme son chef, à son entrée, et attendait dans une attitude respectueuse.

Le chef comprit le regard du magistrat.

— Monsieur Roussillon, — fit-il en le présentant au procureur général, — inspecteur principal de la sûreté, l'homme en qui j'ai le plus de confiance.

— Je vous connais beaucoup de nom, monsieur Roussillon, — fit le grand-père d'Aimée. — J'ai entendu souvent parler de vous au département de Justice, à Genève, et j'ai pu juger que vous étiez un homme de dévouement et de devoir.

Roussillon s'inclina avec modestie, en disant :

— Je vous remercie de ces bonnes paroles, monsieur le procureur général.

Le magistrat s'était assis.

— Avant tout, monsieur le chef de la sûreté, pouvez-vous me

donner des nouvelles de ma petite-fille ? Votre lettre me disait qu'elle était très gravement malade.

— C'était la vérité.

— La situation ne s'est-elle point améliorée ?

— Je ne dois point vous cacher qu'à cette heure encore on craint pour ses jours.

— Je pourrai la voir, certainement, — fit M. Darier avec une émotion qu'il essayait en vain de contenir.

— Certes, monsieur le procureur général. En sortant d'ici, je vous conduirai moi-même à l'hôpital Tenon, où nous pourrons visiter votre chère malade, sur laquelle ont veillé bien des dévouements depuis le jour où le crime que vous connaissez a déterminé chez elle un bouleversement qui compromet sa vie.

Le front penché, M. Darier sembla se recueillir.

Soudain, il releva la tête et d'une voix troublée, hésitante, il demanda :

— Et l'enfant ?...

Le chef de la sûreté attendait cette question qui ne devait pas manquer d'être faite.

Il échangea avec son inspecteur un regard d'intelligence et répondit :

— L'enfant s'élève dans les meilleures conditions possibles. Confié à une nourrice de l'administration de l'allaitement maternel, il ne demande qu'à vivre malgré sa naissance avant terme.

Le front du procureur général de Genève s'était creusé d'un pli sombre.

— Un enfant sans nom !... Un bâtard !... — murmura-t-il.

— A qui les dévouements ne manqueront pas plus qu'ils n'ont manqué à sa mère, — si sa mère ne pouvait le voir vivre ! — répliqua le chef de la sûreté.

— Le mien lui est acquis, monsieur, — observa M. Darier. — Si Aimée mourait... le devoir m'imposerait de veiller sur son fils... Quelque pénible qu'il soit pour moi, ce devoir, je l'accepterais sans murmurer.

Mais je me demande avec tristesse si je pourrai l'accomplir avec toute la sollicitude qu'il réclame, avec profit pour le malheureux orphelin.

Je suis vieux, moi, et je puis mourir bientôt...

Je n'ai plus de famille, je vis seul, tout seul, absorbé par les

travaux intéressants que mon mandat de procureur général m'impose rigoureusement.

Dans ces conditions, quelle serait la surveillance active que je pourrais exercer sur un être dont la vie commence lorsque la mienne est à son déclin ?... Il me faudrait le confier à des mains étrangères entre lesquelles il grandirait sans me connaître... Oh ! loin de ma pensée de reprocher à ma petite-fille sa conduite légère, l'embarras qu'elle me suscite à mon âge !... Je sais que la maison paternelle était pour elle un enfer, et que les mauvais traitements qu'elle subissait l'ont exaspérée et lui ont fait oublier le devoir... Tout cela plaide en sa faveur, mais ne diminue pas mes souffrances...

Puis il ajouta, avec un soupir :

— Ah ! Cet Alphonse Jarrier est plus coupable qu'elle.

— Vous ne le connaissiez pas, monsieur ? — demanda le chef de la sûreté.

— Non.

— C'était un honnête garçon !...

— Prétendez-vous le défendre ?

— Vous le faire connaître, simplement. Jarrier était une âme droite, loyale. Je l'ai vu et j'ai su l'apprécier. Quelques heures avant sa mort il était ici, dans mon cabinet.

— Ici ?

— Avec M^{lle} de Russel, et j'ai reçu leur confession à tous les deux.

La pensée de soustraire celle qu'il aimait aux brutalités paternelles et maternelles, seule, a guidé sa conduite.

— Il savait Aimée riche.

— Il n'en savait rien !... En tout cas, la fortune que M^{lle} de Russel emportait avec elle est encore intacte, monsieur Darier.

— Intacte ! — répéta le magistrat avec surprise.

— Déposée à la Banque Parisienne... Jarrier obéissait à l'amour non à l'intérêt. Il aimait votre petite, fille de toutes ses forces, comme elle l'aimait elle-même. Il eût voulu pouvoir l'épouser, il l'aurait épousée, il aurait ainsi pu donner son nom à son fils, si le crime dont il a été victime ne l'avait empêché de le faire. Jarrier est mort, mais celle qu'il adorait n'était point abandonnée pour cela !

Je vous ai dit que les dévouements ne lui manquaient pas et

ne lui manqueraient jamais, si elle vivait, pas plus qu'ils ne manqueraient à son fils.

Je ne parle pas du vôtre, car je vous sais trop généreux, trop noble de cœur pour en douter un seul instant,

Je veux parler du dévouement d'un ami de Jarrier, d'un brave enfant, compatriote du pêcheur de la Belotte, un homme intelligent, instruit, ayant un passé sans tache, une grande âme, le protégé de M. Roussillon, et le mien, et qui, comme nous et avec nous, ami de la Justice, plein de zèle, plein d'ardeur et plein de repentir, cherche à sauver l'honneur d'un homme injustement condamné il y a quelques jours.

— Voulez-vous parler de l'affaire du sculpteur Georges Gauthier ?

— Oui, monsieur le procureur général ; Georges Gauthier, victime d'une erreur judiciaire dont le silence inconscient de notre protégé Pascal a été la seule cause... Il rachète aujourd'hui noblement la faute qu'il a commise.

Je vous le répète, Pascal est une grande âme.

Dévoué à la mémoire d'Alphonse Jarrier, il a eu la pensée, en souvenir de son ami, de ne point laisser sans nom son fils et, pour veiller sur lui, il était prêt à demander à M^{lle} de Russel de le reconnaître en l'épousant.

— La pensée est noble, en effet, et prouve des sentiments élevés, — fit le magistrat convaincu.

Le chef de la sûreté poursuivit :

— Pascal a vingt-six ans. En face des craintes que vous avez manifestées de ne pouvoir surveiller, avec autant de sollicitude que vous le désireriez, le fils de votre petite-fille ; je n'hésite point à vous dire que, si un malheur arrivait à M^{lle} de Russel, notre protégé est le seul être qui pourrait vous remplacer auprès de son enfant ; il le guiderait dans la vie et en ferait un homme de bien.

— Peut-être ! — murmura Darier pensif.

Puis, il interrogea :

— Vous dites que ce jeune Pascal est sujet suisse.

— Oui, monsieur ; mais mon inspecteur Roussillon vous dira mieux que moi dans quelles mystérieuses circonstances il a été inscrit sur les registres de l'état civil du village de Genthod.

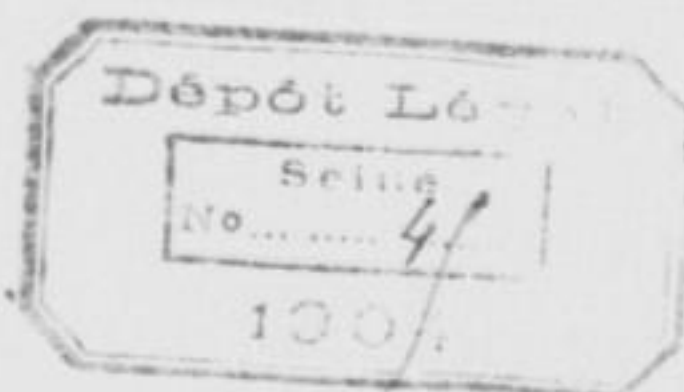


Aimée râlait (page 1068)

Roussillon prit alors la parole et raconta ce qu'il savait de la naissance de Pascal et de sa vie.

M. Darier avait religieusement écouté le récit de l'inspecteur. Il ne dit mot, cependant, regarda l'heure à sa montre et se leva.

Le chef de la sûreté comprit sa pensée.



— Faites avancer un landau, — dit-il à Roussillon — nous allons partir pour Tenon.

Roussillon exécuta l'ordre de son chef, et, quelques instants après, les trois hommes montèrent dans la voiture fermée qui prit le chemin de l'hôpital. situé dans le XX^e arrondissement.



CLVIII

ELLE EST MORTE

Nous le répétons, le chanteur des rues partageait ses heures de liberté entre de fréquentes visites à la villa des Fleurs à Saint-Mandé et à l'hôpital où, le soir du drame de l'avenue des Tourelles, il avait conduit la maîtresse d'Alphonse Jarrier.

Chaque matin, il se rendait auprès d'Aimée, dans la chambre d'isolement où elle avait été placée et où enfin, après de nombreuses supplications, il avait obtenu du chef de service la permission de pénétrer.

Pascal aurait désiré s'entretenir, ne fût-ce que pendant quelques instants, avec la malade, dont l'état désespéré s'accroissait chaque jour.

Ses espérances furent vaines.

Aimée ne parlait que pour divaguer dans ses accès de fièvre.

Il n'avait rien à attendre d'elle.

C'était toujours le délire.

Le matin de l'arrivée de M. Eugène Darier à Paris, le jeune homme, comme de coutume, s'était rendu à l'hôpital.

Au moment où il se présentait à la porte de la salle réservée où se trouvait M^{lle} de Russel, le docteur Delormel apparut sur le seuil, suivi de tout son état-major d'internes, d'élèves et d'infirmiers.

En voyant Pascal, il lui tendit la main.

Le chanteur des rues la prit en tremblant.

Le visage sombre du docteur l'épouvanta.

Celui-ci lui dit, d'une voix triste :

— C'est la fin, mon pauvre ami.

— Morte ! — fit le jeune homme qui devint pâle.

— Vous arrivez à temps pour recevoir son dernier soupir. J'ai fait tout ce que la science me permettait de faire pour la sauver...

Dieu est au-dessus de la science !

Pascal tremblait.

Titubant comme un homme ivre... haletant, déconcerté, il quitta le docteur et entra dans la salle où, seule, une infirmière veillait sur les derniers moments de la moribonde.

Aimée râlait.

Le visage tiré par les affres de l'agonie, les bras étendus sur ses couvertures, les yeux voilés, sans regards, les mains et les doigts crispés, elle était horrible à voir.

Le chanteur des rues s'élança vers elle et prit une de ses mains déjà glacées.

La jeune femme, la tête renversée sur ses oreillers, ne bougeait plus.

C'est à peine si, de ses lèvres blêmes, presque figées, à demi entr'ouvertes, s'échappaient les derniers souffles de la vie.

Le fils de Léa Gaucher se pencha vers elle, douloureusement angoissé !

— Aimée !... Aimée ! — fit-il d'une voix déchirante. Ecoutez-moi !... Entendez-moi !... Parlez-moi !... Parlez-moi !... Un mot !... Un seul !... Ne quittez pas ce monde sans avoir compris qu'à vos derniers moments, il y a auprès de vous un ami... Un ami sincère... qui ne vous oubliera jamais !... L'ami d'Alphonse Jarrier !... Pascal !... Pascal, qui saura toujours et malgré tout veiller sur votre cher enfant... Aimée !... Aimée !... dites-moi que vous m'entendez !...

Il lui sembla que la mourante l'entendait, le comprenait.

Ses yeux vitreux ne bougeaient pas, mais sa main serra faiblement la sienne.

Puis, comme ayant épuisé tout ce qui lui restait de vie dans ce suprême effort, elle poussa un léger soupir et devint inerte.

La mort était venue.

Pascal sanglotait.

Reprenant enfin possession de lui-même, il ferma les yeux de la morte et lui toucha le front de ses lèvres.

S'adressant alors à l'infirmière qui se tenait à l'écart, émue et tremblante :

— Le corps ne doit pas aller à l'amphitéâtre. — lui dit-il, — Allez chercher un cierge et un crucifix !... Allez, je vous en prie !

Et il remit un louis à la femme qui sortit aussitôt pour satisfaire à son désir.

Quelques instants après, elle revint apportant un candélabre garni d'un cierge, un crucifix, une branche de buis et une assiette dans laquelle se trouvait un peu d'eau bénite.

Le crucifix fut déposé sur la poitrine de la morte, le cierge allumé et placé avec le buis et l'eau sur la table rangée à la tête du lit mortuaire.

Pascal aspergea le corps en indiquant le signe de la croix, puis s'agenouilla et pria religieusement pour celle qui lui rappelait douloureusement Alphonse Jarrier et son fils, le petit Alphonse Pascal.

La porte de la salle venait tout à coup de s'ouvrir et le directeur de l'hôpital introduisit M. Darier, suivi du chef de la sûreté et de l'inspecteur Roussillon.

Au bruit des pas, le chanteur des rues se releva, le visage couvert de larmes, et se tourna vers les visiteurs.

Il tressaillit à leur vue.

M. Darier, pâle, les regards embrumés, fit un pas en avant et fixa les yeux sur les traits de sa petite-fille immobile.

Il vit le crucifix ; il comprit tout.

— Mon enfant!... ma chère petite Aimée!... — fit-il d'une voix que l'émotion torturait et voilait.

— J'ai reçu son dernier soupir, monsieur, — dit Pascal qui pressentait l'identité du visiteur. — Elle a bien souffert, la douce et pauvre créature.

Le procureur général s'élança vers le lit, prit l'une des mains de la morte et la contempla douloureusement en silence.

Puis il s'agenouilla en murmurant :

— Martyre !

Pascal échangeait, pendant ce temps, quelques mots à voix basse avec le chef de la sûreté et son ami l'inspecteur.

Après avoir prié, M. Darier se redressa, le visage exsangue, suffoquant.

S'adressant alors au directeur de l'hôpital, il lui demanda :

— Quelles sont, monsieur, les formalités à accomplir, les dispositions à prendre pour l'inhumation ?

— Vous êtes libre d'agir comme il vous plaira, monsieur le procureur général, — répondit le directeur.

Pascal s'avança tout à coup.

— Pardonnez-moi, monsieur, si j'interviens dans cette ques-

tion — fit-il, très ému. — Voulez-vous me permettre de vous parler franchement ?

Le magistrat suisse le regarda avec intérêt.

— Vous êtes monsieur Pascal ? — lui dit-il.

— Oui, monsieur.

— On m'a parlé de vous, monsieur. Je sais quel attachement vous portiez à M^{lle} de Russel... et quels liens d'amitié vous avaient rapproché d'elle. Votre présence ici, votre attitude auprès de cette couche mortuaire prouvent que l'on ne m'avait point trompé sur la noblesse et la générosité de vos sentiments. Je vous en sais gré... Je vous en remercie. Maintenant, veuillez m'expliquer ce que vous désiriez me dire.

— Je désirerais... Je vous prierai, monsieur, tout en prenant vos ordres et ceux de monsieur le directeur, de me laisser libre, entièrement libre de m'occuper des obsèques de M^{lle} Aimée... de son inhumation... de choisir le lieu où cette inhumation devra se faire... Il y a, au cimetière d'Ivry, une tombe à côté de laquelle je serais bien heureux de voir s'en élever une autre.

— La tombe d'Alphonse Jarrier, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, répondit Pascal en s'inclinant.

— Eh bien, monsieur Pascal, je vous autorise à faire ce qu'il vous plaira à ce sujet. Vous vous occuperez des formalités à remplir, des funérailles, et nous suivrons ensemble, jusqu'à l'endroit que vous aurez choisi, le convoi de ma chère petite-fille. Je vous remettrai des fonds pour subvenir aux dépenses que nécessitera la cérémonie funèbre.

— Je vous remercie du plus profond de mon cœur, monsieur.

— Mais, ajouta le magistrat, je vous recommande le plus de simplicité possible.

— Vous serez obéi.

— Maintenant, c'est moi, monsieur Pascal, qui ai à vous parler.

— Je vous écoute, monsieur.

— Ce n'est point ici que nous nous expliquerons. Retirons-nous, messieurs. Le coup qui m'a frappé est cruel, douloureux... mais j'ai repris possession de moi-même... nous avons songé aux morts... nous ne devons pas oublier les vivants.

Et, après avoir jeté un dernier regard mouillé de larmes à Aimée, il s'approcha de nouveau du lit, déposa un long baiser

sur le front glacé de la morte et se retira, suivi des personnes qui l'accompagnaient et du chanteur des rues.

L'infirmière de service resta alors seule auprès du corps.

Le groupe qui venait de quitter la chambre mortuaire s'arrêta dans la cour de l'hôpital.

— Je compte sur vous, monsieur le directeur, dit M. Darier en s'adressant à ce dernier, pour rendre facile à M. Pascal, la tâche dont il veut bien se charger.

— Vous pouvez compter sur mon concours, — intervint le chef de la sûreté.

— Comme sur le mien, — affirma le directeur.

On sortit de l'hôpital.

Soudain, M. Darier éprouva une faiblesse.

Il chancela.

Pascal et Roussillon s'approchèrent de lui pour le soutenir.

— Ce n'est rien, messieurs, — fit le magistrat en se raidissant contre le malaise qu'il ressentait. — J'ai simplement besoin d'un peu de réconfortant. Je suis d'un âge où l'estomac ne peut subir un long jeûne... et je n'ai rien pris depuis hier matin. Voulez-vous me faire l'honneur de déjeuner avec moi?... Pendant ce repas tout amical, je dirai à M. Pascal, votre protégé, ce que j'espère de lui.

Les trois hommes s'inclinèrent.

Ils acceptaient l'invitation.

Le procureur général ajouta :

— Indiquez-nous, monsieur le chef de la sûreté, une maison dans laquelle, tout en déjeunant, nous pourrions causer librement.

— Montons en voiture, messieurs, — dit le chef. — Je vais donner l'ordre à notre cocher de nous conduire au restaurant de la mairie du XX^e.

Dix minutes après, nos quatre personnages se trouvaient attablés dans un cabinet particulier du restaurant où on les avait conduits et déjeunaient.

Lorsque la faim qui les talonnait tous fut apaisée, M. Darier, grave et d'un ton paternel, s'adressa ainsi au chanteur des rues :

— Monsieur Pascal, je sais qui vous êtes, je connais toute votre existence, et les éloges qui m'ont été faits de votre personne m'engagent à vous parler comme je vais le faire. Vous connais-

siez le pêcheur Jarrier, vous étiez lié à lui par une étroite amitié, et cette amitié était si grande, si sincère, si désintéressée, qu'elle faisait, après sa mort, germer dans votre pensée l'idée noble et généreuse d'adopter son fils en demandant à ma petite-fille, si elle eût vécu, de vous unir à elle par dévouement.

Vous connaissant comme je vous connais à cette heure, cette union, je l'aurais conseillée, appuyée de tout mon pouvoir, de tous mes droits d'aïeul paternel.

La mort d'Aimée vient briser, renverser le projet que vous aviez conçu.

C'est à moi, moralement, qu'incombe le devoir de veiller sur l'orphelin, né d'une union illégitime.

J'accepte ce devoir.

Mais il m'épouvante.

Je prends de l'âge. C'est à peine si je pourrai voir grandir cet enfant sur lequel ma vieillesse, mes occupations, la solitude de mon existence m'empêcheront de veiller comme je le voudrais.

L'orphelin est né à l'hôpital, c'est un enfant naturel ; de droit, l'Assistance publique lui doit sa tutelle, car je n'en ai aucun, moi, pour la demander et il n'existe aucun article du Code qui puisse me l'imposer.

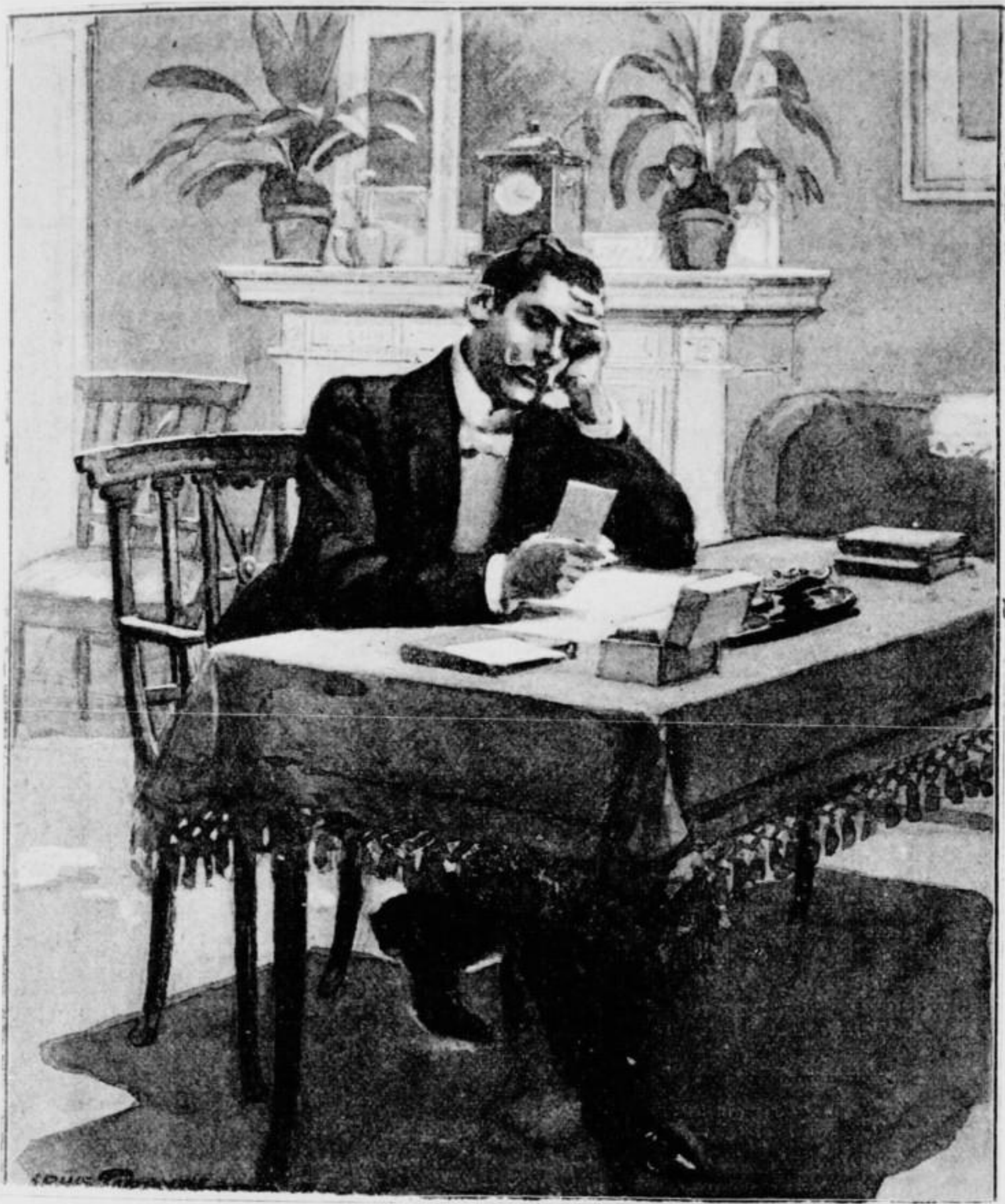
Je ne veux pas pourtant que l'enfant reste sous la tutelle de l'Assistance publique. Vous plairait-il de vous substituer à elle et d'élever le petit Alphonse Pascal ?

— Moi, monsieur, — fit le chanteur des rues, les regards brillants de joie.

M. Darier poursuivit :

— La loi ne vous permet pas l'adoption à moins de cinquante ans d'âge révolus. Elle ne vous permet pas plus la tutelle officielle. Mais on peut trouver le moyen de tourner la loi lorsque le but qui fait agir est moral et l'Assistance publique, en une réunion de son conseil, pourrait vous déférer la tutelle du fils d'Alphonse Jarrier et d'Aimée de Russel.

J'ai assez d'amis à Paris dont le pouvoir haut placé tranchera les difficultés qui pourraient naître à ce sujet. Vos protecteurs, M. le chef de la sûreté et M. Roussillon ne seraient pas les derniers à appuyer la demande que je ferais moi-même en votre nom pour que cette tutelle vous soit accordée.



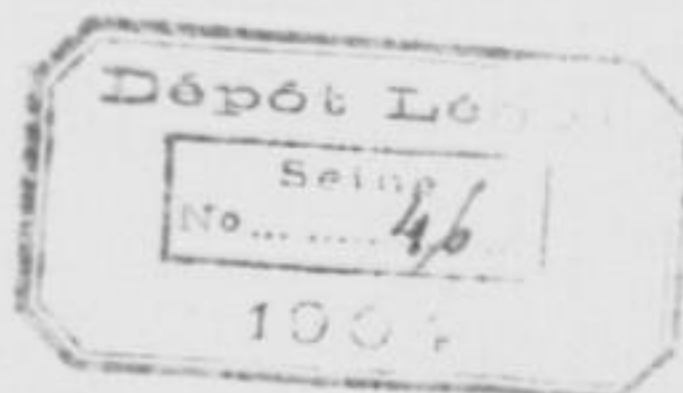
... Il était absorbé dans la contemplation de cette photographie (page 1078).

— Monsieur Pascal peut compter sur moi, — interrompit vivement le chef de la sûreté.

— Comme sur tous ceux qui le connaissent et l'estiment, ajouta Roussillon... les protections ne lui manqueront pas.

Pascal restait muet...

— Enfin, accepteriez-vous cette tutelle ? — lui demanda M. Darier avec insistance.



— Oui ! oui, monsieur ! — s'écria enfin le jeune homme, je l'accepterais avec joie, avec bonheur !... Alphonse Jarrier et M^{lle} de Russel revivraient auprès de moi dans leur fils ! Je l'aimerais comme je les aimais !... et je saurai faire de mon pupille un honnête et un vaillant comme était son père.

— Bien, mon cher enfant, mais, ce n'est pas tout.

— Quoi encore, monsieur ?

— Pour élever votre pupille comme je désire qu'il soit élevé et comme vous le voudrez vous-même, vous ne devrez point reculer devant les sacrifices !... Les sacrifices d'argent surtout.

Pascal allait faire une observation, le magistrat lui coupa la parole.

— Ne m'interrompez pas... laissez-moi parler, n'objectez rien.

M. le chef de la sûreté m'a affirmé que le titre de rente de douze mille francs appartenant à Aimée était intact et avait été déposé à la Banque Parisienne.

— C'est exact, monsieur.

— Je deviens aujourd'hui l'héritier de ma petite-fille... Ses biens et les biens de la mère vont passer entre mes mains. Ce titre de rente de douze mille francs, au porteur, une fois en mon pouvoir, vous sera dévolu.

Il vous suffira, je le crois, pour élever convenablement l'enfant jusqu'à son âge de majorité, sans toucher au capital.

Une fois cette majorité atteinte, le titre deviendra votre propriété exclusive.

Alphonse Pascal héritera de toute ma fortune que je lui laisserai par testament. Il sera riche. Vous n'aurez donc rien à craindre pour son avenir. Vous acceptez toujours ?

— J'accepte, monsieur.

— Très bien, monsieur Pascal.

M. Darier prit alors un portefeuille dans la poche de son vêtement, l'ouvrit, en tira une liasse de billets de banque.

— Il y a là dix mille francs, — fit-il en présentant la liasse au chanteur des rues. — Ils vous seront nécessaires pour parer aux premières éventualités, en attendant que je vous remette le titre de rente dont nous venons de parler ; prenez-les.

Pascal hésitait.

— Prenez, mon ami, — lui dit le chef de la sûreté.

— Prenez, Pascal, — ajouta Roussillon.

Le jeune homme, encouragé par ses deux protecteurs, prit alors la somme qu'on mettait ainsi généreusement à sa disposition.

— C'est tout pour le moment, — dit M. Darier en serrant affectueusement la main du fils de Léa Gaucher, — et je vous remercie, moi aussi, du plus profond de mon cœur.

Le déjeuner se termina et Pascal quitta le grand-père d'Aimée et ses invités pour aller s'occuper des obsèques de la mère du petit Alphonse Pascal.

Le surlendemain, dans la matinée, les quatre hommes conduisaient au cimetière d'Ivry la dépouille mortelle de la maîtresse d'Alphonse Jarrier.

Aimée était inhumée dans une tombe placée auprès de celle du pêcheur de la Belotte.

Avant de repartir pour Genève, M. Eugène Darier avait fait toutes les démarches relatives aux projets conçus.

Grâce aux protections qu'il avait obtenues facilement du ministre de la Justice, du ministre de l'Intérieur, du Procureur de la République et du directeur de l'Assistance publique, la tutelle du petit Alphonse Pascal avait été déférée sans discussion au chanteur des rues, qui fut en même temps mis en possession du titre de douze mille livres de rente déposé par Jarrier et par M^{lle} de Russel à la Banque Parisienne.

Le chanteur des rues s'était alors tout de suite occupé de faire retourner dans son pays la nourrice qui allaitait son pupille, en lui payant par avance une année de gages.

Il était heureux, le fils de Léa Gaucher. Il avait maintenant un but marqué dans la vie.

Cela ne veut point dire qu'il oubliait le serment qu'il avait fait de se donner corps et âme à la recherche de l'assassin de Georges Gauthier.

Nous le verrons bientôt encore à l'œuvre.



CLIX

CRÉDULITÉ D'AMOUREUX

A l'hôtel de la rue Ruysdaël, on avait reçu la dépêche de Léa, dépêche attendue, nous le savons, avec impatience, aussi bien par la mère que par la fille.

Depuis que Germaine avait consenti à quitter Paris, il lui tardait de s'en éloigner.

Agitée par une sorte de pressentiment mystérieux, elle comptait les heures et les trouvait trop longues.

La dépêche de sa nourrice la remplit de joie.

— Mère, hâtons-nous de partir... — dit-elle.

— Nous ne perdrons pas un instant, ma mignonne — répliqua M^{me} de Brueil.

— Télégraphie à ma bonne Léa pour la prévenir.

— C'est bien mon intention...

— Combien nous faut-il de temps pour aller à Monaco ?

— De dix-neuf à vingt heures, en prenant le rapide.

— Quand le prendrons-nous ?

— Aussitôt que nos préparatifs de voyage seront terminés.

— Le seront-ils bientôt ?

— Demain, dans la soirée.

— Alors, après-demain, rien ne nous empêchera de quitter Paris ?

— Absolument rien.

— Nous partirons donc après-demain matin jeudi... — s'écria Germaine, mais elle se reprit aussitôt pour ajouter : Non, non, pas jeudi...

— Pourquoi ? — demanda Jeanne de Brueil.

— Nous arriverions vendredi, c'est un mauvais jour.

— Comment ! Tu es superstitieuse ?

— Je sais bien que c'est absurde, mais il ne faut pas me gronder... c'est plus fort que moi... Il me semble qu'arriver à l'étranger un vendredi nous porterait malheur...

— Dans ce cas, comment faire ?

— C'est bien simple... — Partons vendredi et nous arriverons samedi...

Jeanne ne put s'empêcher de rire.

— Mais cela nous fera voyager un vendredi... — fit-elle.

— Ce n'est pas la même chose... Le vendredi nous voyagerons en France...

— Petite folle, va ! Enfin, c'est entendu. Vendredi soir, nous prendrons le rapide et nous serons à Monaco samedi, dans la journée...

— Vite un petit bleu à ma nourrice.

Séance tenante, M^{me} de Brueil écrivit la dépêche suivante :

« Léa Gaucher. — Hôtel Victoria,

« Monaco.

*« Partirons par rapide vendredi soir. — Arriverons samedi
« vers trois heures. — Amitiés. »*

« JEANNE. »

Cinq minutes après, la femme de chambre portait cette dépêche au plus prochain bureau des postes et télégraphes, d'où elle devait être expédiée.

*
**

Nous avons vu Paul de Villiers sortir du casino et rentrer chez lui en emportant la forte somme, quarante et quelques mille francs

Quoique le jeune homme ne fût point crédule outre mesure, il ne pouvait s'empêcher de se dire que jamais, jusqu'à ce jour, il n'avait rencontré veine aussi persistante, et que le fétiche à lui confié pour quelques heures paraissait véritablement doué d'une influence surnaturelle.

Personne n'ignore que le joueur devient très facilement superstitieux, même quand il ne l'est pas de nature. — La preuve en est dans la multitude des fétiches, plus bizarres les uns que les autres.

Quoique fatigué par les émotions épuisantes que donne le jeu, Paul ne s'était pas couché tout de suite.

Après avoir mis sous clef l'or et les billets bleus représentant son gain, il avait tiré de sa poche le carnet renfermant la photo-

graphie de Germaine et, s'asseyant sous la clarté d'une tulipe électrique, il s'était absorbé dans la contemplation de cette photographie.

— Elle est vraiment belle, adorablement belle, cette enfant !! murmura-t-il au bout de quelques minutes, d'une voix que semblait amollir une sincère émotion. Ce sont bien là les traits charmants qui m'ont frappé lorsque je la vis pour la première fois au parc Monceau. C'est bien ce visage angélique, ces grands yeux dont le regard m'a remué tout entier et dont le souvenir me poursuit... ces yeux exprimant la franchise, la loyauté, la chasteté, tous les sentiments divins d'un cœur de vierge...

Il s'interrompt, un pli se creusa entre ses sourcils, puis, contemplant toujours le portrait, il reprit avec une expression d'amertume :

— Contrefaite !! Quelle effroyable ironie du sort !! Cette tête idéale sur un corps de boiteuse !! La beauté radieuse et l'infirmité lamentable !!

Un nouveau silence, un temps de réflexion plus long, puis, brusquement :

— Eh bien, après ? Pourquoi ma pensée s'égare-t-elle ainsi ? Je suis absurde ! Le portrait de cette enfant a été un fétiche pour moi cette nuit, c'est indiscutable ; mais de là dois-je conclure que cette enfant elle-même serait pour moi un porte-bonheur en devenant ma femme ?...

Allons donc !! — Ce serait insensé !

D'abord, qui est-elle, cette jeune fille ? Quelle est sa famille ? Est-elle riche ou pauvre ?

Si elle est riche, j'aurais l'air de suivre les conseils de ceux qui me criaient entre deux coupes de champagne : *Tu as un beau nom, tu as un vieux titre, cela vaut de l'argent, beaucoup d'argent, il faut les vendre à une héritière voulant devenir vicomtesse !*

Ce serait ignoble !

Si elle est pauvre, que lui offrirai-je ? L'amour d'un homme qui, dans quelques jours peut-être, en sera réduit à se faire sauter la cervelle !

Jolie perspective, en vérité !

Enervé, Paul de Villiers referma le carnet sur la photographie et conclut :

— Demain je rendrai ce portrait. Le fétiche sortira de mes mains. N'y pensons plus.

Il se mit au lit, mais son sommeil fut peuplé de rêves fiévreux, de cauchemars incessants, et ce fut seulement au matin que ce sommeil devint calme et réparateur.

La nuit de Léa Gaucher n'avait guère été moins agitée que celle de Paul de Villiers.

Une question à laquelle elle ne pouvait répondre obsédait son esprit : — Quel serait le résultat des rapports que son adresse, aidée par le hasard, lui avait permis d'établir avec le vicomte ?

Parviendrait-elle à assurer le bonheur de Germaine, l'enfant nourrie de son lait, l'enfant qu'elle adorait comme si elle eût été vraiment sa fille et pour qui elle ne reculait devant aucun crime, le but qu'elle se proposait d'atteindre les justifiant tous à ses yeux.

Elle avait effacé de son esprit la pensée de faire de son fils — si elle le retrouvait jamais — le mari de Germaine, pour lui assurer la jouissance de la fortune des Fontaine, qu'elle travaillait à amener dans les mains de Jeanne.

Il est vrai que Jeanne lui avait promis de donner une large part de cette fortune à ce fils retrouvé.

Nous le répétons, la principale, presque l'unique préoccupation de Léa, était de rendre Germaine heureuse.

Elle se leva de bonne heure et s'occupa de sa toilette, de manière à se trouver prête quand le vicomte lui ferait la visite annoncée, puis elle sonna pour se faire apporter son premier déjeuner.

La femme de service qui vint à son appel lui remit une dépêche.

C'était celle expédiée par Jeanne de Brueil.

Elle en prit connaissance, déjeuna et attendit.

Son attente fut longue, car M. de Villiers ne se réveilla qu'au moment où la pendule de sa chambre sonnait dix heures.

Aussitôt levé et habillé, il se souvint de l'engagement pris la veille de reporter à sa voisine de couloir le portrait-carte à lui confié.

Elle, de son côté, avait promis de lui apprendre le nom de la jeune fille à laquelle il pensait plus qu'il ne l'aurait voulu.

Un peu avant onze heures, vêtu avec la plus correcte élégance et muni du carnet renfermant la photographie, il alla frapper à la porte dont Léa lui avait indiqué le numéro.

— Ce doit être lui... — pensa la nourrice en allant ouvrir.

Le vicomte la salua profondément.

— Vous êtes homme de parole, monsieur, — dit-elle. — Entrez, je vous prie.

Paul franchit le seuil en s'inclinant de nouveau.

Léa lui désigna un siège.

— Je viens, madame, — fit-il en s'asseyant, — je viens vous rapporter la photographie-talisman que, sur ma demande, vous avez bien voulu me confier hier au soir...

En parlant ainsi, il tirait de sa poche le carnet.

— Et cette *photographie-talisman*, pour me servir de vos expressions, a-t-elle continué à vous porter bonheur ? — interrogea Léa.

— Oui, madame...

— Ainsi, vous avez gagné ?

— J'ai gagné, oui, madame.

— Avec persistance ?

— A tous les coups... sans une intermittence...

— Et le résultat de ces coups heureux représente-t-il une somme importante ?

— Très importante.

— Je vous en fais mon compliment ! Vous voyez combien j'avais raison d'affirmer que ce portrait était un fétiche ! Vous en avez la preuve...

— La preuve indiscutable ; aussi ce n'est pas, croyez-le, sans un bien vif regret que je vous le rapporte, et je m'estimerais très heureux si vous vouliez bien le laisser encore en ma possession !...

— Cela est impossible, monsieur.

— Pourquoi donc ?

— Il me semble que vous devriez le comprendre...

Je me suis déjà reproché vivement l'incorrection de ma conduite. Cette photographie est celle d'une enfant pure comme les anges... je ne devais pas m'en séparer un seul instant.

La voir entre vos mains pouvait donner lieu aux suppositions les plus malveillantes...

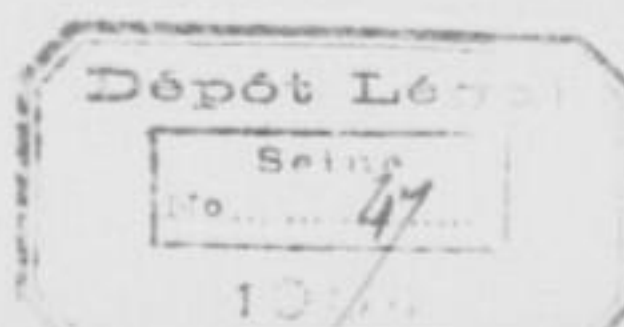
Vous savez qu'il y a des gens — et combien nombreux ! — qui ne respectent rien et se font un jeu de perdre la réputation d'une jeune fille....

— Vous avez raison, madame.

Il ne me reste qu'à m'incliner et à m'exécuter.



... Paul de Villiers tendit le portrait-carte à Léa (page 1083).



■

▲

▲

▼

Et, après lui avoir jeté un dernier regard, Paul de Villiers tendit le portrait-carte à Léa qui le posa sur une petite table, à côté d'elle.

— Maintenant, — continua le vicomte, — permettez-moi de vous rappeler que vous m'avez promis de m'apprendre comment se nomme cette enfant dont j'ai entrevu deux fois le délicieux visage à Paris, au parc Monceau...

— Je crois avoir ajouté, — répliqua Léa, — que je vous apprendrais ce nom quand vous m'auriez dit quel motif vous fait désirer le connaître...



En prononçant ces mots, la nourrice de Germaine attachait sur le visage du jeune homme le regard fixe de ses yeux perçants, avec l'espoir que quelque chose de ce qui se passait dans son âme se refléterait sur ses traits.

Paul avait tressailli légèrement.

Il se sentait fort embarrassé pour répondre, comprenant bien la portée de la question.

— Mais, — fit-il avec un trouble manifeste, — rien de plus simple... Si je vois, à l'exposition de peinture, un beau portrait, je désire savoir comment s'appelle l'original de ce portrait, et je consulte le livret.

— Alors, vous n'avez pas d'autre motif que la curiosité ? — reprit Léa.

— Pas d'autre, — répondit Paul.

— Et vous m'interrogez comme vous consulteriez le livret ?

— Mon Dieu ! oui.

La nourrice voyait à merveille que M. de Villiers déguisait sa pensée, et qu'il y avait chez lui autre chose qu'une pure et simple curiosité.

Mais comment l'amener à la franchise ?

Confiante en son habileté, elle ne désespéra point d'y parvenir dans le cours de l'entretien.

— Eh bien ! monsieur, soyez satisfait, — fit-elle, — l'enfant dont vous venez de me rendre la photographie s'appelle Germaine...

— Germaine ! — s'écria-t-il avec un élan sincère, — quel nom charmant !

— N'est-ce pas ?

— Mais c'est un nom de baptême, — poursuivit-il.

— Sans doute.

— Quel est le nom de famille ?

— De Brueil... Germaine de Brueil.

— Elle est de famille noble? — demanda vivement Paul.

Léa, pour toute réponse, inclina la tête affirmativement.

Le jeune homme continua :

— M^{me} de Brueil, sa mère, est veuve peut-être?

— Veuve, oui, et se consacrant entièrement à sa fille, ne vivant que pour sa fille...

— M^{lle} Germaine n'a-t-elle pas été victime d'un accident pendant son enfance? — murmura Paul non sans hésitation.

— Pourquoi me demandez-vous cela? — fit vivement la nourrice.

— Mais...

Le jeune homme s'interrompit.

Il n'osait s'expliquer.

Léa le pressa.

— Vous avez vu Germaine assise au parc Monceau? — dit-elle.

— Oui.

— Et vous l'avez admirée?...

— Oh! oui.

— Et, ensuite vous l'avez vue debout? marchant?

Paul inclina la tête.

— Et alors, — poursuivit Léa, — vous vous êtes demandé comment un si délicieux visage pouvait s'allier avec une si navrante difformité.

— C'est vrai, et j'ai plaint, de toute mon âme, la pauvre enfant, cruellement éprouvée.

— Oui, bien cruellement, en effet! Aucun malheur plus grand ne pourrait atteindre une jeune fille.

— Son infirmité vient-elle de naissance?

— Non. Elle est le résultat d'un accident...

— Dans sa première enfance?

— Germaine avait trois ans...

— Trois ans! — répéta Paul avec une expression douloureuse. — Comment n'a-t-on pas pu guérir alors cette pauvre et charmante créature?

Léa continuait à étudier la physionomie de son interlocuteur et constatait avec une joie secrète son émotion sincère, sa compassion profonde.

Elle raconta d'une voix triste comment l'accident était arrivé.

— Tout ce qu'il était possible de faire, les médecins l'ont fait,

— dit-elle en terminant son récit, les larmes aux yeux. — Tous les essais ont été sans effet.

Le mal a vaincu la science...

L'enfant devait rester boiteuse...

Plus elle avançait en âge, plus la claudication s'accroissait. L'enfant devenait jeune fille, les formes de son corps rivalisaient de perfection avec ses traits si purs, et cette infirmité maudite déshonorait de plus en plus cet ensemble adorable.

Germaine a tous les charmes physiques, comme elle a toutes les beautés de l'âme et du cœur ; c'est un ange, et parce qu'elle est infirme, il y a des gens sans cœur et sans âme qui rougiraient de l'aimer et de lui donner leur nom. Injustice du ciel !

Léa, se laissant entraîner par sa tendresse passionnée pour Germaine, l'enfant nourrie de son lait, ne s'apercevait pas que de grosses larmes coulaient sur son visage.

— Ah ! vous l'aimez bien ! — murmura Paul, très ému lui-même.

— De tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, et plus que tout au monde !... Comme elle mérite d'être aimée !

Je l'aime autant que la plains, car sera-t-elle jamais heureuse, elle qui aurait droit à tant de bonheur !

— Peut-être voyez-vous les choses trop en noir...

— Hélas ! je les vois comme elles sont...

— Qui sait si un honnête homme, épris de l'angélique visage de M^{lle} de Brueil, et charmé par ses qualités morales, ne fermera pas les yeux sur son infirmité et ne lui demandera point de partager sa vie ?

— Oh ! je donnerais mon sang pour cela ! — s'écria la nourrice. — Elle est si douce, notre Germaine, si aimante ! Est-il possible de ne pas l'aimer !

Paul éprouvait un malaise qu'il ne pouvait définir.

Il se sentait envahi malgré lui par des pensées qu'il repoussait en vain...

— Ne m'avez-vous pas dit, — demanda-t-il tout à coup, — que ces dames devaient venir passer la saison à Monaco ?

— Oui, — fit Léa, — Germaine souffre moralement.

— Pourquoi ?

— Nous l'ignorons... Elle ne révèle ni à sa mère, ni à moi, le

secret de son âme, et M^{me} de Brueil, suivant en cela mes conseils, a cherché un moyen de la distraire...

Celui qui nous a paru le meilleur est de faire voyager l'enfant, de l'amener au pays du soleil.

Germaine ne s'est point décidée sans peine à quitter Paris... Mais enfin, réfléchissant que l'hiver allait forcément interrompre ses promenades au parc Montceau, elle a accepté.

— Ces dames arriveront bientôt ?

— Bientôt, oui.

— Quand ?

— Voilà la dépêche que je viens de recevoir...

Et Léa, prenant le petit bleu sur le meuble où il se trouvait auprès de la photographie de Germaine, la tendit au vicomte.

Celui-ci la lut d'un seul coup d'œil.

— Veuillez me pardonner, madame, d'avoir abusé de vos instants par une trop longue visite, — dit-il en quittant son siège.

Permettez-moi de vous remercier de la bonté que vous avez eue de me confier la photographie de M^{lle} Germaine de Brueil et de vous témoigner de nouveau mon regret qu'elle ne puisse rester entre mes mains...

Il salua et fit un pas vers la porte.

Léa, le précédant pour la lui ouvrir, vit son front barré par un grand pli, ce qui lui fit supposer qu'il était sous l'impression d'une pensée troublante.

Elle referma la porte après un nouvel échange de saluts.

— Ou je me trompe étrangement, — murmura-t-elle avec un éclair de joie dans les yeux, — ou les espoirs de ma pauvre chérie pourraient bien se réaliser... Ce jeune homme se débat en vain...

Il aime Germaine ou il va l'aimer, malgré son infirmité, malgré lui-même...

En ce moment, la cloche de l'hôtel Victoria sonna, annonçant la table d'hôte.

Léa descendit prendre son repas.

Mais c'est vainement qu'elle y chercha des yeux Paul de Villiers, il ne s'y trouvait point.

Après déjeuner, elle se rendit à la villa louée par elle, afin de s'assurer que tout serait prêt au moment de l'arrivée de Jeanne et de Germaine.

On lui remit les clefs et elle regagna l'hôtel.

Paul de Villiers ne reparut pas plus au repas du soir qu'il n'avait paru au déjeuner.

A la suite de sa conversation avec Léa, le vicomte se trouvait sous le poids d'une oppression singulière.

Une pensée obsédante et presque douloureuse hantait son cerveau fiévreux.

Il subissait une lutte : il voulait résister à un entraînement qu'il jugeait lui-même insensé et, pis que cela, ridicule. et il comprenait qu'il serait vaincu.

Pour modifier cet état, il fallait changer de place, appeler la distraction à son aide.

Le vicomte alla déjeuner à Nice, mais il n'obtint pas le résultat souhaité ; ses pensées obsédantes ne l'abandonnaient point.

Il rencontra quelques amis de Paris, se laissa entraîner par eux dans une promenade en mer, mais ne se dérida point, et, lui, si bon compagnon jadis, les étonna par sa mine sombre et par sa taciturnité.

A une heure assez avancée de la soirée, il regagnait Monte-Carlo.

Léa Gaucher, très surprise de l'absence du jeune homme aux deux repas, se demandait, non sans inquiétude, si l'entretien sur lequel elle avait fondé d'abord un grand espoir, ne produisait pas un effet tout contraire à celui qu'elle désirait.

L'émotion témoignée par le vicomte, tandis qu'elle lui parlait de Germaine, résultait-elle d'une tendre pitié pour l'enfant si belle et si malheureuse, ou d'un sentiment d'invincible répulsion pour l'infirme ?

Elle ne savait à quelle supposition s'arrêter.

— Peut-être ira-t-il aux salons de jeu ce soir... — se dit-elle.

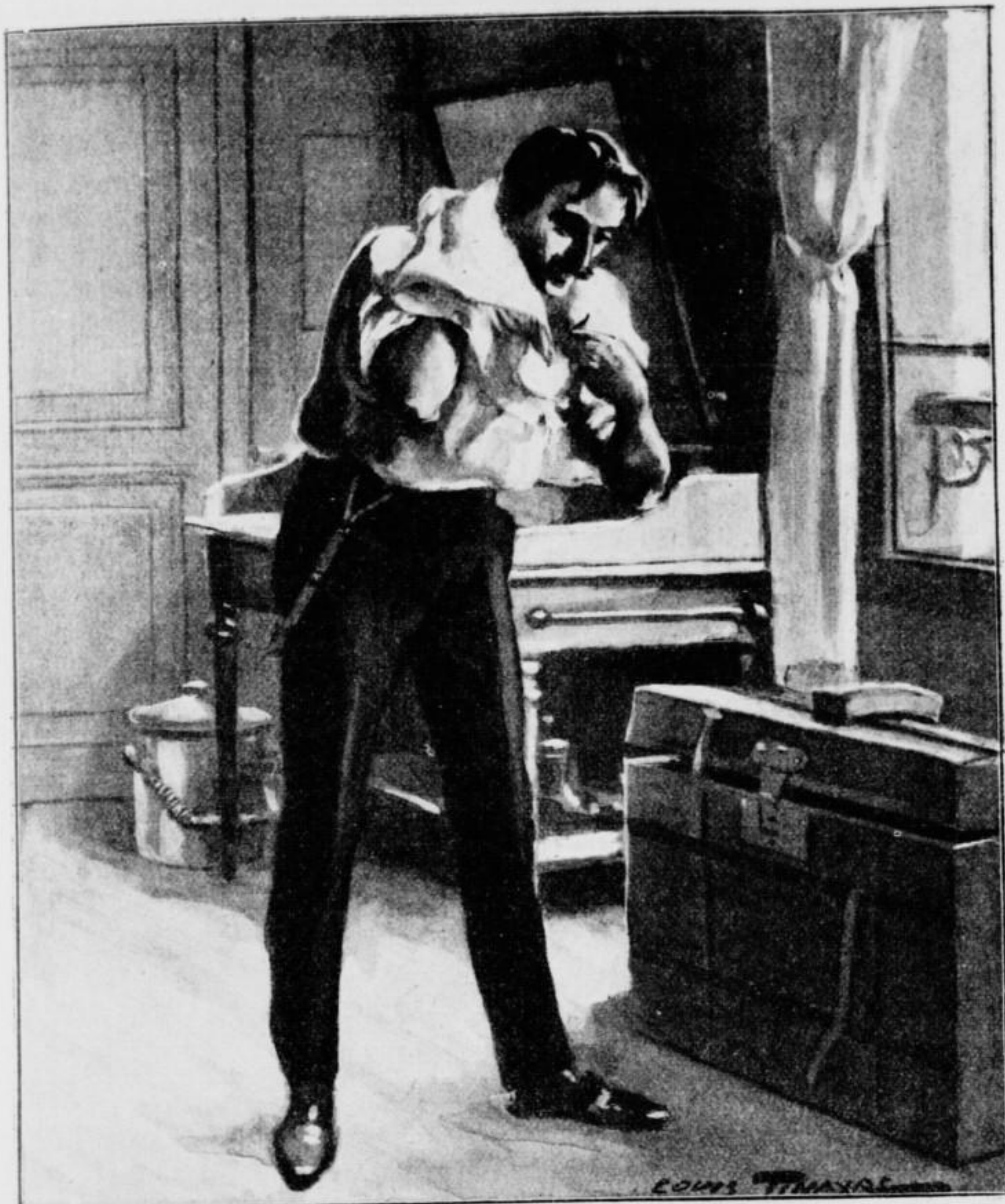
Et, immédiatement après le dîner de table d'hôte, elle se rendit au Casino.

Parmi les groupes qui entouraient les tables de roulette et de trente et quarante, elle chercha vainement Paul de Villiers :

Elle pensa :

— Il est trop tôt.... J'attendrai...

Et elle attendit.



Il se leva de bonne heure (page 1093).

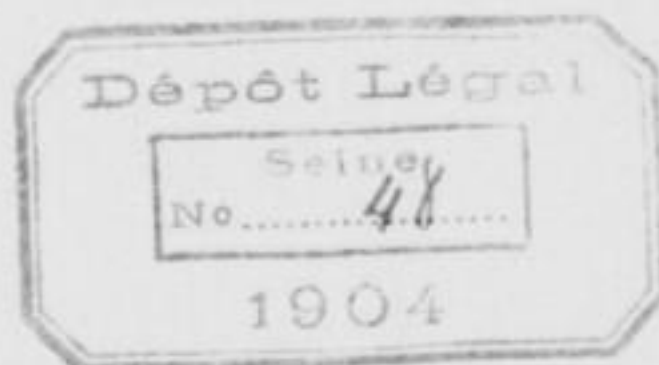
Mais attendre sans jouer, pour une femme qui, la veille, servie par une veine constante, avait gagné une somme relativement importante, était chose bien difficile.

Elle joua.

Ses enjeux furent modestes, car la passion ne la poussait pas, et elle ne voulait point s'exposer à perdre le gain de la veille.

LIV. 137. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 137.



Elle gagna encore.

Les heures passaient et Paul de Villiers, qu'elle cherchait en vain du regard, ne paraissait point.

Lassée d'attendre, elle allait pointer une dernière fois et regagner l'hôtel, lorsqu'elle aperçut sur le seuil de l'une des portes du salon celui dont elle désirait si vivement la présence.



Léa quitta immédiatement son siège et, baissant la tête, alla se placer derrière un groupe de pontes qui stationnaient, debout, auprès d'une des tables.

De là elle pouvait observer le vicomte sans être vue par lui.

M. de Villiers avait les traits fatigués, le visage sombre.

Il semblait souffrant.

Après avoir échangé quelques saluts avec des habitués des salons de jeu, il vint occuper à la table de roulette précisément la place que Léa venait de laisser vide et il monta cinq louis, qu'il perdit aussitôt.

Il renouvela sa mise et ne fut pas plus heureux cette seconde fois que la première.

Son visage restait impassible ; cependant un battement nerveux de ses paupières témoignait d'un commencement d'irritation.

D'un mouvement saccadé, il mit dix louis sur un tableau, doublant sa mise.

Pour la troisième fois, le râteau du croupier enleva les pièces d'or.

La déveine s'accroissait.

Il s'entêta, et, au lieu de diminuer son enjeu, ainsi que la prudence lui conseillait de faire, il tripla sa mise.

Comme les précédents, le coup fut désastreux pour lui.

Cette guigne persistante triompha de son impassibilité de surface ; il eut un mouvement bien marqué de mauvaise humeur et il dit, assez haut pour être entendu :

— On voit bien que je n'ai plus mon fétiche !...

Tous les yeux se tournèrent vers lui.

Léa murmura :

— Il perd ! Tant mieux !

Et, toujours invisible, elle continua à l'observer.

En moins d'une heure, elle le vit perdre, par petites sommes, la moitié de la forte somme gagnée par lui la veille, et, pas une seule fois, la déveine n'avait paru vouloir l'abandonner !

Le coup suivant, il ne joua point.

Il pensait :

— Dois-je en finir avec cette lutte épuisante, risquer en une seule fois tout ce qui me reste, et, si je suis vaincu, donner la parole au revolver ?

Après un instant de réflexion, Paul se répondit :

— Non ! Je veux la revoir encore !

Je ne jouerai plus...

Aussitôt cette résolution prise, il quitta sa place, traversa les groupes des pontes et des curieux et sortit du salon de jeu.

Léa le suivit, s'attachant à ses pas, mais ayant soin de se tenir à une certaine distance et de rester dans l'ombre.

Tout en marchant, elle se demandait :

— Pourquoi a-t-il brusquement cessé de jouer ?

Est-il tout à fait décavé ?

Elle le vit rentrer à l'hôtel Victoria et monter à sa chambre.

Après avoir attendu un instant, elle regagna la sienne à son tour.

Sur une petite table de la chambre de M. de Villiers se trouvaient un buvard garni de papier à lettres, un encrier, des plumes, enfin tout ce qu'il faut pour écrire.

Le jeune homme s'assit à cette table, trempa une plume dans l'encre et traça ces lignes :

« Mon cher Adrien,

« Puisque je t'écris, c'est que je suis vivant encore et, par conséquent, pas absolument décavé, la vaporisation de mon ultime louis devant être le signal de mon départ pour l'au-delà.

« Je viens te demander un service, et, ton obligeance m'étant connue, je suis certain que tu me le rendras le plus tôt possible.

« Voici de quoi il s'agit :

« Informe-toi de ce qu'est au juste la famille de Brueil, habitant un petit hôtel dans ton quartier, rue Ruysdaël, et quelle est la situation de fortune de M^{me} veuve de Brueil ?

« J'ai le plus grand intérêt à être fixé à cet égard.

« Réponds-moi, si possible, le jour même où cette lettre t'arrivera, le lendemain au plus tard, et que ceci reste entre nous.

« Une indiscretion de ta part me causerait la plus vive contrariété.

« Adresse-moi ta réponse à *Monte-Carlo, hôtel Victoria*, et reçois, avec mes remerciements anticipés, l'assurance de toute mon amitié.

« PAUL DE VILLIERS. »

Le vicomte relut sa lettre, la mit sous enveloppe et écrivit cette suscription :

Monsieur Adrien Morisset,

« avocat à la Cour,

« rue Beaujon,

« Paris. »

Ceci fait, il se coucha, dormit assez mal et se leva de bonne heure, le lendemain, pour mettre lui-même sa lettre à la poste.

Le soir il ne parut point aux salons de jeu, où Léa l'attendit en vain.

*
* *

On était arrivé au samedi, jour désigné, on doit s'en souvenir, pour l'arrivée de Jeanno de Brueil et de Germaine.

Léa, debout dès le matin, fit transporter ses bagages à la *villa des Palmiers* — c'était le nom du logis loué par elle — donna un dernier coup d'œil aux aménagements intérieurs et songea que les voyageuses seraient affamées et qu'il faudrait tenir un repas prêt pour elles, afin de leur éviter l'ennui d'aller au restaurant.

La nourrice de Germaine s'adressa à un hôtel voisin de la villa, y commanda un dîner complet qu'on apporterait à l'heure indiquée.

Il fallait ensuite s'occuper de la location au mois d'une voiture confortable, indispensable pour les promenades de Germaine.

Son choix tomba sur une calèche assez élégante pour jouer la voiture de maître et sur une paire de chevaux bais de bonne apparence.

Elle paya trois mois de location d'avance.

Nous savons qu'elle avait gagné la forte somme à la roulette, ce qui lui permettait d'agir largement.

Après avoir terminé ces petites affaires, Léa s'aperçut que son estomac criait famine.

Quoique ne logeant plus à l'hôtel Victoria, rien ne l'empêchait d'aller y déjeuner à table d'hôte.

Ce qu'elle fit.

Cela lui fournirait peut-être l'occasion de rencontrer Paul de Villiers et d'échanger quelques mots avec lui.

Son espoir ne se réalisa pas.

Le vicomte ne parut point à la table d'hôte.

Léa, qui déjà la veille avait constaté son absence, s'en inquiéta.

Peut-être le jeune homme ne faisait-il plus partie des locataires de l'hôtel.

Elle voulut s'en assurer et le fit en questionnant l'un des garçons chargé du service du couloir où se trouvaient les chambres 13 et 15.

Sa réponse la rassura complètement.

M. de Villiers occupait toujours le numéro 13 et rien n'annonçait que son départ dût être prochain.

L'heure de l'arrivée du train rapide qui devait amener Jeanne et Germaine approchait.

Léa se rendit à la gare où se trouvait déjà la calèche louée par elle deux heures auparavant.

M^{me} de Brueil avait retenu un coupé-lit qu'elle occupait seule avec Germaine.

Malgré la longueur du voyage, la jeune fille ne se sentait point fatiguée.

Depuis le départ de Paris, il ne restait pas trace, sur son front, des nuages qui l'assombrissaient rue Ruysdaël, et ses joues reprenaient les teintes rosées, disparues depuis quelques jours.

On eût dit qu'elle ressentait déjà l'influence du climat exceptionnel de la Côte d'Azur.

Elle s'extasiait devant les merveilles de cette nature toujours ensoleillée qui ravivait son âme.

Jeanne contemplait silencieusement sa fille avec amour et profonde était sa joie en constatant le changement qui s'opérait en elle...

On arriva à Nice, d'où se dégageaient les capiteux parfums des roses, des orangers et des lauriers en fleurs.

— Mais c'est enchanteur, tout cela ! — s'écria l'enfant avec un débordant enthousiasme.

— Alors, chérie, — dit Jeanne, — tu ne regrettes pas le voyage ?

— Ah ! non, mère ! — Il me semble que le bonheur, m'attend ici.

Après une halte de vingt minutes, le train repartit, traversant ces merveilles du littoral qui s'appellent Villefranche-sur-Mer, Beaulieu, Eze, passa sous les rochers de la Turbie et vint enfin stopper à la gare de Monte-Carlo.

Sur le quai de débarquement se trouvait Léa, fiévreuse, impatiente, ne pouvant se tenir en place.

Son regard interrogea avidement les portières, aussitôt que le train fut arrêté.

Elle aperçut Jeanne et s'élança vers le coupé qu'elle ouvrit sans attendre l'assistance d'un homme d'équipe.

Son apparition brusque arracha à Germaine une exclamation de joie.

— Ah ! nourrice ! nourrice ! — fit-elle — que je suis heureuse de te revoir !

Des baisers s'échangèrent, puis les domestiques, descendant du wagon qu'ils occupaient, accoururent pour prendre les menus bagages de la mère et de la fille.

Il fallait faire descendre Germaine, dont la terrible infirmité gênait les mouvements.

Soutenue d'un côté par sa mère, de l'autre par sa nourrice, elle put poser les pieds sur le quai.

Le bulletin des bagages fut remis aux domestiques qui reçurent l'ordre de les faire charger sur un omnibus dans lequel ils monteraient eux-mêmes et qui les conduirait à la *villa des Palmiers*.

Ensuite, lentement, pour ne pas fatiguer Germaine, on gagna la sortie, puis la cour de la gare où se trouvaient les omnibus des hôtels et la calèche louée par Léa.

Brusquement, Germaine s'arrêta, rougissant et pâissant tour à tour.

Léa, étonnée, suivit la direction de son regard.

Elle vit, à une distance de vingt ou vingt-cinq pas, Paul de Villiers, lui aussi très pâle et semblant en proie à un trouble extrême.

Germaine chancelait comme si elle allait se trouver mal, et sa mère essayait en vain de la soutenir.

Elle allait tomber.

D'un bond, le vicomte s'élança vers le groupe des trois femmes et de ses bras vigoureux il étreignit la jeune fille défaillante.

Jeanne éprouva un moment d'indicible stupeur.

Elle savait bien que M. de Villiers se trouvait à Monte-Carlo, puisque le principal but du voyage était de se rapprocher de lui, mais elle ne s'attendait pas à le rencontrer si vite.

Du reste, elle se ressaisit presque aussitôt.

Sous l'étreinte de Paul, Germaine s'était sentie en quelque sorte galvanisée.

Elle se redressa, rouvrit les yeux un instant fermés, fonda son regard dans le regard du vicomte, et ses lèvres ébauchèrent un sourire.

— Je vous remercie, monsieur, — murmura-t-elle d'une voix très basse et cependant distincte. — C'était une faiblesse, c'est fini... je vais mieux...

— Faites-moi l'honneur de vous appuyer sur moi, mademoiselle, — dit le jeune homme en présentant son bras à Germaine — je vous conduirai jusqu'à une voiture...

— La nôtre est là, — fit Léa en désignant la calèche.





Un homme à tournure de chemineau... (page 1104).

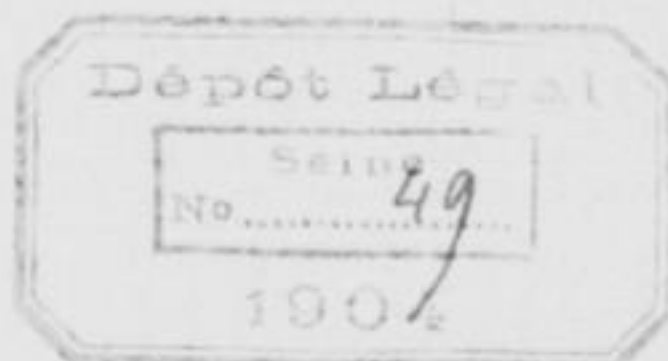
CLXII

L'AVEU

Germaine, croyant marcher dans un rêve, avait appuyé son bras tremblant sur celui du vicomte, et, faisant des efforts surhumains pour dissimuler un peu sa claudication, se dirigea vers la voiture, soutenue délicatement par Paul de Villiers.

LIV. 138. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 138.



Ce fut lui qui l'aida à prendre place dans la calèche où Jeanne et Léa montèrent à leur tour.

La jeune fille, dont, cette fois, le visage s'empourprait, salua Paul en lui disant :

— Je vous remercie de tout mon cœur, monsieur, de l'aide que vous venez de me prêter...

Puis, l'émotion la reprenant, elle pâlit de nouveau et ferma les yeux.

— *Villa des Palmiers*, — commanda Léa au cocher.

Le calèche partit et disparut bientôt.

Paul de Villiers, debout et comme rivé au sol, restait immobile à la place qu'il occupait, suivant toujours du regard la voiture qu'il ne voyait plus.

On le coudoyait sans qu'il s'en aperçut.

Enfin, au bout de quelques secondes, passant sa main sur son front, il parvint à reprendre possession de lui-même.

— Pauvre chère enfant ! — murmura-t-il, comme il l'avait déjà fait en voyant Germaine dans le parc Monceau.

Puis, après un silence, il ajouta, parlant à lui-même :

— *Villa des Palmiers*...

La voiture qui emportait Jeanne, sa fille et Léa, filait avec rapidité.

Germaine souleva ses paupières, et ses yeux cherchèrent celui dont la rencontre avait produit sur elle une impression à la fois si terrible et si douce.

La voiture avait tourné l'angle d'une rue. Elle ne le vit plus.

— Tu vas mieux, chérie ? lui demanda Jeanne.

— Oh ! oui, mère. Je vais même tout à fait bien...

— Qu'est-ce donc que tu as éprouvé ? — fit à son tour Léa, désireuse de connaître à fond la pensée de la jeune fille, qu'elle devinait d'ailleurs, et voulant obtenir un aveu. — Tu n'es pas sujette à des crises soudaines de faiblesse, à des défaillances.

Quelle cause a déterminé celle-là ?

Germaine tourna vers Léa ses grands yeux expressifs, d'où s'échappait une sorte de rayonnement.

— Je l'ai revu, nourrice, — murmura-t-elle.

L'aveu attendu tombait enfin de ses lèvres.

— Oui, — continua-t-elle — je l'ai revu, et j'ai été bien heureuse !

Mais ce bonheur d'une minute ne sera-t-il pas un mal-

heur pour moi ? je voulais oublier... je cherchais à ne plus penser à lui..., et je l'ai revu... et maintenant je ne pourrai plus oublier... jamais... jamais...

— Ainsi, voilà le secret des tristesses qui nous épouvantaient, ta mère et moi !

Ce secret que tu nous cachais, méchante enfant, c'était un secret d'amour !

— Oh ! ne prononce pas ce mot-là, nourrice ! — s'écria vivement Germaine en joignant les deux mains. — Est-ce que je peux espérer l'amour de quelqu'un ?

Est-ce qu'on peut m'aimer, moi !

Vous connaissez mon secret, mais sachez bien que je ne me fais aucune illusion... que je n'espère rien...

Et la jeune fille pencha sur sa poitrine son doux visage attristé, tandis que deux grosses larmes tombaient de ses yeux.

La calèche arrivait au bas de la terrasse de la villa des Palmiers, suivie de près par l'omnibus amenant les domestiques et les bagages.

Léa descendit pour ouvrir la grille dont elle avait la clef dans sa poche, la voiture tourna devant le perron, les deux femmes et la jeune fille entrèrent, et les bagages furent déposés dans le vestibule.

La couvert avait été mis par les soins de Léa, et, à l'heure convenue, on apporta de l'hôtel voisin le dîner commandé.

La villa était pourvue d'un ascenseur, ce qui permit à Germaine et à sa mère de monter sans fatigue au premier étage baigner dans l'eau fraîche leur visage et réparer le désordre de leurs toilettes de voyage.

Elles redescendirent et on se mit à table.

Les fenêtres de la salle à manger donnaient sur les jardins de la villa.

Par de larges éclaircies pratiquées dans le feuillage des grands arbres, on voyait la mer bleue et ensoleillée où, ça et là, des voiles de barques piquaient une tache blanche.

C'était exquis.

Germaine semblait franchement joyeuse.

Elle témoignait son enthousiasme d'une façon très expressive et félicitait sa nourrice de son heureux choix.

Quand le repas fut terminé, Germaine voulut aller au jardin,

mais sa fatigue était grande et, pour satisfaire son désir, elle dut s'appuyer sur sa mère et sur Léa.

Il était adorable, ce jardin, où la flore des tropiques s'étalait radieusement sous le soleil de Monte-Carlo.

— Mais, nourrice, c'est un coin du paradis que tu as découvert ! — fit Germaine en embrassant Léa qui répondit :

— Le paradis est fait pour les anges, et tu es un ange !

Après une promenade d'une demi-heure, et une station à peu près aussi longue sur un des bancs du jardin, on rentra.

Germaine avait besoin de repos.

Léa la conduisit à sa chambre, l'installa sur une chaise longue et, après avoir donné des instructions aux domestiques sur ce que devrait être leur service journalier, alla retrouver Jeanne avec laquelle elle s'enferma.

Elle voulait lui rendre compte de tout ce qu'elle avait fait depuis son arrivée à la Côte d'Azur.

Sans omettre le moindre détail, elle lui raconta de quelle façon originale elle était entrée en rapports avec le vicomte de Villiers, ce qui en était résulté et ce qu'elle en espérait.

— Et — demanda Mme de Brueil — tu crois vraiment que ce jeune homme pourrait aimer notre Germaine ?

— Je le crois...

— Songe donc...

— Je ne sais que trop ce que vous allez dire. — interrompit vivement Léa, — et vous avez raison en thèse générale, mais toute règle comporte des exceptions...

— Quel motif te fait supposer que nous sommes en présence d'une de ces exceptions?...

— M. de Villiers admire passionnément la beauté de Germaine et il éprouve pour son infirmité une tendre pitié...

— Il te l'a dit ?

— Oui, et de la pitié à l'amour, il n'y a pas loin...

— Il se souvenait d'avoir rencontré Germaine au parc Monceau ?

— Certes ! Il l'a reconnue à l'instant en voyant son portrait, mon fétiche, qui, pour une nuit, est devenu le sien.

— Il fallait le lui laisser...

— Je m'en serais bien gardée !

— Pourquoi ?

— Ce fétiche le faisait gagner...

— Tant mieux !

— Non, tant pis ! il ne faut pas qu'il gagne trop !

Il ne faut pas qu'il refasse ici sa fortune...

— On ne refait pas une fortune à la roulette...

Tu aurais dû lui laisser ce portrait... il aurait eu sans cesse sous les yeux le ravissant visage de Germaine.

Il aurait été forcé de penser à elle...

— Je ne crois pas qu'il ait besoin de cela pour y penser...

Sa présence à la gare de Monte-Carlo le prouve. Il savait l'heure de votre arrivée... Il n'est venu que pour voir Germaine.

C'est d'un heureux augure...

— Que Dieu le veuille, car Germaine l'aime... Je l'avais senti... Je l'avais deviné...

— La chère ruignonne nous en a fait l'aveu, elle est heureuse de l'avoir retrouvé... Son visage attristé redevient souriant, et bientôt elle aura reconquis sa gaieté naturelle...

En ce moment nous n'avons qu'à attendre... Dès que nous connaîtrons la pensée du vicomte, je retournerai à Paris et j'agirai. La fortune des Fontaine doit être la dot de ta fille...

Comme Léa prononçait ces derniers mots, on frappa à la porte séparant l'appartement de Jeanne de celui de Germaine.

La nourrice alla ouvrir.

Germaine était sur le seuil.

— Veux-tu venir, maman ? — demanda-t-elle.

— Venir où, ma chérie ?

— Dans notre *coin du paradis*...

Il me semble que c'est au milieu des fleurs qu'il faut vivre ici... Il fait si beau, le ciel est si pur et la température si douce !

— Descendons, puisque tu le désires, mais ne crains-tu pas de te fatiguer ?...

— Si je me fatigue, je dormirai mieux...

Cinq minutes après, les trois femmes s'installaient sur la terrasse dominant la route de Menton et protégée contre les feux du soleil par de superbes tilleuls.

Elles étaient là depuis un instant, admirant la vue, quand un coup de sonnette retentissant à la grille de la villa, les fit tressaillir.

— Qui peut venir ? — demanda Jeanne.

Léa s'était levée, et, appuyant les mains sur la balustrade de la terrasse, elle se pencha en avant de manière à voir la grille.

— Un commissionnaire... — dit-elle — Il porte quelque chose de blanc que je ne puis distinguer.

Du reste, nous allons savoir...

On entendait la grille s'ouvrir et des paroles s'échanger ; puis le silence se fit et la femme de chambre apparut, chargée de deux magnifiques bouquets dans leur encadrement de papier blanc.

— Voilà — dit-elle — ce qu'un commissionnaire vient d'apporter pour madame et pour mademoiselle.

— Des fleurs de toute beauté ! — s'écria Jeanne. — Qui peut nous envoyer cela ?

— Je parie que c'est une gracieuseté de nourrice... — fit Germaine en plongeant son visage dans la gerbe de fleurs qu'on venait de lui remettre et qui se composait entièrement de roses blanches et de fleurs d'oranger.

— Je suis bien forcée d'avouer que l'idée ne m'en est pas venue... — répliqua la nourrice.

— Mais — dit tout à coup Mme de Brueil — dans mon bouquet il y a une enveloppe.

— Alors, mère, regarde bien vite, — murmura Germaine d'une voix un peu tremblante, — j'ai hâte de savoir de qui cela vient.

Mme de Brueil retira du milieu des fleurs l'enveloppe non cachetée et l'ouvrit.

Elle contenait deux cartes.

Sur toutes deux, au-dessous du nom de Paul de Villiers, étaient écrits ces mots :

« *Avec mes plus profonds respects.* »

Jeanne lut tout haut, et ensuite échangea un regard avec Léa.

Germaine n'avait jamais entendu le nom que sa mère venait de prononcer.

— Quel est ce monsieur de Villiers ? — demanda-t-elle.

Mme de Brueil répondit :

— C'est le jeune homme du parc Monceau que tu as revu aujourd'hui à la gare de Monte-Carlo.

— Lui ! lui ! — balbutia la jeune fille, en appuyant ses deux mains sur son cœur qui battait à l'étouffer.

— Oui, lui ! — répéta Léa avec un sourire triomphant.

Le visage de Germaine rayonnait.

L'espoir venait d'entrer dans son cœur.

— Ah ! que c'est bien à ce jeune homme d'avoir pensé à nous ! — dit-elle en entourant Jeanne de ses deux bras. — Mère, si tu savais combien me rend heureuse l'idée qu'il pourrait peut-être m'aimer.

— Espère, chérie. Léa croit que tu peux espérer — répondit Mme de Brueil en rendant à sa fille ses baisers.

A dix heures, toutes les fenêtres de la villa des Palmiers étaient fermées ; les lumières éteintes, et Germaine dormait en faisant des rêves roses.



CLXIII

LE CHEMINEAU.

Quoique n'ayant qu'un petit nombre d'habitants, le village de Brévannes, où se trouvait la maison de santé du docteur Verdier, n'était pas un village mort, grâce aux villas qui l'entouraient et qu'on venait habiter l'été.

Ces villégiatures de gens riches faisaient vivre d'une façon très large les commerçants de toutes sortes dont elles étaient la providence.

A cette source de bénéfices, il faut ajouter les cyclistes et les chauffeurs fréquentant assidûment la route qui conduit à Briec-Comte-Robert, à Melun et à Fontainebleau.

Pendant six mois de l'année, les marchands de Brévannes faisaient de bonnes affaires.

L'été payait pour l'hiver.

Au bout du village, à une faible distance de la maison de santé, se trouve une auberge dont la clientèle se compose en grande partie des chemineaux qui viennent s'engager pour les moissons, pour les labours, pour les semailles d'octobre et pour l'arrachage et la mise en silos des betteraves.

L'enseigne de cette auberge est :

AUX TRAVAILLEURS !!

Les fermiers sont certains d'y trouver des aides aux époques de grands travaux.

C'était dans la matinée du vendredi.

Un homme à tournure de chemineau, mais très proprement vêtu, les épaules chargées d'un sac de trouper sur lequel étaient attachées une bêche et une pioche, coiffé d'un chapeau mou de feutre noir à larges ailes, les pieds chaussés de gros souliers amplement ferrés, pénétrait dans la salle commune de l'auberge que nous venons de signaler.

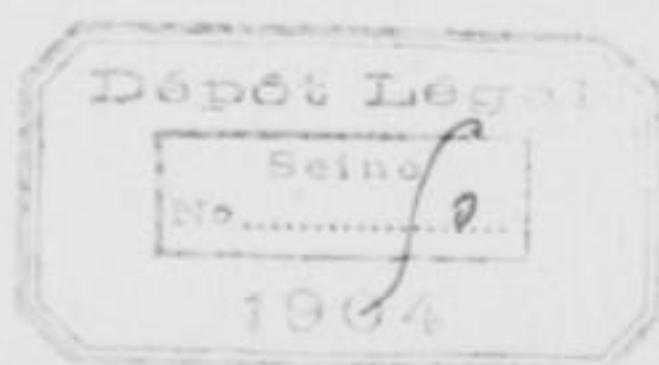


... Elle recommença à questionner, tandis que l'étranger entamait son repas (page 1107).

Cette salle était garnie de longues tables recouvertes de toile cirée, et flanquées de solides bancs de chêne.

Dans un coin, un comptoir avec ses brocs, ses bouteilles et ses verres.

Dans un autre coin, un grand vaissellier amplement garni d'assiettes, soupières, huiliers, salières, pots à moutarde, et autres accessoires du service de table.



La salle était vide de consommateurs.

Le nouveau venu frappa du poing sur une table pour signaler sa présence.

Presque aussitôt, la maîtresse de l'établissement, une grosse commère à figure réjouie, apparut sortant de la cuisine, le tablier blanc relevé sur le côté.

Elle était veuve et portait gaillardement son veuvage.

— Qu'est-ce qu'il faut vous servir, mon brave ? — demanda-t-elle à l'arrivant.

— A boire et à manger, la bourgeoise, car j'ai grand'soif et je meurs de faim...

— Bonnes maladies, faciles à guérir... Avez-vous une idée de ce qui peut vous donner envie ?

— Ça embaume le pot-au-feu.

— On le met tous les matins. J'ai des clients qui viennent à onze heures manger la soupe et le bœuf... Ça vous irait-il ?

— Tout de même.

— Nous disons donc une soupe et un bœuf nature, avec légumes...

— Oui.

— Et après ça ?

— Un joli morceau de fromage de Brie et quatre sous de *bricheton*...

Pour nos lecteurs peu familiarisés avec la langue verte, *bricheton* veut dire *pain*.

L'hôtesse reprit :

— Combien de vin ?

— Une chopine de blanc...

— Eh bien, mon brave, débarrassez-vous de votre fournement qui doit peser pas mal sur le dos, posez-le dans un coin et asseyez-vous. La place ne manque pas.

Je vais mettre votre couvert et vous servir...

Le nouveau venu enleva son sac qu'alourdissaient la bêche et la pioche. Il le mit sous la table et se laissa tomber sur une chaise avec l'allure d'un homme accablé de fatigue.

L'aubergiste plaça devant lui un verre, un couvert, une salière et un pot à moutarde.

Le brave femme était un peu bavarde, et, tout en apprêtant le couvert, fit marcher sa langue.

— Vous venez de loin comme ça ? — demanda-t-elle.

— Une bonne étape tout de même... j'arrive de Suines.
— Vous avez fait la moisson et les semailles d'automne par là?...
— Et l'arrachage des betteraves...

— Je connais du monde, à Suines.

Chez qui que vous étiez ?

— Chez les Ménagier.

— Des braves gens !

— La crème des braves gens. Mais il n'y a, en ce moment, plus rien à faire, même pour les rosiéristes.

— Vous êtes donc un peu jardinier ?... dit l'hôtesse.

— Un peu... et c'est même ce travail-là que j'aime le mieux...

Ah ! ça, mais, dites donc, la patronne, vous oubliez que je meurs de faim !...

— Voilà ! voilà ! on vous sert, mon brave... C'est votre faute si vous n'êtes pas déjà servi... Vous me faites causer !...

Notez bien qu'en parlant ainsi la brave femme était de la meilleure foi du monde.

Elle disparut dans sa cuisine et revint bientôt, apportant sur une assiette un bol énorme, rempli de soupe grasse, d'où s'exhalait un délicieux parfum de bon bouillon et que surmontait une pyramide de choux, de carottes et de poireaux.

Puis, lesté comme à quinze ans, elle alla chercher et elle plaça à côté du bol une *chopine* de vin blanc.

Ceci fait, elle recommença à questionner, tandis que l'étranger entamait son repas.

— Est-ce que vous passez ? — demanda-t-elle — ou si vous venez chercher du travail par ici ?

— J'en prendrai si j'en trouve... Pensez-vous que j'en pourrai trouver dans le pays...

— Dame, je ne vois pas trop...

— Enfin, je chercherai toujours... et s'il n'y a rien ici, j'irai plus loin... Pouvez-vous me coucher ce soir ?

— Je vous crois, que je le peux ! Il ne manque pas de chambres vides à la maison pour l'instant...

— Eh bien, je coucherai... Comme ça j'aurai du temps devant moi...

— Convenu, je vous préparerai un bon lit...

— Dans les prix doux, vous savez. Je ne remue pas la braise à la pelle...

— Dans les prix doux... On peut se payer ça...

En ce moment, quelques ouvriers, terrassiers et maçons, entrèrent dans la salle, saluèrent poliment la patronne et allèrent s'asseoir à une table où leur couvert était mis.

C'étaient des clients habituels de la maison.

L'aubergiste interrompit sa conversation pour s'occuper d'eux.

Leur service fait, elle revint au chemineau en lui apportant sa portion de bœuf et un magnifique triangle de fromage de Brie.

— Prendrez-vous du café ? — lui demanda-t-elle.

— Oui.

— Avec pousse-café ?

— Un petit verre de marc...

Les cuillères râclaient les bols, les fourchettes grinçaient sur les assiettes.

Pendant quelques minutes, on n'entendit que ce bruit dans la salle.

Les ouvriers n'ont pas le temps de causer en mangeant, il leur faut mettre les bouchées doubles pour retourner plus vite au travail.

La porte s'ouvrit, et un homme entra en coup de vent, le visage rouge et maussade, eu grommelant entre ses dents des paroles qu'on n'entendait pas, mais qui devaient exprimer le mécontentement le plus vif.

Il se dirigea vers le comptoir, vide en ce moment et sur lequel il frappa avec un verre en criant :

— Mère Mathurin !

C'était le nom de l'aubergiste, qui sortit aussitôt de sa cuisine.

— Ah ! c'est vous, monsieur Hébert, — fit-elle en tendant la main au nouveau venu, portant l'uniforme classique du jardinier dans l'exercice de ses fonctions, tablier bleu à poches et à bavette passé au cou par-dessus un gilet de tricot.

— Oui, c'est moi, — répondit-il brusquement. — Servez-moi un petit verre de vieille.

— Qu'est-ce qu'il y a donc, monsieur Hébert ? — Vous avez l'air tout *encharibotté*.

Est-ce qu'il se passe quelque chose qui ne vous convient pas ? — demanda l'hôtesse tout en le servant.

— Encharibotté ! — répondit-il. — On le serait à moins, sa-

perlote ! .. V'là le moment de rentrer mes plantes de serre, de faire mes boutures et mes rempotages .. Et sur trois aides que j'avais à ma disposition tous les ans, il ne m'en reste qu'un, et c'est une fichue bête qui ne sait rien faire !

Jérôme, sur qui je pouvais compter, est parti pour ses vingt-huit jours et Benjamin s'est foulé le pied.

Il en a pour trois semaines !

Me voilà bien loti et pas moyen de trouver quelqu'un dans ce sale pays ! Je viens de chercher à Sucy. Personne... Ils sont tous pris ! Ma parole, c'est à me faire lâcher le métier !

J'ai beau dire au docteur Verdier :

Il me faudrait deux hommes à l'année... deux solides gail-lards ! Il fait la sourde oreille, et moi je me donne à tous les diables !

D'un seul trait, le jardinier Hébert avala son verre de pseudo-vieux cognac et dit en le reposant sur le comptoir :

— Un autre, mère Mathurin... Du même et qu'il soit meilleur !

Il ne faut pas que je m'en aille sur une jambe.

Tandis que le jardinier chef de la maison de santé de Brévannes exhalait sa mauvaise humeur, le chemineau écoutait avec une profonde attention.

— Ça va bien ! — murmura t-il. — On m'a très exactement renseigné.

L'aubergiste, tout en remplissant le verre et en le présentant à Hébert, se pencha sur lui et lui parla tout bas.

Immédiatement Hébert, se tournant regarda avec attention le chemineau, ce qui fit penser à celui-ci :

— La mère Mathurin vient de parler de moi.

Il eut bien vite la preuve qu'il ne se trompait pas.

Le jardinier, son second verre de vieux cognac à la main, quitta le comptoir, vint se placer devant la table où il déjeunait.

— Pourrait-on vous dire un mot, l'ami ? fit-il.

— Mais certainement, monsieur, et même deux, — répliqua le chemineau.

Hébert s'assit sur le banc qui faisait face à celui-ci et continua :

— La bourgeoise vient de m'apprendre que vous aviez l'intention de chercher du travail à Brévannes.

— C'est, en effet, mon intention.

- Elle a ajouté que vous étiez un tantinet jardinier.
- C'est exact.
- Vous connaissez le labour à la bêche ?
- C'est le Pont aux ânes pour un homme qui a travaillé la terre toute sa vie...
- Le coup de bêche est propre ?
- Sans me vanter, je crois établir une plate-bande aussi bien que n'importe qui.
- Vous savez repoter ?
- Oui.
- Et faire les boutures ?
- Pour ça, je ne suis pas de première force ; mais, une fois les boutures préparées, je sais les empoter.
- Ça serait suffisant.
- Est-ce que vous avez besoin de quelqu'un ?
- Oui, et j'aurais pour au moins un mois de travail à vous donner.



CLXIV

UN AIDE JARDINIER

— Un mois de travail — répéta le chemineau — ça m'irait
Où faudrait-il aller ?

— Mais ici même, à la maison de santé du docteur Verdier, dont je suis le jardinier en chef et où je demeure dans un petit pavillon.

Pour le quart d'heure l'ouvrage presse, à cause des gelées qui peuvent venir d'un moment à l'autre, et mes deux aides me manquent à la fois pour les raisons que je disais tout à l'heure à la patronne

Si vous voulez me donner un coup de main, je vous offre trois francs par jour, nourri et couché à la maison...

— Et vous garantissez du travail pour un mois ?

— Oui, et peut-être plus...

— Quand faudrait-il commencer ?

— Aujourd'hui... Tout de suite.

— Eh bien, c'est convenu...

Et le chemineau ajouta en riant.

— Mais vous me laisserez le temps de déjeuner.

— Oh ! quant à ça, pour sûr ! — répliqua le jardinier chef en riant aussi.

Je rentre déjeuner de mon côté. Ne vous pressez pas... seulement, quand vous aurez fini, arrivez.

J'aurai donné le mot au concierge, car on n'entre pas facilement dans la maison.

La consigne est sévère...

Vous demanderez Hébert, le jardinier chef...

Hébert, c'est moi...

— Entendu.

— Vous avez un livret ?

— Oui, et je vais vous le montrer...

— C'est bon... c'est bon... Nous avons le temps... Je file. A tout à l'heure...

— Je ne me ferai pas attendre.

Hébert, joyeux, s'approcha du comptoir et, tout en payant ses petits verres, dit à l'aubergiste :

— C'est fait. Vous m'avez tiré une rude épine du pied. Cet homme a l'air d'un bon garçon, et pas bête... Quand j'aurai vu ce qu'il sait faire, je tourmenterai le docteur pour qu'il l'engage à l'année.

Au revoir, mère Mathurin...

Et il sortit, avec la physionomie d'un homme allégé d'un grand poids.

L'aubergiste s'approcha du chemineau.

— C'est moi qui vous ai déniché ça, hein, mon garçon ? — lui dit-elle.

— Et je vous en remercie d'autant plus — répliqua-t-il — que vous y perdez le prix de mon dîner et celui de ma chambre.

— Allez donc ! ça n'a point d'importance. Nous sommes gens de revue, et d'ailleurs, en ce bas monde, faut pas toujours penser à soi.

L'essentiel est que vous ayez du travail...

— Vous êtes une brave femme ! Donnez-moi mon café, m'ame Mathurin, S. V. P.

— Dans un verre ?

— Oui.

L'aubergiste servit.

Le chemineau finit de manger tranquillement son fromage, but son café qu'il appuya d'un petit verre d'eau-de-vie de marc, et alluma un de ces cigares, que les gavroches de Paris, dans leur langage pittoresque, ont baptisé du nom de *soulardos* et d'*infectados*.

Ceci fait, il solda la modeste note de son déjeuner, replaça sur ses épaules son sac, sa bêche et sa pioche, secoua la main de la mère Mathurin et se fit renseigner par elle sur le chemin à suivre pour gagner la maison de santé.

L'auberge — nous l'avons dit — se trouvait au bout du village, au bord de la route conduisant en droite ligne à l'établissement du docteur Verdier, dont on apercevait au loin les toitures au milieu des grands arbres.



Contournez la pelouse... (page 1114).

Le chemineau suivit la rue et, au bout de dix minutes, il arrivait.

Le jardinier Hébert n'exagérait que très peu en affirmant qu'il aurait besoin de deux aides à l'année pour entretenir convenablement le jardin potager, le parc, les pelouses, les corbeilles de fleurs et les serres de la maison de santé.



Mais le docteur — qui cependant ne pouvait passer pour avare — n'admettait point qu'on jetât l'argent par les fenêtres.

Il consentait à payer deux aides, pendant un mois au printemps, et pendant un mois en automne.

C'était tout.

Hébert devait se contenter de cela, et des hommes de journée qu'on prenait de temps en temps pour tondre les gazons et ratisser les allées du parc.

Du reste, comme il avait une forte dose d'amour-propre et ne reculait point devant le travail, tout était bien entretenu et lui faisait honneur.

En rentrant, il annonça à sa femme l'heureuse rencontre qu'il venait de faire à l'auberge, et il ajouta :

— Il faudra le bien soigner et le bien nourrir, pour qu'il ne nous laisse pas en plan...

Tu lui feras son lit dans la petite chambre qui se trouve à côté des serres et des hangars de rempotage.

— En attendant — dit la ménagère — viens vite manger, ton déjeuner *froidit*.

On se mit à table avec le sous-aide, jeune garçon de seize ans, un peu bête, mais très doux, très obéissant et très travailleur.

Le chemineau, arrivé à la grille de la maison de santé, avait agité la cloche annonçant les visites.

Le concierge, prévenu par le jardinier chef, ne fut point surpris en le voyant.

— Vous venez trouver Hébert, n'est-ce pas ? — lui demandait-il.

— Oui, monsieur... J'ai été embauché par lui tout à l'heure.

— Entrez.

Et le concierge ouvrit la petite porte placée près de la grille.

— Où trouverai-je monsieur Hébert ? — fit le chemineau.

— Dans son logement. Contournez la pelouse, et quand vous serez en face du grand corps de logis, appuyez à gauche..

Vous verrez le pavillon d'Hébert sous les arbres...

— Merci, monsieur.

Et le nouveau venu suivit le chemin indiqué, tout en étudiant avec une attention singulière l'ensemble des constructions de la maison de santé.

Le pavillon qu'habitaient le jardinier et sa femme était bâti en bordure du vaste potager séparé du parc par un mur de deux

mètres de hauteur que masquaient d'épais massifs d'arbustes aux feuillages persistants.

Le chemineau allait atteindre la porte lorsque Hébert, qui l'avait vu venir, parut sur le seuil.

— C'est vous, l'ami, — fit-il en lui tendant la main — vous êtes exact... Ça me donne bonne opinion de vous...

Nous allons prendre le café...

— Je viens d'en prendre... — interrompit le nouveau venu.

— Ça m'est égal... vous en reprendrez, voilà tout, et qui vaudra bien celui de la mère Mathurin... Ensuite, nous irons faire un tour dans les jardins, pour que vous vous en rendiez compte et nous nous mettrons à la besogne...

Entrez donc...

Le chemineau entra, salua M^{me} Hébert, se débarrassa de son sac et de ses outils et prit place auprès de la table.

— Comment vous nommez-vous, mon brave ? — demanda le jardinier chef.

— Sosthène Grivot. Voulez-vous mon livret ?

— Mais non... mais non... puisque vous offrez de me le montrer, c'est que vous en avez un ! C'est tout simplement pour savoir comment je dois vous appeler...

Eh ! bien, Sosthène, avalons tout chaud notre *petit noir*... et appuyons-le d'un verre de *fine* que la ménagère va nous servir

M^{me} Hébert prit dans un placard une bouteille et deux petits verres qu'elle posa sur la table.

Le jardinier remplit les verres.

On trinqua.

— C'est grand ici ? fit le chemineau.

— Beaucoup trop pour un homme seul... Vous allez en juger par vos propres yeux.

Puis, s'adressant à sa femme, Hébert poursuivit :

— Donne-lui un de mes tabliers, qu'il ait au moins le chic jardinier...

Sosthène s'affubla du tablier bleu à bavette et à poches...

Le petit aide était déjà parti pour continuer son travail qui consistait à placer des pots à fleurs vides autour des plates bandes d'où l'on devait enlever certaines plantes afin de les repoter.

Les deux hommes quittèrent le pavillon.

On commença par visiter les serres où les places étaient libres pour recevoir les arbustes et les fleurs.

Des serres on passa dans le potager où s'alignait toute une longue file de châssis.

Il s'agissait de refaire les couches d'hiver.

Après le potager, on visita le jardin proprement dit entourant l'habitation.

— Arbustes à rentrer, pelouses à refaire, boutures et rempotages — énumérait Hébert.

Il multipliait ses explications et il ajoutait à chaque instant comme un refrain :

— Eh bien, vous voyez, y en a-t-il de la besogne ?

Tout ça pour un homme seul, ah ! non, par exemple !

On a beau avoir du cœur à l'ouvrage, trop est trop !...

Nous commencerons tout à l'heure à rentrer les arbustes délicats, le temps est clair... il fait plutôt frisquet...

On pourrait, demain matin, avoir une petite gelée blanche...

Sosthène, tout en écoutant, ne cessait de lancer à droite et à gauche des regards investigateurs.

On passa dans le parc, dont les allées ombrueuses allaient jusqu'à la grille, isolant les bâtiments réservés aux aliénés.

Le chemineau remarqua un pavillon d'apparence coquette entouré de grands arbres et précédé d'une petite pelouse garnie de corbeilles fleuries.

— Qu'est-ce que c'est que cette bâtisse là ? demanda-t-il.

— Il y en a deux dans le parc, — répondit Hébert. — Ce sont des pavillons d'observation, comme dit M. le docteur Verdier, le patron de la boîte.

— Qu'est-ce qu'on y loge ?

— Des fous, dont les familles riches peuvent payer un fort supplément, et qu'on a besoin de surveiller et d'étudier plus particulièrement que les autres. Ah ! les gaillards ne sont pas à plaindre, ils sont là comme chez eux.

— Est-ce que ce pavillon-là, en face de nous, est occupé pour le quart d'heure ?

— Oui.

— Par quelle espèce de fou ?

— Par un homme bien intéressant... un artiste... un sculpteur... et très célèbre, à ce qu'il paraît, décoré, gagnant tout ce qu'il voulait.

Si Hébert avait en ce moment regardé son aide, il l'aurait vu tressaillir légèrement, mais il ne songeait guère à regarder.

— Ah ! un sculpteur... — répéta Sosthène.

— Oui.

— Et comment est-il devenu fou ?

— Une histoire terrible !

Ça lui a pris subitement en s'entendant condamner aux travaux forcés à perpétuité.

— C'est donc un scélérat, votre artiste ?

— Non, c'est une victime de la bêtise des juges et des jurés!... Il était aussi innocent que vous et moi du crime pour lequel on l'a condamné sur de fausses apparences...

— Est-ce que c'est bien sûr, ça ?

— Comment, si c'est sûr ! La preuve qu'on va refaire le procès pour le déclarer innocent... Mais ça lui rendra-t-il la raison ?



CLXV

PLUSIEURS CHOSES.

Tout en marchant, les deux hommes s'étaient avancés jusque auprès du pavillon dont l'une des fenêtres, garnie de barreaux, se trouvait ouverte tout au large.

- Tenez, le voilà... — continua Hébert en désignant de la main cette fenêtre.

En effet, derrière les barreaux, Georges Gauthier se tenait debout, ayant dans ses mains un ébauchoir et une motte de terre glaise qu'il pétrissait.

Ce n'était plus le Georges Gauthier d'autrefois, au visage calme et souriant.

C'était un homme sombre, aux cheveux presque gris, aux yeux caves, aux regards vagues.

Une barbe grise comme les cheveux envahissait sa figure pâle et amaigrie.

— Pauvre homme ! — murmura le chemineau d'un air de sincère commisération.

— Oh ! oui, pauvre homme ! — répéta le jardinier chef. — Sa part de malheur est vraiment trop lourde ! Ce n'est pas juste !

— Est-il fou furieux ?

— Lui ? Ah ! grand Dieu ! non. Doux comme un mouton !...

Toujours triste, mais toujours calme.

Rien à craindre avec lui... On le laisse se promener dans le parc.

Seulement, défense absolue de s'approcher et de lui parler... C'est la consigne.

Souvenez-vous de cela.

— Soyez paisible, je ne l'oublierai pas.

— Du reste, il est toujours accompagné d'un gardien qui vous crierait de passer au large.

— On le surveille jour et nuit ? — demanda le chemineau.

— Le jour seulement pour le cas où l'idée lui viendrait de décamper.

La nuit, on se contente de *boucler* la porte de sa cellule... C'est bien suffisant, puisqu'il y a des barreaux à la fenêtre...

— Enfin, il n'est pas malade ? Il mange et il boit ?

— Deux fois par jour... et d'assez bon appétit, à ce qu'il paraît.

— Et on espère le guérir de sa folie ?

— Il paraît que oui.

Le docteur Verdier en répond. D'ailleurs, à ce que m'a dit le surveillant, on a besoin qu'il recouvre la raison pour obtenir qu'il soit réhabilité.

— Tout de même, ça m'étonne qu'on ne le surveille pas la nuit !...

— Pourquoi faire ? Ce serait bien inutile avec un fou aussi doux, aussi docile, qui n'a pas plus de volonté qu'un enfant au maillot.

Les deux hommes passaient en ce moment devant la porte du pavillon.

Le gardien préposé, pendant le jour, à la surveillance de Georges Gauthier, parut sur le seuil.

— Bonjour, monsieur Bonnin, — fit Hébert.

— Bonjour, messieurs, — répondit le gardien.

Puis il ajouta :

— Vous avez donc trouvé un aide ?

— Heureusement, oui. Je lui montre ce que nous aurons à faire, et nous allons nous mettre à la besogne.

Ils poursuivirent leur route.

— Ça a l'air d'un bon garçon, ce gardien-là, — dit le chemineau.

— Faudrait pas trop s'y fier... Un pince-sans-rire...

— C'est toujours lui qui garde le fou ?

— A part ses jours de sortie.

Deux fois par mois, un autre le remplace pour vingt-quatre heures...

C'est un métier qui n'est pas fatigant, mais qui ne me plairait guère...

Le sujet de la conversation changea.

— Vous avez tout vu, — reprit Hébert.

Nous allons aller chercher le camion et rentrer en serre les

caisses d'orangers et de lauriers-roses qui sont devant l'habitation de M. le directeur, mais, avant de commencer, je vais vous montrer votre logement

Le jardinier et son compagnon regagnèrent le côté des serres et entrèrent dans une pièce où M^{me} Hébert venait de préparer un lit.

C'était une petite chambre carrée, aux murs blanchis à la chaux, et meublée sommairement d'un lit de fer, d'une table et d'une chaise.

Une porte la mettait en communication avec les serres.

— Voilà votre niche, — fit Hébert, — le calorifère des serres vous tiendra chaud la nuit, et je pense que vous vous y trouverez bien.

— Je m'y trouverai parfaitement.

— Allez chercher votre baluchon à la maison et apportez-le ici. Vous me retrouverez sous le hangar.

Je vais préparer le chariot.

Le chemineau obéit, alla chercher son sac et ses outils, les apporta dans sa chambre et rejoignit Hébert à l'endroit indiqué.

Les deux hommes se mirent au travail.

*
* *

La démission de Roger Blanchard, insérée à l'*Officiel*, avait produit un grand effet dans le monde judiciaire et dans la presse.

Personne ne doutait que cette démission n'eût été en quelque sorte imposée par le garde des sceaux, qu'on félicitait d'avoir accompli un grand acte de justice en débarrassant le parquet d'un juge d'instruction d'une incapacité notoire et d'un entêtement scandaleux.

Une grande part de louanges alla au procureur général qui n'avait point cherché à atténuer les torts de son beau-frère et à plaider sa cause.

On admirait son stoïcisme et son amour de l'équité lui faisant préférer le bien général aux intérêts de sa famille!

Tout ceci, naturellement, ramenait sur le tapis l'affaire de Georges Gauthier, sa condamnation injuste et le pourvoi en cassation sur lequel on comptait pour amener un nouveau jugement et la réhabilitation de l'innocent.

Puis, tout à coup, les journaux se turent, comme obéissant à une consigne.

CHANTEUSE DES RUES



Tous les jours ils prenaient mandoline et guitare (page 1123).



C'est que tous, — sans distinction d'opinion, — avaient reçu une note confidentielle du procureur de la République, leur demandant de ne pas entraver, par des commentaires intempestifs, l'œuvre de la police et de la justice, et de faire le silence, dans l'intérêt même de la réhabilitation de l'innocent.

Tous comprirent et obéirent.

Rue du Bac, Roger Blanchard, ne pouvant se dissimuler l'effet produit par sa démission, rongea son frein et songea de plus en plus à la vengeance.

Plus il se sentait abandonné de tous, méprisé de tous, plus sa haine grandissait contre ceux qu'il accusait de sa chute.

A plusieurs reprises, il avait fait le voyage de la rue des Prés-Saint-Gervais, espérant que Langrune était de retour.

L'ex-agent de la sûreté ne donnait point signe de vie.

Blanchard, quoique ne doutant point de l'homme dont il avait acheté si chèrement le concours, et quoique supposant bien que son absence devait se rattacher à l'œuvre commencée, ne pouvait s'empêcher d'avoir des craintes.

Enfin, il se dit que Langrune saurait lui donner adroitement connaissance de ses actes quand le moment serait venu, que sa présence à Paris était inutile et que même il ne serait pas fâcheux d'en être à bonne distance, pour éviter tout soupçon de complicité lorsque l'ex-agent de police arriverait à son but par des moyens violents.

En conséquence, il partit pour Concarneau.

* * *

Pascal et M^{me} Gauthier ne restaient point inactifs.

Il fallait chercher à découvrir dans Paris la femme dont le sculpteur avait reproduit les traits et vers laquelle, à cette heure, se tournaient tous les soupçons.

Pour atteindre ce but, on ne devait compter que sur le hasard d'une rencontre et, pour cela, battre le pavé infatigablement.

En conséquence, Raymonde et le jeune chanteur reprenaient chaque jour mandoline et guitare.

Tous deux ils avaient recommencé leurs pérégrinations, non plus dans les cafés, dans les restaurants, dans les brasseries, mais chantant dans les rues, sur les places, dans les cours, attirant les gens autour d'eux et aux fenêtres, espérant voir paraître la femme aux yeux d'acier, aux cheveux roux, à la physionomie

étrange, si profondément gravés dans la mémoire du fils de Léa Gaucher.

* *

Roussillon, lui non plus, ne s'endormait point.

Sans négliger le service quotidien auquel l'astreignait son grade d'inspecteur principal de la sûreté, il trouvait moyen de joindre ses recherches personnelles à celles de nos chanteurs.

En outre, il avait mis le dossier de Georges Gauthier sous les yeux des hommes de sa brigade qui lui étaient tout dévoués et sur lesquels il savait pouvoir compter comme sur lui-même et il leur avait donné des ordres.

* *

Au Palais, on conduisait avec lenteur l'instruction de l'*affaire des gens de maison*.

C'était à dessein.

Le magistrat chargé de cette instruction attendait une lueur qui lui permit de rattacher l'affaire à celle de l'assassinat d'Albert Fontaine.

Cette lueur tardait à briller.

* *

Le procureur général Morisset se désolait de toutes ces lenteurs, car nous savons combien il avait hâte de frapper le coup dont il attendait grand honneur et grand profit.

La Cour de cassation avait reconnu le bien fondé du pourvoi, elle était prête à prononcer la nullité du jugement prononcé contre Georges Gauthier et à renvoyer celui-ci devant une autre cour, mais le procureur général retardait le prononcé de l'arrêt, car son ambition était autre.

Voici ce qu'il rêvait :

Si la femme soupçonnée d'avoir assassiné Albert Fontaine était arrêtée, la nouvelle instruction se ferait nécessairement à Paris et l'affaire viendrait devant la cour d'assises de la Seine.

Georges Gauthier apparaîtrait alors non plus comme accusé, mais comme témoin et le même tribunal qui l'avait condamné proclamerait son innocence.

Le procès serait sensationnel, ferait un bruit énorme, deviendrait une cause célèbre et son nom, son nom de Morisset attaché à cette cause, serait immortalisé par elle.

Nous le répétons, tel était le rêve du procureur général.

D'avance, il se figurait Georges Gauthier guéri par le docteur Verdier, assistant aux débats et sortant de l'audience réhabilité, bénissant tout haut le magistrat intègre, assez généreux, assez loyal, pour avouer l'erreur commise et pour la racheter si noblement !

Cette idée l'affolait de joie et d'orgueil.

L'avocat du sculpteur, tenu au courant par le procureur général, abondait dans son sens et ne se préoccupait plus des lenteurs qui, auparavant, le désolaient.

*
* *

En attendant que les nécessités de notre action nous ramènent à Paris, retournons à Monte-Carlo, à la villa des Palmiers, où nous avons laissé Jeanne de Brueil, Germaine et Léa Gaucher, la meurtrière d'Albert Fontaine, la criminelle qu'on cherchait partout où elle n'était pas.

La première nuit de Germaine à la villa des Palmiers avait été parfaitement calme.

Un long sommeil, visité seulement par des songes d'heureux augure, avait réparé ses forces, épuisées par la fatigue du voyage et par les émotions vives éprouvées au moment de l'arrivée à la gare de Monte-Carlo.

Réveillée vers huit heures du matin, la jeune fille ne sonna point sa femme de chambre, elle se leva seule, passa un peignoir, ouvrit les rideaux et les fenêtres de sa chambre, poussa les persiennes et admira la pureté du ciel où flambait le soleil déjà haut, dont les rayons, comme une pluie de flèches d'or, faisaient brâssiller la mer, aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

Son doux et délicieux visage avait repris ses fraîches couleurs, et ses grands yeux leur regard caressant.

Elle songea à faire une toilette matinale afin d'aller se promener sur la terrasse du jardin.

Non sans quelque peine, faute d'habitude, elle vint à bout de s'habiller seule, et descendit pendant que tout le monde dormait encore dans la maison.

Prenant une canne pour point d'appui afin d'assurer sa marche chancelante, elle alla s'asseoir sur le banc où, la veille, elle s'était assise avec sa mère et Léa.

Ce fut là que — ne l'ayant point trouvée dans sa chambre — les deux femmes vinrent la surprendre au milieu de ses rêveries couleur de rose.

Elle entoura sa mère de ses bras et l'embrassa follement.

— Mère, — lui dit-elle ensuite, — j'ai dormi tout d'un trait depuis hier soir jusqu'à ce matin... Je me porte très bien... Je me sens heureuse et je suis prête à tout faire pour l'être plus encore...

La joie déborda dans le cœur de Jeanne et dans celui de Léa qui eut aussi sa part de caresses.

— Mère, — demanda Germaine, — nous irons visiter le pays, n'est-ce pas ?

— Si tu veux, chérie...

— Mais je crois bien que je le veux, et le plus tôt possible...

— Eh bien ! Je donnerai des ordres aussitôt après déjeuner...

— Et quand déjeunons-nous ? Je te préviens que je meurs de faim.

Le son d'une cloche servit de réponse.

— Voilà qui annonce que le premier déjeuner est servi, — dit Léa, — allons nous mettre à table.



CLXVI

AMOUR.

Léa avait fait dresser le couvert dans un kiosque ouvrant sur la terrasse et jouissant, en conséquence, de la même vue splendide.

Germaine était méconnaissable. Jamais sa mère et sa nourrice ne l'avaient vue si joyeuse.

Elle babillait comme une enfant; sa verve ne tarissait pas et les deux femmes échangeaient des regards charmés.

Un coup de sonnette retentit à la grille de la villa.

— Voyez ce que c'est... — commanda Jeanne à la femme qui servait.

Celle-ci disparut et revint presque aussitôt, portant deux magnifiques bouquets semblables à ceux de la veille.

— Voilà, — dit-elle, — ce qu'un commissionnaire vient d'apporter, pour madame et pour mademoiselle, de la part de M. le vicomte Paul de Villiers.

Germaine devint pourpre et sa main trembla en prenant le bouquet qui lui était destiné et dans lequel elle enfouit son visage pendant quelques secondes.

— Mère, — fit-elle ensuite d'une voix émue, — c'est une bien délicate attention qu'a pour nous M. de Villiers.

— Dis pour toi, ma chérie, — répliqua Jeanne.

— Mais il ne t'oublie pas...

— On n'oublie jamais la mère de la jeune fille qu'on peut aimer...

Ce mot *aimer* amena sur les joues et jusque sur le front de Germaine un nouveau nuage de pourpre.

— A quelle heure la voiture viendra-t-elle nous prendre? — demanda-t-elle.

— J'ai donné l'ordre qu'elle soit ici à onze heures... — répondit Léa.

Germaine se leva.

— Je vais m'habiller pour sortir... — s'écria-t-elle. — Je me ferai belle... très belle.

Je vais chercher la toilette qui me sied le mieux...

— Appuie-toi sur moi pour marcher, mignonne... — dit la nourrice en lui présentant son bras.

La jeune fille le repoussa.

— Mais non... mais non... — fit-elle fièrement, — je refuse de m'appuyer sur toi.

Il faut que j'essaie de marcher toute seule... avec ma canne — ajouta-t-elle en souriant. — Je suis bien descendue... je remonterai bien...

— Débarrasse-toi de ton bouquet, il te gênera...

— Au contraire ! il me donnera de la force... et du courage si je souffrais un peu...

Et la chère créature se mit en marche doucement, faisant des efforts surhumains pour atténuer sa claudication.

Les deux femmes venaient derrière elle, souffrant de ses efforts visiblement douloureux, mais partageant sa joie et, comme elle, ouvrant leurs âmes à l'espérance.

Une fois seule dans sa chambre, Germaine appuya sur le bouquet qu'elle tenait à la main ses lèvres frémissantes et murmura :

— Oh ! oui ! je l'aime ! je l'aime !

Puis, elle sonna sa femme de chambre pour s'occuper de sa toilette, et, ainsi qu'elle l'avait dit, *se faire belle, très belle...*

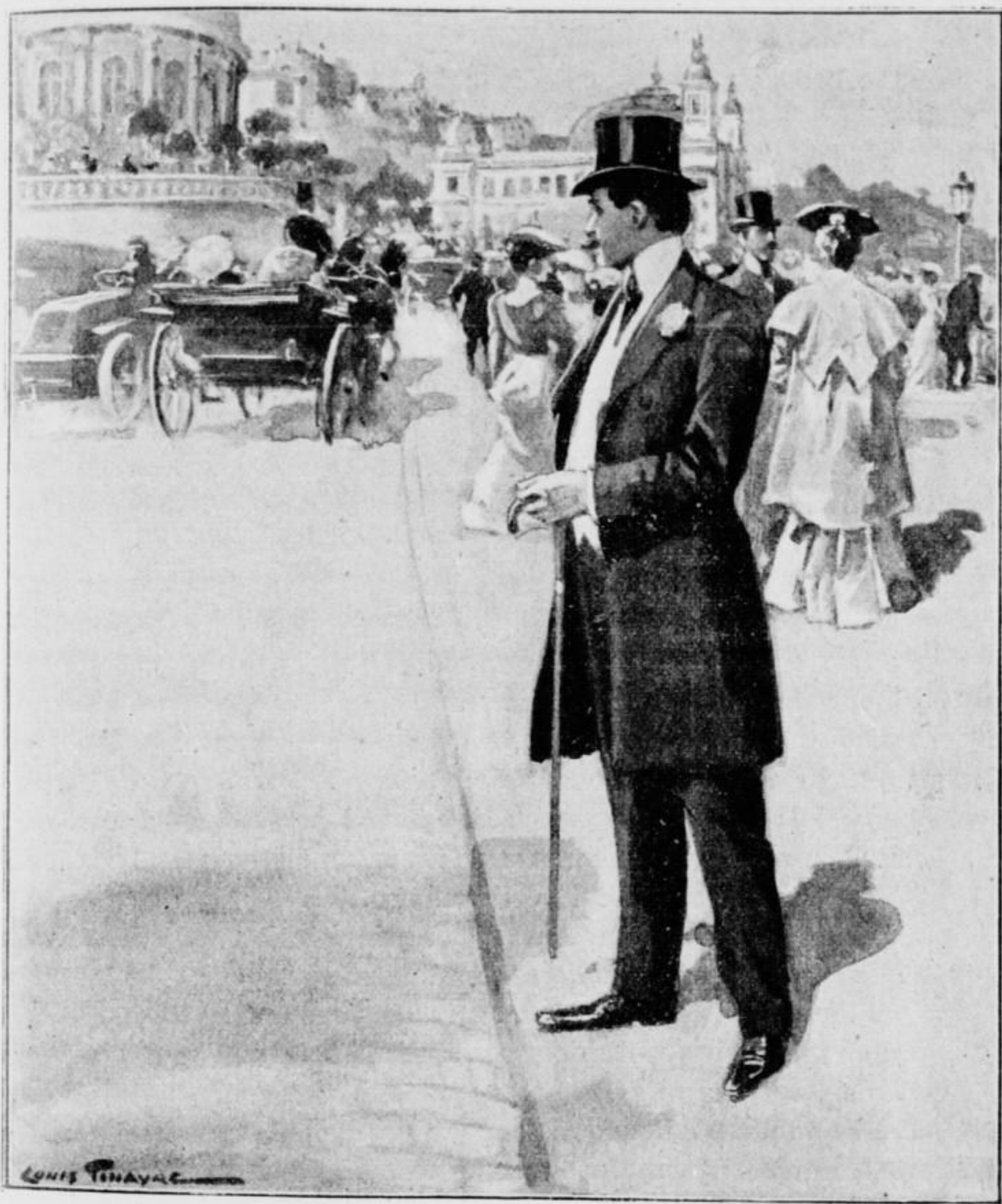
Depuis trois jours, Paul de Villiers ne remettait plus les pieds au Casino.

Il avait abandonné le jeu et vivait dans un état de désarroi mental absolu, ne s'intéressant à rien, battant les routes comme un halluciné, allant de Monaco à Menton, de Menton à Nice, s'égarant vers la Turbie, sans but, sans savoir ce qu'il faisait.

Un seul souvenir restait dans sa mémoire, ne le quittant pas, l'obsédant, tout à la fois pénible et doux.

Sans cesse repassait sous ses yeux la petite scène dans laquelle il avait joué un rôle à la gare de Monte-Carlo.

Paul revoyait l'enfant pâlir en le reconnaissant, chanceler, s'évanouir à demi et se ranimer, revivre en quelque sorte, au moment où elle s'était appuyée sur son bras.



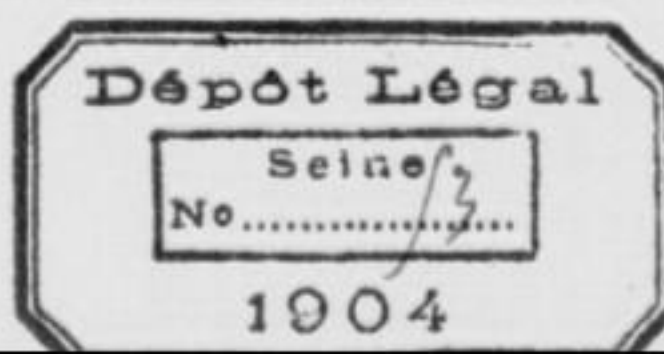
... Elle voyait encore le vicomte toujours immobile à la même place et la suivant des yeux (page 1132).

Il ressentait encore l'impression étrange, en quelque sorte magnétique, éprouvée par lui au contact du corps abandonné de Germaine.

Il éprouvait une compassion profonde, une pitié sans bornes pour cette pauvre déshéritée dont l'adorable visage s'était si profondément gravé dans son cœur.

LIV. 142. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 142



Était-ce bien de la compassion ?

Était-ce bien de la pitié ?

C'était un sentiment indéfinissable, fait de tendresse et d'épouvante...

Oui, d'épouvante, car ce blasé, ce jouisseur qui avait usé et abusé de tout, cet habitué des boudoirs de Paris les plus haut cotés, se demandait si sa pitié n'était pas de l'amour...

Il avait peur d'aimer cette enfant infirme ! cette enfant que deux fois le hasard plaçait sur son chemin et par qui il se sentait aimé. .

Oui, Germaine l'aimait ; il n'en doutait pas, il ne pouvait en douter... Ce qui s'était passé à la gare de Monte-Carlo le lui prouvait jusqu'à l'évidence...

Et petit à petit s'opérait, chez le jeune homme, une transformation morale complète.

L'amour, comme le feu, purifie !

Sa régénération s'opérait par le fait de cet étrange amour qui s'emparait de lui.

Le fétard et le joueur n'existaient plus.

A leur place, naissait un homme de cœur.

Puisque Germaine l'aimait, et puisqu'il se sentait irrésistiblement attiré vers elle, pourquoi ne l'épouserait-il pas ?

De ce qu'on appelle *le monde*, il en avait par-dessus la tête.

Or, Germaine, avec son infirmité, ne pouvait pas aspirer, comme les autres jeunes filles, aux plaisirs mondains.

S'il l'épousait, il vivrait donc avec elle et sa mère dans une solitude relative, les entourant de soins, et faisant oublier à l'enfant, à force de tendresse, le côté douloureux de sa situation.

De ce mariage, que diraient ses amis de Paris ?

Il haussa les épaules en se posant cette question.

Est-ce qu'il les connaissait encore, ces gens-là ?

Est-ce qu'il pouvait éprouver autre chose que du mépris pour ceux qui lui conseillaient de vendre son nom ?...

Vendre son nom !

Ces trois mots aiguillèrent son esprit vers un autre ordre d'idées.

Il était ruiné, car le capital insignifiant qui lui restait ne pouvait passer pour une fortune.

M^{me} de Brueil, au contraire, devait être riche ; du moins son train de maison permettait de le supposer.

N'aurait-il pas l'air, en demandant la main de Germaine, riche

et infirme, n'aurait-il pas l'air de commettre cet acte qui lui inspirait un si profond dégoût, c'est-à-dire de trafiquer de son nom et de son titre en les échangeant contre une dot?

Evidemment oui.

Le jugement porté par le monde ne pourrait être autre que celui-là, et il serait de tout point conforme à la plus indiscutable logique.

Cette pensée fit courir sur l'épiderme du jeune homme un petit frisson.

On a beau se dire :—Que m'importent les jugements du monde?

En réalité, surtout quand on occupe une position quelque peu en vue, il est impossible de ne point s'en préoccuper grandement.

Ah! s'il avait possédé la plus modeste aisance, deux ou trois cent mille francs seulement, combien différente la situation!

Il pourrait parler et ses aveux n'auraient plus l'air d'une spéculation éhontée...

Eh bien! mais, deux ou trois cent mille francs, avec un peu de veine on les gagne!...

N'était-il pas venu à Monaco pour tenter d'y refaire sa fortune ou, s'il échouait, pour en finir avec la vie par le suicide?

Qui l'empêcherait de jouer encore?

Toutes ces idées, tourbillonnant dans son cerveau, se heurtant et se confondant, affolaient littéralement le vicomte.

Sorti de l'hôtel Victoria après avoir déjeuné, il avait pris machinalement la route de Menton et il marchait à pas lents, sans but, s'abandonnant à ses réflexions.

En passant devant la villa des Palmiers, il avait jeté un regard sur la terrasse, espérant y voir M^{me} de Brueil et sa fille.

Espérance déçue, les fauteuils rustiques étaient inoccupés.

Il poursuivit son chemin, chassant du bout du pied les cailloux de la route, se baissant vers la bordure gazonnée pour cueillir une fleur que ses doigts fiévreux laissaient bientôt retomber, après l'avoir effeuillée et meurtrie.

Par instants il s'arrêtait, songeur, puis se remettait à marcher sans en avoir conscience.

Longtemps il alla ainsi, droit devant lui; puis, éprouvant quelque fatigue, il rebroussa chemin, revenant vers Monte-Carlo.

Soudain ses regards se fixèrent sur une calèche découverte, attelée de deux chevaux, qui, suivant la route de Menton, venait droit à lui.

Il éprouva une commotion au cœur.

Sur les coussins de la calèche, il lui semblait reconnaître Germaine et M^{me} de Brueil, et à mesure que la voiture avançait, il acquérait la certitude de ne pas se tromper.

Une femme était assise en face de la mère et de la fille.

Paul reconnut en elle la nourrice.

Les chevaux marchaient à une allure modérée, pour ne pas soulever trop de poussière sur la route poussiéreuse.

Quand il ne fut plus qu'à une distance de quelques pas, Paul eut la pensée de s'avancer et de demander des nouvelles de Germaine. Mais, pris d'un accès de timidité soudaine, il n'osa pas et resta en place, immobile.

Jeanne et Germaine l'aperçurent en même temps.

Tout le sang de la jeune fille afflua de son cœur à son visage.

Elle eut la pensée que M. de Villiers allait s'avancer, parler.

Il n'en fit rien et se contenta de s'incliner profondément en saluant, tandis que la calèche passait.

Germaine et Jeanne lui rendirent son salut.

A ce moment seulement, Léa qui, assise sur la banquette de devant, lui tournait le dos, l'aperçut et le reconnut.

La calèche était loin déjà, qu'elle voyait encore le vicomte toujours immobile à la même place et la suivant des yeux.

Tout à coup, Germaine rompit le silence.

— C'était Lui, mère ! — fit-elle — je l'ai bien reconnu !

— Moi aussi, ma chérie, je l'ai reconnu — répondit M^{me} de Brueil en souriant.

— Nous aurions pu faire arrêter la voiture, et le remercier des bouquets qu'il nous a envoyés.

— Cela, mignonne, aurait été absolument incorrect.

En envoyant des bouquets à la villa des Palmiers, il est certain que M. de Villiers s'y prépare une entrée.

Ce n'est point à moi, ta mère, à provoquer une visite.

Si ce jeune homme t'aime, il viendra, n'en doute pas.

Germaine comprit bien que sa mère avait raison. Elle ne répondit rien et devint rêveuse.

Paul, lui, poursuivit sa route, la tête baissée et le front chargé de nuages.

De retour à Monte-Carlo, il gagna la chambre qu'il occupait à l'hôtel Victoria, glissa dans son portefeuille quinze billets de

banque de mille francs, le tiers de ce qu'il possédait, et se dirigea vers le Casino.

Il comptait y dîner et y jouer ensuite.

— Deux ou trois cent mille francs seulement — murmura-t-il — et rien ne me retiendrait plus... et je n'hésiterais pas à parler.

Après une promenade de quelques heures, la calèche ramena les trois femmes à la villa des Palmiers.

Germaine, un peu lasse, fut reconduite dans sa chambre où elle s'étendit sur une chaise longue, se préparant, non pas à dormir, mais à rêver.



CLXVII

LA GRIPPE

Jeanne se trouva seule avec Léa.

— Je sortirai ce soir... — dit cette dernière.

— Où iras-tu ?

— Aux salons de jeu du Casino.

— Tu veux jouer encore ?

— Que Dieu m'en garde !

— Alors, qu'iras-tu donc y faire ?

— Savoir s'il joue, lui.

— Savoir s'il joue... — répéta Jeanne de Brucil.

— Oui — répondit Léa.

— Que t'importe ?

— Il m'importe beaucoup.

Je lis dans la pensée de M. de Villiers comme dans un livre ouvert... Son attitude réservée ne m'échappe pas et je crois en comprendre les motifs.

— Quels sont-ils, selon toi ?

— Le vicomte aime Germaine, malgré son infirmité. J'en suis sûre, cela saute aux yeux... Mais il est ruiné à plate couture, et il reste, chez ce gentilhomme décavé, un peu de la générosité chevaleresque de ses ancêtres.

L'idée de faire un mariage d'argent lui répugne.

Il voudrait être riche pour apporter une fortune à Germaine, et j'ai la conviction qu'il retournera demander au jeu cette fortune.

— Tu me disais, il y a deux jours, que tu ne voudrais pas qu'il gagne...

— Parce que j'étais moins certaine qu'aujourd'hui de la solidité de son amour et que, parfois, l'argent donne de mauvais conseils...

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui, s'il gagnait un million, il viendrait le mettre aux pieds de Germaine...

— Mais si au lieu de gagner de grosses sommes — ce qui est rare — il perd le peu qui lui reste — ce qui est fréquent?

— Alors l'amour triomphera de ses scrupules et il se dira qu'ayant fait tout ce qu'il pouvait, il n'a rien à se reprocher... J'irai au Casino ce soir et mon départ immédiat pour Paris résultera sans doute de ce qui se passera sous mes yeux. Tarder plus longtemps à jouer la grande et dernière partie serait imprudent...

Je te verrai cette nuit en revenant des salons de jeu, ne t'endors pas...

— Je t'attendrai...

Après le dîner, Léa prétexta des courses à faire dans la ville et se rendit au Casino.

La salle de roulette était pleine de joueurs et de curieux.

La nourrice de Germaine se dissimula dans un groupe où se trouvaient plusieurs femmes et chercha des yeux le vicomte.

Il n'était pas là, mais elle ne tarda pas à le voir arriver en compagnie d'un jeune homme qu'elle avait déjà remarqué dans l'établissement.

Paul avait le visage sombre.

Un grand pli barrait son front.

— Je ne m'étais pas trompé — se dit Léa — il va jouer.

M. de Villiers s'approcha d'une table de roulette.

Le coup allait s'engager.

Il ne monta point.

Sur le coup suivant, il risqua dix louis.

La chance qu'il venait tenter ne se montra pas favorable.

Il perdit, monta de nouveau et perdit encore.

Nous nous garderons bien de faire assister nos lecteurs à la lutte monotone d'un joueur malheureux contre ce que les habitués des tripots appellent la *guigne noire*.

Tout au plus y eut-il quelques rares intermittences dans cette *guigne*.

Léa qui comptait et additionnait les sommes enlevées successivement par le râteau du croupier, arriva au total de dix mille francs.

Quand ce chiffre fut atteint, le jeune homme, pâle comme un mort, se leva et sortit.

Peu de temps après lui, Léa quittait le Casino et retournait à la

Villa des Palmiers où Jeanne l'attendait avec une fiévreuse impatience.

— Eh bien ? lui demanda-t-elle.

— Je partirai demain soir pour Paris.

— Il a perdu ?

— Oui.

— Beaucoup ?

— Dix mille francs... Maintenant, écoute-moi...

Les deux femmes s'assirent et causèrent longtemps à voix basse, puis chacune d'elles regagna sa chambre.

Le lendemain matin, à huit heures, Jeanne de Brueil mettait en branle les timbres électriques de la villa ; et d'une voix tremblante, qui témoignait d'un grand effarement, appelait sa femme de chambre.

Celle-ci, surprise par un pareil vacarme et croyant à une catastrophe, accourut le visage décomposé.

— Vite ! vite ! envoyez Victor chercher un médecin, lui cria M^{me} de Brueil en la voyant gravir les premières marches de l'escalier.

— Un médecin... — balbutia la domestique dont le pressentiment semblait se réaliser.

— Oui... vite ! vite !

— Est-ce que mademoiselle est malade ?

— Non... c'est nourrice... que Victor se hâte et qu'il ramène un médecin.

La femme de chambre disparut.

Sur le palier du premier étage venait d'apparaître, à peine vêtue, Germaine, que le bruit de la sonnerie électrique et les appels de sa mère avaient éveillée brusquement.

— Qu'y a-t-il donc, mère ? — demanda-t-elle.

— J'envoie chercher un médecin, ma chérie.

— Pour qui ?

— Nourrice est malade.

Germaine poussa un cri.

— Nourrice, malade ! — répéta-t-elle en faisant un mouvement pour se diriger vers sa chambre — je veux la voir...

Jeanne la retint.

— Non, ma mignonne — dit-elle — l'émotion que lui causerait ta présence augmenterait peut-être son mal...



... Et arrivèrent à la porte de sortie... (page 1142).

Nous verrons ce que dira le médecin qui va venir et, sans doute, tu pourras tantôt embrasser nourrice.

— Pauvre nourrice!... murmura Germaine en larmes. Mais enfin, ce n'est point grave, n'est-ce pas?

— Je l'espère bien; seulement, pour se prononcer, il faut attendre l'avis du médecin.



M^{me} de Brueil reconduisit Germaine dans sa chambre et retourna auprès de Léa.

Celle-ci, sur son séant, dans son lit, prêtait une oreille attentive aux bruits du dehors.

— Excepté le médecin — dit-elle d'une voix qui n'était pas du tout celle d'une malade — il faut que personne n'entre dans ma chambre, personne, vous m'entendez !

Vous fermerez la porte à clef, et vous exécuterez bien ce dont nous sommes convenues cette nuit.

— Ne t'inquiète de rien — répliqua Jeanne. — Tout sera fait comme tu me l'as demandé.

La mère de Pascal était une habile comédienne, nous le savons, et personne n'aurait été capable de pousser plus loin l'art de la dissimulation.

Grâce à la mobilité de ses traits, elle pouvait changer de façon complète l'expression de sa physionomie, et se donner l'apparence d'une femme qui souffre cruellement, et cela de manière à tromper les yeux les plus expérimentés.

On entendit résonner sur les marches de l'escalier des pas rapides.

Léa prit dans son lit la pose d'une personne brisée, anéantie, et poussa de sourds gémissements.

On frappa à la porte.

Jeanne alla ouvrir...

La femme de chambre se trouvait sur le seuil, amenant le médecin qu'on était allé chercher en toute hâte et qui s'avança :

— Vous avez une malade ici ? m'a-t-on dit, madame, fit-il en saluant M^{me} de Brueil.

— Oui, docteur... Entrez, je vous prie...

La malade est là...

Le médecin se dirigea vers le lit, tandis que Jeanne refermait la porte derrière lui.

Léa continuait à se plaindre doucement.

La comédie qu'elle se préparait à jouer lui donnait la fièvre.

Le sang montait à la tête, empourprant son visage.

Le médecin lui prit les mains et les trouva brûlantes.

Il lui tâta le pouls. Il était très élevé.

— Où est le siège de votre souffrance ? — demanda-t-il.

Léa balbutia des mots inintelligibles et porta la main à son front.

Le docteur y posa la sienne et put constater une chaleur anormale.

— Pas de mal de gorge? — poursuivit-il.

— Si... un peu... — répondit Léa d'une voix faible comme un souffle, et en même temps elle fit entendre une petite toux sèche.

— Indisposition sans gravité... — formula le docteur.

Puis, s'adressant à Jeanne, il ajouta :

— Vous êtes ici depuis peu de temps?

— Depuis trois jours.

— C'est bien cela, madame paye tout simplement son tribut au changement d'air et aux soirées froides succédant aux journées chaudes.

C'est un cas que je constate assez souvent.

Nous sommes en présence d'un commencement de grippe qui pourrait dégénérer en bronchite si nous ne prenions pas nos précautions, mais nous allons les prendre...

Ce matin, un verre à Bordeaux d'eau de Rubinat, un léger badigeonnage de teinture d'iode sur le cou, et, si le mal de gorge persistait malgré le badigeonnage, un bain de pieds à la moutarde aussi chaud que la malade pourra le supporter.

Bien entendu, la diète et surtout ne pas quitter la chambre...

Voulez-vous, madame, me faire donner de quoi rédiger mon ordonnance...

Jeanne lui désigna une table sur laquelle se trouvait — comme on dit dans les vaudevilles — tout ce qu'il faut pour écrire.

L'ordonnance rédigée, il la tendit à M^{me} de Brueil en ajoutant :

— La Rubinat et la teinture d'iode sans le moindre retard, il est inutile que je revienne...

Si une complication se produisait — (ce que je ne prévois pas!) — vous me feriez prévenir... Cela ne sera rien, je le répète, absolument rien...

Du calme, de la diète, ne pas quitter la chambre, et tout ira bien...

La visite était terminée et le médecin reprit ses gants et son chapeau.

Jeanne sonna.

— Reconduisez monsieur le docteur — ordonna-t-elle à la femme de chambre, et que Victor aille immédiatement chez le pharmacien chercher les médicaments inscrits sur cette ordonnance.

La femme de chambre sortit avec le médecin et Jeanne revint auprès de Léa.

Celle-ci s'était de nouveau assise sur son séant.

— Tout a bien marché — dit-elle — et me voilà condamnée aux quelques jours de claustration nécessaires pour la réalisation de mes projets... Vous serez censée me soigner seule et personne n'entrera dans la chambre, sous le prétexte très plausible que la grippe se gagne... Seulement, ce matin, faites-vous monter à déjeuner ici...

Nous partagerons... J'avoue que la diète me serait désagréable... Car je meurs de faim!

— Mais Germaine va insister pour te voir. Elle me tourmentera...

— Vous ne céderez pas... vous n'avez pas le droit de céder puisque la grippe est contagieuse! — fit Léa en riant.



CLXVIII

MONTÉ-CARLO, BRÉVANNES, PARIS.

Les choses se passèrent ainsi que l'avait prévu la nourrice.

Les domestiques crurent Léa atteinte d'une maladie qui, sans être dangereuse, réclamait l'isolement et ils ne s'étonnèrent point que M^{me} de Brucil déclarât qu'elle voulait se soigner seule.

Germaine fut plus difficile à convaincre, mais sa mère eut recours à un argument irrésistible. Celui-ci : si elle approchait de Léa, elle risquerait de prendre la grippe, or la grippe pourrait l'enlaidir, et il ne fallait pas que le vicomte Paul de Villiers pût la trouver moins jolie !

La journée se passa sans incident.

Au lieu des médicaments prescrits, Léa prit la moitié du repas de Jeanne.

Le soir venu, les volets et les persiennes de la villa furent fermés comme d'habitude.

Lorsque les domestiques eurent gagné leurs chambres et éteint leurs lumières, Jeanne, qui était allée assister au coucher de Germaine, rentra dans la chambre de Léa.

Elle trouva celle-ci revêtue d'un costume de voyage sombre et coiffée d'un chapeau dont la voilette épaisse cachait absolument ses traits.

— Ainsi, c'est bien décidé, tu pars ? lui dit-elle.

— Est-ce que vous en doutiez ?

Est-ce que je pouvais changer quelque chose à ce qui est résolu ?

En partant cette nuit, je serai, demain soir mercredi, à Paris.

Jeudi, tout sera terminé.

Jusqu'à samedi, jour de mon retour, que personne ne puisse soupçonner mon absence.

Arrangez-vous pour cela, et comme il existe trois clefs de la

grille, donnez m'en une afin que je puisse rentrer sans réveiller personne.

— Maintenant, suivez-moi — reprit Léa, après avoir reçu de Jeanne la clef qu'elle demandait — il faut que vous refermiez derrière moi les portes de l'habitation, afin qu'en se levant, demain matin, les domestiques ne s'aperçoivent pas que quelqu'un est sorti.

Jeanne voulut prendre une lumière.

Léa l'en empêcha.

— Non, non, pas de lumière — fit-elle — il faut descendre à tâtons, et surtout étouffer le bruit de nos pas.

Les portes furent ouvertes avec précaution et les deux femmes s'engagèrent dans l'escalier conduisant au vestibule et arrivèrent à la porte de sortie.

La clef était dans la serrure.

Léa la fit tourner, ouvrit et, se tournant vers Jeanne, lui prit la main qu'elle serra en disant :

— Au revoir. Refermez et veillez.

C'est le bonheur de nos enfants que je vais conquérir.

Elle pensait à son fils.

Jeanne rentra, ferma la porte derrière elle et remonta avec les mêmes précautions qu'elle avait prises pour descendre.

Quand elle se retrouva dans sa chambre, son front était singulièrement soucieux.

Elle se demandait avec angoisse :

— Gagnera-t-elle la partie si dangereuse qu'elle va jouer là-bas ?

Léa, continuant son chemin en évitant de faire crier sous ses pieds le sable des allées, atteignit la grille, l'ouvrit avec la clef qu'elle emportait, sortit, la referma, et s'enveloppant étroitement dans la pelisse de voyage jetée sur ses épaules, prit d'un pas rapide le chemin de la gare de Monte-Carlo.

La route était brillamment éclairée par le gaz.

Pour aller à la gare il fallait passer devant le casino étincelant de lumières et vers lequel se dirigeaient des groupes nombreux.

Léa tressaillit tout à coup.

Dans l'un de ces groupes, elle reconnaissait Paul de Villiers marchant lentement, le visage sombre.

— Il va finir de se ruiner... — pensa-t-elle — tant mieux !

Quelques minutes après cette rencontre, elle arrivait à la gare.

Elle n'avait pas à se préoccuper de l'heure du passage du train rapide venant d'Italie et devant la conduire à Paris.

Elle s'était procuré la veille un *Indicateur des chemins de fer* et savait que ce passage aurait lieu à minuit vingt-sept minutes.

Il lui fallait donc attendre plus d'une heure.

Elle alla prendre son ticket au guichet ouvert en permanence, entra dans la salle d'attente des premières, se blottit en un fauteuil dans le coin le plus sombre et attendit.

A l'heure exacte, le train stoppa en gare et la nourrice de Germaine prit place dans le compartiment des dames où elle se trouva seule.

A Marseille, elle déjeunait au buffet.

A neuf heures quinze du soir, elle arriva à Paris, dîna dans un petit restaurant voisin de la gare, prit une voiture et se fit conduire à son logement de la rue Léon.

La concierge de la maison était habituée à ses longues absences et à ses brusques apparitions.

Elle lui souhaita le bonsoir comme si elle l'avait vue la veille et lui remit une lettre apportée par le facteur quarante-huit heures auparavant.

Léa jeta un coup d'œil sur l'adresse et tressaillit en voyant le timbre d'affranchissement sur lequel se détachait la croix fédérale suisse.

Très désireuse de connaître sans retard le contenu de cette lettre, elle monta rapidement chez elle, où elle s'enferma.

*
* *

Le chemineau engagé par Hébert, jardinier chef de la maison de santé du docteur Verdier, sous le nom de Sosthène Grivot, derrière lequel se cachait — nos lecteurs l'ont déjà deviné — l'ancien agent de la sûreté, Langrune, s'acquittait avec une irréprochable bonne volonté de ses fonctions d'aide jardinier.

Cela semblera tout naturel quand on saura qu'avant de faire son service militaire et d'entrer ensuite dans la police, Langrune avait employé les années de sa jeunesse à des travaux de jardinage chez un de ses parents, horticulteur en Seine-et-Marne.

Il n'éprouva donc aucun embarras quand il lui fallut s'y remettre.

Sa première journée de travail dépassa de beaucoup les espérances d'Hébert. En quelques heures, il avait fait la besogne d'un jour...

La nuit venue, Sosthène alla chercher son sac dans le pavillon d'Hébert et le porta dans la petite chambre qui lui avait été assignée comme logement, puis il retourna chez son patron.

On se mit à table.

Hébert avait recommandé à sa femme de soigner la cuisine, et, cette recommandation ayant été suivie, la soupe aux choux était délicieuse, l'omelette au lard moelleuse, et le haricot de mouton incomparable.

Les convives firent honneur à ce menu, auquel succédèrent une tasse de café et un petit verre.

Il ne restait qu'à se reposer jusqu'au lendemain matin, afin d'être d'aplomb pour la reprise du travail.

— Peut-on avoir un journal, ici ?—demanda tout à coup le faux jardinier.

— Très bien... Je lis tous les jours *Le Petit Journal*, c'est le mieux renseigné et le journal des braves gens. Voulez-vous que ma femme vous en prenne un au porteur qui passe tous les matins?...

— Ça me fera plaisir. Sur ce, patron, et vous, patronne, je vous souhaite une bonne nuit à tous les deux et je vais me coucher..:

— Vous avez, sur la table de votre chambre, une petite lampe dans une lanterne.

— Oui, et j'ai des allumettes dans ma poche. Donc, tout va bien. A demain.

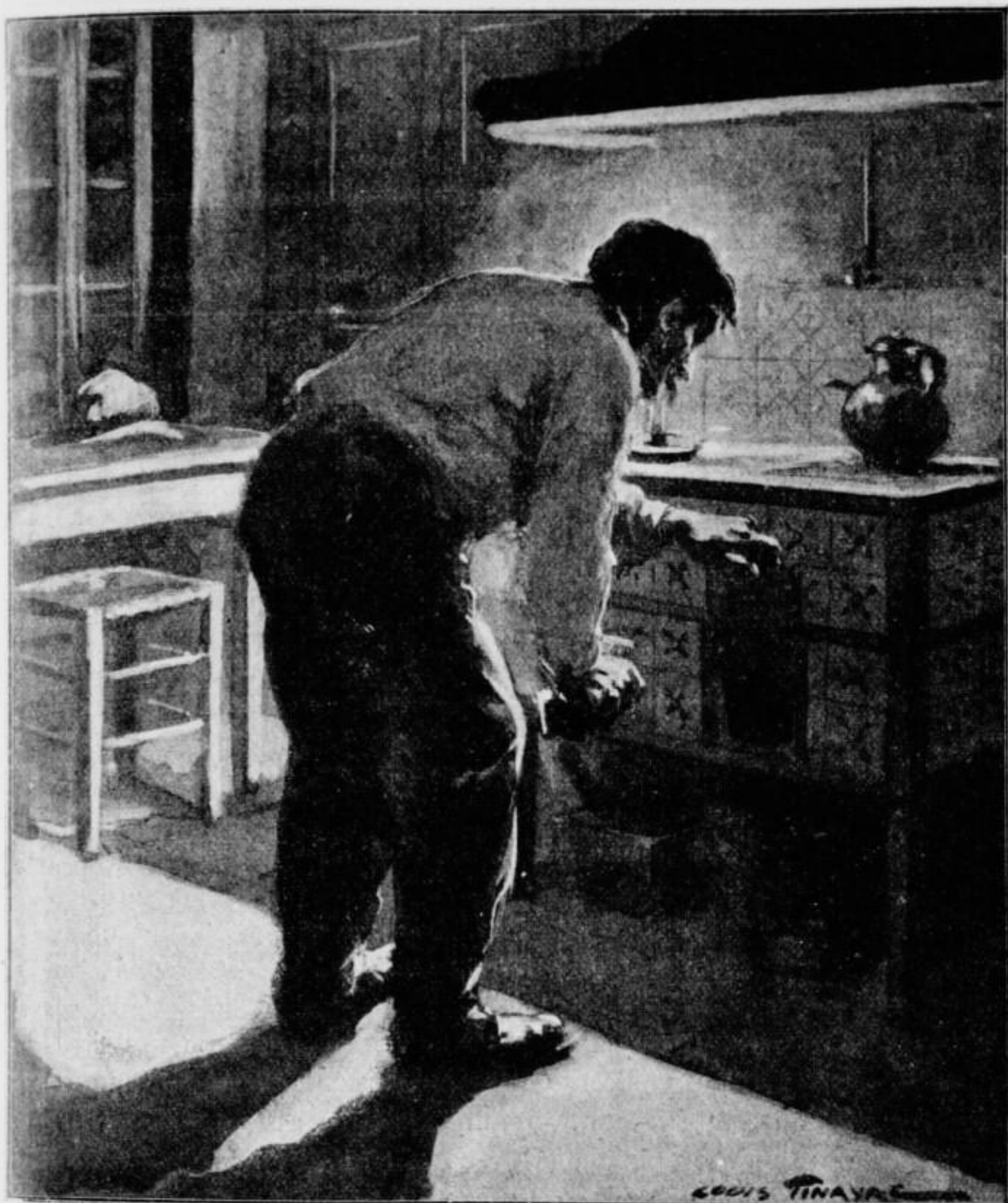
Langrune—à qui nous restituerons désormais son nom—serra la main d'Hébert et se dirigea vers son logement.

La fenêtre de ce logement était garnie de volets extérieurs.

L'ex-agent de la sûreté les poussa avant d'entrer, et, une fois dans sa chambre, il mit la clef à l'intérieur, s'enferma et alluma la petite lampe, placée dans une lanterne afin de la rendre plus portative, dont on se servait la nuit pour aller visiter les poêles des serres.

Certain, alors, de ne pouvoir être surpris par aucun regard indiscret, il prit son sac posé à terre, le débarrassa du paquetage des outils, le plaça sur son lit, l'ouvrit et en tira d'abord du linge, puis une bande d'étoffe roulée avec soin et qu'il déroula.

Elle enveloppait une petite boîte de bois blanc à coulisse et une minuscule fiole contenant un liquide incolore, d'une limpidité parfaite.

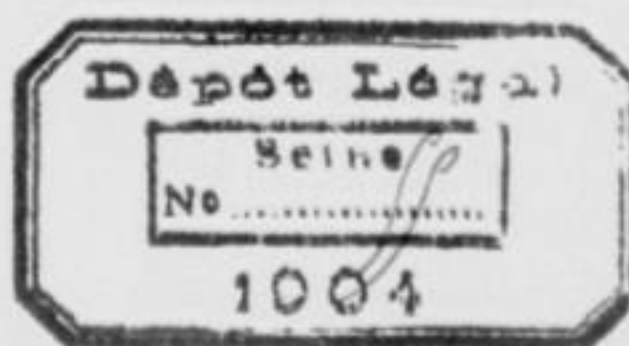


... Relevant, non sans peine, la plaque de tôle... (page 1146).

Il éleva la fiole à la hauteur de son regard, en la plaçant devant la lumière.

— Trois gouttes, cinq au plus, à un homme vigoureux, — murmura-t-il, — et il ne reste plus qu'à dresser l'acte mortuaire.

Il ouvrit ensuite la boîte à coulisse qui renfermait un morceau de cire à modeler.



— Une fois l’empreinte de la serrure prise avec cela, — continua-t-il, — je fais faire une clé et j’ouvre à mon gré la porte du pavillon... J’ai tout prévu !... Toutes les chances sont pour moi et pas une contre moi !...

Après avoir roulé de nouveau la bande d’étoffe autour des deux objets qu’il en avait tirés, il chercha des yeux un endroit où ils seraient mieux cachés que dans son sac, que la curiosité pouvait faire ouvrir.

Dans un coin de la pièce, il avisa un fourneau de cuisine en faïence, à demi-brisé, hors de service.

— Voilà mon affaire..., — fit-il en relevant, non sans peine, la plaque de tôle qui fermait l’entrée et que la rouille avait en quelque sorte soudée dans sa coulisse.

Il plaça dans l’intérieur le rouleau d’étoffe et rabaissa la plaque.

Ceci terminé, il se déshabilla, éteignit la lumière et se mit au lit.

La fatigue résultant d’un travail corporel auquel il n’était pas habitué depuis longtemps fut plus forte que les préoccupations de son esprit.

Il s’endormit presque aussitôt d’un profond sommeil qui se prolongea jusqu’au lendemain matin.

Le soleil pointait à l’horizon lorsqu’il sortit de sa chambre pour aller se mettre à la disposition d’Hébert.

*
* *

Léa Gaucher avait l’habitude de laisser une lampe toute préparée sur la table du vestibule de son logement de la rue Léon.

Elle alluma cette lampe, et sans même prendre le temps de se rendre dans la pièce voisine, elle ouvrit d’une main fiévreuse l’enveloppe de la lettre portant le timbre suisse, et elle lut, ou plutôt elle dévora, les lignes suivantes :

« Madame,

« Nous pouvons enfin, cette fois, vous donner une indication
« dont il vous sera facile de constater l’exactitude, au sujet de
« votre fils Pascal.

« Monsieur le maire de Genthod vient de recevoir de notre
« attaché à la légation suisse, à Paris, une lettre affirmant qu’il est

« à même de donner des renseignements sur le jeune homme au
« sujet duquel on lui avait écrit.

« En conséquence, nous vous engageons à vous rendre à la
« légation suisse, 15 *bis*, rue de Marignan, de dix heures du matin
« à trois heures du soir.

« Nous espérons, madame, que vous obtiendrez là pleine et
« entière satisfaction, et nous vous prions d'agréer l'assurance de
« notre très haute considération.

« Pour le maire de Genthod,

« *Le Secrétaire de la Mairie.* »

La signature était illisible.

C'est à peine si Léa put aller jusqu'à la dernière ligne de cette lettre.

La joie l'étouffait.

— Mon fils... mon fils... mon enfant... mon Pascal! — bégayait-elle d'une voix entrecoupée. — On va pouvoir me mettre sur sa trace... Il me deviendra possible de le retrouver...

— Oh ! le revoir... l'embrasser... lui dire : — *Je suis ta mère!*
Ce sera le ciel!

Et cette lettre m'arrive juste au moment où je reviens à Paris accomplir la tâche que je me suis imposée ! au moment où je vais conquérir pour mon fils une fortune !

Elle me portera bonheur !

Qu'importe que je sois criminelle si mon crime profite à ceux que j'aime ?

Rendre mon fils riche et heureux ! Rendre Germaine heureuse et riche, et que l'enfer me prenne ensuite ! J'aurai eu mon paradis dans ce monde !

Léa relut une seconde fois, puis une troisième, la lettre du maire de Genthod, et le sourire aux lèvres, l'espoir au cœur, sans un remords, sans même un trouble de conscience à la pensée du crime commis et du crime à commettre, l'étrange créature se coucha.

Mais, malgré l'extrême fatigue résultant d'une nuit blanche et de son long voyage, il lui fut impossible de fermer les yeux.

Chez Langrune, la fatigue avait triomphé des préoccupations.

Chez Léa, l'agitation morale triomphait de la fatigue.

Elle se leva, brisée, énermée, mais toujours prête à agir.

On était au jeudi matin.

Léa — nous le savons — connaissait bien les habitudes de Daniel Fontaine.

Elle savait que les jeudis et les dimanches, il passait une partie de la journée et de la soirée au chalet de Polangis, chez Marguerite Vernon.

Choisir le dimanche pour accomplir l'acte abominable auquel elle était résolue, aurait été la plus dangereuse des imprudences.

Le dimanche, il se produit un véritable exode de Parisiens vers la grande banlieue.

Ces promeneurs dominicaux rentrent par les derniers trains.

Les chemins sont remplis de gens attardés regagnant les stations du chemin de fer

Le jeudi, au contraire, — comme d'ailleurs les autres jours de la semaine, lorsqu'ils ne sont point fériés — les routes offrent de très bonne heure l'image d'une profonde solitude.

Donc Léa allait agir, mais elle voulait, avant tout, s'occuper de son enfant.

Elle fit une toilette simple, quoique très soignée et, emportant la lettre reçue la veille, elle sortit pour se rendre à la légation suisse où, sans doute, elle allait obtenir les renseignements souhaités avec tant d'ardeur.

Sur le boulevard Denain, elle prit une voiture et donna au cocher l'adresse de la rue de Marignan.



CLXIX

A LA LÉGATION SUISSE

Il était un peu plus de dix heures lorsque Léa se présenta à la légation.

L'attaché s'occupait d'expédier les affaires courantes lorsque l'huissier lui annonça la visite d'une dame se recommandant du maire de Genthod dont elle avait une lettre.

— Faites entrer cette dame, — dit-il.

Un instant après, Léa était introduite auprès de lui.

— Veuillez m'apprendre le motif de votre visite, madame, — dit-il, en la saluant et en lui indiquant un siège.

— Voici la lettre qui m'est adressée par M. le maire de Genthod — répliqua la nourrice de Germaine. — Veuillez en prendre connaissance, monsieur, et vous saurez pourquoi je suis venue.

En même temps elle présentait la lettre à l'attaché qui la lut.

— En effet, madame, — fit l'attaché ensuite, — j'ai répondu à la demande de M. le maire de Genthod, que j'étais prêt à mettre à la disposition de la personne intéressée les quelques renseignements qu'on a pu obtenir sur ce jeune Pascal, recueilli et élevé par un brave et digne homme, médecin à Genthod...

Vous êtes madame Léa Gaucher?

— Oui, monsieur.

— Et vous affirmez que ce jeune Pascal n'est autre qu'un enfant qui vous a été enlevé et dont, malgré toutes vos démarches, vous n'avez pu retrouver la trace?

— Oui, monsieur.

— Le maire de Genthod m'a expliqué cela dans la lettre qu'il m'écrivait, en me priant de faire opérer des recherches au sujet de cet enfant.

— Le mien, monsieur.

— Pouvez-vous fournir une preuve à l'appui de votre affirmation?

— Oui, monsieur, une preuve indiscutable... Une lettre de son père...

Voulez-vous en prendre connaissance ?

— C'est inutile et je vais vous communiquer les renseignements recueillis.

— Mon fils est-il à Paris ? — demanda Léa, ne pouvant contenir son impatience.

— A cette question, je ne puis répondre par l'affirmative.

Je crois cependant la chose probable, et voilà sur quoi se base cette croyance.

Après avoir reçu la lettre pressante du maire de Genthod, je compulsai les registres de la légation où nous inscrivons au jour le jour les arrivées des sujets suisses à Paris et les motifs qui les y amènent, et j'y trouvai une note dont j'ai pris copie et que voici.

L'attaché feuilleta un dossier placé sur son bureau à portée de sa main et en tira une feuille de papier sur laquelle étaient inscrites les lignes suivantes qu'il lut à haute voix :

« Pascal, enfant trouvé, recueilli et élevé par le docteur Rochet, demeurant à Genthod, canton de Genève, ayant une déclaration du maire constatant ces faits, et un passeport en règle, s'est présenté le 4 mai 1897 à la légation afin d'y faire légaliser ces pièces, ce qu'il avait négligé au moment de son arrivée à Paris ; légalisation devenue nécessaire pour les présenter à une administration où il sollicitait un emploi. »

Là se terminait la note.

Léa en avait écouté la lecture avec une attention fiévreuse, espérant y découvrir une indication qui lui permettrait de retrouver immédiatement son fils.

Cette indication faisait défaut.

Elle éprouva une grande déception.

— C'est tout, monsieur ? — murmura-t-elle avec découragement.

— Oui, madame...

— Il résulte de cette note que Pascal se trouvait à Paris, il y a un an... Mais s'y trouve-t-il encore ?...

— Je vous ai déjà répondu que je l'ignorais, mais que c'était probable.

— Comment le savoir, mon Dieu ?

— Je puis, madame, vous indiquer un moyen dont nous nous servons lorsque nous avons intérêt à retrouver quelqu'un.

C'est celui que beaucoup de notaires emploient pour convoquer des héritiers qui ne donnent pas signe de vie et dont ils ignorent le domicile...

— Et ce moyen?... — fit Léa vivement.

— Il est bien simple. Une note dans les journaux à grand tirage.

— C'est vrai... oui... vous avez raison...

Tout le monde lit les journaux... Cette note pourra tomber sous les yeux de mon enfant ou sous ceux de gens qui le connaissent et qui le préviendront.

Mais quelle forme lui donner?

— La plus concise sera la meilleure.

— Encore faut-il qu'elle soit claire, qu'elle ne prête point à l'équivoque et qu'elle ne risque pas de m'amener des intrigants se présentant sous le nom de ce fils, et voulant faire de moi leur dupe...

— Mon Dieu, madame, la situation est délicate, en effet, mais je vais vous aider à en sortir.

— Et comment cela? Parlez, monsieur, et croyez à toute ma reconnaissance...

— Notre légation sera votre intermédiaire...

— Comment?

— Vous ferez insérer dans les journaux une note conçue à peu près en ces termes : *Le nommé Pascal, élevé à Genthod, canton de Genève, par le docteur Rochet, est prié de se présenter à la légation suisse pour une affaire qui l'intéresse.*

S'il est à Paris, cette note ne peut manquer de lui tomber sous les yeux, et il viendra certainement.

— C'est cela! c'est cela, monsieur! — s'écria Léa. — Seriez-vous assez bon pour écrire ces trois lignes?

— Bien volontiers.

— Je les ferai publier dans les journaux, à l'endroit le plus en vue.

— Cela vous coûtera pas mal d'argent.

— Que m'importe, pourvu que j'atteigne mon but!

— Vous avez bien des chances de l'atteindre...

Voici la note, madame... — ajouta l'attaché en présentant à Léa la feuille de papier sur laquelle il venait d'écrire.

— Oh! merci, monsieur! merci! Et si mon fils se présentait, vous me feriez prévenir?

— Cela va de soi !

— Et sans lui dire la vraie raison - pour laquelle on le recherche ? . . .

Je voudrais avoir cette joie de lui annoncer moi-même que je suis sa mère . . .

— C'est un désir bien naturel et bien légitime auquel il sera fait droit.

Si M. Pascal se présente, je lui dirai simplement que son avenir est en jeu et que deux jours, plus tard, à une heure convenue, je le mettrai, ici même, en rapport avec la personne qui lui porte un grand intérêt.

Je vous écrirai aussitôt et vous viendrez embrasser votre fils.

— Oh ! monsieur, comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance ?

— Il me suffira, madame, d'avoir fait deux heureux . . .

Veillez me dire à quel nom et à quel endroit je devrai vous adresser ma lettre ?

— A l'endroit où M. le maire de Genthod m'a adressé la sienne, que vous avez sur votre bureau . . .

L'attaché prit l'enveloppe et sur un registre écrivit :

« Madame Léa Gaucher, 2, rue Léon, Paris. »

Puis il rendit l'enveloppe et la lettre à Léa.

Celle-ci se leva en murmurant encore des protestations de gratitude.

L'huissier de la légation, appelé par un coup de timbre, la reconduisit jusqu'à la porte de sortie.

Sous le coup de la joie qu'elle venait de ressentir, enfiévrée par l'espérance de pouvoir bientôt embrasser son enfant, Léa se disposait à aller en toute hâte porter aux journaux la note rédigée par l'obligeant attaché à la légation suisse.

Mais, soudain, il se fit un brusque changement dans ses idées .

Avant de s'occuper de Pascal, ne devait-elle pas achever son formidable travail, retourner bien vite à Monte-Carlo, une fois l'œuvre criminelle accomplie, et attendre qu'on appelât Jeanne de Brueil à Paris pour y toucher la succession du dernier des Fontaine ?



Le vicomte franchit le seuil du grand salon et se dirigea vivement vers Germaine (page 1456).

Si la note passait immédiatement dans les journaux et tombait tout de suite sous les yeux de Pascal, celui-ci se présenterait sans retard à la légation et, la lettre adressée rue Léon n'arrivant point en temps utile, Léa ne se trouverait pas au rendez-vous donné.

Elle ne pouvait songer à prolonger son séjour à Paris.

LIV. 145. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 145.



Son absence de Monte-Carlo serait constatée et la comédie de sa prétendue maladie, au lieu d'éloigner les soupçons, les attirerait sur elle.

La logique de ce raisonnement s'imposait.

Pour envoyer la note aux journaux, Léa attendrait donc son retour à Paris avec Jeanne et Germaine.

Ayant patienté vingt ans, elle pouvait bien patienter quelques jours de plus.

Retournons à Monte-Carlo.



CLXX

A LA VILLA DES PALMIERS.

Tous les habitants de la villa des Palmiers croyaient fermement à la maladie de Léa et admiraient le dévouement de M^{me} de Brueil qui voulait être seule à lui donner des soins dans la crainte que le mal ne fût contagieux.

Germaine était la première dupe, et la pensée d'enfreindre les prescriptions du médecin et la défense de sa mère ne lui venait même pas.

Jeanne jouait son rôle à ravir.

Aussitôt dans la chambre de Léa, on l'entendait parler à haute voix, comme si elle s'adressait à la malade, et elle avait fait demander chez le pharmacien de nouvelles doses des médicaments ordonnés.

Elle prenait ses repas avec Germaine dans la chambre de celle-ci, et souvent, pendant le déjeuner et le dîner, elle quittait la table pour aller voir si Léa n'avait besoin de rien.

Chaque fois qu'elle revenait, Germaine demandait :

— Comment va nourrice ?

— Pas encore très bien, ma chérie... — répondait Jeanne.

— Mais elle guérira ?

— Ce n'est pas douteux... seulement il lui faut un calme absolu...

Germaine, nous le savons, aimait tendrement Léa, aussi était-elle triste de sa maladie et à cette tristesse s'en joignait une autre d'une nature différente, toute personnelle et non moins profonde.

Elle avait espéré que le vicomte Paul de Villiers se présenterait à la villa, et depuis deux jours son attente restait vaine.

Chaque matin il envoyait deux bouquets et c'était tout.

Combien, à cette galanterie, Germaine aurait préféré sa présence.

A quoi bon ces fleurs quand il pouvait venir lui-même ?

Jeanne, de son côté, ressentait de poignants soucis.

Sa pensée suivait Léa à Paris.

Elle se demandait avec angoisse :

— Réussira-t-elle ?

On était au jeudi.

Après le déjeuner, Germaine témoigna le désir de descendre au jardin et d'aller respirer l'air de la mer sur la terrasse.

Jeanne allait sonner la femme de chambre pour qu'elle accompagnât Germaine, lorsque cette fille apparut tenant à la main une carte de visite.

Elle la présenta à M^{me} de Brueil qui lut à haute voix :

— *Vicomte Paul de Villiers.*

Un flot de sang colora le visage de Germaine.

— Nous recevons, n'est-ce pas, mère ? — fit-elle vivement.

— Oui, ma chérie... — répondit Jeanne.

Et, s'adressant à la femme de chambre, elle ajouta :

— Faites entrer dans le petit salon et priez d'attendre là un instant.

Puis elle prit le bras de sa fille, l'appuya sur le sien et toutes deux descendirent.

Mais ce fut dans le grand salon et non dans le petit qu'elles entrèrent.

Jeanne voulait éviter à Germaine l'ennui de marcher en boitant devant M. de Villiers.

Germaine comprit cette pensée si délicate de sa mère et se sentit profondément touchée.

Elle s'installa sur une causeuse et attendit l'entrée du vicomte.

Jeanne ouvrit la porte du petit salon au milieu duquel le jeune homme se tenait debout.

Paul s'inclina profondément et il allait parler.

M^{me} de Brueil ne lui en laissa pas le temps.

— Je suis heureuse de votre visite, monsieur, — dit-elle, — elle me permet de vous remercier des attentions si délicates que vous avez pour nous, depuis notre arrivée à la Côte d'Azur...

Puis, démasquant la porte :

— Veuillez entrer. Germaine est là, et sa joie sera grande de joindre ses remerciements aux miens...

Le vicomte franchit le seuil du grand salon et se dirigea vivement vers Germaine.

Celle-ci se sentit tout à coup oppressée, comme si elle allait défaillir.

Son cœur battait à se briser.

Instinctivement, oubliant son infirmité, elle voulut se lever pour saluer le jeune homme.

Il l'en empêcha doucement.

— Voulez-vous me permettre de vous donner la main, mademoiselle? — demanda-t-il d'une voix émue.

— Oh! oui, monsieur, — répondit Germaine, — je vous tends la mienne bien volontiers et je joins mes remerciements à ceux de ma mère...

Paul, peut-être incorrect, mais subissant un entraînement irrésistible, porta la main de la jeune fille à ses lèvres.

Un frisson délicieux effleura l'épiderme de Germaine.

Certes, la visite de Paul de Villiers à la villa des Palmiers avait une signification.

Ce n'était point, à coup sûr, une démarche banale, motivée par la curiosité ou le désœuvrement.

Elle demandait à être expliquée.

Le vicomte le sentait bien, mais hypnotisé en quelque sorte par la vue de Germaine, par le charme qui émanait d'elle, l'homme du monde qu'il était devenait timide comme un jeune homme.

Il ne trouvait rien.

Enfin, après un silence de quelques secondes, très embarrassant pour les trois personnages de cette scène, il parvint à se ressaisir.

— Notre rencontre fortuite au parc Monceau, — dit-il, — rencontre d'un inconnu avec deux inconnues, ne me permettait pas de supposer qu'elle aurait des suites si agréables pour moi.

Ma joie a égalé ma surprise en vous reconnaissant, mesdames, à la gare de Monte-Carlo.

— Où votre gracieuse intervention nous a été d'un si grand secours, — fit observer Jeanne de Brueil.

— Qui n'aurait agi comme moi?

— Un indifférent.

— Un indifférent, peut-être... — murmura le vicomte, — mais je ne l'étais pas...

Un regard à Germaine acheva la pensée du jeune homme.

L'enfant — sans le savoir — lui répondit par un regard pareil.

Paul continua :

— Mon désir eût été de venir, dès le lendemain de votre arrivée, prendre des nouvelles de M^{lle} de Brueil.

Mais, au risque de vous sembler bien ridicule, j'avoue que je n'ai pas osé.

— Et vous vous êtes fait remplacer par vos splendides bouquets ! — dit Jeanne en souriant. — Ces cartes parfumées avaient bien leur charme et leur éloquence.

Le vicomte s'inclina.

Ensuite, s'adressant à la jeune fille.

— Le climat de la Côte d'Azur vous plaît-il ? mademoiselle.

— J'adore la verdure, les fleurs et le beau soleil... — répondit-elle, — et j'ai trouvé ici tout ce qui manque à Paris en ce moment. Comment ne m'y plairais-je pas ?

— Les plaisirs ne sont point les mêmes qu'à Paris...

— Ma mère et moi, nous vivons très retirées, et les plaisirs parisiens ne nous tentent pas...

J'aime la vie calme, la vie d'intérieur, et je crois que le bonheur est là...

La voix pure et cristalline de la jeune fille pénétrait jusqu'au fond de l'âme du vicomte.

Jeanne prit la parole.

— Vous, monsieur, qui devez aimer les plaisirs bruyants, vous les trouvez ici comme à Paris.

— Je vous assure qu'à cette heure ils ne m'inspirent qu'une profonde indifférence.

— Est-ce bien vrai, cela ? — demanda Jeanne en riant.

— Je vous l'affirme.

— Puisque vous affirmez, je dois vous croire.

On m'avait dit, cependant...

— Quoi donc ?

— Tout le contraire.

— Il n'y a là qu'un malentendu...

Le fait est que j'ai été attiré à Monte-Carlo par ce que beaucoup de gens regardent comme le roi des plaisirs...

— Le jeu, n'est-ce pas ? — interrompit M^{me} de Brueil.

— C'est vrai.

— Je le savais de science certaine.

— La nourrice de M^{lle} Germaine vous a parlé de moi ?

— Oui.

— Elle vous a raconté notre rencontre devant une table de roulette ?

— Et tous les incidents de cette rencontre.

— Comment ! vous êtes joueur ? monsieur, — s'écria Germaine.

— Ne peut-on jouer sans être joueur ? — répliqua le vicomte,

— Une fois en passant, alors. Mais jouer assidûment, chaque jour, pendant des heures, si l'on n'est poussé par la passion du jeu, je n'en vois pas le motif, — dit M^{me} de Brueil.

— Il peut y en avoir, cependant, de sérieux, de respectables...

— Ceci est un paradoxe !

— Me permettez-vous de vous citer un fait à l'appui de mon affirmation ?

— Un fait personnel ?

— Non... — répondit M. de Villiers après un instant d'hésitation, — il s'agit d'un de mes amis...

— Nous vous écouterons avec le plus vif intérêt.



CLXXI

UN JOUEUR.

Paul de Villiers commença :

— J'avais un ami de mon âge dont, par un sentiment de discrétion bien naturel, je tairai le nom...

Cet ami possédait une fortune de près de quatre millions, par conséquent cent cinquante mille livres de rentes, ce qui pouvait satisfaire les plus ambitieux...

Malheureusement la mort de ses parents l'avait laissé libre, beaucoup trop jeune, de disposer librement et sans contrôle, non seulement des revenus, mais du capital de cette fortune, et il en profita pour se jeter, avec la fougue de ses vingt ans, dans les plus folles et les plus coûteuses excentricités de la vie parisienne...

C'est assez vous dire, sans qu'il soit besoin d'entrer dans aucun détail, que les millions fondirent comme neige au soleil...

Il en résulta qu'au bout d'un très petit nombre d'années, mon ami était ruiné.

— Ruiné! — répéta Jeanne, feignant de n'avoir pas deviné de qui parlait le vicomte.

— Parfaitement ruiné, — il ne lui restait qu'une misérable épave de cinquante mille francs qu'il était prêt à volatiliser comme le reste.

Paul s'interrompit :

— C'est alors qu'il se mit à jouer? — demanda Germaine.

— Non. Il n'était pas joueur.

Ce défaut manquait à sa collection, ce qui prouve que dans le mal comme dans le bien, il est difficile d'être complet.

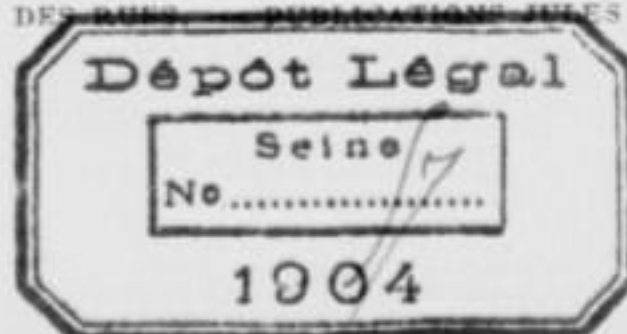
— Enfin, que fit-il de ses cinquante mille francs?

— Il allait en faire un déplorable usage, soyez-en sûre, et après les avoir jetés dans le brasier, comme les autres, prendre un revolver et se brûler la cervelle pour en finir...

— Oh! le malheureux!



La mère conduisit son enfant à la terrasse... (page 1166).



— Mais, avant qu'il arrivât à cette extrémité, survint un incident, qui bouleversant toutes ses idées, aiguilla brusquement sa vie sur une autre voie...

— Quel incident? — murmura Germaine prodigieusement intéressée.

— La rencontre d'une jeune fille.

Germaine devint pourpre.

Elle commençait à comprendre. Elle leva les yeux sur sa mère, et l'expression du regard qu'elle rencontra acheva de l'éclairer.

Le vicomte poursuivit :

— Une jeune fille dont la beauté touchante l'éblouit, le saisit, le fascina, et alors ce sceptique, ce viveur, ce blasé dont un sentiment tendre n'avait jamais fait battre le cœur, connut les premières joies de l'amour, en même temps qu'il ressentait les premières douleurs de sa vie...

Il aimait de toute son âme, il aimait à en devenir fou, et il était ruiné!...

Il était ruiné, donc il ne pouvait aller trouver la famille de cette enfant adorable, appartenant au monde patricien comme lui, et lui dire :

Je l'aime, donnez-la moi pour femme!!! puisqu'il aurait fallu ajouter :

Je ne possède rien! je suis ruiné!

Il essaya d'arracher de son cœur cet amour qui le possédait déjà tout entier... Il l'essaya vainement.

L'amour fut le plus fort.

Mon ami entendit alors une voix intérieure qui lui disait :

Si tu pouvais te refaire une fortune, tu supprimerais l'obstacle qui te sépare de la jeune fille aimée... Tu aurais le droit de parler...

— Et c'est à ce moment que l'idée de se faire joueur lui vint?

— interrompit Jeanne.

— Oui. Il résolut de tenter la chance.

— Et la chance le favorisa-t-elle?

S'est-il refait une fortune?

— Non, madame, et cependant il eut dans les mains un talisman, un fétiche...

— Qu'était-ce donc?

— Le portrait de la jeune fille adorée. Alors, il gagna, il gagna avec persistance...

L'image chérie lui portait bonheur, mais il fut obligé de s'en séparer, et la chance l'abandonna aussitôt.

Est-ce que vous ne trouvez pas, madame, qu'il existe pour ce joueur malheureux, pour mon ami, des circonstances atténuantes?

Ce fut Germaine qui répondit :

— Oh! oui, oui, il en existe! — s'écria-t-elle, — n'est-ce pas, mère?

— Je ne suis nullement de cet avis, moi, dit Jeanne de Brueil.

— Me permettez-vous de vous demander pourquoi, madame?

— Votre ami aimait-il sincèrement cette jeune fille rencontrée par hasard?

— De tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces.

— Était-il aimé d'elle?

— Il l'ignore, ne s'étant pas déclaré, mais il l'espère.

— Son devoir était de s'adresser à la famille...

— Je vous ai dit pourquoi il ne l'a pas fait.

Il est ruiné!

— Qu'importe la ruine, s'il est honorable?...

— Son honneur est sans tache... Il peut regretter amèrement les plus folles actions de sa vie, mais il n'en est pas une dont il doive rougir!...

— Si la jeune fille qu'il aime est riche ou doit l'être un jour, je ne vois pas que la ruine de votre ami soit un empêchement sérieux...

— Je le connais bien, il n'acceptera jamais le rôle d'un coureur de dots...

— C'est un rôle que beaucoup d'hommes du meilleur monde jouent volontiers à l'époque où nous vivons...

— Ils ont tort.

— En quoi? Riches, ils épouseraient une fille pauvre.

Pourquoi, pauvres, n'épouseraient-ils pas une fille riche?

— Je n'admets point les compromissions...

— Et votre ami, sans doute, ne les admettait pas plus que vous.

— C'est vrai.

— Même s'il souffrait cruellement de cet amour dont sa ruine lui défendait de faire l'aveu?

— Oui.

— Mais si la jeune fille l'aimait?... Si elle avait mis dans cet

amour toutes ses espérances, toute sa vie, et si elle souffrait de ce silence ? si elle souffrait à en mourir?...

Paul de Villiers, frissonnant, regarda Germaine dont l'émotion était visible, quoiqu'elle ne comprît qu'imparfaitement la scène qui se jouait à ses côtés.

— Vous ne m'avez pas répondu, monsieur le vicomte ? — dit Jeanne au bout d'un instant.

— Que puis-je vous répondre, madame ? La question que vous me posez est d'une extrême délicatesse !

Certes, celui qui aime et qui est aimé doit être prêt à tous les sacrifices, mais croyez-vous qu'il puisse aller jusqu'à l'abandon de sa dignité?...

Jeanne se leva sans mot dire.

Paul l'imita.

Il pensait voir un congé dans l'attitude de M^{me} de Brueil.

— Je vous ai fatigué avec mes histoires, mesdames, — dit-il. — Mais je compte sur votre indulgence pour obtenir mon pardon...

— Il vous serait acquis, si vous en aviez besoin, — répliqua la mère de Germaine. — Mais cette fatigue, dont vous vous excusez, n'existe point.

Il nous a été très agréable de vous recevoir et la preuve, c'est que je vous engage à revenir...

M. de Villiers respira.

— Je me permettrai bientôt, alors, une nouvelle visite, — fit-il vivement.

— Et, en attendant que vous reveniez — dit Germaine — vous allez nous promettre de ne plus jouer...

— Songez, mademoiselle, que je suis seul ici ! A quoi passerais-je mes soirées si je ne joue pas ?

— Rien ne vous empêche de venir les passer auprès de nous — dit Jeanne.

— Je suis profondément reconnaissant de l'honneur que vous me voulez bien me faire et de la permission que vous me donnez.

J'en profiterai.

— Êtes-vous musicien, monsieur ? — demanda vivement Germaine.

— Un peu.

— Nous ferons de la musique...

— Ce sera un bonheur pour moi !

— Ce n'est peut-être pas vrai, mais c'est gentil de le dire ! — s'écria la jeune fille en tendant la main au vicomte.

Il la prit et la porta à ses lèvres, ce qui amena un nouveau nuage pourpre sur les joues et sur le front de Germaine.

M^{me} de Brueil reconduisit le jeune homme jusqu'à la grille de la villa.

— Ne revenez pas avant dimanche, je vous en prie, — lui dit-elle, — j'ai à vous parler, mais auparavant, j'ai besoin de réfléchir.

Paul fit un geste.

— Ne me dites rien, ne m'expliquez rien ! — continua Jeanne sans lui laisser le temps de prendre la parole. J'ai tout deviné, j'ai tout compris...

Venez dimanche, nous causerons tout les deux, rien que nous deux...

Et sans attendre la réponse du jeune homme, M^{me} de Brueil le quitta pour retourner auprès de Germaine.

Celle-ci s'était levée de sa chaise-longue et s'apprêtait à gagner la terrasse.

— Oh ! mère, mère, — fit-elle en entourant Jeanne de ses bras, — que je suis heureuse ! — Il est venu et il reviendra !

— Il reviendra, oui, ma chérie, et tu seras plus heureuse encore.

La mère conduisit son enfant à la terrasse et l'installa à sa place de prédilection.

— Je te quitte, mignonne, — lui dit-elle ensuite. — Cette visite m'a fait oublier trop longtemps nourrice...

— Va, mère chérie, et dis à nourrice de guérir bien vite, afin que je puisse lui parler de mon bonheur !

Jeanne rentra dans la villa pour y jouer son rôle de garde-malade que Germaine et les domestiques prenaient au sérieux.

Une fois seule et renfermée dans la chambre de Léa, elle s'abandonna sans contrainte à sa rêverie.

Sa pensée suivit Léa.

De plus en plus elle espérait le succès de l'épouvantable combinaison

Le bonheur de sa fille ! Tout était là pour elle !

Peu lui importait qu'il fallût acheter ce bonheur au prix d'un crime !

Paul de Villiers, lui, se sentait au cœur une joie profonde.

Reçu dans la maison de celle qu'il aimait, il pourrait la voir chaque jour. Il n'en demandait pas plus.

Ah ! s'ils avaient su, Germaine et lui, le drame terrible que machinait Léa pour eux, ils auraient frissonné d'épouvante et d'horreur !



CLXXII

C'EST ELLE

C'était une exceptionnellement belle journée d'automne, aux premiers jours de novembre.

Quoique le vent fut tourné à l'Ouest, indice certain d'un prochain changement de temps, le soleil brillait dans un ciel à peine floconneux, la température était de plusieurs degrés au-dessus de la moyenne à cette époque de l'année et sous le climat de Paris.

Depuis le matin, Raymonde et Pascal, guitare et mandoline en bandoulière, avaient parcouru plusieurs quartiers, chantant dans les cours, sur les places, dans les carrefours.

Après avoir inspecté les quartiers de Montrouge, de Montparnasse, de l'Observatoire, ils étaient redescendus vers le Pont-Neuf avec l'intention de déjeuner dans ce quartier et de gagner ensuite celui de la Roquette et du faubourg Saint-Antoine.

Leur itinéraire de chaque jour était tracé d'avance.

Vers cinq heures et demie, ils descendaient du faubourg Saint-Antoine pour aller du côté de la Bastille où M^{me} Gauthier, nous le savons, avait un pied-à-terre où s'opéraient ses changements de costume.

— Si vous le voulez bien, nous ferons une halte à la place de la Bastille — dit Pascal à la jeune femme. — De cinq heures à six heures et demie il y passe énormément de monde et la gare de la Bastille est assaillie par les voyageurs...

— Je ne demande pas mieux — répliqua Raymonde — où nous placerons-nous ?...

— Sur le terre-plein de la colonne...

— Allons.

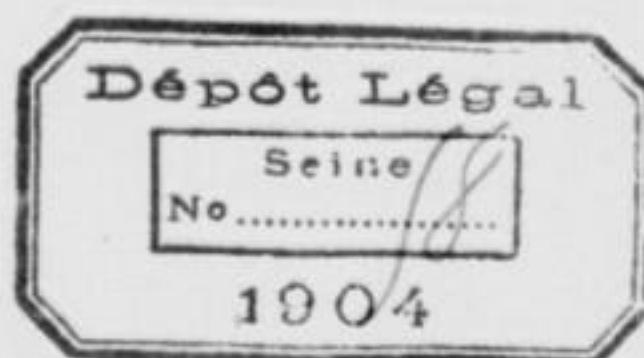
Les deux chanteurs des rues se dirigèrent vers l'endroit désigné, où se trouvaient déjà quelques marchandes de fleurs et des camelots vendeurs de petits jouets d'enfants.



Le couteau, dont la pointe était garnie d'un bouchon... (page 1175).

Un certain nombre de curieux entouraient ces derniers pour voir fonctionner le mécanisme tout à la fois très simple et très ingénieux de ces *articles de Paris* à bon marché qui défient toute concurrence.

Aux premiers accords de la mandoline et de la guitare, ces curieux abandonnèrent les camelots et vinrent former le cercle autour des chanteurs.



Ceux-ci tournaient le dos à la colonne de façon à bien voir passer les nombreux piétons qui se rendaient au chemin de fer.

Le ciel s'était obscurci.

Un brouillard s'élevait autour de la place et menaçait de se changer en brume d'un instant à l'autre.

On allumait les réverbères éclairant le cercle au milieu duquel se trouvaient Raymonde et Pascal et, au delà de ce cercle, jusqu'au bord du trottoir.

Le brusque changement de temps ne déranger pas les musiciens...

Pascal commença une chanson que Raymonde accompagnait au refrain.

Tout en chantant, il ne perdait point de vue les badauds qui grossissaient le cercle, non plus que le trottoir où des gens affairés passaient en se hâtant.

Après le premier couplet, le fils de Léa Gaucher offrit ses chansons aux auditeurs.

On en acheta quelques-unes, et il reprit son chant, toujours attentif, toujours l'œil aux aguets.

La séance se termina sans avoir donné le moindre résultat utile.

Il la fit suivre d'une quête et passa dans les rangs des auditeurs dont la plupart voulaient bien prêter l'oreille, mais tournaient le dos quand il s'agissait de mettre la main à la poche.

La recette fut maigre et il allait s'éloigner avec sa compagne quand tout à coup il poussa une sourde exclamation.

— Vite! vite! — dit-il ensuite à Raymonde en lui passant son instrument. — Prenez ma guitare!

— Qu'y a-t-il donc? — demanda M^{me} Gauthier anxieuse.

— La femme... la femme aux cheveux roux...

C'est elle!...

Elle vient de passer en voiture... je l'ai reconnue... Elle se dirige vers le chemin de fer.

Il faut que je la suive!...

Et, laissant sa guitare dans les mains de Raymonde stupéfaite, il s'élança du côté de la gare de Vincennes...

Il ne se trompait pas.

La femme qu'il vit descendre d'un fiacre découvert était bien celle qu'il avait vue à la cour d'assises le jour du jugement de

Georges Gauthier, la femme rencontrée par lui, rue de Lyon, la femme dont le sculpteur avait crayonné les traits.

C'était bien Léa Gaucher, la nourrice de Germaine.

C'était sa mère inconnue !

Un instant il eut la pensée d'appeler des gardiens de la paix et de la faire arrêter séance tenante. Mais, tandis qu'il se mettrait en quête des agents, elle pouvait disparaître.

D'ailleurs il n'y avait là aucun cas de flagrant délit, il ne pouvait appuyer son accusation d'aucune preuve, et les agents refuseraient de se prêter à une arrestation arbitraire.

Le meilleur, le seul parti à prendre était de la suivre, de s'attacher à ses pas.

On arriverait ainsi à savoir où elle demeurerait, à connaître son nom, et Roussillon se chargerait du reste.

Lorsque Pascal franchit le seuil de la gare, Léa quittait le guichet où elle venait de prendre un ticket.

Le jeune homme se dissimula derrière un pilier et rabattit sur son visage les larges bords de son chapeau mou.

Lorsqu'elle eut passé, il se dirigea à son tour vers le guichet.

— Une seconde, — demanda-t-il.

— Pour où ?

Il n'avait pas pensé à cela.

Où allait la femme ?

A quelle station descendrait-elle ?

Il ne pouvait le deviner, et cela le troubla pendant un instant ; mais il se ressaisit aussitôt et répondit :

— Pour Verneuil-l'Etang.

Verneuil-l'Etang était le point terminus de la ligne.

— Deux francs soixante-cinq.

Pascal posa une pièce de cinq francs sur la tablette du guichet...

On lui tendit son ticket et sa monnaie.

Il prit fièvreusement le tout et s'élança dans l'escalier conduisant aux salles d'attente.

A l'entrée de cette salle se trouve un tableau indiquant les heures des trains et leurs parcours.

L'une des indications était celle-ci : *5 heures 57, direct jusqu'à Nogent.*

Pascal aperçut, dans la salle d'attente des premières, la femme qu'il suivait.

Baissant la tête et se mêlant à la foule des voyageurs, il se glissa dans la salle d'attente des secondes et chercha le coin le plus sombre.

On ouvrit la porte donnant sur le quai d'embarquement.

Léa se dirigea vers le train prêt à partir.

Pascal, marchant à vingt pas derrière elle, ne la perdait pas de vue.

Elle monta dans le compartiment des premières réservé aux dames seules.

Au-dessus du wagon se trouvaient les banquettes d'impériale des trains de banlieue.

Il s'élança dans le petit escalier y donnant accès et s'installa dans un angle d'où il pourrait voir descendre la femme aux cheveux roux.

Léa, pelotonnée dans son compartiment et les yeux fermés, semblait dormir.

— En voiture, messieurs, en voiture! — criait le conducteur du train aux voyageurs retardataires.

Chacun s'empressait de prendre sa place et les portières claquaient en se fermant.

Un coup de sifflet retentit.

Le train se mit en marche.

Il était juste, à ce moment, cinq heures cinquante-sept minutes.

Nous savons que le train était direct jusqu'à Nogent-sur-Marne.

Il faisait le trajet en dix-sept minutes.

Jusqu'à Nogent, Pascal n'eut aucune surveillance à exercer sur le compartiment placé au-dessous de lui.

On annonça la station de Nogent.

Immédiatement il se pencha pour regarder si la femme voilée descendait.

Le compartiment resta clos et le train se remit en marche.

On cria :

— *Joinville ! Joinville !*

Même surveillance de la part du jeune chanteur.

Rien ne bougea au-dessous de lui.

A la station de Joinville succède celle de Saint-Maur-des-Fossés.

Plus on s'éloignait de Paris, plus l'anxiété de Pascal grandissait.

Il se demandait :

— Où va-t-elle me conduire ?

Et la crainte de la voir lui échapper s'emparait de lui.

A Saint-Maur-des-Fossés, le train stoppa.

— Enfin ! murmura le jeune homme.

La portière s'ouvrait et la voyageuse descendait.

Pascal dégringola l'impériale et prit chasse, mais en ayant soin de se maintenir à une distance ne permettant point à Léa de s'apercevoir qu'elle était filée.

Elle n'y pensait pas d'ailleurs, ne pouvant pas même soupçonner la surveillance menaçante qui l'entourait.

En sortant de la gare, elle descendit la rampe du chemin de fer conduisant à la rue du Pont-de-Créteil.

Obliquant à droite, elle suivit cette rue animée par quelques passants et dont les modestes boutiques étaient éclairées.

Arrivée à une petite place plantée de quelques arbres grêles et au centre de laquelle se trouve une fontaine, elle tourna à gauche et gagna la route conduisant directement à Gravelle.

Il était encore de trop bonne heure pour que les rues fussent désertes et pour que Léa pût se préoccuper d'un bruit de pas derrière elle.

On sortait des ateliers, des fabriques, et le mouvement ne diminuait point — au contraire.

Léa traversa le pont de la route Saint-Maur et gagna la rue de Gravelle.

Le long détour fait par elle avait pour but de dépister par avance la police, au cas — bien improbable, croyait-elle, — où celle-ci viendrait à se mêler de ses affaires.

Rue de Gravelle elle pressa le pas et atteignit le chemin des Ecluses.

Pascal, qui conservait rigoureusement sa distance, arrivait au coin de la rue au moment où elle en avait parcouru juste la moitié.

Un bec de gaz éclairant la sente longeant le petit bras de la Marne, sente que Léa suivait de préférence pour entrer dans la maison que, sous le nom de veuve Piquelin, elle louait à l'ancienne bouchère, permit à Pascal de lui voir tourner la rue à sa droite.

Il s'élança, atteignit l'angle de cette rue, avança la tête et vit

la femme filée par lui arrêtée devant une porte qui s'ouvrit pour la laisser entrer et se referma aussitôt derrière elle.

Il entendit le bruit d'une clef tournée deux fois dans la serrure.

Une minute plus tard il s'arrêtait à son tour en face de la porte solidement close.

— Que faire? — se demanda-t-il, — là est le repaire de cette femme...

Dois-je aller avertir la police et la faire arrêter? »

Mais, pour la seconde fois, il se répondit que sa dénonciation, ne reposant sur aucune preuve et n'étant appuyée d'aucun mandat, la police refuserait certainement d'intervenir.

Donc il fallait attendre.

Maintenant qu'il savait où la retrouver, la situation devenait meilleure.

Il attendrait le jour sans perdre la porte de vue.

Quand la femme sortirait le lendemain, il la suivrait de plus belle, s'attachant à ses pas jusqu'à ce qu'il ait pu appeler à son aide Roussillon qui, lui, n'hésiterait pas sur le parti à prendre.

Décidé à temporiser, Pascal chercha autour de lui un endroit où il pourrait se dissimuler complètement.

Derrière lui se trouvait la pente du talus bordant le bras de la Marne. Il tâta la crête du talus.

Elle était couverte d'une herbe épaisse comme le talus lui-même.

La pluie fine tombée pendant quelques instants avait cessé, mais l'herbe restait mouillée.

— Qu'importe? — se dit Pascal.

Et il s'étendit sur le talus, les pieds tournés vers la rivière.

Sa tête seule émergeait, noyée dans l'herbe, en face de la porte derrière laquelle avait disparu Léa Gaucher.

— Allons, — pensa-t-il, — un peu de patience! Il n'y a pas de danger que je m'endorme...

J'ai trop de préoccupations en tête pour que le sommeil s'empare de moi...

Si j'osais fumer une cigarette pour tuer le temps...

Mais non, ce serait imprudent!

Du courage, et ne bougeons plus!

En ce moment, la demie après sept heures sonnait au loin.

Pascal s'immobilisa et attendit.

CLXXIII

EN CHASSE

Après avoir fermé à double tour et au verrou la porte derrière laquelle Pascal venait de la voir disparaître, Léa se dirigea vers le pavillon situé au centre du petit jardin, et dont les volets étaient constamment clos.

Elle y pénétra, alluma une bougie, quitta la robe et le chapeau qu'elle portait, et, décrochant d'autres vêtements, revêtit une jupe sombre, un corsage qui laissait bien libres tous ses mouvements, et s'enveloppa la tête d'un châle de laine noire tricotée, dont les deux bouts lui pendaient sur les épaules.

Cette toilette rapidement terminée, elle ouvrit le vaste placard dans lequel nous l'avons vue à maintes reprises placer différents objets.

Elle en tira d'abord la paire de bottines d'étoffe que la servante de Marguerite Vernon, Denise, morte dans un accident de tramway, lui avait laissé prendre au moment où elle était prête à la déposer sur un tas d'ordures ménagères.

Ces bottines disparurent dans l'une des poches de sa jupe.

Elle prit ensuite le couteau volé par elle dans la cuisine du chalet, le jour où elle avait acheté à cette même Denise deux robes données par sa maîtresse, et qui pendaient au fond du placard.

Le couteau, dont la pointe était garnie d'un bouchon de liège, alla rejoindre la paire de bottines dans la poche de Léa.

Divers objets se trouvaient sur la tablette du placard, entre autres le bracelet formé de pièces de cinq francs en or que la misérable créature avait soustrait chez Marguerite Vernon, où elle était venue quêter, déguisée en petite sœur des pauvres, et où elle avait reçu une aumône.

Elle glissa ce bracelet dans son corsage avec le mouchoir dérobé sur l'étendage de la villa, et referma le placard.

Un sourire d'une expression diabolique crispait ses lèvres.

— Me voilà lestée! — fit-elle en regardant le cadran de la montre placée par elle sur la table où se trouvait la bougie — huit heures, — j'ai plus que le temps puisqu'il ne sort jamais de là-bas que pour aller prendre le dernier train à Joinville...

Je mangerai une bouchée en route chez un marchand de vins, car il faut avoir l'estomac garni afin que le bras soit solide!

Et un nouveau sourire passa sur ses lèvres.

— C'est pour mon fils que je vais travailler! — murmura-t-elle.

Pour mon fils et pour ma petite Germaine!

Elle éteignit la bougie, laissa sa montre sur la table, sortit, referma derrière elle la porte du pavillon et se dirigea vers celle du jardin, en face de laquelle nous savons que Pascal faisait le guet.

Le jeune homme tressaillit tout à coup.

Il venait d'entendre le bruit d'un pas sur l'allée du jardin, puis celui d'une clef grinçant dans la serrure.

La porte s'ouvrit et la silhouette de Léa se détacha en noir sur les ténèbres.

— La voici... — pensa le chanteur. — Elle a changé de costume.

Où va-t-elle maintenant?

Léa avait refermé la porte du jardin et filait vers le pont des écluses qu'elle atteignit bientôt.

Elle tourna à gauche.

Pascal, de nouveau, prit chasse.

Ayant atteint la rue de Gravelle, la nourrice de Germaine prit à droite et suivit lentement la rue, jusqu'à un endroit où la devanture embrumée d'une boutique de marchand de vins éclairait vaguement la chaussée.

On entendait, venant de l'intérieur, le cliquetis des fourchettes frappant les assiettes et le murmure de conversations animées.

C'était l'heure où les ouvriers des fabriques placées en bordure du canal venaient prendre leur repas du soir.

Léa s'approcha de la devanture et, par un interstice entre deux rideaux mal joints, elle jeta un regard dans la salle.

Une table placée juste en face de la fenêtre était libre.

Aux autres tables, parmi les consommateurs, il y avait des femmes.



Léa bondit et sa main levée redescendit, portant un coup terrible... (page 1184).

Léa ouvrit la porte, entra, et s'assit à la table libre.

Une servante vint lui demander ce qu'elle désirait.

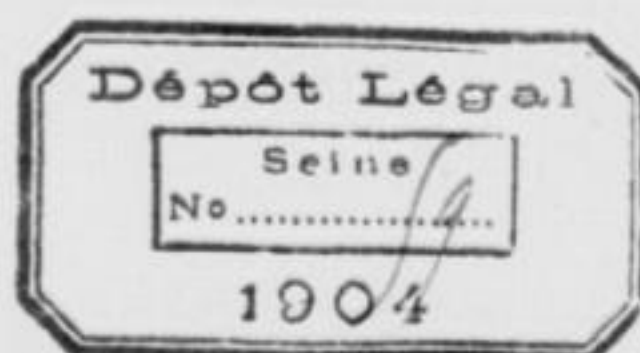
Elle commanda une soupe, une portion de ragoût, du pain et une demi-bouteille de vin.

On la servit.

En la voyant pénétrer chez le *mastroquet*, Pascal s'avança jusqu'à la boutique.

LIV. 148. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 148.



— Impossible de perdre sa piste — se dit-il — je la verrai sortir...

Il alluma une cigarette et se mit en observation, allant et venant, de l'autre côté de la rue, les yeux toujours fixés sur le cabaret.

De temps en temps, son attention était attirée par quelques clients de l'établissement qui, leur repas achevé, s'éloignaient dans différentes directions.

D'autres entraient et buvaient au comptoir.

C'était un va-et-vient continu.

Cependant le temps passait.

L'impatience gagnait Pascal.

— Elle n'est pas sortie, cependant ! — se dit-il — je l'aurais vue !

Il traversa la rue, s'approcha de la devanture et, par l'entrebâillement des rideaux, chercha où se trouvait la femme qu'il poursuivait.

Tout à coup il recula brusquement.

A la minute précise où le visage du jeune homme apparaissait derrière le vitrage, Léa tourna la tête de ce côté.

Leurs regards se croisèrent.

— Maladroit que je suis ! — pensa le chanteur — elle m'a vu ! M'a-t-elle reconnu ? J'espère bien que non, mais il faut redoubler de prudence !...

Et il alla se cacher dans une allée ouverte d'où, complètement invisible, il pouvait surveiller la sortie du cabaret.

Léa Gaucher l'avait parfaitement reconnu.

C'était bien le jeune homme rencontré par elle dans une avenue de Polangis, le jeune homme qui l'avait filée et à qui elle n'avait échappé qu'à grand-peine.

Le visage de ce jeune homme placé à côté d'elle à la cour d'assises, le jour du jugement de Georges Gauthier, était trop bien gravé dans sa mémoire pour qu'elle pût l'oublier jamais.

L'apparition soudaine de ce visage derrière les vitres du cabaret lui donna le frisson.

— Pourquoi — se demanda-t-elle — pourquoi est-il ici, guettant, et se retire-t-il aussitôt qu'il s'est aperçu que je le voyais ? Soupçonnerait-on le motif de ma présence dans ce pays ?

Un moment de réflexion lui rendit le calme.

— Est-ce que je deviens folle ? — murmura-t-elle. — C'est un

hasard et pas autre chose !... Qui pourrait savoir à quoi je pense ? Qui pourrait deviner mon but ? Cet homme m'a vue. Eh bien ! après ?... A-t-il pu reconnaître en moi la boiteuse maquillée qu'il a poursuivie ? C'est impossible !! Oui, c'est bien le hasard et rien que le hasard ! Il venait jeter un coup d'œil dans cet intérieur, y chercher quelqu'un peut-être... Sa curiosité satisfaite, il s'est retiré. Quoi de plus simple ? il est trop jeune pour faire partie de la police, et puis la police, je la défie !... mes précautions sont bien prises, et d'ailleurs, s'il a le malheur, d'une façon quelconque, d'entraver ma route, s'il devient gênant, tant pis pour lui ! !

La salle se vidait peu à peu.

Léa paya sa dépense et sortit.

Sur le seuil de la porte elle fit halte et jeta autour d'elle un rapide coup d'œil.

Elle n'aperçut âme qui vive.

Complètement rassurée, elle s'engagea dans la montée qui traverse le pont du chemin de fer de Vincennes, et qu'on nomme l'avenue du Canal.

A peine avait-elle parcouru cinquante mètres qu'elle s'arrêta.

Elle venait d'entendre le bruit d'un pas derrière elle.

Mise en défiance par l'apparition du visage pâle derrière le vitrage du cabaret, elle sentit renaître aussitôt les vagues inquiétudes qu'elle croyait avoir victorieusement combattues.

Tournant à demi la tête, elle jeta un regard en arrière.

L'avenue était bordée de trottoirs plantés de marronniers, et éclairée de distance en distance par des réverbères.

Pascal, en voyant Léa s'arrêter, s'était arrêté de même, à deux pas d'un réverbère.

Son visage se trouvait en pleine lumière.

Léa le reconnut.

— Ah ! — fit-elle les dents serrées. — C'est bien décidément à moi que cet homme en veut ! Qu'est-ce que signifie cette poursuite ?

Le jeune chanteur traversa la chaussée et prit l'autre trottoir.

— Il essaye de me donner le change — continua la nourrice de Germaine. S'il me suit vraiment, je le conduirai où je voudrai, et alors, oui, tant pis pour lui !

Tandis que Léa murmurait ces derniers mots sinistres, sa physionomie prenait une effrayante expression de cruauté.

Elle poursuivit son chemin sans hâter le pas.

Pascal ne se doutait point qu'il était deviné.

Il se mit à siffloter du bout des lèvres l'air d'une de ses chansons.

— Siffle, beau merle ! — gronda Léa — je te ferai siffler d'une autre façon tout à l'heure, si tu continues à m'emboîter le pas !...

Le jeune homme réglait sa marche sur celle de Léa.

Partout où elle irait, il irait.

Il voulait savoir quels étaient les desseins de cette créature rôdant la nuit dans les rues désertes des environs de Paris, s'éloignant de la demeure où il l'avait vue entrer, et d'où, quelques instants plus tard, elle était sortie, ayant changé de costume...

La patience seule pourrait lui permettre de trouver la solution de ce problème.

Il assourdissait de son mieux le bruit de ses pas, mais Léa, qui possédait une ouïe d'une finesse extraordinaire, les entendait toujours.

Arrivée au point le plus élevé de l'avenue, elle descendit la rampe qui conduit au quai de la Marne, en se disant encore avec la même effrayante expression :

— S'il me file, tant pis pour lui !...

Pressant le pas, elle gagna le quai aboutissant au pont de Joinville.

Pascal prit la même direction.

Léa ne pouvait plus douter. Ses soupçons se changeaient en certitude.

Arrivée au pont elle s'y engagea, comme pour traverser la Marne.

La nuit était très noire. Les becs de gaz ne jetaient sur le pont que des lueurs tremblotantes.

Aucun passant. Le silence aussi complet que la solitude.

Soudain Léa obliqua à gauche et descendit l'escalier de pierre accédant à la berge de la Marne.

Elle mettait le pied sur la dernière marche lorsque Pascal apparut au sommet :

La nourrice de Germaine n'eut pas un instant d'hésitation.

— Si je le laisse me filer plus longtemps — pensa-t-elle — tout est perdu !...

Elle glissa la main dans la poche de sa jupe, y prit le couteau qu'elle y avait placé et enleva le bouchon rendant la pointe inoffensive.

C'est qu'une idée diabolique venait de germer dans son cerveau, lui rappelant la voûte, murée d'un côté, sous laquelle, en sortant de chez Marguerite Vernon, elle s'était débarrassée de son costume de petite sœur des pauvres.

Une porte à moitié démolie en laissait l'entrée à peu près libre.

C'était là qu'il fallait attirer l'homme qui la suivait.

Elle remonta le chemin, tracé en contrebas du pont et conduisant à cette voûte.

Pascal, penché sur la rampe de pierre de l'escalier, suivait de l'œil tous ses mouvements.



CLXXIV

DOUBLE CRIME.

Le jeune chanteur ignorait que du côté opposé à l'entrée un mur fermait la voûte.

— Va-t-elle m'échapper par là? — murmura-t-il avec inquiétude.

Dégringolant l'escalier, il suivit le chemin que venait de suivre Léa, et s'engouffra sous la voûte sombre par la porte entr'ouverte.

A peine avait-il fait deux pas dans les ténèbres qu'un bras armé s'abattit sur lui et qu'un coup de couteau l'atteignit en pleine poitrine.

Il ne poussa pas un cri, pas une plainte, et tomba comme une masse sur les pierres de grès qui pavaient le sol.

Un silence de mort régna pendant quelques instants dans cette impasse lugubre.

Léa, son couteau sanglant à la main, les yeux hagards, la bouche crispée, écoutait, anxieuse, si un soupir ou un râle ne s'échappait point des lèvres de celui qu'elle venait de frapper.

Elle n'entendit rien.

— J'ai touché le cœur! — se dit-elle. — Tout est fini!

Tant pis pour lui! Pourquoi m'espionnait-il?

Je travaille pour mon fils!...

Un pli de sa jupe brune lui servit à essuyer son couteau rouge de sang, elle le remit dans sa poche, sortit de la voûte, remonta le chemin qui longeait les murs du pont, et se dirigea vers l'avenue, maintenant complètement déserte, conduisant au petit groupe de maisons parmi lesquelles se trouvait le chalet de Marguerite Vernon.

Elle marchait rapidement, nerveusement en quelque sorte, surexcitée par le crime imprévu qu'elle venait de commettre, mais n'éprouvant aucun remords.

Son amour maternel pour son fils inconnu justifiait, légitimait tout à ses yeux!...

Au moment d'atteindre le but de sa course, elle ralentit le pas, reprit haleine et s'approcha du chalet.

A travers les lames en biseau des persiennes filtraient des rayons lumineux.

Il lui sembla percevoir des bruits.

Elle prêta l'oreille.

Les accords d'un piano accompagnaient une voix d'homme, bien timbrée, chantant un air d'opéra.

— Il est là ! — murmura la nourrice de Germaine avec un rictus farouche — il ne m'échappera pas...

Certaine qu'au moment prévu sa victime viendrait s'offrir à ses coups, elle s'éloigna du chalet et fit une centaine de pas sur le chemin que Daniel Fontaine devait prendre pour gagner la gare.

Ce chemin — nous croyons l'avoir dit — traversait des terrains non bâtis, entourés de treillages troués par places, au pied desquels poussaient des buissons vigoureux et des rejets d'arbres plantés en bordure.

Léa fit halte en face d'une touffe plus épaisse que les autres et se blottit dans son ombre, accroupie sur ses talons, pareille à la tigresse qui s'immobilise, prête à bondir quand elle sentira sa proie à portée de ses griffes.

Il était impossible de soupçonner sa présence.

Le vent, assez vif, sautant brusquement de l'Ouest au Sud, apportait jusqu'à elle les sons affaiblis de la musique que l'on faisait au chalet.

La musique cessa.

Presque en même temps, on entendit l'horloge de la plus prochaine église.

La mère de Pascal compta onze coups.

— Onze heures, — se dit-elle, — il va bientôt partir...

Le dernier train pour Paris, venant de Brie-Comte-Robert, s'arrêtait en gare de Joinville à onze heures quarante-deux minutes...

C'est ce train que Daniel Fontaine ne manquait jamais de prendre.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent.

Dans le silence de la nuit, Léa, l'oreille au guet, entendit le faible bruit d'une porte qui s'ouvrait, puis un murmure de voix.

Elle tourna la tête du côté du chalet et distingua vaguement,

au milieu de l'obscurité à peine transparente, deux silhouettes, l'une masculine, l'autre féminine.

Comme de coutume, Marguerite accompagnait son amant pendant quelques instants.

Ils ne tardèrent point à s'arrêter, et, malgré la distance qui les séparait d'elle, Léa put entendre ces mots échangés :

— Il fait humide, mon amie, et tu as la tête nue. Ne viens pas plus loin, tu pourrais prendre froid... Rentre vite.

— Tu le veux ?

— Je t'en prie.

— Je t'obéis donc...

— A dimanche, n'est-ce pas ?

— Oui, à dimanche.

— Au revoir, mon ami.

— Au revoir et bonne nuit.

A ces paroles succéda le bruit d'un baiser, puis des pas, et le petit claquement de la porte du chalet qui se refermait.

En ce moment, Léa aperçut au milieu du chemin une lueur assez vive.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Elle eut peur, mais elle fut rassurée bien vite.

C'était Daniel Fontaine qui, avant de continuer sa route, allumait un cigare.

Il tira deux ou trois bouffées, jeta son allumette et se remit en marche en suivant le trottoir au bord duquel la misérable créature le guettait, serrant dans sa main crispée le couteau qui venait de frapper Pascal.

Daniel marchait toujours.

Il arriva devant la touffe d'arbustes où s'embusquait la meurtrière.

Léa bondit et sa main levée redescendit, portant un coup terrible et laissant l'arme dans la plaie.

Daniel poussa un gémissement sourd, — un seul, — tomba à la renverse et ne remua plus.

La pointe du couteau avait traversé le cœur déterminant la mort foudroyante.

La mère de Pascal se pencha vers le corps et écouta.

Pas un soupir, — pas un souffle...

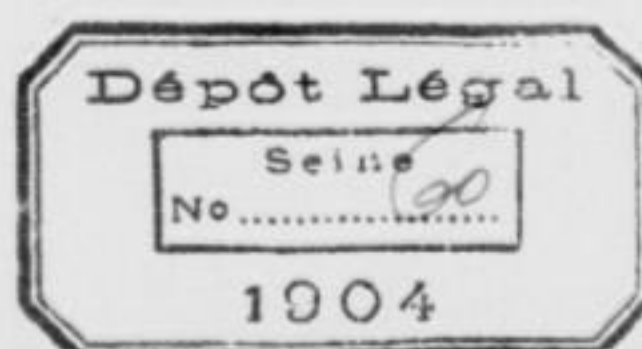
— Besogne bien faite, — se dit Léa. — La succession est ouverte... Maintenant, il faut compléter mon œuvre...



Tout à coup, une masse noire, étendue à trois ou quatre pas devant lui, frappa ses regards (page 1191).

Elle s'accroupit de nouveau, à deux pas du cadavre, retira ses bottines et les remplaça par celles qui venaient du chalet et que Marguerite Vernon avait portées.

Ceci fait, elle tira de sa poitrine le bracelet qu'elle y avait glissé avant de sortir du logis de Gravelle, brisa d'une secousse brusque les fragiles chainettes réunissant entre elles les petites pièces d'or,



le rompit en deux, et jeta l'une des moitiés auprès du corps avec le mouchoir aux initiales de la maîtresse de Daniel.

Alors, tenant à la main les chaussures qu'elle venait de quitter, elle remonta lentement le trottoir humide, appuyant avec force les pieds pour bien marquer la trace de son passage.

Elle marcha ainsi jusqu'à la porte du chalet.

Là elle s'arrêta, et près de cette porte elle déposa l'autre moitié du bracelet; puis, s'asseyant à terre, elle se déchaussa, remit ses bottines, fit disparaître dans sa poche celles qu'elle venait de quitter et, cette fois, ayant soin de marcher sur l'herbe pour ne laisser aucune empreinte, elle gagna la grande avenue conduisant au chemin de halage de la Marne.

Arrivée au bord de la rivière, elle lança dans l'eau les bottines de Marguerite Vernon, suivit la berge, gravit l'escalier accédant au pont et reprit le chemin de Gravelle.

Rentrée dans la maison qu'elle avait louée, elle changea de costume et repartit, à pied, dans la direction de Paris.

La fatigue ne semblait avoir aucune prise sur ce corps de fer.

A Bercy, elle trouva une voiture et se fit conduire rue Ordener...

De là elle regagna son domicile de la rue Léon, se déshabilla et se mit au lit.



CLXXV

PRESSENTIMENTS.

Pascal, quelques heures auparavant, avait brusquement quitté M^{me} Gauthier sur la place de la Bastille, en lui jetant ces mots :

— La femme... la femme aux cheveux roux... Elle vient de passer. Je l'ai reconnue... elle se dirige vers le chemin de fer. Il faut que je la suive....

Raymonde avait regagné aussitôt son pied-à-terre de la rue de la Roquette pour y reprendre ses vêtements habituels, avec l'intention bien arrêtée d'aller prévenir Roussillon de ce qui venait de se produire.

En conséquence, elle arrêta une voiture et se fit mener rue Delambre, espérant trouver l'inspecteur à son domicile.

Roussillon était absent.

Raymonde pensa qu'à son défaut il serait peut-être urgent de prévenir le chef de la sûreté.

La voiture qui l'attendait la conduisit à la préfecture de police.

Là, elle eut une nouvelle déception.

Le chef de la sûreté était sorti quelques heures auparavant avec Roussillon pour affaires de service.

Elle ne pouvait pas cependant laisser ignorer, soit au chef, soit à l'inspecteur, ce qui se passait.

Un pressentiment lui disait que quelque chose de grave allait avoir lieu, que Pascal courait un danger.

Il fallait donc trouver sa trace et venir à son aide si besoin était...

M^{me} Gauthier résolut d'attendre la rentrée du chef ou de Roussillon.

Son attente fut longue.

Ce fut seulement vers sept heures que les deux hommes arrivèrent ensemble.

En voyant Raymonde, leur surprise fut aussi grande que leur inquiétude.

— Que se passe-t-il, madame ? — demanda le chef de la sûreté en introduisant la jeune femme dans son cabinet.

Roussillon les suivit.

Elle raconta ce que nos lecteurs savent déjà.

— Enfin, nous allons donc la tenir, cette énigme vivante ! — s'écria l'inspecteur avec joie.

— Je l'espère comme vous, mais Pascal ne court-il aucun danger ?

— Je ne le crois pas...

Il sera prudent, j'en suis convaincu, et se contentera de suivre la femme jusqu'à un gîte qu'il nous indiquera et où nous pourrons la surprendre.

— J'ai de noirs pressentiments.

— Chassez-les, je vous en prie. Notre jeune ami est adroit et saurait se garder de quelque coup de force, si on en tentait un contre lui, ce qui me paraît bien improbable.

— Je suis de votre avis, Roussillon, — dit le chef de la sûreté, — mais il importe de tout prévoir...

C'est sur la ligne de Vincennes que Pascal suit cette femme ?

— Oui, monsieur, — répondit Raymonde.

— Eh bien ! Roussillon, voici ce qu'il faut faire.

Envoyez à chaque station deux agents de la brigade de réserve en leur donnant le signalement du jeune homme et l'ordre de se tenir à sa disposition s'il réclamait leur aide.

Ils attendront aux gares le passage du dernier train qu'ils prendront pour rentrer à Paris.

Nous resterons ici jusqu'à leur retour.

C'est compris ?

— Oui, chef, et je vais donner des instructions. Quant à vous, madame, croyez-moi, n'ayez aucun souci et rentrez à Saint-Mandé.

Si quelque chose de nouveau se produisait, nous vous le ferions savoir immédiatement par un exprès...

— Vous me le promettez ?

— Formellement.

M^{me} Gauthier, un peu calmée, quitta le cabinet du chef de la sûreté, et Roussillon rassembla les hommes de la brigade de réserve pour leur donner des ordres.

Il fallait vingt-six hommes en les échelonnant deux par deux dans les stations jusqu'à Boissy-Saint-Léger.

Tous partirent.

Le chef de la sûreté fit apporter son dîner à la préfecture, invita Roussillon à le partager, et ils attendirent le retour des agents expédiés sur la ligne de Vincennes.

Ce fut seulement vers minuit et demi qu'ils vinrent rendre compte de leur mission.

Tous n'eurent que ces trois mots sur les lèvres :

— Rien de nouveau!

Le chef de la sûreté et Roussillon commençaient à être véritablement inquiets.

Pascal ne donnait pas signe de vie.

Il semblait certain, cependant, que, s'il était revenu de son expédition, il se serait rendu, soit à la préfecture, soit rue Delambre, au domicile de Roussillon, pour rendre compte de son succès ou de son insuccès.

Le chef de la sûreté renvoya l'inspecteur chez lui où il resta dans son cabinet, attendant fiévreusement, et beaucoup trop préoccupé pour se mettre au lit.

A cinq heures du matin, toujours sans nouvelle, il retourna à la préfecture.

Le chef avait veillé comme lui, sans résultat.

Leur inquiétude devenait de l'angoisse.



CLXXVI

UN CADAVRE

Depuis que les compagnies de chemins de fer ont créé, sur toutes les lignes de banlieue, des trains dits : *Trains d'ouvriers*, il se fait, dans les localités voisines de Paris et à proximité des gares, un mouvement de va-et-vient considérable.

Payant moins cher de loyer à la campagne, un grand nombre d'ouvriers et d'employés ont émigré de Paris et trouvent un bénéfice à aller de leur logis à leur atelier ou à leur bureau en chemin de fer.

Du reste, les prix de transport pour les trains dont nous parlons sont d'une remarquable modicité.

Dans un rayon de seize kilomètres, c'est à peine si le prix d'une place est de quinze centimes.

Ces trains partent de bonne heure.

Sur la ligne de Vincennes, il y en a quatre spéciaux de cinq à six heures du matin.

Au mois de novembre, à ces heures-là, il fait encore nuit.

Le petit jour se montre vers six heures et demie seulement.

Néanmoins, à chacun de ces trains, malgré l'heure matinale, il y a dans les gares des plantons, soit de gendarmerie, soit de gardiens de la paix.

L'avenue dans laquelle le corps de Daniel Fontaine gisait, bar rant une partie du trottoir, n'était pas très fréquentée.

Cependant, plusieurs ouvriers s'y étaient engagés pour gagner le premier train, mais, pressés par le temps, craignant d'être en retard et l'obscurité aidant, ils avaient passé près du cadavre sans le voir.

Un autre petit groupe leur succéda et passa de même.

Tous marchaient sur le milieu de la chaussée, allant droit devant eux, très vite.

Puis la solitude redevint profonde.

La journée du premier train était épuisée.

Vingt minutes après, se fit entendre le bruit d'un pas rapide.

C'était un homme qui, tout en fumant sa pipe, marchait, lui, non sur la chaussée, mais sur le trottoir.

Tout à coup une masse noire, étendue à trois ou quatre pas devant lui, frappa ses regards.

— Un pochard qui a déjà son compte à cette heure-ci ? — murmura-t-il. — Ah ! saperlipopette, il peut se vanter de n'avoir pas perdu de temps, ce coco-là !

Puis s'arrêtant devant le corps, il cria :

— Eh ! mon vieux, méfiance ! Vous allez manquer le train et attraper un rhumatisme.

Cet avertissement bienveillant n'obtint naturellement pas de réponse.

Le passant aperçut tout à coup un chapeau haut de forme près du treillage servant de clôture.

Un chapeau haut de forme !

Donc le dormeur n'était pas un ouvrier.

Comment se trouvait-il là ?

Le passant se pencha sur le corps, mais l'obscurité ne lui permit pas de distinguer le visage.

Fouillant alors dans sa poche, il en tira une boîte d'allumettes, en fit flamber une et se pencha de nouveau.

Il vit le couteau planté dans la poitrine de l'homme, les deux bras étendus, une main crispée serrant entre ses doigts un cigare à peine entamé.

— Ah ! sapristoche ! — fit-il avec un soubresaut d'effroi, — ce n'est pas un pochard, c'est un homme assassiné !...

Le passant pouvait avoir soixante ans.

C'était un ancien soldat, décoré de la médaille militaire, dont il portait, avec un juste orgueil, le ruban à la boutonnière de son veston.

Il avait combattu bravement pendant l'année terrible et ne s'émouvait qu'à bon escient.

— C'est épatant, ça, tout de même, poursuivit-il. Un assassinat à Polangis, où il n'y a que de braves gens !

Qu'est-ce que je dois faire ?

Il faut avertir l'autorité, parbleu !

Mais il faut aussi que je prenne le train, et que je sois à l'atelier à l'heure exacte. Si je manquais, ça me donnerait de l'ennui avec le patron, qui n'est pas commode...

Il y a des gendarmes à la gare. Je leur raconterai l'anecdote.

Et pour regagner le temps qu'il venait de perdre, l'ancien soldat prit sa course avec une vivacité de jeune homme.

Antoine Goulard — ainsi se nommait le brave homme — habitait le pays depuis douze ans.

Il y était connu et estimé de tout le monde, y compris les gendarmes et les gardiens de la paix.

Il venait de gravir précipitamment l'escalier conduisant au pont, quand il se trouva en face d'une ronde composée d'un brigadier et d'un gendarme.

En les voyant, il s'arrêta.

— Ah ! saperlipopette ! — s'écria-t-il, — ça tombe à pic. En voilà une chance de vous rencontrer.

— Pourquoi donc ça, monsieur Goulard ? — demanda le brigadier en lui serrant la main.

— Pourquoi ? Parce que vous êtes l'autorité ! Un crime a été commis sur le territoire de la commune... un assassinat...

— Pas possible.

— J'ai vu le cadavre !

Descendez l'escalier du pont, vous le trouverez dans l'avenue, sur le trottoir... Je vous conduirais bien, mais, vous savez, mon train va passer.

Faut que j'arrive à l'heure chez le patron... Pas commode, le patron...

— Oui... oui... allez, monsieur Goulard ; mais, ce soir, passez chez le commissaire...

— Entendu.

— A la gare, vous trouverez un gendarme de planton... Envoyez-le moi tout de suite, s'il vous plaît.

— Je n'y manquerai pas.

Et Goulard reprit sa course vers le chemin de fer.

Le brigadier, s'adressant au gendarme qui l'accompagnait dans sa ronde, lui dit :

— Filez vite au poste de police et au bureau du commissaire... Avertissez de ce qui se passe.

Qu'on vienne de suite avec un brancard et des lanternes...

Vous irez ensuite à la gendarmerie ; prenez quatre hommes et rejoignez-moi avec eux à l'endroit que nous a indiqué M. Goulard.

— Oui, monsieur.



Soudain, son attention fut attirée par quelque chose qui brillait (page 1198).

Et le gendarme partit au pas gymnastique pour exécuter les ordres de son chef, tandis que celui-ci se dirigeait vers l'avenue. Il fut bientôt en face du cadavre.

Les ténèbres, encore profondes, ne lui permettaient pas d'opérer des constatations autour du corps et sur le corps lui-même.

Il se tint debout, immobile, prêt à faire circuler les passants qui pourraient survenir et s'arrêter, curieux.



Le gendarme de planton à la gare, prévenu par Goulard, ne tarda pas à arriver.

Dix minutes après, cinq autres gendarmes les rejoignaient.

Le brigadier, alors, donna l'ordre à ses hommes, à qui il assigna des postes, d'empêcher qu'il ne soit de s'engager dans l'allée où se trouvait le cadavre.

Vingt minutes s'écoulèrent.

Dans l'escalier conduisant à la berge, on aperçut la lueur de deux lanternes éclairant un groupe.

C'était le commissaire de police, accompagné de son secrétaire et d'agents, dont deux portaient un brancard.

Un médecin, réquisitionné par le commissaire, les accompagnait.

Le brigadier se porta à leur rencontre.

— Eh bien ! quoi, brigadier ? — lui demanda le commissaire, — il s'agit, m'a-t-on dit, d'un assassinat ?

— Aucun doute n'est possible à cet égard... Le corps est là.

— Un homme ?

— Oui.

— Du pays ?

— Ah ! quant à ça, je l'ignore, n'ayant pu voir son visage dans l'obscurité.

On hâta le pas pour arriver près du cadavre.

Une lanterne l'éclaira.

— Non, ce n'est pas un homme du pays, — s'écria le commissaire, lorsqu'il eut regardé le visage du cadavre... — Docteur, assurez-vous qu'il est mort.

Le médecin prit une des mains de Daniel.

— Oui... oui... il est bien mort, — fit-il, — et depuis plusieurs heures.

— Qu'on ne piétine pas autour du corps, messieurs, — ordonna le commissaire, — il peut s'y trouver des empreintes que nous constaterons quand il fera jour, et qui nous seront utiles.

En ce moment, la lueur des lanternes est insuffisante.

D'ailleurs, en face d'un crime commis, je ne veux rien faire par moi-même.

La présence du procureur de la République, d'un juge d'instruction et du chef de la sûreté est indispensable.

S'adressant à l'un des agents, il ajouta :

— Courez à la gare, prenez le premier train pour Paris, ren-

dez-vous à la préfecture de police, voyez le chef de la sûreté, racontez-lui ce qui se passe.

Il préviendra les magistrats, vous reviendrez avec eux et vous les conduirez ici.

L'agent partit en courant.

Il arriva à la gare juste à temps pour prendre le train montant vers Paris.

Six heures du matin allaient sonner.



CLXXVII

MOUCHOIR, BRACELET, COUTEAU.

Roussillon — nous l'avons dit — avait rejoint son chef à la sûreté vers six heures du matin.

Ils sentaient redoubler leur inquiétude au sujet de Pascal et ils formaient mille conjectures pour expliquer sa disparition prolongée.

Un peu avant sept heures, on frappa à la porte du cabinet.

— Entrez, — dit le chef.

Un agent parut.

— Qu'y a-t-il ?

— C'est un envoyé du commissariat de Joinville qui demande à vous parler tout de suite, monsieur.

Au mot de Joinville, le chef de la sûreté et Roussillon avaient tressailli et échangé un regard.

Tous deux pensaient à Pascal.

— Qu'il entre, — commanda le chef.

Le gardien de la paix franchit le seuil.

— Vous venez du commissariat de Joinville ?

— Oui, monsieur le chef de la sûreté.

— Qu'y a-t-il par là ?

— Un assassinat.

Roussillon éprouva une violente contraction au cœur.

— Commis où ? — reprit le chef.

— Dans le quartier de Polangis.

Roussillon pâlit affreusement.

— A-t-on reconnu l'identité de la victime ? — demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Ce n'est pas une personne du pays.

— Mon Dieu... mon Dieu... — murmura l'inspecteur.

Le gardien de la paix continua :

— Et M. le commissaire de police m'envoie vous prévenir que

votre présence est nécessaire sur le lieu du crime ainsi que celle du procureur de la République et d'un juge d'instruction.

— Pas d'épouvante et de douleurs prématurées et peut-être intempestives... — dit le chef à Roussillon dont la pâleur l'effrayait. — Allez, sans perdre un instant, chez M. Libourt, le juge d'instruction, et priez-le de nous accompagner...

Le procureur de la République, chez qui je vais me rendre moi-même, ratifiera, je n'en doute pas, le choix que je me permets de faire.

Que quatre de nos meilleurs agents se préparent à nous suivre...

Vous reviendrez ici et nous partirons ensemble.

Vous savez où demeure M. Libourt ?

— Oui. Place Dauphine, à deux pas d'ici. J'y cours.

Et Roussillon, la sueur au front, l'effroi dans l'âme, s'élança au dehors.

— Vous, mon ami, — dit le chef au gardien de la paix, — retournez d'où vous venez et annoncez notre arrivée.

— Ne dois-je pas vous attendre ?

— C'est inutile.

Le chef de la sûreté sortit.

Son absence dura peu.

Au bout de moins d'une demi-heure, il était de retour, ainsi que Roussillon.

— M. Libourt va se rendre à la gare où nous le rejoindrons... — dit ce dernier au chef de la sûreté, qui répliqua :

— M. le procureur de la République fera de même...

Vos agents ?

— Sont prévenus.

— Les voitures ?

— Elles attendent.

— Eh ! bien, partons.

Et le chef quitta la préfecture en compagnie de l'inspecteur.

Le juge d'instruction se trouvait déjà à la gare de la Bastille.

Quelques minutes plus tard, le procureur de la République et son secrétaire le rejoignirent.

Les magistrats et les agents prirent place alors dans le train qui allait partir.

Le jour s'était enfin levé, mais le ciel restait humide et sombre.

Un brouillard grisâtre s'étendait sur la campagne.

A Polangis, les lanternes étaient éteintes et on pouvait, maintenant, distinguer le visage du mort et les objets qui entouraient le cadavre.

Le commissaire de police avait jeté un coup d'œil sur l'arme meurtrière qui trouait les vêtements et la poitrine.

On aurait pu le voir tressaillir pendant qu'il procédait à cet examen, mais il garda pour lui la remarque qu'il venait de faire.

Soudain, son attention fut attirée par quelque chose qui brillait dans l'herbe à côté d'un mouchoir.

C'était un fragment de bracelet.

Un des agents l'aperçut en même temps que lui et se pencha pour ramasser les objets.

Le commissaire l'arrêta.

— Ne touchez pas à cela, — lui dit-il, — il faut que toutes choses restent en l'état.

Marchant alors sur la bordure du trottoir de l'avenue, il inspecta le terrain.

De nouveau, il tressaillit.

En ce moment, le gardien de la paix envoyé à la préfecture revint annoncer que les magistrats allaient arriver et qu'on lui avait donné l'ordre de les devancer.

On attendit en commentant ce crime mystérieux, dont on ne connaissait ni le mobile ni la victime.

Le commissaire de police, silencieux, continuait, sans en avoir l'air, la série de ses investigations.

Le chef de la sûreté l'appréciait de longue date, et il avait eu affaire plus d'une fois à l'inspecteur Roussillon.

Les gendarmes, fidèles à la consigne donnée par le brigadier, tenaient à distance les quelques curieux attirés par leur présence matinale, et engageaient les personnes qui allaient prendre le train à passer par un autre chemin.

Ils obéissaient sans protester, mais fortement intrigués.

Enfin, apparurent les magistrats, guidés par Roussillon, familier de longue date avec le quartier de Polangis.

Le commissaire alla à leur rencontre.

Il échangea une poignée de main avec le chef de la sûreté et avec Roussillon.

Celui-ci était d'une pâleur effrayante. Sous le coup d'une ter-

reur facile à comprendre, il se demandait s'il n'allait pas se trouver en face du cadavre de Pascal.

— Il s'agit d'un assassinat, monsieur le commissaire de police ? — demanda le procureur de la République.

— Oui, monsieur, et d'un assassinat qui se présente dans des circonstances bien singulières.

— L'identité du mort est-elle constatée ? — balbutia Roussillon d'une voix à peine distincte.

— Pas encore.

On arrivait sur le lieu du crime.

Ce fut Roussillon qui, le premier, se pencha vers le corps.

Il éprouva en même temps une joie vive et une indicible épouvante et ne put retenir un geste de stupeur.

— Vous connaissez ce malheureux ? — demanda le juge d'instruction Libourt.

— Je le connais, oui, monsieur.

— Et c'est ?

— C'est M. Daniel Fontaine, le grand industriel.

— Daniel Fontaine!... le frère d'Albert Fontaine, assassiné à Saint-Mandé il y a quelques mois et dont on a accusé Georges Gauthier d'être le meurtrier ?

— Lui-même.

— Êtes-vous bien sûr, Roussillon, de ne pas vous tromper ?

— Oui, monsieur. Je ne me trompe pas.

Ce n'est point un doute que j'exprime, c'est une certitude que j'affirme !

Il va vous être facile, d'ailleurs, de vous en assurer. On trouvera certainement dans les poches du mort un portefeuille contenant des papiers... si toutefois on ne l'a point fouillé déjà.

Le commissaire intervint.

— Le couteau qui a tué l'homme cloue les vêtements sur la poitrine, — dit-il, — et je n'ai point voulu y toucher...

Je n'ai commencé aucun procès-verbal, mais j'ai observé beaucoup et je vous prierai, messieurs, dans l'intérêt de la justice, de ne pas piétiner la terre autour du corps.

On pourrait effacer des empreintes de pas qu'il sera, je crois, nécessaire d'étudier...

— Vous avez eu complètement raison, — dit M. Libourt. — Je vois là un brancard au milieu de la chaussée. Qu'on y transporte le corps ..

De cette façon nous ne courrons le risque d'effacer aucune trace et nous procéderons facilement à nos constatations...

Deux agents allaient obéir aux ordres du magistrat instructeur.

Le commissaire les arrêta du geste.

— Monsieur le juge d'instruction, — fit-il, — avant de transporter le corps, il faudrait, je crois bien remarquer la place où se trouve un objet dont j'ai constaté la présence, mais que je n'ai point voulu déranger...

— Quel objet ?

— Celui-ci.

Et le commissaire, se baissant, ramassa le fragment de bracelet à moitié caché par une touffe d'herbe et par le mouchoir.

Il le tendit au juge d'instruction qui le prit et tout le monde s'approcha pour voir.

— Oh ! oh ! oh ! — dit tout à coup Roussillon qui avait remarqué les initiales du mouchoir, et son regard se tourna vers le chalet qu'habitait Marguerite Vernon.

— Vous avez une idée ? Roussillon, — demanda vivement M. Libourt.

— Oui, monsieur... et tout à l'heure je vous la ferai connaître...

Puis, s'adressant à ses agents, l'inspecteur ajouta :

— Vous, en quête ! Inspectez les chemins, les herbes, les voûtes des ponts. Tâchez de trouver des traces... Allez !

Les agents se dispersèrent dans les environs.

Deux gardiens de la paix transportèrent le cadavre sur la civière.

On l'entoura.

— Enlevez le couteau ! — commanda le juge d'instruction.

— Il mérite toute votre attention, monsieur, — fit observer le commissaire de police.

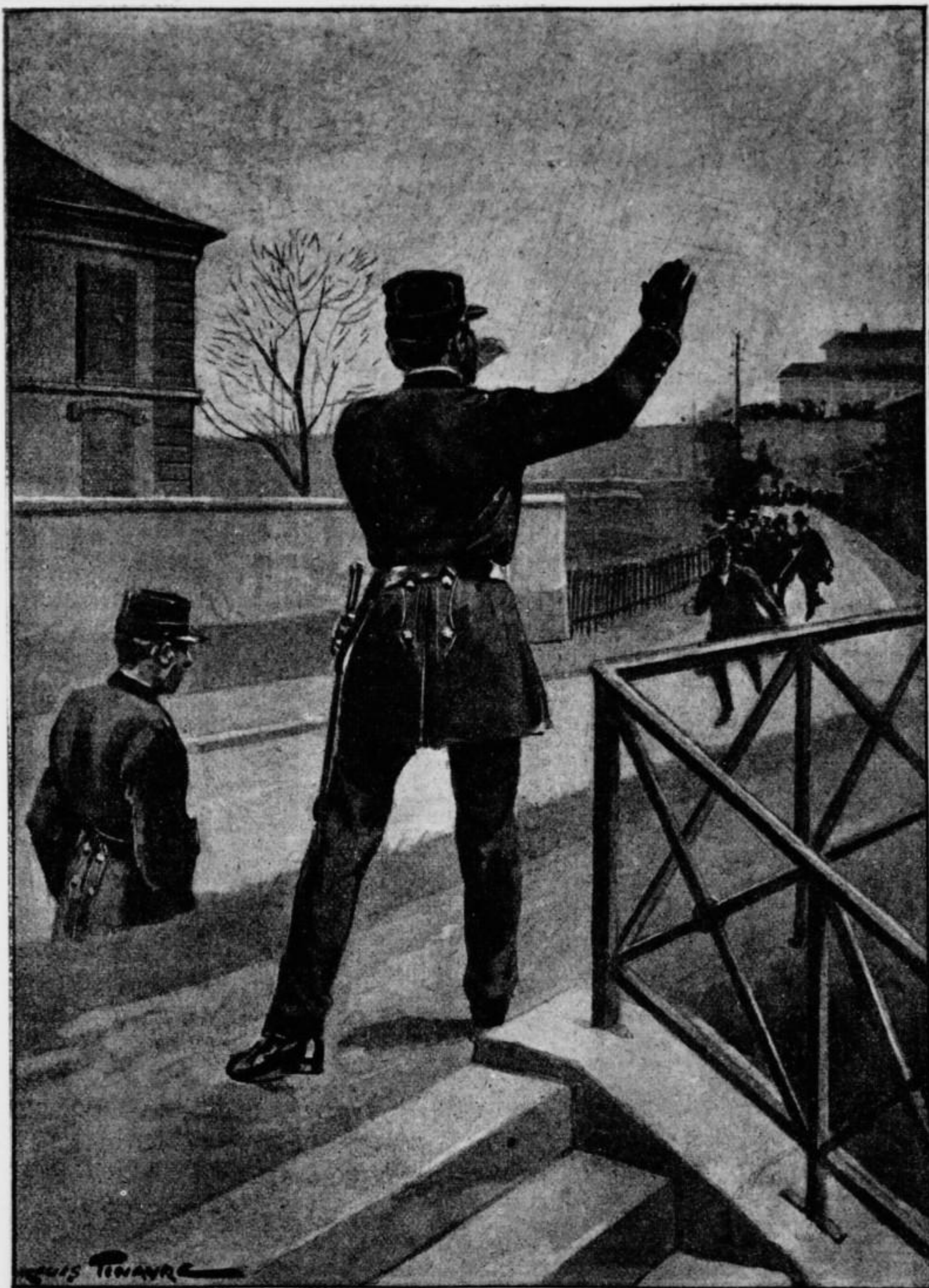
— Pourquoi donc ?

— Sur le manche de ce couteau se trouve, imprimé au feu, le nom d'un boucher de notre localité.

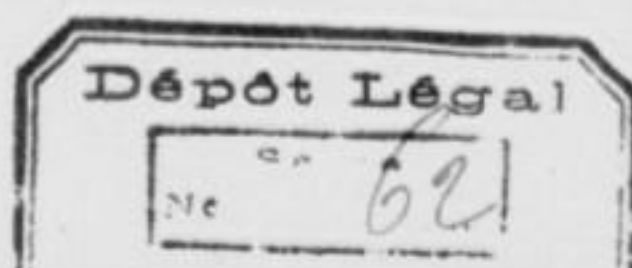
— Monsieur le juge d'instruction, voulez-vous me permettre de regarder ? — demanda Roussillon.

— Oui, certes.

CHANTEUSE DES RUES



— Par ici, monsieur Roussillon, par ici! (page 1207).



L'inspecteur retira l'arme de la plaie et examina le manche sur lequel se lisait, en effet, ce nom : H. LEBAS, et il le passa à M. Libourt en prononçant pour la seconde fois cette triple exclamation significative :

— Oh ! oh ! oh !

— Une pièce à conviction précieuse, — dit le chef de la sûreté.



CLXXVIII

L'IDENTITÉ DU MORT.

Le couteau une fois sorti de la blessure, Roussillon avait pu écarter les vêtements et fouiller dans les poches.

Il en tira un trousseau de clefs, un porte-monnaie, une boîte d'allumettes, un porte-cigares et un portefeuille, et il présenta ce dernier au magistrat instructeur en lui disant :

— Vous devez trouver là-dedans la preuve que je ne me suis pas trompé sur l'identité du mort.

M. Libourt ouvrit le portefeuille et la première chose qui frappa ses yeux fut une demi-douzaine de cartes de visite au nom de Daniel Fontaine.

— Vous ne vous êtes pas trompé ; c'est bien, en effet, M. Fontaine... — répliqua-t-il.

— Assassiné comme son frère ! — reprit Roussillon. — Oh ! oh ! oh !

Le procureur de la République prit la parole pour poser cette question :

— Qui a trouvé le corps ?

Le brigadier de gendarmerie s'avança.

— Un habitant du pays, monsieur, — dit-il, — un ancien militaire qui travaille à Paris et qui allait prendre son train. En me rencontrant sur le pont il m'a prévenu... J'ai aussitôt donné l'ordre d'aller réveiller M. le commissaire de police et d'avertir la gendarmerie pour qu'on envoie des hommes sur le lieu du crime, puis je me suis rendu à l'endroit indiqué et j'ai trouvé le corps...

— Quelle heure était-il ?

— Cinq heures et demie... C'est l'heure d'une de nos rondes...

— Vous avez le nom de l'homme qui vous a prévenu ?

— Il s'appelle Goulard...

— Un brave homme, bien connu depuis longtemps, et très estimé... — dit le commissaire.

— Les constatations ont-elles été faites par un médecin ?
— interrogea le juge d'instruction.

— Par moi, monsieur, — répondit le docteur qui accompagnait le commissaire.

— Avez-vous pu conjecturer, d'après le plus ou moins de rigidité du cadavre, à quelle heure le crime avait été commis ?

— Les mains, que j'ai touchées, étaient entièrement rigides. La mort pouvait remonter à six heures.

Les doigts crispés de la main gauche serraient un cigare qui est tombé lorsque j'ai soulevé cette main.

— Où est ce cigare ?

— Le voici, monsieur le juge d'instruction, je l'ai ramassé,
— fit un gardien de la paix.

Le magistrat le prit et pria le chef de la sûreté d'ouvrir le porte-cigares.

Il contenait trois cigares, portant des bagues sur lesquelles on lisait ces mots : *Regalia de la Reina*.

Le cigare échappé des doigts du mort portait une bague semblable.

On inventoria le portefeuille.

Outre les cartes de visite, on y trouva plusieurs lettres adressées à Daniel Fontaine, à Paris.

L'identité était surabondamment démontrée.

— Mais d'où venait M. Fontaine ? — dit le juge d'instruction — où avait-il passé la soirée ? de quelle maison sortait-il ?

Voilà ce qu'il faudrait savoir.

— Je le sais, — répliqua Roussillon.

— Vous ?

— Oui, moi.

— Connaissiez-vous donc M. Daniel Fontaine et étiez-vous au courant de ses relations ?...

— J'ai suivi de près l'enquête ouverte à son sujet, quand il a été soupçonné d'avoir assassiné son frère...

— C'est vrai, — murmura le procureur de la République, — je me le rappelle.

Roussillon poursuivit :

— Dernièrement encore, j'ai eu à m'occuper de certains faits qui m'ont conduit dans une maison où il se rendait deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi.

C'était hier jeudi, il est allé dans cette maison amie...

— Une maîtresse ? — interrompit le procureur de la République.

— Oui.

— Je me souviens.

On l'a mise en jeu dans l'affaire du meurtre d'Albert Fontaine.

— C'est de chez elle qu'il sortait — affirma Roussillon — et c'est en la quittant qu'il a été frappé...

Le chalet est tout près.

Je vous y conduirai... Mais ce n'est pas là que nous trouverons l'assassin de Daniel Fontaine. j'en ai la certitude, et nous y porterons l'épouvante et le désespoir.

— Enfin, avez-vous des soupçons ?

— Oui, monsieur, et des soupçons qui se rattachent à la première affaire... Mais ils visent un criminel qui nous échappe et dont Pascal seul aujourd'hui pourrait peut-être nous donner la piste...

— M. le commissaire nous a dit qu'il avait constaté des traces de pas sur le sol, auprès du cadavre — interrompit le juge d'instruction. — Je crois qu'il serait utile de nous en préoccuper...

Il me semble entrevoir autour de ce crime quelque chose de combiné pour égarer les soupçons...

Monsieur Roussillon, est-ce votre avis ?

— Oui, monsieur...

Après un court moment de silence, le juge d'instruction reprit :

— J'ai une confiance absolue, monsieur Roussillon, en votre intelligence et votre perspicacité... Je vous donne tout pouvoir pour guider nos recherches...

— Je suis fier de cette confiance et je tâcherai de m'en montrer digne — répliqua l'inspecteur.

— Avant toutes choses — fit le procureur de la République — il ne faut pas laisser le corps de la victime exposé sur la voie publique...

Ne pourrait-on le transporter dans la maison amie dont M. Roussillon parlait tout à l'heure ?

— Oh ! non ! non ! monsieur le procureur de la République. N'ordonnez pas cela ! ce serait une cruauté !

— Que faire alors ?

— Qu'on ferme les rideaux du brancard et qu'on interdise momentanément la circulation dans cette avenue...

Il sera temps de prendre une détermination quand M. le juge d'instruction aura vu et interrogé l'amie de M. Daniel Fontaine.

Nous allons nous occuper, nous, de relever et d'étudier les traces de pas dont M. le commissaire nous a signalé l'existence...

Nous aurons besoin de savoir où elles conduisent.

— Soit! — fit le magistrat.

On ferma les rideaux du brancard, cachant ainsi le cadavre, et une consigne fut donnée aux gardiens de la paix.

Roussillon, suivi du juge d'instruction et du chef de la sûreté, se dirigea vers l'endroit où le corps avait été relevé.

Le procureur de la République s'entretenait avec le commissaire de police et le médecin.

Soudain chacun releva la tête.

Un cri d'appel perçant venait de retentir à l'extrémité de l'avenue, du côté du pont.

Ce cri avait été poussé par un des agents chargés d'explorer les environs du théâtre du crime.

Debout sur le haut d'un talus bordant la route en contrebas, du pont, cet agent, se faisant un porte-voix de ses deux mains réunies autour de sa bouche, lançait à toute volée ces mots :

— Par ici, monsieur Roussillon, par ici !

Un homme assassiné !

Venez vite avec un médecin ! »

Un affreux soupçon traversa comme un éclair le cerveau de l'inspecteur.

Il prit sa course vers l'endroit d'où venait l'appel et il eut bientôt rejoint l'agent.

— Un homme assassiné, où ? — lui demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Là, sous la voûte, — répondit l'agent, désignant la voûte murée, dont il avait ouvert la porte vermoulue.

L'inspecteur bondit.

En quelques enjambées, il atteignit l'endroit désigné.

Un corps inanimé gisait au milieu d'une mare de sang.



CLXXIX

PAUVRE PASCAL

Des lèvres de Roussillon jaillit un cri farouche, semblable à un rugissement, suivi de ce nom :

— Pascal !

Il s'agenouilla près du corps.

— Pascal... Pascal... mon ami... mon enfant — poursuivit-il avec une sorte d'égarement. — Tu n'es pas mort, n'est-ce pas ? Entends-moi... parle-moi... Dis-moi que tu n'es pas mort...

Et, dans ses bras nerveux, il soulevait le corps, cherchant à le réchauffer contre sa poitrine.

De grosses larmes coulaient sur ses joues pâlies.

Les magistrats et le médecin, marchant à une allure moins rapide, arrivèrent sous la voûte, précédés de quelques pas par le chef de la sûreté.

Celui-ci, comme l'inspecteur, avait éprouvé un pressentiment douloureux.

Sachant, par M^{me} Gauthier, que le jeune chanteur avait suivi la femme soupçonnée d'être l'assassin d'Albert Fontaine, il se sentait mordre au cœur par l'angoisse.

A peine eût-il aperçu le visage du jeune homme que Roussillon soulevait dans ses bras, qu'il s'écria, lui aussi :

— Pascal ! pauvre Pascal !

— Oui Pascal ! — répondit l'inspecteur avec affolement. — Pascal que l'on a frappé comme l'on a frappé M. Albert Fontaine d'abord, M. Daniel Fontaine ensuite !

Pascal qui paye de sa vie son dévouement !

Pascal mort, lorsque lui seul pouvait nous renseigner, nous guider !

Pascal qui sans doute aurait vu commettre le second crime comme il avait été témoin du premier !... Il a vu, on l'a tué et il emporte avec lui le secret de sa découverte ! »



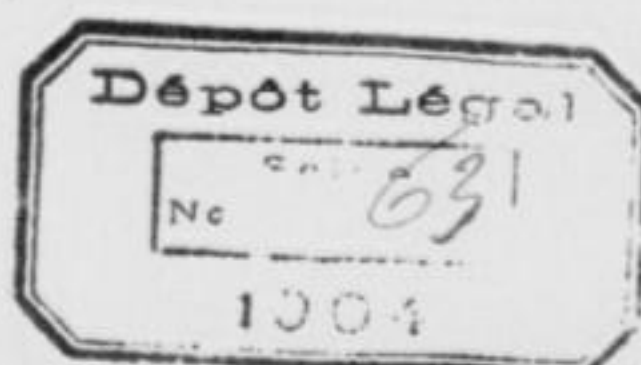
— Remarquez, je vous prie, messieurs, à quel point je suis dans la voie (page 1215).

Les magistrats se taisaient, épouvantés par le désespoir de l'inspecteur et le tableau sinistre qu'ils avaient sous les yeux.

Le médecin, lui, s'était agenouillé auprès de Roussillon et examinait le corps, dont il tenait une des mains dans les siennes.

— Mais ce jeune homme n'est pas mort! — s'écria-t-il tout à coup.

Une exclamation de joie s'échappa de toutes les bouches.



— Il n'est pas mort? — répéta Roussillon tremblant d'émotion.

— Je vous l'affirme! — appuya le médecin.

— Et on pourra le sauver?

— Avant de répondre à cette question, il faut que j'examine sa blessure.

L'inspecteur souleva la tête du jeune chanteur et l'appuya sur ses genoux, qui lui firent un oreiller.

Le médecin déboutonna et écarta le veston et le gilet cherchant l'endroit où Pascal avait reçu le coup de couteau; mais le plastron de la chemise, raidi par le sang coagulé, ne présentait qu'une surface rouge uniforme.

Avec les plus grandes précautions, le médecin souleva ce plastron collé à la peau et mit la poitrine à nu.

Alors apparut la plaie d'où s'échappaient quelques gouttes de sang vermeil.

Chacun suivait, avec une attention et une anxiété faciles à comprendre, les mouvements du docteur.

Roussillon pleurait sans en avoir conscience.

— Le couteau... le couteau qu'on a retiré de la poitrine de M. Daniel Fontaine, dit brusquement le médecin, — qu'on me le donne.

Le chef de la sûreté, qui portait cette précieuse pièce à conviction, la lui tendit.

Il le prit, l'approcha de la blessure et s'écria :

— C'est cette arme qui a frappé ce jeune homme?

— Ah! j'en étais bien sûr, moi! — fit vivement Roussillon. — Il connaissait l'assassin de M. Albert Fontaine, le pauvre Pascal, et c'est en le poursuivant qu'il a couru au devant de la mort!

— De la mort, non! — répliqua le docteur.

— Il peut donc être sauvé?

— Avec des soins et du temps, oui.

— Que faire? — demanda le procureur de la République profondément impressionné par cette scène.

— Le conduire dans un hôpital le plus promptement possible et le remettre aux mains d'un chirurgien habile.

Aucun organe vital n'est attaqué. J'en ai la certitude. Mais des complications peuvent se produire et il faudra pouvoir, sinon les empêcher de naître, au moins les enrayer tout de suite. »

Roussillon se leva et dit en s'adressant au commissaire de police :

— On peut certainement se procurer ici une voiture douce et des matelas ?

Il reçut une réponse affirmative et poursuivit :

— Eh bien ! ce n'est point à l'hôpital qu'on conduira Pascal.

— Où donc ?

— A Saint-Mandé, chez M^{me} Gauthier, chez la femme qui connaît son dévouement pour elle et qui saura se dévouer pour lui.

Elle lui prodiguera ses soins. Elle appellera à son chevet les premiers chirurgiens de Paris, et, Dieu aidant, Pascal sera sauvé...

Le commissaire s'empressa de dépêcher un de ses agents chez un loueur de voitures.

— Avant de transporter ce jeune homme à Saint-Mandé, — demanda le juge d'instruction — n'avez-vous, monsieur, aucune précaution à prendre,...

— Aucune autre que de comprimer la blessure sous un bandage...

— Comment le faire ici ? Tout nous manque...

— Rien ne manque, au contraire... J'ai sur moi ma trousse et des bandes que j'emporte toujours quand je suis requis pour une constatation du genre de celle d'aujourd'hui.

Et le médecin se hâta de poser une compresse qu'il assujettit solidement par un bandage.

— Accompagnerez-vous Pascal jusque chez M^{me} Gauthier ? demanda le chef de la sûreté à Roussillon.

— Non, un de nos agents suffira.

Je vais écrire un mot et le lui remettre.

Et, tirant de sa poche un carnet et un crayon, l'inspecteur traça les lignes suivantes sur une page blanche :

« Madame ,

« Je vous envoie notre pauvre Pascal blessé, presque mourant.

« C'est en travaillant pour vous qu'il a été lâchement frappé,

« Le moment est venu de lui payer votre dette de reconnaissance.

« Il faut qu'il vive, il le faut doublement, car lui seul peut nous apprendre quel était l'assassin de M. Albert Fontaine.

« Adressez-vous aux princes de la science.

« Je vous le répète, il faut qu'il vive.

« La réhabilitation de votre cher mari est entre ses mains.

« Je vous verrai ce soir.

« Respectueusement,

ANDRÉ ROUSSILLON. »

Le médecin avait terminé son pansement sommaire.

— J'ai fini, messieurs, — dit-il, — mais, si vous n'avez plus besoin de moi, je crois utile d'accompagner notre blessé jusqu'à la maison où il va être conduit.

S'il se produisait en route une complication, je serais là pour y remédier.

— Je vous remercie de cette offre — fit Roussillon — et je pense que M. le juge d'instruction voudra bien faire droit à votre requête.

— Oui, certes, j'y ferai droit! — répliqua le magistrat. — Que M. le docteur accompagne ce pauvre jeune homme, mais qu'il n'oublie pas que j'aurai besoin d'avoir promptement ses procès-verbaux

— Je ne l'oublierai pas, monsieur. — Je les rédigerai dès mon retour, et je les remettrai entre les mains de M. le commissaire de police.

En ce moment, sur la route en contre-bas du pont, apparut une petite tapissière bien suspendue.

Elle s'arrêta près de la voûte.

Le médecin l'ouvrit et constata avec satisfaction que l'intérieur avait été garni de deux matelas, d'oreillers et de couvertures.

Deux agents y transportèrent Pascal, qui fut installé sur les matelas et chaudement enveloppé.

Roussillon présenta au médecin la courte lettre qu'il venait d'écrire.

— Voici monsieur, — lui dit-il — un mot de moi que vous aurez l'obligeance de remettre à M^{me} Raymonde Gauthier, villa des Fleurs, avenue Daumesnil, à Saint-Mandé, chez laquelle vous allez conduire ce brave enfant.

Un de mes agents vous accompagnera pour vous prêter en route aide et assistance, si cela était nécessaire.

Le docteur et l'agent désigné par Roussillon prirent place sur le siège auprès du conducteur, et la tapissière partit au pas de son cheval.

Roussillon la suivit longtemps des yeux.

— Maintenant, messieurs, — reprit-il, quand elle eut disparu — il nous reste à examiner les traces de pas constatées sur le so

auprès du cadavre par M. le commissaire de police, et aussi à interroger le boucher dont le nom est imprimé au feu sur le manche du couteau dont s'est servi l'assassin.

Je demanderai à M. le juge d'instruction de vouloir bien le faire appeler, avant que nous pénétrions dans le chalet où je vous conduirai bientôt.

Le magistrat s'empressa de faire droit à la requête de l'inspecteur, et le commissaire de police envoya un de ses agents chercher le boucher Lebas.

La petite troupe des gens de justice et des policiers reprit le chemin de l'endroit où le crime avait été commis et où se trouvait, sous la garde de deux agents, le brancard supportant le cadavre de Daniel Fontaine.

— Ne faudra-t-il pas faire transporter à la Morgue le corps de la victime?... — demanda le procureur de la République, chemin faisant.

— L'identité étant reconnue — répliqua le juge d'instruction, je crois qu'il serait préférable de le conduire à son domicile, à moins que Roussillon ne pense qu'une confrontation soit nécessaire...

— Non seulement je ne la crois pas nécessaire, mais je la juge inutile et cruelle — dit l'inspecteur — ce n'est point dans la maison où je vous introduirai que nous trouverons l'assassin. Je l'affirme avec une conviction, je dirai même avec une certitude absolue.

Ce sera bien assez que notre présence y apporte le désespoir...

— Alors — fit le chef de la sûreté — qu'un agent aille au bureau de poste, et téléphone à la préfecture d'envoyer immédiatement une voiture d'ambulance.

L'agent chargé de cette mission partit aussitôt. On était arrivé.

Le commissaire s'approcha avec Roussillon du trottoir de terre humide où poussaient, çà et là, quelques touffes d'herbes.

Désignant alors des empreintes de pas, il dit :

— Voilà ce que j'ai remarqué.

Le procureur de la République, le juge d'instruction et le chef de la sûreté, formant un groupe derrière les deux hommes, regardaient et écoutaient.

Roussillon se pencha vers le sol et, silencieusement, examina ce que lui montrait le commissaire.

— Oui — murmura-t-il — des empreintes de chaussures, un pied de femme, les talons pointus fortement imprimés dans la terre.

CLXXX

LA LUCIDITÉ DE ROUSSILLON

Il examina le grillage, près de la touffe d'arbustes où Léa Gaucher s'était accroupie, en attendant sa victime.

Son regard se rivait sur l'herbe piétinée à cet endroit, et il poussa de nouveau sa triple exclamation :

— Oh ! oh ! oh !

Les spectateurs de cette scène étudiaient sa physionomie et ses mouvements.

Ils n'étaient pas, comme Roger Blanchard, sceptiques de parti pris et convaincus de leur infaillibilité. Ils croyaient en Roussillon qui, dans vingt affaires différentes, avait donné des preuves de clairvoyance presque surnaturelle, et souvent risqué sa vie dans sa lutte à outrance contre les ennemis de la société.

— Vous venez de faire une découverte intéressante, j'en suis sûr — dit le juge d'instruction.

— Oui, — répondit l'inspecteur.

— Laquelle ?

— Suivez-moi bien...

Nous avons là des empreintes très caractéristiques... chaussures fines de femme élégante.

Il les désigna du doigt et poursuivit, en étendant la main vers les herbes foulées :

— Là, au contraire, il y en a d'autres bien différentes.

L'herbe et la terre ont été piétinées par des chaussures épaisses à fortes semelles et à talons plats...

C'est là qu'on attendait l'homme pour le frapper...

Mais ces dernières empreintes, on ne les retrouve ni à droite ni à gauche...

— De cela, que concluez-vous ?

— Patience !

Suivons d'abord les traces des chaussures fines à talons pointus.

Et, tout en parlant, Roussillon remonta l'avenue comptant les pas imprimés sur le sol.

Soudain il se baissa et appuya fortement l'index de sa main droite sur un endroit où un talon se trouvait profondément empreint.

— Oh ! oh ! oh ! — fit-il ensuite.

— Quoi ? que voyez-vous ?

— Je vois qu'ici le terrain est résistant, et qu'à coup sûr on a forcé à dessein la pesée du pied, dans le but évident de laisser trace du passage.

Roussillon continua son examen.

On arriva au coin de l'avenue de l'île.

Là il s'arrêta.

— Je ne me trompais point—fit-il—les pas que nous avons suivis s'éloignent du cadavre, mais ceux que nous devrions trouver s'en approchant n'existent nulle part.

On n'a pu ni marcher sur ses mains, ni prendre son vol pour aller et attendre celui qu'on voulait frapper, et les pas qui manquent là, je les retrouve ici, bien les mêmes.

On s'est arrêté là... Voyez...

On distinguait, en effet, les mêmes pas, allant et venant, sur le trottoir de l'avenue de l'île.

— Continuons, — dit l'inspecteur.

Il suivit les traces en ajoutant :

— Remarquez, je vous prie, messieurs, à quel point je suis dans la voie.

Voici trois traces de pas allant du côté des maisons et une seulement se dirigeant vers le coin de l'avenue où on s'est arrêté, où le crime a été commis.

Ce sont les pas à fortes chaussures, les chaussures de l'assassin.

La lucidité de Roussillon était surprenante.

La logique de chacune de ses affirmations s'imposait.

On arriva devant la porte du chalet habité par Marguerite Vernon.

L'inspecteur se baissa tout à coup et ramassa la seconde moitié du bracelet que Léa Gaucher avait déposée là avant de se déchausser.

— Voyez, monsieur, — dit-il en remettant ce fragment au chef de la sûreté.

— C'est dans cette maison qu'est l'assassin ! — s'écria le procureur de la République.

— N'en croyons rien, monsieur, — répliqua Roussillon. — L'assassin par une ruse qui se tournera contre lui, a placé ce fragment de bijou dans l'endroit où nous le trouvons, mais il n'a point franchi le seuil de la maison.

Vous en aurez bientôt les preuves.

Roussillon chercha aux environs de nouvelles traces de pas.

Il n'en trouva aucune.

Nous savons pourquoi.

Léa Gaucher, en ayant la précaution de marcher sur l'herbe, avait rompu la piste.

— Rien de plus clair ! — dit l'inspecteur en revenant auprès des magistrats.

— C'est une seconde édition du crime de l'avenue Daumesnil et signée du même auteur, qui est une femme. Elle a changé de chaussures tout simplement pour créer une fausse piste. Elle a fait jouer au mouchoir et au bracelet rompu le rôle qu'avait joué à Saint-Mandé le bouton de manchette... Elle a voulu compromettre Marguerite Vernon, l'amie de Daniel Fontaine, comme elle avait compromis Georges Gauthier.

Oui, oui, c'est la même main qui a frappé, la main de la femme que suivait Pascal.

Que Pascal vive, messieurs, qu'il puisse parler, et par lui nous aurons le mot de l'énigme !

— Il faut voir cette Marguerite Vernon — fit le juge d'instruction.

— Assurément il faut la voir... C'est auprès d'elle que nous trouverons les renseignements dont j'ai besoin.

Au moment où on allait sonner à la porte du chalet, dont toutes les fenêtres étaient encore hermétiquement closes, l'agent chargé d'aller chercher le boucher Lebas, reparut, en compagnie de ce dernier.

Lebas, un petit homme tout rond, de physionomie joviale, portait le costume traditionnel, tablier blanc, fusil à repasser accroché à la ceinture et manches retroussées.

— Eh ! bien, quoi donc, mon commissaire ? — fit-il en saluant, — De quoi retourne-t-il ?



Et, traversant le petit jardin, elle alla ouvrir (page 1219).

Un assassinat, à ce qu'il paraît...

Mais pourquoi me faites-vous appeler, et qu'est-ce que j'ai à voir là-dedans ?

— Il y a eu, en effet, un assassinat, monsieur, — dit le juge d'instruction — et nous avons besoin que vous éclaircissiez pour nous un fait.

— Tout à votre disposition, si c'est en mon pouvoir, ce qui m'étonnerait bien...

— C'est en votre pouvoir...

La victime a été frappée d'un coup de couteau, et ce couteau porte votre nom...

— Mon nom? — s'écria le boucher avec stupeur.

— Oui, imprimé au feu sur le manche.

— Le voici — ajouta le chef de la sûreté en lui présentant l'arme souillée de sang.

Ce couteau sort-il bien de chez vous?

Le boucher, tout abasourdi, examina l'objet et répondit :

— En effet, ce couteau sort bien de mon étal...

— Comment se fait-il qu'il en soit sorti?

— Ma foi, monsieur, je n'en sais absolument rien...

Tout ce que je puis vous dire, c'est que je me suis aperçu souvent que des couteaux disparaissaient?

— A quoi attribuez-vous leur disparition?

— Les garçons et les étaliers sont généralement plus occupés de leurs intérêts que de ceux du patron...

Quand ces couteaux leur ont servi un certain temps et qu'ils ont été affilés plusieurs fois, ils sont très appréciés des cuisinières pour tailler et parer leur viande, et j'ai su qu'elles les achetaient volontiers à nos employés, quand ils consentaient à les leur vendre...

— Vous supposez alors que celui-ci aurait été vendu?

— Vendu ou donné... Je ne vois pas d'autre explication possible...

— Ne pourriez-vous questionner vos garçons?

— Depuis huit jours, j'ai changé mon étalier et l'homme qui fait les courses.

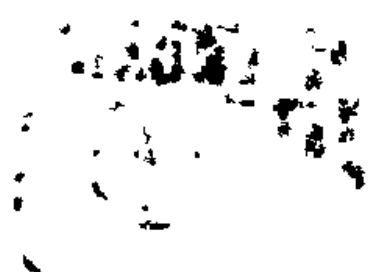
Je les retrouverais bien pour les questionner, mais il faudrait d'abord savoir qui l'on soupçonne d'avoir eu le couteau en sa possession pour en faire un mauvais usage...

— On vous le fera savoir plus tard, — dit le chef de la sûreté à qui Roussillon avait fait un signe. — Si, d'ici là, vous apprenez quelque chose, veuillez le communiquer à M. le commissaire de police.

— Bien, monsieur.

— Vous pouvez maintenant retourner à vos affaires.

Lebas salua et se retira en grommelant :



— Ce n'était vraiment pas la peine de me déranger.

Ordinairement, dans cette saison, Marguerite Vernon dormait assez tard.

Elle ne se réveillait qu'à l'heure indiquée par elle, où sa domestique venait ouvrir les persiennes de sa chambre à coucher.

Cette domestique, Etiennette Lamblin, à son service depuis un mois seulement, s'occupait aussitôt après son lever, du travail de l'intérieur.

Ce matin-là, en ouvrant les fenêtres du rez-de-chaussée donnant sur le jardin, elle remarqua bien dans l'avenue un mouvement qui n'était pas habituel et constata la présence de gendarmes et d'agents, mais elle ne s'en occupa pas autrement et n'y attacha nulle importance.

Marguerite Vernon dormait donc encore quand un coup de sonnette retentit à la porte du chalet.

Etiennette l'entendit.

— Qui est-ce qui peut venir de si bon matin sonner chez nous?
— se demanda-t-elle.

Et, traversant le petit jardin, elle alla ouvrir.

En face de la troupe assez nombreuse qui se trouvait sur le seuil, elle prit peur et ce fut d'une voix étranglée qu'elle demanda :

— Quoi que vous voulez, messieurs?

— Voir votre maîtresse, — répliqua le juge d'instruction.

— Madame n'est pas levée et elle dort encore, s'étant couchée hier soir plus tard que de coutume.

— Eh bien ! allez l'éveiller et dites-lui qu'on désire lui parler.

— Qui ça?

Le magistrat allait répondre.

Il n'en eut pas le temps.

Une persienne s'ouvrit au premier étage et Marguerite, en peignant de nuit, les cheveux sur le dos, apparut à la fenêtre.

— Qu'y a-t-il donc, Etiennette? — interrogea-t-elle.

— C'est des messieurs qui voudraient vous voir et vous parler tout de suite.

Le juge d'instruction, le chef de la sûreté et Roussillon franchirent le seuil du petit jardin.

Le chef de la sûreté prit la parole :

— Madame, — dit-il en saluant, — nous vous prions de vouloir bien descendre et nous recevoir.

Il s'agit d'une affaire très urgente.

Marguerite se sentit profondément troublée.

A coup sûr, quelque chose d'extraordinaire venait de se passer...

Mais, quoi ?

Malgré son trouble, elle ne perdit pas la tête.

Nous savons qu'elle connaissait de vue le chef de la sûreté depuis l'affaire de l'avenue Daumesnil, mais elle ne le reconnut pas, non plus que Roussillon qui se trouvait à côté de lui.

— Vous me permettrez bien de vous demander qui vous êtes, messieurs ? — fit-elle.

— Je suis le procureur de la République, — répondit le magistrat en s'avançant.

Marguerite tressaillit et devint très pâle.

— Le procureur de la République, — murmura-t-elle, — ici!... Pourquoi ?

Puis, tout haut :

— Accordez-moi quelques instants, je vous prie, messieurs, pour me mettre en état de me présenter devant vous.

Etiennette, faites entrer ces messieurs au salon.

Et elle disparut.

La jeune servante, tremblant comme une feuille, introduisit gauchement les visiteurs dans le chalet, puis dans le salon.



CLXXXI

DU SANG SUR LE COUTEAU

En traversant le vestibule, Roussillon, qui passait le dernier, aperçut une paire de petits souliers de femme à hauts talons, auxquels attenaient encore des parcelles de terre et de sable.

Il ne dit mot et suivit ses chefs.

Au bout de quelques minutes, Marguerite Vernon se présenta devant eux, les cheveux tordus sur la tête, et dans une toilette du matin très simple, mais d'une correction parfaite.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, si peu que ce soit, messieurs, — fit-elle — votre présence inattendue chez moi me trouble beaucoup.

Veuillez m'apprendre quel en est le motif...

Tout en parlant, elle hasardait un regard sur le visage des visiteurs.

Elle reconnut alors le chef de la sûreté et Roussillon.

— Monsieur le chef de la sûreté, si je ne me trompe — dit-elle vivement — et Monsieur l'inspecteur qui s'est présenté chez moi dernièrement pour me remettre une clef trouvée dans la poche de ma domestique, une pauvre fille, victime d'un accident de tramway.

Roussillon s'inclina en répondant :

— Vous ne vous trompez pas, madame.

— Je vous prie de nouveau, messieurs, de m'apprendre le motif qui vous amène ici.

Un regard du juge d'instruction autorisa Roussillon à prendre la parole.

— Nous venons, madame — dit-il — réclamer de vous des renseignements, et je me permettrai de vous adresser quelques questions...

— Faites, monsieur, j'y répondrai de mon mieux.

— Y a-t-il longtemps, madame, que vous n'avez vu M. Daniel Fontaine ?

En entendant prononcer le nom de l'homme qu'elle aimait et dont elle espérait devenir la femme, Marguerite ressentit un coup au cœur et pâlit.

Un sombre pressentiment l'assaillait.

— M. Daniel Fontaine... — répéta-t-elle d'une voix changée.
— C'est de lui que vous venez me parler ?...

— Incidemment, oui, madame... Et je vous répète ma question :

Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu ?

— Pas plus tard qu'hier, monsieur...

Vous n'ignorez pas les liens d'affection qui m'attachent à lui... Vous l'avez su quand il fut injustement compromis à l'époque de la mort tragique de son frère.

Tous les dimanches et tous les jeudis, M. Fontaine quitte ses affaires pour venir passer une demi-journée avec moi. C'était hier jeudi...

Il est venu comme de coutume.

— Il a dîné avec vous ?

— Oui, monsieur.

— A quelle heure vous a-t-il quittée ?

— A onze heures pour prendre le dernier train.

Mais, monsieur, vos questions, dont je ne comprends pas le but, me bouleversent.

Parlez-moi clairement.

Est-il arrivé quelque chose à M. Fontaine ?

— Conservez, je vous en prie, votre sang-froid, et continuez à me répondre.

Avez-vous reconduit M. Fontaine ?

— Oui, monsieur.

— Jusqu'à la gare ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Il faisait très humide. M. Fontaine a craint de me voir prendre mal et il a voulu que je rentre, malgré mon désir de l'accompagner plus longtemps...

— Où l'avez-vous quitté ?

— Au coin de l'avenue qui conduit au chemin de halage de la Marne.

— Vous n'avez pas dépassé cet endroit ?

— Non, monsieur.

- Et vous êtes rentrée immédiatement?
- Oui, monsieur, et je me suis mise au lit presque aussitôt.
- Votre toilette d'hier au soir comportait-elle quelques bijoux?
- Non, monsieur. Je ne porte de bijoux que lorsque je vais à Paris, et j'y vais très rarement.

Tandis que l'inspecteur posait sa dernière question, le chef de la sûreté ouvrait sa serviette de maroquin noir; il en tirait les deux fragments de bracelet trouvés, l'un par le commissaire de police, l'autre par Roussillon, et il les mettait sous les yeux de la jeune femme.

- Ceci ne vous appartient-il pas? — demanda-t-il.

Marguerite se pencha vers les fragments, et dit après les avoir examinés avec soin :

- Un bracelet formé de pièces de 5 francs en or. C'est bien démodé; j'en ai un pareil... il est là dans une coupe.

- Voulez-vous nous le montrer?...

La jeune femme se dirigea vers la cheminée, et, prenant la coupe, elle l'apporta sur la table placé au milieu du salon, et autour de laquelle les magistrats étaient assis.

Elle en explora le contenu, d'un doigt indifférent d'abord, puis fiévreux.

Vaine recherche.

- Il n'y est plus! — s'écria-t-elle avec angoisse — il n'y est plus!

Comment cela se fait-il?... Oui... oui... le bracelet que vous me montrez là est bien à moi...

Il était dans cette coupe, il y a peu de jours encore... je l'y ai vu, je l'y ai touché en cherchant une épingle à chapeau...

Comment est-il brisé?... Où l'avez-vous trouvé, messieurs?

- Une moitié dans l'avenue qui conduit à la Marne, et l'autre moitié sur le seuil de votre jardin.

— Dans l'avenue!... sur le seuil!... On m'avait donc volé ce bijou...

- C'est possible — dit Roussillon.

- C'est même certain, puisqu'il avait disparu de chez moi.

- Soupçonnez-vous quelqu'un?

- Soupçonner quelqu'un? Qui?

- Les gens que vous recevez?...

- Je ne reçois personne...

- Vos domestiques?

— La femme de ménage qui vient une fois par semaine?

Elle est honnête, je suis sûre d'elle...

Ma jeune servante? Ça ne se peut pas...

Et, en admettant, ce que je nie, que l'une d'elles soit la voleuse, pourquoi aurait-elle brisé ce bracelet?

Comment en aurait-elle perdu les morceaux?

C'est tout à fait inexplicable et incompréhensible... Vous me cachez quelque chose, messieurs, quelque chose de terrible... Je le pressens, je le devine... Dites-moi ce que c'est... Parlez-moi franchement, je vous en supplie... Ne me laissez pas dans une angoisse qui est pire que tout!!!

— Encore une fois, madame, soyez calme, je vous le demande avec instance, reprit Roussillon. Ne vous abandonnez pas à des idées noires et tâchez de nous éclairer...

— Je ne demanderais pas mieux, mais que puis-je faire pour cela?

— Vous devez vous souvenir de ce qui s'est dit entre nous, le jour où je suis venu vous voir pour vous rapporter la clef de votre maison...

Pendant que vous étiez dehors, votre servante avait reçu une femme, une brocanteuse, et lui avait vendu des robes dont vous lui aviez fait cadeau...

— Oui... oui, monsieur, je me souviens...

— Eh bien! cette femme qui avait acheté les robes, n'aurait-elle pas acheté aussi le bracelet, ou ne l'aurait-elle pas volé?

— Ni l'un, ni l'autre... Je vous répète qu'il y a très peu de jours encore, j'ai vu ce bijou dans cette coupe...

— Et, depuis ce moment, vous n'avez reçu personne?

— Personne...

— Votre nouvelle domestique, en votre absence, n'aurait-elle pas introduit quelqu'un dans ce salon?

— Je ne le crois pas, dit Marguerite.

— Mais enfin, ce n'est pas impossible. Il faudrait vous en assurer...

Tout à coup, Marguerite se frappa le front.

Un souvenir venait de se réveiller dans sa mémoire.

— Oh! non! murmura-t-elle. Non... Je ne croirais jamais cela...

— Dites toujours...



Les trois magistrats et l'inspecteur redescendirent (page 1228).

La jeune femme courut à la porte du salon, l'ouvrit vivement et appela :

— Étiennette... Étiennette...

La petite bonne, dont tout ce mystère surexcitait la curiosité, n'était pas loin.

Elle arriva aussitôt.



— Entrez! — lui dit Marguerite en la poussant au milieu du salon. — Entrez, et répondez-moi...

— A quoi? madame! — balbutia la jeune fille tremblante.

— D'abord, souvenez-vous bien...

— De quoi, madame?

— Il y a quinze jours ou trois semaines, je ne sais plus au juste, mais très peu de temps après votre entrée à mon service, une religieuse ne s'est-elle pas présentée à vous pour quêter?

— Oui, madame... une petite sœur des pauvres...

Madame était à sa toilette, et je suis montée la prévenir.

— Où aviez-vous fait entrer cette quêteuse?

— Ici.

— Dans ce salon?

— Oui, madame... et c'est ici que je suis venue lui apporter l'offrande de madame...

— Ça suffit — interrompit Roussillon — en voilà assez...

Une personne étrangère est entrée dans cette pièce et y est restée seule, nous savons ce que nous voulions savoir.

— Mais monsieur, songez-y donc, une religieuse!

— Eh! madame, *l'habit ne fait pas le moine!* dit le vieux proverbe... Le costume ne fait pas la religieuse...

Cette petite sœur des pauvres était tout simplement une voleuse déguisée... et pis qu'une voleuse!

Puis, s'adressant à la jeune bonne, Roussillon ajouta :

— Vous pouvez vous retirer, mon enfant.

Étiennette disparut.

Roussillon, alors, s'adressa de nouveau à Marguerite, dont une sueur froide mouillait les tempes, et que l'angoisse mordait au cœur, en face de l'énigme cachée sous les questions qu'on lui posait...

— Quand vous aviez des chaussures hors d'usage, qu'en faisiez-vous? — lui demanda-t-il.

— On les jetait.

— Votre domestique ne les prenait-elle pas pour les user personnellement jusqu'au bout?

Elle n'aurait pas pu les mettre...

— Quelles chaussures portiez-vous, hier soir, lorsque vous êtes allée reconduire M. Daniel Fontaine jusqu'au coin de l'avenue?

— De petits souliers en chevreau.

— A hauts talons?

— Oui, monsieur, — balbutia la jeune femme, dont les mains étaient agitées d'un tremblement nerveux. — Mais vous redoublez mon épouvante... C'est une enquête que vous faites...

Il s'est donc commis un crime aux environs de cette maison, et votre enquête me vise?...

— Vous n'avez rien à craindre pour vous, madame, je vous l'affirme.

Aucun soupçon ne pourrait vous atteindre... et il ne nous reste plus qu'une question à vous adresser.

— Faites, monsieur, et hâtez-vous, je vous en supplie... Vous jetez dans mon âme une telle épouvante qu'il me semble que je vais devenir folle...

Roussillon prit des mains du chef de la sûreté le couteau de boucher retire de la poitrine de Daniel Fontaine, et qui avait servi à frapper Pascal

— N'avez-vous jamais eu ce couteau chez vous? — dit-il en le mettant sous les yeux de Marguerite.

— Ce couteau... ce couteau... — répéta-t-elle haletante.

— Il est facilement reconnaissable, le nom du boucher Lebas se trouvant gravé au feu sur le manche.

— Oui, je le reconnais... Je l'ai vu dans ma cuisine...

J'ai questionné ma domestique sur sa provenance.

Elle m'a répondu qu'il lui était très commode, parce qu'il coupait bien, et que c'était le garçon de notre boucher qui lui en avait fait cadeau.

La jeune femme achevait à peine de prononcer ces derniers mots qu'elle poussa un cri de terreur, recula vivement, et le bras étendu vers l'arme meurtrière, bégaya :

— Du sang... du sang sur le couteau... on a tué quelqu'un...

Une révélation effroyable et soudaine traversa son cerveau, comme un éclair traverse les ténèbres, en y jetant une lueur sinistre.

Chancelante, les yeux hagards, elle cria d'une voix méconnaissable :

— Daniel ! Daniel ! On a tué Daniel...

Il devenait absolument impossible de lui laisser ignorer plus longtemps la catastrophe.

Le juge d'instruction prit la parole.

— Un grand malheur est arrivé — dit-il — un grand crime a été commis...

M. Daniel Fontaine est mort assassiné!

Marguerite ne put ni articuler un mot, ni même pousser un cri.

Ses bras battirent l'air et elle s'abattit comme une masse sur le parquet.

Elle avait perdu connaissance.

On s'empressa autour d'elle, on appela Étiennette, on monta le corps inanimé dans sa chambre, on l'étendit sur son lit et on la laissa aux soins de sa jeune servante qui se désolait et pleurait à chaudes larmes.

Les trois magistrats et l'inspecteur redescendirent.



CLXXXII

PAS D'HÉRITIERS.

— La justice a de cruelles exigences, messieurs — dit Roussillon d'une voix sombre — mais en face de l'horreur du double crime commis, ces exigences deviennent légitimes quand il s'agit d'arriver à la découverte de la vérité !

Monsieur le procureur de la République, croyez-vous cette jeune femme coupable ?

— Non — répondit le magistrat — et cependant...

Il s'interrompit :

— Et cependant — acheva Roussillon — les apparences semblent l'accuser, et c'est pour moi la preuve la plus éclatante de son innocence.

On a voulu la perdre comme on a perdu M. Georges Gauthier.

A Saint-Mandé, on a volé le ciseau de sculpteur et le bouton de manchette... ici, on a volé le couteau, le mouchoir, les chaussures et le bracelet...

Le même cerveau a prémédité et combiné les deux crimes...

La même main a tué les deux frères !

— Mais pourquoi ce double meurtre ? — demanda le juge d'instruction.

— Ah ! pourquoi ?

C'est ce qu'il faut chercher... C'est ce qu'il faut trouver, et c'est ce que nous trouverons bientôt, si Dieu permet que Pascal vive et puisse parler !

— Que faire relativement à Marguerite Vernon ?

— Lui envoyer le plus vite possible un médecin, car je la crois gravement touchée...

— Je m'occuperai d'elle... — fit le commissaire de police.

— Elle mérite votre intérêt... Quoique dans une position irrégulière, c'est une honnête fille.

Elle était profondément attachée à Daniel Fontaine, qui, je le crois, aurait fini par l'épouser, et la voilà seule au monde !

On quitta le chalet.

— Nous avons terminé, messieurs — dit l'inspecteur. — Il ne nous reste plus rien à faire ici...

Prolonger l'enquête serait inutile... Pour ma part, je sais ce que je voulais savoir.

Je lancerai quand même nos agents dans toutes les directions, en quête de renseignements, mais je suis sûr d'avance qu'ils ne trouveront rien...

— Je crois convenable d'accompagner le corps de M. Fontaine à son domicile — déclara le procureur de la République — il y aurait lieu, ce me semble, d'apposer les scellés chez lui et d'inventorier ses papiers...

Qui sait si nous ne trouverons pas des indications utiles?...

— Je suis de cet avis — appuya le juge d'instruction.

On avait regagné le théâtre du crime.

La voiture d'ambulance demandée à Paris par téléphone arrivait.

On y déposa le corps de Daniel, un agent monta sur le siège et le cocher reçut l'ordre de se rendre très lentement au domicile du défunt, rue du Rocher.

En prenant le chemin de fer, les magistrats y seraient longtemps avant le corps.

On se sépara du commissaire qui donnait des ordres aux gendarmes et à ses agents et on se dirigea vers la gare.

Une demi-heure plus tard, un médecin envoyé par le commissaire arrivait au chalet.

Étiennette, tout en larmes, le conduisit auprès de sa maîtresse.

La pauvre Marguerite avait repris connaissance, mais une fièvre ardente venait de s'emparer d'elle.

*
*
*

En arrivant à Paris, les magistrats entrèrent dans un restaurant pour y prendre quelque nourriture, dont ils avaient le plus grand besoin.

La présence de Roussillon étant inutile au domicile de Daniel Fontaine, le magistrat l'envoya chez le procureur général Morisset, avec mission de le prévenir du double crime qui venait d'être commis et qui semblait se rattacher par les liens les plus étroits à l'affaire de l'avenue Daumesnil.

Cette mission accomplie, il rejoindrait le chef de la sûreté et

tous deux se rendraient à la villa des Fleurs afin d'avoir des nouvelles de Pascal.

Roussillon partit pour la rue Beaujon, et les magistrats prirent le chemin de la rue du Rocher.

La voiture d'ambulance n'était point encore arrivée.

Ce fut le caissier de la maison, le représentant de Daniel, qui reçut les messagers de mauvaises nouvelles.

Il apprit avec une douloureuse épouvante l'assassinat de son patron.

Fort embarrassé de la conduite qu'il devait tenir dans une circonstance si imprévue et si grave, il demanda conseil aux magistrats.

— Il est nécessaire de faire fermer les ateliers jusqu'à nouvel ordre — répondit le procureur de la République — et d'arrêter immédiatement les comptes de la maison afin de pouvoir répondre aux héritiers...

— Les héritiers? — dit le caissier d'un air étonné.

— Sans doute.

— Mais M. Daniel n'en a pas.

— Vous en êtes sûr? — fit le magistrat étonné à son tour.

— Je le lui ai toujours entendu dire.

— Même à un degré éloigné?

— Personne. Il n'a pas eu à distraire la plus petite part de l'héritage de son frère.

— Vous jouissiez de toute la confiance de M. Fontaine?

— Oui, monsieur... Du moins en ce qui concernait les affaires industrielles.

— Savez-vous s'il a fait un testament?

— Je l'ignore, mais si ce testament existe, on le trouvera, soit dans un tiroir du bureau de son appartement particulier, soit dans celui de son cabinet du rez-de-chaussée, soit enfin chez son notaire...

— Vous connaissiez l'adresse de ce notaire?

— Oui, monsieur, et je vous la remettrai.

— Ignoriez-vous que M. Fontaine avait une maîtresse?

— Non, monsieur, je le savais, mais il ne m'en avait jamais parlé...

Il était peu communicatif en ce qui concernait sa vie intime.

— Vous n'avez jamais vu cette maîtresse?

— Jamais.

— Aussitôt que le corps de M. Daniel Fontaine sera arrivé ici, et déposé dans sa chambre et sur son lit, nous poserons les scellés sur tous les meubles, sauf sur votre caisse dont vous aurez besoin pour payer les ouvriers des usines et faire face aux dépenses des obsèques ..

— Nous vous nommerons gardien des scellés.

— Bien, monsieur.

— Combien avez-vous en caisse ?

— Cent cinquante mille francs environ... beaucoup plus qu'il ne me faut pour faire honneur aux traites qui pourront être présentées...

Du reste, je soumettrai mes comptes à qui de droit.

— Parfaitement... M. Fontaine était très riche, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur.

— Connaissez-vous le chiffre de sa fortune ?

— Elle dépassait certainement cinq millions, sans compter les usines...

— Et pas d'héritiers !!!

— Non, monsieur, je vous le répète, et je le tiens de M. Fontaine lui-même...

Maintenant, si vous n'avez plus immédiatement besoin de moi, je vous demanderai la permission d'envoyer des instructions par dépêches aux directeurs et aux contremaîtres des usines de M. Fontaine...

— Faites...

La sinistre nouvelle fut expédiée télégraphiquement par le caissier aux directeurs qu'il pria de se rendre sans retard auprès de lui, rue du Rocher.

Les employés de bureaux et les ouvriers furent prévenus et s'éloignèrent désolés, car le patron était aimé de tous.

La voiture des ambulances arriva.

On monta le corps de Daniel dans sa chambre, on l'étendit sur son lit et les scellés furent posés.

Le procureur de la République remit au caissier le permis d'inhumer, et les magistrats se retirèrent attristés, car pour être magistrat on n'en est pas moins homme, et la mort tragique de Daniel Fontaine, assassiné dans la force de l'âge, en pleine fortune, en plein bonheur, ne pouvait point ne pas causer une impression douloureuse.



— Priez madame Gauthier de vouloir bien descendre promptement... (page 1236).

Roussillon, — nous le savons, — s'était rendu à la demeure du procureur général.

Celui-ci était déjà parti pour le Palais.

L'inspecteur s'y rendit, se présenta au cabinet du haut magistrat et sollicita une audience immédiate pour affaire urgente.

Le procureur général le reçut aussitôt, et, dès qu'il eût franchi le seuil du cabinet, lui posa cette question :

— Affaire Gauthier, n'est-ce pas ?

— Oui et non, monsieur le procureur général.

— Comment, oui et non !

Que voulez-vous dire ?

— Que l'affaire qui m'amène n'est pas l'affaire Gauthier, mais s'y rattache par des liens étroits.

— Expliquez-vous.

Roussillon, rapidement et clairement, raconta le crime qui venait d'être commis à Polangis et dont la victime était Daniel Fontaine, le frère d'Albert Fontaine, tué à Saint-Mandé, et il énuméra les circonstances d'où résultait pour lui la conviction, presque la certitude, que la même main avait assassiné les deux frères.

Le procureur général l'écoutait avec stupeur.

Il lui fit recommencer son récit, insistant sur les moindres détails.

— Ainsi, — dit-il enfin, — Pascal, ce brave enfant, qui seul pourrait éclaircir ces ténèbres, est en danger de mort.

— Je le crains.

— Il faut qu'il vive, qu'on appelle auprès de lui ceux qu'on appelle les princes de la science !

Je suis prêt à les payer de ma bourse !

Pascal ne doit pas périr victime de son dévouement ! D'ailleurs, s'il mourait, qui nous donnerait le mot de la terrible énigme ?

Je vous le répète, il faut qu'il vive.

— Tout ce qu'il faudra faire pour cela sera fait, monsieur le procureur général, il est entre de bonnes mains !

M^{me} Gauthier sacrifierait sans hésiter sa fortune entière pour qu'il vive et qu'il parle.

Il s'agit de la réhabilitation de son mari ! de l'honneur de son nom !...

— En attendant, cherchons toujours...

Quel mobile peut guider le misérable s'attaquant deux fois de suite à la même famille ? admettez-vous que ce soit la vengeance ?

— La vengeance, selon moi, n'explique rien, on ne pouvait avoir à se venger des deux frères ; quelle offense, d'ailleurs, aurait pu faire naître cette haine implacable, avide de sang ?...

— Alors, que penser ?

— Pascal, en vous désignant son meurtrier, qui est celui d'Albert et de Daniel Fontaine, nous apportera la vérité...

Morisset donna l'ordre à l'inspecteur d'aller attendre le retour au Palais du procureur de la République et du juge d'instruction, et de les amener dans son cabinet où il les accompagnerait, ainsi que le chef de la sûreté.



CLXXXIII

IL FAUT QU'IL VIVE!

Un violent coup de sonnette, retentissant à la grille de la *Villa des Fleurs*, avait fait tressaillir tout le monde.

Le valet de chambre était allé aussitôt voir qui sonnait.

Raymonde, attendant anxieusement des nouvelles de Pascal, s'accoudait à la barre d'appui de sa fenêtre ouverte.

Elle vit un inconnu traverser le jardin; elle entendit les paroles suivantes :

— Priez madame Gauthier de vouloir bien descendre promptement — disait une voix, celle du médecin accompagnant le corps du jeune chanteur.

Sans laisser au valet de chambre le temps de répondre, Raymonde demanda de sa fenêtre :

— De quoi s'agit-il, monsieur?

— Un mot à vous remettre, madame, de la part de M. Roussillon — répliqua le médecin. — Le temps presse... Descendez vite, je vous en prie.

— Je descends, monsieur...

Et M^{me} Gauthier disparut de la fenêtre.

— Il faut ouvrir la grille et laisser avancer jusqu'à la porte de la maison la tapissière qui est dans l'avenue — dit le médecin au valet de chambre.

Le domestique obéit.

La tapissière entra lentement et s'arrêtait près des marches du perron au moment où Raymonde apparut.

La jeune femme était si bouleversée qu'elle ne la remarqua même pas et courut au visiteur.

— Vous avez un mot à me remettre de la part de M. Roussillon, balbutia-t-elle — Donnez... donnez, monsieur.

Le médecin remit à Raymonde la feuille détachée de son carnet sur laquelle l'inspecteur avait tracé ces mots :

« Madame,

« Je vous envoie notre pauvre Pascal blessé, presque mourant.

« C'est en travaillant pour vous qu'il a été lâchement frappé.

« Le moment est venu de lui payer votre dette de reconnaissance.

« Il faut qu'il vive. — Il le faut doublement, car lui seul peut nous apprendre quel était l'assassin de M. Albert Fontaine.

« Adressez-vous aux princes de la science.

« Je vous le répète, il faut qu'il vive.

« La réhabilitation de votre cher mari est entre ses mains.

« Je vous verrai ce soir.

« Respectueusement à vous.

« André ROUSSILLON. »

D'un seul coup d'œil, Raymonde avait dévoré ces lignes, sans les lire mot à mot.

Une seule chose avait frappé en même temps ses regards et son cœur.

Pascal, victime de son dévouement pour elle.

— Mon Dieu... mon Dieu!... — s'écria-t-elle chancelante, éperdue. — Pascal... notre ami... Pascal... blessé... mourant.

Où est-il?

— Là, madame, — répondit le médecin en désignant la tapisserie. — Qu'on le porte sur un lit sans perdre une minute et envoyez un chirurgien qui puisse m'aider à lui donner les soins que son état réclame.

— Oh! mes pressentiments! mes pressentiments! — balbutia Raymonde avec désespoir.

— Eh! madame, il ne s'agit pas en ce moment de se desoler, mais d'agir... — Faisons vite!

M^{me} Gauthier, nous le savons, était d'une trempe vigoureuse.

Elle avait trop souffert déjà, subi trop de tortures morales sans se laisser abattre, pour que, cette fois encore, elle ne trouvât pas en elle-même l'énergie nécessaire pour résister à ce nouveau coup.

Il lui suffit de quelques secondes pour se ressaisir, pour retrouver son sang-froid, et s'adressant au valet de chambre elle lui dit :

— Courez à Saint-Mandé chez le docteur Perrin.

S'il était absent, cherchez-le, trouvez-le, ramenez-le... Ne revenez pas sans lui...

Le valet de chambre s'éloigna en courant.

Raymonde reprit :

— Nous, monsieur, nous allons faire transporter Pascal dans la chambre qu'il a déjà occupée plus d'une fois.

Vous avez quelqu'un avec vous, et d'ailleurs on va vous aider.

Le cocher et la femme de chambre, attirés par le bruit des roues de la voiture, étaient là.

— Vous voyez ce qu'il y a à faire, — continua M^{me} Gauthier en s'adressant au cocher.

Puis à la femme de chambre :

Préparez le lit de M. Pascal.

Allez vite!

On s'occupa d'enlever le blessé de la tapissière, en l'emportant avec le matelas sur lequel il reposait.

En voyant le visage livide du jeune chanteur et ses vêtements collés sur sa poitrine par le sang coagulé, Raymonde ne put retenir ses sanglots.

— Oh! pauvre .. pauvre ami... — balbutia-t-elle en pleurant.
— Quelle main infâme l'a donc frappé!!

— Courage... courage, madame, ne vous laissez point abattre... Le mal n'est pas sans remède, — dit le médecin, tout en surveillant le transport de Pascal.

Il fut monté dans la chambre désignée. — On le déshabilla avec des précautions infinies, et on l'étendit sur le lit.

Son évanouissement durait toujours.

C'est tout au plus s'il conservait un souffle de vie.

Son cœur battait à peine.

Une sorte de râle, faible, presque indistinct, s'échappait de ses lèvres entr'ouvertes.

On attendait avec impatience et angoisse le chirurgien que M^{me} Gauthier avait envoyé chercher, le médecin de Jonville ne voulant s'en rapporter à sa seule expérience, et ne pouvant d'ailleurs rester à Saint-Mandé.

— Mais que s'est-il passé? — demanda Raymonde.

— Lui seul pourrait le dire, — répondit le docteur. — Le meurtre n'a pas eu de témoins...

— Où a-t-on trouvé son corps?

— Sous la voûte du pont de Jonville.

— Sous la voûte du pont de Joinville! — répéta Raymonde avec étonnement.

— Oui — continua le médecin. — Non loin du cadavre de M. Daniel Fontaine assassiné...

Une véritable stupeur se peignit sur le visage de la jeune femme.

— M. Daniel Fontaine assassiné! — dit-elle d'une voix brisée, rauque, à peine distincte.

— Oui, madame.

— L'industriel? — le frère de M. Albert Fontaine, assassiné, lui aussi, il y a quelques mois, à deux pas de cette maison?

— Oui, madame.

— Et c'est l'assassin de M. Fontaine qui a frappé Pascal?

— Il est impossible d'en douter.

— Et cet assassin est-il connu?

— Je ne puis répondre à cette question, ayant quitté le théâtre du crime avant la fin de l'enquête.

Mais je puis vous répéter les paroles prononcées par l'inspecteur Roussillon parlant du meurtrier :

Pascal seul pourra nous le nommer.

M^{me} Gauthier allait questionner encore quand l'entretien fut interrompu par l'arrivée du valet de chambre ramenant le docteur Perrin.

— Que se passe-t-il donc ici, chère madame? — demanda celui-ci en saluant Raymonde et en serrant la main qu'elle lui tendait.

La jeune femme lui présenta son confrère et celui-ci, le conduisant auprès du lit sur lequel gisait Pascal, le mit en quelques mots au courant de la situation.

— Il faut sauver ce jeune homme et vous le sauverez! — dit alors Raymonde.

— Avez-vous ici une pharmacie? — fit le docteur Perrin.

— Oui.

— Bien. — Cela nous permettra de parer sans retard au plus pressé.

Une cuvette, de l'eau tiède, des serviettes, des compresses, du perchlorure de fer en prévision d'une nouvelle hémorragie qu'il faudrait enrayer.

Le plus vite possible, tout cela.

Le valet de chambre se hâta d'aller chercher les objets demandés.

Pendant ce temps, le docteur Perrin enlevait les bandages posés sur la blessure et l'examinait.

— Cela est grave. — fit-il ensuite, — quoiqu'aucun organe essentiel n'ait été atteint.

Deux ou trois lignes plus bas, le cœur était touché et la mort eût été foudroyante !

On lava la blessure.

— Dans l'état où est le blessé, reprit le chirurgien, il serait imprudent de sonder la plaie.

Nous verrons plus tard.

Ce jeune homme a perdu beaucoup de sang ; de là sa faiblesse et son coma.

N'êtes-vous pas d'avis, mon cher confrère, de réagir par une potion énergique ?

— C'est mon opinion comme la vôtre.

Une ordonnance fut rédigée séance tenante, portée chez le pharmacien de Saint-Mandé et bientôt le médicament attendu se trouva entre les mains des médecins.

Non sans beaucoup de peine, on parvint à faire glisser une cuillerée de cette potion entre les dents serrées de Pascal et on résolut d'attendre une heure avant d'en administrer une seconde dose.

Il se faisait tard déjà.

M^{me} Gauthier, un peu calmée, songea que le médecin étranger n'avait certainement pas déjeuné et que le docteur Perrin se trouvait probablement dans le même cas.

— En attendant que l'heure passe, — dit-elle, — voulez-vous me faire le plaisir, messieurs, de déjeuner avec moi ?

Le docteur Perrin était de longue date l'ami de la maison.

Il accepta, sans se faire prier, et son collègue suivit son exemple.

M^{me} Gauthier était trop préoccupée, trop inquiète, pour avoir beaucoup d'appétit, mais les deux hommes firent honneur au menu copieux improvisé pour eux.

Au bout d'une heure, minute pour minute, on remonta auprès du blessé.

Il n'avait pas repris connaissance, mais une rougeur assez vive remplaçait la pâleur de ses joues.



Elle n'eut que le temps de se faire délivrer un ticket de première... (page 1247).



Cette rougeur annonçait le commencement de la fièvre, et, en même temps la cessation prochaine du coma.

La température du blessé s'élevait et un souffle régulier s'échappait de ses lèvres.

Le docteur Perrin constata ce changement avec satisfaction.

Raymonde lut ce sentiment sur sa physionomie.

— Vous le sauverez, n'est-ce pas ? — lui demanda-t-elle vivement.

— Chère madame, — répondit-il, — j'ai pour principe de ne rien promettre ; mais je fais tout ce que je peux pour sauver ceux qu'on me confie.

— Je le sais, docteur, et je sais aussi que vos efforts sont presque toujours couronnés de succès.

— Vous connaissez les belles paroles d'un de nos plus glorieux devanciers, Ambroise Paré : — *Je le soignai, Dieu le guérit !* et, maintenant, administrons une autre cuillerée de potion à notre blessé.

Cette fois il fut plus facile de la lui faire prendre, et on n'en perdit pas une seule goutte.

Le docteur Perrin fit alors cette recommandation :

— Je reviendrai ce soir ; d'ici à mon retour, il faudra, d'heure en heure, administrer une cuillerée du réactif.

Il est assez efficace pour provoquer chez le malade un prompt retour de la pensée, mais, quand il aura repris connaissance, non seulement il ne faudra pas l'interroger, mais encore il ne faudra pas lui laisser prononcer un seul mot...

Si vous restez à son chevet, chère madame, vous voudrez bien lui imposer le mutisme le plus absolu...

La fièvre qui se déclare en ce moment peut augmenter...

L'immobilité est indispensable afin de ne pas déranger les bandages. Vous réclameriez de l'aide, s'il le fallait, pour réprimer, pour rendre impossible tout mouvement.

Je vous le répète, le cas est grave et la moindre imprudence pourrait l'aggraver encore.

Je vous recommande de fermer les volets et de créer ici des fenêtres factices...

Qu'aucun rayon de vive lumière ne vienne frapper les yeux du malade quand ils seront ouverts.

Si la fièvre augmentait, ayez à votre disposition de la glace et

qu'on en entretienne un morceau sur le front. On évitera ainsi toute congestion au cerveau.

Je vous quitte, car je me dois à mes autres malades.

Je reviendrai ce soir et j'aviserais.

La journée se passa.

Quand le docteur Perrin revint à la villa des Fleurs, le chef de la sûreté et Roussillon venaient d'y arriver et c'est à peine s'ils avaient pu échanger quelques paroles avec M^{me} Gauthier qu'on était allé chercher dans la chambre de Pascal, sur lequel elle veillait comme une sœur de charité.

On remonta auprès du blessé.

Son état s'était peu modifié.

Le docteur n'ordonna rien de nouveau ; — il demanda seulement que quelqu'un passât la nuit auprès de Pascal, de manière à ce que le lendemain matin, on pût lui rendre compte dans les moindres détails de ce qui se serait produit.

Roussillon déclara qu'il voulait s'acquitter de cette tâche et qu'il veillerait avec une sollicitude paternelle sur celui qu'il aimait comme son enfant.

Le chef et l'inspecteur dînèrent à la villa et ils mirent M^{me} Gauthier au courant de tout ce qui s'était passé.

A cette heure, on en était réduit à attendre la guérison de Pascal qui, seul, pourrait donner le mot de la sombre énigme.

Néanmoins le chef de la sûreté et Roussillon avaient lancé les meilleurs agents de la brigade, dans toutes les directions autour du lieu du double crime, afin de faire une enquête discrète et de tâcher de trouver une piste.



CLXXXIV

RUBRIQUE — VOYAGE — PAUL DE VILLIERS

Dans le cabinet du procureur général où se trouvaient réunis le procureur de la République, le juge d'instruction Libourt, et le chef de la sûreté, on avait tracé un plan de campagne et décidé la conduite à tenir.

On garderait sur cette nouvelle affaire un silence relatif, ne disant que ce qu'on jugerait à propos de dire, et taisant le reste.

Le commissaire de police de Joinville recevrait avis de cette détermination le plus promptement possible, afin que lui et ses agents refusassent absolument de se laisser interviewer par des *reporters* en quête de renseignements émouvants.

Le brigadier de gendarmerie et ses hommes seraient également prévenus.

Quant à la levée des scellés chez Daniel Fontaine, on attendrait que l'inhumation ait eu lieu et que les comptes du caissier fussent établis.

On verrait aussi les ingénieurs chargés de la direction des usines, et on déciderait si l'on devait laisser continuer les travaux en cours d'exécution, afin de ne point léser les intérêts des héritiers inconnus, qu'on découvrirait peut-être.

Le secret le plus absolu serait **gardé** sur toutes ces résolutions.

Une note fut rédigée séance tenante, note que l'on enverrait aux journaux afin de prévenir les *racontars* des journalistes.

Cette note parut le lendemain matin.

Elle était aussi brève que possible.

La voici, sous cette rubrique : LE DOUBLE CRIME DE POLANGIS :

« Hier matin, sur le territoire du hameau de Polangis, un
« employé se rendant au chemin de fer pour prendre son train,
« trouvait sur le trottoir de l'avenue qu'il suivait le cadavre d'un
« homme assassiné.

« La police, promptement avertie, se rendit sur le lieu du crime, où les magistrats la rejoignirent bientôt.

« L'identité de la victime fut immédiatement reconnue.

« C'était un industriel riche et très en vue, M. Daniel Fontaine.

« Presque à la même heure, sous une voûte du pont de Joinville, à une faible distance du premier cadavre, on en trouvait un autre.

« Tout indique que cette seconde victime avait été frappée par le même assassin et par la même arme que M. Fontaine.

« L'identité de ce malheureux n'ayant pu être établie, le corps a été envoyé à la Morgue.

« L'assassin présumé est entre les mains de la justice.

« Toute cette affaire a été conduite avec la plus grande habileté par l'inspecteur Roussillon. »

C'était tout.

Le greffier de la Morgue avait été prévenu.

Aux curieux qui ne manqueraient pas de se présenter, espérant reconnaître le mort, on répondrait :

— C'est fait. — Le corps n'est plus exposé, la reconnaissance ayant eu lieu.

Des agents resteraient en permanence aux environs et dans l'intérieur de la Morgue pour examiner les gens qui s'y rendraient et qui questionneraient.

Plus d'une fois des assassins se sont involontairement livrés en venant voir si leur victime était reconnue.

La nouvelle fit sensation.

La maison de la rue du Rocher fut bientôt envahie par une foule d'amis, de clients, d'industriels qui, ne pouvant croire à la mort de Daniel Fontaine, venaient aux renseignements.

Une chose frappait tout le monde : la mort identique des deux frères, frappés l'un comme l'autre, à quelques mois d'intervalle, par une main inconnue.

L'auteur de ces deux crimes était arrêté, — disait la note envoyée aux journaux.

C'était beaucoup, mais ce n'était point assez.

Ce criminel, on ne le désignait pas, et on se rappelait quelle effroyable erreur avait commise la justice en arrêtant et en condamnant le statuaire Georges Gauthier, dont elle-même demandait aujourd'hui la réhabilitation.

Une nouvelle erreur n'allait-elle pas être commise ?

Bref, on se livrait à des commentaires à perte de vue, mais la presse, obéissant au mot d'ordre donné, restait silencieuse.

*
* *

Vers huit heures du matin, Léa Gaucher, parfaitement calme, mais les traits tirés et le visage livide, avait quitté la rue Léon et gagné le boulevard Barbès en suivant la rue Ordener.

Là elle prit une voiture et se fit mener à la gare du P.-L.-M. Le rapide qu'elle comptait prendre était sous pression.

Elle n'eut que le temps de se faire délivrer un ticket de première classe et de monter dans le compartiment des dames seules.

Le train partit.

Si la conscience de Léa restait muette, son estomac parlait.

A Laroche elle se fit apporter du buffet un panier garni et prit son repas sans quitter le compartiment.

Le rapide s'arrêtait à Lyon à cinq heures et demie.

Elle dina au buffet.

On arriva à Marseille à dix heures vingt-cinq minutes du soir.

Léa en repartit à minuit vingt et à six heures dix-sept minutes du matin elle se trouvait à Nice.

C'est pendant la nuit qu'elle voulait rentrer à Monaco, à la villa des Palmiers.

Elle s'installa donc à Nice dans un hôtel pour la journée, attendant l'heure du dernier train de nuit qu'elle prendrait pour se rendre à Monaco.

Son affaire était très bien combinée.

A dix heures cinquante-huit du soir, elle descendrait en gare de Monte-Carlo et arriverait à onze heures et demie à la villa des Palmiers.

*
* *

A cette heure, tout le monde serait couché et endormi, ce qui lui permettrait de réintégrer sa chambre, où on la croyait malade.

Jeanne de Brueil attendait impatiemment le retour de la nourrice de Germaine.

Depuis le mystérieux départ de Léa, aucun fait ne s'était produit méritant d'être signalé.

Docile à la recommandation de Jeanne, le vicomte Paul de Villiers n'avait point paru à la villa, mais il ne manquait pas d'en-

voyer chaque matin deux bouquets, donnant ainsi à Germaine l'assurance que son image était sans cesse présente à sa pensée.

Il lui tardait d'arriver au dimanche, jour indiqué par Jeanne pour avoir avec lui un entretien sérieux.

Le jeune homme vivait comme un corps sans âme, tout entier à son amour.

Il aurait pu jouer pour se distraire, mais il se disait :

— Si je joue, et si je perds le peu qui subsiste de la fortune dissipée, que me restera-t-il à faire ?

Me brûler la cervelle.

Or, je ne veux pas mourir !

Ce n'est point au moment où pour la première fois mon cœur s'est ouvert à une passion vraie que je renoncerais à la vie !

Et, résistant à la tentation, il s'était abstenu de mettre les pieds au Casino.

De son côté, Germaine — il nous paraît superflu de l'affirmer — n'oubliait pas le vicomte et trouvait bien longs les jours passés sans le voir.





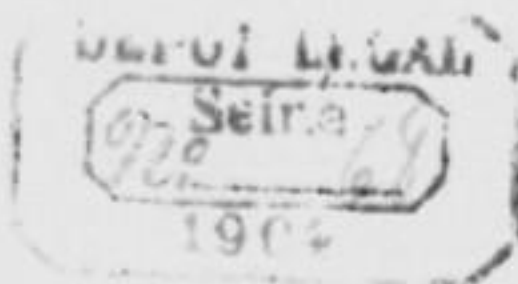
Pas une parole ne fut échangée entre les deux femmes tandis qu'elles remontaient l'escalier (page 1250).

CLXXXV

LE RETOUR DE LÉA. — UNE LETTRE.

A dix heures cinquante, Léa Gaucher prenait le train qui, allant jusqu'à Menton, devait la conduire à Monte-Carlo.

Peu de monde dans ce train.



Quand elle arriva au point terminus de son voyage trois ou quatre personnes seulement descendirent.

Le visage couvert par une voilette épaisse, elle gagna la route de Menton qui passait devant la terrasse de la villa des Palmiers.

Sans avoir fait une seule rencontre, elle atteignit la grille de la propriété.

Nos lecteurs se souviennent peut-être qu'elle avait emporté l'une des trois clefs de cette grille.

Avant de l'introduire dans la serrure, elle jeta un coup d'œil sur la façade de la maison.

Toutes les persiennes étaient closes, excepté celles de la chambre de Jeanne.

La clarté pâle d'une lampe filtrait à travers les rideaux de cette fenêtre.

— Elle m'attend, — murmura Léa.

Ouvrant alors la grille, elle la poussa lentement afin qu'elle ne grinçât point en tournant sur ses gonds, et, après avoir franchi le seuil, elle la referma avec les mêmes précautions.

Il s'agissait maintenant de rentrer dans la maison dont les portes étaient closes.

Marchant sur la pointe des pieds, évitant de faire crier le sable des allées sous les semelles de ses bottines, elle s'avança jusqu'au-dessous de la fenêtre de Jeanne.

Appeler, même d'une voix étouffée, lui semblait à bon droit imprudent.

Elle ramassa une poignée de sable et la lança contre les vitres.

Un petit bruit sec, presque imperceptible, se produisit.

Au bout du quart d'une seconde, la fenêtre s'ouvrit et M^{me} de Brueil, en peignoir de nuit, parut et s'accouda sur la barre d'appui, le corps en avant, sondant du regard les ténèbres.

— C'est moi... — dit la nourrice de Germaine, d'une voix faible comme un souffle.

La fenêtre se referma.

Deux minutes s'écoulèrent et Léa entendit une clef tournant dans la serrure de la porte d'entrée.

Pas une parole ne fut échangée entre les deux femmes tandis qu'elles remontaient l'escalier.

Une fois enfermées dans la chambre, Jeanne embrassa Léa et lui demanda vivement :

— Eh bien ?

— C'est fait ! — répondit la mère de Pascal. — Mais j'ai laissé à-bas deux cadavres au lieu d'un...

Jeanne frissonna.

— Deux cadavres ! répéta-t-elle avec épouvante.

— Un obstacle imprévu se présentait sur mon chemin, arrêtant tout, compromettant tout !...

Il fallait le briser. Je l'ai brisé...

Je travaillais pour Germaine et pour mon fils, que je suis maintenant certaine de retrouver...

— Explique-toi.

— Pas cette nuit. Demain...

— Pourquoi pas tout de suite.

— Je suis brisée...

L'énergie surhumaine qui m'a soutenue jusqu'à cette heure m'abandonne...

J'ai besoin de sommeil... Un besoin impérieux...

A demain...

Et Léa, prenant un bougeoir, rentra dans sa chambre dont, pour tout le monde, elle n'était pas sortie depuis trois jours.

Ecrasée par la fatigue, elle dormit d'un sommeil de plomb.

Le soleil était levé depuis longtemps quand Jeanne la réveilla.

Elle avait reposé, mais ses traits portaient l'empreinte de la fièvre nerveuse qui lui donnait, depuis trois jours, une force incroyable.

Alors elle raconta à M^{me} de Brueil les péripéties terribles de son voyage, et ce qu'elle avait appris au sujet de son fils.

Jeanne, en l'écoutant, devenait pâle d'épouvante.

— Alors, maintenant, qu'allons-nous faire ? — demanda-t-elle.

— Attendre, — répondit Léa.

— Attendre quoi ?

— Que la justice recherche les héritiers de Daniel Fontaine.

Il est inutile de prendre les devants pour te faire connaître, et ce serait dangereux.

Dis-toi seulement que tout vient à point à qui sait s'armer de

patience, que bientôt les millions des frères Fontaine seront à toi, et que tu pourras, tout en me réservant la part que tu m'as promise pour mon fils, doter princièrement Germaine...

Le double but que je me proposais sera donc atteint!...

Après un silence, Léa reprit :

— Tu sais tout ce qui me concerne... apprends-moi maintenant ce qui s'est passé ici.

Jeanne répéta presque mot pour mot les paroles échangées lors de la visite de Paul de Villiers.

— Tout va bien ! — dit la mère de Pascal avec un sourire de satisfaction.

Demain dimanche, le vicomte viendra.

Tu as le champ libre.

Tu peux aborder hardiment la grande question.

— C'est ce que je ferai.

— A partir de ce matin, la consigne est levée pour tout le monde, en ce qui me concerne.

Tu diras que je vais mieux et que la porte de ma chambre n'est plus défendue...

Amène-moi Germaine... Je meurs d'envie de l'embrasser... Je jouerai bien mon rôle de convalescente, va !

Demain je pourrai quitter mon lit et me promener dans le jardin...

Jeanne quitta Léa.

Germaine, quand elle vit sa mère, lui demanda, comme elle avait coutume de le faire chaque matin :

— Mère, comment va nourrice ?

— Beaucoup mieux, ma mignonne.

La jeune fille, dans un mouvement de joie presque enfantine, battit des mains.

— Que tu me fais plaisir en m'annonçant cela, mère chérie ! — s'écria-t-elle.

Puisqu'elle va mieux, je pourrai la voir ?

— Sans doute.

— Quand ?

— Quand tu voudras.

— Tout de suite, alors.

— Viens donc...

Jeanne conduisit Germaine auprès de sa nourrice.

L'enfant se jeta dans les bras que Léa lui tendait et la dévora de baisers.

— Te voilà donc enfin guérie, chère nourrice bien-aimée, — bégayait-elle sans interrompre les caresses, — et je pourrai te voir et t'embrasser comme de coutume!

Ah! si tu savais comme le temps de ta maladie m'a paru long!...

Germaine pleurait d'émotion et Léa, la pressant sur son cœur avec ses mains teintes de sang, mêlait ses larmes aux siennes.

— Comme tu es changée, bonne nourrice! — poursuivait la jeune fille en voyant la pâleur et les traits tirés de Léa.

Tu as donc bien souffert.

— Oui, mignonne, mais je vais mieux, beaucoup mieux... Je ne souffre plus du tout, et j'espère bien pouvoir me lever demain et déjeuner avec vous...

— Pourquoi pas aujourd'hui?

— Je ne suis pas encore assez forte.

Germaine ne pouvait insister.

Léa ayant demandé qu'on la laissât prendre encore un peu de repos, la mère et la fille la quittèrent.

On annonça aux domestiques que la consigne interdisant l'entrée de la chambre de la malade n'existait plus, et personne ne soupçonna la comédie tragique qui venait d'être jouée.

* * *

Adrien Morisset, l'avocat à la cour, le fils du procureur général, était un brave garçon très dévoué à ses amis, qui n'avait pas vu sans peine Paul de Villiers quitter Paris avec la résolution sinistre de se tuer si les hasards du jeu ne lui rendaient pas une fortune.

Or, Morisset savait à merveille combien il est rare que la veine favorise les désespérés.

Done, il y avait infiniment plus de chance pour le suicide que pour le succès, et Morisset regardait l'existence du vicomte comme bien compromise.

La lettre qu'il reçut de lui, datée de Monte-Carlo, le rasséréna presque complètement.

— Il y a de l'amour sous jeu — se dit-il — donc, il se gardera bien de se tuer. Je vais faire ce qu'il me demande.

Et dès le lendemain, le jeune homme battait les trottoirs de la rue Ruysdaël, en quête de renseignements.

Il fallait avant tout savoir où demeurait cette Jeanne de Brueil, dont il était question dans la lettre de son ami.

Ce premier renseignement obtenu, les autres arrivèrent en foule...

M^{me} de Brueil, que généralement on croyait veuve, habitait un hôtel lui appartenant, passait pour avoir quelque fortune, vivait très retirée avec sa fille, atteinte d'une claudication prononcée et se consacrait d'une manière absolue à cette pauvre enfant.

La mère et la fille, quelques jours auparavant, étaient parties pour Nice.

Le détail de la claudication fut un éclair pour Adrien Morisset et lui remit immédiatement en mémoire la jeune fille vue au parc Monceau en compagnie de sa mère.

Ces premières informations parurent tout à fait insuffisantes à Morisset.

Pour répondre à la confiance de Paul de Villiers il fallait savoir au juste ce qu'était la famille de Brueil, et cela ne semblait point une tâche facile.

Il parvint cependant à la mener à bien en s'informant du nom du vendeur de l'immeuble.

Un négociant établi dans le quartier depuis vingt-cinq ans lui apprit que ce vendeur, riche et retiré des affaires, vivait à Passy où il possédait plusieurs maisons.

Morisset alla le trouver.

Par lui il eut des renseignements complets.

Jeanne de Brueil n'était point veuve par l'excellente raison qu'elle n'avait jamais été mariée.

Elle appartenait à une excellente famille, mais, dès l'âge de seize ans, elle avait eu un amant, un homme marié, dont Germaine était l'enfant non reconnue.

L'hôtel de la rue Ruysdaël était un cadeau de cet homme.

La fortune de Jeanne consistait en une rente viagère constituée par lui et la nue-propriété du capital de cette rente appartenait à Germaine.

Ces renseignements ne parurent nullement satisfaisants à Morisset, et dans la droiture de son caractère, il jugea qu'il ne devait rien cacher à son ami.

Il lui écrivit une longue lettre dans laquelle il lui donnait tous les détails qu'il venait de recueillir, et il la terminait par ces mots :

« Je me suis acquitté de mon mieux de la mission donnée par
« toi. Tu sais tout. Je ne te donne aucun conseil. C'est à toi de
« réfléchir et de prendre un parti. »

« Cordialement à toi.

« Adrien MORISSET. »



CLXXXVI

LIBERTÉ ! LIBERTAS !

A la maison de santé de Brévannes, aucun changement n'était survenu dans la santé de Georges Gauthier.

Deux fois par jour, le docteur Verdier et son collaborateur, le docteur Richer, rendaient visite au malheureux statuaire dont ils étudiaient les moindres gestes, épiaient les jeux de physionomie, guettant l'expression des regards.

On avait mis à la disposition de Georges une selle de sculpteur, de la terre glaise, des ébauchoirs, mais il n'en faisait aucun usage.

Bien souvent, au contraire, il pétrissait de la mie de pain et il produisait des objets à peu près informes, dans lesquels on ne retrouvait aucun sens artistique.

Trempant ses doigts dans l'eau d'un verre pour amollir la pâte, il s'obstinait pendant des heures entières à ce travail sans résultat.

Malgré tout, cette manie d'occuper ainsi ses mains, semblait aux deux médecins un indice — bien faible, il est vrai — d'un retour possible et probable à la raison.

Le docteur Verdier croyait sentir approcher le moment où il devrait provoquer une secousse violente, pour essayer de rétablir l'équilibre du cerveau.

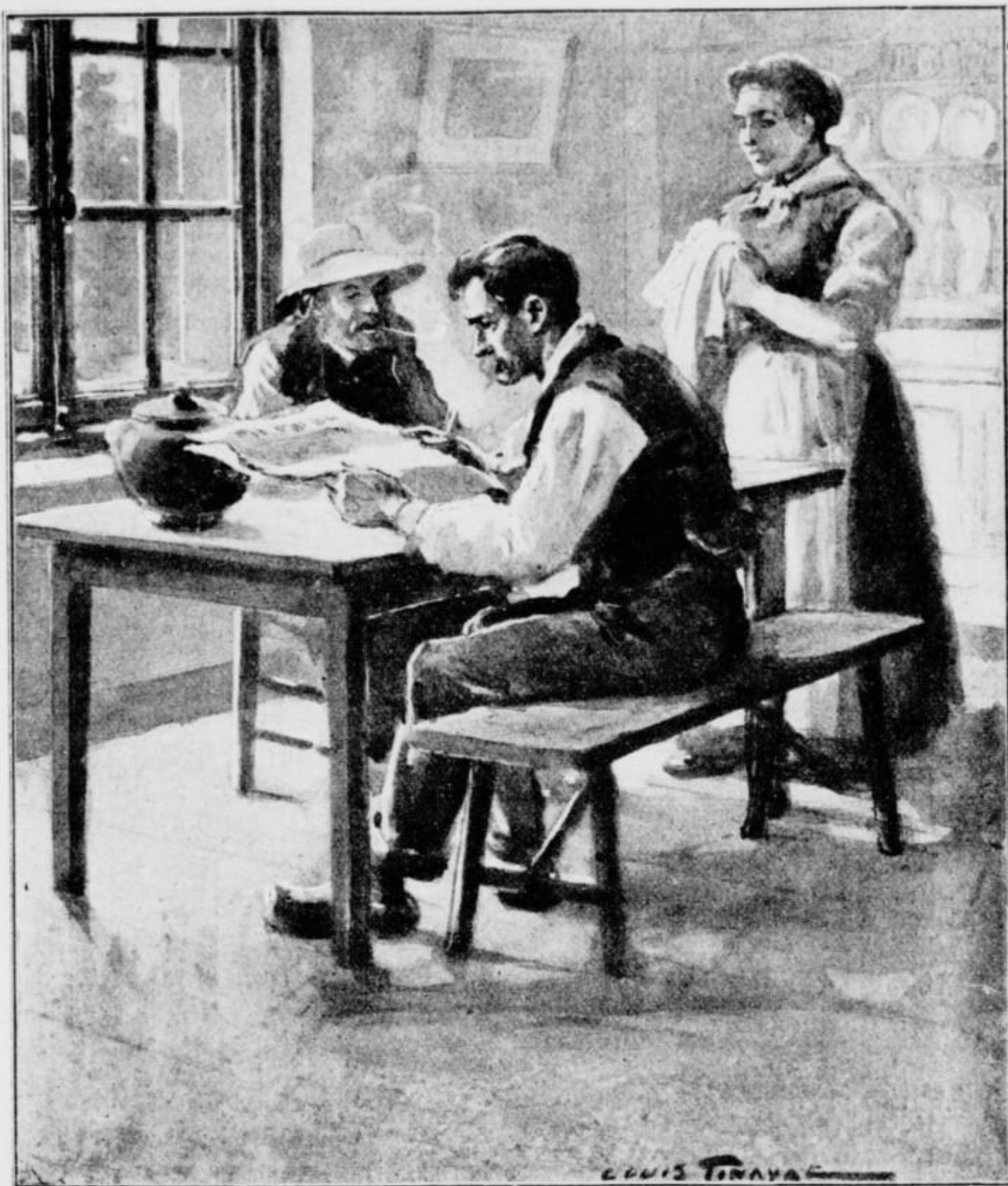
— Dans quelques jours — disait-il à son collaborateur, — nous frapperons un coup décisif... Si la tentative ne réussit pas, je croirai qu'il faut abandonner l'espoir...

D'ici là nous devons, ce me semble, employer tous les moyens pour amener une grande surexcitation nerveuse.

Est-ce votre avis ?

— Absolument.

Le docteur Richer, qui avait la pharmacie dans ses attributions, composa une potion que le surveillant de Georges reçut l'ordre de lui faire prendre chaque jour deux heures après son repas du matin.

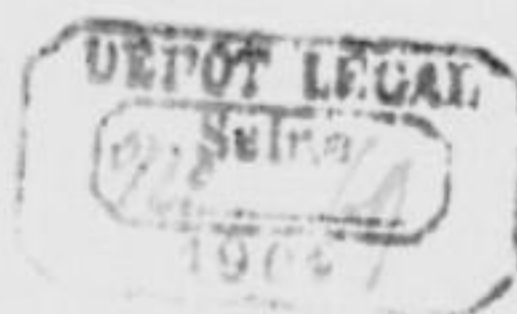


Aussitôt le déjeuner fini, Langrune ouvrit le *Petit Journal* (page 1258).

Le statuaire avait la docilité d'un enfant et se prêtait sans la moindre velléité de résistance à tout ce que l'on attendait de lui.

Quittons M. Gauthier, et revenons à l'agent de police démissionnaire, ou plutôt révoqué, Langrune.

Cet adroit coquin faisait l'admiration du maître jardinier de la maison de santé.



Le pseudo Sosthène Grivot travaillait avec un zèle digne des plus grands éloges, et sa vigueur physique évitait bien des fatigues à son patron qui ne lui marchandait pas les compliments et le nourrissait copieusement pour entretenir ses forces.

Langrune avait commencé le nettoyage des massifs.

Ce travail lui plaisait beaucoup, lui permettant d'aller et de venir à sa guise dans tout le jardin et de s'approcher, quand bon lui semblait, du pavillon des isolés.

Là il pouvait voir ce qui se passait autour du statuaire, étudier les habitudes du gardien, se rendre compte très exactement des heures d'ouverture et de fermeture du pavillon et de celles des repas...

A plusieurs reprises, tout en travaillant, il avait échangé quelques mots avec le gardien de service.

Chez le maître jardinier Hébert on déjeunait à midi précis.

Après le déjeuner, on jetait un coup d'œil sur le *Petit Journal*, dont Langrune lisait à haute voix les *faits divers* les plus intéressants, puis on retournait au travail.

On était au samedi matin.

Comme de coutume, aussitôt le déjeuner fini, Langrune ouvrit le *Petit Journal*.

Ce jour-là, les journaux publiaient la note envoyée à la presse par le parquet.

La rubrique : *Le double crime de Polangis* attira l'attention de l'ex-agent de la sûreté.

Il lut tout haut l'article, sans laisser voir son trouble.

Le nom de Daniel Fontaine, assassiné comme l'avait été son frère, le stupéfiait, et celui de Roussillon, dont on vantait l'habileté, le plongeait dans une rage profonde.

Il laissa le journal et sortit plus tôt que de coutume, sentant le besoin de respirer, de réfléchir.

— Roussillon triomphe ! — murmura-t-il. — Mais j'empêcherai bien qu'il ait à son actif la réhabilitation de Georges Gauthier ! Non, il ne l'aura pas, et moi j'aurai gagné la prime promise !

Un honnête homme n'a que sa parole !

Pendant tout le jour il travailla, faisant preuve de son ardeur habituelle, et il ne se retrouva avec Hébert que le soir à dîner.

Vers la fin du repas, il posa cette question :

— Patron, est-ce qu'on travaille, demain dimanche ?

— Ce n'est pas l'habitude .. — répondit Hébert. — un petit

coup de râteau dans les allées, le matin, pour ramasser les feuilles mortes, c'est tout.

Mais la journée est payée quand même...

— Alors, je pourrai disposer de mon temps après le déjeuner?

— Parfaitement.

— Je voudrais aller faire un tour.

— Liberté, *Libertas!*... et si vous avez besoin d'un peu d'argent pour vous balader, vous n'avez qu'à le dire.

— Merci, patron, mais je n'en ai pas besoin.

Nous compterons plus tard... — il me reste quelques sous...

D'ailleurs, je n'ai nulle envie de faire de la dépense.

— Et que vous avez bien raison!

L'économie, il n'y a que cela, quand on ne veut pas finir ses jours à l'hôpital.

Après le diner, Langrune rentra dans sa chambre, poussa le verrou et, certain qu'on ne pouvait l'épier, il tira de l'endroit où il l'avait cachée, la petite boîte contenant de la cire à modeler, et il la plaça sous son traversin.

Il se jeta ensuite tout habillé sur son lit, et il entendit les heures sonner successivement à l'horloge de la maison de santé.

Il réfléchissait.

A dix heures il se leva, reprit la petite boîte, l'ouvrit et se mit à pétrir entre ses doigts la cire à modeler.

Aussitôt que la cire à modeler fut bien malléable, Langrune ouvrit sans bruit la porte de sa chambre, sortit, et suivant les sentiers pratiqués dans le parc entre les massifs d'arbustes, il arriva près du pavillon habité par Georges Gauthier, appuya fortement la cire sur l'entrée de la serrure de la porte de ce pavillon et réintégra son domicile.

Le lendemain matin dimanche, à la première heure, il était à l'ouvrage, ratissant les allées et ne laissant pas une feuille morte s'égarer sur le sable.

A neuf heures et demie, tout était terminé.

Il rentra dans sa chambre, fit une toilette très propre, mais conforme à sa situation actuelle d'aide-jardinier et quitta la maison de santé.

Deux heures après, il était à Charenton.

Là il rentra, rue de Paris, dans la boutique de la marchande de bric-à-brac, recéleuse bien connue et très appréciée des cambrioleurs parisiens.

C'est chez cette femme qu'il s'était procuré les fausses clefs dont il avait fait usage pour pénétrer, rue Delambre, dans le logis de Roussillon.

Nos lecteurs savent que cette visite domiciliaire clandestine n'avait point tourné à son avantage.

La recéleuse l'accueillit avec son plus gracieux sourire.

— Quel bon vent vous amène, monsieur Langrune? — lui demanda-t-elle.

— Nous avons à causer, ma chère dame... — répondit-il.

— De choses sérieuses?

— Oui... très sérieuses...

— Alors passons dans le *tombeau des secrets*.

— On franchit le seuil du cabinet baptisé de ce nom par la providence des cambrioleurs et où elle tenait ses petits conciliabules.

— Maintenant — fit-elle — de quoi s'agit-il?

Langrune exhiba son empreinte de cire molle.

— Il s'agit — répliqua-t-il — de me fournir un jeu de clefs pouvant entrer dans l'orifice dont voici la reproduction exacte.

En connaissance émérite la femme examina l'empreinte.

— Tiens! tiens! tiens! — dit-elle ensuite — c'est une clef de prison qu'il faut...

— A peu près... sans forage, ce qui la rend plus facile à trouver.

— Est-ce que des crochets ne feraient pas l'affaire?

— Peut-être, mais je ne veux marcher qu'à coup sûr. — Du reste, au jeu de clefs que je demande vous joindrez un trousseau de rossignols...

— Ça n'est pas prêt.

— Quand pourrez-vous me livrer le tout?

— Dans trois jours.

— Exactement?

— Oui. Vous savez bien que je n'ai qu'une parole!

— Le prix des bibelots?

— Cinquante francs, payables contre livraison.

— Cinquante francs, soit! — Dans trois jours, je viendrai chercher la camelote et vous apporter l'argent.

Et Langrune partit pour se rendre à son domicile de la rue des Près-Saint-Gervais.

Il espérait y trouver des nouvelles de Roger Blanchard.

Aucune lettre ne l'attendait, mais il apprit qu'on était venu le demander à plusieurs reprises.

A sept heures, il dînait à la maison de santé de Brévannes, avec Hébert, sa femme et son apprenti.

*
* *

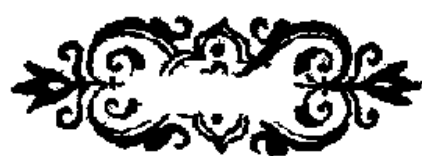
A la villa des Fleurs, aucun changement alarmant ne se produisait dans l'état de Pascal, mais rien non plus ne donnait l'espoir d'un mieux rapide, permettant de questionner le blessé et d'obtenir de sa bouche les renseignements attendus avec une si grande impatience.

Roussillon, faisant preuve d'une sollicitude toute paternelle, avait passé la nuit près du jeune chanteur, se conformant, avec une religieuse ponctualité, aux recommandations du docteur.

Celui-ci était venu dès le matin visiter son malade et, n'ayant rien constaté qui ne fût conforme à ses prévisions, avait prescrit la continuation du traitement ordonné la veille, en insistant de nouveau sur la nécessité d'un calme absolu.

Après la visite du médecin, Roussillon dut rentrer à Paris pour s'acquitter du service qui lui incombait et qui ne pouvait pas être négligé.

Raymonde fit appeler auprès de Paul deux sœurs de charité garde-malades, afin de l'aider à veiller sur lui et à l'entourer des soins nécessaires.



CLXXXVII

L'ALBUM

D'habitude, Léa Gaucher ne lisait jamais les journaux, mais en ce moment, par exception, elle éprouvait un fiévreux besoin d'en prendre connaissance.

Elle en envoya chercher plusieurs à la gare le dimanche matin.

Ces journaux étaient ceux ayant paru la veille au matin à Paris et n'arrivant à Monte-Carlo que dans la nuit.

Le valet de chambre en apporta cinq ou six qu'on remit à la nourrice de Germaine.

Elle ne fut point étonnée d'y trouver l'article émanant du parquet et relatant le double crime Polangis.

Les derniers mots de cet article, on s'en souvient, affirmaient que l'auteur des deux assassinats était sous la main de la justice.

L'inférieure créature eut aux lèvres, en lisant ces lignes, un sourire véritablement diabolique.

Elle pensait à Marguerite Vernon.

— Ah! le piège était habilement tendu! — murmura-t-elle. — Marguerite Vernon payera la dette de sang, comme l'a payé le sculpteur de l'avenue Daumesnil!

Si Daniel Fontaine — (ce qui est très possible) — avait fait son testament en sa faveur, elle serait déchue de tout droit à l'héritage.

L'article de la loi est formel, il dit que quiconque, soit comme auteur principal, soit comme complice, a attenté à la vie du testateur, ne peut toucher aucune part de sa succession!

Et c'est pour cela que Léa Gaucher avait accumulé les apparences contre Marguerite Vernon.

Elle pensait à tout et prévoyait tout.

Le courrier du dimanche matin avait apporté à Paul de Villiers la lettre d'Adrien Morisset.

Il l'ouvrit fiévreusement et il en dévora le contenu, que nous connaissons.

Elle apprit au vicomte que, Jeanne de Brucil n'étant veuve d'aucun mari, Germaine était fille naturelle.

La fortune, modeste d'ailleurs, dont jouissait la mère et la fille, avait son origine dans les libéralités du père de Germaine, père dont le nom semblait devoir rester inconnu.

Au lieu de s'irriter de ces renseignements inattendus et peu satisfaisants, Paul en parut plutôt heureux.

— Que m'importe, — se dit-il, — la faute de la mère et la naissance illégitime de l'enfant?...

Une tache, et peu de fortune, cela vaut mieux ainsi!

Personne ne pourra m'accuser d'avoir trafiqué de mon nom et de mon titre...

J'aime Germaine, et elle souffre... Je me consacrerai tout entier à son bonheur et je saurai lui faire une existence heureuse...

Ah! si je ne m'étais pas ruiné follement, bêtement!

Si seulement j'avais pu regagner au jeu une petite part des sommes énormes gaspillées par moi...

Enfin, ce qui est fait est fait, et si la mère m'accepte sans fortune, nous vivrons simplement et ce sera le bonheur.

C'est ce jour-là que le vicomte devait retourner à la villa.

Jeanne lui avait dit :

— Venez dimanche et nous causerons.

Il ne l'oubliait pas.

Après avoir déjeuné à l'hôtel Victoria, il fit porter à la mère et à la fille les bouquets quotidiens, et il ne tarda guère à les suivre.

Germaine et sa mère achevaient à peine leur toilette quand la femme de chambre vint annoncer à M^{me} de Brueil la visite du vicomte.

— Faites entrer M. de Villiers au salon, — dit Jeanne, — et priez-le de vouloir bien m'attendre un instant.

— Dois-je prévenir mademoiselle?

— Non.

Léa, sachant que le jeune homme devait se présenter à la villa des Palmiers ce jour-là, était aux aguets derrière les rideaux de sa fenêtre.

Elle le vit entrer et accourut auprès de Jeanne.

— Il vient d'arriver, lui dit-elle.

— Je suis prévenue.

Va trouver Germaine, et ne descends avec elle que quand je vous ferai appeler.

Paul de Villiers, seul dans le salon et debout devant une table, ouvrit machinalement un album contenant des portraits-cartes.

Le premier qui s'offrit à sa vue était celui de Jeanne.

Il la regarda pendant quelques secondes, puis tourna la feuille...

La deuxième image était celle de Germaine.

— Le fétiche — murmura-t-il en la contemplant avec amour — le talisman de la nourrice de Germaine, devenu le mien pendant le temps trop court où il m'a été confié... Celui qui chassait la déveine et m'a permis de gagner plus de trente mille francs en moins d'une heure.

Obéissant à une sorte de suggestion irraisonnée et irrésistible, Paul fit glisser le portrait de Germaine hors du cadre de l'album et le serra dans son portefeuille, puis il referma vivement le volume et le reposa sur la table.

Il était temps.

La porte du salon s'ouvrit.

Jeanne apparut, le visage souriant et les mains tendues.

Le jeune homme les prit, et, tout en les baisant, s'inclina respectueusement.

— Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, — dit-elle. — Vous vous êtes souvenu que nous avons à causer. J'en suis heureuse...

— Comment aurais-je pu l'oublier? — murmura Paul.

— Eh bien! causons. Personne ne nous dérangera.

Veillez vous asseoir en face de moi.

Jeanne, s'installant dans un fauteuil, désignait de la main un siège à Paul.

— J'irai droit au but, — continua-t-elle d'une voix grave, avec une sorte de solennité. — Notre entretien aura trait au petit roman que vous nous avez raconté lors de votre dernière visite... le roman de votre ami ruiné, prêt à se brûler la cervelle s'il ne parvenait pas à se refaire une fortune, lorsque l'apparition d'une jeune fille vint modifier instantanément ses projets sinistres... Il était fort intéressant, ce petit roman...

— Ce n'est pas un roman, madame, — interrompit le vicomte, — c'est une histoire vraie...

— Je l'avais deviné, et je crois en connaître les personnages... Si je me trompe, vous me le direz...



... Et l'introduisit dans la serrure... (page 1278).

Me le promettez-vous?

— Je vous le promets, oui, madame.

— Eh bien! le jeune homme ruiné et désespéré, c'est vous et l'enfant qui vous est apparue et qui a fait tomber de votre main l'arme meurtrière, c'est ma fille, c'est Germaine...

— Vous ne vous trompez pas, madame! — s'écria Paul avec



feu. — Oui, l'enfant dont un seul regard a produit ce miracle, c'est Germaine!...

— Vous l'aimez?

— De tout mon cœur, de toute mon âme, et de toutes mes forces!...

— Croyez-vous qu'elle vous aime?

— Je le crois... et si elle ne m'aime pas encore, elle m'aimera. J'en suis sûr.

— Vous êtes-vous bien rendu compte de l'infirmité de la pauvre enfant?

— Oui, madame, et mon amour n'en est que plus profond, car il se double de dévouement.

Je rêve de passer ma vie entière à lui faire oublier sa souffrance...

— C'est bien vrai, cela?

— Je vous le jure.

Il y eut un silence, puis Jeanne reprit :

— Rien, entre nous, ne doit être caché. Il faut que la lumière soit complète... Vous ne me connaissez pas. Vous ne connaissez pas ma famille...

Paul aurait pu répondre :

— Je sais tout.

Il n'osa pas et garda le silence.

Jeanne poursuivit.

— Voici ma confession... On me nomme madame veuve de Brueil... Ce nom de Brueil m'appartient bien, puisque c'est celui de mon père...

Je ne suis pas veuve.

Germaine est une enfant naturelle...

— Eh! madame, qu'importe cela? — répliqua vivement Paul

— En quoi l'irrégularité de la naissance de Germaine pourrait-elle influencer mon amour?

— Ainsi, malgré cette tare, et malgré la faute de sa mère — faute à laquelle on pourrait peut-être trouver bien des excuses — vous continuez à la vouloir pour femme?

— Oui, certes, et plus que jamais!...

— Il est une chose encore que je dois vous apprendre... Elle a trait à ma fortune et à celle de Germaine...

— Oh! madame, je vous en supplie, ne parlons pas de cela.

— Il faut en parler au contraire... Il faut que vous sachiez tout...

Je n'ai pour fortune que l'hôtel de la rue de Ruysdaël, et les revenus d'un capital assuré à Germaine par son père. Ces revenus sont relativement modestes, mais nous permettent de vivre presque largement.

J'ai de belles espérances, il est vrai... Une fortune de plusieurs millions peut m'arriver un jour, puisque le parent qui la possède est célibataire et sans enfant, et cette fortune serait à ma fille... Acceptez-vous la situation ?

— Ce serait le plus cher de mes vœux, mais, ne pouvant rien y ajouter, je vivrais donc aux dépens de ma femme...

— C'est à mon tour à vous répondre : qu'importe ? Est-ce qu'on se préoccupe de ces choses-là quand on aime ? Est-ce que, si vous étiez immensément riche et que Germaine fût pauvre, vous hésiteriez à l'épouser ?

— Non, certes ! — Mais ce n'est pas la même chose...

— Je ne vois pas de différence.

— Elle est grande cependant. La femme peut tenir tout de son mari sans que son amour-propre ait à souffrir..

— Eh ! monsieur, pouvez-vous songer à une blessure d'amour propre quand il s'agit de l'amour de Germaine... de sa vie ?...

— De sa vie ? — répéta Paul de Villiers.

— Oui, de sa vie ! — La pauvre enfant vous aime. Elle rêve d'être votre femme, et si elle perdait cet espoir, elle en mourrait.

Paul prit une résolution soudaine.

— Madame — dit-il — dans quarante-huit heures, j'aurai l'honneur de venir vous demander la main de M^{lle} Germaine.

— Dans quarante-huit heures !! répéta Jeanne, stupéfaite de la forme étrange de cette déclaration.

— Oui, madame... répondit le vicomte.

— Pourquoi pas tout de suite ? pourquoi remettre à deux jours ?

— Permettez-moi, madame, de vous adresser deux prières...

— Lesquelles ?

— Ne pas me questionner, car je ne pourrais répondre, et avoir confiance en moi...

— Soit ! fit la mère de Germaine, après un instant d'hésitation, je me fie à votre loyauté de gentilhomme.

— Et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir...

Le vicomte se leva pour prendre congé.

— Partirez-vous donc sans voir Germaine? demanda M^{me} de Brueil.

— La voir était mon plus cher désir, mais je craignais d'être indiscret en vous priant de le satisfaire ..

Jeanne sonna.

La femme de chambre accourut.

— Priez nourrice de descendre avec mademoiselle... — lui dit Jeanne.

Un instant après, la jeune fille et Léa entraient dans le salon.

Germaine alla droit à Paul et, avec un mouvement d'une naïveté presque enfantine, lui tendit les deux mains qu'il saisit et qu'il sentit frissonner doucement dans les siennes.

— Vos visites sont devenues si rares que celle-ci est une charmante surprise! — murmura-t-elle.

Jeanne dit alors, en désignant Léa :

— Je ne vous présente pas la nourrice de ma fille... Je sais que vous la connaissez déjà...

Une convalescente...

— Vous avez été malade, madame? — demanda Paul.

Ce fut Germaine qui répondit :

— Oh! oui, très malade... Plusieurs jours sans voir âme qui vive...

Enfin, c'est passé, n'est-ce pas, nourrice?

Et l'enfant embrassa avec effusion la mère de Pascal qui lui rendit ses baisers.

— Mère, il fait bien beau... Allons-nous au jardin? — dit ensuite Germaine.

— Si tu le désires, mignonne...

Paul s'avança :

— Voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras, mademoiselle?

— Je vais vous fatiguer .. je marche si mal... — balbutia la jeune fille avec tristesse.

— Je serais presque tenté de dire tant mieux...

— Tant mieux! — répéta Germaine étonnée. Pourquoi?

— Parce que cela me procurera le bonheur de vous soutenir en sentant votre bras appuyé sur le mien.

— Ceci est un gracieux mensonge...

— C'est la plus sincère expression de ma pensée...

Germaine rayonnait.

Léa se disait :

— Allons, elle sera heureuse!... Son bonheur et celui de mon fils, voilà le but de ma vie!

On s'assit au jardin, sous l'ombrage des grands arbres, et deux heures passèrent avec une extrême rapidité.

Quand le vicomte quitta son siège pour se retirer, Germaine, avec un sourire, lui dit :

— Serez-vous aussi longtemps sans revenir?

— Non, mademoiselle, je vous le promets.

— A quand votre prochaine visite?

— A après-demain.

— Bien vrai?

— Je vous le jure.

— A la bonne heure!

Paul de Villiers baisa la main de Jeanne, celle de Germaine, et quitta la villa des Palmiers.

Il dîna à l'hôtel Victoria, fit une toilette de soirée, mit dans son portefeuille quelques billets de banque, à côté de la photographie de Germaine, enlevée par lui de l'album de M^{me} de Brueil, et se rendit au Casino vers dix heures.

Il avait son idée que nos lecteurs ont devinée depuis longtemps.

Les salons de jeu étaient remplis de monde.

On arrivait difficilement auprès des tables de roulette.

Paul, cependant, à force d'adresse et de souplesse, parvint à se faufiler au premier rang.

Comme on ne l'avait pas vu depuis plusieurs jours et qu'à la dernière séance il avait perdu beaucoup, on le croyait décavé.

Son apparition fut une surprise.

On faisait le jeu.

— Nous allons voir si le fétiche a gardé sa puissance! — se dit le jeune homme en plaçant sur un numéro un billet de cent francs.

Le numéro sortit.

On lui compta trois mille six cents francs, — trente-six fois sa mise.

Le fétiche faisait son effet.

— Décidément, — pensa M. de Villiers, — le portrait de Germaine est un porte-bonheur!

Il faut en profiter.

Et il monta avec une hardiesse couronnée de succès.

En face de cette veine insolente, les uns murmuraient :

— Il va faire sauter la banque!

Les autres :

— Ça ne durera pas toujours, et gare la débâcle!

Bref, à deux heures, Paul de Villiers rentrait chez lui, ayant en poche cent vingt cinq mille francs de bénéfice.

— Encore une séance comme celle-ci — murmura-t-il — et j'aurai de quoi faire mon cadeau de nocces à Germaine!



CLXXXVIII

EXPLICATIONS.

Les obsèques de M. Daniel Fontaine avaient eu lieu au milieu d'une foule considérable et recueillie.

Deux jours après, — en vertu d'une décision de la justice, — les travaux reprenaient dans les ateliers, sous le contrôle d'un administrateur judiciaire, pour faire face aux commandes.

Les scellés avaient été levés, les papiers inventoriés, classés et portés dans le cabinet du juge d'instruction.

Au domicile de la rue du Rocher, on n'avait trouvé aucun testament.

Peut-être en existait-il un dans les mains du notaire ; mais ce notaire était absent pour huit jours, appelé en Algérie pour une affaire de famille ; et le maître clerc, nouveau à l'étude, ne pouvait donner aucun renseignement.

Il fallait donc attendre le retour du notaire pour savoir à quoi s'en tenir.

Du reste, il n'y avait point péril en la demeure.

Selon toute vraisemblance, les héritiers éloignés — (s'ils existaient) — se feraient connaître dès qu'ils apprendraient le décès de Daniel Fontaine.

Inutile donc de faire appel à ces héritiers, avant d'avoir la certitude qu'on ne trouverait pas de testament.

Il semblait étrange, presque inadmissible, que Daniel Fontaine n'eût fait aucune disposition au profit de la jeune femme à laquelle on le savait très attaché depuis longtemps.

On avait de mauvaises nouvelles de Marguerite Vernon.

Elle était sérieusement malade.

La secousse violente subie par elle, ébranlant le cerveau, déterminait une fièvre cérébrale.

Le médecin qui lui donnait des soins espérait la sauver, mais il déclarait que la convalescence serait longue.

Le commissaire de police, ayant cru de son devoir d'opérer

une perquisition au chalet, avait trouvé quelques milliers de francs et un titre de six mille francs de rente au nom de Marguerite ; il avait emporté le tout au commissariat pour le mettre en lieu sûr pendant la maladie.

La femme de ménage que nous connaissons était venue habiter le chalet afin d'aider Étiennette Lamblin à donner à Marguerite les soins continuels que réclamait son état.

Le commissaire pourvoyait à toutes les dépenses.

Les jours passaient et l'action de la justice se trouvait forcément paralysée par la maladie de Pascal.

Sans lui on ne pouvait rien.

Lui seul serait en état d'indiquer une piste et de mettre sur les traces de l'assassin.

Les agents de Roussillon restaient inactifs.

Pascal allait mieux cependant.

— Encore quelques jours, messieurs, avait dit le médecin au chef de la sûreté et à Roussillon, qui venaient visiter le blessé, encore quelques jours et vous pourrez lui parler, et il pourra vous répondre : « Ayez de la patience ! »

Il fallait bien en avoir, puisqu'on ne pouvait faire autrement !

Pascal, lui, désirait vivement parler, mais on lui imposait un silence absolu, et il obéissait dans la crainte d'aggraver son état.

Du reste, le cerveau était redevenu lucide. Le jeune chanteur voyait tout, entendait tout, comprenait les dévouements qui l'entouraient, et avait hâte de retrouver ses forces, afin d'être en état de payer sa dette de reconnaissance.

Ce n'était point à cela seulement que le jeune homme pensait.

Lorsqu'il avait pu ouvrir les lèvres, et avant qu'on lui imposât silence, il avait prononcé ces mots :

— Mon petit Alphonse Pascal !

Roussillon avait compris la pensée de son protégé.

Il désirait voir son cher petit pupille.

Il faut lui donner cette satisfaction, madame, dit l'inspecteur à M^{me} Gauthier ; nous hâterons ainsi sa guérison, j'en suis convaincu.

M^{me} Gauthier, qui avait été mise au courant du terrible drame de la rue des Tourelles et de la noble conduite du chanteur des rues, approuva Roussillon.

— Je suis de votre avis, lui dit-elle. Il y aura place ici pour l'enfant et pour sa nourrice ; faites les venir.

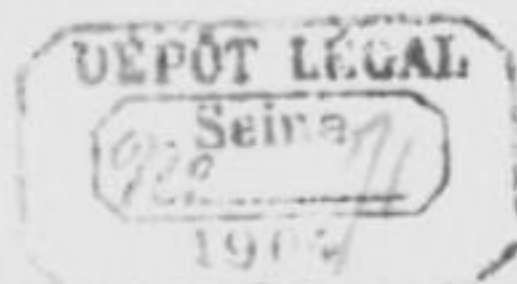


... Il fit feu deux fois de suite (page 1279).

Le jour même, l'inspecteur écrivait à la nourrice de venir s'installer à la villa avec le petit Alphonse Pascal.

...

Le notaire de Daniel Fontaine revint enfin d'Algérie et, dès son arrivée, fut mis au courant de la situation et ne perdit pas un



instant pour se rendre auprès du juge d'instruction Libourt et pour lui déclarer qu'il n'avait dans les mains aucun testament de Daniel.

Il apportait en même temps le relevé des sommes et des valeurs déposées dans sa caisse par le défunt.

M. Libourt lui demanda s'il connaissait des parents proches ou éloignés.

Il répondit négativement.

Jamais, en effet, son client ne lui avait parlé de sa cousine germaine, femme de Brueil, dont les deux frères Fontaine cachaient l'existence à tout le monde, pour des raisons que nos lecteurs connaissent.

Il fut convenu que le notaire aurait à s'entendre avec le liquidateur judiciaire nommé d'office pour la gérance de l'héritage, et à qui incomberait le devoir de chercher les héritiers inconnus.

Tout cela n'avancait pas les choses.

On s'agitait dans le vide en face d'un mystère impénétrable.

De son côté, Langrune, dévoré par sa haine contre Roussillon et le chef de la sûreté, et altéré de vengeance, marchait pas à pas vers le crime qu'il préméditait.

Le dimanche qui suivit sa visite à la recéleuse de Charenton, il s'était de nouveau rendu chez elle, pour prendre livraison des instruments commandés.

Il les paya et retourna à Brévannes, muni d'un jeu de clefs et d'un trousseau de rossignols.

En causant avec l'employé chargé de la surveillance du statuaire, il avait cru comprendre que le docteur, voulant tenter une expérience décisive pour arriver à la guérison, allait opérer le transfert de son malade dans un endroit que l'on ne désignait pas.

Le transfert de Georges Gauthier, c'était pour Langrune l'anéantissement de son plan si bien combiné.

Il y avait donc nécessité absolue d'agir avant qu'on lui enlevât sa proie.

Bonnin, le gardien du statuaire, jouissait d'une journée de sortie tous les quinze jours.

Il fallait attendre une de ces sorties pour agir.

Après avoir passé la journée à Paris où il avait des parents, Bonnin rentrait assez tard à la maison de santé.

Vraisemblablement, il se rendait tout droit au local affecté aux gardiens, et il n'avait point l'idée d'aller rôder autour du pavillon

du sculpteur, ce qu'il faisait d'habitude entre neuf et dix heures du soir, quand il n'était point de sortie.

Le jour attendu par Langrune arriva.

En allant un matin tailler des arbustes dans les massifs voisins du pavillon, l'ex-agent de la sûreté aperçut sur le seuil un visage nouveau.

Le gardien suppléant donnait un coup de balai aux marches conduisant à l'intérieur.

Langrune s'approcha de lui.

— Est-ce que M. Bonnin est malade ? lui demanda-t-il.

L'interimaire répondit :

— Non, pas du tout malade.... Il se balade à Paris.... Je le remplace deux fois par mois.

— C'est donc ça... Je m'étonnais de ne pas le voir.

— Vous le reverrez demain...

L'aide-jardinier alla à son travail en se disant :

— Ce sera pour cette nuit !



CLXXXIX

L'EMPOISONNEUR

Le gardien Bonnin était en effet parti dès la première heure pour Paris, où il avait une sœur mariée.

Il se proposait de déjeuner et de dîner joyeusement en famille, et de ne prendre à la gare de Vincennes que le train de dix heures du soir, qui le déposerait à Limeil à onze heures.

Limeil était la station du chemin de fer où l'on descendait pour gagner Brévannes.

Dans la journée, un omnibus transportait les voyageurs, mais, le soir, la correspondance étant supprimée, il fallait faire la route à pied.

Bonnin le savait à merveille, et — selon son expression — chaque fois qu'il allait à Paris, il *usait ses godillots* pour revenir à Brévannes.

De Limeil à Brévannes, la route étant assez longue et pas très sûre, notre homme, par mesure de prudence, ne manquait jamais d'avoir un revolver dans sa poche, pour le cas de mauvaise rencontre.

A la maison de santé, la journée se passa sans qu'aucun incident se produisît.

Langrune s'acquittait de sa besogne avec son zèle accoutumé en fredonnant joyeusement des airs de café-concert.

A cinq heures, la nuit venant, après avoir rangé soigneusement ses outils dans la resserre, il se dirigea vers le logis du jardinier-chef Hébert, où le dîner l'attendait.

Une bonne soupe aux choux et au lard, avec une andouille fumée et une poitrine de mouton sur le gril, une salade, un morceau de fromage et des fruits venant du potager, tel était le menu substantiel de ce repas.

Le pseudo Sosthène Grivot y fit largement honneur.

Gai comme un pinson au printemps, il racontait des histoires bouffonnes qui provoquaient le rire d'Hébert et de sa femme.

Le jeune apprenti se tordait en ouvrant une bouche dont les extrémités rejoignaient les oreilles.

— Ferme ton four! — lui disait Hébert de temps en temps.

Et son hilarité redoublait.

A neuf heures, après avoir dégusté un petit verre de *ralafia de cerises*, liqueur de ménage préparée par M^{me} Hébert, on se sépara en se disant :

— A demain!

Langrune, avant de rentrer chez lui, passa près du pavillon qu'habitait Georges Gauthier.

Les volets étaient fermés.

Aucune lumière dans la chambre du fou; mais, dans le couloir qui servait de vestibule, une petite lampe, dite *trotteuse*, brûlait toute la nuit sur une tablette fixée au mur.

La porte établissant la communication entre ce vestibule et la chambre du malade était fermée à clef le soir par le gardien.

L'ex-agent de la sûreté qui, tout en travaillant, observait avec son flair de policier, connaissait ce détail et d'autres encore.

Rentré chez lui, il s'enferma, alluma un bougeoir et alla fouiller dans le poêle aux trois quarts démoli, dans lequel nous l'avons vu cacher plusieurs objets.

Il en tira un trousseau de fausses clefs, un autre de *rossignols* et la bande d'étoffe roulée autour d'une petite fiole renfermant un liquide incolore et limpide.

Ces objets furent placés à portée de sa main, il éteignit le bougeoir et se jeta tout habillé sur son lit.

Mais il n'avait nullement l'intention de dormir et restait éveillé, l'oreille au guet, attentif aux heures qui sonnaient à l'horloge de la maison.

Lorsqu'eut retenti dans le silence le dernier coup de minuit, il se dressa, mit les trousseaux de clefs et de *rossignols* dans les poches de son pantalon, la petite fiole dans la poche de son gilet, et sortit.

Le temps était très sombre.

Des nuages épais voilaient le ciel, interceptant la clarté des étoiles.

A pas lents, l'ex-agent suivit les sentiers circulant à travers les massifs.

En quelques minutes, il eut gagné le pavillon où reposait le statuaire.

— Allons — murmura-t-il — dans dix minutes tout sera fini !
A toi, Roussillon, la première partie, mais à moi la revanche !

Toi qui sais si bien découvrir les meurtriers, je te mets au défi de me pincer !

Un coup de cent mille francs, et le plaisir de te rendre un mauvais service ! Ça vaut la peine de se déranger !

Langrune monologuait ainsi à deux pas du pavillon.

Maintenant, il s'agissait d'y pénétrer.

Il prit le trousseau de clefs, en choisit une à tâtons et l'introduisit dans la serrure, en évitant de produire le plus léger bruit.

La clef ne marchait pas.

Il en prit une seconde, puis une troisième.

Celle-ci tourna deux fois sans difficulté, un léger craquement se fit entendre et la porte s'ouvrit.

Langrune alors franchit le seuil du vestibule, éclairé par la petite lampe dont nous avons parlé.

Il traversa le vestibule et se dirigea vers la porte de la chambre du fou.

On fermait cette porte à clef tous les soirs, mais la clef restait sur la serrure.

L'ex-agent allait y porter la main.

Il n'en eut pas le temps.

— Qu'est-ce que vous faites donc ici, vous ? — demanda derrière lui une voix irritée, celle de Bonnin, arrivant de Limeil.

En l'entendant, Langrune frissonna de la nuque aux talons, et, se retournant, vit le gardien debout dans l'encadrement de la porte du pavillon.

— Je suis perdu si je ne trouve moyen de fuir ! — pensa Langrune.

Confiant en sa vigueur musculaire, il s'élança d'un bond vers le surveillant, si mal à propos revenu, espérant le renverser, l'étourdir, l'assommer au besoin, et disparaître avant que l'éveil ait été donné.

Mais Bonnin, lui aussi, était robuste et bien déterminé à se défendre.

Il tendit les bras en avant, évitant ainsi le premier choc et saisit le misérable par le collet de son vêtement.

Alors commença une lutte terrible entre les deux hommes.

Elle fut courte.

Langrune parvint à se dégager, en laissant des lambeaux de ses habits dans les mains du surveillant, et s'élança vers la porte.

Il allait l'atteindre et gagner le jardin où il disparaîtrait dans les ténèbres.

Déjà il se voyait sauvé.

Bonnin ne songea pas même à le poursuivre.

Saisissant son revolver, il fit feu deux fois de suite.

Un hurlement de douleur retentit et l'ex-agent de la sûreté s'abattit sur le seuil de la porte de sortie.

Bonnin cria de toute la force de ses poumons :

— A l'aide ! Au secours !

Quoique le pavillon fût assez éloigné de la maison de santé et de la demeure du jardinier, les coups de feu et les appels furent entendus de plusieurs personnes, et tout d'abord du docteur Verdier et de son bras droit, le docteur Richer.

Ni l'un ni l'autre n'étaient couchés.

Ils descendirent en toute hâte et coururent du côté du pavillon, bientôt rejoints par plusieurs gardiens et par le jardinier Hébert.

Les deux médecins se trouvèrent les premiers en face de Bonnin, pâle, défait, le revolver à la main.

— Que se passe-t-il donc ? — demanda le docteur Verdier.

— Voyez, — répondit le surveillant en désignant le corps étendu à ses pieds.

On prit la lampe du vestibule pour éclairer le lieu de cette scène nocturne.

— Mais c'est mon aide-jardinier ! — s'écria Hébert avec épouvante...

— Que j'ai surpris dans le pavillon, qui s'est jeté sur moi et contre lequel j'ai lutté. Il s'enfuyait, j'ai tiré sur lui, — dit Bonnin.

Le docteur Richer s'était agenouillé près du corps et l'examinait.

— Cet homme est mort, — déclara-t-il en se relevant.

Il ne se trompait pas.

Une des balles de Bonnin ayant traversé le cœur de Langrune, la mort avait été foudroyante.

— Mais que venait-il faire dans ce pavillon ? — demanda le directeur de la maison de santé.

— Pas quelque chose de bien, pour sûr !

— La porte n'était donc point fermée ?

— Elle était parfaitement fermée à double tour, monsieur le directeur, on l'a ouverte à l'aide de fausses clefs... — répliqua le gardien qui avait remplacé Bonnin dans la journée.

En même temps, il désignait le trousseau de clefs encore pendu à la serrure.

— Et tenez — ajouta-t-il — voilà, sur les marches, un paquet de rossignols...

Un soupçon traversa l'esprit du docteur Verdier.

Il entra dans le vestibule en disant :

— Eclairez-moi.

On obéit.

Il ouvrit alors la porte de Georges Gauthier.

Celui-ci n'avait rien entendu et dormait paisiblement.

Le docteur fut rassuré et regagna le vestibule.

En ce moment, le docteur Richer vit un petit objet brillant sur le parquet.

C'était la fiole que portait Langrune, tombée de sa poche pendant sa lutte contre Bonnin.

Il la ramassa, en examina le contenu à la lueur de la lampe et frissonna de tout son corps.

— Il y a eu ici tentative de crime ! — s'écria-t-il — ce flacon renferme du cyanure de potassium.

Un murmure d'horreur s'éleva.

— Vous aviez donc des soupçons, Bonnin ? — demanda M. Verdier.

— Non, monsieur.

C'était mon jour de sortie.

En rentrant, et voulant m'assurer, avant de me coucher, que mon remplaçant avait bien fermé les portes, je suis venu par ici.

C'est alors que j'ai trouvé le pavillon ouvert, et, dans le vestibule, l'homme qui s'est précipité sur moi, cherchant à m'étrangler et que j'ai tué.

— Vous étiez dans votre droit et vous avez fait votre devoir...

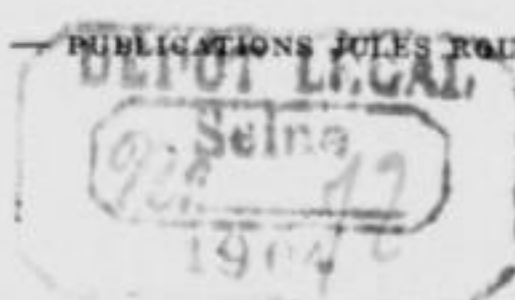
Qu'on aille chercher une civière et qu'on porte ce cadavre dans la salle des morts, en attendant les magistrats que je ferai prévenir à la première heure et qui viendront constater le décès et faire leur enquête.

S'adressant alors à Hébert, le docteur Verdier ajouta :

— Ce misérable, avez-vous dit, était votre aide-jardinier...



Le chef et l'inspecteur arrivèrent à Brévannes... (page 1287).



-
- Oui, monsieur, les travaux pressaient et j'ai engagé celui-ci.
- Depuis quand ?
- Depuis quelques jours...
- Qui vous l'avait procuré ?
- Personne. Je l'ai trouvé au *Rendez-vous des travailleurs*, et, comme il m'a fait l'effet de savoir son métier, je l'ai engagé.
- Avait-il des papiers ?
- Il m'a dit qu'il avait un livret ?
- L'avez-vous vu, ce livret ?
- Non, monsieur... Mais il a offert de me le montrer, donc il l'avait.
- Où couchiez-vous cet homme.
- Dans la petite chambre près de la serre.
- Nous allons nous y rendre et chercher si nous trouverons quelque chose qui nous renseigne sur l'identité de ce gredin.
- La porte du pavillon fut refermée, les fausses clefs et les rossignols emportés, et on se rendit à la chambre où avait couché Langrune pendant quelques nuits.
- Le sac du prétendu chemineau Sosthène Grivot fut fouillé.
- Il renfermait un livret de terrassier à ce nom de Grivot, un peu de linge sans marque et une bourse de cuir contenant dix louis et quelques francs en monnaie blanche.
- C'était tout.
- Il n'y avait rien à faire immédiatement.
- Les deux médecins regagnèrent la maison de santé.



CXC

LE PARQUET DE CORBEIL

Aussitôt rentré dans le cabinet directorial, le docteur Verdier dit à son collaborateur :

— Il est inutile de réveiller tout le monde, mais, dès le matin, je ferai prévenir le maire et la gendarmerie, il y a eu tentative de meurtre, c'est indiscutable. Le flacon trouvé par vous en est la preuve matérielle.

On voulait tuer M. Gauthier !

Même en présence de sa folie, les ennemis de ce malheureux homme ne désarment pas !

On cherche à le frapper jusque dans ma maison !

Il faut sauvegarder nos intérêts...

Brévannes se trouve en Seine-et-Oise, c'est donc le parquet de Corbeil qui fera l'enquête, mais j'aviserais officieusement le chef de la sûreté de Paris, car je suis convaincu que ce prétendu aide-jardinier devait être un bandit de profession, et qu'il ne s'appelait pas Sosthène Grivot.

Le docteur Richer, naturellement, ne pouvait qu'approuver les résolutions de son directeur.

Dès le matin, la gendarmerie fut avertie, et le maire télégraphia au parquet de Corbeil, en demandant la présence immédiate des magistrats à la maison de santé de Brévannes.

A la même heure, Verdier adressait au chef de la sûreté une dépêche conçue en ces termes :

« Tentative d'assassinat commise sur Georges Gauthier. Prière venir de suite. Parquet de Corbeil prévenu. »

Docteur VERDIER. »

Roussillon se trouvait dans le cabinet du chef lorsque la dépêche fut remise à ce dernier, qui la lut avec un frisson d'horreur.

— Quelle nouvelle et effrayante complication ! — dit-il.

Puis, tendant la dépêche à Roussillon, surpris de son trouble, il ajouta :

— Lisez !

Ce fut au tour de l'inspecteur d'être épouvanté..

— Il faut partir sans perdre une minute ! — s'écria-t-il. — Chef, emmenez-moi...

— Le temps de laisser des ordres pour le service de la journée, et nous partons.

Vingt minutes plus tard, ils prenaient le chemin de fer à la gare de Vincennes.

Le maire et la gendarmerie s'étaient empressés d'accourir à l'appel du docteur Verdier.

En attendant les magistrats, un procès-verbal de constat avait été dressé.

Le gardien Bonnin et le jardinier Hébert, interrogés, n'avaient pu rien éclaircir par leurs réponses.

Roussillon et le chef de la sûreté arrivèrent au moment où l'enquête provisoire était terminée.

Ils furent immédiatement instruits des événements de la nuit, et il leur parut évident que, sans l'arrivée fortuite du surveillant Bonnin, Georges Gauthier ne serait plus vivant.

Un soupçon, vague encore, traversa l'esprit de Roussillon.

Il demanda à voir le cadavre de l'assassin.

A peine le chef de la sûreté et lui furent-ils en présence de ce cadavre qu'ils s'écrièrent :

— C'est Langrune !

— J'avais deviné juste, pensa Roussillon.

— Vous connaissez cet homme ? — dit vivement le docteur Verdier.

— Oui, monsieur... — répondit le chef de la sûreté.

Le maire intervint.

— Alors, monsieur — fit-il — puisque vous connaissez le criminel, peut-être devinez-vous le mobile du crime qu'il voulait commettre ?

Le chef de la sûreté et Roussillon échangèrent un regard rapide.

Ils s'étaient compris.

Tous deux pensaient à Blanchard, le juge d'instruction démis-

sionnaire, mais, à cause de son beau-frère Morisset, le procureur général, ils crurent bon de répondre évasivement.

— Langrune — dit le chef — a appartenu au service de la sûreté.

C'était un mauvais agent et un mauvais sujet. Nous avons dû exiger sa démission...

Depuis qu'il a quitté la préfecture, nous n'avions jamais entendu parler de lui... Je ne puis donc vous renseigner sur le motif qui l'a fait agir...

On ajouta au procès-verbal la déclaration de l'identité du mort.

Roussillon s'approcha de son chef et lui dit à voix basse :

— Mon avis est qu'il ne faut point attendre l'arrivée des magistrats de Corbeil.

Nous serions questionnés et il nous faudrait répondre. Je crois que le procureur général doit, avant toutes choses, être instruit de ce qui se passe...

— C'est mon avis comme le vôtre.

Puis, s'adressant au docteur Verdier, le chef ajouta :

— Je n'ai aucun mandat officiel, monsieur, pour assister à une enquête faite en dehors des limites du département de la Seine...

Nous avons, M. l'inspecteur Roussillon et moi, reconnu le mort; vous avez, monsieur le maire, consigné cette reconnaissance sur votre procès-verbal. C'est tout ce qu'il faut.

A cela nous n'aurions rien à ajouter.

Puis, s'adressant de nouveau au docteur :

— Le principal, c'est que M. Georges Gauthier soit indemne.

Nous sommes heureux de savoir que sa vie a été respectée.

Mes devoirs professionnels me rappellent à Paris...

Nous vous quittons... — Ah! docteur, guérissez votre malade! guérissez-le vite!

— Avant huit jours ce sera fait, je l'espère, monsieur le chef de la sûreté... — répliqua le directeur.

Et il reconduisit les deux policiers.

— Il y a certainement du Roger Blanchard là-dessous — dit Roussillon quand ils furent sur la route de Brévannes.

— J'en suis convaincu.

— C'était contre vous et contre moi qu'agissait Langrune,

tout en servant la vengeance du juge d'instruction. Georges Gauthier mort, toute action judiciaire s'éteignait; la demande en réhabilitation n'avait plus de raison d'être, et peut-être Blanchard aurait-il eu l'audace de chercher à revenir sur l'eau.

— Je l'en crois parfaitement capable !

Le chef et l'inspecteur arrivèrent à Brévannes, où ils dînèrent, puis gagnèrent Limeil et reprirent le train pour Paris.

Ils se rendirent droit au Palais, où ils trouvèrent le procureur général Morisset dans son cabinet.

La préoccupation visible sur le visage des deux hommes ne lui parut pas de bon augure.

— Une affaire pressante ? — demanda-t-il.

— Oui, monsieur le procureur général, — répondit le chef de la sûreté.

— De quoi s'agit-il ?

— Langrune, l'ex-agent dont la démission forcée vous est connue, est mort.

— Eh bien ! que nous importe ? Il n'est pas regrettable.

— Veuillez attendre, — continua le chef. Il est mort de mort violente...

— Ah !

— Tué par un surveillant de la maison de santé de Brévannes, qui l'a pris en flagrant délit au moment où il allait assassiner Georges Gauthier...

Le procureur général pâlit.

— Langrune... l'homme de mon beau-frère !... — murmura-t-il.

Puis, tout haut, d'une voix étranglée :

— Comment savez-vous cela ?

— Nous arrivons de Brévannes où nous avons été appelés par une dépêche du directeur de la maison de santé, le docteur Verdier...

Le parquet de Corbeil informe.

— Dites-moi tout.

Mettez-moi au courant des moindres détails.

Le chef de la sûreté raconta ce que nos lecteurs savent déjà : la ruse employée par Langrune pour s'introduire dans la maison comme aide jardinier sous un faux nom et la tentative criminelle dont sa mort avait été le dénouement.

— Voilà donc où la haine et la soif de vengeance ont conduit ces deux hommes, s'écria Morisset.

Merci, monsieur le chef de la sûreté, merci de m'avoir prévenu ! Il y va de l'honneur d'un allié de ma famille, par conséquent de mon honneur.

Je ferai tout pour le préserver d'une tache.

L'assassin est mort, il n'y a donc pas lieu d'entamer des poursuites.

Je verrai les magistrats du parquet de Corbeil... Merci encore...

Le chef de la sûreté et Roussillon se retirèrent, reconduits par le haut magistrat jusqu'à la porte de son cabinet.

Les magistrats du parquet de Corbeil étaient arrivés assez tard à Brévannes.

Leur enquête fut d'ailleurs de courte durée.

On prit connaissance du rapport du maire et on se contenta de le compléter en interrogeant le jardinier Hébert et le surveillant Bonnin, et en joignant au rapport le procès-verbal de ces interrogatoires.

— Selon moi, c'est une affaire à classer immédiatement, — dit le juge d'instruction amené par le procureur de la République. Le coupable est mort et il n'avait certainement pas de complice. Donc, nous n'avons de poursuites à exercer contre qui que ce soit.

Ce n'était vraiment pas la peine de nous déranger de si grand matin !

— Permettez-moi, messieurs, d'être d'un avis contraire ! — répliqua le docteur Verdier. — Un homme a été tué chez moi, surpris au moment où il allait en tuer un autre. J'avais besoin, pour l'honneur de ma maison, de l'intervention de la justice, et en l'invoquant, j'ai fait mon devoir ! Faites-le vôtre !

— Nous l'avons fait, monsieur ! dit le substitut, non sans aigreur. Notre enquête est terminée.

Monsieur le maire recevra le permis d'inhumer.

Quant au surveillant Bonnin, qui a tué, il devra se tenir à notre disposition.

— Pardon, monsieur le substitut — s'écria Verdier — mon surveillant, faisant une ronde de nuit, se trouvait dans l'exercice de ses fonctions. C'était son droit et son devoir de se défendre contre un malfaiteur entré ici pour commettre un crime...



Jeanne feuilletait machinalement l'album de photographies (page 1292).

La consigne exécutée par lui venait de moi. Je réponds de lui !
Allez-vous donc l'arrêter ?

— Je n'ai point parlé de l'arrêter, monsieur — fit le substitut
avec humeur — j'ai simplement dit qu'il devrait se tenir à notre
disposition...

Finissons-en...



Le juge d'instruction serra dans sa serviette le rapport du maire et les procès-verbaux des interrogatoires ; le permis d'inhumer fut signé et les magistrats se retirèrent très maussades

Le maire était rouge de colère.

— Et ces gens-là représentent la justice ! — murmurait-il entre ses dents. Elle est bien mal représentée !...



CXCI

DEMANDE EN MARIAGE

— J'aurai l'honneur de vous revoir dans quarante-huit heures et de vous demander la main de M^{lle} Germaine, avait dit Paul de Villiers en quittant Jeanne de Brueil.

Les quarante-huit heures s'étaient écoulées.

Nous savons comment le vicomte en avait employé une partie dans la soirée et dans la nuit du dimanche.

Nous l'avons vu quitter le Casino en emportant un gain de plus de cent mille francs.

Dans la nuit du lundi au mardi, favorisé toujours par cette veine prodigieuse qu'il attribuait au portrait de Germaine serré dans son portefeuille, il en avait gagné deux cent mille.

Les croupiers le regardaient avec une terreur respectueuse et les pontes avec une admiration enthousiaste.

Volontiers l'auraient-ils porté en triomphe.

Paul se sentait redevenu riche.

— C'est assez ! — se dit-il joyeusement. Je ne jouerai plus !

J'ai de quoi augmenter les revenus de Germaine et ne pas vivre aux crochets de ma femme.

L'amour-propre est sauf ! Nous vivrons simplement en attendant que se réalisent les espérances dont a parlé M^{me} de Brueil, mais auxquelles je ne crois guère...

Je ne veux pas qu'on sache que j'ai joué...

Je ne veux pas qu'on devine que si la déveine m'avait poursuivi, au lieu de demander la main de Germaine, je me serais fait sauter le crâne !...

Jeanne de Brueil attendit avec une impatience facile à comprendre que les quarante-huit heures fussent écoulées, et elle comptait d'autant plus sur la visite de Paul de Villiers que les deux bouquets quotidiens étaient arrivés comme d'habitude.

Cette fois, Jeanne n'avait pas voulu se laisser prendre à l'improviste.

Aussitôt après le déjeuner, elle s'était rendue au salon pour attendre le vicomte et, tout en attendant, elle feuilletait machinalement l'album de photographies.

Tout à coup, elle s'arrêta devant une case vide.

— Il me semble bien — se dit-elle — que le portrait de Germaine était là, immédiatement après le mien...

Je l'ai vu il y a quelques jours.

Germaine l'aurait-elle changé de place ?

Elle feuilleta l'album jusqu'à la dernière page.

Le portrait qu'elle cherchait ne s'y trouvait plus.

Léa Gaucher entra en ce moment dans le salon afin d'y prendre une ombrelle oubliée par Germaine.

— Est-ce toi qui as retiré de l'album le portrait de ma fille ?

— lui demanda Jeanne.

— Assurément non ! Pourquoi cette question ?

— Parce qu'il a disparu.

— Tu en es sûre ?

— Regarde toi-même. Voilà la case vide...

Léa eut aux lèvres un sourire énigmatique.

— Pourquoi ce sourire ? — reprit Jeanne.

— Parce que ce qui te surprend ne m'étonne pas du tout.

— Explique-toi...

— Je connais le voleur, où plutôt l'emprunteur, qui certainement le rapportera ; un de ces jours tu le retrouveras à sa place...

— Je ne comprends pas du tout.

— C'est cependant bien simple.

Qui est entré dans ce salon à part nous et la femme de chambre ?

Jeanne interrogea sa mémoire et répondit :

— Je ne vois que M. de Villiers...

— Eh ! bien, voilà l'emprunteur.

— Tu crois ?

— Je fais plus que de croire, je suis sûre ! Pour lui ce portrait était un fétiche, un talisman qui devait le faire gagner au jeu.

Il a pris le fétiche et il est allé jouer...

— Aura-t-il gagné ?

— Cela, je n'en sais rien... Tu le lui demanderas...

Et Léa, ayant pris l'ombrelle, alla rejoindre Germaine au jardin.

A peine venait-elle de disparaître que la porte s'ouvrit et que la femme de chambre annonça :

— Monsieur le vicomte de Villiers.

Jeanne fit quelques pas au-devant du visiteur dont la physionomie rayonnante la frappa.

Paul était joyeux, en effet, mais à sa joie se mêlait un petit ennui.

Il avait espéré se trouver seul un instant et pouvoir réintégrer à sa place, dans l'album, le portrait de Germaine.

— Dois-je vous accueillir comme un fils ? — lui dit Jeanne de Brueil en souriant.

— Cela ne dépend pas de moi, madame, répondit-il.

— De qui donc ?

— De M^{lle} Germaine.

Jeanne sentit son cœur déborder de joie.

Cette réponse équivalait, en effet, à une demande régulière de la main de Germaine, et la mère était heureuse en pensant au bonheur de sa fille.

— Cela dépend de Germaine, dites-vous?... — fit-elle.

— Oui, madame.

— Eh bien ! vous allez l'interroger. Mais d'abord, — ajouta M^{me} de Brueil en prenant l'album sur la table et en l'ouvrant, — veuillez me rendre la photographie de ma fille que vous avez prise dans cette case.

Paul éprouva un grand trouble, mais il se rassura en voyant que Jeanne lui souriait.

— J'ai bien deviné, n'est-ce pas ? — fit-elle.

— Oui, madame, — balbutia-t-il. — Je me suis permis... et je vous supplie de me pardonner... Je me suis permis d'emprunter à cet album le portrait de M^{lle} Germaine...

— A titre de fétiche ?

— J'en conviens humblement.

— Pour aller au jeu ?

— Oui, madame.

— Au moins le fétiche n'a-t-il pas trompé votre attente ? Avez-vous gagné ?

— Oui, madame.

— Beaucoup ?

— Assez pour pouvoir dire à M^{lle} Germaine :

J'apporte ma part à l'aisance de notre foyer.

Acceptez-la si vous m'aimez.

— Germaine vous aime et vous le savez bien ! — s'écria Jeanne.

— Je voudrais avoir l'immense bonheur de le lui entendre dire à elle-même. Permettez-moi donc de le lui demander en tête-à-tête.

— Avant tout, rendez-moi le portrait...

Un peu honteux d'avoir été deviné et rougissant comme un écolier pris en faute, le vicomte exhiba son portefeuille, en tira la photographie et la tendit à Jeanne, qui la réinstalla aussitôt dans la case qu'elle occupait auparavant.

— Vous la reprendrez — dit-elle — quand l'original vous l'aura permis, et vous en deviendrez alors sans conteste le légitime propriétaire... Germaine est au jardin avec sa nourrice... Vous désirez lui parler seul... Je vous y autorise.

Je vais vous l'envoyer ici...

Et Jeanne sortit.

Paul, en proie à un trouble délicieux, attendit l'arrivée de la jeune fille.

Celle-ci, prévenue par sa mère et appuyée sur le bras de Léa jusqu'à la porte du salon, vint rejoindre le vicomte, qui courut à sa rencontre, la fit asseoir sur une causeuse et s'assit en face d'elle.

Germaine, très émue, était pâle et tremblante.

Paul prit ses mains dans les siennes et les serra, et tout le corps de l'enfant frissonna sous cette douce pression.

Le jeune homme regardait avec amour ce doux visage de vierge qui l'avait captivé.

— Ma mère m'a dit que vous désiriez me parler, monsieur de Villiers, — balbutia Germaine en levant sur le vicomte ses beaux yeux troublés.

— Oui, — répondit Paul, profondément ému, lui aussi, — et tout le bonheur de ma vie va dépendre de cet instant d'entretien sollicité par moi.

— Votre bonheur ? — répéta Germaine, hypnotisée en quelque sorte par la voix de son interlocuteur.

— Oui, mon bonheur, et le vôtre sans doute, si mes pressentiments ne sont point trompeurs, si mes espérances ne sont pas vaines...

— Comme votre voix tremble, — fit Germaine.

— C'est que j'ai peur...

— Peur de quoi ?

— Que votre réponse n'anéantisse mes espérances et ne m'éveille de mon rêve. .

— Qu'allez-vous donc me demander?

— Je viens de vous le dire : mon bonheur.

— Dépend-il de moi?

— Vous souvenez-vous, Germaine, du jour où, assise à côté de votre mère au parc Monceau, vous avez laissé échapper de vos mains un livre que je me suis empressé de relever et de vous rendre?...

— Ah ! si je m'en souviens ! — murmura l'enfant, fermant les yeux et se raidissant pour réagir contre l'émotion trop forte qui l'étreignait.

— Eh bien ! depuis ce jour — reprit Paul — votre douce image ne m'a pas quitté...

J'ai senti naître en mon cœur un sentiment inconnu de moi jusqu'à ce jour et qui devait être impérissable. Je vous aimais... je vous aime...

— Vous m'aimez... — bégaya Germaine d'une voix éteinte.

— De toute mon âme ! De toutes mes forces ! Il n'y a pas une de mes pensées qui ne soit à vous sans partage !

Mon désir ardent, le but de ma vie, est de faire de vous ma femme... Mais pour cela il faut que vous m'aimiez...

M'aimez-vous ?

Germaine se sentit défaillir.

Sa tête alanguie s'appuya sur l'épaule de Paul qui se penchait vers elle et de ses lèvres, comme un soupir à peine distinct, s'exhalèrent ces trois mots :

— Je vous aime...

Dans un élan fiévreux, M. de Villiers attira la jeune fille contre sa poitrine en l'enveloppant de ses bras, et sur son front appuya ses lèvres.

Sous ce chaste baiser, sous ce baiser de flancé, Germaine se sentit défaillir.

Pendant un instant elle resta comme inanimée entre les bras de Paul.

Elle avait le ciel dans le cœur !

M. de Villiers fut le premier à se ressaisir.

— Germaine — dit-il en dénouant son étreinte — allons trouver votre mère...

La jeune fille se souleva lentement.

— Appuyez-vous sur ce bras qui, désormais, vous soutiendra toujours, — continua Paul.

— Oui, — répéta Germaine, — allons trouver ma mère...

Et tous deux se dirigèrent vers la porte du salon.

Jeanne et Léa, sur la terrasse, attendaient, anxieuses, la fin de l'entretien sollicité par Paul de Villiers.

En les voyant apparaître, le visage radieux, la mère et la nourrice échangèrent un regard où se lisait leur immense joie, et allèrent à leur rencontre.

Germaine se jeta dans les bras de Jeanne.

— Mère... mère... — s'écria-t-elle, — je suis heureuse... bien heureuse... Il m'aime et me veut pour femme...

— Chère madame, — fit le vicomte, — je vous avais dit : Je viendrai dans quarante-huit heures vous demander la main de M^{lle} Germaine...

Cette demande, je vous l'adresse, à présent que je suis sûr d'être aimé...

— D'avance vous connaissez ma réponse, — répliqua M^{me} de Brueil, — je suis heureuse et fière de vous nommer mon fils !

— Dès à présent, je vous en prie, donnez-moi ce nom... Le voulez-vous ?

— Oui, mon fils...

Tandis que s'échangeaient ces paroles, Léa pressait contre son sein l'enfant qu'elle avait nourrie et qu'elle adorait.

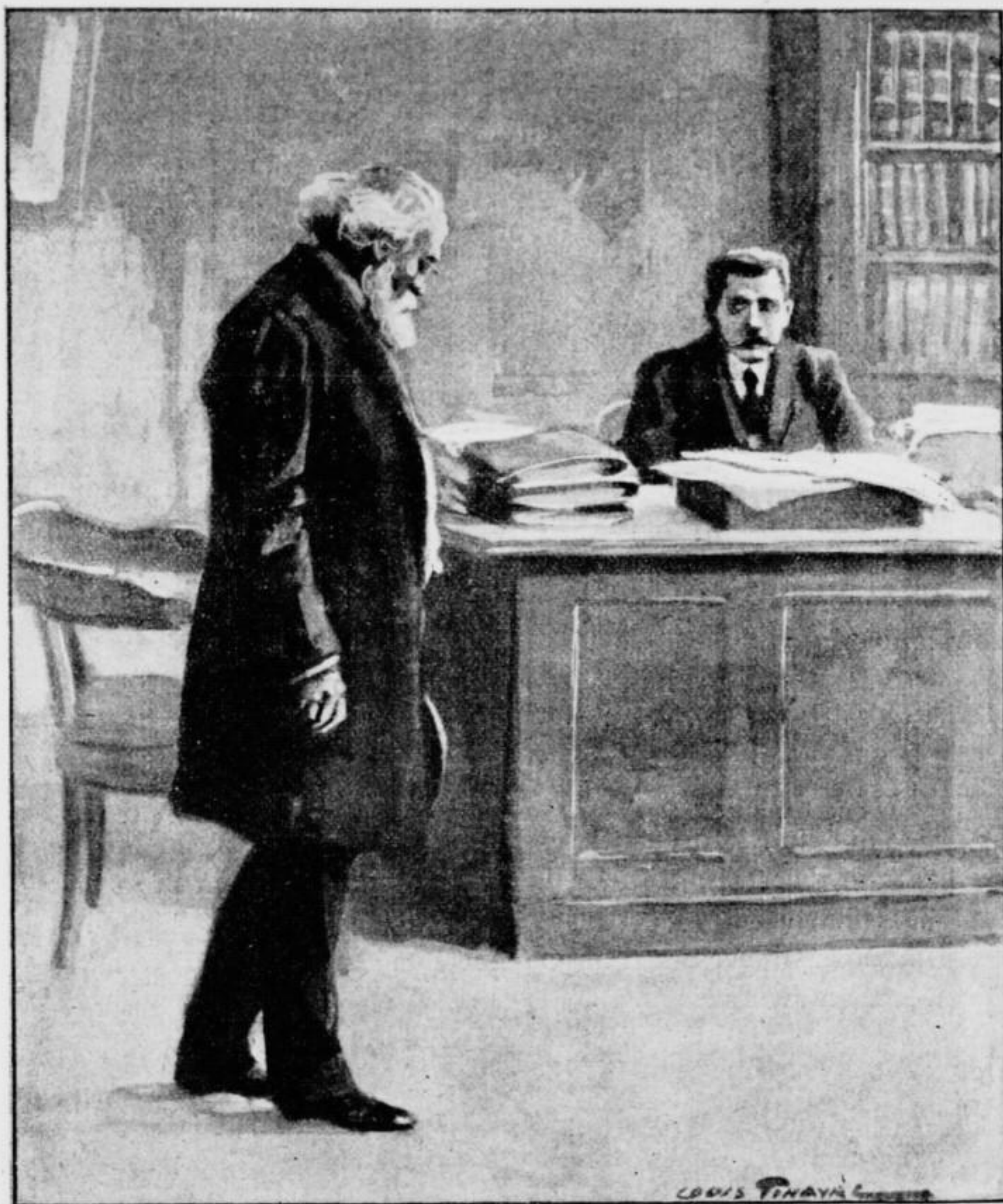
*
**

Depuis le moment où les deux jeunes gens s'étaient avoué leur amour, Paul de Villiers passait toutes ses journées à la villa des Palmiers.

Il ne retournait qu'assez tard à l'hôtel Victoria, pour y coucher, et de bonne heure il revenait trouver Germaine et faire avec elle de doux projets d'avenir.

Jeanne aurait souhaité retourner immédiatement à Paris et faire célébrer le mariage ; mais Léa, son conseiller intime, lui refusait cette satisfaction.

— Evitons la publicité — lui disait-elle. — Pas de bruit autour de ton nom, autour du nom de ta fille, jusqu'au jour où tu auras été reconnue légalement comme unique héritière des frères Fontaine...



Gabriel Forgue entra (page 1300).

— Mais cela peut durer longtemps encore — répliquait Jeanne — les journaux que nous lisons chaque jour ne nous apportent aucune nouvelle.

— Ils nous ont appris qu'un administrateur judiciaire de la fortune de Daniel Fontaine avait été nommé.

Il faut attendre que cet administrateur voie clair dans les affaires et fasse appel aux héritiers inconnus...



Si cela tardait trop, tu verrais alors à réclamer, en disant qu'étant loin de Paris et ne lisant pas les journaux, tu viens seulement d'apprendre la mort de ton cousin germain...

— S'il avait fait un testament ?

— On en aurait parlé... J'ai hâte autant que toi de retourner à Paris pour y chercher mon fils, mais la prudence et la raison me commandent la patience. Tu dois faire comme moi.

Et Jeanne attendait.

Le vicomte aurait voulu hâter son mariage.

Tout retard semblait pénible à son impatience amoureuse.

Un jour, il demanda à M^{me} de Brueil :

— Pourquoi ne nous marierions-nous pas ici ?

Jeanne répondit évasivement, ne voulant prendre aucune détermination sans avoir consulté Léa.

La réponse de celle-ci fut négative.

Germaine, alors, stylée par sa mère et par sa nourrice, dit à son fiancé :

— Passons ici quelques beaux jours encore, mon ami...

C'est à Paris qu'il faut nous marier...

N'êtes-vous pas heureux, d'ailleurs, puisque nous sommes ensemble ?

Si, Paul était heureux de cette calme et douce vie de famille qu'il menait dans l'intimité de la villa des Palmiers, où il passait toutes ses journées.

Il imposa silence à son impatience et n'insista plus pour hâter la célébration du mariage.



CXCH

L'HÉRITIÈRE

Le juge d'instruction Libourt, attendant les révélations de Pascal, ne pouvait poursuivre son enquête au sujet du double crime de Polangis, mais comme cette seconde affaire semblait se lier étroitement à celle de l'avenue Daumesnil, qui devrait être évoquée en même temps qu'elle, il s'occupait d'étudier la première procédure, espérant y puiser des renseignements utiles.

Toutes les pièces de l'instruction se trouvaient entre ses mains, et de plus, le procureur général lui avait remis les procès-verbaux des enquêtes officielles et officieuses faites par Roussillon, et formant un ensemble très complet.

Cela constituait un volumineux dossier, dont l'étude consciencieuse et approfondie devait prendre beaucoup de temps.

Après avoir tout d'abord feuilleté rapidement ce dossier, dont il reconnaissait l'importance, le magistrat instructeur s'était promis d'y revenir et d'examiner chaque pièce page par page et ligne par ligne.

Il avait commencé ce travail, et chaque jour y consacrait le temps laissé libre par les autres affaires dont il était chargé.

C'est surtout le matin, avant de se rendre au Palais, qu'il se consacrait à l'étude du dossier en question.

Il était à la besogne lorsque son valet de chambre entra dans son cabinet.

— Qu'y a-t-il ? demanda Libourt.

— Une visite pour monsieur le juge d'instruction...

Voici la carte du visiteur.

Libourt jeta les yeux sur la carte que le domestique, très correct, lui présentait sur un plateau et lut :

GABRIEL FORGUE

Administrateur judiciaire et curateur aux successions vacantes.

— Faites entrer ! — dit-il vivement.

Gabriel Forgue, le curateur aux successions vacantes, était un homme d'une cinquantaine d'années, depuis longtemps dans le métier et jouissant d'une réputation incontestée d'intelligence et de loyauté.

C'est lui qui avait été nommé administrateur judiciaire des affaires de feu Daniel Fontaine.

Il entra.

Le magistrat, qui le connaissait et l'appréciait, lui tendit la main, lui indiqua un siège et lui demanda :

— A quoi dois-je le plaisir de vous voir ce matin, cher monsieur Forgue ?

— Je viens pour l'affaire Fontaine.

— Je m'en doutais.

Cela va-t-il comme vous voulez ?

— Cela va très bien ..

Les ateliers sont en pleine activité, l'ordre y règne comme si le maître était présent.

Le caissier principal est un modèle d'honnêteté et ses comptes sont admirablement en règle.

— Donc vous êtes satisfait ?

— Pas tout à fait.

— Pourquoi donc ?

— Parce que, moi, je ne suis pas en règle.

— Comment cela ? demanda le juge.

— On n'a trouvé, dans les papiers inventoriés, aucune trace de testament. Le notaire non plus n'en a pas.

Ceci va bien, mais le reste ne va pas et me préoccupe vivement.

— Expliquez-vous.

— Depuis quinze jours, j'attends qu'il se produise des héritiers et comme personne ne se présente, ce qui me contrarie fort, je viens vous dire que je crois devoir faire appel, par la voie des journaux, aux héritiers plus ou moins éloignés qui peuvent ne pas connaître la mort de leur parent.

Le magistrat semblait chercher dans sa mémoire ; son front s'était plissé.

— Il me semble — fit-il — qu'on nous a dit que Daniel Fontaine n'avait pas d'héritiers.

— On le dit, je le sais bien, mais cela ne signifie rien...

Les gens qui parlent n'ont aucune preuve de la vérité de ce qu'ils affirment...

On a toujours, ou du moins presque toujours, des héritiers à un degré quelconque .. Le contraire est bien rare...

Comme administrateur judiciaire, la loi m'ordonne de faire appel à ces héritiers inconnus, et j'aurais déjà dû le faire...

N'est-ce pas votre avis, mon cher magistrat ?

— Oui, sans doute ; mais attendez donc... Cette affaire est tellement compliquée depuis que nous avons la certitude morale qu'elle se rattache à l'assassinat d'Albert Fontaine... J'ai tant de pièces à lire dans les dossiers qui m'ont été soumis que la mémoire par instants me fait défaut...

Mais il me semble bien avoir lu, dans un rapport, quelques mots qui pourraient peut-être nous guider...

— Vraiment ?

— Oui. Mes souvenirs deviennent plus distincts.

Il était question d'une parente, d'une cousine de MM. Fontaine.

— Vous avez lu cela dans un des dossiers que vous possédez ?

— Il me semble bien...

— Ne pourriez-vous vous en assurer ?

— Immédiatement ?

— Oui, si ce n'était pas trop vous demander.

— Cela me paraît bien difficile, — répondit le magistrat en désignant l'amoncellement de pièces placées sur son bureau.

Pour compulser tout cela, il me faudrait un temps beaucoup plus long que celui dont je puis disposer aujourd'hui...

Quand aurez-vous un besoin absolu de ce renseignement ?

— Je suis en retard pour l'insertion de mon appel dans les journaux... Concluez...

Le juge se frappa le front.

— Attendez, — dit-il en prenant une plume et en écrivant quelques lignes sur une feuille de papier. — L'agent principal qui a rédigé la plupart des rapports que voilà doit avoir connaissance de ce qui vous intéresse, et en l'interrogeant vous pourrez peut-être savoir tout de suite à quoi vous en tenir...

— Vous avez cet agent sous la main ?

— Accompagnez-moi au Palais, où je dois me rendre, et je l'enverrai chercher à la sûreté.

Une demi-heure plus tard, les deux hommes se trouvaient dans

le cabinet du magistrat et celui-ci, sonnant un garçon de bureau, lui remettait la note écrite par lui un peu auparavant.

— Faites porter immédiatement ceci à la sûreté, à l'inspecteur Roussillon, — lui dit-il. — S'il était absent, qu'on lui donne ce mot dès son arrivée.

L'employé sortit.

M. Forgues prit la parole.

— Une cousine, — fit-il. — Mais alors, cette femme serait héritière de toute la fortune... Une jolie fortune... Plus de six millions.

Il me paraît bien extraordinaire et bien invraisemblable qu'elle ne connaisse pas la mort d'un cousin aussi riche...

— Peut-être habite-t-elle la campagne ? Peut-être n'est-elle point en France...

— C'est possible... Du reste, nous verrons bien...

Un quart d'heure s'écoula.

Au bout de ce temps, le garçon de bureau ouvrit la porte du cabinet et dit :

— M. Roussillon est là...

— Qu'il entre...

L'inspecteur franchit le seuil et salua.

— Mon cher Roussillon — fit M. Libourt — je suis heureux que vous vous soyez rendu si vite à mon appel. Vous allez pouvoir nous donner un petit renseignement dont monsieur a besoin...

— Je suis à vos ordres, monsieur le juge d'instruction, — répliqua l'inspecteur.

Le juge poursuivit :

— Monsieur est M. Forgues, administrateur judiciaire de la succession Daniel Fontaine...

Roussillon s'inclina.

— Il a attendu jusqu'à ce moment que quelque héritier se fit connaître, — continua M. Libourt.

Personne n'a donné signe de vie, il se trouve aujourd'hui dans la nécessité de faire appel, par la voie des journaux, aux héritiers inconnus, s'il y en a.

— Il y en a — interrompit l'inspecteur — et j'en connais un...

— Je ne me trompais donc pas ! — s'écria le juge. — J'avais bien lu, dans un de vos rapports, une note relative à cette héritière !...

— Parfaitement ! Ce rapport a dû passer des mains de M. le procureur général dans les vôtres...

Depuis le pourvoi formé par M. Morisset à qui un fait nouveau apportait la conviction de l'innocence du condamné Georges Gauthier, j'ai commencé une nouvelle enquête, questionnant beaucoup, faisant de mon mieux parler les gens, cherchant partout l'indice qui pourrait me mettre sur la trace du véritable assassin d'Albert Fontaine...

J'appris ainsi que MM. Fontaine avaient une cousine germaine issue du mariage de la sœur de leur père avec un M. de Brueil...

Pour un policier faisant bien son métier, tout a son importance, tout peut conduire au but, et je me suis mis à la recherche de cette demoiselle de Brueil...

— Vous avez découvert sa demeure ?

— Oui, rue Ruysdaël, près du parc Monceau.

— Cette dame, habitant Paris, aurait dû connaître la mort de son cousin...

— Elle vit très retirée...

— Seule ?

— Avec sa fille.

— Avec sa fille ? — répéta le magistrat. — Mais alors, elle est donc mariée ?

Roussillon secoua la tête.

— Des renseignements que j'ai obtenus — poursuivit-il — résulte ceci :

M^{lle} Jeanne de Brueil a eu, très jeune, un amant. De cette liaison est née une fille que le père ne pouvait reconnaître et qui ne porte que le nom de sa mère... pauvre enfant très jolie, mais infirme, sur laquelle veille sa mère avec la plus tendre sollicitude. M^{me} de Brueil, on la nomme ainsi, passe pour veuve et jouit de la considération générale.

— Elle est riche ?

— Fortune modeste... l'hôtel de la rue Ruysdaël constitue le plus clair de sa fortune...

J'ai su par M^{me} Gauthier qu'en raison de la faute commise et de la situation fautive, ses cousins avaient rompu avec elle toutes relations et ne la regardaient plus comme leur parente.

— Ce qui n'empêche pas, si positivement on ne trouve aucun testament, qu'elle soit l'héritière légitime de la fortune des frères Fontaine...

— Je le crois.

— C'est certain, et pour ne point réclamer cet héritage, il faut qu'elle ignore la mort de ses cousins...

On n'abandonne pas six millions !

— Je vous le répète, monsieur, elle vit très retirée, avec sa fille. Peut-être, d'ailleurs, est-elle, en ce moment, absente de Paris.

— Voulez-vous vous renseigner à ce sujet.

— Rien de plus facile...

— Et vous aurez l'obligeance de me rendre compte de votre enquête chez moi, rue Chauchat.

— Oui, monsieur.

— Le plus tôt possible ?

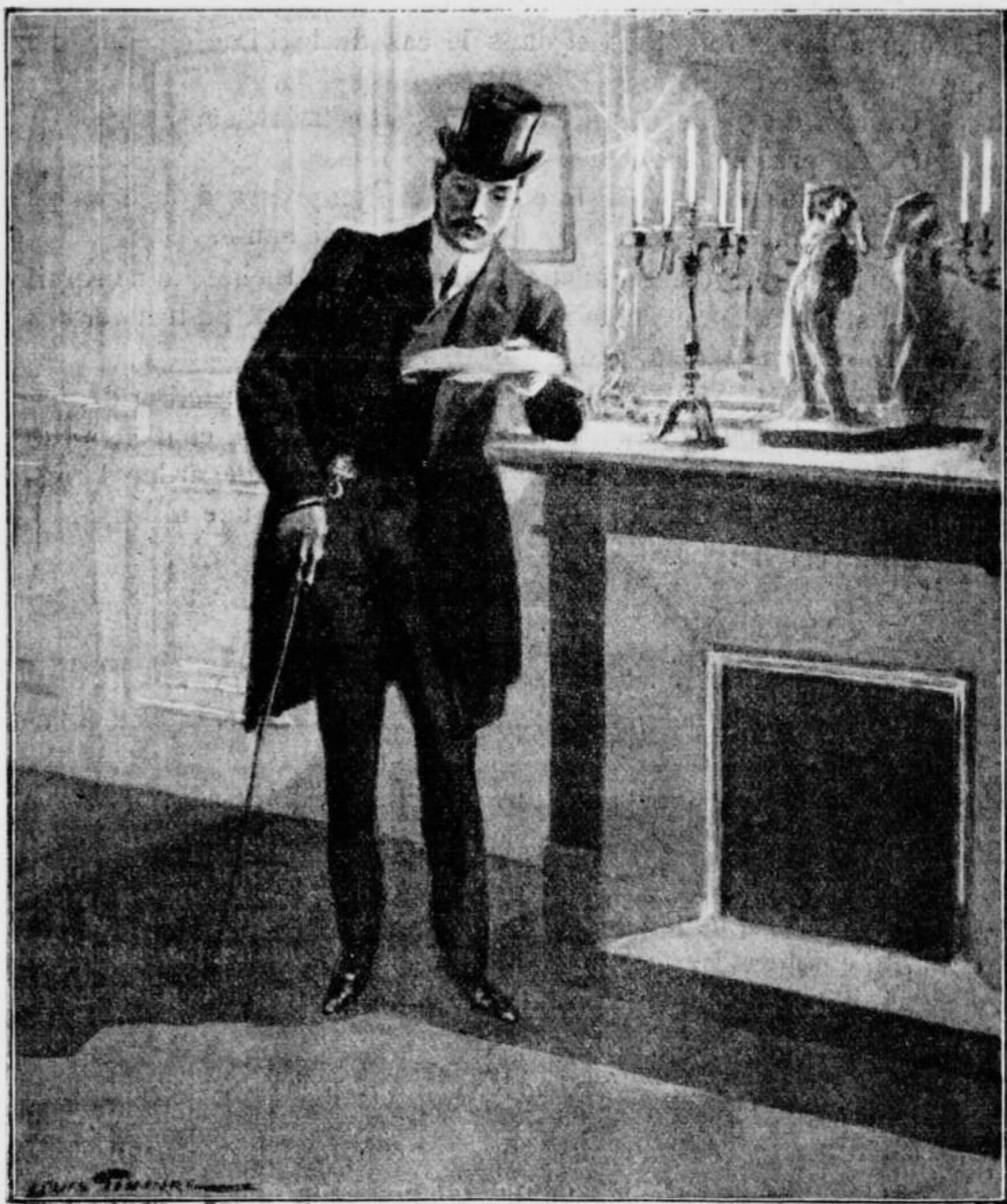
— En vous quittant, monsieur, je vais aller rue Ruysdaël.

— Partez donc, alors ; je vous attendrai dans la journée...

— Merci, Roussillon, — dit M. Libourt.

L'inspecteur se retira, et l'administrateur judiciaire ne tarda pas à en faire autant.





Quand il rentra, à une heure avancée, la dépêche lui fut remise (page 1308).

CXCIII

PLUSIEURS CHOSES

Le procureur général s'était rendu de sa personne à Corbeil, et il lui avait été facile de faire comprendre au procureur de la République que, Langrune étant mort, l'action judiciaire s'éteignait de

fait, et que le gardien, auteur de cette mort, se trouvant dans l'exercice de ses fonctions et dans le cas de légitime défense, ne devait pas être inquiété.

Un mot du garde des sceaux appuyait cette thèse.

C'était presque un ordre.

Le parquet de Corbeil le comprit et s'empressa d'obéir en ne donnant aucune suite à l'affaire de la maison de santé.

Morisset, rentré à Paris et certain que nulle recherche ne serait faite au sujet du domicile de Langrune, où on aurait pu trouver des notes compromettantes, pensa à Blanchard.

Il importait de faire comprendre au juge d'instruction démissionnaire que si la justice n'agissait pas contre lui, ce n'était pas faute de clairvoyance, mais uniquement pour sauvegarder l'honneur de la famille dont il était devenu membre par une alliance.

Il lui écrivit :

« Monsieur,

« Langrune est mort, tué au moment où il allait commettre un
« assassinat sur la personne de M. Georges Gauthier, interné à l'asile de Brévannes.

« Ce misérable était payé par un complice pour accomplir son
« acte infâme.

« Ce complice, je le connais, et vous le connaissez aussi.

« S'il reste quelque lueur d'honnêteté au fond de son âme, faites-lui comprendre que pour son honneur et pour l'honneur des
« siens, il ferait bien d'aller rejoindre celui qui n'est plus. »

Et le procureur général envoya cette lettre à Concarneau, où Blanchard se trouvait avec sa femme.

En la lisant, l'ex-magistrat fut épouvanté.

Il se dit que la police découvrirait facilement le logement loué par Langrune, rue des Prés-Saint-Gervais, sous le nom de Rolle, et que fatalement on y trouverait des preuves irrécusables de sa complicité.

Une fois ces preuves aux mains de la police, la puissante influence de son beau-frère pourrait-elle empêcher la justice de suivre son cours ?

Rien de moins certain.

Cette pensée affolait le misérable, mais il ne se sentait pas le

courage de suivre le conseil donné par Morisset et de dénouer la situation en allant rejoindre Langrune.

*
* *

Roussillon, selon la promesse faite par lui à l'administrateur judiciaire, s'était rendu à la rue Ruysdaël, immédiatement en sortant du Palais.

Le moyen le plus simple de savoir si M^{me} de Brueil se trouvait à Paris était de sonner à la porte de son hôtel.

En arrivant près de cet hôtel, qu'il connaissait de longue date, il jeta un regard sur la façade.

Toutes les fenêtres étaient hermétiquement closes par des volets en tôle mobile

— Je vais faire buisson creux, — se dit-il. — A moins qu'il n'y ait un concierge.

Il appuya sur le bouton de cuivre mettant en mouvement la sonnerie électrique.

Le bruit du timbre arriva jusqu'à lui, mais rien ne bougea dans l'hôtel.

De nouveau, il pressa le bouton et avec persistance, de manière à produire un véritable carillon.

— Vous sonneriez jusqu'à demain, monsieur Roussillon, — dit en ce moment une voix derrière lui, — sans avoir chance d'obtenir la moindre réponse.

L'inspecteur se retourna vivement pour voir la personne qui savait son nom et l'interpellait ainsi.

Il se découvrit respectueusement devant un jeune homme.

— Monsieur Adrien Morisset, — murmura-t-il.

C'était, en effet, le fils du procureur général qui venait de lui parler, le connaissant pour l'avoir vu maintes fois chez son père.

— Est-ce que vous avez affaire à M^{me} de Brueil ? — reprit Adrien Morisset.

— Un simple renseignement à lui demander, monsieur, et cela dans son propre intérêt.

— Eh bien, je vous répète que vous aurez beau sonner, personne ne vous ouvrira.

— L'hôtel est donc inhabité ?

— Oui, M^{me} de Brueil étant absente de Paris en ce moment.

— Me permettez-vous de vous demander si vous savez où elle se trouve ?

— Pas d'une façon positive.

Je sais seulement qu'elle se trouve dans le Midi, soit à Nice, soit à Menton, soit à Monte-Carlo...

— L'information est un peu vague.

— Si l'affaire qui vous amène est importante et pressée, vous pourriez avoir l'adresse exacte en vous adressant à l'un de mes amis, le vicomte de Villiers.

— Le vicomte de Villiers ? — répéta Roussillon.

— Oui, en villégiature à Monaco. J'ai reçu ces jours-ci une lettre de lui dans laquelle il me parle de M^{me} de Brueil...

— Je vous le répète, monsieur, il s'agit pour cette dame de très gros intérêts... d'une succession qu'elle paraît ignorer. Vous lui rendrez donc un véritable service, si vous me donnez les moyens d'entrer en rapport avec M. de Villiers...

— Rien de plus facile... le vicomte Paul de Villiers, hôtel Victoria, à Monte-Carlo...

Roussillon s'était empressé d'écrire cette adresse sur son carnet.

Il salua le jeune avocat et le quitta pour se rendre rue Chauchat, au cabinet de l'administrateur judiciaire Forgues, qu'il mit au courant du résultat de sa démarche à la rue Ruysdaël.

Quelques instants après, M. Forgues expédiait cette dépêche :

« Paul de Villiers

« Hôtel Victoria. — Monte-Carlo.

*« Prière donner de suite adresse actuelle de M^{me} Jeanne de Brueil,
« résidant à Paris, rue Ruysdaël. — Affaire d'héritage. — Réponse
« payée. »*

Suivaient la signature et l'indication du domicile de l'administrateur judiciaire.

Deux heures après, le télégramme arrivait à l'hôtel Victoria, mais ne trouvait pas le vicomte qui, nous l'avons dit, ne quittait guère la villa des Palmiers où il restait jusqu'à une heure avancée de la soirée.

Quand il rentra, la dépêche lui fut remise.

Ces mots : *affaire d'héritage*, le frappèrent.

Les espérances de fortune dont Jeanne lui avait parlé à plusieurs reprises allaient-elles donc se réaliser ?

Il pensa ne pouvoir répondre sans avoir mis sous les yeux de M^{me} de Brueil la communication qu'il venait de recevoir, et le lendemain matin, plus tôt que de coutume, il se rendit à la villa des Palmiers.

Jeanne se trouvait en compagnie de Léa.

Elle donna l'ordre d'introduire le vicomte sur-le-champ.

Paul expliqua le motif de sa visite à une heure presque indue et exhiba la dépêche.

La mère de Germaine s'attendait à quelque chose de ce genre relativement à la succession de Daniel Fontaine, ce qui ne l'empêcha pas de jouer merveilleusement la surprise.

— M'autorisez-vous à donner votre adresse ? — demanda M. de Villiers.

— Parfaitement, et le plus vite possible. On pourra s'adresser alors directement à moi, et nous saurons de quoi il s'agit.

Une demi-heure après ce court entretien, Paul expédiait à Forgues le renseignement attendu.

Dans l'après-midi, M^{me} de Brueil recevait une dépêche ainsi conçue :

« Daniel Fontaine mort intestat. — Votre présence à Paris nécessaire. — Vous présenter le plus tôt possible à mon cabinet munie de pièces justifiant votre degré de parenté avec le défunt. »

Jeanne répondit que l'administrateur recevrait sa visite à un jour qu'elle indiqua à la fin de la semaine.

Paul ne voulait pas quitter Germaine.

Il fut convenu qu'il partirait avec M^{me} de Brueil et sa fille, et qu'en arrivant à Paris, il louerait un pied-à-terre aux environs de la rue Ruysdaël.

L'intention de Paul de Villiers était de ne point rentrer dans son appartement et de ne revoir aucun de ses anciens amis avant la célébration de son mariage, qu'ils apprendraient seulement par les lettres de faire part.

Quant à Léa Gaucher, elle annonça qu'elle ne rentrerait à Paris que quelques jours plus tard, ayant à régler à Nantua des affaires de famille.

Germaine sentait la joie déborder dans son cœur.

Le retour à Paris, c'était pour elle le commencement du bonheur, puisque c'est à Paris qu'elle devait s'unir à celui qu'elle aimait.

*
**

On s'était bien gardé de raconter à M^{me} Gauthier la tentative criminelle dont son mari devait être la victime et dans laquelle Langrune avait trouvé la mort.

On jugeait avec raison qu'il était plus qu'inutile d'augmenter ses douleurs et ses appréhensions.

Elle ignorait donc tout et attendait avec une fiévreuse impatience le moment où le docteur Verdier tenterait la grande épreuve sur laquelle il fondait de sérieuses espérances.

Pascal allait de mieux en mieux.

Roussillon avait eu raison de dire que la vue de son cher pupille produirait sur lui un effet salutaire à sa santé.

C'est avec joie qu'il avait revu le petit Alphonse Pascal et qu'il avait remercié M^{me} Gauthier et l'inspecteur de leur généreuse et délicate attention.

Le chanteur des rues se raccrochait vigoureusement à la vie.

Le jour arriva où le médecin déclara qu'il pouvait parler sans compromettre sa guérison.

Les magistrats furent prévenus.

Le juge d'instruction Libourt, son greffier et le chef de la sûreté se rendirent à Saint-Mandé et furent introduits dans la chambre du blessé, où Raymonde, Roussillon et le médecin se trouvaient déjà.

C'était la première fois que le pauvre Pascal quittait son lit depuis le jour où on l'avait transporté mourant à la villa des Fleurs.

Il était à demi couché dans un grand fauteuil garni de plusieurs oreillers, sur lesquels reposait sa tête bien faible encore.

Ses mains amaigries, presque diaphanes, serraient affectueusement les mains de M^{me} Gauthier et de Roussillon.

— C'est à vous que je dois la vie, — disait-il d'une voix douce et faible. — A vous et au bon docteur Perrin.

J'aurais accepté la mort, si j'avais été certain que le criminel cherché par nous ne vous eût point échappé, mais vous ne l'avez pas trouvé et je suis heureux de vivre, heureux qu'on me permette de parler maintenant pour guider vos recherches.

— Mon cher enfant, — fit le médecin, — il ne faut point abuser de la permission que je vous ai donnée.

Parlez le moins possible...

Tout à l'heure, quand les magistrats seront là et vous interrogeront, bornez-vous à répondre d'une façon claire et succincte...

Surtout, du calme. Ne vous animez pas.

Evitez toute surexcitation morale, qui ramènerait infailliblement la fièvre, dont je n'ai triomphé qu'à grand'peine...

— Je serai calme, je vous le promets... Vous comprenez bien, cher docteur, que, pour rien au monde, je ne voudrais, par une imprudence, compromettre ou seulement retarder la guérison complète qui me rendra capable d'agir...

En ce moment, les magistrats entrèrent.

Le médecin prit à part le juge d'instruction et lui adressa des recommandations à peu près pareilles à celles qu'il venait d'adresser à Pascal et pouvant se résumer ainsi :

— Eviter, autant que possible, de fatiguer ou de surexciter le convalescent.



CXCIV

OU PASCAL PARLE

M. Libourt s'approcha du fauteuil sur lequel reposait Pascal.

Mon ami — dit-il au jeune homme — je vais vous poser des questions auxquelles vous pourrez, j'espère, répondre sans fatigue...

Si cependant vous sentiez venir la lassitude ou la souffrance, prévenez-moi... J'interromprais notre entretien et nous le reprendrions plus tard...

— Je me sens assez de force pour parler sans fatigue, monsieur... — dit Pascal.

— Alors nous irons droit au fait. Vous vous trouviez sur la place de la Bastille, où vous veniez de chanter, lorsque vous vîtes passer une femme dont le visage vous était connu déjà ?

— Oui, monsieur...

— Où l'aviez-vous vue antérieurement ?

— La première fois à la cour d'assises, le jour où on jugeait M. Georges Gauthier. Plus tard, je l'ai rencontrée rue de Lyon, et enfin j'ai reconnu ses traits sur le dessin trouvé dans l'atelier de M. Gauthier...

— Alors, vous l'avez suivie ?

— Oui, monsieur.

— Où allait-elle ?

— Au chemin de fer de Vincennes où elle est montée en wagon...

Vous y êtes monté après elle, et vous l'avez suivie de nouveau ?...

— Oui, monsieur.

— Jusqu'où ?...

— D'abord jusqu'à Saint-Maur-des-Fossés où elle descendit, et de là à Gravelle...

— A Gravelle ?



Il prit cette jupe et l'examina (page 1320).

— Là je la vis pénétrer dans une maison par une porte qui, j'en suis convaincu, n'était pas la principale de la propriété ..

— Vous reconnaissez cette maison ?

— Je vous y conduirai quand vous voudrez.

— Que faites-vous alors ?

— Je fis le guet devant la porte pendant à peu près vingt minutes et je vis la femme ressortir.



Elle avait des vêtements tout différents de ceux qu'elle portait pour venir à Gravelle...

— Vous continuâtes à la suivre ?

— Jusqu'à la boutique d'un marchand de vins-restaurateur où elle se fit servir à dîner...

J'attendis longtemps.

Impatienté de ne pas la voir reparaitre et craignant qu'elle n'eût quitté le restaurant par quelque autre issue, je m'approchai de la devanture éclairée pour jeter un regard à l'intérieur...

— Elle était encore là ?

— Oui, et malgré la promptitude que je mis à me retirer, elle aperçut mon visage collé aux vitres et je la vis tressaillir.

Elle vous connaissait donc ?

— Je n'en sais rien, mais il est certain que ma présence lui causa de l'inquiétude...

— Cependant elle sortit.

— Oui, et je continuai à lui donner chasse.

Elle se dirigea du côté de Joinville par la rue de la voûte du canal, s'engagea sur le quai de la Marne et gagna le pont.

Maladroitement, dans l'obscurité, j'avais heurté du pied une pierre... Ce bruit attira son attention et à partir de ce moment il devint évident pour moi qu'elle se savait filée...

— Et qu'elle comprenait que vous l'empêcheriez d'accomplir le crime qu'elle préméditait.

— Ce crime, je le pressentais, et c'est pour cela que je m'acharnais dans ma poursuite...

Pascal s'animait.

— Calmez-vous... calmez-vous, mon enfant... — lui dit le docteur — et reposez-vous un peu...

Raymonde lui présenta un verre contenant une potion réconfortante.

Le jeune homme but et se sentit aussitôt ravivé.

Néanmoins on le laissa respirer pendant quelques instants.

Ce fut lui qui reprit :

— Arrivée au pont, la femme descendit l'escalier conduisant au chemin de halage et, en me penchant sur le parapet, je la vis se hâter de gagner une des voûtes sèches qui traversent le pont.

Je dégringolai l'escalier quatre à quatre, et je m'élançai à mon tour sous la voûte, ayant grand peur de perdre la piste.

À peine avais-je fait quelques pas que je reçus un coup violent en pleine poitrine.

J'éprouvai une douleur aiguë et je me sentis tomber...

Je venais de perdre connaissance et, à partir de ce moment, je ne sais plus rien...

— La misérable créature vous avait attiré là pour se débarrasser de vous en vous tuant !

— Ce n'est pas douteux.

— Vous avez su, depuis que vous êtes en convalescence, ce qui s'est passé à Polangis, un peu après le moment où vous avez été frappé ?

— M. Daniel Fontaine a été assassiné, M^{me} Gautier me l'a appris, monsieur, assassiné comme son frère Albert, par la même femme que j'avais vue avenue Daumesnil, mais sans pouvoir distinguer son visage, par l'infâme créature qui vous échappe encore.

— Mais qui sera bientôt dans nos mains, — répliqua le juge d'instruction, et c'est vous, Pascal, qui nous la livrerez.

— Moi ! Comment ?

— En nous conduisant à la maison de Gravelle où elle est entrée et d'où elle est ressortie après avoir changé de costume...

C'est dans son repaire que nous la prendrons...

— Je vous y conduirai dès aujourd'hui si vous voulez, monsieur le juge d'instruction, — s'écria Pascal.

Le docteur intervint :

— Aujourd'hui, non ! Ce serait beaucoup trop de fatigue pour mon malade, messieurs, — dit-il. — Je veux absolument qu'il se repose après l'interrogatoire qu'il vient de subir.

Deux bons repas et une nuit de calme sommeil, voilà ce que son état exige impérieusement.

M. Libourt demanda :

— Demain, Pascal pourra-t-il nous accompagner en voiture à Gravelle ?

— Je le crois.

— Eh bien ! docteur, nous reviendrons demain...

— Je serai ici à vous attendre, messieurs, et je vous accompagnerai.

Les magistrats quittèrent la villa des Fleurs.

Pascal se recoucha.

On lui servit dans son lit un déjeuner fortifiant, qu'il mangea de bon appétit.

Il en fut de même pour son dîner, suivi d'une nuit de calme sommeil, et le lendemain matin le docteur le trouva frais et dispos.

— Son état est des plus satisfaisants, -- dit-il à M^{me} Gauthier.

— Mais il ne faudra pas qu'il sorte sans avoir déjeuné.

— Je le pensais bien, docteur, — répondit Raymonde. — J'ai donné l'ordre de préparer un repas pour tout le monde et j'espère que vous voudrez bien être au nombre des convives.

— J'accepte d'autant plus volontiers qu'ainsi que je l'ai dit hier, j'accompagnerai ces messieurs à Gravelle...

Je tiens à être là, afin de veiller sur notre blessé et d'éviter qu'on ne le fatigue outre mesure.

— Je vous en remercie pour lui.

A dix heures, les magistrats arrivèrent, confortablement installés dans un vaste landau.

Le greffier du juge d'instruction suivait dans une autre voiture.

— Eh bien, docteur? — demanda M. Libourt.

— Tout va bien et je ne vois aucun inconvénient à ce que vous fassiez aujourd'hui l'expédition projetée hier, après avoir déjeuné toutefois.

Ici, M^{me} Gauthier intervint et formula son invitation, qui ne pouvait qu'être bien accueillie.

On passa dans la salle à manger, où Pascal attendait, heureux de se sentir revivre et prêt à partir.

Le repas fut court.

Il fallait s'occuper sans retard de l'importante affaire qui motivait le déplacement des magistrats.

Le juge d'instruction, le chef de la sûreté, Pascal et le docteur s'installèrent dans le landau.

Roussillon et le greffier prirent place dans la seconde voiture.

— Où devons-nous faire arrêter? — demanda le chef de la sûreté à Pascal.

— Au bout du pont du canal Saint-Maurice, — répondit-il. — Là, je vous indiquerai la maison et la porte par laquelle est entrée et sortie la femme qu'il faut retrouver...

Les voitures s'ébranlèrent.

On traversa le bois en contournant le lac de l'avenue Daumesnil et on gagna Charenton pour suivre la route de Saint-Maurice à Gravelle, qui passe devant l'hospice des aliénés.

— Il nous faudra sans doute un serrurier, — pensait Roussil-

lon. — Il nous sera, d'ailleurs, facile d'en trouver un à Gravelle.

La route de Saint-Maurice est longue, mais les chevaux marchaient bon train.

A l'endroit indiqué par Pascal, les voitures firent halte.

Tout le monde descendit et Pascal, s'appuyant sur le bras du docteur, amena les magistrats devant la porte par laquelle nous avons vu entrer et sortir Léa Gaucher.

Le chef de la sûreté chercha du regard une sonnette d'avertissement.

Il n'en trouva pas.

— Chef, — dit alors Roussillon — je suis convaincu que cette maison a deux issues et que celle-ci doit être une porte de dégagement.

La principale entrée se trouve certainement sur la rue de Gravelle. Voulez-vous me suivre ?

Ces messieurs surveilleront la sortie de ce côté...

— Oui, oui... — fit M. Libourt — allez, et demandez du renfort au poste de police le plus proche.

— La gendarmerie est à deux pas...

— Réquisitionnez des gendarmes.

Le chef de la sûreté et Roussillon se mirent en marche.

A partir de la porte, l'inspecteur compta les pas jusqu'au coin de la rue où stationnaient les voitures.

Il y en avait soixante-deux.

— Que diable faites-vous là ? — lui demanda le chef.

— Une chose bien simple. Dans la rue de Gravelle, je compterai les pas, comme je viens de le faire, mais en sens opposé.

Si, au soixante-deuxième, nous nous trouvons en face d'une porte, nous aurons la certitude d'être en face de la principale entrée.

— Parfaitement logique !

A partir du coin de la rue de Gravelle, Roussillon recommença à compter et, au soixante-deuxième pas, s'arrêta devant une porte qui, elle, était munie d'une sonnette.

— Vous voyez que j'avais raison — fit l'inspecteur — voilà bien l'entrée principale...

Restez là, en faction, tandis que je vais aller à la gendarmerie, dont vous voyez d'ici le drapeau...

— Allez...

Au bout de cinq minutes, il revenait avec le brigadier et deux gendarmes.

— C'est dans cette maison-là que vous avez affaire, monsieur le chef de la sûreté? — demanda le brigadier.

— Oui.

— Mais je crois bien que c'est inhabité.

— A qui appartient l'immeuble?

— A M^{me} Chauvelot.

— Qu'est-ce que c'est que M^{me} Chauvelot?

— Une ancienne bouchère, brave femme, très à son aise, et qui demeure tout près d'ici.

— Nous nous occuperons d'elle plus tard...

Pour le moment, que vos deux hommes gardent cette porte et arrêtent toute personne sortant de la maison...

— Très bien.

— Vous, vous allez me suivre.

— Où peut-on avoir un serrurier? — fit Roussillon.

— A deux pas d'ici.

— Eh! bien, allez chez lui et ramenez-le, ou qu'il vous donne un de ses ouvriers, muni de tout ce qu'il faut pour crocheter une porte.

Le brigadier s'empressa d'obéir.



CXCV

CHEZ LA VEUVE PIQUELIN

Le chef de la sûreté et Roussillon rejoignirent M. Libourt.

— Je ne m'étais pas trompé, monsieur le juge d'instruction — dit l'inspecteur, — il y a bien deux issues. Les gendarmes gardent l'autre.

Nous n'avons à nous occuper que de celle-ci.

Le brigadier revint, amenant le serrurier muni de ses outils.

— Ouvrez cette porte — commanda le magistrat.

— Mais — fit observer le serrurier — on trouverait peut-être la chef chez la propriétaire, M^{me} Chauvelot.

— Au nom de la loi, ouvrez.

Le serrurier se mit en devoir de crocheter la porte, ce qui ne demanda que quelques instants, la serrure n'étant pas compliquée.

On pénétra dans le jardin en friche, au milieu duquel se trouvait le pavillon loué pour un an par Léa Gaucher.

— Il faut ouvrir également la porte de ce pavillon — dit M. Libourt.

Sans se permettre une observation, cette fois, le serrurier se mit à l'œuvre et les gens de justice franchirent le seuil.

Roussillon ouvrit vivement les volets afin de donner du jour à l'intérieur.

Le médecin fit asseoir Pascal qui ressentait un peu de fatigue.

— Cette maison est inhabitée ! — dit Roussillon. — Le nid est vide... Espérons que, malgré cela, nous trouverons quelque chose...

Une perquisition minutieuse commença.

On fouilla tous les meubles, on visita tous les tiroirs.

Ils ne contenaient absolument rien de suspect.

Roussillon ouvrit un placard dont la porte se dissimulait sous le papier de tenture.

Il heurta du poing cette porte qui sonna le creux.

— Nous allons voir ce qu'il y a là-dedans ! — s'écria-t-il, — et j'ai dans l'idée que cette fois nous ne ferons pas chou blanc.

Le serrurier introduisit un crochet dans la serrure et la porte tourna sur ses gonds.

Ce placard servait de garde-robe à Léa.

Plusieurs vêtements de femme étaient accrochés aux patères qui le garnissaient.

— Décidément, j'ai bon nez, — fit l'inspecteur. — La coquine que nous cherchons est une roublarde ! Cette garde-robe le prouve ! Elle se travestissait comme une actrice !

Le premier vêtement qui attira son attention était une jupe de laine grise, sur laquelle se voyaient des taches sombres.

Il prit cette jupe et l'examina.

— Du sang ! — dit-il. — Voilà le vêtement que portait la misérable pour commettre son double crime !

Nous sommes bien chez la femme qui a tué Daniel Fontaine et voulu tuer Pascal !

Roussillon poursuivit l'examen des objets d'habillement dont chacun se rapportait à quelqu'une des démarches faites par Léa.

Il y avait un costume de religieuse.

Il y avait aussi les deux robes données par Marguerite Vernon à sa bonne et vendues par celle-ci à la pseudo-fripière boiteuse vainement filée par Pascal, et dont Roussillon avait chez lui les échantillons demandés à Marguerite.

Sur une tablette du placard se trouvait un carnet qu'il ouvrit.

La dernière page, couverte de noms, portait cette mention :

<i>M^{me} Vernon</i>		<i>10 francs.</i>
<i>La bonne</i>		<i>5 »</i>

— Voici, messieurs, — poursuivit l'inspecteur, — qui nous explique comment a été volé le bracelet trouvé auprès du corps de Daniel Fontaine...

Sous ce costume de religieuse, l'infâme créature est entrée dans la maison pour y quêter.

On l'a fait entrer au salon où elle s'est trouvée seule et il lui a été facile de mettre la main sur ce bijou qui devait, croyait-elle, compromettre une innocente !

Oui... oui... les preuves sont faites ! Nous sommes chez la criminelle que nous cherchons, mais elle nous échappe encore !...



Le docteur remonta avec Pascal dans le fiacre... (page 1323).

Tout ici trahit sa présence, mais rien ne nous indique une piste à suivre, et nous ne sommes pas plus avancés aujourd'hui qu'hier...

Tout le monde baissait la tête. On réfléchissait.

— Monsieur le juge d'instruction — demanda l'inspecteur au bout d'un instant — voulez-vous me permettre d'émettre un avis ?

— Oui, certes, je vous le permets.

— Eh ! bien, je pense que nous n'avons qu'un parti à prendre, c'est de métamorphoser la maison en souricière...

A un moment donné, cette femme, qui ne se doute de rien, viendra faire disparaître les preuves de ses crimes...

Qu'une surveillance ininterrompue soit exercée par la gendarmerie et par des agents de la sûreté, et j'ai la conviction absolue que l'insaisissable créature se prendra au piège.

— C'est possible... C'est même probable...

— Dites que c'est certain.

Je vais remettre toutes choses en place, afin qu'en entrant ici rien ne puisse lui faire supposer qu'une perquisition a eu lieu, et il ne nous restera plus qu'à nous retirer, après, toutefois, que vous aurez interrogé la propriétaire de la maison...

— Elle demeure tout à côté — fit le brigadier.

— Nous allons nous rendre chez elle — dit le juge d'instruction.

En un tour de main, l'inspecteur fit disparaître toute trace de désordre, la porte du placard fut refermée.

Les volets clos ramenèrent l'obscurité.

Pascal éprouvait une très grande lassitude.

Le docteur demanda si la présence du convalescent était encore, utile aux magistrats, et sur une réponse négative du juge d'instruction, il monta avec Pascal dans le fiacre qui suivait le landau, et le cocher reçut l'ordre de reprendre le chemin de l'avenue Daumesnil.

Le serrurier empocha le prix de son travail et promit une discrétion absolue.

Des ordres furent donnés pour la surveillance de jour et de nuit du pavillon, et le brigadier conduisit les magistrats chez M^{me} Chauvelot, l'ex-bouchère, propriétaire de l'immeuble.

La vieille femme, un peu effarouchée d'abord en voyant la police pénétrer chez elle, se rassura vite et se tint prête à répondre aux questions qu'on jugerait à propos de lui adresser.

Ce qu'elle savait se bornait d'ailleurs à bien peu de chose.

Elle déclara qu'elle avait loué son pavillon pour un an à une certaine dame veuve Piquelin, et que le prix de la location lui avait été payé à l'avance, ainsi qu'en faisait foi son livre de comptes.

Roussillon insista pour connaître le signalement de la prétendue veuve Piquelin, et ce signalement se trouva être exactement celui de la boiteuse filée par Pascal.

C'était tout ce que la brave femme pouvait dire.

Recevant d'avance la totalité de son loyer, elle n'avait pas eu à demander des références à sa locataire qui s'était donnée comme marchande de bric-à-brac.

L'espoir qui conduisait les magistrats chez M^{me} Chauvelot s'évanouissait.

Aucun indice !...

L'auteur du crime de Saint-Mandé et du double crime de Polangis restait introuvable.

Le chef de la sûreté renouvela ses instructions au brigadier de gendarmerie, relativement à la surveillance à exercer, promit d'envoyer des agents, et les magistrats reprirent le chemin de Paris.

M^{me} Gauthier avait appris par le docteur et par Pascal le résultat négatif, ou tout au moins très incomplet, de la visite domiciliaire faite dans la maison de Gravelle désignée par le blessé qui n'avait cependant commis aucune erreur, car c'était bien une des retraites de l'insaisissable criminelle.

A la villa des Fleurs, comme à la préfecture de police, on éprouvait un découragement profond.

Le procureur général Morisset commençait à désespérer d'obtenir les preuves matérielles nécessaires pour arriver à la réhabilitation de Georges Gauthier, quoique l'innocence du statuaire ne fût douteuse pour personne.



CXCVI

BRÉVANNES — VILLA DES FLEURS — GRAVELLE
MONTE-CARLO

A la maison de santé de Brévannes, le jour même de la descente de justice à Gravelle, les docteurs Verdier et Richer prenaient la résolution de tenter à bref délai la décisive épreuve qui pourrait, croyaient-ils, rallumer l'étincelle de la raison dans le cerveau du fou.

Le docteur Verdier voulait que cette épreuve eût pour témoins les magistrats qui avaient un grand intérêt moral à la voir réussir.

Le lendemain matin, il se présentait à la villa des Fleurs.

Sur le vu de sa carte, Raymonde le reçut aussitôt.

Qu'allait-il lui apprendre ?

Elle n'osait l'interroger.

Le directeur de la maison de santé, voyant son émotion, entama l'entretien en ces termes :

— Il n'y a pas lieu de vous troubler ou de vous inquiéter, madame. Je ne suis point porteur de mauvaises nouvelles... Je viens vous prévenir que le moment approche de tenter l'expérience décisive sur laquelle je crois pouvoir fonder les plus grandes espérances.

Le cœur de Raymonde battait impétueusement.

Le docteur Verdier continua :

— Je vous ai dit que, pour la tentative que je voulais faire, j'aurais besoin de la présence, dans l'atelier de M. Gauthier, des praticiens qui travaillaient habituellement sous ses ordres et qui se trouvaient auprès de lui au moment de son arrestation...

— Cela sera fait, monsieur, le jour et à l'heure que vous m'indiquerez — répondit Raymonde.

— Je tenterai l'épreuve dans trois jours à partir d'aujourd'hui, c'est-à-dire vendredi prochain...

— A quelle heure ?

— A deux heures de l'après-midi.

— Bien, monsieur...

— Je désire que votre petite fille, M^{lle} Albertine, soit au nombre des personnes qui se trouveront là...

— Ma fille ne quitte jamais la villa, elle sera donc à votre disposition.

— J'ai l'intention de convoquer les magistrats qui portent un intérêt tout particulier à la guérison de M. Gauthier... Vous voudrez bien donner l'ordre de les introduire.

— Je donnerai cet ordre...

En quittant la villa des Fleurs, le directeur de la maison de santé de Brévannes se rendit à Paris, et sa première visite fut pour le procureur général Morisset.

*

Jeanne de Brueil, la veille de son départ, avait expédié ses domestiques à Paris, afin que tout fût prêt à l'hôtel de la rue Ruysdaël, au moment de son arrivée.

Le vicomte Paul de Villiers fut chargé de retenir un compartiment dans le rapide qui passait à Monaco le lendemain.

Le départ eut lieu, et Léa, selon son désir, fut laissée seule sous le prétexte de comptes à régler avec des fournisseurs et avec le propriétaire de la villa des Palmiers, et d'un voyage à faire dans le département de l'Ain.

Elle partit le lendemain, mais, au lieu de se diriger vers Nantua, elle fila sur Paris et réintégra son logis de la rue Léon, comptant ne reparaitre rue Ruysdaël que quand elle aurait retrouvé son fils.

Tout d'abord, elle s'occupa de lancer dans les journaux la note rédigée pour elle par le conseiller de la légation suisse.

Elle fit plusieurs copies de cette note, se rendit dans les bureaux des journaux à fort tirage et paya pour que l'insertion fût renouvelée tous les jours pendant un mois.

Roussillon avait eu tort de penser que la meurtrière des frères Fontaine viendrait à bref délai se faire prendre dans la souricière tendue à Gravelle et que surveillaient simultanément des gendarmes et des agents de la sûreté.

Rien ne pressait Léa.

Elle avait du temps devant elle pour faire disparaître les preu-

ves de son dernier crime, et même aurait-elle besoin de les faire disparaître, de se montrer de nouveau dans un pays où on avait pu voir son visage et de courir le risque, comme on dit vulgairement, de se jeter dans la gueule du loup ?

L'homme qui, l'ayant suivie, pouvait seul la dénoncer, était mort — elle le croyait du moins, — donc elle n'avait rien à craindre.

De même qu'elle ne s'était point préoccupée des suites du crime de Saint-Mandé, elle devait ne pas se préoccuper des suites de l'assassinat de Daniel Fontaine, si ce n'est pour s'assurer que Jeanne de Brueil entrerait en possession de la fortune.

Le reste lui importait peu.

Le pavillon de Gravelle était loué et payé pour une année, elle pouvait attendre un an avant de prendre une détermination.

*
**

Jeanne de Brueil s'occupait à réunir toutes les pièces nécessaires pour établir ses droits devant le curateur aux successions vacantes chez qui elle allait se présenter.

Paul de Villiers ayant, nous le savons, l'intention bien arrêtée de ne point se mêler à la vie parisienne et de ne pas revoir ses anciens amis avant la célébration de son mariage, avait loué un petit logement meublé dans la rue Ruysdaël même, à deux pas de l'hôtel de Brueil.

Il n'en sortait guère que pour venir faire sa cour à sa fiancée et Jeanne, chaque jour, le gardait à dîner, ce qui remplissait Germaine de joie.

Son unique course dans Paris avait eu pour but de se rendre chez son agent de change et de lui remettre deux cent mille francs pour l'achat d'un titre de rente au porteur.

Les millions, qui, selon toute apparence, allaient arriver à sa future belle-mère, le laissaient indifférent.

— La fortune n'ajoutera rien à notre bonheur ! — se disait-il avec conviction, tant était complet le changement opéré en lui par l'amour.



CXCVII

L'ATELIER DU SCULPTEUR

Les trois jours demandés par le docteur Verdier étaient écoulés.

A onze heures, les praticiens qui travaillaient habituellement dans l'atelier de Georges Gauthier arrivèrent.

Raymonde leur fit servir à déjeuner.

Pascal allait de mieux en mieux, quoiqu'un peu faible encore.

Il assista au déjeuner.

Ce repas fut silencieux.

Chacun se demandait avec anxiété ce que le directeur de la maison de santé de Brévannes avait résolu et quel serait le résultat de la tentative projetée.

Un peu après midi, trois voitures s'arrêtèrent devant la grille de l'avenue Daumesnil et successivement mirent pied à terre le procureur général Morisset, le procureur de la République, le conseiller à la cour qui présidait les assises le jour du jugement du sculpteur, l'avocat de celui-ci, le juge d'instruction Libourt, le chef de la sûreté et enfin Roussillon.

Ce fut Roussillon qui sonna.

La femme de chambre ouvrit aussitôt et M^{me} Gauthier, tenant par la main la petite Albertine, vint à la rencontre des visiteurs.

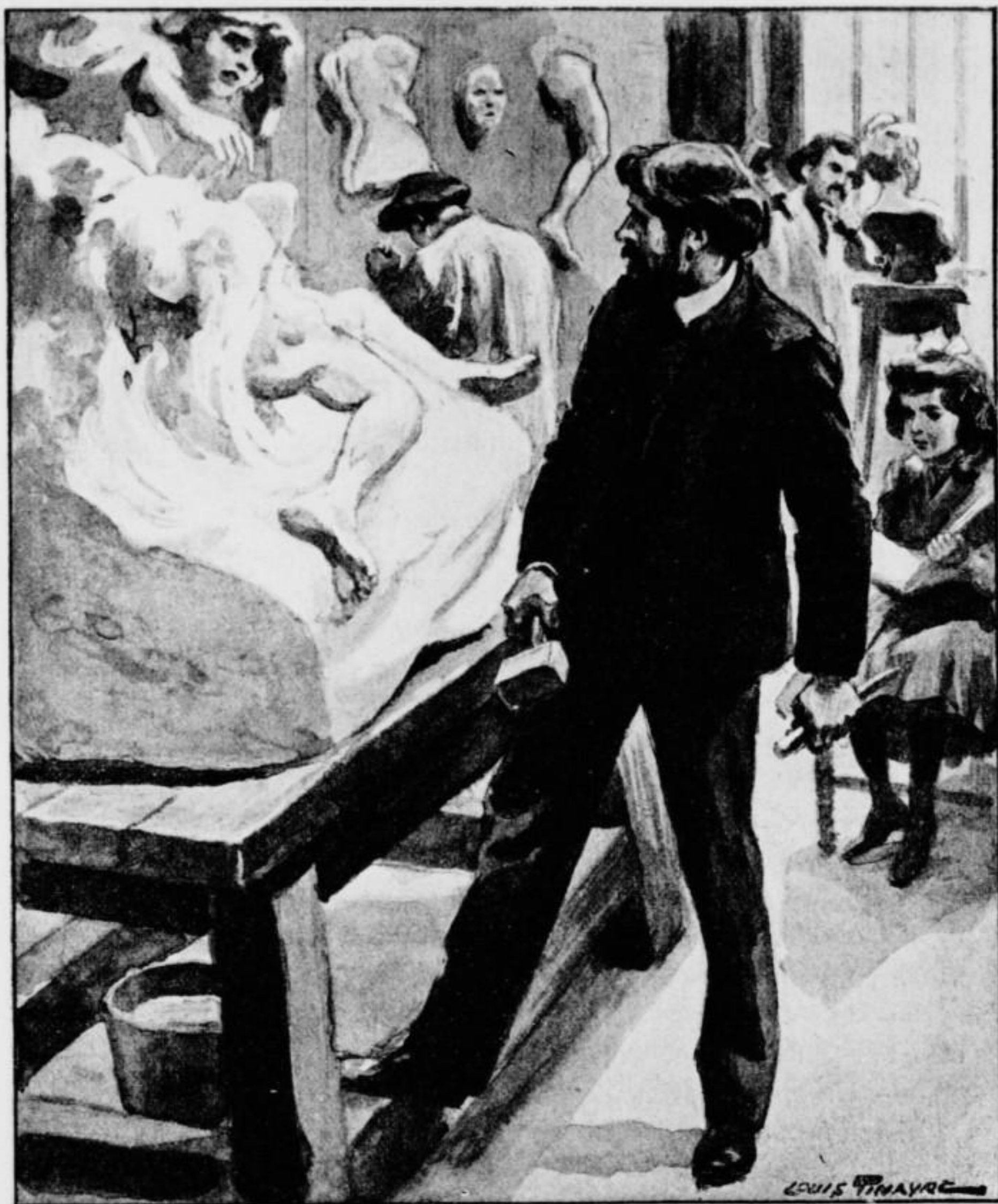
En les voyant tous réunis, Raymonde ne fut pas maîtresse de son émotion.

Les souvenirs douloureux l'assaillirent avec une telle force que, malgré ses efforts, elle éclata en sanglots.

Le procureur général comprit ce qui se passait en elle et lui serra les mains affectueusement.

— Courage, madame, — lui dit-il — j'ai bon espoir que vous touchez à la fin de vos épreuves... Le docteur Verdier va sans doute rendre la raison à votre cher mari; et nous, nous lui rendrons l'honneur...

Albertine pleurait comme sa mère.



Ses bras retombèrent, et il contempla le groupe avec une sorte d'extase (page 1336).

Roussillon souleva l'enfant dans ses bras et l'embrassa paternellement en murmurant à son oreille :

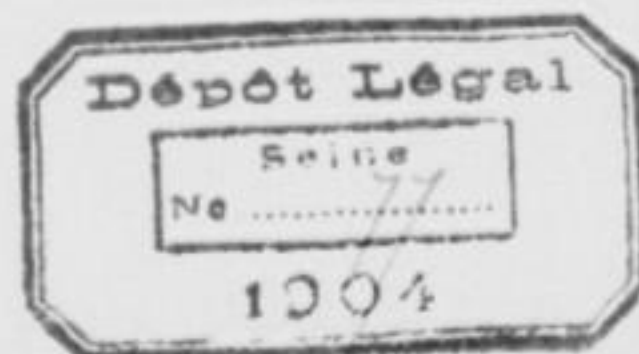
— Pleurez pas, ma mignonne, tous ces messieurs qui sont là sont des amis.

— Des amis de papa? — demanda la petite fille.

— Oui, ma chérie.

LIV. 167. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 167.



— Alors je les aimerais bien, et je ne pleurerai plus.

Raymonde s'était ressaisie.

— Veuillez me suivre au salon, messieurs, — fit-elle — en attendant le docteur Verdier...

Tout en la suivant, le procureur général lui dit :

— J'ai été heureux d'apprendre que le pauvre Pascal allait beaucoup mieux, grâce à vos bons soins...

— Beaucoup mieux, oui... Il ne lui reste qu'un peu de faiblesse, mais il a bien failli payer de sa vie son dévouement.

— Pourrais-je le voir?

— Rien de plus facile... Je vais le faire prévenir...

— Je m'en charge — dit Roussillon. — Je vais le chercher.

On entra dans le salon.

— Je n'ai pas besoin, madame, de vous expliquer le motif de notre visite — fit le procureur de la République — vous le connaissez... Nous avions confié un malade au docteur Verdier... Il nous a convoqués pour nous rendre témoins d'une tentative dont il espère le succès... succès que nous désirons et que nous espérons comme lui...

En ce moment Roussillon, qui s'était éclipsé, reparut.

Pascal s'appuyait sur son bras.

Le procureur général se dirigea vers lui en lui tendant les mains.

— Je suis heureux de vous voir debout, mon enfant, — lui dit-il, — et de pouvoir vous affirmer que votre dévouement et votre courage vous ont valu toutes les sympathies !

— Je n'ai fait que mon devoir, — murmura le jeune homme, — et je l'ai fait en vain, puisque le criminel nous échappe encore...

— Un peu de patience, Pascal.

Dieu ne permettra pas que tant de crimes restent impunis !

— J'aurais donné ma vie, monsieur le procureur général, — reprit le convalescent, — et je suis prêt encore à la donner pour vous livrer cette femme, ce monstre, qui double l'horreur de ses crimes en faisant condamner à sa place des innocents !

— Vous êtes un brave enfant, Pascal, et Dieu vous donnera la joie d'assister au châtiment du vrai coupable et à la réhabilitation de l'innocent, — dit Morisset.

— Oh ! oui, cela surtout, monsieur le procureur général ! Cela surtout !

La porte du salon s'ouvrit et le valet de chambre annonça :

— Monsieur le docteur Verdier.

Le directeur de la maison de santé de Brévannes entra.

Raymonde et Albertine allèrent vivement à sa rencontre.

— Georges, mon mari, mon pauvre Georges, où est-il, docteur? — demanda M^{me} Gauthier.

— Papa, mon cher papa? — fit Albertine les mains suppliantes.

— Dans la voiture fermée qui vient de nous amener ici, madame, — répondit le médecin, — et qui stationne en ce moment près du perron de la villa.

— Vous permettez que je le voie?

— A mon grand regret, madame, je vous refuse cette permission.

— Mais pourquoi?

— En rentrant ici, chez lui, M. Gauthier ne doit voir que son atelier et les personnes qui s'y trouvaient au moment de son arrestation et que vous avez dû faire prévenir...

— Je l'ai fait, et les praticiens sont là.

— Je vous expliquerai, dans un instant, ce que j'attends de leur concours.

Puis le docteur Verdier, se tournant vers les magistrats, ajouta :

— Je vous suis très reconnaissant, messieurs, de votre présence en cette maison.

Je prierai M^{me} Gauthier de vous faire conduire à la chambre qui touche à l'atelier de son mari.

J'irai vous y rejoindre tout à l'heure avec mon collaborateur et ami le docteur Richer, en ce moment auprès du malade.

Voulez-vous, madame, accompagner ces messieurs!

— Je vais les guider, — fit Raymonde.

— Albertine rejoindra les praticiens. Je lui indiquerai, comme à eux, ce qu'elle aura à faire.

Reste avec moi, mon enfant.

— Oui, monsieur le docteur.

Et la petite fille prit la main que Verdier lui tendait.

M^{me} Gauthier quitta le salon, suivie par les magistrats.

Le valet de chambre conduisit le docteur dans la pièce où les praticiens attendaient avec l'apprenti.

— Messieurs, — leur dit-il, — je suis le directeur de la maison de santé où a été conduit, après son injuste condamnation, l'homme

que vous avez connu, que vous aimiez, et dont vous admiriez le talent.

Je vais tenter de lui rendre sa raison ébranlée par une secousse terrible... J'ai besoin que vous m'aidiez dans cette tâche...

— Nous sommes à vos ordres, monsieur le docteur, et nous serons bien heureux de vous voir réussir, car nous admirons M. Gauthier pour son talent, et nous l'aimons pour sa bonté. — répondit un des praticiens.

— Entrons dans l'atelier.

Aussitôt dans la vaste pièce, M. Verdier demanda :

— A quels travaux vous livriez-vous, messieurs, au moment où la police s'est présentée ici pour l'arrestation ?

— Je coulais en plâtre des modèles d'ornementation... — fit un des hommes en s'approchant d'une table sur laquelle se voyaient des moules et tous les objets nécessaires pour l'opération dont il venait de parler.

— Moi, — dit le second, en se plaçant en face d'un buste commencé, placé sur une selle de sculpteur, — je dégrossissais ce marbre.

— Eh ! bien, messieurs, vous allez immédiatement reprendre vos travaux, comme si vous ne les aviez jamais quittés. M. Gauthier va être amené ici...

Il faut qu'il vous trouve à l'œuvre et que, malgré les changements survenus en lui, vous ne témoigniez aucune émotion, aucune surprise en le voyant, que, en un mot, vous ne vous occupiez pas plus de lui que s'il rentrait après avoir fait un tour dans son jardin.

Est-ce compris ?

— Parfaitement.

Les deux hommes enlevèrent leurs vestons et revêtirent, à la place, de longues blouses grises accrochées à des patères.

— Berloque, — dit le mouleur à l'apprenti, — vite, du plâtre et de l'eau. Dépêche !...

— Oui, monsieur Francis.

— En même temps, le praticien prenait un ciseau et un maillet et se mettait à entailler le marbre.

La vie reprenait dans l'atelier jusque-là si morne.

S'adressant à Albertine, le docteur posa cette question :

— Venais-tu souvent à l'atelier, ma mignonne ?

— Oui, monsieur le docteur, très souvent, excepté quand il y avait des modèles...

— Qu'y faisais-tu?

— Je voyais papa faire de grands bonshommes avec de la terre glaise, ou taper des coups de marteau, ou je regardais des gravures dans les cartons et dans les albums... Quelquefois papa m'appelait pour que je lui passe un outil dont il avait besoin, et alors j'étais très contente de me rendre utile...

— Où te plaçais-tu, ordinairement?

— Là, monsieur le docteur, pas loin de papa, sur cette petite chaise faite exprès pour moi ..

Et l'enfant désignait un siège proportionné à sa taille.

— Assieds-toi.

Albertine porta la petite chaise près du groupe magnifique, la *Veuve du Pêcheur*, et s'assit.

M. Verdier prit sur une table un des nombreux albums qui s'y trouvaient, rempli de dessins, de gravures, de photographies, et l'apporta à Albertine en ajoutant :

— Maintenant, regarde les images...

— Oui, monsieur le docteur.

— Quand tu verras ton papa entrer ici, tu ne bougeras pas...

— Non, monsieur le docteur... Je comprends très bien... Il faut que mon cher papa guérisse ..

— Tu es un amour d'enfant! Si ton papa te parle, tu lui répondras...

— Oui! oh! oui!

— Tu ne pleureras pas?

— Non, monsieur le docteur, je vous le promets...

— Alors tout ira bien. Vous, messieurs, travaillez.

Et Verdier sortit de l'atelier.



CXCVIII

L'ÉPREUVE. — LA RAISON.

On entendit alors les coups de maillet sur le ciseau, et le ciseau grinçant sur le marbre ; tandis que le mouleur, tout en coulant son plâtre liquide, fredonnait un air d'opérette, ainsi qu'il avait coutume de le faire.

Du seuil de la chambre de Georges, les magistrats et Raymonde avaient écouté chacune des paroles du docteur, et suivi du regard les dispositions prises par lui.

En entendant les coups de maillet, en écoutant le mouleur chanter, en revoyant vivant ce milieu dans lequel avait vécu son mari, Raymonde sentit une angoisse lui serrer le cœur.

Un long sanglot souleva sa poitrine.

Le procureur général lui serra la main.

— Courage, pauvre femme ! — lui dit-il à voix basse. — Pauvre martyre, espérez !...

En sortant de l'atelier, le directeur de la maison de santé de Brévannes s'était rendu auprès du landau aux stores baissés, dans lequel se trouvaient le sculpteur et le docteur Richer, et qui stationnait devant le perron de la villa.

Les guides et le fouet en mains, le cocher, sur son siège, attendait.

— Suivez-moi, — lui commanda Verdier.

Les chevaux avancèrent au pas.

Quand la voiture se trouva juste en face de la porte de l'atelier, Verdier fit signe d'arrêter.

Il ouvrit alors la portière du landau.

— Tout est prêt, Richer, — dit-il à son collaborateur. — Agissez.

Puis, rentrant dans l'atelier, il gagna la chambre où se trouvaient les magistrats et M^{me} Gauthier.

Il était très pâle.

— Reculez-vous un peu, je vous prie, madame et messieurs,
— fit-il.

On obéit silencieusement.

Alors il tira la porte à lui, mais sans la fermer tout à fait, de manière à ce qu'il fût possible de voir, par l'entre-bâillement, ce qui allait se passer dans l'atelier.

Une anxiété douloureuse oppressait toutes les âmes.

On aurait entendu les cœurs battre, si les coups de maillet du praticien et la chansonnette du mouleur n'avaient coupé le silence.

La porte donnant de l'atelier sur le jardin était restée ouverte tout au large.

Le docteur Richer descendit de la voiture, en fit descendre Georges Gauthier en le prenant par la main et l'amena sur le seuil, puis se retira et alla se placer derrière une touffe d'arbustes verdoyants d'où il pouvait, à travers le vitrage de la fenêtre, voir l'intérieur de l'atelier.

Le landau disparut.

Les coups de maillet retentissaient toujours.

Le mouleur continuait à fredonner sa chansonnette.

Georges, pendant quelques instants, resta debout, immobile, les yeux vagues, sur le seuil où l'avait conduit le docteur Richer.

Son visage n'offrait aucune expression.

Tout à coup, il fit un pas en avant et son regard erra à droite et à gauche, sans se fixer sur un endroit quelconque.

De nouveau, il avança d'un pas et un frémissement léger, presque imperceptible, agita ses lèvres.

Ses yeux se fixèrent alors sur diverses parties de l'atelier, sur le praticien et sur le mouleur.

Son attention parut attirée par le bruit du ciseau entaillant le marbre, et par les notes de la chansonnette.

Ses paupières battirent.

Il porta la main à son front et fit un nouveau pas en avant.

Ses yeux suivirent les mouvements du jeune garçon, qui allait et venait dans l'atelier, rangeant, époussetant, apportant du plâtre au mouleur.

Pendant quelques secondes, il le fixa, puis ses regards changèrent de direction et se fixèrent sur Albertine qui, le cœur oppressé, la respiration haletante, mais docile aux recommandations

du docteur Verdier, paraissait s'absorber dans la contemplation des dessins de l'album qu'elle feuilletait.

De nouveau, ses paupières battirent, et, pour la seconde fois, il passa la main sur son front.

On eût dit qu'il voulait écarter le voile rendant obscure sa pensée.

Lentement, il marcha, et s'arrêta devant le groupe inachevé de son chef-d'œuvre, la *Veuve du Pêcheur*.

Les bras croisés sur la poitrine, il s'immobilisa devant ce marbre, puis, soudainement, il se pencha vers lui.

Une lueur d'intelligence s'alluma dans ses prunelles éteintes par la folie.

Ses traits, mornes, s'animèrent.

D'un mouvement brusque, il rejeta en arrière les cheveux qui voilaient son front, et il saisit un ciseau de sculpteur et un maillet posés sur le rebord du socle soutenant le groupe.

Le ciseau, guidé par une main qui ne tremblait pas, s'approcha d'une aspérité presque invisible du marbre, et le maillet frappa sur le ciseau.

Des éclats de marbre volèrent.

Quelques-uns s'abattirent sur l'album ouvert que tenait Albertine, dont les yeux se tournaient maintenant vers son père.

Georges frappait toujours.

Brusquement, ses bras retombèrent, et il contempla le groupe avec une sorte d'extase

Il avait la sueur au front.

Un sourire orgueilleux entr'ouvrait ses lèvres.

On l'entendit murmurer d'une façon presque distincte :

— Dans une semaine, j'aurai fini... et ce sera beau!...

Puis, s'adressant à Albertine, il dit, sans même la regarder :

— Mignonne, passe-moi un ciseau plus fort.

L'enfant n'eut pas un instant d'hésitation.

Elle se leva, choisit le ciseau et le porta à son père.

Celui-ci le prit, et, se tournant vers le mouleur, demanda d'une voix ferme, sa voix d'autrefois :

— Francis, où en êtes-vous de vos moulages?

— J'aurai fini demain, patron.

— C'est bien.

De nouveau Georges s'absorba dans la contemplation de son groupe.

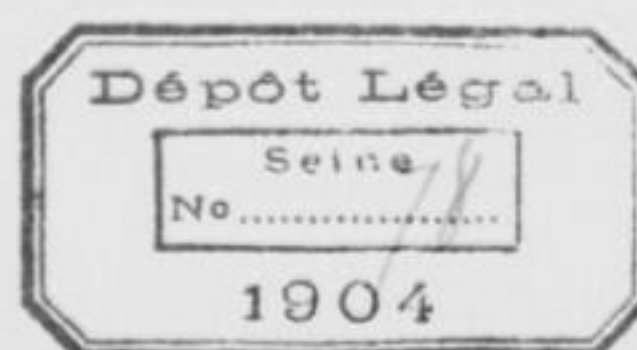


Il s'empessa de la recevoir (page 1341).

La main qui tenait le ciseau et celle qui tenait le maillet retombèrent le long de son corps.

En même temps, son visage prit une indéfinissable expression de stupeur et d'épouvante, l'expression que dut avoir le visage d'Œdipe en face du sphinx.

— Mon Dieu!... mon Dieu! — dit-il en laissant tomber les



outils de travail à ses pieds et en pressant ses tempes entre ses deux mains. — Suis-je bien éveillé?

Où est la réalité? où est le rêve?

Je suis libre... dans mon atelier... en face de mon œuvre... j'ai donc été le jouet d'un cauchemar atroce?...

Albert Fontaine n'a donc pas été assassiné... je n'ai pas été accusé d'être son assassin... je n'ai pas été condamné en cour d'assises...

Le docteur Verdier, aux aguets, entr'ouvrit la porte derrière laquelle il écoutait, et poussa Raymonde dans l'atelier, en murmurant à son oreille :

— Allez... allez... madame, et continuez l'œuvre.

M^{me} Gauthier, plus pâle qu'une morte et chancelant à chaque pas, s'avança.

Georges la vit et poussa une exclamation de joie.

Il lui tendit les bras et sa jeune femme vint s'abattre sur sa poitrine.

Albertine se dressait sur la pointe de ses pieds mignons pour essayer de saisir les mains de son père et de les embrasser.

— Raymonde! — cria Georges.

— Georges! — cria Raymonde.

— Cher papa! — bégayait l'enfant avec des larmes.

— Chère femme, chère fille, dit le statuaire, j'ai rêvé, n'est-ce pas?

Albert est vivant et jamais on ne m'a cru coupable d'un crime imaginaire?...

Répondez-moi! Répondez-moi!

M^{me} Gauthier et la petite fille courbaient la tête et gardaient le silence.

Georges jeta sur elles un regard effaré et poussa un gémissement.

— Non, je n'ai pas rêvé! fit-il ensuite d'une voix sourde. Ce cauchemar affreux, c'est la réalité! Je me souviens... je me souviens... j'ai été accusé d'avoir tué mon ami!... j'ai été condamné comme assassin!...

Et puis plus rien... La nuit dans mon esprit, les ténèbres dans ma pensée...

Ah! j'ai été fou! j'ai été fou! Je le suis peut-être encore...

Et le malheureux, retombant sur son siège, pressait contre sa poitrine sa femme et sa fille en sanglotant.

Tous les témoins de cette scène douloureuse frémissaient, oppressés.

— C'est la première épreuve — dit à voix basse le docteur Verdier aux magistrats — la raison est revenue, mais elle pourrait s'évanouir encore. Il faut une secousse plus forte pour achever l'œuvre.

Montrez-vous à lui, messieurs...

La porte de la chambre s'ouvrit alors, et les personnes qui s'y trouvaient entrèrent dans l'atelier.

En les voyant, Georges, s'arrachant des bras de sa femme et de sa fille, se leva d'un bond et marcha vers ces visiteurs inattendus, dont il reconnaissait plusieurs.

A deux pas d'eux, il s'arrêta.

— Ah! je le disais bien — s'écria-t-il — je le disais bien que ce n'était point un rêve!... Vous m'en apportez la preuve!...

Procureur général, chef de la sûreté, président de la cour d'assises, agent de police, ils sont tous là, ceux qui m'ont fait condamner... Non, pas tous, il en manque un, le juge d'instruction indigne, qui s'est acharné contre un innocent comme une bête fauve déchirant sa proie!

Ah! je vous reconnais bien!

Que venez-vous faire ici, vous qui m'avez pris la raison, après m'avoir pris l'honneur?

Le procureur général s'avança :

— Monsieur Gauthier — dit-il avec une émotion qui faisait trembler sa voix — le premier devoir d'un magistrat est de reconnaître les erreurs qu'il a pu commettre dans l'exercice de ses fonctions.

J'ai été trompé par de fausses apparences et les membres du jury l'ont été comme moi! Vous avez été victime d'une déplorable erreur!... Grâce au ciel, des dévouements se sont mis à l'œuvre après votre condamnation et ils ont pu fournir la preuve que vous aviez été frappé injustement...

Vous avez perdu l'honneur et la raison, mais la raison vient de vous être rendue par le docteur Verdier, et moi, je vous rendrai l'honneur, et, quand votre réhabilitation sera prononcée, ce qui ne tardera guère, je m'inclinerai devant vous, en vous suppliant de me pardonner les souffrances qui, par ma faute, ont été infligées à vous et à ceux qui vous aiment.

Les paroles du procureur général produisirent sur le statuaire un effet prodigieux.

Les émotions violentes qu'il venait d'éprouver avaient porté au plus haut point la surexcitation de son système nerveux, déjà bien éprouvé par les crises de la folie.

Il chancela, en balbutiant des mots indistincts.

Raymonde, éplorée, saisit les mains du haut magistrat.

— Vous n'allez pas nous le reprendre, j'espère... — s'écria-t-elle.

— Vous nous laisserez mon cher papa, n'est-ce pas, monsieur? — fit Albertine en se pressant contre son père.

— Rassurez-vous, madame. Ne craignez rien, mon enfant, — répondit Morisset. — M. Gauthier est libre. Il n'aura qu'à se tenir à notre disposition, quand nous aurons besoin de nous entendre avec lui pour la revision de son procès et pour sa réhabilitation.

Raymonde joignit les mains et une fervente prière d'actions de grâces jaillit de son cœur et monta vers Dieu.

Georges était à bout de forces.

Il chancela et tomba sans connaissance dans les bras du docteur Verdier qui, prévoyant cet évanouissement, s'était rapproché de lui.



CXCIX

L'HÉRITAGE

Munie de toutes les pièces nécessaires pour établir ses droits, Jeanne de Brueil se rendit, un matin, rue Chauchat, au cabinet de M. Forgues.

Le curateur aux successions vacantes était à son bureau, examinant quelques dossiers qu'on venait de lui remettre.

Son premier clerc lui annonça la visite de Jeanne de Brueil, cousine germaine de Daniel Fontaine.

Il s'empressa de la recevoir.

Jeanne était entièrement vêtue de noir.

Les convenances exigeaient qu'elle portât le grand deuil du parent dont elle convoitait l'héritage.

Son visage offrait l'expression de tristesse imposée par les circonstances.

— Il n'a fallu rien moins que votre dépêche pressante, monsieur, — dit M^{me} de Brueil, — pour me faire quitter une villégiature impérieusement commandée par la santé de ma fille...

— Quand vos affaires de succession seront réglées, madame, — répondit M. Forgues, — rien ne vous empêchera de rejoindre mademoiselle votre fille...

— Je l'ai amenée avec moi. Pour rien au monde je ne confierais sa surveillance à qui que ce soit...

— Connaissiez-vous, madame, les circonstances tragiques de la mort de M. Daniel Fontaine.

— Votre dépêche ne me les expliquait pas, et je ne lis aucun journal. C'est donc seulement en arrivant à Paris que j'ai tout appris, avec une douloureuse surprise...

— Vous étiez la cousine germaine de M. Fontaine?

— Oui, monsieur...

— Vous possédez les pièces établissant ce degré de parenté?

— Oui, monsieur. Je ne serais pas venue vous trouver sans cela.

— Vous les avez là ?

— Oui, monsieur. Les voici.

Et Jeanne, détachant le cordon d'une liasse de papiers roulés qu'elle tenait à la main, les posa sur le bureau en les énumérant.

— L'acte de naissance de ma mère..., celui de mon père... leurs actes de mariage, leurs actes mortuaires, mon acte de naissance.

M. Forgues prenait connaissance de chacune de ces pièces.

— C'est bien cela, — fit-il après examen.

Puis il ajouta :

— Vous n'étiez pas en relations avec M. Daniel Fontaine, malgré vos liens étroits de parenté ?

— Non, monsieur. Et vous savez, sans doute, pour quelles raisons...

— Je le sais, en effet, mais cela ne change rien à la situation.

M. Daniel Fontaine, qui avait hérité de la fortune de son frère Albert, est mort sans laisser de testament.

Vous vous trouvez donc seule héritière de ces deux fortunes réunies qui représentent un chiffre très élevé.

— Je ne connaissais rien des affaires de mes cousins...

— Ces fortunes, dans le détail desquelles il est inutile d'entrer en ce moment, dépassent le chiffre de six millions.

— Six millions.

Jeanne ne s'attendait point à une si énorme somme.

Elle ne put s'empêcher de tressaillir.

L'homme d'affaires eut un sourire aux lèvres.

— Joli denier, n'est-ce pas, madame ? — fit-il.

— En effet, monsieur.

— Muni des pièces que vous venez de me fournir, je vais, madame, sans le moindre retard, faire les démarches nécessaires pour que le tribunal, dans le plus bref délai, prononce l'envoi en possession...

J'espère que dans une quinzaine de jours vous aurez à me donner quittance des comptes que je vous présenterai...

— Je vous prie de recevoir, dès à présent, monsieur, l'expression de ma gratitude...

— Vous ne m'en devez aucune...

Je ne fais que m'acquitter, de mon mieux, du mandat qui m'est confié...

Quand votre présence me sera nécessaire, j'aurai l'honneur de vous écrire.

Jeanne se retira.

En remontant dans sa voiture, elle se disait :

— Six millions ! Germaine sera beaucoup plus riche que je ne l'avais rêvé, et je pourrai donner à Léa un million pour son fils...

* * *

Quinze jours s'étaient écoulés depuis le retour de Georges Gauthier à la villa des Fleurs, où nous avons vu l'heureux résultat de l'épreuve tentée par le directeur de la maison de santé de Brévannes.

Avec sa raison, Georges avait retrouvé le travail, les joies de la famille, sa chère femme et sa petite Albertine.

Grâce aux soins du docteur Perrin, à qui le docteur Verdier avait donné des instructions très précises, il s'était trouvé bien vite complètement remis et en état d'apprendre, sans crainte de rechute, tout ce qui s'était passé depuis le jour où, sous un coup trop rude, son intelligence avait sombré.

Il connut — et avec quelle reconnaissance ! — le dévouement de Pascal, celui de Roussillon, et tout ce qu'on avait fait, tout ce qu'on faisait encore pour retrouver le véritable auteur de l'assassinat d'Albert Fontaine et des deux crimes qui avaient suivi ce premier crime.

Il connut le courage dont s'était armée Raymonde pour aller, en compagnie de Pascal, chanter dans les rues, dans les cours, dans les brasseries, espérant arriver ainsi à découvrir la femme entrevue par Pascal, avenue Daumesnil, le soir du meurtre, et l'ex-valet de chambre, qu'on supposait complice de cette femme.

Le cœur de l'innocent condamné débordait de joie et de gratitude en apprenant tout cela, et comprenait de quelles vaillantes et inébranlables affections il était entouré.

Il avait retrouvé son ardeur au travail, en même temps que son habileté de main, et chaque jour il polissait et amenait à l'absolute perfection son chef-d'œuvre, la *Veuve du Pêcheur*, et il se promettait de donner à ce chef-d'œuvre un pendant qu'il appellerait la *Chanteuse des Rues* et où il reproduirait les traits de Raymonde et de Pascal.

Son bonheur reconquis, il ne manquait que la réhabilitation promise par le procureur général.

Mais cette réhabilitation, les magistrats la voulaient complète, éclatante, et, pour qu'elle le fût, il fallait que la main de la justice s'appesantît sur le vrai coupable, et ce coupable échappait à toutes les recherches.

Le procureur général venait souvent rendre visite à Georges à la villa des Fleurs.

Un jour, trouvant Pascal dans l'atelier avec Roussillon, il lui dit :

— Mon cher Pascal, le chef de la sûreté, que j'ai vu ce matin, ne s'est-il pas trompé en m'affirmant que vous étiez sujet suisse ?

— Il ne s'est pas trompé, monsieur... — répondit le jeune chanteur, — je suis, en effet, sujet suisse.

— De quel canton ?

— Du canton de Genève.

— Votre lieu d'origine ?

— Genthod.

— Vous y êtes né ?

— Je l'ignore.

— Comment ?

— Je suis un enfant trouvé, monsieur le procureur général.

— Elevé par un médecin ?

— Le docteur Rochat, oui, monsieur.

— Mais alors c'est bien de vous qu'il s'agit dans la note publiée par les journaux.

— De moi ? Une note publiée par les journaux ! — répéta Pascal avec une surprise facile à comprendre.

— Parfaitement.

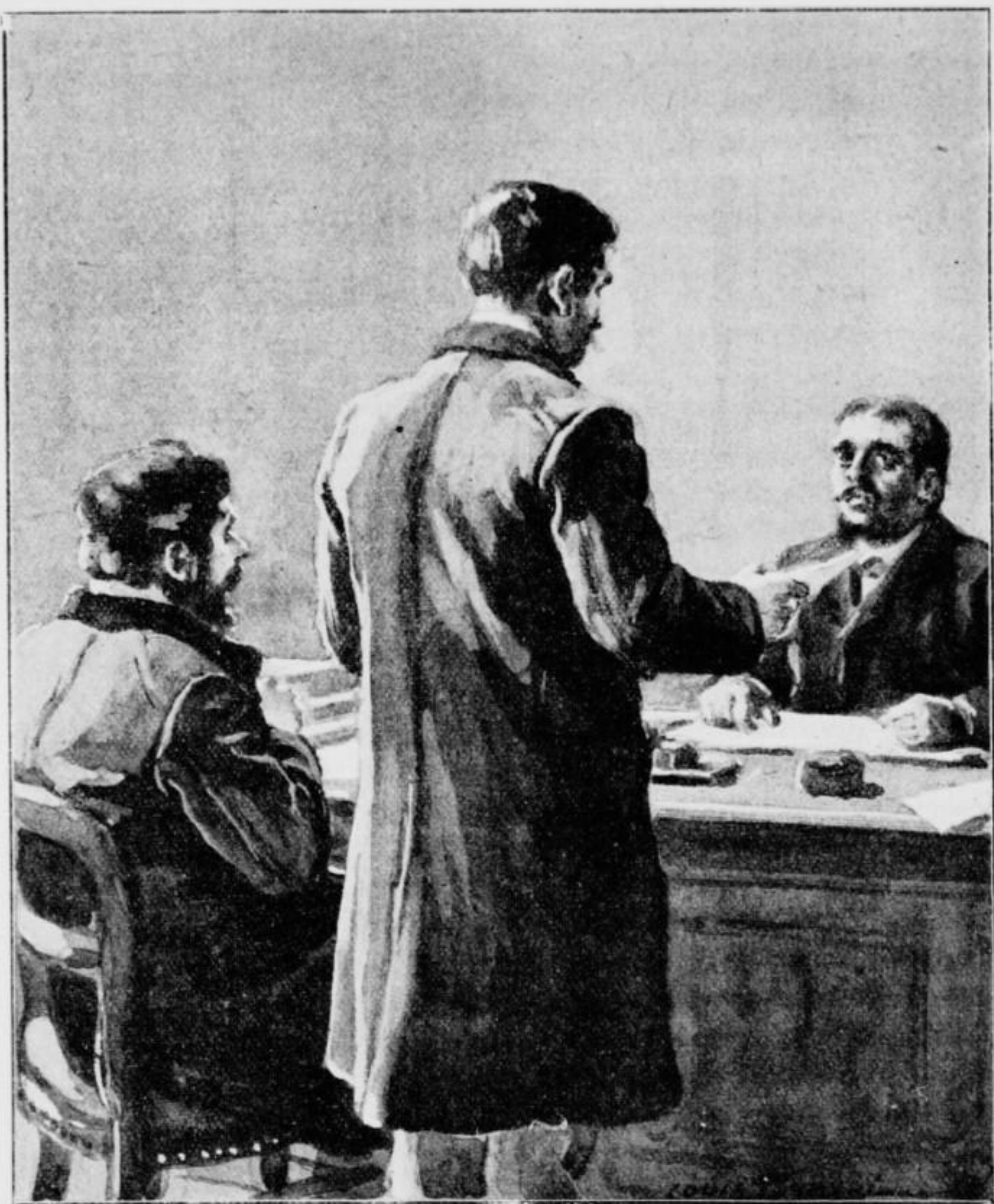
— Que dit cette note ?

— Je vais vous en donner connaissance.

Le magistrat tira de sa poche un journal, le déplia et lut à haute voix.

« Le nommé Pascal, sujet suisse, élevé à Genthod, canton de Genève, par le docteur Rochat, est recherché pour affaire d'héritage. Prière de se présenter à la légation suisse, muni des pièces justificatives, de dix heures à trois heures. »

— *Affaire d'héritage !* — répéta le procureur général en souriant. — Vous voyez, mon cher Pascal, que je vous apporte une bonne nouvelle...



Ce fut Roussillon qui les présenta (page 1348).

— Je ne comprends pas, — répliqua le jeune homme. — Comment, dans ma situation d'enfant trouvé, et ne possédant aucun indice relatif à ma naissance, j'aurais droit à un héritage quelconque.

— Votre père adoptif, en mourant, aurait pu faire un testament en votre faveur.



— Le docteur Rochat est mort depuis plus de quatre ans, et ses héritiers se sont partagé sa modeste fortune.

— Alors, il faut chercher ailleurs.

— On doit s'attendre à tout dans la vie, même aux choses les plus imprévues, les plus invraisemblables...

Certainement cette note qui vous concerne n'a pas été insérée dans les journaux sans motif...

Je vous conseille de vous en préoccuper.

— Je suivrai ce conseil, monsieur.

— Vos parents — car enfin vous avez des parents — peuvent avoir eu des remords de votre abandon et chercher à réparer, dans la mesure du possible, la faute qu'ils ont commise.

Un héritage, si minime qu'il soit, est toujours agréable à recueillir.

— Certes, monsieur.

— Avez-vous des papiers pouvant prouver que vous êtes bien le Pascal dont on réclame la présence à la légation suisse?

— Oui, monsieur.

— Si ces pièces étaient insuffisantes, Roussillon pourrait vous accompagner et répondre pour vous, et moi-même, dans le cas où cela deviendrait nécessaire, j'affirmerais votre identité.

— Demain je conduirai Pascal à la légation suisse, monsieur le procureur général... — dit Roussillon.

Le magistrat se retira.

Après son départ, il fut convenu que l'inspecteur de la sûreté viendrait déjeuner avenue Daumesnil et qu'il emmènerait Pascal en voiture.

Il arriva très exactement à l'heure convenue.

Le déjeuner fut court.

La curiosité aiguillonnait tout le monde.

On était pressé de savoir à quoi s'en tenir au sujet du mystérieux héritage.

Pascal avait besoin de passer à son logement de la rue des Deux-Ponts pour y prendre les pièces justificatives demandées dans la note du journal.

Immédiatement après le repas, Raymonde donna l'ordre d'atteler le coupé qu'elle mettait à la disposition des deux hommes.



PASCAL, SUJET SUISSE

On passa à la rue des Deux-Ponts, et de là on se rendit à la légation suisse, 15 *bis*, rue de Marignan.

— Je désirerais parler à M. le conseiller de légation, — dit Pascal à l'huissier qui stationnait dans l'antichambre, et qui se posait en point d'interrogation devant les nouveaux venus.

— Quelle affaire? — demanda l'huissier.

— Je viens répondre à une note insérée dans les journaux par les soins de la légation.

— Qui dois-je annoncer à M. le conseiller?

— M. Pascal, sujet suisse.

Le conseiller avait reçu de Léa Gaucher une lettre lui annonçant que la note dictée par lui venait d'être publiée, et lui rappelant sa promesse de ne point révéler au jeune homme qui se présenterait le véritable motif des recherches dont il était l'objet.

Quand l'huissier vint lui annoncer que le nommé Pascal, sujet suisse, demandait à être reçu par lui, il donna l'ordre de l'introduire immédiatement dans son cabinet.

Pascal, très faible encore et fatigué par le mouvement de la voiture, entra en s'appuyant sur le bras de Roussillon.

Le conseiller leur fit signe de s'asseoir.

— Vous vous nommez Pascal, monsieur? — dit-il ensuite au jeune chanteur.

— Oui, monsieur.

— C'est évidemment la note publiée dans les journaux et vous concernant qui vous amène ici?

— En effet, monsieur, et je vous prie de vouloir bien m'apprendre ce que signifie cette note, incompréhensible pour moi.

— Vous êtes-vous muni des pièces concernant votre identité?

— Oui, monsieur.

— Veuillez me les soumettre.

Ce fut Roussillon qui les présenta.

— Les voici, monsieur, — dit-il, — et j'ai mission du procureur général d'accompagner le jeune Pascal, souffrant encore et très affaibli par suite d'une blessure qu'il a reçue...

M. le procureur général m'a chargé d'ajouter qu'il était prêt, si vous le jugiez nécessaire, à cautionner ce jeune homme auquel il s'intéresse.

Le conseiller s'inclina et jeta un dernier coup d'œil sur les pièces qui venaient de lui être remises.

— C'est parfaitement en règle, — fit-il après un rapide examen, — et l'identité de M. Pascal ne peut faire aucun doute...

— Alors, monsieur, demanda Pascal, vous allez m'expliquer cette affaire d'héritage dont parle la note.

Le conseiller secoua la tête.

— Je ne puis rien vous expliquer, — répliqua-t-il.

— Comment, rien !

— Absolument rien. Je ne suis qu'un intermédiaire.

La personne qui vous recherche m'a témoigné le désir que l'entretien qu'elle veut avoir avec vous ait lieu ici.

Vous êtes sujet suisse, et, à ce titre, je ne pouvais refuser de vous être utile. Je vais instruire la personne que ses recherches ont abouti et, après m'être entendu avec vous, lui fixer le jour et l'heure de l'entrevue.

— C'est bien mystérieux, tout cela, monsieur ! — dit Pascal en souriant.

— Très mystérieux, en effet, mais vous aurez bientôt le mot de l'énigme.

— Ne pouvez-vous au moins m'apprendre quelle est la personne avec qui je vais entrer en communication ?

— Non, monsieur.

— Est-ce un homme ou une femme ?

— N'insistez pas, ce serait inutile... J'ai promis de me taire, et je me tairai.

— Alors, monsieur, que dois-je faire ?

— Tout simplement fixer le jour et l'heure de l'entrevue, en me laissant le temps de prévenir la personne intéressée à vous voir...

— Fixez vous-même ce jour et cette heure, monsieur le conseiller.

— Voulez-vous après-demain à deux heures ?

— Parfaitement, et d'ici là je vais me mettre l'esprit à la torture...

— Pourquoi cela ?

— Parce que je voudrais deviner quelle est la personne qui me cherche et que je ne le puis pas...

— Cette personne vous apportera sans doute une bonne nouvelle...

— Je n'en attends aucune...

— Une joie...

— Je n'en espère pas. D'où viendrait-elle ?...

— Enfin, soyez calme.

Deux jours sont bien vite passés.

Pascal remercia le conseiller de son bienveillant accueil et quitta la légation avec Roussillon.

— Je ne sais pourquoi, mais ce mystère m'inquiète, — dit-il à l'inspecteur en remontant en voiture.

— Ne vous tourmentez pas... Rien ne prouve que de cette entrevue doive résulter pour vous quelque chose de fâcheux.

Je croirais plutôt le contraire.

— Serez-vous avec moi après-demain ?

— Oui. J'irai vous chercher comme aujourd'hui, à Saint-Mandé, où je vous laisse retourner seul.

Je vais à la sûreté prendre les ordres du chef et lui raconter ce qui se passe.

Vous me mettrez en passant à la préfecture.

A la villa des Fleurs, Raymonde et Georges attendaient avec impatience le retour de Pascal.

Ils avaient hâte de connaître la raison pour laquelle on l'appelait à la légation suisse.

Pascal leur raconta l'entretien qui venait d'avoir lieu et qui les laissa tout aussi intrigués qu'il l'était lui-même.

Comme à lui, d'ailleurs, il ne leur semblait pas que ce mystère fût de bonne augure...

Aussitôt seul dans son cabinet, le conseiller de la légation suisse avait écrit à Léa les lignes suivantes :

« *Madame,*

« *Veillez vous rendre après-demain, à deux heures, à mon cabinet.*

« *Vous aurez le bonheur d'embrasser votre fils !* »

Cette lettre fut envoyée à la poste aussitôt.

*
*

Plus de quinze jours s'étaient écoulés depuis que Léa Gaucher avait fait publier dans les journaux la note que nous connaissons.

La nourrice de Germaine se morfondait en une attente fiévreuse, espérant chaque matin recevoir un mot du conseiller de la légation suisse.

C'est à peine si elle osait sortir de chez elle pour prendre ses repas dans la crainte de manquer l'arrivée du facteur.

Cinq ou six fois par jour, elle descendait chez la concierge et lui adressait cette question, toujours la même :

— Avez-vous une lettre pour moi ?

Et, non moins invariablement, la concierge répondait :

— Non, madame Gaucher.

Pourtant, dans la soirée du seizième jour, une lettre arriva.

Ce fut avec une indicible joie que Léa la saisit.

Mais cette joie fut de courte durée.

Le premier coup d'œil jeté sur l'adresse détruisit son espérance.

L'écriture de cette adresse était de Jeanne de Brueil.

Léa remonta et, aussitôt chez elle, ouvrit l'enveloppe.

La lettre ne contenait que ces lignes :

« Ma chère Léa,

« Hâte-toi de retrouver ton fils et reviens vite auprès de nous.

« Je connais le chiffre de l'héritage de Daniel Fontaine.

« Il dépasse six millions.

« Je vais être envoyée en possession d'un jour à l'autre ; ce n'est plus qu'une affaire de formalités.

« Sur ces millions, il y en aura un pour ton fils.

« Nous t'attendons et nous t'embrassons.

« JEANNE DE BRUEIL. »

Léa eut un éblouissement.

Plus de six millions.

Et il y en avait un pour son fils.

C'était écrit, c'était signé.

Certes, Léa n'avait jamais douté de Jeanne, mais enfin cette lettre donnait à sa confiance un caractère de certitude.

Elle constituait un engagement pris auquel il était impossible de se dérober. et, d'ailleurs, elle n'offrait quoi que ce soit de compromettant.

Du moins Léa en jugeait ainsi.

En conséquence, elle résolut de la conserver avec soin ; elle la joignit aux lettres qu'elle avait reçues de Genthod, et à celle du forçat, écrite à Nouméa par le père de Pascal, et elle les serra dans le tiroir d'un meuble.

Un million !

L'avenir de son fils était assuré.

Mais à quoi servirait ce million, si elle ne retrouvait pas ce fils ?

En avait-elle besoin, elle ?

Assurément non.

Vivant auprès de Jeanne et de Germaine, elle était bien sûre de ne jamais manquer de rien.

Les crimes commis l'avaient été pour Germaine et pour son fils.

Pourquoi ne s'était-il pas présenté déjà ?

Comment les annonces répétées des journaux avaient-elles pu ne pas tomber sous ses yeux ?

Ne se trouvait-il point à Paris ? !

Dans quel coin du monde, alors, le chercher ?

Si les journaux ne lui arrivaient point, à quel moyen recourir pour le retrouver ?

En face de ce problème impossible à résoudre, Léa sentait sa tête s'égarer.

— Si mon fils est perdu pour moi, — se disait-elle, — je deviendrai folle, je le sens bien.

Enfin, quarante-huit heures après la lettre de Jeanne de Brueil, arriva celle de la légation.

Léa la relut dix fois, vingt fois.

Ses yeux et son cœur ne pouvaient se rassasier de cette lecture.

— C'est demain, — bégayait-elle en pleurant de joie. C'est demain que je pourrai embrasser mon enfant.

Le lendemain, le conseiller à la légation ordonna à l'huissier de le prévenir dès que se présenteraient les personnes dont il lui donna les noms.

Roussillon était allé déjeuner à Saint-Mandé et y avait pris Pascal.

A une heure et demie, ils descendaient de voiture devant la porte de la légation.

Ils furent introduits par l'huissier dans le cabinet du conseiller.

— Vous êtes en avance, messieurs, — leur dit celui-ci en souriant.

— C'est vrai, monsieur, — répondit Pascal. — Mais vous devez comprendre mon anxiété, mon impatience... J'ai tant de hâte de connaître la personne qui s'intéresse à moi.

— Cette personne va venir... Encore un peu de patience et vous la connaîtrez.

— Vous lui avez écrit ?

— Avant-hier, immédiatement après votre départ.

— Et elle vous a répondu ?

— Elle n'avait pas à me répondre.

Mais soyez certains qu'elle viendra et même qu'elle ne sera point en retard...

— Je me demande en vain qui peut avoir songé à moi pour un héritage...

— Ne vous mettez donc point l'esprit à la torture, puisque votre curiosité sera satisfaite dans un instant.

— Oui, soyez calme, mon cher enfant, — appuya Roussillon, — et n'oubliez pas le vieux et sage proverbe :

Tout vient à point à qui sait attendre!...

Il était deux heures moins un quart à la pendule placée sur la cheminée.

On frappa à la porte du cabinet.





Trois cris de stupeur et d'épouvante retentirent en même temps (page 1354).

CCI

LA MÈRE ET LE FILS

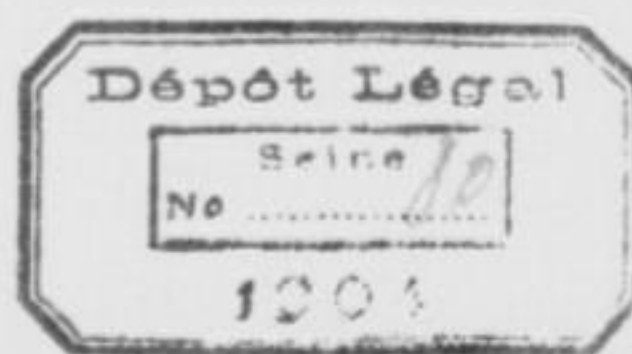
— Entrez! — dit le conseiller.

Pascal tressaillit.

Allait-il se trouver en présence de la personne mystérieuse qui demandait à le voir.

LIV. 170. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 170.



La porte s'ouvrit.

L'huissier parut.

— La personne qu'attend monsieur le conseiller est là — fit-il.

— Faites entrer.

L'huissier se retira et le conseiller, s'adressant à Pascal, poursuivit :

— Je vous le disais bien, qu'il n'y aurait point de retard.

Vous allez donc avoir le mot de l'énigme.

Vous allez connaître le secret qui changera votre destinée.

Au moment où le conseiller prononçait ces dernières paroles, la porte se rouvrit et Léa Gaucher parut sur le seuil où elle s'arrêta, frémissante, les traits bouleversés par une effroyable terreur.

Trois cris de stupeur et d'épouvante retentirent en même temps.

Léa Gaucher reconnaissait en Pascal l'homme qui l'avait suivie à Gravelle, l'homme qu'elle avait frappé sous une arche du pont de Joinville, l'homme qu'elle croyait mort.

Roussillon reconnaissait en elle la femme dont Georges Gauthier avait dessiné les traits.

Pascal, lui, reconnaissait la femme de la cour d'assises, la femme de la rue de Lyon, la femme de Gravelle, la femme qui avait voulu le tuer avant d'assassiner Daniel Fontaine, la meurtrière que l'on cherchait.

Le conseiller de légation, stupéfait, ne pouvant rien comprendre à l'étrange attitude des trois personnages réunis sous ses yeux, s'était levé.

Léa, muette, tremblante de tout son corps, la respiration haletante, le regard effaré, restait immobile et comme paralysée.

Pascal, la désignant du geste, s'écria :

— La femme qui a tué Albert Fontaine à Saint-Mandé, Daniel Fontaine à Polangis, la femme qui a voulu me tuer, la voilà !

La nourrice de Germaine tendit les bras vers lui, essaya de parler, mais, ne pouvant proférer aucun son, poussa un profond soupir et s'abattit lourdement sur le parquet.

Elle venait de perdre connaissance.

— Malheureux enfant, taisez-vous ! — dit avec violence le conseiller de légation.

Vous ne savez pas ce que vous faites !

— Je démasque une infâme que réclame l'échafaud ! — répliqua le jeune chanteur.

— Taisez-vous ! Taisez-vous !...

— Pourquoi donc me tairais-je ?

En dénonçant, je fais mon devoir.

— Cette femme est votre mère !

Pascal poussa un cri déchirant.

— Ma mère ! — répéta-t-il d'une voix brisée, — ma mère, ce monstre dont les mains sont couvertes du sang de deux victimes et du mien .. Ce serait trop horrible !

Vous vous trompez, monsieur... De fausses apparences vous abusent.

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas possible...

— Ce n'est que trop vrai, malheureusement...

— Je refuse de vous croire...

— Vous en aurez la preuve, comme je l'ai eue moi-même !

Ecrasé, anéanti par la douleur, Pascal se laissa tomber sur un siège et il éclata en sanglots.

— Ma mère... — begayait-il. — Ma mère... Cette femme... Non... Non...

Dieu ne permettrait pas cela...

Est-ce qu'une mère aurait frappé son enfant ?

Est-ce que son instinct maternel n'aurait pas arrêté sa main ?...

Et ses sanglots étouffaient sa voix.

Roussillon prit la parole.

— Monsieur le conseiller de légation, — dit-il, — les crimes dont ce malheureux enfant, conduit par la fatalité à dénoncer sa mère, vient d'accuser cette femme, ne sont que trop réels...

Je suis porteur d'un mandat d'amener lancé contre cette grande criminelle que la police recherchait en vain, mais je me trouve ici chez vous...

Par une fiction légale, la légation est territoire suisse, je n'agirai donc que si vous m'y autorisez...

— Je vous y autorise, monsieur... La légation suisse n'est pas un lieu d'asile pour les assassins.

Agissez librement.

— Merci, monsieur.

Roussillon jeta un regard sur le corps toujours inanimé, étendu à ses pieds.

— Vous savez le nom de cette femme, monsieur le conseiller?
— reprit-il.

— Léa Gaucher.

— Vous connaissez son adresse?

— Rue Léon, numéro 2.

L'inspecteur s'approcha de Pascal et lui serra les mains affectueusement.

— Du courage, de la force, mon enfant, — lui dit-il. — C'est une épreuve qui vous arrive... Une épreuve cruelle.

Il faut la supporter en homme.

Pascal secoua la tête.

— Non ! non ! — répéta-t-il, — l'épreuve serait au-dessus des forces humaines !...

Cette femme n'est pas ma mère...

— S'il y a des preuves, cependant ?

— Ce sont des preuves menteuses et je n'y croirai point.

Roussillon jugea inutile de combattre en ce moment l'incrédulité de Pascal.

Il serait temps plus tard, quand son premier désespoir serait un peu calmé, de le mettre en présence de la réalité irréfutable.

Doué d'une force herculéenne — nos lecteurs le savent déjà — l'inspecteur se pencha vers Léa toujours évanouie : la souleva dans ses bras et la porta jusqu'à la voiture qui l'avait amené de Saint-Mandé avec Pascal et qui stationnait devant la porte de la légation.

Léa fut placée par lui dans cette voiture.

— Montez sur le siège, Pascal, — dit-il au jeune homme, à qui il voulait éviter tout contact avec Léa.

Le jeune homme obéit.

— A la préfecture de police, — commanda Roussillon au cocher ; puis il s'installa dans l'intérieur et referma la portière.

La voiture roula.

Vingt-cinq minutes après, elle s'arrêtait à l'endroit indiqué, dans la cour de la *Permanence*, où se trouve l'infirmérie du dépôt.

Roussillon donna des ordres pour l'internement de Léa Gaucher dans une salle isolée où elle se trouverait seule.

Ceci fait, il fallait prévenir le chef de la sûreté.

Accompagné de Pascal, il monta à son cabinet et lui raconta ce qui venait de se passer.

La surprise et l'épouvante du chef ne furent pas moindres que ne l'avaient été celles de Roussillon et du jeune chanteur.

Celui-ci semblait frappé d'égarement et répétait sans cesse à demi-voix, comme se parlant à lui-même :

— Non... non... ce n'est pas possible...

Un pareil monstre ne peut pas être ma mère.

Pour que je le croie, il faudrait que j'en aie cent fois la preuve...

— Si nous avons cette preuve, mon cher enfant, — dit le chef à Pascal, — il faudra faire appel à toute votre énergie et tenir tête avec vaillance au malheur qui vous frappera.

L'estime que vous inspirez à tous restera ce qu'elle est...

On ne pourra que vous plaindre et vous tendre la main comme je vous la tends...

— Je tâcherai d'avoir du courage, s'il le faut, monsieur, — répondit le jeune homme. — Mais avouez que le coup qui me frappe est bien cruel.

— Bien cruel et bien injuste, oui, et votre dévouement méritait une autre récompense.

Puis, s'adressant à Roussillon, le chef ajouta :

— Restez ici avec Pascal, tandis que je vais faire un rapport verbal immédiat au procureur de la République.

Et il sortit laissant les deux hommes dans son cabinet.

Au moment où il arriva au Palais, le procureur de la République et le procureur général se trouvaient ensemble.

Ils ne purent s'empêcher de frissonner en apprenant quelle était la meurtrière des deux frères Fontaine et de Pascal lui-même, et quels liens unissaient cette misérable au jeune chanteur.

A la joie que leur causait l'arrestation de l'assassin, si longtemps et si vainement souhaitée, se mêlait une pitié profonde pour ce fils, conduit par la fatalité à livrer sa mère à la justice !

Le juge d'instruction Libourt, aussitôt prévenu, décida qu'il fallait opérer une perquisition immédiate au domicile de Léa Gauthier.

En conséquence, une heure plus tard, ce magistrat descendait de voiture à la porte n° 2 de la rue Léon.

Il était accompagné de son greffier et du chef de la sûreté.

Une seconde voiture amenait Roussillon, Pascal et deux agents.

Avant de quitter la préfecture, l'inspecteur était monté à l'infirmerie du dépôt et avait pris un trousseau de clefs dans la poche de la robe de Léa.

Ce fut le chef de la sûreté qui aborda la concierge, très effarée par la vue de tout ce monde envahissant le couloir de sa loge.

— Que notre présence ne vous trouble point, ma chère dame, — lui dit-il.

Nous représentons la justice. et nous ne voulons ni bruit ni scandale...

— La justice... — répéta la concierge s'effarant de plus en plus. — Mais, Seigneur mon Dieu, qu'est-ce qu'elle peut venir faire dans notre maison où il n'y a que du brave monde ?...

— Vous ne tarderez pas à le savoir.

— Enfin, messieurs, qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous avez ici une locataire qui se nomme Léa Gaucher ?...

— M^{me} Léa Gaucher, oui, monsieur, la crème des femmes...

— A quel étage se trouve son logement ?

— Au second, la porte à droite, mais elle est sortie, je vous en préviens...

— Nous le savons et nous montons chez elle.

— Comment, vous montez chez elle ! en son absence !

— Parfaitement

— Comment entrerez-vous ?...

Je n'ai pas ses clefs.

— Nous les avons...

Rentrez dans votre loge, et si quelqu'un vous questionne, répondez que vous ne savez rien.

La pauvre concierge ne pouvait qu'obéir.

C'est ce qu'elle fit, et elle rentra dans sa loge, où elle s'enferma en tremblant de tout son corps.

Les magistrats montèrent alors au logement de Léa, laissant les deux agents en faction à la porte de la maison.

La perquisition ne fut pas difficile à faire.

Le trousseau pris par Roussillon contenait les clefs de tous les meubles qui, d'ailleurs, n'étaient pas nombreux.

Il suffit d'un instant pour ouvrir les tiroirs et y chercher ce

que la justice pouvait avoir intérêt à connaître, et, en outre, les preuves qu'attendait et que redoutait Pascal frémissant.

Elles ne se firent pas longtemps attendre.

Dans le secrétaire, on mit la main sur une petite liasse composée des lettres de la mairie de Genthod, de l'acte de naissance de Pascal, et de la lettre écrite à Nounéa par le condamné Mercier.

Après avoir lu cette lettre, M. Libourt la tendit au jeune chanteur.

— Le doute n'est plus possible, mon pauvre enfant, — lui dit-il. — Léa Gaucher est bien votre mère, et voici une lettre de votre père...

Lisez-la...

— De mon père... — balbutia Pascal en prenant le papier d'une main tremblante.

Et il lut.

Et, en lisant, il reçut au cœur un nouveau coup, aussi douloureux que le premier.

Son père, mort au bagne!

Enfant d'un forçat et d'une meurtrière, c'était trop!

Tandis que Pascal s'enfonçait dans un abîme de douleur et de honte imméritée, le juge d'instruction prenait connaissance d'autres papiers trouvés dans le secrétaire.

Tout à coup, il s'écria :

— Mais Léa Gaucher a une complice, messieurs!...

— Une complice! — répétèrent en même temps avec stupeur le chef de la sûreté, Roussillon et Pascal.

— Oui, et j'en tiens la preuve!



CCII

RUE LÉON.

— Quelle est cette preuve ? — demanda le chef de la sûreté.

— Une lettre écrite par elle à Léa Gaucher...

Une lettre dont le sens ne peut être douteux...

Ecoutez, messieurs...

Et, au milieu de la stupeur générale, le juge d'instruction lut à haute voix :

« Ma chère Léa,

« Hâte-toi de retrouver ton fils et reviens vite auprès de
« nous.

« Je connais le chiffre de l'héritage de Daniel Fontaine.

« Il dépasse six millions.

« Je vais être envoyée en possession d'un jour à l'autre ; ce
« n'est plus qu'une affaire de formalités.

« Sur ces millions, il y en aura un pour ton fils.

« Nous t'attendons et nous t'embrassons.

« JEANNE DE BRUEIL. »

— Jeanne de Brueil ! — répéta Roussillon avec une indicible expression d'horreur.

Est-ce possible ?

— C'est plus que possible, c'est certain ! — répliqua le juge d'instruction

Voyez vous-même :

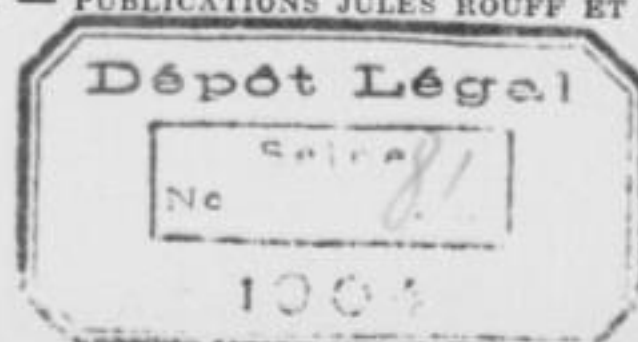
Cette signature est bien celle de la cousine germaine du malheureux Daniel Fontaine, et la lettre que voici nous révèle le mobile, incompréhensible jusqu'à ce moment, des crimes commis !

Mettre la main sur la fortune des frères Fontaine, tel était le but à atteindre.

Il fallait tuer Albert pour que son frère héritât de lui.



Pascal cacha son visage entre ses mains (page 1363).



On le tua.

Daniel hérita.

Maintenant, il fallait tuer Daniel pour que Jeanne de Brueil, cousine germaine des deux frères, héritât de la double fortune.

On n'hésita pas plus devant le second crime que devant le premier et le curateur aux successions vacantes a demandé que Jeanne de Brueil fût envoyée en possession.

Le million promis par elle à Léa Gaucher pour son fils était le prix du sang!...

Pascal cacha son visage entre ses mains.

Un long et douloureux sanglot jaillit de sa gorge contractée.

Le magistrat jeta sur le jeune chanteur un regard où se lisait la compassion la plus profonde et poursuivit :

— Mon instruction ne sera pas longue à faire, messieurs...

Cette lettre serait à elle seule une preuve suffisante et indiscutable...

Puis, se tournant vers Pascal et lui tendant la main, il ajouta :

— Mon pauvre enfant, il y a parfois dans la vie d'étranges et cruelles fatalités que l'on est forcé de subir. Vous êtes victime de l'une d'elles.

Heureusement, si vous êtes uni par les liens du sang à la femme criminelle, vous ne l'êtes point par les liens du cœur, puisqu'elle était, puisqu'elle est encore une inconnue pour vous.

Vous n'avez à répondre que de vous-même et vous avez su vous faire, grâce à Dieu, une vie d'honnête homme.

L'estime de tous les honnêtes gens vous est acquise et vous la conserverez, malgré votre malheur, que vous ne méritez pas et que personne au monde n'a le droit de vous reprocher...

Donc, soyez homme, soyez fort!

Dites-vous que vous vous nommez Pascal, rien que Pascal et qu'il n'y a rien de commun, pas même le nom, entre vous et la femme qui s'appelle Léa Gaucher!

Le jeune chanteur avait saisi la main que le magistrat lui tendait.

— Merci de votre estime, monsieur, — bégaya-t-il d'une voix qu'il essayait vivement d'affermir. — Je suis fier de la mériter et je la conserverai, je le jure!

— De cela, je suis certain, — dit le juge d'instruction.

Ensuite il donna l'ordre à son greffier de réunir les papiers

trouvés chez Léa et d'en faire une liasse qui serait portée dans son cabinet au Palais.

— Nous allons nous retirer, messieurs, — ajouta-t-il. — Je vais fermer la porte de ce logement et garder les clefs...

Monsieur le chef de la sûreté, donnez, je vous prie, aux concierges la consigne, dans le cas où on viendrait demander M^{me} Gauthier, de répondre simplement qu'elle est absente.

— Monsieur le juge d'instruction, ce sera fait et je laisserai, jusqu'à nouvel ordre, un agent en surveillance dans la loge.

On quitta la rue Léon.

Malgré toute son énergie naturelle, malgré le courage qu'il appelait à son aide, Pascal ne pouvait se remettre du coup terrible qu'il venait de recevoir.

A peine convalescent et très faible encore, il ne parvenait point à cacher son accablement physique et moral.

M. Libourt s'aperçut qu'il était au moment de défaillir.

— Roussillon, — dit-il à voix basse à l'inspecteur — votre présence ne m'est plus utile.

Reconduisez ce pauvre Pascal à Saint-Mandé, et annoncez à M. et M^{me} Gauthier ce qui se passe.

Quand Roussillon apprit à Pascal qu'il allait l'accompagner à la villa des Fleurs, le jeune homme frissonna de tout son corps et son visage exprima l'effroi.

— Qu'avez-vous donc, mon enfant? — lui demanda l'inspecteur étonné.

— Est-ce que je puis retourner dans cette maison?... — bégaya-t-il.

— Et pourquoi non?

— Moi, fils de cette femme qui a fait tant de mal à ceux qu'elle habite!

— Mon pauvre enfant, — répliqua Roussillon, — oubliez-vous donc ce que vous disait tout à l'heure M. Libourt.

Vous êtes Pascal, et rien que Pascal, et j'ajouterai que les maîtres de cette maison ne peuvent éprouver pour vous que de l'estime et de la reconnaissance.

Donc, pas d'absurdes idées noires, et allons à Saint-Mandé... Le petit Alphonse Pascal est là!

A la villa des Fleurs, on attendait avec impatience le retour de Pascal.

On avait hâte de connaître le résultat de sa visite à la légation

suisse, visite qui — nos lecteurs doivent se le rappeler — inspirait à Raymonde et à Georges une inquiétude instinctive.

Aussi allèrent-ils vivement à la rencontre de Pascal et de Roussillon.

— Eh ! bien, mes braves amis, demanda le statuaire sans remarquer la pâleur du jeune homme et l'altération de ses traits, — apportez-vous une bonne nouvelle.

Ce fut Roussillon qui répondit :

— Une bonne nouvelle pour vous, monsieur Gauthier, oui.

— Et c'est ?

— L'auteur du crime dont vous étiez accusé, l'assassin d'Albert Fontaine, puis de Daniel Fontaine, est aux mains de la justice.

— Est-ce vrai ? Est-ce possible ? — s'écrièrent à la fois Raymonde et Georges rayonnants.

— Rien n'est plus certain, j'ai moi-même opéré l'arrestation de la criminelle.

— C'est donc vraiment une femme ! — fit Raymonde avec épouvante.

— Oui, madame... — balbutia Pascal d'une voix à peine distincte, en tombant à genoux devant Raymonde et son mari, et en tendant vers eux ses mains suppliantes.

Oh ! pardonnez-moi !... Pardonnez-moi, je vous en supplie, — ajouta-t-il.

Et de grosses larmes coulaient sur ses joues.

— Vous pardonner ! — répéta le statuaire.

— Oui.

— Je ne comprends pas... Que pourrions-nous avoir à vous pardonner, mon cher Pascal ?

— Cette femme criminelle... Cette femme arrêtée...

— Eh bien ?

— C'est ma...

Un sanglot lui coupa la parole. Il ne put prononcer le dernier mot.

Roussillon, se penchant vers ses auditeurs et parlant à voix basse, acheva la phrase :

— C'est sa mère.

Georges et Raymonde reculèrent, terrifiés.

— Sa mère ! — s'écria la jeune femme. — Pascal a retrouvé sa mère !...

— Hélas ! — bégaya le jeune homme, — ce malheur, le plus effroyable qui pût m'atteindre, m'était réservé!... — Retrouver ma mère... la retrouver les mains rouges de sang... oh ! mon Dieu!...

— Calmez-vous, mon pauvre enfant, — dit M^{me} Gauthier en forçant Pascal à se relever, — et vous, Roussillon, racontez-nous ce qui s'est passé.

Roussillon fit alors le récit des choses que nos lecteurs connaissent déjà.

Il fit ce récit avec toute la délicatesse, avec tous les ménagements possibles, évitant d'aviver d'une main brutale la plaie saignant au cœur de Pascal ; mais, malgré tout, l'horreur se lisait sur les physionomies du statuaire et de sa femme.

Quand l'inspecteur eut terminé, Georges s'approcha de Pascal et lui dit :

— Je comprends vos souffrances, mon enfant ; je les comprends d'autant mieux que j'ai moi-même beaucoup souffert...

Mais pourquoi, tout à l'heure, sollicitiez-vous notre pardon quand vous n'avez rien fait qui pût vous aliéner notre estime et notre amitié ?

Qui donc serait assez insensé pour vous rendre solidaire des crimes d'une femme que vous ne connaissiez même pas ?

Est-ce votre faute si vous devez le jour à cette femme, dont vous ignoriez vous-même l'existence ? En la livrant, à votre insu, vous avez accompli un devoir... Vous n'avez rien à vous reprocher...

Pour nous, vous êtes toujours Pascal et rien que Pascal, le Pascal au cœur d'or, l'ami fidèle et dévoué que nous aimons, que nous serons toujours heureux de recevoir dans notre maison, et à qui nous avons voué une impérissable reconnaissance...

Prenez ma main, Pascal, c'est celle d'un frère !

— Et la mienne est celle d'une sœur ! — ajouta Raymonde.

Pascal serra avec effusion les mains qui se tendaient vers lui.

— Oh ! merci ! merci ! — s'écria-t-il au milieu de ses larmes. En ce moment, Albertine entra dans le salon.

En voyant pleurer Pascal, elle courut à lui.

— Tu pleures, mon petit ami, — dit-elle en lui jetant les bras autour du cou. — Tu as donc du chagrin ? Je ne veux pas que tu en aies...

— Aussi je n'en ai plus, ma mignonne, — répondit le jeune chanteur en embrassant l'enfant.

— A la bonne heure... Et si quelqu'un se permettait de te chagriner encore, je me fâcherais ! Ah ! mais !

On ne put s'empêcher de rire de cette boutade enfantine.

L'inspecteur allait se retirer quand on vint annoncer que le diner était servi.

— Ami Roussillon, — lui dit Raymonde, — votre couvert est mis, vous partirez après le diner...

— Et le service ?

— Ce ne sera qu'une heure de retard, — répliqua Gorges, — et cela ne compte pas.

En réalité, aucun service urgent ne réclamait Roussillon.

On passa à la salle à manger.



CCIII

A L'INFIRMERIE DU DÉPÔT.

Dès son entrée à l'infirmerie du dépôt, des soins immédiats avaient été donnés à Léa Gaucher.

Quelques heures après, elle reprenait connaissance en présence du médecin et de l'infirmière.

Ces quelques heures avaient suffi pour la vieillir de dix ans.

Des rides profondes se creusaient sur son front et aux angles de ses yeux.

Les cheveux de ses tempes étaient devenus blancs.

Malgré la vigueur exceptionnelle de sa constitution, le coup reçu par elle avait été trop violent pour ne pas agir sur elle avec une foudroyante rapidité de désorganisation.

Au moment où elle ouvrit les yeux, elle ne reprit pas tout d'abord possession de sa pensée.

Le souvenir n'existait pas.

Elle se trouvait dans la situation d'une personne qui s'éveille et dont le sommeil, mal dissipé, embrume encore le cerveau.

Son regard étonné ne reconnut pas les objets qui l'entouraient.

— Où suis-je ? — murmura-t-elle sans en avoir conscience.

— A la préfecture... à l'infirmerie du dépôt... — répondit le médecin.

Ses paupières s'abaissèrent brusquement sur ses yeux.

Ces mots : *Infirmerie du dépôt*, venaient de réveiller brusquement sa mémoire.

Elle se souvenait de tout !

— Avez-vous besoin de quelque chose ? — lui demanda l'infirmière.

La force lui manqua pour répondre. Elle fit, de la tête, un signe négatif.

On la laissa seule.

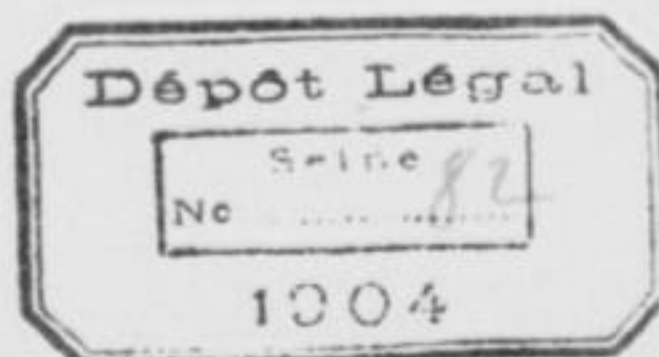


... Et Léa se replongea dans sa sombre rêverie... (page 1375).

Elle se trouvait dans une obscurité mal combattue par la lueur incertaine et vacillante d'une veilleuse.

Se soulevant alors sur ses coudes, elle demeura pensive, faisant vainement appel à cette énergie morale dont elle était si amplement douée.

— C'est fini, bien fini! — murmura-t-elle enfin. — Je suis perdue... perdue sans ressource...



Inutile de chercher à me défendre... inutile de nier... L'évidence est là qui m'écrase !...

Mon fils sait tout... Il conduira les magistrats à Gravelle... On ira rue Léon... On y trouvera la lettre de Jeanne...

Malheureuse Jeanne que j'entraîne avec moi dans l'abîme... Et c'est mon enfant qui m'a livrée... Mon enfant... Livrée par lui !... Oh !...

Léa fit un geste d'horreur.

Mais, presque aussitôt, elle reprit farouche :

— Eh bien ! quoi ?

Ai-je le droit de me plaindre ?

Je l'ai bien frappé, moi ! frappé lâchement en pleine poitrine visant au cœur, et rien ne m'a crié :

« *C'est ton fils !* »

La mère a voulu tuer l'enfant, l'enfant livre la mère, c'est justice !

Ah ! nous sommes maudits tous les deux !

Longuement, elle réfléchit, puis, d'une voix sourde :

— A quoi servent les crimes commis ?

J'avais dans le cœur deux amours, je nourrissais deux espoirs... assurer le bonheur de Germaine et le bonheur de mon fils...

Tout s'écroule... le rêve s'envole... Au lieu du bonheur, j'apporte la honte et l'infamie du sang versé...

J'aurai été pour eux le démon du mal...

Ils vont m'exécrer...

Anéantie par cette pensée, Léa se laissa retomber sur son oreiller, ferma les yeux, et de nouveau perdit connaissance.

Le juge d'instruction Libourt était un de ces magistrats actifs qui ne remettent point au lendemain quand il s'agit de prendre une détermination.

Il tonait la coupable.

Il avait dans les mains non seulement les preuves du crime, mais celles d'une complicité indéniable.

Agir sans retard s'imposait.

L'instruction de l'*Affaire des gens de maison* était terminée.

Les pièces avaient été envoyées à la chambre des mises en accusation.

Rien ne l'empêchait donc de s'occuper très activement de l'affaire qui allait prendre le nom du *Double crime de Polangis*.

Il savait qu'en haut lieu on tenait, plus que jamais, à la revision du procès devant amener la réhabilitation de Georges Gauthier, et qu'on lui saurait gré de mener les choses assez rondement pour que le procès de Léa Gaucher pût être inscrit sur le rôle des assises de décembre.

Pour cela, il ne fallait pas perdre un instant.

Immédiatement après la perquisition faite rue Léon et dont les résultats nous sont connus, il s'informa de l'état de Léa Gaucher à l'infirmerie du dépôt.

On lui affirma qu'étant données la nature vigoureuse de cette femme et son énergie, il pourrait très bien, selon toute apparence, lui faire subir un premier interrogatoire dès le lendemain.

C'était ce qu'il espérait.

Regagnant alors son cabinet de juge d'instruction, il plaça dans un des tiroirs du bureau les pièces trouvées chez Léa Gaucher et donna congé à son greffier.

Aussitôt seul, il prit une feuille où se trouvaient imprimées les formules de *citation à témoin*; il en remplit les blancs, indiqua une heure après-midi du lendemain pour la comparution devant lui, plia et traça cette suscription :

« *Madame Jeanne de Brueil,*

« *Rue Ruysdaël,*

« *Paris. »*

Ceci fait, il sonna le garçon de bureau attaché au service de son cabinet, et lui dit :

— Cette lettre à son adresse sans le moindre retard, et d'abord allumez le gaz; j'ai à travailler.

Le gaz allumé et le garçon de bureau parti, Libourt se plongea dans l'étude des dossiers de l'affaire et prépara ses armes pour la bataille qu'il allait livrer le lendemain.

Ce travail l'absorba tellement qu'il en oublia de dîner et ne quitta le Palais qu'un peu avant minuit.

Il y revenait le lendemain, dès dix heures du matin, après avoir passé à la préfecture de police, s'être entretenu avec le chef de la sûreté et avoir vu Roussillon, auquel il donna des instructions.

Pour ne pas perdre de temps, il se fit apporter à déjeuner

dans son cabinet et se remit à compulser les dossiers en attendant l'heure indiquée pour l'interrogatoire de Léa Gaucher.

* *

Jeanne de Brueil se trouvait au salon avec Germaine et le vicomte Paul de Villiers, quand la femme de chambre vint lui remettre une lettre ne portant point le timbre de la poste et dont l'apparence lui parut singulière.

— Qui a apporté cela? — demanda-t-elle.

— Un gardien de la paix.

Jeanne tressaillit.

Germaine et Paul, qui causaient, n'avaient rien entendu.

Tout à leur amour, ils n'accordaient aucune attention à ce qui se passait autour d'eux.

M^{me} de Brueil ouvrit la lettre.

A peine venait-elle d'y jeter les yeux qu'un frisson passa sur sa chair.

Une convocation au Palais de Justice, dans le cabinet d'un juge d'instruction!

Qu'est-ce que cela voulait dire?

A propos de quoi pouvait-on réclamer son témoignage?

Qu'avait-elle affaire à un juge?

Brusquement, elle pensa à Léa Gaucher et elle reçut dans l'entendement ce coup de cloche, dont parle Balzac, et qui est toujours l'avertissement d'un péril.

Mais il ne fallait alarmer ni Germaine ni le vicomte.

Jeanne ne dit rien et mit la citation dans sa poche.

Peu de temps après cet incident inaperçu, M. de Villiers prit congé, et M^{me} de Brueil conduisit Germaine à sa chambre.

Une fois la jeune fille couchée, M^{me} de Brueil rentra dans son appartement, reprit la citation et la relut avec une agitation fiévreuse.

Elle sentait son vague effroi redoubler.

— Il faut que je voie Léa — se dit-elle — que je lui fasse part de cette convocation.

Un instant, elle eut la pensée de jeter sur ses épaules une pelisse, d'attacher un chapeau sur sa tête et de courir à la rue Léon sans perdre une minute.

La réflexion l'arrêta.

Cette sortie nocturne, tout à fait insolite, pourrait donner lieu à de nombreux et fâcheux commentaires.

— J'irai demain — conclut-elle.

Et elle se coucha.

Mais quelle nuit elle passa !

A des heures d'insomnie succédaient d'effroyables cauchemars.

Debout dès le point du jour, Jeanne eut de nouveau l'idée d'aller rue Léon.

Elle n'osa pas.

— J'irai après le déjeuner — se dit-elle.

Sur son ordre, le repas du matin fut avancé d'une heure.

A dix heures et demie, on se mettait à table, et, à onze heures et demie, Jeanne, ne voulant pas se servir de sa voiture, envoya chercher un fiacre.

Trois quarts d'heure plus tard, ce fiacre s'arrêtait devant le n° 2 de la rue Léon.

Jeanne en descendit et s'engouffra dans le couloir accédant à la loge de la portière.

Celle-ci se trouvait en compagnie d'un homme à moustaches touffues, lisant un journal devant un petit poêle où ronflait un feu d'enfer.

— M^{me} Léa Gaucher ? — demanda Jeanne.

— C'est bien ici... — répondit la portière — mais elle est absente.

— Absente ? — répéta Jeanne.

— Oui, madame.

— Depuis quand ?

— Depuis deux jours.

— Savez-vous où elle est ?

— Non, madame.

— Savez-vous quand elle reviendra ?

— Elle n'a rien dit.

M^{me} de Brueil se retira.

Léa, absente depuis deux jours, était sans doute en province, à la recherche de son fils.

En regagnant son fiacre, elle se sentait un peu rassurée.

— Au Palais de Justice — dit-elle au cocher en remontant en voiture.

L'homme moustachu qui se trouvait chez la concierge était sorti de la loge derrière elle.

Il entendit l'adresse donnée au cocher, et il écrivit sur son carnet le numéro du fiacre, mais cela ne sembla pas lui suffire, car il prit sa course derrière la voiture qui démarrait.

Boulevard Barbès, un coupé de régie passait à vide.

L'homme l'arrêta, dit deux mots au cocher, grimpa sur le siège à côté de lui, et le coupé roula dans le sillage du fiacre qui emportait Jeanne.

* * *

Il nous paraît superflu d'affirmer qu'à l'infirmerie du dépôt Léa n'avait pas mieux dormi que Jeanne de Brueil dans son hôtel.

Dès qu'il fit jour, elle sauta en bas de son lit et s'habilla.

S'asseyant alors sur l'unique chaise de paille, dans le coin le plus sombre de la chambre, elle prit sa tête entre ses mains et attendit.

L'heure de la visite du médecin arriva.

— Ah! ah! — dit-il en voyant la prisonnière levée — il paraît que vous vous sentez tout à fait bien?...

— Oui, tout à fait bien... — répliqua Léa d'une voix sourde.

— On ne va point me garder ici, n'est-ce pas?...

— Prenez patience... on donnera des ordres. — Avez-vous faim?

— Non.

— Si l'appétit vous venait, vous demanderiez à manger.

— Oui.



CCIV

LA CONFRONTATION.

Le médecin sortit et Léa se replongea dans sa sombre rêverie qui dura jusqu'au moment où deux agents vinrent la prendre pour la conduire à l'instruction.

En entendant la porte s'ouvrir, en voyant les hommes, elle s'était dressée.

— Suivez-nous, — dit l'un des agents.

Sans prononcer un mot, elle obéit.

M. Libourt l'attendait.

Le greffier avait préparé sa feuille.

La porte du cabinet s'ouvrit et le garçon de bureau vint annoncer l'arrivée de Léa Gaucher au juge d'instruction qui donna l'ordre de l'introduire.

Elle entra, la tête haute, avec sur son visage pâle une expression de défi.

La misérable créature n'éprouvait aucun remords.

Les motifs qui l'avaient fait agir — selon elle — justifiaient tout.

On lui fit signe de s'asseoir.

Elle resta debout.

— Vous êtes en présence du juge d'instruction, — lui dit le magistrat en examinant cette figure sur laquelle il lui sembla distinguer l'empreinte des instincts les plus sauvages.

— Eh bien ? — fit-elle d'un ton agressif.

— Vous connaissez le motif de votre arrestation ? — poursuivit M. Libourt.

— Oui.

— Je vais procéder à votre interrogatoire.

— Faites.

— Vos nom et prénoms d'abord, votre âge, votre lieu de naissance ?

— Que votre greffier écrive.

Et, lentement, elle prononça.

— Léa Gaucher, quarante-trois ans, née à Nantua, département de l'Ain. — Après.

— Vous êtes accusée, — commença le juge, mais il ne put continuer.

Léa lui coupa la parole.

— Je suis accusée de trois assassinats, — dit-elle avec violence. — Je ne nie rien !... J'avoue.

Ne vous éternisez pas dans un interrogatoire qui n'a plus de but, puisque vous savez tout.

Oui, j'ai tué Albert Fontaine, avenue Daumesnil, et j'ai semé autour du cadavre des pièces à conviction volées par moi dans l'atelier de Georges Gauthier que j'avais choisi pour *payer la loi* à ma place.

Oui, j'ai tué, à Polangis, Daniel Fontaine, et ce que j'avais fait pour Georges Gauthier, j'ai tenté de le faire pour Marguerite Vernon.

Oui, j'ai frappé Pascal, l'enfant sans nom. Il m'avait suivie, il pouvait me perdre, et il m'a perdue, en effet, puisque c'est lui qui m'a livrée.

J'avoue tout, et si votre greffier a écrit ce que je viens de vous dire, l'interrogatoire est fini... Je suis prête à le signer.

Le juge d'instruction regardait avec une véritable épouvante cette créature étrange dont le cynisme dépassait de beaucoup tout ce qu'il avait vu jusque-là.

— Mais, en commettant crime sur crime, — demanda-t-il, — quel était votre but ?

— Que vous importe ?

Les crimes sont accomplis... Qu'on me juge et qu'on me condamne, le reste ne vous regarde pas !

— Vous avez des complices...

Léa tressaillit, mais ce moment de trouble fut court.

— Non, — répondit-elle.

— Vous connaissez M^{me} de Brueil.

— Oui.

— Vous avez été la nourrice de sa fille.

— Oui.

— Vous habitez sa maison.

— Pas toujours, puisque vous savez bien que j'avais d'autres domiciles.



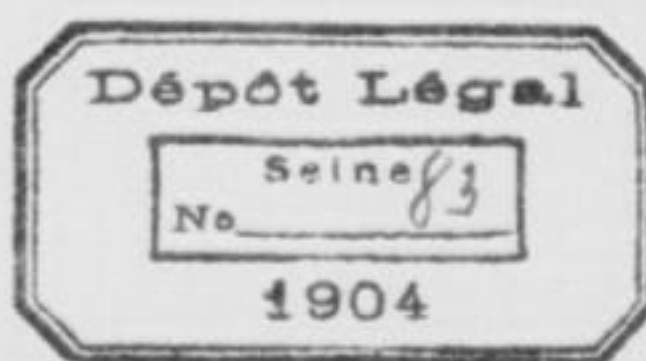
L'entretien entre le vicomte de Villiers et le chef de la sûreté dura vingt minutes (page 1384).

— Vous refusez de m'apprendre vers quel but vous marchiez dans un chemin sanglant ?

— Je refuse ! Tout, excepté cela.

Maintenant, c'est fini, n'est-ce pas ? D'ailleurs, je ne répondrai plus.

Faites-moi signer mes aveux et qu'on me conduise en prison.



— Je dois d'abord vous confronter avec la seule de vos victimes qui soit restée vivante... avec Pascal, votre fils.

Léa frissonna de tout son corps et poussa un véritable rugissement.

— Non ! non ! vous ne ferez pas cela ! — cria-t-elle ensuite. — Vous ne me mettez pas en présence du fils qui a livré sa mère !

— Vous aviez voulu le tuer.

— Je ne savais pas que ce fût mon fils...

— En vous livrant, il ne savait pas que vous étiez sa mère !

— Je ne veux pas le voir, cet enfant maudit, dont le père est mort au bagne et qui va m'envoyer à l'échafaud !

Ne le mettez pas en face de moi, ce serait une infamie !

Léa parlait avec des gestes de folle.

Au fond de ses prunelles s'allumaient des lueurs fauves.

Des flocons d'écume apparaissaient aux commissures de ses lèvres.

M. Libourt, se levant alors, fit un signe aux agents qui avaient amené Léa et qui ne s'étaient point retirés.

Ils s'approchèrent de l'inculpée, la saisirent, de manière à maîtriser ses mouvements et la contraignirent à l'immobilité.

Le juge d'instruction ouvrit alors la porte de la petite pièce qui se trouvait à côté de son cabinet.

Pascal et Roussillon entrèrent.

Pascal était livide et marchait avec peine, soutenu par Roussillon.

Quand Léa le vit, une sorte de rauquement de bête fauve s'échappa de sa poitrine et elle fit une tentative pour s'élancer vers lui.

Quatre bras solides la maintinrent.

— Maudit ! maudit sois-tu ! — bégaya-t-elle dans un râle.

— Pascal, — dit le magistrat au jeune homme dont tout le corps tremblait, — vous reconnaissez cette femme ?

Du geste il désignait Léa

— Oui, monsieur... — répondit le chanteur.

— C'est elle qui vous a frappé d'un coup de couteau sous une arche du pont de Joinville ?

— Oui, monsieur.

— C'est tout ce que je voulais vous demander.

Et il fit signe à Roussillon d'emmener Pascal qui faiblissait et semblait au moment de défaillir

L'inspecteur se hâta d'obéir.

— Eh bien ! il m'a reconnue, ce fils maudit... Il m'a reconnue et j'ai tout avoué, — dit Léa d'une voix sifflante. — Faites-moi donc signer mes aveux, et que ça finisse.

— Tout à l'heure... — répondit le magistrat.

Puis il ordonna aux agents de conduire Léa dans la pièce attenant à son cabinet.

Ceci fait, il frappa sur un timbre pour appeler l'huissier qui se hâta d'accourir.

— Voyez, — lui commanda-t-il. — si M^{me} de Brueil s'est rendue à la convocation qui lui a été adressée.

— Elle est dans la galerie, monsieur le juge d'instruction, elle attend, et voici un billet qu'un des agents de M. Roussillon m'a remis tout à l'heure en me priant de vous le faire parvenir sans retard.

M. Libourt prit le billet que l'huissier lui tendait, l'ouvrit et lut ces quelques mots :

« Avant de venir au Palais, la femme que M. le juge d'instruction va recevoir est allée rue Léon demander Léa Gaucher. »

Le magistrat posa ce billet sur son bureau à côté de lui, et dit à l'huissier.

— Introduisez M^{me} de Brueil.

Quelques secondes plus tard, Jeanne entièrement vêtue de noir — (elle portait le deuil de son cousin germain Daniel^e Fontaine) — franchissait le seuil du cabinet.

— Je suis venue à votre appel, monsieur, — fit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme, sans y parvenir, car son trouble était grand, — mais il m'est impossible de deviner le motif de cet appel.

— Je vais donc vous l'apprendre, madame... Veuillez vous asseoir...



Jeanne s'appliquant toujours à faire bonne contenance, prit place sur le siège que lui désignait le magistrat.

Elle se trouvait juste en face de lui, par conséquent en pleine lumière.

Sans préambule, il lui demanda.

— Vous connaissez Léa Gaucher ?

Ce nom, prononcé à brûle-pourpoint surexcita dans l'esprit de Jeanne les angoisses qui la hantaient déjà.

— Oui, monsieur... — balbutia-t-elle.

— Il existe entre elle et vous une grande intimité ?...

— Sans doute, monsieur, quoique nous ne soyons pas de la même caste...

Mais elle a été la nourrice de ma fille.

— Elle est auprès de vous ?

Elle habite votre hôtel ?

— Souvent, mais pas toujours... Elle fait parfois de longues absences...

— Où va-t-elle ?

— Dans son pays, je crois, mais sans en être sûre.

— Se trouve-t-elle chez vous en ce moment ?

— Non, monsieur, elle est absente.

— Depuis longtemps ?

— Depuis plusieurs jours.

— A-t-elle à Paris, en dehors de votre maison, un domicile particulier ?

Je l'ignore complètement et je ne le crois pas...

— Ce que vous me dites là, madame, est-il bien vrai ? Votre ignorance n'est-elle point feinte ?

Jeanne se troubla.

— Pourquoi supposeriez-vous cela ? — balbutia-t-elle d'une voix à peine distincte.

— Ce n'est pas une supposition, c'est une certitude ! Vous venez de mentir !

— Oh ! monsieur...

— Vous venez de mentir, oui, madame, car vous savez fort bien que la nourrice de votre fille est locataire d'un logement à la Chapelle, au numéro 2 de la rue Léon.

— Je vous jure que je l'ignorais...

— Vous l'ignoriez si peu qu'avant de venir ici, vous êtes allée rue Léon demander Léa Gaucher.

Jeanne resta effarée, anéantie.

Le magistrat poursuivit :

— Il y avait une bonne raison pour que Léa Gaucher ne fût point chez elle.

Cette raison ne la devinez-vous pas, madame ?

— Non, monsieur...

— Elle est arrêtée.

— Arrêtée... — répéta d'une voix éteinte Jeanne frémissante.

— Arrêtée et convaincue d'un triple assassinat !

Elle a tué Albert Fontaine !

Elle a tué Daniel Fontaine !

Elle a voulu tuer Pascal, son fils, qu'elle ne connaissait pas !...

Après une pause destinée à décupler l'effet de la phrase, déjà terrifiante, qu'il allait prononcer, le juge d'instruction ajouta :

— Et vous êtes la complice de tous ces crimes !

Jeanne fit un geste de terreur et d'affolement.

— Moi ! moi ! moi ! — cria-t-elle ensuite.

— Oui, vous, Jeanne de Brueil.

— Ce n'est pas vrai ! C'est une accusation infâme.

Je nie de toutes mes forces !...

— A quoi bon ? C'est nier l'évidence !

Nous avons dans les mains la preuve de votre complicité...

— Quelle preuve ?...

— Celle-ci.

Et le magistrat, prenant une lettre sur son bureau, la déploya et lut à haute voix :

« Ma chère Léa,

« Hâte-toi de retrouver ton fils, et reviens vite auprès de nous.

« Je connais le chiffre de l'héritage de Daniel Fontaine.

« Il dépasse six millions.

« Je vais être envoyée en possession d'un jour à l'autre, ce
« n'est plus qu'une affaire de formalités.

« Sur ces millions, il y en aura un pour ton fils.

« Nous t'attendons et nous t'embrassons.

« JEANNE DE BRUEIL. »

Livide, en proie à un effarement complet, Jeanne s'était dressée et semblait une statue de l'épouvante.

M. Libourt reprit.

— Vous voyez bien que toute dénégation est impossible !

Votre écriture et votre signature prouvent votre complicité...

Il vous fallait les fortunes réunies de vos deux cousins Albert et Daniel Fontaine, et vous avez promis de payer un million les deux assassinats ?

Jeanne, malgré tout, allait essayer de protester.

Elle n'en eut ni la force, ni le temps.

Le magistrat avait ouvert la porte de la pièce où se trouvait Léa Gaucher.

Il fit signe aux agents de la ramener.

En voyant Jeanne, Léa poussa un cri de rage, et Jeanne un cri de désespoir en voyant Léa.

— Nous sommes donc perdues ! — bégaya-t-elle.

— Ah ! oui, bien perdues ! — répliqua la nourrice de Germaine.

Rien ne peut nous sauver.

Faites comme moi.

Avouez...

— Mais, ma fille...

— Vous avez au moins cette consolation de n'avoir pas été livrée par elle, comme je l'ai été par mon fils.

— Ces deux femmes au dépôt, — commanda le juge.

Jeanne, s'appuyant sur Léa qui semblait avoir recouvré toute son énergie, suivit les agents en balbutiant, d'une voix étranglée :

— Ma fille... ma fille... ma fille...

Et Léa répondit :

— Nous n'avons plus d'enfants !

Une demi-heure après la scène dramatique à laquelle nous venons de faire assister nos lecteurs, le chef de la sûreté, Roussillon et deux agents se présentaient rue Ruysdaël, à l'hôtel de Jeanne de Brueil.

Ce fut une femme de chambre qui répondit au coup de sonnette en venant ouvrir.

— Si c'est madame que ces messieurs demandent — fit-elle — elle est absente.

Le chef de la sûreté répliqua :

— Nous venons, au nom de la loi, opérer une perquisition dans l'hôtel.

— Une perquisition... — répéta la femme de chambre stupéfaite, — je ne vous connais pas, moi, et, en l'absence de madame, je ne peux pas vous laisser entrer.

— Nous entrerons donc malgré vous.

— Au secours ! — cria la femme de chambre en voyant les visiteurs inattendus faire un mouvement en avant.

Paul de Villiers, arrivé depuis près d'une heure, se trouvait au salon avec Germaine.

Entendant crier : *Au secours !* il se hâta de sortir, traversa la cour et demanda :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Je suis le chef de la sûreté, monsieur, et je viens, en vertu d'un mandat régulier, perquisitionner ici...

— Chez M^{me} de Brueil ? — s'écria le jeune homme.

— Oui, monsieur... Mais, d'abord, à qui ai-je l'honneur de parler ?

— Au vicomte de Villiers, fiancé de M^{lle} de Brueil.

— Fiancé de M^{lle} de Brueil ! — répéta le chef.

— Oui, monsieur.

— Ah ! je vous plains, monsieur.

— Vous me plaignez !

— De toute mon âme...

— Mais à quel propos ?...

— Veuillez m'accorder quelques instants d'entretien...

— Entrez, messieurs, — dit le vicomte au comble de la surprise et de l'effroi, pressentant une catastrophe et ne pouvant en soupçonner la nature et la cause, — et vous, monsieur, veuillez me

suivre et me donner l'explication de vos paroles incompréhensibles et de votre présence dans cette maison.

Les agents entrèrent, la porte fut refermée et le chef de la sûreté accompagna Paul de Villiers dans un petit salon où ils se trouvèrent seuls.

L'entretien entre le vicomte de Villiers et le chef de la sûreté dura vingt minutes.

Lorsque les deux hommes sortirent du petit salon, Paul était d'un pâleur spectrale.

Il avait tout appris.

— Vous ne refuserez pas de m'accorder une heure, n'est-ce pas? monsieur, — dit-il, — une heure pour éloigner Germaine de cette maison, pour lui éviter, quant à présent, le coup terrible qui doit la frapper et auquel j'aurai eu le temps de la préparer.

J'aime cette enfant, monsieur... Des hontes qui ne sont pas les siennes ne m'empêcheront pas de l'aimer.

Je ne l'abandonnerai point...

Elle sera ma femme malgré tout...

Veuillez attendre qu'elle soit partie pour opérer votre perquisition.

— Je vous donne une heure, monsieur, — répondit le chef de la sûreté; — j'attendrai au dehors avec mes hommes. Vous aurez l'obligeance de me faire remettre les clefs...

— Le cocher restera gardien de l'hôtel, et il aura reçu mes ordres...

Merci, monsieur, de votre humanité...

Le chef et ses agents se retirèrent.

Paul appela la femme de chambre.

— Pas un mot à qui que ce soit de ce qui se passe... — lui commanda-t-il. — Madame est compromise dans une affaire de succession, qui ne tardera pas à s'éclaircir, mais elle a été obligée de quitter momentanément Paris...

Envoyez le cocher chercher une voiture de place...

Préparez une malle pour mademoiselle en y mettant les objets les plus indispensables.

Nous aviserons plus tard.

La femme de chambre, prodigieusement intriguée, se hâta d'obéir.

Germaine était remontée dans sa chambre.

M. de Villiers alla l'y rejoindre.



— Voilà, madame, — dit-il, — le tombeau que vous cherchez (page 1385).

— Ma chère mignonne, — lui dit-il en lui prenant les mains, il faut vous apprêter à partir...

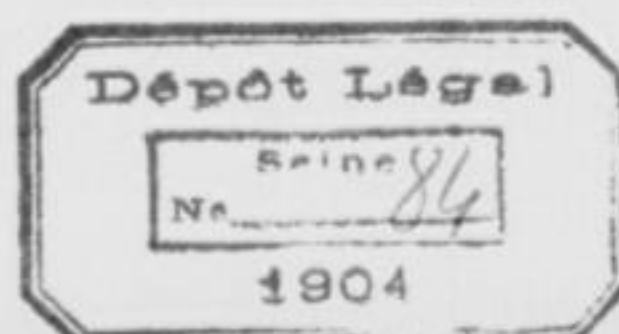
— A partir! — répéta la jeune fille — croyant avoir mal entendu.

— Oui... dans une heure...

— Pourquoi donc?

LIV. 174. — CHANTEUSE DES RUES.

LIV. 174.



— Pour rejoindre votre mère...

— Elle est donc partie ! — s'écria Germaine, marchant de surprise en surprise.

— Oui, à l'improviste, pour le Midi, où des affaires, relatives à l'héritage de Daniel Fontaine, rendent sa présence immédiate indispensable...

Elle n'a eu que le temps de m'adresser une dépêche pour me dire qu'il fallait que nous allions la rejoindre au plus vite.

Assurément cette explication ne brillait point par la vraisemblance, mais Germaine n'était pas dans un état d'esprit à la discuter, et, de plus, elle ajoutait une foi aveugle à tout ce que lui disait son fiancé.

— La rejoindre ? répéta-t-elle.

— Oui...

— Tous les deux ?

— Assurément, tous les deux.

— Eh ! bien, mais, je suis prête, moi... Je n'ai qu'à dire à ma femme de chambre de placer dans une malle du linge et quelques vêtements.

— C'est fait.

— Nous accompagnera-t-elle, ma femme de chambre ?

— Sans doute.

— Alors, il ne me reste qu'à prendre un chapeau et une pelisse et à mettre mes quelques bijoux dans un petit sac à main.

— Hâtez-vous, le temps presse.

Tandis que la jeune fille se hâtait, Paul de Villiers donnait ses instructions à la cuisinière et au cocher, à qui il remettait les clefs.

Le fiacre était arrivé.

La malle de Germaine fut chargée. Les deux jeunes gens montèrent dans la voiture. La femme de chambre prit place sur le siège et le cocher fouetta son cheval qui partit grand train.

On allait à la gare du P.-L.-M. où Paul prit des billets pour Marseille.

Aussitôt après ce départ, qu'il surveillait de loin, le chef de la sûreté se présenta de nouveau, avec Roussillon et deux agents, à l'hôtel de Jeanne de Brueil, dont les portes lui furent ouvertes sur-le-champ.

La perquisition eut lieu, et le résultat — ainsi que d'ailleurs il était facile de le prévoir — fut absolument négatif.

CCVI

SŒUR MARGUERITE

Les aveux de Léa Gaucher et ceux de Jeanne de Brueil simplifiaient l'instruction qui n'était plus qu'une affaire de forme.

Les pièces furent envoyées à la chambre des mises en accusation, et huit jours après, l'affaire était inscrite au rôle de la première session de l'année nouvelle, session qui devait s'ouvrir le mois suivant.

Pendant ce temps, Georges Gauthier mettait la dernière main à son groupe : *la Veuve du Pêcheur*.

Quand il fut achevé, le ministre des beaux-arts envoya une commission le visiter dans l'atelier.

Les membres de cette commission déclarèrent à l'unanimité que c'était un chef-d'œuvre, dans la plus complète acception du mot, et, sur leur rapport, le conseil des ministres, pour des raisons de délicatesse faciles à comprendre, décida que le chef-d'œuvre serait acheté pour le compte de l'Etat, et qu'aussitôt après sa réhabilitation, Georges recevrait la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Tandis que ceci se passait à Saint-Mandé et à Paris, Germaine, à Marseille, se débattait contre la mort.

Ne trouvant pas sa mère à Marseille, ainsi qu'elle le croyait fermement, elle s'inquiéta, s'effraya, comprit que Paul lui avait caché quelque chose.

Elle voulut tout savoir.

Il fallut tout lui dire, car la tromper plus longtemps devenait impossible, et, pour avoir été retardé, le coup n'en fut que plus rude.

Si rude qu'avec sa nature frêle, nerveuse, impressionnable au plus haut point, Germaine ne put le supporter.

La pauvre enfant s'écroula sous le choc comme foudroyée, et, quand elle revint à elle, une fièvre cérébrale se déclara, accompa-

gnée de délire, et le médecin appelé dut avouer qu'il considérait la situation comme très grave et qu'il ne pouvait répondre de rien.

Paul ne désespéra pas cependant.

— A force d'amour et de soins, je la sauverai ! — se dit-il.

* * *

Il était dix heures du matin.

Un fiacre aux stores baissés s'arrêta devant la porte du cimetière Montparnasse.

De ce fiacre descendit une jeune femme en grand deuil.

Elle donna au cocher l'ordre de l'attendre et se dirigea vers le bureau placé à droite de l'entrée du cimetière.

Elle en franchit le seuil, et s'adressant à un employé :

— Voulez-vous, monsieur, — dit elle, — m'indiquer où se trouve la tombe de M. Daniel Fontaine ?

Au lieu de répondre à cette question, l'employé demanda :

— M. Daniel Fontaine, n'est-ce pas un riche industriel qui a été assassiné dernièrement ?

— Oui, monsieur.

— Eh ! bien, madame, c'est dans la septième division... mais vous auriez de la peine à trouver...

On va vous conduire...

Et il appela un gardien qui, dans l'espoir d'une petite gratification, se mit à la disposition de la jeune femme, en qui nos lecteurs ont deviné Marguerite Vernon.

Au bout de quelques minutes de marche, le gardien s'arrêta.

— Voilà, madame, — dit-il, — le tombeau que vous cherchez.

— Merci, monsieur.

Marguerite lui mit cent sous dans la main, et, s'agenouillant auprès du tombeau, cacha son visage entre ses mains et pria.

Elle resta longtemps dans cette posture éplorée.

Enfin elle se releva, essuya ses yeux et regagna sa voiture.

— Au Palais de Justice, — dit-elle au cocher.

Vingt minutes après, le fiacre s'arrêtait devant la grille.

Marguerite gravit les marches de l'escalier monumental, entra dans la salle des pas perdus et demanda où se trouvait le cabinet de M. Libourt.

On le lui indiqua et elle gagna la galerie du second étage sur laquelle s'ouvrent les cabinets des juges d'instruction.

— M. Libourt ? — demanda-t-elle au garçon de bureau de service dans la galerie.

— Est-ce pour une convocation à témoin ?

— Non, c'est pour une affaire particulière.

— Madame veut-elle me donner sa carte, je vais voir si M. le juge d'instruction peut recevoir madame.

Le garçon prit la carte que lui tendait Marguerite, frappa à une porte, l'ouvrit et disparut.

Quelques secondes plus tard, sur un signe du garçon, la jeune femme franchissait le seuil du cabinet.

Le magistrat se leva pour la saluer et la conduire à un siège.

— A quoi dois-je le plaisir de votre visite, madame ? — fit-il ensuite.

— Je vais vous l'expliquer, monsieur, — répondit Marguerite d'une voix brisée. — Vous le voyez, la douleur ne tue pas ! J'ai été bien malade, j'aurais voulu mourir...

Je le demandais à Dieu... il n'a pas exaucé ma prière.

— Mourir ! — s'écria M. Libourt, — à votre âge ?

— Rien ne m'attache à la vie. En perdant Daniel, j'ai perdu tout...

En lui étaient mon avenir et l'espoir de la réhabilitation par le mariage.

Il ne me reste que le repentir de ma faute... Je me trompe, il me reste l'asile des vaincus de la vie, la consolation des affligés, le refuge des coupables...

Il me reste le Dieu de bonté, le Dieu de miséricorde qui pardonna à Marie-Madeleine et à la femme adultère. Je veux me donner à lui, je vais quitter le monde et entrer en religion.

— En religion ! — répéta le magistrat stupéfait.

— Oui... Là seulement je trouverai la paix de l'âme, mais avant que les portes d'un couvent se referment sur moi, j'ai voulu récompenser celui dont le dévouement aurait sauvé Daniel, si Daniel avait pu être sauvé, celui qui a failli payer de sa vie ce dévouement, celui enfin qui a livré à la justice l'assassin de mon ami.

— Vous voulez parler de Pascal...

— Oui.

— C'est un garçon plein de cœur et d'honneur, qui a déjà souffert et qui souffrira beaucoup encore...

— Du moins ce ne sera pas de la misère...

J'ai fait deux parts égales de la petite fortune qu'avait voulu m'assurer Daniel Fontaine...

L'une de ces parts sera ma dot dans la maison religieuse qui va me recevoir.

Je destine l'autre à Pascal. La voici.

C'est vous, monsieur, que je charge de lui remettre ce souvenir...

En disant ces paroles, Marguerite posait sur le bureau devant le juge d'instruction une enveloppe non fermée.

— Il y a là, — continua-t-elle, — un titre de trois mille livres de rente au porteur et une lettre...

Veuillez la lire...

M. Libourt tira de l'enveloppe la lettre dont la jeune femme venait de parler et lut à haute voix :

« Monsieur Pascal,

« Au nom de celui que votre dévouement n'a pu sauver, au
« nom de celle qui n'oubliera jamais ce dévouement, acceptez ce
« souvenir, et priez pour *lui* en priant pour elle.

« MARGUERITE VERNON

« Bientôt, en religion,

« *Sœur Marguerite.* »

— C'est bien, madame, ce que vous faites-là ! — dit le magistrat.

— Vous remettrez ce titre et cette lettre à M. Pascal.

— Oui, madame...

— Je vous remercie, monsieur, je vous remercie de toute mon âme...

Et Marguerite se retira, reconduite respectueusement jusqu'à la porte du cabinet par M. Libourt.

Cette humble pécheresse venait de prendre pour lui des proportions énormes.

Il alla trouver le procureur général.

— Qui vous amène ? — demanda celui-ci.

— Lisez.

Il lui tendit la lettre de Marguerite.

Morisset lut et resta stupéfait.

— C'est d'une délicatesse exquise ! — fit-il ensuite. — Et de combien le souvenir ?

— Trois mille livres de rente.

— Avec les douze mille livres de rente de M. Darier, voilà Pascal riche et pour toujours à l'abri du besoin.

Cette heureuse chance ne pouvait advenir à quelqu'un qui le méritât mieux que lui !



CCVII

CHIATIMENTS.

* *La Bande des gens de maison* venait d'être jugée.

Augustin, dit le *cocher*, Louis Durand, l'ex-valet de chambre de Georges Gauthier, et Pauline Leroux, la fausse Lucie Ballard, avaient été condamnés chacun à cinq ans de prison.

Les peines octroyées à leurs nombreux complices variaient de six mois à deux ans.

Le surlendemain devait être évoquée l'affaire du double crime de Saint-Mandé et de Polangis.

Les articles des journaux avaient surexcité la curiosité du *Tout-Paris* avide de violentes émotions.

C'était à qui voudrait voir ces deux femmes, unies dans l'effroyable complicité du crime, ce malheureux fils qui, sans le savoir, avait livré sa mère, et surtout le grand artiste injustement condamné, qui devait se trouver là, sur le banc des accusés, à côté des vrais coupables, et entendre proclamer son innocence et sa réhabilitation.

Le jour impatiemment attendu arriva.

La salle de la cour d'assises était bondée de monde et d'un monde infiniment *select*.

On voyait là des gens du monde, des hommes politiques, des artistes, des romanciers, des millionnaires, des auteurs dramatiques dont l'un disait à ses voisins :

— Ça va être une belle première.

A des places réservées au banc des témoins, se trouvaient M^{me} Gauthier et la petite Albertine, ayant Roussillon à côté d'elles.

On s'étouffait au banc des avocats.

Les douze coups de midi sonnèrent.

Le greffier vint prendre place à son pupitre.

Un à un, recueillis et solennels, les jurés entrèrent.



Il s'avança jusqu'à la barre du tribunal (page 1395).

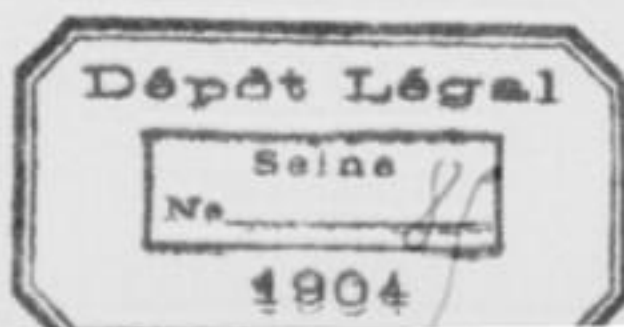
D'une voix retentissante, l'huissier audiencier annonça :

— La Cour, messieurs !

Le silence s'établit.

Tout le monde se leva.

Le président, vêtu de sa robe rouge fourrée d'hermine, et suivi de ses deux assesseurs, vint prendre possession de son fauteuil.



C'était le même magistrat qui avait présidé l'audience le jour du jugement de Georges Gauthier.

Il donna l'ordre d'introduire les accusés.

Tous les regards se tournèrent vers la porte par laquelle ils allaient entrer.

Jeanne de Brueil et Léa parurent, encadrées par deux gendarmes.

Toutes deux étaient entièrement vêtues de noir.

Jeanne de Brueil, pâle, amaigrie, méconnaissable, marchait la tête basse et semblait ne se soutenir qu'avec peine.

Léa, raidie et farouche, regardait la foule avec une arrogance qui ressemblait à un défi.

Les gendarmes les firent asseoir.

Georges Gauthier apparut ensuite, libre, et vint prendre place sur le banc des accusés, aussi loin que possible des deux femmes.

En voyant ses paupières rougies, les mèches blanches qui tranchaient sur les tempes avec ses cheveux noirs, on comprit ce que ce grand honnête homme avait dû souffrir ; une immense pitié s'empara de tous les cœurs et un murmure de compassion, difficilement réprimé par les *chut !* des huissiers, courut dans l'assistance.

Beaucoup se demandaient pourquoi le statuaire se trouvait là ?

Ils ne devaient pas tarder à le savoir.

Le président prit la parole.

— Accusée Gaucher, levez-vous ! — dit-il.

Léa obéit, mais ne laissa pas au président le temps de lui poser les questions de pure forme qui précèdent tout interrogatoire.

— Inutile de m'interroger ! — dit-elle d'une voix dure, — je ne répondrai pas.

J'ai fait des aveux et je les ai signés, je n'ai rien de plus à vous dire.

Et Léa retomba sur sa banquette.

Une sorte de frisson, suivi d'un murmure, passa dans l'auditoire.

Le président, s'adressant alors à Jeanne de Brueil, fut interrompu par elle comme il venait de l'être par Léa ; seulement les

paroles, identiques, furent prononcées d'une voix faible et à peine distincte.

Et Jeanne se rassit.

— Messieurs les jurés apprécieront... — dit le président.

Puis au greffier :

— Greffier, donnez lecture de l'acte d'accusation.

Nous nous garderons bien de reproduire cet acte, énonçant des faits qui tous sont connus de nos lecteurs.

Quand il fut achevé, le président reprit, en s'adressant aux deux femmes :

— Vous venez d'entendre de quels crimes vous êtes accusées. Persistez-vous dans vos aveux?

— Oui! — répondirent Léa et Jeanne.

— Il ne reste donc qu'à entendre les témoins...

Qu'on introduise le témoin Pascal!

Léa Gaucher se leva d'un bond.

— Non! non! pas lui! — s'écria-t-elle d'une voix saccadée, avec des gestes de folle — pas lui! pas lui!

J'ai tout avoué... votre conviction est faite... Jugez-moi! condamnez-moi tout de suite ..

Un joyeux voyou parisien, se croyant au *poulaillet* d'un théâtre de *métos*, glapit avec autant d'énergie que de conviction :

— Et tu ne l'auras pas volé, chenille!...

On rit, on applaudit, les huissiers firent faire silence et le calme se rétablit.

Le président répéta :

— Qu'on introduise le témoin Pascal.

Léa retomba sur son banc et cacha son visage dans ses mains.

Tous les regards se tournèrent vers la porte de la pièce réservée aux témoins.

Pascal entra.

Lui aussi était très pâle et entièrement vêtu de noir.

Sa vue produisit l'impression la plus favorable.

Tous les cœurs se sentirent conquis par cette physionomie pleine de douceur et de franchise, par l'expression ferme et loyale de ce regard.

Il s'avança jusqu'à la barre du tribunal.

Le président lui demanda :

— Votre nom?

— Pascal.

— Votre nom de famille?

— Je n'en ai pas.

— Votre âge?

— Vingt-deux ans.

— Où êtes-vous né?

— Je n'en sais rien.

Enfant abandonné, j'ai été inscrit sur les registres de l'état-civil de la commune de Genthod, canton de Genève. et je suis sujet suisse.

— Vous n'êtes ni parent, ni allié, de l'une ou l'autre des accusées?

— Non, monsieur.

— Il ment! — cria Léa Gaucher en se soulevant.

C'est mon fils!

— Taisez-vous! — commanda le président.

Pascal poursuivit :

— Je refuse d'admettre cette maternité que ne prouve aucun acte authentique!

Je repousse cette prétendue mère qui ne s'est manifestée à moi que pour m'assassiner!

Je suis l'enfant adoptif d'un honnête homme qui m'a recueilli, qui m'a nourri, qui m'a élevé, qui a fait de moi un honnête homme comme lui! Je m'en réfère à mon acte de naissance qui ne porte qu'un nom, Pascal!

Je suis Pascal, et rien que Pascal, ni parent ni allié de l'une ou de l'autre de ces deux femmes; — l'une d'elles m'est inconnue; — l'autre, je ne la connais que trop : je l'ai vue à Saint-Mandé, avenue Daumesnil, frapper M. Albert Fontaine, et quand j'ai essayé de l'empêcher de commettre un nouveau crime, de tuer Daniel Fontaine comme elle avait tué son frère, j'ai été frappé par elle, et le crime prémédité s'est accompli.

Dieu a permis que je survive à ma blessure pour pouvoir rendre l'honneur à l'innocent injustement condamné.

J'ai dit la vérité. rien que la vérité!

J'ai dénoncé la vraie coupable! — et, en faisant cela, j'ai fait mon devoir.

Un tonnerre d'applaudissements, que les huissiers ne cherchèrent même pas à réprimer, accueillit les dernières paroles de Pascal.

Le calme se rétablit enfin et Pascal s'assit au banc des témoins.

Les autres dépositions entendues furent aussi courtes qu'insignifiantes.

— Accusées, qu'avez-vous à répondre ? demanda le président aux deux femmes livides, anéanties.

Elles ne répondirent pas.

— La parole est au ministère public pour le réquisitoire, — dit le président.

Le procureur général se leva, et au milieu de l'attente générale, commença :

— Messieurs de la cour, messieurs les jurés, ma tâche est facile et sera courte...

Vous avez entendu les dépositions des témoins et les aveux des accusées...

Vous savez comment des crimes odieux ont été commis avec une longue préméditation ; mais je veux attirer votre attention sur une chose qui me paraît plus odieuse, plus effrayante que les crimes eux-mêmes : c'est l'infamale habileté avec laquelle la main criminelle semait autour des cadavres des objets de nature à égarer la justice et à faire condamner des innocents, en constituant contre eux des preuves menteuses de culpabilité...

Le procureur général fit un geste d'indignation et continua :

— La justice a été égarée, messieurs !

L'instruction du crime de Saint-Mandé, confiée à un homme incapable que la magistrature a rejeté de son sein, a fait commettre la plus déplorable des erreurs, et cette erreur, — je m'en accuse devant Dieu et devant les hommes, — c'est moi qui l'ai commise !

Oui, messieurs, dans mon aveuglement, j'ai requis contre M. Georges Gauthier avec une implacable sévérité. J'ai réclamé la peine de mort !

Si je l'avais obtenue, à l'heure qu'il est, la tête de ce juste, de ce martyr, serait tombée !

Grâce au ciel, le jury admit les circonstances atténuantes, et, au lieu de la mort, ce furent les travaux forcés à perpétuité !... le bagne au lieu de l'échafaud !

L'honnête homme ainsi frappé ne put résister à la violence de ce coup effroyable.

Sa raison chavira, pour un temps, sous le choc, et la folie momentanée s'empara de ce cerveau où brûle le feu du génie !

Aujourd'hui, la raison est revenue, mais les cheveux, prématurément blanchis sur les tempes du glorieux martyr, disent à tous les yeux ce qu'il a souffert.

Voilà quel crime s'est ajouté aux crimes de ces deux femmes, de ces deux complices, dont l'une représentait la volonté et l'autre l'action.

Je vous les abandonne! — Si la peine de mort existait encore pour les femmes, je la réclamerais pour elles!

Mais, à côté d'elles, sur ce banc, il y a un homme qu'on a abreuvé de honte, dont on a désespéré la famille, dont on a failli briser à tout jamais l'avenir, un innocent dont la justice abusée avait fait un forçat!

A cet innocent, la science a rendu la raison, à vous de lui rendre l'honneur.

La condamnation des coupables sera sa réhabilitation!

Dans l'auditoire, on battit des mains, et des voix nombreuses crièrent :

— Oui! oui! la réhabilitation!

Au milieu de l'enthousiasme général, le magistrat poursuivit :

— La justice a depuis longtemps reconnu son erreur!

Éclairée trop tard, elle a, par ma voix, demandé à la Cour de Cassation et obtenu l'annulation du premier jugement.

A vous, messieurs les jurés, de compléter son œuvre en proclamant l'innocence de M. Georges Gauthier, devant qui je m'incline et à qui je demande pardon de tout le mal que, dans mon aveuglement, je lui ai fait! ..

— Oui! oui! — crièrent de nouveau les voix de la foule.

Le gamin de Paris glapit :

— Bravo, la justice, pour une fois!



CCVIII

LA RÉHABILITATION

Le procureur général avait terminé.

Le président attendit que l'effervescence du public se fût un peu calmée, et donna la parole aux avocats de la défense.

L'avocat de Léa prit la parole.

— Messieurs de la cour, messieurs les jurés, — dit-il, — la tâche que nous avons acceptée, mon confrère et moi, est des plus difficiles, elle semble même impossible en présence des aveux des accusées.

Nous essayerons cependant d'obtenir de vous des circonstances atténuantes en nous appuyant sur le mobile des crimes commis.

Ce mobile, ce n'est ni la haine, ni la vengeance, ni la cupidité, c'est un sentiment noble entre tous, c'est l'amour maternel.

Le défenseur ne put aller plus loin.

Des huées couvrirent sa voix et l'intervention des huissiers fut longtemps impuissante pour ramener le calme.

Il comprit qu'il ne devait pas insister.

— Nous mettons notre confiance dans les sentiments d'humanité du jury... — dit-il d'une voix qui trahissait son découragement.

Et il se rassit.

Le président, les assesseurs et le procureur général quittèrent la salle et le jury se retira pour délibérer.

Jeanne et Léa furent emmenées.

Georges, la tête haute, les suivit.

De tous côtés alors se formèrent des groupes bruyants.

C'était à qui ferait l'éloge du procureur général.

On trouvait même que le rôle de la justice, reconnaissant son aveuglement et s'inclinant devant la victime de cet aveuglement, ne manquait pas de grandeur.

Raymonde, Albertine et Pascal, entourés d'amis de Georges, pleuraient de joie.

Roussillon — non sans un légitime orgueil — pensait :

— Si je n'étais pas intervenu, cependant, l'erreur fatale n'aurait jamais été réparée !...

L'attente du verdict dura plus d'une heure.

Enfin, l'huissier annonça :

— La Cour, messieurs !

Les magistrats reprirent leurs places.

Les jurés rentrèrent.

Le chef du jury, debout, prononça, d'une voix lente et grave, la formule consacrée :

— Sur mon honneur et sur ma conscience, devant Dieu et devant les hommes, voici quelles ont été les déclarations du jury :

« Sur la première question : *Les accusées Léa Gaucher et Jeanne de Brueil sont-elles coupables de l'assassinat d'Albert Fontaine et de celui de Daniel Fontaine.*

« La réponse à l'unanimité a été : *Oui.*

« Sur la seconde question : *Y a-t-il eu préméditation ?*

« La réponse à l'unanimité a été : *Oui.*

« Sur la troisième question : *Léa Gaucher a-t-elle été coupable de tentative de meurtre sur la personne du chanteur Pascal ?*

« *Oui, à l'unanimité.*

« *Y a-t-il eu préméditation ?*

« *Non, à la majorité.*

« *Existe-t-il des circonstances atténuantes ?*

« *Non, à l'unanimité.*

« En ce qui concerne M. Georges Gauthier, le jury, à l'unanimité, le déclare non coupable de l'assassinat d'Albert Fontaine. »

Le greffier prit la déclaration du jury et la remit au président.

Celui-ci échangea quelques mots à voix basse avec les assesseurs, feuilleta le Code placé devant lui et ordonna :

— Qu'on fasse rentrer les accusées.

Les deux femmes reparurent.

Leur attitude était la même qu'à l'ouverture de l'audience.

Léa arrogante...

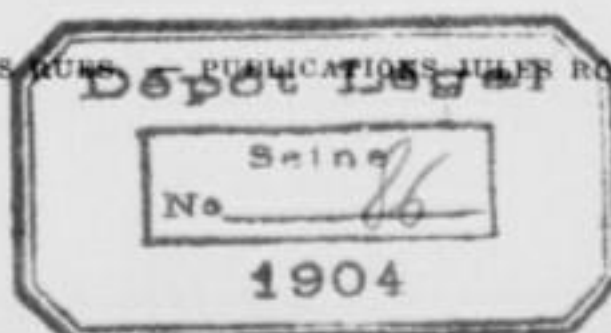
Jeanne écrasée, courbant la tête.

CHANTEUSE DES RUES



Personne ne le regretta (page 1403).

LIV. 176. — XAVIER DE MONTÉPIN. — LA CHANTEUSE DES RUES. PUBLICATIONS JULES ROUFF ET C^{ie}. LIV. 176.



Le greffier donna lecture de la déclaration du jury.

Puis le président lut à son tour les *attendus* du jugement et les articles du Code, et conclut.

— Le tribunal condamne Léa Gaucher et Jeanne de Brueil à la peine de la réclusion à perpétuité.

Malgré son prodigieux empire sur elle-même, Léa frissonna visiblement.

Jeanne s'évanouit.

Le président ajouta :

— Les condamnées ont trois jours pour se pourvoir en cassation.

On emmena Léa. On emporta Jeanne.

Le président, s'adressant à Georges, reprit :

— Monsieur Gauthier, une condamnation injuste vous avait enlevé l'honneur. L'honneur vous est rendu publiquement, solennellement, et la justice, par ma voix, ainsi que l'a fait tout à l'heure M. le procureur général, vous demande pardon de l'erreur commise.

Des acclamations enthousiastes, des applaudissements frénétiques emplirent d'un bruit inaccoutumé la vaste salle.

Tout le monde voulait se précipiter vers l'homme ainsi réhabilité pour lui serrer la main.

Ce fut un spectacle émouvant au plus haut point.

Georges sortit porté en triomphe.

Ah ! l'épreuve avait été dure, mais la réhabilitation était bien complète !

Huit jours plus tard, Jeanne et Léa, qui n'avaient point formé de pourvoi, prenaient le chemin de la maison centrale de Clermont.

Jeanne, portée malade à l'infirmerie, languit pendant une semaine et mourut, tuée par le remords, par le chagrin d'être séparée de sa fille et par des émotions trop fortes pour sa nature.

Léa sut résister à tout et parut se résigner, mais elle ne se résignait pas, elle rêvait une évasion.

Les journaux de toutes les opinions exaltèrent le procureur général Jules Morisset et le comparèrent aux grands magistrats des temps passés dont il continuait les belles traditions de loyauté.

Il était question pour lui du poste de garde des sceaux, lors d'un remaniement ministériel qu'on supposait prochain.

Ces bruits arrivèrent à Concarneau et causèrent au ci-devant juge d'instruction Blanchard un tel souci, une préoccupation si grande que, le lendemain, pêchant la crevette pour se distraire et s'étant aventuré sur la plage découverte plus loin que de coutume, il fut surpris par la marée montante, et, malgré ses efforts désespérés mais trop tardifs pour regagner la terre ferme, les flots grandissants l'atteignirent, le roulèrent, et envoyèrent sa vilaine âme rejoindre celle de son complice Langrune.

Personne ne le regretta.

*
* *

Le lendemain du jour où le jugement avait été prononcé, deux faits intéressants se produisaient.

On lisait au *Journal officiel* la promotion de Georges Gauthier au grade d'officier de la Légion d'honneur, et M. Libourt se présentait à la villa des Fleurs.

Sa visite avait un but.

Georges, Raymonde, Albertine, Roussillon et Pascal se trouvaient réunis dans l'atelier, auprès de ce beau groupe, la *Veuve du pêcheur*, qui valait à son auteur la rosette de l'ordre national.

M. Libourt tira de sa poche une large enveloppe et la présenta à Pascal.

— Mon cher enfant, — dit-il, — veuillez prendre connaissance de ce que renferme cette enveloppe.

— Moi ! — fit le jeune chanteur étonné.

— Oui, vous. Prenez et ouvrez.

Pascal prit l'enveloppe et l'ouvrit.

— Qu'est-ce que cela, monsieur ? — demanda-t-il en prenant le titre de rente.

— Vous le voyez... C'est un titre de rente au porteur de trois mille francs.

— Pour qui ?

— Pour vous.

— Mais, monsieur, ce n'est pas possible. Il doit y avoir là quelque erreur.

D'où me viendrait cette fortune, que je ne pourrais d'ailleurs accepter ?

— Outre le titre, cette enveloppe renferme une lettre qui vous donnera l'explication de ce que vous ne comprenez pas.

Pascal prit la lettre et l'ouvrit.

— Lisez tout haut, mon ami, — dit M. Lihourt.

Le jeune chanteur, très ému, lut à haute voix :

« Monsieur Pascal,

« Au nom de celui que votre dévouement n'a pu sauver, au
« nom de celle qui n'oubliera jamais ce dévouement, acceptez ce
« souvenir, et priez pour *lui*, en priant pour elle.

« MARGUERITE VERNON,

« Bientôt, en religion,

« *Sœur Marguerite.* »

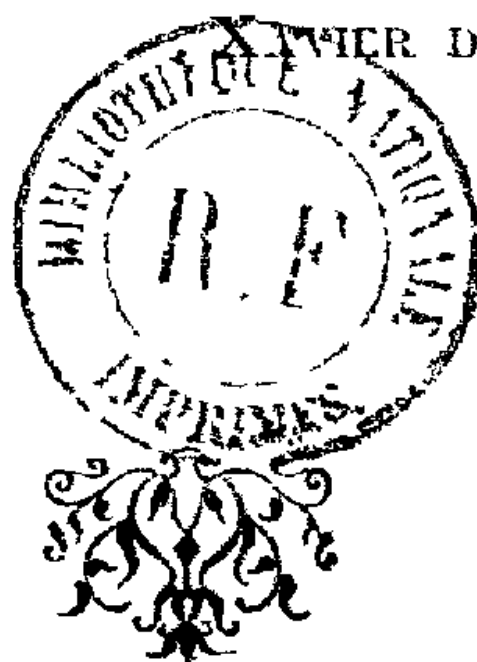
L'émotion faisait battre tous les cœurs.

— Mais je ne puis accepter cela ! — répéta Pascal la gorge serrée.

— Il le faut cependant, Pascal, — dit M^{me} Gauthier les yeux pleins de larmes, — c'est la volonté d'une douce enfant dont le malheur a fait une sainte ! Vous ne pouvez pas refuser ! Abondance de biens ne nuira pas pour que vous puissiez élever le petit Alphonse Pascal.

Quelques mois après ces événements, on célébrait à Montecarlo le mariage du vicomte de Villiers avec Germaine de Brueil, dont un médecin nouveau jeu affirme la guérison, non seulement comme possible, mais comme certaine et complète par un traitement électrique de son invention.

Georges Gauthier travaille avec ardeur à un groupe — qui sera aussi un chef-d'œuvre — et qui s'appellera : *Chanteuse des rues*.



AVIER DE MONTÉPIN.

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE L'HOMME A LA GUITARE

	Pages.
I. Le crime de Saint-Mandé.	10
II. A la Cour d'assises.	18
III. L'impair du procureur général.	24
IV. Le verdict. — L'homme aux lunettes bleues.	32
V. Rue Delambre	44
VI. J'ai vu	49
VII. Enfant abandonné.	56
VIII. Comment Pascal devint chanteur des rues	64
IX. La fête du parc Saint-Maur.	71
X. Le crime	76
XI. Léa Gaucher	83
XII. La petite Albertine	91
XIII. Conseils d'avocat	96
XIV. Germaine de Brueil	101
XV. Deux monstres	107
XVI. Un coin du passé	113
XVII. Les mépris.	120
XVIII. Une lettre de Nouméa.	129
XIX. Chez le défenseur de Georges Gauthier	137
XX. Les projets de l'inspecteur Roussillon.	144
XXI. A la Conciergerie.	151
XXII. Les faits nouveaux.	158
XXIII. Le calvaire de Pascal	166
XXIV. Pauvre fou.	174
XXV. Chez le président de la Cour d'assises.	182
XXVI. Déconvenue	189
XXVII. De Paris à Genthod	195
XXVIII. L'homme aux conjectures	203
XXIX. Voyons vos preuves !!	209
XXX. L'honneur de la magistrature	216
XXXI. Ici l'on danse.	224
XXXII. C'est mon fils !	229
XXXIII. Silence obstiné.	236
XXXIV. Au parc Monceau	245
XXXV. Le coup de foudre.	251
XXXVI. Pourquoi on ne parlait pas	258
XXXVII. Le pourvoi en cassation.	267
XXXVIII. Liens d'action	273
XXXIX. A la villa des Fleurs	279
XL. Où Roussillon interroge	288
XLI. Perquisition	296
XLII. Une enveloppe, une épingle, une photographie	303
XLIII. La veuve du pêcheur	308
XLIV. A la sûreté	313
XLV. En route pour Brévannes	319
XLVI. Daniel Fontaine.	324
XLVII. La veuve Piquelin.	329
XLVIII. La maison de santé.	337
XLIX. Espoir!.	342
L. Au piano.	349
LI. Les plans de Roussillon.	355

		Pages.
LII.	Nouvelles, nouvelles.	359
LIII.	Roger Blanchard	366
LIV.	A Concarneau	373
LV.	Les deux beaux-frères.	379
LVI.	Où Blanchard rage, où Morisset rit.	384
LVII.	Pauvre Germaine !	391
LVIII.	Le muet	396
LIX.	L'ennemi	405
LX.	Rue Ruysdaël.	413
LXI.	Où Roussillon cherche.	422
LXII.	Lucie Ballard, n° 420	425
LXIII.	La chiffonnière.	430
LXIV.	Les deux Lucie.	438
LXV.	Affaire urgente.	444
LXVI.	Deux franches canailles.	453
LXVII.	Pauline Leroux.	460
LXVIII.	Où Roussillon ne trouve pas !	468
LXIX.	La boule et la quille	472
LXX.	Daniel et Marguerite.	479
LXXI.	Où Roussillon trouve ce qu'il ne cherchait pas.	486
LXXII.	Le Martin-Pêcheur	493
LXXIII.	Où Roussillon trouve ce qu'il cherche.	501
LXXIV.	Carnassière pleine	508
LXXV.	Une forteresse	514
LXXVI.	Une drôle d'histoire.	520
LXXVII.	Les dévaliseurs de villas.	527
LXXVIII.	Aide-toi, le ciel t'aidera	533
LXXIX.	Mystère	537
LXXX.	Le couteau	544
LXXXI.	Changement à vue	551
LXXXII.	Une tête de boche.	557
LXXXIII.	Rue de Poitiers.	565
LXXXIV.	Une chanson rosse	572
LXXXV.	Prenons garde à nous.	579
LXXXVI.	La logique de Pascal	586
LXXXVII.	A la tour pointue.	591
LXXXVIII.	Où Langrune file Pascal.	598
LXXXIX.	Terrible accident. — Un mort. — Dix blessés.	609
XC.	Alphonse Jarrier	614
XCI.	Les deux amis	620
XCII.	En déjeunant.	627
XCIII.	Franchise pour franchise	633
XCIV.	Le distributeur de prospectus	638
XCV.	Chez Marguerite Vernon. — Une clé	645
XCVI.	Échantillons de robes	651
XCVII.	A la brasserie de la rue des Vignes.	655
XCVIII.	Impair de Langrune	663
XCIX.	Au pavillon n° 1	669
C.	Douloureuse épreuve	677
CI.	La veuve de la mer.	684
CII.	Notes et souvenirs.	691
CIII.	Le dîner d'adieux.	699
CIV.	L'amour	704
CV.	Master Will-Powell	709
CVI.	La femme à barbe	718
CVII.	Le comte de Russel.	724
CVIII.	Gendre et beau-père	729
CIX.	L'homme à la pipe	738

	Pages.
CX.	En revenant de Vaugirard en Prusse 744
CXI.	Langrune cambrioleur 751
CXII.	Une raffe. 756
CXIII.	Les dossiers de Roussillon. — La blessée. 763
CXIV.	Au Dépôt. — Fenêtre ouverte. 771
CXV.	Nec plus ultra. — N° 3. — Kurst-Berlin. 777
CXVI.	Les deux font la paire. 783
CXVII.	A la villa des Tourelles. 793
CXVIII.	Petits effets, grandes causes 799
CXIX.	Une enveloppe froissée 806
CXX.	Deux visites. 814
CXXI.	A la Banque Parisienne 820
CXXII.	Chez le chef de sûreté. 825
CXXIII.	Roman d'amour. 832
CXXIV.	Sans patrie. 838
CXXV.	Les deux lettres. 846
CXXVI.	L'assassinat 853
CXXVII.	Un cadavre. — Au buffet du P.-L.-M. 859
CXXVIII.	Perplexités. 865
CXXIX.	Ordres signés. — Ordres verbaux 872
CXXX.	Trois hommes de cœur 878
CXXXI.	Correspondance chiffrée. 886
CXXXII.	De droite à gauche 894
CXXXIII.	Rencontre inattendue. 900
CXXXIV.	La bande des gens de maison 905
CXXXV.	A Nior! ! 912
CXXXVI.	Augustin. — Louis Durand 919
CXXXVII.	A l'hôpital Tenon. 927
CXXXVIII.	Grand cœur. — Grande âme. 934
CXXXIX.	La religieuse. 942
CXL.	J'ai peur pour l'enfant 947
CXLI.	Le fétiche 952
CXLII.	Le docteur Verdier 958
CXLIII.	Je vous donne carte blanche. 966
CXLIV.	Charles Médoc 974
CXLV.	La lettre du 23 juin. 980
CXLVI.	Où Louis Durand parle 985
CXLVII.	La femme aux cheveux rouges. 992
CXLVIII.	A la brasserie Simplon. 998
CXLIX.	La déveine. 1009
CL.	Entre la bisque et le café 1015
CLI.	A Monte-Carlo 1022
CLII.	Le portrait. 1027
CLIII.	Convocation ministérielle. 1032
CLIV.	Je vous cède la place ! 1038
CLV.	Les fils de la vierge. 1045
CLVI.	Le dessin 1052
CLVII.	Le grand-père 1057
CLVIII.	Elle est morte 1067
CLIX.	Crédulité d'amoureux 1076
CLX.	Ruse de Léa 1084
CLXI.	Mon cher Adrien 1091
CLXII.	L'aveu. 1097
CLXIII.	Le chemineau 1104
CLXIV.	Un aide-jardinier. 1110
CLXV.	Plusieurs choses 1118
CLXVI.	Amour. 1127
CLXVII.	La grippe 1134

	Pages.
CLXVIII.	Monte-Carlo, Brévannes, Paris. 1141
CLXIX.	La légation suisse 1149
CLXX.	A la villa des Palmiers 1155
CLXXI.	Un joueur 1160
CLXXII.	C'est elle 1168
CLXXIII.	En chasse 1175
CLXXIV.	Double crime. 1182
CLXXV.	Pressentiments. 1187
CLXXVI.	Un cadavre. 1190
CLXXVII.	Mouchoir, bracelet, couteau. 1196
CLXXVIII.	L'identité du mort 1205
CLXXIX.	Pauvre Pascal 1208
CLXXX.	La lucidité de Roussillon 1214
CLXXXI.	Du sang sur le couteau 1221
CLXXXII.	Pas d'héritiers 1229
CLXXXIII.	Il faut qu'il vive ! 1236
CLXXXIV.	Rubrique. — Voyage. — Paul de Villiers 1245
CLXXXV.	Le retour de Léa. — Une lettre 1249
CLXXXVI.	Liberté, libertas ! 1258
CLXXXVII.	L'album. 1262
CLXXXVIII.	Explications. 1271
CLXXXIX.	L'empoisonneur 1276
CXC.	Le parquet de Corbeil 1284
CXCI.	Demande en mariage. 1291
CXCII.	L'héritière. 1299
CXCIII.	Plusieurs choses. 1305
CXCIV.	Où Pascal parle 1312
CXCV.	Chez la veuve Piquelin 1318
CXCVI.	Brévannes. — Villa des Fleurs. — Gravelle. — Monte-Carlo 1325
CXCVII.	L'atelier du sculpteur 1328
CXCVIII.	L'épreuve. — La raison 1334
CXCIX.	L'héritage 1341
CC.	Pascal, sujet suisse 1347
CCL.	La mère et le fils. 1353
CCLII.	Hue Léon 1360
CCLIII.	A l'infirmerie du Dépôt 1368
CCLIV.	La confrontation 1375
CCLV.	La complice. 1380
CCLVI.	Sœur Marguerite. 1387
CCLVII.	Châtiments 1392
CCLVIII.	La Réhabilitation. 1399

